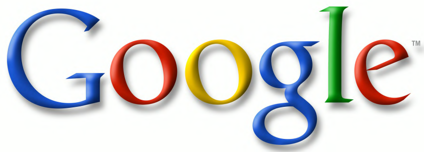




F.C.H.L. POUQUEVILLE

HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE

WOUTERS ET Ce, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

8, rue d'Assaut

1843

F.C.H.L. POUQUEVILLE

HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE

COMPRENANT

le précis des événements depuis 1740 jusqu'en 1824

par

F.-C.-H.-L. POUQUEVILLE

1



BRUXELLES

WOUTERS ET Ce, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

8, rue d'Assaut

1843

Har[illegible] [illegible]ibrary

Archiba[illegible] [illegible]ge, Ph. D.
Ju[illegible] [illegible]

HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Exposition. — Aperçu sur l'état général de la Grèce en 1740. — Coup d'œil sur la situation de l'empire ottoman. — Ali Tébélen. — Son extraction. — Anarchie des Épirotes. — Khamco, mère d'Ali. — Son caractère. — Guerre qu'elle entreprend contre Cardiki. — Est faite esclave avec ses enfants. — Premiers exploits de son fils. — Arrêté comme brigand. — Son portrait. — Émissaires russes envoyés dans la Grèce. — Faux Pierre III. — Insurrection dans la haute Albanie. — Capelan-pacha. — Dénoncé par son gendre Ali. — Mis à mort. — Chaïnitza, sœur d'Ali, mariée. — Assassinat de son époux. — Agitations et stratagèmes d'Ali. — Il tue Sélim, Mir-livas de Delvino. — Est nommé pacha de Thessalie.

Avant que le temps ait effacé le souvenir des événements qui se sont passés dans la Grèce depuis trois générations d'hommes, je veux essayer de les rapporter tels qu'ils sont venus à ma connaissance, afin que les souffrances des Hellènes, leurs mémorables actions et la barbarie des Turcs puissent être connues du monde attentif à la lutte héroïque dont l'Orient est le théâtre.

Cette tâche m'engage dans la narration d'une période qui a quelque similitude avec celle que les Muses d'Hérodote ont transmise à la postérité. Suivant de bien loin les traces du père de l'histoire, je montrerai comment les Grecs, déchus de leur splendeur, subjugués par les Romains qu'ils amollirent, dégradés sous le sceptre de leurs césars

théologiens, conquis par les Turcs qu'ils ne purent civiliser, limant insensiblement leurs chaînes, enveloppant le despotisme dans ses propres filets, s'emparèrent de l'héritage de la tyrannie et du crime, pour remonter au rang des nations. Cet exposé me conduit à mettre sur le premier plan de mon tableau un homme longtemps dominant dans la Grèce, et qui en remplissait à lui seul la scène, tandis qu'elle préparait ses hautes destinées à l'ombre de l'ambition de ce tyran. On verra dans mes récits ce que put le génie fatal d'un Scythe mahométan qui n'employa les calculs de la raison que pour agiter l'empire; et les talents extraordinaires d'une nature sauvage, qu'afin de s'élever, de forfait en forfait, au rang des souverains, qu'il osa braver en se croyant leur égal. Mélange d'esprit et d'ignorance, de naïveté et de perfidie, de prudence et d'audace, de bravoure et de circonspection, d'impiété et de superstitions, de tolérance et de fanatisme; je dirai comment Ali Tébélen Véli Zadé [1], après s'être créé une de ces effrayantes réputations qui retentiront dans l'avenir, est tombé du faîte de la puissance, en léguant à l'Épire, sa patrie, l'héritage funeste de l'anarchie, des maux incalculables à la dynastie tartare d'Ottman, l'espérance de la liberté aux Grecs, et peut-être de longs sujets de discorde à l'Europe.

Inaperçu comme les germes de l'indépendance qui se développaient dans la Grèce, Ali Tébélen naquit avec eux vers l'année 1740. Les descendants malheureux d'Hellen comptaient alors trois cents ans d'esclavage, tandis que vingt-cinq siècles de traditions historiques conservées parmi eux, leur rappelaient leur origine. Ils étaient comme ces dieux bannis de l'Olympe, réduits à la condition des pâtres et des manœuvres, en servage, mais libres de toute antiquité, et du sang des héros. Ils foulaient la cendre des Romains, qui leur avaient légué leur nom; et ils étaient parvenus à échapper au naufrage, parce qu'ils avaient jeté leur ancre d'espérance au sein d'une religion à laquelle le Très-Haut a promis la durée des temps. Il n'en était pas ainsi de leurs oppresseurs. L'empire des Turcs, fondé et maintenu par la violence, caractérisé par l'injure envers les vaincus, puisant sa force dans l'injustice et la terreur, ne devait avoir que le cours des fléaux qui s'épuisent en vieillissant. Son despotisme s'usait, et il se serait enseveli sous les décombres amoncelés autour de son

[1] Ali Tébélen Véli Zadé, c'est-à-dire, Ali fils de Véli, natif de Tébélen.

trône, s'il n'avait pas eu les chrétiens qu'il foulait aux pieds pour l'alimenter. Ainsi tombèrent Ninive, Suze, Ecbatane, Babylone ; mais il n'en devait pas être de même d'un peuple qui, quoique asservi, conservait son langage et ses mœurs.

Tandis que les Grecs, séparés des Turcs par leur croyance, se retrempaient dans le malheur, ils étaient plus intéressants à étudier que la chronique de Paros; car leur physionomie nationale tenait lieu d'inscriptions pour reconnaître le passé et pour lire dans l'avenir: on y retrouvait les traits des Hellènes, et il suffisait d'envisager les montagnards, qu'on ne domine jamais dans aucun pays du monde, pour en conclure que les destins de la Grèce changeraient un jour. Échappés à tous les conquérants, les enfants du Pinde et du Parnasse chantaient encore les victoires de Miltiade, de Pyrrhus et d'Alexandre, quand ils apprirent qu'il existait une nation nombreuse, baptisée par un de leurs évêques, chrétienne comme eux, commandée par un monarque qui n'avait pas dédaigné de redevenir homme, pour délivrer son peuple des ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. Au nom de Pierre le Grand, la Hellade aperçut d'autres cieux et un nouvel horizon ! Les insulaires de l'Archipel osèrent, nouveaux Argonautes, porter leurs regards vers la mer de Colchos : ils découvraient le labarum dans un lointain mystérieux, quand le nouveau Constantin qu'ils attendaient, Pierre Ier, accablé par les Turcs, sur les bords du Pruth, trop heureux d'obtenir sa liberté d'un vizir, au prix de quelques-unes de ses conquêtes, les laissa sans avenir. Une seule peuplade chrétienne parvint alors à attacher sa destinée à l'empire des czars : les habitants du Czerna Gôra, ou Monténégro, tribu slave, qui donna à ses coreligionnaires le premier exemple d'une scission publique avec la Porte Ottomane.

Plus d'un demi-siècle s'était écoulé depuis cet événement, quand on vit paraître dans la Grèce des émissaires de l'impératrice Anne, ou plutôt de son ministre Munick, qui parlaient aux chrétiens de patrie, de religion et de liberté. Le cabinet de Pétersbourg préludait ainsi secrètement à une guerre qu'il souhaitait, quoiqu'il feignît de la redouter. Il s'y était préparé, en se liguant avec Charles VI, empereur d'Allemagne, pour combattre les Ottomans. Des raisons d'État semblaient prescrire à la France de s'opposer à cette entreprise ; mais Louis XV, et le cardinal de Fleury, son ministre, répugnaient tellement à une alliance avec les Turcs, qu'ils ne contribuèrent à les se-

courir que par des conseils tardifs, et l'envoi de quelques officiers, que les barbares ne surent pas employer utilement. La Grèce resta spectatrice des convulsions de la Turquie, auxquelles le traité d'Aix-la-Chapelle mit fin. Mais depuis ce temps, frappé de caducité, l'empire ottoman sembla dévolu à l'anarchie. On n'entendit plus parler que de rébellions au sein de la capitale et des provinces ; et la secte des Wahabis [1], qui avait paru dans l'Arabie, fit craindre un bouleversement jusque dans le dogme des mahométans que les réformateurs attaquaient, en niant l'apostolat de Mahomet.

La Grèce, au contraire, renaissait insensiblement. J. Œconomos, religieux de l'ordre de saint Basile, venait, avec l'autorisation de la Porte, de fonder un collége à Cydonie, pauvre village de l'Asie mineure, qui ne tarda pas à devenir une ville florissante. Le gymnase de Janina acquérait des dotations [2] pour l'entretien de ses professeurs et d'un certain nombre d'élèves. Chios fondait une académie ; mais quelle main devait régir et diriger tant de membres épars et dissemblables d'une société opprimée? quelle voix pouvait être entendue des peuplades guerrières de l'Épire, de la Thessalie, de la Macédoine, et de ces enfants de Tubalcain qui épurent dans leurs fournaises ardentes les métaux du mont Pangée? Où se trouvaient les nouveaux Orphées capables d'adoucir des mœurs agrestes, de tempérer des passions exaspérées par des siècles d'injures, et de faire descendre les lions du mont Olympe dans les vallons, pour en faire un peuple homogène digne de reconquérir sa liberté, sans qu'on entrevît le moyen d'y parvenir? Nous l'avons dit, ces modérateurs devaient sortir du sein de la religion, suprême espérance de toutes les infortunes.

Depuis le temps de la conquête, l'église orthodoxe [3] était restée dépositaire d'un pouvoir très-étendu sur les fidèles de la communion grecque. C'était vers cette mère que s'adressaient leurs soupirs, et jamais ils ne cessèrent d'y trouver d'inépuisables consolations. Le pa-

[1] Mohammed Ebn-Abdoul-Wahab, auteur de la réforme, naquit au village d'El-A'yeyneh, l'an de l'hégire 1116, correspondant à 1696 de notre ère. Ce fut l'an de l'hégire 1159 (1745) que ses sectateurs commencèrent à prendre une attitude menaçante dans l'Arabie.

Voyez l'appendice au tome II de l'Histoire de l'Égypte, sous le gouvernement de Mohammed Ali ; par F. Mangin. Paris, 1823.

[2] En vertu de fonds déposés dans les banques de Vienne et de Moscou par Kapelanis et les frères Zozimas.

[3] L'église d'Orient prend ce titre, comme celle d'Occident celui de catholique.

triarche œcuménique, monarque spirituel, entouré d'un synode, correspondait, par l'entremise de ses exarques [1], avec les archevêques, métropolitains, évêques, hégoumènes [2], qui formaient le chaînon de la hiérarchie régulière avec le clergé séculier. Celui-ci s'appuyait en troisième ligne, par ses logothètes [3], ses sacellares [4] et ses anagnostes [5], sur les chefs des vieillards, préposés à l'administration publique ; de façon qu'il existait une aristocratie chrétienne sous le glaive du despotisme, qui n'était régie que par des admonitions et des censures ecclésiastiques.

Les chrétiens se trouvaient de cette manière, comme aux premiers siècles de l'Église, séparés des adorateurs de Moloch, que quelques-uns d'eux approchaient cependant pour assister à leurs conseils. La Porte Ottomane, sortie avec ses sultans des flancs du Caucase, avait dû recourir aux Grecs pour la direction de sa haute diplomatie, que quelques familles privilégiées, réunies dans un quartier de Constantinople qu'on nomme le Phanal, étaient en possession d'exploiter, de la même manière à peu près que les Cophtes administrent encore de nos jours les finances des modernes Pharaons. Ainsi les Grecs n'avaient point perdu, comme les juifs, le trône et l'autel ; l'Église n'était pas, comme la synagogue, le temple des exilés pour les chrétiens à qui la patrie et le vrai Dieu se présentaient de toutes parts. Ils étaient un peuple, mais subjugué, tributaire. Un vainqueur prévoyant aurait pensé qu'il ne pouvait pas toujours le régir par le droit de conquête, sans s'exposer à ce que des hommes initiés à ses affaires, devinssent les auxiliaires de la Russie qui feignait de leur tendre les bras. A la vérité, le phanal ne pouvait rien sans l'Église : celle-ci, essentiellement soumise, n'apprenait à son tour aux fidèles qu'à mourir pour la croix; et, pour leur faire oublier leurs devoirs politiques, il fallait quelque sacrilége éclatant contre la maison du Seigneur. L'édifice social semblait donc durable encore pour longtemps. Quelle main pouvait l'ébranler? celle d'un homme fameux par ses attentats, étonnant par sa persévérance dans le mal, qui ne commit jamais une bonne action que pour arriver à des fins criminelles.

[1] Exarques, Ἔξαρχοι, visiteurs ou inspecteurs.
[2] Hégoumènes, Ἡγούμενοι, abbés d'un monastère.
[3] Logothètes, Λογοθέται, référendaires.
[4] Sacellares, Σακελλάριοι, officiers du fisc ou gardes du trésor.
[5] Anagnostes, Ἀναγνῶσται, lecteurs.

Oderint, dùm metuant.

[1] Ali Tébélen, qui paraît sur la scène de la Grèce, se prétend sorti d'une famille ancienne de l'Asie mineure, dont le chef, appelé Issa ou Jésus [2], passa en Épire avec les hordes de Bajazet Ildérim; mais il n'allègue aucun titre pour justifier son origine. D'après les recherches auxquelles je me suis livré pour découvrir son extraction, il paraît être indigène plutôt qu'Asiatique, et descendre des Schypetars ou Albanais chrétiens qui embrassèrent le mahométisme postérieurement à la conquête des Albanies par les Turcs. Ce fait semble positif; et sa généalogie, qui remonte à la fin du seizième siècle, serait indifférente, sans la célébrité à laquelle il est arrivé par son ambition.

Mouctar, grand-père d'Ali, périt, dit-on, dans l'expédition des Turcs contre Corfou, que la valeur du maréchal de Schullembourg sauva de la fureur des infidèles; et il laissa en mourant trois fils, dont le plus jeune fut Véli, père du satrape de Janina, l'un des sujets principaux de cette histoire [3].

L'Épire, à cette époque qu'on peut rapporter à l'année 1717, n'était point soumise à l'autorité d'un vizir absolu. La Porte, pour contenir les Schypetars devenus mahométans, avait créé des *armatolis*, ou *gendarmes* chrétiens, chargés de la police du pays, qui étaient aux ordres immédiats des ses pachas de race osmanlique. Chaque canton, et souvent même chaque ville, formait une sorte de république autonome divisée en *pharès*, ou partis; et de grands feudataires contre-balançaient, au milieu de ces associations, l'autorité des envoyés de la Porte Ottomane. L'*Osmanli*, quel que fût son caractère public, était suspect aux Épirotes, et tous se réunissaient au besoin,

[1] Ce morceau d'histoire ayant été imprimé du vivant d'Ali-pacha, qui en a eu connaissance, je le conserve comme je l'ai publié, en laissant dans quelques endroits la narration au temps *présent*, telle que je l'ai écrite.

[2] Issa Resoul, le prophète Jésus : c'est le titre que Mahomet donne à J.-C., dont il nie la divinité. Plusieurs Turcs portent ce nom, ainsi que ceux des patriarches : Abraham, qu'ils nomment Ibrahim; Salomon, Suleyman; David, Daoud; Joseph, Jousouf; etc. Ils comptent de plus dans leurs légendes deux cent vingt-quatre mille prophètes.

[3] On prétend que Mouctar Tébélen, abandonné sur le mont S.-Salvador, où il était préposé à la garde des signaux, fut pris et pendu par ordre du maréchal de Schullembourg, Allemand un peu dur, qui, en pareil cas, n'aurait même pas fait grâce au mufti, tant on avait peu de respect alors pour les Turcs.

afin d'empêcher les empiètements et surtout l'inamovibilité de ces proconsuls annuels [1], qu'ils faisaient déposer à leur gré. Mais à peine libres des craintes que les pachas leur inspiraient, les inconstants Schypetars tournaient leurs armes, peuplades contre peuplades, armatolis contre armatolis. Cet état d'anarchie dont les guerres coûtaient peu de sang, avait l'avantage, malgré les froissements qu'il occasionnait, d'entretenir un esprit belliqueux parmi les Épirotes, et surtout de les rendre attentifs au maintien de leurs libertés, dont ils étaient extrêmement jaloux. Les chrétiens, partout ailleurs esclaves, en prenant rang parmi les armatolis et les gardes à la solde des seigneurs, étaient affranchis du tribut servile du caratch, ne connaissaient le sultan que de nom, et jouissaient d'une considération particulière auprès des Turcs qu'ils faisaient parfois trembler. Ils avaient, par leur courage, conservé le patrimoine de leurs ancêtres, obtenu des cantons libres la faculté de nommer seuls des capitaines pour les commander, et des franchises fondées sur des capitulations octroyées par les sultans. Tel était l'état politique de l'Épire, terre antique de liberté, d'anarchie et de bravoure, où les Romains, ses premiers dévastateurs, campèrent, comme on y voit maintenant les Turcs, qui ne s'y sont jamais établis en maîtres. Il était réservé à un de ses enfants de donner des fers à la patrie des belliqueux descendants de Pyrrhus et d'Alexandre le Grand.

Véli-bey, comme perdu dans la foule des tenanciers de la couronne, et ses frères, nés dans la petite ville de Tébélen, possédaient, à l'époque dont il est question, un revenu annuel de six mille piastres, somme qui représentait alors vingt mille francs de notre monnaie [2]. C'était un grand revenu dans ce temps-là pour des particuliers, les denrées étant à vil prix ; mais insuffisant pour des beys qui avaient des hommes d'armes à leur service, des chevaux à entretenir, de nombreux serviteurs à nourrir ; et la famille fut bientôt divisée par

[1] Les vizirs, pachas, cadis, etc., ne reçoivent jamais leur commission que pour une année lunaire, et leur firman se renouvelle à chaque bayram. L'empire ottoman est divisé en vingt-six gouvernements généraux (éyalets), composés de cent soixante-trois provinces (livas) qui comprennent dix-huit cents districts, appelés *cazas* ou ressorts de justice. — Voyez Dohsson, État de l'empire Ottoman, liv. VI.

[2] La piastre turque, lorsque Michel Fourmont voyageait en Turquie, vers l'année 1728, temps correspondant à peu près à celui dont je parle, était cotée à 3 liv. 12 sous ; elle est maintenant tombée à 13 sous. — Extrait des archives de la chancellerie du consulat de France à Patras.

l'intérêt. Comme les querelles domestiques ne se terminent jamais que par la violence, dans un pays régi par le droit du *glaive privé*, on prit les armes ; et les deux frères aînés, Salick et Méhémet, s'associèrent afin de chasser Véli, né d'une esclave, qui fut forcé de s'expatrier et de courir les chances de la profession des *chevaliers errants albanais*, qu'on appelle vulgairement Klephtes ou *voleurs de grands chemins*.

Au bout de quelques années de vagabondage, Véli-bey, enrichi dans ce métier, et fortifié par une bande aguerrie de partisans, reparut inopinément devant Tébélen. Passer le fleuve Voïoussa [1], pénétrer dans une bourgade ouverte, contraindre ses frères à se renfermer dans la maison paternelle, fut l'affaire d'un moment. En vain ceux-ci, barricadés, voulurent résister ; Véli, après avoir forcé les portes, les poursuivit jusque dans un pavillon, auquel il mit le feu, et fit ainsi périr au milieu des flammes, ses frères, qui ne l'auraient sans doute pas plus épargné s'il était tombé en leur pouvoir.

Après cette expédition, Véli-bey, maître de la fortune entière de sa famille, riche des dépouilles amassées par ses brigandages, devint le premier aga de la ville de Tébélen, où il songea à se fixer, en renonçant au métier périlleux de voleur qu'il avait jusqu'alors exercé. Il avait déjà un fils d'une esclave, qui ne tarda pas à le rendre père d'un second enfant mâle et d'une fille. Malgré cette lignée, habile à succéder [2], il pensa à s'allier, par un mariage juridique, à quelque maison titrée du pays. Il rechercha, en conséquence, et obtint la main de Khamco, fille d'un bey de Conitza ; union qui le mit en rapport de parenté avec les principales familles de la Toscaria, et surtout avec Courd-pacha, vizir de Bérat, qu'on disait issu de la noble race de Scanderbeg. Dans le cours de quelques années, il eut de sa nouvelle épouse Ali et Chaïnitza, qu'on verra figurer dans les événements tragiques de l'Épire. Depuis ce temps, Véli Tébélen, pour ne pas renoncer à ses premières habitudes, s'amusait à voler, de temps à autre, des moutons et des chèvres à ses voisins, et ses déportements le conduisirent à perdre une partie de ses biens. Il fut atteint d'une

[1] Voïoussa, nom moderne de l'Aous, fleuve qui prend sa source dans le Pinde et se jette dans le golfe Adriatique auprès d'Apollonie. — Voyez tome I, pages 156 à 253 de mon Voyage dans la Grèce.

[2] Les enfants issus d'une épouse ou d'une esclave sont également légitimes et habiles à succéder, suivant le code civil des Turcs.

maladie, attribuée à des excès bachiques, et il mourut à l'âge de quarante-cinq ans, laissant cinq enfants, au nombre desquels se trouvaient Ali et sa sœur Chaïnitza, qui étaient en bas âge.

Ces détails, que je tiens du vizir Ali lui-même, ainsi que les principales particularités de sa vie, m'ont été confirmés par un homme qui l'avait suivi dès sa plus tendre enfance [1]. « Son esprit turbulent, » me disait ce vieillard, se manifesta au sortir du harem ; car on remarquait en lui une pétulance et une activité qui ne sont pas ordinaires aux jeunes Turcs, naturellement altiers et d'un maintien » composé. Dès qu'il put se dérober à la maison paternelle, ce fut » pour courir les montagnes, dans lesquelles il errait au milieu des » neiges et des forêts. En vain son père voulait fixer son attention. » Obstiné autant qu'indocile, il s'échappait des mains de son précepteur, qu'il maltraitait lorsqu'il était sûr de l'impunité. Ce ne » fut enfin que dans l'adolescence, après avoir perdu son père, qu'on » lui apprit à lire, et il parut s'apprivoiser. Il tourna alors ses affections vers sa mère ; il se soumit à ses faciles volontés, et il n'eut » plus d'autres règles que ses conseils. Elle lui apprit surtout à haïr ses » frères consanguins, en fomentant dans son cœur les passions jalouses qui la dévoraient. »

Les enfants qui naissent des polygamies simultanées n'ont jamais cette fraternité qu'on remarque dans les familles issues d'un même sang. Ils partagent, dès leur enfance, les dissensions du harem, en entrant dans les querelles de leurs mères, qui sont naturellement portées à détester leurs rivales. Ainsi dès le berceau datent des ressentiments que le temps ne manque jamais de faire éclater, surtout quand ils perdent le chef qui les comprimait [2]. C'était la position dans laquelle se trouvait la famille de Véli-bey, dont la mort avait été

[1] Jérôme de la Lance, gentilhomme savoisien, qu'une affaire malheureuse avait obligé de quitter son pays, et de se réfugier auprès de Véli-bey. J'ai connu, en 1806, ce vieillard presque centenaire, qui exerçait la médecine à Janina, où il est mort.

[2] Loin que les polygamies rendissent le mariage plus commode, le joug en était bien plus pesant. Tous les enfants d'une femme avaient autant de marâtres que leur père avait d'autres femmes; chacun épousait les intérêts de sa mère, et regardait les enfants des autres femmes comme des étrangers ou des ennemis. De là vient cette manière si fréquente de parler dans l'Écriture : *C'est mon frère* et le fils de ma mère. On voit des exemples de ces divisions dans la famille de David, et encore de bien pires dans celle d'Hérode. — Mœurs des Israélites, par l'abbé Fleury, chap. 14, page 63, édit. in-12.

précédée de celle de son esclave favorite, qui laissait ainsi les enfants du premier lit à la disposition d'une marâtre jeune, et douée d'un caractère qu'on était loin de lui supposer.

Tant que Véli-bey avait existé, Khamco n'avait paru qu'une femme ordinaire ; mais, dès qu'il eut fermé les yeux, renonçant tout à coup aux habitudes de son sexe, elle quitta les fuseaux, abandonna le voile, et, nouvelle amazone, elle prit les armes. Sous prétexte de soutenir les droits de ses enfants, elle réunit autour d'elle les partisans de son époux auxquels elle prodiguait ses faveurs ; et elle parvint, de proche en proche, à engager dans sa cause ce que la Toscaria [1] avait d'hommes dissolus et dangereux. Les peuplades voisines de Cormovo et de Cardiki, alarmées de cette influence extraordinaire d'une femme, et craignant pour leur indépendance, qu'elle menaçait, se préparaient à combattre l'orgueilleuse maîtresse de Tébélen, qui les prévint en leur déclarant la guerre. Après cette résolution, elle marcha aussitôt à la tête de ses bandes, bravant les dangers, combattant parfois et intriguant sans relâche, jusqu'au moment où, trahie par la fortune, elle tomba dans une embuscade de ses ennemis, qui la traînèrent avec Ali et Chaïnitza dans les prisons de Cardiki [2] : triomphe fatal aux vainqueurs, comme on le remarquera dans la suite de cette histoire.

Les Cardikiotes en jugeaient bien autrement alors. La famille de Véli-bey semblait devoir succomber dans cette circonstance ; car déjà Khamco était accusée d'avoir empoisonné le fils aîné de son époux, né de l'esclave dont le second enfant végétait dans un état d'imbécillité qu'on lui attribuait. Mais, par une de ces fatalités qui s'expliquent, l'état d'une jeune femme, intéressante par son courage, inspira de la pitié. Ses jours furent respectés; on négocia son rachat, ainsi que celui de ses enfants ; et un Grec d'Argyro Castron, G. Malicovo, fournit leur rançon, qui fut fixée à vingt-deux mille huit cents piastres [3].

Khamco, rendue à la liberté, ne s'immisça plus dans les guerres civiles de l'Épire. Occupée du soin de rétablir sa fortune, sans réformer les

[1] Toscaria. C'est sous ce nom qu'on désigne la haute Albanie ou Illyrie macédonienne. — Voyez tome II, pages 501 à 508.

[2] Cardiki, ville de l'Épire située dans la Chaonie. — Voyez tome I, pages 253, 335, 358 de mon Voyage dans la Grèce.

[3] Environ soixante et quinze mille francs. Ce négociant, auquel Khamco et sa famille durent la liberté, a été empoisonné en 1807, à Éleuthéro-Chori, près Salonique, par ordre d'Ali-pacha.

déréglements de sa vie, elle élevait le jeune Ali comme devant être son vengeur; et elle l'entretenait de ces maximes funestes, qui ont fait le destin de sa vie : *Mon fils*, lui disait-elle sans cesse, *celui qui ne défend pas son patrimoine mérite qu'on le lui ravisse. Souvenez-vous que le bien des autres n'est à eux que parce qu'ils sont forts; et si vous l'emportez, il vous appartiendra.* Par ces conseils pernicieux, elle formait son élève au brigandage, en lui répétant que *le succès légitime tout.* Enfin, elle favorisait ses plus coupables désirs, en insistant sur cet adage que Spartien met dans la bouche de l'incestueuse Julie, en parlant à son beau-fils : *cuncta licet principi* [1].

Ali, qui se plaisait à raconter les particularités de sa vie, s'animait en parlant de cette sorte d'éducation première. « Je dois tout à ma » mère, me disait-il un jour; car mon père ne m'avait laissé en » mourant, qu'une *tanière* [2] et quelques champs. Mon imagination » enflammée par les conseils de celle qui m'avait donné deux fois la vie, » puisqu'elle m'a fait *homme* et *vizir*, me révéla le secret de ma des- » tinée. Dès lors je ne vis plus dans la bourgade de Tébélen que l'aire » natale de laquelle je devais m'élancer pour fondre sur la proie que » je dévorais en idée. Je ne rêvais que puissance, trésors, palais, » enfin ce que le temps a réalisé et me promet encore; car le point » où je suis arrivé n'est pas le terme de mes espérances. »

De quelles espérances se repaissait donc Ali, élevé au plus haut point des grandeurs auxquelles un sujet puisse aspirer? Cette réflexion me conduit à retracer sa position au moment où il prit son essor, pour se précipiter dans la carrière du crime.

L'Épire était alors gouvernée par trois pachas, qui étaient ceux de Janina, de Delvino, et de Paramythia. On regardait comme cantons et villes libres, sous leur patronage, la Chimère, Cardiki, Zoulati, Argyro Castron et Souli. Courd-pacha [3], vizir puissant et redouté, gouvernait la moyenne et la basse Albanie; et tous les Schypetars étaient à ses ordres. Il n'y avait donc aucune apparence d'innovation; le temps semblait même avoir cimenté la liberté anarchique de l'Épire; car lorsqu'un canton était menacé par quelque voisin ambitieux, les autres venaient à son secours et rétablissaient l'équilibre. Il y avait, de cette

[1] Æl. Spart. in vitâ Antonin. Caracall.
[2] Tanière; l'expression du vizir est *trypa*, τρύπα, un trou, pour désigner sa maison paternelle.
[3] Dont la famille était originaire du Curdistan.

manière, au sein de la barbarie, une espèce de balance politique, composée de ligues cimentées par le hasard, réglées par l'habitude, et dirigées par une politique d'instinct.

Un pareil état de choses aurait arrêté un homme capable de calculer les difficultés qu'il opposerait à ses entreprises ; mais Ali était loin d'en apprécier les conséquences, parce que ses projets ne se sont développés qu'à mesure qu'il s'est agrandi. Ainsi, il faut réduire les vues qu'on lui a prêtées au terme ordinaire de celles des individus qu'on regarde comme des êtres prodigieux, parce qu'ils font des choses étonnantes, sans réfléchir que c'est par les moyens placés sous leur main qu'ils deviennent conquérants, puissants et fameux, plutôt que par leur propre génie, quoique le hasard ne fasse rien qu'en faveur des hommes animés d'une véhémente ambition. Aidé de quelques vagabonds, Ali débuta à la manière des anciens héros de la Grèce, en volant des chèvres, des moutons ; et, dès l'âge de quatorze ans, il avait acquis, dans ce genre d'exploits, autant de célébrité que le divin fils de Jupiter et de Maïa. Il pillait ses voisins, et il se trouva, au moyen de ses rapines, jointes aux économies de sa mère, dans le cas de solder un parti assez considérable pour former une entreprise contre la bourgade chrétienne de Cormovo, objet de ses ressentiments. Il se mit à la tête des bandes de Toxides et de Iapyges [1] qu'il avait rassemblés ; mais cette première campegne ne donna pas une idée avantageuse du courage d'Ali, qui lâcha pied et se sauva à toutes jambes à Tébélen. Khamco, trompée dans ses espérances, éclata en injures en revoyant son fils ; et lui présentant sa quenouille, qu'elle avait reprise depuis le temps de sa captivité : *Va*, lui dit-elle, *lâche, va filer avec les femmes du harem ; ce métier te convient mieux que celui des armes.*

C'est à cette époque que ceux qui ont débité tant de fables sur le compte d'Ali, prétendent qu'il trouva dans les ruines d'une église, un trésor avec lequel il releva son parti [2]. Honteux et humilié, le jeune

[1] Peuplades Schypes de la haute et de la moyenne Albanie. — Voyez mon Voyage dans la Grèce, pour l'historique de ces hordes, tome III, et pour la topographie en général des localités mentionnées dans le cours de cette histoire.

[2] C'est un aventurier, que j'ai vu à Janina, qui a propagé ce conte, qu'il tenait de Psallida, professeur au collége de cette ville : « J'étais, fait-il dire à Ali, retiré dans » les ruines d'un vieux monastère, réfléchissant à ma situation fâcheuse. Je fouillais » machinalement la terre avec la pointe de mon bâton, lorsque tout à coup j'entendis » résonner quelque chose qui résistait. Je continuai à fouiller, et je trouvai un » coffre rempli d'or, qui me servit à enrôler deux mille hommes, avec lesquels je

brigand, voulant se dérober aux reproches de sa mère, passa à Nègrepont avec trente *palicares* ou *braves* d'élite, en qualité de leur capitaine, et se mit au service du vizir de cette île. Mais il paraît qu'il ne se distingua pas plus dans l'Eubée qu'à Cormovo; et ennuyé de la vie de garnison, il entra dans la Thessalie, où il commença à guerroyer sur les grands chemins. Il remonta de là dans la chaîne du Pinde; il pilla quelques villages du Zagori; il y fit la connaissance d'un nommé Noutza Makri-Mitchys, qui devint pour lui une ressource, et il revint à Tébélen, plus riche et par conséquent plus considéré que lorsqu'il en était parti.

Avec de nouveaux moyens, Ali s'occupa à remonter sa faction; et, comme il avait obtenu des succès dans le vagabondage, il recommença ses excursions, qu'il poussa à un tel point, que Courd-pacha se vit dans la nécessité d'y mettre un terme. Des troupes que ce satrape mit aux trousses du héros naissant, le firent prisonnier et le conduisirent à Bérat, ville capitale de la moyenne Albanie.

On s'attendait qu'Ali Tébélen, dont les compagnons d'armes furent pendus, serait puni du supplice réservé aux brigands; mais quand Courd-pacha vit à ses pieds un jeune homme avec lequel il avait des liens de parenté, il eut pitié de ses égarements et retint sa colère. Ali était dans cet âge où l'homme intéresse. Une longue chevelure blonde, des yeux bleus, étincelants de feu et d'esprit, une éloquence naturelle achevèrent de gagner le cœur du vieux vizir, qui le garda dans son palais, où il lui prodiguait ses bienfaits, en tâchant de le ramener dans le sentier de la probité. Enfin, touché par les prières de Khamco, qui lui redemandait sans cesse *son cher fils*, il le rendit à ses vœux, en la prévenant qu'Ali périrait par le *hêtre* [1] s'il osait troubler l'ordre public. Il promit donc de rester tranquille et il tint parole aussi longtemps que Courd-pacha vécut.

» rentrai triomphant à Tébélen. » Je demandais un jour à Ali-pacha si cette histoire était vraie. — Non, me dit-il, c'est une fiction; on me la raconte maintenant à moi-même, que veux-tu!..... Au reste, il n'y a pas de mal que cette fable s'accrédite; cela donne une physionomie miraculeuse à ma fortune. Hélas, que ne suis-je venu plus tôt au monde! avec l'aide de quelques fous, j'aurais peut-être été prophète; mais Mahomet a fermé la porte en s'annonçant comme le Paraclet: tout est dit.

[1] Le pal de hêtre est le bois spécialement employé pour empaler les voleurs de grand chemin. C'est pour cela que les paysans de la Turquie n'emploient jamais le branchage de cet arbre pour en faire les broches dont ils se servent pour rôtir les agneaux, et qu'ils n'en parlent qu'en l'anathématisant.

Cette correction indulgente sembla calmer l'effervescence d'Ali. Il vendit ses services à ses voisins, et il parvint à se faire des amis, chose préférable aux partisans soldés sur lesquels son crédit avait reposé jusqu'alors. Il étendit ses relations; il prit un rang distingué entre les beys du pays; et, comme il était en âge d'être marié, il obtint la fille de Capelan[1], pacha de Delvino, qui résidait à Argyro Castron. Il avait environ vingt-quatre ans lorsqu'il fut admis à l'honneur de cette alliance, qui lui mérita la main et le cœur d'Éminé, femme dont le nom sera longtemps révéré et chéri dans l'Épire.

Un mariage aussi avantageux aurait dû ramener Ali Tébélen à des idées qui calment ordinairement l'effervescence de la jeunesse; mais, en épousant une personne vertueuse, il s'associait à un beau-père connu par sa férocité et sa turbulence. Capelan-pacha était un de ces rebelles communs en Turquie, qui, se trouvant placés à une grande distance de la capitale, croient pouvoir impunément dépouiller et déshonorer les familles rangées sous leur autorité. En mettant son gendre dans ses intérêts, il s'était flatté d'entraîner d'autres chefs dans son parti, et de parvenir à l'indépendance, qui est la chimère de presque tous les pachas. Ali Tébélen feignit d'entrer dans ses vues. Il entrevoyait des événements nouveaux, qui pouvaient le tirer de l'obscurité. Au sortir de l'île de l'Eubée, il s'était mis en relation avec les armatolis de la Thessalie, de l'Étolie, et de l'Acarnanie, parmi lesquels il circulait des bruits inconnus à la Grèce, depuis qu'elle avait été effacée du rang des puissances.

Les chrétiens orientaux ont toujours conservé une tradition en vertu de laquelle ils croient que l'empire ottoman sera détruit par une *nation blonde, nommée Ros, venant du nord, qui leur est unie par les liens de la religion;* nulle prophétie ne fut jamais moins ambiguë. Un prêtre de cette église, expédié naguère par Munick, premier ministre du cabinet de Pétersbourg, afin de s'aboucher avec les montagnards de la Laconie, de la Selléide, et de l'Acrocéraune, sans apporter de promesses positives, avait répandu quelques espérances parmi ces peuplades impatientes de secouer le joug, en leur rappelant l'oracle de la *nation blonde* destinée à les affranchir.

Il leur parlait alors au nom de l'impératrice Anne Ivanowna, dont le seul maréchal Munick illustrait le règne en confondant l'orgueil

[1] Capelan le Tigre.

des Turcs, avec l'assistance de Lœwendalh, qui ne tarda pas à rendre son nom illustre par la prise de Bergen-op-Zoom. Mais cette étoile salutaire vers laquelle les Grecs dirigeaient leurs vœux ne tarda pas à s'éclipser. Munick, enveloppé dans une de ces révolutions de sérail ordinaires aux gouvernements absolus, fut exilé en Sibérie après la mort de sa souveraine, et on perdit avec lui l'idée des plans qu'il avait conçus pour la délivrance de la Grèce.

Aussi longtemps que la voluptueuse et cruelle Élisabeth, à laquelle on donna le surnom de *Clémente*, parce qu'au lieu de trancher des têtes elle ne faisait que mutiler et proscrire ses victimes; aussi longtemps que cette femme vécut, on oublia les projets contre la Turquie; ce ne fut qu'à l'époque du règne de Pierre III qu'on revint aux idées mères de Pierre le Grand! Munick, qui reparaissait à la cour des czars couvert de la peau de mouton dont il avait été revêtu à Poline, où il vécut pendant vingt ans, avait, quoique éloigné des affaires, beaucoup appris et rien oublié que les injures du règne précédent.

Il avait mûri les desseins propres à chasser les Turcs au delà du Bosphore; mais ces plans, ainsi que tout ce qu'il y avait de gigantesque, allaient échoir en partage à cette Sémiramis, qui, employant comme moyens dans sa politique la religion et les artifices, la vertu et le parjure, parut entourée d'un mélange effrayant de mœurs barbares et dissolues, de grandeur et d'imposture pour étonner son siècle et la postérité. Avec l'épouse perfide de Pierre III devaient se dévoiler et se dévoilèrent les projets gigantesques qui eurent tour à tour pour objet le commerce du Japon et de la Chine, l'invasion de l'Inde occupée par les Anglais et le rétablissement des républiques de la Grèce, inventé pour arriver au démembrement de la Pologne.

Dès lors l'idée d'une émancipation politique se ranima dans les esprits; et Catherine II, après son avénement au trône, en envoyant dans la Hellade un émissaire nommé Grégoire Papadopoulo[1], natif de Larisse, donna naissance à une suite de commotions qui ont causé plus de calamités aux chrétiens que les fléaux de la conquête, au

[1] Papadopoulo, Papas-Oglou, signifient fils de prêtre, titre dont les enfants sortis du sacerdoce sont très-glorieux.

temps de l'invasion des barbares. Papadopoulo était un officier d'artillerie de la garde impériale de Russie, lié d'amitié avec les Orlof. Il avait pris part à la révolution qui porta Catherine II à l'empire ; et le chef des régicides, qui ne rêvait que couronnes pour sa royale maîtresse, avait donné des instructions à son mandataire, afin de travailler à la destruction de l'empire ottoman.

C'était en 1765 que s'organisait en silence ce plan imaginé par Pierre I[er], négligé, comme on l'a dit, sous les règnes suivants, et qui sera réalisé par les autocrates de Russie, qu'une inévitable destinée porte à briser, tôt ou tard, le cimeterre de la race ottomane que nous voyons languir au milieu des convulsions de l'empire d'Orient. Les premières ouvertures du désir de l'affranchissement étaient parties de Montenero, dont les vladikas ou évêques, et les habitants, s'étaient déclarés sujets des empereurs de Russie ; princes plus absolus que les sultans, puisqu'ils n'ont ni coran, ni muphti, ni ouléma, pour contre-balancer leur autorité. Il fut en conséquence décidé que cet État, enclavé dans des montagnes escarpées, serait le centre de l'insurrection, lorsqu'un personnage équivoque, appelé Stephano Piccolo (Étienne Petit)[1], y arriva, comme pour s'emparer des projets médités par les Orlof et Grégoire Papadopoulo.

Cet aventurier, en faisant répandre sous main qu'il était Pierre III, époux de Catherine, ne prenait cependant, dans le protocole de ses édits, que le titre de *Étienne, petit avec les petits, bons avec les bons, méchant avec les méchants*, et ne paraissait animé que du désir d'affranchir les chrétiens. Toute son ambition consistait à remplir *la mission dont Dieu l'avait chargé, en relevant ses autels, et en vengeant son saint nom outragé par les infidèles*. Il descendit ainsi du Montenero en 1767, en dirigeant ses premiers pas vers les habitants du Pas-

[1] Indépendamment d'Étienne Piccolo, on vit se succéder plusieurs faux Pierre III. Un d'eux était un cordonnier de Woronetz, qui s'annonça en 1767 ; il traînait à sa suite les cosaques du Don, qui, ameutés par le clergé, mirent le trône de Catherine en danger. Le troisième fut un déserteur du régiment d'Orlof, nommé Tchernischeff, qui parut à Kopenka, sur les frontières de la Crimée, en 1770. Les prêtres se préparaient à le couronner, lorsqu'il fut saisi et décapité. Un quatrième imposteur de ce nom se montra dans le gouvernement d'Ousa. Né serf dans une des terres de la famille Woronzof, il réussit à tromper quelques cosaques du Don et du Volga, qui le saluèrent empereur. Il périt sous le knout en 1772. Un prisonnier d'Irkoutsk, qui voulut l'imiter, éprouva le même sort.

trovich, qui sont une colonie grecque anciennement établie entre les bouches de Cataro et territoire du sangiac[1] de Scodra.

L'Europe, informée des machinations de la Russie, était attentive à la conduite que tiendrait Catherine, à l'égard du faux Pierre III et des chrétiens orientaux, que le cabinet de Pétersbourg a toujours traités depuis comme les victimes expiatoires de ses projets ambitieux. Dans cette circonstance, l'impératrice, qui avait spécialement à cœur d'opprimer les Polonais, fit ce que font tous ceux dont les maximes politiques ne considèrent la religion, la morale, l'honneur et la justice que comme des chimères; tandis qu'elle envoyait des armes, des munitions et de l'argent aux Grecs, elle priait le sultan d'écraser les chrétiens révoltés contre son autorité, et de lui livrer Stephano Piccolo.

Au bruit de l'apparition de cet être mystérieux, qui venait de déployer le labarum russe dans la haute Albanie, les évêques de Sardes, ou Saba, de Pêch, proclamèrent le règne de la croix; et les Chimariotes, sortis des monts Acrocérauniens, commencèrent à se répandre dans le Musaché. Le divan, qui avait hésité, comprit qu'il n'y avait plus à temporiser, et tous les musulmans reçurent l'ordre de prendre les armes. Le caziasker[2] de Romélie se rendit à Philippopolis; et le Romili Vali-cy, établi à Monastir, enjoignit aux grands vassaux de son gouvernement de marcher contre les insurgés.

Au lieu d'obéir à l'appel du sultan et de s'unir à Courd, vizir de Bérat, pour attaquer les Souliotes et les Acrocérauniens, Capelan pacha, conseillé par son gendre Ali Tébélen, sans faire ouvertement cause commune avec les insurgés, entrava, par tous les moyens possibles, les opérations des troupes ottomanes, qui parvinrent néanmoins à relancer les Chimariotes dans leurs montagnes. Les Monténégrins, de leur côté, furent battus, et le faux Pierre III se trouva réduit à se cacher au fond des antres de l'Illyrie; mais il fut impossible d'entamer les Souliotes, retranchés dans les météores[3] de la Thesprotie.

[1] Sangiac ou liva, drapeau, dénomination correspondante à celle de province, ou gouvernement militaire.

[2] Caziasker, gouverneur général; il y en a un pour la Romélie ou Turquie d'Europe, et un second pour l'Anatolie. On les connaît également sous les noms de beylerbeys et de mirmirans. — D'Ohsson, État de l'empire ottoman, liv. VI.

[3] Météores, lieux élevés. Ce nom est donné par les Grecs aux montagnes dont l'accès difficile est devenu leur asile contre les Turcs.

Ce manque de succès contre une tribu qui bravait, depuis plus de cinq générations d'hommes, les efforts de la Turquie, et l'avantage incomplet obtenu contre les Chimariotes, furent attribués à la déloyauté de Capelan-pacha, que son gendre servait avec l'apparence d'un dévouement sans bornes, en dénonçant secrètement ses intrigues à la Porte Ottomane, dont il lui fit encourir la disgrâce. Sa correspondance était un acte formel d'accusation contre Capelan-pacha ; et, quand il vit l'orage formé, il fut le premier à le pousser à sa perte, en lui conseillant d'obéir à la citation du Romili Vali-cy, devant lequel il était mandé juridiquement pour rendre compte de sa conduite. Il employa son crédit et les larmes d'Éminé pour déterminer son beau-père à une démarche qui le conduisait à l'échafaud, où il désirait le voir monter, dans l'espérance de s'emparer de ses trésors et de lui succéder. Capelan, que son innocente fille, étrangère à la perfidie de son époux, sacrifiait, était condamné d'avance, et fut décapité à son arrivée à Monastir [1]. Mais, au lieu de récompenser son délateur, on donna pour successeur à Capelan-pacha Ali, bey d'Argyro Castron, homme dévoué au sultan, qui ne permit pas à Ali Tébélen de toucher à la succession de son beau-père, dont les biens étaient acquis à la couronne. L'iniquité fut ainsi doublement trompée ; et l'ennemi de l'ordre public aurait peut-être reçu son châtiment, si sa mère ne lui eût suggéré un expédient qui le réhabilita en lui procurant des avantages nouveaux.

Ali d'Argyro Castron, qui venait de remplacer Capelan, n'avait point encore choisi d'épouse ; et Chaïnitza, fille de Khamco, était en âge d'être mariée. On travailla en conséquence à cimenter une union qui fut conclue sous d'heureux auspices, puisqu'elle réunissait deux familles prêtes à devenir rivales. Mais combien elle était loin d'éteindre le ressentiment de celui qui ne pouvait se consoler d'avoir manqué le poste et perdu l'héritage de son beau-père ! Il formait mille projets, qu'il avait peine à dissimuler, lorsque la mort de Courd-pacha appela son attention du côté de Bérat.

Ali Tébélen s'était flatté de pouvoir, au moyen de la polygamie en usage chez les Turcs, être le gendre de Courd-pacha, lorsqu'il apprit que ce vizir avait donné, en mourant, sa fille unique à Ibrahim, bey d'Avlone, qui fut en même temps élevé au vizirat de la moyenne

[1] Monastir ou Bitolia, capitale de la Macédoine.

Albanie. Cette alliance, ces honneurs, obtenus à son préjudice par un homme recommandable, allumèrent dans le cœur d'Ali une vengeance dont les effets ont produit des résultats qu'il était difficile de pouvoir imaginer.

Le fatalisme, qui est la croyance des tyrans et des esclaves, établit une ligne de démarcation morale entre les Turcs soumis aux volontés d'un maître, et les Grecs subjugués, mais protestant sans cesse contre l'injustice du plus fort. Le christianisme a révélé à ceux-ci que la providence éternelle de Dieu dirige, d'accord avec les bonnes œuvres de l'homme, la courte scène de notre vie vers le bonheur; c'est pourquoi ils n'ont jamais désespéré d'un meilleur avenir. Comment auraient-ils pu penser autrement, puisque, chaque fois que les ministres du Très-Haut leur annoncent sa parole, ils leur rappellent *les jours anciens, les générations qui se sont écoulées, et la liberté réservée aux enfants de J.-C.* [1] ! Chez les mahométans, au contraire, tout est réglé; chaque homme porte écrit sur son front le sceau de sa destinée; et, leur sort étant immuablement arrêté, ils peuvent tout oser. Ali, imbu de ces maximes, avait tenté différentes voies, sans trouver encore celle de son horoscope. Les années s'écoulaient; il était un partisan fameux, à la vérité, mais sans titre et sans emploi. Il roulait dans un cercle vicieux, lorsqu'il conçut l'idée de se rendre maître absolu de la place de Tébélen. « Je compris enfin, dit-il, la » nécessité de m'établir solidement dans le lieu de ma naissance. J'y » avais des partisans disposés à me servir, des adversaires redou- » tables, qu'il fallait trouver en faute pour les exterminer en masse; » et je conçus le plan par lequel j'aurais dû débuter dans ma car- » rière.

» J'avais coutume, après une partie de chasse, de me reposer, pour » faire la méridienne, à l'ombre d'un bois voisin de la Bentcha [2], » où je fis proposer à mes ennemis, par un de mes affidés, de me » guetter, afin de m'assassiner. Je donnai le plan de la conspiration; » et, après avoir devancé mes adversaires au rendez-vous, j'y fis » attacher sous la feuillée une chèvre garrottée et muselée, qu'on » couvrit de ma cape. Je regagnai ensuite mon sérail, en prenant » des chemins détournés, tandis qu'on croyait m'assassiner par une

[1] Deuteron., v. 7, 12.
[2] Bentcha, rivière qui se décharge dans l'Aoüs.

» décharge faite sur l'animal. Sans pouvoir s'assurer du succès, mes » prétendus meurtriers rentrèrent à Tébélen, en criant : *Véli bey* » *n'est plus, nous en sommes délivrés !* Cette nouvelle ayant retenti » jusqu'au fond du harem, j'entendis aussitôt les cris de ma mère et » de ses femmes, qui se mêlaient aux vociférations des vainqueurs. » J'attendis qu'ils fussent ivres de vin et de joie; et, après avoir désa- » busé ma mère, aidé de mes partisans, je tombai sur mes ennemis. » Le droit était de mon côté ; tous furent exterminés avant le retour » du soleil ; je distribuai leurs biens à mes créatures ; et, dès ce » moment, je pus croire que Tébélen était à moi. » C'était effectivement le premier pas d'Ali vers la fortune ; et son affabilité, sa patience à écouter les réclamations de ses soldats, persuadés que *la fonction la plus importante d'un prince est de rendre la justice*, lui ont gagné plus de partisans que son or.

J'ai dit précédemment qu'il nourrissait une haine sourde contre son beau-frère Ali, pacha d'Argyro Castron. En vain cet homme honorable, qui avait déjà deux enfants de Chaïnitza, avait essayé de s'attacher Ali Tébélen par des bienfaits, et de le consoler de son obscurité ; quelque chose de faux dans ses rapports intimes lui apprenait à chaque instant qu'il n'avait pu gagner son affection. Il s'en affligeait ; mais combien il était loin de pouvoir soupçonner ce que ce cœur dénaturé méditait contre lui ! il ignorait (et comment imaginer un pareil crime ?) qu'Ali Tébélen avait plusieurs fois sollicité sa sœur de l'empoisonner ; car celle-ci, partagée entre ses devoirs, avait dû cacher cet horrible secret. Éconduit par Chaïnitza, le perfide feignit de se repentir ; et cette ruse donna tellement le change à celle même qui le connaissait, qu'elle le crut revenu à de meilleurs sentiments. Il ne parlait plus de son beau-frère qu'avec égards ; mais cette modération cachait la plus horrible des trames. Ali avait trouvé un complice dans la personne d'un certain Soliman, frère du pacha, auquel il promit, s'il voulait commettre le fratricide, objet de ses désirs, de lui donner en mariage Chaïnitza, avec l'héritage de son époux, ne réservant que ses prétentions au titre de pacha qu'il ambitionnait.

Cette proposition ayant été acceptée, on s'en garantit le secret, et on avisa au moyen d'exécuter un attentat digne de la coupable famille des Atrides. C'était un frère qui allait tremper ses mains dans le sang d'un frère, et un beau-frère qui devait récompenser un fratricide

par l'hymen incestueux de sa sœur avec l'assassin de son mari. Liés par ce que le sang a de plus sacré, les conspirateurs, maîtres de leur secret, étaient reçus dans l'intimité de la famille. Ils se présentaient chaque jour au palais, lorsque, dans une audience particulière, Soliman, trouvant le moment favorable, assassina son frère d'un coup de pistolet. Au bruit de l'arme meurtrière, le harem s'ouvre; on accourt, et Chaïnitza trouve son époux étendu sans vie, entre Soliman et Ali Tébélen. Elle veut appeler; on l'arrête, on la menace de la mort; et son frère, faisant signe à l'assassin de la couvrir de sa pelisse[1], la déclare sa femme. Ainsi cet hymen épouvantable fut conclu, et, dit-on, consommé à côté du cadavre encore palpitant d'Ali, pacha d'Argyro Castron, dont on publia la mort, comme étant la suite d'une apoplexie foudroyante.

Malgré cette précaution, qui fait partie du bulletin nécrologique ordinaire des despotes de l'Orient, la vérité fut bientôt connue : et comme on vit la douleur de Chaïnitza s'apaiser dans les bras de Soliman; un fils, né de ses premières noces, mourir peu de temps après cet événement, on ne manqua pas de dire qu'elle avait été consentante du meurtre de son premier mari. Il ne lui resta de cette union qu'une fille (sexe sans conséquence en Turquie), qui fut mariée, dans la suite, a un bey de Cleïsoura, réservé à figurer tragiquement dans les annales funèbres de cette histoire.

Ali, débarrassé de son beau-frère, dont il convoitait le poste, ne fut point appelé à lui succéder. Sélim-bey Côka, issu d'une des premières familles de la Iapourie, reçut de la Sublime Porte[2] l'investiture du sangiac de Delvino, dont le siége fut rétabli dans cette ville, qui est le chef-lieu de l'antique Chaonie. Malgré ce mécompte, le nom d'Ali-bey Tébélen devint de plus en plus fameux. L'attentat

[1] La pelisse, donnée par un Turc à une femme non mariée ou veuve, est le gage de son hymen, et le signe qu'il la prend pour épouse.

[2] Porte : la porte de la ville était le lieu où se traitaient toutes les affaires dès le temps des patriarches. Chez les Grecs et les Romains, elles se discutaient dans le marché, appelé *agora* et *forum*. Chez nos ancêtres, les vassaux de chaque seigneur s'assemblaient dans la cour de son château; et de là vinrent les *cours* des princes. En Orient, comme les souverains et les seigneurs vivent renfermés, les affaires se font à l'entrée de leur sérail; et cette coutume de faire la cour à la porte du palais existait dès le temps des anciens rois de Perse, comme on le voit en plusieurs endroits du livre d'Esther. *Mœurs des Israélites*, par l'abbé Fleury; chap. 25, pages 115 et 116; édit. in-12; Paris.

qu'il venait de commettre, loin de le couvrir d'opprobre, lui acquit une sorte de popularité, dans un pays d'ochlocratie [1], où l'on regarde les crimes éclatants comme des preuves de talent; et il s'insinua tellement dans la confiance du nouveau mir-livas ou pacha, qu'il fut reçu et traité comme s'il eût été son propre fils, ce qui lui donna les moyens de tramer de nouvelles intrigues.

Le livas de Delvino confinait, dans ce temps, avec les possessions de Venise en terre ferme, par le district de Buthrotum [2], dont l'occupation avait été le sujet de quelques mésintelligences entre les Turcs et les chrétiens établis sur ce rivage. Sélim-pacha, meilleur voisin que ses devanciers, s'appliqua à entretenir des relations amicales avec les provéditeurs de Corfou ; et cette conduite, au lieu de lui mériter des éloges, le rendit suspect à un cabinet naturellement ombrageux.

L'Épire n'était pas encore remise de la commotion causée par l'insurrection des Grecs, lorsque Sélim-pacha prit les rênes du gouvernement de la Chaonie. Une foule de chrétiens de tout âge et de tout sexe, pour dérober leurs têtes au fer des mahométans, s'étaient réfugiés aux îles Ioniennes et dans le royaume de Naples, où une politique toute charitable et religieuse, et par conséquent bien différente de celle de notre siècle, leur offrit des secours et un asile protecteur. La chrétienté reçut à bras ouverts ceux que la loi de Mahomet proscrivait [3]; tandis que le généreux Sélim-pacha s'interposait, suivant le précepte du Coran [4], entre les victimes et les bourreaux, pour sauver les orthodoxes de la partie orientale de l'Acrocéraune. Les jours de son administration ne se comptaient que par des jours de bienfaisance et de paix, et il ignorait, dans sa bonté naturelle, qu'il contrevenait à l'esprit du cabinet ottoman, qui regarde les peuples de son empire comme d'autant plus faciles à gouverner, qu'ils sont plus pauvres et plus humiliés. Enfin, la guerre qui éclata en 1768,

[1] Ochlocratie; gouvernement de la *lie du peuple*.

[2] Le territoire de Buthrotum a été cédé à la Porte Ottomane par le traité de 1800, consenti par la Russie et l'Angleterre.

[3] *Il n'est permis à aucun sujet tributaire de quitter le pays musulman; en cas d'expatriation, ce délit emporte sa proscription et sa mort civile.* Code militaire, ch. 6, page 45; par Mouradjea d'Ohsson.

[4] *Parmi les chrétiens, vous trouverez des hommes humains et attachés aux croyants, parce qu'ils ont des religieux et des prêtres voués à l'humanité.*

entre la Russie et la Porte, vint fortifier les soupçons qu'on avait déjà contre la fidélité de cet homme compatissant.

Il était placé, sans s'en douter, dans une fausse position ; et, pour surcroît de malheur, il avait à ses côtés un traître qui ne cherchait qu'à le perdre. La chose, malgré la perversité du ministère turc, était difficile ; mais le génie du mal est fertile en expédients, et presque toujours heureux dans ses entreprises. Sélim-pacha venait de vendre aux Vénitiens une forêt située près du lac Pélode ; quand Ali Tébélen profita de cette circonstance, pour le dénoncer au divan comme coupable d'avoir aliéné une portion du territoire de Sa Hautesse (quoiqu'il ne fût question que de la coupe des bois) ajoutant que si on n'y prenait garde, il livrerait bientôt la province entière de Delvino aux infidèles. Il terminait ce rapport chargé de faits controuvés, en protestant qu'il lui en coûtait beaucoup de faire connaître ces trames de Sélim-pacha, son bienfaiteur, et que ses devoirs envers le sultan avaient pu seuls le déterminer à une révélation qui intéressait la religion et l'État, objets de l'envie des chrétiens.

Comme, en Turquie, un homme accusé, surtout de connivence avec les étrangers, est suspect et frappé d'anathème, la dénonciation suffit pour le perdre, quand il n'est pas assez puissant pour se faire craindre. Les Vénitiens étaient soupçonnés d'être d'accord avec les Russes ; c'étaient dans les îles Ioniennes qu'on avait mûri l'insurrection prête à éclater dans le Péloponèse; en fallait-il davantage pour colorer une révélation écrite d'un lieu voisin de celui où se préparait cette grande conflagration ? Sans former d'enquête juridique, on adressa donc secrètement à Ali Tébélen un firman de mort pour se défaire de Sélim-pacha, en chargeant ainsi son délateur de le rendre exécutoire, chose qui n'arrive que sous un gouvernement tyrannique, où le même homme devient souvent accusateur, juge et bourreau.

Ali, qui s'était retiré à Tébélen pour ourdir cette trame, ne tarda pas à revenir à Delvino, où il fut reçu avec plus de tendresse que jamais par Sélim-pacha, qui le logea, comme de coutume, dans son palais. A l'ombre de ce toit hospitalier, et aidé de quelques sicaires, le perfide prépara la consommation du crime destiné enfin à le tirer de l'obscurité. On était alors en été, et Ali Tébélen, qui se rendait tous les matins auprès du pacha pour lui faire sa cour, prétextant une indisposition, le fit supplier de passer dans son appartement. Cette invitation ayant été acceptée, il cacha les assassins dans une armoire,

sans rayons [1], après les avoir prévenus qu'au signal, qui était de laisser tomber sa tasse à café sur le parquet qu'on tenait alors sans tapis, ils sortiraient de leur réduit et poignarderaient Sélim! Le vieillard ayant paru, comme il l'avait promis, fut assassiné, et expira en prononçant ces paroles mémorables : *Et c'est toi, mon fils, qui m'arraches la vie! Seigneur, ne me confonds pas avec les pervers* [2] !

Au tumulte qui suivit l'assassinat, les gardes de Sélim étant accourus, trouvèrent Ali entouré des assassins, tenant un firman déployé, et criant d'une voix menaçante : *J'ai tué le traître Sélim, par ordre de notre glorieux Sultan; voici son commandement impérial.* A ces mots, et à la vue du diplôme fatal, on s'incline, et chacun reste glacé d'effroi en voyant trancher la tête de Sélim, baigné dans son sang! Ali s'en saisit comme d'un trophée. Il ordonne que le cadi, les beys et les chefs des vieillards grecs aient à se réunir au palais, afin de dresser procès-verbal de l'exécution du pacha. On se rassemble en tremblant. Un Codja entonne le *Fatahat*, et le crime d'un scélérat est déclaré légal, *au nom du Dieu clément et miséricordieux, souverain des mondes* [3] ! On apposa les scellés sur les meubles de la victime, et le meurtrier ne quitta le sérail qu'en emmenant avec lui, comme otage, Moustapha, fils de Sélim, et en faisant donner l'administration provisoire du pachalik à Démir Dost, son cousin, en vertu d'une décision juridique.

La Porte, afin de récompenser le zèle d'Ali Tébélen, lui décerna le gouvernement de la Thessalie, avec le titre de *dervendgi pacha*, ou grand prévôt des routes. Ces pouvoirs, réunis dans une seule main, mirent Ali-pacha (je lui donnerai maintenant ce nom) à portée de soudoyer un corps de quatre mille Albanais déterminés. C'était une des conditions qui lui étaient imposées par le ministre ottoman, dont l'intention était de nettoyer la vallée du Pénée d'une multitude de

[1] Ces sortes d'armoires servent à renfermer les matelas avec lesquels on dresse, chaque soir, les lits au milieu du parquet, ou sur les sofas.

[2] Coran ; ch. 23 ; Les fidèles, verset 95.

[3] Fatahat ; c'est le premier chapitre du Coran, donné à la Mecque. Il est pour eux ce que le signe de la croix est pour les chrétiens, et conçu en ces termes :

« *Au nom de Dieu, clément et miséricordieux. Louange à Dieu, souverain des* » *mondes. La miséricorde est son partage. Il est le roi du jour du jugement. Nous* » *t'adorons, Seigneur, et nous implorons ton assistance. Dirige-nous dans le sentier* » *du salut, dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits, de ceux qui* » *n'ont point mérité ta colère, et se sont préservés de l'erreur.* »

chefs de bandes, qui y commandaient avec plus d'autorité que les officiers du Grand Seigneur.

Tardives précautions, soins inutiles. Les soulèvements partiels de la Grèce accusaient l'administration ; les plaintes du peuple, pareilles au tonnerre entendu dans le lointain, annonçaient l'approche du danger. Le souverain n'était plus à temps de réparer ses injustices; car ce n'est que la torche et le poignard à la main que la remontrance se présente aux sultans.

CHAPITRE II.

Alexis Orlof. — Intelligences des émissaires russes avec les Grecs. — Manœuvres politiques de Catherine II. — But qu'elle se proposait. — Provoque la guerre que les Turcs lui déclarent. — Erreur funeste des Grecs, leur aveuglement sur le compte du cabinet de Pétersbourg. — Réputation usurpée d'Alexis Orlof. — Ses querelles avec Janaki Iatrani, bey du Magne. — Arrivée de la flotte russe en Morée. — Débarquement opéré à OEtylos. — Insurrection de 1770.—Dissensions entre les Grecs et les Russes qui abandonnent les insurgés. — Désolation du Péloponèse. — Apparition du Béotien Andriscos. — Ses exploits et ceux de ses compagnons d'armes. —Ravages des Schypetars ; — leur révolte ; — sont exterminés par Hassan-pacha. — Arrivée d'Ali-pacha dans la Thessalie, racontée par lui-même. — Manière de se faire une réputation ; origine des armatolis ; — s'attache Paléopoulo. — Chefs des armatolis ; — nombre de leurs capitaineries. — Mort de Khamco ; — son testament. — Ali nommé au sangiac de Janina. — État de cette ville à son avénement. — Inconvénients attachés à sa promotion ; — sa conduite artificieuse ; — attaque et détruit Cormovo. — Première campagne d'Ismaël-Pachô-bey. — Inquiétudes d'Ibrahim, pacha de Bérat ; — marie une de ses filles à Mouctar, fils d'Ali. — Empoisonnement de Sépher-bey, frère du vizir Ibrahim.

Tandis que ces choses se passaient dans l'Épire, les émissaires de Catherine qui se trouvaient à Venise, s'épuisaient en combinaisons pour soulever la Grèce dans l'intérêt de la Russie ; car ce cabinet ne voulait qu'opérer une diversion, afin d'arriver à ses fins particulières. Porter une armée formidable sur le Danube, faire révolter les Grecs, menacer Constantinople par mer, afin d'obtenir la cession de la Crimée, sous un titre quelconque, tel était le secret de Catherine II. Assistés par Maruzzi, banquier, natif de Janina [1], les insurrecteurs expédiaient fréquemment à Souli, dans l'Acrocéraune, et en Morée, des munitions de guerre, des armes, de l'argent, qui étaient distribués par des agents secrets, jusqu'aux armatolis du Pinde et du Parnasse. Un aventurier, nommé Tamara, enthousiaste des Grecs, ou plutôt désireux d'arriver à la fortune par l'intrigue, s'était abouché de son côté avec toutes les tribus guerrières de la Hellade et du Péloponèse, aux-

[1] Et non pas de Larisse, comme le dit Rulhières. Il existe encore à Venise un Maruzzi, parent de celui qui s'était associé aux Orlof, qu'on a fait comte à cause de ses richesses, et dont la fille unique a pour parrain l'empereur de Russie.

quelles il avait persuadé que l'*auguste Catherine* voulait enfin leur rendre la liberté. Il s'était rencontré dans ses excursions politiques, avec le Thessalien Grégoire Papadopoulo, diplomate ambulant, qui s'était traîné depuis les antichambres des ministres de Pétersbourg, jusqu'aux foyers de tous les couvents répandus dans la Romélie. Les deux émissaires, qui avaient tout à gagner et rien à perdre dans une révolution, s'accordèrent à penser, à dire et à démontrer par des mémoires, qu'il fallait insurger la Hellade, sans s'inquiéter des malheurs qu'ils allaient attirer sur ses habitants.

Ils entraient ainsi dans les vues de Catherine qui, après avoir imposé des lois à la Pologne, traité avec l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre, caressait toutes les autres cours de l'Europe en attendant le moment de s'en faire craindre. Réduite à flatter les conjurés auxquels elle devait le trône, elle sentait, comme tous les usurpateurs, qu'elle ne pouvait régner qu'au milieu des armes; et l'imprudence des Turcs, excités par le comte de Vergennes, ambassadeur de France à Constantinople, provoqua l'événement qu'elle souhaitait le plus pour sa gloire.

L'impératrice venait, en 1768, de faire entrer de nouvelles troupes en Pologne; les confédérés de Bar s'étaient adressés une seconde fois à la Porte Ottomane pour lui demander des secours, lorsque le comte de Vergennes, instruit de ces démarches, détermina le sultan à s'opposer aux projets des Russes. L'Europe, dans son intérêt, aurait dû alors adhérer aux plans du cabinet de Versailles; mais, déjà, le système fatal de la *politique des convenances,* avait prévalu sur les principes éternels du droit public [1] !

A la nouvelle de l'arrestation de son ambassadeur, qui fut renfermé au château des Sept-Tours, Catherine II fit publier à son de trompe la guerre dans Pétersbourg, et les hostilités s'étendirent bientôt des rives du Danube aux rives du Kouban. Cependant l'Europe, attentive à ce spectacle, y semblait encore indifférente, lorsqu'elle apprit qu'une escadre, sortie de la Baltique, entrait dans la Méditerranée [2].

[1] C'était vers ce temps que Catherine disait au prince Henri de Prusse : *Je flatterai l'Angleterre ; chargez-vous d'acheter l'Autriche, pour qu'elle endorme la France.* — Qui s'est maintenant chargé d'endormir la Russie?

[2] La première division de l'armée navale russe se composait de quinze vaisseaux de ligne, six frégates, et de transports sur lesquels on avait embarqué des galiotes à bombe, des galères démontées et quelques troupes. Elle fut jointe ensuite par cinq vaisseaux et deux frégates aux ordres du contre-amiral Elphinstone.

Elle était commandée par Spiridof, ou plutôt par ce soldat qu'un attentat avait élevé au rang de général, Alexis Orlof, à qui l'audace tenait lieu d'expérience et de talent. Maruzzi, décoré du cordon de Sainte-Anne, et devenu marquis, lui avait ouvert un crédit de trente-cinq millions. D'autres emprunts, formés à Livourne, à Gênes, à Lucques et à Amsterdam, le laissaient sans inquiétude sur ses ressources; les Grecs devaient-ils l'être également sur leur avenir?

S'il avait existé parmi ceux-ci un homme versé dans la connaissance des affaires publiques, il lui aurait été facile de démontrer à ses compatriotes, ainsi que le prouve maintenant la correspondance entre Voltaire et le roi de Prusse, que cette princesse ambitieuse était loin de s'être élevée jusqu'à la pensée de tendre une main libératrice aux Grecs. Si un semblable projet avait existé, ne devait-elle pas porter ses forces au midi de son empire, attaquer son ennemi de ce côté? Alors elle vengeait l'affront du Pruth sur les rives du Bosphore; et, maîtresse de Constantinople, elle brisait les fers des chrétiens orientaux. C'était donc une déception destinée à masquer d'autres vues, qui avait fait détacher une escadre de Cronstadt (port éloigné de la Turquie de tout le diamètre de l'Europe), obligée d'effectuer une longue navigation, avant d'attaquer le Grand Turc. Cette réflexion ne fut pas faite, et la flotte russe avait passé l'hiver à Livourne, avant que ceux qui la commandaient eussent arrêté sur quel point de l'empire ottoman ils frapperaient le premier coup, lorsque les Grecs décidèrent la question.

Grégoire Papadopoulo, qui était venu s'établir à OEtylos, après sa conférence avec Tamara, n'avait pas eu de peine à faire entrer dans ses idées Janaki Mavro Michalis, bey du Magne, père de celui qui combat maintenant à la tête des Grecs [1]. Ses capitaines, qui étaient alors au nombre de quatorze, ainsi que Bénaki, l'un des plus riches propriétaires de Calamate, ayant accédé à ce projet, on adressa aux généraux russes, à Livourne, un plan d'insurrection, aussi détaillé que si elle eût été régulièrement organisée; et, au retour des députés qui le portèrent, ceux-ci firent valoir la promesse des secours qu'ils avaient obtenue par cette supercherie afin d'exciter le soulèvement

[1] La plupart de ces détails m'ont été confirmés par M. Bénaki, fils de celui dont il est ici question, que j'ai connu consul général de Russie à Corfou. Depuis ce temps, il n'avait jamais cessé d'entretenir *le feu sacré* parmi les Grecs. Il est mort dernièrement à Naples, où il était consul général, estimé de tous ceux qui l'ont connu.

qu'ils avaient annoncé comme étant déjà opéré. Les Turcs les aidèrent mieux qu'ils ne l'auraient fait eux-mêmes dans cette machination. Soupçonnant qu'il existait un complot contre eux, ces oppresseurs pusillanimes agirent comme des hommes qui se jettent dans le précipice qu'ils redoutent. Dans leur terreur panique, ils massacrèrent une troupe de paysans lacédémoniens revenant de la foire de Patras, qu'ils prirent pour une armée de rebelles dirigée contre eux. Le cri de vengeance se fit aussitôt entendre de tous côtés; et lorsqu'au mois d'avril 1770, la flotte russe jeta l'ancre dans la baie d'OEtylos, ses commandants furent reçus avec transport par les évêques de Lacédémone et de Chariopolis, suivis d'une foule de montagnards qui ne demandaient qu'à s'enrôler sous les drapeaux de leurs prétendus libérateurs.

Ce début était favorable; mais, en voyant débarquer onze cents hommes et deux mille fusils rouillés, les Grecs s'écrièrent qu'on les sacrifiait. Ils espéraient que les Moscovites accompliraient seuls l'œuvre de leur délivrance, tandis que ceux-ci prétendaient n'être venus que comme auxiliaires. Cependant, comme les Maniates avaient déjà fait main basse sur les Turcs de Mistra, il fallait agir. On était compromis, et ils se décidèrent à marcher sur Tripolitza, assistés de quatre-vingts grenadiers russes. On ne pouvait leur en donner davantage; car Dolgorouki, le même qui avait réduit Navarin, plutôt par la peur que par la force de ses armes, venait d'entreprendre le siége de Modon. Quelques vaisseaux de guerre, aussi mal construits qu'équipés, s'amusaient pendant ce temps à canonner Coron. Il n'y avait ni ensemble, ni plan dans les attaques, et on s'aigrissait par des reproches mutuels, quand les Schypetars mahométans entrèrent au nombre de vingt mille dans la Morée. Alexis Orlof qui se trouvait à OEtylos avec Janaki Mavro Michalis, s'emporta en le traitant de *brigand et de lâche*. — « Brigand! répliqua le Maniate, je n'ai jamais » assassiné personne. Je suis libre et chef d'une nation indépen- » dante. Mon sang est mêlé à celui de Médicis... et toi, tu n'es que » l'esclave d'une femme! » Cette altercation fut la dernière; on ne se vit plus, et Dolgorouki, ayant perdu quarante canons devant Modon, s'embarqua avec ce qui lui restait de soldats à Navarin, en abandonnant une foule de chrétiens réfugiés dans l'île de Sphactérie où ils furent massacrés par les Turcs. Tel fut le résultat d'une insurrection dans laquelle on s'était mutuellement trompé.

Le Péloponèse tombait au pouvoir des barbares, quand un homme qui avait presque à lui seul la conscience de la force entière des Grecs, apparut au sein des montagnes de la Laconie [1]. Andriscos, né dans la Béotie, accourait au secours de ses coreligionnaires, au moment où les Moscovites remontaient sur leurs vaisseaux. La cause qu'il venait défendre était perdue ; il fallait se frayer une route à travers les Guègues et les Turcs de Larisse, et il se présenta à leur chef Mahmoud Basaklia, vizir de Scodra, duquel il obtint un sauf-conduit pour rentrer dans la Romélie.

Il s'achemina vers cette province ; mais, arrivé aux défilés de Cléones, il s'y trouve cerné par des forces supérieures embusquées sur son passage. Il montre le ciel à ses compagnons d'armes, et, après s'être fait jour à coups de sabre, il arrive, en combattant de rocher en rocher et de défilé en défilé, au couvent de Saint-Michel près de Vostitza, où il se renferme avec Eustache P......, homme qui n'eut jamais son pareil à manier le fusil. Ils y sont bientôt assiégés par les janissaires de Larisse ; et les Turcs avaient été obligés de renouveler leur armée, lorsque les braves, qui touchaient à la fin de leurs vivres et de leurs munitions, parvinrent à se dégager des mains de leurs ennemis. Pendant neuf mois entiers Eustache P...... tint la campagne, avant de se réfugier dans l'Étolie. Andriscos de son côté, après avoir longtemps erré dans le mont Olénos, et fait éprouver des pertes énormes aux mahométans, s'étant embarqué à Patras, se réfugia, avec son compagnon d'armes qui le rejoignit, à Prévésa, ville alors dépendante de la république de Venise.

Ce fut à la suite de cette entreprise téméraire que les Russes, battus en Morée, livrèrent aux Turcs la mémorable bataille navale qui eut lieu en face de Chios, dans le détroit de Tchesmé [2]. Rulhières nous

[1] On écrit le nom d'Andriscos, père d'Odyssée, l'un des stratarques actuels de la Grèce, Andritzos et Androutzos. Si je ne nomme pas son compagnon d'armes, que j'ai beaucoup connu, c'est que sa famille habite encore dans une ville occupée par les Turcs.

[2] Alexis Orlof reçut, à cette occasion, le surnom de Tchesmensky ; ainsi le voulait Catherine. L'histoire, qui rend à chacun ses droits, dira, au contraire, que l'incendie de la flotte ottomane, à Tchesmé ou Cyssos, fut l'ouvrage des Anglais Elphinstone, Greig et Dugdale. L'impératrice prétendait que l'idée en était due à Alexis Orlof ; elle l'écrivit à Voltaire, quoiqu'elle sût le contraire. Elle s'était sans doute rendue à l'évidence quand elle n'eut plus d'intérêt à ménager le principal agent de son élévation, car le congé de démission accordé à Dugdale, en 1790, par l'impératrice,

en a donné une description digne de Thucydide; mais les malheurs du Péloponèse se prolongèrent longtemps après cette victoire et au delà de la paix qui la suivit au bout de quelques années. Les Schypetars, conduits par Mahmoud Bazaklia, vizir de Scodra, qui avait expulsé les Russes de cette province, demandèrent à être payés. Le baron de Tott, alors en tournée dans le Levant, trouva le pacha, commandant à Nauplie, presque assiégé dans cette place par les Épirotes, qui voulaient leur solde arriérée. L'argent manquait, ou du moins on ne leur en donna pas; et cette circonstance leur fournit un prétexte plausible pour se débander et se payer par leurs mains en pillant le pays. Les plus empressés de partir s'étant réunis sous la conduite de leur pacha, que la Porte avait déclaré fermanli, s'il ne sortait de la presqu'île, dévastèrent les villages, et, chassant devant eux les paysans comme des troupeaux de bestiaux, ils franchirent l'isthme de Corinthe, pour regagner leurs montagnes, avec les malheureux qu'ils traînaient en esclavage. D'autres restèrent dans le Péloponèse, s'emparèrent des maisons et des terres des chrétiens, privant par là le sol de ses cultivateurs, et l'empire turc de ses impôts. Enfin, quand ils ne trouvèrent plus de Grecs à opprimer, ils dirigèrent leurs violences contre les musulmans, qu'ils attelaient à la charrue, et faisaient travailler à coups de fouet, ainsi que cela s'était passé quand Pierre le Boiteux, accouru avec ses Arnautes au secours des Moraïtes dans le treizième siècle, accabla du poids de son patronage armé ceux qu'il était appelé à défendre alors contre les musulmans.

Neuf années consécutives avaient vu se succéder onze gouverneurs dans la Morée, avec les ordres les plus positifs d'exterminer les Albanais, et tous avaient été révoqués sans y avoir réussi. Les uns alléguaient qu'ils n'avaient pas de forces suffisantes pour exécuter une pareille entreprise; les autres n'avaient pas su résister aux présents des rebelles, quand la Porte fit partir le célèbre Hassan-pacha, qui avait sauvé l'empire ottoman après la défaite de Tchesmé.

Le corps principal des Schypetars [1] qu'on évaluait à dix mille

portait qu'elle lui accordait sa pension, *en considération surtout du service signalé qu'il lui avait rendu en incendiant la flotte turque à Tchesmé.*

[1] Les exactions des Albanais furent poussées à un tel excès, qu'ils contraignaient les paysans à prendre de l'argent d'eux au taux inouï de cinq pour cent par semaine. Ils les obligeaient à leur faire un billet du capital; et quand ils ne pouvaient plus payer les intérêts, ils les vendaient comme esclaves aux Barbaresques. Cet exemple

Le Pél [illegible] Bessiaris [1], nés
qui avait [illegible] les murs de
apparut [illegible] er une capi-
Béotie, [illegible] Le séraskier, qui
les Mosco [illegible] juin 1779, après
défendre [illegible] ayant marché
Guègues [illegible] l'aurore devant
moud [illegible] en déroute, et,
pour ren [illegible] porte orientale de la

Il s'a [illegible] dont j'ai encore vu
Cléones, [illegible] Turcs, par le sort de la
sur son [illegible] Albanais à la suite de
s'être fai [illegible] dans les versants des
en roche [illegible] d'une gorge boisée, qui,
Vostitza [illegible] massacre [2].
jamais [illegible] tempêtes, retranchés au
jani [illegible] respectés parce qu'ils
leur ar [illegible] ainsi des chrétiens que
et de [illegible] de fuir dans la Romélie,
ennem [illegible] où ils avaient trouvé un
pag [illegible] contre ces hommes libres
avoir [illegible] sait les principaux d'entre
énor [illegible] profondeur des vues qui ont
avec [illegible]
dép [illegible]

Le [illegible] les bourgs et villages situés au
[illegible] été brûlés ou pillés par les
en M [illegible] de Larisse, lorsque Ali-pacha arriva
lieu [illegible] « J'avais laissé dans la basse
[illegible] souvent, « un fantôme de pacha
[illegible] et j'évitai de passer par cette
[illegible] Je traversai le Zagori, où le

[illegible] huit ans, dépeupla le Péloponèse et
[illegible] chrétienne. La Russie, qui avait sacri-
[illegible] aucune commisération ; et comme il
[illegible] que pour le cérémonial des cours,
[illegible] barbare.

[illegible] dont il est question dans cette histoire.
[illegible] tome IV, p. 110, du Voyage dans la Grèce.

» fidèle Noutza, dont Dieu veuille avoir l'âme, car c'était un brave
» homme, ravitailla ma bourse. Sans prendre permission de Suleyman,
» qui était alors sangiac-bey d'Épire, nous levâmes, avec l'aide de
» Dieu et de mes braves Schypetars, une petite contribution ; ce dont
» bien me prit, car en mettant pied à terre à Tricala, je ne trouvai
» qu'un pays épuisé. On avait pendu une foule de paysans, dont les
» travaux enrichissaient des personnages tels que nous. Les agas de
» Larisse avaient inventé des projets de révolte pour enlever des
» moutons, des femmes et des enfants. Ils mangeaient les uns et ven-
» daient les autres ! Pour moi, je compris sur-le-champ qu'il n'y
» avait presque jamais de rebelles et de brigands que les Turcs : oui,
» les Turcs, » me dit en souriant Ali, qui avait remarqué mon éton-
nement ; « nous sommes faits comme cela, nous autres gens d'épée.
» Je me trouvai donc en état d'hostilité avec les beys de Larisse.
» Cependant je commençai au préalable à faire main basse sur les
» partis d'armatolis qui infestaient la plaine, et je les forçai à rentrer
» dans leurs montagnes, où je les tins comme des corps de réserve
» à mes ordres. J'envoyai en même temps quelques têtes à Constan-
» tinople, pour amuser le sultan et la populace, de l'argent à ses
» ministres ; car l'*eau dort, mais l'envie ne dort jamais.* » Ces plans
d'Ali étaient judicieux, et la terreur de son nom fut telle à son début, que l'ordre reparut depuis les défilés de la Perrhébie du Pinde, jusqu'au fond du Tempé et au pas des Thermopyles.

Ces faits de police prévôtale, grossis par l'exagération des Orientaux, justifièrent les idées de capacité qu'on avait d'Ali-pacha. Né avec une espèce d'impatience de célébrité, il prenait soin de propager lui-même sa renommée, en racontant ses prouesses à tout venant, en faisant des largesses aux officiers du sultan qui le visitaient, et en montrant aux étrangers les cours de son palais ornées de têtes, appareil le plus magnifique dont puisse s'environner un despote. Mais ce qui contribuait surtout à consolider sa puissance, c'étaient les trésors qu'il amassait sous le voile de la justice. Ainsi jamais il ne frappait pour le plaisir de frapper, et, dans ses proscriptions, son glaive ne s'appesantissait que sur les grands et les personnes opulentes, dont il confisquait les biens à son profit. Enfin, après avoir passé plusieurs années dans la Thessalie, Ali-pacha se trouva dans le cas de pouvoir marchander le gouvernement de Janina, qui, en lui livrant l'Épire, le mettait à portée de se venger de ses ennemis, de les écraser, et de

régner en maître sur les Albanies, chose nécessaire à ses projets ultérieurs.

L'intrigue procure une charge : par la calomnie comme par le poison, on se défait d'un antagoniste. Ces moyens usités dans les cours de l'Orient sont vulgaires ; mais quand un génie actif les combine avec la puissance de l'or, il est rare que ses entreprises les plus audacieuses ne soient pas couronnées du succès. Aussi personne ne sut mieux qu'Ali-pacha, *donner sans enrichir donner, pour faire dépenser*, et surtout *donner si à propos*, qu'on était compromis en recevant de sa part, parce que l'argent des tyrans est toujours le salaire d'une bassesse ou d'un crime. Ses discours familiers n'étaient pas plus purs que ses actions. Chaque ministre disgracié était, à l'entendre, un homme de mérite puni de la supériorité de ses talents ; et chaque ministre étranglé, une victime de l'envie ; tout ministre en place était incapable du poste qu'il occupait, et les aspirants qu'il prévoyait devoir monter au ban du divan, des hommes de la plus haute espérance. Il en était de même de la dynastie des sultans, qu'il traitait avec moins de réserve encore que le ministère. Tant qu'Abdulhamid avait vécu, le satrape soupirait après l'avénement de Selim III, qui n'eut pas plutôt ceint le sabre d'Ottman qu'il conjura sa perte. Enfin, mécontent, ou plutôt ennemi de tout pouvoir, le mot de *liberté* s'échappait parfois aussi naïvement de sa bouche, que celui d'*humanité* des lèvres impures de Néron, et il n'en fallut pas davantage pour séduire un homme qui commandait alors les armatolis des montagnes d'Agrapha.

C'est ici le lieu de faire connaître succinctement les débris vénérables de l'antique race des Hellènes, dont la longue résistance et les guerres sans cesse renaissantes ont fait dire, avec raison, que l'autorité des sultans dans la Grèce était un problème qu'il fallait résoudre annuellement les armes à la main.

L'Écriture sainte nous montre en plusieurs endroits que le brigandage est aussi ancien que les monarchies absolues de l'Orient, où l'on ne compte que des oppresseurs et des opprimés, résultat inévitable de la conquête qui, traçant une ligne de démarcation par le culte public et les intérêts opposés des conquérants et du peuple subjugué, empêcha toujours toute espèce de fusion politique. A la suite de ce mécontentement, on voit souvent en Turquie, ainsi qu'il arrivait parmi les juifs, les chefs s'exercer [1] à l'apprentissage du gouvernement,

[1] Juges, XI, 3.

en s'associant à des voleurs de grand chemin. D'un autre côté, il résulte que le sultan est menacé au sein de sa capitale par ses vizirs devenus chefs de bande, comme le fut Joakim [1], roi de Juda, par les Ammonites, et Catherine II par Pugastchef; parce que rien n'est aussi vacillant que le despotisme, dont l'essence est un outrage flagrant contre les lois divines et humaines!

En lisant l'histoire, on remarque également que les tours élevées dans le désert [2] pour tenir en bride les Syriens expropriés et les exploits d'Hérode [3], qui fit trembler les indigènes, ne servirent qu'à obtenir des trêves, bientôt suivies d'insurrections partielles et de représailles sanglantes. La Grèce avait offert les mêmes scènes à l'époque des colonies qui dépossédèrent les naturels des acropoles pélasgiques; et on pourrait, sans forcer la lettre des traditions, montrer qu'il exista des peuplades insoumises dans la Hellade, au temps de sa plus brillante civilisation. Elles reparurent surtout avec énergie à l'époque de la conquête du territoire classique par les Romains. Vers ce temps Thucydide, Polybe et Justin [4] parlent des brigands de l'Acarnanie et de l'Étolie, dans les mêmes termes que le font les écrivains de la Byzantine [5], en les représentant tels qu'ils le sont encore aujourd'hui, sous les dénominations de klephtes ou voleurs du Xéromeros, du Valtos, du Macrinoros, d'Agrapha, du Pinde et des montagnes de la Thessalie.

La chronique de Nepota Ducas [6] laisse entrevoir comment il est sorti de ces bandes des corps avoués par la Porte Ottomane, qui prirent le nom d'*armatolis* ou gendarmes, sur le continent, et celui de *cernides* ou gardes-côtes dans les îles de la mer Égée. L'idée première de ces milices appartient aux chevaliers français et aux Vénitiens qui les instituèrent lors du démembrement de l'empire d'Orient. Les Turcs les trouvant établies, s'en servirent pour étendre leur domination dans les montagnes. Plus tard, Amurat IV leur accorda des capitulations, qui, bien que violées, laissèrent, sans qu'on s'en doutât, des cadres ouverts aux défenseurs de la religion et de la patrie, toujours

[1] 2. Reg., III, 22.
[2] Paral., XXVI, 7, 10.
[3] Joseph. Antiq. Jud., ch. 25, §§ 4 et 5.
[4] Thucyd., I, ch. 5 et 6. Polyb., liv. IV. Just., liv. XLIII, ch. 3.
[5] Phrantzès, liv. III, ch. 23.
[6] Voyez le tome V de mon Voyage dans la Grèce, où cette chronique se trouve imprimée pour la première fois.

prêts à saisir le moment opportun pour relever l'étendard auguste de la croix et de la liberté.

Démétrius Paléopoulo [1], né à Carpenitzé, dans l'Étolie, d'une de ces familles grecques restées debout au milieu des ruines de leur patrie, s'était lié d'amitié avec Noutza Macri-Mitchys, lorsque cet agent d'Ali fut envoyé par son maître pour porter des paroles de paix aux bandes guerrières répandues dans la chaîne du Pinde et du mont OEta. Éprouvé par l'adversité, car après la mort de son père, qu'il perdit dans sa quatorzième année, il avait été forcé de s'expatrier, afin de se dérober aux poursuites des ennemis de sa maison, et réduit à errer avec les proscrits, il ne tarda pas à se distinguer au milieu d'eux, par une prudence aussi rare que son courage était remarquable. Dans les siècles héroïques, Paléopoulo eût été aussi illustre que Thésée : il aurait fondé Athènes, policé son pays; tandis que parmi les Grecs, humiliés et non pas dégénérés, il ne pouvait jamais être qu'un chef de partisans, flétris par les oppresseurs du titre immérité de *klephtes* ou *voleurs*. Malgré la fausse attitude dans laquelle l'injustice de l'ordre social l'avait placé, le bruit de sa valeur volait de bouche en bouche, lorsqu'un ancien ami de son père, Canavos, Grec de race historique, l'arracha à la profession aventureuse qu'il avait embrassée. Il le fixa auprès de lui, et, content de sa conduite, il ne tarda pas à lui donner en mariage une fille unique qu'il possédait, et à lui faire obtenir le poste de vaivode, ou prince de l'Étolie, que son père avait rempli avec autant d'honneur que de bravoure, toutes les fois que les libertés publiques, fondées sur les capitulations accordées par les sultans, avaient été menacées de la part des Turcs.

Cette restauration d'un chef vertueux, en comblant de joie la majeure partie des Étoliens, réveilla la haine des ennemis de Paléopoulo, qui obtinrent, à force d'intrigues et d'argent, un firman de mort contre leur vaivode. Mais comme il arrive dans les gouvernements absolus que de pareilles sentences sont ordinairement sans effet quand elles ne frappent pas à la manière de la foudre, le chef des

[1] Dans la première partie de l'Histoire d'Ali-pacha, publiée en 1820, je n'avais pas jugé convenable de parler de Paléopoulo, que je craignais de compromettre, parce que je le croyais encore vivant. J'en ai fait mention dans la notice jointe au tome cinquième de mon ouvrage, imprimé en 1821, et je rétablis maintenant ce qui concerne cet homme, dans l'ordre chronologique des événements de la vie d'Ali-pacha, et de l'histoire de la régénération de la Grèce.

Étoliens, informé à temps du coup dont on le menaçait, s'y déroba par la fuite. Il se jeta dans les bras de ses anciens frères d'armes; et, après une guerre de deux ans contre le vizir de Thessalie, auquel Ali-pacha succéda, la Porte, qui absout et condamne sans discernement, lui rendit, avec l'assurance insignifiante de ses bonnes grâces, l'emploi de vaivode d'Étolie.

De retour à Carpenitzé, Paléopoulo s'étant abouché avec Noutza, séduit par l'idée qu'Ali-pacha, qui lui avait fait des offres de service, serait peut-être un jour le libérateur de la Grèce, crut devoir s'attacher à sa fortune. Les opprimés sont toujours disposés à se faire illusion quand quelque chose sourit à leurs désirs. Le vaivode de l'Étolie était de l'âge d'Ali; il avait éprouvé, ainsi que lui, de grandes vicissitudes; leurs pères avaient été liés d'amitié, et la ressemblance du parvenu de Tébélen avec Paléopoulo était telle, qu'on les appelait les ménechmes épirotes. Leur première entrevue eut lieu à Tricala, en 1786, et on convint du plan qui devait porter le Scythe mahométan au poste de Janina.

Suivant un rescrit impérial de Soliman le Magnifique, la Grèce septentrionale était divisée en quatorze capitaineries d'armatolis [1], composées de chrétiens du rit orthodoxe, car il n'y a aucun Latin dans toute l'étendue de l'Épire. Il fut donc convenu que Paléopoulo, Canavos, et Boucovallas, qui avaient obtenu en Russie le grade de major, devenus capitaines des ligues thessaliennes et acarnaniennes, commenceraient leurs incursions contre le fantôme de pacha de Janina, et bientôt on n'entendit parler que de dévastations et de brigandages. Le peuple, qui n'est compté dans l'Orient que sur le pied des bestiaux propres à féconder la terre, faisait vainement entendre sa voix suppliante; on exigeait de lui ses impôts, et l'Épire ainsi que le canton d'Arta furent en proie à la désolation, tandis que la Thessalie florissait sous le gouvernement d'Ali. La Porte, qui ne juge jamais des événements qu'en raison de ses intérêts particuliers, allait conférer le drapeau de Janina à l'auteur des désordres publics, pour les faire cesser; et il y comptait, lorsqu'une affaire particulière vint interrompre ces projets.

[1] Les quatorze capitaineries d'armatolis étaient, pour la Macédoine cisaxienne : Verria, Servia, Alassona, Grévéno et Milias; pour la Thessalie : Olympos, Mavrovouni, Cachia, Agrapha, Patradgik et Malacassis; pour l'Acarnanie et l'Étolie : Vénético, Lidoriki, Xéroméros, qui embrassait la basse Épire, jusqu'à Rogous et Djoumerca.

La moderne Olympias, Khamco, atteinte depuis longtemps d'un cancer utérin, fruit de sa dépravation, termina sa carrière, après s'être défaite par le poison du dernier des frères consanguins d'Ali-pacha. Telle fut la fin de sa vie, dont elle employa les derniers moments à se faire relire son testament, monument digne des Furies, par lesquelles il lui fut sans doute inspiré.

Cet acte, qui prolonge la volonté humaine au delà du terme de l'existence, prescrivait à Ali et à Chaïnitza « d'exterminer, dès qu'ils » le pourraient, les habitants de Carbiki et de Cormovo, dont elle » avait été l'esclave, ainsi qu'eux ; leur donnant sa malédiction, s'ils » contrevenaient jamais à ce dessein. » Par un second article, elle ordonnait « d'envoyer en son nom un pèlerin à la Mecque, et de faire » déposer, pour le repos de son âme, une offrande [1] sur le tombeau » du prophète. » En vertu d'autres dispositions, elle commandait « des assassinats particuliers, et elle désignait les villages qu'on devait » brûler un jour. » Enfin elle terminait par un conseil semblable à celui que Sévère mourant donnait à ses enfants : « Soyez unis, enri- » chissez vos soldats, et comptez le peuple pour rien [2]. » La personne de qui je tiens ces détails ajoute que, rongée par un ulcère dévorant, elle expira dans des transports de rage, en vomissant d'horribles imprécations contre la providence éternelle.

Dicens in superos aspera verba deos.

Elle avait expédié courriers sur courriers à son fils, pour l'appeler et le voir à son heure suprême ; mais le ciel lui refusa cette consolation !... Elle exhala son âme impie dans le sein de Chaïnitza, et Ali n'arriva à Tébélen qu'une heure après la mort de sa mère. Il versa des larmes abondantes sur ses restes inanimés ; et, joignant sa main à celle de sa sœur, ils jurèrent ensemble, sur le cadavre de Khamco,

[1] Comme on ne peut envoyer de pèlerin à la Mecque, ni offrir de présents à Médine, qu'avec l'argent d'un bien-fonds légitimement acquis, qu'on doit vendre à cet effet, on fit une recherche exacte des propriétés appartenant à Véli-bey Tébélen. Après une enquête sévère, il fallut remonter jusqu'à l'état de possession de son grand-père, qui consistait en un champ d'environ quinze cents francs de rente. Mais, en vérifiant la légitimité de cette propriété, on reconnut que le chef de la race tébélénienne l'avait volée à un chrétien. Ainsi, disait Colovos, secrétaire des commandements d'Ali, de qui je tiens cette anecdote, *le pèlerinage et les vœux commandés par Khamco n'ont jamais été accomplis.*

[2] *Estote concordes, locupletate milites, cæteros contemnite.*

d'accomplir ses volontés, de poursuivre et d'anéantir jusqu'au dernier de leurs communs ennemis.

Quel avenir présageaient ces épouvantables serments ! Le terme fatal des libertés de l'Épire approchait ; le crime allait couvrir ses vallons et ses montagnes de carnage et d'incendies. Ali, riche et puissant, se présentait fortifié de deux fils, Mouctar et Véli, dont Éminé l'avait rendu père. On frémissait à l'idée des vengeances qu'un pareil homme pourrait exercer, sans penser à se réunir, afin de s'opposer aux malheurs dont on était menacé. Les peuplades albanaises, accoutumées à ne résister qu'à des attaques directes, et imprévoyantes comme le sont des hommes à demi civilisés, s'attachèrent, les unes par des calculs d'intérêt, à la fortune du tyran, tandis que les autres voyaient avec une funeste indifférence son avénement au sangiac de Janina, que la Porte lui accorda au titre onéreux d'*arpalik* [1], ou conquête.

Janina, qu'on pouvait considérer comme la capitale de la confédération hanséatique de l'Épire, tarda trop longtemps à connaître les manœuvres d'Ali-pacha, qu'elle aurait pu faire tourner contre leur auteur. Elle caressait la chimère de l'anarchie qui flattait la vanité de ses habitants. Accoutumée au gouvernement des satrapes envoyés par la Porte, depuis la mort de Courd-pacha, elle croyait jouir d'une liberté très-étendue, parce qu'on y faisait grand bruit. L'esprit grec (car les mahométans épirotes ne sont que des Hellènes circoncis) se repaissait à son aise d'intrigues et de séditions. Chacun, retranché chez soi, vivait à l'abri de la protection de quelque aga, et ne sortait que pour prendre part aux agitations du *forum* [2]. On reléguait les pachas dans le vieux château du Lac ; on les faisait révoquer à volonté, et on en avait vu jusqu'à trois se succéder dans un seul jour, parce que le cabinet ottoman adjugeait à tout venant le sangiac de Janina, qui était considéré plutôt comme une arène de séditieux, que comme une place soumise au Grand Seigneur.

Ali-pacha avait depuis longtemps sa faction dans cette anarchie ; mais elle y était peu influente, parce qu'on redoutait son caractère ;

[1] Arpalik ; mot dérivé du grec ἁρπάζω, *rapio*, expression qui est parfaitement en harmonie avec les actes du gouvernement ottoman.

[2] Ce mot est synonyme de celui d'*agora*, et en usage à Corfou et dans plusieurs villes de l'Épire, pour désigner le *marché* ou place publique, que les Turcs appellent le *bazar*.

et sa nomination ne fut pas plutôt connue, qu'on déclara unanimement qu'il ne serait pas reçu. On jura haine *au fils de la prostituée* [1]; on fit serment de mourir plutôt que de l'admettre, et Ali, ne se trouvant pas en force pour réduire une population alors belliqueuse, se mit à piller les villages qui appartenaient à ses adversaires. Alors les riches et les usufruitiers, s'ennuyant d'être mis à exécution militaire, convinrent avec les beys, d'introduire à bas bruit le satrape dans Janina. Il y fit en conséquence son entrée de nuit; et son fidèle Noutza, avec quelques hommes dévoués, le conduisit au tribunal du cadi, duquel il requit la publication de l'enregistrement de ses firmans d'investiture. Cette formalité étant remplie, Ali fut proclamé en sa qualité de pacha à deux queues de Janina, dont il cumula les fonctions avec celles de toparque de Thessalie, et de grand prévôt des défilés, dont il était revêtu. Cet événement, objet principal des vœux du tyran, se passa à la fin de 1788, dernière année paisible d'un siècle qui devait finir par des révolutions et des guerres qui ont désolé l'univers.

A cette époque, mourut Abdulhamid, dont les fils Moustapha et Mahmoud furent renfermés dans le vieux sérail, où des instituteurs turcs élèvent les princes destinés au trône des sultans, avec autant de soins à peu près, que les *pullarii* des Romains en avaient pour la basse-cour sacrée, qui présidait aux destinées du peuple-roi. Le débonnaire Sélim, tiré de la prison où ses neveux entraient, ne fut pas plutôt parvenu à l'empire, qu'il confirma Ali Tébélen dans les titres, charges et priviléges que son prédécesseur lui avait conférés.

C'était établir un foyer d'incendie dans la Grèce! Depuis le dernier traité de paix conclu entre la Russie et la Porte Ottomane, on ne s'était jamais cru aussi près de la guerre. On savait à quoi s'en tenir au sujet de ces paroles que Catherine aimait à répéter, lorsqu'elle prétendait « que c'était pour épargner le sang humain qu'elle voulait » vivre en bonne harmonie avec les Turcs. » Personne n'ignorait qu'elle avait goûté les projets de Munick, et que le désir d'expulser les Osmanlis de l'Europe était tel, qu'elle aurait consenti à relever les républiques de la Grèce, sauf à les traiter ensuite comme elle traitait alors la Pologne.

Ses émissaires ne cessaient pas de parcourir la Grèce, et Ali, con-

[1] Καπαl-ὄγλου, nom sous lequel on désignait Khamco.

solidé par une double investiture au poste qu'il convoitait depuis longtemps, s'occupa, sans lire dans l'avenir, à réduire les beys de Janina, en les dépouillant de leurs biens, convaincu qu'en cessant d'être riches, ils ne pourraient plus former de brigues contre lui dans le divan. En même temps, il flattait les Schypetars, auxquels il donnait exclusivement tous les emplois; et, par une innovation étrange, il admit dans son conseil des Grecs dont les talents lui furent de la plus grande utilité. Après avoir posé ces principes mécaniques d'administration, le satrape, habile à se plier aux circonstances, afin de les maîtriser au gré de ses intérêts, joua tous les rôles auxquels un homme sans conscience peut se prêter. Musulman avec les Turcs, il caressait les plus fanatiques, auxquels il faisait, à l'occasion, donner la bastonnade comme à des esclaves; panthéiste avec les *bektadgis*, il professait le matérialisme quand il était dans leur compagnie [1]; et chrétien lorsqu'il s'enivrait avec les Grecs, « il buvait à la santé de la bonne Vierge! » Il aurait même eu le courage d'être honnête homme, pour parvenir à ses fins, si la vertu était de mise dans les cours de l'Orient. Mais s'il prenait tous les masques pour décevoir ceux qu'il voulait abuser, il adopta au contraire une marche fixe et régulière dans la région des orages politiques où il s'était élevé. Obséquieux envers la Porte Ottomane toutes les fois qu'elle n'attaquait pas son autorité particulière, sa règle fut non-seulement de payer exactement ses redevances au sultan, mais encore de lui faire, au besoin, des avances de fonds, de pensionner, comme on l'a dit, les membres les plus influents du ministère; et jamais il n'a dévié de ce système, sachant par instinct que, dans les gouvernements absolus, l'or est plus puissant que le despote, quoiqu'il soit l'État et la loi.

Après avoir neutralisé les grands, et trompé la multitude par des discours artificieux, car jamais nul homme ne posséda à un plus haut degré la coquetterie de la parole, Ali-pacha, afin de satisfaire aux dernières volontés de sa mère et au besoin de sa vengeance personnelle, résolut de porter ses armes contre Cormovo. C'était au pied des rochers de cette bourgade qu'il avait éprouvé la honte d'être battu dans sa jeunesse; Khamco avait été livrée à la brutalité d'un de ses

[1] Les derviches Bektadgis ont pour croyance que *Dieu est tout*, et que *tout est Dieu*; que la matière, étant éternelle, n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin; ou, comme dit Pline, *idemque rerum naturæ opus et rerum ipsa natura*. Hist. nat., lib. II, ch. 1.

primats, au temps de son esclavage. Combien de ressentiments devaient animer celui qui n'oublia jamais que les services et les bienfaits ! Néanmoins la crainte de se compromettre encore une fois fit qu'il ne s'engagea dans cette entreprise qu'après s'être assuré du succès par une trahison.

Ali, parvenu au pouvoir, ne se montrant plus dans les premiers rangs des guerriers, chargea Démir Dost, que nous avons vu figurer en qualité de gérant du drapeau de Delvino, après l'assassinat de Sélim, de conduire les opérations. Il intrigua suivant son usage, promit amnistie, récompenses ; et, sous le voile trompeur d'une trêve, Cormovo fut surpris si inopinément, que la plupart des habitants qui ne purent s'enfuir périrent par le fer ou dans les supplices. L'homme accusé d'avoir fait violence à Khamco étant tombé au pouvoir du vainqueur, Ali le fit mettre à la broche, tenailler et rôtir à petit feu entre deux brasiers. Telle fut la part de la vengeance ; et ce succès valut au satrape la conquête du canton de Conitza, d'une partie de celui de Prémiti, de la vallée du Caramouratadez, et de la ville de Libohovo [1].

La chasse du sanglier de Calydon, à laquelle Méléagre convoqua les héros de la Grèce, ne fut pas plus célèbre dans l'antiquité, que la prise de Cormovo, qui est encore aujourd'hui l'objet des chants des Épirotes. Démir Dost avait emporté la ville par surprise, fondé sur cet axiome, qu'on peut violer la foi promise à des chrétiens. Sa victoire était dans les mœurs turques, et Ali, qui fut toujours doué d'une conscience facile, recueillit le prix d'un succès obtenu à la faveur de la déception et des ombres de la nuit. Mouctar et Véli qui faisaient leurs premières armes, avec le jeune Ismaël Pachô-bey leur cousin, avaient paru à l'armée, sous la conduite de Jousouf, Arabe, mulâtre qu'on disait être frère naturel du satrape. Moustapha, fils de Sélim, auquel la Porte venait d'accorder le sangiac de Delvino, avait été forcé de se ranger sous les drapeaux du meurtrier de son père, ainsi que Sélim-bey Coka, issu de la tribu des Schypetars Guègues. Ibrahim et Ressoul Dem de Philatés avaient dû concourir à cette entreprise, où l'on vit figurer entre plusieurs seigneurs de Janina, Bébri-bey, nouvel Eumolpe, qui excellait à jouer de la lyre et à chanter les ac-

[1] Voyez, pour la topographie de ces contrées, le tome Ier du Voyage dans la Grèce, ch. 14, 16 et 23.

tions guerrières des enfants de la sauvage Épire. Après s'être baigné dans le sang chrétien, on donna des fêtes. Ali, le plus agile Albanais de son temps, et qui n'eut jamais de mahométan que le nom, conduisit les chœurs de la pyrrhique et de la kleptique, ou danse des voleurs. On se régala de vin, de moutons, de chèvres et d'agneaux, rôtis devant d'énormes bûchers. On distribua des prix aux vainqueurs à la cible et à la lutte. On partagea le butin, les esclaves, les troupeaux; et les Iapyges, traités comme le rebut de l'armée, emportèrent dans les montagnes de l'Acrocéraune, les portes, les fenêtres, et jusqu'aux tuiles des maisons, avant de les livrer aux flammes.

Ibrahim, successeur et gendre de Courd, pacha de Bérat, ne put voir avec indifférence les empiétements du satrape de la basse Épire, qui envahissait ainsi des cantons dépendants de son sangiac. Il réclama, il négocia, et, n'ayant pu obtenir satisfaction, il fit marcher un corps d'armée composé de Toxides Musachéens, dont il donna le commandement à son frère Sepher, bey d'Avlone, qui prit pour son lieutenant Mourad-bey de Cleïsoura, époux de Pachéna, fille de Chaïnitza, née de son premier mariage.

Ali, dont la politique fut toujours d'opposer des mahométans aux chrétiens, et des chrétiens aux mahométans, appela à son secours les armatolis. Paléopoulo, Canavos, Boucovallas et son gendre Stathas, descendirent des montagnes d'Agrapha, d'Olympe et du Pinde, amenant avec eux leurs bandes indomptées. Suivant l'usage, on plaça à la tête de ces troupes grecques un Turc, qui fut encore Démir Dost. Comme il arrive dans les guerres civiles d'Albanie, où l'on fait plus de démonstrations que d'actes de bravoure, il y eut quelques villages brûlés, des paysans pillés, des troupeaux volés; et Ibrahim-pacha, qui ne soupirait qu'après le repos, ne tarda pas à demander un arrangement.

La négociation fut conduite, conformément aux coutumes des tribus schypes [1], par Éminé, épouse vertueuse du plus criminel des hommes. Il fut stipulé qu'Ali garderait ses conquêtes, qui seraient considérées comme la dot de la fille aînée d'Ibrahim, qu'on donna en mariage à Mouctar, son fils aîné. Celui-ci s'empressa de répudier une Turque de Janina, qu'il avait épousée au *capin* (espèce de mariage à

[1] Voyez la partie du Voyage intitulée : Mœurs des Schypetars. Tome II, ch. 63, et suiv.

terme), qu'on donna pour femme à Démir Dost, avec une somme provenant des contributions de guerre. Les chefs des armatolis et leurs soldats reçurent des esclaves, de l'argent, et dès lors [1] *les voluptés, et l'insatiable cupidité, qui pousse ordinairement la jaunesse à servir les tyrans et à opprimer les peuples*, rendirent le dévouement des Schypetars au satrape tel, qu'ils n'y mirent plus de bornes. Ils auraient marché à la conquête du monde, si un autre Pyrrhus se fût réveillé dans l'Épire, avec autant de zèle qu'ils manifestaient d'indifférence en égorgeant leurs propres compatriotes : tant la démence égare les esclaves dressés au carnage par un chef ambitieux.

Les noces qui scellèrent le traité garant de la tranquillité des Albanies étaient à peine finies, qu'on vit éclater une discorde nouvelle entre les familles de Bérat et de Janina. Des lettres anonymes, mystérieusement adressées et remises à Ibrahim-pacha, le prévenaient que son épouse cherchait à l'empoisonner, dans l'intention de se marier à Ali-pacha, qu'on accusait de lui avoir suggéré ce dessein. Le prétendu complot était masqué des couleurs les plus spécieuses ; et, auprès de tout autre Turc, une pareille révélation, devenant une réalité, aurait été, sans examen, suivie d'un arrêt de mort. Mais Ibrahim démêla les projets de son ennemi ainsi que l'innocence de celle qu'il voulait perdre, à cause de la fermeté de son caractère.

Cette intrigue ténébreuse, dont la prudence avait dévoilé l'iniquité, demeura ensevelie dans le secret de la famille. Mais si Ibrahim eut le bonheur de se garantir d'un crime qui aurait fait le malheur de sa vie, car cet homme juste craignait Dieu et respectait la justice, il ne put prévenir une autre embûche de son implacable ennemi. Ali avait trop bien apprécié la faiblesse de celui auquel il venait d'arracher d'importantes concessions, pour le redouter ; mais il voyait avec inquiétude Sépher-bey, frère d'Ibrahim, et il entreprit de s'en défaire ; chose d'autant plus difficile que celui-ci était sur ses gardes.

On sait [2] que le Zagori est de temps immémorial en possession de fournir des médecins à une grande partie de la Romélie. Ce fut à un des charlatans de ce pays qu'Ali-pacha eut recours afin d'exécuter

[1] Æschin. in Timarch., page 290. A. orat. vet., Steph. 1575, in-folio.
[2] Tome I, ch. 12 du Voyage dans la Grèce.

son projet, en lui promettant quarante bourses s'il parvenait à le débarrasser de Sépher-bey. Pour masquer sa démarche, aussitôt que l'empoisonneur eut pris la route de Bérat, le pacha l'accusa d'évasion et fit arrêter comme complices de ce délit sa femme et ses enfants, qu'il retint, en apparence, en qualité d'otages, mais pour gages du secret de l'attentat qu'il était chargé d'exécuter. Sépher-bey, informé de cet acte de rigueur par les lettres d'Ali, qui écrivait au vizir Ibrahim de lui renvoyer son transfuge, ne doutant pas qu'un homme persécuté ne méritât sa confiance, le prit à son service. Ce premier pas étant fait, l'assassin, aussi souple que perfide, s'avança tellement dans les bonnes grâces de son protecteur, qu'il devint son apothicaire, son médecin, son confident ; et à la première incommodité, il lui administra la potion fatale. Dès qu'il aperçut les symptômes du poison, il prit la fuite, et, favorisé par les émissaires d'Ali, l'homicide arriva à Janina pour recevoir le prix de son forfait. Il fut félicité sur sa dextérité ; Ali l'adressa à son trésorier pour toucher le prix du sang ; et, au sortir du sérail, afin d'effacer l'unique témoin de son crime, il fut étranglé par des bourreaux qui l'attendaient au passage.

Le satrape, habile à rétorquer les crimes les plus révoltants contre l'innocence même, tira avantage du supplice de ce médecin, en disant qu'il avait puni l'assassin de Sépher-bey, et en publiant le récit de son empoisonnement, dont il laissa planer le soupçon sur l'épouse d'Ibrahim-pacha, qu'il accusait d'être jalouse de l'ascendant que son beau-frère exerçait dans sa maison. Il en écrivit dans ce sens à ses créatures, à Constantinople, et partout où il avait intérêt à décrier une famille dont il avait juré la perte. Il se doutait bien qu'il ne serait pas cru de tout le monde ; mais il savait que si *les blessures faites par la calomnie guérissent, leurs cicatrices sont ineffaçables !* A la faveur de ces bruits qu'il propageait, il armait, disait-il, pour venger la mort de Sépher-bey ; et, sous ce prétexte, il se proposait de nouveaux envahissements, lorsqu'il fut arrêté dans ses projets par Ibrahim-pacha, qui fit agir la ligue du Chamouri ou Thesprotie.

Les beys de cette contrée mirent aussitôt en avant les Souliotes, qui avaient eu récemment quelques communications avec des émissaires étrangers. Tel fut le motif de la première guerre des chrétiens indépendants de la Selléide contre Ali-pacha, guerre entreprise pour seconder les projets de la Russie, qui agitait de nouveau la Hellade afin d'appuyer les vues ambitieuses de Catherine II.

CHAPITRE III.

Patriotisme. — Vœux, espérances des Grecs. — Projets de Catherine II, et de Potemkin. — Correspondance entre Catherine et Voltaire. — Naissance d'Alexandre Petrowitz. — Portrait de Potemkin. — Inquiétudes qu'il cause aux Turcs. — Enthousiasme des Grecs pour la Russie. — Naissance du grand-duc Constantin. — Concession arrachée au divan. — Voyage de l'impératrice en Crimée. — Entrevue avec Stanislas, roi de Pologne. — Arrivée de Joseph II. — Son séjour à Kerson. — Fêtes, déceptions. — Guerre entre la Russie et la Turquie.—Intrigues du cabinet moscovite. — Émissaires grecs à Pétersbourg. — Accueil qu'ils reçoivent. — Espérances qu'ils donnent à leurs compatriotes. — Sotiris se rend à Souli. — Aventures de Lambros Catzonis. — Arrivée de Tamara à Ithaque pour soulever la Grèce. — Part que prend Andriscos aux événements. — Guerre des Souliotes en 1790 et 1791 contre Ali-pacha. — Mort de Potemkin. — Ibrahim marie sa seconde fille à Véli, fils d'Ali. — Ses noces. — Assassinat des beys de Cleïsoura. — Licence introduite à Janina. — Paix entre la Porte Ottomane et la Russie. — Départ de Tamara d'Ithaque. — Lambros Catzonis prend le titre de roi de Sparte.—Déclare la guerre au sultan; —est battu;— se retire à Pétersbourg.— Arrestation et mort d'Andriscos.—Ali prend les armatolis à son service. — Attaque les Souliotes — qui le battent. — Sa politique envers les Épirotes.—Essaye de surprendre Souli. — Lettre de Tzavellas.—Ali accusé de félonie — se justifie, — comment.

Le sentiment de la liberté tient à l'essence du territoire que les Grecs habitent; il semble s'en exhaler comme le souffle prophétique des oracles de la Hellopie, au siècle de Thémis. On le respire avec l'air vital; on le trouve dans les paysages poétiques, et dans les aspects du ciel de leur douce patrie. Courbés, depuis plusieurs siècles, sous un joug de fer, ils ont été successivement conquis, tributaires, mais toujours Grecs, et non pas entièrement asservis. Les intrépides capitaines de l'Étolie, du mont Olympe, des rochers de la Selléide, de l'Éleuthéro-Laconie, et des monts Blancs de l'île de Crète, n'ont à aucune époque mis bas les armes devant les dévastateurs de la Grèce. Les services que les Turcs en exigeaient, les redevances que ces atroces dominateurs leur arrachaient, n'étaient pas un aveu de la faiblesse de ces fiers courages, mais les signes d'une transaction temporaire, qui leur permettait de réserver leurs bras pour des temps plus heureux.

Le passé est, comme l'avenir, le patrimoine des malheureux. S'ils aiment à porter leurs regards vers des jours plus fortunés, ils se consolent également en entendant le récit de leur gloire historique. Les ministres du vrai Dieu n'osaient dire que les sultans étaient des tyrans impitoyables, mais ils en insinuaient la pensée, par les tableaux séduisants des beaux siècles de la Hellade, qu'ils rattachaient au règne de la croix, et ils excitaient des regrets qui n'étaient tempérés que par l'espoir d'un changement inévitable. Ainsi, en leur parlant au nom d'une religion qui, en faisant un devoir des souffrances, n'aurait inspiré qu'un courage passif et aurait avili les opprimés, leurs discours corrigeaient ce que ce précepte d'humilité pris à la lettre avait de dangereux.

Les peuplades des montagnes de la Hellade ne perdirent donc jamais l'espoir d'une noble émancipation, lors même qu'elles n'entrevoyaient, ni les chances, ni même la possibilité d'un pareil événement.

Cette pensée plus dissimulée existait également chez les chrétiens qui habitent les plaines et les villes, où les Turcs envient aux vaincus *maisons, biens, et jusqu'aux tombeaux* [1] ! A la vérité ceux-ci se contentaient, au lieu de tenir une attitude armée, de chanter *le règne de J.-C., la restauration de la sainte Sion, et le triomphe céleste de l'église militante*, emblèmes sous lesquels ils ne soupiraient pas seulement après les *jouissances ineffables de la cité de Dieu*. Leurs mélodies, pareilles aux chants d'Orphée, suspendaient les douleurs du Tartare et endormaient la fureur des princes de l'Érèbe, tandis que la seule insurrection légitime se formait en faveur des enfants de J.-C., contre des barbares que l'humanité désavoue aussi solennellement, que la morale et la religion réprouvent leur existence politique.

On prétend communément que le règne d'une femme est toujours glorieux, parce que ce sont alors les hommes qui siégent au timon de l'État, et que tous les sujets prennent alors le rôle d'adorateurs. L'avénement de Catherine au trône ensanglanté de Pierre III semblait avoir justifié cet adage ; et, comme il arrive dans presque toutes les révolutions, l'ascendant du génie reprenant ses droits, chacun s'était mis à sa place.

[1] Μηδὲ γεωργεῖν τὸν μὲν πολλὴν, τῷ δ' εἶναι μηδὲ ταφῆναι. Aristohp., Eccl.

CHAPITRE I

Patriotisme. — Vœux, espérances des Grecs. — temkin. — Correspondance entre Catheri Petrowitz. — Portrait de Potemkin. — Enthousiasme des Grecs pour la Russie. — — Concession arrachée au divan. — V trevue avec Stanislas, roi de Pologne. Kerson. — Fêtes, déceptions. — Guerr du cabinet moscovite. — Émissaires çoivent. — Espérances qu'ils donn Souli. — Aventures de Lambros C soulever la Grèce. — Part que pr Souliotes en 1790 et 1791 contre marie sa seconde fille à Véli, fil Cleïsoura. — Licence introduit Russie. — Départ de Tamara d'I de Sparte.—Déclare la guerre au Arrestation et mort d'Andris taque les Souliotes — qui le de surprendre Souli. — Lettre — comment.

Le sentiment de la li
Grecs habitent ; il seml
des oracles de la Hello
l'air vital ; on le trouv
du ciel de leur douce
un joug de fer, ils on
toujours Grecs, et no
taines de l'Étolie, d
l'Éleuthéro-Laconi
aucune époque mis
Les services que
atroces dominat
blesse de ces fie
poraire, qui le
plus heureux.

nent Potemkin, né
l'on veut, parce
monacale de l'u-
afin d'y suivre la
ence les vicissitudes
ova cet homme, re-
après l'arbitre de son
asseoir à côté du trône
de cette reine de Baby-
l'Orient tout entier en-

quand il abdiqua le *favori-*
liée à celle de son pays :
uant par la hauteur de ses
vent bizarres qu'il employait
iques et de passions particu-
pateur, ambitieux et égoïste,
de rendre la Russie imposante
nifiante au fond, qui exalta
ce ministre, porta leurs vues vers
alors comme gigantesque, de

ondance avec Voltaire, lui ayant
sa bru la grande-duchesse, le pa-
ire d'une manière galante à sa *sou-*
solennel et prophétique, que l'enfant
nouvel Alexandre, lequel, marchant à
erte par le génie de la Sémiramis du
Turcs, leur arracherait leurs usurpa-
nes républiques de la Grèce [1].
cette prédiction avec enchantement, la
celui-ci en fut également transporté. Le
été en quelque sorte le parrain, reçut le
andre. On frappa des légendes représentant
le nœud gordien. Une carte de Russie, qui
Europe, fut publiée. Dès ce moment la con-

[1] ...al prince Potemkin. Paris, 1808.

…mbla arrêtée entre Catherine et son mi-
…leur politique vers ce but. La
…ire l'amour qu'elle avait pour
…de se former une souveraineté
…ont il méditait la ruine.
…Russie, sa position, le nombre, la
…ats, l'esprit de ses généraux, l'unité
…la faiblesse, l'incapacité, l'ignorance
…la facilité d'insurger les chrétiens or-
…évoir le succès de ce dessein. Tout était
…me qui le dirigeait.
…qui formait les plans les plus vastes, com-
…de sagacité, était, comme sa personne, une
…habit gris en soie, des culottes vert-pomme,
…n jaune; des cheveux négligemment attachés
…verts d'un chapeau de paille entouré d'un large
…eur tendre, flottant par les extrémités, lui don-
…éladons, qu'il quittait parfois pour se revêtir de
…iles [1]. Nul ministre, par la variation et la paresse de
…n'était moins capable de conduire à sa fin un projet
…enthousiasme : c'est le propre de tout homme d'État
…de l'imagination. Ainsi il est probable que des plans
…un moment d'exaltation n'auraient eu d'autre résultat
…ssie que la création ruineuse d'un papier-monnaie, qu'il
…mettre afin de faire face à de ridicules profusions, et n'au-
…ffert aux Grecs que des illusions, si Catherine, irritée contre
…le Prusse, qui contrariait ses vues, n'était revenue par dépit à
…iée de conquérir la Turquie.

Potemkin ne s'occupa plus de l'exécuter, et il commença à donner aux Turcs ces inquiétudes qui sont les avant-coureurs d'une rupture en forme. Dès l'année 1778, sous prétexte que la Porte avait violé le traité de 1774, en faisant assassiner l'hospodar Ghikas, on fit des réclamations. Le ministre jetait pendant ce temps les fondements de deux cent quarante villes dans le gouvernement d'Asof. Elles n'existaient encore, à la vérité, que sur la carte ; mais quand les Turcs virent s'élever les forteresses d'Ékaterinostof, de Kerson et de Marienpol,

[1] *Il Tartaro di* CASTI.

Il n'entre pas dans mon sujet de rapporter
sse, mère d'A-
en 1736 de parents obscurs, quoique n
de Constantin,
qu'ils possédaient quelques serfs, quitta l'
rices grecques
niversité de Moscou, pour se rendre à P.
composa de
carrière militaire. Je passerai égalem
ance[1] et ses
d'adresse, d'intrigue, et la persévéran
ait de lui ap-
poussé d'abord par sa souveraine, de
ait la Turquie dans
cœur, auquel il renonça sans l'offen
naissance du grand-duc[2]
de celle que l'histoire a déjà placée
de l'impératrice était de
lone qui traîna, dit-on, des mo
pour des partis considérables
chaînés à son char de victoire.
prendre du service ; des grades

Potemkin était âgé de tre
ette, attendaient tous ceux qui se
tisme, et, dès ce moment,
vint si considérable, qu'on vit des
grand par instinct et par cal
des bannières de leurs paroisses,
projets que par les moyens
ouailles, pour se rendre dans les États
pour les exécuter, occ
souveraine était suspendue dans l'in-
lières, actif et indolent,
glise, entre celles du Christ et de la
fastueux sans magnanim
ent pour elle, et, par sa tolérance, elle
qu'heureuse. Une cir
changement immense dans l'Orient[3],
l'imagination de l'im
l'accomplissement
chasser les Turcs

Catherine,
mandé la premièr
triarche de Fer
veraine, lui a
à naître serait
grands pas da
Nord,
tions,

de deux cents élèves. Ils sont admis dans cett
ans, après avoir été agréées par les consuls russe
à Pétersbourg aux frais du gouvernement. Il
gt-cinq instituteurs qui leur enseignent, indépen-
aux jeunes militaires, les langues hellénique et ita-
est finie, les élèves ont le choix de devenir officiers
leur pays.

la naissance du grand-duc Constantin représentaien
un enfant, et l'étoile du Nord guidant un vaissea
couronnée de croix. A l'exergue on lisait ces mots
D'autres montraient une ville turque renversée d'u
une croix élevée dans les airs. Une troisième désignait l
Grecs enchaînés une ville où son culte était rétabli. — Voye
un voyage fait en 1784, dans la partie méridionale de la Russie

un archevêque catholique et établi un séminaire de jésuites
temps qu'elle favorisait l'islamisme en Crimée, où elle faisai
avec autant de ferveur qu'on propage maintenant la Bible dan
voulant donner un exemple solennel de la tolérance qu'ell
cultes, qui n'étaient pour elle que des instruments de sa poli
bénédiction des eaux (6 janvier v. st.), elle rassemblait à un
ministres de toutes les religions de son empire.

Porte, frappée de terreur, osa demander des explications
...ssadeur de Russie.
... pas d'instructions pour répondre : il finit par
...ommissaires chargés d'examiner les griefs
...ment. C'était le moyen de tout em-
...re venu à bout de s'entendre sur aucun
...nifeste, en date du 10 avril 1783, la Russie
...oque de suzeraineté sur la Crimée en pos-
...itre de souveraineté pleine et entière.
...t repris l'élévation, l'énergie et le zèle, qui l'ani-
...e service de cette souveraine, dont la gloire lui était si
...suivant l'accomplissement de ses grands desseins, il n'eut
...t réuni à son empire la Chersonèse Taurique, qu'il pro-
...de nouveau les Turcs, en leur demandant la conclusion d'un
...é de commerce qui avait été proposé en 1779.

Au point où en étaient les choses, on ne devait guère présumer que la Porte fût disposée à accorder de nouveaux avantages aux Russes; mais Abdulhamid, trompé par son divan que Potemkin avait corrompu à prix d'argent, accéda à tout. Non content de cette condescendance, il abandonna la rédaction du traité aux soins des princes grecs du Phanal, qui dressèrent quatre-vingt-un articles, dont chacun pouvait offrir le prétexte plausible d'une guerre à la Russie, à la première occasion qu'elle voudrait saisir. En vertu de ces principales dispositions, la Moldavie et la Valachie se trouvaient, à proprement parler, sous la suzeraineté de l'impératrice; la marine grecque de l'Archipel pouvait prendre son pavillon; les raïas qui s'habillaient d'un frac vert, devenaient ses sujets au moyen de brevets qu'on leur délivrait gratuitement; et il y eut en Turquie deux autorités de fait, dont la moins influente n'était pas l'ambassadeur de Russie à Constantinople.

Marchant à découvert, on vit bientôt après Potemkin, sapant les bases du trône d'Ottman, réduire et subjuguer les Tartares-Lesguis, sujets des sultans, troubler le royaume d'Imirette, obliger Héraclius, czar de la Kertaline, à se reconnaître vassal de la Russie, et étendre ses machinations jusqu'en Égypte [1], afin de susciter de toutes parts

[1] Il s'y était ménagé des intelligences par le moyen du baron de Tholus, consul général de Russie à Alexandrie. Pierre Fiéri, autre consul de cette puissance à Smyrne, agitait l'Asie mineure. L'empire ottoman était en combustion.

des embarras à la Porte, quand il voudrait lui porter le grand coup qu'il méditait. Il croyait tout prévu ! Les Turcs étaient consternés, les Grecs vivaient pleins d'espérance ; il ne restait plus qu'à étonner l'Europe par une de ces pompes qu'on n'entrevoit qu'à travers le prisme des temps mythologiques de l'Orient. Un rival dangereux qu'il venait de renverser, Yermolof, lui avait suggéré l'idée de faire triompher Catherine, en la conduisant entourée de prestiges depuis Pétersbourg jusque dans la Chersonèse Taurique.

Voltaire avait salué Catherine, fière de ce titre, du nom de Sémiramis ! Ninus reposait dans la tombe ; le malheureux Ivan et la princesse Taracanof étaient *effacés du livre de vie :* aucun fantôme n'agitait la paix du palais de la souveraine, à laquelle on s'était préparé à présenter des scènes plus grandes que les jardins suspendus de Babylone, ses enceintes et les canaux dans lesquels l'Euphrate portait ses ondes captives. Des rois allaient accourir sur son passage et grossir son cortége ! Catherine sortit, le 2 janvier 1787, de sa résidence impériale avec les grands-ducs Alexandre et Constantin [1], au bruit du canon, longtemps suivie des acclamations d'un peuple innombrable, qui faisait retentir les airs de vœux pour son voyage et son prompt retour. Les comtes de Cobentzel, ambassadeur d'Autriche, Ségur et Fitz Herbert, l'un ministre de France, et l'autre d'Angleterre, l'accompagnaient, fort honorés de s'asseoir tour à tour dans son carrosse, à côté de Momonof qui était le favori du jour. Au milieu des glaces de l'hiver, on trouvait à chaque station des maisons commodes, des palais élégants dans les solitudes, où l'on était servi jusqu'à la profusion, sur de la vaisselle plate et en linge neuf, qu'on abandonnait en présent aux hôtes, et on ne séjonrna, à proprement parler, qu'à Smolensko, au sein de la famille de Potemkin. Des manœuvres brillantes, l'hommage du chef des Kirguis que l'impératrice reçut dans cette ville, firent que le printemps la surprit bien loin du terme de son voyage.

Ce retard ménagé à dessein par Potemkin, lui procurait la facilité

[1] La rigueur de la saison et les fatigues de la route ne permirent pas de faire continuer le voyage à ces deux jeunes princes, qu'on fut obligé de reconduire à Pétersbourg. Parmi les courtisans qui formaient la suite de Catherine, on citait le grand écuyer Narislhkin, Ivan Tchernichef, les deux Schouvalof. Le cortége se grossit à Kiof des princes Sapicha, Lubomirski, Potocki, Branitzky, et d'une foule de Polonais ; du prince de Nassau Siegen, etc.

de faire naviguer sa souveraine sur le Borysthène, dont le lit avait été rendu praticable jusqu'à la grande cataracte. Un ciel pur, un rivage fleuri, les enchantements que le ministre avait fait naître sur ces bords, conduisaient Catherine d'illusion en illusion. Des maisons de campagne, des villages, des bosquets, disposés sur une ligne de cent lieues; des populations aussi étrangères au pays que ces merveilles construites pour la fête d'un moment; des troupeaux bêlants [1], l'aspect de l'allégresse et de la prospérité qui l'entouraient, l'escortèrent jusqu'à Kaniof, où le roi de Pologne, Stanislas-Auguste, se présenta pour lui rendre ses hommages. C'était encore Poniatowski; mais ce n'était plus cette Catherine qu'il avait tant aimée, et qui le paya d'un si tendre retour. L'étiquette des cours les réunit sans les rapprocher. Stanislas, fêté, caressé, abusé, se retira, en saluant son auguste protectrice par un magnifique feu d'artifice, emblème de l'éclat des grandeurs humaines, qui fut presque aussitôt suivi d'un naufrage dans lequel Sémiramis manqua de trouver son tombeau dans les flots du Borysthène. Cet accident, sans l'avertir de sa condition mortelle, car tout est menteur pour les rois, ne rendit son voyage que plus piquant jusqu'à Kaïdak, où elle fut reçue par l'empereur Joseph II, qui fit son entrée avec elle à Kerson.

Le port était rempli de vaisseaux, les chantiers bien pourvus, les magasins fournis de marchandises, qu'on avait fait venir à grands frais de Moscou et de Varsovie, les rues pleines d'une population nombreuse [2], qui s'arrêtait devant une porte au-dessus de laquelle se trouvait une inscription que l'impératrice lut avec ravissement : C'EST ICI QU'IL FAUT PASSER POUR ALLER A BYZANCE. L'expulsion des Turcs fut mise sur le tapis. On en parlait, dit le prince de Ligne, avec une légèreté admirable; enfin, on divaguait, on se perdait en projets, quand un courrier vint annoncer à Joseph II la révolte du Brabant.

Le ciel voulait sans doute que le signal de la délivrance de la Grèce

[1] Il y avait même des troupeaux de chèvres en bois et des moutons en carton plantés sur les coteaux qui bordent le Borysthène. Ses courtisans imitaient ainsi, sans s'en douter, ce qui eut lieu dans un pareil voyage de Sémiramis, où l'on vit figurer, dit Diodore, de faux éléphants pour grossir son cortége militaire. Diodore, lib. II, § XVI.

[2] On remarquait parmi les étrangers de distinction accourus à cette pompe, Édouard Dillon, Alexandre Lameth, et Miranda, qui fut depuis général au service de France, sous le commandement de Dumouriez.

ne sortit pas d'un congrès politique, et ce fut en vain qu'on persista dans ce dessein; les temps n'étaient pas accomplis. Les fêtes cependant continuaient ; Catherine parcourut la Crimée, reçut les adorations des peuples ; et Potemkin, désirant à tout prix obtenir le cordon militaire de Saint-George, le seul dont il n'était pas encore décoré, persista à faire la guerre aux Turcs, afin de le mériter : *vanité des vanités !* A son retour, l'impératrice prit sa route par Pultava, où son ministre lui donna le simulacre de la mémorable bataille dans laquelle Pierre Ier vainquit Charles XII; et Joseph, qui l'accompagna jusqu'à Moscou[1], promit, dit-on, à la czarine, de l'aider à faire couronner son petit-fils à Constantinople.

Potemkin s'était arrêté à Pultava ; il voulait la guerre pour gagner un cordon. Elle fut déclarée le 18 août 1787, par la Turquie. La nouvelle en parvint à Pétersbourg le jour de la fête de Saint-Alexandre-Newski, au moment où la cour allait se réunir pour un bal, auquel cet événement tant désiré donna une vivacité toute particulière. Aussitôt, les émissaires de la Russie entrèrent en campagne, pour inviter les Grecs à se soulever et à reconquérir leur indépendance. Mais le souvenir des désastres de la Morée et de la plupart des îles de l'Archipel était encore trop récent, pour qu'ils s'attachassent à une puissance qui les avait sacrifiés jusque dans les prétendues garanties qu'elle avait stipulées en leur faveur. La Hellade resta donc tranquille jusqu'à la fin de 1789, époque à laquelle de soi-disant députés, qui s'annonçaient comme ses mandataires, partirent pour Pétersbourg, sans l'aveu de leurs compatriotes, afin de solliciter des secours que le peuple ne demandait pas.

Ce fut à leur retour que Sotiris, primat de Vostitza, s'adressa aux Souliotes, que le vizir Ibrahim de Bérat et les agas de la Thesprotie venaient de soulever contre Ali-pacha, pour commencer des hostilités qui devaient être le signal d'un embrasement général. Il leur raconta, et c'était le dire à tous les mécontents, comment les envoyés du Péloponèse et des îles de l'Archipel avaient été accueillis[2], en leur an-

[1] Où elle rentra à la fin de juillet 1787, après une absence de six mois quatre jours, pendant lesquels la dépense se monta à sept millions de roubles.

[2] La pétition des Grecs présentée à l'impératrice Catherine est du mois d'avril 1790; elle était signée par trois de leurs députés, appelés Panos Kiris, Christos Lazotis, et Nicolas Pangalos, natif de l'île de Zéa; ils furent présentés à l'impératrice par le comte de Zubof. Conduits de ses appartements à l'audience des deux grands-ducs

nonçant qu'un nouveau Constantin, fils de Paul Ier, allait relever le trône des empereurs chrétiens de Byzance.

La guerre était allumée depuis plus de deux ans entre la Russie et la Porte Ottomane, qui s'étaient mutuellement aigries en publiant des manifestes propres à fanatiser des peuples également superstitieux. La sortie de l'étendard de Mahomet à Constantinople ; les prophéties des patriarches orthodoxes, Jérémie et Nicon, qui prédisaient la chute prochaine de l'empire ottoman, publiées à Moscou ; les oracles d'un nommé Mansout-bey, descendant de Gengiskan, à la voix duquel les tribus tartares s'étaient armées, avait signalé une lutte qui aurait été à l'avantage de Catherine, si la Suède n'eût pas entravé ses efforts. Malgré cette diversion inattendue, la discipline militaire avait procuré des avantages constants aux Russes. Les prétendus députés de la Grèce, qui n'étaient autres que des créatures de la politique du cabinet de Pétersbourg, en rendant compte de ces événements à leurs compatriotes, leur racontaient la prise de Khoczim, l'assaut d'Oczakof, au plus fort de l'hiver de 1788 à 1789, sans tarir sur les louanges de Potemkin.

Ils l'avaient contemplé dans l'éclat de sa gloire, au milieu de son armée, revêtu du cordon de Saint-George, objet de ses désirs, tenant en main un bâton de commandement enrichi de diamants et entouré d'une guirlande de laurier, dont les feuilles étaient en or. Ils avaient vu le sauvage Souwarof, vêtu d'un frac usé, assis sur une botte de paille, la tête ombragée d'un panache de diamants, conduisant, par son exemple, ses soldats à la victoire ! Qui pouvait se refuser à croire qu'avec de pareils hommes les chrétiens de l'Orient ne seraient pas bientôt affranchis ?

Sotiris, qui racontait ces merveilles aux guerriers de la Selléide, leur remit, en même temps, un de ces manifestes que Catherine répandait alors avec profusion dans la Grèce. Elle invitait, en son nom, comme elle l'avait fait en 1769, les Hellènes « à prendre les armes,

Alexandre et Constantin Paulowitchs, Pangalos, de qui je tiens ces particularités, m'a raconté que, s'étant avancé vers le grand-duc Alexandre pour lui baiser la main comme à l'empereur futur des Grecs, S. A. I. montra aux députés le grand-duc Constantin, en leur faisant observer que c'était à lui qu'ils devaient rendre cet hommage ; ce prince prit alors la parole, et répondit en grec à la harangue des députés, auxquels il dit en finissant : *Allez, et que chaque chose arrive selon vos désirs.* Ὑπάγετε καὶ ὅλα νὰ γένουν κατὰ τὰς ἐπιθυμίας σας.

» à l'aider à chasser les ennemis du nom chrétien des pays qu'ils
» avaient usurpés, à reconquérir leur ancienne liberté et leur indé-
» pendance nationale. »

Tel est le sentiment patriotique des Grecs que, sans craindre la vengeance des Turcs, dont ils avaient éprouvé la fureur, ils se préparèrent à courir les chances d'une nouvelle insurrection. Le premier moteur des idées d'affranchissement, Tamara, allait reprendre en sous-œuvre les projets que la Russie avait constamment désavoués, sans jamais les abandonner.

Catherine, calculant le parti qu'elle pouvait tirer des Grecs, avait, depuis longtemps, choisi les îles vénitiennes pour être le centre de ses intrigues politiques avec le continent de la Hellade. Elle y avait accrédité des consuls choisis parmi les Grecs et les Albanais chrétiens, qui conservaient un parti puissant dans leur patrie. De ce nombre étaient Liberal Benaki, fils du primat de Calamate, qui avait été un des coryphées de l'insurrection de 1770, qu'elle nomma consul général à Corfou. Un certain Comnène fut placé, dans la même qualité, à Céphalonie. Le vice-consulat de Zante échut en partage à un nommé Zagouriski, ancien chef de bande du mont Pélion, lié, par une parenté très-étendue, avec tous les plus braves armatolis des montagnes de la Thessalie.

Ces agents du cabinet de Pétersbourg n'avaient pas cessé de soutenir les espérances des chrétiens, lorsqu'on apprit, en 1787, le commencement des hostilités entre la Russie et la Porte Ottomane.

A cette nouvelle, les Grecs du Péloponèse établis à Trieste, se cotisèrent, et formèrent les fonds suffisants pour armer, sous pavillon russe, plusieurs corsaires, dont le commandement suprême fut confié, par ordre de Catherine, à Lambros Catzonis, de l'île de Céos. On ne pouvait faire un choix plus judicieux. Homme de génie, quoique illettré, Lambros Catzonis allait prouver que les individus propres à changer les États ne sortent pas du sein des illustrations! La fermeté de son caractère, son activité, l'étendue et la justesse de son coup d'œil lui avaient mérité le grade de major au service de Russie, lorsqu'il appareilla de Trieste avec une vieille frégate marchande armée de trente canons, suivie de huit barques hydriotes, portant de six à huit canons. Ses équipages étaient faibles; mais il eut à peine touché aux terres de la Grèce, qu'ils se complétèrent; et le port de Céos, qu'il choisit, devint le rendez-vous d'une foule de

marins de l'Archipel, qui n'étaient pas moins empressés que lui à se venger des Turcs.

On annonçait qu'il devait être bientôt secondé par une division navale, également sortie de Trieste, sous les ordres d'un nommé Guillaume, qui, après avoir longtemps fait la course sous le pavillon de la religion, avait obtenu le grade de major russe. Il montait une belle frégate de quarante canons, qu'il avait prise aux Turcs, et il avait sous ses ordres cinq à six armements de dix-huit à vingt canons; mais au lieu de se réunir à Lambros, comme lui prescrivaient ses instructions, il fit la guerre pour son compte, et rentra à Malte, où, incarcéré par ordre du grand maître, il ne recouvra sa liberté que pour vivre en paix du produit des prises qu'il avait faites.

Il n'en était pas de même de Lambros, qui, combattant pour sa patrie, ne faisait usage du produit de ses captures que pour solder ses équipages. Sa générosité, les promotions de capitaines et d'officiers qu'il faisait en leur délivrant des brevets auxquels il apposait sa signature et le sceau de l'impératrice de Russie, en firent une puissance telle, que cette souveraine ordonna de prendre des mesures pour lui fournir des provisions et des fonds. Un nommé Psaro, Grec de l'Archipel, et l'ancien insurrecteur Tamara, se rendirent en conséquence, l'un en Sicile et l'autre à Ithaque, pour diriger les opérations des Grecs. Ce dernier avait ordre de sonder les dispositions des chrétiens du continent, en suscitant des insurrections partielles, et il s'adressa, comme on l'a rapporté, aux guerriers de la Selléide par l'entremise de Sotiris de Vostitza, qui n'eut pas de peine à les déterminer à s'armer contre Ali-pacha.

Si on se rappelle ce que j'ai dit en parlant de la topographie de Souli et des usages des Souliotes [1], on saura qu'ils avaient coutume d'évacuer les villages de la plaine, au premier signal d'une rupture avec les Turcs. Ils emportaient les vivres, ils emmenaient les bestiaux qu'ils pouvaient nourrir, et ils se retranchaient dans leurs rochers. Telle fut encore leur tactique; et trois mille hommes qu'Ali-pacha avait détachés contre eux, les trouvèrent embusqués dans leurs montagnes, sans oser les y attaquer. Voyant donc qu'ils ne pouvaient rien entreprendre contre des hommes que près de deux siècles de victoires avaient enorgueillis, ils se répandirent dans les campagnes, en faisant main basse sur les paysans chrétiens.

[1] Tome II, ch. 34, de mon Voyage dans la Grèce.

A cette vue, les Souliotes indignés firent sortir de leurs défilés un détachement de deux cents palicares, précédés de leurs drapeaux, qui étaient semblables à ceux de Saint-Jean de Jérusalem ; et, tombant sur les mahométans, dont ils firent un grand carnage, ils arrachèrent de leurs mains ceux qu'ils traînaient en esclavage, reprirent les dépouilles dont ils étaient chargés, et les poursuivirent jusqu'à Janina, en brûlant maisons de campagne et mosquées.

Ali-pacha comprit, par le résultat de cette première entreprise, que les descendants des Selles n'étaient pas des ennemis ordinaires ; et il en eut bientôt d'autres preuves. Il rugissait de leurs triomphes, lorsqu'il reçut l'ordre du sultan de se rendre à l'armée du Danube, destinée à combattre les Russes et les Autrichiens. C'était une occasion propre à réparer le tort que les Souliotes venaient de faire à sa réputation militaire. Bien convaincu qu'ils ne pouvaient ni insurger l'Épire, ni faire aucune conquête en dehors de leurs montagnes, il ne manqua pas d'obéir aux firmans, moins dans l'intention de se distinguer comme général, que dans la pensée de faire connaissance avec les pachas de l'empire, réunis sous l'étendard du prophète, de pénétrer leurs dispositions à l'égard du souverain, et surtout de s'en faire des amis.

On connaît les résultats de cette campagne dans laquelle les Russes furent toujours vainqueurs des Turcs, et les Autrichiens constamment battus par ces barbares qui ne sont plus connus depuis longtemps que par leur lâcheté. Ali, qui n'avait vu que la fumée des bivacs allemands, rentra en quartier d'hiver à Janina, traînant à sa suite, à défaut de captifs enlevés à l'ennemi, quelques centaines de Serviens et de Bulgares, sujets pacifiques du Grand Seigneur, dont il forma deux petites colonies dans l'intérieur de l'Épire.

Ali, comprenant que les armatolis seraient un obstacle perpétuel aux projets qu'il avait formés d'asservir l'Épire, résolut de leur ôter un point d'appui formidable dans la personne d'Andriscos. Domicilié depuis près de quinze ans à Prévésa, les capitaines d'Agrapha l'invitaient à leurs fêtes, et l'appelaient à leurs conseils, chaque fois qu'il s'agissait de cérémonies publiques ou de prendre quelque résolution importante. C'était un vétéran de la gloire qu'on aimait à revoir au milieu des braves ! Il venait de se rendre à Pétersbourg pour y obtenir le grade de major, qu'on accordait à tout Grec un peu marquant, aussi facilement que Pierre le Grand donnait des titres de noblesse à

ses boyards [1], et il ne fut pas difficile de le perdre. Dénoncé à la Porte Ottomane par Ali-pacha, il n'en coûta à ce gouvernement que la peine de le demander au provéditeur de Venise, pour qu'il le lui livrât. Andriscos, arrêté à son retour, au moment où il abordait à Cattaro, fût traîné à Constantinople et renfermé dans le bagne [2]. Cet affront ne tarda pas à être vengé !

Dès le printemps de l'année 1791, on vit les Souliotes, qui s'étaient tenus tranquilles pendant l'absence d'Ali-pacha, sortir de leurs retraites, pour le braver et ravager l'Amphilochie. Pillant amis et ennemis, ils poussèrent l'imprudence jusqu'à se brouiller avec les chefs des armatolis et les Turcs de la Thesprotie. Le commerce fut interrompu dans la basse Albanie. On ne pouvait plus passer les défilés des Cinq-Puits, ni de Coumchadez, sans de nombreuses escortes, qui étaient souvent battues par ces audacieux montagnards. Ils osèrent même se répandre dans le Pinde, et ils ne regagnèrent leurs rochers qu'aux approches de l'hiver, temps où les neiges rendent inaccessibles les régions escarpées de l'Épire.

Ali-pacha profita du répit que lui donnait cette saison, afin de faire des alliances. Potemkin, qui disposait en maître du pouvoir d'un vaste empire, venait de mourir loin des champs de bataille, au bord d'un grand chemin [3], après avoir obtenu ce cordon ensanglanté, prix de sa folle vanité ; et la Russie n'ayant pas réalisé l'annonce des secours qu'elle avait promis aux chrétiens, la Grèce était demeurée calme. Alors Paléopoulo ramena les armatolis dans le parti du satrape, qui lui donnait toujours à entendre qu'en se rendant un jour indépendant, il n'y aurait plus dans ses États de différence entre les Turcs et les raïas. Ali eut moins de peine encore à persuader à Ibrahim, vizir de Bérat, qu'il était de leur intérêt commun de lui laisser anéantir la puissance des guerriers de la Selléide, qui tendaient à détruire celle des mahométans. Ces raisons n'étaient que spécieuses; car les Souliotes, sans l'appui d'une grande puissance, n'avaient pas des forces suffisantes, et était surtout trop décriés, pour changer la

[1] Boyard, *Miles*, soldat, chevalier, titre honorifique du moyen âge.

[2] Il y mourut de la peste en 1797, malgré toutes les sollicitations du général Aubert-Dubayet, auquel le capitan-pacha Kutchuck Hussein répondit : *Je vous donnerais trois millions, plutôt que de relâcher cet homme.*

[3] Le 15 octobre 1791, âgé de cinquante-deux ans, dans les bras de sa nièce, la princesse Galitzin.

face des choses. Ibrahim, en faisant ces réflexions, aurait évité de se rendre aux avis de son antagoniste. Mais telle est la haine de tout musulman contre les chrétiens, qu'il crut faire une œuvre méritoire en abandonnant ceux qui, les premiers, avaient embrassé sa défense. Il fit plus, il scella ce nouveau rapprochement par le mariage de la seconde de ses filles avec Vély-bey, fils d'Ali, et cette alliance mit le comble aux vœux d'Éminé.

Ces sortes de solennités se passent ordinairement avec beaucoup de pompe chez les satrapes d'Albanie; Cervantès avait assisté à quelqu'une de ces fêtes barbares, quand il écrivait la scène des noces de Gamache. On était dans l'allégresse à Janina ; mais les flambeaux de l'hymen devaient, avant de s'éteindre, éclairer une scène digne de la cour des Atrides.

On a dit que Chaïnitza avait marié sa fille à Mourad-bey de Cleïsoura. Ce seigneur, que rien n'avait pu détacher de ses devoirs envers le vizir Ibrahim, était, depuis la mort de Sépher-bey, l'objet de la haine d'Ali, qui ne voyait que lui pour obstacle à ses desseins. Cette antipathie n'était point ignorée à Bérat ; et, afin de lui ménager une réconciliation honorable avec son oncle, les chefs des deux familles, Ibrahim et Ali, l'avaient choisi pour être [1] *le parrain de la couronne*. A ce titre, il était chargé de conduire, et de remettre la fille bien-aimée d'Ibrahim entre les bras du jeune Vély-bey. Sa commission était remplie et les fêtes continuaient, lorsqu'on apprit inopinément qu'Ali-pacha avait été manqué d'un coup de fusil. Des témoins irrécusables attestaient le fait ; on n'avait pu saisir le coupable : et, comme il arrive en pareil cas, on en conclut qu'il existait une conspiration. Afin de donner à ces bruits un air complet de vraisemblance, on feignit de faire des recherches ; et le soupçon, qui n'atteignait personne en particulier, plana sur toutes les têtes. Le satrape, prétextant alors d'être environné d'ennemis, fit annoncer qu'il ne donnerait que des audiences particulières, où l'on serait

[1] Les Turcs de l'Épire ont emprunté cet usage aux Grecs. J'ai dit, tome Ier, page 130, et tome IV, page 383, de mon Voyage, que dans les cérémonies nuptiales, il y a un parrain de la couronne appelé *Nonos*, Νόνος et Πάροχος ; quand le témoin du mariage est une femme, on la nomme *Paranymphe;* l'un ou l'autre montaient anciennement sur le char nuptial, entre l'époux et l'épouse ; ils recevaient pour ceux qui se présentaient, ainsi que cela a lieu de nos jours, les *présents* de noces, Γαμήλια, et ils entonnaient l'épithalame, Γαμήλιον, qu'on chante en se rendant à la maison de l'époux Γαμβρός.

admis sans armes, et dans un local construit à cet effet auprès du lac.

Cette salle de réception était une chambre bâtie sur voûte, à laquelle on arrivait par une échelle aboutissant à une chausse-trape qui y donnait entrée. Ce fut dans cet antre aérien, qu'au bout de plusieurs jours Ali-pacha manda son neveu Mourad, sous prétexte de l'entretenir d'affaires importantes. Celui-ci, plein de confiance dans les saintes lois de l'hospitalité, se rendit à l'invitation, croyant, comme il le dit à son frère et à quelques amis, qu'il s'agissait de recevoir les cadeaux d'usage. Il monte sans hésiter; la porte s'ouvre devant lui et se referme sur ses pas; le page qui l'introduit dans la salle de réception disparaît; le bey se trouve seul, et il allait se retirer, lorsqu'un coup de pistolet, tiré d'un lieu obscur, lui traverse l'épaule d'une balle, et le renverse. Revenu de la commotion, il se relevait, quand Ali-pacha, sortant de sa cachette, fond sur lui avec la fureur d'un tigre. Malgré sa blessure, Mourad se défend; il lutte pour fuir, il veut crier, lorsque son oncle, saisissant une bûche enflammée qu'il arrache du foyer, le terrasse, l'en frappe au visage, et l'assomme avec cette arme que le feu rendait plus terrible et plus meurtrière. L'assassinat consommé, le tyran pousse des hurlements, demande du secours, se montre couvert de sang, en disant qu'il vient de tuer à son corps défendant le scélérat qui en voulait à ses jours, et par lequel il avait été manqué précédemment.

Il le prouva au moyen d'une lettre qu'il avait eu soin de glisser dans la poche de celui qu'il venait d'immoler. Comme cet écrit enveloppait le frère de la victime dans le complot qui s'y trouvait détaillé, on s'assura de sa personne; et, sans autre forme de procès, le même jour vit, par un double forfait, éteindre la seule famille qui portait ombrage au satrape de Janina. On prétend que, depuis cette catastrophe, Éminé se sépara de son homicide époux, et conçut de tristes pressentiments sur son propre avenir.

La joie reparut dans le palais du meurtrier! On remercia le ciel de la découverte d'une trame pareille, par un *courban* ou sacrifice, cérémonie pratiquée lorsqu'on a échappé à quelque danger imminent. Ali mit des prisonniers en liberté, afin, disait-il, de rendre grâces à la Providence; reçut des visites de félicitation, et composa son apologie, qui fut sanctionnée par un *ilam* ou déclaration juridique du cadi, dont cette sentence réhabilita la mémoire de Mourad et de son

frère. L'assassin envoya en même temps des procureurs et des troupes, afin de s'emparer du bien des beys qu'il avait égorgés; et son crime lui valut la possession de la partie de l'Épire qui s'étend depuis les sources de la Desnitza jusqu'à son confluent avec l'Aous [1]. Il releva à cette époque, pour tenir les Albanais en bride, le château de Cleïsoura, qui commande l'entrée orientale des monts Asnaus et Ærope. Quant à Ibrahim-pacha, abandonné de ses plus braves défenseurs, il dut se contenter de lever les yeux au ciel, et se résigner à souffrir ce qu'il n'était pas en son pouvoir d'empêcher; enfin, il eut même la faiblesse de coopérer à l'extension de la puissance de son infatigable ennemi, en contractant avec lui une ligue offensive et défensive, qui le mettait à peu près à sa discrétion.

Depuis que Janina était tombée sous le joug d'Ali, les mœurs sévères de ses habitants y avaient fait place à la dissolution. Le satrape délaissé par Éminé, qu'il avait reléguée dans l'intérieur du palais (sort assez ordinaire aux femmes légitimes, qui n'ont guère en partage que les peines domestiques), remplissait son harem d'une foule d'odalisques empressées à lui plaire; et celui qui se glorifiait de *n'avoir pendant longtemps connu que son épouse* s'abandonna à la fougue de ses sens. *Je n'aimais qu'Éminé*, lui ai-je entendu dire plusieurs fois, *et Janina me perdit!* ajoutait-il, en roulant les yeux enflammés de colère. Des plaisirs faciles lui faisaient chaque jour désirer de nouveaux plaisirs, et de désordres en désordres il parut tomber dans une débauche effrénée. Déguisé en marchand, il parcourait la ville de nuit, pour se livrer aux malheureuses que la prostitution rendrait les plus viles des créatures, si des hommes encore plus méprisables ne favorisaient leur opprobre pour s'enrichir; car dans la Turquie les lieux infâmes sont sous la protection de la police et de ses agents. On le reconnut un jour, sous le voile, dans les tribunes où les femmes grecques assistent aux offices de l'église, et dès lors chaque maison devint pour le sexe une prison, d'où il ne lui fut plus permis de sortir.

Les fils du tyran, marchant sur ses traces, ouvrirent à leur tour maison de débauche; leurs fêtes étaient des saturnales; et la ville, accoutumée au bruit des armes lorsque l'anarchie régnait dans son enceinte, ne retentissait plus que des chants des bohémiens, et du son

[1] Voyez ch. 18 et 19 de mon Voyage dans la Grèce.

discordant de leurs violons. Mouctar avait la palme parmi les buveurs les plus intempérants ; il aurait vidé, comme Alexandre, la coupe d'Hercule, car je l'ai entendu se vanter d'avoir englouti une outre entière de vin, à la suite d'un repas où il avait largement bu et mangé. Ce n'était pas, au reste, le seul trait de ressemblance qu'il eût avec le conquérant macédonien ; car il avait assassiné dans une orgie son sélictar, qui était son confident et son camarade d'enfance. Véli, pour lequel on avait traduit les livres les plus obscènes de l'Europe, n'était guidé que par les conseils d'un Grec nommé Kyricos, qui mettait au nombre de ses prouesses d'avoir tenté l'inceste auquel le destin poussa le malheureux Œdipe, et qu'il aurait accompli sans la résistance de celle à qui l'infâme devait le jour. Plus cruel que le tigre, Véli se complaisait à mêler la douleur au plaisir, en ensanglantant par des morsures les lèvres de la beauté qu'il profanait, en déchirant avec ses ongles les formes qu'il avait caressées ; et de mon temps on voyait encore à Janina une victime de sa lubricité [1], à laquelle il avait fait couper les oreilles au sortir de ses bras.

De pareils désordres devaient amener la perte rapide de la race Tébélénienne ; mais leur terme était calculé par Ali, qui avait pour motif d'avilir une population entière, afin de se l'attacher en séparant, par leurs mœurs, les Janiotes du reste des habitants de l'Épire, où le lit conjugal et la vie du foyer rustique sont aussi irréprochables qu'au temps où les chastes Chaoniennes reposaient à côté de leurs époux rustiques, qui ne connaissaient d'aliments que les fruits du chêne nourricier [2] de leurs montagnes.

Au milieu de ces débordements, Ali-pacha, dominé par l'ambition, marchait à son but. Non content d'avoir attaché Ibrahim de Bérat à sa cause, il y avait réuni directement ou indirectement les capitaines des armatolis outragés par les Souliotes, en les prenant à sa solde. Ne pouvant cependant se fier entièrement à eux, on était convenu que Nicolas de Cojani [3], Boucovallas, son gendre Stathas, Euthyme Blachavas, Zitros d'Olosson, Macry-Athanasios et Macry-Poulios de Grévéno observeraient une neutralité armée. On avait traité sur le même pied avec Christakis de Prévésa, et quelques compagnons d'armes de

[1] Καθαρίνη ἄνωτη, Catherine l'essorillée, ou sans oreilles ; c'était le surnom qu'on avait donné à cette femme.

[2] *Glans chaonia*; c'est le fruit du *quercus esculenta*.

[3] Voyez tome III, ch. 73, de mon Voyage dans la Grèce.

Lambros Catzonis, pirate, à la manière de ce brigand du Pont châtié par Alexandre le Grand, parce qu'il n'avait pas une armée nombreuse à lui opposer, et le droit du glaive exterminateur réservé aux conquérants qui sont nés sur la pourpre. Il fut statué que l'Étolien Jean Hyscos [1], ami particulier de M. de la Salle, consul de France, qu'il assassina ensuite dans une rue de Prévésa, Paléopoulo et son beau-frère Anagnostis Canavos, dont le dévouement était connu, se réuniraient aux troupes du satrape.

Ces dispositions des armatolis étaient le résultat de la paix conclue entre la Porte Ottomane et la Russie. Le général Tamara leur avait fait annoncer que les temps propices à leur délivrance n'étaient pas encore arrivés. Avant de se retirer d'Ithaque, il fit signifier à Lambros Catzonis de cesser les hostilités, et de retourner à Trieste pour y désarmer. Mais il en était alors de ce chef comme du polémarque de la Selléide auquel on avait intimé l'ordre de déposer les armes. Ils avaient compris que leurs seules forces devaient conquérir la liberté, ou bien qu'après de longs combats ils n'auraient fait que changer de maître, s'ils ne s'attachaient qu'à la Russie. Le navarque surtout, qui avait à se venger du lâche abandon des agents chargés par Catherine de fournir à ses besoins, répondit fièrement à Tamara *que si l'impératrice avait conclu la paix avec les Osmanlis, il n'avait pas fait la sienne.*

Appareillant presqu'en même temps du port de Céos. Lambros fit voile pour Porto-Caillo, dans le Magne, où il fut reçu à bras ouverts par les Éleuthéro-Lacons. Il s'y fortifia, et, ayant pris le titre de roi de Sparte, il déclara la guerre au sultan, en invitant les Grecs à seconder ses efforts contre les infidèles. Il fit baptiser, sous le nom de Lycurgue, aux mêmes lieux où l'antiquité plaçait le berceau des Dioscures, un fils que son épouse lui donna, et bientôt après il établit ses croisières dans l'Archipel. Les Turcs étaient consternés; mais Lambros, plus brave que judicieux, ayant inquiété le commerce français, Gaspard Monge, alors ministre de la marine, ordonna de détruire ses armements. Attaqué dans sa position de Porto-Caillo le 17 juin 1792, il y fut forcé, et, obligé de prendre la fuite, il se retira en Épire, d'où il passa à Trieste et bientôt à Pétersbourg, où Catherine essaya de le consoler en lui conférant le titre de brigadier de ses armées.

[1] Fils de Hyscos Valtinos, mort à Dounitzas. Son fils Cara a été nommé capitaine par Ali-pacha en 1817.

Telle fut l'issue des tentatives de la Russie dans la Grèce. La révolution française venait de changer la politique des cabinets de l'Europe; elle terminait les querelles des rois, pour commencer la lutte des rois avec les peuples. Les chrétiens de la Selléide et le satrape de Janina allaient se trouver en champ clos pour décider la question de la régénération ou de la servitude absolue de la Hellade.

On entrait alors dans le printemps de l'année 1792, lorsque Ali ayant joint ces compagnies d'armatolis aux forces des agas du Chamouri, et à un corps de troupes auxiliaires arraché au vizir Ibrahim, se disposa à attaquer les Souliotes. Son armée, dans cette seconde expédition, était de près de quinze hommes [1], la plupart mahométans, auxquels il fit de magnifiques promesses, et qui s'engagèrent, par serment sur le Coran, *à vaincre ou mourir*, pour exterminer les chrétiens de Souli. Il partit ensuite de Janina le 1er juillet, à la tête de ses hordes; il établit son camp à Paramythia, afin de diriger les attaques, et, quinze jours après, il arbora ses queues au pont de l'Achéron, fleuve que les modernes appellent Glychys.

Les Souliotes venaient de célébrer l'Érosantie [2], fête antique conservée dans la Thesprotie, depuis le temps des Pélasges, qui n'avaient pour dieux que le ciel et les éléments auxquels ils sacrifiaient sur les plus hautes montagnes. Suivant leur coutume, ils avaient abandonné les villages de la plaine, aux approches de l'ennemi, et réuni leurs troupes, qui se montaient à treize cents hommes, dans les défilés où ils attendirent les Turcs. Ali retint les armatolis pour sa garde, en donnant, le 20 juillet, le signal du combat aux Schypetars mahométans.

Ceux-ci, enorgueilis de quelques succès d'avant-postes, et fiers d'avoir vu les chrétiens se replier à leur approche, formèrent une attaque générale contre les Souliotes. Ils s'avancèreut le sabre à la main, en repoussant les chrétiens jusqu'aux défilés de Trypa et de Sainte-Vénérande, dans lesquels ils parvinrent à pénétrer. Jamais les mahométans n'avaient porté leurs pas aussi loin; et les Souliotes, à cette

[1] Pérévos, historien de Souli, rapporte qu'Ali-pacha avait vingt-huit mille hommes dans cette expédition. Le fait est inexact, puisque dans sa plus grande puissance il n'en a jamais pu lever vingt mille.

[2] Ἐροσάνθεια, elle se célébrait au printemps. Je présume que c'est de là que les Parguinotes ont tiré leur fête de la Rosalie, aussi bien que les habitants de Palerme, en Sicile. Voyez Hist. de Souli, par Pérévos.

vue, poussèrent un cri qui retentit dans les parties les plus éloignées de leurs montagnes.

A cette clameur, qui annonçait le danger public, les femmes, sous la conduite de Moscho, épouse du capitaine Tzavellas, et de la moderne Penthésilée, Caïdo, accoururent et prirent part à l'action, en faisant rouler des quartiers de roche dont les secousses, formant des avalanches de pierres, rompirent et écrasèrent la colonne assaillante par son centre. Dans cette position, la tête des bandes turques engagées dans le défilé, fut battue isolément sans obtenir de quartier; et l'arrière-garde ne se débarrassa qu'en laissant sur la place sept cent quarante morts, dont on coupa les têtes, afin d'en former un trophée.

Cette défaite inspira tant de frayeur aux troupes mahométanes, qu'elles se débandèrent, et Ali, ayant pris les vêtements de Paléopoulo, s'enfuit après avoir rallié un millier d'hommes, dont les armatolis formaient la majeure partie. Paléopoulo qui commandait ce corps, ayant jugé par la conduite du pacha, que loin d'être le libérateur de la Grèce, il en serait le plus cruel oppresseur, proposa pendant cette retraite, à son beau-frère Anagnostis Canavos, de se défaire du tyran; mais il renonça à ce dessein par des considérations qu'on ne trouve guère que dans le cœur d'un chrétien. Le satrape rentra de nuit à Janina. Afin de cacher son désastre, il se fit précéder d'une proclamation, par laquelle il défendait aux habitants de se tenir aux fenêtres, ni de se présenter dans les rues; et il alla ensevelir sa colère au fond de son palais, sans permettre à personne, pendant plus de quinze jours, de l'approcher, ni de lui apporter des consolations.

Cette campagne, préjudiciable aux projets d'Ali, couvrait les Souliotes de gloire; et s'ils avaient su tirer parti de leurs succès, ils auraient peut-être constitué leur indépendance, ou obtenu de la Porte des garanties, comme peuplade autonome; car, suivant un de leurs chants, la liberté fut toujours fille de la victoire? Mais son culte sacré exige des mains pures; et les Souliotes, irréfléchis comme tous les Schypetars, n'avaient rien de ce qui constitue une association politique. Les vices de leur caractère les rapprochèrent donc bientôt des embûches de leur implacable ennemi, qui, n'ayant pu les vaincre, conçut le projet de les corrompre, persuadé qu'il n'y avait point de place imprenable où son or pouvait pénétrer. Par l'ascendant de son caractère, il reconquit même la confiance de Paléopoulo, et celle

d'Anagnostis Canavos, auxquels il donna diverses commissions contre les peuplades schypes, qu'il fallait sans cesse comprimer par la voie des armes. Chaque saison voyait éclore avec elle une nouvelle guerre intestine, et Ali comprit que le pouvoir qui ne se fonde que sur la violence est de peu de durée, parce qu'on ne peut pas toujours incarcérer et égorger; il changea de maximes. Diviser pour affaiblir, affaiblir afin de dominer, devint la règle de sa conduite; et, dans cette vue, il ne se montra plus que sous le masque des Harmostes de Sparte, qui déguisaient leurs desseins perfides sous les couleurs de la paix publique, pour tout envahir.

Machiavel briserait ses pinceaux, s'il pouvait renaître et lire ces pages de l'histoire d'Ali, que j'ai souvent baignées de mes larmes en m'affligeant avec les Grecs[1]. Dès que le décepteur, qui fomentait la discorde partout où son autorité ne s'étendait pas, apprenait qu'une contrée était divisée par quelques haines, il travaillait à les envenimer. C'était une bonne fortune pour lui de protéger un assassin ou un empoisonneur échappé à la justice, parce qu'il était sûr de disposer à sa volonté d'un tel homme. Il accueillait spécialement ceux qui avaient des crimes à se reprocher; il n'y avait plus, à l'entendre, de justice au monde! Sa haine était surtout profonde contre cette multitude de beys retranchés dans leurs tourelles, dont l'avidité pressurait leurs vassaux; et jamais démagogue ne déclama avec plus d'artifice, contre la grande féodalité. Sans cesse aux aguets, dès qu'il savait qu'un village était en guerre contre un autre, il se rangeait du côté des plus faibles, auxquels il donnait ce qu'ils lui demandaient. Je ne compte pas avec mes amis, disait-il, et il ne manquait pas surtout d'envoyer des soldats pour appuyer la bonne cause. Ce n'étaient d'abord que des partisans, pour lesquels il n'exigeait d'autre garantie qu'un poste fortifié; et Mastro-Pietro, Albanais de Prémiti, qui était son Vauban, a de cette manière construit plus de tours dans l'Épire, que jamais Paul Émile n'y renversa de villes. Les soldats du pacha établis dans ces postes ne tardaient jamais à demander des renforts; et après

[1] Si les apologistes des Turcs connaissaient l'Orient, ils auraient pour les vizirs l'horreur des Français pour ce lâche Bullion, qui, entendant Louis XIII déplorer la misère de ses sujets, lui fit cette réponse atroce : *Vos peuples, sire, sont encore assez heureux de n'être pas réduits à brouter l'herbe.* Ce propos est celui de tous ceux qui entourent les sultans et les pachas : *Vivez, seigneur, et que vos esclaves périssent.* O Providence!

avoir écrasé le parti dominant, le libérateur trouvait toujours quelques motifs pour prolonger le séjour de ses troupes dans un pays où il avait fait triompher les droits de ses amis qu'il ne tardait pas à dépouiller.

Il ne pouvait faire usage de ce subterfuge contre les Souliotes, accoutumés à vider leurs querelles domestiques en famille, ainsi qu'il convient à des hommes qui sentent la dignité de leur condition. Le nom d'étranger était synonyme chez eux avec celui d'ennemi, et c'était pour cette raison qu'ils n'avaient jamais voulu conclure d'alliance intime avec les armatolis, que leur hauteur déplacée empêcha de les secourir. Ali, qui savait là-dessus leur pensée, sentant bien que Janina n'est qu'un avant-poste, d'où l'on ne peut maîtriser l'Épire qu'en possédant Souli, résolut de surprendre ce dernier boulevard de la liberté, défendu par les vieux chrétiens de la Thesprotie, qui n'avaient jamais incliné leurs fronts superbes devant le drapeau du croissant.

D'après ce plan, Ali-pacha prétextant certains griefs contre les habitants d'Argyro-Castron, manifesta l'intention de leur faire la guerre; et il feignit de rendre hommage à la bravoure des Souliotes, qu'il invita à prendre parti dans son armée comme auxiliaires, en s'engageant à leur donner une solde considérable. Ils n'acceptèrent sa proposition, en se contentant néanmoins de lui envoyer une compagnie de soixante et dix hommes commandée par le capitaine Tzavellas. Ce n'était pas ce que souhaitait le satrape, qui comprit qu'on se méfiait de lui. Cependant il les reçut avec de grands égards; et, peu de jours après, il ordonna le départ de ses troupes pour Argyro-Castron.

On se mit en marche; mais à peine était-on arrivé à la halte de Dzidza, que les Albanais mahométans surprirent et arrêtèrent les Souliotes, au moment où ceux-ci venaient de quitter leurs armes pour se reposer. Changeant aussitôt de route, ils se dirigèrent vers Souli. On venait de descendre les coteaux de Velchistas, et on arrivait au bord de la Thyamis, lorsqu'un des prisonniers, s'élançant dans le fleuve, qu'il passa à la nage au milieu d'une grêle de balles, arriva à Souli, couvert de sueur et de poussière, pour y répandre l'alarme.

Il rend compte de la trahison qui a livré Tzavellas et les siens au tyran. Il annonce l'approche de ses bandes. On court aux armes, on garnit les défilés, et des cris de rage annoncent la vengeance qu'on se propose de tirer des parjures; mais le pacha, qui s'était avancé en

personne du côté de Variadès, voyant ses projets éventés, et l'attitude des Souliotes, rappela ses troupes, et eut recours à d'autres stratagèmes.

Un seul homme de la compagnie de Tzavellas était parvenu à s'enfuir; et au retour de l'armée du satrape à Janina, les Souliotes prisonniers furent plongés dans les cachots. Ils attendaient la mort, et ils crurent ce moment arrivé, lorsqu'on enleva leur capitaine pour le faire comparaître devant Ali. « Ta vie est entre mes mains, lui dit-il, » misérable chrétien; et les plus affreux supplices te sont réservés, si » tu refuses de me livrer Souli: au contraire, si tu y consens, je » prends l'engagement irrévocable de te rendre le plus puissant sei- » gneur de l'Albanie. Voilà ma résolution; tu l'as entendue, choisis » et prononce. »

A cette proposition inattendue, Tzavellas repartit « qu'étant un » simple capitaine, il ne pouvait traiter seul de la reddition de Souli; » mais que si on lui accordait la liberté, il s'engageait à faire en- » tendre raison à ses compatriotes. Pour preuve, ajouta-t-il, de la » sincérité de mes sentiments, je laisse sans réclamation entre vos » mains, mon fils, qui se trouve parmi vos prisonniers, et vous sa- » vez si sa vie ne m'est pas plus chère que la mienne. »

Cette demande ayant été agréée, on relâcha Tzavellas. Dès qu'il fut de retour dans ses montagnes, après avoir communiqué aux siens l'engagement qu'il avait pris, et sans attendre leur décision, il écrivit au vizir en ces termes : « Ali-pacha Tébélen, je me félicite d'avoir » trompé un imposteur; je suis prêt à défendre ma patrie contre » un brigand tel que toi! Mon fils peut périr, mais je saurai le » venger avant de descendre au tombeau. Quelques Turcs, tels que » toi, disent que je suis un père sans pitié, qui ai sacrifié mon fils » à ma délivrance particulière. Mais réponds-moi : si tu te rendais » maître de nos montagnes, ne l'égorgerais-tu pas, ce fils, ainsi que » toute la population? Qui le vengerait alors? Libre maintenant, nous » pouvons être vainqueurs; ma femme, qui est encore jeune, me » laisse l'espérance d'avoir d'autres enfants. Si mon fils regrettait » d'être sacrifié pour la patrie, il serait indigne de vivre et de porter » mon nom. Consomme donc ton crime, perfide, je suis impatient » de me venger.

» Moi, ton ennemi juré,

» TZAVELLAS. »

Cette lettre en imposa au satrape. Tzavellas et sa femme Moscho, prirent les armes ; furieux comme des lions, leur valeur et leur audace obligèrent Ali-pacha, après trois ans de représailles et de combats, à rendre leur fils et les Souliotes qu'il avait pris en traître. Après avoir obtenu cette réparation éclatante, Tzavellas, épuisé par les fatigues de la guerre, mourut en léguant par testament à son fils Photos, le soin de sa mère et de sa vengeance.

A cette époque, Ali-pacha se trouvait impliqué dans une affaire qui compromettait son existence politique. Dès l'année précédente, il n'avait pas reçu les firmans d'investiture que la Porte accorde à ses délégués. Elle sortait d'une guerre étrangère [1], pendant laquelle son pacha, profitant du désordre qui agitait l'empire, s'était agrandi et fortifié aux dépens de ses voisins. En même temps que ces méfaits étaient connus à Constantinople, on savait qu'il avait eu des rapports avec plusieurs émissaires de la Russie. Il avait en outre reçu chez lui Pangalos de Zéa, Sotiris de Vostitza ; et on s'était saisi d'une correspondance qui dévoilait ses trames. Il restait ainsi prévenu d'avoir voulu se rendre indépendant, en se faisant déclarer prince de la Grèce. Ce projet, tout insensé qu'il était alors, vu l'insuffisance de ses moyens, fut jugé autrement dans le divan, et on crut pouvoir lui demander compte de sa félonie. Ali nia ce dont on l'accusait, dévouant sa tête, si on parvenait à lui prouver qu'il eût jamais signé quelque écrit pareil à ceux qu'on supposait. Comme on avait en main des preuves matérielles revêtues de son sceau [2], sultan Sélim, afin de le confondre, expédia à Janina un capigi-bachi [3], chargé de poursuivre cette importante procédure.

L'officier du sultan, étant arrivé auprès d'Ali-pacha, mit sous ses

[1] La paix avait été signée à Iassy le 15 du mois Zémadzielével 1206, correspondant au 9 janvier 1792.

[2] Les Turcs paraissent avoir emprunté des Romains l'usage de signer leurs écritures privées et publiques avec un sceau; les vizirs, pachas, cadis, et autres employés du gouvernement, ont des doubles de leurs cachets déposés à la chancellerie d'État à Constantinople, qui servent à vérifier l'authenticité de cette griffe.

[3] Capigi. Ces huissiers, au nombre de huit cents, gardent les deux premières portes du sérail.

L'un des plus anciens capigis suit le sultan lorsqu'il paraît en public. D'autres sont employés auprès des tribunaux en qualité d'huissiers audienciers, pour citer les plaideurs. Enfin on donne ce nom aux écuyers et aux muets même qui se tiennent aux portes du sérail.

yeux les pièces authentiques de ses intelligences avec les ennemis de l'État ; et, cette fois, la vérité parut triompher. « Je suis, dit Ali,
» coupable aux yeux de sa hautesse ; ce sceau est le mien, mais le
» corps de l'écriture n'est pas celui de mes secrétaires; on aura sur-
» pris mon cachet pour signer de pareilles pièces, afin de me perdre.
» Je vous prie de m'accorder quelques jours pour tâcher de découvrir
» le mystère d'iniquité, qui me compromet aux yeux de mon maître
» et de tous les fidèles musulmans. Que Dieu veuille me mettre sur
» la voie qui éclairera mon innocence, car je suis pur comme la lu-
» mière du soleil, quoique tout dépose contre moi. »

Après cette conférence, Ali, feignant de procéder à une enquête secrète, avisa aux moyens de sortir d'embarras d'une manière légale, et, s'il n'en trouvait pas, à tâcher de corrompre le capigi-bachi, ou bien à se défaire de sa personne. Cette dernière mesure eût été l'œuvre du désespoir ; il était préférable de recourir à la ruse : enfin son génie fécond en ressources le tira d'un des plus grands embarras dans lesquels il se fût encore trouvé.

Il appela un Grec, auquel il fit part de son dessein, sans lui en dévoiler l'importance. « Je t'ai toujours aimé, lui dit-il, tu le sais ;
» et le moment de faire ta fortune est arrivé. A dater de ce jour,
» tu es mon fils ; tes enfants sont les miens, et, pour prix de mes
» bienfaits, je n'exige qu'un faible service. Je ne te parle pas de l'o-
» béissance que tout sujet doit à son maître ; il ne s'agit ici de nuire
» à personne, chose au reste qui ne serait pas à la charge de ta
» conscience [1]; mais d'une affaire de forme de laquelle je veux me
» tirer avec honneur. Tu connais ce capigi-bachi, arrivé ces jours
» derniers ; il a apporté certains papiers souscrits de mon sceau,
» dont on veut se servir, afin de me harceler pour me tirer de l'ar-
» gent. J'en ai trop donné jusqu'à présent ; et cette fois au moins je
» veux, sans bourse délier, si ce n'est pour un bon serviteur tel que
» toi, le réduire au silence. Pour cela, j'ai pensé, mon fils, qu'il
» fallait te rendre au mékémé (tribunal) quand je t'en avertirai,

[1] Le système de l'obéissance passive ne laisse ni volonté ni conscience aux sujets, qui peuvent ainsi voler, empoisonner, assassiner sans remords, en disant, pour leur justification : *Le maître l'a ordonné.* Cette morale réagit même sur les conventions privées, dans lesquelles on stipule toujours : *sauf le commandement du maître*; maxime qui ouvre la porte à toutes les fraudes. Dans l'antiquité, on ne faisait intervenir que *le pouvoir de Jupiter et de son tonnerre*, Πόῤῥω Διός τε καὶ κεραυνοῦ. (Synes. orat. de regn. page 11.)

» et y déclarer, en présence de l'officier du sultan et du cadi, que » tu es l'auteur des lettres qu'on m'attribue, et que tu t'es servi, » sans autorisation, de mon cachet, afin de leur donner un caractère officiel. »

A ces mots, le Grec pâlit, et voulut répliquer... « Que crains-tu, » mon bien-aimé ? parle, ne suis-je pas ton bon maître ? tu acquiers » à jamais ma bienveillance. Que pourrais-tu redouter, quand je te » protége ? le capigi-bachi a-t-il quelque autorité ? j'ai fait jeter » vingt de ses pareils dans le lac ; oserait-il entreprendre quelque » chose ici sans ma permission ? Ali-pacha n'est pas encore descendu » au point de laisser empiéter sur ses droits ; et s'il aime à avoir de » l'obligation à ses sujets, il sait les récompenser, sans s'abaisser jamais vis-à-vis d'eux jusqu'à la prière. Je ne suis pas dans de pareils » termes avec toi ; je connais ton dévouement ; et, pour te prouver » à quel point j'en suis convaincu, je te jure, s'il te restait des doutes, » au nom de mon prophète, sur ma tête et celle de mes fils, qu'il » ne t'arrivera rien de fâcheux de la part de l'officier de la Porte. » Garde-toi surtout de parler de ce que je te confie, afin que notre » affaire réussisse. »

Le Grec, courbé sous le glaive du satrape, auquel il ne pouvait échapper, ébranlé par ses promesses, et placé dans une alternative déplorable, promit de porter le témoignage que le tyran arrachait à sa conscience. C'était ce que celui-ci voulait ; et, après cet accord, Ali manda le capigi-bachi, auquel il dit, avec l'accent de la plus profonde émotion : « J'ai découvert enfin la trame infernale ourdie contre moi. » C'était l'œuvre d'un homme soudoyé par les implacables ennemis » de l'empire, un agent de la Russie. Il est en mon pouvoir et je lui » ai fait espérer sa grâce, à condition qu'il révélerait tout devant la » justice. Veuillez donc vous rendre auprès du cadi ; qu'il rassemble » les juges et les primats de la ville, afin qu'on entende la déposition » du coupable, et que la vérité triomphe. »

Le capigi-bachi s'étant transporté au tribunal, le Grec, tremblant, y comparut ; et chacun fit silence. — « Connais-tu cette écriture ? » lui demanda le cadi. « C'est la mienne.—Ce sceau ?—C'est celui d'Ali- » pacha, mon maître. — Comment se trouve-t-il apposé au bas de » cette lettre ? — Seigneur, c'est de mon chef que je l'y ai mis, en » abusant de la confiance du pacha, qui me le laissait parfois, pour » signer ses ordres. —Cela suffit, retire-toi. »

Ali, inquiet du succès de son intrigue, s'était acheminé vers la maison du cadi ; et il entrait dans la cour, lorsqu'un signal d'Abas, son bélouk-bachi, lui apprit que l'affaire était terminée à sa satisfaction. Comme celui-ci avait le mot, il saisit en même temps le malheureux Grec, qui sortait de l'audience ; ses sbires poussent des cris qui étouffent sa voix, et il est pendu, sans avoir pu se faire entendre.

Le satrape monte alors l'escalier, et il se présente aux juges, auxquels il demande le résultat de leur information ; on lui répond par une acclamation. « Eh bien, poursuit-il, le criminel auteur de la
» félonie qui pesait sur ma tête n'est plus, je viens de le faire pendre.
» Puissent être punis et périr ainsi tous les ennemis de notre glo-
» rieux sultan. »

On dressa procès-verbal de ce qui s'était passé; et de riches cadeaux envoyés à plusieurs membres du divan, des présents donnés au capigi-bachi, firent que le Grand Seigneur, abusé, consentit à rendre à son satrape de Janina une confiance qu'il n'avait jamais méritée.

CHAPITRE IV.

Ali extermine les Turcs de Bossigrad. — Révolte du vizir de Scodra. — Parti qu'Ali tire de cet événement. — Il appelle les armatolis à son secours. — Noms de leurs principaux chefs. — Devient jaloux de Paléopoulo. — Massacre des Osmanlis par les Guègues. — Premiers symptômes de mécontentement de Passevend Oglou. — Anarchie dans la Romélie — et dans l'empire ottoman. — Paix avec la Russie. — Mort de Catherine II. — Alarmes du divan. — Rassuré par les conseils de MM. Descorches et Mouradjea d'Ohsson. — Premier cri de liberté entendu dans la Grèce. — Apparition de Rigas ; — ses projets ; — entraîne Passevend Oglou dans son parti ; — se retire à Vienne. — Corfou occupé par les Français. — Mission de l'adjudant général Rose à Janina ; — s'y marie. — Fêtes. — Carmagnole dansée. — — Destruction des peuplades chrétiennes de Saint-Basile. — Férocité de Jousouf Arabe. — Révolte de Passevend Oglou. — Ali marche vers le Danube. — Première idée d'établir le nizam dgedid, ou milice régulière. — Expédition des Français en Égypte. — Ali revient en Épire à cette nouvelle. — Arrestation de l'adjudant général Rose. — Combat de Nicopolis. — Défaite des Français. — Traits de bravoure de plusieurs officiers, — de Gabori et de Richemont. — Héroïsme maternel d'une Française. — Assassinat des Prévésans à Salagora. — Dévouement d'un Ithacien. — Prisonniers français conduits à Constantinople. — Astuce d'Ali. — Parga sauvée par les Russes. — Nelson envoie complimenter le satrape. — Révélation des complots de Rigas. — Sa fin tragique.

Tout prospérait à Ali-pacha, quoique sa fourbe fût connue et avouée de ceux mêmes qui avaient intérêt à la taire. Plus il avançait dans sa carrière, plus il était persuadé que l'audace élève celui qui sait tout braver dans un pays où la volonté d'un seul est l'État et la loi, et où les lois sont plus particulièrement encore que dans les républiques, terribles, et pour ainsi dire viagères. Cependant, afin de suivre les errements fallacieux dont il couvrait ses desseins, il feignit de déférer au vœu du divan, en se mettant à la poursuite des voleurs qui désolaient la Romélie. En sa qualité de grand prévôt des routes, il entrait dans ses attributions de les réprimer; et il dirigea ses attaques contre les habitants de Bossigrad [1], dont les déportements étaient connus jusqu'à Constantinople. Il confia en conséquence, le soin de les réduire, à Paléopoulo et à Canavos, au grand scandale des Alba-

[1] Voyez tome II, ch. 55, du Voyage dans la Grèce.

nais mahométans, irrités d'être commandés par deux chrétiens, et accoutumés surtout à ne voir dans le brigandage que l'exercice d'un droit naturel. Aussi cette entreprise fut-elle sans succès ; et Ali, loin d'en témoigner du mécontentement, envoya complimenter les Bossigradiens sur leur bravoure. Il leur députa Noutza Macry-Mitchis, qui leur remit une lettre par laquelle il leur mandait, « qu'admirateur
» sincère de leur courage, il désirait les compter au nombre de ses
» serviteurs, en leur offrant, s'ils voulaient entrer à sa solde, de leur
» donner des emplois agréables et lucratifs ! »

Séduit par cette offre, et surtout par l'appât du gain, les Schypetars de Bossigrad se rendirent auprès d'Ali-pacha, qui, en les caressant et en les comblant de ses dons, eut bientôt dégarni leur ville de ses plus braves défenseurs. Chaque jour voyait arriver à Janina quelque heureux mortel, qui ne manquait jamais d'être avantageusement pourvu. Mais pendant ce temps, le tyran marchait à son but ; et au moment où tout paraissait réconcilié, un corps de ses troupes d'élite, commandé par Jousouf, Arabe, pénétra dans Bossigrad, et fit main basse sur ses habitants. L'impitoyable mulâtre donna pour la première fois, aux Macédoniens, le spectacle d'hommes enduits de poix, brûlés vifs, de prisonniers torturés avec des tenailles rougies à blanc, et de vingt malheureux empalés et rôtis au milieu d'une double ligne de bûchers.

Les peuplades albanaises des monts Devols furent épouvantées, et crurent que l'ange exterminateur était descendu dans les vallées, où ils se regardaient jusqu'alors comme invincibles. On apprit ces nouvelles en même temps que les supplices des Bossigradiens, auxquels le pacha avait donné charges et emplois : tous, sans exception, passèrent par la main du bourreau. Telle fut la fin d'une peuplade intrépide, heureuse dans sa barbarie, dont la destruction ouvrit au pacha le chemin du canton de Caulonias, position importante, qui lui donnait entrée dans la moyenne et la haute Albanie, qu'il ne tarda pas à envahir du côté de l'Illyrie macédonienne.

Au temps où finissait cette expédition du satrape contre les Bossigradiens, l'Albanie supérieure, habitée par les peuplades féroces de Gog, éprouvait un de ces orages politiques qui agitent souvent la Turquie. Scodra était le centre de la rébellion ; et Mahmoud-Basaklia, son vizir, avait, à force de désordres publics, encouru la disgrâce de la Porte Ottomane, qui l'avait déclaré fermanli, ou excommunié,

et mis au ban de l'empire. La première partie de cet arrêt, regardé autrefois chez les Turcs, ainsi que parmi nos ancêtres[1], comme plus grand que les supplices, ne suffisant plus aujourd'hui pour attirer le châtiment sur la tête des rebelles, les pachas, les beys, ayans, et autres tenanciers relevant du Romili-Vali-cy, reçurent l'ordre de marcher contre Cara-Mahmoud, épithète ajoutée à son nom, pour marquer sa réprobation.

Ali, qui se trouvait appelé dans cette ligue, y voyant un but applicable à ses intérêts, ne fut pas un des derniers à entrer en campagne, parce qu'il pouvait, en paraissant agir pour la cause impériale, piller, et s'agrandir, sans crainte de se compromettre vis-à-vis du sultan. On allait se mesurer contre des mahométans, et, selon sa politique, il ne manqua pas d'appeler sous ses drapeaux les armatolis. Tous les capitaines du mont Olympe, de l'Othryx, de l'Étolie et de la Cassiopie, accoururent, et Paléopoulo avec son beau-frère Canavos parut à la tête du drapeau des vieux chrétiens de la Hellade. On s'achemina à travers les vallées du Pinde, en suivant la direction du canton de Caulonias, pour éviter de se joindre au Romili-Vali-cy, qui avait pris le chemin des Dibres. Ali évitait, par ce moyen, de se trouver sous les ordres de ce Béglier-bey; et, chemin faisant, il réduisit plusieurs bourgades des peuplades schypes, à l'attaque desquelles Paléopoulo donna tant de preuves de courage que les soldats du pacha conçurent pour lui une affection extraordinaire. Son nom devint le sujet des chants guerriers des Épirotes; et, comme il n'y a pas d'esprits plus susceptibles de jalousie que ceux qui n'ont point un mérite égal à leur rang, Ali conçut contre lui une envie que son ambition, qui rapportait tout à ses vues, put seule lui faire dissimuler.

Il ne fut pas moins jaloux de la valeur brillante que Canavos, Euthyme Blacavas, Boucovallas, et Christakis de Prévésa, déployèrent à la prise de Ghéortcha, et à l'assaut d'Ochrida, ville alors dépendante de Scodra, qui fut emportée par escalade et le sabre à la main, à la manière des anciens soldats de Scander-Beg. Suivant sa coutume, le pacha fit égorger les vaincus par ses Iapyges; et tirant de l'obscurité un nommé Dgéladin-bey, auquel il donna en mariage sa nièce, veuve de Mourad-bey de Cleïsoura, qu'il avait assassiné, il lui conféra le gouvernement de cette place, dont il ne s'est plus dessaisi. Tels furent les

[1] Voyez Cæs. de Bell. Gall., lib. VI, ch. 13.

services qu'Ali-pacha rendit au Grand Seigneur, dans cette campagne, et il rentra à Janina avec le projet formel (révélation que je tiens de sa bouche criminelle) d'exterminer en détail les armatolis et leurs chefs.

La guerre contre le pacha de Scodra ne présenta pas d'autres événements remarquables pour Ali, mais ce que nous ne connaissons pas assez en détail, pour en rendre compte avec exactitude, ce fut la courageuse résistance de Cara-Mahmoud. Renfermé avec soixante et douze hommes dans le château de Scodra, il résista à plus de vingt mille hommes des troupes du sultan qu'il parvint à faire massacrer, en fomentant une insurrection générale des Guègues et des Merdites, fatigués des excès des Turcs. Un même jour vit renouveler les scènes de carnage dont la Sicile fut deux fois le théâtre, au temps des prospérités militaires de Carthage [1] et de la France. La Porte, comprenant alors qu'il lui était impossible de soumettre ce pacha, le maintint dans ses honneurs, et lui conféra, de plus, le titre de Romili-Vali-cy, qu'elle ôta à celui qui n'avait pas su ou pu réduire cet homme intrépide, réservé à périr sous les coups des Monténégrins [2]. Ainsi, la rébellion triomphante reçut le prix de la fidélité malheureuse.

Cette conduite, qui nous paraît étrange et dont on ne voit guère d'exemples que dans les monarchies de l'Orient, est le coup d'État ordinaire du cabinet ottoman, dont la politique consiste, en pareil cas, à récompenser ceux qu'il ne peut soumettre, croyant les gagner par ce moyen, et couvrir l'honneur du souverain. C'est aussi le terme ordinaire des prétentions des sujets les plus ambitieux, convaincus qu'ils peuvent tout entreprendre, excepté de parvenir à l'empire, l'immutabilité de la dynastie ottomane étant une maxime d'État à jamais consacrée par les Turcs.

L'occupation d'Ochrida devenait de la plus grande importance pour Ali-pacha, qui, débordant, au nord, les possessions d'Ibrahim de Bérat, lui permettait de l'inquiéter de toutes parts, excepté du côté

[1] Le premier exemple de ces massacres arriva en Sicile, dans la XCV[e] olympiade, l'an de la fondation de Carthage 485. Diodore de Sicile, livre XIV, ch. 14; avant J.-C. 398.

[2] Il fut pris en 1795, dans les gorges de Cettigné, par les troupes de Pierre Pétrovitch, évêque ou vladika du Montenegro, qui commandait en personne dans cette journée. On lui trancha la tête, qu'on voit encore dans la chambre du vladika, au couvent de Cettigné, qui est sa résidence habituelle.

de la mer. Il allait entreprendre l'exécution de ce projet; mais il dut en ajourner l'exécution, afin d'observer les desseins de Cara-Mahmoud sous les ordres duquel il se trouvait placé, à cause du titre de Romili-Vali-cy, qu'on venait de lui conférer. Il s'occupa donc à fermer à ce vizir devenu séraskier de Romélie la route de Monastir, en lui opposant une ligue composée des principaux beys de la Macédoine Cis-Axienne. Ces intrigues auraient pu déterminer l'autorité à prendre quelques mesures énergiques; mais le sultan feignit de les ignorer, afin de porter son attention vers Passevend Oglou, qui venait d'arborer l'étendard de la révolte sur les remparts de Vidin.

Dans les gouvernements modérés il y a un droit de naissance, de cité, de patrie, qui, en unissant les sujets aux princes, est le gage le plus sûr de leur fidélité. Dans les États absolus, où un eunuque, des esclaves achetés à prix d'argent, et tout ce qu'il y a de plus abject dans la société, est compté sur le pied de l'égalité pour parvenir aux emplois, on ne peut s'attendre qu'à un choc perpétuel d'ambitions et d'intérêts. Sélim III, en parvenant au trône, avait senti les vices d'une pareille administration sous ses rapports les plus importants. Doué de plus de prévoyance que son prédécesseur, il ne considérait la paix avec la Russie que comme une suspension d'armes. Aussi, au milieu des fêtes célébrées à ce sujet à Constantinople, parut-il consterné d'un événement que la soldatesque célébrait avec enthousiasme, parce que le prix du pain et du riz était baissé de quelques centimes.

Sélim portait avec autant de douleur ses regards vers la Syrie révoltée. L'Égypte était en proie aux brigandages des mameluks; les Wahabites, maîtres du Nedgib, menaçaient la Mecque et Médine; la Romélie était infestée de haïdouts ou voleurs de grands chemins; l'Archipel, inondé de pirates; lorsqu'on découvrit que les agents secrets du cabinet de Pétersbourg étaient les auteurs de ces menées anarchiques. Les idées révolutionnaires, qui étaient alors en France au plus haut point d'exaltation, fermentaient en même temps dans quelques têtes musulmanes ravies d'apprendre le renversement des autels dans l'antique patrie des rois très-chrétiens. A la faveur de ces idées nouvelles, des jacobins, échappés de Marseille, avaient planté l'arbre de la liberté et montré le bonnet rouge à Péra. Cependant ces manœuvres n'étaient pas ce que redoutait le divan; la Russie seule était l'objet de ses alarmes.

Au point où les choses étaient arrivées, la Porte Ottomane s'attendait à une rupture avec cette puissance. L'ambassadeur de Catherine, qui élevait chaque jour de nouvelles prétentions, demandait le libre passage des vaisseaux de guerre russes par les Dardanelles, le payement des frais de la dernière guerre auquel son gouvernement avait renoncé, l'expulsion des Français et des Polonais de la Turquie, et une déclaration formelle que le sultan renonçait à s'immiscer dans les affaires de la Pologne.

Le divan était ébranlé, lorsque les ministres de France et de Suède, Descorches et Mouradjea d'Ohsson, lui ayant rendu le courage nécessaire pour résister, Sélim III fit notifier à l'envoyé de Russie un refus positif à ses demandes; et quelques milliers de bourses qu'il fit délivrer à la légation moscovite terminèrent des débats dont on n'entendit plus parler. Bientôt après les haïdouts, qui avaient osé, au mois de février 1794, menacer Andrinople, furent battus par Akir-pacha, beglier-bey de Romélie [1].

Le divan crut au retour de cette douce léthargie, qui ne lui laissait voir depuis longtemps ses peuples esclaves, que dans les misérables chargés de les opprimer. La mort de Catherine II lui permettait d'espérer que ses troupes, qui avaient franchi les limites de la Perse du côté du Caucase, rentreraient dans leurs positions, quand un cri, depuis longtemps ignoré dans la terre classique, retentit aux bords du Danube. Ses accents vainqueurs annonçaient à la Grèce asservie de nouvelles destinées! Le Thessalien Rigas avait retrouvé la lyre de Tyrtée et son enthousiasme, l'étincelle poétique de Pindare, la voix tonnante de Démosthène, et le compas d'Euclide.

Né à Vélestina, dans la Magnésie, en 1753, le précurseur de la liberté avait, à l'exemple de Platon, embrassé la carrière du commerce, pour obtenir l'initiation aux lumières qui devaient servir au développement de ses projets.

Arrivé en 1790 à Bukarest, Rigas n'eut pas plutôt appris les langues anciennes de la Grèce et de Rome, le français, l'italien et l'allemand, qu'il appliqua ces connaissances aux intérêts de sa belle et malheureuse patrie. Né poëte, devenu littérateur et géomètre, on le vit, au bout d'un noviciat de six ans, improviser des chants

[1] Béglier-bey prince des princes. On appelle ainsi les gouverneurs des grandes provinces qui ont sous eux d'autres gouverneurs.

guerriers [1], tracer des cartes géographiques [2], et ébaucher une chronologie, en resserrant dans le cadre le plus circonscrit les connaissances qu'il voulait répandre parmi ses compatriotes. Hymnes patriotiques, traductions [3], tables topographiques, éphémérides, tous ses travaux se rapportaient à une idée dominante : l'affranchissement de la Grèce. Non moins habile à tirer parti des mécontentements publics ou privés, il s'occupait en même temps à organiser une *synomotie* ou *conjuration* contre le despotisme ; et il eut à s'applaudir de ses succès. Son éloquence et la considération qu'il acquit ne tardèrent pas à lui procurer le concours d'un grand nombre d'archevêques, d'évêques, d'archontes, de capitalistes, et d'étrangers de distinction. Mais, ce qui ne pouvait être que l'ouvrage d'un homme de génie, ce fut d'attirer dans son parti une foule de Turcs de Constantinople déjà travaillés par les novateurs français, et d'enrôler dans la vaste conspiration qu'il ourdissait le fameux pacha de Vidin, Passevend Oglou.

Rigas avait conçu le dessein de faire servir ce rebelle fameux de pivot au mouvement insurrectionnel qu'il méditait ; mais ce rôle était réservé au satrape de Janina, qui n'était lui-même appelé qu'à être le mobile de la régénération de la Hellade. Ce fut après avoir tracé le cadre de son entreprise qu'il se retira à Vienne, afin d'étendre ses correspondances avec ses compatriotes qui se trouvaient à l'étranger. On en comptait quelques-uns en France, un grand nombre à Venise, à Padoue, dans les universités d'Allemagne, et dix-huit mille employés sous les drapeaux ou dans les administrations de l'empereur de Russie. Tous furent invités au grand secret de la *sainte épanastasie*, ou *insurrection*, tous avaient le mot de passe : *Victoire à la croix !...* Alors Passevend Oglou jeta au feu les firmans qu'il tenait du sultan, en déclarant qu'il ne connaissait plus de pouvoir légitime que la volonté du peuple et son épée. Cette déclaration fut reçue à Constanti-

[1] C'était le Δεῦτε, παῖδες τῶν Ἑλλήνων, qui est une imitation de *la Marseillaise*. Il la traduisit à la sollicitation d'un général français, alors républicain fougueux, devenu depuis un personnage auguste.

[2] C'est la carte de la Turquie d'Europe et des Iles en douze feuilles, exécutée aux depens des négociants grecs, ouvrage incorrect, mais considérable pour le travail et les frais qu'il a nécessités.

[3] Ses traductions sont une partie du voyage d'Anacharsis; un traité de tactique militaire ; un traité élémentaire du physique à l'usage des gens du monde ; quelques romans, tels que les Amants délicats et la Bergère des Alpes.

nople, de la part du divan, avec cette inquiétude vague qui caractérise des ministres accoutumés à ne trouver un remède aux commotions politiques que dans le bénéfice du temps.

C'est le propre des États despotiques d'être en proie aux rébellions. L'histoire ottomane ne parle que d'incendies, expression ordinaire de la volonté des bandes armées de la capitale et signal des régicides; elle n'est remplie que du récit des révoltes des satrapes; jamais il n'y est question du peuple; et, si on jugeait du vrai possible par le vrai connu, on ne pourrait croire qu'un pareil gouvernement existe encore au dix-neuvième siècle. La tyrannie, cependant, n'est pas le pire des maux. Quelque vicieuse que soit son essence, le centre de son action est supérieur à la force des ligues anarchiques, dont les passions paralysent les moyens destinés à faire leurs succès.

Ali, mû par une volonté dominante, indifférent sur le choix des moyens, toujours prêt à commettre des crimes, sans cesse dirigé vers un but, empiétait méthodiquement pour se fortifier avec régularité, sans que les Souliotes imprévoyants fissent attention à l'accroissement de sa puissance. Ainsi au lieu de profiter de son absence, pendant sa campagne dans la haute Albanie, pour attaquer Janina, dont il avait laissé la surveillance à ses fils Mouctar et Véli, alors jeunes et sans expérience, les Souliotes se contentèrent d'exercer des rapines qui tournaient au profit de quelques individus, sans être avantageuses à la chose publique. La révolte du pacha de Vidin pouvait également être favorable à leurs intérêts; ils avaient reçu des communications de Rigas, qui leur avait envoyé quelques-uns de ses affidés, lorsqu'un événement inattendu attira l'attention générale des Épirotes d'un autre côté.

La république de Venise avait été effacée du rang des puissances de l'Europe, et le traité de Campo-Formio donnait à la France l'archipel Ionien avec ses dépendances en terre ferme. Cette nouvelle circulait dans la Grèce, lorsque, le 26 juin 1797 (9 messidor an V), un littérateur plein d'avenir, brillant de jeunesse, M. Arnault, vint, au nom de la France victorieuse, arborer son pavillon couronné de lauriers héréditaires, sur les donjons de l'antique acropole de Corcyre[1].

[1] Cinq jours après cette prise de possession, le 15 messidor an V (5 juillet 1797), le général Gentili consomma l'occupation. Il trouva dans la place de Corfou 510 bouches à feu, et pour garnison, dans les Sept Iles et dépendances, 3828 soldats vénitiens. *Correspondance inédite de Napoléon Bonaparte*, tome II, page 424.

pour savoir l'impres-
dans les mers de l'Ionie.
parmi les nations. Trop
la fortune, et croyant
aient comme des libé-
ons, l'adjudant général
reçut de ses mains la co-

dans la personne de l'enfant
it que le missionnaire de
sion à cet apôtre des doc-
de son inexpérience pour
. jamais le meilleur ami des
fêtes, et, s'emparant de son
, il lui fit épouser Zoïtza,
renommée par sa beauté entre
s peut se vanter de posséder
république née au sein des tem-
le château du lac où se célé-
aux yeux noirs; l'archevêque
, fils aîné d'Ali, fut le parrain
urs trop fameux des saturnales
les fils du satrape et les Albanais,
parlait que d'égalité, et on traita
. gouverneur des îles Ioniennes,
: protocole si nouveau dans la
n n'a jamais pu le traduire en

dans le cabinet de Janina, et Ali,
demandes des républicains, leur
pour l'armée et le ravitaillement de
manda à être traité avec une récipro-
qu'il avançait à ses amis, qui ne
guère que la peine de le prendre

on se décida à Constantinople à servir
reconnue *par la considération spéciale*
d'Autriche, comme cela avait eu lieu

cette créance, on lui répondit, à sa manière,

à ses vassaux; mais on n'était pas tenu d'entrer dans ces détails. Il fallait rendre services pour services. Ses demandes semblaient marquées au coin de la modération. Il se plaignait sans amertume des mauvais procédés des Vénitiens qui n'avaient jamais cessé d'assister ses ennemis, et notamment les Acrocérauniens, en priant qu'on voulût bien se désister de cette politique aristocratique. Comme toute innovation était alors à la mode, on ne manqua pas de se départir des sages maximes de Venise; et des hommes qui se vantaient de combattre pour la liberté, permirent à un tyran de mettre des armements en mer, afin d'attaquer les peuplades indépendantes de Nivitza-Bouba et de Saint-Basile, qu'il ne pouvait réduire sans cette concession.

Ces deux bourgades, situées dans la chaîne maritime des monts Cérauniens [1] étaient libres, sous la protection du visir de Bérat, auquel elles payaient une légère redevance. Leurs habitants, par suite d'usages anciens, s'expatriaient pour servir dans le régiment royal macédonien, sous les drapeaux des Bourbons de Naples, sans jamais perdre de vue leurs montagnes, dans lesquelles ils rentraient au terme de leur carrière militaire. Unis à la ligue des Schypetars par le fait, ils ne participaient que rarement aux intrigues des autres cantons, se contentant de prendre les armes quand on les attaquait, ou lorsque la cause publique l'exigeait; et, satisfaits de leur sort, ils vivaient de leurs épargnes, de leurs pensions de retraite, et des fruits de leur territoire.

Cette condition était trop prospère pour n'avoir pas excité l'envie du satrape de Janina; car l'indépendance de ces cantons faisait son tourment. Il cherchait depuis longtemps à en altérer la tranquillité pour les accabler; mais, les Vénitiens qui regardaient l'Adriatique comme une *mer close*, en vertu de la donation de je ne sais quel pape, l'avaient toujours empêché de faire sortir des armements. Ils exerçaient surtout une grande surveillance à cet égard, depuis qu'il avait obtenu de la Porte la possession, à titre de ferme, du vaivodilik d'Arta, qui lui donnait des ports dans le sein Ambracique. Du côté de la terre ferme, les Chamides s'opposaient à ses projets; et

que comme il ne payait pas les dettes de ses devanciers, ni même celles de son père, de même l'empire ne payait pas pour la république. L'observation ne lui fit pas plaisir; mais il dut s'en contenter.

[1] *Voyez* tome I, ch. 7, de mon Voyage dans la Grèce.

Moustapha, fils de Sélim, pacha de Delvino, que le Grand Seigneur avait rétabli dans l'emploi et les biens de son père, dont il avait trop tard reconnu l'innocence, lui fermait la route la plus directe de l'Acrocéraune. Ainsi, il ne restait à Ali que de tromper les Français, chose à laquelle il parvint en caressant les chimères de leurs chefs militaires [1]. On consentit à ce que le baïrac [2] ottoman parût dans le canal de Corfou, où il n'avait osé se montrer que pour couvrir quelques barques marchandes, depuis la victoire navale de Lépante, jour à jamais mémorable, qui vit le triomphe de la croix et la défaite du croissant.

Après avoir obtenu la permission qu'il souhaitait, Ali s'occupa du soin de son entreprise, avec cette sagacité qui consiste, disait-il souvent, *à employer tous les moyens contre son ennemi, ne fût-il qu'une fourmi*. Son expédition, dont le but était ignoré, préparée en secret au fond du golfe Ambracique, mit à la voile pendant la semaine sainte de l'année 1798, et arriva la veille de Pâques, après le coucher du soleil, dans une anse voisine de Louvoco, où le débarquement s'opéra en silence.

Les chrétiens du rit grec célèbrent la solennité de la Résurrection avec des cérémonies particulières. Les familles se convient et se rapprochent pour manger l'agneau; c'est la grande époque des mariages; les discordes cessent; dans les villes habitées par les Turcs, on élargit les prisonniers chrétiens, afin qu'ils puissent participer au banquet de famille [3], et la joie pénétrait même alors jusqu'au fond

[1] Il adressa à cette époque au général Bonaparte une lettre confiée aux soins du jeune Eugène Beauharnais, envoyé en mission à Corfou, où il arriva le premier dimanche de novembre 1797, au moment où on célébrait la fête de saint Spiridion. Il apportait la nouvelle de la réunion des îles Ioniennes à la république française, et la dépêche d'Ali dont il était porteur fut imprimée dans les journaux du temps. Dans un de ses voyages à Loroux, il écrivait au commandant français de Prévesa *qu'il était le plus fidèle disciple de la religion des jacobins, et qu'il voulait être initié au culte de la carmagnole*, car il croyait que c'était une religion nouvelle, *et, comme il me l'a dit depuis, un charme qui faisait triompher les armes des Français*. Par suite de ce penchant aux *bonnes doctrines*, le néophyte s'est jeté depuis dans les bras des *carbonari*.

[2] Les Turcs, qui n'accordent que leur mépris aux souverains de la chrétienté, donnent le nom de *patchaoûra* (*torchon*, ou *guenille*) aux pavillons de France, d'Angleterre, de Russie, etc.; et ils appellent le leur *baïrac*, la *bannière*.

[3] Ces jours, dans lesquels on relâche les prisonniers, sont également consacrés chez les Albanais par des trêves, qui retracent ce qu'on appelait parmi nos ancêtres *la paix de Dieu*.

des cachots du tyran de Janina. Par un usage qui remonte aux premiers siècles de l'Église [1], la liturgie qui ouvre cette phrase d'allégresse, appelée le *jour par excellence* [2], a lieu à minuit ; et quand le prêtre du fond du sanctuaire entonne le chant qui annonce la résurrection du Christ, la grâce semble descendre sur les fidèles, qui se donnent le baiser de paix, et se livrent aux transports de joie qu'inspire l'annonce du grand mystère.

Ces paroles venaient de retentir au milieu des chœurs des chrétiens ; des vierges et de jeunes Grecs, le front ceint du bandeau nuptial, attendaient l'instant du bonheur ; ils s'avançaient vers l'autel, lorsque les Turcs, qui s'étaient approchés à la faveur des ténèbres, enfoncent les portes des églises, et se précipitent comme des tigres altérés de sang sur des hommes sans défense. Les prêtres sont égorgés à l'autel ; les hommes, les femmes et les enfants tombent sous le fer des assassins, et ceux que le hasard épargne voient des tourbillons de flammes s'élever de leurs maisons. Épouvantés et ne sachant où fuir, les plus agiles, poursuivis à outrance, ne font que prolonger leur agonie, pour mourir de la main des bourreaux ; car dès que le jour parut, la lumière leur révéla la présence du féroce Jousouf Arabe, qui fit succéder les supplices aux massacres.

On remarqua, dans cette épouvantable catastrophe, une famille composée de quatorze individus pendus au même arbre, qu'on appela longtemps, à cause de cet événement, l'*Olivier des martyrs*. D'autres furent mis en pièces, ou brûlés vifs ; et on regardait comme une faveur la grâce d'être décapité. Ainsi furent exterminées les populations des deux principales bourgades de l'Acrocéraune, au nombre de six mille individus, et la terreur qu'inspira ce carnage amena la soumission de tous les villages de la côte jusqu'à Port Panorme, que le satrape fit fortifier, ainsi que le monastère de Saint-Basile, dont les religieux périrent par le glaive.

Au retentissement de la chute des tribus guerrières de l'Acrocéraune, les chrétiens de l'Épire murmurèrent contre le ciel sans se

[1] Cet usage est confirmé par Lactance : *Hæc est nox, quæ a nobis propter adventum regis ac Dei nostri, pervigilio celebratur* (lib. VII, c. 19). *Paschæ nox ideo pervigil dicitur, propter adventum regis ac domini nostri, ut tempus ejus resurrectionis nos non dormientes, sed vigilantes inveniat* (ISIDOR. lib VI, Origin., c. 16).

[2] La liturgie commence par ces paroles : Αὕτη ἡ ἡμέρα ἣν ἐποίησεν ὁ Κύριος, *Voici le jour que le Seigneur a fait.* (*Psal.* CXVIII, v. 24.)

rappeler que la Providence, après s'être servie des tyrans et de quelques méchants comme de bourreaux, les fait punir par leurs semblables, ainsi que les criminels dont le châtiment est nécessaire au gouvernement moral de l'univers.

Cet événement, qui n'avait coûté la vie qu'à des chrétiens regardés comme des demi-rebelles et des brigands, fut généralement agréable aux mahométans, et surtout au divan. Ainsi Ali-pacha acquit une réputation nouvelle de capacité par cet holocauste, qui lui valut l'épithète d'Arslan (lion) [1], dans les firmans de guerre qu'on lui adressa pour marcher contre Passevend Oglou. Il sortit alors de Janina, précédé d'un nom redouté, emmenant avec lui un corps de huit mille hommes, qu'il doubla au delà du Pinde, au moyen des contingents de la Macédoine, et il laissa le soin de son gouvernement à son fils Mouctar, qui était devenu capable de gérer les affaires de l'Épire.

Tenez-vous en garde contre le peuple, dit la sagesse orientale; *quand il a la force de parler, il a celle d'agir: veillez à ses discours: imposez-lui silence, et vous n'aurez pas à redouter ses actions. Heureux le roi qui gouverne ses sujets par le glaive et la terreur.* Le vertueux Sélim III, la postérité lui donnera ce surnom, convaincu que ces maximes de l'âge d'or du despotisme ne l'avaient pas empêché d'être battu par les infidèles, que les traités de paix éternelle avec la Russie n'avaient rien de durable, que l'empire ottoman, ébranlé par l'anarchie, touchait à son déclin, avait senti qu'au lieu du cordon des muets et du poignard des capigi-bachis, il fallait, pour régner, une armée disciplinée et des finances afin de l'alimenter. Il avait, en conséquence, décrété le Nizam-Dgédid ou milice régulière, et établi un nouvel impôt qui pesait particulièrement sur le vin, dont l'usage est interdit aux musulmans. Il n'en fallut pas davantage pour agiter l'uléma [1], qui ne boit que de l'eau, si l'on en croit ses casuistes, et ne

[1] Ce titre, moindre que celui de *gazi*, que j'expliquerai ailleurs, est une locution du protocole usité dans l'Orient, comme celle de *lion* de la tribu de Juda, donné à l'un des Machabées. L'individu auquel elle est adressée ne l'accole jamais à son nom; ce qui serait aussi ridicule que si un de nos généraux, qualifié de *brave* par le roi, ajoutait cette épithète à ses qualités honorifiques.

[1] Ulémas, ou docteurs de la loi. Ce corps se compose de trois classes : les juges, les interprètes de la loi, et les ministres du culte. Si l'on réfléchit qu'il y avait en 1805, à Constantinople seulement, 485 mosquées pour la prière du vendredi, et, en y comprenant les succursales, cinq mille mosquées ordinaires, on aura une faible idée du nombre de ces individus dotés par la superstition, qui défendent les *vieux us* (*Adet*) contre l'autorité, par les armes de la religion.

va surtout jamais à la guerre; et depuis le mufti jusqu'au dernier des sacristains ou muezzins, tous commencèrent à crier à l'innovation. Les janissaires hurlèrent et les pachas qui entrevoyaient la répression prochaine de leurs brigandages dans cette institution, s'attachèrent au parti de Passevend Oglou de Vidin, pour s'opposer à l'établissement de la milice régulière.

Le sultan, qui ne connaît guère le mécontentement public que quand il voit embraser des quartiers de Constantinople, avait mis le rebelle au ban de l'empire. Les premiers avantages obtenus par Akir-pacha avaient été bientôt suivis de revers, et Alo-pacha, beglier-bey de l'Anatolie, qu'on lui avait donné pour successeur n'ayant pas été plus heureux que son prédécesseur, la Porte Ottomane, après avoir ordonné de décapiter ces deux généraux, avait fait marcher le ban et l'arrière-ban de l'Asie mineure contre les rebelles de la Thrace qui avaient envahi la Valachie jusqu'aux environs de Bukarest. Mais ces succès étaient l'ouvrage de hordes fanatiques, plutôt que ceux d'un chef habile qui aurait été dirigé par des plans sagement médités, et Passevend Oglou était rentré dans ses limites dès que l'armée ottomane, forte de cent mille combattants, pénétra dans les vallées du mont Hémus.

Quarante pachas de l'Asie mineure et de l'Europe, accourus à l'ordre du sultan, se trouvaient campés devant Vidin, sous le commandement de Kutchuk Hussein capitan-pacha, chef de cette confédération de vice-rois, plus attentifs à s'observer qu'à combattre le proscrit [1],

[1] Le camp du capitan-pacha, composé de cette foule de vice-rois, formait autant de groupes qu'il y avait de pachas. Un seul occupait autant d'espace qu'il en aurait fallu à une division européenne trois fois plus nombreuse. L'armée ottomane s'étendait sur un cercle de plus de dix lieues de circonférence autour de la place. Quoique plusieurs camps fussent séparés par le Danube et des rivières assez considérables, ils n'avaient entre eux aucun pont de communication. Une partie des troupes était campée, et l'autre baraquée, mais le tout indistinctement, et les différentes armées confondues. L'artillerie de campagne, que les Turcs croyaient suffisante pour former un siége, était éparpillée ainsi que les chariots qui portaient les munitions. On établit cependant des batteries; mais on manquait tantôt de boulets, tantôt de bombes, et parfois de poudre. Une chose singulière, qui ne nuisait pas moins à l'attaque, c'est que chaque bouche à feu appartenait à un maître particulier, et ne tirait que lorsque celui-ci le jugeait à propos, et le propriétaire du canon ou du mortier restait à la batterie aussi longtemps qu'il permettait de s'en servir. — Voyez Precis des opérat. de la divis. française du Levant, par J. P. Bellaire, pages 29, 31. Paris, 1805.

... Égypte de l'armée française,

... sur les bords du Danube, ne ... de son fils Mouctar, par ... dans leurs dispositions frater- ... Ils venaient de se mettre en ... ur consul à l'Arta avait distribué ... commençaient à chanter *je ne* ... *Marseillaise*, traduit en grec par ... un peu exagérées, furent com- ... ottoman, et, prévoyant que la ... a France, il obtint sans peine du ... ner à Janina, où il arriva en poste, ... qui allaient éclater.

... met ottoman donne généralement à ... l'Etat, une fausseté d'autant plus ... aussi expansifs que quand ils dissi- ... qu'ils méditent quelque vengeance ... Etats, au lieu de sonner l'alarme, ... able aux Français, qui avaient cherché ... Vidin [2]. Il s'empressa d'écrire au gé- ... *les circonstances nouvelles* comme l'é- ... qu'il aurait pu souhaiter, afin de prouver ... dont il voulait rester l'allié. Il ne fallait ... ait ses troupes de Vidin et s'il en levait ... tention étant de garder une neutralité ... parait.

... qu'on lit tronqué et mutilé dans la traduc-

... envoyé de la part du général Chabot pour négo- ... laquelle il echoua complétement. « Je sais, lui dit ... Passevend Oglou, je fais une démarche qui ... position m'y contraint, et à moins que l'on ne me ... mille sequins, je ne puis desobeir. » — Précis ... pages 22 et 23.

... de Sommières a pris l'épisode d'une guerre ... pacha et les Monténégrins : il n'y a pas un mot ... dans son voyage au Monténégro. Le 22 sep- ... Français à Buthrotum. Enfin, jamais il n'a eu que ... pour faire inquiéter, par son entremise, le

Le général français, trompé par ses assurances, se laissa abuser sur les desseins du vizir, qui remplissait son devoir, en informant la Porte de ses négociations, et en se préparant à une guerre occasionnée par la plus injuste des agressions.

Certain d'avoir donné le change sur ses véritables intentions, Ali, qui aurait dû se présenter en brave, n'eut pas plutôt appris la déclaration de guerre du Grand Seigneur contre la république française [1], qu'il débuta par une lâche perfidie. Sans dénoncer les hostilités, il appela à une conférence, dans la ville de Philatès, l'adjudant général Rose, qu'il qualifiait du nom de frère, lui donna un splendide festin, à la suite duquel il lui fit mettre les menottes, et l'envoya chargé de chaînes à Janina, d'où il le fit bientôt après transférer à Constantinople [2]. Il n'y avait plus à se méprendre sur ses desseins; cependant comme on n'était pas en mesure de se venger, on persista à s'abuser jusqu'au moment où il s'empara de vive force du faible poste de Buthrotum. Après ce coup de main, Ali traversa aussitôt la Thesprotie à la tête de tous les agas de cette contrée et des deux Albanies qui joignirent leurs contingents à ses bandes, afin d'attaquer Prévésa.

On songea alors à prendre des mesures de défense à Corfou, où Gentili avait été remplacé par le général Chabot, qu'un brick expédié d'Égypte par le généralissime Bonaparte prévint, vers la fin de septembre, de se tenir sur ses gardes et de se préparer à la guerre.

Rien de plus fâcheux ne pouvait arriver à cette division militaire. Les commissaires civils du directoire, qui avaient succédé partout aux fougueux proconsuls de la Convention, étaient en discorde avec les généraux. La place n'était point approvisionnée, et au lieu de s'occuper de sa défense, on avait perdu le temps à planter des arbres de liberté, à installer des municipalités, à célébrer des bacchanales, et à alarmer les consciences, en insultant le clergé grec et romain. La châsse de saint Spiridion, ses lampes en vermeil, ses nombreux ex-voto, étaient menacés de passer au creuset; mais le cours des événements, en mettant fin au pouvoir des agents directoriaux, rendit

[1] La déclaration de guerre de la Porte contre la France est du 1er rebyul 1213 (10 septembre 1798).

[2] L'adjudant général Rose, né à Marseille, avait été élevé à Patras, en Morée, par son oncle, qui était consul du roi dans cette résidence; il avait environ soixante-quatre ans quand je le vis aux Sept-Tours, à Constantinople, où il mourut le 5 brumaire, 26 octobre 1799.

l'autorité tout entière aux gens d'épée, qui respectèrent le culte public, et reconquirent ainsi les suffrages des Ioniens. Cependant, par suite d'un orgueil honorable, mais mal entendu, on s'obstina à défendre Prévésa, en disant *qu'on aurait eu mauvaise opinion des vainqueurs de l'Italie, si on les avait vus se retirer devant les Albanais, au moment du danger*.

La France, qui n'a laissé que d'honorables souvenirs dans la Grèce, avait confié la défense de Prévésa et du territoire de Nicopolis à quatre cent quarante soldats français commandés par le général La Salcette [1]. Ce chef, arrivé au poste du danger, avait à peine organisé la garde municipale de Prévésa, et envoyé des munitions de guerre aux Souliotes, qui offraient de se ranger sous ses drapeaux, qu'il songea à la défense du poste avancé de Nicopolis. Le col de la presqu'île parut susceptible d'être défendu, l'enthousiasme des Grecs était au comble, et on se fit illusion. Parce qu'on avait été constamment heureux, on osa espérer la victoire! Mais à peine avait-on élevé une batterie, où M. Richemont, officier du génie, fit placer deux pièces de canon en fonte, seule artillerie de position du détachement, qu'on eut avis des approches de l'armée d'Ali-pacha.

Des traîtres qui le tenaient au courant des dispositions des Français préparaient ainsi leur défaite et leur propre perte. La nuit du 4 brumaire, on entendit dans les montagnes qui couronnent au nord la presqu'île, les glapissements des Iapyges albanais; et le général La Salcette se rendit sur le terrain aux premiers coups de fusil, qui furent tirés vers minuit. Il donna l'ordre de réunir les soldats disséminés; il fit prendre les armes à la garde municipale de Prévésa, et il établit sa ligne de bataille au nord de Nicopolis, en donnant la droite de son centre aux troupes grecques.

On résolut de recevoir l'ennemi dans cette position. Cependant les Souliotes annoncés et attendus ne paraissaient pas. On apercevait une incertitude sinistre dans les rangs des Prévésans auxiliaires; leur langage, naguère présomptueux, changeait, lorsqu'à trois heures du

[1] Les troupes gallo-grecques étaient fortes d'environ sept cents hommes, savoir :

Artilleurs.	18	440 Français.
Sapeurs	41	
Soldats.	381	
Souliotes.	60	260 Grecs.
Prévésans	200	
Total.	700 combattants.	

matin, la fusillade s'étant engagée de nouveau, le général crut devoir se porter à la redoute où quatre-vingts de ses soldats formaient un corps de réserve, les autres étant répandus par pelotons sur une échelle disproportionnée à leur nombre. On tirait par intervalles, lorsqu'au point du jour on aperçut les drapeaux d'Ali-pacha flottant sur les hauteurs de Mickalitchi, où il resta transi de frayeur, ainsi que je l'ai appris d'un de ses secrétaires, tandis que ses hordes, conduites par les agas de l'Albanie, se précipitaient dans la plaine. Un parti de Souliotes, qui parut à la gauche des Français, tira en l'air, et se sauva dans les montagnes; les Prévésans imitèrent leur exemple, en se débandant; et les Arnaoutes, profitant de cette double défection, étouffèrent le feu des canons du bataillon de la sixième demi-brigade. Ils montèrent à la redoute tête baissée, et le général, ainsi que le colonel Hotte, qui tua trois cavaliers ennemis de sa main, n'eurent que le temps d'arborer une écharpe blanche à la pointe d'une baïonnette, pour annoncer aux Turcs qu'ils se rendaient à discrétion.

En un moment, la campagne fut inondée de leurs bandes frénétiques, et la fureur, en divisant ses coups, n'en frappa que de plus homicides. Là périrent Verdier et Buchet, capitaines; Lanaud lieutenant; Guigny et Marchal sous-lieutenants. Chaque pan de mur où d'édifice romain de la ville d'Auguste devint un lieu de défense pour nos soldats, et l'ennemi dut sacrifier un grand nombre des siens pour les en débusquer. Quelques-uns même des Français parvinrent à se dégager, et quatorze chasseurs commandés par Lenoble, sous-lieutenant dans la sixième demi-brigade, se retiraient vers le port Vathy, lorsqu'ils furent assaillis par la garde municipale qui les avait trahis; leur heure fatale était marquée, et ils tombèrent au milieu de ces lâches ennemis, qu'ils chargèrent à la baïonnette, après avoir épuisé leurs munitions.

Les Prévésans, qui venaient d'égorger leurs défenseurs, espéraient en tirer avantage auprès d'Ali-pacha, lorsque des tourbillons de flammes et de fumée leur apprirent que ses troupes, conduits par Békir Dgiocador [1], les avaient devancés dans leur ville. Ils aperçoivent en même temps la mer couverte de barques chargées de femmes et d'enfants qui se réfugiaient à la plage d'Actium, ou vers

[1] Békir Dgiocador, Békir le joueur, surnom qu'il avait reçu à cause de sa passion effrénée pour le jeu.

Leucade, ... il le renverse sans vie d'un
lesquels ... ance pour venger son cama-
un Fra... ... semble à lui seul un pe-
Dès ... le temps de charger son
expédié ... Alors, un escadron entier
et Gir... contenance assurée repousse
qu'il ... entendu dire souvent, son
soldat ... cha, qui venait enfin de se
se jet... balle, au lieu d'atteindre le
de ma... de son écuyer. Alors une
raque ... sans lui faire aucune bles-
tout ... ses mains, fait reculer les
ren... devoir l'accabler; enfin, comme
app... vers les barbares, et sa baïon-
... d'un cheval qu'il frappe, le livre
dans ... les barbares.
vin... ... ures. Un coup de sabre lui fait
lieu ... est ensanglanté; on déchire ses
co... ... eveux pour lui trancher la tête,
à ... Margariti, suspend le coup fatal et

... en même temps cette mémorable
... Non moins courageuse que cette
... auquel elle redemandait son fils,
... soldat turc! Fuyant avec son enfant,
... guègue qui veut trancher la tête
... ment elle pousse des cris perçants,
... lui présente son sein en faisant signe
... musulman s'étonne, pâlit, laisse tomber
... à sa mère, lui ordonne par ses gestes de
... la ranime; elle côtoie en courant la
... barque chargée de fugitifs, qui la trans-

... de bataille, au milieu des hourras de la
... Richemont. Il fixe avec des yeux
... des têtes de nos vaillants soldats. Il
... leur physionomie couverte des voiles du
... leur jeunesse; hélas! *il a neigé sur les mon-*

tagnes[1]; les vétérans de notre gloire, échappés au fer d'Ali, couverts de cicatrices, n'offrent plus qu'une tête blanchie aux regards de la pitié publique ; et ces *volontaires*, qui méritèrent tant de couronnes civiques, sont réduits, la plupart, à demander le pain de l'aumône. Qu'est devenu Richemont? Trop heureux ceux qui ont vécu ! et vous, âmes généreuses, honneur de la France, puissent, à défaut de cippes et de monuments, mes faibles écrits transmettre votre souvenir à la postérité !

Après avoir savouré le plaisir du carnage, le pacha enjoint à Tahir et au vieux Abas, son père, de conduire à Janina les esclaves français chargés des têtes de leurs camarades, qu'on leur fit écorcher. Pour lui, il tourne aussitôt ses pas vers Prévésa, où il arrive pour arrêter l'incendie. Il s'empare du consulat de France, et, se réservant le privilége du meurtre, il fait publier l'ordre de suspendre les massacres.

L'archevêque Ignace d'Arta, qu'il conduisait avec lui pour persuader aux Grecs qu'il n'en voulait pas à leur religion, est appelé au conseil et chargé d'engager les chrétiens à rentrer dans leurs demeures, avec la garantie d'une entière sûreté. Ali écrit en même temps au gouverneur de Leucade, que ce qui vient de se passer est l'effet d'un malentendu, et qu'il s'est vu contraint de tirer l'épée, parce que les Français ayant dépassé la frontière, en occupant Nicopolis, il craignait qu'on ne l'accusât d'avoir vendu le territoire du sultan, s'il ne les avait repoussés de cette position.

Il donnait, dans une autre lettre, adressée au général Chabot, le détail de ce qui venait d'avoir lieu. Il se justifiait d'avoir arrêté l'adjudant général Rose[2], en disant que c'était afin d'avoir auprès de lui, sous le titre d'otage, un négociateur non avoué, dans le sein duquel il déposerait ses plus secrètes pensées. Il le priait en conséquence de renvoyer à Janina l'épouse de cet officier pour qu'il ne vécût pas séparé de la plus douce de ses consolations, et on y consentit. Enfin il terminait sa lettre en ces termes : « Il est des nécessités auxquelles » il faut se soumettre. Considérez ma position, et jugez-la impar- » tialement dans votre sagesse. La Porte a déclaré la guerre à votre » république. Je suis de plus informé que le sultan a conclu un traité

[1] Χιόνισε 'ς τὰ βουνά. J'ai conservé cette métaphore, que les Grecs emploient pour dire qu'un *homme a vieilli*.

[2] Il y avait en cela quelque chose de vrai ; car il ne se décida qu'après plusieurs sommations du divan, à envoyer ce prisonnier à Constantinople.

court à sa rencontre, et, évitant son choc, il le renverse sans vie d'un coup de baïonnette ; un second qui s'avance pour venger son camarade, tombe percé d'une balle. Richemont semble à lui seul un peloton de soldats; l'ennemi effrayé lui donne le temps de charger son fusil et de regagner le pilier du théâtre. Alors, un escadron entier voltige autour de ce noble soldat, dont la contenance assurée repousse le plus audacieux. Il réservait, lui ai-je entendu dire souvent, son dernier coup de feu pour Mouctar-pacha, qui venait enfin de se montrer. Il le reconnaît, l'ajuste, et la balle, au lieu d'atteindre le fils aîné du satrape, frappe et casse la cuisse de son écuyer. Alors une grêle de balles pleut sur Richemont, mais sans lui faire aucune blessure grave. Son arme qui étincelle entre ses mains, fait reculer les cavaliers qui se heurtent et semblent devoir l'accabler ; enfin, comme pressé de terminer la lutte, il s'élance vers les barbares, et sa baïonnette qui reste enfoncée dans la tête d'un cheval qu'il frappe, le livre sans défense à la rage sanguinaire des barbares.

En un instant, il est couvert de blessures. Un coup de sabre lui fait une plaie profonde au bras; son corps est ensanglanté; on déchire ses vêtements ; on l'enlève par les cheveux pour lui trancher la tête, lorsque Hassan Tchapari, aga de Margariti, suspend le coup fatal et sauve le brave des braves.

Une femme française illustrait en même temps cette mémorable journée par un trait de piété filiale. Non moins courageuse que cette mère agenouillée devant un lion auquel elle redemandait son fils, elle venait de fléchir le cœur d'un soldat turc ! Fuyant avec son enfant, elle est arrêtée par un Schypetar guègue qui veut trancher la tête de cette faible créature. Vainement elle pousse des cris perçants, lorsque tombant à ses pieds elle lui présente son sein en faisant signe au barbare de la percer.... Le musulman s'étonne, pâlit, laisse tomber son glaive, et, rendant l'enfant à sa mère, lui ordonne par ses gestes de fuir promptement. La tendresse la ranime ; elle côtoie en courant la plage, et on la reçoit sur une barque chargée de fugitifs, qui la transporte à Leucade.

Ali, descendu sur le champ de bataille, au milieu des hourras de la victoire, commande de respecter Richemont. Il fixe avec des yeux étonnés une pyramide composée des têtes de nos vaillants soldats. Il admire la sévère beauté de leur physionomie couverte des voiles du trépas. Il s'étonne de leur jeunesse ; hélas ! *il a neigé sur les mon-*

tagnes[1]: les vétérans de notre gloire, échappés au fer d'Ali, couverts de cicatrices, n'offrent plus qu'une tête blanchie aux regards de la pitié publique ; et ces *volontaires*, qui méritèrent tant de couronnes civiques, sont réduits, la plupart, à demander le pain de l'aumône. Qu'est devenu Richemont ? Trop heureux ceux qui ont vécu ! et vous, âmes généreuses, honneur de la France, puissent, à défaut de cippes et de monuments, mes faibles écrits transmettre votre souvenir à la postérité !

Après avoir savouré le plaisir du carnage, le pacha enjoint à Tahir et au vieux Abas, son père, de conduire à Janina les esclaves français chargés des têtes de leurs camarades, qu'on leur fit écorcher. Pour lui, il tourne aussitôt ses pas vers Prévésa, où il arrive pour arrêter l'incendie. Il s'empare du consulat de France, et, se réservant le privilége du meurtre, il fait publier l'ordre de suspendre les massacres.

L'archevêque Ignace d'Arta, qu'il conduisait avec lui pour persuader aux Grecs qu'il n'en voulait pas à leur religion, est appelé au conseil et chargé d'engager les chrétiens à rentrer dans leurs demeures, avec la garantie d'une entière sûreté. Ali écrit en même temps au gouverneur de Leucade, que ce qui vient de se passer est l'effet d'un malentendu, et qu'il s'est vu contraint de tirer l'épée, parce que les Français ayant dépassé la frontière, en occupant Nicopolis, il craignait qu'on ne l'accusât d'avoir vendu le territoire du sultan, s'il ne les avait repoussés de cette position.

Il donnait, dans une autre lettre, adressée au général Chabot, le détail de ce qui venait d'avoir lieu. Il se justifiait d'avoir arrêté l'adjudant général Rose[2], en disant que c'était afin d'avoir auprès de lui, sous le titre d'otage, un négociateur non avoué, dans le sein duquel il déposerait ses plus secrètes pensées. Il le priait en conséquence de renvoyer à Janina l'épouse de cet officier pour qu'il ne vécût pas séparé de la plus douce de ses consolations, et on y consentit. Enfin il terminait sa lettre en ces termes : « Il est des nécessités auxquelles » il faut se soumettre. Considérez ma position, et jugez-la impar- » tialement dans votre sagesse. La Porte a déclaré la guerre à votre » république. Je suis de plus informé que le sultan a conclu un traité

[1] Χιόνισε 'ς τὰ βουνά. J'ai conservé cette métaphore, que les Grecs emploient pour dire qu'un *homme a vieilli*.

[2] Il y avait en cela quelque chose de vrai ; car il ne se décida qu'après plusieurs sommations du divan, à envoyer ce prisonnier à Constantinople.

» d'alliance offensive et défensive avec la Russie et l'Angleterre,
» puissances qui sont les ennemies irréconciliables de votre pays et
» du nôtre. Leurs flottes s'avancent vers les îles Ioniennes; devais-je
» attendre que les Russes s'établissent dans l'Épire, en occupant les
» quatre cantons qui appartenaient à Venise? J'ai donc été réduit à
» la dure extrémité de m'emparer de Buthrotum et de Prévésa;
» Vonitza est sur le point de m'ouvrir ses portes, et j'ose espérer que
» vous voudrez bien faire évacuer Parga. Notre commun intérêt
» exige cette condescendance de votre part. En devançant ainsi nos
» ennemis, nous les brouillons avec le sultan, et vous trouverez en moi
» un allié d'autant plus sincère, que je serai indépendant par le
» fait des localités. Ce sera alors que je pourrai vous assister si vous
» êtes bloqués; tandis que les assiégeants seront à ma disposition
» pour les subsistances, que je ne manquerai pas de leur refuser,
» sans me compromettre auprès de la Porte. »

Le satrape adressait en même temps une sommation aux Parguinotes, pour égorger la garnison française dont il leur enjoignait de lui apporter les têtes, leur promettant à cette condition sa clémente protection.

Après avoir ainsi combiné son plan, Ali-pacha exigea du pieux archevêque d'Arta, de se rendre sur la plage d'Actium, où les débris de la garde nationale de Prévésa s'étaient réfugiés, en lui remettant un plein pouvoir pour régler une capitulation; car ils étaient de plein droit sujets de la France et non de la Porte Ottomane. Ignace, qui aurait dû savoir que la foi des tyrans n'est jamais qu'une cruelle perfidie, détermina ainsi trois cent soixante et dix de ces fugitifs à mettre bas les armes. Il fut stipulé qu'ils s'embarqueraient sur une corvette du pacha, chargée de les transporter à Salagora, afin *de ne pas les laisser rentrer dans leurs foyers, pendant la première effervescence des troupes, qu'Ali avait lui-même de la peine à contenir.*

La précaution semblait dictée par la prudence; rien ne devait leur manquer; l'archevêque Ignace, convaincu de ce qu'il annonçait aux Prévésans, partit en leur donnant cette assurance. Ce furent les dernières paroles d'espérance qu'ils reçurent; car à peine le vaisseau qu'ils montaient eut-il pris le large, qu'on les encombra dans les entre-ponts; et les écoutilles ayant été fermées sur eux, le réduit où ...aient ne leur présenta plus que l'image anticipée du tombeau. ... attendant l'heure de la vengeance, trop lente au gré de ses

désirs, Ali, qui avait arrêté l'incendie, livrait Prévésa à un pillage méthodique. Les ornements des églises, les vases sacrés du sanctuaire [1], les meubles et les effets des particuliers étaient apportés à ses pieds. Après avoir prélevé la part du lion, il distribuait aux soldats albanais des capes, des hardes et des ustensiles de cuisine. Il partageait, entre les agas, des enfants, objets de leur luxure, des vierges timides, des religieux, des religieuses ; et quinze cents chrétiens furent ainsi distribués aux descendants d'Agar. Afin d'établir une sorte de distinction entre les captifs, il consentit à recevoir la rançon des Ioniens de Sainte-Maure pris les armes à la main, en autorisant leurs parents et leurs amis, auxquels il accorda des sauf-conduits, à réclamer leurs frères partout où ils les trouveraient. Au milieu de cette confusion, apercevant Ignace, à peine eut-il connu le résultat de sa mission, qu'il lui ordonna de partir immédiatement pour Janina. Il dirigea en même temps son fils Véli vers Paramythia ; et, après avoir laissé le commandement de Prévésa à Mouctar, qui avait sous ses ordres Békir Dgiocador, il s'embarqua à la nuit tombante pour Salagora, où le vaisseau chargé des Prévésans capitulés s'était rendu.

Dès que le soleil parut à l'horizon, Ali-pacha, qui voulait célébrer sa victoire par une triple hécatombe, fit dresser son sofa sur la galerie de la douane de Salagora. Il ordonna ensuite d'exhumer lentement, et l'un après l'autre, de la sentine du vaisseau, les chrétiens qu'on amenait devant son tribunal, en les traînant par les cheveux. Inclinés sur le bord d'un terrain préparé en forme de cuve, en vain ils élevaient vers lui des mains suppliantes, il ne répondait à leurs cris qu'en donnant, avec un rire guttural, le signal qui faisait tomber chaque tête. Il criait même, comme Caligula au bourreau, *de frapper le patient de manière qu'il se sentît mourir !*

A mesure que les victimes tombaient, comme ces taureaux jadis immolés aux autels des Euménides, des acclamations se faisaient entendre ; on se précipitait sur leurs dépouilles, on insultait à leurs tristes restes. Cependant, vers la fin des supplices, le bras du nègre

[1] Je l'ai encore vu dix ans après prendre des glaces sur la patène volée à l'église latine, et boire dans le calice : les candélabres, les colonnes dorées, avaient été employés à orner une chambre particulière de son palais. Enfin, j'ai un jour remarqué, à l'une de ses ceintures, les extrémités d'une étole sur lesquelles il y avait deux têtes de chérubins en broderie; et comme mon frère lui en fit l'observation, il répondit que, quand l'archevêque de Janina mourrait, il ne se ferait pas de scrupule de porter, si cela l'accommodait, sa couronne et sa chape.

Osman, qui n'avait cessé d'égorger, s'arrêta ; son corps, nu jusqu'à sa ceinture éclatante d'or, qui attachait un caleçon de pourpre, s'agita convulsivement ; ses genoux fléchirent, et il tomba, asphyxié, au milieu des martyrs, exhalant son âme impie, aux yeux de celui dont il était le féroce instrument.

On n'avait que l'embarras du choix pour trouver un successeur au bourreau, car tous les Schypetars mahométans offraient leurs bras, lorsqu'on vit s'avancer à force de rames et de voiles, à peine enflées par les brises mourantes du soir, une barque portant pavillon parlementaire. Elle venait arracher des chrétiens à la mort. Elle semblait impatiente d'arriver ; les marins, à défaut de vent, forçaient d'avirons ; elle aborde en refoulant la vague.

Un homme s'élance à la plage, il présente un sauf-conduit d'Ali-pacha, il se nomme : c'était Gérasimos Sanghinatzos d'Ithaque. Il se trouvait à Leucade au moment du sac de Prévésa ; il avait fait négocier le rachat de son frère et de son cousin, qui étaient prisonniers d'Ali. Il volait à leur délivrance chargé de la rançon convenue, lorsqu'il aperçoit les têtes des objets de sa plus chère affection, nageant dans une mare de sang. Il retient ses larmes, il dépose aux pieds du tyran l'or qu'il avait demandé, et, courant vers le vaisseau, il désigne, comme son frère et son cousin, deux Prévésans, qu'on lui délivre. Il remonte aussitôt dans sa barque, s'éloigne et rentre au bout de quelques heures à Leucade, pour pleurer son frère et son cousin, en rendant grâce à Dieu d'avoir dérobé deux infortunés au couteau, qui ne cessa de frapper que quand le dernier des chrétiens eut vécu ; leurs cadavres privés de sépulture furent abandonnés pour servir de curée aux vautours et aux jacals de cette solitude.

Au récit des funérailles de Prévésa, les mahométans de la moyenne et basse Albanie étaient accourus pour prendre part au pillage, dès qu'il n'y avait plus de danger à courir. Il en arrivait chaque jour, et presque à chaque heure, des bandes nouvelles ; et Ali-pacha, en rentrant dans cette ville, se trouva à la tête de plus de quinze mille hommes armés. Comme il n'y avait plus rien à voler, il leur laissa démolir les maisons, afin de chercher des trésors qu'ils y croyaient cachés ; et, la faim les pressant au bout de quelques jours, il s'achemina vers la Thesprotie, où il s'était fait précéder par son fils Véli.

Il se proposait de fondre sur Parga ; mais les escadres russe et ottomane venaient d'entrer dans la mer Ionienne, et il fut prévenu dans

ses desseins par l'amiral Ocksakof. qui prit possession de cette ville au nom de son souverain. La garnison française qui s'y trouvait fut honorablement reconduite à Corfou, sans être considérée comme prisonnière [1]. Ainsi le résultat de cette campagne fut, pour Ali, l'occupation de Buthrotum, de Prévésa et de Vonitza, dont le château avait été évacué par les Français, qui se replièrent sur Leucade [2].

La Porte Ottomane, voyant arriver à Constantinople un général français, des prisonniers et des têtes expédiées par son satrape de Janina, lui décerna la troisième queue ou drapeau, et le titre de vizir. Son nom, qui n'était connu que comme celui d'un intrigant heureux, acquit à l'étranger une célébrité extraordinaire. Nelson, arrêtant sa flotte au milieu de la mer Égée, envoya un de ses officiers le complimenter sur la victoire de Prévésa. « Il serait lui-même, écrivait-il à Ali Tébélen, descendu aux rivages de Nicopolis pour embrasser le *héros de l'Épire*, mais les fêtes de Palerme, auxquelles il était convié sous le titre nouveau de *Bronté* [3], qu'on venait de lui décerner, réclamaient sa présence. Il était impatient de recevoir des mains de l'impudique Hamilton la couronne ducale dont elle ceignit le front du cyclope, au milieu des orgies qui précédèrent les assassinats juridiques de Cyrille et de Caracciolo, dans le sang desquels le vainqueur du Nil souilla ses lauriers.

Le divan n'était pas moins flatté d'un succès d'un autre genre qu'il

[1] La conduite des habitants d'Ithaque ne fut pas moins noble dans cette circonstance. Avant de reconduire les Français à Corfou, les notables de Vathi leur donnèrent un repas public, les comblèrent de présents, d'égards, versant des larmes à leur départ, veillant avec sollicitude sur leur sûreté jusqu'à ce qu'ils fussent de retour au chef-lieu de la colonie. Bons Ithaciens, vous n'avez pas dégénéré de l'hospitalité antique ; puissiez-vous en recevoir le prix, et vos vertus privées vous rendre propices les gouverneurs anglais qui régissent avec tant de hauteur l'heptarchie ionienne !

[2] Quatre soldats, restés malades dans le château au moment de l'évacuation, furent assassinés par le logothète Calichiopoulo, qui vint faire hommage de leurs têtes à Ali-pacha. Sur quelle terre le sang français n'a-t-il pas coulé ? et quel temps offrit jamais de plus généreux martyrs que cette époque, où personne n'avait en perspective *le bâton de maréchal de France ?*

[3] Bronté. On lui avait adressé le diplôme de duc de Bronté (*duc du tonnerre*), nom d'un des géants de la Trinacrie, ou Sicile, après le combat naval d'Aboukir. Ce fut dans les fêtes données à cette occasion à Palerme, qu'il vit danser la nouvelle hérodiade, dont il devint amoureux, au point de lui sacrifier jusqu'à l'honneur, en s'associant à ses fureurs..... Et les cendres de Nelson reposent à Westminster !

venait de remporter sur les novateurs qui menaçaient la sûreté de l'empire. Le capitan-pacha Kutchuk Hussein, qui n'avait pu réduire Passevend Oglou, avait obtenu, pendant la durée de son séjour sous les murs de Vidin, la révélation des projets de Rigas. Elle lui fut faite par un cabinet qu'on vit quelques années après soutenir et alimenter la révolte des Serviens. Un des conjurés avait dénoncé le chef de la conspiration, qui fut arrêté à Trieste où il s'était retiré, et livré par l'Autriche à la Porte Ottomane avec sept autres Grecs, sur la simple accusation d'être les auteurs de quelques écrits patriotiques. On les traînait enchaînés deux à deux vers le quartier général de Hussein-pacha, lorsque, arrivés aux frontières, la crainte qu'ils ne fussent délivrés par Passevend Oglou, décida les satellites qui les escortaient à les précipiter dans le Danube.

Telle fut la fin de Rigas, qui mourut à l'âge de quarante-cinq ans. On dit qu'à son heure suprême il nomma la Hellade, en annonçant le règne futur de la croix, et que les rives du Danube répétèrent le cri de partie et de liberté, qui se fit bientôt entendre dans la Servie.

CHAPITRE V.

Circulaire adressée par Ali-pacha aux agas de l'Épire. — Conférence de Buthrotum. — Il trompe les Russes et les Anglais. — Vicissitudes des Souliotes. — Plaintes des Russes. — Paléopoulo soulève les armatolis contre le satrape. — Souliotes abandonnés à eux-mêmes. — Noyade d'Euphrosine et de dix-sept femmes. — Ses suites. — Arrivée de Samuel à Souli. — Il prend le nom de *Jugement dernier*. — Encourage les chrétiens. — Dévouement, embarras, chagrins de Photos Tzavellas. — Et banni et mis aux fers. — N'est occupé que du salut de ses compatriotes. — Attitude formidable de Samuel. — Véli et Mouctar devant Souli. — Mort tragique d'Éminé, femme d'Ali. — Capitulation de Souli. — Holocauste de Samuel. — Femmes souliotes qui se précipitent dans les gouffres avec leurs enfants. — Despo, veuve d'un capitaine, avec plusieurs autres, se brûle dans le château de Regniassa. — Combat du pont de Caracos; valeur malheureuse de Kitzos et de Nothi Botzaris. — Jeunes martyrs de Souli.

Enorgueilli de ses succès, complimenté par Nelson, méprisé des Russes qui savaient apprécier le *moderne Pyrrhus* à sa valeur, le vizir Ali-pacha employa l'hiver de 1798 et une partie de l'année 1799 à préparer la guerre d'extermination qu'il voulait livrer aux Souliotes. S'il les craignait lorsqu'ils étaient abandonnés à eux-mêmes, il les redoutait beaucoup plus quand ils seraient voisins des Moscovites, qui devaient immanquablement s'emparer de Corfou. Il résolut donc de mettre tout en œuvre pour détruire cette peuplade chrétienne, avant qu'elle eût établi avec les étrangers des relations capables de la rendre formidable. Le moment était propice; l'esprit des mahométans lui était favorable à cause de ses succès contre les chrétiens. Les passions nationales avaient parlé; et il exposa, fort impolitiquement sans doute à cette époque, les intérêts qui le faisaient agir, dans la circulaire suivante qu'il adressa aux chefs islamites ;

« Agas, l'empire ottoman est sur son déclin, puisqu'il est environné
» d'ennemis, qui sont les Français et les Russes. Nos livres disent
» qu'après la destruction de notre empire, les Albanies se soutien-
» dront encore quarante ans et plus contre les ennemis de la foi, si
» nous restons unis. Commençons donc par extirper du milieu de
» nous la race impie des Souliotes, et attendons de pied ferme les

» infidèles. Je vous dis donc, ainsi qu'il est écrit dans *notre livre*, » que le temps approche où des malheurs sans nombre nous accable- » ront de toutes parts. Ainsi, mes frères, vous qui êtes catholiques » musulmans, réunissez-vous à moi, et jurons, au nom d'Allah et de » son prophète, de nous emparer de Souli, ou de mourir. »

A la nouvelle de la prise des cantons vénitiens, Chaïnitza avait quitté son palais de Liboovo pour se rendre à Janina. *L'oisiveté du harem n'avait fait qu'accroître la méchanceté de son cœur*[1], *et jamais tête de serpent ne fut placée sur un corps plus envenimé*[2] que celui de cette créature, qui reproduisait à elle seule, disait l'archevêque Jerothéos, le portrait de la femme criminelle tracé par la sagesse divine. Elle demandait à grands cris à voir la *Franghia:* c'était ainsi qu'elle désignait les contrées que son frère venait d'arracher aux Français. Elle exigea qu'il lui accordât les ornements des églises pour en faire les dolmans à ses esclaves, et on lui en donna une partie; quelques têtes empaillées de nos soldats, qu'on lui accorda sans difficulté; des jeunes filles Prévésanes pour les égorger, ce qu'Ali lui refusa, en calmant sa fureur par la promesse de lui livrer bientôt Souli, où elle pourrait à loisir se baigner dans le sang des infidèles, de tout temps ennemis de leur maison. Elle accabla d'injures la douce Éminé, mère de ses neveux Mouctar et Véli, qui n'avait cessé de pleurer sur le sort des chrétiens et d'intercéder en leur faveur; et, après avoir serré son frère entre ses bras, elle reprit la route de l'Argyrine, précédée des trophées que le satrape lui avait accordés.

On entrait alors dans le mois de mai, et les Anglais qui venaient de renverser dans l'Inde le trône du sultan de Mysore[3], employant tous les efforts pour soutenir le sceptre vacillant de Sélim III, invitèrent Ali à se rendre à une conférence à Buthrotum, afin de hâter l'expulsion des Français de l'Égypte. On lui demandait de l'argent, des vivres et des soldats; car Corfou, qu'il devait aider à réduire, avait été pris sans sa participation. Ali, bien résolu de n'accorder rien de ce qu'on exigeait, se rendit à l'entrevue qui lui était proposée, vit les généraux russes et anglais, promit tout ce qu'on voulut, sut se

[1] Multam malitiam ei docuit otiositas. *Eccles.* XXV.

[2] Non est caput nequius super corpus colubri, et non est ira super iram mulieris. *Eccles.* XXV.

[3] Le 4 mai 1799.

faire donner des munitions de guerre, quelques canons, et rentra dans ses montagnes pour songer à ses affaires particulières.

Les agas et les beys qu'il visita dans cette tournée, ébranlés par le ton prophétique de la circulaire dont il s'était fait précéder, s'étant rassemblés à Janina, prirent et signèrent individuellement l'engagement de s'emparer de Souli à quelque prix que ce fût; car ils ne voyaient plus dans ce boulevard qu'un avant-poste des Russes, depuis que ceux-ci occupaient les îles Ioniennes.

Comme il n'arrive jamais entre musulmans qu'une résolution dirigée contre les chrétiens soit éventée, personne ne put pénétrer le motif de leurs conciliabules. On voyait de toutes parts lever des troupes; mais les uns prétendaient que le vizir voulait s'en servir pour attaquer Parga, objet de ses ressentiments, et ceux qui se disaient le mieux informés, assuraient qu'elles devaient, en vertu de l'accord conclu à Buthrotum, être transportées en Égypte, où Bonaparte, humilié d'être réduit à jouer le rôle de pacha du directoire, n'épiait que le moment de traverser les mers, afin de rentrer en France et de relever un trône qu'il n'aurait jamais dû occuper. Tout en laissant circuler ces bruits, Ali se trouva, dans trois mois de temps, à la tête de douze mille mahométans, qu'il dirigea contre la Selléide.

Quoique soupçonneux et toujours aux aguets, les Souliotes n'avaient pas prévu cette attaque, et ils ne purent, comme dans d'autres circonstances, former leurs provisions de siége. A cette faute, capable seule de les perdre, se joignit la défection de George Botzaris, qui avait été polémarque de la république pendant la première guerre. N'ayant pu obtenir sa prorogation dans cette charge du suffrage de ses compatriotes persuadés que *la liberté périt où l'égalité cesse*, George passa, au premier signal de la marche des Turcs, dans les rangs d'Ali, sur la promesse qu'on lui avait faite, au nom de la Porte Ottomane, d'être élevé au grade de toparque de la Selléide. Cependant, après les impressions fâcheuses que causèrent ces événements inaccoutumés, on reprit courage. La liberté, qui agrandit l'homme dans le malheur, redoubla l'énergie des chrétiens, qui, ayant tout sacrifié pour elle, résolurent de tenter les derniers efforts, afin de la mériter à jamais. On dressa en conséquence un état des ressources en vivres et en munitions, et on fit le dénombrement des troupes, qui se trouvèrent monter à quinze cents soldats, commandés par trente et un capitaines, chefs d'autant de *pharès* ou tribus.

Que l'histoire recueille les noms des illustrations qui trafiquent du sang des peuples, notre plume révélera ceux des pauvres chevriers chrétiens que la Grèce proclamera dans l'avenir comme ses premiers libérateurs. Apprenons pour la première fois au monde, que ces héros furent Moschos, épouse de Tzavellas et mère de Photos; Dimos, Diamantis et Jean Zervas, cousins germains, unis par les liens du sang et de la valeur; Koutzonikas, guerrier couvert de blessures; Dimo-Dracos; Photos et sa sœur d'armes Caïdos; Kadgibelès, dont le père avait accompagné le vieux Boucovallas, armatolis thessalien, au saint tombeau de J.-C.; Athanase Panos; Pascos Lalias; George Dangli; Jean Séphos; George Bousbos; Beikos et Zarbas; Koletzès Malamon; Pantazès Dotas; Anastase Kaskaris; Anastase Vaïas; George Carabinis; Athanase Photomaras; Nicolas, fils de Démétrius; Jean, fils de Georges; Diamantis, fils de Marc, de race noble vénitienne; Zegouris Diamantis; Jean Levkès; George Kalesperas, Kitzos, Pantazès; Panagiotis Lambros; Jean Peponè; Athanase Tzakalé, Metos Papaiani, et Costas Couritzès. Tous étaient braves, endurcis aux fatigues, et résolus à mourir pour la croix et la patrie. Chacun d'eux, juge au conseil, capitaine en temps de guerre, obtint un poste dans le danger public qui s'annonçait.

Le vizir, apprenant, sans en connaître la cause, les mesures que les Souliotes adoptaient, et s'imaginant y démêler des symptômes de division, crut en hâter le développement en attaquant leurs rochers. Son armée, dix fois à peu près supérieure en nombre aux forces des chrétiens obligés de surveiller plusieurs points, et composée d'hommes ivres de fanatisme, le détermina à tenter un assaut. On était alors au milieu de l'été; les rivières et les torrents étaient guéables, les approches des montagnes faciles, lorsque ses troupes s'ébranlèrent en poussant des hurlements accompagnés d'un feu de mousqueterie qu'elles ouvrirent hors de portée. Les Souliotes, commandés par Photos, fils de Tzavellas, Moschos, et Christos Botzaris avantageusement embusqués, et accoutumés à un pareil fracas, attendirent, pour le faire cesser, l'approche des infidèles, dont ils éclaircirent rapidement les rangs par des décharges bien dirigées. Malgré leurs pertes, les soldats du satrape ne se rompirent qu'après sept heures de combat, en abandonnant aux bords de l'Achéron trois cent soixante et dix morts avec deux pièces de canon de montagne, des fusils, et un grand nombre de blessés qui tombèrent au pouvoir des chrétiens, auxquels il n'en coûta que quelques braves.

Cet échec ayant prouvé au vizir qu'il avait en tête les vieux enfants de Souli, il fit négocier avec eux une trêve, afin de racheter les morts, auxquels on donna la sépulture, et d'échanger les blessés, qui furent troqués contre des chèvres, des moutons et des ânes, en donnant par mépris un aga turc pour un baudet, et les soldats pour un égal nombre de bêtes à cornes. Ce fut à cela qu'aboutit l'expédition d'Ali-pacha et de sa confédération d'agas, qui avaient juré de s'ensevelir sous les rochers de Souli, ou d'y arborer les drapeaux du croissant. Avant de quitter le Chamouri pour retourner à Janina, le vizir ordonna de former des camps retranchés à l'entrée des défilés, afin de bloquer les chrétiens, laissant l'inspection des troupes à Ismaël Pachô-bey, et aux principaux agas de l'Albanie, qu'il plaça sous les ordres de son fils Mouctar-pacha.

Malgré ces précautions, l'automne, qui est la saison ordinaire des épidémies, vint au secours des assiégés, et les soldats d'Ali ne tardèrent pas à éprouver sa funeste influence. Ils périssaient par centaines, et plus ils s'affaiblissaient, plus ils étaient harcelés par les Souliotes; de sorte que le satrape, qui ne cessait d'envoyer des recrues, se trouva contraint d'ordonner de déserter les rives marécageuses de l'Achéron, et de prendre une ligne de blocus plus éloignée.

Avant d'exécuter cette résolution, le pays fut dévasté par ses troupes, afin de ne pas laisser de ressources aux Souliotes ; et, en évacuant les postes retranchés, on bâtit des tours, dans lesquelles on laissa des garnisons, qui nuisirent plus aux chrétiens que des attaques de vive force. Le vizir tâcha, en même temps, d'ébranler la constance des Souliotes par des négociations astucieuses. Tantôt il leur proposait des sommes considérables d'argent et la possession d'un pays fertile, en échange de leurs montagnes arides : d'autres fois, en leur faisant envisager leur perte comme inévitable, il leur offrait d'acheter leurs propriétés, et de les laisser librement passer dans les îles Ioniennes. Mais ces propositions également fallacieuses, furent rejetées par les enfants de la Selléide, qui lui répondirent *que l'Épire était leur patrie, et la liberté une puissance divine à laquelle ils avaient consacré leur vie.*

Ce combat moral, non moins remarquable que leur courage, annonçait la noble résolution formée par les Souliotes, *de mourir aux lieux qui possédaient les tombeaux de leurs pères*. Neuf mois s'étaient écoulés depuis qu'ils étaient abandonnés à eux-mêmes : ils n'avaient perdu que vingt-cinq hommes, morts les armes à la main ; mais ils

commençaient à éprouver les maux de la disette. Il fallait aviser aux moyens de prolonger une existence consacrée à la défense de la patrie. On fit encore une fois le recensement des réserves qu'on possédait; on les partagea entre les familles, et on parvint à faire passer dans les îles Ioniennes environ deux cents femmes, enfants et vieillards, recommandés à la charité publique, que les Russes accueillirent avec la plus touchante hospitalité. Cette action honorable, pratiquée à la vue des commissaires turcs et de leur ministre Mahmout, qui devint dans la suite reis-effendi, excita l'enthousiasme des Ioniens, et firent un honneur particulier au comte Mocenigo, ainsi qu'au consul général Bénaki, fils du primat de Calamate, dont on a parlé précédemment.

Malgré ces sages précautions, trois mois étaient à peine révolus, que les Souliotes se trouvèrent réduits à manger des herbes et l'écorce broyée des arbrisseaux qui croissent entre leurs rochers. Ils faisaient bouillir ces aliments grossiers avec quelques poignées de farine, et réparaient ainsi leurs forces décroissantes, sans perdre l'espérance ni le courage. Mais ces dernières ressources allaient manquer, lorsqu'on résolut d'entreprendre une sortie pour pénétrer jusqu'à Parga afin de s'y procurer des vivres. On profita d'une nuit obscure pour expédier quatre cents hommes et soixante et dix femmes [1], qui sortirent, et rentrèrent chargés de provisions, au moyen desquelles l'abondance reparut dans les météores de la Selléide.

A cette nouvelle, Ali-pacha, voyant reculer le terme de ses espérances, cria à la trahison, fit pendre quelques-uns de ses officiers, refusa la paye aux troupes auxiliaires, et mécontenta tellement les beys, que ceux-ci résolurent de l'abandonner.

La vengeance, qu'un ancien appelle *le plaisir des dieux*, est une passion brûlante parmi les Schypetars, qui savent d'autant mieux dissimuler, qu'ils sont plus surveillés. Leurs chefs, indignés, commencèrent donc à traiter sous main avec les Souliotes, et leurs trames furent conduites avec tant de mystère, que ceux qu'on croyait aux abois se trouvèrent tout à coup à la tête d'une ligue formidable. Après avoir fait leurs conventions, les beys et les agas, profitant d'un moment où Mouctar-pacha était allé à Janina, reprirent le chemin

[1] Les femmes, comme je l'ai dit en parlant des mœurs des Schypetars, sont accoutumées dès l'enfance à porter des fardeaux, et, parvenues à un certain âge, elles exercent le métier de portefaix dans les villes; ainsi il était tout naturel de les employer dans une pareille expédition.

de leurs montagnes avec leurs troupes; et le vizir apprit leur défection, lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier.

Dans sa colère, il accabla son fils de reproches, l'accusant de ne songer qu'à ses plaisirs, et de n'être venu dans la capitale que pour se livrer à la débauche : *Malheureux que je suis,* s'écria-t-il, comme s'il eût entrevu son avenir, *mes enfants causeront ma perte.* Mais combien il fut plus surpris encore, lorsqu'il sut que les Souliotes étaient le noyau d'une confédération formée contre lui au milieu de son armée, à la tête de laquelle il avait placé, en qualité de major, Ismaël Pachô-bey, auquel il ne pardonna jamais une faute plus semblable à un acte de trahison qu'à une étourderie de son âge. Cette ligue improvisée se composait, tant les résolutions des hommes sont inexplicables, d'Ibrahim, vizir de Bérat; de Moustapha, pacha de Delvino; d'Islam-Progno de Paramythia; des Dagliani de Conispolis, et des beys du Chamouri, qui avaient payé un subside de quarante bourses aux guerriers de la Selléide, et échangé des otages, afin de garantir la sûreté de leur convention avec ceux qu'ils avaient naguère juré d'exterminer.

Pour surcroît d'embarras, car un mal n'arrive jamais seul, les déportements journaliers d'Ali contre les Ioniens avaient tellement excité l'indignation des Russes, qu'ils résolurent de demander hautement l'exécution du traité conclu à Constantinople, le 12 mars 1800.

Cet acte, indigne de Paul Ier, signé par le même Tamara, dont le nom fut mêlé aux premières voix de liberté entendues dans la Grèce, en consacrant l'esclavage des quatre cantons ex-vénitiens par leur réunion au territoire de l'empire ottoman, avait stipulé quelques garanties en faveur des derniers enfants libres de l'Épire. Ils devaient, à la honte des négociateurs chrétiens, qui étaient des Moscovites et des Anglais, être sujets de la Porte Ottomane; mais cependant la *croix seule* pouvait flotter sur leurs villes. Cette considération, consolante pour les Grecs, aurait ramené, en attendant des jours plus heureux, les restes de leurs populations aux lieux qui les virent naître, et où reposaient les cendres de leurs aïeux. Placés dans cette attitude mixte d'exemptions et de servitude, un vaivode, de race turque, prenait seul les rênes de l'administration civile. Il était révocable à la demande du sénat ionien. Il ne pouvait établir de taxes sans son consentement, n'ayant que la police, le droit d'infliger la bastonnade, et pour milice que des armatolis chrétiens.

Les Grecs, qui ont rarement de pareilles bonnes fortunes, n'auraient sans doute jamais joui des avantages de ce traité, sans l'impolitique de leur oppresseur, persuadé que les conventions et les serments ne sont que l'ajournement de plus grands projets, et des moyens pour abuser le peuple. Il ne se serait peut-être pas trompé, si, trop empressé de satisfaire sa haine contre les habitants de Parga, qu'il détestait plus encore que les Souliotes, elle ne lui eût trop fait présumer de la puissance de son or. Il travailla donc, à l'aide de ce moyen, à renverser le traité de 1800, et il mit en œuvre ce qu'il put de ressorts, pour faire réunir à son gouvernement les cantons ex-vénitiens.

Tout Turc est vénal, et il ne fut pas difficile à Ali de suborner le capitana-bey Kadir-pacha, qui se constitua son avocat près du divan, pour représenter que la main de fer de son client pouvait seule comprimer l'esprit turbulent des Grecs. On craignait qu'il ne parvînt à en imposer également à l'amiral Ocksakof, quand on vit celui-ci pousser la condescendance jusqu'à consentir que le *labarum* moscovite disparût du château de Parga, et qu'il fût occupé par une garnison mixte de Russes et de soldats turcs; mais heureusement que cet accord ne fut pas goûté par celui qui ne visait qu'à constituer ses empiétements. Plus heureusement encore pour la cause de l'humanité, qu'elle avait un défenseur incorruptible dans la personne de George Palatino, de Leucade, secrétaire d'Ocksakof, qui fut secondé avec tant d'efficacité par le comte Mocenigo et par le consul général Bénaki, que la légation russe obtenant l'exécution du traité de 1800, regardé comme un palliatif, arracha des mains d'Ali les fruits ensanglantés de sa conquête. Abdoulla-bey, membre de l'uléma, vint en conséquence établir le siége de son vaivodilik à Prévésa; Vonitza reconnut son autorité; Parga reçut, avec une répugnance marquée, un de ses délégués accompagné de quatre tchoadars, et Ali retint, contre tout droit, en son pouvoir Buthrotum.

Quels furent ses transports de rage! Il est plus facile d'y croire que de les imaginer : une lionne à laquelle on a enlevé ses petits ne rugit pas avec plus de fureur dans les forêts du mont Atlas, que le tyran renfermé dans son palais, lorsqu'il se vit frustré du fruit de ses envahissements. Accusant le ciel et la terre, il se débattait, en maudissant la majesté de Sélim III, dont il jura la perte, et jamais serment ne fut plus cruellement accompli. Il s'exhalait en anathèmes,

remplis d'expressions brutales contre la sultane validé et son intendant Jousouf Lâla, Schypetar, né dans le mont Érymanthe, avec lequel il avait été lié d'amitié dans sa jeunesse. Il bondissait ainsi qu'un sanglier blessé par un chasseur, en pensant à la joie des Souliotes, ravis de l'atteinte portée à sa fortune [1]. Il aurait voulu dévorer Ibrahim-pacha, qui avait donné une fête à la nouvelle de ses revers, et écraser les beys Chamides, auxquels il était échappé, à ce sujet, quelques plaisanteries. Plus d'une fois il avait repoussé les consolations de ses fils et d'Éminé; une disgrâce générale semblait peser sur tous ceux qui l'approchaient, lorsque le chef des armatolis, Canavos, auquel il était redevable de la vie, parut à une des audiences qu'il accordait dans les intermittences de sa colère.

Nous sommes seuls, lui dit-il : tu connais ma position, et le nombre de mes ennemis; eh bien, je ne crains que trois choses au monde! Devine quels sont ces objets si redoutables. Le premier sans doute, repartit Canavos, c'est Dieu?—Je ne l'ai jamais craint, répliqua brusquement Ali. — Dans ce cas, veuillez vous expliquer. — Celui que j'appréhende surtout, c'est ce Souliote Christos Botzaris; le second, Jousouf-bey, kiaya de la sultane validé; et le troisième..... Eh bien? dit Canavos. — Le troisième, c'est toi-même! Ton courage, tes services, te rendent dangereux à mes yeux. — Puisque mes services ont pu mériter votre colère, ma vie est en votre puissance, et vous pouvez en disposer. — Je te l'arracherais à l'instant, si cela ne me compromettait auprès de mes soldats. Juge donc combien tu es funeste pour moi! Où est ton beau-frère Paléopoulo? — Il est retourné à Agrapha. — Sais-tu quelque chose de Christos Botzaris? — Il est à la tête des Souliotes.— Comme vous me haïssez tous! Retire-toi, et mande à Paléopoulo de m'amener ici tous ses armatolis. Tu verras bientôt qu'*Ali est une torche ardente* [2], *qui brille avec autant d'éclat que le soleil; les ténèbres se dissiperont à son lever.*

Canavos, intimidé, s'éloigna; et, en transmettant à son beau-frère l'ordre du vizir, ainsi que les détails de son entretien, il lui fit dire par un messager fidèle de rassembler ses troupes et de se tenir sur ses gardes, tout rapprochement étant désormais impossible entre

[1] Les cornus (γελοῦν οἱ Κερατάδες), ils rient, s'écrient-il.

[2] Φέγγει ὁ Ἀλῆ πασᾶς 'ς τὰς σκοτάδας. C'était son expression de jactance, que ses fils répétaient quand ils parlaient de l'activité brûlante de leur père.

eux et le vizir. Pour lui, quelques jours après cette brusque sortie du tyran, qui l'avait appelé de nouveau à son conseil et comblé de caresses, en traversant de nuit les rues de Janina il fut atteint d'un coup de pistolet, qui le blessa légèrement à l'épaule. Cet avis lui ayant dicté le seul parti qui lui restait à prendre, il tourna aussitôt ses pas vers l'Étolie, où il ne put rentrer, le tyran lui ayant dressé des embûches au passage du Macrynoros où il fut assassiné avec les soldats qui l'accompagnaient.

A la nouvelle du meurtre de Canavos, Paléopoulo appelle à la vengeance les braves de l'Othryx, du mont OEta, de l'Étolie et de l'Acarnanie. Boucovallas avait cessé de vivre; mais on vit à sa place Euthyme Blacavas, qu'une main invisible semblait avoir pourvu d'armes et de munitions, si on n'avait pas su que les Russes avaient associé leurs ressentiments à ceux des Grecs outragés. Enfin, pour comble d'embarras, les beys de Salone faisant cause commune avec les armatolis, se révoltèrent. Ainsi Ali, qui avait déjà une ligue formidable contre lui, se trouva presque subitement seul contre tous, mais supérieur par son génie à tant d'ennemis. Cependant les Souliotes triomphaient! ils avaient donné l'éveil aux peuplades libres de l'Épire; ils comptaient dans leur alliance ce que la Grèce continentale avait de chefs les plus illustres, car Théodore Colocotroni, fameux partisan du Péloponèse, s'était joint aux Étoliens; et le satrape ne connut sa position véritable que par les hostilités, qui commencèrent sur toute sa ligne d'occupation.

Une pareille secousse était de nature à l'étonner; mais Ali, accoutumé à la mobilité des Albanais, n'en parut que médiocrement alarmé. Pour neutraliser les efforts d'Ibrahim-pacha, il soudoya les beys du Musaché, qui se révoltèrent contre leur vizir, à la voix d'Omer-bey Brionès, et le tinrent en échec. Il gagna les agas les plus pauvres de Paramythia, qui chassèrent Islam Progno de leur ville: il sema la division dans la Thesprotie, et corrompit le gouverneur du château de Delvino, qui lui livra la place qu'il commandait, avec les otages des Souliotes confiés à sa garde. Enfin, Moustapha-pacha, trompé par de faux avis, fut obligé de prendre la fuite; et le faible Ibrahim, consterné, signa une convention particulière avec son ennemi. Celui-ci, tournant soudain son attention au midi de ses États, n'eut que quelques ordres à donner pour y ramener la paix des tombeaux, car la mort frappait à sa voix. Le poignard ou le poison,

en lui faisant raison de quelques chefs des mutins, firent trembler les capitaines des armatolis, qui n'avaient pas encore régularisé leurs plans ; de sorte que Paléopoulo dut regagner les montagnes d'Agrapha, où il retrouva les compagnons de sa jeunesse, et une retraite assurée contre la tempête.

Il n'en fut pas de même des beys de Salone, livrés à des hommes qui, n'ayant rien à perdre, ont tout à gagner dans les dissensions politiques. Ali, en soudoyant cette masse anarchique, fit brûler les maisons et dévaster les propriétés des Turcs opulents. Après les avoir ainsi ruinés, il fit pendre les chefs de l'insurrection qu'il avait mis en avant, sous prétexte qu'ils s'étaient enrichis d'un butin qui lui appartenait ; et, ajoutant le mépris à la vengeance, il imposa pour vaivode aux orgueilleux mahométans de Salone, un prêtre grec nommé Lucas, en leur écrivant que s'ils manquaient de respect à l'autorité de son papas, *il leur enverrait pour les gouverner une servante de son harem.*

Ces événements, qui se succédèrent avec rapidité, en renversant les projets des Souliotes, leur laissèrent entrevoir que le poids entier de la guerre allait retomber sur eux. Ils prêtèrent, en conséquence, l'oreille aux propositions d'Ali, avec lequel ils conclurent une trêve en lui livrant vingt-quatre otages.

A peine ces braves, qui furent choisis entre les principaux habitants de la république, entrèrent à Janina, que le tyran songea aux moyens de les désarmer. Mais, qui aurait osé se charger de cette commission ? Qui pouvait même se risquer à leur intimer un pareil ordre ? car on savait que les Souliotes ne livrent pas leurs armes, même quand ils sont vaincus. Il fallait donc recourir à la ruse, et, pour y parvenir, Ali s'adressa à un religieux qui, les ayant invités à se rendre à l'église, les conjura de déposer leurs fusils ; et ils tombèrent ainsi, sans coup férir, au pouvoir de leur ennemi, qui les fit mettre à la chaîne [1].

Croyant épouvanter les chefs de la Selléide par cet attentat, Ali leur écrivit pour les sommer de lui livrer Souli, en les menaçant de

[1] Καθὼς ἔφθασαν οἱ εἰκοσιτέσσαρες ἄνδρες εἰς τὰ Ἰωάννινα ἁρματωμένοι, ἐπρόσαξεν εὐθὺς ὁ πασᾶς διὰ νὰ τοὺς πάρουν τὰ ἅρματα, ἀλλ'οὐδεὶς ἐτολμοῦσεν ἀπὸ τοὺς ἐχθροὺς, ὄχι μόνον νὰ βάλλουν χέρι ἐπάνω τους νὰ τὰ λάβουν, ἀλλ' οὔτε κἂν νὰ τοὺς εἰποῦν νὰ τὰ ἀφήσουν, ἐπειδὴ τοὺς ἤξευρουν, ὅτι δυσκόλως δίδουν τὰ ἅρματα ὡς νικημένοι· ὅθεν ἐπιτηδεύθη ὁ πασᾶς τὸν ἀκόλουθον τρόπον διὰ νὰ τὰ λάβῃ χωρὶς ταραχὴν, etc.

Ἱς. Συντ. τοῦ Σουλίου. p. 52, 53.

faire égorger les otages s'ils ne déféraient à sa demande, et la lettre suivante fut leur réponse.

AU VIZIR ALI-PACHA, SALUT.

« La perfidie flétrit ton nom, et exalte notre courage. Apprends
» que depuis l'ouverture de la campagne notre perte ne s'élève qu'à
» dix-sept hommes morts pour la patrie ! Que le nombre se monte
» maintenant à quarante et un, puisque nos otages doivent périr, ce
» sacrifice ne causera pas la perte de l'État. Nous ne voulons désor-
» mais avec toi ni paix, ni trêve. Tu es ce que tu fus et seras dans
» tous les temps, un homme déloyal et sans foi. »

N'ayant plus de ménagements à garder, les Souliotes se préparèrent à soutenir les nouveaux combats que le tyran allait leur livrer. Ils avaient fourni leurs magasins de vivres, et ils ramassèrent le peu de provisions que leur offrait encore un pays naguère ravagé. Ils se répartirent les postes que chacun devait occuper; et ils élurent à l'unanimité pour polémarque un moine inconnu, appelé Samuel, qui se surnommait de lui-même *le Jugement dernier*, auquel ils confièrent, sans réserve, le soin de la chose publique.

L'année 1801 s'annonçait sous ces auspices pour les chrétiens de la Selléide, lorsque les desseins du vizir Ali se trouvèrent contrariés par la révolte de Géorgim, pacha d'Andrinople, contre lequel il fut obligé d'envoyer quelques troupes, sous le commandement de son fils Mouctar, qui venait de recevoir le titre de pacha de Lépante. Il lui témoigna la confiance la plus entière, en laissant à sa discrétion le plein pouvoir de recruter au delà des monts, et en lui remettant le *topous*, ou masse d'armes de la puissance vizirielle. Désireux de l'éloigner, il pressa ensuite son départ, jusqu'à faire guider sa marche à travers les neiges du Pinde, en lui prescrivant de ne s'arrêter à Vodéna, dans la Macédoine, que le temps nécessaire pour y organiser le contingent avec lequel il devait se montrer dans la Thrace. Il donna, en même temps, une commission à son second fils Véli, qui se rendit à Tébélen, pour y enrôler des soldats.

Débarrassé de ses fils, le vizir Ali résolut d'accomplir un projet que la jalousie de ses brus, son amour-propre offensé, et le prétexte des *bonnes mœurs*, que les criminels même ne rougissent pas d'invoquer pour voiler leurs forfaits, l'avaient décidé à exécuter. Son despotisme naissant avait, ainsi qu'on l'a dit précédemment, introduit la dissolu-

tion dans la ville de Janina : ses fils, marchant sur ses traces, s'étaient livrés à la mollesse; leurs épouses se plaignaient d'être négligées. Le vizir accusait ses fils de dépenser leur fortune en plaisirs; il avait éprouvé des dédains de la part d'une de leurs favorites; son avidité et son orgueil lui prescrivaient de se venger en s'enrichissant. Il ne balança plus à assouvir son ressentiment. Sa rage se portait surtout contre une femme qui était plus à plaindre que coupable, d'avoir su plaire à Mouctar-pacha.

Euphrosine était le nom de cette chrétienne. Née d'une famille distinguée de Janina, comblée des dons de la nature, elle touchait à peine au printemps de la vie, lorsqu'elle reçut la couronne nuptiale des mains du pieux archevêque Gabriel, son oncle, qui bénit sa jeunesse et son hymen. Riche de son patrimoine, car elle était orpheline, et rendue doublement opulente par la fortune de la maison dans laquelle elle entrait, le ciel, qui semblait se complaire à la rendre fortunée, avait deux fois récompensé sa fécondité, lorsque son époux la quitta pour passer à Venise, où ses affaires de commerce l'appelaient, en laissant à ses soins les gages de leur commun amour. Funeste séparation ! Euphrosine était trop belle pour rester ignorée dans une ville où les mœurs rustiques avaient fait place aux mœurs dissolues de la famille d'Ali.

Mouctar, fils aîné du satrape, découvrit bientôt Euphrosine ; et, pendant l'absence de son mari, il résolut la conquête ou plutôt la perte de l'objet innocent de sa passion, qu'il n'obtint que par les menaces et la violence. L'épouse effrayée, après avoir d'abord cédé à la crainte, oublia bientôt ses devoirs, et, passant de l'erreur à la publicité de sa honte, elle s'enorgueillit d'avoir mis un pacha dans ses fers. Sa maison prit un nouvel aspect ! Ne craignant point de rivales, elle disposait sans partage d'un crédit qui flattait sa vanité; et Mouctar heureux n'en était chaque jour que plus passionné et plus tendre. Mais à peine avait-il quitté l'Épire, que son père, suscitant les jalousies des harems de ses fils, se fit représenter par leurs femmes le tort que leurs maîtresses faisaient à leurs familles : et les rigoristes intervinrent, attirés par ses suggestions, pour l'engager à sévir contre Euphrosine. C'était celle que le tyran voulait immoler. Il avait éprouvé ses refus ; et comme un lubrique amant de la beauté éconduit ne pardonna jamais à celle qui le dédaigna, cette considération des âmes basses, jointe à l'envie de la dépouiller, décida du sort d'une femme, perdue en résistant ou en se rendant à Mouctar, qui se

trouvait le rival de son père. Ainsi, le destin d'Euphrosine était dans l'ordre de ces fatalités qu'on ne peut ni fuir, ni conjurer : car le tyran ne l'aurait protégée contre son suborneur, qu'à un prix qu'elle dédaignait.

Euphrosine, informée de ce qui se tramait contre elle, ne pouvait que gémir, attendre et espérer ; car comment oser porter la parole en sa faveur ? Sous ce point de vue, il n'y avait aucun moyen d'explication ; mais en réfléchissant qu'il était difficile de lever la main contre elle, ses alarmes se calmaient. Quel téméraire se serait à son tour exposé au ressentiment du superbe Mouctar, qui n'avait pas craint de braver plus d'une fois le courroux de son père ? Ali seul pouvait arrêter Euphrosine. L'oserait-il ?... Elle se livrait, je le tiens, de son malheureux oncle, à ces pensées, lorsque la nuit du 20 au 21 janvier, jour néfaste, le tyran, entouré de ses sicaires, força les portes de la demeure d'une faible créature sans défense.

Elle entend la voix d'Ali, qui lui apparaît, tel qu'un spectre menaçant, à la lueur des torches de bois gras portées par deux sicaires. Elle connaît sa fureur, son avidité ; elle rassemble son or, ses bijoux, et les dépose à ses pieds : il s'en empare : *ce n'est que mon bien que tu me restitues ; mais peux-tu me rendre le cœur de Mouctar ?* Euphrosine, à ces mots, conjure le satrape par ses entrailles paternelles ; par ce fils qu'elle a trop aimé, et dont l'amour fit son malheur, d'épargner une mère jusqu'alors irréprochable. Mais ses larmes, ses sanglots, ses prières ne peuvent fléchir celui qui a résolu sa perte : d'impitoyables archers la saisissent, la chargent de chaînes, lui jettent sur la tête, au lieu de voile, un morceau de toile grossière, et l'entraînent au sérail.

La vengeance semblait ne devoir frapper qu'une femme dévouée à la mort par la jalousie et la cupidité. Mais Ali-pacha, feignant de n'avoir déféré qu'aux remontrances de ses belles-filles et à la voix de quelques moralistes sévères qui prétendaient ramener le règne de l'innocence dans une ville qu'il souillait chaque jour par ses impudicités [1], fit arrêter en même temps quinze dames, toutes chrétiennes, appartenant aux familles les plus recommandables de Janina. Un Valaque, appelé Nicolas Ianco, profitant de la circonstance, dénonça

[1] Une de ses proxénètes, ou entremetteuses, s'étant présentée à lui le jour de l'exécution, il voulut prouver son impartialité en la faisant jeter sur-le-champ dans le lac.

et lui livra sa propre femme enceinte de huit mois ; et Euphrosine, à la tête de seize accusées, parut devant le tribunal du vizir, pour entendre de sa bouche l'arrêt qui la condamna à mort, ainsi que ses compagnes.

Après ce jugement, dont les débats offrirent les scènes les plus déchirantes de la douleur et du désespoir, Ali fit conduire les condamnées dans un cachot, où elles passèrent deux jours entiers dans les angoisses et les sueurs de l'agonie. Il attendait, à ce qu'on a prétendu depuis, que quelqu'un demandât leur grâce !.... lorsque vers la fin de la troisième nuit, la prison s'ouvrit avec fracas, et des bourreaux conduits par Tahir, ministre des exécutions, saisirent dix-sept mères de famille, qu'ils précipitèrent dans le lac, où elles reçurent avec la mort la palme du martyre. Euphrosine expira de frayeur en marchant au supplice. Dieu rappela à lui cette âme tendre qu'il avait formée ; et les flots du lac, en rejetant les cadavres des suppliciées, publièrent le crime et la honte ineffaçable de leur bourreau. Euphrosine reçut la sépulture dans la terre sainte du monastère des SS. Anargyres, où l'on montre encore son tombeau couvert d'iris blancs, sous l'abri d'un olivier sauvage. Toutes les églises se disputèrent l'honneur de recueillir les restes mortels de ses compagnes, qui furent honorées du titre de *callimartyres* [1], et de leur rendre les devoirs de la sépulture, action que le tyran feignit d'ignorer, tant son autorité, toute redoutée qu'elle était, se trouva compromise par l'énormité de sa barbarie.

Malgré cet élan de la piété publique, personne n'osait donner asile aux enfants d'Euphrosine, chassés de leur maison, qui était confisquée au profit du satrape, après l'exécution de leur mère. Ils erraient sur les places publiques, en demandant du pain qu'on leur donnait à la dérobée, et leur mère que personne ne pouvait désormais rendre à leurs cris, lorsque le triste archevêque Gabriel, suivi de ses diacres, toujours prêts à braver la mort, s'achemina vers le sérail, afin de solliciter la permission de sauver ses neveux. Il apportait de l'or et des présents, que les gardes présentèrent au vizir avec sa requête : pour lui, prosterné au pied du grand escalier, le front dans la pous-

[1] Καλλιμάρτυρες, callimartyres. L'église grecque donne ce surnom à plusieurs femmes martyres, comme on peut le voir dans les Novelles de Manuel Comnène, où sainte Barbe et sainte Euphémie sont qualifiées de *callimartyres*, ou *belles martyres*.

sière, résigné comme la patience, et muet comme la douleur, il attendait son arrêt!....

Un ordre signé du pacha, qu'on jette du haut de la galerie, et qui lui est présenté par le chef des prisons Tahir, auquel il baise la main en se relevant, lui apprend que sa demande est octroyée. Il se retire, et le ciel, en remettant entre ses bras les enfants de la martyre, lui rend les larmes que la terreur retenait dans ses yeux.

L'expédition contre Géorgim-pacha ayant été de courte durée, Mouctar reprit aussitôt le chemin de l'Épire, où sa passion fatale le rappelait plus vivement que le désir de revoir son père et d'acquérir de la gloire en se mesurant contre les Souliotes. Il avait passé le Vardar, traversé la Macédoine cisaxienne, remonté le Pinde, et il venait de s'arrêter auprès du caravansérai de Ian Cataran, lorsqu'un courrier de Véli son frère lui remit une lettre, par laquelle il l'informait du sort d'Euphrosine. Il l'ouvre; *Euphrosine!* s'écrie-t-il; et, saisissant un de ses pistolets, il le décharge sur le messager, qui tombe mort à ses pieds.

Le fils d'Ali s'élance aussitôt sur son cheval, et prend le chemin de Janina. Ses gardes le suivent de loin, attentifs à ses mouvements, tandis que les habitants de Mezzovo, prévenus de sa fureur, désertent leur ville, ainsi que les bergers abandonnent les pâturages à l'approche d'un loup atteint d'hydrophobie qui menace leurs chalets. Il entre en se précipitant avec rapidité dans les gorges de l'Inachus, traverse vingt fois sans s'en apercevoir le cours sinueux de ses eaux, franchit le Dryscos, et, prenant un esquif qu'il trouve à l'extrémité du lac, témoin de la mort d'Euphrosine, il débarque au pied de son sérail, où il va cacher sa douleur et son désespoir.

Ali, informé du retour de Mouctar, peu inquiet d'une colère qui s'exhalait en larmes et en menaces, lui ordonne de se rendre sur-le-champ au palais. *Il ne te tuera pas,* dit-il, avec un sourire amer, à celui qu'il chargeait de lui annoncer sa volonté suprême. Le page s'incline, et l'insensé devant lequel il se présente, frappé de la précipitation du commandement de son père, obéit comme un timide enfant.

« Approche, Mouctar, » dit le vizir, en lui présentant sa main meurtrière à baiser dès qu'il le vit paraître; « je veux ignorer tes » emportements; mais n'oublie jamais, à l'avenir, que ton père ne » craint rien au monde. Dès que tes troupes seront rentrées à Janina et

» reposées de leurs fatigues, tu te disposeras à marcher contre Souli;
» je t'instruirai alors de mes volontés, tu peux te retirer. »

A ce ton absolu, Mouctar, aussi confus que s'il eût reçu le pardon de quelque crime énorme, baise la robe du vizir et s'éloigne.

Il regagnait son sérail, lorsqu'il renconte Véli; les deux frères s'observent d'abord en silence, en scrutant les regards de ceux qui les entouraient; et, après s'être donné le *salut de paix*, ils entrent et se renferment dans l'intérieur du palais. Là, sans témoins, Véli raconte à son frère les intrigues qui ont causé l'événement que leur cœur dépravé ne déplora pas longtemps. Mouctar, devenu plus calme, jura dès lors de ne jamais revoir ses femmes, qu'il dévoua à un perpétuel veuvage, et c'est le seul de ses serments qu'il ait religieusement observé; car plus de quinze ans après, la rigueur de cet arrêt pesait encore sur ces tristes recluses, plus blâmables que coupables d'une dénonciation dont le satrape avait été le provocateur. Véli, moins exaspéré que son frère, ne promit rien, laissa au temps à décider ce qu'il ferait; et les fils de l'homicide, pour dissiper leur chagrin, passèrent la nuit qui suivit leur entretien dans le vin et la débauche, livrés aux désordres que le courroux du ciel frappa jadis des plus terribles châtiments, quand son courroux embrasa les villes impures de Sodome et de Gomorrhe.

Pendant la diversion occasionnée par la révolte de Géorgim-pacha, les Souliotes, que leur polémarque Samuel réveillait de l'apathie qui leur était ordinaire quand le danger s'éloignait, firent des excursions où le courage de leurs guerriers brilla d'un vif éclat. Samuel était pour eux un génie inspirateur. On ignorait son pays; son origine, car il était apparu tel qu'un astre précurseur de la bonne fortune, au milieu des enfants de la Selléide, sous le nom de *Jugement dernier*, refrain et protocole ordinaire de tous ses discours. Le peuple, naturellement enclin au merveilleux, l'avait reçu comme un envoyé de Dieu; quelques chefs s'imaginaient reconnaître en lui un officier de distinction caché sous la haire d'un moine; et le divan, auquel on révéla son existence, pensa que c'était l'antechrist, attendu par les Turcs, comme le Messie l'est par les juifs; tandis que l'oracle de la diplomatie de Péra, le baron de Herbert, affirmait que c'était un jacobin. Ali, mieux informé, savait que c'était un fils de Saint-Basile, et c'est tout ce qu'on a jamais pu découvrir au sujet de cet être extraordinaire.

Animé de l'esprit de Jeanne d'Arc, du héros de Valmi, de Cathelineau, et des hommes qui placent leur espérance en Dieu, pour le salut de la patrie, Samuel répétait aux Grecs que les temps étaient accomplis ; et, plein d'un saint enthousiasme, au plus fort des adversités, ne cessait de s'écrier : « Les jours de grâce sont arrivés, et les » villes de l'Assyrien impie vont tomber comme les tentes dressées » pour la nuit, qu'on abat au lever du soleil [1]. » Chaque angle de rocher était la tribune d'où il annonçait la parole divine au peuple, et l'autel sur lequel il sacrifiait au Dieu de la croix pour le salut des fidèles. Ses paroles et sa foi auraient transplanté les montagnes ; les palicares de Souli bondissaient à sa voix : hommes et femmes devinrent les guerriers du *Jugement dernier,* tous ne virent plus dans la perte de la vie que le chemin qui conduit à *un avenir où*, disait le nouvel hiérophante, *la mort et la nature étonnées verront renaître la créature dans une gloire impérissable.*

Souverain au conseil des vingt-cinq, serviteur des malheureux, orateur et soldat, Samuel, aussi actif que prudent, faisait creuser des retranchements, élever des tours, et dirigeait souvent lui-même deux petites pièces de canon qui composaient toute l'artillerie des Souliotes. Il disparaissait de temps en temps pour se rendre aux marchés circonvoisins, afin de procurer à la république des provisions, qu'il échangeait contre des chapelets, des reliques et des images : déguisé en mendiant, il pénétra plus d'une fois dans les camps ennemis ; et, de retour dans les montagnes, on le vit toujours au poste du danger, entouré des chrétiens les plus fervents. Un pareil homme aurait changé les destins de la Grèce, si les volontés de l'Éternel eussent alors marqué l'époque immortelle de sa délivrance.

Il venait d'élever la forteresse de Sainte-Vénérande, située entre Cako-Souli et Kounghi, lorsque Photos Tzavellas, et Caïdos, sa sœur, à la tête de quarante palicares, se précipitant à la suite des avalanches dont les masses liquéfiées, en tombant dans l'Achéron, ouvraient les défilés de la Selléide, parurent dans la Thesprotie, pour en expulser les soldats qu'Ali-pacha y avait mis en cantonnement. Étonnés des prodiges de ces nouveaux dioscures, car le frère et la sœur savaient battre l'ennemi et chanter leurs victoires sur la lyre antique des héros [2], les Souliotes ne jurèrent bientôt plus que par le glaive de Pho-

[1] Isaïe, ch. 24, v. 20.

[2] Photos, comme tous les Épirotes de distinction, touchait si agréablement de la

tos [1], devenu aussi célèbre, que l'épée de Roland l'était parmi nos anciens chevaliers. La gloire qu'ils obtenaient chaque nuit en surprenant les postes des Turcs, révélait, au retour de la lumière, à leurs compatriotes, le riche butin qu'ils étalaient à leurs yeux, lorsqu'ils rentraient dans leurs villages, chargés des dépouilles des barbares. Tant de prospérités ne pouvaient être durables, et l'envie devait bientôt porter des coups funestes aux plus fermes soutiens de la Selléide.

A la nouvelle de ces désastres, Ali-pacha ordonna à son fils Mouctar de se rendre dans la Thesprotie, et de ne pas risquer d'affaire générale contre les chrétiens, mais de les traquer, de manière à les renfermer dans leurs montagnes. Il avait compris par l'expérience que c'était le seul moyen d'obtenir des succès, en combinant avec le blocus la ruse et la puissance corruptrice de l'or, moyens vainqueurs dans le monde, où les succès, regardés comme l'œuvre du génie militaire, ne sont, très-souvent, que le résultat de l'argent, de l'intrigue ou du hasard.

En vertu de ces instructions, Mouctar, au lieu de brusquer les attaques, se contenta d'abord de gagner du terrain; et maître, après quelques escarmouches, de l'entrée des défilés, il obtint au bout de peu de temps plus qu'il n'aurait gagné par des assauts meurtriers. Les Souliotes se trouvèrent, pour la première fois, véritablement assiégés; et comme ils ne voyaient plus de terme à leurs fatigues, l'aigreur, compagne de l'adversité, montra bientôt qu'ils n'étaient plus ces mêmes hommes qu'un intérêt commun attachait à la plus juste des causes. Quelques chefs, devenus riches, murmuraient contre l'éternité de la guerre [2], et jetaient de la défaveur sur les discours de Samuel, qui criait vainement *aux armes*, du haut de la forteresse de Sainte-Vénérande; sa voix ne retentissait plus que dans le désert. Travaillés d'un mal secret, de funestes divisions éclatèrent jusque dans les tribus, et Ali, dont elles étaient l'ouvrage, en profita pour entamer

lyre, qu'on le surnommait le Callilyre, ὁ καλλιλύρος. C'était son usage de chanter les exploits des braves dans les repas militaires.

[1] Au lieu de jurer par Dieu, les Souliotes attestaient leurs serments par l'épée de Photos, en disant : « *Si je mens, que le glaive de Photos tranche mes jours;* » Ἂν ψεύδωμαι, τὸ σπαθὶ τοῦ Φώτου νὰ μοῦ κόψῃ ταῖς ἡμέραις.

[2] Tous ceux qui seront parvenus à s'enrichir, croyez-moi, dit Hérodote, vous les verrez bientôt rebelles. Clio. ch. 89; traduction de A. F. Miot.

des négociations plus dangereuses que ses armes. L'année 1802 s'ouvrit, pour les Souliotes, sous ces sinistres auspices.

Il est de principe en politique de ne négocier que les armes à la main, et de ne profiter de la victoire que pour obtenir des avantages modérés lorsqu'on veut qu'un traité soit durable. Ali semblait pénétré de cette vérité, lorsqu'il proposa aux Souliotes de terminer, par un pacte fraternel, les longues guerres qui désolaient l'Épire, en leur offrant d'acheter leur territoire au prix de deux mille bourses. La Porte Ottomane, à laquelle l'extension de la puissance de son vizir portait ombrage, lui avait ordonné d'en finir par un accord pacifique, chose qu'il eut soin de taire, quoiqu'il ne laissât pas ignorer aux chrétiens de la Selléide que Sélim III était dans des dispositions bienveillantes à leur égard. Pour les mériter il ne demandait plus la possession de leur territoire, mais la faculté d'arborer la pavillon impérial à Souli, où il ferait bâtir un fort, dont le commandement serait donné à George Botzaris, que le Grand Seigneur avait nommé polémarque, et où il n'entretiendrait qu'une faible garnison de quarante soldats de sa garde vizirielle. Enfin, pour prévenir dans la suite tout sujet de discorde, il n'ajoutait à cette condition que la clause préalable, d'éloigner des montagnes de Souli le capitaine Photos Tzavellas, qui aurait la faculté de se retirer et de vivre en paix partout où bon lui semblerait.

Les Souliotes, bloqués étroitement, ennuyés d'une guerre qui ne leur offrait que des privations et des maux sans nombre dans l'avenir, ébranlés par les discours de George Botzaris, que le vizir avait député vers eux en qualité de plénipotentiaire, se décidèrent à accepter les propositions qu'on leur faisait, sans perdre cependant l'idée de la perfidie de celui qui leur offrait la paix.

Cette résolution étant arrêtée, les gérontes appelèrent à un conseil privé le capitaine Photos, qu'ils conjurèrent d'obtempérer à une décision prise dans l'intérêt sacré de la patrie. Son absence devait être de peu de durée ; il suffisait de deux ou trois mois pour juger si le satrape tiendrait sa parole. Dans le cas contraire, on dissimulerait assez de temps pour reprendre de nouvelles forces et montrer au sultan même que, loin d'être des rebelles, les Souliotes étaient ses soldats les plus fidèles, puisqu'ils n'avaient jamais résisté qu'à un ambitieux, qui ne soupirait après la réduction de Souli que pour y planter l'étendard de la révolte contre l'autorité souveraine.

A cette déclaration inattendue, Photos resta glacé de stupeur et ses yeux cherchaient à se convaincre si c'étaient bien ses anciens amis qu'il voyait. Prenant ensuite la parole avec douceur, il leur représenta les dangers auxquels ils s'exposaient en souscrivant à un accord fallacieux. Il leur en démontra les inconvénients, et les trouvant inébranlables : « Je partirai, » dit-il avec émotion, « je m'éloignerai, » j'obéirai à vos ordres ; mais au nom du ciel, veillez sur le sort de » la patrie, et ne laissez pas déshonorer le nom de nos ancêtres ! »

Il les quitte en achevant ces mots, et, les yeux baignés de larmes, il ne rentre sous le toit paternel que pour y mettre le feu : *La demeure des Tzavellas ne sera pas souillée par l'ennemi!* Il dit, et des tourbillons de flammes annoncent à la Selléide l'ostracisme d'un de ses enfants. Suivi de vingt-cinq de ses plus braves soldats, il se rend au village de *Chorta*, éloigné de deux lieues, tandis que sa sœur Caïdos va s'enfermer au monastère de Sainte-Vénérande, où Samuel s'était retiré avec trois cents Souliotes, sans vouloir entendre à aucune des propositions d'Ali-pacha.

Dès que le vizir fut informé de l'exécution de l'article préliminaire qu'il imposait aux chrétiens, il s'empressa d'écrire à son envoyé, de traîner les négociations en longueur et de ne rien conclure jusqu'à nouvel ordre. Il envoya en même temps complimenter et inviter Photos à se rendre à Janina, pour régler ensemble les affaires de Souli, « voulant, disait-il, qu'un traité de réconciliation aussi solen- » nel fût revêtu de la signature d'un homme dont il estimait assez la » bravoure pour l'avoir regardé comme son plus redoutable ad- » versaire. »

A cette proposition le banni de la Selléide soupçonna que le satrape, accoutumé à prendre tous les masques, lui tendait un piége, et il ne fit aucune réponse à ses ouvertures. Il songeait même à se retirer dans les îles Ioniennes ; mais bientôt, rassuré par les protestations des beys du Chamouri, qui étaient ses amis, pressé par ses ingrats concitoyens d'obtempérer à une invitation amicale, flatté peut-être de l'idée de se venger en procurant une paix avantageuse à son pays, il se détermina à retourner vers le tyran qui l'avait autrefois retenu dans les fers. Ce fut de la sorte que Photos[1], naguère la terreur d'Ali et la gloire de l'Épire, vint à Janina. Il y fut accueilli avec distinction, et comblé de caresses par Ali, qui, après de tendres reproches, le nomma mille fois *son cher fils, le brave de la Selléide,*

et lui parla sans détour d'une paix, objet de ses désirs. Des *flots de miel* [1] coulaient de ses lèvres ; mais quand on aborda la question de Souli, le vieil ennemi des chrétiens ne put se contenir. La franchise austère, quoique polie, de Photos, sa candeur, sa noble résistance l'irritèrent au point que celui-ci, moins pour sa sûreté que pour le bien de ses compatriotes, dut consentir à retourner à Souli, pour s'y constituer son avocat, et revenir avec une réponse décisive, qu'il lui fit promettre de rapporter en personne.

De retour à Souli, Photos exposa à ses compatriotes les demandes du pacha ; et comme ce n'étaient plus celles qu'il avait couvertes du voile de la modération, elles furent rejetées, ainsi que deux mille bourses qu'il leur offrait pour la valeur de la Selléide, et son échange contre un autre territoire. Il essaya vainement de corrompre le capitaine Dimos Zervas, auquel il promettait quatre cent mille piastres. Le Souliote, en le remerciant ironiquement *de ses bontés, le priait de ne pas lui envoyer une somme d'argent qu'il était incapable de compter. Et quand je serais assez habile, mon honneur est sans prix. Mes trésors sont mes armes ; c'est avec eux que je prétends immortaliser mon nom, et honorer à jamais mon pays* [2].

Alors, plus que convaincus de ce que Photos avait prédit au moment où ils le bannissaient, les Souliotes le supplient de renoncer à l'idée de retourner à Janina ; ils confessent l'injustice commise à son égard, ils lui demandent pardon, ils le conjurent de ne plus les abandonner, avec promesse de faire rebâtir sa maison et de déposer l'autorité suprême entre ses mains. Photos allait peut-être consentir à cet accord ; mais dès qu'il y mit la condition de punir sur-le-champ

[1] Ῥίχνειμέλι, disaient les Grecs, pour exprimer le charme de ses paroles, quand il voulait séduire quelqu'un.

[2] Lettre authentique des Souliotes au vizir Ali.

Βεζὶρ Ἀλῆ σὲ χαιρετοῦμεν.

Ἡ πατρίς μας εἶναι ἀπείρως γλυκυτέρα καὶ ἀπὸ τὰ ἄσπρα σου, καὶ ἀπὸ τοὺς εὐτυχεῖς τόπους, ὁποῦ ὑπόσχεσαι νὰ μᾶς παρίσῃς, ὅθεν ματαίως κοπιύζεις· ἐπειδὴ ἡ ἐλευθερία μας δὲν πωλεῖται, οὔτε ἀγωράζεται μὲ ὅλους τοὺς θησαυροὺς τῆς γῆς, παρὰ μὲ το αἷμα καὶ θάνατον ἕως τὸν ὕςερον Σουλιώτην.

Réponse de Dimos-Zervas.

Σὲ εὐχαριστάω, βεζὶρ, διὰ τὴν ἀγάπην ὁποῦ ἔχεις εἰς ἐμὲ· πλὴν τὰ ὀκτακόσια πουγκεῖα παρακαλῶ μὴ μοῦ τὰ ςείλῃς, ἐπεὶ ἐδὴ καὶ δὲν ἴξευρω νὰ τὰ μετρήσω, πάλιν δὲν εἶμουν εὐχαριστημένος· τὴν τιμὴν δὲ ὁποῦ μοῦ ὑπόσχεσαι, μοὶ εἶναι ἄχρηστος. δόξα καὶ τιμὴ εἰς ἐμὲ εἶναι τὰ ἅρματά μου, μὲ τὰ ὁποῖα ἀθανατίζω τὸ ὄνομά μου, καὶ σώζω καὶ τιμάω τὴν γλυκυτάτην μου πατρίδα.

Koutzonicas, Diamanté Zervas et Pilios Gousis, dont il connaissait les intelligences secrètes avec Ali, il comprit, par le refus du conseil, que le pas de Souli à la Roche d'Avaricos étant fermé pour châtier les patriciens coupables, qu'on précipitait autrefois dans l'Achéron, il ne pouvait plus servir son pays que par sa résignation. Il déclara qu'il partait pour remplir son ostracisme ; et, sans voir Samuel, sans embrasser sa sœur Caïdos, qui le saluèrent par une décharge d'artillerie au moment où il s'éloignait de sa chère patrie, il retourna à Janina, où le tyran le fit presque aussitôt plonger dans les cachots de son château du lac.

Cette violation des lois de l'hospitalité affligea plus particulièrement les tribus de Souli que ses capitaines ; mais Photos, du fond de sa prison, trouva encore le moyen de relever leurs courages. Il leur faisait dire que le vizir n'attenterait jamais à ses jours, qu'il voulait les effrayer par les rigueurs exercées contre lui ; qu'ils ne consentissent à aucune de ses propositions, et que Dieu, qui veillait sur la Selléide, les tirerait du danger où ils se trouvaient ; il se recommandait aux prières de Samuel.

En effet, il n'était pas dans l'intérêt d'Ali de commettre ce crime ; il n'osait même attaquer les Souliotes. La Porte, dont il respectait les ordres quand il ne pouvait pas les enfreindre sans se compromettre, lui ayant défendu toute espèce d'agression contre eux, il se serait contenté de menacer, lorsqu'il saisit, comme une bonne fortune, un incident que personne ne pouvait prévoir, et qu'il sut faire tourner à son profit.

La corvette française *l'Arabe* expédiée par le premier consul Bonaparte, ou, ce qui est plus vraisemblable, par quelque armateur particulier, après avoir débarqué à Œtylos, dans le Magne, des munitions de guerre qu'elle échangea contre des productions du pays, avait touché à Athènes pour troquer de la poudre contre des huiles, à Zante et à Parga, où elle en vendit encore, afin de se procurer des rafraîchissements. Aussitôt Ali écrivit à Constantinople, que les Français voulaient faire insurger la Grèce, qu'ils avaient débarqué un arsenal entier dans le Magne, qu'ils venaient d'envoyer des caissons de munitions de guerre aux Souliotes, et que l'empire était menacé d'une commotion politique, si on n'y apportait un prompt remède.

Sans approfondir le fait, la Porte, toujours prête à frapper quand

il ne s'agit que de verser le sang des chrétiens, adressa à son vizir, qui avait appuyé sa dénonciation de quelques centaines de bourses distribuées aux redgiali [1] du sultan, un firman par lequel il lui était enjoint de requérir les forces des pachas ses voisins, des beys, des tenanciers de la couronne, et d'attaquer les infidèles de Souli, avec tous les moyens d'extermination qu'il jugerait convenable d'employer.

A la lecture de ce firman qui fut proclamé dans les Albanies, Samuel, arborant l'étendard de la croix sur les remparts de Sainte-Vénérande, appela les fils des Grecs aux combats, tandis que leur ennemi cherchait à réchauffer l'ardeur des Turcs peu disposés à le seconder, parce qu'ils redoutaient plus sa puissance que celle des Souliotes incapables de s'agrandir.

Par suite des lois féodales de l'Épire, imaginées pour défendre contre le pouvoir d'un seul la liberté des agas, en livrant la multitude à l'esclavage, il arrive maintenant que cette caste émancipée par l'islamisme réclame ses droits pour vendre ses services au plus offrant, lorsqu'il s'agit de guerres intestines pareilles à celle que le satrape entreprenait. Ainsi Ali éprouva plus de difficultés qu'il n'en prévoyait pour rassembler ses contingents, les beys même de Janina marchandaient avec lui ; mais comme il ne s'agissait que de débourser des fonds, qu'il savait toujours reprendre avec usure, il résolut *de ne pas compter avec ses amis*, et les difficultés furent aplanies.

Afin d'intimider les gens qui portaient de l'affection aux Souliotes, et de diviser même ceux-ci au moyen de scrupules religieux, Ali eut recours au saint ministère des prélats de l'église orthodoxe. L'archevêque d'Arta, Ignace, dut écrire par son ordre aux fidèles de la Cassiopie, pour leur défendre, sous peine d'excommunication, d'assister les Souliotes. Il le força de s'adresser ensuite aux chefs des armatolis : *Courage, métropolitain*, lui disait-il, *ne ménage pas les serments.*

Ces démarches n'obtenant aucun succès, le satrape envoya un religieux sinaïte [2] de Janina vers les Souliotes, pour leur enjoindre de mettre bas les armes ; mais ceux-ci lui signifièrent de se retirer, sans quoi ils le feraient fusiller. Jérothéos, archevêque de Janina, les

[1] Espèce de conseillers d'État.

[2] Il y a un couvent de religieux de sainte Catherine du mont Sinaï établi à Janina ; voyez tome I, ch. 11, de mon Voyage.

admonesta aussi inutilement, ainsi que leur prélat Chrysanthe, évêque de Glychys, qui ne trouva de salut qu'en se réfugiant à Parga; et le peuple, ainsi que le clergé, résistant aux comminations spirituelles, les hostilités ne tardèrent pas à commencer.

Les Souliotes, quoique privés de leurs chefs les plus intrépides, résolurent d'ouvrir la campagne par la destruction du poste de Vilia, que le vizir avait fait construire à l'entrée du grand défilé. Ils manquaient de tout pour attaquer un donjon flanqué de quatre tours, défendu par de l'artillerie et une garnison de cent quatre-vingts Albanais parfaitement approvisionnés; mais que ne peuvent pas oser des hommes réduits à combattre pour leur existence?

Samuel qui venait, après de longues austérités, de renaître à la liberté, reparaît aux délibérations générales. D'un ton prophétique, il annonce au peuple que Mitococalis, un de ses lieutenants, est l'homme du *Jugement dernier*, suscité par la Providence pour renverser le château de Vilia. Cette nuit même, s'écria-t-il, il tombera comme les murs de Jéricho; je ne demande pour le *prédestiné en Dieu*, que deux cents hommes, quelques barils de poudre, et l'assistance des femmes de Souli, afin de transporter les magasins des infidèles dans nos montagnes.

Avec quelle impatience on attendit la nuit glorieuse annoncée par Samuel! Jamais Israël ne frémit de plus d'impatience en approchant des rives du Jourdain, où s'élevait la ville de Jéricho que le Seigneur livra à sa colère, que les Souliotes n'en éprouvèrent, en contemplant les bords de l'Achéron, et la faible distance qui les séparait de Vilia. Ils se délectaient comme des loups affamés qui examinent du haut des montagnes la bergerie qu'ils doivent assaillir pendant le sommeil des pâtres, pour s'y repaître de carnage. On délivre à Samuel ce qu'il a demandé, on choisit les braves destinés à l'accompagner; une foule de femmes s'empressent de le suivre; et, dès que les ténèbres commencent à envelopper les montagnes, il s'achemine, la croix en main, suivi de cette colonne de guerriers des deux sexes.

La nuit tombe; nul bruit ne se fait entendre dans les rangs; un silence profond règne au loin. Arrivés à un lieu indiqué, Samuel ordonne à sa troupe de faire halte, de jeter un cri général au premier coup de fusil qu'il tirera, et d'accourir à son secours. Après avoir ainsi disposé son embuscade, il donne sa bénédiction à Mitococalis, il prie pour lui-même, et, chargeant quatre femmes d'autant de

barils de poudre, il arrive, armé de pioches, avec son compagnon, au pied du rempart de Vilia. La maçonnerie peu solide des constructions albanaises leur permet de faire un large trou au pied d'une des tours, et ils y placent leur foyer destructeur. Alors le signal convenu est donné, l'embuscade se lève en poussant des hurlements prolongés, les Turcs paraissent sur la muraille du côté où le bruit se fait entendre, et le feu appliqué à la mine fait sauter la tour avec trente-cinq soldats accourus à sa défense.

A cette explosion, les Souliotes se précipitent par la brèche, et, sans être maîtres des plates-formes, ils s'occupent à vider les magasins, dont les femmes enlèvent les munitions, qu'elles se passent de main en main jusqu'à l'entrée du grand défilé de Souli. Après cette opération qui dura jusqu'à l'apparition des premières clartés du jour, Samuel intime, d'une voix éclatante, aux Turcs de se rendre, s'ils veulent avoir la vie sauve. Ils jettent leurs armes en signe d'adhésion ; mais, ô perfidie ! à peine les Grecs commençaient à les ramasser, qu'une fusillade meurtrière en tue un grand nombre. Irrités de cette déloyauté, une voix se fait entendre : *Plus de quartier !* Le combat s'engage ; et les Souliotes, roulant quelques barils de résine sur lesquels ils entassent des piles d'arbustes, allument un feu dévorant au milieu du donjon, où cent soixante Turcs sont dévorés par les flammes.

Ce coup d'audace épouvanta les postes mahométans campés dans les champs Élyséens, qui se prolongent jusqu'aux hauteurs de Paramythia ; et la nouvelle du désastre de Vilia ayant été apportée à Janina, Ali entra dans un tel accès de fureur, qu'il parut frappé de démence. Agité des furies, il apostrophait des fenêtres de son palais ceux qui se trouvaient à portée de l'entendre, en disant d'une voix terrible : « N'y a-t-il plus de vrais croyants ? jusqu'à quand, race timide, » traînerez-vous une vie ignominieuse ? Laisserez-vous une poignée » de brigands désoler la Turquie ? Attendrez-vous qu'ils se soient » emparés de Janina ? Que ceux d'entre vous qui sont fils d'Islam, » viennent aussitôt s'enrôler sous mes drapeaux. » Il commande en même temps aux crieurs d'annoncer le danger public ; il expédie des courriers pour accélérer la marche des contingents, qu'on vit au bout de quelques semaines, pareils aux torrents du Pinde à l'approche du printemps, se répandre dans le vallon de Janina au nombre de quatorze mille hommes.

Le despotisme a ses formes particulières. Il est si atroce qu'il lui est impossible de se calomnier, et personne n'en peut faire un portrait plus horrible que les historiens turcs. Ainsi on cessera d'être étonné de ce que j'ai raconté et de ce qui me reste à dire, si on réfléchit que les Orientaux entendent les notions du juste et de l'injuste en sens contraire des principes éternels de la morale, de la justice et de l'humanité.

Ali-pacha, irrité de ses défaites, ne connut plus de bornes à sa vengeance dès qu'il eut rassemblé une armée aussi formidable. Son premier soin fut d'imprimer son ascendant dans l'esprit de ses troupes, en leur montrant d'une part le gibet réservé aux lâches, et de l'autre pour récompenses, le pillage joint au plaisir de verser impunément le sang humain. Il parlait à des Schypetars, et avec de pareils esclaves on doit tout oser, quand on peut leur donner des peuples à dévorer. Dans la revue qu'il passa à Bonila, il leur offrit d'abord l'appareil des têtes de quelques prisonniers de guerre Souliotes, et le spectacle du supplice d'un habitant de Cormovo, qu'il aperçut dans les rangs des Toxides. Son ressentiment cherchait depuis vingt-cinq ans ce malheureux qui se croyait oublié, lorsque le tyran le reconnut. *C'est ainsi que je punis mes ennemis*, dit-il en le faisant pendre. Et les courtisans applaudirent à cet acte de férocité, en disant qu'*Ali avait une mémoire imperturbable*. *Pour vous*, ajouta-t-il en s'adressant aux soldats, *à douze lieues d'ici, vous trouverez le prix de votre valeur*. L'armée en conclut qu'on n'offensait jamais impunément un pareil maître; qu'il fallait vaincre; et il donna l'ordre aux différents corps de prendre le chemin de la Thesprotie, en plaçant son fils, Véli-pacha, à la tête de toutes ces bandes armées.

Fidèle à son dernier plan de campagne dicté par une longue expérience, le vizir qui avait vu, ainsi que les Spartiates campés au pied du mont Ithome, lorsqu'ils assiégeaient les Messéniens, s'écouler dix hivers et autant d'étés depuis le commencement des hostilités contre Souli, répartit les postes entre ses lieutenants, sur une circonférence de douze lieues. Ce blocus aurait porté le désespoir parmi d'autres hommes que les chrétiens, qui se signalèrent par des actions extraordinaires de bravoure, malgré la désunion de leurs capitaines.

Samuel, mieux informé que ceux qui l'ont blâmé depuis, conseilla aux Souliotes, sans leur en dire la cause, *de ne pas s'éloigner de leurs montagnes, en poussant à de trop grandes distances leurs excur-*

sions. La défection des deux capitaines, Koutzonicas et Diamanté Zervas, l'avertissait que les défilés pouvaient être envahis, tandis que leurs défenseurs seraient occupés à fourrager. Il aurait voulu en dire davantage ; mais, à cause de la discrétion imposée à son caractère par le secret attaché à l'un des plus augustes mystères de la religion, il ne pouvait s'expliquer qu'en termes généraux, et on n'écouta ses conseils que lorsqu'il n'en fut plus temps, un traître l'avait prévenu.

Pilios Gousis, c'était le nom de ce déloyal enfant de Souli, vivait loin des regards des siens, depuis qu'un manque de courage l'avait flétri dans un combat, où il prit la fuite à l'approche des Turcs. Le nom de lâche avait déchiré son oreille ; son épouse n'était plus admise à puiser de l'eau au réservoir commun, qu'après les autres femmes souliotes ; et cet affront de tous les jours, dont elle accablait son époux en rentrant dans ses foyers, envenimait sa blessure. Vainement on avait offert à cet homme le moyen de réparer sa faute par quelque action d'éclat ; il avait constamment refusé de reparaître à la tête de sa compagnie. Il méditait la vengeance, et un premier oubli de ses devoirs le porta au plus grand des forfaits.

Depuis quelque temps, Pilios Gousis avait éloigné sa famille pour accomplir plus sûrement son coupable dessein. Plusieurs fois il s'était rendu sécrètement au quartier général de Véli, qui l'avait comblé de présents. Séduit par cet appât grossier, le traître convint avec l'ennemi de son pays, que dans la nuit du 22 au 23 septembre, il ferait monter à la faveur des ténèbres, deux cents Turcs qu'il cacherait dans sa maison, qui formait, ainsi que les demeures des grands du pays, une sorte d'enceinte crénelée, et située avantageusement à l'une des extrémités du village de Souli. « En même temps, » ajouta-t-il, « ton altesse paraîtra avec toutes ses forces devant le hameau, et au » moment où elle sera aux prises avec les Souliotes, je les attaquerai » à l'improviste avec les deux cents soldats que tu m'auras confiés. » Le poste que je te propose d'assaillir ainsi sera d'autant plus facile » à emporter, qu'il ne se trouve maintenant à Kakosouli qu'une » cinquantaine d'hommes capables de le défendre. »

Véli ayant consenti à cette proposition, elle fut exécutée avant que l'œil vigilant de Samuel eût découvert la trame. Souli fut enlevé, et ses défenseurs surpris n'eurent que le temps de gagner, en combattant héroïquement, l'église d'Aï-Donat, lieu consacré dans l'antiquité à la divinité terrible des enfers, sous le nom d'*Aïdoneus* ou Pluton.

Le même jour, Avaricos tomba au pouvoir de Véli-pacha, étonné d'un succès, dont il s'empressa d'informer son père, qui fit aussitôt partir Mouctar avec des renforts, en lui ordonnant d'attaquer l'ennemi de village en village; mais les Souliotes étaient revenus de leur terreur. La voix de leur polémarque, qui tonnait du haut de la forteresse de Sainte-Vénérande, avait arrêté les fuyards, comme les cris d'Achille suspendirent autrefois les efforts des Troyens prêts à enlever le camp des Grecs magnanimes, et rassura leurs esprits épouvantés. Les soldats du tyran reculèrent à l'aspect de l'étendard de la croix; une avalanche de rochers et de troncs d'arbres dispersa leurs hordes, et ils s'empressèrent de se fortifier dans les positions que la perfidie leur avait livrées.

Des combats partiels marquèrent tous les instants qui suivirent cet événement. Quarante jours environ s'étaient écoulés au milieu des alarmes, et les neiges commençaient à blanchir les faîtes des montagnes de la Selléide, lorsque, le 11 novembre, Ali-pacha exhuma du fond des cachots le trop confiant Photos. Leurs pourparlers amenèrent le captif, destiné à utiliser jusqu'à ses malheurs, à lui donner comme otages sa femme et sa famille entière, à condition de pouvoir faire sortir sa tribu de Souli, et de se retirer avec elle où bon lui semblerait. Le plan du satrape avait pour but de réduire ainsi le nombre de ses ennemis, de les diviser par le soupçon et de les décourager. Son prisonnier, n'ayant pour lui que la nécessité de feindre, accepta ce qu'on voulut, et se rendit, muni d'un sauf-conduit, au quartier général de Véli-pacha, afin d'aviser aux moyens d'exécuter la convention conclue avec son père. On décida en conséquence qu'il pourrait aller à Parga, où le vaivode Abdoullah-bey de Prévésa avait un délégué, et on lui délivra un passe-port, avec lequel il se rendit d'abord à Kiapha.

Il monte vers ce lieu où il avait été reçu tant de fois aux acclamations de ses compatriotes, lorsqu'il revenait chargé des dépouilles des Arnaoutes. Il y revoit la triste Caïdos et ses compatriotes, défiants comme la valeur trompée, occupés à délibérer sur les moyens de résister aux barbares. Ils savaient le sacrifice que Photos avait fait pour la patrie, et il leur découvrit en soupirant le fond de sa pensée : « J'ai
» promis au tyran de faire sortir ma tribu entière de nos montagnes,
» et je viens vous offrir de déjouer sa perfidie, en renvoyant à la
» place de mes palicares, les vieillards, les jeunes filles et les enfants

[illegible] guerre, qui consument nos
[illegible] mesure d'exécuter ce projet,
[illegible] les principaux chefs de son
[illegible] nous répandrons le mécon-
[illegible] retenant ces gages de notre
[illegible] guerre terrible. »
[illegible] de Photos ; on l'invite à
[illegible] y admette les enfants de la
[illegible] tombeaux de leurs ancêtres.
[illegible] soi les couleurs de l'intrigue,
[illegible] de Tzavellas, comme ces guer-
[illegible], après avoir fait la gloire de
[illegible] leur opprobre qu'en annonçant
[illegible] avaient longtemps combattus, afin
[illegible] les bannières de la tyrannie. Il fut
[illegible] solliciter la faveur d'être entendu dans
[illegible] Parguinotes, qui s'engagèrent par ser-
[illegible] leur révéler. « Mes amis, mes anciens
[illegible] brave, depuis le temps où la fortune
[illegible] : si vous ignoriez les dures extrémités
[illegible] pays qui fut toujours le boulevard de
[illegible] en vous faisant ici le tableau de nos
[illegible] rues ; mais vous connaissez trop notre
[illegible] la douloureuse nécessité d'en parler. »
[illegible] qui s'était passé à Janina entre lui et le
[illegible] entrevue avec Véli, et la résolution prise à
[illegible]. « Je ne vous demande donc, poursui-
[illegible] sur vos terres, et des barques pour trans-
[illegible] filles et quelques jeunes enfants, à Paxos et
[illegible] lors, nous pourrons prolonger notre défeuse,
[illegible] repousser les barbares de notre territoire. »
[illegible] de retrouver dans Photos un homme
[illegible] accédèrent à sa demande, en l'invitant à rester
[illegible] la réponse du gouvernement russe de Corfou,
[illegible] ce qu'ils souhaitaient. Mais, par une de ces
[illegible] trop communes, quand il s'agit surtout de
[illegible] l'acte destiné à sauver tant de victimes n'ayant
[illegible] Photos, afin de ne pas donner de soupçons à

Véli-pacha, jugea à propos de rentrer sur les terres ottomanes, en priant ses amis de lui adresser la réponse à Margariti. Il partit, mais à peine était-il arrivé dans cette ville, qu'il fut prévenu que Véli-pacha, inquiet de ses conférences avec les Parguinotes, avait déclaré qu'il le ferait décapiter aussitôt qu'il pourrait le saisir. A cette menace, le fils de Tzavellas, au lieu de fuir, se rend auprès de Véli, s'explique avec franchise, le calme, et obtient de se rendre à Kiapha, afin d'exécuter la convention réglée avec le vizir ; lorsqu'un incident inattendu déconcerta ses espérances.

Par une de ces contre-polices ordinaires aux tyrans, Ali-pacha qui opposait ses émissaires à ses agents, avait travaillé sous main à l'accomplissement du projet qu'il avait conçu pour diviser et affaiblir les Souliotes. George Botzaris et Coutzonicas étaient parvenus à déterminer la tribu de Zervatès à évacuer les montagnes ; et Photos en arrivant à Kiapha se trouva prévenu dans son projet, environné de traîtres et en danger d'être livré avec sa famille à un ennemi dont sa démarche clandestine aurait justifié les rigueurs. Le moment était critique ; et, comme le moindre délai pouvait le perdre, il prit le parti de se retirer, avec les débris de sa tribu, auprès de Samuel resté étranger aux intrigues qui divisaient Souli, depuis qu'il avait perdu l'espérance de concilier ses peuplades. Ce fut ainsi que Photos déjoua les manœuvres d'Ali pacha, qui se croyait tellement assuré d'avoir trompé ses ennemis, qu'on le vit apparaître, au point du jour suivant, pour assister au massacre général des chrétiens.

Il demande Photos, on le cherche, et on apprend qu'il est réfugié dans le fort de Sainte-Vénérande. Le tyran s'emporte contre son fils; il lui reproche d'avoir laissé fuir la tribu de Zervatès au lieu de l'égorger ; il crie à la lâcheté, à la trahison. Alors Véli, irrité des reproches de son père, ne craint pas de lui dire qu'on n'immole pas des Souliotes armés comme des agneaux, que pour les tuer il faut les combattre. « Si tu en doutes, essaye de prendre Photos, qui se trouve
» renfermé dans le château de Sainte-Vénérande avec Samuel : ils
» n'ont avec eux qu'une poignée d'hommes et de femmes à combattre,
» le triomphe sera facile. »

A ces mots, le vizir transporté de fureur, adresse à Photos une sommation fulminante, dans laquelle il menace de le déchirer en pièces, *s'il ne lui apporte aussitôt ses armes. — Viens les prendre !* Cette réponse laconique ayant achevé d'exaspérer Ali, il ordonne à neuf

mille hommes rassemblés autour de lui d'escalader les rochers; il sème des poignées d'or dans leurs rangs, il promet des récompenses infinies, il enflamme les courages, et donne le signal de l'assaut.

Samuel, apercevant le mouvement général des mahométans, arbore le *labarum* sur le clocher de la chapelle de Sainte-Vénérande, et la croix déployée dans les airs annonce à la Selléide le jour solennel des combats. Photos sort de la forteresse à la tête de cent cinquante soldats, et Caïdos, poussant un cri éclatant, commence l'action, en perçant d'une balle le bim bachi qui conduisait la colonne des assaillants. Chaque Souliote renverse ou blesse un Turc, et les flots des ennemis qui se succèdent pendant sept heures de temps ne permettant plus aux chrétiens de faire usage de leurs fusils devenus brûlants à force de tirer, ils continuent le combat à coups de pierre. La garnison du château arrive à leur secours, en faisant pleuvoir des quartiers de roches, des tronçons de pins et des arbres entiers, qui obligent les infidèles à se retirer en désordre. Alors Ali, témoin de la déroute des siens, après avoir perdu sept cents de ses meilleurs soldats, reprend la route de Janina, en laissant à Véli-pacha *carte blanche*, pour continuer la guerre et agir comme il l'entendrait. Les Souliotes, qui n'avaient eu que quatorze blessés, huit hommes et deux femmes tués par l'éclat des obus, rentrèrent au château de Sainte-Vénérande victorieux, mais prévoyant bien qu'une victoire, dans l'état où ils étaient réduits, n'était qu'un sursis à leur inévitable extermination.

Ali-pacha était retourné à Janina avec cette idée; la réduction de Souli lui paraissait immanquable. Chaque jour il expédiait à son armée des renforts, des munitions et des vivres. Il ordonna en même temps de doubler la paye de ses soldats; il entrevoyait le terme de ses désirs, et dès lors aucun sacrifice ne lui était pénible. On plaignait d'avance les braves enfants de la Selléide, dont les prisonniers qu'on faisait dans quelques embuscades étaient massacrés sans exception. On s'apitoyait sur le sort réservé à cette peuplade héroïque, lorsque la Providence sembla inspirer en sa faveur l'intercession de l'épouse du vizir, pour fléchir la barbarie de son cœur.

Éminé, épouvantée des horreurs que le tyran commettait, et de celles plus atroces encore qu'il projetait, craignant pour ses fils dans la dernière lutte prête à s'engager contre des hommes poussés au désespoir, osa adresser des remontrances aussi soumises que respectueuses au satrape. « Pourquoi, lui disait-elle dans un moment d'é-

» panchement, en embrassant sa main homicide qu'elle arrosait de » larmes; pourquoi, seigneur, affliger votre servante? Vous lui ra- » vissez à la fois les deux fils, objet de notre commune tendresse. » Daignez jeter les yeux sur le cours de votre fortune ; le ciel, par- » donnez-moi cet humble reproche de la plus soumise des femmes, » semblait-il devoir l'élever au point de puissance et de grandeur où » chacun la contemple? Sous quels auspices avez-vous parcouru votre » carrière? Allah seul et mon époux m'entendent. Que la vérité » frappe au moins une fois son oreille; vous connaissez votre Éminé, » vous savez si elle vous aime! vertueux et humain, elle vous eût » adoré tous les jours de votre vie. Hélas! pourquoi l'avez-vous » souillée, cette vie, par des excès que votre politique excuse, et que » votre raison condamne? N'avez-vous pas assez versé de sang? » Votre conscience..... »

A ces mots, le vizir impatient, repoussant Éminé, allait éclater..... « Daignez, poursuivit-elle, daignez, ô mon maître chéri, calmer » votre colère.... Si je vous perdais, si vous m'étiez ravi, si je restais » seule au milieu des ennemis que votre ambition nous a suscités, » quel serait mon sort et celui de votre famille? Veuillez en croire » mes larmes; elles ne sont peut-être que trop légitimes. J'ai été » avertie en songe, n'en doutez pas, seigneur; j'ai été avertie par le » génie tutélaire de vos prospérités, que vous deviez épargner les » Souliotes.... — Les Souliotes! s'écrie d'une voix de tonnerre le » vizir; les Souliotes! tu oses nommer mes implacables ennemis! » tremble pour toi-même. — Oui, je les nomme, dit-elle en se levant; » songe que je suis fille d'un pacha, comme toi ; je les nomme ; et » leur sang, celui de Capelan, mon malheureux père, que tu ré- » pandis aux jours de mon enfance, retombera sur ta tête.— Et toi, » tu périras! » En prononçant ces paroles, Ali hors de lui-même tirant au hasard un coup de pistolet, répand l'alarme dans le palais. Éminé tombe privée de sentiment; et ses femmes, accourues, l'emportent dans ses appartements.

La terreur qui suit l'explosion de la foudre n'est pas plus grande que celle dont le sérail fut rempli à cette rumeur épouvantable. On avait entendu la détonation d'une arme à feu dans l'intérieur du harem, et personne n'osait demander quelle victime la mort avait frappée. La crainte enchaînait toutes les voix; une altération effrayante régnait dans les traits du tyran, lorsqu'il confia le secret de son attentat à un

médecin, complice ordinaire de ses forfaits [1], qui lui apprit bientôt que sa femme n'était pas blessée.

Cette nouvelle ayant calmé le délire des sens du satrape, il versa des larmes; et, soit retour sur lui-même, soit inquiétude, il voulut, pendant la nuit qui suivit cet événement, se rendre auprès de son épouse. Il frappe à son appartement, il appelle, et, comme on refuse de lui ouvrir, il enfonce la porte de la chambre dans laquelle reposait celle qu'il avait outragée. Effrayée à la vue de son tyran, Éminé crut toucher à sa dernière heure. Un spasme léthargique glaça ses sens; la parole expira sur ses lèvres, et les convulsions qui se succédèrent la conduisirent à la mort avant le retour du soleil. Ainsi termina ses jours la fille de Capelan-pacha, épouse d'Ali Tébélen, mère de Mouctar et de Véli, digne par ses vertus d'une meilleure fortune.

Si la fin tragique d'Éminé causa un deuil général dans l'Épire, elle ne produisit pas une impression moins profonde sur l'esprit de son meurtrier. Pendant plus de dix ans, il fut épouvanté de la mort de son épouse. Le spectre d'Éminé le poursuivait dans ses plaisirs, au milieu de ses conseils, et jusque dans son sommeil. Tel que Néron après son parricide, il n'osait coucher seul dans une chambre; il craignait d'avancer le bras hors de son lit, et il redoutait le retour de la lumière [2]. Il la voyait, il l'entendait; et il se réveillait parfois en criant : *Ma femme! ma femme! c'est elle! sauvez-moi de sa fureur!*... Il tressaille encore aujourd'hui [3]; je l'ai vu frémir, en reconnaissant ses traits dans ceux de ses fils, de ses petits-enfants; et le juste ciel, qui attache ce fantôme à sa coupable existence, prépare sans doute, par des souvenirs sans cesse renaissants, la punition réservée à ses forfaits.

Cependant Souli aux abois n'existait plus que par l'héroïsme d'un petit nombre de défenseurs, auxquels le récit de la mort d'Éminé avait arraché des larmes. Depuis plusieurs semaines l'eau leur manquait, et ils n'avaient presque pour boisson que les pluies, qu'ils recueillaient quand le ciel leur accordait ce bienfait. Parfois ils faisaient

[1] Les détails circonstanciés de cette scène et la fin tragique d'Éminé m'ont été racontés par Tosoni, médecin d'Ali-pacha, qui m'en fit la confidence à l'article de la mort, ainsi que d'une foule de crimes auxquels il avait prêté son ministère.

[2] Per reliquum noctis, modo in tenebris et cubili, modo præ pavore exsurgens, et mentis impos, lucem opperiebatur, tanquam exitium allaturam. TACIT., *Ann.*, lib. VI, n° 6, l. XIV, n° 10.

[3] Il faut toujours se rappeler que j'ai imprimé ces détails de la biographie d'Ali de son vivant, et que je les ai en quelque sorte écrits sous sa dictée, à Janina.

descendre du haut des rochers, dans l'Achéron, quelques éponges chargées d'un plomb, et ils se désaltéraient en les suçant. Pressés par les besoins de la vie, pressés par les ennemis, ils rendaient cependant encore des combats sanglants, dernière lutte de la vie contre le trépas. En effet, de quelque côté qu'ils levassent les yeux, ils ne les portaient plus que sur une terre ennemie. Parga, rangée sous la domination d'un vaivode ottoman [1], ne pouvait plus leur fournir de secours; leurs rochers n'offraient qu'une affreuse nudité, et il ne restait aux descendants des Selles d'autre parti que la dernière consolation des braves, l'honneur de mourir les armes à la main. Le polémarque Samuel, ministre des autels, invoquait inutilement, par de ferventes prières, le ciel, protecteur de l'innocence. Ses touchantes exhortations, qui enflammaient les courages, élevaient en vain les hommes mortels au-dessus de leur sphère : le jour marqué, le terme fatal des destinées de Souli était arrivé.

Une voix suivie d'un bruit confus parle de capitulation, et la multitude répond qu'il faut capituler. Que ceux qui veulent vivre esclaves pourvoient à leur sûreté, s'écrie Samuel, et que les soldats décidés à mourir libres se rangent avec moi, sous l'étendard du *Jugement dernier*, que leurs yeux reverront briller au ciel, quand le fils de l'homme assis sur les nuages ouvrira les dômes éternels de sa gloire aux élus, en précipitant l'infidèle avec son faux prophète dans les flammes vengeresses.

Les paroles de Samuel se perdent dans les airs ! on entoure Photos, on le prie, on le conjure d'écrire à Véli-pacha, afin de lui demander à traiter, et le fils d'Ali leur accorde aussitôt une amnistie [2], partage ordinaire des rebelles que le pouvoir dédaigne d'écraser.

[1] Depuis le traité du mois de mars 1800, en vertu duquel la Russie livra aux Turcs les cantons ex-vénitiens situés en terre ferme, que les républicains français avaient arrosés de leur sang pour les conserver aux Grecs.

[2] DIEU,

PAIX ET PARDON.

Moi, Véli, pacha de Delvino, fils d'Ali, fils de Véli, fils de Mouctar, fils de Salik Tébélen, au nom d'Ali Tébélen, gazi (victorieux), Janina Vali-cy, toparque de la Thessalie, Dervendgi-pacha, membre du conseil suprême (dovletgi) de la Porte de félicité du monarque des monarques, le glorieux sultan, distributeur des couronnes aux cosroës qui règnent *avec sa permission* sur les trônes du monde, j'accorde aux chrétiens de Souli l'acte suivant :

Article I[er]. Les Souliotes auront la liberté de sortir du pays qu'ils occupent avec

L'orgueilleux vainqueur joignit à cette pièce une lettre adressée aux primats de Parga, par laquelle il leur permettait d'accorder asile et passage aux Souliotes. Cette dépêche, monument historique de la démence d'un homme qui ne devait ses succès qu'à la perfidie, portait la date du 15 décembre, vieux style, 1803.

Après avoir subi ces humiliations, ils partent, les vieux montagnards de la Selléide! Ils ont dit un dernier adieu aux rochers teints de leur sang, aux vallons jadis fertilisés par leurs sueurs, et aux églises de leur douce patrie. Ils s'éloignent sous la conduite de Photos, de Dimo-Dracos, du brave Dimo-Zervas. Caïdos, la carabine en main, marche au milieu des femmes et des enfants; elles saluent, en poussant de longs gémissements, les tombeaux des ancêtres, et les prêtres portant la croix précèdent cette multitude affligée, qui prend la route de Parga. Les autres villages de la république sont évacués de la même manière; Koutzonicas, George Botzaris et Palascas, conduisent

armes, bagages, munitions, vivres, et ce qu'ils voudront emporter pour se rendre soit hors de l'Albanie, soit dans l'Albanie, et partout où bon leur semblera.

II. Je m'engage à leur fournir, et faire fournir gratuitement, les bêtes de somme nécessaires au transport de leurs effets, vivres, munitions de guerre, blessés, malades, femmes, vieillards et enfants, jusqu'au lieu où ils désireront se retirer.

III. Les otages reçus en vertu des ordres du vizir mon père seront rendus aux Souliotes.

IV. Ceux des Souliotes qui voudront rester dans l'Albanie et s'y fixer, auront gratis, en toute propriété, des terres, des villages, et trouveront à jamais honneur, sûreté et protection auprès de mon père et de notre famille.

V. Je jure que ce traité est sacré, qu'aucun des Souliotes ne sera jamais molesté, insulté, ni recherché pour sa conduite passée, par qui que ce soit. Si je contrevenais à ce pacte, ou s'il était violé par quelqu'un des nôtres, je me soumets, pour moi et les miens, à mériter le titre de *musulman apostat. Puissions-nous alors être abandonnés de nos femmes, qui feraient le grand serment*, τόν μέγαν ὅρκον, *et que nous soyons obligés de les reprendre après les avoir répudiées trois fois* *.

Pour preuve de ma loyauté, copie de ce pacte sera délivrée aux Souliotes; et *que Dieu m'écrase de sa foudre*, si j'y contreviens.

Délibéré, arrêté, ratifié, et signé par moi et mes frères d'armes, musulmans sunnites.

Souli, 12 décembre (v. s.) 1803. Véli-pacha Ali Zadé.

Elmas, bey; Ismaël, bey de Conitza; Mouhamet, mouhardar; Ismaël Pachô, bey; Hassan, derviche; Hago, mouhardar; Abden Zarchan; Omer, derviche; Metche Bono; Hadji Bédo; Latif Codja; Chousa Toskas; Abas Tébélen.

* Les Turcs répètent ici un anathème prononcé par Bajazet Ildérim contre Tamerlan, qu'il défiait de venir à sa rencontre en lui disant : *Si tu ne te montres pas, ainsi que tes menaces me l'annoncent, je souhaite que tu sois obligé de reprendre une épouse que tu aurais répudiée par trois fois*. Voy. Gott. Stritter. Tataric., ch. 13, § 156.

d'autres tribus vers Zalongos. Quelques veuves des guerriers morts en combattant pour la patrie se retirent, en vertu d'une permission de Véli-pacha, au hameau de Regniassa; tandis que d'autres *pharès* se dirigeaient vers le mont Djourmerca, avec l'intention de passer de là dans les montagnes de l'Étolie, afin de s'y réunir aux armatolis, commandés par Paléopoulo.

Tandis que les Souliotes abandonnaient leurs montagnes, Samuel, qui n'avait pas voulu accéder à la capitulation, attirait l'attention des infidèles, qui n'attendaient que sa réduction pour fondre sur les chrétiens, auxquels ils avaient accordé un traité mensonger. Il arrêtait, depuis quarante-huit heures, le torrent des barbares qui débordait son enceinte à moitié démolie par les bombes, en signalant son courage par des prodiges de valeur. Il gagna ainsi, en cédant pied à pied un terrain qu'il ne pouvait plus défendre, le dernier retranchement qui renfermait le magasin des poudres. Là, plein de l'esprit du Dieu rédempteur qu'il adora, en présence des derniers enfants de Souli, il les exhorta à donner tête baissée sur les ennemis, dans les rangs desquels ils trouvèrent une mort glorieuse. Resté seul au milieu des ruines de sa patrie, il vit d'un front serein s'avancer les mahométans; il attendit qu'ils eussent pénétré dans l'arsenal, où, plus grand que Brutus, et sans blasphémer la vertu, il termina ses jours en mettant le feu aux poudres qui firent sauter avec lui une foule de mahométans.

Véli-pacha, témoin de ce désastre qui terminait la résistance héroïque des Souliotes, crie aussitôt à la violation du pacte qu'il leur avait accordé, et, profitant des ordres secrets que son père lui avait laissés pour massacrer les chrétiens dès qu'ils seraient hors des montagnes, il fait courir à leur poursuite. Douze cents hommes se mettent sur les traces de Photos et l'atteignent au moment où sa caravane touchait au territoire de Parga. Le fils de Tzavellas, qui marchait à l'arrière-garde avec sept soldats, découvrant de loin les barbares, ordonne de hâter le pas, s'embusque, arrête leurs bandes furibondes et, en sacrifiant quelques bagages, tous arrivent ainsi en pays ami.

Irrités d'avoir manqué leur proie, les Turcs s'exhalent en imprécations et en menaces contre les Parguinotes, puis, décampant presque subitement, ils se portent à marches forcées vers Zalongos. Les Souliotes s'y reposaient à peine depuis quelques jours, lorsqu'ils aperçurent les troupes du pacha sur les hauteurs chassant devant eux

quelques bergers. A cette vue, George Botzaris, Koutzonicas et le traître Palascas, comprirent la faute qu'ils avaient commise en s'attachant au parti d'un tyran sans foi. Ils veulent parlementer ; on leur répond à coups de fusil; la perte de tous était résolue; on ne pouvait plus se faire illusion.

Déjà une partie de la tribu se trouvait entourée sur une hauteur où elle s'était réfugiée à l'approche des Turcs, lorsqu'un hymne plaintif se fait entendre. Soixante femmes privées de leurs défenseurs, n'ayant pour ressource que la prière et les larmes, se recommandent à celui qui couvre d'un voile impénétrable ses grands desseins. Désespérées de n'avoir devant elles que la perspective de l'esclavage et l'opprobre de passer dans les bras des mahométans, elles lancent leurs enfants en guise de pierres sur les assaillants; puis, entonnant leur chant de mort et se donnant la main l'une à l'autre, elles se précipitent au fond de l'abîme, où les cadavres amoncelés de leurs enfants en empêchèrent quelques-unes de trouver la mort, objet de leurs vœux.

Témoins de cet acte de désespoir, les Souliotes de Zervatès qui étaient au nombre de plus de trois cents, retranchés dans le couvent de Zalongos, résolurent d'attendre la fin du jour, afin de se frayer un passage à travers les lignes ennemies. Le temps pressait, et, vers le milieu de la nuit suivante, quelques femmes portant leurs enfants à la mamelle, des vieillards donnant la main aux adolescents qui pouvaient suivre, sortirent de la place, précédés des palicares qui marchaient le sabre à la main. Quoiqu'on observât le plus profond silence, on fut découvert ; et, après un combat livré corps à corps, cent cinquante individus, qui se dégagèrent, parvinrent à s'enfoncer dans les bois. Sans guides, sans signaux, errant à l'aventure au milieu des bêtes féroces moins avides de sang que les Turcs, on marche, on fuit d'un pas douteux. Des mères éperdues, pour dérober la trace de leurs pas, serrent la gorge de leurs enfants et les suffoquent pour empêcher leurs cris, lorsque, le premier crépuscule permettant de se reconnaître, quelques coups de sifflet donnent le signal de la réunion, et les restes de tant de malheureux gagnent par des faux fuyants le territoire de Parga, devenu l'asile sauveur des proscrits. Trop heureux d'échapper ainsi ; car ceux qui tombèrent au pouvoir des Turcs furent envoyés au quartier général de Véli-pacha, qui rassemblait des victimes destinées à orner son triomphe.

L'affaire de Zalongos étant terminée, Jousouf Arabe vint prendre le commandement des troupes pour se porter à Regniassa, où s'étaient retirés les veuves et les enfants de vingt familles Souliotes. Comme ils étaient sans défense, on fit main basse sur eux. Le village retentissait de cris, lorsque Despo, veuve du capitaine George Botzi, qui habitait la tour de Dimoulas, dont les ruines subsistent encore, voyant le carnage, commença à faire feu sur les assassins. Leur attention se porte aussitôt de ce côté et ils l'attaquent avec furie. La généreuse Souliote, comprenant qu'elle ne pouvait pas résister longtemps, s'adresse aux femmes renfermées avec elle, et leur demande si elles veulent mourir libres ou vivres esclaves et souillées. Elles s'écrient qu'elles préfèrent la mort à la honte. Sans perdre de temps, Despo leur dit de se ranger autour d'elle, puis s'asseyant sur un caisson rempli de cartouches, elle y met le feu avec un tison, et toutes ensemble sautent avec la tour, devenue la proie des flammes qui dévorèrent leurs restes, sans laisser à leurs bourreaux le plaisir de repaître leur vue, en considérant les débris de leurs cadavres [1].

En abandonnant Souli, Kitzos et Nothi Botzaris, capitaines renommés par leur bravoure, s'étaient retirés avec leurs tribus à Vourgarelli, village du mont Djoumerca [2]. Apprenant ce qui s'était passé dans la Cassiopie, ils s'empressèrent de ramasser des vivres, des munitions, et ils partirent pour se rendre à Seltzos, dans l'Agraïde. Forts de leur courage, ils avaient renversé les postes des Dervendgis; ils se frayaient un passage à travers l'Athamanie; ils débouchaient par le défilé de Théoudoria dans la vallée de l'Acheloüs, lorsqu'ils eurent avis qu'un corps de troupes commandées par Hagos Mouhardar et Békir Dgiocador expédiés pour les exterminer, se montraient sur leurs derrières.

Aussitôt ils font halte afin de donner le temps aux femmes, aux enfants et aux bagages, de prendre la tête de la colonne; puis, fondant

[1] Les noms des héroïnes qui périrent avec Despo furent : Tasso (Anastasie), fille de Despo; Nasto (Athanasie), fille de Tasso; Maro (Marie), fille de Tasso; Despo (Reine), seconde fille de Despo; Kitzia (Christine), troisième fille de Despo; Nicolas, fils de Kitzia; Sopho (Sophie), bru de Despo; Kitzo, fils de Sopho; Panagio (Toussainte), seconde bru de Despo; Catero (Catherine), fille de Panagio. Quant aux discours qu'on leur prête ici, il est tiré d'un chant populaire grec, composé sur cet événement.

[2] Du village de Vourgarelli à Véternitza, la distance est de huit lieues. Voyez mon Voyage dans la Grèce.

sur les Turcs, ils les dispersent. Mais à chaque défilé ceux-ci reparaissent, et de nouvelles escarmouches se succèdent pendant deux jours, car dès qu'il était nuit, les barbares retranchés sur les hauteurs veillaient dans de continuelles alarmes. Enfin le troisième jour de marche, les Souliotes voyaient devant eux les montagnes d'Agrapha, où les bandes de la Thessalie leur auraient fourni des renforts. Ils approchaient du terme de leurs fatigues; ils touchaient au pont de Coracos[1], lorsqu'une fusillade leur apprit que ce poste était occupé par les troupes du vizir, retranchées sur le mont Phrycias, dont les hordes, commandées d'un autre côté par les chefs que je viens de nommer, leur coupaient toute espèce de retraite. Au bruit qui venait de se faire entendre, les barbares doublent le pas, et les Souliotes, enveloppés, ne trouvent pour retranchement et pour abri que le rocher et le monastère de Veternitza. Ils s'y établissent au milieu d'une grêle de balles, et ils parviennent, en leur rendant la mort avec usure, à repousser les mahométans qui se retirèrent en formant un cercle autour des chrétiens qu'ils se proposaient d'immoler. Ainsi, les Souliotes étaient entourés de tigres altérés de leur sang; car les villages voisins s'étaient levés en masse contre eux; et toutes les issues leur étaient fermées.

Six semaines s'écoulèrent de la sorte, sans qu'aucun des soldats du satrape osât s'avancer dans la lice; comptant sur le secours de l'ennemi puissant qui réduit les citadelles les plus redoutables. Ils savaient que les chrétiens étaient pourvus de peu de vivres, et ils attendaient que la famine les livrât à leur discrétion pour les égorger. Avec quelle joie cruelle ils comptaient les heures et les moments! Pareils aux animaux féroces que le peuple-roi lâchait dans l'arène contre les martyrs de la foi, les mahométans guettaient leur proie. Les Souliotes, de leur côté, ne se faisaient pas illusion sur le sort qui les attendait. Ils sentaient l'étendue de leurs maux; leurs munitions s'épuisaient, les vivres avaient totalement manqué; et, avant d'être frappés d'inanition, ils résolurent de consacrer ce qui leur restait de forces à mourir de la mort des braves, en essayant de se frayer un passage.

A un signal convenu, trois cents d'entre eux s'élancent à découvert, la tête haute et le sabre à la main, contre les Schypetars mahométans.

[1] Le pont de Coracos aboutit au mont Phrycias, qu'on croit être le Phricion des anciens, cité par Hérodote. *Vie d'Homère*, *XIV*, et *Steph. Byzant.*, *in voc.* Φρίκιον.

En vain leurs guerriers périssent; ils ne connaissent plus de dangers; tout espoir de salut est loin d'eux, et ils nettoient la campagne des hordes ennemies; mais, revenus sur leurs pas, ils s'obstinent inutilement à franchir le pont fatal; les armes sont impuissantes contre des barricades. Nothi Botzaris tombe atteint de cinq blessures; et presque tous ses soldats y trouvent avec la mort la fin de leurs misères. Mais que deviennent les femmes et les enfants?... La vérité de l'histoire aura peine à faire croire, qu'après s'être battues à coups de pierre et quelques-unes à coups de couteau, un seul cri se fit entendre : *Mourons!* .... Et par un mouvement spontané, plus de deux cents femmes, embrassant leurs enfants, se précipitent et disparaissent dans les ondes rapides de l'Acheloüs qui les engloutit. Le seul Kitzos Botzaris, avec dix des siens, parvinrent, malgré leurs blessures, à se dégager, et son frère Nothi fut traîné dans les prisons de Janina.

J'ai connu ces deux chefs des Souliotes, lorsqu'ils servaient sous les drapeaux de la France, qui fut toujours la patrie protectrice des infortunés. J'ai entendu de la bouche de Kitzos le récit de cet événement et les regrets qu'il donnait à son pays, sans jamais dire ce qu'il fit pour sa défense, car il s'oubliait; et ses ennemis seuls m'ont parlé de son courage. Il avait quelque chose d'extraordinaire dans l'expression; et un secret pressentiment lui disait qu'il était destiné à tomber tôt ou tard entre les mains d'Ali-pacha. Cette pensée ne l'avertissait que trop bien.... Par une suite de vicissitudes qu'on était loin de prévoir, Kitzos Botzaris, remis au pouvoir de son ennemi par les agents de l'Angleterre, lâches complaisants de la tyrannie, sous la garantie fallacieuse d'être respecté, reçut le coup fatal de la main d'un nommé Gôgos, à l'Arta [1].

Les desseins du satrape étant ainsi accomplis, il partit au commencement de mars pour se rendre à Souli, afin de présider aux exécutions, par lesquelles il se proposait d'inaugurer la prise de possession de cette contrée, qui était encore vierge de forfaits. Quoique le sang eût coulé à grands flots sous le glaive de ses lieutenants, il ne trouva encore que trop de vengeances à exercer contre les prisonniers qui restaient. Pendant huit jours entiers les exécutions se succédèrent, et, à la lueur des incendies qui dévoraient les villages de la Selléide, on ne vit que gibets, pals et supplices. On versait à quelques-uns de

[1] Ce crime fut consommé par ordre d'Ali, au mois de janvier 1813.

la poudre dans les oreilles, à laquelle on mettait le feu. Les femmes étaient précipitées du haut des mornes dans les abîmes de l'Achéron; les enfants étaient vendus à l'encan; et comme le *dixième des condamnés* appartenait aux bourreaux, qui leur sauvaient ainsi la vie, on s'estimait heureux de devenir leur esclave, et leur part dans le butin ne fut pas la moins enviée.

Après ces premiers excès, le vizir reprit le chemin de Janina, en traînant à sa suite les débris de la population de Souli dont il orna son triomphe. Leurs tourments, dans les fêtes qui eurent lieu à cette occasion, furent aussi variés que les caprices de la soldatesque dont ils devinrent le jouet, sans qu'aucun des Souliotes, auxquels on offrait le moyen de l'apostasie pour se sauver, démentît son courage dans l'agonie des douleurs. On vit des soldats empalés, expirer, en invoquant le nom du Tout-Puissant; un jeune homme, auquel on avait arraché la peau du crâne, fut forcé, à coups de fouet, de marcher sous les fenêtres de Véli-pacha, charmé de voir jaillir le sang de ses artères. La ville était transformée en un cirque retentissant des acclamations féroces des barbares, mêlées aux gémissements et aux plaintes des martyrs.

Mais le juste ciel réservait un triomphe éclatant aux chrétiens, et le spectacle qui ferma les arènes fut illustré par le glorieux martyre[1] de trois jeunes enfants d'une beauté ravissante. Je n'ai pu apprendre leurs noms pour les transmettre à la mémoire du monde chrétien. L'aîné de ces élus avait quatorze ans; sa sœur, onze, et elle marcha au supplice en conduisant par la main un frère plus jeune qu'elle. On leur avait arraché leurs vêtements!... Une douce sérénité brillait sur la figure de ces prédestinés, entourés d'une troupe de derviches frénétiques, auxquels on les avait livrés. Arrivés sous l'ombrage fatal des platanes de Calo-Tchesmé, lieu ordinaire des exécutions, la vierge se prosterne en élevant ses mains au ciel. Elle voit rouler à ses pieds

[1] Certains casuistes ont prétendu que le titre de martyr accordé aux Grecs ne leur était pas applicable, à cause du schisme de l'église d'Orient. A cela nous répondrons que les chrétiens orthodoxes ne sont point morts pour des opinions de dissidence, mais pour confesser la foi de J.-C. et sa divinité. Or, comme il est écrit que *celui qui donne sa vie pour la vérité du Dieu vivant ne peut la perdre, ni manquer d'avocat devant son tribunal pour la justification de ses œuvres*, je crois donc que le titre glorieux de martyr est dû aux Grecs dans toute la latitude de cette expression. Un catholique, un Russe, un anglican se dévouant pour la divinité du Christ, sont égaux devant Dieu.

la tête de son jeune frère; et pendant que l'aîné luttait contre un ours auquel on l'avait livré on n'entendit sortir de sa bouche que ces paroles : *Père des miséricordes, Dieu exorable, Dieu des faibles, sainte reine couronnée, ayez pitié de mes frères, Christ adoré, secourez vos pauvres enfants!...* En achevant ces mots, un des bourreaux frappa la victime sans tache. La rose de la Selléide tomba sur le sein de la terre, et les chœurs des anges reçurent les âmes de ces douces créatures, qui reposent dans le sein de la divinité.

Ce supplice glaça d'effroi les mahométans, les égorgeurs et le satrape, qui se contenta de disperser le restant des familles souliotes dans des lieux agrestes, où quelques-unes se sont soutenues jusqu'à la nouvelle ère de malheurs et de gloire qui a brillé sur la Selléide.

LIVRE DEUXIÈME.

—

CHAPITRE PREMIER.

Quæque ipse miserrima vidi.

Campagne d'Ali Tébélen dans la Romélie. — Brigandages occasionnés par les débris des bandes des Passevend Oglou. — Composition de l'armée d'Ali. — Ses exploits. — Murmures et indiscipline de ses soldats. — Chants séditieux. — Trait caractéristique de génie par lequel il se sauve. — Rentre en Épire. — Assassinat du primat d'Étolie, Sousmane, décapité par Véli-pacha. — Trait d'héroïsme de Diplas et de Cadgi Antoni. — Disgrâce du satrape. — Son neveu Elmas nommé à sa place au sangiac de Thessalie. — Meurt bientôt après. — Douleur et rage de Chaïnitza à ce sujet. — Mort de Véli Guegas. — Célébrité de Cadgi Antoni. — Sabre de Condoïanis. — Faux monnayeurs de Plichivitsas, recherchés et punis. — Origine de la fortune de Vasiliki, jeune fille que le vizir fait esclave.

J'ai écrit jusqu'à présent l'histoire des premiers orages de la Grèce, et celle d'un homme devenu fameux par le secours d'une fortune impie autant qu'aveugle, sur les récits de témoins oculaires et d'après quelques mémoires secrets. Il me reste maintenant à parler de choses qui précédèrent de peu de temps mon débarquement dans l'Épire, et d'événements arrivés pendant une résidence de dix années que j'ai passées en qualité de consul général de France auprès du vizir Ali-pacha de Janina.

Parvenu à cette partie des fastes du satrape de l'Épire, je fus effrayé de la carrière épouvantable qui s'ouvrait devant moi. J'avais à dévoiler tant de perfidies et de crimes ; j'abordais un sujet si difficile à traiter, malgré la corruption de nos mœurs politiques, que je craignais, en rejetant des détails que la morale réprouve, de sembler partial à ceux mêmes qui se jouent de l'honneur et du sang des peuples, parce que leurs âmes, malgré le mépris qu'ils font de l'humanité, sont encore

loin de concevoir à quels excès un tyran sans frein peut se porter pour assouvir ses passions.

Il est pénible, sans doute, en écrivant l'histoire, de se trouver environné de sang et de forfaits; mais ce n'est pas au hasard que celui qui se charge de cette redoutable fonction trace ses tableaux. Préparé à tout, comme il n'a pas de préférence dans le choix, il doit rapporter ce qui s'est passé, ce qu'on a voulu et ce qu'on a souffert. Il n'y a jamais pour lui d'excuse quand il altère les faits, ou lorsqu'il capitule avec les circonstances, parce que ses écrits sont déférés au tribunal de la postérité, qui les livre au mépris s'il a trahi la vérité.

La destruction des Souliotes, qui avaient triomphé depuis plus de cent quarante ans des efforts des mahométans, accrut la célébrité du satrape de Janina; ses exploits étaient chantés dans les Albanies, et racontés d'une extrémité à l'autre de l'empire. Les Turcs le surnommaient le *vengeur*, et sa renommée parvint au sultan, qui crut ne pouvoir mieux récompenser le fléau des chrétiens indépendants de l'Épire, qu'en lui conférant le titre et l'autorité de Romili Vali-cy. C'était lui fournir de nouveaux moyens de se signaler, parce que la Macédoine et la Thrace étaient alors désolées par des bandes de brigands.

Ces hordes étaient les débris des milices de Passevend Oglou. Quoique soumis en apparence au sultan, il s'était déclaré le protecteur des yamacks ou cohortes formant les garnisons des places fortes du Danube, qui s'opposaient à l'établissement du nizam-y-dgédid, ou armée régulière permanente. Quant aux Kersales qu'il favorisait, c'étaient, la plupart, des Turcs expropriés, dont la majeure partie étaient de Belgrade, de Schabatz et de Sémendria.

Comme ils s'étaient opposés au nizam-y-dgédid, le ministre du sultan fit revivre contre eux un ancien rescrit de Soliman le Magnifique. Il avait été décidé en conséquence, que la ville de Belgrade, prise, dans la dernière guerre contre les Autrichiens, par le maréchal Laudon, était, par le fait de la réoccupation, la propriété du sultan. Il fut donc arrêté d'expulser les anciens habitants de leurs maisons, de les donner à des protégés, qui ne furent pas plutôt entrés en possession de leurs domaines, que les anciens usufruitiers les en expulsèrent à main armée. Telle était l'origine des troubles de la Servie, et l'esprit de mécontentement s'était propagé jusque dans la Macédoine,

dont tous les Ayans étaient opposés aux nouvelles institutions militaires de Sélim III.

Les Kersales, espèce de *condottieri* composés d'un ramas de Bulgares, de Triballes et d'Esclavons, commandés par des chefs audacieux, dévastaient les environs de Philippopolis et les vallées du mont Pangée, en poussant leurs excursions jusque dans la Pélagonie. Les caravanes ne pouvaient plus circuler, les travaux avaient cessé dans les campagnes, les courriers étaient dévalisés et l'autorité méconnue.

Depuis que George Petrowitz, surnommé *Czerni* ou le Noir, homme qui réunissait aux connaissances militaires une bravoure à toute épreuve, avait conclu un armistice avec Békir-pacha, les armatolis du mont Olympe accourus à son secours, ayant repassé le Danube, désolaient la Macédoine. On soupçonnait les pachas de Smocôvo, et d'Uskiup, d'être intéressés à soutenir ces brigands, et il devenait instant de remédier à de pareils désordres. Telle était la tâche qu'on donnait à remplir au vainqueur de Nicopolis et de la Selléide; mais tant d'honneurs cachaient une arrière-pensée du ministère ottoman. Le vizir de Janina lui portait ombrage; on croyait, en flattant son ambition, le compromettre en le chargeant d'une pareille expédition, et parvenir à le perdre en lui faisant éprouver des revers, ou bien à le saisir pour s'en défaire, dès qu'on l'aurait attiré hors des frontières de son gouvernement.

Ali-pacha, qui n'avait aucune donnée sur ces desseins, mais justement défiant, prit ses mesures comme s'il eût été environné d'ennemis. Il rassembla, en vertu du diplôme impérial qu'on lui avait adressé, dix mille soldats albanais, avec lesquels il franchit le Pinde, et vint camper à Bitolia, au printemps de 1804. Après avoir purgé les environs de quelques essaims de voleurs, et réuni les forces des Ayans de l'Illyrie et de la Macédoine cisaxienne, il passa le Vardar à Tchiouperli. Il comptait alors sous ses drapeaux, indépendamment de ses troupes particulières, les contingents du pacha de Delvino, du vizir de Bérat, des beys du Muzaché, des Vaivodes de la Taulantie, du sangiac de Scodra, terre nourricière des braves; des chefs des Dibres, d'Ochrida, du Lakoulak, de Baxor, canton du mont Bôra, de Calcanderen, de Pristina, et de tous les spahis de la Thessalie. En avançant par les sources des fleuves qui arrosent la Macédoine transaxienne, il vit arriver à son quartier la cavalerie de Serrès, les

agas du territoire de Thessalonique, les timariots de Mélénik, de la Cavalle, de Drama, de Démir-Hissar, de Radovich, de Koumlèkeu, de Doubnitza, le drapeau entier de Sophia, et il parut aux portes de Philippopolis, à la tête d'une armée de plus de quatre-vingt mille hommes.

Ayant dressé ses pavillons hors de la ville, au milieu des plaines de la Thrace, il cita à son tribunal les chefs des rebelles qui étaient déjà pris, fit décapiter les pachas d'Uskiup et de Smocôvo, hommes d'une taille gigantesque qu'il craignait personnellement, et livra au glaive quelques êtres insignifiants, en se contentant de retenir en otage les chefs de parti les plus influents. Il avait levé des contributions dans les villes situées sur son passage ; il exigea des sommes considérables de tous les grands vassaux qui l'approchaient ; et sa marche, non moins étonnante que son activité, fit croire qu'il allait porter un coup fatal à l'empire. Déjà son camp retentissait de murmures extraordinaires ; on affectait de ne prononcer qu'avec mépris le nom du sultan ; chaque soir on chantait la *carmagnole* sous les tentes de son Tatare aga [1] ; on parlait d'arborer des couleurs nouvelles, lorsqu'une insurrection éclata subitement parmi tant d'hommes divisés d'idiomes et d'intérêts [2].

Ce mouvement était la suite d'un coup d'État médité par le divan, qui crut le moment propice pour se défaire d'Ali-pacha. On courait déjà aux armes; on se disposait à marcher contre son quartier général, lorsqu'il se montra aux séditieux, entouré de ses fidèles Schypetars. « Vous voulez, s'écria-t-il, sortir de l'inaction ; j'applaudis à votre » résolution. Qu'on abatte les tentes, et que chacun me suive au » rendez-vous que j'assigne à Sophia ! » Après avoir prononcé ces paroles, il se met en marche, persuadé que ce signal serait celui de la dissolution des corps les plus mutins, qui profitèrent effectivement de l'occasion pour retourner dans leur pays. Il reprit de son côté la route de Bitolia ; et les ministres du sultan ne cessèrent de craindre

[1] Tatare aga, chef des Tatares ou courriers : poste important à la cour des satrapes, où il est essentiel d'être bien informé, et d'empêcher le public de savoir ce qui se passe.

[2] La plupart de ces troupes parlaient le turc, l'esclavon, le valaque, le bulgare ; et chaque nation, animée par d'anciennes rivalités, faisait de cette armée un assemblage hétérogène qui ne pouvait tarder à se dissoudre. Quant au complot contre Ali-pacha, il ne tarda pas à en acquérir les preuves ; et ses ressentiments contre le sultan Sélim, auquel il l'attribuait, ne connurent plus de bornes.

qu'il ne vînt faire la police à Constantinople, que lorsqu'ils apprirent son retour au delà du Vardar. Il respira lui-même en se retrouvant dans son pays; et comme il demanda carte blanche, si on voulait qu'il rentrât en campagne, on s'empressa de le remercier, en lui annonçant que sa hautesse, satisfaite de sa conduite, révoquait les pouvoirs dont elle l'avait investi.

La charge de Romili Vali-cy est regardée comme onéreuse pour ceux qui l'obtiennent; mais Ali, accoutumé à tirer parti de tout, épuisa les provinces, en les frappant de contributions, rançonna ceux qu'il aurait dû punir; enleva des places fortes l'artillerie susceptible d'être transportée, et rentra à Janina chargé des dépouilles de la Romélie. Par calcul politique et par avidité, il ne laissa qu'un pays épuisé à son successeur, auquel il suscita des embarras nouveaux, en relâchant, quelque temps après, les chefs de bandes qu'il avait emmenés en otage à Janina.

C'est une question de savoir si un État est moins malheureux lorsque son chef est méchant, que lorsque ses favoris le sont; et la réponse pourrait être facile, si on admettait que des sujets éclairés peuvent redresser un prince vicieux; car des courtisans sans foi sont forcés de vivre en dehors de la société, et ne peuvent par conséquent changer en bien. Chez Ali, ainsi qu'à la cour des tyrans, il n'y avait qu'hypocrisie, parjure, déloyauté; le maître et les esclaves étaient également criminels. Dès qu'il fut rentré dans ses États, il s'annonça aux Épirotes, tel qu'un père qui revoit toujours avec plaisir ses enfants. Riche et heureux, on lui donna des fêtes, qu'on aurait célébrées avec un égal transport si on eût appris que sa tête venait d'être attachée aux portes du charnier impérial de Constantinople, terme fatal de toutes les ambitions. Il était persuadé de cette vérité : aussi la diminution des impôts qu'il avait promise dans le danger fut-elle ajournée; et les corvées, loin d'être allégées, prirent une extension nouvelle. Ce fut donc à dater de la consolidation de son pouvoir, que l'Épire ressentit le poids de la tyrannie, et les paysans n'eurent pour consolation que de voir renverser les donjons et les tourelles des beys, leurs anciens oppresseurs, rangés sous le niveau du despotisme, qui n'admet, comme l'anarchie, que l'égalité de la misère pour les peuples. Vainqueur des grands, Ali ne s'appliqua plus qu'à briser quelques résistances; et, sous le prétexte banal de complicité aves les Souliotes, il fit périr les riches propriétaires de l'Acarnanie et de l'Étolie,

qui furent accusés successivement de connivence avec ses ennemis.

Un seul d'entre eux parut l'arrêter; le sang des anciens rois serviens qui coulait dans ses veines, son intégrité, ses vertus, l'environnaient de tant de respect, qu'il n'avait jusqu'alors osé l'attaquer. Chousmane ou Sousmane [1], c'était le nom de cet homme cher aux Étoliens, qui avait pour crime, aux yeux du vizir, non sa naissance, puisqu'en Turquie il n'existe aucune aristocratie, mais ses richesses, qui sont, dans les États de pouvoir absolu, plus dangereuses que des crimes. Déjà le tyran avait égorgé un des frères de ce sujet paisible, sous le faux prétexte d'avoir fourni des secours à Paléopoulo; et, pour feindre de ne pas participer à ce nouveau meurtre et se trouver en mesure de le désavouer, il chargea Véli-pacha d'éteindre une famille dont il convoitait les biens.

Le fils du tyran qui s'était déjà largement signalé dans la carrière des assassinats, partit en conséquence de Janina, au mois de janvier 1805, sous prétexte d'aller faire une espèce d'inspection militaire dans le midi de la Grèce. Il traversa le Xéroméros et la Carlélie, pour se rendre à Missolonghi, sans que Sousmane, qui lui envoya les présents d'usage, se présentât pour lui rendre l'hommage que tout particulier opulent doit en pareil cas à son seigneur. Loin d'en paraître offensé, Véli s'empressa d'agréer les excuses de Sousmane, en les expliquant dans leur sens naturel, qui était celui d'une juste défiance. Il lui écrivit donc qu'étant son meilleur ami, il sentait parfaitement l'embarras de la position dans laquelle de faux bruits l'avaient mis auprès du *redoutable* vizir, son père; qu'il avait eu raison de craindre son ressentiment, mais cependant qu'il fût sans aucune inquiétude; que ce qui avait eu lieu était un nuage passager, qu'il se chargeait d'arranger ses affaires, et qu'il le préviendrait quand elles seraient terminées à sa satisfaction.

La tranquillité reparut dans la famille de Sousmane, qui songeait néanmoins à s'enfuir dans les montagnes d'Agrapha avec sa famille, afin de s'y mettre sous la protection de Paléopoulo et des armatolis, mais il résolut de savoir auparavant le succès des négociations de Véli.

Le résultat s'en fit attendre le temps nécessaire à augmenter sa

[1] Sousmane descendait des anciens rois de Servie, vulgairement appelés Triballes, qui avaient conquis l'Étolie. Voyez Cantacuzen., tome I, pages 263, 264; Niceph. Gregor., tome I, page 281, ad ann. C. 1331 ad 1453; Chalcondyl., page 27.

sécurité. Quelques mois s'écoulèrent, et Véli-pacha, étant venu à l'Arta pour l'ouverture des pâturages, qui a lieu à la Saint-George, écrivit à l'Étolien que le Janina Vali-cy, son père, dont *il avait baisé pour lui les bottes d'or*, daignait rendre ses bonnes grâces à son fidèle raïa Sousmane; qu'il l'invitait à ne pas différer de venir à l'Arta avec son fils, pour recevoir l'assurance du pardon d'un aussi grand prince que le vizir Ali, qui le portaît dans son cœur. « Je suis votre ami, » ajoutait-il de sa main au bas de la lettre [1], « et je serai à » jamais votre défenseur. Si cette garantie ne suffisait pas, je la » change en serment que je fais de vous défendre, et je vous jure » une amitié éternelle, au nom de ma religion et par la tête de mes » enfants. »

En lisant l'histoire de Turquie, de Perse et de tous les gouvernements absolus, qui unissent la faiblesse à la férocité, on ne voit, comme dans la lettre de Véli, que des phrases caractéristiques de l'injure faite à la probité et à la morale : « celui-ci, » trouve-t-on à chaque page, « dut la conservation de sa fortune; un autre, celle de » son emploi, ou même de la vie, à tel ou tel protecteur; » parce que là où la loi n'existe pas, tout est soumis aux caprices des eunuques, des odalisques et de quelques histrions qui font agir le despote. Sousmane ne vit donc dans ce qu'on lui écrivait que le style ordinaire d'un homme empressé à le servir pour lui arracher des présents, et il consentit à ce sacrifice, afin de vivre à l'abri des persécutions. Ainsi, ce fut sans succès que sa famille le dissuada d'aller à l'Arta; vainement, en passant à Prévésa, quelques amis l'engagèrent à rebrousser chemin : il le pouvait encore; mais les remontrances et les avis ne servirent qu'à faire courir plus promptement à sa perte celui qui pouvait trouver un asile chez les armatolis, et se réfugier avec ses richesses à Leucade, où les Russes lui offraient une retraite assurée.

Sousmane et son fils s'embarquent; un vent propice les porte à Salagora, où ils trouvent, en abordant, des chevaux de main et une garde d'honneur qu'on leur avait envoyés. Complimentés par un Grec nommé Dherman, alors commandant des forces navales du vizir, ils partent avec lui, et traversent l'Amphilochie, entourés d'un

1 Cette manière d'apostiller les lettres est regardée, dans l'Orient, comme une très-haute faveur qu'un prince accorde à son inférieur.

cortége brillant. Ils descendent au logement qu'on leur avait préparé par ordre de Véli-pacha, qui, étant à souper chez un tailleur grec son client [1], l'envoie complimenter par son dévictar [2], chargé de les inviter à un festin dans son palais, pour le lendemain.

Enchantés d'une pareille réception, Sousmane et son fils ne pensent qu'à se réjouir ; la musique du pacha leur donne une aubade ; ses danseurs viennent les divertir ; son jardinier leur apporte des bouquets ; les victimes sont parées de fleurs [3] ; on brise des vases de parfums sur leurs têtes, qu'on couvre du voile des plaisirs. Ils se couchent pleins de joie, en souhaitant, hélas ! de voir poindre le jour qui devait suivre. Il parut enfin, cinq heures (onze heures du matin dans cette saison) sonnent à l'horloge de la ville [4] ; les cahouas [5] de son Altesse viennent les avertir de monter au palais, où il sont attendus.

Sousmane et son fils traversent la ville sur des chevaux richement enharnachés ; ils arrivent à l'archevêché où Véli-pacha avait établi son domicile. Admis en sa présence, il leur tend la main qu'ils baisent ; il les nomme *ses chers amis*, et il les fait asseoir à ses côtés. Les plus douces paroles coulent de sa bouche, il rit de leurs inquiétudes passées, en leur disant combien le vizir son père est généreux envers ses ennemis, qu'il ne se décide jamais à châtier que lorsqu'ils le réduisent à cette fâcheuse extrémité. Il convient cependant qu'il faut éviter les premiers emportements de la colère du lion. On sert le dîner du maître, Sousmane et son fils y assistent ; car presque jamais un Grec, même quand il convie le pacha à un festin, ne mange

[1] Cet usage des satrapes, de manger chez les particuliers, paraît leur être venu des Romains ; Auguste s'humanisait jusqu'à descendre à la table de ses sujets. Macrobe raconte à ce propos comment le fils du divin Jules, *qui ne refusait presque jamais une invitation de personne, ayant été chétivement traité dans un repas privé, murmura ces paroles en prenant congé de son hôte : Je ne me croyais pas être autant de vos amis.* SATURN., lib. II, page 399 ; Lugdun., 1560.

[2] Dévictar, secrétaire des commandements.

[3] C'est une coutume établie dans les Albanies, lorsqu'un étranger de distinction est admis à la cour d'un grand, que les musiciens, les danseurs, etc., du prince, viennent présenter à son hôte leurs hommages, beaucoup plus, à la vérité, par intérêt (car en pareil cas il faut leur donner des étrennes), que par un reste du cérémonial de l'antique hospitalité.

[4] Quoique l'usage des cloches soit défendu dans toute la Turquie, il y a malgré cela des horloges à sonnerie dans la plupart des grandes villes de province.

[5] Cahouas ; l'étymologie arabe de ce nom veut dire *archer ;* mais il s'applique maintenant à des espèces d'huissiers à verge, qui remplacent les Ραβδοῦχοι, ou bâtonniers de la cour du Bas-Empire.

à la table du maître ; et, dès que le repas est fini, il les congédie, en les invitant à se rendre au banquet qu'il leur a fait préparer.

L'appartement dans lequel devait se donner ce festin, était situé au-dessous de celui de Véli, qui commanda aussitôt d'introduire en sa présence les musiciens et les saltimbanques. « Nous allons, dit-il à » Sousmane, nous divertir ici, tandis qu'on vous régalera en bas ; » et, dès que votre affaire sera expédiée, vous serez de la fête ! »

Les deux chrétiens s'inclinent respectueusement ; et Véli, prenant une lyre qu'il frappe en préludant, donne le signal des plaisirs. Un chœur de bohémiens entonne les chansons dans lesquelles les Schypetars célèbrent les hauts faits d'Ali Tébélen, tels que sa guerre contre Liboôvo, qu'on compare au combat des Centaures et des Lapithes, ou bien les exploits de sa jeunesse, lorsque, semblable à Mercure, il dérobait les moutons de son beau-père Capelan-pacha, qu'il fit ensuite assassiner, circonstance qu'on n'omet jamais d'exalter comme une de ses plus belles prouesses. Véli, échauffé par le vin, quittant sa pelisse et son turban, s'élance au milieu des danseurs ; et, les cheveux flottants à la manière des Albanais, la lubricité dans les yeux, il dispute le prix du cynisme aux Yamachis [1], en exécutant avec eux l'impur boléro des Chinguénets. Il trépigne, il jette ses vêtements ; et, perdant toute pudeur.... ma plume s'arrête.

Pendant ce tumulte bachique, Sousmane et son fils luttaient contre la mort. A peine avaient-ils mis le pied dans la salle où l'on avait préparé, au lieu d'un banquet, les instruments de leur supplice, qu'ils furent saisis par des bourreaux travestis en officiers du palais. On leur jette le lacet fatal au col, on les traîne, on les suffoque après une longue agonie, et on les décapite aussitôt à coups de hache.

Un cri se fait entendre dans l'appartement de Véli-pacha : *Les voilà !...* disent les assassins haletants, en lui présentant les têtes ensanglantées des deux Étoliens, dont les yeux, encore étincelants, semblaient lancer des regards de colère sur leur lâche assassin.... Un rire convulsif est sa réponse ; il crache contre elles, et fait signe de les déposer sur des plateaux de vermeil. Il commande ensuite que les danses se raniment ; mais le Grec Dherman, complice des forfaits de son maître, s'évanouit à cet aspect, les bohémiens s'effrayent, et Véli-pacha, voyant la terreur répandue parmi ses compagnons de

[1] Yamachis, espèce de prostitués qui font le métier de danseurs publics.

débauche, se retire avec ses prostitués au fond de ses appartements secrets, où il passe la nuit entière dans le délire des plaisirs.

Telle fut la fin tragique de Sousmane et de son fils, que les Étoliens comptent au nombre des martyrs couronnés par l'ennemi de la foi, et qu'ils invoquent dans leurs cérémonies religieuses. Ce fut à cette époque qu'Ignace, archevêque d'Arta, parvint à tromper le tyran qui lui dressait des embûches, et à se réfugier auprès des Russes à Corfou.

Aussitôt après l'exécution de Sousmane, Ali-pacha, voulant prévenir la vengeance des armatolis, envoya plusieurs détachements dans les montagnes d'Agrapha, qu'il ne cessa de dévaster, qu'à condition que ses habitants chasseraient Paléopoulo de leur territoire. Ce courageux Étolien se vit donc réduit à quitter sa patrie ; et, après avoir erré pendant près de quatre ans, en se cachant au milieu des forêts et dans les antres, accablé de chagrins, perclus de douleurs, il arriva à Constantinople, où il obtint la protection de l'ambassadeur de France. Les autres capitaines d'armatolis, plus adroits ou plus heureux, traitèrent à diverses conditions avec le vizir, au service duquel ils entrèrent, à l'exception d'un seul, en ajournant leurs espérances à des temps plus heureux.

Ce brave était Cadgi Antoni d'Agrapha, frère d'armes de Diplas [1], qui tenait un rang distingué entre les Étoliens restés libres. Les chantres de la Hellade redisent dans leurs rapsodies nationales, comment enveloppés au voisinage du pont de Dgenelli [2], sur l'Achéloüs, avec douze palicares, par une horde de mahométans ; le chef des Turcs ayant demandé lequel des klephtes était Cadgi Antoni, celui-ci s'était fièrement nommé. On venait de le saisir, quand Diplas s'écria : « *Quel est l'insolent qui ose usurper mon nom? C'est moi qui suis* » *Cadgi Antoni : que ceux qui le cherchent approchent : ils verront si* » *on le prend...* »

Les Albanais à ces mots lâchent leur prisonnier, qui fuit avec la rapidité de l'éclair, et ce n'est qu'après avoir tué sept Turcs de sa main que Diplas tombe : *Emporte ma tête*, dit-il à un de ses palicares : *dérobe ce trophée à Hagos Mouhardar*. Il est obéi, et les barbares n'ont que le triste avantage d'insulter à un cadavre privé du signe

[1] Voyez les Chants populaires grecs publiés par M. Fauriel, n. XXIX.

[2] Voyez le Voyage dans la Grèce, tome II, page 102 ; tome III, page 80 ; tome V, page 457.

propre à le faire reconnaître. Tel fut le dernier symptôme de vie de la ligue étolienne.

Ali aurait pu jouir en paix du fruit de ses crimes, si l'usurpation était compatible avec le repos, et d'accord avec la sûreté de ceux qui l'avoisinent. La Porte était loin de voir avec indifférence la conduite de son vizir de Janina : il n'y avait qu'un cri contre ses déprédations, chose à laquelle le sultan aurait été insensible, si elles eussent grossi son trésor ; mais la voix publique fut appuyée par les réclamations des Russes, qui occupaient alors les îles Ioniennes.

La politique du cabinet de Pétersbourg, imposante alors, comme la majesté d'un empire qui embrasse une grande partie du globe, encore échauffée du génie de Catherine II, demandait, ou plutôt ordonnait au divan, par l'organe de son ambassadeur indigné des violences qu'Ali-pacha exerçait contre les grecs des Sept Iles, que Buthrotum fût remis sous la main du vaivode institué par le traité de 1800, et cette question, peu importante en apparence, couvrait un vaste dessein. Le ministère ottoman le sentit, et, pour obliger son vizir à cette restition, à laquelle il ne pouvait le contraindre, il essaya de sévir contre lui, en le privant du gouvernement de la Thessalie. Voulant réprimer et non détruire Ali, il prit, à la manière des gouvernements faibles, un moyen terme, en donnant le sangiac qu'il lui retirait, à son neveu Elmas-bey, fils de l'incestueuse Chaïnitza.

Mère jusqu'à la fureur, et femme non moins ambitieuse que son frère, Chaïnitza, en réfléchissant qu'Elmas était un de ces caractères pacifiques, accoutumés à une obéissance passive, se crut appelée à gouverner sous son nom. Dès lors sa tête ardente et incapable de dissimuler ne cacha plus ses projets. Ali, feignant de les traiter de délire, en provoquait le développement, par le soin qu'il mettait à caresser ou à contrarier ses idées, afin de connaître sa pensée tout entière. Rien n'était refusé à une sœur que les malheurs communs de leur enfance lui rendaient si chère, et il lui permit, au grand étonnement de ses courtisans, de se rendre à Tricala, afin d'assister à l'installation de son fils.

Chaïnitza, croyant que son frère était loin de pénétrer ses desseins, se complaisait, dans l'expansion de son orgueil maternel, à considérer comme placés en seconde ligne au-dessous de son cher Elmas, ses

neveux Mouctar et Véli, qui n'étaient que les premiers vassaux de leur père, puisqu'il ne leur permettait pas de résider dans leurs gouvernements. Elle et son fils, au contraire, affranchis d'une tutelle humiliante, se trouvaient au point d'où Ali était parti pour monter au vizirat de Janina. C'étaient là les discours ordinaires de cette créature orgueilleuse, qui étaient plus que fidèlement rapportés au vizir, sans qu'il parût y mettre d'importance. Bien loin de là, il souhaita qu'elle tînt un digne rang de sa condition ; il lui donna de somptueux ameublements, des équipages, une suite brillante, des espions surtout bien déliés, un médecin de confiance, et il les fit escorter jusqu'aux frontières de la Thessalie.

On ne parlait à Janina que de la magnanimité d'Alip-acha, qui faisait une abnégation aussi complète de ses intérêts ; et à son air résigné, on croyait qu'il n'avait aucune arrière-pensée. La meilleure intelligence régnait entre le frère et la sœur, et il envoya à son neveu une magnifique fourrure de renard noir, pour l'en revêtir lorsque l'envoyé du sultan viendrait lui apporter le diplôme impérial. Il recommandait à Chaïnitza de ne pas manquer d'en revêtir son fils ; et elle était trop vaine pour négliger de suivre cet avis.

Au jour marqué, elle pare Elmas de la pelisse envoyée par son frère ; elle assiste à la cérémonie que son ambition avait tant souhaitée. *Mon fils est pacha*, disait-elle aux femmes qui l'entouraient, *mon cher fils est pacha ; ils en mourront de dépit, mes neveux !*... Elle exhalait ainsi, non cette joie pure d'un cœur maternel, mais celle d'une fille digne d'avoir été nourrie dans les flancs de l'horrible Khamco ; lorsque peu de jours après, le nouveau pacha se plaignit d'une langueur générale. Le cadeau d'Ali avait atteint son but ! La pelisse, non moins funeste que la robe de Déjanire, imprégnée des miasmes délétères d'une jeune fille morte de la petite vérole, avait répandu son poison dans les veines du malheureux Elmas, qui n'avait point été inoculé. Une éruption d'une nature que ses femmes ne connaissaient pas se manifesta ; et le médecin, aussi funeste que le mal, précipita Elmas dans le tombeau.

La douleur de Chaïnitza, à la vue de son fils qui venait de rendre le dernier soupir, éclata par un cri de rage : *Qu'on tue le médecin!* mais il s'était soustrait à sa fureur. L'œil fixe, les cheveux hérissés, elle contemple longtemps Elmas, et la parole ne revient dans sa bouche,

que pour lancer des imprécations contre le ciel. Elle maudit le jour où elle reçut la lumière; et les myriologies[1] de ses femmes se mêlant à ses transports, le palais naguère retentissant d'acclamations ne répondit plus qu'aux éclats de leurs longs gémissements.

Les funérailles étant terminées, la fille de Khamco ne demande plus qu'à quitter un palais où tout lui rappelle la perte qu'elle déplore. Empressée de répandre ses larmes dans le sein de son frère, elle revient à Janina, enveloppée de voiles sinistres; elle trouve Ali plongé dans une douleur profonde; ils confondent leurs douleurs, et les caresses d'Aden-bey, son second fils, sèchent insensiblement ses pleurs. Enfin Ali, auquel les larmes n'empêchaient pas de voir clair à ses affaires, s'étant empressé d'envoyer un mousselim à Tricala, obtint facilement de la Porte sa réintégration dans le gouvernement de la Thessalie, sans se dessaisir du territoire de Buthrotum, objet des réclamations de la Russie.

La voix publique, qui commençait à discuter les causes de la mort d'Elmas-pacha, fut étouffée par le bruit du canon de la forteresse du lac de Janina, qui annonçait à l'Épire la naissance de Salik-bey, qu'une esclave Géorgienne venait de donner à l'homicide Ali. Ainsi la fortune, qui paraissait attentive à couronner ses crimes, en lui accordant un troisième fils, le confirma dans son idée dominante, que Dieu, indifférent aux actions des hommes, *abandonne le monde aux plus forts ou aux plus adroits*, et que son existence, ainsi qu'il le disait à Canavos, *n'est qu'un vain songe*. Il avait puisé cette doctrine dans les préceptes des derviches Bektadgis, dont il aimait à s'environner; ayant, comme tous les tyrans, besoin de croire au néant d'une divinité vengeresse des saintes lois de l'humanité.

Attentif à détruire toute espèce de liberté dans la Hellade, il s'était attaché à la poursuite de ses derniers défenseurs. Alarmé des progrès de Cadgi Antoni, qui avait hérité du sabre de Condoianis, sur lequel étaient gravés ces mots non moins mémorables que la devise connue d'Algernon Sidney : *A celui qui brave les tyrans, qui vit libre dans le monde, dont la gloire et l'honneur sont la vie*[2]; il résolut d'ex-

[1] Chants funèbres. Ce mot reviendra souvent dans le cours de cette histoire.
[2] Voyez Chants populaires des Grecs, n. XVII.

''Οποιος τυράννους δὲν ψηφεῖ,
Κ'ἐλεύθερος 'ς τὸν κόσμον ζῇ,
Δόξα, τιμὴ, ζωή του,
Εἶν' μόνον το σπαθί του.

terminer ce chef redoutable. Il nomma en conséquence pour commandant des défilés Véli Guegas, Scodrian intrépide, qu'il chargea de purger les montagnes de l'Étolie des bandes commandées par Lepeniotis, Skylodimos et quelques capitaines renommés.

Véli Guegas de Scodra, méprisant la faiblesse de Cadgi Antoni, à cause de la petitesse de sa stature, ainsi que sa voix grêle qu'il tournait en ridicule, commença par l'insulter dans ses chansons, en se plaignant de le chercher partout et de ne le trouver nulle part, lorsqu'il reçut un cartel par lequel celui-ci lui assignait un lieu pour combattre avec ses palicares. Véli Guegas vole au rendez-vous. On s'injurie, on se provoque, l'action s'engage ; l'intrépide Scodrian est tué, et les Grecs victorieux portent l'épouvante jusqu'au centre de l'Épire.

Ce fut à cette occasion que la Porte, comme toutes les autorités déréglées qui entreprennent plus qu'elles ne peuvent exécuter, rendit au vizir Ali le drapeau de la Thessalie, et chargea l'officier envoyé de Constantinople pour lui remettre ses lettres-patentes d'investiture, de lui enjoindre de surveiller et d'anéantir une société de faux monnayeurs qui s'étaient organisée à Plichivitzas, village de la Chaonie.

On accusait les agents d'une puissance alors voisine, d'être intéressés dans cette entreprise, où l'on fabriquait, indépendamment des monnaies au type du Grand Seigneur, des sequins de Venise si parfaitement imités, que le public, et surtout le trésor impérial, y étaient journellement trompés. Aussitôt Ali, toujours charmé de prouver son zèle au sultan, quand il y avait du sang à répandre, mit ses espions en campagne, et, ayant découvert les aboutissants de cette association criminelle, il se transporta en personne sur les lieux, accompagné d'une escorte respectable.

Arrivé sur le terrain au point du jour, il attaque à l'improviste le village de Plichivitzas, saisit en flagrant délit faux monnayeurs, distributeurs d'espèces métalliques, fourneaux, poinçons, moules (car dans l'heureux pays d'ignorance, la monnaie du monarque des Turcs se coule comme nos cuillers d'étain) ; et il confisque ces objets sans les détruire. Moins intéressé à épargner les artistes faussaires, il fait pendre leur chef, ordonne de renverser sa maison; et, sans l'intervention d'une fille âgée de douze ans, la population entière de ce hameau périssait.

Vasiliki, ainsi s'appelait cette faible créature, simple comme une Oréade, et belle de la douceur de son âge, fuyant à travers les soldats, s'était réfugiée, sans le connaître, entre les genoux du bourreau de son père, qu'elle conjurait de supplier « le redoutable vizir Ali d'é-
» pargner sa mère et ses frères. Seigneur, mon père n'est plus, tiens-
» nous lieu de protecteur ; nous n'avons rien fait pour mériter la
» colère de ce maître terrible qui vient de le tuer. Nous sommes
» de pauvres enfants ; ma mère ne l'a jamais offensé ; je me donne
» à toi, reçois-nous au nombre de tes esclaves, tu as peut-être
» quelques enfants de mon âge, une mère... » Saisi d'un trouble involontaire, Ali s'émeut, et pressant l'innocente Vasiliki contre son sein, « Respire, chère enfant, dit-il ; je suis ce méchant vizir. — Oh
» non, non, vour êtes bon, mon maître ! — Rassure-toi, ma fille,
» mon palais sera désormais ta demeure. Montre-moi ta mère, tes
» frères, je veux qu'on les épargne ; tes prières leur ont sauvé la
» vie. » Il dit, et ayant réuni la famille de Vasiliki, femme qui devait un jour présider à ses destinées, le satrape la confie à son connétable, pour la transférer à Janina.

Tels furent sommairement les événements qui se passèrent depuis la prise de Souli jusqu'à mon arrivée dans l'Épire le 2 février 1806. Qu'on me pardonne de citer cette date, elle a marqué pour moi une période de dix années d'une lutte, qui ne fut jamais tempérée dans son cours par un seul moment de repos, mais dont un monarque descendant de saint Louis et de Henri IV, son auguste dynastie et le public m'ont récompensé, en honorant mes récits de leur suffrage et de leur unanime approbation.

CHAPITRE II.

Arrivée de l'historien dans l'Épire. — Portrait d'Ali. — son entourage. — Capitchoadars, ou agents des vizirs près de la Porte Ottomane. — Condition des Souliotes après leur bannissement de l'Épire. — Envahissements d'Ali. — Son lieutenant Jousouf Arabe. — Désolation de l'Étolie. — Coup d'œil sur l'état militaire de la Turquie. — Origine et institution du nizam-y-dgédid. — Troubles et séditions qu'il occasionne. — Soins de Napoléon pour propager sa renommée. — Conduite suspecte des hospodars Constantin Hypsilantis et Alexandre Morousi. — Négociations infructueuses de M. Italinski et M. Arbuthnot. — Invasion de la Moldavie et de la Valachie par le général Michelson. — Guerre de 1806. — Ali occupe Prévésa. — Indifférence des Grecs. — Réunion des armatolis à Leucade. — Supplice de Cadgi Antoni et de son frère George. — Véli nommé vizir de Morée. — Ismaël-Pachô bey. — Lenteur des armements d'Ali. — M. Arbuthnot se retire à Ténédos. — Expédition de l'amiral Duckworth. — Il passe les Dardanelles. — Énergie des Turcs. — Retraite des Anglais. — Sage proposition du mufti. — Entreprise des Anglais contre l'Égypte. — Ses résultats. — Noms de quelques chefs turcs destinés à figurer dans l'histoire de la Grèce. — La Porte déclare la guerre à l'Angleterre. — Moustapha Baïractar. — Astuce de Molla-pacha. — Entrée en campagne du grand vizir. — Révolte de Cabakdgi Oglou. — Déposition de Sélim III. — Avénement au trône de Moustapha IV. — Intrigues d'Ali en faveur des Anglais.

Ma première entrevue avec Ali-pacha fut suffisante pour détruire une partie des illusions dont on m'avait abusé. Ce n'était ni Thésée, ni Pyrrhus, ni un vieux soldat couvert de cicatrices; et mes rapports journaliers me fournirent dans la suite le moyen de tracer, d'après sa pose morale, le portrait (que je conserve tel que je l'écrivis alors) d'un de ces tyrans destinés à flétrir jusqu'aux annales des oppresseurs du monde.

Ali Tébélen avait dépassé sa soixante-deuxième année, lorsque je fus reconnu à Janina en qualité de consul général; et, à cet âge, il portait l'empreinte d'une vieillesse prématurée, suite de la véhémence de ses passions, dont l'ambition était le mobile principal. Sous le masque d'une douceur factice, je ne tardai pas à démêler le soupçon et l'inquiétude ordinaires aux hommes élevés en dignité dans l'Orient. Jamais d'épanchement avec les siens; toujours en scène ou sur ses gardes, parce qu'il se croyait constamment observé ou menacé de

ceux qui l'approchaient ; la confiance était bannie même de ses entretiens familiers, parce qu'il était *l'homme caressé de la fortune, et non pas l'homme heureux* [1]. Séduisant avec ceux qu'il voulait tromper, superbe envers ses subordonnés ; le passage brusque de l'arrogance aux manières affectueuses, en donnant quelque chose de louche à sa physionomie, n'y laissait jamais apercevoir le calme ordinaire aux impassibles et fourbes mahométans. Comme eux, cependant, s'il lui arrivait d'être libéral, c'était dans un but intéressé ; et s'il recevait des présents, c'était sans reconnaissance, persuadé qu'on les offrait avec un sentiment caché d'intérêt. Scrutateur cauteleux, ses questions étaient insidieuses, ses réponses vives et toujours fausses, quoique vraisemblables. Fertile en prétextes, il déguisait habituellement le motif véritable qui le faisait agir, alors même qu'il n'avait pas intérêt à le cacher. De là les parjures, les promesses, la perfidie déguisée sous le charme apparent de ses discours, et les larmes même qu'il répandait à volonté pour réussir dans ses projets.

Si ce caractère, qui est celui du sauvage artificieux, était loin de prouver ce que le nom trop fameux d'Ali-pacha promettait, il ne me parut pas justifier entièrement l'importance qu'on avait voulu lui donner, lorsqu'on le crut propre à parvenir à l'empire, ou à se rendre indépendant. La précipitation avec laquelle il avait abandonné les environs de Philippopolis, lorsqu'il pouvait lutter contre le sultan, démontrait qu'il n'avait nullement songé aux grands desseins qu'on lui prêtait, mais à s'enrichir en pillant, et à se maintenir dans l'Épire où il était né. Il savait, et aucun vizir ne l'ignore, que les Turcs trempent souvent leurs mains dans le sang de leurs empereurs, sans qu'il soit jamais venu dans la pensée des régicides de changer une dynastie, à laquelle ils livrent aussi stupidement leurs têtes, qu'ils osent brutalement en égorger les princes. Il n'y a point, dans ce cas, d'usurpation possible, parce que, pour monter au trône, il faut être du sang des rois. Ainsi Ali, pénétré du principe que l'hérédité est immuable dans la famille d'Ottman, ne pensa jamais à changer la forme ni l'ordre du gouvernement.

La félonie dont on l'accusa, et les actes de cette nature qu'il tenta en intriguant auprès de quelques agents étrangers, étaient plutôt dictés par un sentiment d'inquiétude, qui le portait à veiller à sa

[1] Hérodote, Clio, ch. 32.

conservation particulière, dans l'hypothèse d'un démembrement de la Turquie, que par le désir de se séparer de l'unité de l'empire. Le divan lui-même avait donc pris le change sur les véritables intentions de ce vizir, qui, à l'exemple de Djezar, de Passevend Oglou, et de plusieurs autres rebelles, payait exactement ses tributs, en prétendant vivre et gouverner selon ses vues particulières. Ces maximes étaient sans doute loin d'être conservatrices de la chose publique; mais plus patriotes dans leurs égarements que nos anciens vassaux de la couronne, on n'a jamais vu ni Ali, ni aucun des satrapes de la Turquie appeler l'étranger à leur secours, pour soutenir leurs intérêts, en déchirant l'État. Le but d'Ali était, en fomentant des troubles, d'empiéter et de s'agrandir pour thésauriser; mais la couronne, quand il aurait été certain de l'obtenir, ne l'eût jamais déterminé à s'établir au delà du Pinde. Ce ne fut que, réduit plus tard au désespoir, qu'on le verra ébranler l'empire ottoman jusque dans ses fondements.

C'était du centre de ses montagnes, du fond de son antre, arsenal du crime, que le moderne Cacus dirigeait ses intrigues, et soufflait au loin les discordes. Un foyer d'activité le dévorait; mêlant les affaires aux plaisirs, il donnait le plan d'un château, en même temps que l'ordre de brûler un village; pendant qu'il écoutait la lecture d'un firman, il réglait le compte des dépenses de son intendant : il signait un arrêt de mort et un contrat de mariage; et quelles que fussent ses occupations, toutes se rapportaient aux calculs de son avidité.

L'intérêt du présent prévalait cependant, dans sa méthode, sur l'intérêt plus grand de l'avenir. Au milieu d'une entreprise importante, s'arrêtant à des détails minutieux; il ébauchait mille affaires sans terminer rien de stable, parce que, pouvant tout impunément, il avait le droit de revenir sur ses résolutions. Attentif au moindre frémissement des bruits populaires, ne respirant qu'après des nouvelles, vraies ou fausses, il accueillait tout sans examen. Il entretenait des espions dans la capitale; il soudoyait des créatures dans le divan, et il pensionnait jusqu'aux chefs des eunuques, afin de participer aux cabales du sérail; il avait des émissaires chez ses voisins et des sicaires gagés, toujours prêts à frapper; enfin son pays était surveillé par une nuée de délateurs et d'assassins.

A Constantinople, comme dans Rome ancienne, les ministres et

les chefs du gouvernement ont une foule de clients qui assiégent les portes et les antichambres de leurs palais. S'ils ne comptent plus, ainsi que les pères conscrits, parmi cette espèce de suppliants, des rois tributaires, les membres du divan voient cependant encore à leurs pieds les délégués des satrapes qui gouvernent les royaumes de Gentius, de Pyrrhus, d'Alexandre, de Mithridate, de Ptolémée, et de tant de rois dont les noms vivront à jamais dans l'histoire. Ces envoyés des vizirs et des pachas, connus sous le nom spécial de *capi-tchoadars* [1], munis, non de lettres de créance, mais de sacs remplis d'or, de bijoux et d'objets précieux, sont les fondés de pouvoirs et les avocats des proconsuls mahométans auprès du ministère. Enfants perdus de l'intrigue, ils jouent dans les affaires du cabinet ottoman le rôle d'observateurs, de référendaires privés, d'embaucheurs, et de valets de la diplomatie particulière de ceux qui les emploient. Cette espèce inaperçue a, dans son organisation particulière, ce qui constitue la tactique et le secret d'une légation avouée. Ainsi tout capi-tchoadar est muni d'un chiffre pour sa correspondance. Il a sous ses ordres un publicain juif, versé dans les opérations de la banque ; un scribe, pour les écritures turques ; et des émissaires grecs, qui le tiennent au courant de ce qui se passe dans les bureaux ministériels et des commérages politiques de la cour.

Par l'entremise de ces sortes d'agents, les vizirs et les pachas en activité, et ceux d'entre eux qui craindraient, après avoir perdu leur place, de s'exposer en se montrant à Constantinople, négocient l'achat de nouveaux emplois, ou des lettres patentes pour se maintenir dans leur poste aussi longtemps qu'ils ne sont pas assez formidables pour obtenir ce qu'on n'ose leur refuser. Par l'entremise de ces mêmes agents, les satrapes font verser au trésor impérial les tributs des provinces (car il n'y a nulle part de receveurs des deniers publics) ; ils les chargent de remettre leurs requêtes, leur correspondance et les renseignements qu'ils adressent aux différents ministres, dont ils leur renvoient les réponses et les décisions. Chaînon intermédiaire entre la capitale et les provinces, ils se répandent chez les grands de l'empire, parmi *les princes du drogmanat*, qui, courbés sous le bâton des Turcs, n'en dirigent pas moins leur politique intérieure et exté-

[1] Capi-tchoudars, gardes de la porte ou du palais ; cette espèce d'intrigants n'a jamais, à ce que je pense, été bien signalée par aucun voyageur.

rieure. On les trouve assis aux douanes, agenouillés devant les patriarches, prosternés aux pieds des ministres, rampants dans les salons des ambassadeurs chrétiens, quand leurs chefs ont besoin d'un crédit étranger; et habiles à prendre toutes les formes convenables à leurs desseins.

Les dépenses extraordinaires mises à la disposition des capi-tchoadars leur donnent des moyens faciles de pénétrer dans les secrets de l'État; et les courriers attachés à leur service instruisent sans intermédiaire leurs mandataires de ce qui peut les intéresser. Souvent, par ce moyen, ils devancent les ordres que le divan transmet aux vizirs; et, plus souvent, ils les préviennent à temps des dangers auxquels ils sont exposés.

Par suite de ce flux et reflux d'action le ministère est personnellement en réserve vis-à-vis de ces émissaires. Ses membres et les employés des bureaux sont à leur tour suspects les uns aux autres, dans la crainte de perdre leurs pensions secrètes, et de se créer des ennemis, en laissant percer leurs sentiments de patronage envers tel ou tel pacha. Aussi, quand on a décidé de perdre quelque satrape, la résolution est aussi brusque qu'imprévue. On saisit ses capi-tchoadars; on s'empare de leurs chiffres, de leur correspondance; et, comme ils sont sans aveu, c'est sur leur tête que retombent toujours les premiers coups de l'autorité, à moins qu'ils ne se constituent accusateurs et ne se prononcent avec un zèle furieux contre leurs commettants.

Dans le cours ordinaire des choses, les capi-tchoadars marchent entourés de déférences et de présents. Ils ne manquent jamais de saluer affectueusement les portiers des ministres, et de leur donner des étrennes; il serait impolitique à eux de négliger le barbier, le donneur de pipe, les gens qui présentent le café, le limonadier, et la suite nombreuse des laquais d'un grand, qui passent souvent de l'antichambre dans le salon; car la domesticité est, en Orient, le chemin du pouvoir, assemblage lui-même bizarre d'esclaves parvenus.

Le Turc sorti de la poussière, que le hasard a élevé en dignité, regarde ces manéges du haut de son arrogance, recueille discrètement l'or qu'on le prie d'accepter, promet, donne des espérances, et se déclare pour celui qui peut le mieux satisfaire sa cupidité. On voit, d'après cela, que le comte Choiseul-Gouffier, qui a placé au

nombre des fléaux de l'Orient *la race des drogmans*, à laquelle on peut ajouter *les coteries de Péra*, n'avait pas connu les capi-tchoadars, qui sont un des plus grands obstacles aux poursuites des ambassadeurs, lorsqu'ils réclament l'exécution des capitulations. Ainsi, satrapes, ministres, agents, tout, dans ces vieux gouvernements de l'Orient, prouve que les êtres les plus vils sont les seuls convenables à un pareil système ; et que si l'homme de bien n'approche jamais du trône, la vérité arrive bien moins encore jusqu'à l'oreille du despote, endormi au sein de la mollesse et du pouvoir absolu.

Un satrape tel que le vizir Ali ne pouvait être que mal représenté à Constantinople ; et le conseil dont il se trouvait environné n'avait guère plus de moyens de lui donner des lumières. Cette réunion, comparable aux sénateurs de Tibère, imbue des plus vils principes de parcimonie, ne songeant qu'à plaire au maître, ne manquait jamais d'être de son avis. Soit qu'on délibérât de la vie, de l'honneur et des biens des citoyens, la tête servile de ces conseillers s'inclinait devant son avis, persuadés que qui plaint les peuples devant un tyran se déclare son ennemi, et que suivant le proverbe de Saadi, *lui donner des conseils salutaires, c'est laver ses mains dans son propre sang.* Ainsi, comme il n'y avait pas de volonté, il en résulta constamment oppression pour tous, et absence générale de raison, même dans les décisions équitables.

Telle était la position du satrape de Janina, que je vais reproduire entouré des éléments de la tyrannie et écrasant la Grèce du poids de son autorité. Je reprends en conséquence ma narration au moment où, par la nature de mes fonctions, je fus initié aux affaires de l'Épire et de la Grèce.

Les Souliotes expulsés de la Thesprotie, au nombre de dix-sept cents, s'étaient retirés dans l'île de Corfou, où les Russes leur donnèrent des terres et les moyens de former une colonie ; mais ils ne purent les apprivoiser. Ils pleuraient leurs montagnes. Accoutumés aux armes, les enfants de la Selléide dédaignaient la condition de laboureurs, et pour ne pas déroger à leurs mœurs héroïques, aussi longtemps qu'ils trouvèrent à dérober aux nobles Corcyréens des poules et des chèvres, ils refusèrent obstinément de se livrer au travail. Leurs femmes déclosaient les parcs dont elles allaient vendre le bois en ville, pour faire subsister leurs maris occupés à nettoyer leurs armes et à jouer de la lyre ! On n'entendait que des plaintes contre

ces hôtes nouveaux, et on ne trouva de moyen de tirer parti d'une pareille population, qu'en formant de ces émigrés un corps de milice que la Russie prit à sa solde. Ils figurèrent ainsi dans les expéditions de Naples et de Cataro, en 1806 et 1807, sans s'y distinguer. Ils n'avaient pas des Turcs pour adversaires, ils ne combattaient plus sur le théâtre de leur gloire, il leur fallait le climat de l'indépendance pour être braves, et comme les arbustes transplantés d'un sol agreste dans une serre où ils languissent, la discipline russe ne fit, d'intrépides montagnards, que de très-mauvais soldats.

Ali-pacha, qui ne perdait pas de vue ces hommes qu'il savait parfaitement apprécier, s'était occupé à briser tous les chaînons auxquels ils pouvaient rattacher leur existence militaire et politique. Il avait en conséquence dissipé et affaibli la ligue des armatolis, lorsqu'en débordant la frontière du Parnasse il envahit la Phocide jusqu'aux Thermopyles, de sorte qu'à la fin de l'année 1805 il était maître de la Hellade entière, à l'exception de la Béotie et de l'Attique, où il fit nommer pour vaivode une de ses créatures qui vint siéger à Athènes. Il ne lui resta plus qu'à purger l'Étolie et l'Acarnanie de quelques bandes d'Agraphiotes, pour y commander comme à Janina.

Établi en vainqueur dans ces provinces d'antique liberté, Ali confia le soin de leur police à son lieutenant Jousouf Arabe. Il se reposait avec une telle confiance sur cet agent exterminateur, qu'il le créa *exécuteur absolu de ses vengeances* pour dompter les peuplades qui défendaient encore leur indépendance contre ses attentats. Ce n'était point en proclamant l'oubli du passé, mais en détruisant par le fer ceux qu'il appelait ses ennemis, que le vizir voulait consolider son autorité, persuadé que les morts seuls ne reviennent pas. On vit ainsi son lieutenant incendier les bourgades principales de l'Agraïde, leurs habitants massacrés, suppliciés ou vendus, et un pays florissant réduit à l'état le plus complet de désolation.

Tant de cruautés refoulèrent dans les îles de Céphalonie, d'Ithaque et de Leucade, l'élite des capitaines de l'Acananie et de l'Étolie, qui furent presque aussitôt invités à prendre part à une grande entreprise. Il se tramait alors à Corfou une vaste conspiration contre la Porte Ottomane. Les Russes cherchaient encore une fois à opérer un soulèvement dans la Grèce; et celui qui en avait tous les fils dans la main, l'archevêque Ignace, réfugié à Leucade, se trouvait aux avant-postes de l'insurrection.

Ce fut un spectacle nouveau pour les Ioniens de voir Cadgi Antoni couvert d'armes brillantes se présenter, entouré de ses cinq frères, au nombre desquels on citait George et Lepeniotis. Ce dernier avait pris son surnom d'un village qui a succédé à l'antique Stratos, place voisine de l'Achéloüs, où il avait reçu le jour dans la cabane d'un berger. Christakis de Prévésa, Chamis Caloyeros, Christos Vlakos, Skylodimos, Zongos ou Zongas, alors protopalicare du chef des bandes étoliennes : Nothis et Kitzos Botzaris, qui venaient de donner des armes au jeune Marc, l'honneur futur de la Hellade, convoqués au nom de l'empereur Alexandre, lui prêtèrent serment de fidélité perpétuelle [1], pour servir contre ses ennemis. Cadgi Antoni, agissant au nom de tous ses capitaines, jura de ne poser les armes qu'après avoir reconquis l'indépendance de la Grèce, sous la suzeraineté puissante de l'autocrate orthodoxe de Russie, et on attendit les jours de grâce qui ne devaient pas tarder à briller pour la Hellade.

Tandis que ces événements se préparaient, le tyran arrachait des bras d'Ibrahim-pacha la dernière de ses filles, pour la donner en mariage à son neveu Aden-bey, second fils de l'incestueuse Chaïnitza. Ainsi fut consommé le malheur du vizir de Bérat, qui aurait pu, en unissant la plus jeune de ses filles à quelque voisin puissant, s'en faire un appui et se ménager un asile contre les malheurs dont il était menacé ; mais il devait, ainsi que ces oiseaux timides, qui se laissent, dit-on, *fasciner*, tomber sous la dent meurtrière du serpent destiné à le dévorer. Cependant on crut entrevoir un rayon d'espérance, lorsqu'en contractant cette alliance, le fils d'Ibrahim fut fiancé avec une fille de Véli-pacha. Mais Ali n'avait feint ce croisement de familles, qu'afin de placer un agent secret auprès du fils d'Ibrahim, si le mariage se contractait ; et, dans le cas contraire, il trouvait un moyen de prolonger l'illusion d'une famille qu'il voulait anéantir.

Cependant des nuages présageaient une rupture prochaine entre la Russie et la Turquie. Un écrit publié sous le nom de Tchélebi effendi [2], adressé aux musulmans pour les engager à substituer aux hordes des janissaires le nizam-y-dgédid ou milice disciplinée à l'eu-

[1] Dans leurs traités ou capitulations avec la France et l'Angleterre, ces mêmes soldats en prenant du service, exceptèrent toujours le cas d'être employés contre la Russie, avec laquelle ils étaient liés par un serment religieux.

[2] Voyez cet écrit dans l'ouvrage de Wilkinson, traduit et imprimé à Paris en 1821.

ropéenne, circulait dans le public. L'auteur annonçait que « le Dieu » très-haut ayant voulu que la race des hommes, depuis Adam » jusqu'au jour du jugement dernier, fût condamnée à souffrir, la » Providence avait créé un empereur du monde (le sultan distribu- » teur de couronnes), pour administrer les affaires de toute la com- » pagnie de ses serviteurs. »

Partant de ce préambule, après avoir jeté un coup d'œil sur les différents royaumes, indigné de voir une secte de gens attachés aux vieux usages, il s'écriait : « Voulez-vous que je vous fasse le récit des » troubles survenus sur la terre avant que le nizam-y-dgédid existât? » Voyez les désordres arrivés dans l'Asie mineure par les Courdes » Gellali ; l'insolence de Sarry-bey Oglou ; les brigandages des Waha- » bites, etc. : est-ce le nizam-y-dgédid qui a fait tout cela?.... Et » cependant une canaille composée de la lie du peuple, se réunissant » dans les boutiques des barbiers, des cafés, oubliant ce qu'elle est, » se permet d'injurier la sublime Porte, et, comme elle n'a pas été » visitée par le châtiment, elle s'est enhardie à dire tout ce qui lui » plaisait. Mais rappelez-vous et qu'elle se rappelle le temps de Soli- » man le Canonique. Alors, comme aujourd'hui, le peuple raison- » nait ; sur quoi l'empereur fit couper la langue des médisants et les » oreilles de ceux qui les écoutaient, et les fit clouer, pour servir » d'exemple au public, au haut d'une petite porte près du palais du » sultan Bajazet. Comme cet endroit était un lieu de passage, ceux » qui avec leurs yeux contemplaient ce spectacle apprenaient à ne » pas écouter et à retenir leur langue. »

Malgré cette éloquence à l'usage des Orientaux, la nouvelle milice n'en resta pas moins odieuse au peuple, qui fit justice de cet écrit, comme d'autres brochures arrivées de France, pour engager les musulmans à reprendre le rang d'enfants de la dévastation dans l'Europe civilisée.

Mais avant d'aborder ce sujet, il convient de reprendre le récit sommaire de quelques événements qui précédèrent ceux de l'année 1806, afin de montrer les moyens que la Providence préparait pour changer la face de l'Orient, en dévoilant la faiblesse du gouvernement turc aux Grecs impatients du joug sous lequel ils gémissaient.

La première idée d'une milice permanente en Turquie avait été donnée par le général Aubert-Dubayet ; et quoique le corps qu'il forma à Constantinople fût dissous à sa mort, ses leçons ne furent pas

perdues auprès d'un ministre tel que le grand amiral Hussein-pacha. Ce chef, qu'on a vu figurer au siége de Viddin, ayant pris à son service plusieurs étrangers, en avait formé un régiment qu'il se plaisait à rassembler tous les vendredis, et à faire manœuvrer à l'européenne. La contenance de ces vieux soldats, leur habillement, l'éclat de leurs armes, l'ensemble et la précision de leurs mouvements, étonnaient les spectateurs. Devenus l'objet de l'attention du gouvernement, après la guerre contre les Français en Égypte, on avait résolu de former plusieurs corps sur ce modèle, et le mufti Véli Zadé secondant Hussein-pacha, on procéda à leur organisation.

Uniforme, armement, discipline, règlements, argent nécessaire à l'entretien du nizam-y-dgédid, tout fut réglé avec tant de sagesse, que les fonds qui s'élevaient, en l'année 1800, à cinquante millions de piastres, se montaient, en 1806, à plus de soixante et quinze millions [1]. Sélim III se complaisait dans l'idée que cette milice, en comprimant ses pachas, servirait à remplacer les janissaires dégénérés, et à restaurer l'empire des sultans. Deux renégats, l'un Grec connu sous le nom d'Aga, et l'autre Prussien appelé Soliman, avaient été choisis pour chefs de ce nouveau corps, dans lequel on enrôlait tous les militaires Francs qui consentaient à renoncer à la foi de leurs pères pour parvenir au grade d'officier, qu'une foule d'Allemands obtinrent à cette condition infamante. On avait aussi tout organisé : la marine, l'artillerie, l'armée de terre et l'administration florissaient. Les progrès de l'esprit, qui ont une marche victorieuse, enveloppaient le trône du sultan, étonné de s'en voir entouré; la Turquie se ranimait, et le nouveau corps avait montré, avant même d'avoir reçu cette extension, qu'il était supérieur aux hordes indisciplinées de Hadgi Betcktadgé.

Pendant les années 1803 et 1804, des bandes de brigands commandées par les chefs qu'Ali-pacha avait relâchés après sa campagne dans la Romélie, avaient été vaincues au nombre de plus de trente mille par les nizam-dgédites. Ces exploits étaient l'ouvrage de deux bataillons sortis de Constantinople, d'une compagnie d'artillerie légère, de deux escadrons de cavalerie et de trois régiments formés dans la Caramanie. Mais autant ces succès éclatants flattaient le sultan,

[1] Voyez, pour l'organisation du nizam-y-dgédid, l'Histoire des révolutions de Constantinople, en 1807 et 1808, par Juchereau de Saint-Denis.

autant ils affligeaient ses pachas, qui entrevoyaient dans l'extirpation de l'anarchie, le terme de leur existence dévastatrice, lorsqu'un édit impérial (*hattichérif*), en date du mois de mars 1805, mit le comble à leurs anxiétés.

Cette déclaration souveraine, discutée au banc des ministres, sanctionnée par le mufti, et datée de l'étrier impérial du successeur des califes, ordonnait de choisir dans les villes et villages de la Turquie, parmi les janissaires et jeunes gens de l'âge de vingt à vingt-cinq ans, les hommes les mieux constitués pour être incorporés dans les nizam-dgédites. Il n'en fallut pas davantage pour mettre *les suppôts* des abus en fureur. Et comme on attribuait la suggestion de cette mesure aux Français, la légation russe qui avait intérêt à maintenir les Turcs dans une longue nullité, celle d'Angleterre, excitée par la compagnie du Levant, la diplomatie et l'ignorance se réunirent pour exciter une fermentation générale.

On reçut à coups de bâton, à Andrinople, le maître des requêtes qui vint y proclamer l'édit de recrutement du Grand Seigneur. A Rodosto, le cadi chargé de son exécution fut massacré par la populace. Le hattichérif fut brûlé à Janina ; et ces tristes présages firent qu'on n'osa le publier à Constantinople, où le mufti sut contenir l'uléma, ou corporation des gens de loi, par une sage fermeté.

Cependant l'horizon s'obscurcissait ; et Napoléon, qui n'aima jamais les Grecs [1], avait mis à contribution le savoir de nos orientalistes et les presses de son imprimerie, afin d'adresser aux mahométans un écrit intitulé : *Voix d'un muezzin*, avec la traduction en turc, arabe et persan des *bulletins de ses grandes armées*, pour l'édification des ennemis du nom chrétien. Le conquérant prétendait enflammer les Osmanlis par le récit pompeux de ses batailles qui, loin de leur inspirer du courage, ne tendaient qu'à les alarmer. Pour surcroît de malheur, on se défia du héros qui voulait tout entraîner dans son orbite funeste, et une lettre en date du 24 juin 1806, qu'il écrivit à Ali-pacha, fut reçue avec tiédeur, parce qu'il parlait de la gloire de l'empire ottoman à celui qui ne voulait que son humiliation.

Le calme était néanmoins rétabli dans la Romélie, quand le général

[1] J'ai entendu raconter qu'étant à Sainte-Hélène, Napoléon, entraîné dans une discussion relative aux projets de la Russie contre la Turquie, s'écriait : *Non, je ne souffrirai jamais qu'Alexandre renverse l'empire ottoman.....* Puis, abaissant ses regards vers la mer, il dit en soupirant : *Il le peut maintenant.....*

Sébastiani arriva à Constantinople en qualité d'ambassadeur de France. La mission qu'il avait remplie en 1803, lorsque Napoléon, occupé de la conquête de l'Inde de concert avec la Russie, songeait à établir son point de départ d'Alep, avait décidé l'empereur à faire choix d'un homme digne de sa confiance pour une opération d'une autre nature. Il s'agissait maintenant de profiter de toutes les circonstances pour entraîner la Porte dans une guerre contre la Russie, et le consul de Janina avait ordre d'engager Ali-pacha à seconder cette mesure par l'influence que celui-ci exerçait dans le divan.

La conduite des hospodars C. Hypsilantis et A. Morousi, qui gouvernaient alors la Valachie et la Moldavie, permettait de soupçonner leur fidélité. L'ambassadeur Sébastiani en fit part au divan, qui n'ignorait rien de leurs intrigues ; et quoique la Porte eût stipulé dans son dernier traité avec la Russie, qu'aucun gouverneur des provinces ultradanubiennes ne pourrait être destitué que dans le cas où le ministre de cette puissance reconnaîtrait la justice de sa déposition, on ne fut pas arrêté par ces considérations. Les hospodars furent remplacés par Suzzo et Callimacki. Morousi revint à Constantinople, tandis que Hypsilantis, constant dans sa haine contre les Turcs, parvenait, de la Transylvanie où il s'était réfugié, à soulever contre le sultan, Czerni George et les Serviens, qui venaient de conclure un armistice avec l'empire ottoman.

La guerre devait être la conséquence inévitable de ce qui se passait. Néanmoins, M. Italinski ouvrit des négociations [1] de concert avec M. Arbuthnot, ambassadeur d'Angleterre, et la Porte hésitait quand le général russe Michelson entra, au mois de novembre 1806, sur le territoire ottoman, précédé d'une proclamation [2] qui con-

[1] Son ultimatum était : 1° que la Porte revînt sur sa résolution relative aux hospodars ; 2° qu'elle rejetât la demande faite par la France de fermer le passage des Dardanelles aux vaisseaux russes et anglais.

[2] *Proclamation du général Michelson, publiée au nom de S. M. l'empereur de Russie.*

« La sollicitude paternelle et la vigilance constante avec laquelle nos ancêtres » ont cherché de tout temps à préserver ce pays de tous malheurs, à maintenir la » sûreté du clergé, de la noblesse et des habitants de la Moldavie et de la Valachie ; » le soin qu'ils ont pris lors de la conclusion des traités, d'assurer votre bien-être » et votre prospérité, ont engagé le souverain de Russie à se nommer, et à être » effectivement le protecteur de votre pays. Du moment où nous sommes monté

tribua à le rendre maître en peu de jours des deux provinces de Valachie et de Moldavie. Vainement un homme destiné à jouer bientôt un rôle important dans l'empire, Moustapha Baïractar, de concert avec Passevend Oglou, voulut s'opposer à la marche des Russes : battus à Foksan, ils durent se replier sur la ligne des places fortes du Danube.

Cette invasion inattendue ayant ranimé la haine des Turcs contre les Russes, M. Italinski eut le bonheur d'échapper à la prison des Sept-Tours. Il passa à bord d'un vaisseau anglais qui le porta à Ténédos, d'où il se rendit à Malte, et ensuite en Italie, en laissant à M. Arbuthnot le soin de s'opposer aux négociations de l'ambassadeur de France.

La lutte fut violente ; les firmans de guerre étaient proclamés dans l'empire, tandis qu'on se perdait en échanges de notes, et quoique ni l'Angleterre ni la Turquie n'eussent intérêt à une rupture qu'ils dé-

» sur le trône, nous avons suivi l'exemple de nos ancêtres, et nous n'avons rien » négligé pour maintenir les droits que vous aviez acquis et vous faire prospérer de » plus en plus. Chacun de vous sait que les priviléges par lesquels vos biens et » même vos personnes ont été assurés, autant qu'il était possible, sous le gouver- » nement où vous vous trouviez, ont fait l'objet de l'attention de nos ancêtres et de » la nôtre. Les préparatifs que la Porte fait depuis quelque temps, et les entreprises » qu'elle forme arbitrairement en violation des traités subsistants, ont nécessité » l'entrée de nos troupes dans la Moldavie et la Valachie, et ces troupes vous garan- » tiront de tous les maux auxquels votre pays était ordinairement exposé ; elles assu- » reront le libre exercice de votre religion et de vos droits.

» L'unité de communion et d'usages, les services rendus réciproquement, le » dévouement et l'attachement que vous avez montrés de tout temps, vous por- » teront à regarder nos guerriers comme des frères. Nous avons pris toutes les » mesures pour empêcher que nos troupes ne se permettent rien qui vous soit con- » traire. Nos généraux et les autres agents chargés de nos ordres ne manqueront » pas de faire les meilleures dispositions, et, en se concertant avec les autorités » civiles, de vous donner, chaque jour, des preuves que la mission de nos troupes » n'a aucun but hostile et nuisible, mais tend uniquement à l'accomplissement des » vues qui sont dirigées vers le bien-être général. Notre volonté est que toutes les » autorités civiles et les employés soient maintenus dans l'exercice de leurs fonc- » tions, d'après les coutumes existantes ; nous nous attendons aussi que les auto- » rités et les employés faciliteront la marche de nos troupes et la prise de possession » de ces pays, et répondront à notre désir, qui est uniquement que lesdits pays » soient protégés dans l'exercice de leurs droits.

» Nous vous accordons notre protection ; et si vous vous en rendez dignes, nous » vous assurerons le sort que nous vous préparons.

» Par ordre de l'empereur :

» *Signé* MICHELSON. »

ploraient également. M. Arbuthnot, après avoir épuisé toutes ses ressources diplomatiques, dut songer à quitter secrètement Constantinople avec tous les négociants anglais établis dans cette capitale, en recommandant leurs familles à la protection du général Sébastiani.

Il ne pouvait pas s'adresser à un plus loyal adversaire. La frégate *l'Endymion*, sur laquelle M. Arbuthnot avait invité tous les négociants anglais à dîner, coupa ses câbles le 29 janvier 1807, à huit heures du soir. Elle faillit échouer sur la pointe du sérail, où les courants du Bosphore l'entraînèrent ; mais on manœuvra avec tant d'ordre et de silence qu'elle sortit du port avant que les Turcs eussent connaissance de ce qui se passait. *L'Endymion* franchit avec un égal succès le détroit des Dardanelles ; et l'ambassadeur, arrivé à Ténédos, écrivit pour reprendre le cours de ses négociations.

Le moment favorable à l'accomplissement des desseins que le vizir Ali-pacha avait manifestés s'annonçait ainsi, lorsqu'on reçut l'ordre d'entrer en campagne. Le satrape, au lieu de voler à la rencontre des ennemis de l'État, occupa aussitôt Prévésa, d'où il chassa Abdoulla-bey vaivode du Grand Seigneur ; et les Moscovites, avec la même célérité, ayant mis garnison à Parga, sauvèrent ainsi, pour la seconde fois, la population chrétienne de cette ville. A ce signal, le consul de Russie à Janina fut arrêté, et on se prépara à la guerre, sans que les Grecs prissent aucune part à la querelle politique qui se manifestait dans l'Orient ; circonstance digne d'une attention particulière, que nous allons essayer d'expliquer.

On aurait tort d'imaginer que les habitants de la Morée et de l'Archipel, excités par le cabinet de Pétersbourg dans les différentes circonstances où sa politique les appela à l'indépendance pour les sacrifier, aient été tout à coup détrompés des espérances de tradition qu'ils fondaient sur les Moscovites. Les impressions populaires ne s'effacent pas aussi facilement que les amitiés et les inimitiés des princes. Les Grecs furent longtemps Russes, quoique ceux-ci les eussent inhumainement trompés ; ils ne tenaient pas compte de leur sang répandu, et l'illusion ne commença à s'affaiblir que lorsqu'ils virent que la cause de la religion, qui est tout pour les Hellènes, n'était pas l'idée suprême de celui qu'ils appelaient leur autocrate.

Ce refroidissement des hommes éclairés remonte à l'année 1798, lorsque l'église d'Orient fut témoin d'une triple alliance entre les

Turcs, les Russes et les Anglais, unis pour combattre les Français qui avaient envahi l'Égypte. Les Grecs comprirent qu'ils ne seraient désormais dans la main des puissances européennes que des instruments de leur ambition. Ainsi, à cette époque, ils ne firent aucune attention à notre apparition dans le Levant, et un écrit intitulé *la Trompette guerrière* [1], qui parut alors pour appeler les enfants des Hellènes aux armes, fut une voix perdue dans le désert. Leur indifférence ne fut pas moins marquée, lorsque les Russes maîtres des îles Ioniennes, ayant une escadre formidable dans la mer Égée, déclarèrent en 1806 la guerre à la Turquie. On ne trompe pas impunément un peuple entier; aussi vit-on les Hydriotes formant les équipages de la marine du sultan, se distinguer contre l'amiral Sinavin à la bataille de Ténédos en 1807, et le patriarche Grégoire se montrer à la tête des Grecs, sur les remparts de Constantinople, quand l'escadre anglaise franchit le détroit de l'Hellespont pour intimer des lois au divan. Le sérail fut plus heureux alors que Copenhague, et pas un Grec, ni une seule des îles de l'Archipel, ne manifestèrent l'apparence d'une rébellion.

Le seul Cadgi Antoni, fidèle à son serment, essaya de ranimer le zèle des peuplades de l'Étolie. Parvenu en 1807 à réunir soixante et dix hommes, il entrait dans la chaîne du Pinde avec ce projet, lorsqu'une maladie l'obligea à se réfugier dans une caverne, où bientôt découvert, il fut saisi par un détachement albanais avec son frère George, et conduit à Janina. Amenés devant le satrape, ils furent condamnés à avoir les jambes et les cuisses écrasées à coups de marteau de forge. Quel moment! Le soin du supplice avait été laissé à un neveu de Véli Guegas; Cadgi Antoni, affaibli par la maladie, poussa des cris lamentables. George, qui l'encourageait en lui reprochant de crier comme une femme, reçut, sans articuler une plainte, autant de coups qu'il en fallait pour broyer ses os depuis l'orteil jusqu'à la hanche, et son courage apprit à l'Épire qu'il renaîtrait des vengeurs de sa cendre.

Ali-pacha, croyant avoir anéanti la ligue des armatolis, ne craignit pas d'appeler un grand nombre de chrétiens dans son armée, et il s'abstint de mettre à exécution le conseil de désarmer les Grecs, qui lui avait été donné peu de temps avant par quelques émissaires anglais.

[1] Σάλπισμα πολεμιστήριον.

Il ne voyait devant lui que les Russes, auxquels il aurait voulu succéder dans la possession des îles Ioniennes. La France lui avait envoyé des canonniers ; notre ambassadeur, le général Sébastiani, celui de tous nos plénipotentiaires qui joua jamais le plus beau rôle dans le Levant, venait de faire nommer Véli au vizirat de Morée, et Mouctar au pachalik de Lépante. On attendait de leur père des prodiges ; mais le mal n'engendre que le mal, et il ne résulta de ces calculs diplomatiques qu'une série d'intrigues qui ouvrirent un vaste précipice sous les pas du tyran et de sa famille.

Véli, charmé de sortir d'une position dépendante, reçut sa nomination avec une joie dissimulée, tandis que Mouctar moins favorisé, puisqu'il n'était nommé que pacha à deux queues d'un sangiac insignifiant, ne considérait son éloignement de Janina que comme une disgrâce d'autant plus humiliante qu'elle rehaussait le triomphe de son frère. Ali, qui le sentait, loin d'adoucir son chagrin, voulut qu'il n'emmenât avec lui que des officiers de son choix ; et, absolu dans ses moindres volontés, il en agit de même avec Véli, dont il retint en otage les femmes, les enfants, et jusqu'au mobilier, sous prétexte qu'il ne fallait pas se charger de *bagages* en temps de guerre.

Pour se débarrasser des personnes qui lui déplaisaient, il composa la cour de ses fils de ceux qu'il voulait réformer de la sienne, et ce fut à cette occasion qu'il éloigna de Janina Ismaël Pachô-bey, auquel il feignit d'accorder une grâce, en le créant selictar de Véli, mais au fond, afin de le dépouiller des biens considérables qu'il possédait. Les avancements que causait la promotion des deux nouveaux satrapes consternèrent donc tout le monde, et Pachô-bey ne put taire les sentiments qui l'agitaient. *Il m'éloigne, le scélérat !* s'écria-t-il en me montrant Ali assis à une fenêtre de son palais, *il m'éloigne, mais je l'en punirai, quelque chose qui en puisse arriver, et je mourrai content, si au prix de ma tête je parviens à faire tomber celle d'un pareil monstre.*

Les deux pachas partirent, et leur père, après avoir expédié un agent chargé de se rendre en Pologne auprès de Napoléon, parut entièrement accablé de l'importance qu'on avait donnée à sa coopération. Ses armements furent lents ; et il sembla même applaudir à la tentative des Anglais contre Constantinople, parce qu'il se flattait d'être respecté dans le démembrement de l'empire, chose qui lui avait été, disait-il, promise par le capitaine Leac, qu'on verra figurer plus tard dans les intrigues de cette époque mystérieuse, dont les

conséquences ont si puissamment influé depuis sur les événements de la Grèce.

Cependant M. Arbuthnot, retiré à Ténédos, d'où il continuait à négocier avec les ministres turcs, ne tarda pas à voir arriver sur cette rade une division navale commandée par l'amiral sir John Duckworth. Réunie aux trois vaisseaux de l'amiral Louis qui croisaient dans ces parages, elle se trouva forte de huit bâtiments de ligne dont trois à trois ponts, deux frégates, deux corvettes et deux galiotes à bombes, avec lesquels on se décida, le 19 février 1807, à passer les Dardanelles, afin d'obtenir par la force la conclusion d'un traité qu'on ne pouvait terminer en employant les moyens ordinaires de la conciliation.

Les Osmanlis chômaient la fête du Sacrifice ou Courban; et les canonniers, au lieu de se trouver à leur poste, étaient répandus dans les cafés, quand l'escadre anglaise, ayant en tête *le Royal-George*, monté par l'amiral John Duckworth, se présenta à l'entrée de l'Hellespont. Il avait dépassé les premières batteries sans répondre au feu incertain des Turcs, en laissant un espace considérable entre les vaisseaux qui suivaient sa ligne, lorsque, arrivé entre les châteaux de Kélidil-Bahar et de Soultanié-Kalessi, l'action s'engagea. Les canonniers turcs qui arrivaient tout essoufflés à leurs pièces, tirèrent; tandis que *le Royal-George*, répondant par bordées sans ralentir sa marche, disparaissait au milieu d'un nuage de fumée; et les autres vaisseaux, imitant son exemple, eurent bientôt franchi le détroit. Pendant ce temps, les Osmanlis épouvantés des effets de l'artillerie anglaise, prenaient la fuite, tandis que le capitan-pacha courait au secours de son vaisseau amiral, mouillé à Nagara, où il n'arriva que pour le voir brûler, ainsi que quatre frégates qui s'y trouvaient. Non contents de ce double succès, les Anglais débarquèrent à cet atterrage, en enclouèrent les batteries, et ajoutèrent à la gloire d'avoir passé les premiers les Dardanelles, celle de faire trembler le sultan au fond de son sérail.

Sélim III ne put se garantir de la frayeur contagieuse de ses lâches eunuques; mais l'amiral Duckworth ne sut pas profiter de la victoire.

On sait comment, à cette époque, le peuple changea les dispositions des courtisans qui, craignant plus sa fureur que la honte d'avilir leur souverain, se décidèrent à sauver l'empire d'un bouleversement [illegible]il. L'histoire n'oubliera point cette période qui devait réhabi-

liter les Turcs aux yeux de l'Europe. Elle se serait complu à rappeler leur bravoure, et à répéter comment, le 2 mars suivant, les Anglais, informés qu'on fortifiait les Dardanelles, se hâtèrent de repasser ce détroit formidable, si ce même peuple n'eût, par la plus infâme des révoltes, égorgé les ministres sauveurs de l'État, auxquels il avait inspiré son courage, et le meilleur de ses souverains, sultan Sélim.

« Précipiter les affaires, c'est donner lieu à de grandes fautes, » que suivent souvent de terribles punitions, » disait alors au prince des croyants le mufti chérif Zadé Alta-effendi. Il proposait en conséquence de former loin de la capitale plusieurs corps réguliers, et de dompter les janissaires de Constantinople, en les enveloppant dans un réseau de fer, et en les traitant comme Pierre Ier avait traité les strélitz. Sa proposition fut goûtée sans être complétement adoptée. Poussé, sans le savoir, par l'influence du satrape de Janina, il détermina en même temps le divan à nommer Molla pacha, à la place de Passevend Oglou qui était mort au mois de février précédent, et le sultan déclara ensuite Moustapha-Baïractar ayan de Routchouk, commandant de l'avant-garde de l'armée du Danube.

Ces mesures se compensaient, mais la Porte se trouva bientôt engagée dans des événements que toute la sagesse humaine n'aurait pu conjurer. L'amiral sir John Duckworth, jaloux de réparer l'échec qu'il avait éprouvé devant Constantinople, méditait une entreprise qui tendait à arracher à l'empire ottoman une de ses plus belles provinces, en s'emparant de l'Égypte.

Une sourde fermentation régnait dans cette contrée, où Ali-pacha forçait à se réfugier tous les Schypetars de l'Épire et de l'Illyrie macédonienne, qu'il persécutait. Des compagnies entières de Guègues et de Toxides avaient fait voile pour cette nouvelle terre de promission ouverte à leurs brigandages. Ralliés sous les drapeaux d'un de leurs compatriotes, Tahir-pacha, ils avaient successivement élevé et renversé Khoreb-pacha, et leur chef même [1], lorsqu'ils furent armés et divisés par deux ambitieux qui se disputaient les dépouilles ensanglantées de l'Égypte, au moment où les Wahabites s'emparaient de la Mecque. Méhémet Ali, natif de la Cavalle en Macédoine, et Khourchid-pacha étaient ces antagonistes, destinés sans doute

[1] *Voyez* pour de plus amples détails l'histoire de l'Égypte sous Mahomet, Ali, pacha d'Égypte, par F. Mangin, Paris, 1824.

par la Providence à jouer un rôle important dans les affaires de l'Orient.

Nous ne dirons point quelle série de vizirs assassinés, déposés ou décapités se succédèrent avant l'intronisation du Géorgien Khourchid-pacha, auquel succéda Méhémet Ali, que la Porte confirma au poste de pacha du Caire, le 2 novembre 1806. Nous nous contenterons également de montrer, comme groupés autour de ce vice-roi, Sélim Coka de Delvino, Omar-bey, plus connu sous le nom d'Omer Brionès, et Hassan-pacha, à cause de la place qu'ils tiendront, ainsi que Koreb et Khourchid, dans l'histoire de la régénération de la Grèce. Nous parlerons aussi succinctement de la seconde expédition des Anglais en Égypte, qui eut lieu le 13 mars 1807. Une trahison préparée de longue main leur livra Alexandrie; et les troupes de S. M. B., battues bientôt après par les Schypetars, furent réduites à capituler avec Méhémet Ali, le 22 août de la même année, pour l'évacuation de l'Égypte.

La Porte, qui avait longtemps hésité à rompre avec l'Angleterre, lui avait déclaré la guerre dès qu'elle fut informée de l'agression hostile de sir John Duckworth contre Alexandrie. Une flotte de neuf vaisseaux de ligne, commandée par Seid Ali d'Alger, fut envoyée aux châteaux des Dardanelles, que les lieutenants généraux français Foy et Haxo avaient mis en état de défense; et comme on ne craignait plus rien de ce côté, l'attention du sultan se porta vers le Danube.

Des ordres avaient été donnés au vizir de Bosnie pour se porter contre les Serviens, qui avaient un point d'appui en Valachie. Le Romili vali-cy devait se diriger avec tous ses contingents vers Choumlé; Ali-pacha s'était fait dispenser de coopérer à la défense de l'empire, sous prétexte qu'il devait surveiller les Russes, qui étaient maîtres des îles Ioniennes; le vizir de Scodra était tenu en échec par les Moscovites cantonnés à Cattaro et par les Monténégrins. Pour balancer ces chances, le général Lauriston se trouvait à Raguse, le maréchal Marmont occupait la Dalmatie, et Napoléon, embrassant le nord de l'Europe avec ses armées, faisait que la Turquie, après un siècle d'humiliations, ne s'était pas trouvée dans une aussi belle position qu'à l'ouverture de la campagne de 1807.

Moustapha Baïractar, qui avait le commandement exprès de rester à Routchouk, ayant réussi à organiser un corps de douze à quinze mille hommes, était devenu un personnage aussi important et aussi dévoué,

que Molla-pacha, lié d'intrigues avec Ali Tébélen, était suspect au sultan. Engagé dans les errements de son prédécesseur Passevend Oglou, on savait qu'il était le fauteur secret de tous les mécontents, et semblait appréhender l'approche de l'armée impériale, plus que celle du général russe Michelson.

On attendait néanmoins sur le Danube l'arrivée du Chatir Azem ou grand vizir Ibrahim-pacha, qui sortit de Constantinople au mois d'avril, emmenant à sa suite le banc entier des ministres, et les janissaires commandés par leur Aga, homme favorable aux institutions militaires des Européens, qu'on voulait introduire dans l'armée[1]. Cependant on n'osa pas faire marcher sous ses drapeaux les nizam-dgédites, et, jusqu'au moment de pouvoir les utiliser, ceux de Constantinople furent répartis dans les batteries du Bosphore.

Au milieu de ces mouvements, les Turcs, alliés de Napoléon, ne parlaient que de reconquérir la Bessarabie, la Crimée, et de relever même le trône de Pologne. On était, à Constantinople, dans le délire des illusions, quand le caïmacan Mousta-pacha, excité par le parti des étrangers à la tête duquel Ali Tébélen agissait par l'entremise de ses émissaires, résolut de s'emparer des sceaux de l'empire, en fomentant une insurrection. Incapable de supplanter ses rivaux autrement que par des intrigues de cour, dès qu'il apprit la mort du mufti, qui avait contenu les oulémas et les janissaires avec une rare prudence, il songea à se faire donner une créature digne de seconder ses entreprises.

Le cazi-asker ou grand juge de Romélie fut ainsi promu au poste de cheik-islam ; et cet homme, aussi fourbe que le caïmacan, s'entendit bientôt avec lui pour renverser le ministère, et, s'il le fallait, pour déposer le sultan. Ils craignaient également un monarque éclairé qui, en travaillant à civiliser son pays, sapait l'influence des ulémas et l'existence anarchique des gens d'épée. Les deux factieux feignirent de se brouiller, pour masquer leurs projets, en propageant le mécontentement et en répandant l'argent qu'une main invisible leur pro-

[1] Le ministère suit constamment le grand vizir à l'armée, et il ne reste dans ce cas auprès du sultan que des caïmacans ou substituts, dont l'autorité ne s'étend pas dans le rayon occupé par l'armée. Il y a, de cette manière, double gouvernement de fait dans l'empire, depuis que les sultans, qui ne commandent plus leurs soldats en personne, sont en quelque sorte réduits à la condition des rois esclaves de nos maires du palais.

diguait pour consommer un forfait dont l'empire ottoman ébranlé ne se relèvera jamais [1].

On avait laissé, comme on l'a dit, la garde des batteries du Bosphore aux nizam-dgédites, auxquels on adjoignit deux mille yamacks épirotes et quelques Lazes des environs de Trébizonde. Le sultan s'était flatté par ce rapprochement qu'ils se fondraient dans les nouveaux corps, mais son espoir ne tarda pas à tourner contre lui-même. Le caïmacan, qui avait eu soin de réveiller la haine des janissaires contre les nizam-dgédites, ayant préparé de concert avec le mufti la conspiration, ordonna à Mahmoud, ancien reis-effendi, de se rendre aux châteaux pour payer les yamacks, et porter avec lui quelques uniformes de nizam-dgédites, afin d'essayer s'ils seraient disposés à s'en revêtir.

Étranger à ce qui se tramait, Mahmoud-effendi se rend à Roméli-Cavack, la plus considérable des batteries du Bosphore sur la côte d'Europe, paie les yamacks, et, profitant de la satisfaction qu'ils éprouvaient de recevoir leur solde, leur fait connaître le désir du Grand Seigneur. Il ordonne de dérouler devant eux quelques habits de nizam-dgédites ; il les invite à s'en rêvetir, il leur ordonne!... On répond par un cri de fureur. Les yamacks se précipitent sur lui pour l'étrangler. Les nizam-dgédites le protégent ; une lutte sanglante s'engage. Mahmoud, justement effrayé, se jette dans son bateau, aborde à Bouiouk-Deyré, où une horde d'Albanais, initiés au complot, l'atteignent et l'égorgent en mettant pied à terre.

La nouvelle du meurtre arrivée à Bouiouk-Deyré vole de bouche en bouche ; le commandant en chef des batteries est assassiné et jeté à la mer, et les nizam-dgédites expulsés des châteaux par les janissaires réunis aux yamacks, rentrent dans leurs casernes de Constantinople.

Ces crimes devaient être punis ; le caïmacan avait des forces suffisantes pour en imposer aux révoltés ; mais il trompa le sultan, en produisant de faux rapports. Il abusa également les ministres en les assurant que le mouvement de deux mille misérables, le rebut de la nation, n'avait rien de dangereux, et en promettant de châtier les plus coupables. L'indolence des grands fonctionnaires se contenta de

[1] *Voyez* pour de plus amples détails, l'Histoire des révolutions de Constantinople, par Juchereau de Saint-Denis, tome II, Paris, 1819.

cette déclaration et plongea le sultan dans une sécurité fatale.

Sur ces entrefaites le bostandgi-bachi, à qui la police du Bosphore appartient, s'étant présenté à Bouïouk-Deyré pour prendre des renseignements sur l'assassinat de Mahmoud-effendi, avait été reçu à coups de canon par les yamacks, qui avaient tiré à boulets sur son bateau. Ce nouvel attentat, rapporté au sultan, aurait dû lui dessiller les yeux ; mais on lui persuada que les séditieux n'avaient d'autre but que d'éviter d'être contraints de faire partie du nizam-y-dgédid, et qu'ils rentreraient dans le devoir si on les rassurait à cet égard par une proclamation officielle.

Le criminel Mousta-pacha, qui donnait ces conseils, soulevait les janissaires en leur faisant sentir que le moment d'anéantir les nizam-dgédites était venu. Ses émissaires avaient soin d'exalter la fureur du peuple contre les ministres. Au milieu de cette sourde rumeur, le mufti et les princes de l'uléma semblaient tranquilles, quoiqu'ils laissassent déclamer les imans qui leur étaient subordonnés.

Mille rapports contradictoires se succédaient, les faubourgs s'agitaient sans but apparent ; on remarquait que le peuple recevait de l'argent aux portes des mosquées, lorsqu'on apprit que les yamacks, réunis dans la vallé de Bouïouk-Deyré, venaient d'élire pour chef Cabakdgi-Oglou, qui était un de leurs camarades.

Cette mesure n'avait altéré en rien la sécurité du divan, quand le marquis d'Almenara, envoyé d'Espagne, l'avertit des dangers qui menaçaient son existence et les jours de Sélim III. On lui répondit qu'on savait à quoi s'en tenir, et on ne crut à l'insurrection que le 29 mai, au moment où Cabakdgi-Oglou s'acheminait vers Constantinople à la tête de six cents yamacks.

Il y était appelé par le caïmacan Mousta-pacha, qui faisait inviter ses collègues à se rendre à son palais. Il ordonnait simultanément de consigner les nizam-dgédites dans leurs casernes, et les révoltés entrèrent en ville aux acclamations générales d'une populace effrénée. Ils apprennent que Mousta-pacha a fait décapiter les ministres qu'il venait de mander auprès de lui. Cabakdgi se rend aussitôt à l'hôtel de l'aga des janissaires, où sa bande se grossit de huit cents hommes. Il réunit avec un égal bonheur les galiondgis ou soldats de marine, ainsi que les canonniers d'élite, tandis que les nizam-dgédites, informés de cette défection et de ce qui était arrivé chez le caïmacan, se barricadaient dans leurs casernes et se préparaient à une vigoureuse résistance.

Libre de toute crainte, et traînant à sa suite une soldatesque aussi vile que la race des Turcs de Constantinople, Cabakdgi vient s'établir sur l'hippodrome. On lui dresse un tribunal non loin du trépied antique de Delphes, conservé sur cette place, et il mande les colonels des janissaires, auxquels il ordonne de faire apporter sur-le-champ les kasans ou marmites de chaque chambrée des prétoriens circoncis. On lui obéit. Les crieurs publics ou muezzins annoncent du haut des minarets la sortie des marmites : on court aux armes, Constantinople est sur pied.

Pouvoir fragile du despotisme,chimère des tyrans ! les rois ne sont véritablement grands que par les lois : car la religion même, entre les mains des hommes, n'est souvent qu'un glaive homicide qui arme le bras des factieux, surtout quand ses ministres s'élèvent au-dessus du prince en lui parlant de droit divin pour en faire leur esclave.

Cependant chaque marmite,précédée de son colonel et suivie de ses officiers, portée à pas lents et en silence, venait d'être déposée sur l'hipprodrome, par ordre de numéro, autour du siége de Cabakdgi, qui prit la parole en ces termes : « Frères et compagnons, la réunion
» de nos marmites est le signe évident de la concorde des enfants de
» Hadgi-Bektadgé. Le moment est venu d'écraser nos ennemis. Le
» ciel nous favorise ; arrachons du milieu de nous la secte qui avait
» résolu de détruire le corps invincible des janissaires et de nous assi-
» miler aux infidèles. Que le nizam-y-dgédid soit aboli, que ses
» soldats rentrent dans leurs foyers, et que notre vengeance retombe
» sur les ministres qui furent nos persécuteurs. »

En achevant ces mots, Cabakdgi-Oglou montre une liste de proscription qui lui avait été adressée par le caïmacan ; et, le 30 mai au soir les têtes des ministres à portefeuille, sans portefeuille, ou retirés depuis longtemps des affaires, figuraient, au nombre de dix-sept, autour des *vénérables marmites*. Il n'en manquait qu'une seule, c'était celle du bostandgi-bachi. Il était renfermé au sérail et réfugié dans le sein même de Sélim III, auquel les courtisans conseillaient vainement d'abandonner cette victime à la rage du peuple. La lutte se prolongeait, lorsque le bostandgi-bachi, se prosternant aux pieds du sultan, le supplia de le faire mourir pour conserver ses jours précieux.

« Puisque tu consens à ce sacrifice, s'écria le malheureux Sélim en

» versant un ruisseau de larmes, meurs, mon fils, et que la bénédiction
» du ciel t'accompagne. »

L'infortuné se dérobe aux regards du padicha, appelle le bourreau, s'incline sous le glaive, meurt, et sa tête jetée à travers un des créneaux du sérail est recueillie par les yamacks, qui la déposent aux pieds de Cabakdgi-Oglou.

Le nizam-y-dgédid fut ensuite supprimé par un rescrit impérial ; les janissaires triomphaient, mais Sélim III régnait encore, et le chef de l'insurrection résolut d'en finir avec un prince que ses lumières rendaient odieux aux défenseurs des abus et de l'antique anarchie militaire de la Turquie.

Arrivé le 31 mai, au lever du soleil, sur l'hippodrome, l'agent du crime félicite les janissaires sur les concessions qu'ils ont obtenues, leur peint les dangers sans cesse renaissants pour eux de la part d'un souverain intéressé à se venger de leur rébellion, et s'écrie : « Si Sélim
» cessait de régner, toutes nos craintes s'évanouiraient. Mes paroles
» vous plaisent, braves janissaires ; mais ce n'est pas à nous seuls qu'il
» appartient de décider cette importante question : consultons le
» mufti, il nous révélera si Sélim a mérité d'occuper plus longtemps
» le trône des Osmanlis, ou s'il convient de lui donner à l'instant un
» successeur. »

Le traître donne ensuite lecture de la question destinée à être soumise au mufti : *Tout empereur qui, par sa conduite et ses règlements, combat les principes religieux consacrés par le Coran, mérite-t-il de rester sur le trône ?*

Le mufti, qui avait dicté ce cas religieux, reçut les députés du peuple avec une sorte d'abattement. Il gémissait, et, pour commenter indirectement sa sentence, il s'écria en soupirant : *Malheureux prince, tu as été égaré par les vices de ton éducation ; la faiblesse de mon prédécesseur a comblé ton aveuglement. Les conseils perfides des ministres que la justice du peuple vient de frapper t'ont entraîné loin de tes devoirs. Pourquoi as-tu oublié que tu étais le chef des vrais croyants ? Au lieu de mettre ta seule confiance en Dieu qui peut pulvériser les plus fortes armées, tu as voulu assimiler les Osmanlis aux infidèles. Allah, que tu as négligé, t'abandonne ; tu ne peux plus régner d'après nos lois que tu as voulu changer et que tu méprises. Les soldats qui devaient te défendre n'ont plus confiance en toi ; ta présence sur le trône ne servirait qu'à perpétuer nos discordes.*

Il se retira ensuite pour écrire son fetfa, et il mit au bas de la question qui lui était adressée au nom du peuple : — *Non, Allah sait le meilleur.*

Cette décision réformait celle du mufti, qui avait homologué les règlements du nizam-y-dgédid : et le nouveau fetfa devint la sentence de Sélim III. *Nous ne voulons plus qu'il soit notre souverain*, répétèrent mille et mille voix aussitôt que l'oracle du cheïkislam fut proclamé ; *qu'il soit déposé ; il est l'ennemi du peuple. Vive le sultan Moustapha IV ! il fera notre bonheur.*

Cabakdgi, prenant aussitôt la parole, déclare que Sélim III, fils de Moustapha, a cessé de régner, et que le sultan Moustapha, fils d'Abdoul-Hamid, est devenu le légitime empereur des Osmanlis. Il ne s'agissait plus que de notifier cette résolution à l'empereur déposé, qui tenait entre ses mains le prince qu'on déclarait souverain à sa place ; et on jeta les yeux sur le mufti, que son caractère mettait à l'abri de la peine capitale qu'il avait si légitimement méritée.

L'hypocrite, couvert du manteau de la religion, accepte la mission qui lui est confiée par les révoltés. Le sérail s'ouvre à son approche, et il aborde le sultan qu'il trouve dans la salle où il avait coutume de donner audience à ses ministres. Il tombe à ses pieds, et, d'une voix entrecoupée de sanglots, il lui conseille de s'humilier devant les décrets de la Providence en cédant le trône à son neveu Moustapha.

Sélim entendit son arrêt avec calme. Jamais sa figure noble et belle n'avait paru plus sereine. Après avoir pendant quelque temps promené ses regards sur les spectateurs qui l'entouraient, comme pour leur dire adieu, il s'achemina lentement vers les appartements qu'il avait occupés avant son avénement au trône.

L'auteur de cette histoire se trouvait au sérail d'Ali-pacha, quand la nouvelle de la révolution opérée par Cabakdgi-Oglou fut reçue de celui que Sélim avait comblé de ses bienfaits. Son messager lui remit un billet qu'il parcourut rapidement. J'allais me retirer pour lui laisser lire ses dépêches lorsqu'il me retint, et, ayant fait signe à tout le monde de s'éloigner, il me dit d'un air satisfait : *Sélim est détrôné ; son neveu Moustapha le remplace.... pour quelque temps !... Tout va changer !...* Tout était effectivement changé.... L'empire tombait avec Sélim ; sa déposition avait retenti jusque sous la tente de Napoléon.

Les intérêts de la Porte Ottomane avaient été sacrifiés à Tilsitt.

Elle ne pouvait plus se fier à un allié qui n'avait stipulé pour elle qu'un armistice trompeur, et elle dut naturellement rechercher l'appui de l'Angleterre qu'on est toujours assuré de trouver généreuse quand cela s'accorde avec sa politique. Ali pouvait s'honorer dans cette circonstance, s'il n'eût pas voulu faire prévaloir ses passions sur les vues de son gouvernement. Mais, peu inquiet de voir la Turquie seule en présence des Russes, au lieu de rechercher le secours de la Grande-Bretagne, sans se brouiller avec les Français, il ne songea qu'à provoquer des hostilités imprudentes qui pouvaient tout perdre.

Le divan, souvent raisonnable quand il a peur, ne demandait qu'à rétablir ses relations avec l'Angleterre sur le pied où elles étaient en 1806; mais Ali, entassant mensonge sur mensonge, persuada aux agents anglais qu'il avait eu des liaisons avec Bonaparte, en prétendant qu'il s'était brouillé avec lui parce qu'il n'avait pas voulu accéder au démembrement de la Turquie. Il affirmait que les armées de Marmont, de Lauriston et celle des îles Ioniennes, étaient prêtes à fondre sur la Grèce. On avait déjà fait une tentative, en lui redemandant le château de Buthrotum; des ingénieurs français étaient répandus de tous côtés pour lever des plans; il avait fabriqué des correspondances qui prouvaient des projets très-étendus, et il était urgent de venir au secours de l'empire.

Tel était l'État des affaires publiques, lorsque l'émissaire du vizir revint de Tilsitt. Il n'avait réalisé aucune des espérances de son maître, et il en fut reçu très-froidement, quoiqu'il rapportât *une lettre de l'empereur, signée,* disait son ministre, *avec la même plume qui avait servi à souscrire le traité de paix entre la France et la Russie.* Cette phrase sentimentale ne toucha point Ali, qui régala son envoyé d'épithètes telles que celui-ci ne put se défendre de s'en plaindre amèrement, ainsi que de l'ingratitude de son maître, en racontant l'*accueil officiel* qu'il avait reçu au quartier impérial.

La disgrâce est causeuse; l'émissaire du vizir qui revenait de Tilsitt divulgua les intrigues du pacha. On sut ainsi qu'il venait d'expédier à Malte Marc Gaïos, neveu du dernier archevêque de Janina, afin de presser les Anglais d'attaquer les îles Ioniennes, et de renouer leurs négociations avec la Porte Ottomane, où un certain Khalet-effendi était très-influent depuis la déposition de Sélim III.

Un Turc de Salone, Seïd Achmet, fut, en même temps, expédié à Londres avec des instructions surchargées d'une foule de demandes

particulières. On l'embarqua au port Panorme, muni de la somme exiguë de cent louis, pour subvenir aux frais de sa mission. C'était à peine de quoi vivre pendant un mois; mais en revanche Ali, à qui cela ne coûtait rien, lui assigna un crédit illimité sur les marchands de capes de Calarités, qui étaient établis à Malte. Ce fut donc par une avanie faite aux Valaques épirotes, que le diplomate du vizir débuta dans sa légation. Le gouverneur anglais de Malte lui procura ensuite le passage gratuit sur un bâtiment de l'État, et, arrivé à Londres, la munificence de lord Castlereagh pourvut à l'entretien du ministre de son glorieux allié.

Après cette expédition, le sérail d'Ali prit subitement un aspect guerrier. On n'y parlait plus que de guerre depuis que la paix était faite; le satrape était d'une témérité exagérée, parce qu'il n'avait aucun ennemi en tête; et à sa cour, où chacun criait: *Nous sommes braves*, on était dans des transes dès qu'on apprenait l'arrivée d'un renfort de quelques centaines de Français à Corfou.

Celui qui s'imaginait avoir trompé tous les regards reprit en même temps son attitude amicale vis-à-vis des autorités françaises, auxquelles il ne cessait de demander Parga, objet d'une négociation que le consul français de Janina eut le bonheur de faire échouer, et il se mit à parcourir ses États.

Le satrape était sans cesse en mouvement; et tel que Genséric, appareillant du port de Carthage, il aurait pu répondre à ceux qui lui demandaient de quel côté il voulait tourner ses pas: *Vers ceux sur lesquels la colère de Dieu veut s'appesantir* [1].

Ce fut sous cette influence sinistre d'agitations et d'intrigues que j'eus occasion d'accompagner Ali-pacha, dont je vais faire connaître les mœurs et les habitudes, telles que je les observai à cette époque, où je dressais l'acte d'accusation historique du moderne Jugurtha. Ce tableau servira également à dévoiler à quel degré de malheur les Grecs étaient descendus à cette époque, sans exemple dans les annales du monde.

[1] Δηλονότι ἐφ' οὓς Θεὸς ὤργισται. PROCOP., *Bell. Vandalic.*, lib. I, c. V.

CHAPITRE III.

Idée générale des voyages du satrape dans ses États. — Sa police. — Son avidité. — Ses exactions. — Espions. — Délateurs. — Audiences. — Opérations fiscales et usuraires. — Intérieur du sérail. — Serviteurs, gardes, pages. — Terreurs du tyran. — Superstitions. — Plaisirs. — Clients. — Tolérance. — Son amour pour Vasiliki, devenue son épouse.

Tout *prend*, a dit un auteur moderne [1], *un aspect menteur en présence des souverains. Les routes sont jonchées de fleurs; les villes et les hameaux se décorent, et le peuple se pare de ses habits de fête.* Dans la Turquie, au contraire, on tremble à la simple annonce du passage d'un de ses satrapes (car les sultans vivent maintenant cloîtrés dans leurs sérails), et des provinces entières fuient dès que quelque vizir fait publier qu'il entrera en campagne. En vain Ali se faisait précéder de *manifestes d'amour*, pour déclarer aux habitants de tel ou tel canton qu'*il portait dans son cœur*, qu'à une certaine époque *ils auraient le bonheur de se prosterner sur la poussière de ses bottes d'or;* on criait miséricorde à la nouvelle d'une semblable faveur. Le canton menacé de la visite du *bon maître* se rassemblait, se cotisait et députait vers lui, afin de se racheter de l'excès d'honneur *dont on se disait indigne*, et pour le prier de changer *sa gracieuse résolution. De pauvres gens comme nous, seigneur*, disaient-ils, *méritent-ils les regards de ton altesse?*

Si l'avidité trouvait *leurs raisons irrésistibles*, la partie était ajournée ou bien le tyran changeait de direction, et les paysans étaient dans l'allégresse, car c'est fête pour eux quand ils peuvent manger en paix le pain acquis au prix de leurs travaux et de leurs larmes. Mais si l'orage ne pouvait être conjuré, on prenait ses mesures pour parer à ces inconvénients. On déménageait, comme aux approches de l'ennemi, ce qu'on avait de plus précieux; et les prêtres, attachés à l'autel par la sainteté de leur ministère, restaient avec

[1] Le prince de Ligne, témoin du voyage de Catherine II en Crimée.

quelques hommes couverts de haillons, pour faire les honneurs de leurs villages. Au lieu des acclamations solennelles qui annoncent la présence des princes pasteurs des peuples, on n'entendait alors que des voix basses, qui s'avertissaient pour éviter l'approche du despote : *Sauve-toi, le vizir va te dévorer* ; et quand on était admis à baiser ses pieds, ce n'était qu'en tremblant et la mort au fond de l'âme qu'on s'approchait de l'autocrate au regard homicide [1].

Je n'ai jamais suivi les chemins que tenait Ali-pacha dans ses voyages, sans remarquer quelque fosse nouvellement recomblée, ou bien des malheureux pendus aux arbres. Ses pas étaient empreints de sang. Accoutumé à devancer l'aurore, quand il partait de Janina, le soleil, qui se levait derrière les tourbillons de poussière de ses gardes, éclairait les crimes de la nuit, et pour laisser l'épouvante à sa place, les gibets sortaient du sein de l'ombre, chargés des victimes de sa fureur ! *Qu'ils me haïssent*, s'écriait-il comme Tibère ; *mais qu'ils me craignent!* La terreur était son élément ; et la mort des hommes riches, la pauvreté du peuple, ses grands principes de gouvernement [2].

[1] « Veux-tu connaître, disait-il alors à un de ses courtisans, la supériorité de » mes prérogatives ? lève les yeux au ciel et vois l'aigle fondre sur la colombe; » abaisse-les sur la terre et regarde le cerf déchiré par les lynx du Pinde ; contemple » au sein des mers la dorade qui poursuit la sardine, dévorée à son tour par le » requin. Tout, dans la nature, annonce que la faiblesse est la proie du puissant ; » la force et l'autorité, étant un don du ciel, légitiment les plus audacieuses entre- » prises. Mes raïas ne possèdent et n'existent que sous mon bon plaisir. » Tel est partout le despotisme sous l'empire du droit divin, que des insensés n'ont pas craint de vouloir ériger en maxime d'État, sans craindre la foudre de celui qui seul est grand.

[2] On serait tenté de croire qu'Ali-pacha avait eu connaissance de certaines réflexions sur la cinquième des Politiques, texte II, dont Machiavel n'a été que le commentateur mitigé, si on ne savait pas qu'il devinait par instinct la tyrannie.

« Tu vois, » me disait-il dans un de ses voyages, tandis que nous étions assis au bord de l'Aréthon, avec mon frère, « ces pages * qui m'environnent (il y en avait » plus de trente) ; eh bien, il n'y en a pas un seul dont je n'aie fait tuer le père, le » frère, l'oncle ou quelque parent. — Et ces mêmes individus, » repartis-je, « vous » servent et passent les nuits auprès de votre lit, sans qu'aucun ait jamais songé » à venger ses parents? — Venger leurs parents ! ils n'ont que moi au monde. » Exécuteurs aveugles de mes volontés, je les ai tous compromis; et plus les » hommes sont avilis, plus ils me restent attachés. Je les éblouis ; les Schypetars, » prosternés devant moi, me regardent comme un être extraordinaire; et mes » prestiges sont l'or, le fer et le bâton; avec cela je dors tranquille. — Mais votre » conscience ! » Il partit d'un éclat de rire, en disant que j'étais *un bon homme*, ἁπλόος ἄνθρωπος.

* Au nombre de ces pages se trouvait Olyssée, fils d'Andriscos, dont il sera parlé dans la suite.

Le plus grand des maux, lorsqu'on réfléchit aux discours d'Ali-pacha, est moins la destruction que l'immoralité causée par son influence despotique. On en peut dire autant de ses excursions qui n'étaient qu'une calamité passagère, comparées à son administration, pareille à une carie rongeante [1]. Levé avant le soleil, tous les jours de sa vie désastreuse, il prenait connaissance des dépêches, des requêtes et des nombreuses dénonciations qui lui étaient adressées par des misérables qu'il avait dépravés. Renfermé ensuite avec ses secrétaires, il inventait des opérations fiscales; et il croyait ne pas avoir vécu le jour qu'il aurait passé sans commettre quelque concussion. Accablant d'impôts, de corvées et de réquisitions, les villages, il les forçait de se vendre comme tchiftliks, pour les réunir à son domaine privé. S'il soldait ses troupes, c'était avec des pièces rognées dont il haussait le cours à volonté; et son trésorier avait constamment de la fausse monnaie en réserve pour glisser dans les décomptes. A l'époque des recouvrements, il avait soin de publier un tarif, pour spécifier que les monnaies désignées pour être reçues exclusivement n'avaient qu'un taux inférieur à leur valeur intrinsèque. Lorsqu'il s'agissait d'envoyer les tributs à Constantinople, il taxait les négociants à fournir une quantité déterminée de sequins d'or, en échange de pareille somme dans une autre monnaie : et quand ils ne pouvaient se procurer les espèces qu'il exigeait, il en tirait de son trésor qu'il leur faisait vendre par les juifs, en redoublant ainsi à son profit les bénéfices du change. Enfin, comme il descendait dans les moindres détails de l'avidité, il prélevait des droits sur ses intendants, ses fournisseurs, ses secrétaires, les gardes de son palais, le chef de la police, les geôliers, et arrachait même aux bourreaux les dépouilles des suppliciés, qu'il consolait en les exhortant à mourir courageusement.

Les archevêques et les évêques, objets de sa surveillance perpétuelle, étaient exposés à des digrâces périodiques, dont ils ne se rédimaient qu'en payant des sommes considérables. Les églises et les monastères étaient frappés de taxes ruineuses. Les syndics grecs s'élevaient, se renversaient, et voyaient passer le fruit de leurs rapines dans le gouffre qui engloutissait jusqu'aux espérances de l'avenir.

[1] C'est la connaissance de ces vieilles monarchies de l'Orient qui a fait dire a Salluste : *Regibus boni quam mali suspectiores sunt, semperque his aliena virtus formidolosa est.* (SALL. CATILIN. VII.)

Personne n'était sûr de sa propriété ; chacun tremblait pour sa vie et pour le sort de ses enfants, dont on ne pouvait disposer sans le consentement du maître. Il avait conçu le projet d'une expropriation générale ; et, d'après un raffinement spécial d'avidité, il s'était réservé le droit d'apparier les mariages parmi les classes opulentes de la société. Il vendait ainsi, à prix d'argent, la main d'une fille riche à un délateur souillé de crimes, qu'il voulait récompenser ; et l'excès de sa tyrannie l'avait conduit à forcer les citoyens les plus vertueux à former des unions disparates et immorales.

Par un usage que l'on ne trouve nulle autre part en Turquie, le tyran s'était constitué l'héritier universel de ses vassaux. Il s'emparait, à ce titre, des biens de ceux qui ne laissaient point d'enfant mâle, sans assigner une pension alimentaire aux filles, qu'il se réservait de doter et de marier comme il l'entendrait, quand le temps serait arrivé. Si quelqu'un décédait sans héritier direct, les frères et les collatéraux, étaient, par suite de cette violation de tous principes, exclus de la succession. Les veuves étaient chassées de la maison de leurs époux (quand elles n'avaient pas de fils), sans douaire, et sans restitution de dot ni de hardes ; trop contentes quand elles n'étaient pas traînées en prison et appliquées à la torture, sous prétexte qu'elles recélaient des billets au porteur, des objets précieux ou des diamants. Dans la douleur de leur veuvage, les frères, les parents, les amis, afin de ne pas se compromettre, tremblaient de donner asile à ces infortunées; ils craignaient de demander la permission d'exercer les lois sacrées de l'hospitalité envers ces femmes délaissées, qu'on a vues réduites à coucher dans les églises et à implorer le secours de la charité, après avoir tenu un rang honorable dans la société.

La terreur fermait tous les cœurs à la pitié. Mais, le croira-t-on? ceux qui attendent de l'historien des récits extraordinaires, pour s'en défier, parce qu'ils sont inouis, car telle est souvent la disposition chatouilleuse de l'esprit humain, pourront-ils s'imaginer que la tyrannie, fléau plus redoutable que la peste, a ses lâches courtisans? Des hommes opulents, qui savaient que leurs biens étaient reversibles au satrape, économisaient, vivaient de privations, refusaient d'assurer quelque chose en secret à leurs parents, et thésaurisaient, ravis de l'idée qu'on dirait, après leur mort, qu'ils avaient laissé un bel héritage à celui qui fut leur oppresseur. Ceux-ci, pénétrés de leur position, non contents de mettre en sûreté leurs capitaux, se préparaient

de loin à tous les événements, en faisant célébrer d'avance leurs funérailles [1]. Ceux-là, quoique vivant à l'étranger, et hors des atteintes du tyran, le comprenaient dans leurs dispositions testamentaires, pour préserver leurs familles de ses poursuites. D'autres, poussés par le désespoir, afin de lui dérober leurs biens, passaient les jours en festins, et survivaient souvent à leur fortune.

La perversité publique, qui naît de l'absence des vertus dans le chef du gouvernement, faisait que le vice encouragé lui rendait sans cesse des hommages nouveaux. Là, comme dans toutes les associations composées de brigands, chacun s'inspectait et se suspectait; et comme les forfaits et les préjugés sont frères, l'immoralité dominait de toutes parts. Ainsi on voyait, indépendamment de la criminelle vengeance des courtisans de la tyrannie, des espions et des assassins gagés, tous les êtres envieux du mérite, haineux de la probité, rivalisant de zèle, diriger leurs pas vers le sérail. La fièvre des révolutions politiques, qui perd les mœurs en donnant une activité funeste aux passions, y était dans sa brûlante activité : elle avilissait ou exaspérait les esprits, suivant la trempe diverse des individus, et la flatterie ou le ressentiment, qui en est la suite, ne connaissant plus de milieu dans leurs jugements, tous se rapportaient aux idées dominantes du despotisme. La porte du monarque cruel n'était jamais fermée aux méchants. Celui qui ne pouvait obtenir le remboursement d'un billet lui en faisait présent, afin de ruiner son débiteur; un frère, qui disputait une portion de l'héritage parternel à son frère, cédait au satrape ce qui lui revenait, pour *le mettre à partie* avec celui qu'il voulait ruiner. On ne voyait d'un côté que désordres, que familles éplorées; et de l'autre on n'entendait que protestations d'amour, de services et d'attachement inviolable. Les uns en offraient des preuves en dénonçant ce qu'ils avaient de plus cher; les enfants en accusant leurs pères, les épouses en révélant la fortune de la famille, et, le dirai-je ! des prêtres... Mais n'achevons pas; la religion a produit trop de miracles, à la face des tyrans, pour ne pas être respectée jusque dans les faiblesses de ses ministres.

[1] Ce fait est arrivé à Janina en 1807. Un Grec, célibataire et riche, dont la fortune devait échoir au vizir après son décès, persuadé que ses obsèques seraient faites aux dépens de la charité publique, les fit, à l'exemple de Charles-Quint, célébrer de son vivant. La cérémonie se passa à la métropole; l'archevêque y officia en personne; on chanta l'office des morts; et cet homme prévoyant eut, comme il le disait, *la consolation d'assister à ses funérailles.*

Mais qui excusera la prostitution des adorateurs de la tyrannie, prêts à renouveler les apothéoses des incestueux Ptolémées, qu'on plaçait dans le ciel pour les éloigner d'une terre profanée par leur présence, si la religion de Mahomet ne se fût opposée à ce délire de l'adulation?

De quels termes me servirai-je pour nommer l'enthousiasme stupide d'un derviche, qui se précipita du haut du palais d'Ali, au moment où celui-ci célébrait les noces de son troisième fils Salik-bey [1], en s'écriant *qu'il invoquait sur sa tête les malheurs qui pourraient menacer celle du jeune époux?* Comment flétrir le honteux dévouement d'un Grec qui n'imagina rien de plus héroïque que de se coucher dans une ornière pour niveler le terrain sur lequel devait rouler le carrosse de son maître [2]? Ces faits, cette dégradation de l'homme créé à l'image de Dieu, étaient l'œuvre du despotisme, qui n'est jamais aussi dangereux par les excès de sa fureur, que par la dégradation dont il afflige les peuples en les abrutissant. Peuple, grands, despote, tout était avili! Gouvernement affreux! mais hélas! il n'est point de vizir qui n'aspire à réduire ou qui n'ait réduit les hommes à la condition de ces anciens Perses cruellement flagellés par leurs tyrans devant lesquels ils étaient obligés de comparaître en disant : *Ombre de Dieu sur la terre, nous te remercions d'avoir daigné te souvenir d'insectes et de chiens crevés tels que nous* [3]. Le tyran, pareil à la Gorgone, pétrifiait tout ce qui l'entourait.

[1] Les Orientaux sont persuadés qu'il y a dans la vie de chaque homme *des heures malheureuses,* attachées à sa personne et à ses ouvrages. En conséquence, si un maçon ou un couvreur se tue en bâtissant une maison, on dit qu'il a pris le malheur dont elle était menacée, ἐπῆραν τὸ κακὸ. En abordant un grand, on lui fait le compliment ordinaire : *que le mal qui vous menace nous arrive!* Νὰ πάρωμεν τὸ κακὸ σου. Ce fut pour renchérir sur cette expression de l'abjection qu'en 1817, aux noces de Salik-bey, troisième fils d'Ali, un bohémien, étant monté sur les combles du palais, se précipita dans la cour, en criant : Νὰ κάρω τὸ κακὸ σου, αὐθέντῃ! *que je prenne le malheur qui pourrait t'arriver, seigneur;* et il se cassa les deux jambes. Comme on lui assigna pour récompense du *pain sec* et rien de plus, *sa vie durant,* un derviche, en sa qualité de mahométan, croyant faire fortune, demanda à faire le saut, et se tua dans la chute.

[2] Ce Grec, natif de l'Arta, qui se coucha sous la roue du carrosse du vizir, afin qu'il n'éprouvât pas de secousse, eut pour récompense la pension d'*une oque (deux livres et demie) de pain par jour.* Ainsi, on peut voir que le magnifique satrape ne se ruinait pas en libéralités.

[3] Ce langage de la dégradation se retrouve jusque dans la Bible. Le petit-fils de Saül, amené en présence de David, lui dit : *Que suis-je pour que tu laisses tomber*

C'était les mains pleines qu'on abordait le redoutable vizir ; il fallait payer ses portiers, avec lesquels il partageait les étrennes ; on devait lui donner des présents pour être admis à la faveur insigne de se prosterner à ses pieds. Une pièce de drap, un mouton vivant, un panier de fruits, faisaient lever le rideau des salons dorés. Le pain du pauvre, l'obole de la veuve refluaient au sérail ; rien n'en sortait pour rentrer dans la circulation, et malheur à qui aurait osé se plaindre [1] en disant qu'il vivait dans la douleur !

Propriétaire, usufruitier, fermier du domaine impérial, douanier, exacteur, monopoleur, Ali-pacha réunissait dans ses mains toutes les branches de l'agiotage et du commerce. Les avanies qu'il commettait seraient aussi difficiles à qualifier qu'impossibles à énumérer. Tantôt elles s'annonçaient avec le caractère de la violence ; tantôt par des circulaires, dans lesquelles il conviait *ceux qui l'aimaient* à l'assister dans ses besoins ; et on pense bien qu'il ne trouvait que de l'empressement et de l'argent, sans convoquer les états de l'Épire. Sous le nom de taïm [2], il enlevait des marchés publics ce qui lui convenait. Feignant parfois un retour sur lui-même, il semblait compatir à la détresse des négociants qu'il appelait à son conseil. « Les temps sont » durs, disait-il ; je sais que vous n'êtes pas heureux, et je prétends » vous aider en vous prêtant de l'argent. » Puis il fixait l'intérêt annuel à vingt ou trente pour cent. « Faites valoir ces deniers, mes » enfants ; vous me les rembourserez quand vous pourrez. » Le taux exorbitant de l'usure devenait ainsi une charge ruineuse ; mais pour ne point paraître riche, on se soumettait, en gémissant, à cette extorsion, afin d'éviter une ruine totale.

Malheur à quiconque se trouvait en conflit avec sa rapacité ! Ce point était plus délicat que d'attenter à ses prérogatives ; aussi tenait-

sur moi tes regards, et que tu fasses quelque attention à un chien crevé tel que moi ! 2 Reg. IX, 6, 9, XVI, 4. Canem mortuum persequeris, avait dit David à Saül, 1 Reg. XXIV, 15, et pulicem unum.

[1] La plainte est le plus grand des crimes dans les gouvernements absolus. Un Arabe, dit l'histoire, ayant représenté au calife qu'il ne pouvait plus nourrir sa famille à cause des impôts, est condamné à mort. En marchant au supplice, il rencontre un officier de bouche du sultan : *Pour qui ces viandes ?* demande le condamné. — *Pour les chiens du calife.* — *Combien la condition des chiens d'un despote*, s'écria l'Arabe, *est préférable à celle de ses sujets !*

[2] Taïm, impôt en nature, appliqué à un traitement personnel. On prend des taïms de draps, de souliers, etc. ; les boulangers cuisent par taïm ; les maréchaux ferrent au même titre ; et tous les marchands et ouvriers sont soumis à ce tribut arbitraire.

il toujours quelque argument en réserve pour nier ses dettes; et appelé à prononcer seul dans sa propre cause, on croira sans peine qu'il avait toujours droit [1].

C'était avec une égale hypocrisie qu'Ali-pacha récompensait les personnes attachées à son service, en leur donnant des recommandations pour demander des cadeaux qu'on ne pouvait leur refuser, ou en les envoyant vivre à discrétion, et percevoir des droits indus dans les villes et dans les villages. Il subvenait de la même manière à ses dépenses locales. Ainsi, les transports d'objets nécessaires à sa consommation, les palais qu'il construisait, les châteaux forts qu'il bâtissait, s'exécutaient par *angari* ou corvée, mot très-ancien dans l'Asie, et qui semble appartenir à l'essence de ses gouvernements absolus.

Le luxe des cours de l'Orient, a dit un sage, *n'est qu'un catafalque fastueux qui cache un cadavre*. Arsenal d'un tyran, et boudoir d'une odalisque, l'intérieur des palais du satrape offrait des disparates aussi bizarres que son administration. Si les appartements de réception étaient resplendissants de dorures, d'armes précieuses, comme chez

[1] « Tu me demandes trente bourses? » disait-il un jour en ma présence à un de ses capitaines. — « Oui, seigneur; voilà mon compte. J'ai deux cents soldats dans ma
» compagnie; ils ne sont pas payés depuis six mois. — Et cela se monte? — Je vous
» l'ai dit, à trente bourses. — La chose est impossible. Vérifie les comptes, secré-
» taire. — Celui-ci ayant examiné le rôle : Seigneur, le compte est juste. — Il est
» juste? à merveille. Eh bien, capitaine, tu me donneras quinze bourses, pour avoir
» eu l'honneur de me servir, et nous serons quittes. — Comment, vizir? — Qu'on
» le mette en prison! » Puis se tournant vers moi, avec le calme de l'impudence : « Tu
» vois, mon fils, tu en es témoin, ils sont tous comme cela; si je les écoutais, ils
» me réduiraient à la mendicité. Qu'en penses-tu? — Eh! vous savez si vous êtes
» débiteur. — Sans doute. Tiens, son père ne m'aimait pas; mais je suis bon, car
» sans cela je le ferais pendre. Mais voici l'archevêque. Approche, métropolitain.
» Ta sainteté, lui dit-il ironiquement, a donc défendu aux femmes de Janina de
» porter de fausses tresses de cheveux? — Seigneur, les canons de notre église ne
» permettent pas cette parure aux chrétiennes. — Ainsi, il n'y a pas lieu d'espérer
» que tu rapporteras ton excommunication contre ces ornements? — Vizir suprême,
» tel est mon devoir. — Soit; et moi, je te déclare au nom de mon intérêt, que, le
» commerce des cheveux qu'on importe du royaume de Naples dans mes États, me
» rendant annuellement un droit d'entrée de trente bourses, tu auras à me payer
» une pareille somme; à cette condition, tu pourras diriger tes affaires comme tu
» l'entendras. » Il fit un signe, et l'archevêque se retira. La défense portée contre
les fausses tresses fut révoquée; le capitaine incarcéré recouvra la liberté, en renonçant à sa créance, et le tyran paya ainsi un serviteur qui fut très-content d'en être quitte à ce prix.

les anciens rois de Perse, et de sofas couverts des plus riches brocarts de Lyon, on y voyait aussi figurer le produit des successions et des rapines, qu'il entassait sans goût et sans discernement [1].

On remarquait dans la même chambre, auprès de la crédence en marbre, enlevée d'une église [2], les bancs en bois d'une école. On voyait rangés, sur des rayons disposés comme pour l'étalage d'un brocanteur, depuis le bronze et la plus belle pendule de Ravrio, jusqu'au réveille-matin en bois qui rappelait chaque jour le pauvre Micylle [3] à sa boutique. On le trouvait lui-même, tantôt vêtu d'étoffes précieuses, chargé d'une cuirasse étincelante de diamants, les doigts ornés de solitaires du plus grand prix [4], la tête couverte d'un bonnet ducal à tranches dorées [5], tenant à la main une tabatière enrichie de brillants, et roulant dans ses doigts un chapelet de grosses perles orientales [6]; d'autres fois, il se confinait dans une chambre délabrée; ou bien, vêtu pauvrement, il s'asseyait parmi ses ouvriers, traitant les affaires les plus importantes au milieu du fracas des marteaux et des enclumes.

Les pages étaient en rapport avec la singularité de cette cour barbare, et s'il n'y en avait pas parmi eux, comme auprès de l'ancien doge de Gênes, qui eussent soixante et dix ans, ils avaient leur côté ridicule. Vêtus d'habits galonnés, ils manquaient souvent de chemises, et étaient réduits à se nourrir d'aliments grossiers. Pendant l'hiver, un feu dévorant échauffait les appartements du maître, tandis que

[1] Ainsi, pendant six mois entiers, j'ai été témoin des audiences qu'il donnait, monté sur une couchette en mauvais bois de sapin, placée au-dessus d'une estrade brillante de dorures, tandis que son fils Véli, assis au milieu de la cour, sur l'impériale d'une berline, recevait les placets des Albanais. Tout ce qui est nouveau pour les barbares est un sujet d'admiration.

[2] Les crédences, les colonnes et les ornements de l'église latine de Prévésa, et du consulat de France d'Arta, pillés en 1798 par Ali-pacha, faisaient partie de ces ameublements.

[3] Micylle, savetier célèbre par ses saillies, qui est souvent cité dans les Dialogues de Lucien.

[4] Entre ces bijoux, il y en avait un qu'il avait, dit-on, acheté six mille louis du roi de Suède, Gustave-Adolphe.

[5] Ali-pacha ne se coiffait jamais d'un turban qu'à l'époque des fêtes du bairam, seuls jours de l'année pendant lesquels il se rendait à la mosquée; et on lui faisait un mauvais compliment quand on lui disait qu'il était Turc.

[6] Ce *tesbi*, composé de dix-neuf perles, fut en partie extorqué à un marchand français de la place Dauphine de Paris, qu'on attira à Janina en 1804, c'est-à-dire avant l'établissement du consulat général.

ses officiers se morfondaient dans les antichambres, en tendant la main au premier venu pour obtenir quelques étrennes. Aux fêtes solennelles du bairam et du courban, le vizir prétextait ordinairement des voyages pour ne pas donner de cadeaux à ses serviteurs, qui soupiraient après cette époque pour recevoir le prix de leurs services. Enfin, sur la pourpre, au sein des grandeurs, comme sous la cape du iapyge, le caractère parcimonieux d'Ali, et l'homme sans élévation, se retrouvaient à côté du prince fastueux.

Cependant on a voulu, et quelques personnes s'efforcent encore en vain de définir ce caractère, qui *est une erreur monstrueuse de la fortune;* mais il était pour lui-même une énigme que le sphinx pourrait proposer aux moralistes. En effet, si le tyran triomphait dans le crime, c'était en s'étourdissant; et ces paroles, qu'on lui attribue, *J'en ai tant fait que je ne saurais reculer*, étaient un hommage indirect à la vertu. Ses yeux se remplissaient de larmes quand il était frappé dans ses affections; *je veux mon fils! rendez-moi mon fils! sauvez mon cher Véli, l'image vivante de celle...* (il n'osait prononcer le nom Èminé), s'écriait-il en apprenant qu'il était malade à Tripolitza, et il n'eut de repos qu'en le pressant entre ses bras [1].

Non moins malheureux d'un reproche mérité, sa figure se couvrait de nuages lorsqu'il se plaignait qu'on lui avait fait perdre jusqu'au droit d'être cru, même en disant la vérité. Ses tourments intérieurs se manifestaient parfois dans les plaintes qu'il faisait de n'avoir jamais trouvé que des complices, ou de lâches complaisants de ses volontés [2]; race que le ciel donne aux tyrans pour leur châtiment.

[1] L'idée d'un grand malheur pesait sans cesse sur sa tête, surtout lorsqu'on l'intéressait au nom de ses enfants. « Tu es père, vizir, lui disait un jour mon frère; » rends à cette chrétienne éplorée sa fille, que Méhémet chérif, ton conseiller, a » entraînée dans l'apostasie.—Je ne puis rien, mon fils, elle s'est faite mahométane. » — Entends les gémissements de sa mère (elle se trouvait dans l'antichambre). — » Je n'y saurais que faire; telle est notre loi. — Songe aux vicissitudes humaines; » la loi de ton prophète n'est pas éternelle! Les destinées de l'empire ottoman sont » flottantes! Tu es père, tu es sage, le fanatisme ne trouble point ta raison; pense » à l'avenir. Si on arrachait un jour ton fils Salik-pacha de tes bras? — Arrête! » Qu'as-tu dit? Ne me porte pas malheur, grand Dieu! tu me fais mourir. Quel » rapprochement! Je voudrais en vain rendre à sa mère la pauvre chrétienne que tu » réclames; mais elle est turque..... pour toujours. Misérable chérif!..... »

[2] Qui oserait, lui disais-je, vous contredire? Qui peut se permettre de décliner votre volonté? En prétendant que tout droit et tout pouvoir résident dans votre personne, n'établissez-vous pas par là une ligne de démarcation entre vous et la

C'était surtout dans l'état de maladie que des frayeurs mortelles s'emparaient de son esprit ; les Euménides lui apparaissaient ; il voyait dans ses songes la main d'un dieu vengeur levée sur sa tête. Il s'accusait, il s'affligeait, il poussait de longs gémissements; il conjurait ses médecins, qu'il nommait alors *ses frères*, de le sauver, en promettant de les combler de biens. Il mettait des prisonniers en liberté ; il invoquait les prières des derviches, et il avait même recours à celles des chrétiens [1].

Les maladies du satrape, comme son sommeil, avaient, malgré le scandale de son impiété, cela d'avantageux, que, pendant leur durée, les opprimés jouissaient d'un intervalle de repos. Mais, hors de ces cas particuliers, il existait dans son tempérament une crise qui se reproduisait à certaines époques. Comme les commotions souterraines, qui se connaissent à certains prodromes [2] sinistres, on pouvait deviner le mouvement de ses fureurs convulsives, à la teinte sombre de ses idées. Il se retirait alors dans l'intérieur de ses appartements ; et malheur à quiconque osait lui parler d'affaires ! Ce moment où se manifestait *la fièvre du lion*, avait lieu ordinairement au dernier quartier des lunaisons, à l'approche de la saison des pluies, ou bien quand le vent malsain du siroc avait soufflé pendant plusieurs jours. Le peuple conjecturait qu'il devrait arriver des événements fâcheux. Les femmes, les fils, les agents du tyran n'approchaient de lui qu'en tremblant ; on se demandait s'il avait dormi, s'il soupirait ; et on épiait

société entière? Dans cette position, que peut-il vous rester? — *Des ennemis*, ajoute-t-il; *voilà mon mal ; il est sans remède.*

[1] « Mon père, disait-il dans une de ses crises au pieux Gabriel, archevêque de » Janina ; mon père, j'ai vu en songe la vierge de Cossovitza, qui m'ordonnait de » rebâtir son église pour expier une avanie que j'ai faite à ses ministres ; je désire » remplir ses volontés ; mais comment déplacer son image? » — Et l'archevêque lui ayant répondu qu'il se rendrait au monastère, où, vêtu de ses habits pontificaux, il prendrait l'image miraculeuse qu'il replacerait dans le temple aussitôt qu'il serait rebâti, — « O pécheur ! χριματεσμένε, s'écria-t-il, elle te pulvériserait ! je l'ai vue » terrible et menaçante..... » Et il ordonna de restituer ce qu'il avait pris aux caloyers, en demandant à Gabriel de faire secrètement des prières pour obtenir le pardon de ses fautes. Mais à peine se portait-il mieux, que ses terreurs se calmaient, et il ne tardait pas à accuser ses médecins d'incapacité, afin de ne pas récompenser leurs soins. Non moins irréligieux qu'ingrat, il replongeait dans les fers les malheureux qu'il avait élargis ; et avec très-peu d'argent, il se croyait quitte des prières faites pour le rétablissement de sa santé.

[2] Πρόδρομος, signe avant-coureur ; j'ai laissé subsister cette expression, qui est technique dans cette circonstance.

du paroxysme.
eur racontait ses
leurs réponses, le
avec avidité les inter-
accueillait avec trans-
d'années ; car la mort
un aspect épouvantable.
plaisirs et de ses occupa-
des bohémiens et des saltim-
exécutions avaient cessé ; il

descendait des étages de sa grandeur
été. Il s'invitait à dîner à la
pendant le repas ; chez les
dans la maison des primats grecs,
dédaignait pas le banquet des juifs.
ni d'aucun artisan, parce que
suivis de présents. Il était de
de ses espions, de ses valets et de
portant des dépouilles provenant de
cet honneur qu'il leur faisait, ni
opprobre dont il couvrit plus d'une
heureuses de le recevoir, ne l'empê-
lendemain ses hôtes à la chaîne, si son
laient.

accordait n'étaient pas moins étranges
les privées. Les cours de son palais
ents qui imploraient une audience ;
aires, ni de rapporteurs pour faire
autorité. Les uns suspendaient leurs
aient, afin de tâcher d'attirer ses re-
journées entières prosternés sous ses
suppliante, exposés aux intempéries du
des années entières sans obtenir un
après avoir épuisé leurs ressources,
admis en sa présence. Mais la déso-
merci duquel tant de personnes étaient
bons relatifs aux distributions de

vivres et de logements devaient être revisés. Comme l'arriéré lui était profitable, puisqu'il n'en tenait jamais compte, il partait en même temps pour quelque excursion éloignée. Alors la suppression des logements et des étapes faisait déguerpir les gens de guerre avec plus de célérité que tous les édits de son altesse ; la faim obligeait les courtisans à entrer en campagne, et la ville de Janina respirait. Malheureusement les familles dont les biens avaient été confisqués par le tyran, et qui n'avaient pour exister que la *sportule* ou *pitance*, étaient forcées d'aller réclamer leur pain à son quartier général. Les chemins étaient alors couverts de femmes, de vieillards et d'enfants obligés de se rendre, de village en village, à de grandes distances, afin d'obtenir le renouvellement de leurs ordonnances ; et l'avidité, qui avait calculé sur les délais, trouvait un bénéfice considérable à ces jeux de bourse périodiques, dont le but tendait constamment à l'enrichir.

Jusqu'ici, tout s'explique par la nature du despotisme, dont la rapacité est le penchant naturel. Mais comment concilier la politique d'Ali-pacha envers ses vassaux, chrétiens ou mahométans ? quoique tous fussent également esclaves, il semblait cependant accorder une protection spéciale à ceux que sa religion réprouvait. Cette espèce de partialité dérivait de considérations fiscales et politiques. *Le raïa qui travaille, l'enrichissait,* disait-il, *sans pouvoir, par sa nature ignoble, sortir de sa condition ; tandis que le Turc, incapable de produire, mais appartenant à la caste conquérante, pouvait s'élever, devenir pacha, et le supplanter.* Sous ce point de vue politique, un Grec trouvait plus de douceur dans l'application des jugements du vizir, qui faisait toujours, à parité de délit, pendre de préférence un mahométan. De là venait peut-être aussi l'espèce de protection accordée à l'instruction publique, en faveur des chrétiens, jusque dans l'intérieur de son sérail, où j'ai vu, dans la même salle, un religieux enseignant le catéchisme à de jeunes Grecs, et un kodja (docteur) interprétant le Coran aux enfants turcs.

Je ne saurais non plus expliquer l'encouragement qu'il donnait à l'établissement des petites écoles, qui ont répandu la connaissance des lettres parmi les tribus schypes les plus indomptées, où il est maintenant honteux de ne pas savoir lire et écrire. Je n'en dirai pas autant de la propagation de la vaccine, parce qu'il l'avait mise en *ferme*. Il y trouvait son profit ; et le médecin auquel il l'avait vendue, vaccinant bon gré mal gré tout le monde, avait nationalisé, à la faveur du pou-

voir qu'il exerçait, un procédé salutaire qui donne à la Grèce de trop superbes races d'hommes, pour qu'elle ne persiste pas à l'employer.

Par suite de ces systèmes difficiles à définir, le vizir laissait à ses femmes la plus entière liberté en matière de religion. Celle qu'il avait recueillie dans son sein au milieu du pillage de Plichivitzas, persévéra ainsi dans l'orthodoxie de ses pères. On lui permettait de se rendre secrètement dans une chapelle solitaire, afin d'y participer à la grâce des sacrements ; mais, après avoir longtemps refusé le don de sa main, depuis que Vasiliki fut unie au sort du tyran par un contrat juridique, cette consolation lui fut refusée. Elle soupirait, elle demandait à rentrer dans la condition obscure de paysanne. Vainement, dans l'épanchement de sa tendresse, le satrape sollicita la nouvelle Esther d'embrasser le mahométisme, afin de l'élever au-dessus de toutes les odalisques. « Si je renonçais à mon Dieu, lui disait-elle ; si » je trahissais cette vierge mère de J.-C. qui protégea mon en- » fance, comment pourriez-vous croire à l'attachement d'une femme » capable de sacrifier un bien sans prix pour des honneurs péris- » sables ? »

Cette résolution, loin d'irriter Ali augmenta son amour pour celle qu'il idolâtrait. Il souffrit que des diaconesses [1] non moins ferventes que dans la primitive église, lui apportassent de fréquentes consolations, et le don de l'eucharistie, qu'elles dérobaient à la profanation des eunuques, en le renfermant ordinairement dans quelque fruit.

Il voulut ensuite que Vasiliki eût dans le palais un oratoire orné d'images [2], où chaque jour elle faisait fumer l'encens qu'elle offrait au Dieu dont les inexplicables volontés avaient permis qu'elle fût la compagne du vizir, pour être auprès de lui l'appui des infortunés.

[1] L'institution des diaconesses, qui date de l'époque des persécutions, est rapportée par Clemens Romanus, en ces termes : εἰς πολλὰς χρείας γυναικὸς — χρήζομεν διακόνου… . ἔστιν ὁπόταν ἔν τισιν οἰκίαις ἄνδρα διάκονον γυναιξὶν οὐ δύνασαι πέμπειν διὰ τοὺς ἀπίσους · ἀπο ςελεῖς οὖν γυναῖκα διάκονον διὰ τὰς τῶν φαύλων διανοίας. « Dans plusieurs circonstances on a besoin d'une diaconesse….. par exemple, lorsqu'à cause des infidèles on ne peut envoyer un diacre dans une maison, alors on se sert du ministère d'une femme pour détourner le soupçon des méchants. » *Constitut. apostol., lib. III, cap. XV.*

[2] J'ai moi-même enrichi cet oratoire d'une gravure de la sainte Madeleine du Corrége, qu'Ali pacha, qui était venu dîner chez moi, me demanda avec instance pour sa *Vasiliki* (*Reine*), femme dont il m'a toujours parlé avec transport.

Mais, par suite de l'étiquette à laquelle les plus puissants ne peuvent se soustraire impunément, on laissa à une vieille femme mahométane le vain titre de *kadine*, ou *dame du harem*, tandis que la chrétienne y commandait en souveraine adorée, par ses grâces, sa douceur et l'heureux ascendant de son caractère.

CHAPITRE IV.

Troubles du Musaché, suscités par Ali. — Mécontentement des Moraïtes contre Véli-pacha. — Révolte de Blacavas; son supplice. — Martyre du religieux Démétrius. — Calomnies répandues contre Moustapha Baïractar. — Anarchie de Cabakdgi. — Marche de Baïractar. — Son arrivée à Andrinople. — Il se dirige vers Constantinople. — Cabakdgi est assassiné. — Entrée de l'armée libératrice dans la capitale. — Mort de Sélim III. — Déposition de Moustapha IV. — Khourchid-pacha nommé Romili vali-cy. — Paix entre l'Angleterre et la Turquie. — Avénement de Mahmoud au trône. — Intrigues d'Ali-pacha. — Khourchid est révoqué. — Machinations des Anglais. — Embarras de Mahmoud II. — Cheïk-Jousouf, regardé comme un oracle, tonne contre le visir Ali; — prête son appui au sultan; — détermine les Schypetars à marcher contre les Russes. — Enthousiasme des soldats pour Ali. — Ses alarmes. — Imprudence de Moustapha Baïractar. — Sa fermeté. — Convoque une assemblée générale des notables à Constantinople.—Mesures qu'il fait adopter.—Orgueil que lui causent ses succès. — Ses projets. — Sa témérité excite un soulèvement. — Révolte de la capitale. — Incendie. — Combats. — Mort de Baïractar. — Moustapha IV est étranglé par ordre de son frère Mahmoud II. — Faux errements de la politique de Napoléon. — Ali fait attaquer le visir Ibrahim. — Prise de Bérat. — Ibrahim se retire à Avlone. — Mauvaise impression que cet événement cause à Constantinople; — apaisée à prix d'argent.

La ligue du Chamouri, affaiblie par la ruine des Souliotes, qui avaient inutilement essayé de rentrer en 1807 dans l'Épire, à la faveur de quelques intrigues des Russes, se trouvant depuis six ans partagée entre des chefs avides, mus par des intérêts particuliers, n'offrait plus au vizir Ali-pacha qu'une proie facile à dévorer. Les uns, corrompus par ses présents, étaient entrés à son service; les autres, lui avaient livré des otages; et tous, tremblant au bruit de son nom, n'aspiraient plus qu'à vivre en paix dans leurs foyers. On était tranquille à Parga que le pavillon français mettait à couvert des fureurs de son implacable ennemi. L'Acrocéraune avait reçu le joug, tandis que la Taulantie était agitée par des factions des beys d'Avlone qui trahissaient Ibrahim. En vain ce vizir cherchait à les retenir dans son parti : comme il n'avait plus d'argent pour soudoyer des perfides qu'il avait enrichis, chacun d'eux se faisait un mérite de déserter sa cause. Du côté de la Thessalie la fortune n'était pas moins propice

au tyran ; les armatolis, l'œil fixé vers l'armée russe du Danube, n'avaient rien tenté depuis la retraite de Paléopoulo, qui était venu cacher sa tête à Constantinople parmi les Grecs Ioniens alors protégés de la France. Véli paraissait s'affermir dans la Morée, indignée de ses déportements, mais plus libre qu'autrefois dans son culte : car il permettait de bâtir des églises, et le clergé avait à sa cour un crédit jusqu'alors inconnu aux Moraïtes, qui lui auraient pardonné ses exactions en faveur de sa tolérance, si son sélictar Ismaël Pachô-bey n'eût employé, pour se venger d'Ali, tous les moyens capables de rendre son fils odieux aux habitants du Péloponèse.

Ali, qui ne pénétra que plus tard les intentions de son élève, car Pachô-bey avait été nourri à sa cour, se trouvait embarrassé d'affaires trop importantes pour s'occuper d'une intrigue encore enveloppée de ténèbres. Des symptômes de mécontentement se manifestaient dans l'Acarnanie ; Jousouf Arabe l'informait que les vallées de l'Agraïde se repeuplaient de voleurs [1] ; les espérances de paix entre la Russie et la Porte Ottomane s'éloignaient. Les Anglais, excités par Ali, avaient pris et abandonné la petite île de Paxos occupée par les Français ; une inquiétude générale annonçait une crise que personne ne pouvait définir. Le vizir paraissait aussi agité que ceux qu'il tourmentait. Il y avait des mouvements continuels de troupes, des allées et des venues de Janina à Malte, des croisements de courriers et d'intrigues ; la nouvelle de la veille était contredite par celle du jour, qui se trouvait démentie par les bruits du lendemain, lorsque le satrape partit pour Prévésa. Ses troupes encombraient les routes, on parlait d'attaquer Leucade ; mais à peine était-il arrivé dans la presqu'île de Nicopolis, qu'une nouvelle inattendue frappa de stupeur le tyran et son conseil.

Le 12 avril 1808, un courrier annonça qu'une vaste insurrection venait d'éclater dans la Thessalie. Le soleil paraissait à l'horizon, et

[1] Jousouf Arabe avait été étonné, dans une assemblée qu'il tint à Carpenitzé en Étolie, de trouver les armatolis plus nombreux qu'avant les pertes qu'il leur avait fait éprouver. S'adressant à un de leurs capitaines nommé Athanase ou Rassos : « Voilà, lui dit-il, plusieurs années que je vous fais la guerre sans relâche, comment » arrive-t-il que vos bandes soient plus fortes qu'auparavant ? — Vois-tu, répondit » le capitaine, ces cinq jeunes gens ? eh bien, deux sont les frères, deux autres les » cousins, et le cinquième est l'ami d'un de mes braves que tu as tué dans un » combat. Ils sont accourus pour venger sa mort ; encore quelques années de » persécution ou de guerre, et toute la Grèce se rangera sous nos drapeaux. »

des proclamations ordonnent aussitôt à l'armée de lever le camp. Le vizir expédie ses ordres, et, dans deux heures de temps, la flottille partie de Prévésa cinglait à pleines voiles sur le golfe Ambracique, en portant le cap vers Salagora, tandis que ses troupes franchissant les montagnes remontaient en hâte vers Janina.

Quelle main invisible avait excité un soulèvement aussi inattendu? Douze cents hommes, commandés par Euthyme Blacavas, capitaine des armatolis du canton de Cachia, formaient le noyau de l'insurrection. On attribuait son origine au désespoir et à la misère. Dans des temps ordinaires, c'était une de ces révoltes plutôt utiles que contraires au despotisme, parce qu'elles lui fournissent l'occasion d'exterminer des populations qui, en devenant nombreuses, seraient opposées à son essence, dont le but est de régner dans la solitude sur des êtres pauvres et avilis. Mais la chose s'expliquait autrement. Les Russes étaient au moment de dénoncer les hostilités, et Mouctar-pacha, qui était monté à cheval dès le premier bruit des mouvements, mandait à son père *qu'une traînée d'insurrections partielles se manifestait, à mesure qu'on en éteignait une.*

En effet, la ligne du Vardar s'embrasa, et la direction de l'incendie, en s'étendant vers Philippopolis, permit au vizir de publier que l'ancien archevêque d'Arta, Ignace, nommé par les Russes au siége métropolitain de Bukarest, n'était pas étranger à cette conflagration. Dans cette hypothèse on fit partir Gabriel, alors archevêque de Larisse, pour prêcher la soumission aux mécontents, tandis que Mouctar, se précipitant sur des villages également épouvantés de son approche et de celle des révoltés, moissonnait des têtes au lieu de lauriers, devenus sacriléges sous la main de tous les tyrans qui gouvernèrent la Thessalie, depuis que Rome souilla ses campagnes du sang de ses citoyens. Son premier envoi à Janina fut de soixante-sept chevelures, qu'on exposa sur des pieux au milieu de la cour principale du sérail de Litharitza.

Cependant, Blacavas qui venait d'arborer l'étendard de la croix sur le mont Olympe, commençait à faire entendre les cris de *liberté* et de *patrie;* mais comme il ne mêlait point à ces noms magiques celui des Russes, préconisés depuis deux générations d'hommes comme devant être les libérateurs de la Grèce, Ali parut moins inquiet. Il comprit que le mouvement était une tentative mal conçue, et l'immense majorité des paysans de la Thessalie, rassurée par les paroles

du pieux archevêque Gabriel, demeura tranquille. Elle se félicita bientôt d'avoir pris ce parti, quand elle vit Euthyme transférer son quartier général dans l'île de Sciathos, et les pirateries maritimes partir de ce point pour infester l'Archipel. Enfin deux frégates turques qui étaient en station dans la mer Égée, ayant reçu ordre de se porter vers cet écueil, leur manœuvre refoula les mécontents dans les chaînes du mont Pélion, et l'insurrection si hautement annoncée dégénéra en brigandages, à la tête desquels on vit paraître des capitaines grecs et turcs.

C'étaient tour à tour Blacavas, traînant à sa suite cinq cents hommes, qui circulaient dans le mont Othryx; Condo Elmas, mahométan d'Argyro-Castron; Habid-bey de Janitcha près de Philatès; les frères Itcharei et quelques autres aventuriers, que la rapidité de leurs marches faisaient paraître dix fois plus nombreux qu'ils ne l'étaient. La bravoure se trouvait cependant de leur côté, et la terreur qu'ils inspiraient était si puissante, qu'un taureau aux cornes duquel ils avaient attaché des sarments de vigne enflammés, étant entré à Tournovo où Mouctar se trouvait cantonné, son apparition suffit pour faire prendre la fuite à ce pacha avec toute sa troupe.

Ali, irrité d'un pareil affront, craignant la prolongation d'une lutte dangereuse, ordonna à son fils de traiter avec les révoltés; et son or, plus puissant que ses armes, eut bientôt réduit Euthyme Blacavas à ses propres forces. Il dut céder en se retirant de montagne en montagne; et quand la terre lui manqua sous les pieds, Trikéri lui offrit encore un asile, d'où il pouvait se réfugier dans les îles de l'Archipel... Mais il entend les cris des chrétiens qu'on menace d'égorger s'il ne se rend; il se reproche d'avoir compromis leur existence, il accepte une capitulation en vertu de laquelle il repasse en terre ferme, avec promesse de *la vie sauve* qui lui était garantie par Mouctar-pacha. Il savait à quoi s'en tenir à cet égard! *Je vais mourir*, dit-il aux siens; *je connais la foi des Turcs; réservez vos bras pour des temps plus heureux*; *fuyez.* Il parut avec une égale assurance devant son ennemi, qui aurait peut-être respecté la parole donnée, s'il n'avait été le lieutenant d'un homme pour qui les serments ne furent jamais qu'un des artifices de sa politique habituelle pour mieux tromper.

Ce fut à Janina, attaché à un poteau planté dans la cour du sérail, que je revis Euthyme Blacavas, que j'avais autrefois rencontré à Milias dans le Pinde avec ses soldats. Les rayons d'un soleil brûlant

frappaient sa tête bronzée qui défiait la mort, et une sueur abondante coulait de sa barbe épaisse. Il connaissait son sort; et, plus tranquille que le tyran qui savourait l'idée de répandre son sang, il leva vers moi ses yeux remplis de sérénité, comme pour me prendre à témoin de son heure suprême. Il la vit approcher, cette heure redoutable pour le méchant, avec le calme du juste. Il sentit, sans frémir et sans se plaindre, les coups des bourreaux; et ses membres, traînés à travers les rues de Janina, montrèrent aux Grecs épouvantés les restes du dernier des capitaines de la Thessalie.

Hélas! pourquoi une fin si glorieuse était-elle entachée d'une faute qui avait entraîné tant d'innocents au tombeau! Mais le supplice et la révolte d'Euthyme préparaient le triomphe d'un faible mortel qui n'avait pour armes que la douceur et la prière; ils allaient révéler la gloire d'un de ces confesseurs de J.-C., destinés à soutenir les timides dans la tempête, dont le sang, confondu avec celui du guerrier, réhabilita par son martyre la fidélité que la religion commande aux chrétiens.

Démétrius, enfant de la colonie valaque de San Marina dans le Pinde, religieux de l'ordre de Saint-Basile, transporté de cette charité évangélique qui fut toujours le caractère de l'apostolat au temps des persécutions, parcourait dans ces jours orageux les cantons agités de la Thessalie, pour calmer les Grecs et les ramener au joug de l'obéissance. Dénoncé comme séditieux, et conduit avec Euthyme, il avait comparu chargé de fers devant le satrape de Janina. On voulait lui faire supposer des complices, afin d'envelopper dans une fausse conspiration les prélats orthodoxes qui occupaient les trônes ecclésiastiques de la Thessalie. Mais, animé d'une foi brûlante, il avait témoigné la vérité du Dieu vivant; et ses réponses enflammèrent la colère du vizir, qui s'exhala dans un dialogue digne d'être transmis à la chrétienté, comme un de ces exemples destinés à illustrer le martyrologe de l'église militante : — Tu as annoncé, lui dit Ali, le règne de J.-C., et par conséquent la chute de nos autels et de notre prince! — D. Mon Dieu règne de toute éternité et pour l'éternité, et je révère les maîtres qu'il nous a donnés. — A. Que portes-tu sur ta poitrine? — D. L'image vénérable de sa sainte Mère. — A. je veux la voir. — D. Elle ne peut être profanée; ordonnez qu'on détache une de mes mains, et je vous la présenterai. — A. C'est ainsi que tu égares les esprits; nous sommes des profanateurs? Je reconnais à ce discours l'agent des évêques qui appellent les Russes pour nous

asservir. Nomme tes complices. — D. Mes complices sont ma conscience et mon devoir, qui m'obligent de consoler les chrétiens, et de les rendre dociles à vos lois. — A. Dis aux tiennes, *chien de chrétien*. — D. Ce nom fait ma gloire ! — A. Tu portes une image de la Vierge, à laquelle il y a, dit-on, des prestiges attachés ? — D. Dites des prodiges. La mère de mon Sauveur est notre intercesseur auprès de ce fils immortel et Dieu ; ses miracles pour nous sont de tous les jours, et tous les jours je l'invoque. — A. Voyons si elle te défendra : bourreaux, qu'on l'applique à la torture.

A ces mots prononcés avec l'accent de la fureur, les pages du satrape se cachent, tandis que les exécuteurs, saisissant le religieux, le renversent aux pieds du tyran, qui lui crache à la figure. On lui arrache la sainte image; on enfonce lentement des roseaux aigus sous les ongles de ses mains et de ses pieds ; on en perce ses bras, et au fort des douleurs, on n'entend de sa bouche que ces paroles d'amour : *Seigneur, ayez pitié de votre serviteur ; reine des cieux, priez pour nous*. Le tourment des roseaux étant fini, on applique autour du front vénérable du confesseur de J.-C. une chaîne d'osselets, qu'on serre avec effort, en lui criant *de s'accuser et de nommer ses complices* ; mais elle se brise sans lui arracher aucune plainte. Le martyr n'est sensible qu'aux outrages de l'impiété contre l'Éternel. Les bourreaux fatigués demandent que les tortures soient suspendues jusqu'au lendemain, et le patient est plongé au fond d'un cachot humide.

Le satrape n'assista plus aux épreuves qui recommencèrent par son ordre, en suspendant Démétrius la tête en bas, sur un feu de bois résineux, avec lequel on lui brûle lentement la peau du crâne. On craint, par inhumanité, de laisser échapper sa vie, et on le retire du brasier pour le couvrir d'une table, sur laquelle les familiers du tyran montent et dansent, afin de briser ses os.

Victorieux de cette dernière torture, Démétrius, éprouvé par les roseaux, par le feu et l'estrapade, est scellé dans un mur en laissant sa tête libre au milieu de la maçonnerie; on l'y nourrit pour prolonger ses douleurs, et il n'expire que le dixième jour, en invoquant le nom du Tout-Puissant. Ses dernières paroles furent celles de saint Babylas, évêque d'Antioche, mourant comme lui entre les mains des ennemis de la croix : *Retourne, mon âme, dans le sein du repos ; le Seigneur t'a accordé le prix du combat* [1]. .

[1] Ἐπίστρεψον, ψυχή μου, εἰς τὴν ἀνάπαυσίν σου, ὅτι ὁ Κύριος εὐηργέτησέ σε. Psalm. cit.

Ce triomphe du chrétien étonna l'Épire ; on cita aussitôt Démétrius comme un saint. Un mahométan de Castoria, témoin de ses souffrances, demanda le baptême, qui lui mérita quelque temps après la palme du martyre [1]. On parla de miracles opérés par le seul nom du confesseur de J.-C. ; et un de ceux qu'on ne peut révoquer en doute, c'est que son sang apaisa la rage du tyran, et qu'il fut la victime expiatoire de la Thessalie, où les vexations et la persécution cessèrent.

Tandis que la paix renaissait aux bords du Pénée, où l'archevêque Gabriel consolait les chrétiens, le sérail d'Ali était en proie aux inquiétudes. On l'accusait à Constantinople d'avoir suscité les derniers troubles de la Thessalie pour se dispenser de se rendre à l'armée, où il était appelé ainsi que ses fils.

Hakib-pacha, devenu l'oracle du divan, ne lui laissait aucun repos. Il savait que la faction qui avait renversé Sélim III du trône, agitée par Ali, ne regardait ses desseins qu'à moitié accomplis, aussi longtemps que ce malheureux prince vivrait. Son ennemi faisait répandre dans le public, que le monarque captif devait être enlevé de sa prison et remis à Moustapha Baïractar, qui s'entendait avec les Moscovites pour le rétablir sur le trône d'Ottman. Il n'en fallait pas davantage pour exaspérer les janissaires, parmi lesquels les capitchoadars d'Ali répandaient un or sacrilége employé plus d'une fois de nos jours à frapper des têtes augustes. Le délit était flagrant, et si on ne prit pas des mesures énergiques pour sauver Sélim, c'est qu'*il est de la triste condition des rois, qu'on ne croie jamais à la possibilité de tramer leur perte que lorsqu'ils ont péri sous les coups de quelque assassin* [2].

On résolut de contreminer l'intrigue par l'intrigue, et, pour manœuvrer le grand conspirateur, on lui retira le gouvernement de la Macédoine cisaxienne. Kourchid-pacha, homme d'une fidélité éprouvée, ancien vice-roi d'Égypte, et l'un des lieutenants de l'amiral

a Chrysostom. orat. de S. Babyl. et Philostorg. histor. Eccles. lib. VII, cap. 8.

[1] Suivant les lois mahométanes, *tout Turc qui embrasse une religion étrangère est puni de mort*. Hassan de Castoria, régénéré par le baptême, vivait oublié au fond de l'Acarnanie, sous le nom de George, cultivant un terrain qu'il avait loué. Comme il était remarquable par sa piété et la pureté de ses mœurs, il ne tarda pas à être découvert par Metché Bono, mousselim d'Ali-pacha, qui le fit périr dans des supplices tels, que je ne peux en citer qu'une particularité, *qui fut de lui introduire dans les entrailles une sonde de fer rougie à blanc* ; je ne saurais consigner les autres détails.

[2] Voyez Sueton. Vit. Domit. cap. 21, et Vit. Avid. Cæs. A. Vulgat. Gallican.

Kutchuk Hussein, fut en conséquence nommé Romili vali-cy ou lieutenant général de Romélie, et Moustapha Baïractar, profitant d'un armistice conclu avec les Russes, résolut de venger la majesté outragée de Sélim III.

La révolution opérée à Constantinople par Cabakdgi-Oglou s'était peu fait ressentir dans l'armée où se trouvaient le grand vizir et tous les ministres de la Porte. Le janissaire Aga, partisan du nizam-y-dgédid, y avait été massacré par ses janissaires, et le vizir suprême, homme d'un caractère faible, ayant perdu sa place en conservant sa fortune, on lui donna pour successeur un ancien ministre appelé Tcheleby-pacha. Ainsi il y avait eu de légers changements au camp, où ce qui restait de fidèles musulmans semblait s'être réfugié.

La capitale, au contraire, était le séjour de l'anarchie. Mousta-pacha et le mufti, restés maîtres du gouvernement sous un prince tel que Moustapha uniquement occupé de frivolités, n'avaient pas tardé à se diviser. Le conflit de l'autorité religieuse et civile, en suscitant la haine la plus violente entre les deux ambitieux, avait donné une nouvelle importance à Cabakdgi-Oglou, qui s'attacha au parti du mufti. Il triompha avec cet appui, et Mousta-pacha déposé et envoyé en exil, fut remplacé par un nommé Tayar, homme immoral qui céda au grand prêtre d'Islam, et caressa avec soin Cabakdgi-Oglou ainsi que ses milices.

Depuis ce changement tout fut livré à l'intrigue, et Cabakdgi, se trouvant mêlé dans les affaires, devint le médiateur même des puissances chrétiennes qui avaient à traiter avec la Porte Ottomane. C'était par son entremise qu'avaient lieu les négociations de la France et de la Grande-Bretagne; car sir Arthur Paget, qui s'était rendu aux Dardanelles, avait renouvelé des propositions de paix qui ne furent pas écoutées. Cabakdgi, recherché par l'ambassadeur Sébastiani, s'était prononcé pour le parti français : il s'ensuivit une lutte orageuse avec le nouveau caïmacan Tayar-pacha. Il fut destitué à son tour ; et, comme on lui permit de se rendre à l'armée, il alla porter son chagrin et ses désirs de vengeance à Routchouk, auprès de Moustapha Baïractar, dont il connaissait les vues ambitieuses et la haine contre les auteurs de la dernière révolution.

Le ministre disgracié fut parfaitement accueilli, et il lui devint facile, en faisant connaître la situation des affaires de Constantinople, de décider Moustapha Baïractar à s'adresser au grand vizir qui

était mécontent de l'anarchie, pour rétablir Sélim III sur le trône.

Il envoya en conséquence un de ses affidés auprès du chatir azem qui était retiré à Andrinople depuis le traité de Tilsitt; et cet émissaire ayant réussi à le mettre dans son parti, à la seule condition de renverser Cabakdgi-Oglou et le mufti, la question se simplifia. Quant à la partie des projets de Moustapha Baïractar tendant à la restauration de Sélim III, on la tint soigneusement cachée au grand vizir. On convint ensuite que Baïractar se rendrait à son quartier général avec quatre mille hommes, pour contenir les janissaires qui se trouvaient dans cette ville.

Ces propositions ayant été acceptées, on vit presque aussitôt paraître, sur les bords de l'Hèbre, Baïractar avec le nombre de soldats qu'il avait annoncé. La célérité de sa marche étonna, et quand on apprit que cette avant-garde était suivie de douze mille hommes, chacun voulut fuir : il n'en était plus temps. Le Bulgare s'était emparé des routes. Il rassura cependant le divan en le comblant de largesses, en cantonnant ses soldats dans les villages, et en s'établissant avec une faible escorte au sein d'Andrinople qui était occupée par les troupes du grand vizir.

On tient ensuite conseil pour exécuter le projet mis en délibération, et Baïractar trancha la difficulté en persuadant au grand vizir de rentrer avec l'oriflamme de l'empire, ou sangiac chérif, à Constantinople. *Reprenez vos fonctions*, lui dit-il, *je suivrai votre marche pour vous soutenir. Je ne resterai dans la capitale que le temps nécessaire pour détruire les yamacks et affermir votre administration.* Ce projet fut unanimement approuvé, et on résolut de le mettre de suite à exécution.

Dès que ces dispositions furent connues à Janina, Ali tomba dans une profonde mélancolie, et les agents du cabinet britannique qui se trouvaient à sa cour s'empressèrent de regagner les vaisseaux de leur croisière. Le tyran ne recevait plus que des courriers, pour le sommer de se rendre à l'armée. Il répondait qu'il était accablé d'années, il feignit de tomber malade; et un grand personnage envoyé de Constantinople pour constater le fait, disparut en route. Deux capigi-bachi qui se croyaient mieux inspirés parvinrent jusqu'à lui, signèrent un *ilam*, reçurent de l'argent, et, munis de cette déclaration, regagnèrent le camp de Moustapha Baïractar, où ils furent pendus avec leur procès-verbal attaché au dos. Le redoutable Bul-

gare, inaccessible aux présents et aux supplications, avait pris son parti : « Retourne vers Ali Tébélen, » dit-il à Hassan-effendi son capi-tchoadar ; « annonce-lui que je viens de prolonger la trêve avec
» les Russes, et que tu m'as vu partir pour Constantinople, afin d'y
» rétablir l'ordre. Il n'y aura désormais entre le traître et moi d'autre
» rapprochement que celui qu'il faudra franchir pour faire tomber
» sa tête et celle de sa race criminelle. Si je succombe dans l'entre-
» prise que je médite, apprends-lui que j'ai légué le soin de ma ven-
» geance à mon lieutenant, Kourchid-pacha. Je te fais grâce de la
» vie, tu peux partir. »

La foudre qui éclaterait au milieu d'une foule de conjurés réunis pour consommer un attentat, ne produirait pas un effet plus terrible que cette déclaration transmise à Ali-pacha par Hassan-effendi son capi-tchoadar, qui s'était prudemment retiré à Constantinople au lieu d'en venir faire part à son maître. Mouctar déclara aussitôt qu'il renonçait à son sangiac de Lépante ; son père voulait abdiquer et il parlait même de se retirer à Tébélen. Une proclamation qui défendait aux habitants de Janina de sortir après le coucher du soleil, lui permit de renvoyer secrètement sa sœur à Liboôvo, de la faire suivre de son propre harem, et à la faveur des nuits il commença à déménager ce qu'il avait de plus précieux.

Cependant, avant de céder le terrain, le satrape s'avisa de recourir, en désespoir de cause, à l'ambassadeur de France près la Sublime Porte, afin de détourner, s'il était possible, le glaive de la justice levé sur sa tête.

Pour arriver à ce but, il crut devoir s'adresser d'abord au consul général de France, auquel il fit des propositions par l'entremise des beys de la Thesprotie, Ibrahim Dem, et Mahmoud Delvino. Promesses, séductions, trésors, rien ne fut négligé. Ce n'étaient plus de vaines paroles, mais une tonne d'or, d'environ huit cent mille francs, qu'on mettait à ses pieds. Que de hauts personnages ont cédé pour moins ! Mais, au grand étonnement des embaucheurs turcs, celui qui avait bravé les poignards et le poison, auquel on ne demandait qu'*une lettre*, n'eut pas de peine à dédaigner les trésors du satrape : « Je ne
» suis pas venu à Janina pour m'enrichir, » et il laissa Ali aux prises avec ses inquiétudes.

Elles ne furent pas de longue durée. Tandis que l'armée de Baïractar s'avançait vers Constantinople, en répandant le bruit que la

paix était conclue avec les Russes, un émissaire nommé Hadgi Ali, muni d'un firman de mort délivré par le grand vizir, s'était dérobé aux regards pour surprendre Cabakdgi Oglou.

Ce coryphée de l'anarchie vivait retiré avec ses yamacks à Phanaraki, château situé à l'embouchure de la mer Noire, lorsqu'au bout de trente-six heures de marche Hadgi Ali, suivi d'une escorte de cavaliers, entoure nuitamment sa demeure. Accompagné de quatre hommes déterminés, il frappe à la porte, en annonçant une dépêche pressée du caïmacan. On ouvre; Hadgi Ali s'empare du portier qu'il livre à ses soldats, pénètre dans le harem, saisit Cabakdgi au milieu de ses femmes éplorées, et l'entraîne. — « Qu'ai-je fait? Que voulez-» vous de moi? Permettez-moi de faire mes prières! » — Meurs scélérat! et Cabakdgi tombe sur le seuil de sa demeure percé d'un coup de poignard. Sa tête aussitôt coupée, est remise à un cavalier chargé de la porter à Moustapha Baïractar, qu'il trouva avec le grand vizir à dix lieues de Constantinople.

Le sultan, qui est toujours informé le dernier de ce qui se passe, délibérait pendant ce temps; et quand il apprit par les lettres que lui adressèrent son grand vizir et Baïractar qu'ils ne demandaient que le licenciement des yamacks, le changement du mufti et des têtes, il respira. « Qu'on tue ceux qu'ils voudront, » dit-il, « qu'on confisque » leurs biens et qu'on me les donne : je consens à tout ce qu'on voudra, » pourvu qu'on me permette de régner. »

Aussi vain que barbare, Moustapha IV se rendit dès le lendemain au camp de son grand vizir, où il caressa beaucoup Baïractar, qu'il nommait son libérateur.

Celui-ci, feignant autant de modestie que de douceur, semblait être un génie tutélaire suscité pour réparer les maux de l'empire. On était charmé de ses manières affectueuses! Il répondit aux ambassadeurs qui venaient le visiter, « qu'il remerciait le ciel d'avoir pu délivrer » le Grand Seigneur de l'oppression sous laquelle il gémissait, et » qu'il ne lui restait d'autre désir que de retourner le plus prompte-» ment possible sur le Danube, dès que son armée serait remise de » ses fatigues. »

Baïractar restait ainsi tranquille au camp, mais ses amis agissaient; et, au bout de quelques jours, tout étant prêt, on profita d'une promenade que le sultan faisait sur le Bosphore pour accomplir le grand œuvre de la restauration de Sélim III.

On en fait part au grand vizir, qui hésite. Baïractar lui arrache alors le sceau de l'empire, qu'il convoitait, le constitue prisonnier, commande aux soldats de prendre les armes, et se dirige vers Constantinople. On publie que la paix est conclue avec les Russes à des conditions avantageuses. La joie est générale ; des acclamations accompagnent l'armée jusqu'à l'entrée du sérail. Les janissaires s'inclinent à la vue du sangiac chérif, et laissent pénétrer dans la première cour la colonne nombreuse qui l'accompagne. Elle approche de la seconde enceinte, quand la herse qui en ferme la porte tombe, et arrête les flots du peuple prêt à pénétrer dans l'intérieur du palais.

Les gardes de Baïractar commençaient à l'ébranler, quand le chef des eunuques blancs se présenta aux créneaux et demanda ce qu'on voulait.—*Ouvre*, répond d'une voix tonnante le Bulgare, *je viens rapporter le sangiac chérif!*

On allait lui obéir, quand le bostandgi-bachi, repoussant l'eunuque, déclara qu'on n'entrerait pas sans une permission du sultan Moustapha. — « Il ne s'agit plus de Moustapha, » s'écrie Baïractar, « c'est
» au sultan Sélim à commander ! il est notre empereur, notre maître !
» nous venons l'arracher à ses ennemis, et le remettre sur le trône de
» ses ancêtres. »

Pendant ce conflit, le sultan Moustapha était rentré au sérail par une porte secrète que les conjurés avaient négligé de faire garder. Instruit de la demande des révoltés, il leur fait annoncer par l'organe d'un eunuque que Sélim allait bientôt paraître, et qu'ils eussent à se tranquilliser.

Il était un peu plus de midi ; Sélim III s'acquittait de la prière canonique, quand le kislar-aga, ou chef des eunuques noirs, entra dans l'appartement du prince. Profitant du moment où il s'inclinait en prononçant le nom de *Allah !* ses satellites lui enlacent un cordon autour du cou, et, après une vigoureuse résistance, la victime royale tombe suffoquée ! Son cadavre est déposé aux pieds du tigre couronné, qui l'attendait dans l'antichambre : *Remettez*, dit-il ironiquement, *le sultan Sélim à Baïractar, puisqu'il le demande.*

Des eunuques le transportent au guichet de la seconde enceinte. La herse se lève ; Baïractar se présente pour offrir ses hommages à son maître : il n'aperçoit que son cadavre mutilé ! *Malheureux prince !* s'écrie-t-il, *qu'ai-je fait ! J'ai voulu te rétablir sur le trône et je suis la cause de ta mort ! Était-ce là le sort réservé à tes vertus ?* Il tombe à

genoux, baise ses pieds et ses mains, verse des larmes, fait entendre des sanglots. Il s'oubliait, lorsque le capitan-pacha, Seïd-Ali, le relève en disant : *Convient-il au pacha de Routchouk de pleurer comme une femme? Sélim veut être vengé. Ne permettons pas à un lâche tyran de jouir du fruit d'un attentat et de s'affermir sur le trône par l'assassinat du dernier des rejetons d'Ottman, Mahmoud II.*

Baïractar, sortant d'une espèce d'assoupissement, donne ordre d'arrêter le sultan Moustapha et de proclamer Mahmoud II sultan. Il s'écrie en rugissant : *Que les têtes des esclaves qui ont porté les mains sur Sélim III tombent à l'instant!*

On obéit : conseillers, eunuques exécuteurs meurent percés de coups. Moustapha IV, arrêté, est traîné en prison ; deux de ses sultanes, enceintes, sont précipitées dans le Bosphore, et Mahmoud, caché sous une pile de tapis, est amené couvert de poussière devant Baïractar, qui le salue padischa. Il baise la terre près de ses pieds, il attend que le monarque lui ordonne de se relever pour lui souhaiter un règne prospère ; et le même jour témoin de la mort de Sélim III, de l'incarcération de Moustapha IV, le 28 juillet 1808, vit monter au trône le fils d'Abdoulhamid, Mahmoud II, prince que l'enfer destinait à se signaler par la grande persécution de l'Église de l'Orient.

Ce fut ainsi, sur les débris fumants du trône de son oncle et de son frère, que Mahmoud, blessé dans la lutte qui précéda son intronisation, ceignit le sabre d'Ottman. Il fit aussitôt périr un fils de son frère Moustapha, âgé de trois mois, et coudre dans des sacs de cuir quatre sultanes enceintes, qu'il ordonna de jeter dans les flots du Bosphore. Ainsi la terreur s'assit avec le nouveau prince au timon de l'État, et ses premiers édits furent des arrêts de mort, présages terribles d'un règne conçu au sein d'un double régicide, annoncé par des sacriléges, perpétué par le meurtre et destiné à inonder de sang chrétien les plus belles contrées de l'ancien continent.

Encore étourdi de la commotion populaire qui l'élevait à l'empire, Mahmoud II, entouré de cadavres et de têtes, aperçut au milieu de la tourmente les dons qu'Ali-pacha s'était empressé de lui offrir. Deux mille bourses en or (un million), reste des sommes que ces capitchoadars avaient touchées pour exciter le soulèvement dans lequel Sélim avait péri, frappèrent les regards du jeune sultan. Flatté de cet hommage, il daigna en témoigner sa satisfaction au vizir de Janina *son esclave dévoué*, en lui envoyant un poignard enrichi de quelques

diamants, et les *barats*, ou *lettres patentes* qui le continuaient, ainsi que ses fils, dans leurs charges et dignités. La commission de Kourchid-pacha fut en même temps révoquée, avec ordre de se rendre à Alep, où des séditions alarmantes s'étaient manifestées.

Tant de changements imprévus portèrent subitement Ali de la crainte au dernier degré de l'orgueil et de l'arrogance. Aussi incapable de supporter l'adversité que la bonne fortune, il osa se vanter hautement que la révolte des janissaires et le régicide de Sélim étaient son ouvrage. Il ne craignit pas, dans son délire, de nommer ses complices, et il eut la témérité de reproduire la question de la guerre contre la France.

A ce signal, les émissaires du cabinet britannique, qui avaient fui pendant le choc des partis, comme les alcyons aux approches de la tempête, accostèrent de nouveau les rivages de la Grèce. Ils apportaient des dons magnifiques aux modernes Atrides, et depuis la capitale du Péloponèse, où siégeait le rejeton du crime, Véli Ali-Zadé aux mœurs dissolues, jusqu'au fond de la Hellopie, on ne rencontrait que gens en uniforme de la yeomanry, voyageant avec de larges parasols, qui venaient faire leur cour à l'assassin de Sélim III. Ils lui devaient de la reconnaissance, car il était depuis deux ans un des instruments de leur politique. Son agent, Seïd Achmet, venait de l'informer que lord Castlereagh s'était décidé à envoyer aux Dardanelles un plénipotentiaire chargé de travailler au rétablissement de la paix.

La Porte Ottomane qui met son orgueil à être recherchée des souverains, sans jamais demander l'amitié d'aucun prince chrétien, avait exigé cette déférence : et le rapprochement avec l'Angleterre avait été sagement résolu dans le divan, depuis qu'on y avait eu connaissance du résultat de l'entrevue des empereurs Napoléon et Alexandre. On était révolté du partage qu'ils s'étaient fait, en adjugeant à la Russie les provinces ultra-danubiennes, tandis que Napoléon confisquait le trône d'Espagne au profit de sa famille. L'Angleterre, indignée alors de voir parquer les peuples comme des troupeaux, qu'on brocante avec les terrains vagues sur lesquels ils habitent, avait crié au scandale et à l'immoralité. Malgré cette juste indignation, ses négociations furent conduites avec une indifférence si mystérieuse, qu'on n'y ajouta foi qu'en voyant arriver M. Adair à Constantinople, où il déploya le caractère d'ambassadeur de S. M. B. Les vanités drogmaniques furent confondues. Les salons ministériels dominants

se trouvèrent désappointés ; et Ali, qui n'était jamais plus content que quand il croyait avoir compromis son gouvernement, tressaillit comme un tigre ravi d'entendre ouvrir les barrières du cirque, où il va s'enivrer de carnage et de sang. Il s'imaginait que Napoléon allait lancer ses armées dans l'Orient ; il ne voyait que le plaisir de dévaster en attendant Parga, sans se douter, l'insensé qu'il était, qu'une volonté de ce monarque pouvait l'anéantir.

Bonaparte n'avait pas songé à briser les fers des Grecs. Le divan ne prit jamais d'alarmes à cet égard sur le compte de l'*enfant du destin*[1], qui eût été calife dans Byzance, avec autant de philanthropie qu'il était empereur à Paris. Mais il ne fut pas sans quelques inquiétudes, lorsque le prince Prosoroffski, commandant en chef des armées russes du Danube, notifia aux plénipotentiaires ottomans réunis à Bukarest, qu'en vertu d'une disposition spéciale du traité de Tilsitt, l'empereur Alexandre ayant accédé au système de blocus continental, il n'entendrait à aucune proposition avant que sir Adair ne fût éloigné des possessions ottomanes. Cette déclaration apportée à Pera par le colonel Bock, aide de camp du généralissime russe, ayant été signifiée au divan par M. Florimond de la Tour Maubourg, chargé d'affaires de France, fut reçue comme elle le méritait, auprès d'un ministère qui se souvient encore parfois de son ancienne énergie. Le sultan rappela ses envoyés qui se trouvaient à Bukarest, et on se prépara de part et d'autre à la guerre.

Mahmoud, en parvenant à l'empire, se trouvait sans conseil, sans finances et presque sans armées ; car, quoique les journaux de Vienne, obséquieux serviteurs de tous les sultans, lui entretinssent une armée formidable de janissaires et de cavalerie, il y avait à peine trente-cinq mille hommes au camp de Choumlé. On fit donc circuler des firmans d'un bout à l'autre de l'empire, pour appeler les vrais croyants à la défense de la religion et du trône. On lut ces diplômes dans les mosquées ; on les publia à Janina, et le calchas d'Ali-pacha Méhémet-chérif, qui n'était pas membre de la milice combattante, s'écria dans le divan de son maître, *qu'il fallait retrousser ses manches et marcher sabre en main aux infidèles*, sans que les proclamations ni ses cris donnassent de soldats.

Le fanatisme, qui n'a plus pour aliment le prosélytisme ou la per-

[1] Surnom que les Turcs donnaient à Napoléon, qu'ils regardaient comme l'envoyé de Dieu et son bras vengeur.

sécution, ne pousse depuis longtemps les Turcs qu'aux séditions et aux désordres. On voulut cependant encore toucher la corde vermoulue de la superstition, en faisant entrer processionnellement à Janina un poil de la barbe de Mahomet, que des hadgis ou pèlerins rapportaient de Médine. Une nombreuse mascarade de derviches sortit à la rencontre de la relique en psalmodiant des versets du Coran, et on la déposa entre les mains d'un santon janiote, qui jouissait d'une haute réputation parmi les Schypetars mahométans.

Jousouf, c'était le nom de ce cheik, muni de la relique précieuse, ne tarda pas à lui faire rendre des oracles, non moins véridiques que ceux de Dodone. Du fond de son hiéron, établi dans une cabane voisine de la mosquée de Calo-pacha, qui a succédé à l'église de Saint-Michel archange, depuis l'année 1447 [1], il leva la main contre le sérail du tyran pour le maudire s'il ne consentait à laisser partir les timariots et les spahis, qu'il avait empêchés de marcher depuis le commencement de la guerre, contre les Russes. Il lui ordonna d'armer ses fils Mouctar et Véli, que le sultan appelait vainement sous le *sangiac chérif;* et celui au nom de qui tout tremblait dut incliner sa tête devant un pauvre faquir couchant sur une natte de paille, vivant de pain, d'olives, et n'ayant pour boisson que l'eau du lac. On lui offrit un palais pour acheter son silence, il le refusa ; on lui présenta de l'or, il le repoussa ; on voulut l'intimider, il tonna! et des centaines de Schypetars, accourus à sa voix, demandèrent à s'enrôler. Ses paroles rassuraient les soldats destinés à former les contingents des fils du satrape, car la renommée portait sa voix jusqu'au sein des montagnes du Péloponèse. Le peuple prétendait que le cheik Jousouf avait la faculté de se transporter sept fois où bon lui semblait. Ainsi, il savait à point nommé, *qu'une jeune fille, traînée sur un char aérien par deux dragons ailés, descendrait du ciel, et que, suivie de quarante mille serpents, elle dévorerait les armées rebelles des Serviens*, qui avaient été soulevés et longtemps soutenus par le prince Constantin Hypsilantis, hospodar de Valachie, réfugié à Témeswar.

Rassurés par cette prophétie, et munis d'une poudre propre à aveugler les Russes, que cheik Jousouf leur distribuait, quand on en viendrait à l'arme blanche, les beys du Chamouri se mirent en route.

[1] Ce fut en 1447, sept ans avant la prise de Constantinople, qu'Amurat II ordonna de transformer toutes les églises de l'Épire en mosquées, et de forcer les habitants à embrasser le mahométisme.

Quant aux fils d'Ali, ils temporisèrent et ne partirent que le plus tard qu'ils purent pour se tenir le plus loin possible des baïonnettes moscovites.

Tandis que la superstition prêtait ainsi son appui au sultan, contradictoirement aux vues d'Ali-pacha, obligé de reculer devant l'autorité du cheik Jousouf, que sa propre crédulité considérait comme un oracle; le capitaine Leack que j'avais entrevu à Prévésa, lorsqu'il y toucha pour communiquer au vizir les premières espérances d'un rapprochement entre l'Angleterre et la Turquie, venait de reparaître dans ce port. Il y arrivait à bord d'un vaisseau de transport chargé d'artillerie et de munitions de guerre, que lord Castlereagh envoyait à son allié Ali-pacha. Placé au voisinage de nos nouvelles possessions dans la mer Ionienne, on se flattait que sa turbulence occasionnerait une rupture entre la France et la Porte Ottomane, et on le caressait. On faisait différentes versions à ce sujet; on parlait encore une fois de guerre contre Napoléon, et le vieux satrape devait être l'Agamemnon d'une ligue mahométane qui amusait les Français plus qu'elle ne les inquiétait.

Malgré cette attitude, le tyran se trouvait néanmoins sans sécurité aussi longtemps que son antagoniste Baïractar, fléau déclaré de tous les régicides qui avaient participé au meurtre de Sélim III, resterait au timon des affaires de l'État. Ne pouvant espérer de le corrompre, il avait chargé ses agents de profiter des moindres circonstances pour le décrier, et l'intronisation de Mahmoud II, qui fut célébrée le 11 août 1808, leur en fournit bientôt le prétexte.

Le Bulgare, au lieu de paraître à la cérémonie, suivant la coutume des grands vizirs, avec un entourage de valets de pied et de bâtonniers, s'y était montré entouré de trois cents Schypetars guègues, armés de toutes pièces et tenant un pistolet à la main. Les ulémas crièrent aussitôt au scandale. Excités par quelques présents que les émissaires d'Ali firent aux plus adroits, ils représentèrent d'abord le chatir azem comme un aventurier insolent. On murmurait lorsque, pour prévenir leurs manœuvres, Baïractar fit trancher la tête à Tayar-pacha, auquel il devait son élévation; exila le capitan-pacha Seïd-Ali, accusé de fomenter des troubles, en faisant prévenir les fanatiques qu'il briserait toute espèce de résistance à coups de sabre, s'il entendait à l'avenir parler de mécontentement.

Les intrigants furent consternés. Cette espèce d'hommes dont l'es-

prit est dépourvu de talents, et l'âme de vertus, qui abondent en tout pays, et auxquels il ne manque que du courage pour devenir de grands criminels, garda le silence; et le mufti ayant rendu des oracles conformes aux volontés de Baïractar, qui lui prescrivait ses réponses, il reprit en sous-œuvre le projet de rétablir sous une autre dénomination le nizam-y-dgédid.

Persuadé qu'on s'y était jusqu'alors mal pris pour arriver au but qu'il se proposait, en croyant que si Pierre Ier avait réussi à métamorphoser les Moscovites en hommes, il pourrait également transformer les janissaires en soldats, il n'annonça qu'une réforme dans ce corps. A l'instigation de ses conseillers, il résolut de suivre une route nouvelle. Oubliant qu'il n'existe pas de nation partout où le monarque est absolu, il décida sans s'en douter d'en créer un simulacre, en convoquant à Constantinople un grand divan, composé des notables de l'empire, afin de reviser et faire exécuter les statuts de Soliman le Magnifique.

On adressa à ce sujet des lettres de convocation aux vizirs, pachas, ayans et grands feudataires de l'empire, en leur enjoignant de se rendre à la Sublime Porte de félicité dans le courant de la lune de rebewl-alker, correspondant au mois d'octobre 1808. On leur accordait la faculté de s'y présenter avec une escorte ou par représentants auxquels on donnait la même prérogative : l'ordre était si impératif que les deux tiers des députés étant arrivés dans la capitale, le vizir suprême s'empressa de faire l'ouverture du grand divan des notables dans la salle d'audience de son palais.

Baïractar, entouré des ministres, des conseillers d'État et des mollas, après avoir exposé à cette assemblée la gloire primitive de l'empire ottoman, la perte de quelques-unes de ses provinces, les abus qui avaient dégradé le corps des enfants de Hagdi Bektadgi, proposa 1° de détruire la vénalité des emplois dans les ortas; 2° de caserner les janissaires non mariés; 3° de n'accorder de solde qu'à ceux qui seraient en activité de service; 4° de défendre la vente de la solde par anticipation; 5° de reviser le tableau des pensions accordées; 6° d'améliorer les règlements sous le rapport de l'habillement et des subsistances; 7° d'obliger les janissaires à se conformer aux canons de Soliman pour la discipline et les exercices; 8° d'ordonner l'adoption immédiate dans toutes les troupes ottomanes de certaines armes perfectionnées, et de quelques manœuvres qui donnent aux infidèles des avantages énormes sur les mahométans.

Le grand vizir, après avoir exposé ce tableau de mesures salutaires, ne dissimula point à l'assemblée qu'il allait soulever contre lui une foule de personnages puissants qui retiraient des profits considérables des vices de l'administration militaire; qu'on traiterait ses réformes d'innovations impies, mais qu'il comptait sur l'appui des honnêtes gens. Il finit par proposer l'établissement de quelques corps réguliers sous la dénomination de seymens bachis, en invitant chacun à émettre librement son opinion par écrit et en s'engageant à soutenir le hatti-chérif impérial, qui énoncerait la décision de l'assemblée.

Les propositions de Moustapha Baïractar passèrent à l'unanimité; chacun souscrivit l'obligation de former une armée régulière, et Cadi, pacha de Caramanie, qui avait amené trois mille hommes avec lui, s'en déclara le champion. Le représentant d'Ali Tébélen y donna son adhésion, promit secours et argent, le mufti accorda son fetfa de ratification, et on crut au retour des siècles glorieux de l'empire ottoman.

Jusque-là tout réussissait à Moustapha Baïractar, à qui la modération aplanissait des difficultés regardées comme insurmontables. Il triomphait de ses ennemis, mais il ne s'était pas encore trouvé aux prises avec la fortune et les flatteurs qui en forment le cortége ordinaire. Ses succès lui firent croire que, désigné depuis longtemps dans le livre des destins pour changer la face du monde, il était l'homme de son choix. Il dédaigna ses amis, négligea leurs conseils, les abusa par de fausses espérances, ne montra plus que perfidie, violence, et n'eut bientôt pour partisans que ceux dont la chute devait accompagner la sienne.

Marchant à grands pas à son but, le sultan n'était plus compté que comme une *espèce royale* destinée à végéter au fond du harem. Pour prouver même qu'on pourrait se passer de lui, l'audacieux Baïractar fit faire publiquement des compliments, et envoya des présents à Sélim Guerai descendant des kans de Crimée, qui se trouvait à Andrinople. Il voulait par ce moyen donner à entendre à Mahmoud II qu'il était dans sa dépendance, et que, si les princes de la maison ottomane embrassaient le parti de ses ennemis, il trouverait dans les descendants de Gengiskan un appui de sa cause et un nouveau maître pour l'empire. On dit même qu'il avait résolu de procéder par ce grand coup d'État à la réforme générale de la Turquie d'Europe et d'Asie.

Quinze mille hommes que Baïractar avait amenés de Routchouk, et cinq mille soldats commandés par Cadi-pacha, étaient suffisants pour effrayer la cour, les ulémas et les janissaires. Ses ennemis s'adressèrent à Ali-pacha, qui eut bientôt trouvé le moyen d'ébranler le colosse, en le faisant inquiéter par Mola-Aga de Widdin.

Cet ambitieux remplaçait, comme on l'a dit, Passevend Oglou; et, devenu le chef des mécontents, il ne tarda pas à faire quelques incursions dans le pachalik de Routchouk. A cette nouvelle Baïractar détacha six mille hommes pour protéger un gouvernement dont il s'était réservé le titre et les revenus. La guerre civile commença; ses chances furent variées; Baïractar se dégarnit des troupes qu'il avait à Constantinople, et, au lieu de se recruter, il logea les derniers six mille hommes qui lui restaient dans différents quartiers de Constantinople.

Le mois de rhamazan qui est le temps où les Turcs se réunissent commençait, et chacun passant alors les nuits dans les cafés y censurait la conduite de Baïractar, qu'on représentait comme le plus cruel des oppresseurs qui eussent encore pesé sur le peuple d'Islam. Des murmures, on en vint aux cris, et bientôt aux placards, dans lesquels on annonçait que les fêtes du Baïram ne se passeraient pas sans que le vizir azem payât de sa tête les outrages qu'il faisait aux musulmans.

Baïractar, insensible à ces vociférations, dédaignant les conseils de ceux qui l'engageaient à se rendre à Andrinople avec les sultans Mahmoud et Moustapha, à rappeler ses troupes, persista à rester dans la capitale et à défendre sa province, en défiant les janissaires et les ulémas. On était alors au 14 novembre 1808, et, devant rendre une visite d'étiquette au mufti, il voulut braver la populace en sortant avec une garde de deux cents soldats.

Les rues étaient remplies de spectateurs tranquilles, attirés par un motif de curiosité, quand Baïractar ordonna à ses gardes de préparer leurs armes, et à ses estafiers de disperser la multitude à coups de bâton. Le peuple fuit à cet aspect, mais, avant que la place ne fût évacuée, plusieurs personnes avaient été estropiées et blessées. Cependant la visite eut lieu, et le Bulgare rentré dans son palais, après avoir rendu ses hommages au mufti, alla s'enfermer au fond de son harem pour s'y livrer aux plaisirs du vin et de l'amour.

Il y oubliait et la ville et les soins de l'empire, tandis que la popu-

lace dispersée par ses bâtonniers faisait retentir l'air de gémissements. Des hommes meurtris, ensanglantés, estropiés, se traînaient ou se faisaient porter de café en café en criant : *Qu'avons-nous fait pour être traités aussi cruellement? Non content d'ôter le pain à des pères de familles, et les pensions de retraite à d'anciens janissaires, un chef de brigands nous outrage et nous assassine.* Ces lamentations répétées par des faquirs mettent tout en mouvement, le cri de *yan gun var* perce les airs, *un incendie éclate;* cent mille pétitionnaires armés sont sur pied.

On entoure la demeure du janissaire Aga, le feu dévore le quartier voisin du palais du grand-vizir, ses gardes et les janissaires se battent au milieu des flammes. On réveille avec peine Baïractar, gorgé de vin et fatigué de luxure, qui dormait profondément. Il aperçoit son sérail entouré de flammes, et, ramassant quelques bijoux, il court s'enfermer avec une femme et un eunuque noir dans une tour en maçonnerie qu'il croyait à l'épreuve de la conflagration.

L'heure suprême du barbare semblait arrivée, lorsque le canon se fait entendre. Le grand amiral Ramis-pacha venait de s'embosser avec deux vaisseaux de ligne devant le palais du janissaire Aga. Le corps d'artillerie fait cause commune avec lui. Cadi-pacha accourt de Calcédoine à la tête de deux mille hommes. On publie que Baïractar s'est sauvé déguisé en femme et qu'il va reparaître suivi d'une armée formidable. Des bordées de canon portent l'épouvante. Le sultan Mahmoud, craignant qu'on ne rétablisse sur le trône son frère Moustapha, demande des secours contre les insurgés, et le sérail est mis à l'abri d'un coup de main.

Le 15 novembre se passe en combats insignifiants. Ramis-pacha occupe la scène, les janissaires déconcertés hésitent; il projette de les anéantir, et il prépare ses moyens d'attaque.

Le 16, il donne le commandement d'une colonne de quatre mille hommes à Cadi-pacha. Le combat commence sur la place de l'Hippodrome. On met de part et d'autre le feu à la ville. Les flammes poussées par un vent impétueux enveloppent l'horizon, et, loin de diminuer la fureur des combattants, elles ne font que l'accroître. Les cris et les hurlements des femmes, des vieillards et des enfants n'excitent aucune pitié. Vainement ils demandent des solives et des planches pour se sauver par les toits, on les voit avec indifférence tomber et disparaître au milieu des brasiers; l'envie de détruire est le seul sentiment dominant.

Mahmoud contemple ce spectacle d'une des tours de son sérail, il ordonne d'arrêter l'incendie, et, pour en finir avec les rebelles, il signe l'arrêt de mort de son frère. Cadi-pacha préside à l'exécution du meurtrier de Sélim III. On retrouve en même temps le cadavre de Baïractar, qui avait été étouffé par la fumée : on le présente au peuple, auquel on annonce la mort de Moustapha IV ; et Mahmoud seul rejeton de la dynastie d'Ottman, consolidé par un fratricide, s'assied sur le trône de ses aïeux dans la puissance absolue des padichas.

Ali qui n'avait pas cessé de harceler le faible Ibrahim-pacha, devenu plus formidable que jamais par ce qui venait de se pâsser à Constantinople, et par le rôle actif qu'il jouait dans les Albanies, résolut de lui porter les derniers coups. Une attaque directe n'aurait pas manqué d'indisposer les esprits et le gouvernement turc lui-même; ainsi il fallait faire précéder les hostilités qu'il méditait par des calomnies adroitement concertées.

Dans une entrevue à Missolonghi, avec quelques émissaires de la Grande-Bretagne, il avait été convenu que, tandis que les Anglais attaqueraient les îles Ioniennes du sud, Ali se porterait contre Bérat, et que, maître du littoral de l'Épire, il coopérerait ensuite au siége de Corfou : projet qu'on rangeait au nombre des événements possibles, sans s'informer si la Porte Ottomane approuverait ces plans insensés.

M. Adair, qui avait deviné et méprisé le caractère criminel d'Ali, venait d'être remplacé à Constantinople par M. Canning, que les émissaires de la basse diplomatie anglaise de Malte et de Sicile avaient intérêt à tromper; ainsi le satrape jugea sagement qu'il fallait se servir de l'influence du nouvel ambassadeur, avant d'être démasqué par les faits, qui ne répondaient jamais à ses promesses. Il écrivit en conséquence à Constantinople, et fit répandre le bruit, par ses capi-tchoadars, distributeurs officiels de ses mensonges, qu'Ibrahim-pacha était vendu aux Français, auxquels il voulait livrer son pachalik, et un incident qu'il avait su adroitement provoquer le mit en mesure de pouvoir justifier, jusqu'à un certain point, ses calomnies auprès de son gouvernement.

Les soldats de la république française, qui auraient dû se contenter de noms illustrés par la victoire [1], devenus rois, princes, ducs, ne voyant dans le poste où leur chef était monté qu'un trône dont ils ne se croyaient pas moins dignes que lui, n'étaient, à son exemple,

[1] . . . . Nomina parta triumphis. — Sil. Ital, Pun. l. 1. 610.

étrangers à aucune espèce d'ambition. Voulant tout régir, ils prétendaient négocier, et nommer des agents politiques. On vit en conséquence accréditer auprès d'Ibrahim-pacha un affranchi né à Andrinople, qui fut bientôt après remplacé par un Céphaloniote francisé, auquel succéda un créole levantin, non moins intrigant et aussi inepte que ses deux devanciers.

Ibrahim ne pouvait recevoir un présent plus funeste que celui d'un pareil entourage, car dans sa position son rôle devait être passif. J'ignore de quel artifice son perfide antagoniste se servit pour le porter à s'adresser à Napoléon, qu'il priait *de le prendre sous sa protection, parce que le divan l'abandonnait à un ennemi qui était vendu au ministère britannique.* Il offrait de lui donner le commerce exclusif du port d'Avlone, de recevoir des canonniers dans cette forteresse ; et ces propositions, qu'il n'avait ni le pouvoir ni la volonté de tenir, car tout Turc hait l'étranger , furent regardées comme une bonne fortune par les autorités de Corfou , avec lesquelles les consuls militaires qu'on vient de désigner lièrent cette intrigue. Tous étaient sans le savoir les instruments d'Ali-pacha, et celui qui aurait évité une grande faute à Ibrahim ne connut ce qui se tramait que par des résultats malheureux de cette négociation , pour laquelle on avait expédié à Paris un médecin établi à Bérat depuis plusieurs années.

Accoutumé à ne regarder aucun retard comme trop long pour parvenir à son but, Ali, bien au courant de ce qui se machinait, avait dissimulé juqu'à la fin de 1809, pour accuser Ibrahim de félonie, et exécuter son entreprise, qu'il commença en employant un aventurier qu'il pouvait désavouer. Cet individu était Omer-bey Brionès [1], descendant des Paléologues, derniers princes du Musaché, qui apostasièrent au commencement du seizième siècle. Il avait été banni par Ibrahim-pacha qui avait confisqué ses biens. Il s'était, pendant la durée de son exil en Égypte, signalé contre les Anglais au combat d'Abou-Mandour, et il rapportait en Épire, avec une fortune colossale, la réputation d'une valeur extraordinaire, lorsqu'il parut à la cour d'Ali-pacha. Dans tout autre temps ses richesses auraient causé sa perte, mais elle fut ajournée par celui qui avait intérêt à le faire servir d'instrument à ses desseins. Dans cette idée on convint avec les beys d'Avlone que ce champion ferait la guerre à Ibrahim-pacha, et qu'ils

[1] C'est le même que les journaux nomment Omer Vrionis.

l'assisteraient sous prétexte de l'aider à rentrer en possession de ses propriétés. Jusque-là il n'y avait rien que de conforme aux usages des Schypetars, accoutumés à vider leurs querelles par la voie des armes. Mais Omer Brionès, au lieu d'entrer en campagne comme un chef qui court les chances d'une entreprise particulière, à la tête de quelques hommes enrôlés à son compte, marcha contre Bérat avec un corps de huit mille hommes, traînant à sa suite artillerie, ingénieurs, fontainiers [1], et, ainsi qu'aux temps anciens, des galfats pour pétrir des briques, destinées à la construction des batteries de siége.

Tout le monde désapprouvait une pareille expédition. On était dans la consternation au palais, où je rencontrai ses conseillers, le calchas Méhémet chérif, qui ne craignit pas de laisser tomber le masque devant moi, en s'écriant : *Quand le ciel nous exaucera-t-il? quand Dieu coupera-t-il la vie du tyran?* Le kiaya qui était présent, ainsi que Tahir Abas, répondirent par un *amen* expressif, à la suite duquel ils me firent clairement connaître qu'ils s'entendraient à l'occasion pour perdre Ali, qui venait de partir pour Tébélen, afin d'y préparer et attendre l'issue des événements, et d'en appliquer les résultats à son profit.

Sur ces entrefaites on apprit que Mouctar et Véli, complétement battus par les Russes aux environs de Routchouk, n'étaient parvenus qu'avec peine à se réfugier à Tournovo en Bulgarie. Informés du dernier projet de leur père, ils lui écrivaient pour le supplier, en lui faisant part de leurs désastres, de ne pas donner le scandale d'une guerre civile, dans un moment où l'empire se trouvait en danger. Ils le conjuraient de jeter les yeux sur leur détresse ; d'épargner leur beau-père, de respecter ses vertus, les années que le ciel lui avait accordées, et surtout de ne pas irriter la sublime Porte, qui pourrait se venger sur eux des coups qu'il porterait au vénérable vizir de Musaché. Ils mandaient en même temps au kiaya, à Tahir et à Méhémet chérif, de s'unir à eux pour apaiser leur père : enfin, sur le refus prononcé par le cheik Jousouf, *de se mêler des intérêts d'une famille que le courroux du ciel ne pouvait, à son gré, trop tôt anéantir*, il fut décidé que Méhémet chérif se rendrait aussitôt à Tébélen.

Plein d'anxiété, il vole, arrive et tombe aux pieds du satrape. Il

[1] Il y a toujours, dans les armées turques, un corps de souioldgis ou fontainiers publics, pour entretenir les sources, creuser des puits, et pourvoir à l'eau nécessaire à la consommation publique.

lui expose humblement le vœu de ses fils, le vœu unanime de tous les hommes de bien en faveur d'Ibrahim. Raisons d'État, considérations privées, intérêts de famille, il fait vainement tout valoir. Il hasarde de lui dire qu'en accablant Ibrahim il l'a rendu intéressant, et que, s'il succombe, les Schypetars en feront *un martyr !*

Qu'ils en fassent, s'ils veulent, s'écria le tyran, *un prophète, pourvu que mes volontés s'accomplissent. Je donne des ordres et ne reçois jamais de remontrances. Que je triomphe, et je te chargerai ensuite d'aller faire mon apologie, à Constantinople; car*, poursuivit-il ironiquement, *je suis prophète, moi. — Seigneur, Mahomet, l'envoyé de Dieu ? — Mahomet n'est plus que poussière, et je suis prophète ici... Si je voulais, je t'en ferait convenir. Va te reposer, sois prêt à me suivre à Bérat, et surtout garde-toi de m'offenser, tu me connais.* Ἠξεύρεις τὸ κοῖ μου !

Le propre de l'injustice est de ne pas souffrir qu'on lui montre ses torts. Ali-pacha, irrité de l'idée d'entrevoir l'ombre d'une opposition dans son conseil, résolut de l'épouvanter ,en punissant ses propres fils. Il expédia en conséquence au chef de la police Tahir l'ordre de saisir les femmes et les enfants de Mouctar et de Véli, et de les renfermer comme otages dans le château du lac, en le rendant responsable, sur sa tête, de leur évasion et de toute correspondance qu'ils pourraient avoir sans sa permission. Il fit mettre en même temps le séquestre sur leurs revenus particuliers, en leur assignant un traitement journalier; et la terreur reprit son empire accoutumé au sérail ainsi que parmi les conseillers du satrape.

Une loi des Thébains prescrivait à tout homme de ne bâtir une maison qu'après avoir fait l'acquisition d'un terrain pour sa sépulture et celle des siens [1]. Chaque Turc en place devrait avoir cette sage précaution : car Ibrahim, naguère puissant et honoré, ne savait pas sur quel coin de terre reposerait sa dépouille mortelle. La catastrophe qui devait le précipiter du rang élevé, où sa naissance l'avait porté autant que ses richesses, n'était pas douteuse. Il ne pouvait ni fuir, ni se défendre, ni mourir. Ses finances épuisées ne lui avaient pas permis de faire des recrutements parmi les Schypetars, qui ne servent que la fortune et ceux qui les payent largement, avec une fidélité si brutale, qu'on voit souvent des frères placés dans des rangs opposés se fusiller sans pitié. Réduit à son domestique ordinaire,

[1] Plato, in Minoe.

l'infortuné dut se renfermer dans son château avec ses serviteurs et *quatre canonniers*, parmi lesquels se trouvait un Français, pour servir sa nombreuse artillerie.

Aussitôt Ali, qui n'avait pu croire à une pareille détresse, voyant qu'il n'y avait qu'une victime à immoler, voulut avoir la gloire de vaincre sans péril. Il quitta en conséquence Tébélen, et arriva au camp d'Omer Brionès, *comme médiateur*, amenant des renforts, pour faire, disait-il, respecter son intervention. Comme elle était de nature à être infructueuse, on se disposa à attaquer la forteresse, dont les brèches, ouvrage du temps, étaient réparées avec des fagots d'épines et des caisses remplies de terre. On tira le canon contre ces ouvrages, on lança des bombes sur la place, en même temps qu'on pratiquait une mine, afin d'engloutir Ibrahim avec son palais. Cette dernière partie des travaux, conduite avec toute la maladresse possible, car elle coûta la vie à ceux qui mirent le feu aux poudres, ayant renversé un pan considérable de mur, sans endommager le sérail, amena une capitulation. Ce n'était pas ce que voulait Ali ; mais il dut, à cause du respect qu'on portait à Ibrahim, même dans son armée, lui promettre quatre mille bourses, ce qui ne lui coûtait rien, et consentir que ce vieillard eût la faculté de se retirer dans la forteresse d'Avlone avec son épouse, en donnant en otage son fils unique, qui fut transféré à Janina.

Ce fut un jour de deuil pour les Schypetars, de voir Ibrahim et la fille de Courd-pacha, son épouse, abandonner pour jamais le palais de leurs ancêtres. On n'entendait de toutes parts que plaintes et murmures entremêlés de regrets. En vain le tyran essaya de provoquer un mouvement, afin d'égorger les vaincus, au mépris du pacte qu'il venait de conclure ; Omer-bey Brionès, il faut le dire à sa décharge, couvrit avec un corps de cavalerie la retraite du vizir déchu de son autorité, et ne cessa de veiller à sa sûreté qu'après l'avoir escorté jusqu'aux portes d'Avlone.

La nouvelle de l'occupation de Bérat, par Ali-pacha, fut défavorablement reçue à Constantinople. On crut que le Grand Seigneur aurait cherché à tirer vengeance de cet attentat; mais il avait alors la guerre contre les Russes, la révolte des Serviens à réprimer, et l'embarras toujours orageux d'un avénement au trône, au milieu du conflit des janissaires. Il fallut donc dissimuler; et, comme temporiser en pareil cas est l'annonce d'un pardon différé, les ministres ottomans, en attendant le

jour de la réconciliation, acceptèrent les dépouilles d'Ibrahim, qui leur furent envoyées par son coupable vainqueur.

Les formes devant cependant être observées jusque dans les concessions dictées par la lâcheté, il fallait au moins feindre d'être indisposé contre Ali. L'argent qu'il donnait avait son éloqueuce ; de belles armes, des chevaux du Musaché, avaient leur prix ; néanmoins on lui envoya l'ordre de se disposer à entrer en campagne, avec injonction de se rendre au camp du grand vizir à Choumlé.

Le satrape qui sut apprécier cette mesure comminatoire, reprit aussitôt la route de Janina, en se faisant porter en litière, comme un homme atteint d'une maladie grave. Il écrivit en même temps au divan, de la manière la plus soumise, *qu'il souhaitait ardemment obéir à ses ordres, en employant au service du sultan les restes d'une vie consacrée à combattre ses ennemis, qu'il venait d'en donner les preuves les plus signalées, en punissant, hélas ! à regret, le beau-père de ses fils, homme vendu aux Russes et aux Français*. Il ajoutait *que ses infirmités ne lui laissaient plus que la force d'adresser au ciel de ferventes prières pour le succès des armes de son maître contre les Moscovites*.

A ces lettres obséquieuses le satrape joignit des cadeaux, qu'il ordonna à Méhémet chérif (celui qu'il avait menacé de composer son apologie), de porter à Constantinople, et d'assurer les ministres *sauveurs de l'État* d'une reconnaissance sans bornes.

Afin de continuer la comédie, on ne parla bientôt à Janina que des infirmités du pacha ; on ne se présentait plus au sérail sans le trouver entouré d'une escouade de médecins rassemblés de toutes parts. Il ne se montrait qu'avec des lunettes vertes, *à cause de la cécité* dont il était menacé ; et il entra dans un traitement destiné *à remédier aux désordres de sa jeunesse*. On n'était pas dupe de ces artifices ; mais les intrigues de ses capi-tchoadars, assistés des sollicitations de Méhémet chérif, firent que l'ordre qui le concernait fut commué, de façon que Véli et Mouctar furent acceptés en remplacement de leur père à l'armée, pour la campagne dont l'ouverture était indiquée au mois d'avril.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

LIVRE PREMIER. — CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

LIVRE DEUXIÈME. — CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

FIN DE LA TABLE.

HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE

[redacted]

HISTOIRE

BRUXELLES

WOUTERS ET Ce, IMPRIMEURS-LIBRAIRES
8, rue d'Assaut

1843



NOTI BOTZARIS

HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE

COMPRENANT

le précis des événements depuis 1740 jusqu'en 1824

par

F.-C.-H.-L. POUQUEVILLE

2



BRUXELLES

WOUTERS ET Ce, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

8, rue d'Assaut

1843

HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE.

LIVRE DEUXIÈME.

(Suite.)

CHAPITRE V.

Prise de Leucade par les Anglais. — Politique double d'Ali à ce sujet. — Il dépouille l'agent qu'il avait envoyé à Londres. — Résolution irrévocable du sultan contre le satrape de Janina. — Départ de ses fils pour l'armée. — Leur lâcheté. — Projets des Anglais contre Corfou déjoués. — Excommunication lancée contre Napoléon, propagée jusqu'en Turquie. — Mort d'Aden-bey; fureurs de sa mère Chaïnitza. — Destitution de Véli-pacha. — Prise et captivité d'Ibrahim-pacha. — Attentat du satrape contre le pavillon français. — Suites de cette affaire. — Arrivée d'une foule d'émissaires anglais à Janina, — et de Hudson Lowe. — Mouctar nommé beglier-bey de Bérat. — Prise d'Argyro-Castron; — de Cardiki. — Entretien d'Ali avec le consul de France. — Entrevue d'Ali avec sa sœur Chaïnitza. — Massacre des Cardikiotes. — Supplice des otages. — Apostrophe du cheik Jousouf contre Ali, qu'il attaque en face. — Ses malédictions.

Tandis qu'Ali-pacha expulsait de Bérat le beau-père de ses fils, les Anglais, qu'il avait invités dès l'année 1807 à attaquer les Sept-Iles, ayant fait insurger Cérigo, Zante, Céphalonie et Ithaque, s'en étaient emparés et les gouvernaient sous le titre spécieux d'*îles affranchies* (*isole liberate*), qu'elles ont depuis si cruellement expié. Cette conquête, à laquelle Ali était digne d'avoir contribué, puisqu'elle était le résultat de la trahison, lui donnait une importance que le secrétaire d'État de S. M. B. chargea ses émissaires d'entretenir et de fomenter, parce qu'on avait besoin plus que jamais de l'assistance d'Ali pour

délivrer également Leucade du pouvoir des Français, qui rendaient cette île heureuse. Le nom de Castlereagh prenait ainsi date dans les annales de l'Orient, où sa mémoire sera inséparable à jamais du souvenir des calamités de la Grèce, auxquelles il a si puissamment contribué.

On eut les premiers avis des projets de l'Angleterre contre Leucade, dès le mois de janvier 1810, au moment où un mécontentement sourd agitait la Sicile, à laquelle W. Bentinck avait octroyé une charte et des lois, au mépris de l'autorité souveraine de son roi légitime. Le gouvernement de Corfou, informé de ce qui se tramait, écrivit en France pour proposer de faire, du côté de Messine, une diversion capable de le dégager sur le point où il était directement menacé; on donna l'éveil partout où il convenait; mais on comprit qu'on ne pourrait sauver Sainte-Maure des efforts d'une puissance maîtresse de la mer.

Persuadé qu'Ali se compromettrait dans cette circonstance, le consul français résolut de l'observer, et de venger l'humanité du plus cruel de ses ennemis. Le tyran avait perdu toute retenue, et son fils Mouctar, rentré à Janina sans congé, savait si peu dissimuler, que toute la ville était imbue par ses discours des desseins ambitieux de son père qui n'allaient à rien moins, depuis l'envahissement de Bérat, qu'à s'emparer de Scodra, et à donner à l'Orient l'Hèbre pour frontière au sultan. La fortune qui avait corrompu la famille de Tébélen, l'entraînait à sa perte ; son existence était un long délire, parce que, oubliant non-seulement *que celui-là se trompe qui croit pouvoir faire quelque action ignorée de Dieu* [1], elle ne gardait pas même les convenances politiques attachées à sa condition.

La gravité de l'histoire ne permet pas de rapporter les manœuvres honteuses employées pour corrompre la fidélité des Leucadiens ; ce qu'on dirait n'ajouterait qu'une série de perfidies de plus au triste tableau des siéges entrepris depuis l'origine des guerres. Il suffit de présenter les Anglais abordant aux plages de Sainte-Maure ; l'évêque de Leucade, comblé de nos bienfaits, faisant insurger les paysans des montagnes en faveur de l'ennemi ; les armatolis abandonnant nos

[1] Εἰ δὲ θεὸν ἀνήρ τις ἔλπεταί τι λασόμεν
'Έρδων, ἁμαρτάνει.
Pindar. Olymp., 1.

drapeaux; un bataillon italien, formant partie de la garnison du château, refusant de se battre, et la défense de cette place en mauvais état reposant sur soixante canonniers et trois cents soldats français, pour donner l'idée d'un événement qui serait sans importance, s'il ne servait à faire connaître de plus en plus Ali-pacha.

Je me trouvais avec lui à Prévésa ; nous assistions en quelque sorte aux combats, et l'allié prétendu du ministère anglais ne manqua pas, dans cette circonstance, de donner des preuves de sa loyauté aux nobles amis qu'il voulait avoir pour voisins. Par son entremise, je fis entrer M. le colonel du génie Baudrand, dans la place assiégée, tandis, qu'il retenait à souper le général anglais Oswald, qui était venu lui faire une visite, avec M. Spiridion Foresti, ministre de S. M. B., auxquels il protestait de son dévouement inviolable. Il m'aida également, en les trompant, à procurer des approvisionnements, des signaux de reconnaissance aux assiégés ; et il offrit, si je voulais engager notre général à évacuer la citadelle, de l'occuper et de faire cause commune avec nous contre les Anglais. Mais on n'avait pas encore donné à l'Europe le coupable exemple d'une ville civilisée, livrée aux Turcs, comme cela a eu lieu depuis par rapport à Parga. L'idée d'une action qui aurait mis une population chrétienne, quoique reprochable à notre égard, à la discrétion d'Ali-pacha, me fit repousser ses propositions (quoique j'eusse carte blanche pour agir sans responsabilité), et je laissai courir les événements selon leur marche naturelle. Sainte-Maure, assiégée, bombardée, au moment de voir écrouler une façade entière de ses remparts, capitula ; et le général Oswald, après en avoir pris possession, vint, de la meilleure foi du monde, recevoir les félicitations du vizir Ali et le remercier publiquement d'avoir contribué au succès de son entreprise.

J'ignore si le canon de la Tour de Londres annonça la victoire du général Oswald ; mais l'excursion imprudente qu'il fit à Prévésa, où il triompha au bruit des salves de mousqueterie des Albanais, fut pour leur vizir Ali une visite fatale. Le souvenir des lauriers de Miltiade ne fut jamais aussi sensible à la pensée de Thémistocle, que les égards témoignés par les Anglais au satrape de Janina le devinrent au successeur des califes, Mahmoud II. La renommée, qui grossit tout dans la bouche des Orientaux, ne parlait pas seulement d'un parc assez ordinaire d'artillerie, que le ministère britannique lui avait envoyé ; c'était un arsenal entier, et de plus, des trésors immenses qu'il

avait fait verser dans son épargne. L'âme avide du sultan s'enflammait à l'idée de l'or donné à Ali, et il disait comme son aïeul Abdouhamid au baron de Tott, qui lui vantait les présents faits par la Russie à Krim Gueray, *et on ne me donne rien, à moi?* sans penser que la gloire seule est l'apanage d'un roi.

Ali, plus favorisé et non moins rapace que le Grand Seigneur, n'avait pas manqué de faire rendre compte à son envoyé Seïd Achmet de Salone, non pas des détails diplomatiques de sa mission, qui ne l'intéressaient qu'accidentellement, mais des cadeaux qu'il avait reçus, dont il le dépouilla, prétendant qu'un esclave ne pouvait exploiter une mine qu'au profit de son maître. Le Grand Seigneur aurait pu faire le même raisonnement, mais ses commandements n'étaient depuis longtemps reçus que pour la forme à Janina ; et, pour arracher de l'argent à un Turc puissant, il faut lui arracher la vie. Ceux qui portaient envie au satrape, le nombre en était d'autant plus considérable qu'il avait de grandes richesses, profitèrent de la jalousie de Mahmoud pour remettre sur le tapis l'affaire de Bérat, non sous le rapport de l'intérêt qu'un monarque équitable devait aux vertus d'Ibrahim, mais en laissant entrevoir que son ennemi avait dû trouver des richesses considérables dans les coffres d'un vizir du Musaché, province regardée comme la plus opulente de l'empire ottoman.

L'or de l'Angleterre donné à Ali-pacha, des plans d'indépendance et d'hérédité dans sa famille hautement publiés par ses imprudents amis, qui rêvaient le projet de fonder, aux dépens de la Porte, une grande vassalité dans l'Épire, afin de contre-balancer l'influence russe dans les provinces ultra-danubiennes, dessillèrent les yeux de sa hautesse. Elle aperçut, au pied de son trône, le poignard qui avait frappé Sélim, et l'abîme où ce prince infortuné était tombé ; mais n'ayant pas de données exactes pour parvenir à châtier le régicide satrape de Janina, elle s'adressa au chef de la légation de France, pour obtenir de celui qui observait le grand criminel, depuis plusieurs années, un plan destiné à purger la terre du plus fourbe de ses dévastateurs. Le secret fut promis à celui qui vivait sous le glaive de Damoclès, sans être assis à son banquet ; car il dédaigna toujours les caresses du tyran avec plus de soin qu'il n'en mit à éviter ses embûches. Les moyens demandés furent communiqués par le consul de France et agréés par le sultan, au mois de juillet 1810. Sans préciser le temps où il les mettrait à exécution, la perte d'Ali et de sa race sanguinaire fut

érigée en maxime par le sultan, et elle devint, pour lui, un apophthegme pareil à l'anathème prononcé par l'inflexible Caton contre Carthage, dans le sénat romain.

L'impénétrable secret qui environne le divan, et la duplicité unie au parjure qu'on érige en principe dans ce conseil de haute tyrannie, ont fait dire à Machiavel que, *pour apprendre à faire de la politique, il faut aller l'étudier à Constantinople.* A peine Mahmoud II avait-il arrêté son plan de vengeance contre la famille de Tébélen, qu'il feignit de lui rendre ses bonnes grâces. Il avait en tête les Russes qui venaient de recommencer les hostilités, des rebelles voisins de sa capitale à réprimer, et il voulait cerner de loin le satrape de Janina, afin de l'atteindre plus sûrement. Ses firmans annuels lui furent donc expédiés suivant l'usage, et les antichambres des ministres devinrent accessibles à ses capi-tchoadars, qui y reparurent avec la puissance corruptrice des richesses. Cependant on évita de se laisser aller à une indulgence excessive, afin de ne pas éveiller le soupçon du condamné qui vivait sous le poids d'un sursis. On resta avec lui sur le pied de ces réconciliations qui suivent toujours les dissensions civiles; ami sans intimité, et satisfaits sans contentement, de sorte qu'en connaissant l'humeur du sultan et celle d'Ali, l'historien ne saurait dire lequel était le plus perfide et le plus faux, du maître ou de l'esclave. On tint la main à ce que Mouctar et Véli entrassent en campagne, et ils se rendirent pour la seconde fois à l'armée du Danube, aux frais, disait-on, de leur père, qui trouva moyen de s'indemniser de ce qu'il n'avait pas déboursé, en vendant aux Turcs de Janina la dispense de servir contre les Russes, dont le nom seul les effrayait au point de les faire consentir aux plus grands sacrifices pécuniaires. Mouctar versa des larmes en quittant son palais; son frère, plus adroit, ne manifesta que le regret de s'éloigner de ses plaisirs; et leur père, que je complimentai quelques jours après sur le courage de ses fils, me répondit ironiquement : *Nos tchélébis* (petits-maîtres) *sont partis; malheureux Ali-pacha! tu n'as élevé que des poules,* Φεῦ, καϋμένε 'Αλῆ Πασᾶ, ἔθρεψες κόττταις.

Pour compenser la contrariété secrète que le pacha éprouvait du départ de ses fils pour l'armée, malgré le peu de fond qu'il faisait sur leur appui, l'amitié fervente des Anglais vint le consoler. Non contents de lui vendre à vil prix et de lui donner parfois en présent les captures faites sur les Ioniens qui naviguaient alors avec nos cou-

leurs, ils protégeaient ouvertement ses propres pirateries, en nous empêchant, au moyen de leurs forces navales, de les réprimer. Ainsi, ce fut à la faveur du pavillon de S. M. B. que le satrape s'empara d'une corvette hydriote, sortie de Corfou avec des expéditions françaises. Elle était commandée par un capitaine hydriote nommé Sahini, et deux de ses fils, que je m'empressai de réclamer. La justice était en notre faveur, le crédit de notre légation, qui s'était relevé à Constantinople, me donnait lieu d'espérer que ce grief, ajouté à tant de griefs que la France avait contre Ali, déciderait le divan à nous accorder une satisfaction éclatante. Hélas! Sahini était Grec ; son ennemi l'accusait d'avoir servi sur les vaisseaux de l'amiral Sinawin, au combat de Ténédos, en 1807, et la Porte, qui se complut toujours à verser le sang chrétien, ordonna de faire tomber sa tête.

Je n'avais pas attendu après ce forfait du despotisme pour être persuadé que le gouvernement turc est sans foi, lorsqu'il peut violer impunément le droit public. Je ne vis donc dans l'assassinat de Sahini et dans l'emprisonnement d'un diacre de Carpenitzé nommé Aristide [1], arrêté sous pavillon français, qu'un accès insensé de fanatisme.

Cependant on pouvait concevoir de plus sérieuses alarmes. Une grande expédition qu'on croyait dirigée contre Corfou se préparait en Sicile ; on recrutait jusque dans les montagnes de la Grèce afin de l'alimenter : l'attentat contre la corvette *l'Orphée* pouvait être le prélude d'une attaque concertée de longue main avec la Porte Ottomane, qui n'avait jamais voulu consentir à renoncer à ses droits de suzeraineté sur les îles Ioniennes ; le pacha de Janina était peut-être réservé à servir de boute-feu à un vaste incendie. On m'invitait à surveiller et à me tenir sur mes gardes, en m'assurant toutefois que *s'il osait attenter à mes jours, je serais amplement vengé*.

Comme ce qui pouvait se passer sur mon tombeau m'était plus qu'indifférent, je m'appliquai à détourner l'orage. On se souvint de la proposition faite l'année précédente, pour sauver Leucade, qui

[1] Ce diacre, pour se délasser des ennuis de sa prison, faisait retentir les voûtes de son cachot de chants religieux, qu'on entendait au dehors. Ali informé de la beauté de sa voix, le fit amener en sa présence pour l'entendre, et le rendit ainsi au bout de deux ans à la liberté avec autant d'indifférence qu'il l'aurait fait pendre sans cette circonstance.

Je tiens ces détails de M. Aristide que j'ai rencontré au mois de juin 1824 à Paris.

n'en valait pas la peine ; on força le roi de Naples à menacer la Sicile ; et ces raisons ayant été goûtées, Murat dut former un camp à Reggio, et mettre des barques canonnières en mouvement. Ainsi la saison se consuma en démonstrations, l'expédition annoncée par les Anglais s'en alla en fumée, Corfou resta tranquille ; et Ali, accusé d'avoir compromis son gouvernement vis-à-vis de la France, se trouva, sans l'avoir prévu, livré à sa propre fortune ; car *l'aveugle fatalité* guide seule et perd les usurpateurs.

Elle semblait aussi planer sur la France, cette *aveugle fatalité*, depuis l'envahissement de l'Espagne ; et Napoléon, parvenu à son apogée, au lieu de suivre la marche harmonieuse des astres qui s'abaissent vers l'occident dans l'éclat de leur gloire, était prêt à s'éteindre comme les météores, effroi de la terre. Sa destruction était inhérente à la nature de son élévation. Au moment même où l'alliance de la fille des césars d'Autriche semblait sanctionner l'usurpation du trône des Bourbons, un parti méditait sa ruine dans le cabinet de Vienne ; et lorsque Paris saluait, au lieu de ces dauphins, enfants de la patrie, un roi de Rome, la Hongrie était inondée de prétendues excommunications du pape contre celui qu'il avait naguère sacré au pied des autels, et salué Auguste. Ces pièces, qui me furent envoyées par paquets (sans que j'aie jamais su quelle main me les adressait), fabriquées pour parler à l'esprit et aux yeux de la multitude, disaient *les saintes angoisses du souverain pontife dans les fers,* tandis que des estampes, jointes à ces relations, le représentaient extatiquement ravi au milieu des nuages sur les ailes des anges, qui l'assistaient ensuite dans la célébration du plus redoutable de nos mystères...

Je ne pouvais en croire mes yeux : tant il est vrai, comme le dit un émule de Machiavel, *que tout le monde n'est pas né avec une conscience assez robuste pour s'élever jusqu'aux conceptions transcendantes de la politique.* Pouvais-je même comprendre ce qui se passait devant moi, en voyant lord Castlereagh nommer son ami un régicide qui arrachait à main armée de l'autel une jeune grecque prête à recevoir la couronne nuptiale des mains du fils de Jean Logothète de Livadie ; un monstre qui délivrait à prix d'argent [1] un permis à deux derviches infectés d'une maladie honteuse, pour se répandre dans les campagnes, afin d'y assouvir leur brutalité sur tous les

[1] Pour une somme de sept mille piastres turques.

sexes, dans l'idée d'y trouver la guérison qu'un pèlerinage fait au tombeau de Mahomet n'avait pu leur procurer? et un lord d'Angleterre chanter le moderne Phalaris?

Au milieu de ces convulsions, la mort frappa Aden-bey, dernier fils de l'incestueuse Chaïnitza. Cette nouvelle fut connue, au moment où il venait de rendre le dernier soupir, par les hurlements de sa mère mêlés aux cris de ses femmes. Dans un instant les boutiques de Janina furent fermées, et l'alarme devint générale. Chaïnitza, l'écume à la bouche, demandait qu'on lui livrât les médecins qui n'avaient pas su conserver la vie à son fils; elle voulait s'abreuver de leur sang.

Ne pouvant obtenir qu'ils lui fussent remis, elle parle de s'anéantir. Elle veut se précipiter dans le lac, et, voyant qu'on suit ses pas, elle cherche à s'engloutir dans le cloaque du harem. Arrêtée dans ce dessein, elle apostrophe la divinité; elle jure de ne plus invoquer le nom du prophète pendant un an; elle défend à ses femmes d'observer le jeûne du rhamazan; elle fait battre et chasser les derviches de son palais, et, sans croire imiter l'usage antique des Thessaliens [1], elle ordonne de couper les crins des chevaux et des mulets d'Aden-bey, *objet éternel* de ses larmes. Le chef de la police Tahir est obligé de pénétrer dans le sérail pour l'observer de près; car on devina qu'elle voulait y mettre le feu, qui, en embrasant le magasin des poudres, aurait fait sauter la ville entière; et il s'empressa d'écrire au vizir qui se trouvait en Thessalie, à une conférence, avec son fils Véli, pour lui demander ses ordres.

Qu'elle parte sur-le-champ pour Liboôvo, fut sa réponse; *je te charge de l'accomplissement de ma volonté, et qu'elle soit exécutée de gré ou de force.* L'idée de la possibilité d'incendier sa demeure lui avait fait prendre cette résolution, que Tahir sut adoucir, en déterminant Chaïnitza à se retirer dans l'Argyrine, où il l'assurait que son frère ne tarderait pas à se rendre pour la consoler. Elle s'éloigna après avoir dévasté ses appartements et ceux de son fils, traînant à sa suite sa bru, fille d'Ibraham-pacha, tandis que le vizir, informé régulièrement de l'état des choses, calculait son retour de manière à ne rentrer en ville qu'après son départ.

C'était moins pour éviter ses clameurs, que pour ne pas partager

[1] Euripid. Alcest. v. 429.

avec elle les cadeaux qui accompagnent en pareil cas les compliments forcés de condoléance, exigés des Grecs et des mahométans. Ainsi, naissances, mariages, enterrements, tout est occasion ou prétexte d'exactions dans ces contrées, où les joyeux avénements, comme les douleurs, fournissent au prince les moyens de s'enrichir ; puisqu'il compte même au nombre de ses bonnes fortunes la famine, parce qu'elle lui présente l'occasion d'exercer le monopole des grains, et les pestes, destinées à lui procurer de riches héritages.

Véli, qui aurait dû se trouver depuis longtemps à l'armée, où son frère Mouctar était arrivé à point nommé pour se faire battre par de misérables troupes telles que les Bakchirs [1], faisait la guerre à la bourse des Thessaliens, et se réjouissait à Naoussa en Macédoine. Il y accablait les sujets du sultan de contributions, lorsqu'un courrier, expédié de Constantinople, lui annonça que sa hautesse avait révoqué sa commission de *Moreh vali-cy*, ou vizir de Morée. Il fondit en larmes, et rétrograda aussitôt vers la Magnésie, pour y vivre dans ses tchiftliks, au sein d'une condition privée; tel fut le premier échec porté à l'ambition de la famille tébélénienne.

La Porte, en châtiant le fils d'Ali de sa désobéissance, prétendait complaire à la France, à laquelle elle donnait, disait-elle, en même temps une marque *de sa haute estime*, en reconnaissant Joachim Murat pour roi de Naples. Elle accueillait, en professant ces sentiments, un ambassadeur des cortès d'Espagne, et elle notifiait au chef de notre légation son mécontentement contre le consul général de France à Janina, accusé par les Grecs Zagorites (qu'Ali avait forcés à cette démarche) de porter préjudice à leur commerce, en refusant des certificats d'origine. Il y avait, de cette façon, confusion en diplomatie à Constantinople, confusion en projets déçus à Janina; et dès que Mouctar-pacha fut parvenu à se rapatrier, le satrape mé-

[1] Ce fut à ce sujet que, trouvant Mouctar-pacha occupé à se faire traduire le *Journal de l'empire*, où il était maltraité ainsi que sa famille, il éclata, à mon aspect, en injures contre l'invention de l'imprimerie, qu'il attribuait à Voltaire : *Il n'y a que nous autres pachas qui devrions savoir lire et écrire*, s'écria-t-il ; *si j'avais un Voltaire dans mes États, je le ferais pendre ; et si j'y connaissais quelqu'un plus instruit que moi, je l'immolerais à l'instant*. Ainsi par toute la terre le pouvoir le plus redouté des tyrans est celui des lumières, et le délit le plus sévèrement puni. C'était une menace indirecte que me faisait Mouctar. Il craignait mon retour dans un pays où l'imprimerie est l'effroi des méchants.

dita de nouveaux plans de désordre, persuadé qu'il ne pouvait se soutenir qu'au milieu de l'anarchie de l'empire.

Il avait déjà excité des soulèvements dans les environs de Philippopolis parmi les beys turcs, qui se battaient entre eux, au lieu de marcher contre les Russes. Molla-pacha de Routchouk causait de vives inquiétudes, et on parlait d'insurrections partielles dans la Macédoine, quand le sultan nomma derechef Khourchid-pacha Romili vali-cy, avec ordre de résider à Monastir, dès qu'il pourrait s'y rendre. Afin de jeter les semences d'une rivalité qui eût des suites fâcheuses, on conféra à Véli le gouvernement de la Thessalie, qu'on retira à son père; et comme les firmans de la Porte, qu'on peut comparer aux oracles de la sibylle, se croisent et se contredisent journellement, on adressa au satrape un firman accompagné d'une lettre autographe du grand vizir, qui lui ordonnaient de considérer et de traiter le consul français *comme un des sujets les plus éclairés entre les agents des monarques Nazaréens, et un ami sincère du sultan, ainsi que de son conseil resplendissant de science, de lumière et de gloire.*

Le tyran, peu inquiet de pareils ukases, qu'il jetait au feu sans les lire, mais irrité des revers qu'il ne devait attribuer qu'à son inconduite, ne tarda pas à faire retomber le poids de ses ressentiments sur Ibrahim-pacha. Depuis le mois de septembre 1810, Omer Brionès s'était établi à Bérat, où il avait organisé une révolte complète des beys du Musaché, contre leur ancien vizir, auquel ils avaient enlevé ses revenus. Ali, informé de la détresse de celui qu'il voulait perdre, partit aussitôt pour la moyenne Albanie, déclarant publiquement qu'il fallait en finir, et qu'il pousserait ses envahissements au nord de l'Illyrie macédonienne aussi loin qu'il le pourrait. Ainsi, non content d'avoir renfermé Ibrahim dans Avlone, il le força d'abandonner sa retraite, en faisant révolter les habitants de cette ville, et il le réduisit à fuir dans les montagnes de l'Acrocéraune, où, trahi par les siens, il fut livré avec son épouse aux satellites de son persécuteur [1]. Celui-ci, loin d'en user avec les égards dus au beau-père de ses fils,

[1] Tandis qu'il faisait attaquer par Omer Brionès Ibrahim dans son dernier asile, le commodore anglais Taylor, qu'Ali avait trompé, coupait la retraite par mer à ce vieillard infortuné, qui aurait trouvé un refuge assuré dans l'hospitalité que lui offrait le général Donzelot. M. Taylor, homme juste et estimé, est le même qui a fini ses jours d'une manière déplorable en 1814 à Brindisi, où il se noya, en retournant à bord de sa frégate sur une yole, que la mer engloutit.

après l'avoir d'abord relégné à Conitza, l'arracha bientôt de cette prison, et des bras de son épouse, pour le renfermer dans un souterrain.

La ruine d'Ibrahim-pacha avait coûté trente ans d'attentats et des sommes considérables à son ennemi, mais la possession de Musaché et du territoire de Bérat couvrait ses frais, et lui donnait une telle importance, que le divan parut étourdi d'un pareil coup porté à l'autorité souveraine. Un vizir dans les fers d'un autre vizir, était une chose inouïe dans les fastes de la rébellion des grands vassaux de l'empire. Cependant ce crime, au lieu de révolter une population fière de son anarchique indépendance, amena la soumission des pachas d'Elbassan, de Croïe, et des vaivodes de la Taulantie. On vit ainsi à la cour de Janina, non plus des beys stipendiés, mais les pachas de la haute Albanie et tout ce que la Grèce orientale avait de chefs illustres, prosternés devant Ali. La ville de Bérat fut dépouillée ; les principaux habitants perdirent leurs propriétés ; un Grec, appelé Papa Lazos, plus riche en troupeaux que Job n'en posséda au temps de son opulence, se vit condamné à en devenir le gardien, et réduit à coucher, ainsi que le patriarche, sur le fumier des animaux qui le rendaient naguère le prince des pasteurs du mont Ismaros.

Les beys d'Avlone, qui avaient secondé les projets du satrape, avaient été jusque-là les plus chéris entre tous les courtisans ; les meilleurs logements leur étaient réservés ; objets de ses préférences, ils se trouvaient sans cesse à ses côtés. Ils entrèrent en formant le cortége d'Ali à Janina ; et, lorsqu'il les eut réunis, il les précipita du sein des plaisirs au fond des prisons, tandis que des émissaires, expédiés en secret, chargeaient de fers leurs femmes et leurs enfants, qu'on amena devant lui avec leurs dépouilles. Ainsi furent punis ceux qui avaient trahi un maître débonnaire, sans pouvoir se dissimuler qu'ils méritaient le traitement qu'on leur infligeait. Leurs meubles, leurs trésors, leurs troupeaux, sans compter le prix de leurs biens-fonds, qu'Ali confisqua, grossirent son trésor de trente-six mille bourses, ou dix-huit millions de notre monnaie [1].

[1] Il fit entrer mon frère dans une salle basse, remplie d'or monnayé et jeté en tas, qui était le produit des trésors des beys d'Avlone, et il lui dit qu'il devait y avoir plus de douze millions amoncelés dans ce gouffre.

Quelques cadeaux envoyés par Ali-pacha à Constantinople, et l'influence qu'il continuait à exercer dans les intrigues de la basse diplomatie britannique instituée à Malte, empêchèrent le ministère ottoman d'éclater. C'était sans doute une conduite impolitique ; mais l'irrésolution est le propre des gouvernements faibles. Ils ne se déterminent que d'après les événements ; ils sont maîtrisés par les circonstances ; et, lorsqu'ils prennent un parti, il n'est jamais dicté par la sagesse. Pour comble d'audace, le tyran chargea Méhémet-chérif d'aller, pour la seconde fois, composer et soutenir l'apologie de sa conduite auprès du divan.

Cependant, le succès et l'impunité achevant de corrompre le jugement d'Ali-pacha, ne lui laissaient plus garder de mesures. *La force*, disait-il souvent, *est tout sur la terre, et l'hommage qu'on lui rend est sans partage quand elle est combinée avec la ruse.* Ainsi, tandis qu'il croyait acheter l'oubli de ses déportements à Constantinople, il bravait par de nouveaux attentats le plus puissant alors des empires, en enlevant, sur un bâtiment de l'État, poussé par les vents contraires au port Panorme, le major Constantin Adruzzi, natif de Chimarra, ancien officier du roi Ferdinand de Naples, qui était récemment entré au service de France.

A la nouvelle de cette hostilité, qui mettait entre les mains du satrape un officier, son fils et son neveu, tous attachés à l'armée de Napoléon, le cabinet des Tuileries, voulant en finir avec Ali-pacha, écrivit à son consul général, que, vu l'inutilité des démarches faites jusqu'alors auprès du divan, il lui donnait plein pouvoir *de déclarer la guerre à Ali Tébélen ; en laissant à la direction de son mandataire le choix de la forme, du lieu et du temps à donner à son manifeste.* Les armées des provinces Illyriennes, de Naples, de Corfou, avaient des instructions pour se tenir prêtes à agir au premier signal qui partirait de la chancellerie du consulat de Janina. Cette dépêche fulminante portait date du 21 mars 1811.

Le temps que la lettre ministérielle mit à parvenir au consul de France, car elle tarda près de deux mois, lui fit présumer que ses démarches ne devaient avoir rien de précipité. C'était aussi à son avis une chose inusitée, qu'un agent institué pour réclamer l'exécution des traités, et qui n'est pas la parole du gouvernement, fût investi du pouvoir de déclarer la guerre à un vizir sujet du sultan. Il pensait que s'il devait y avoir manifestation d'une rupture, c'était

une affaire de gouvernement à gouvernement; et, comme on lui laissait *le choix du temps*, il prit le parti de temporiser. Il rendit compte de tout à la légation de Constantinople, résolu fermement à attendre quelque explication ultérieure. Il n'ignorait pas que des nuages s'étaient élevés entre les cours de Paris et de Pétersbourg; car les Turcs, qui sont assez généralement bien informés, lui avaient donné l'éveil à ce sujet. Il savait que depuis l'avénement de Mahmoud II, la Porte négociait avec les Moscovites, à Bukarest, et il était convaincu que toute démarche intempestive ne pouvait que hâter un rapprochement qu'on avait intérêt à empêcher. D'ailleurs, en laissant seulement percer qu'on en voulait à Ali-pacha, c'était augmenter l'influence qu'on lui attribuait.

Déjà le tyran recevait les visites de tous les personnages marquants de l'Angleterre, employés ou voyageant dans la Méditerranée. Ainsi on vit accourir à Janina le major Airet; le général Stuart, dont l'Angleterre *peut avouer toutes les actions*, le sombre Hudson Lowe, alors colonel du régiment Royal-Corse, et depuis geôlier de Bonaparte à Sainte-Hélène; avec une foule de curieux attirés par la célébrité de circonstance d'un homme agrandi par le crime. Mais telle était alors l'illusion, qu'on ne parlait que du satrape partout où la France comptait des ennemis; et Janina était le centre d'un foyer sans chaleur, de verbiages politiques vides de sens et non pas d'intérêt.

Il n'entre pas dans mon sujet de découvrir les ressorts qui faisaient mouvoir, à cette époque, les vastes intrigues dont la Méditerranée était le centre. L'homme le plus sévère ne serait peut-être pas assez impartial pour dire, même avec connaissance de cause, ce qui se passait à Cagliari où la cour de Sardaigne était réfugiée; à Malte et surtout à Palerme, où l'auguste sœur de la reine de France, Marie-Antoinette, luttait avec un courage étonnant contre l'imposture et l'oppression. Je pourrais parler..... mais les temps qui révéleront ces trames ne sont pas encore accomplis; que les méchants pâlissent en attendant. La tombe fermée sur une des plus fortes têtes couronnées qui régnaient dans ces jours calamiteux, n'a pas effacé, avec les restes mortels de cette énergique princesse, le secret de ses hautes pensées!

Ce qui frappait alors les moins clairvoyants, c'était l'état de l'Europe, fatiguée du joug de l'homme du destin. La crise n'était l'ouvrage d'aucun particulier, quoiqu'il y eût de vastes machinations;

elle se formait dans l'opinion publique, comme ces volcans lentement accumulés dans le sein de la terre, qui éclatent au jour marqué par la nature. Tout le monde conjurait contre le roi des rois, qui conjurait lui-même contre la fortune dont il était l'ouvrage; et il abusait de ses faveurs sans réfléchir sur son inconstance. Le vizir de Janina n'était qu'un atome, et on lui attribuait à tort le rapprochement entre la Grande-Bretagne et la Turquie. Cette paix était le résultat du traité de Tilsitt, révélé au divan par l'Autriche, puissance plus attachée à ses préjugés qu'à ses intérêts, *puisqu'elle était admise au démembrement de la Turquie d'Europe;* et la suite de l'imprudente allocution du maître éphémère de l'Europe, à son assemblée des députés, dans la session de 1808. Ainsi la résolution de la Porte Ottomane était fondée en droit; car elle ne devait rien à un allié qui l'avait dédaigneusement abandonnée et sacrifiée. Mais sa politique fut-elle alors dirigée par une raison éclairée, en se laissant conduire à traiter avec les Russes auxquels elle pouvait faire la loi?.... L'expérience a prouvé, de tout temps, *que les Turcs ne surent jamais faire la guerre ni la paix à propos.* Nous verrons bientôt la confirmation de cet axiome politique.

Infatué de sa prépondérance, Ali, qui n'avait cessé d'insulter la France et son gouvernement, tomba dans une sorte de transport frénétique d'ambition et d'audace, quand la Porte, par une aberration inexplicable, conféra le titre de béglier-bey de Bérat, à Mouctar-pacha. C'était ratifier l'attentat de son père contre Ibrahim, dont on attribua les malheurs à l'amitié prétendue qu'il portait aux Français; amitié qui lui avait attiré le ressentiment du divan. Cette calomnie, adroitement répandue par le satrape de Janina, amena la soumission des villes de Philatès et de Conispolis; et il ne lui resta plus à réduire, dans l'Acrocéraune, que les places d'Argyro-Castron et de Cardiki.

Il n'y a ordinairement en guerre, dit Machiavel, rien de si facile que ce qui paraît impossible. Argyro-Castron jouissait d'une si grande renommée dans les Albanies, qu'on regardait cette ville comme inexpugnable, à cause de sa position et de la bravoure de ses habitants. Cependant, à peine les troupes du vizir en eurent-elles coupé les aqueducs, et détruit les moulins, que ses habitants demandèrent à capituler. La tactique nouvelle du vizir les effrayait; il ne faisait plus la guerre de loin, à coups de fusil, et à la manière des Schypetars.

Les Anglais lui avaient donné de l'artillerie de montagne, des obusiers, des fusées à la Congrève, perfectionnement nouveau dans l'art de la destruction ; et le bruit, ainsi que les effets de ces moyens, dignes des incendiaires de Copenhague, suffisaient pour épouvanter des peuplades accoutumées à la stratégie des siècles héroïques.

Ali-pacha, qui dirigeait la guerre du fond de son antre, n'eut pas plutôt appris la réduction d'Argyro-Castron, qu'il donna ordre à ses lieutenants de marcher contre Cardiki. Il n'avait point oublié le temps de son esclavage, avec sa sœur Chaïnitza, dans cette ville, ni l'engagement qu'il avait pris d'accomplir les volontés dernières de Khamco, sa mère. Il avait résolu de venger la vieille injure faite à la race tébélénienne. Dans d'autres temps son entreprise aurait été hasardeuse ; et malgré son artillerie, une ville, située tout à fait en montagne, composée de maisons solidement construites en pierre, crénelées, bien approvisionnées, et défendues par des hommes déterminés, aurait pu le rebuter, car c'étaient autant de petites forteresses qu'il fallait successivement assiéger. Si les affaires traînaient en longueur, si on échouait momentanément dans une seule attaque, les villages de la Chaonie pouvaient s'insurger ; et les suites d'une révolte étaient à redouter.

A ces considérations se joignaient celles de la résistance de Moustapha, pacha de Delvino, et des principaux beys ou barons du Chamouri réfugiés à Cardiki ; et leur levée de boucliers était l'ouvrage du sultan, qui voulait tâter le côté faible d'Ali-pacha, en suscitant une guerre civile, qu'on aurait alimentée en faisant soulever les Chamides de la Thesprotie. Déjà un émissaire de sa hautesse se trouvait au milieu des mécontents ; il parlait en son nom, et leur résistance devait être celle du désespoir. Cependant la terreur qu'on avait d'Ali était telle, que les principaux habitants songeaient à mettre leurs familles et leurs richesses en dépôt à Corfou ; on délibérait à ce sujet, lorsque les défilés furent envahis ; et Cardiki se trouva inopinément cernée par les troupes du vizir.

Les affaires d'avant-poste ne tardèrent pas à commencer ; on se battit avec des chances diverses pendant un mois entier ; la défense s'annonçait pour être de longue durée, lorsqu'on aperçut des symptômes de découragement parmi la classe moyenne des habitants. Des Schypetars, accoutumés à vaquer aux travaux de l'agriculture, et à errer librement dans les montagnes avec leurs troupeaux, comme

cela arrivait dans les guerres précédentes, se trouvaient trop à l'étroit entre des lignes qu'il fallait couvrir chaque jour de leurs corps; ils n'entrevoyaient plus qu'un horizon occupé par un ennemi altéré de sang : le cri de capitulation se fit entendre.

A cette voix d'alarme, fatale dans tous les siéges, les chefs s'étant aperçus de la disparition clandestine du lâche commissaire de sa hautesse, qui s'était enfui à Corfou, perdirent contenance, et durent se résigner à accepter des conditions rassurantes et honorables. Ali-pacha s'annonçait d'une manière si loyale et si généreuse, que les négociations n'éprouvèrent aucun des embarras ordinaires en pareille circonstance. Il fut convenu, en termes précis, « que Moustapha-
» pacha, Démir Dost, autrefois compagnon d'armes d'Ali, qui avait
» favorisé la prise de Cormovo, au début de la carrière militaire du
» tyran; Sélim-bey Goka, issu de la première tribu des Goks ou
» Guègues établis dans l'Albanie; et soixante et douze beys, chefs des
» plus illustres pharès des Schypetars, tous mahométans et grands
» vassaux de la couronne, se rendraient librement à Janina, où ils
» seraient reçus et traités avec les égards dus à leur rang. On stipula
» en même temps qu'ils jouiraient de leurs biens, et que leurs
» familles seraient respectées; que les habitants de Cardiki, sans
» exception, seraient considérés comme les plus fidèles amis du vizir
» Ali; que tous les ressentiments demeureraient éteints, et qu'Ali-
» pacha serait reconnu seigneur d'une ville qu'il prenait sous sa pro-
» tection spéciale, sans permettre que personne fût recherché ni
» molesté pour faits antérieurs à l'occupation. »

En vertu de cette transaction, jurée sur le Coran, on remit un quartier de la ville aux lieutenants du satrape. Ce ne fut pas cependant avec une entière confiance, car Sali-bey Goka, et son épouse, qui était une femme répudiée de Mouctar-pacha, aimèrent mieux se donner la mort que de se soumettre au vizir Ali. Mais les autres chefs moins résolus, au lieu de suivre leur exemple, prirent la route de Janina, soutenus par l'espérance, consolation pusillanime de ceux qui ne savent pas mourir, quand on a le malheur de survivre à la patrie. Leur route, comme celle des victimes qu'on traînait jadis aux autels des furies, était parée de fleurs. On leur avait préparé des relais, des logements partout où ils devaient séjourner, et, en entrant dans la capitale de l'Épire, ils furent reçus au son des instruments de musique, avec *alaï*, pompe réservée aux triomphateurs. Ali, qui

les attendait, dans son *sélamlik* [1], s'avança à leur rencontre ; et, en les relevant, lorsqu'ils eurent baisé ses pieds, il les accueillit, assez bien pour leur inspirer de la sécurité. Il leur dit *qu'il les regarderait désormais comme faisant partie de sa famille.* Il assigna à chacun d'eux un traitement de table, des logements dans l'enceinte de son château du lac, et il consentit qu'ils conservassent leurs armes, leur garde accoutumée, ainsi que leurs domestiques. Ces derniers devinrent l'objet particulier de ses caresses, afin d'en tirer des renseignements propres à satisfaire sa cupidité. Il les complimenta sur leur fidélité ; et il s'atacha également à séduire les vassaux des beys qui avaient suivi leurs patrons jusqu'à Janina.

Ces choses se passaient au mois de février 1812. Ali-pacha venait de terminer la conquête de l'Acrocéraune d'une manière aussi honorable que peut l'être un crime de félonie. Les beys qu'il tenait en son pouvoir se flattaient de ne causer aucune inquiétude à leur ennemi, puisqu'il ne leur restait de ressources que pour mourir les armes à la main. Ils se repaissaient de ces illusions, lorsque, dans la nuit du 6 au 7 mars, on entendit une fusillade suivie d'un cri sinistre, qui apprit à la ville effrayée que les otages étaient attaqués. Le vizir, accoutumé à ne rien respecter, avait essayé de les surprendre, afin de les égorger à bas bruit. Mais ceux-ci, qui étaient sur leurs gardes, et retranchés dans leurs appartements, faisaient feu contre les assassins, de manière que cette résistance leur procura l'avantage de gagner le jour pour obtenir quartier. Ils rendirent alors leurs armes ; et, comme on n'osa les massacrer en vue du peuple, on se contenta de les charger de chaînes, sous prétexte qu'ils avaient tenté de s'évader ; et, pour leur en ôter tout moyen, ils furent transférés dans les prisons du monastère du Sotiras, situé au couronnement de l'île du lac de Janina.

Maître, par cette mesure inique, de Moustapha-pacha, et des soixante et douze otages, le vizir Ali annonça immédiatement la résolution de se rendre à Cardiki. Son but était, disait-il, de rétablir l'ordre dans cette ville, d'y instituer un tribunal, et d'y organiser une police protectrice des habitants.

Comme on est accoutumé, sous un gouvernement absolu, à croire toujours le contraire des desseins que le despote manifeste, si ce

[1] Salle de réception.

n'est lorsqu'il se prononce pour faire le mal, on avait des raisons plausibles de penser qu'il méditait quelque nouveau coup d'État. L'attentat envers les otages suffisait pour permettre de croire que les autres articles de la capitulation qu'il venait d'enfreindre à leur égard ne seraient pas mieux observés. On raisonnait de cette manière sur les projets du pacha, lorsque le 19 mars 1812, jour fixé pour son départ, je me rendis au palais, enfin de terminer avec lui quelques affaires.

Les troupes défilaient depuis le matin ; les bagages sortaient du sérail ; les pages, armés de toutes pièces, attendaient l'ordre de monter à cheval, quand je traversai les cours encombrées de clients qui attendaient un regard du maître. Ce moment ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je venais de passer auprès de quelques têtes nouvellement coupées, qui étaient plantées sur des pieux ; un tremblement involontaire m'agitait, quoique j'eusse dû être accoutumé à ce spectacle [1]. Parvenu dans les vastes appartements du palais, on annonce le consul de France. Le rideau de brocart se lève ; j'entre. Je vois Ali-pacha dans une attitude pensive, couvert d'un manteau écarlate, chaussé avec des bottes de velours cramoisi, appuyé sur une hache d'armes, et assis les jambes pendantes au bord de son sofa. Je m'étais placé, suivant l'étiquette, à sa droite, lorsque, revenu de son assoupissement, après avoir longtemps attaché ses regards sur les miens, il fit signe de la main à ses conseillers de s'éloigner.

Te voilà ! me dit-il d'une voix étouffée ; *c'est toi, mon fils!* Et prenant une de mes mains qu'il retint dans la sienne, il leva au ciel ses yeux humides de larmes : « *Le sort est accompli ;* mes ennemis,
» malgré leur dernière tentative d'évasion, n'ont pu pousser ma
» clémence à bout ; je les tiens en mon pouvoir, et je ne m'en servi-
» rai pas pour les perdre. Crois-m'en, mon cher consul ; oublie tes
» préventions contre moi. Je ne te dirai plus de m'aimer ; je veux t'y
» forcer, en suivant un système opposé à celui que j'ai mis jusqu'à
» présent en pratique. Ma carrière est remplie, et je vais terminer

[1] Quelques mois auparavant, en sortant d'une conférence de nuit avec le vizir, je tombai, en traversant les cours mal éclairées du château, sur une pile de têtes nouvellement exposées. Depuis cet événement, qui ne me fit pas, au premier abord, une grande impression, j'avais conservé une telle horreur pour ces tristes débris, que j'étais saisi de terreur, chaque fois qu'en entrant au sérail, j'apercevais ces trophées du despotisme.

» mes travaux en montrant que si j'ai été terrible et sévère, je sais
» aussi respecter l'infortune et l'humanité. »

Ce langage, nouveau dans la bouche du tyran, me surprit, au point que j'hésitais à le féliciter de ses bons sentiments. « Hélas! mon
» fils, poursuivit-il, le passé n'est plus en mon pouvoir; j'ai versé
» tant de sang, *que son flot me suit, et je n'ose regarder derrière*
» *moi.* »

Le discours du vizir fut interrompu dans cet endroit par un violent coup de tonnerre, qui fit trembler les voûtes du palais, et il reprit en soupirant [1] : « J'ai désiré la fortune, et je suis comblé de ses dons;
» j'ai souhaité des sérails, une cour, le faste, la puissance, et j'ai
» tout obtenu. Si je compare la cabane de mon père à ce palais bril-
» lant d'or, d'armes, de tapis précieux, je devrais être au comble
» du bonheur. Ma grandeur éblouit le vulgaire; tous ces Albanais,
» prosternés à mes pieds, envient l'heureux Ali Tébélen; mais si on
» savait ce que me coûtent ces pompes, je ferais pitié. Je me montre
» à nu devant toi; plains-moi. Parents, amis, j'ai tout sacrifié à
» mon ambition! J'ai étouffé... j'ai étouffé jusqu'à la voix de la
» nature!... (Il fit une longue pause.) Je souhaite que tu ne le saches
» jamais [2]. Je ne suis entouré que de ceux dont j'ai égorgé les
» familles; mais éloignons ces tristes souvenirs. Mes ennemis sont
» en mon pouvoir, je prétends les asservir par mes bienfaits. Je
» veux que Cardiki devienne *la fleur de l'Albanie;* et je me propose
» de passer mes vieux jours à Argyro-Castron. Voilà les derniers
» projets que je forme; et si je pouvais obtenir Parga, que je te
» demande inutilement depuis tant d'années; Parga que je payerais
» ce qu'on voudrait, en te faisant une fortune brillante, tous mes
» vœux seraient accomplis. Je ne te propose pas, mon cher fils, d'être
» du voyage que j'entreprends. Le temps est mauvais, et, comme je

[1] J'avais oublié dans ma première édition de consigner cette particularité, et de dire qu'Ali-pacha, superstitieux et pusillanime, comme tous les hommes cruels, avait une très-grande frayeur du tonnerre.

[2] Ce secret m'est connu, et c'est un de ceux qu'il faut taire pour l'honneur de l'humanité, disais-je autrefois; cependant plusieurs personnes ayant donné des interprétations à cette note, je vais m'expliquer. Ce crime qu'Ali avait sur la conscience était d'avoir fait jeter dans le lac toutes les filles nées de ses femmes, par un sentiment qui le portait à croire que, par leurs alliances, elles deviendraient les esclaves de quelques beys ou pachas indignes de la splendeur de son nom. Quel tyran joignit jamais tant d'orgueil à tant de cruauté?

» serai bientôt de retour, nous descendrons ensemble à Prévésa,
» pour y passer les premiers beaux jours du printemps. Écris, je
» t'en prie, ce que je viens de te dire à ton ambassadeur, car mes
» ennemis ne manqueront pas de me calomnier à Constantinople,
» et il est bon que la vérité y devance leurs dénonciations. » En achevant ces paroles, le vizir donna à son grand écuyer l'ordre du départ, et nous nous séparâmes.

C'est une faiblesse commune aux tyrans de se persuader qu'on doit croire leurs paroles, parce qu'ayant une autorité absolue sur les hommes, ils s'imaginent maîtriser jusqu'aux éléments de leur pensée. J'avais observé une attitude calme pendant le discours d'Ali, et je le quittai avec les apparences de la conviction, en lui promettant de faire part de notre entrevue à la légation française. Mais combien j'étais éloigné d'ajouter foi à ce que j'avais entendu! Son langage affecté me faisait bien plutôt craindre quelque grande atrocité. Le satrape avait en vain caché sa brûlante fureur sous le patelinage du repentir; ses crimes passés me disaient trop ceux qu'il pouvait encore commettre, pour me laisser dans la perplexité. Au reste, je n'y fus pas longtemps: car à peine était-il en route, qu'on me communiqua le sens d'une dépêche qui lui était adressée par sa sœur Chaïnitza.

La cruelle maîtresse de l'Argyrine, retirée à Liboôvo depuis la mort d'Aden-bey, dernier rejeton de son hymen incestueux, s'était ranimée à la nouvelle de la prise de Cardiki. La vengeance avait réchauffé son cœur glacé par la douleur; elle écrivait à son frère:
« Je ne te donnerai plus le titre de vizir, ni le nom de frère, si tu
» ne gardes pas la foi jurée à notre mère, sur ses restes inanimés.
» Tu dois, si tu es fils de Khamco, tu dois détruire Cardiki, exter-
» miner ses habitants, et remettre ses femmes et ses filles en mon
» pouvoir, afin d'en disposer à ma fantaisie. Je ne veux plus coucher
» que sur des matelas remplis de leurs cheveux. Maître absolu des
» Cardikiotes, n'oublie pas les outrages que nous reçûmes d'eux aux
» jours de notre humiliante captivité. L'heure de la vengeance est
» arrivée, qu'ils disparaissent de la terre. »

Cette lettre me révélait, dans sa noirceur, la cause de la dissimulation du vizir; et malgré cela, je ne pouvais croire à l'étendue de la vengeance que sa sœur lui proposait de tirer des Cardikiotes. Je savais qu'il pouvait être entraîné par les cris de cette Tisiphone avide de meurtre. Il avait égorgé les habitants de Nivitza, de Saint-Basile et

de Prévésa, sans effaroucher la politique du divan, parce qu'il n'avait immolé que des chrétiens; mais oserait-il assassiner une population mahométane? Je croyais qu'il serait retenu par cette considération religieuse. Je concluais donc qu'il y aurait du sang répandu, mais qu'il n'en viendrait pas à un massacre général, tel que le demandait Chaïnitza.

Le troisième jour après son départ de Janina; le vizir Ali vint descendre au palais de sa sœur à Liboôvo. On remarqua, après l'entrevue qu'il eut avec elle, que les larmes de cette femme, qui n'avaient pas cessé de couler depuis la perte de son fils, s'arrêtèrent comme par enchantement [1]. Sa demeure, jusqu'alors ornée de lugubres tentures, fut couvert tout à coup de tapis et d'ameublements précieux; elle parut en public; et reçut des visites comme aux jours de ses prospérités maternelles, quand elle couronna ses enfants du bandeau nuptial. Elle célébra le retour de son frère par des festins et des chants; ses femmes reprirent la parure de l'allégresse, et, en quittant un banquet digne des Pélopides, auquel le vieux Ali avait présidé, il se sépara de sa sœur pour se rendre à Chendrya.

Ce château, construit au faîte d'un rocher peu éloigné de la rive droite du Célydnus, domine au loin de la vallée de Drynopolis. On aperçoit de ses hauteurs la ville de Cardiki, l'entrée des défilés antigoniens, les échelles de Moursina, et le territoire entier de l'Argyrine. Semblable au génie des ténèbres, ce fut de cet endroit, où l'on avait dressé son tribunal, qu'Ali Tébéen convoqua les descendants des antiques Abantes, tribu des Cardouchiotes caucasiens, établis depuis plus de vingt-cinq siècles au milieu des rochers de l'Acrocéraune. Dès le matin, les hérauts chargés de proclamer ses ordres étaient montés à Cardiki. Ils avaient publié en son nom une amnistie générale, en annonçant que tous les individus mâles, depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'extrême vieillesse, eussent à se rendre à Chendrya,

[1] A la mort d'Aden-bey, Chaïnitza brisa à coups de marteau ses diamants et ceux de son fils, brûla ses cachemires, ses fourrures, et obligea sa bru à coucher par terre, sur une natte de paille. Les glaces et les ornements de son sérail furent mis en pièces; les vitraux de ses appartements furent dépolis et peints en noir, et ceux qui se cassaient n'étaient raccommodés qu'avec du papier. Toute apparence de bonheur et de joie était bannie de son palais. Ainsi Catherine de Médicis, dans un deuil semblable, consacra le souvenir de ses peines sur les colonnes mêmes des Tuileries, où l'on voit sculptés des fragments de miroirs, des panaches déchirés et des lacs rompus, emblèmes de ses douleurs maternelles.

afin d'entendre, de la bouche même de son altesse, le vali-cy des Albanies, *l'acte qui les rendait au bonheur*.

Malgré cette déclaration, garantie au nom du ciel et de la religion, il y eut une hésitation générale parmi les habitants. On tremblait, on se demandait comment un homme aussi vindicatif qu'Ali-pacha pouvait être animé de sentiments de clémence. Les femmes et les enfants faisaient retentir les airs de leurs cris; les mosquées étaient remplies de vieillards et de jeunes gens qui invoquaient Allah et leur faux prophète Mahomet. Des femmes s'échappaient du harem, pour arrêter, pour voir, pour embrasser leurs époux, leurs enfants, ou des frères bien-aimés. On ne partait que pour entendre le prononcé d'une amnistie, et on partait cependant avec l'anxiété de condamnés qui auraient marché au supplice. On croyait ne s'éloigner que pour quelques heures; et, par un pressentiment fatal, on se disait adieu, comme si on se fût quitté pour jamais !.... Pourquoi ces moments douloureux, trop rapidement écoulés malgré leur amertume, et ces heures cruelles de l'agonie de tout un peuple, ne furent-ils pas marqués par une résolution généreuse? L'instant de vendre chèrement sa vie était arrivé; mais le malheur avait avili des hommes naguère libres et superbes. Mahométans dégénérés, les Schypetars acrocérauniens déposent les armes! Ils s'éloignent en versant des pleurs qu'ils pouvaient faire couler des yeux de leurs ennemis, tandis que de nombreux détachements des soldats du satrape s'emparent des quartiers de la ville qu'ils évacuent.... Ils partent; ils se sont acheminés, la mort au fond de l'âme; ils ont descendu les coteaux de la montueuse Arborie, et, arrivés dans la plaine, ils se retournent pour saluer leur ville natale, avant qu'elle disparaisse à leurs regards.

Que ne l'avaient-ils réduite en cendre avec leurs familles, leurs bourreaux et eux mêmes, plutôt que de la pleurer! Hélas! il faut les plaindre; les malheureux! ils tombent à genoux, ils inclinent la tête vers la terre, ils mêlent le nom de Cardiki à leurs gémissements; et, glacés de douleur, ils ne se relèvent qu'excités par la voix de leurs vieillards. Ils s'arrachent avec effort du lieu d'où ils apercevaient encore leurs foyers domestiques; ils se traînent, ils passent le Célydnus alors gonflé par les pluies; ils montent à Chendrya, et ils se prosternent aux pieds du satrape, qui les attendait, entouré de quatre mille satellites condamnés por Omer, bey Brionès, coupable destructeur du juste Ibrahim. Étendus sur la poussière ils demandent grâce;

ils appellent Ali leur maître, ils implorent sa pitié, au nom de ses fils, de ses affections paternelles, et de tous les sentiments capables d'émouvoir le cœur des hommes. Le tyran semble attendri; des larmes mouillent ses paupières. Il relève les suppliants avec douceur, il les rassure, en les appelant ses frères, ses fils, les bien-aimés de son cœur. Il fait approcher ceux qu'il avait autrefois connus; il leur cite leurs guerres passées, le temps de leur jeunesse, et jusqu'aux jeux de leur enfance. Il s'attendrit et il pleure avec d'anciens camarades qu'il reconnaît; il demande avec intérêt les noms des jeunes gens qu'il ne connaissait pas, car une génération nouvelle était née depuis que Cardiki méconnaissait son autorité. Il interroge chacun avec la plus grande sollicitude; il promet des pensions aux uns, des emplois aux autres; et, dans son inépuisable libéralité, il désigne plusieurs enfants pour être admis dans les *medressés* ou colléges de Janina. Enfin il congédie les Cardikiotes à regret, en leur disant de se retirer dans l'enceinte d'un caravansérai voisin, où il va les suivre, afin d'aviser avec eux aux moyens de réaliser les promesses qu'il leur a faites.

Les tonnerres, ordinaires aux temps des équinoxes, retentissaient dans les flancs du mont Pélage [1], quand Ali-pacha descendit de Chendrya pour se rendre au caravansérai de Vouvali, porté dans un palanquin élevé sur les épaules des Valaques, fiers de leur avilissante condition. On applaudissait à sa générosité, et ses esclaves venaient de le faire passer du palanquin sur sa calèche, trône somptueux orné de matelas en brocart d'or et de cachemires précieux, lorsqu'il ordonna à ses tchoadars de le suivre, et de se tenir prêts à faire main basse sur les Cardikiotes au signal qu'il leur donnera. Il commande en même temps à son cocher de fouetter les chevaux, et, après avoir fait le tour de l'enceinte fatale, sûr que personne ne peut s'en échapper, il s'arrête la carabine en main, en criant : *Tue* (*vras!*). Les gardes, saisis d'effroi, restent immobiles. Il répète d'une voix tonnante le signal de mort, auquel ils ne répondent qu'en jetant leurs armes par terre. Il veut haranguer, et une voix unanime se fait entendre en disant : *que les mahométans ne peuvent tremper leurs mains dans le sang d'autres mahométans.* Plus il s'emporte, plus il menace, et plus ils opposent de calme; le commandement d'Omer Brionès est méconnu, quelques soldats osent demander *grâce*.

[1] Pelakos (Πέλαγκος), partie septentrionale du mont Mertchika.

Il leur ordonne de s'éloigner, et il s'adresse aux chrétiens Mirdites qui servaient sous ses drapeaux : « C'est à vous, braves Latins, s'é-
» cria-t-il, que j'accorde l'honneur d'exterminer les ennemis de mon
» nom ! Vengez-moi, et je reconnaîtrai ce service par les plus grandes
» récompenses. » Un murmure confus se fait entendre dans le bataillon noir [1] des Schypetars, catholiques de la Matia, auxquels il ordonne de parler, croyant qu'ils demandaient à stipuler le prix du sang. « Nous ! répondit André Gozzolouri [2], massacrer des hommes
» sans défense ? Avons-nous jamais fui devant l'ennemi ? Avons-nous
» commis quelque lâcheté pour nous avilir, en nous proposant d'être
» des assassins ? Demande aux Goks de Scodra, vizir Ali ; demande-
» leur, ils sont ici ; appelle les chefs du drapeau rouge [3], et qu'ils
» disent si quelqu'un des Mirdites a jamais reculé devant la mort.
» Rends aux Cardikiotes les armes qu'on leur a enlevées ; qu'on les
» fasse sortir en rase campagne, qu'ils soient prévenus de se dé-
» fendre : s'ils acceptent le combat, tu verras comme nous saurons
» te servir. »

Il dit, et ces paroles foudroyantes confondent le satrape. Il écume de rage, il frémit, il hésite, il se voit abandonné. L'incertitude régnait dans ses discours ; le mot de grâce allait peut-être échapper de sa bouche ; le sang innocent n'aurait pas été répandu, et l'histoire aurait une page horrible de moins dans ses annales, lorsqu'un de ses sicaires, Athanase Vaïa, monstre d'une figure rebutante, s'écrie : *Seigneur, je t'offre mon bras; que tes ennemis périssent.* Aussitôt la tourbe des valets du sérail, entraînés par l'exemple de leur chef, s'empressent de rivaliser de crime en se joignant à lui ; et cent cinquante scélérats se préparent à consommer le plus insigne des forfaits.

Ali remet sa carabine, en signe de commandement, au conducteur des assassins, Athanase Vaïa. Les Mirdites s'éloignent en frémissant, et les tchoadars tombent à genoux, les mains levées au ciel, comme si la foudre était prête à éclater sur leurs têtes.

[1] Les Mirdites sont surnommés *noirs*, à cause de la couleur du camail qui leur couvre les épaules et la tête.

[2] André Gozzolouri, neveu de dom Primo, abbé mitré d'Orocher, était le premier capitaine aux ordres du prink Léchi (prince Alexis), commandant alors le corps auxiliaire des Latins qui se trouvaient à la solde d'Ali-pacha.

[3] Gok, ou Guègnes de la bande rouge, sont ainsi appelés, à cause de la couleur de leurs dolmans.

Qu'on se représente un enclos carré et sans abri, destiné à héberger les buffles, dans lequel se trouvaient renfermés six cent soixante et dix individus partagés entre l'espérance et la crainte. Qu'on s'imagine leur frayeur en voyant subitement paraître, sur les murs, une nuée de brigands armés, et on aura une idée du lieu de la scène, des victimes et des bourreaux. Cependant les Cardikiotes étaient sous le glaive de la mort, sans savoir ce qui se tramait; ils se flattaient peut-être encore, lorsqu'au signal donné par le vizir, en élevant sa hache d'armes, une décharge générale de mousqueterie, suivie d'un long hurlement, leur apprit que tout était fini pour eux. On se servait des armes abandonnées par les tchoadars, qu'on faisait passer aux meurtriers afin d'entretenir un feu roulant, à travers lequel on entendait des voix lamentables. Les malheureux qui essayaient d'escalader les murailles étaient poignardés; la fusillade renversait le fils sur le sein de son père; le frère dans les bras d'un frère, et le sang des vieillards se mêlait avec celui des adolescents; enfin, au bout d'une heure et demie de carnage, les cris cessèrent et le bruit des armes finit avec eux.

Tandis que cette exécution se passait dans le kan de Chendrya, Cardiki rétentissait des gémissements des enfants et des femmes qu'on arrachait des foyers paternels. Des mères de famille, accoutumées à l'opulence, des jeunes filles que l'hymen allait couronner de roses, étaient livrées à la brutalité d'une soldatesque effrénée. C'était le résultat de la convention stipulée au banquet de la vengeance, entre le tyran et son implacable sœur. On les traînait, après les avoir déshonorées, devant Chaïnitza, n'ayant, pour défense et pour appui, que l'accent de la douleur et leurs larmes. Meurtries, déchirées de coups, ces femmes, qui ignoraient ce qui se passait à Chendrya, arrivent à Liboôvo, et tombent muettes de frayeur aux pieds de leur ennemie. Chaïnitza commande qu'on arrache leurs voiles, qu'elles soient dépouillées, que leurs chemises soient taillées au-dessus des genoux; et qu'on coupe leurs chevelures, dont on charge une estrade. Elle monte sur ce trophée, elle plane sur une population inanimée, elle triomphe, et, l'insulte à la bouche, elle prononce cet arrêt, aussitôt répété par les crieurs publics : « Malheur à quiconque donnera un » asile, des vêtements, du pain aux femmes, aux filles et aux » enfants de Cardiki. Ma voix les condamne à errer dans les forêts, » et ma volonté les dévoue aux bêtes féroces dont ils doivent être la » pâture, quand ils seront anéantis par la faim. »

Frappées de cet anathème, les victimes passèrent le restant du jour et la nuit entière exposées aux injures de l'air, en faisant retentir les rochers de Liboôvo de leurs plaintes. Quelques femmes expirèrent dans les douleurs de l'enfantement ; des enfants périrent de froid et d'inanition. Tous auraient succombé, si le satrape, moins dénaturé que sa sœur, n'eût révoqué la sentence de cette créature impie, en décidant que les débris de la population de Cardiki seraient vendus pour être dispersés dans des lieux éloignés.

Il ordonna, après avoir fait dépouiller les morts, qu'on formât plusieurs trains composés de cadavres des Cardikiotes, afin que, entraînés par le Celydnus dans le lit alors écumant de l'Aous, ce spectacle glaçât d'épouvante les peuples de la Iapourie, depuis Tébélen jusqu'à Apollonie, où ce fleuve verse ses eaux dans l'Adriatique[1]. Il décréta ensuite qu'un marbre transmettrait à la postérité le souvenir de l'accomplissement des volontés suprêmes de sa mère ! Ainsi, les voyageurs qui parcourent la vallée de Drynopolis ne manquent plus de visiter le kan de Vouvali, voisin de Chendrya, ils lisent, sur un cippe élevé au milieu des ossements amoncelés des Cardikiotes, l'inscription suivante écrite en lettres d'or, dans les langues turque et grecque, qui indique le nombre de morts privés de funérailles, avec les dates de l'année et du mois où se passa le tragique événement que je viens de raconter[2].

Ali-pacha, après avoir assouvi sa vengeance, prit la route de Tébélen, où il arriva assez à temps pour faire saisir douze Cardikiotes, établis dans cette ville, qu'il fit égorger sur le tombeau de sa mère.

[1] C'est à présent qu'Ali-pacha étant mieux connu dans l'Europe, je me suis hasardé de publier plusieurs particularités, que j'avais omises dans sa biographie, en craignant alors d'être taxé de ressentiments contre sa personne.

[2] Voici la traduction de cette inscription qui a été mise en vers par les rapsodes épirotes :

De la part du très-formidable Ali-pacha à ses voisins.

Moi, vizir Ali-pacha, quand je me rappelle le grand massacre arrivé ici j'en suis affligé. Qu'une pareille catastrophe puisse jamais ne se renouveler ! Je recommande pour cela à mes voisins de n'offenser jamais ma famille, et d'être soumis à mes volontés, s'ils veulent vivre heureux ! Ceux qui obéiront, et me seront affectionnés peuvent compter qu'ils vivront en paix.

Cette extermination (des Cardikiotes) a eu lieu en mil huit cent douze, le 15 mars (v. st.) jour de vendredi après le *delino* (ou troisième prière), le soleil étant au moment de se coucher.

Après avoir assisté en personne à leur supplice et placé des gardes sur le bord du fleuve, afin qu'on l'avertît de l'arrivée des trains de cadavres, il se retira dans l'intérieur de son vaste palais. Il voulut qu'on y célébrât une fête, à laquelle il présida, en faisant chanter les ministres de ses plaisirs, et en prescrivant à ses saltimbanques d'exécuter des danses, dans lesquelles on insulta, par d'horribles bouffonneries, au souvenir de ceux dont le sang fumait encore. Les acclamations d'une foule d'esclaves et de prostitués étaient un nouvel aliment pour ses fureurs; il se repaissait de ce spectacle, qu'il savoura jusqu'à une heure fort avancée dans la nuit.

Quelle nuit, après quarante-huit heures passées dans l'ivresse du carnage, pouvait lui rendre le calme? Les vapeurs du sang avaient échauffé sa tête, et une sombre mélancolie succéda bientôt au délire de ses esprits. Il tomba dans une profonde tristesse; il révoqua la consigne donnée aux sentinelles placées au bord de l'Aous pour l'avertir quand on verrait approcher les trains de cadavres; il s'agitait, il sanglotait, il n'avait plus personne à égorger, il lançait des imprécations étouffées, il ne pouvait dormir, lorsqu'une idée, à laquelle il s'arrête, le frappe. Il pense (je tiens cette révélation de ses secrétaires Colovos, Manthos et Costas, que je puis maintenant nommer), que les otages de Cardiki, détenus au monastère de Sotiras, dans l'île du lac de Janina, sont peut-être plus tranquilles que lui... *Ils reposent*, s'écrie-t-il; *eh bien! qu'ils ne se réveillent que pour descendre dans la nuit éternelle*, 'σ τα καταχθόνια! Il appelle aussitôt un de ses grammatistes, auquel il dicte leur arrêt de mort, et, par une sorte de débauche de sang, il comprend les beys d'Avlone dans l'ordre fatal qu'il lance. *qu'ils périssent*, ajouta-t-il, *et que ne puis-je!...* Il s'arrêta, et on comprit qu'il voulait désigner le beau-père de ses fils.

Pendant ce temps que l'absence du sommeil lui permit de consacrer tout entier au crime, le vizir Ali dépêcha un courrier à son fils Véli-pacha, pour l'engager à faire exterminer les habitants de Cardiki attachés à son service [1], et il expédia des circulaires partout où il se trouvait des hommes nés dans cette ville [2], afin de les faire périr. Il retrouva ainsi la gaieté en se repaissant de l'idée d'exterminer jus-

[1] Véli-pacha refusa d'obtempérer aux ordres de son père, et, pour pallier son refus, il se contenta de licencier les Cardikiotes qui étaient à son service.

[2] Il écrivit à Méhémet Ali, pacha d'Égypte, pour le prier de seconder ses fureurs; mais celui-ci refusa de tremper ses mains dans le sang des proscrits.

qu'au dernier des citoyens de l'Abantide, et le jour naissant le vit occupé à dresser la liste de proscription de ceux qui avaient trahi Ibrahim-pacha, contre lequel sa bouche n'avait osé articuler l'arrêt fatal resté suspendu au bord de ses lèvres.

Dès que l'ordre du tyran, adressé à Mouctar-pacha, fut parvenu à ce stupide enfant du meurtre, les supplices des otages et des beys d'Avlone, qui avaient trompé le vizir Ibrahim, commencèrent à Janina. Démir Dost, et soixante et dix beys ou barons, passèrent successivement par la main des bourreaux, qui épuisèrent sur eux tous les raffinements de la cruauté. Comme on employait, avant de les faire mourir, le moyen des tortures, afin de leur faire révéler les trésors qu'ils possédaient et le nom de leurs débiteurs, la marche des supplices fut lente et sinistre. Chaque jour révélait au peuple effrayé les crimes de la nuit qui l'avait précédé. Le lac rejetait les cadavres de personnes inconnues; on trouvait, sur les routes, des troncs sans tête, dévorés par les chiens; on voyait, dans plusieurs endroits, des trous nouvellement recomblés, et la consternation était générale. On tremblait de se parler dans les rues; on évitait de se saluer, craignant que de simples politesses ne fussent prises pour des signes d'intelligences secrètes; des marques de compassion ou de larmes auraient été un délit capital, et tous les yeux étaient secs. Les marchés publics étaient déserts; on ne se rendait plus aux églises, et les mosquées étaient abandonnées. Des patrouilles nombreuses parcouraient les rues; des délateurs travestis épiaient les moindres discours; l'espionnage était établi dans les tavernes, et le soupçon planait sur toutes les têtes qui étaient aussitôt frappées qu'accusées. On n'osait tenir de feux allumés chez soi, dès que le soleil était couché; et on appréhendait, même en famille, de se livrer aux épanchements de la confiance, persuadé que, sous un gouvernement immoral, les pierres mêmes des prisons ont de l'écho.

Je m'étais rendu au sérail le matin qui suivit la dernière nuit des supplices, car les œuvres de mort du despotisme ne s'accomplissent jamais que dans les ténèbres. Mouctar-pacha, qui gouvernait pendant l'absence de son père, me reçut d'un air égaré; ceux dont il était entouré semblaient frappés d'épouvante. Après les saluts d'usage, je m'aperçus que le moment n'était pas propice pour parler d'affaires; le pacha ne me répondait que par monosyllabes; ma présence le gênait. Il était distrait, inquiet, lorsque deux bohémiens, sales et

hideux, se présentèrent en rampant, à la porte du conseil. Il sourit convulsivement en leur demandant si tout était fini. « Oui, sei-» gneur. — Ont-ils beaucoup pleuré ? — Beaucoup. — Comme vous » voilà faits ! — Ils avaient tant de sang... » Je m'esquivai pour ne pas entendre davantage.

Je vis, au retour de son expédition, le vizir Ali qui, feignant d'ignorer ce qu'il m'avait dit au moment de son départ, débita devant ses conseillers une apologie fastidieuse de sa conduite, afin de m'ôter l'envie de confondre sa duplicité. Reprenant ensuite le cours de ses vengeances, il ne tarda pas à frapper Moustapha, pacha de Delvino, sur la nouvelle que la Porte venait, quoique prisonnier, de le réintégrer dans son emploi. Il le condamna à périr de faim dans sa prison, et cet infortuné eut le sort d'Ugolin. On le trouva adossé contre un mur, les mains appuyées sur ses genoux, tel qu'un homme paisiblement plongé dans un sommeil profond. Le tyran n'osa cependant attenter aux jours d'Ibrahim-pacha, qu'un ordre du sultan lui ordonnait d'*élargir et de remettre en liberté*. Il se contenta de faire disparaître ce vieillard et son fils, qu'il renferma dans les cachots les plus inaccessibles de son palais.

Ce dernier forfait portait la désolation dans l'âme de ses deux filles, épouses de Mouctar et Véli-pacha ; mais leurs larmes ne purent engager les deux pachas à faire une démarche honorable, quoique probablement inutile, pour changer le sort de leur beau-père. La voix seule d'un derviche osa s'élever en faveur de la vertu, et annoncer les malheurs destinés à fondre sur la tête du satrape. Ce philosophe, le cheik Jousouf, vénéré des mahométans à cause de l'austérité de ses mœurs, aussi peu inquiet des menaces du tyran que de la terreur de son nom, monte, sans se faire annoncer, au palais. Les gardes se lèvent à son aspect, les portes s'ouvrent ; le satrape quitte son sofa pour s'avancer au-devant de celui que le respect précède, et auquel il fait signe de s'asseoir, sans qu'il veuille prendre place à ses côtés.

Ali, tremblant, le conjure en vain de s'asseoir sur le divan ; il est frappé du calme du derviche et comme ébloui de l'éclat qui semble jaillir de ses yeux. Le criminel est en présence de son juge, qui lui reproche le sang répandu, ses attentats contre l'humanité, et les malheurs du vizir Ibrahim, regardé comme le plus vertueux des Islamites. Il tonne contre les déprédations du tyran : « Les biens que le

» vulgaire envie prouvent bien, dit-il, le cas qu'on en doit faire, » puisque le sort les prodigue à un homme tel que toi. Je ne foule » pas un pan de tapis, je ne vois pas un meuble qui ne soit arrosé des » larmes des malheureux. Ce sofa où tu m'invites à m'asseoir est » trempé de sang ; il fume de celui de tes propres frères, que ta mère » assassina aux jours de leur enfance. Ces glaives suspendus aux » parois de tes salons se sont émoussés sur les crânes des Souliotes et » des Acrocérauniens, dont notre religion nous commandait de » plaindre les erreurs, tant qu'ils se tenaient dans les bornes de la » soumission. J'aperçois d'ici le tombeau d'Éminé, épouse vertueuse » dont tu fus le meurtrier. Mes regards se reposent, au delà, sur ce » lac, dans lequel tu fis précipiter dix-sept mères de famille (plus » chastes que la bouche qui prononça leur arrêt) [1], et qui dévore » chaque jour, comme les enfers destinés à t'engloutir, les victimes » de tes fureurs insensées. La fille de Bélial, ta coupable sœur, » t'encourageant au crime, a profané nos lois les plus sacrées, en » arrachant le voile aux mahométanes de Cardiki. Elle a déchiré, » tu frémis ! elle a déchiré le sein d'une de ses femmes [2] pour en » arracher un fruit innocent, parce qu'il avait pour père un proscrit. » Malheureux, souffre la vérité ! Dans la ville, hors de la ville, au » sein des montagnes, tout parle de tes forfaits ; tu ne peux faire un » pas sans marcher sur le tombeau de quelque être créé à l'image de » l'Éternel, qui t'accuse de son trépas. Tu vis environné de pompes, » de luxe, de lubriques adulateurs, et le temps, qui marque les » enfants d'Adam du sceau ineffaçable des années, ne t'a pas encore » averti que tu étais mortel, et que tu devais un jour... — Arrête, » mon père, s'écrie le vizir en sanglotant ; tu viens de prononcer » le nom d'Éminé [3] : ne m'accable pas du poids de ta malédiction [4]. »

[1] Les paroles textuelles du cheik Jousouf, en parlant de la noyade des femmes, furent les suivantes : *Castiora erant muliebria earum, quam os liguriens tuum.*

[2] Ce fut avec un rasoir, et de ses propres mains, que Chaïnitza ouvrit les flancs d'une des femmes attachées à son service, qu'elle croyait enceinte d'un Cardikiote auquel elle était mariée.

[3] C'était là sa véritable furie, comme l'ombre d'Agrippine était celle de Néron : *Sæpè confessus exagitari se maternâ specie, verberibus furiarum ac tædis ardentibus.* Suet. in Nerone.

[4] Le cheik Jousouf, natif de Janina, âgé de soixante et dix ans (en 1815), est un de ces ascétiques qui mêlent aux austérités, toujours agréables au vulgaire, une raison droite et sévère. Content d'une natte de paille, d'un morceau de pain et d'un vase rempli d'eau, il passe sa vie à prier et à faire des aumônes. Il se croirait souillé, s'il

Le cheik, sans lui répondre, sort de ses appartements, et, secouant la poussière de ses pieds contre le palais, retourne vers sa cellule, sans espérer d'avoir changé le cœur d'Ali, mais satisfait d'avoir rendu hommage à la justice divine, devant celui qu'elle devait punir de ses forfaits.

approchait d'un chrétien, s'il buvait de l'eau de son puits, s'il mangeait des aliments qu'il a préparés, et s'il lui donnait le salut de paix. Mais s'il est fanatique, il est également incapable de persécuter ceux qui ne partagent pas sa croyance. Informé que son père, mort depuis plus de quarante ans, avait fait tort de cinq cents francs à un Grec, il fit rechercher la famille de cet homme, à laquelle il rendit le capital et les intérêts de la somme dont on l'avait privée, dans la personne de son chef. Aussi juste que charitable, il ne fait l'aumône que de ses deniers, et sans distinction de secte. Il a refusé dans tous les temps les dons que le vizir voulait faire passer par ses mains, pour être distribués aux pauvres, en disant qu'avant de faire des aumônes, Ali-pacha devait satisfaire à la justice divine et humaine, en rendant le bien d'autrui.

CHAPITRE VI.

Corruption de l'Épire. — Campagne de Russie. — Paix entre cette puissance et la Turquie.—Différends, survenus entre le satrape et le consul de France, terminés. — Assassinat du major Andruzzi. — Prise de Moscou. — Parti que le consul en tire pour sauver la famille du major. — Moustaï, pacha de Scodra, épouse la fille aînée de Véli. — Noces. — Saturnales. — Terreur subite d'Ali, causée par l'assassinat manqué de Pachô-bey. — Inceste du satrape avec sa belle-fille Zobéide. — Demi-confidence de ce crime, faite dans son embarras. — Exil d'Ali. — Lettre du duc de Bassano. — Discussion plus que politique entre le tyran et le consul de France.

Le méchant qui persiste dans le crime parce qu'il s'y plaît ne peut regretter la vertu : elle est sans charmes pour son cœur dépravé. Cependant un secret instinct lui crie que sa plus cruelle punition sera de déplorer le malheur de l'avoir abandonnée. Ali n'avait plus affaire à ces fiers mahométans qui juraient autrefois par l'unité de Dieu, ni à ces chrétiens vaincus, mais fermes dans la foi, qu'un parjure effrayait plus que la mort. Tout était perdu sous ce rapport en Épire, comme dans les pays où la religion, ayant consumé sa force dans les petites choses, n'en a plus pour les grandes. Des cérémonies, des rites, en remplaçant les devoirs les plus essentiels de l'homme, avaient affaibli les remords et la conscience qui les donne. On peut tout oser avec un peuple superstitieux. Nous avons vu le satrape entouré de derviches, lorsqu'il était en proie aux maladies, se recommander alors aux prières des chrétiens ; et parmi cette foule de lâches attachés au culte du Christ et de Mahomet, qui adressaient des vœux au ciel pour celui que la foudre aurait dû écraser, un seul homme austère osant se lever pour lui reprocher en face les crimes de sa vie..... mais à peine le cheik Jousouf fut-il rentré dans sa cellule, que le tyran, qui avait redouté sa présence, passa de la consternation où il l'avait laissé dans l'habitude de ses occupations et de ses déréglements.

L'année 1812, qui vit éclater la dernière lutte entre la France et la Russie, avait accéléré les négociations entamées à Bukarest. Démé-

trius Morousi, qui était investi de pleins pouvoirs, séduit par l'espoir d'être nommé hospodar, tout en faisant céder à la Russie, dont il était la créature, la partie de la Moldavie située entre le Dniester et le Pruth, conserva au sultan, Jassi et la Valachie entière [1]. Dès lors la Porte Ottomane ne songea plus qu'à observer une stricte neutralité entre les puissances chrétiennes, résolue d'attendre les événements, pour savoir, non le parti qu'elle embrasserait, mais l'attitude qu'elle devrait tenir au milieu des grands événements qui s'annonçaient. Elle avait été informée des menaces de l'empereur Napoléon contre le vizir de Janina ; elle condescendit à lui donner quelques-unes de ces satisfactions évasives, en usage dans la diplomatie de Péra, où l'on crie victoire quand on n'est pas battu.

Au moment où le midi de l'Europe, conduit par Napoléon, s'ébranlait pour marcher contre la Russie, un kodja-khian de la Porte Ottomane, nommé Gélal-effendi, chargé de mettre un frein aux scandales d'Ali-pacha, arriva à Janina. C'était l'espèce de moyen terme qu'on avait cru devoir prendre, pour ne pas éprouver un déni complet de justice, depuis que la guerre contre les Moscovites était résolue. Ainsi le consul se félicita de n'avoir pas ouvert un foyer de calamités dans la Grèce, en rompant intempestivement l'état de paix existant entre la France et la Turquie. Le kodja-khian était porteur de quarante-deux firmans énonçant une foule de griefs susceptibles de faire connaître aux moins clairvoyants la félonie du satrape, ses liaisons de tous les temps avec les ennemis de l'État, et le fond de sa politique. Des conférences s'ouvrirent ; le consul obtint, selon l'usage, satisfaction pour des affaires de peu d'importance, tandis qu'on remettait sans cesse à lui faire droit, relativement à la violence du pavillon sous lequel Ali avait enlevé le major Andruzzi, son fils et son neveu. On objectait que ces trois militaires étant nés dans l'Acro-

[1] La Russie conclut de cette façon un traité plus qu'avantageux, vu la position critique dans laquelle elle se trouvait. Il n'est pas douteux que si D. Morousi avait insisté sur la restitution intégrale des deux principautés, elle aurait été consentie par les plénipotentiaires russes. La complaisance du prince grec était si évidente, que ses reconnaissants amis lui conseillèrent de se réfugier en Russie. Il hésitait, lorsque rassuré par les promesses de Galib-effendi, son conégociateur, il se détermina à rentrer sur le territoire ottoman. A peine arrivé à Choumlé, sur la rive droite du Danube, Morousi fut massacré à l'entrée de la tente du grand vizir, qui envoya sa tête à Constantinople, où on l'exposa à la porte du sérail avec celle de son frère Panagioti, injustement accusé de complicité dans sa trahison envers le sultan.

céraune, la Porte, et par conséquent son vizir, ne pouvait jamais perdre à leur égard le droit de souveraineté. La question de naturalisation ni celle de violence ne pouvant prévaloir contre ce dogme, celui qui voulait à tout prix sauver trois chrétiens consentit, afin de ménager la suprématie ottomane, qu'il était en droit de décliner, à ce qu'on laissât évader Andruzzi des prisons. Ce biais politique fut suggéré par le kodja-khian de la Porte, avec promesse qu'aussitôt après l'élargissement du major, on rendrait les deux autres captifs. Cette bizarre capitulation de l'orgueil prouvait que le cabinet ottoman, comme tous les gouvernements théocratiques, ne fait jamais de concession sur ce qu'il nomme ses droits; mais combien on était éloigné de prévoir la trame déloyale que le crime préparait à la faveur d'une vaine concession !

Toutes les négociations étaient terminées après six semaines de colloques argutieux, lorsqu'on fut informé que le major Andruzzi avait été trouvé assassiné en dehors de sa prison, sous les fenêtres d'une chambre réservée aux détenus de distinction, c'est-à-dire à ceux qui payent largement les geôliers. Dix minutes après, on apprend qu'on portait son cadavre au cimetière; et mon frère, courant aussitôt à une galerie qui donnait sur la rue, voit passer ces restes dégouttants de sang.... Nous demeurons anéantis.... puis, en nous interrogeant mutuellement, nous nous demandons si ce crime est l'ouvrage du vizir, et nous décidons de feindre d'ignorer une atrocité qui se passe sous nos yeux.

Mille pensées se présentent à notre imagination : serions-nous à la veille d'une guerre avec la Turquie? Nos armées auraient-elles éprouvé quelque désastre en Russie? Nous nous perdions en conjectures, lorsqu'à midi un courrier du gouvernement nous apporta avec la nouvelle de la victoire de Borodino, celle de l'entrée de Napoléon dans Moscou. Ali-pacha venait de recevoir les détails officiels des mêmes événements; il m'invite à monter au sérail, et mon frère s'y rend à ma place. Le criminel le comble de caresses; il veut entendre de sa bouche *le récit des hauts faits de nos armées*, qu'il écoutat d'un air préocupé, en essayant de trouver moyen d'interrompre la narration.

« Voilà d'admirables choses... Tu ne sais rien de plus? — Rien.
» — Et dans la ville, que dit-on? — Je l'ignore. — C'est possible :
» cependant, quoi! rien? — Mais... — Dis. — Eh bien! on pré-

» tend que le major Andruzzi est mort.—Oui ; est-ce tout ? — Non ;
» et qu'il a été assassiné. — Par qui ton frère croit-il que ce coup a
» été fait ? — Par votre ordre, vizir. — Hélas ! il n'a que trop rai-
» son de l'imaginer. Tout dépose contre ma fortune *(bakti)* ! An-
» druzzi était mon prisonnier, j'avais juré de le relâcher, il se tue.
» —Vous ne l'avez pas fait périr ? — Il est naturel, mon fils, de pré-
» sumer le contraire ; mais Allah que j'atteste, et mon belouk-bachi
» Tahir savent que sa mort n'est pas mon ouvrage. Ce que j'affirme
» n'est point une lâche dénégation. Si j'étais coupable, je ne crain-
» drais pas de le confesser (ὁμολογεῖν) ; on ne me ferait pas, tu le
» sais, pour cela mon procès à Constantinople ; mais je souhaite qu'on
» sache la vérité, car je tiens à ton estime... Je suffoque de colère,
» en pensant qu'on m'a ravi l'occasion de remplir un engagement
» auquel le consul avait consenti avec tant de délicatesse, pour mé-
» nager les préjugés de ces *grosses têtes* (κιόνδρα κεφάλια) de Constanti-
» nople, qui croient toujours à leurs *vieux us* (παλαιὰ ἔδατια) de pré-
» éminence politique [1]. »

En achevant ces mots, des larmes mouillaient les yeux du satrape, qui, saisissant une des mains de mon frère, le conjura de lui prêter attention. Il lui raconta « que deux Chimariotes, apostés à son
» insu, afin de favoriser l'évasion du major Andruzzi, lui avaient
» procuré une scie avec laquelle il avait coupé les barreaux en bois
» de la fenêtre de sa prison ; qu'après cette opération, le prisonnier
» ayant voulu descendre au moyen d'une corde, elle s'était rompue,
» et qu'il s'était fracassé la tête contre un tas de pierres, sur lequel il
» était tombé. Au bruit de sa chute, une patrouille, qui était accou-
» rue, avait poursuivi les fauteurs de l'enlèvement du détenu, sans
» réussir à les arrêter. » — Le vizir termina son apologie, en chargeant mon frère de m'engager à me rendre auprès de lui pour entendre sa justification, afin qu'il ne me restât aucun doute à cet égard.

Mon frère m'ayant fait part de son entretien avec Ali-pacha me parut douter de son innocence. Jamais explication plus franche ne lui avait été donnée : « Le vizir est désolé de la mort d'Andruzzi ; il

[1] J'ai intercalé ici les propres paroles en grec dont Ali-pacha se servit dans son discours artificieux, pour montrer la tournure de son esprit, et le mépris constant qu'il eut toujours pour la *Sublime Porte*, qu'il surnommait par dérision Χαμηλὴ πόρτα, *la Basse Porte.*

» fera pendre, si tu l'exiges, les geôliers ; il veut absolument te voir ; » son effroi est extrême, tâche de le rassurer. » Dans une autre occasion, j'aurais refusé toute entrevue, parce que la prétendue contrition ainsi que l'épouvante du satrape étaient pour moi la démonstration complète de sa culpabilité.

Il était trois heures de relevée lorsque je me rendis au sérail : le vizir venait de faire sa *sieste* accoutumée. Je l'aborde, on sert les pipes ; les pages présentent le café, et il fait bientôt signe à ses courtisans de se retirer. Je le remercie de la communication amicale qu'il avait faite à mon frère au sujet de la mort d'Andruzzi. — « Eh » bien ! mon fils, tu vois qu'il ne faut pas toujours juger un homme » sur sa réputation, et j'espère que dans la circonstance actuelle tu » t'empresseras de me justifier auprès de ton ambassadeur. — Une » justification ! elle ne peut venir que de votre part, et c'est à vous » qu'il appartient d'éloigner jusqu'à l'idée du soupçon d'un malheur » que nous sommes réduits à déplorer. — Comment cela ? — La » chose est simple. Étranger comme vous l'êtes à la mort du major » Andruzzi, élargissez son fils et son neveu qui sont encore en prison ; » remettez-les en mes mains, et alors chacun croira à votre inno- » cence, sans que vous ayez besoin d'apologie. » A ces mots un nuage se répandit sur les traits du tyran. — « Mais mon pouvoir » sera compromis, et on pensera dans le public que j'ai peut-être » cédé à... — Ali-pacha aurait cédé à quelque considération ? Ne » me faites pas dire le mot, on le connaît trop bien pour avoir de » son caractère une opinion pareille. N'êtes-vous pas toujours le » vieux lion qui disait : *C'est moi qui suis la Grèce !* Je voudrais, » afin de rehausser encore votre puissance, que vous me remissiez les » prisonniers, au milieu de votre conseil et à la face des Albanais » tremblants devant vous. »

Il fit un sourire gracieux. — « *Langue dorée* (χρυσῆ γλῶσσα), me » sujets me croient plus qu'un homme, et je dois toujours craindre » de briser le talisman : pour toi, tu me connais. — Eh bien ! évi- » tons, si vous le désirez, jusqu'à l'ombre d'une satisfaction que vous » auriez l'air de m'accorder. Rendez-moi les malheureux que je ré- » clame, et que cela se fasse aussi secrètement que vous le souhaitez. » — Fort bien : demain. — Non, aujourd'hui. — Mais il est trop » tard. — C'est précisément pour cela. Ordonnez d'abord qu'on me » donne des chevaux de poste. J'ai un courrier chez moi, auquel

» vous adjoindrez un soldat de votre police, et ils partiront cette » nuit. — J'y consens.—A quelle heure? — A deux heures de nuit » mon belouk-bachi conduira chez toi le neveu d'Andruzzi, tandis » qu'un de tes janissaires viendra recevoir son fils à une des portes » de mon palais. Cet arrangement te convient-il? » Je fis un signe de remercîment, et nous nous séparâmes.

Les muezzins annonçaient par leurs chants le coucher du soleil, quand je rentrai au consulat; et, une heure et demie après, les Turcs, ayant vaqué à la dernière prière légale, tous les bruits de la ville cessèrent. Agité d'une vive inquiétude, je racontais à mon frère de quelle manière j'avais enlacé le tyran, sans me flatter de l'avoir trompé : car il appréciait aussi bien que moi la valeur des moyens que j'avais employés pour arriver à mon but. Déjà le temps nous semblait plus long qu'à l'ordinaire; nous craignions qu'il ne trahît sa parole, lorsque le marteau de la porte de notre demeure frappe. On ouvre; nous entendons des pas, et bientôt le belouk-bachi Tahir suivi de deux soldats, escortant un homme noir comme les cachots enfumés d'où l'on venait de l'exhumer, entra dans la chancellerie. — *Voilà le prisonnier; payez-nous son écrou.* — Je leur jette quelques pièces d'or, et ils se retirent.

« Où suis-je? s'écria le malheureux en se précipitant à nos pieds; » le ciel m'aurait-il épargné! Ah! mes libérateurs, je vous dois la » vie, mais par quelles angoisses ai-je passé! » Nous l'engageâmes à nous raconter ce qui était arrivé.

« Au moment, dit-il, où la caverne se ferme sur les prisonniers » du château du lac, on m'a appelé, et j'ai pensé que c'était pour me » faire subir le sort de mon oncle. Je me suis recommandé à Dieu, » j'ai demandé pardon à mes compagnons de captivité, en les conju- » rant de m'assister par leurs prières au moment redoutable de » l'agonie. Un prêtre, enchaîné près de moi, m'a ouvert les portes » du ciel, en m'accordant l'absolution de mes fautes et en me re- » commandant aux anges du Seigneur. Les prisonniers m'ont donné » le baiser de paix, en me saluant du nom de martyr. J'ai suivi ceux » que je croyais être mes bourreaux. Je n'entendais plus rien, je ne » me suis pas même aperçu que j'entrais au consulat de France, et » je croirais volontiers encore que ce qui se passe est un songe. »

Rassure-toi, Natché, tu es libre, et ton cousin, le jeune Nestor, va nous être rendu : je l'attends. « Le fils d'Andruzzi! Il vit? O mon Dieu,

» soyez béni, ce cher enfant me reste. — Mais parle-nous de la fin
» tragique de ton oncle. — Les geôliers sont-ils partis? — Oui. —
» Je l'avais oublié; mais vos domestiques pourraient m'entendre? —
» Non. — Terre de malédiction, les murs de nos cachots avaient des
» oreilles, ils révélaient nos plus secrètes paroles... Mon oncle a péri
» victime du plus lâche des assassinats! Hier, on nous avait conduits
» enchaînés aux travaux publics, lorsqu'un soldat de Tahir vint or-
» donner au major de le suivre. On lui ôta ses fers, et on le recon-
» duisuit à sa prison, où je rentrai avec la chiourme, à la fin du jour.
» J'appris des geôliers, qu'on avait fait monter mon oncle dans un
» étage supérieur. Je ne savais que penser de cette disposition, quand
» vers le milieu de la nuit nous fûmes réveillés par les cris d'un
» homme qui semblait lutter contre des assassins, en poussant de
» grands cris. Je prête l'oreille, et je reconnais la voix du major. Je
» me mis en prière... Le bruit cessa, et une secrète horreur fit dresser
» mes cheveux!... Le lendemain au matin, je n'ai que trop connu
» l'étendue de mon malheur. J'ai su, qu'après avoir longtemps ré-
» sisté, la victime avait été abattue à coups de barre de fer; qu'on
» lui avait brisé la tête, et qu'ensuite on avait précipité son cadavre
» dans la rue. Voilà la vérité, et ce meurtre n'est plus un secret pour
» aucun des prisonniers. — Qu'il en soit un ici. Ton neveu va pa-
» raître; je lui dirai, et tu attesteras, que son père, qu'il ne man-
» quera pas de me demander, est parti pour Corfou. Retire-toi, je te
» ferai appeler quand il en sera temps; prends garde de laisser soup-
» çonner la révélation que tu viens de me faire. »

Nous tenions un des prisonniers, mais le fils d'Andruzzi, qu'Ali-pacha avait placé au nombre de ses pages, ne paraissait pas. Le janissaire que j'avais envoyé pour le recevoir était en retard, et deux domestiques, expédiés pour savoir ce qui se passait au sérail, n'avaient pu y pénétrer; on n'y apercevait plus ni feux, ni lumières. Déjà l'horloge de la ville avait sonné la quatrième heure de la nuit, nous attendions... lorsqu'une lanterne sourde, éclairant tout à coup ma galerie, me montra le fils d'Andruzzi, conduit par mon janissaire. —
« *Silence! ainsi le veut le vizir; voilà Nestor: il faut partir.* — Entre,
» mon fils, ne crains rien, tu es libre. — Et mon père est-il libre
» aussi? — Tu le rejoindras. — Il n'est pas ici? — Non. — Il est
» donc mort? — Rassure-toi, il t'a précédé, tu le reverras. — Le
» monstre l'a assassiné? » Et en vociférant, l'enfant arrachait sa

longue chevelure blonde ; puis, arrêtant fixement ses regards sur mon frère : « Je vous ai vu, monsieur, à Chimarra dans la maison de mon » père ; il vous aimait tant !... Ne me trompez pas, l'a-t-on égorgé ? » — Il faut partir, Nestor ; les moments sont comptés ; ton cousin » est ici.—Mon cousin !—Tu vas le voir c'est lui qui te conduira à » Corfou. »

Il serait impossible de décrire la scène qui se passa entre le fils d'Andruzzi et son cousin. Le fatal secret fut découvert. Le jeune homme resta immobile, les larmes qui coulaient de ses yeux s'arrêtèrent, et après une longue pause, il dit tranquillement : *Mon cœur ne m'avait pas trompé. Je vivrai pour consoler ma mère, partons au plus tôt. Vierge couronnée, ayez pitié de mon pauvre père ! Partons, partons* ; *la cause du malheur est celle de Dieu, il nous protégera !*

J'acheminai les prisonniers sous la conduite du courrier français, que je prévins de faire diligence en prenant les sentiers les moins fréquentés. Ils partirent environnés du silence et des ombres d'une nuit pluvieuse ; j'écoutai aussi longtemps qu'il me fut possible les pas des chevaux, et après m'être assuré qu'ils avaient franchi les postes avancés qui veillaient alors jour et nuit autour de Janina, je levai les mains en répétant cette phrase sortie de la bouche de l'enfant : *La cause du malheur est celle de Dieu, puisse-t-il protéger l'innocence !*

La ville de Janina venait d'apprendre ce dernier attentat de son vizir avec une crainte tempérée par le plaisir de savoir le fils et le neveu d'Andruzzi arrachés à sa fureur, lorsqu'aux rugissements du tigre altéré de sang succédèrent des chants d'allégresse et d'hymen. Ils annonçaient le mariage de Moustaï, vizir de Scodra, avec la fille aînée de Véli-pacha, qu'on avait surnommée et que son oncle Mouctar aimait à appeler *la princesse d'Aulide*, à cause que sa dot se composait de plusieurs villages situés dans cette contrée féconde en souvenirs mythologiques. Les saturnales qu'on célèbre dans ces occasions commencèrent aussitôt, car les préparatifs en avaient été ordonnés avec autant de secret que ceux des conspirations que le satrape ourdissait pour se défaire de ses ennemis. L'enceinte de la ville fut soudainement remplie d'une population étrangère, et huit jours après la proclamation des fêtes nuptiales, on vit danser sur les tombeaux, encore teints du sang des beys de la Chaonie et du Musaché, les beys de la Macédoine et de la Thessalie.

Ces derniers, qui connaissaient l'état de mésintelligence existant

entre le satrape et son fils Véli, leur vizir, étaient venus à ces noces, armés en guerre, et accompagnés d'escortes nombreuses, qu'ils gardèrent, au sein même de la ville où ils étaient conviés au plaisir. Cependant tout annonçait la joie bruyante d'un peuple esclave qui s'étourdit pour ne pas entendre le bruit de ses chaînes. Les rues, les bazars et les places publiques étaient encombrés de bohémiens accourus par hordes du fond de la Romélie. On ne rencontrait sur les routes que des paysans, guidés par leurs prêtres, qui conduisaient à la cour du vizir des béliers avec les cornes enlacées de feuilles de papier doré, et des troupeaux entiers dont on avait teint les toisons en rouge. Un étranger qui serait entré alors à Janina aurait pensé que les siècles entrevus et chantés par les poëtes commençaient dans la Grèce devenue libre et heureuse.

C'était la Grèce esclave qui délirait devant un barbare. Les évêques, les abbés, le clergé et les notables, étaient contraints de s'enivrer, et de prostituer leur caractère, pour complaire à celui qui ne croyait être honoré que lorsqu'il avilissait les hommes. On se relayait jour et nuit pour soutenir la durée des bacchanales. Les feux, les cris de joie, les bruits des instruments de musique, les sauts des funambules, les combats des bêtes féroces, les joutes du dgérid se succédaient sans aucune interruption. Les broches auxquelles rôtissaient des moutons, des chèvres et des boucs entiers, étaient en permanence sur les places, pour satisfaire une tourbe affamée de vagabonds, et des flots de vin coulaient aux tables dressées dans les cours du palais. Des piquets de soldats arrachaient les artisans de leurs boutiques, et les forçaient, à coups de fouet, de se rendre au sérail, pour prendre part à l'allégresse publique; tandis que les bandes de bohémiens et de bohémiennes impudiques forçaient les portes des particuliers sous prétexte *qu'ils devaient les divertir par ordre du vizir*, et volaient effrontément tout ce qui tombait sous leur main.

Le vizir se réjouissait d'un spectacle qui offrait des scènes si révoltantes, que les anciens coryphées des Lupercales auraient rougi de l'état d'abrutissement où la licence porta la populace. Mais ce qui le flattait surtout, c'était de pouvoir satisfaire son avidité, car tout convié devait déposer un cadeau sur le seuil de la porte vizirielle de son altesse. Y manquer, aurait été encourir sa disgrâce; et quatre secrétaires, inquisiteurs de la tyrannie, étaient assis aux portes du sérail pour demander énigmatiquement des présents, qu'ils enregistraient avec le plus grand soin.

Enfin, le dix-neuvième jour des orgies fut consacré au grand *ziaphet* ou festin, auquel Ali-pacha parut dans toute sa pompe, entouré de ses *esclaves nobles*, titre aussi ancien que le despotisme dans l'Orient, pour désigner la haute domesticité qui environne ses souverains [1]. Il prit place au-dessus de plus de quinze cents conviés qui remplissaient les galeries et la place de son château du lac. Il promenait ses regards sur cette foule asservie, lorsqu'une dépêche, non moins fatale que la main invisible qui apparut à Balthazar, au milieu de son banquet royal, vint troubler les plaisirs du tyran. Il l'ouvre, il apprend que, de six sicaires qu'il avait envoyés à Larisse pour assassiner Pachô-bey, cinq d'entre eux, après avoir manqué leur coup, avaient été saisis et pendus aux fourches patibulaires.

Un trouble involontaire le saisit; vainement il essayait de faire bonne contenance. Il souriait, mais ses yeux étaient rouges de colère, et un pressentiment sinistre le tourmentait. Il se retira en faisant annoncer, par un de ses hérauts, *qu'on continuât à s'amuser;* et le retour de la vingtième aurore qui éclairait les débauches, vit arriver dans la plaine de Janina le parrain de la couronne, envoyé par Moustaï, vizir des Scodriens, pour recevoir l'épouse destinée à régner dans son harem.

Jousouf, bey des Dibres, vieil ennemi d'Ali-pacha, qui était ce *parrain de la couronne*, avait dressé ses tentes au pied du Tomoros de Dodone, où il s'était campé avec un escadron de huit cents cavaliers guègues, et, quelques instances qu'on lui fît, il ne voulut jamais consentir à entrer en ville. On refusa au vieil Ibrahim la consolation d'embrasser et de bénir sa petite-fille, qui était depuis longtemps ravie à sa tendresse. Les pleurs de Zobéide, sa mère; les instances de son oncle, Mouctar-pacha; les prières de la jeune Aïsché, modèle de douceur et de beauté, ne purent obtenir cette grâce du tyran qui avait disposé de sa main, sans demander le consentement de son père et de sa mère: clause sacrée, même dans la religion mahométane [2].

[1] Cette locution se trouve dans tous les écrivains de l'antiquité. « Alexandre étant » au lit de la mort, dit l'Écriture, appela ses *esclaves nobles* qui avaient été nourris » avec lui dès son enfance, et leur partagea son empire. » (Machab., lib. I, ch. 1.) Il ne les regardait que comme ses premiers esclaves, et ils ne différaient des véritables que par le privilége de manger quelquefois à sa table, et de n'être fustigés que de sa main royale. (Voyez Diod. Sicul., lib. XVII, § 65. Quint-Curt., lib. VIII, ch. 6; lib. X, ch. 8.)

[2] Voyez Code civil des Turcs, ch. 5, des mariages contractés au nom d'un

Aussi, les noces qui se célébraient dans les appartements des femmes furent-elles plus tristes que celles du château n'étaient bruyantes, et le départ de la jeune épouse fut marqué par les larmes et les sanglots de Mouctar, qui prévoyait sans doute les malheurs dont elle était menacée. Zobéide tomba privée de sentiment en recevant les adieux, les derniers adieux, hélas! d'une fille chérie, mais bien moins infortunée que sa mère, à qui la nature venait de révéler un secret plus affreux que la mort.

Zobéide était enceinte des œuvres d'Ali-pacha, son beau-père. Souillée, sans cesser d'être vertueuse, puisque le coupable avait engourdi ses sens au moyen d'un breuvage soporifique, la victime de sa lubricité ne connut le crime dont elle était innocente, que par les signes d'un état qui fit le bonheur de sa vie quand elle possédait son époux. Des demi-confidences de la part des femmes que le tyran avait menacées de la mort si elles ne favorisaient pas ses désirs, quelques souvenirs confus, ne lui permirent plus de douter qu'elle portait dans son sein le fruit de l'inceste. Qu'on juge du désespoir d'une femme qui idolâtrait celui auquel elle avait donné plusieurs gages de son amour! Mais à qui recourir dans son malheur? Ce ne pouvait être qu'à l'auteur de son opprobre. Elle lui écrivit, en l'invitant à se rendre au harem, lieu impénétrable à tout autre qu'à celui qui l'avait pollué; car Ali seul avait le droit de voir et de surveiller les femmes de ses fils: le législateur n'ayant pas supposé qu'il pût jamais exister rien de criminel entre un père et ses enfants. Le satrape ayant déféré aux instances de sa bru, elle tombe à ses genoux, qu'elle embrasse; il mêle ses larmes aux siennes, il confesse son forfait, l'engage au silence, en promettant d'effacer les suites de son attentat, sans que la plus innocente et la plus infortunée des créatures puisse le faire renoncer à l'idée d'étouffer un inceste par un attentat non moins affreux.

Il n'y a point de secret chez un despote, parce que ceux qui l'entourent épient ses mouvements et sont en état habituel de conspiration contre son autorité. Pachô-bey, toujours aux aguets, ne tarda pas à être informé de ce qui s'était passé entre le vizir Ali et Zobéide. Ne calculant que ses ressentiments, il dépassa les bornes légitimes de la vengeance, en informant Véli-pacha d'un événement qui devait

tiers par abus ou par fraude, *nikiali ul fousouly*. Dhosson. P. BB. édit. in-fol., tome III.

faire le tourment de son existence. Celui-ci remercia son indiscret ami ; ils jurèrent ensemble de punir l'auteur commun de leurs infortunes, et dès lors commença une lutte qui ne pouvait finir que par des forfaits.

On a vu, par ce que j'ai dit précédemment, qu'Ali-pacha n'était pas un homme à se laisser devancer dans la carrière des attentats. Les noces venaient de finir aussi brusquement qu'elles avaient commencé ; il était près de minuit, et je me trouvais au sérail, quand l'émissaire d'Ali, qui s'était échappé sain et sauf de Larisse, se présenta. Tout le monde s'enfuit à son aspect, et le satrape m'ayant prié de rester, j'entendis sortir de sa bouche, agitée par un mouvement convulsif, ce rugissement : *Il ne m'échappera pas.*

Je savais de quoi il s'agissait, sans connaître le fond de l'intrigue, et jamais il n'avait été plus essentiel de paraître tout ignorer. Il était dangereux de rester, il y avait de l'inconséquence à sortir dans un moment pareil, car on a toujours remarqué qu'à la cour d'un despote il faut attendre la fin d'une explication avant de s'éloigner. Il ne comprit point mon embarras, et quelques faux-fuyants qu'il prît pour marquer son trouble en me parlant en termes généraux de l'ingratitude de ses enfants, lui laissèrent juger, par mes réponses, que j'étais loin de pénétrer son secret. Ce qui acheva probablement de le convaincre fut de lui témoigner, *que je gémissais d'une division qui semblait ne plus permettre de rapprochement entre lui et son fils Véli-pacha.* — *Cela se passera,* dit-il ; et nous nous ajournâmes au lendemain pour une des entrevues les plus orageuses de ma carrière diplomatique.

On était alors dans les nuits d'hiver de l'année 1812, et les ombres, toujours favorables aux méchants, couvrirent de leur voile la noyade des odalisques qui avaient été complices de l'inceste du vizir. J'ai su depuis qu'il n'avait attendu que mon départ du palais, pour présider à cette exécution. Quelque temps après, l'attentat tout entier fut consommé par le ministère d'une de ces infâmes Thessaliennes, qui possèdent un secret que l'enfer seul pouvait inventer, pour attaquer la génération humaine jusque dans sa source. Il écrivit ensuite à son fils qu'il l'autorisait à envoyer chercher Zobéide, ainsi que deux de ses enfants retenus jusqu'alors en otage, et que l'innocence de celle qu'il chérissait confondrait le délateur qui avait osé faire planer sur sa tête le plus injurieux des soupçons.

Pachô-bey, élevé à l'école d'Ali-pacha, n'avait pas attendu cette explication pour demander à son cauteleux ami la permission de résilier sa charge de selictar, et il partit sans différer pour se rendre dans l'île de Négrepont.

Les lettres de Wilna, qui m'étaient adressées par le duc de Bassano, m'avaient prévenu, dès l'ouverture de la campagne, que j'allais être spécialement en butte à de nouveaux assauts, et que les intrigues, dont Janina était le foyer, prendraient une intensité extraordinaire. On m'avertissait d'être en garde, que le salut de l'armée de Corfou reposait en grande partie sur ma sollicitude. On me tenait le même langage de Constantinople, où la fatale nouvelle de l'assassinat d'Andruzzi ne fut pas plutôt connue, que notre ambassadeur fulmina contre son meurtrier, en remettant une note officielle à la Porte Ottomane.

A la suite de cette démarche, des reproches menaçants, accompagnés de l'ordre de se rendre en exil à Tébélen, avaient été adressés à Ali-pacha, et c'était à ce sujet que nous devions avoir notre conférence du lendemain. Resté sur la brèche, éloigné de mon frère, que j'avais envoyé auprès du général Donzelot, pour savoir ce qui se passait dans le nord de l'Europe, je me tins prêt au combat avec plus de calme que le tyran auquel je devais résister en face.

Dès le point du jour les cahouas du vizir étaient à ma porte pour m'inviter à monter au palais de Litharitza, où le vizir, qui n'avait pas dormi de la nuit, me donnait rendez-vous; je ne me fis pas attendre [1].

« Tu fus toujours mon ennemi, me dit Ali sans préambule, dès » que son monde se fut éloigné : écoute, et sois enfin satisfait. De » toutes les promesses qui m'ont été faites au nom de ton empereur, » aucune n'a été remplie. Corfou, les îles Ioniennes, Parga, m'avaient » été montrées en espérance, et rien ne m'a été accordé. Comme tu » as toujours prétendu que ces sortes d'engagements n'étaient pas » venus à ta connaissance, j'ai lieu de penser que tu as été le prin- » cipal obstacle à l'accomplissement de mes désirs. Je ne veux citer » qu'une preuve. N'est-ce pas toi qui as fait arrêter à Trieste des

[1] J'abrége ce long entretien, en le réduisant aux termes les plus simples. Il n'y a rien que de vrai; et ceux qui m'ont vu sur le terrain, ainsi que les ministres et les ambassadeurs témoins de ma carrière, savent que je n'ai pas dit la moitié des dangers que j'ai courus, et que je n'ai jamais supposé de ces vains discours qui sont des moyens surannés en histoire.

» présents considérables que Napoléon m'envoyait, en écrivant *que* » *c'était du bien perdu, si on me donnait quelque chose?* Ce n'est pas » tout ; non content d'avoir fait repousser mes agents à Tilsitt, à » Venise et à Paris, tu me poursuis maintenant devant le divan, où » ton ministre m'accuse du meurtre d'Andruzzi, lorsque je t'ai si » loyalement rendu son fils et son neveu. Eh bien! apprends tout; » pour prix des services rendus à ton pays, on m'ordonne, d'après » tes plaintes réitérées, de quitter Janina et de me rendre à Tébélen » pour y finir mes jours. Commande maintenant ici : es-tu content?»

« S'il m'était permis de répondre au vizir Ali-pacha..., repartis-je » avec calme.— Parle.— Je lui dirais qu'il a raison de penser que je » n'ai jamais eu connaissance qu'on lui eût promis les îles Ioniennes, » parce que, n'étant pas souverain, il ne peut posséder ni acquérir à » titre de rétrocession spéciale, un pays quelconque, sans s'élever au » rang de ses maîtres, et encourir le reproche de félonie, même par » une adjonction au territoire ottoman, faite en son nom privé. » Quant à Parga, que ton altesse ne cesse de réclamer, en considé- » rant de quelle manière tu en uses avec les chrétiens de Prévésa, » je lui dirai que, si une pareille concession était en mon pouvoir, » j'aimerais mieux mourir que d'y donner mon assentiment; cela soit » dit pour toujours. Quant aux présents que ton altesse regrette, je » conviens qu'en voyant les Anglais aborder à Prévésa avec des vais- » seaux chargés d'artillerie et de munitions de guerre, j'ai eu une trop » haute idée de ton importance pour avoir l'air de la disputer à nos » ennemis par une sorte d'enchère mercantile indigne de la France » et de toi. » Il sourit. « J'espère donc que tu apprécieras ma » délicatesse. Tu me pardonneras sans doute également d'avoir » éloigné, des antichambres de nos ministres, des gens tirés de la » fange, que tu transformais en ambassadeurs. Ce n'est plus qu'à ton » sublime empereur qu'il appartient d'opérer de pareilles métamor- » phoses, en faisant d'un *baltadgi* ou d'un *caracouloudgi* [1] un ministre » plénipotentiaire, pour représenter ce *distributeur des couronnes.* » Permets-moi maintenant...— Dis, dis, s'écria le vizir en riant aux

[1] Baltadgi, fendeur de bois. Ce fut un homme de cette classe, attaché au service du sérail, qu'on envoya comme ambassadeur à la cour de Louis XV. Les *caracouloudgis,* ou *marmitons,* sont de bas officiers du corps des janissaires. En général l'orgueil mahométan ne députe guère auprès des puissances chrétiennes que des gens qu'il dédaigne, et encore croit-il compromettre sa suprématie.

» éclats. — Permets-moi, sans t'irriter, de t'adresser quelques re-
» proches. En quoi t'ai-je jamais manqué pour me croire assez stupide,
» que d'avoir ajouté foi au récit fabuleux de la mort d'Andruzzi, que
» tu composas avec tant d'adresse? Penses-tu que j'en ignore les
» tristes détails, quand toute la ville gémit sur les excès auxquels un
» génie ennemi de ta prospérité te pousse? Je l'ai plus à cœur que
» toi, cette prospérité, en t'arrachant des malheureux qui n'ont pas
» plutôt cessé de vivre, que tu regrettes de les avoir immolés. Re-
» mercie-moi d'avoir sauvé le fils et le neveu de celui que tu avais fait
» périr, et n'oublie jamais que ta puissance a ses bornes, car si tu peux
» tuer, il est au-dessus de tous tes moyens de rendre la vie même
» à un oiseau[1]. Enfin, souviens-toi que nous vivons dans un temps
» où les hommes ont assez de discernement pour savoir être mé-
» contents, et qu'un pouvoir absolu, quel qu'il soit, ayant pour terme
» la durée de la force, son action ne peut être que passagère. Voilà
» ce que j'avais à répliquer au vizir Ali-pacha; qu'il me soit mainte-
» nant permis de traiter d'homme à homme avec Ali Tébélen. »

Je déplorai la fausse position dans laquelle nous nous trouvions respectivement, en protestant du regret que j'avais de le voir réduit à quitter un poste conquis par son courage. Je l'engageai à se résigner aux ordres du sultan. « Ma Porte Ottomane sera toujours
» ici, poursuivis-je; reviens bientôt, et puisses-tu, mieux éclairé sur
» tes véritables intérêts ainsi que sur ceux de tes enfants, ne jamais
» oublier que le prince le plus puissant est celui qui sait le mieux
» tempérer son autorité par la modération! » Nous nous quittâmes, et, dans la nuit, le vizir prit la route d'Argyro-Castron, d'où il ne serait jamais sorti sans les événements qui ne tardèrent pas à changer la face de l'Europe.

[1] Je rappelais ainsi un fait dont j'avais été témoin. *Sais-tu bien*, disait devant moi Ali à un pauvre religieux nommé Deli-Caloïeros, *que je puis te tuer! — Et après cela?* — Le satrape, bas en se tournant vers moi : *Après cela? il a raison, je ne peux rien.—Tiens, prends*, ajouta-t-il, en lui donnant quelque argent, *et sauve-toi.*

CHAPITRE VII.

Nouveaux dangers du consul de France. — Ali revient de son exil; — fait assassiner Jousouf, bey des Dibres.— Empoisonnement d'Aïsché, épouse de Moustaï-pacha. — Réduction des Serviens. — Lettre de Khalet-effendi au vizir Ali.—Ses projets nouveaux contre Parga. — Discussion violente à ce sujet. — Expédient employé pour déjouer cette entreprise. — Les troupes du satrape attaquent Parga; — sont mises en déroute. —Fuite de son escadrille. — Mort de six grenadiers français et de deux religieuses. — Allégresse du tyran changée en fureur. — Conduite honorable de M. G. Foresti, résident de S. M. B. — Stratagème employé pour rendre le colonel Nicole suspect aux Parguinotes. — Intelligences de ceux-ci avec les Anglais; —se livrent à eux; —en reçoivent le pavillon de S. M. B. qu'ils arborent. — Retour d'Ali à Janina.—Discours remarquable qu'il tient au consul de France. — Réponse.

L'Angleterre avait à cette époque pour résident à la cour du vizir Ali-pacha M. George Foresti, qui ne vit pas plutôt Ali-pacha dans la disgrâce, qu'il se rendit à Argyro-Castron. Ce n'était pas pour consoler celui qu'il n'avait jamais estimé, mais afin de l'éclairer de ses conseils, et surtout de surveiller la perfidie de ses desseins.

La mésaventure du tyran n'avait pu être longtemps secrète. On se demandait comment il avait cédé, lorsque le tragique vingt-neuvième bulletin de la grande armée répandit dans la Grèce la nouvelle des désastres de Napoléon. On ne mit plus en doute à Janina que le consul français allait périr victime des ressentiments d'Ali-pacha, et un de ses secrétaires, Colovos, lui conseilla de s'éloigner. « Je l'ai entendu, » lui dit-il, « et vous ne pouvez imaginer quel sort épouvantable il » vous réserve; fuyez, il en est temps encore; fuyez au nom de » Dieu! — Il est trop tard, » repartit le consul, « il a intérêt à me » ménager. » Et il ne voulut pas s'expliquer plus positivement. Un billet écrit en italien, l'avertissait qu'un assassin était attaché à ses pas. Il n'en connaissait point l'écriture; mais céder au danger! cette idée était loin de sa pensée. Il attendit donc les événements avec autant de tranquillité qu'on peut en conserver dans un grand péril, convaincu qu'Ali, qui commit rarement un crime contraire à ses

intérêts, ne se perdrait que par l'abus de ses prospérités ; il devait tomber de plus haut.

Le rebelle, frappé de l'anathème civil, fut à peine informé de nos revers, qu'il revint à Janina. A son attitude, on aurait imaginé qu'il avait aussi triomphé de ces armées vaincues par le climat, qui seul pouvait renverser tant de héros ; et il insulta lâchement aux mânes de nos légions sacrifiées à l'inclémence des saisons ; car l'honneur français était intact au milieu de nos désastres. Je m'abstins d'aller visiter le tyran, et mon frère, qui venait de me rejoindre, tempéra son arrogance, en lui apprenant que, loin de le redouter, le général Donzelot se glorifiait de donner asile aux familles partriciennes de l'Épire, qu'il avait proscrites. Cette réponse énergique à une extradition que le tyran sollicitait, le détermina à envahir la partie occidentale de la basse Albanie. Ainsi, dès l'ouverture du printemps, il acheva la conquête de la Thesprotie, en s'emparant de la ville de Margariti ; et à l'exception de Parga, il fut maître absolu de l'Épire, qu'il avait désolée.

Des ruines, tels sont les monuments de la tyrannie ; et le satrape, guidé par une furie vengeresse, allait bientôt ajouter aux tombeaux élevés autour de lui, celui de la jeune Aïsché, sa petite-fille, qu'il venait à peine de couronner du bandeau nuptial. Désespéré de n'avoir pu attirer dans ses filets Jousouf, bey des Dibres, que son influence, plus encore que son courage, lui rendait redoutable, il résolut de le faire assassiner. La chose était difficile ; car tout homme puissant était sans cesse alors en réserve contre ses embûches, et il fallait des moyens nouveaux pour parvenir à ses fins. Mais que ne peut pas le génie du crime ? Janina était rempli d'aventuriers ; et un de ces scélérats repoussés de la société, qui trouvent toujours accès chez les princes auxquels ils ressemblent, avait offert de lui vendre le secret de la poudre fulminante. Ce brûlot portatif, plus meurtrier que le poignard, et surtout plus commode pour commettre des assassinats, fut reçu avec empressement par Ali-pacha. On en fit l'essai en sa présence, sur un pauvre religieux de l'ordre de Saint-Basile, qu'il tenait depuis longtemps en prison pour le forcer à une simonie sacrilége ; et l'expérience ayant répondu à ses désirs, il résolut d'en faire l'application. Il se hâta d'expédier, par un Grec qui ne s'en doutait nullement, un prétendu firman scellé suivant l'usage dans un étui cylindrique, à Jousouf-bey, qui en l'ouvrant eut le bras emporté

par l'explosion de la poudre fulminante, et mourut de sa blessure après avoir fait écrire à Moustaï, pacha de Scodra, de se tenir sur ses gardes.

Sa lettre arriva à ce vizir au moment où une pareille machine infernale venait de lui être adressée sous le couvert de sa jeune épouse. Le paquet fut saisi, et la belle-mère d'Aïsché, femme jalouse et cruelle, dénonçant aussitôt la plus innocente des créatures, qu'elle accusait d'un crime que ses vertus auraient seules démenti, un poison violent coula dans les veines de celle qu'on ne daigna ni interroger, ni mettre en présence de son juge. Ainsi la fille de Véli et de Zobéide, enceinte de six mois, mourut pour expier l'attentat de son aïeul, qui éprouva plus de chagrin d'avoir échoué dans son entreprise, que du sacrifice de la jeune et douce Aïsché.

Les régions sauvages de la *Guégaria*, épouvantées du meurtre de Jousouf-bey, tremblaient devant Ali Tébélen ; et la Thesprotie, réunie à ses domaines, ne lui montrait plus dans le lointain que Parga, resté étranger à sa domination. Ce promontoire, sur lequel s'élevaient les autels du vrai Dieu, entourés d'une population de quatre mille chrétiens paisibles, était pour le tyran le rocher de Sisyphe. Son aspect faisait le tourment de son existence, lorsque la révolte d'Agia, bourgade limitrophe, qui demanda à faire cause commune avec les Parguinotes, porta sa colère au plus haut degré d'exaspération. Aussitôt le cri de guerre retentit au sérail, et sans les victoires de Lutzen et de Bautzen, il est probable que les hostilités allaient éclater dans un pays où l'on s'était appliqué à maintenir une neutralité parfaite. Le consul de France eut le bonheur inespéré de faire évoquer à Constantinople la connaissance d'une affaire que l'épée seule pouvait plus tard décider, et l'année 1813 se termina sous ces auspices.

La Porte, accoutumée à dissimuler, crut devoir garder le silence, en se référant à une plus simple information, parce que les affaires de la Servie appelaient alors son attention.

Le traité de Bukarest avait garanti l'oubli du passé aux Serviens, que la Russie avait soutenus pendant douze ans contre ce qu'elle appelait alors l'*autorité illégitime* du sultan, et qu'elle abandonnait au moment où ils n'étaient plus utiles à sa politique, en leur recommandant de se soumettre à sa hautesse. Des cœurs ulcérés ne se calment pas avec des manifestes. Comme on vit qu'il fallait plus que des firmans pour faire rentrer les descendants des Daces dans l'o-

béissance, le divan jugea convenable d'appuyer ses raisons du concours de la force armée. Le soin de réduire Czerni George fut en conséquence confié à Khourchid-pacha, qu'on faisait reparaître en scène toutes les fois qu'on avait quelque entreprise difficile à terminer. Son ennemi Khalet-effendi, qui avait été longtemps stipendié par Ali-pacha, avait cru se venger de Khourchid [1], en le forçant à faire attaquer les Serviens; mais les événements ne répondirent pas à ses vœux.

Le vieil ennemi de la race tébélénienne, Khourchid, bien convaincu qu'il ne tirerait de Constantinople que des embarras, songea à se créer des ressources particulières. Il appela en conséquence autour de lui les timariots et les spahis de la Turquie d'Europe. Content de ces milices, qu'il sut plier à une discipline sévère, et des secours tirés de la Bosnie, qui se leva en masse à ses ordres, il ne voulut pas qu'Ali-pacha ni aucun de ses fils fussent conviés à l'honneur d'une expédition qu'il eut la gloire de terminer, avec une étonnante rapidité, par l'entremise de son lieutenant général Redget aga [2].

C'est pour la première fois que j'ai nommé Khalet-effendi, courtisan délié du sultan, qu'on verra figurer dans la suite de cette histoire, au milieu de la commotion qui ébranla l'empire ottoman. Il mandait à Ali de surveiller les desseins des Français, et de profiter des circonstances, pour tenter un coup de main contre Parga, en le prévenant d'agir de manière à pouvoir être désavoué sans se compromettre, s'il échouait dans son entreprise.

Dès ce moment les vociférations, signe ordinaire de l'impuissance, cessèrent, et on s'aperçut bientôt des préparatifs d'une expédition extraordinaire. Pendant les mois de janvier et de février, les routes furent couvertes de troupes qui arrivaient à Janina, et on dut à

[1] Khourchid avait été nommé grand vizir après le traité de Bukarest en 1812.

[2] Belgrade, Schabatz, et toutes les principales forteresses de la Servie se rendirent à Redget aga. Sept mille hommes, qui défendaient le camp de Negotin, furent tués ou pris, et leur commandant Velko resta au nombre des morts. Les troupes placées vis-à-vis du vieux Orsova se retirèrent dans l'île de Borechs, où elles furent passées au fil de l'épée. Lonitza, Kladova, Persa Palanka furent dévastés par les Turcs. Ce qui échappa de Serviens se retira dans les montagnes. Czerni George s'enfuit en Russie, obtint le grade de général, l'ordre de Sainte-Anne, et fut pendu quelque temps après avec ses décorations. Telle fut l'issue d'une insurrection provoquée et alimentée par le cabinet de Pétersbourg. Le grand vizir Khourchid, plus humain, employa ensuite les voies de douceur pour ramener ce qui restait de Serviens dans leurs foyers.

l'indiscrétion de Mouctar-pacha d'être prévenu des desseins de son père. On entrait dans le mois de mars, quand le vizir, levant le masque, appela le consul de France au sérail, pour lui notifier qu'il allait porter du côté de Parga un corps d'armée de cinq à six mille Albanais, commandé par ses lieutenants Hagos Muhardar et Omer Brionès, qui seraient subordonnés à son fils Mouctar. A cette déclaration, le consul demanda au vizir ce qu'il prétendait en dirigeant des troupes vers cette frontière? « M'emparer d'Agia, combattre ses » habitants rebelles, et les poursuivre jusque dans Parga, s'ils s'y » réfugient! — Les choses étant ainsi, reprit celui-ci, mon rôle de » négociateur finit, et je vous prie de me donner des passe-ports » pour sortir à l'instant de l'Épire. » Déjà le consul se levait pour sortir, lorsque Ali le retint, en le saisissant avec force par le bras: « Suis-je votre prisonnier? — Non, écoute... Je suis informé que » les Parguinotes traitent dans ce moment, pour livrer leur ville aux » Anglais, tandis qu'ils négocient auprès du général Donzelot, afin » d'en obtenir de l'argent et des munitions. Juge et prononce si tu » peux me laisser prévenir dans l'occupation d'une place cédée à la » Porte par un traité, et qui doit faire partie de mes domaines. Mes » troupes partent cette nuit; elles s'abstiendront de toute hostilité; » mais si l'œuvre de la trahison s'accomplit, je les placerai de ma» nière à gagner les Anglais de vitesse. »

Dans toute autre circonstance, le consul aurait répliqué au vizir que son stratagème serait considéré comme un acte d'hostilité; mais il feignit de se payer de ses raisons. Fronçant alors le sourcil, Ali lui demanda une lettre pour le commandant de Parga Hadgi Nicole, colonel des chasseurs d'Orient [1], afin de l'engager à remettre la place; et, lui ayant répondu qu'il ne pouvait le faire, il changea brusquement de batterie. Il proposa d'envoyer à Corfou un négociateur, chargé de porter au général Donzelot des propositions tendantes à lui demander la remise immédiate de Parga aux conditions les plus avantageuses, et les plus honorables pour nos armes. Le consul saisit avec empressement cette idée, qui lui parut offrir le seul moyen de sauver

[1] Nicole, surnommé Hadgi, à cause qu'il avait fait le pèlerinage de Jérusalem, natif de Tchesmé, dans l'Asie mineure, s'était illustré au service des beys d'Égypte, et depuis sous les drapeaux français. La vie de cet homme, mort à Marseille en 1816, fournirait une histoire très-intéressante, si on parvenait à retrouver les mémoires qu'il avait dictés à un officier général de notre armée d'Orient.

une population chrétienne, qu'il avait protégée depuis tant d'années au péril de sa vie. Le commissaire du vizir qui devait se rendre à Corfou fut laissé à son choix, et on présume bien qu'il désigna un homme digne de sa confiance : ce fut George Tourtouri de Calarités, dont on peut maintenant prononcer le nom, pour reposer l'attention du lecteur sur une des créatures les plus vertueuses de l'Épire. Il fut convenu qu'on lui donnerait une lettre d'introduction auprès du général, et que Colovos, drogman du vizir, se rendrait à l'instant chez le consul, pour se concerter sur sa rédaction. Ali parut enchanté de cette déférence, et promit de ne rien entreprendre avant d'avoir une réponse de Corfou.

Colovos, après avoir reçu les dernières instructions du pacha, n'eut pas plutôt rejoint le consul, qu'il lui confia que l'intention positive de son maître était d'attaquer Parga, de risquer un coup de main contre cette ville, et il finit en conjurant le consul d'aviser aux moyens de déjouer ses projets. Tourtouri, pénétré du même désir, prit Dieu à témoin qu'il avertirait le général Donzelot des desseins perfides du satrape, et qu'il emploierait tout pour faire échouer la négociation dont il le chargeait. On convint qu'il fallait d'abord donner avis au colonel Hadgi Nicole de la marche de l'ennemi. Mais quels moyens employer? Le consul était cerné dans sa maison par les agents de la police du pacha, et personne n'osait en sortir ni y entrer sans se rendre suspect. Une lettre pouvait être interceptée, et alors elle compromettait le but qu'on se proposait. On était réduit aux expédients quand Tourtouri se souvint d'un vieillard qui l'avait servi dans des moments difficiles, et il se chargea de l'expédier du lieu de son domicile. On lui remit un billet sur lequel était écrite la simple annonce du danger ; et il fut convenu que cette dépêche laconique serait cachée dans les vêtements du messager, auquel on sut donner un zèle intéressé.

Colovos et Tourtouri assurèrent au consul la vérité de ce que lui avait dit le pacha au sujet des négociations des Parguinotes avec les Anglais. *C'est nous autres Grecs*, dit le premier en riant, *qui leur avons suggéré cette idée !* Pour se justifier, il me raconta que la marche des événements permettant de croire que Corfou allait échapper aux Français, les Grecs avaient dû songer aux intérêts de la dernière peuplade chrétienne libre de l'Épire. On avait la parole de M. Foresti, résident de S. M. B., qui était parti pour se rendre auprès du général Campbell à Zante, afin de négocier cette affaire ; et si le vizir ne réus-

sissait pas, les Anglais occuperaient Parga aussitôt après sa défaite!.... *Mais*, ajouta Colovos, *tremblez pour vos jours s'il triomphe; car c'est dans la victoire que les lâches sont à craindre.*

Le consul apprit à son réveil le départ du vizir pour Prévésa, et celui de son fils Mouctar qui avait pris la direction de Paramythia, en même temps que l'arrestation de cinq jeunes Parguinotes, qui avaient des demi-pensions au collége de Janina. Croyant alors qu'on allait peut-être commettre contre lui quelques violences, il mit ses chiffres ainsi que ses papiers les plus précieux en lieu de sûreté; paya les gages à ses domestiques, le salaire aux janissaires; et, pour savoir s'il était encore libre, il envoya demander des chevaux de poste à Tahir belouk-bachi. Celui-ci répondit qu'il n'en avait pas de disponibles, ce qui était croyable, et qu'il conseillait au consul de rester tranquillement chez lui, *sans sortir*. Cet avis ne lui en disait que trop, et sa situation aurait été accablante, s'il n'avait eu alors la compagnie de MM. Smart Hughes [1] et Townley Parker.

Quoique en guerre avec la Grande-Bretagne, le consul général de France avait toujours accueilli avec cordialité les voyageurs anglais. Il jouissait de l'avantage de rencontrer dans ceux qui se trouvaient alors à Janina deux étrangers auxquels il put confier son cruel embarras. Ils l'entendirent; et, pour la première fois de sa vie, il souhaita de voir le pavillon britannique remplacer celui de France sur une place menacée par la férocité d'Ali-pacha. Sans doute que la perte de ce poste, jointe à l'occupation récente de Paxos par les Anglais, allait gêner les approvisionnements de Corfou; mais cette considération cédait devant l'intérêt plus puissant de l'humanité. Il semblait démontré qu'une fois Parga occupé par les Anglais, jamais la croix ne ferait place au croissant, et que les destinées d'Albion, aussi durables que son empire maritime, seraient désormais celles des Parguinotes.

Tandis qu'on se repaissait de ces espérances, les hordes d'Ali-pacha commandées par des chefs obscurs, qu'il aurait volontiers sacrifiés si la France s'était trouvée en mesure d'exiger un jour des réparations, franchissaient les sommets des monts Vigla et Alecci qui commandent l'entrée du défilé septentrional de Parga. Mouctar-pacha s'était arrêté à Paramythia [2]; Omer Brionès et Hagos Muhardar, auxquels il avait

[1] Auteur d'un excellent voyage dans la Grèce, publié à Londres en 1820.

[2] A dix-huit milles de Parga.

remis le commandement des troupes, avec l'injonction de s'arrêter en deçà de la frontière, avaient lancé ces bandes qui dénoncèrent les hostilités en poussant des hurlements et en faisant retentir les échos d'une bruyante fusillade. Elles venaient de s'emparer d'Agia, où elles n'avaient trouvé que quelques vieillards à égorger. Elles étaient altérées de carnage; l'aspect du territoire chrétien redoublait la soif du sang qu'elles éprouvaient. Elles dépassent la limite sur laquelle était bâtie l'église de la Vierge de Zaglianitza. Elles arrivent, ayant en tête deux cent cinquante cavaliers, au poste de Saint-Triphon, où trente soldats français les arrêtent, en jetant par terre une foule de barbares. Les cavaliers, qui se poussent dans une descente rapide, roulent bientôt sur les cadavres amoncelés au fond de l'étroit sentier par lequel ils débouchaient au galop; l'infanterie se mêle avec les chevaux, le commandement n'est plus entendu, et la déroute commence. Nos braves, qui n'avaient perdu que deux de leurs camarades, élèvent leurs shakos sur la pointe de leurs baïonnettes. Les cris, longtemps inséparables, de *France* et de *victoire*, se faisaient entendre, lorsqu'un signal parti de l'acropole de Parga les avertit de se replier sous le canon de ses remparts. On avait aperçu une nuée de Turcs descendant des hauteurs de Rapéza, qui manœuvraient pour les envelopper.

A cette vue, la bande schype qui fuyait reprend courage. Les cris de Allah, de Mahomet et de mort aux infidèles retentissent, et, transportés de fureur, les barbares pénètrent dans les rues de Parga. Soudain le canon du château tonne, les soldats et les habitants se retranchent dans les maisons; huit cents Parguinotes embusqués vers le défilé du mont Pézovolos qui conduit à Moûri, rétrogradant brusquement contre l'ennemi, se répandent en tirailleurs sur son flanc gauche, et commencent un combat meurtrier. Français, Grecs, vieillards, femmes, enfants, rivalisent de courage et d'audace. Du fond des bosquets d'orangers, où l'œil des Turcs ne peut les découvrir, et des jardins ombragés de cédrats enlacés de guirlandes de roses et de jasmins, partent mille et mille coups de fusil, qui portent la destruction parmi les Turcs. Une fumée épaisse, d'où jaillit la mort, enveloppe les voûtes de verdure naguère asile de la paix, lorsque nos grenadiers, descendus de l'acropole, attaquent l'ennemi en front. Le bruit des tambours, du canon et de la mousqueterie achève la défaite des mahométans. Ils se débandent, ils abandonnent sur le

terrain quatre bim-bachis[1] avec un grand nombre de morts et de blessés. Ils fuient, en emportant pour trophées les têtes de quatre filles du Seigneur, et de six grenadiers français, chargés de la garde du monastère de Notre-Dame des Blaquernes, où ces religieuses, immolées au pied de l'autel, mêlèrent leur sang à celui de leurs défenseurs.

Palmes du martyre et de la gloire, croissez sur le cap Chéladi, ombragez le tombeau des pieuses colombes de la sainte Sion, et de six guerriers, enfants de l'opulente Normandie, que leurs familles ne reverront jamais[2]. Étrangers, qui visiterez ces plages, donnez une larme à la mémoire des braves; ils sont morts loin de leur patrie.

Les mahométans, consternés de leur défaite, fuyaient à travers les vallées de la Thesprotie, tandis qu'un autre combat s'engageait à l'orient de Parga. L'escadrille d'Ali-pacha, sortie du golfe Ambracique, s'approchait pour prendre part au carnage; car l'ordre du tyran portait que les habitants au-dessus de douze ans, ainsi que la garnison, fussent passés au fil de l'épée. Quelques volées, tirées des batteries de la Madona Analipsis, îlot qui défend les approches de la place et de son principal mouillage, suffirent pour éloigner les barbares. Une barque montée par des Paxinotes, peuplade la plus timide de l'archipel Ionien, s'étant mise à leur poursuite, l'amiral du vizir, Athanase Macrys, fut tué d'un coup de fusil sur son banc de quart. D'autres embarcations mettaient à la voile, encouragées par cet exemple; mais la frégate anglaise, *la Havannah*, qui croisait au large, ne permit pas aux chrétiens de s'aventurer en pleine mer : les cris de victoire retentirent dans Parga.

Ils retentissaient presque en même temps à Prévésa, où se trouvait Ali-pacha. Un courrier, expédié au commencement de l'action, lui avait apporté des oranges cueillies dans les vergers de Parga; et il lui donna sa bourse remplie d'or pour prix de cette bonne nouvelle, en faisant annoncer la gloire de ses armes. Les cris d'allégresse redoublèrent à l'arrivée d'un second messager lorsque avec [illegible] un mouvement rétrograde d'une de ses bandes, on lui [illegible] des deux soldats français tués au poste de Saint-Tryphon [illegible] nonçant que ses troupes avaient pénétré dans les [illegible] de Parga.

[1] Bim-bachi, commandant de mille hommes.

[2] Ils étaient tous natifs du département de l'Eure.

Sans attendre d'autre avis, Ali monte dans sa calèche, en prenant la voie romaine qui conduit à Nicopolis. Jamais Auguste ne fut aussi superbe après la bataille d'Actium, qui mit en ses mains le sceptre du monde, qu'Ali Tébélen dans sa marche rapide vers la cité de la victoire. Il détachait courriers sur courriers à ses généraux pour leur mander d'épargner les femmes et les filles de Parga, qu'il destinait aux délices de son harem, et surtout de ne rien laisser distraire des armes et du butin, lorsque arrivé aux arènes de Nicopolis, un troisième Tatare lui apprend la déroute de son armée. Un voile de douleur se répand sur ses traits, et ses lèvres tremblantes ont peine à articuler l'ordre de rebrousser chemin vers Prévésa. Les chevaux se précipitent aussitôt sous le fouet du cocher, et, rentré dans son palais, le tyran, déçu de son espoir, éclate en sanglots. Il se roule en mugissant sur son sofa, sans qu'aucun des siens ose prendre la parole pour lui adresser des consolations. Parga, nom fatal, est le premier qu'il prononce en le mêlant à des imprécations. Il demande s'il est bien vrai que ses troupes ont été battues. *Que votre malheur*, répondent ses pages en s'inclinant, *retombe sur nous*. On essayait de le tenir dans l'incertitude, lorsqu'il aperçoit sa flottille doublant la pointe du Pantocrator, pour rentrer dans le golfe Ambracique. Elle mouille au pied du sérail; on hèle la barque commandante, et le son du porte-voix lui annonce la mort de son *navarque* Athanase Macrys.... Et Parga? *Vivez : que Dieu vous accorde de longues années, seigneur; les Parguinotes ont échappé aux coups de votre altesse.* Sa tête retombe sur sa poitrine : *Kismet idgel gueldy, le destin le veut*, dit-il en soupirant, *ces revers étaient écrits de toute éternité sur les tables de lumière*[1].

Cette réflexion ayant rendu le calme à ses esprits, il fait inviter à une conférence M. Foresti, résident de S. M. B., qui l'avait devancé de quelques jours à Prévésa. Il lui raconte ce qui vient de se passer : il le conjure d'intervenir dans le danger imminent où il se trouve : il le prie en fondant en larmes d'engager les Anglais *à assister leur vieux ami, le bon serviteur de leur roi*, dans une seconde entreprise contre Parga, qu'il veut tenir à hommage du souverain de la Grande-Bretagne. Il sera à jamais le plus humble de ses esclaves, si on le met à l'abri du courroux des Français, qu'il vient de s'attirer en leur dé-

[1] Les musulmans prétendent que tout ce qui doit arriver est écrit sur la table *Louh*, avec une plume de feu, qui trace les décrets d'une prédestination inévitable.

clarant la guerre. Il se confond en protestations, parle de sa barbe blanchie au milieu des dangers; il n'aspire et n'aspirera désormais qu'à vivre en paix, s'il obtient un coin de rocher insignifiant, mais qui fut toujours le refuge de ses ennemis. M. Foresti feint de céder à ses instances; il profite d'un vent propice pour se rendre à la croisière anglaise, afin de s'y aboucher avec le commodore; et le satrape renaît à de nouvelles espérances.

Dès que M. Foresti l'eut quitté, Ali songea qu'il avancerait ses affaires, en suscitant des mésintelligences entre les Français et les habitants de Parga. Le colonel Nicole, qui venait de s'illustrer en défendant cette ville, avait séjourné à Janina, lorsqu'il y conduisit un détachement de canonniers français, qui servirent Ali en qualité d'auxiliaires jusqu'à la paix de Tilsitt. Le pacha avait fait un accueil distingué au colonel, dans lequel il voyait un homme dont il avait souvent entendu parler, et il s'établit entre eux, tant par les souvenirs que par les rapports du service, une sorte d'intimité.

Les vieux soldats sont conteurs; c'était une jouissance particulière pour le pacha d'entendre Nicole, qui parlait la plupart des langues orientales, lui faire le récit de ses aventures auprès du cheik Daher, prince rebelle de la Palestine, et du fameux Ali-bey el kébir d'Égypte, qu'il avait servi avec bravoure et fidélité. Il passait des heures entières à l'écouter. Son attention semblait suspendue aux lèvres du narrateur lorsqu'il lui disait de quelle manière il avait sauvé les beys égyptiens que la Porte tenait en otage à Lemnos, et ses rapports avec l'amiral Hassan-pacha, qui ne dormait qu'à côté d'un lion énorme, dont il était sans cesse suivi, comme on le serait par un chien [1]. Il se transportait avec le colonel dans toutes les régions qu'il avait visitées, depuis les camps de Bedouins jusque dans les palais somptueux des princes mamelouks, qui régnaient alors sur les rives fertiles du Nil. Nicole, estimé par Ali plus que ne l'est ordinairement un chrétien, dont il redoutait le crédit parmi les Grecs, avait la réputation d'être resté son ami.

L'amitié d'un tyran est une punition du ciel. Le vizir, accoutumé

[1] Ce fait est connu depuis longtemps. Voyez le tome II de mon Voyage en Morée et à Constantinople, publié en 1805. C'est par une licence permise aux peintres et aux poëtes qu'un de nos plus célèbres artistes donne un lion à Méhémet Ali, pacha d'Égypte, sur lequel il s'appuie en guise d'oreiller, ce fait étant particulier à Hassan, qui était capitan-pacha en 1789 et 1790.

à fouler aux pieds toute espèce de considération, conçut l'idée d'adresser au colonel Nicole une lettre qui supposait la continuation d'une correspondance intime, établie entre eux. Ainsi il le remerciait *de lui conserver son affection, en acceptant l'excuse* (qu'il lui prêtait) *d'avoir été obligé de faire feu sur ses troupes, qu'un malentendu avait entraînées au delà de la frontière du territoire ottoman. Il ne conservait aucun ressentiment au sujet de cette catastrophe. Loin de là, il voulait le servir comme un ancien ami et un frère.* Il lui représentait donc *que les désastres multipliés de la France ne lui laissant plus l'espoir de conserver Corfou, il l'invitait à profiter de la position dans laquelle il se trouvait pour lui livrer Parga. Indépendamment d'une fortune considérable qu'il lui promettait, il s'engageait à lui laisser le commandement de cette place, et à profiter d'un service aussi signalé pour le faire rentrer en grâce du sultan. La conséquence de son pardon devait être la levée du séquestre mis depuis près de dix-sept ans sur ses propriétés foncières de Tchesmé dans l'Asie mineure, qui formaient un capital considérable.*

Indépendamment de la perfidie de cette lettre, le vizir eut soin de la faire intercepter par les primats de Parga. Ils donnèrent dans le piége, et, en rapprochant du ton de cette dépêche les différentes circonstances qui avaient obligé leur gouverneur à correspondre avec Ali, se souvenant qu'il était né sujet ottoman, ils ne doutèrent plus qu'il était en marché pour les livrer à leur ennemi.

Les têtes grecques sont en général irréfléchies ; on résolut de reprendre les négociations entamées avec les Anglais au moment où l'on avait vu l'orage se former autour de Parga. On envoya secrètement une députation au capitaine Garland, commandant des troupes britanniques qui étaient à Paxos. Celui-ci en fit aussitôt son rapport au lieutenant général Campbell, commandant des armées de S. M. britannique dans les îles Ioniennes, auprès duquel M. Foresti arrivait pour le supplier de faire occuper Parga. Le général, qui se déterminait dans ce moment à expédier un détachement de troupes pour renforcer la garnison de Paxos, consentit à ce qu'on lui proposait ; à condition que les Parguinotes le seconderaient pour se rendre maître de leur ville.

Le détachement destiné à cette opération était commandé par Charles Gordon, auquel on adjoignit MM. Foresti et le capitaine Angelo, aide de camp du général Campbell. Deux frégates anglaises,

la Bacchante, capitaine Hoste, et *la Havannah*, capitaine Black, entraient à Paxos en même temps que les soldats commandés par sir Gordon qui, trouvant le commodore disposé à seconder les vues de leur général, proposa d'expédier en parlementaire l'aide de camp Angelo à Parga, pour sommer le colonel Nicole de rendre cette place à des conditions honorables. La réponse du colonel fut telle qu'on devait l'attendre d'un homme de cœur; un refus formel, et la menace de mettre le feu aux poudres, si les habitants osaient faire le moindre mouvement hostile.

Angelo étant revenu avec cette déclaration, le capitaine Hoste déclara aux Parguinotes assemblés sur son bord, qu'à moins de hasarder de substituer eux-mêmes le pavillon britannique au drapeau français sur leur acropole, il leur conseillait de patienter, ne doutant nullement qu'ils partageraient le sort de Corfou. L'incertitude à cet égard ne pouvait être de longue durée. Mais les députés parguinotes, jugeant qu'ils n'avaient pas de temps à perdre, laissèrent par un écrit signé de onze d'entre eux [1], leur acte de soumission à S. M. britannique, et firent voile pour Parga, dans l'intention d'exécuter la proposition du capitaine Hoste, qui s'engagea à les seconder de tous ses moyens. Il rendit en même temps compte de ce qui se tramait à sir John Gore, amiral de la division bleue, sous les ordres duquel il se trouvait placé [2].

Une entreprise de la nature de celle que les Parguinotes projetaient n'était pas sans danger. La citadelle qu'ils devaient surprendre avait en batterie sur ses remparts trente-quatre bouches à feu de différents calibres, et une garnison de cent cinquante soldats peu disposés à capituler. Au milieu de tant d'éléments de résistance, comment substituer l'étendard britannique, qu'ils avaient reçu du capitaine de *la Bacchante*, au pavillon français? On ne pouvait risquer ce coup de main qu'à la faveur de la nuit, lorsque le détachement de troupes anglaises, commandé par sir Gordon, aurait pris position dans la ville basse, et serait à portée de prêter main forte; enfin, il fallait trouver

[1] Les signataires de cet acte, daté du 17 mars 1814, étaient : Panagioti Dessila; Nicolo Dessila Zuco; Georgio Vassila; Gianuzo Mavrogiani; Constantin Dessila Mastraca; Panagioti Sulla; Athanasio Pezzali; Marco Maniachi; Spiridion Mavrogiani. Voyez Parga and Ionian Islands. By lieut. col. C. P. de Bosset. Appendix n° XVIII, page 231. London, 1822.

[2] Voyez Letter from cap. W. Hoste, n° XVIII, ibid.

un expédient pour se faire ouvrir, à une heure indue, la porte de la citadelle. Après avoir calculé ces chances, on s'adressa à la veuve d'un nommé Tourcojani, qui avait coutume de rentrer tard dans la forteresse, afin de favoriser l'introduction du détachement destiné à s'en emparer. Ainsi les défenseurs de Parga allaient être livrés par ceux qu'ils avaient si généreusement défendus.

Au moment où ils reposaient dans une profonde sécurité, la poterne s'ouvre à la voix d'une femme qu'on connaissait, la sentinelle est enlevée, le poste du corps de garde est saisi par les Parguinotes, la garnison ainsi que le colonel ne se réveillent qu'en sentant la pointe des baïonnettes appuyées sur leurs poitrines. Les guerriers des deux nations ennemies restent confondus, les uns d'un succès immérité, et les autres d'une surprise à laquelle ils ne pouvaient croire. Les jours des Français furent respectés, et, comme on n'avait plus d'intérêt à les retenir pour les faire mourir en détail dans les pontons de Portsmouth, on les renvoya libres et sans échange à Corfou.

Le 22 mars, au lever du soleil, quinze jours après l'attaque d'Ali-pacha contre Parga, le pavillon anglais flotta au faîte de son acropole; et ses défenseurs, après avoir déposé les armes sur ses glacis encore fumants du sang de leurs camarades, quittèrent son rivage funeste. M. Foresti mettait alors à la voile pour se rendre à Prévésa, où il débarqua au même instant que M. Hugues Pouqueville, parti de Corfou, y entrait par terre. Les deux consuls font aussitôt demander audience au vizir Ali-pacha, auquel celui d'Angleterre notifie l'occupation de la ville, objet de ses désirs, par les troupes de S. M. britannique. Le consul français lui signifie en même temps une protestation du général Donzelot, contre la violation du territoire confié à sa défense. On ne décrit point une pareille scène, les expressions manquent pour donner une idée de la confusion du satrape, menacé de représailles, et déçu dans ses plus chères espérances.

Pour moi, je me trouvais à une conférence plus paisible avec Mouctar-pacha, qui avait fait la veille sa rentrée honteuse à Janina. Comme il s'était vanté de m'envoyer *des têtes*, je lui demandai *des oranges de Parga*. Il se mordit les lèvres, dit qu'il y avait des *heures malheureuses* dans la vie, et m'annonça le retour prochain de son père. Il marchait sur les pas de mon frère, qui me prévint que nous devions avoir une entrevue avec le vizir dès qu'il serait rentré en ville.

Le lendemain, sur les deux heures après midi, je descendis au châ-

teau du lac, où le vizir nous avait donné rendez-vous. La cohorte ordinaire des palicares, commandée par le jeune Odyssée, fils d'Andriscos, rangée sur les escaliers, nous invita à entrer, en nous saluant affectueusement. Les pages, plus polis que de coutume, se levèrent à notre approche, en nous disant que leur maître nous attendait au fond de son palais. Nous traversons lentement la salle de réception, où les stores baissés ne laissaient répandre qu'une lumière vague. Des rossignols renfermés dans leurs cages, y chantaient comme s'ils eussent été au milieu des forêts éclairées par le reflet de la lune. Nous marchions avec précaution, afin de ne pas interrompre leurs concerts, lorsque, dans une seconde chambre où nous entrâmes, nous fûmes salués par d'autres rossignols qui semblaient se complaire à soupirer leurs mélodies amoureuses sous ces dômes si souvent retentissants des plaintes des malheureux. Nous avancions vers un appartement donnant sur le lac, quand nous aperçûmes Ali-pacha, étendu sur une peau de léopard jetée dans l'angle d'un sofa formé de tissus précieux de Cachemire ; il nous tendait la main avec le sourire sur les lèvres, en nous faisant gracieusement signe d'avancer.

« Σὰν μακάριος, *comme un bienheureux*, lui dit mon frère en l'abor-
» dant. — Je le suis en effet. Avec quelles délices j'écoute le gazouil-
» lement de ces oiseaux ! Approchez, mes chers enfants. » Et il poursuivit en se relevant sur son coude. « Je le serais peut-être pour
» toujours si je ne suivais que mes penchants. Oh ! si vous saviez ce
» qu'il faut parfois pour me satisfaire ! Tenez, j'ai parmi les femmes
» de mon harem une paysanne qui chante, mais de ces airs admirables
» que je n'entends jamais sans me reporter aux jours de ma jeunesse ;
» je me crois alors transporté dans mes montagnes de la Iapygie. Ma
» vie était bien tranquille alors. Quelle fête pour moi quand nous
» mangions entre camarades quelque chevreau dérobé aux pâtres du
» mont Argenik !... et quand j'allais aux noces des mes amis, j'étais
» le premier joueur de lyre de cent lieues à la ronde ; j'aurais défié
» les plus habiles à la danse, à la lutte ; mais ce temps ne reviendra
» plus, et je n'aperçois *à l'autre bout de la vie* que des chagrins de fa-
» mille, des orages; et qui sait.... ! je n'aurai peut-être pas le bon-
» heur de mourir sur *la natte* de mes aïeux. Je la garde ici, pour me
» rappeler que je suis né pauvre; que j'ai souffert. » Et, se levant brusquement sur sont séant : « Mais, s'il le faut, je saurai braver jusqu'à
» la misère. »

Puis retombant dans ses éternelles redites, relativement aux services qu'il avait rendus aux Français et notamment aux Anglais, qui ne l'avaient jamais payé que d'ingratitude, sa conclusion fut qu'il mourrait désespéré s'il n'obtenait pas Parga. Tout en le calmant, j'essayai de lui prouver que ses désirs étaient contraires à sa véritable politique ; qu'une fois devenu maître absolu de l'Épire, sa tête effervescente, loin de se calmer, le pousserait à quelques entreprises téméraires ; et que son ambition, d'autant plus active qu'elle aurait été toujours satisfaite, serait la cause des tourments qui l'attendaient *à l'autre bout de la vie*. Je me permis de lui dire, sans penser alors que ma voix était prophétique, que *de la possession de Parga dateraient peut-être pour lui et les siens les plus affreux malheurs*.

« J'en défie l'augure, repartit-il. Au reste, pourvu que je puisse
» bâtir un palais sur ce pan de rocher, je serai consolé de tout.
» Chaque homme porte empreint sur son front le sceau irrévocable
» de son destin, et ce qui est écrit doit nécessairement arriver. Je
» veux Parga. θέλω τὴν Πάργαν. — Craignez d'être maître de Parga !
» — Je veux Parga, θέλω τὴν Πάργαν. »

Il leva les yeux au ciel, en soupirant.

CHAPITRE VIII.

Nouvelle de la restauration de la dynastie des Bourbons. — Sainte-alliance. — Hétéristes. — État de la Grèce en 1814. — Colléges. — Écoles. — Imprimeries. — Commerce. — Marine. — Jalousie des Anglais. — Calomnies de leurs agents. — Indifférence de la Porte Ottomane. — Arrivée de Sir Thomas Maitland aux îles Ioniennes. — Humble requête que lui adressent les Parguinotes. — Vente de leur territoire. — Incertitudes. — Alarmes. — Désespoir. — Le croissant remplace la croix. — Imprécations contre le ministère britannique. — Émigration des chrétiens. — Leur dernier soupir chanté par Xénoclès.

Napoléon tombé de son char de victoire, les fils de saint Louis et de Henri IV rendus au trône de leurs aïeux ; les événements de plusieurs siècles pressés dans le cours d'un mois, depuis que les Français célébrèrent sur le cap Chimærium la dernière victoire d'une guerre à jamais mémorable, étant connus dans la Grèce, on se demanda pendant longtemps encore comment celui qui avait présidé aux destinées de l'Europe n'était plus. Les Turcs pleurèrent l'enfant de la fortune ; et les Grecs, charmés de sa perte, parce qu'ils le regardaient comme un obstacle à leur affranchissement, poussèrent un cri de joie qui retentit jusqu'aux bords de la Néva.

Dans cette circonstance, le comte Andréossy, alors ambassadeur à Constantinople, ne pouvant présumer que si le tyran avait respecté les jours du consul général de France, il n'eût pas attenté à sa liberté, exigea et obtint de la Porte Ottomane qu'un capigi-bachi fût envoyé à Janina pour constater son existence, avec injonction de rapporter un écrit signé de sa main, pour en prouver la réalité. S'il était ainsi l'objet de la sollicitude de ses chefs, il ne l'était pas moins de celle des ennemis mêmes de la France. Il jouissait depuis longtemps de cet avantage, même auprès des Anglais, depuis que le vaincu de Capri, qui contribua au malheur de l'auguste Caroline[1], s'était éloigné des rivages de Leucade, avec ses espions, en remettant le régiment Royal-Corse à un officier que sa probité ne rendait guère propre à commander un ramassis d'aventuriers tels que ceux de cette bande hétérogène.

[1] Hudson Lowe. *Indè mali labes.*

Mais cessons de parler en tiers. Je devais tarir la coupe des douleurs, lorsque je vis s'éloigner de Corfou mes plus chers amis avec cette vieille garnison dont les drapeaux ployaient sous le poids des lauriers, car on comptait dans ses rangs au delà de cinq mille soldats, illustrés par plus de quinze campagnes.

A peine notre pavillon avait disparu des îles de la mer Ionienne, que de nouvelles pensées semblèrent s'éveiller dans la Grèce. Les Turcs alarmés demandaient ce que signifiait *la sainte-alliance*, sans qu'il fût possible de leur persuader qu'elle n'était pas dirigée contre leur barbarie, tant leur instinct les porte à ne voir que des ennemis dans tout ce qui est chrétien. Les Grecs, à leur tour, portaient leurs regards vers le congrès réuni à Vienne ; ils tenaient un langage si extraordinaire, qu'on aurait cru le *labarum* déjà arboré sur les minarets de Sainte-Sophie... Et, pour la première fois, on entendit articuler dans l'Épire, le nom de société des *hétéristes* ou *amis*.

Ses statuts, si l'on en croit les Grecs, avaient été rédigés à Vienne, sous les auspices d'un grand monarque; plusieurs rois de la sainte-alliance y avaient adhéré en fournissant des sommes considérables; sa caisse était à Munich[1]. Elle avait pour but de répandre parmi les chrétiens de l'Orient les dons de la société biblique, destinés par la propagation de l'Évangile à réunir tous les enfants de la rédemption sous le signe auguste de la croix. Ce regard porté par des princes paternels sur un peuple jusqu'alors frappé d'une sorte de réprobation politique, ranima les espérances de régénération toujours présentes à son souvenir. La tyrannie des Turcs lui semblait frappée de vétusté. Leurs revers en Égypte, leurs revers plus récents lorsque huit mille Russes avaient triomphé de trente mille mahométans sur les bords du Danube; la torpeur dévorante de leur gouvernement; son iniquité désespérante; l'abrutissement d'un maître endormi au sein de la mollesse; la stupidité arrogante de la plupart de ses vizirs, ou leur action sanguinaire; la vénalité de ses tribunaux; l'état de pauvreté de la basse classe des musulmans, avaient inspiré aux chrétiens le sentiment le plus dangereux aux tyrannies, *le mépris*, principe ordinaire de toutes les insurrections contre une autorité arbitaire. En se mesurant avec ceux qu'ils regardèrent longtemps avec épouvante, les Grecs s'aperçurent qu'ils

[1] Il est bon de se rappeler que le tribunal *Vémique* de Mayence n'existait pas encore à cette époque.

les avaient jugés trop supérieurs, parce qu'ils ne les avaient jamais envisagés que *de bas en haut* ; et ils comprirent que les superbes Osmanlis ne pouvaient même exister sans le secours des chrétiens. Mêlés aux conseils suprêmes de l'empire, que les princes grecs du Phanal dirigeaient ; associés aux armements maritimes du sultan, dont les Hydriotes conduisaient les escadres ; maître du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, des richesses ; numériquement plus forts dans la Hellade, où l'on comptait au delà de dix chrétiens contre un Turc, les opprimés se demandèrent pourquoi ils étaient esclaves depuis tant de siècles.

L'étonnement était encore plus prononcé dans l'Archipel. La mer Égée, couverte de vaisseaux grecs, semblait séparée de l'empire ottoman par l'activité de ses insulaires, dont plusieurs, non contents de naviguer dans le bassin de la Méditerranée s'étaient élancés au delà de l'Atlantique. Quelques-uns de leurs capitaines, embarqués sur des navires étrangers, avaient fait la circumnavigation du globe ; d'autres s'étaient trouvés aux marchés des grandes Indes, en qualité de subrécargues ; tous avaient, ainsi qu'Ulysse, vu *les villes, l'opulence et les mœurs d'une multitude de peuples* ; leur âme s'était fortifiée par d'innombrables dangers ; mais un trait empoisonné, le souvenir de leur servitude, les suivait partout. Au retour de leurs expéditions, lorsqu'ils saluaient, à travers les nuages, les montagnes du sol natal, leur joie n'était point celle des nautoniers qui entrevoient, au terme d'un long voyage, le calme et le bonheur des foyers domestiques. La patrie leur apparaissait brillante de l'éclat des grands hommes qui l'illustrèrent, mais esclave et avilie par d'infâmes oppresseurs, et leurs chants d'allégresse étaient des hymnes à la vengeance. Souvent ils reconnaissaient à la même place et dans les attitudes où ils les avaient laissés, les mêmes Turcs qui les avaient humiliés au départ, qui les attendaient au retour pour les humilier encore ; et, rois sur leurs vaisseaux aussi rapides que les vents, ils se retrouvaient esclaves en rentrant au port.

L'indignation n'était pas moins profonde sur le continent, lorsque les chrétiens comparaient leur condition avec celle de plus de vingt mille enfants de la Grèce employés en Russie. On racontait dans les villes, dans les hameaux, au milieu des tribus belliqueuses des montagnes, comment les enfants de telle ou telle bourgade esclave siégeaient aux conseils de l'empereur orthodoxe ; l'honneur que quelques

autres avaient de parler en son nom comme ambassadeurs; l'avantage qu'un grand nombre retiraient d'être élevés dans ses colléges et dans ses écoles militaires, et le bonheur d'une foule d'autres qui servaient sous ses drapeaux depuis les grades supérieurs de l'armée jusqu'à celui de sous-lieutenant. On avait des rapprochements plus directs et par conséquent plus douloureux à faire; en voyant la légation russe de Constantinople remplie en partie par des raïas émancipés, ainsi que la presque totalité des consulats de l'empire ottoman, exploités par des Grecs.

Ce fut pis encore, lorsque des régiments tirés des provinces de l'Herzégovine et de la Bosnie, des phalanges enrôlées sous les drapeaux de la France, de la Russie et de l'Angleterre, rentrèrent dans leurs villages, où des hommes, accoutumés au joug de la discipline, mais aussi fiers que braves, se retrouvèrent en contact avec une soldatesque barbare qu'ils méprisait. Ils durent cependant, pour ne pas compromettre le salut de leurs familles, courber leurs têtes devant les Turcs, revêtir de nouveau le costume de la servitude, déposer leurs insignes militaires, et reprendre la charrue nourricière de tyrans ignobles, qui se complaisaient d'autant plus à les humilier qu'ils étaient loin de leur pardonner leur gloire. Mais un esprit plus redoutable pour les mahométans, que celui des militaires accoutumés à exhaler hautement leurs plaintes, et qui sont par cela seul peu propres à conspirer, agitait sourdement la Grèce. On peut le dire maintenant: c'était celui de plusieurs jeunes Hellènes élevés dans les universités d'Allemagne, d'Italie et de France.

Tous étaient des hommes de bien, éclairés, mais enthousiastes de leur patrie, sans être de l'école de ceux qui prétendaient y introduire les maximes antisociales de l'anarchie. Ils sentaient que la Grèce ne pouvait être régénérée que par l'union de la morale avec la religion. Ils connaissaient la puissance de la croix sur un peuple toujours prêt à se dévouer pour elle; et plusieurs d'entre eux s'astreignirent à la règle austère des religieux basilidiens, afin d'imprimer une autorité sacrée à leurs préceptes, et de diriger d'une manière efficace l'instruction publique vers un but d'enseignement politique et religieux. Ainsi, l'Esprit saint descendit au milieu des écoles nationales de Janina, de Chios, de Cydonie; et, à l'exception d'Athènes, où quelques cerveaux en délire prétendirent ramener les jours du Portique, le feu sacré de la liberté brûla sur les autels du vrai Dieu.

Ce n'est point sur le sol des richesses, mais sur celui de la pauvreté, que croissent les sublimes vertus! Les rochers stériles de la Grèce ont produit plus de grands hommes que tous les vastes et riches empires de l'Orient, parce que la véritable gloire n'est autre chose que l'acclamation de la reconnaissance publique. L'étincelle de la régénération devait jaillir du sanctuaire de l'Éternel!

Le patriarche, le synode et les chefs de l'Église répandirent leurs bénédictions sur les nouvelles écoles helléniques. On poursuivit les projets de Grégoire, qui s'était occupé à multiplier les livres de piété, en se faisant imprimeur, lorsque descendu pour la seconde fois du trône œcuménique, il avait été exilé au mont Athos. Des presses furent apportées à Cydonie et dans le mont Liban; d'habiles ouvriers, formés dans la typographie de l'Elzevir moderne, M. Firmin Didot [1], imprimèrent des ouvrages de religion à l'usage des fidèles; les lumières se propageaient, et annonçaient une ère de régénération aux belles contrées de la Grèce et de l'Ionie. Ceux des jeunes Hellènes qui n'avaient pas été admis dans les colléges, s'étaient disséminés pour fonder de petites écoles. D'autres exerçaient la médecine, qu'ils avaient étudiée à Paris, à Padoue et à Vienne, où de laborieux traducteurs reproduisaient dans le langage moderne nos classiques, pour les répandre parmi leurs compatriotes. Enfin, quelques jeunes gens instruits se livraient au commerce, et il n'y eut bientôt plus de village, de factorerie, de caravane, ni de vaisseau en commission, où il ne se trouvât, ainsi qu'aux siècles de l'église primitive, quelque disciple qui enseignât les doctrines de l'Évangile et de la liberté promise aux nations par son divin auteur, lorsque la société des hétéristes vint enflammer des hommes prédisposés à de grands changements politiques.

Tel était l'état de l'esprit public dans la Grèce, vers la fin de l'année 1814. Les personnes sages prétendaient qu'il fallait vaincre les Turcs par la supériorité des lumières et des richesses. Les Hydriotes, devenus puissance maritime, partageaient cette opinion, qui était celle des principaux négociants grecs des échelles du Levant; mais malheureusement le peuple, écrasé sous le poids des charges publiques,

[1] Son fils Ambroise Firmin Didot, élève du respectable Coray, ramena du collége de Cydonie le jeune Dobra, à qui il enseigna la gravure et tous les procédés de la fonderie des caractères et de l'imprimerie.

animé du sentiment de ses moyens, ne répondait pas à ces vues de temporisation. Les hétéristes, qui n'avaient rien à perdre et beaucoup à gagner dans une insurrection, répandus dans les villes et dans les hameaux, en s'adressant aux passions, flattaient tellement la multitude que le nombre des opposants diminuait de jour en jour. On conspirait ouvertement; et à la cour même d'Ali-pacha, on ne craignait pas d'avouer les projets d'une grande révolution dans la Turquie. On devait se servir du satrape pour allumer l'incendie, en le mettant aux prises avec le sultan; et quoiqu'on ne crût pas les Hellènes mûrs pour la liberté, on les jugeait assez forts pour terrasser les mahométans. On comptait sur la coopération des Russes. Si elle n'était pas immédiate, il suffisait que l'empereur Alexandre permît aux Grecs attachés à son service de rentrer dans leur patrie. Alors on avait au moins quinze mille officiers et sous-officiers de toute arme, capables de former le noyau d'une armée nationale, qui lutterait avec succès contre les hordes de l'empire ottoman. A entendre les Grecs, accoutumés à se déterminer par enthousiasme, tout était prévu pour la réussite de leur entreprise. Les défilés des montagnes, les gués des fleuves avaient été reconnus et sondés; ils avaient à leur disposition des armes, des munitions, des trésors, et il est indubitable que le printemps de l'année 1815 aurait été l'époque d'une insurrection générale, si l'évasion de Napoléon de l'île d'Elbe, en leur ôtant l'espérance d'être assistés par les Moscovites, n'eût déconcerté des projets qui étaient en grande partie aventurés.

La Porte ne pouvait ignorer les trames de ses sujets chrétiens, ni l'emprunt de deux millions, voté par eux afin d'aider la Russie contre Bonaparte [1], car trop d'indigènes et d'étrangers avaient intérêt à leur nuire, pour ne pas s'opposer à leur affranchissement, en révélant leurs desseins. Le zèle inconsidéré de quelques personnages, dont le ministère devrait se restreindre, suivant nos capitulations, aux établissements protégés par les rois de France, ne s'est pas toujours renfermé dans ces limites. Les deux églises d'Occident et d'Orient divisées par d'antiques rivalités, se sont plus d'une fois trouvées en conflit de juridiction, et les ressentiments causés par un égarement mutuel ont

[1] Cet emprunt spontané fut ouvert à Janina, à Castoria, à Serrès, Andrinople et à Constantinople, en 1815. S'il ne fut pas envoyé, c'est que la campagne des Russes n'eut lieu que pour accourir au secours du vainqueur.

fait des orthodoxes et des catholiques les surveillants les plus actifs de l'autorité mahométane. Syros, Naxos, Santorin, Ténos, étaient aux aguets de ce qui se passait à Psara, à Hydra et à Spetzia [1], pour en aviser le divan. Les Francs établis dans l'Orient ne s'irritaient pas moins de la prospérité des Grecs fondée sur les ruines de leur commerce, et, rêvant aux temps où quelques puissances occidentales trafiquaient exclusivement au Levant, ils se montraient les implacables ennemis d'un peuple qui tendait à s'émanciper. Mais les plus dangereux adversaires des chrétiens orthodoxes, étaient ce peuple commerçant qui aspire à ce qu'aucun autre ne puisse vendre un ballot de marchandises dans le monde entier, sans sa permission. Cette nation antisociale sous le rapport de ses intérêts mercantiles avait arrêté, dans le secret de ses conseils ambitieux, la destruction de la marine des insulaires de l'Archipel et des Cyclades. Ses agents diplomatiques, recrutés dans la police de Sicile, tenaient leur ministère au courant des mouvements de la Grèce, qu'ils attribuaient à un concert d'intrigues, existant entre les orthodoxes et le cabinet de Saint-Pétersbourg, sans réfléchir que tout peuple agrandi par les lumières et les richesses cherche naturellement à se créer un sort convenable à ses intérêts nouveaux. Ils ne réfléchissaient pas que la Suisse, la Hollande et l'Amérique se seraient émancipées tôt ou tard, quand elles n'auraient pas eu leur Guillaume Tell, leur Guillaume le Taciturne et leur Washington ; et ils conçurent le projet de replonger les Grecs dans un état de subjection et de misère, plus grand qu'il n'était avant les jours funestes de notre révolution, qui furent l'aurore de la splendeur commerciale des habitants de la mer Égée.

La Porte Ottomane a une si haute opinion de sa supériorité sur un peuple qu'elle foule aux pieds depuis plus de douze générations d'hommes, qu'elle a toujours regardé comme une insulte faite à sa puissance de représenter les raïas sous d'autres couleurs que celles d'esclaves tremblants à l'expression de ses volontés souveraines. *Elle a constamment triomphé des infidèles,* et elle n'a oublié que ses défaites. L'insurrection de la Morée en 1770, et toutes celles qui l'ont suivie, ne lui rappelaient que le plaisir d'avoir égorgé des milliers de chrétiens. Ces sortes d'événements, convenables à sa politique, comme la

[1] Les Grecs écrivent son nom Πετζας, et nous adopterions cette orthographe si celui de Spetzia n'était pas plus connu des marins.

destruction des Ilotes, devenus trop nombreux, l'était à celle des Spartiates, la rendaient trop présomptueuse pour qu'elle se crût sérieusement menacée. Vainement les Francs donnaient donc de charitables avis; l'orgueil d'un sultan qui se croit au-dessus de tous les monarques de sa dynastie rejetait les avis les plus sages; et ses ministres, dépravés ou corrompus par l'or des Grecs, ne laissèrent plus arriver la vérité jusqu'au pied de son trône.

Changeant de tactique pour opérer la ruine de la marine grecque et la répression des projets ambitieux qu'ils supposaient à la Russie, les agents du ministère britannique essayèrent alors de se rapprocher du vizir Ali-pacha. Ils pouvaient gagner son âme avide, et puiser, dans ses conceptions, quelques moyens que leur diplomatie sait exploiter d'une manière qui n'est pas toujours conforme à la morale. L'appât de la négociation fut présenté sous des couleurs spécieuses par les agents chargés de traiter avec Ali-pacha, qui n'obtint jamais le titre d'*estimable* que de son honorable ami Hudson Lowe [1]. On n'ignorait pas que le consul général de France s'était servi d'Ali en 1806, pour entraîner la Porte dans une guerre contre la Russie et l'Angleterre, et on résolut de l'employer à la ruine des Grecs, qu'un créole levantin avait, dix ans auparavant, conseillé de soumettre à une condition pire que la mort. On savait que le tyran voulait Parga; et on crut se l'attacher en lui cédant cette place.

Les Bourbons venaient d'être rendus pour la seconde fois à l'amour des Français, quand les Parguinotes conçurent les premiers doutes au sujet de leur existence politique. Ils auraient été inquiets depuis longtemps, s'ils n'avaient appris qu'à toutes les communications des émissaires anglais, Ali-pacha n'avait répondu que par la demande de Parga, et qu'ils s'étaient retirés sans pouvoir lui donner aucune solution positive. Mais quand ils eurent connaissance du funeste traité de Paris, et qu'ils virent qu'on n'y parlait en aucune manière de leur existence, ils éprouvèrent des craintes réelles, quoiqu'en se livrant à S. M. B., le général Campbell eût formellement assuré les Parguinotes qu'*ils partageraient le sort des Sept-Iles*. Pour surcroît d'alarmes, le général dont ils n'avaient pour garantie que la bonne foi, venait d'être remplacé par un homme tel, que les Grecs, accoutumés à de tout autres physionomies, n'en parlaient qu'avec épouvante. Cet *être*

[1] Écho de Sainte-Hélène, par O'Meara.

incréé, pour me servir de l'antiphrase des Corfiotes, était le lord haut commissaire de S. M. B. Thomas Maitland. Il fallait recourir à son autorité, et les Parguinotes, oubliant que la faiblesse n'attire souvent que l'insulte et le dédain, lui adressèrent, le 24 décembre 1816, la plus suppliante des requêtes.

Pour ménager l'orgueil d'un chef qui se regardait en sa qualité d'Anglais, comme un des *premiers enfants du premier peuple du monde*, ils ne lui parlèrent pas des souvenirs de la Grèce ; ils se gardèrent bien de lui raconter que, malgré l'esclavage de ses habitants, les ombres des demi-dieux et des héros habitaient encore les montagnes de la *Hellade !* que ses fontaines, ses ruisseaux, ses fleuves, ses riantes napées, rappelaient la mémoire de quelque fait historique ; qu'ils étaient la postérité des Doriens, les descendants des soldats de Pyrrhus et d'Alexandre, et que l'homme qui veut illustrer son nom par un noble exploit, se tourne vers la Grèce pour y chercher ses modèles : ils se contentèrent de lui demander à genoux de daigner les couvrir de la protection puissante de S. M. B. [1]. Ils prièrent en même temps le lieutenant-colonel de Bosset d'intercéder auprès de l'honorable lord, afin qu'il condescendît au désir qu'ils avaient de le posséder dans leur ville. Des lettres furent adressées, pour obtenir cette faveur, au secrétaire militaire, Frédéric Hankey.

Trois mois s'écoulèrent dans ces sortes de négociations, et chez tout autre peuple que les Grecs, accoutumés aux transitions brusques de l'espérance à la crainte, les Parguinotes se seraient portés à quelque résolution extraordinaire. Mais protégés par le pavillon britannique, n'aspirant qu'à manger en paix, à l'ombre de leurs orangers, le pain acquis au prix de leurs sueurs; quoique peu enthousiastes de la protection qu'ils invoquaient, ils s'abandonnaient de nouveau au calme qu'on goûte si délicieusement après la tempête. Ils imaginaient même, ainsi qu'on l'a su depuis, qu'ils étaient à jamais hors de tout danger, parce que l'autocrate Alexandre, qu'ils nommaient leur souverain, était intervenu en leur faveur lorsqu'une lettre du lord haut commissaire, adressée au lieutenant-colonel de Bosset, sous la date du 24 mars 1817, révéla les malheurs de Parga. Le principe de la remise de cette place et de son territoire à la Porte Ottomane, avait été

[1] Voyez Parga and the Ionian Islands, by lieut. col. C. P. de Bosset. Appendix n^os xxii, xxiii, xxiv, *a pagina* 236 *ad* 239.

conclu et signé par le ministre de la Grande-Bretagne à Constantinople.

Cette cession déloyale, d'après les promesses faites aux Parguinotes, au nom de l'Angleterre, pouvait cependant s'expliquer par sa conformité au traité du 21 mars 1800; et, comme on espérait voir remettre en vigueur ses dispositions, quelques hommes portèrent la résignation jusqu'à se féliciter d'un pareil événement [1]. Ils se flattaient en conséquence que Prévésa, Buthrotum, Vonizza arrachés au joug d'Ali, renaîtraient du sein de leurs ruines, et que les chrétiens, rétablis dans leurs propriétés, obtiendraient le libre exercice de leur culte, ainsi que les avantages stipulés par le traité qu'on revivifiait. Mais, quand on sut qu'il s'agissait d'une cession absolue en toute souveraineté, on fut plongé dans la douleur. On venait d'envoyer à Janina M. John Cartwright, consul de S. M. B. à Patras, en qualité de commissaire, pour régler la vente des propriétés des Parguinotes, et traiter des conditions de leur émigration! Jamais acte pareil n'avait encore entaché la diplomatie européenne, accoutumée à regarder chaque empiétement des Turcs sur les chrétiens comme autant de sacriléges. On se demanda à quel titre l'Angleterre, simple protectrice de l'heptarchie ionienne, était intervenue dans une pareille transaction; quels étaient ses motifs pour convenir à la teneur du traité du 21 mars 1800; quel droit elle avait de stipuler l'aliénation d'un territoire qui, s'il appartenait au gouvernement ionien, en était inséparable, et, dans le cas contraire, quel était son mandat pour agir au nom de ceux qui ne relevaient pas de son autorité.

[1] Les îles Ioniennes, cédées à la France, en vertu du traité de Campo-Formio, avec leurs dépendances qui étaient Prévésa, Vonizza, Parga et Buthrotum, perdues par elle successivement en 1798 et 1799, furent constituées en république par le traité du 21 mars 1800, conclu entre la Russie et la Turquie. Suivant cet acte, la Russie, afin de tempérer le sacrifice qu'une politique immorale lui dictait, stipula, pour les cantons de terre ferme abandonnés au Grand Seigneur, que leurs habitants, qui étaient chrétiens, *ne ressortiraient jamais que de leurs tribunaux particuliers; que les droits de propriété et d'héritage seraient conservés et le commerce libre; que les Turcs ne pourraient jamais bâtir de mosquées dans aucun des quatre cantons; que nul mahométan ne serait reçu à s'y établir, à l'exception d'un commissaire de cette nation, chargé de lever le tribut fixé par le sénat de Corfou, qu'il appartenait à la Porte d'encaisser; que la résidence de cet officier serait consentie par le sénat ionien, et sa révocation, en cas de malversation, ordonnée sur la demande dudit sénat.*

En agitant ces questions, on n'était pas moins surpris qu'indigné de l'empressement des agents de la Grande-Bretagne à complaire aux volontés du vizir Ali. A peine M. Cartwright avec son collègue Parish étaient arrivés à Janina pour y conférer avec Hamed-bey, délégué de la Porte, que le satrape s'était occupé à intercepter leur correspondance. Ils étaient sans s'en douter environnés d'espions, tandis que d'une main moins criminelle il essayait de soulever les Parguinotes contre le gouvernement anglais. On ne tarda pas à recueillir les preuves de ces trames. Le lieutenant-colonel de Bosset en saisit tous les fils [1], et, sans sa surveillance, c'en était fait peut-être de la garnison anglaise et des habitants de Parga. Il découvrit, et il en a produit les preuves à la face de l'Europe, qu'Ali avait cherché à empoisonner l'eau de la fontaine Saint-Triphon et le pain destiné aux troupes. Ces faits étaient connus des commissaires anglais ainsi que du gouverneur Maitland : en fallait-il d'autres pour rompre une négociation? Malgré tant de forfaits, les affaires continuèrent à se traiter sans récrimination; le lieutenant-colonel de Bosset, auquel on aurait dû des couronnes civiques, fut destitué et remplacé par le colonel Stuart : Ali l'avait demandé; que pouvait-on lui refuser?

A voir les déférences des commissaires britanniques, on aurait pu imaginer qu'Albion avait perdu les *mille vaisseaux* qui lui donnent l'empire des mers. Ses agents, ses négociateurs, ses généraux, le superbe haut commissaire Th. Maitland, se portaient aux différents rendez-vous que le satrape leur indiquait. Ils y couraient entourés de femmes, de mousses déguisés en pages, tantôt avec le luxe des nababs, tantôt avec la simplicité des colporteurs qui se présentent pour obtenir la permission d'ouvrir quelques boutiques. Dans le zèle qui les animait, tous semblaient être aux ordres du tyran pour se rendre à Janina, à Prévésa, à Buthrotum et partout où il les conviait à des fêtes ou à des conférences. On marchandait au milieu des festins, tour à tour pour de l'argent ou pour des bois de construction, la liberté d'un peuple, comme on traite en Afrique de la vente d'un troupeau d'esclaves, pour de la verroterie et des breloques, ou bien en échangeant le sang des hommes contre de l'eau-de-vie. Le contrat était passé *inter scyphos et pocula*; et on en parlait néanmoins comme

[1] Voyez, pour tous ces faits, les pièces de l'ouvrage du colonel de Bosset, depuis le n° XXVI, jusqu'au n° LXII, dans l'appendix de son ouvrage déjà cité.

d'une chimère, tant il paraissait contraire aux principes de la vieille Angleterre.

Cette illusion était le résultat de la bonne opinion qu'on avait de la nation anglaise; et un événement pareil à la vente de Parga, quoique en apparence peu important, était une chose si inconcevable dans les rapports où l'Europe chrétienne se trouve placée vis-à-vis des mahométans, qu'on ne pouvait y croire.

Lorsque abusant du droit de la force, disait-on, les rois des nations civilisées s'arrachent des villes ou des provinces, ces grands résultats ne sont guère sensibles que sur la carte ou dans l'histoire; car, tout considéré, les princes de l'amphictyonie chrétienne sont presque également paternels et humains pour les peuples. Ici, au contraire, les Parguinotes, sans avoir combattu et sans être par conséquent vaincus, se trouvaient condamnés à subir des conditions contraires à la morale et à la religion. Rien, dans le passage de leur condition présente à celle qui leur était imposée, n'était égal pour eux, d'homme à homme et de société à société; les institutions qui les régissaient, le droit de propriété et le culte, premier bien des mortels, qu'on leur avait garantis, n'existaient plus; et le sol même, dont ils étaient expropriés, allait être flétri par le dominateur auquel on l'abandonnait. Cédés à une puissance chrétienne, ils n'éprouvaient qu'un changement de pavillon; mais, livrés aux Turcs, on les plaçait entre l'apostasie et l'esclavage. Ils se seraient cependant résignés à devenir raïas; mais comme ils n'avaient à attendre d'Ali-pacha que l'opprobre de leurs familles ou des supplices ignominieux, on les condamnait par le fait à un bannissement forcé.

En vain dira-t-on que la sagesse des négociateurs anglais avait paré à ces inconvénients, en réglant une indemnité pour la perte des propriétés de ceux qu'on contraignait à s'expatrier. L'action de disposer des biens d'hommes qu'on privait du droit incontestable qu'ils avaient seuls de les vendre, était une injustice ajoutée à un outrage. Ces dispositions ne dispensaient pas des engagements contractés au nom d'un prince qui se glorifie du titre de *défenseur de la foi*. Les Parguinotes invoquaient leurs droits; ils en réclamaient la garantie, en représentant qu'on ne pouvait leur rendre par des équivalents pécuniaires, même égaux à la valeur de leurs biens, leur partie, ni les tombeaux de leurs ancêtres.

Ils protestaient ainsi, à la face du monde sourd à leurs plaintes,

tandis qu'Ali-pacha invitait Thomas Maitland à une conférence à Prévésa, pour se plaindre du prix exorbitant de cinq cent mille livres sterling, auquel les commissaires avaient estimé Parga et son territoire, avec les réserves du mobilier des églises et des particuliers. Les jurés-priseurs s'étaient flattés, par cette évaluation, de rebuter l'avidité du satrape, et cette considération les absoudra au tribunal de la postérité d'avoir participé à une œuvre d'iniquité, en signant le traité de Janina du 30 juin 1817. Mais le tyran devait trouver plus de complaisance dans le lord haut commissaire. Ainsi, au milieu d'un banquet fraternel, Ali et Th. Maitland convinrent qu'on ferait sur les lieux mêmes, à dire d'experts choisis par les Anglais et les Turcs, une nouvelle appréciation du territoire où le vrai Dieu devait bientôt cesser d'être adoré. L'enfer s'émut sans doute à cet accord ; car les pages du visir et les bayadères britanniques, qui se trouvaient présents, unissant leurs voix et leurs acclamations, osèrent, en signe d'allégresse de cette résolution, porter la santé du vénérable et auguste monarque de la Grande-Bretagne, auquel jamais aucune puissance n'aurait arraché une pareille concession.

Le nom d'un Stuart, quoique privé de la splendeur royale, ne pouvait figurer à la tête d'un acte pareil à celui qui devait consommer le malheur de Parga. Le lieutenant-colonel James Maitland fut nommé à sa place commandant de Parga, pour présider à la nouvelle évaluation des propriétés privées (car on ne parla plus de celles de l'État), qui devait avoir lieu contradictoirement, quoique tacitement d'intelligence avec les commissaires aux ordres d'Ali-pacha.

On accorda dix jours (depuis le 7 jusqu'au 17 avril 1818) aux appréciateurs anglais, pour remettre au commissaire James Maitland, d'une part, les expertises des Parguinotes, et le même temps fut donné aux agents turcs pour rendre leur compte à l'envoyé de la Porte Ottomane. Il résulta de cette épreuve qu'au lieu de cinq cent mille livres sterling, qui était le taux porté par les premiers appréciateurs, on déclara que les chrétiens n'avaient droit qu'à une indemnité de deux cent soixante et seize mille soixante et quinze livres sterling, que les agents d'Ali-pacha réduisirent, par leur rapport contradictoire, à cent cinquante-six mille sept cent cinquante-six livres sterling. Jamais ironie plus cruelle ne pouvait se mêler aux douleurs d'un peuple auquel il y aurait eu plus d'humanité d'arracher la vie, que de le soumettre à des épreuves aussi humiliantes. Enfin, pour régler le sort

de tant d'infortunés, dans une dernière conférence qui eut lieu à Buthrotum, entre le vizir Ali-pacha et le lord haut commissaire Thomas Maitland, une déclaration de ce chef apprit aux Parguinotes que les indemnités qu'on daignait leur accorder étaient fixées irrévocablement à cent cinquante mille livres sterling.

Les Parguinotes, anéantis par cette déclaration, s'obstinant à douter de sa réalité, réclamèrent, présentèrent des mémoires; et, comme il s'était écoulé bien du temps depuis qu'on négociait, ils se complaisaient à croire qu'une puissante protection [1] veillait sur leurs destinées, lorsqu'ils apprirent la marche des troupes d'Ali-pacha, qui s'avançaient pour occuper Parga.

Une proclamation du lord haut commissaire leur annonce, en même temps, que le 10 mai est le jour fatal où les chrétiens doivent quitter pour jamais l'Épire. Ils jettent des regards douloureux sur leurs campagnes qui étaient en plein rapport, et sur ces vastes rideaux de verdure où l'on comptait quatre-vingt-un mille pieds d'oliviers, estimés à eux seuls deux cent mille guinées. Ils lèvent les mains au ciel, en contemplant ces beaux vergers remplis de cédrats, d'orangers et de citronniers. Leurs fronts s'inclinent dans la poussière pour saluer les monastères et les humbles chapelles épars sur les coteaux. Il leur est interdit d'enlever, ni un fruit, ni une fleur; il est défendu aux ministres de l'Éternel d'emporter les reliques, ni les images des élus du Seigneur; les ornements sacrés, les flambeaux, les cierges, le ciboire du viatique, sont devenus, par le traité, la propriété des mahométans. Quelques meubles, et leurs personnes, voilà ce qui reste aux Parguinotes, maîtres naguère de tant de trésors de leur industrieuse économie, et de huit cent trente-neuf maisons, qui seront bientôt la demeure de leurs ennemis.

C'est après-demain, dans deux jours, au lever du soleil, qu'il faut partir; chacun s'empresse de marquer d'une croix la porte de sa demeure!.... Un cri s'élève, l'air en est ébranlé; on vient d'apercevoir les Turcs, sur les hauteurs du mont Pezovolos. Un sombre désespoir s'empare des esprits; on court aux armes, et on jure unanimement de mourir avec la patrie, si les ennemis s'avancent, avant l'heure marquée, pour s'emparer des lieux qu'on doit abandonner. Puis, se

[1] Ils comptaient, on ne sait trop pourquoi, sur l'intervention de la Russie, qu'ils voyaient partout comme un génie tutélaire.

rappelant leurs misères, tous fondant en larmes se portent vers l'image de la Vierge de Parga, palladium antique de leur acropole, lorsqu'une voix, sortie du sanctuaire, les avertit que les Anglais qui les ont sacrifiés ont oublié dans le traité de vendre les mânes de ceux qui ont vécu.

On se précipite à l'instant vers les cimetières; les tombeaux sont ouverts; on en arrache les ossements et les cadavres à demi consumés des aïeux et des familles éteintes, qu'on place sur un vaste bûcher construit avec les oliviers, ornement de la terre paternelle. Les esprits s'échauffent; les ordres du chef anglais sont méconnus, et, par une résolution unanime, on arrête d'égorger les femmes ainsi que les enfants, si les mahométans souillent de leur présence une ville qu'ils ne doivent occuper que déserte. On charge ensuite un courrier de porter cette résolution à la connaissance de Th. Maitland, en lui annonçant que, si la marche des hordes d'Ali-pacha n'est pas suspendue, le sacrifice dont Sagonte offrit autrefois le spectacle au monde, va se renouveler à la face de l'Europe chrétienne.

Le messager chargé de cet avis traverse la mer, secondé par les vents, et reparaît bientôt avec le général Adam, qu'on croyait favorable aux Parguinotes, parce qu'il avait épousé une Corcyréenne, et mêlé ainsi son sang avec celui des Grecs. Il revenait plein d'anxiété, dit-on, lorsqu'en entrant au port il aperçut la flamme du bûcher qui consumait les ossements, les cadavres et les cercueils des Parguinotes, trop heureux d'avoir vécu avant l'ère de l'esclavage. Il prend terre, à la vue des archontes, précédés de leur pasteur et des archimandrites, qui le reçoivent avec un respect mêlé d'indignation, en lui déclarant que le projet médité s'exécutera sur l'heure, s'il ne parvient à suspendre l'entrée des troupes d'Ali-pacha.

Il donne des paroles d'espérance. Il monte à l'acropole, non plus comme autrefois, lorsque les couleurs britanniques y furent arborées aux acclamations des descendants des Pélasges guerriers, mais sous les auspices du silence, précurseur du carnage. Il trouve les hommes armés aux portes de leurs maisons, qui n'attendaient qu'un signal pour *égorger leurs familles, avant de tourner leurs armes contre les Anglais, et de combattre jusqu'à ce qu'il ne restât pas même un seul individu d'entre eux pour raconter leur catastrophe*. Il les conjure d'attendre; il se rend aux postes avancés, il négocie; et les mahométans, non moins inquiets que la garnison britannique, ayant accordé

le délai convenu, le dernier des malheurs réservés aux Parguinotes fut ainsi consommé. Le 9 mai au coucher du soleil, le pavillon d'Angleterre disparut des donjons de Parga, pareil à ces phares qui n'ont brillé un moment que pour tromper les espérances du navigateur : et les chrétiens, après une nuit consacrée aux larmes et à la prière, demandèrent le signal du départ.

Dès les premières clartés du jour ils avaient quitté leurs demeures, et, répandus sur la plage, ils s'occupaient à recueillir quelques débris de la patrie. Les uns remplissaient des sachets des cendres de leurs pères, qu'ils arrachaient aux flammes allumées par leur religieuse piété ; d'autres emportaient des poignées de la terre nourricière de leurs familles, tandis que les femmes et les enfants ramassaient des cailloux et des coquillages épars sur la grève, qu'ils cachaient dans leurs vêtements, avec la sollicitude d'un amant qui a fait à sa bien-aimée un larcin qu'il veut lui dérober. *Adieu, terre paternelle!* disaient les vieillards : *adieu, temples vénérables, autels sacrés du vrai Dieu!* s'écriaient les prêtres ; *ô mer moins redoutable que nos protecteurs*, répétaient les femmes en pleurant ; *belle mer de l'Ionie, protége nos enfants, et si tu nous engloutis dans tes ondes, ne porte pas nos cadavres vers les rives où commande l'Anglais, il les vendrait à nos tyrans!*

Ce fut à la lueur funèbre du bûcher qui finissait de dévorer les restes de leurs ancêtres que les Parguinotes appareillèrent avec les brises matinales pour s'éloigner du cap Chimærium, et que les Turcs, accueillis en frères par les Anglais, occupèrent la ville chrétienne, abandonnée le 10 mai 1819, époque destinée à tenir rang dans l'histoire.

C'est à cet événement qu'on pourra fixer désormais l'asservissement complet des Grecs, que le ciel permit de consommer pour les rendre de plus en plus dignes d'une immortelle régénération. Le ministre anglais, qui proclama l'extinction de la traite des nègres, inventée par le pieux Las Casas afin d'arracher les Indiens aux travaux des mines et les enfants du Niger à la mort ; le ministère anglais qui poursuit l'exécution de cette entreprise décevante dans ses traités, comme le peuple-roi stipulait dans les siens l'abolition des sacrifices humains, a marqué de son sceau particulier l'ère de ses conceptions philanthropiques, en sanctionnant le malheur de quatre mille individus paisibles et industrieux. Il a livré aux Ismaélites [1] la dernière

[1] Ismaélites, surnom donné aux Turcs par les Byzantins, d'après l'Aséer, livre

terre indépendante occupée, dans la Grèce, par les descendants de ceux qui l'illustrèrent. Des chrétiens sont immolés aux infidèles par les mêmes chrétiens qui se glorifient d'avoir brisé les fers des esclaves d'Alger. L'église fait place à la mosquée ; le pavillon anglais cède au *bairac* des sultans, et la croix victorieuse s'abaisse devant l'astre pâlissant du croissant.

O honte à jamais mémorable ! le ministère anglais, à l'apogée de sa puissance, a consenti à une cession qu'un général et un consul de France, l'un au comble des inquiétudes [1] les plus affreuses, et l'autre placé sous le couteau, repoussèrent avec indignation. Généreux Anglais, écrivains de tous les pays, accusez les auteurs d'une action qui flétrit le nom européen aux yeux mêmes des mahométans, étonnés d'un succès qu'on n'aurait jamais obtenu d'eux contre d'autres mahométans. Demandez qu'une prompte justice venge l'innocence, la morale et la religion outragées. Enfin, si ces nobles efforts étaient inutiles, que la cause des vieux chrétiens de la Grèce, quoique perdue devant le tribunal de la politique, soit du moins sanctifiée par la protestation unanime de tous les amis de l'humanité ; et qu'en parlant des Parguinotes on dise à l'avenir :

Extrema per illos
Religio excedens terris vestigia fecit.

Après mille injustices nouvelles [2], campés sous les oliviers de Cor-

qui contient la vie de Mahomet, fils de Motalib et d'Éminé, dans lequel on fait descendre ce sectaire d'Abraham par Ismaël, fils d'Agar.

[1] Tandis qu'Ali-pacha demandait Parga, en 1814, le feu fut mis à l'arsenal de la *fortezza nuova* de Corfou. Un magasin de bombes, d'obus chargés, etc., sautait de toutes parts ; l'énorme dépôt des poudres, qui n'en était séparé que par une ruelle, allait s'embraser ; déjà sa porte en bois de sapin commençait à brûler. C'en était fait de Corfou, lorsque nos soldats, se précipitant au milieu des obus et des bombes qui éclataient, les saisissant entre leurs bras, les jetèrent à la mer, et sauvèrent ainsi une ville entière de la destruction. On n'a jamais su par qui un pareil crime fut conseillé et exécuté : nous eûmes à regretter quelques braves ; la garnison entière se couvrit de gloire.

[2] A leur arrivée à Corfou, le parlement ionien donna le titre de citoyens des sept îles aux Parguinotes, qui en jouissaient depuis le quinzième siècle, au lieu de s'occuper à leur fournir les logements et le pain de l'hospitalité. Le lord haut commissaire leur signifia ensuite que la somme de cent cinquante mille livres sterling ou 666,666 gourdes était réduite à 633,000, parce que S. E. s'était arrangée avec Ali-pacha pour être payée en monnaie espagnole plutôt qu'en monnaie turque ; qu'ensuite il serait opéré une retenue de 1 pour 100 pour le nolis de la frégate *la Ganymède*,

fou, où ils ont été visités par un enfant des Grecs ministre d'un grand roi [1], les Parguinotes, comme les enfants d'Israël assis autrefois sur les rives des fleuves de Babylone, pleins des souvenirs et des regrets qui remplissent leurs pensées, redisent leurs malheurs à l'étranger qui les interroge. La lyre de Xénoclès accompagne, la plaintive élégie des nouveaux Messéniens; élégie destinée à perpétuer, avec l'amour qu'ils conservent à leur douce patrie, la honte ineffaçable attachée à leurs oppresseurs.

DERNIER SOUPIR DES PARGUINOTES.

I.

Adieu vallons, adieu montagnes,
Coteaux fleuris, bosquets ombreux,
Verts orangers, fraîches campagnes,
Adieu pour jamais, bords heureux!

II.

Parga, terre illustre et chérie,
Trop voisine des musulmans,
L'Anglais te vend, ô ma patrie,
Au plus farouche des tyrans.
Adieu, etc.

III.

« Partez, vieux colons de l'Épire,
» Reste impur des derniers chrétiens, »
A dit Maitland dans son délire,
« Cédez vos temples et vos biens. »
Adieu, etc.

IV.

« Que la croix, ailleurs triomphante,

qui avait transporté les espèces à Corfou, ainsi que pour les négociations, sauf à statuer relativement aux émigrés parguinotes sur les dommages et prétentions élevés contre eux par Ali-pacha. De nouvelles difficultés s'étant ouvertes à ce sujet, les Parguinotes refusèrent toute espèce d'indemnité. Enfin le 19 décembre 1819, le haut commissaire ayant annoncé que S. M. B. faisant remise aux émigrés du droit de 1 pour 100 exigé pour fret de *la Ganymède*, ils rejetèrent unanimement cette grâce mercantile, et contraints par la misère, ils acceptèrent depuis ce qu'on voulut leur donner du prix d'une vente faite contre toute justice et tout droit. (Voyez l'ouvrage du lieut. col. de Bosset déjà cité.)

[1] Le comte Capo d'Istria.

» S'abaisse devant Ismaël !
» Enfants des Grecs, race impuissante ;
» Errez sans trône et sans autel. »
Adieu, etc.

V.

Ainsi, trop superbe Angleterre,
Profanant ton nom et tes droits,
Parlait un tyran sanguinaire,
Ennemi de nos saintes lois.
Adieu, etc.

VI.

Puissent mes chants à son oreille
Gronder, portés par les échos,
Comme la foudre qui réveille
Le lâche au sein de son repos.
Adieu, etc.

VII.

Dieu vengeur, saisis le tonnerre,
Sur Maitland lance tes carreaux !
Son aspect a souillé la terre ;
Écrase l'auteur de nos maux.
Adieu, etc.

VIII.

Toi qui révélas nos misères,
Qui vis arracher du tombeau
Les mânes sacrés de nos pères,
Soleil, éclipse ton flambeau.
Adieu, etc.

IX.

Filles du ciel, pâles étoiles,
Phœbé, témoins de nos ennuis,
Couvrez vos fronts de sombres voiles,
Que tout retombe au sein des nuits !

ANTISTROPHE.

Rends-nous nos vallons, nos montagnes,
Nos coteaux, nos bosquets ombreux ;
Dieu protecteur de nos campagnes,
Exauce un peuple malheureux !

CHAPITRE IX.

Vieillesse d'Ali. — Sa rapacité. — Incendie du palais de Tébélen ; — annoncé par le cheik Jousouf. — Son désespoir. — Quête qu'il fait à ce sujet. — Dons. — Héritage des pestiférés d'Arta. — Albanais plongés dans l'huile bouillante. — Cruautés diverses. — Ismaël Pachô-bey se réfugie auprès du nazir de Drâma. — Danger auquel il échappe. — Ses aventures. — Son portrait. — Lettre qu'il reçoit de son épouse ; — s'associe avec l'Étolien Paléopoulo. — Leurs plans contre Ali. — Mort de Paléopoulo. — Famille d'Ali-pacha.

Si la vieillesse des bons princes est un temps de langueur pour leurs États, celle des tyrans devrait être, dans l'ordre de la nature, une époque du calme propice au pays agité par les caprices orageux de leur jeunesse. L'Épire aurait éprouvé, dans cette dernière hypothèse, quelque repos ; mais la Providence semblait l'avoir livrée sans retour au génie du mal. Irrité de voir échapper la vie, le satrape, chaque jour plus intraitable, croyait en renouer le cours en envahissant toutes les propriétés, comme s'il avait voulu dévorer la terre prête à l'engloutir. Indifférent à l'estime des hommes, il dédaignait également de les tromper par des serments, et de leur déguiser ses coupables desseins. Bravant la satire [1], le mépris, les reproches, les remords, la renommée, l'impie Salmonée défiait les foudres du ciel et de l'opinion publique. Ses volontés, ses passions, ses emportements ne connaissaient plus ni frein ni mesure. *La multitude du peuple, qui est la gloire du roi* [2], l'importunait ; et il souhaitait, comme Caligula, que les hommes qu'il haïssait, dans la pensée qu'ils se réjouiraient de sa mort, *n'eussent qu'une tête pour l'abattre*. Malheureux des jouissances

[1] Ali ne manquait jamais de faire venir les aveugles qui chantaient les couplets satiriques que les Grecs composaient contre lui, et de les leur faire répéter en sa présence. Il lui est même arrivé de leur révéler de nouveaux traits de sa cruauté, en disant : *Chantez encore cela, afin qu'on sache bien de quoi je suis capable, et que rien ne me coûte pour écraser mes ennemis : je ne me reproche que le mal que je ne peux pas leur faire.*

[2] *La multitude du peuple,* dit le sage, *fait la gloire du roi, et le petit nombre des sujets est la honte du prince.* — Proverb. XIV, 18.

d'autrui, malheureux par le désir violent d'envahir, il s'agitait tel qu'un être menacé des besoins de la vie. Il voulait de l'or avec l'ardeur impatiente d'un hydropique qui désire de l'eau pour étancher sa soif; et succombant sous le poids des richesses, plus il en accumulait, plus il prétendait en entasser encore. Un dieu vengeur l'avait condamné aux plus cruels des supplices, *l'envie et la crainte de l'avenir*.

N'osant croire à la religion mahométane, qui punit le crime, ni la rejeter, parce qu'il en puisa les principes avec son éducation, il ne voyait aucun port assuré au delà du terme de sa vie. L'éternité lui apparaissait sous des formes terribles; il frémissait au nom de l'Alsirat[1], pont jeté sur une mer de feu; les remords ne lui montraient, sous le voile du tombeau, que le Tartare réservé à ses semblables. Éblis[2] avait cessé d'être le sujet de ses plaisanteries. Vainement, pour conjurer la marche du temps, il avait eu recours aux secrets de l'alchimie, afin de trouver un breuvage qui devait le rendre immortel[3] et lui procurer les moyens de convertir les métaux en or. Déçu, sans être détrompé de ses prestiges, il s'abandonnait à la superstition, dernier refuge des âmes lâches et criminelles. Entouré d'illuminés, il consultait les sorts; il demandait aux derviches des devises cabalistiques, qu'il faisait coudre dans ses vêtements, ou qu'il suspendait dans les endroits les plus secrets de son palais, afin de détourner les génies malfaisants dont il se croyait obsédé; un Coran était attaché à son cou pour écarter le *mauvais œil*; il se plongeait dans la région des fantômes; mais des songes funestes le réveillaient dans la douleur.

Enivré des faveurs trompeuses de la fortune, il s'était cru invulnérable, et il ne connut les progrès de l'âge que par ses infirmités. Il avait usé la vie sans perdre le goût des plaisirs, et il passa brusquement de l'erreur des sens dans l'impuissance de satisfaire ses désirs. La beauté fit son tourment; il osa profaner ses roses; il blasphéma contre

[1] Alsirat, pont de la largeur du fil d'une toile d'araignée, suspendu au-dessus des brasiers de l'enfer, sur lequel les musulmans doivent passer pour arriver au Paradis.

[2] Éblis, le diable.

[3] Ce fut en 1812 que ses alchimistes commencèrent les travaux qui avaient pour but de lui procurer l'eau immortelle, au moyen de laquelle il devait, disaient-ils, s'envoler dans les planètes, et trouver la pierre philosophale. Il avait fait venir un laboratoire complet de Venise; et après qu'un nommé Sergios, qui était associé à un derviche, eut brûlé du charbon pendant cinq ans, le vizir, ne voyant aucun résultat, le fit pendre, et noyer son compagnon en sorcellerie.

la jeunesse, il aurait voulu effacer le printemps, et ravir à l'année les fleurs dont il ne pouvait plus savourer les parfums. Les écoles publiques de l'Épire et de la Thessalie furent dépouillées des enfants des premières familles, qu'il flétrit en les plaçant au nombre de ses éphèbes. Si parfois le mot de vieillesse échappait de sa bouche, c'était pour tâcher de surprendre des consolations dans le déni de cette vérité qui l'accablait; il souriait alors à ses flatteurs qui lui *souhaitaient de longues années;* mais la séduction ne parvenait plus à l'enivrer. *Le temps a mis la cognée dans la racine de l'arbre!* disait-il en soupirant. Et ceux qui l'abhorraient murmuraient tout bas : *Encore quelques jours, et Ali-pacha ne sera plus.*

Il avait dépassé sa soixante et dix-huitième année, lorsqu'on le jugeait ainsi, sans prévoir que le malheur allait lui rendre des forces nouvelles pour lui faire subir le châtiment réservé à ses forfaits. Usé de débauche, flétri par les passions, sa poitrine, qui s'embarrassait aux moindres contrariétés, devait se ranimer plus brûlante que dans sa jeunesse ; ses yeux fatigués étaient réservés à se repaître de nouvelles scènes de carnage, et sa voix glapissante à donner le signal de combats plus meurtriers qu'il n'en avait jamais soutenu ; courbé sous le poids d'une vieillesse criminelle, il était enfin destiné à se retremper, comme satan, dans le désespoir, pour ébranler l'empire ottoman jusque sur ses bases chancelantes.

Ali était loin de prévoir les événements qui devaient se rattacher à son sort ; son attention semblait ne se porter alors que sur le repos de ses enfants qu'il voulait assurer ; heureux s'il n'eût pas prétendu y associer ses projets de vengeance contre Ismaël Pachô-bey , qu'il ne feignait d'oublier que pour lui porter des coups plus certains et plus meurtriers.

Mouctar-pacha était pourvu du sangiac de Bérat, au titre de beglier-bey, et son fils aîné, Hussein, jouissait de celui de Delvino ; Salik, troisième fils du satrape, avait obtenu Lépante; Méhémet, fils de Véli, était décoré du titre de vali-cy de Paramythia, tandis que son père Véli, retiré à Déchani, près d'Agia, y vivait, au milieu des plaisirs et de la débauche, sans s'inquiéter de la disgrâce du sultan, qu'il avait encourue. Le vertueux Ibrahim et son fils étaient dans les fers. Ils vivaient dans un cachot pratiqué sous le grand escalier du château du lac, pour que leur implacable ennemi jouît du *plaisir de marcher sur leurs têtes* chaque fois qu'il montait à son palais ou qu'il en des-

cendait. Mais tout s'use, excepté le désir de la vengeance ; et Ali, qui ne put accorder ses fils sur le partage éventuel de son héritage, attribua la cause des refus de Véli aux conseils et à l'influence secrète de Pachô-bey.

Les actes de despotisme ne s'annoncent guère que par la violence. Depuis quelque temps, l'épouse d'Ismaël avait été arrachée de son palais pour vivre renfermée dans une cabane, où elle était réduite à filer afin de se procurer quelques moyens d'existence. On se demandait quelle pouvait être la cause de cette rigueur, lorsqu'on apprit que son époux, qui était passé de Négrepont, dans l'île de Skiatos, sur la nouvelle que son ennemi se proposait de l'y faire enlever, s'était dérobé à de nouvelles embûches, sans qu'on sût de quel côté il s'était dirigé. Le non-succès de cette machination était la cause du traitement exercé contre la plus innocente et la meilleure des filles issues des beys de Janina, qui craignaient de compatir à sa misère.

Le tyran avait aussitôt expédié de toutes parts des émissaires, lorsqu'un incident lui fit perdre de vue le proscrit, et suspendre le cours de ses ressentiments. La demeure de ses pères, le séjour de sa jeunesse, le garde-meuble et le dépôt de ses brigandages, son brillant palais de Tébélen, venait d'être la proie des flammes. Une imprudence du plus jeune de ses fils, Salik-pacha, qu'il aimait d'une tendresse sans égale, avait causé ce désastre.

Qui oserait se charger de lui annoncer un tel malheur ? Son fils, ce fils chéri, lui-même, que la frayeur avait porté à se sauver jusqu'au delà des monts Candaviens, n'aurait peut-être pas été à l'abri de sa fureur s'il lui eût apporté un pareil message. On fut longtemps dans les anxiétés, et on ne trouva moyen de lui révéler ce fatal événement qu'en lui faisant remettre une lettre par l'entremise du cheik Jousouf, qui ne cessait d'annoncer *la chute de Ninive*. *Tiens*, dit-il au tyran, qu'il aborde au moment où celui-ci sortait de son palais, *Allah, qui punit les méchants, a permis que ton sérail soit brûlé. Le monde est périssable ; Alim féna*[1] !

A cette nouvelle, Ali pousse son cheval, en criant à ses gardes de le suivre. Il s'élance, il se précipite, il traverse la Molosside, il arrive

[1] *Alim féna*. C'est le cri d'alarme que les muezzims jettent du haut des mosquées, quand les incendies dévorent Constantinople.

à Tébélen, et il ne respire qu'en retrouvant cent cinquante millions en espèces monnayées. Telle fut la somme incroyable qu'on exhuma des caveaux de son palais, et la cause qui mit, pour la première fois, au grand jour la fortune colossale du satrape, dont l'importance, encore exagérée par la voix publique, parvint, malheureusement pour son coupable possesseur, jusqu'aux oreilles du Grand Seigneur, sultan Mahmoud, prince de haute et insatiable avidité.

Les intendants des finances d'Ali passèrent plusieurs jours à vérifier tant de richesses, pendant que leur maître déplorait la perte de son palais. Des cachemires précieux, les fourrures les plus rares, un magasin entier de montres, de pendules, de bijoux, d'étoffes, des meubles, des armes de luxe, des harnais de chevaux, devenus la proie du feu, étaient l'objet de ses regrets. Assis par terre, sur une natte de paille, tel qu'un ministre disgracié des rois de l'Orient, il s'arrachait la barbe, il se frappait la poitrine, il gémissait, et il déplorait sa misère en se recommandant à la charité publique. Se rappelant parfois qu'il était vizir, il demandait d'un ton menaçant; et, après avoir arraché par des larmes feintes ce qu'on craignait de lui refuser, une ordonnance, qu'il lança dans la Grèce, apprit aux habitants qu'ils devaient relever et meubler à leurs frais le *sérail redoutable* (τὸ φοβερὸν Σεράγλιον) de Tébélen. Puis reprenant bientôt après le chemin de Janina, il y rentra suivi de ses trésors, et d'un petit nombre de femmes échappées à l'incendie, qu'il vendit à ses familiers, en disant qu'il n'était plus assez riche pour nourrir autant d'esclaves.

Cependant d'amples indemnités l'attendaient. La peste, auxiliaire désastreuse de sa tyrannie, venait de lui léguer l'héritage de la population entière d'Arta, ville habitée par plus de huit mille chrétiens. Plus de la moitié étaient descendus dans la tombe; et dès que l'épidémie eut cessé de frapper, Ali-pacha avait envoyé des commissaires chargés de dresser l'état des meubles et des biens-fonds, qu'il s'adjugeait en sa qualité d'héritier universel de ses vassaux.

Afin de procéder à l'inventaire, les malheureux respectés par la mort, au risque de réveiller la contagion, furent contraints, malgré les prières du consul de France, M. Hugues Pouqueville, de laver dans les eaux de l'Inachus les laines des matelas, les draps et les langes encore imprégnés de la sanie des bubons, tandis que des exacteurs ramassaient et enregistraient le peu d'or et d'argent qui n'avait pas été enfoui. Le creux des arbres, les moindres cavités furent visités; et, comme on

trouva autour d'un squelette une ceinture remplie de sequins de Venise, on tint un état détaillé des ossements. On les aurait sans doute mis eux-mêmes en réserve (si on avait pu présumer que ces tristes restes seraient bientôt un objet de spéculation), pour les vendre aux économistes anglais, dont la sacrilége avidité vient de troubler les mânes des braves morts aux champs de Lutzen, pour les faire servir d'engrais aux landes de l'Écosse [1]. Tous les archontes de la ville avaient été arrêtés et bientôt après appliqués à la torture, pour dire où se trouvaient des trésors enfouis, qui ne pouvaient être éventés que par l'effet du hasard. Un d'entre eux, accusé d'avoir soustrait quelques objets, fut plongé dans une chaudière d'huile bouillante. Vieillards, femmes, enfants, riches et pauvres, tous furent interrogés, *mis sous le bâton*, et condamnés, pour se rédimer, à faire l'abandon des débris qu'ils avaient sauvés du naufrage public. Et, comme si tant de crimes ne suffisaient pas, on recruta, par ordre d'Ali, dans les villages de la Cassiopie une population égale à celle dont Arta pleurait la perte, qu'on força de venir s'établir au sein de cette ville désolée et à payer au vizir les maisons que chacun devait habiter [2].

Cependant les émissaires que le satrape avait attachés sur les traces d'Ismaël Pachô-bey, étant de retour, lui apprirent que le fugitif était retiré dans la Romélie. Après avoir erré de contrée en contrée, les uns l'avaient perdu de vue au Caire, et croyaient qu'il s'était rendu à la Mecque avec les hadgis ou pèlerins de la grande caravane de l'émir; d'autres prétendaient l'avoir reconnu à Smyrne. En effet, il avait parcouru les principales échelles commerciales de l'Asie mineure et de l'Égypte, couchant quelquefois à l'abri des portiques des mosquées, ou, parmi les pauvres, sur les cendres chaudes des bains publics. Souvent il avait été réduit à languir dans les palais des grands, confondu avec leurs clients et leurs esclaves, dont il partageait la nourriture, sans laisser paraître les chagrins qui le dévoraient, lorsque fatigué de traîner une vie misérable, il résolut de se rendre auprès du nazir de

[1] Ce fait est extrait des journaux anglais du mois de novembre 1822.

[2] *Machalla!* disait le kiaya d'Ali à mon frère, en lui montrant la ville d'Arta repeuplée par cette colonie, *vous voyez que c'est comme si la peste n'y eût pas passé.* — *Oui*, répliqua celui-ci, *mais on a dépeuplé vingt ou trente villages pour operer cette merveille.* — *Qu'est-ce que cela y fait?* répondit stupidement le barbare. Voilà la mesure du raisonnement d'un Turc : quel jugement porter de leurs apologistes?

Drâma, qui était un des seigneurs les plus magnifiques de la Thrace.

Se présenter à la cour de Mouhamet-Dramali et lui plaire, fut, pour Pachô-bey, l'unique nécessité de décliner son nom; et ce fut là que son implacable ennemi, qui venait d'apprendre son arrivée dans cette cour, résolut de lui porter un coup auquel le proscrit était loin d'être préparé. Il y avait quelques mois qu'il se trouvait à Drâma, lorsqu'au milieu d'une de ces parties de chasse que les seigneurs aiment passionnément, on vit arriver un capigi-bachi, qui, s'adressant à Ismaël, s'informa où était le nazir, auquel il avait une affaire importante à communiquer.

Tout capigi-bachi est assez souvent porteur de fâcheuses nouvelles; et Dramali se trouvant éloigné, Pachô-bey, se donnant pour être le nazir, répliqua à l'envoyé de la Porte qu'il pouvait s'expliquer. Ils se retirèrent dans un kan voisin, où le confiant envoyé du sultan lui apprit qu'il était porteur d'un firman obtenu à la requête d'Ali, pacha de Janina. « De Tébélen! Sois le bienvenu; c'est mon ami. En quoi » puis-je lui être agréable? — En faisant exécuter le commandement » dont je suis porteur, par lequel le suprême divan vous enjoint, » seigneur, de faire trancher la tête à un mauvais sujet nommé Pachô- » bey, qui s'est glissé depuis quelque temps à votre service. — A cela » ne tienne; mais je te préviens que c'est un homme difficile » à saisir, brave, violent, aimé de ses serviteurs, et il faut l'at- » tirer adroitement dans nos filets. Il peut paraître d'un moment » à l'autre, il est essentiel qu'il ne te voie pas, et que mes gens » ne puissent soupçonner qui tu peux être. Il n'y a que deux » heures de chemin d'ici à Drâma; va m'y attendre; ce soir j'y » serai de retour, et tu peux regarder ta mission comme remplie. »

Le capigi-bachi, tournant aussitôt du côté de Drâma, s'éloigne, tandis que Pachô-bey prenait la fuite en sens contraire, craignant que le nazir, qui ne le connaissait que de fraîche date, ne sacrifiât, avec cette froide indifférence naturelle aux Turcs, un malheureux injustement condamné à mort. Au bout d'une nuit de marche, pendant laquelle le proscrit évita les chemins battus, il prit les vêtements d'un moine bulgare, auquel il paya sa dépouille, et se présenta à la porte du grand couvent des caloyers serviens, situé dans les montagnes qui donnent naissance à l'Axius. Il y fut reçu, sous son costume religieux, comme un frère venant du saint tombeau. Il composa son roman; et on se félicita de trouver dans le nouveau venu un homme

aimable, parlant de la Palestine, de ses monastères, en pèlerin consommé, et qui de plus avait une bourse d'autant mieux arrondie que, chemin faisant, il avait vendu à un juif de Samacova son cheval et ses armes.

Deux hommes féconds en expédients, égaux en ruses; disputant, l'un des moyens de satisfaire sa vengeance, et l'autre du soin de défendre sa vie, sont un de ces spectacles ordinaires aux arènes politiques de l'Orient, où l'on voit l'innocence et le mérite sans cesse opprimés.

Ali-pacha, ardent à poursuivre son ennemi, avait aussitôt accusé Mouhamet-Dramali d'avoir favorisé l'évasion de Pachô-bey; mais il ne fut pas difficile au nazir de se justifier auprès du divan, auquel il donna des renseignements précis sur ce qui s'était passé.

C'était ce que voulait le satrape, qui partit de ce document pour faire suivre les brisées du fugitif par ses espions, et sa retraite fut éventée. Comme, dans les explications qui avaient été données à la Porte, l'innocence de Pachô-bey avait été prouvée, on ne pouvait plus solliciter le firman de mort contre lui; son ennemi sembla l'abandonner à son sort, afin de cacher le coup qu'il voulait lui porter. Il s'agissait de l'assassiner; et Athanase Vaïa, le chef des meurtriers des Cardikiotes, auquel il fit part de son projet, le supplia de lui accorder l'honneur d'une pareille entreprise, en jurant qu'il n'échapperait pas à son poignard.

Cet accord étant fait, le plan du maître et du sicaire fut voilé sous l'apparence d'une disgrâce, qui étonna la ville entière de Janina. A la suite d'une scène terrible, Ali chassa du sérail le confident intime de ses iniquités, en l'accablant d'injures, et en disant que, s'il n'était le fils de la mère nourricière de ses enfants, il le ferait pendre. Vaïa, feignant une profonde affliction, courut vainement chez tous les grands de la ville, en les suppliant d'intercéder en sa faveur, et la seule grâce que Mouctar-pacha put obtenir fut un bouïourdi d'exil qui lui permettait de se rendre en Macédoine.

Muni de cet ordre, Vaïa quitta Janina avec les démonstrations du plus grand désespoir; et, arrivé à Vodena, il feignit de ne trouver de sûreté qu'en prenant le froc des caloyers, pour se rendre en pèlerinage au mont Athos. Chemin faisant, il rencontra un des frères quêteurs du grand couvent des Serviens, dont il fit son ami. Il lui peignit sa disgrâce sous les couleurs les plus vives, en le priant de le faire recevoir au nombre des frères laïques de son monastère.

Le frère quêteur s'étant hâté de faire part de cette proposition au supérieur, celui-ci s'empressa d'annoncer à Pachô-bey le compatriote et compagnon d'infortune Athanase qu'on allait recevoir au nombre des servants. A ce récit, et au portrait que lui en fit l'abbé, Pachô-bey reconnut Vaïa; et, ne pouvant se dissimuler qu'il était envoyé pour l'assassiner, il se décida à se rendre à Constantinople, résolu d'y affronter l'orage et à combattre ouvertement son ennemi.

Une haute stature, une physionomie pleine de noblesse, une assurance mâle, le don précieux de presque toutes les langues usitées dans l'empire ottoman, que Pachô-bey parlait avec facilité, ne pouvaient manquer de le faire distinguer. Parvenu à s'établir dans la capitale, il se trouvait à portée de déployer le genre de talents qui convenait au pays, et sa conduite mesurée promettait de lui acquérir des amis puissants. Malgré cette légitime ambition, son penchant le porta d'abord à rechercher les bannis de l'Épire, qui étaient ses anciens compagnons d'armes ou ses amis; car il tenait aux principales familles, et il appartenait même au vizir Ali par les liens du sang, puisqu'il avait épousé une de ses parentes.

Cette alliance, qui avait fait le bonheur de Pachô-bey, dans sa jeunesse, était devenue pour lui une source d'amertumes depuis qu'il avait été éloigné de Janina, où son épouse et ses enfants se trouvaient retenus en otage. L'idée des dangers auxquels ils étaient exposés depuis le fatal secret qu'il avait révélé à Véli-pacha, le tourmentait. Il hésitait à attaquer de front le criminel, lorsqu'il apprit que son épouse avait été arrachée de sa demeure, sur le refus qu'elle avait fait de consentir à un divorce qui devait la faire passer entre les bras d'un des agents du tyran, qu'on disait être Omer Brionès. Une lettre que cette femme infortunée fit parvenir à Pachô-bey, en lui racontant les peines qu'elle endurait, lui traçait les devoirs qu'il avait à remplir. « Tes enfants sont dans les fers, lui écrivait-elle, et ton épouse, reléguée dans une cabane, est réduite à filer pour gagner son pain. » Les religieuses chrétiennes la soutiennent des deniers de l'aumône, » quand les infirmités qui l'accablent ne lui permettent pas de subvenir à ses besoins. Son lit, autrefois couvert d'étoffes d'or, ne se » compose plus que d'une natte de paille et d'une triste velendja [1].

[1] *Velendja*, couverture de cheval.

» Elle t'envoie le dernier ornement qui lui reste, sa chevelure. Ne » songe plus à moi que pour venger ta famille et ton épouse. » Peu de temps après, l'épouse d'Ismaël Pachô-bey ayant disparu, le ciel, pour le consoler, ou plutôt pour châtier Ali, lui envoya un ami qui était destiné à relever ses espérances.

Un Turc, quel qu'il soit, semble conduit par une sorte de nécessité à être dirigé par quelque Grec. La science des affaires, malgré la profonde humiliation des Hellènes, s'est conservée parmi les descendants d'Aristote et d'Euclide, admis dans tous les conseils des Tartares mahométans. Rien ne marche dans le divan sans les princes grecs du Phanal, et il n'y a pas de satrape, de bey, ni de grand dans l'empire, qui n'ait un Grec pour conseiller. L'Étolien Paléopoulo, qui vivait depuis plusieurs années à Constantinople sous la protection de la France, était au moment d'aller former un établissement dans la Bessarabie russe, lorsqu'il rencontra Pachô-bey, et que se forma entre eux la singulière coalition qui devait changer les destinées de la race tébélénienne.

Paléopoulo communiqua à son compagnon d'infortune un mémoire présenté au divan en 1812, qui avait été le signal d'une disgrâce à laquelle Ali-pacha n'échappa, comme on l'a dit ailleurs, que par les événements d'une plus haute importance qui occupaient alors le cabinet ottoman. Comme le Grand Seigneur avait juré par *les tombeaux de ses glorieux ancêtres* de réaliser ce projet, dès qu'il le pourrait, Ismaël Pachô-bey et son ami avisèrent aux moyens de le reproduire, afin d'y donner suite. On y rappelait qu'indépendamment des trésors sauvés dernièrement de l'incendie de Tébélen, le pacha en avait d'autres plus considérables déposés à Argyro-Castron et à Janina, ce qui était probablement exagéré. Mais ce qu'on ne pouvait contester, c'était le budget détaillé de ses revenus, montant à douze millions de francs, en y comprenant les bénéfices qu'il faisait sur les fermes de la couronne. Ce qu'on pouvait déduire, au milieu du chaos de l'administration d'Ali, c'est qu'il ne payait au trésor du sultan que deux millions; qu'une somme égale était employée en dépenses secrètes, et qu'il lui restait huit millions sur lesquels il en prélevait deux environ pour la solde de cinq mille hommes [1] qu'il tenait habituelle-

[1] Ali-pacha pouvait porter ses troupes jusqu'à quatorze mille hommes, en ramassant les Albanais chrétiens et mahométans. Quant à ses dépenses intérieures, telles

ment à son service. Passant aux revenus de ses trois fils [1], on les évaluait à dix millions. A ces considérations, les plus séduisantes pour un prince tel que le sultan Mahmoud, Pachô-bey, s'énonçant en homme au fait des localités, affirmait et répondait sur sa tête, malgré les troupes et les places fortes du vizir Ali, *d'arriver avec vingt mille hommes, en face de Janina, sans brûler une amorce.*

Les plans des ennemis d'Ali-pacha, tout sages qu'ils paraissaient, et peut-être parce qu'ils l'étaient effectivement, ne se trouvaient pas du goût des ministres de sa hautesse, parce qu'ils recevaient de fortes pensions du moderne Jugurtha, qui se vantait, comme le Numide, *que, si Constantinople trouvait un acheteur, elle se vendrait*, sans penser que cet or sur lequel il comptait devait causer sa perte. Il était aussi plus commode à un cabinet accoutumé à temporiser, d'attendre l'héritage de Tébélen, que d'en brusquer l'acquisition par une guerre ouverte; car il est ordinaire en Turquie que les grandes fortunes des employés du gouvernement se fondent dans le trésor impérial.

L'*usage*, dans les cabinets d'Orient, est la grande maxime d'État; et si l'on pouvait arrêter la marche du temps, qui mine les institutions humaines, les Orientaux auraient trouvé le secret de la *stabilité*, qu'on dit être la source du bonheur social. Tout en applaudissant au zèle de Pachô-bey, on ne lui donnait que des réponses dilatoires : puis, des équivoques on en vint aux refus; et Paléopoulo, qui ne respirait que pour la liberté de son pays, revenait à ses idées premières d'aller coloniser. Il se disposait à partir pour la Bessarabie, lorque la mort vint interrompre ses projets en mettant fin à ses malheurs.

que celles de sa table, de ses harems, et le pain de munition de ses troupes, cela se prenait sur le produit en nature de ses terres, et il payait par des bons *à vue* sur les marchands qui ne lui devaient rien, les Grecs employés à son service.

[1] *Famille d'Ali-pacha*, 1819.

Ali Tébélen Véli Zadé, âgé de 78 ans.

Ses fils issus d'Éminé : Mouctar, beglier-bey de Bérat, 50 ans. / Véli, vizir de Thessalie, 46 ans.

Fils issu d'une esclave : Salik, pacha de Lépante, 18 ans; a laissé un fils en bas âge.

Famille de Mouctar-pacha.

Deux fils : Hussein-pacha, marié. / Mahmoud-bey.

Méhemet-pacha, Selim-bey, Ismaël-bey, et six filles.

Le ciel semble accorder aux hommes arrivés à leur heure suprême, et qui n'ont plus d'intérêt à feindre, une sorte de prévision qui rend leurs dernières paroles prophétiques. Le vieil Étolien annonça à ses amis la régénération prochaine de la Grèce ; et, ayant demandé à voir Pachô-bey, il l'engagea à persévérer dans ses projets, en l'assurant que bientôt la famille d'Ali Tébélen tomberait sous ses coups. *Je meurs avec le regret*, ajouta-t-il, *de ne pas me trouver avec vous sur le mont Dryscos; Ali-pacha reconnaîtrait encore Paléopoulo au bruit de son gros fusil* [1].

Le vieux guerrier du mont OEta étant mort peu de jours après cette entrevue, Pachô-bey se consola bientôt de sa perte ; car un chrétien n'est jamais, pour la caste tartare, qu'une de *ces espèces subalternes*, qu'on dédaigne dès qu'on n'en peut plus retirer d'utilité ; mais il n'oublia pas les conseils qu'il en avait reçus pendant leur liaison.

Avant de les mettre en pratique, Pachô-bey crut, pour masquer ses projets, devoir se jeter dans les pratiques les plus minutieuses du mahométisme. Alors Ali, qui le faisait observer par ses capi-tchoadars, apprenant qu'il fréquentait les derviches et les ulémas, feignit de croire qu'il était désormais sans importance politique, et sembla ajourner contre lui ses projets de vengeance.

[1] Le fusil de Paléopoulo, appelé Milioni, était d'un calibre énorme ; il avait une réputation aussi grande chez les Épirotes, que l'épée de Roland parmi nos anciens preux.

LIVRE TROISIÈME.

—

CHAPITRE PREMIER.

Ali aspire à l'indépendance.— Le sultan convoite ses trésors.— Conduite adroite de Pachô-bey.— Destitution de Véli-pacha, relégué à Lépante.— Khalet-effendi protége Pachô-bey.— Nouvelle tentative d'assassinat contre lui.— Sicaires d'Ali pendus. — Inquiétudes du sultan. — Ali déclaré fermanly; — il se rend à Parga, — y apprend sa proscription.— Ses alarmes;—redoublées par un passage du Coran.— Il est mis au ban de l'empire.—Armements dirigés contre lui.—Pachô-bey nommé pacha de Janina. — Plan de campagne d'Ali. — Il se réconcilie avec les armatolis. — Négociations; stratagèmes. — Suleyman nommé vizir de Thessalie. — Intrigues de son grammatiste pour soulever les Grecs, — qui prennent les armes. — Parti qu'aurait dû adopter Ali. — Il convoque les états de l'Épire. — Son discours d'ouverture. — Effet qu'il produit. — Proclamation.

Gouverner, c'est tromper. Cette maxime désastreuse pour les peuples était celle du vizir Ali Tébélen, parvenu, à travers des flots de sang, à l'usurpation d'un pays presque égal en population aux royaumes unis de Suède et de Norwége. Le pouvoir n'était en effet à ses yeux, comme il l'est à ceux qui sont nés dans la bassesse, qu'un moyen de faire sentir le poids de son autorité, d'assouvir ses passions et de faire le malheur des hommes. C'était à ces conditions qu'il chérissait son rang, et il ne répandait ses faveurs que sur l'espionnage et la fraude. Activité, intelligence, talents, tout aboutissait à son coupable égoïsme; et, en voyant un tel homme, Épictète se serait écrié *que son âme échauffait un cadavre dont le contact aurait souillé jusqu'à la vertu*.

Comblé des faveurs de l'Angleterre, l'occupation de Parga était loin de combler ses vœux; la joie de sa possession était refroidie par le regret de n'avoir pu immoler les Parguinotes, qui avaient fui sur une terre étrangère à sa domination. La conquête de la moyenne Albanie le faisait soupirer après celle de Scodra, où il soudoyait une faction qui tenait le jeune Moustaï-pacha dans de continuelles alarmes.

Sa vengeance contre le malheureux Ibrahim, vizir de Bérat, qu'il tenait depuis sept ans dans les fers ainsi que son fils, était incomplète, tant qu'ils traînaient un reste de vie, que son intérêt l'obligeait de respecter, pour ne pas laisser enlever le sangiac du Musaché à Mouctar-pacha [1]. La Valachie, la Moldavie, la Thrace et la Macédoine étaient remplies de ses émissaires. Il était présent partout, au moyen de ses agents, et mêlé aux intrigues générales et particulières de l'empire. Rien n'était étranger à sa politique; et il s'indignait surtout de voir le Romili vali-cy Khourchid-pacha, établi depuis cinq ans à Monostir; un dieu vengeur, en entretenant l'envie dévorante dans son sein, devait le pousser à sa perte.

La fortune, qui l'accablait de ses dons, l'avertissait comme Polycrate, qu'elle était prête à l'abandonner. Ses succès devaient le faire trembler lorsque après avoir soldé le prix de la vente de Parga aux agents de l'Angleterre, il en fut remboursé au quintuple, au moyen des dons forcés de ses vassaux, et par la valeur intrinsèque des biens-fonds des chrétiens, qui étaient devenus sa propriété [2]. Son palais de Tébélen venait d'être reconstruit plus vaste et plus brillant aux frais des communes. Janina s'embellissait d'édifices nouveaux; des pavillons chinois de la plus rare élégance bordaient les rives du lac, et le luxe d'Ali n'était comparable qu'à l'influence qu'il exerçait dans toute la Turquie. Par le moyen de Khalet-effendi, il venait de faire éloigner Khourchid de Bitolia ou Monastir. Ses fils, à l'exception de Véli, et ses petits-fils étaient pourvus d'emplois éminents. Il pouvait se croire égal aux souverains; car si le titre lui manquait, les flatteurs ne lui manquaient pas. L'adulation de quelques lâches écrivains, prompts à prodiguer leurs acclamations aux tyrans que l'audace fait sortir des rangs vulgaires, commençait à l'élever sur le pavois des usurpateurs

[1] La Porte, qui ne voulait pas consacrer l'usurpation de sangiac de Bérat, s'était contentée de donner le titre de beglier-bey de ce drapeau à Mouctar, fils d'Ali. Chaque année elle adressait le firman d'investiture à Ibrahim-pacha. Celui-ci, contraint par son oppresseur, écrivait alors au divan qu'étant vieux et accablé d'infirmités, il suppliait sa hautesse de conférer la gérence de son gouvernement à son gendre Mouctar. Il joignait à cette requête, dictée par la force, l'assurance qu'il était traité chez Ali avec les plus grands égards. Cette comédie, dont personne n'était dupe, puisqu'on savait qu'Ibrahim-pacha et son fils étaient renfermés dans un cachot, sauvait les apparences, qui sont la chose essentielle, quand les souverains n'ont pas la force de faire respecter leur autorité.

[2] *Voyez* An estimate of the property abandoned by the Parguinotes, in refutation of the statements, in nº XIV of Quaterly Review. London, 1820.

heureux. On avait imprimé à Vienne un poëme en l'honneur d'Ali Tébélen ; un savant dans l'art héraldique lui avait fabriqué un blason [1] ; on venait de lui dédier une grammaire française et grecque, où les titres de *très-haut, très-puissant* et *très-clément* lui étaient prodigués [2]. Quant à la grande propriété, comme il possédait les neuf dixièmes des biens-fonds, les bénéfices qu'il en retirait lui en démontraient si clairement les avantages, qu'on n'avait pas besoin de l'engager à persévérer dans un système qui fait de l'homme créé à l'image de Dieu un animal consacré au labourage, et avili dans son intelligence. Quoique dépourvu de gloire, un autre Cinéas pouvait lui dire plus justement qu'à Pyrrhus qu'il était temps enfin de se couronner de roses, et de se reposer au sein des plaisirs ; mais il n'aurait pas été compris de celui qui n'éprouvait que le besoin d'employer une activité consacrée à faire le mal. Enfin, Ali était arrivé à cet excès de prospérité, dont le poids, supérieur à ses forces, ne pouvait plus que l'écraser.

Les Anglais avaient, dit-on, conçu l'idée de l'engager à se rendre prince héréditaire de la Grèce, sous la suzeraineté du sultan, dans l'intention d'opposer un contre-poids aux hospodars de Moldavie et de Valachie, qui n'étaient que des agents secrets du cabinet de Pétersbourg. Cette idée était plus spécieuse que bien calculée. Quant au sultan, son conseil, débonnaire en apparence, s'était laissé arracher toutes les concessions que le satrape avait demandées, en feignant d'ignorer ses déportements. Il affectait même la plus grande sécurité, quoiqu'il eût les preuves des intelligences d'Ali avec les ennemis de l'État, qu'il avait favorisés pendant le cours de la dernière guerre. Il souffrait un mal passager, persuadé que le temps lui ferait bientôt justice du plus dangereux des vizirs de l'empire, par ses relations avec les étrangers. Il prévoyait qu'à la mort d'Ali la division de ses fils, en les affaiblissant, replacerait sous le sceptre de sa hautesse la

[1] Ce blason, inventé par un habitant de Bergame, ville en possession de fournir de toute ancienneté des arbres généalogiques aux affranchis de l'Europe qui veulent renier leurs aïeux, ou s'en donner de factices, représentait *sur un fond de gueules un lion embrassant trois lionceaux*, emblème de la dynastie tébélénienne.

[2] Cette grammaire est celle de Michel-Étienne Partzoulla de Cleïsoura en Macédoine, imprimée à Vienne en 1815. La dédicace porte ΤΩ ΥΨΗΛΟΤΑΤΩ ΓΑΛΗΝΟΤΑΤΩ ΚΑΙ ΚΡΑΤΑΙΟΤΑΤΩ ΔΟΒΛΕΤΗ ΒΕΖΗΡ ΑΛΗ ΠΑΣΣΑ. Après ce beau début, l'auteur, en suppliante posture, s'écria : *La terre, illustre seigneur, est remplie de la gloire de ton nom ; personne n'ignore la brillante renommée de tes nobles vertus, etc., etc.*

Grèce continentale, qui en était en quelque sorte séparée. Le grand âge du factieux permettait d'envisager comme prochain cet événement, qu'on attendait avec impatience, surtout en pensant qu'il avait des sommes considérables dans ses coffres. On convoitait cet or, et la foudre restait assoupie à côté du trône qu'Ali-pacha avait baigné du sang généreux de Sélim III, lorsque ses intrigues excitèrent en 1808 une des plus épouvantables séditions dont Constantinople ait jamais été le théâtre [1].

Telles étaient les dispositions politiques du divan à l'égard du pacha de Janina, qui se serait éteint au sein du crime sans la main invisible par laquelle il était conduit à sa perte. Le ciel réservait aux hommes un exemple éclatant de ses vengeances, et ce fut par l'ambition qu'il voulut sans doute châtier celui que l'ambition avait élevé à un rang voisin de la grandeur suprême.

Cette passion, qui est le partage des tyrans, était fomentée dans le cœur d'Ali-pacha par les suggestions de quelques vagabonds nouvellement établis dans l'Épire. Je ne souillerai point ma plume, en publiant les noms de ces hommes échappés la plupart au glaive des lois, qui abondent dans le Levant, parce que l'historien doit taire la partie honteuse de son sujet. Il me suffit de dire que les plus exaltés de ces êtres réprouvés de la société saluaient depuis longtemps Ali-pacha du titre de *roi*, qu'il repoussait, comme aux jours des lupercales, le modeste César refusait le diadème que lui présentait Antoine. Il avait également dédaigné d'arborer, à l'instar des régences barbaresques, un pavillon particulier, afin de ne pas compromettre par des futilités les avantages réels qu'il possédait. En cela il était judicieux, et il l'était encore en répétant depuis longtemps que ses enfants le perdraient, parce qu'ils voulaient tous être vizirs ; l'instinct l'avertissant qu'un usurpateur qui aspire à mourir dans son lit ne doit point avoir d'héritiers à établir.

En laissant percer ces idées, Ali ménageait cependant ses fils ainsi que les novateurs, comme un corps d'élite qu'il pourrait employer aux jours du danger, en comptant néanmoins plus particulièrement sur les étrangers que sur sa famille, dont il faisait peu de cas. Voilà mes défenseurs, mes appuis, disait-il en montrant les Guègues, les assassins, les pirates, les faux monnayeurs et les renégats (Μαγαρισμενοι).

[1] *Voyez* liv. II, ch. 4, de cette histoire.

qu'il tenait à sa solde. Cette idée de péril, ou plutôt de châtiment, apparaissait sans cesse à sa pensée. C'était son ver rongeur. « Un vizir, » on lui a souvent entendu répéter cette maxime, « est un homme cou- » vert de pelisses, assis sur un baril de poudre, qu'une étincelle peut » faire sauter ; » mais il était loin de prévoir d'où jaillirait le feu vengeur qui délivrerait l'humanité d'un de ses plus lâches bourreaux, et le sultan lui-même ne se doutait pas de la lutte prête à s'engager.

Un auteur moderne a dit que si Confucius revenait au monde, il ne serait pas maintenant mandarin du neuvième ordre, parce que plus le despotisme vieillit, plus le mérite devient un moyen négatif de parvenir aux emplois. Pachô-bey sentait cette vérité ; et, au lieu de présenter des plans de réforme toujours désagréables dans un pays d'abus, il résolut de miner sourdement l'influence d'Ali-pacha. Il s'établit en conséquence l'intermédiaire de ceux qui portaient leurs doléances au divan contre l'administration du satrape de Janina et de ses fils. Il dressait leurs requêtes, qu'il remettait aux ministres, charmés, comme le juge de la fable, de se trouver entre les plaignants, qu'ils rançonnaient, et le vizir de l'Épire, duquel ils tiraient de fortes sommes d'argent pour étouffer le cri de la vindicte publique. Mais ce manége ne pouvait avoir qu'un temps, et la voix de la justice outragée ayant retenti jusque sous le dais impérial du successeur des califes, le sultan, qui voulut entendre Ismaël Pachô-bey, compatit à ses infortunes, et le nomma l'un de ses capigi-bachis. Il donna en même temps entrée au conseil à un nommé Abdi-effendi de Larisse, l'un des plus riches seigneurs de la Thessalie, qui avait été obligé de fuir la tyrannie de Véli-pacha : et ces deux individus, ayant entraîné Khalet-effendi dans leur parti, résolurent de se servir de son crédit pour accomplir leurs projets de vengeance contre la famille de Tébélen.

La nouvelle de cette élévation de Pachô-bey fut pour le vizir Ali un coup de foudre ; et, dès ce moment, il ne goûta plus aucun repos. Ismaël, dérobé au stylet de ses sicaires, troublait ses pensées ; il ne pouvait celer son chagrin ; on ne l'abordait plus que pour l'entendre exhaler ses plaintes contre cet ennemi. Il agrandissait son importance, en le croyant sans cesse occupé à traverser ses desseins, et il s'écriait parfois : *Si le ciel me rendait ma jeunesse passée !* et, comme son enthousiasme n'était pas celui de Nestor pour la gloire, il ajoutait : *J'irais le poignarder au milieu même du divan.* Cette rage et ces

alarmes, fondées sur l'idée du caractère de Pachô-bey, élevé à l'école du tyran, n'étaient pour lui que trop réelles.

Depuis la révolte d'Euthyme Blacavas, la Thessalie, désolée par la guerre et la peste, était à peine débarrassée de ces fléaux, qu'elle tomba [1] sous le gouvernement de Véli-pacha. Elle ne pouvait éprouver un plus grand malheur. Les prodigalités de ce vizir, quoique frappé d'une disgrâce apparente, surpassaient les ressources ordinaires du pays; les impôts étaient quintuplés pour satisfaire son avidité ainsi que celle de son père, et cette belle province était menacée de perdre jusqu'à sa population. Les Grecs émigraient en foule pour se rendre à Odessa; les grandes familles turques refluaient vers Constantinople, elles se groupaient autour d'Abdi-effendi et de Pachô-bey, lorsque le sultan, informé par Khalet-effendi de ce qui se passait, punit Véli-pacha en le reléguant au poste obscur de Lépante. Cette disgrâce frappa le fils d'Ali au moment où il venait d'élever un palais à Rapchani, et on ne la connut dans le pays qu'en lui voyant prendre la route de la Livadie pour se rendre au lieu de son exil, avec une foule de saltimbanques qui composaient son entourage [2].

Les ennemis d'Ali Tébélen comprirent, par le coup qui atteignait le plus puissant de ses fils, que toute espérance de salut n'était pas perdue pour eux. Les Grecs, et surtout l'Hétérie, qui craignaient de voir sa race se perpétuer dans l'Épire sous la protection de l'Angleterre, reprirent un nouveau courage, et les Moraïtes seuls furent consternés de voir leur ancien vizir se rapprocher des rivages du Péloponèse. Ils avaient éprouvé l'année précédente, lorsque son père vint aux bains des Thermopyles, combien le voisinage de cette famille était dangereux pour le Péloponèse, où il lâcha des bandes de voleurs; ils redoutaient que Véli, établi à Lépante, ne troublât leur tranquillité, et ne parvînt, à force d'intrigues, à arborer encore une fois ses drapeaux sur le château de Tripolitza.

Ali et son fils étaient bien éloignés alors de nourrir de pareilles espérances. Il fallait auparavant relever un crédit qui ne pouvait que décroître, tant qu'Ismaël Pachô-bey aurait accès auprès du Grand Seigneur. Ali avait mécontenté, par une avidité irréfléchie, les pléni-

[1] Livre II, ch. 4, de cette histoire.

[2] Il traînait à sa suite une troupe de comédiens morlaques, de danseurs bohémiens, de meneurs d'ours, et une foule de prostituées.

potentiaires de Parga, en négligeant de récompenser pécuniairement Hamed-bey. Il avait commis une faute plus grande en cessant de pensionner Khalet-effendi, qui avait le plus grand empire sur l'esprit du sultan. Enivré du poison de la prospérité, il s'était cru trop puissant, et il était trop tard pour s'adresser à la vénalité de ministres qu'il avait négligés et même dédaignés. Il concevait ces difficultés, et il résolut d'épouvanter le divan en se défaisant de Pachô-bey par un assassinat.

Il ne lui fut pas difficile de trouver des hommes disposés à exécuter son projet. Trois Albanais, qu'il expédia secrètement à Constantinople pour remplir sa commission, parvinrent à joindre son antagoniste, au moment où celui-ci se rendait à la mosquée de Sainte-Sophie, à laquelle le sultan devait se porter, pour assister à la prière canonique du vendredi. Le hasard voulut que les coups qui atteignirent Pachô-bey ne lui fissent pas de blessures mortelles, et les assassins saisis en flagrant délit, après avoir confessé dans les tortures qu'ils étaient des agents d'Ali-pacha, furent pendus devant la porte du sérail impérial de sa hautesse.

Le supplice des assassins de Pachô-bey, loin de calmer les inquiétudes du sultan et de ses ministres, leur démontra qu'il n'y avait plus de sûreté publique dans la capitale, tant que le vizir de Janina aurait des séides capables de se dévouer à la mort pour accomplir ses volontés. On se rappela qu'il avait réussi en 1807 à faire assassiner, dans le désert de Damas, Jousouf Lâla, kiaya de la sultane validé, lorsque ce ministre revenait du pèlerinage de la Mecque. En récapitulant ces attentats, et en considérant que ses trésors faisaient sa principale force, sa perte fut arrêtée dans un conseil privé, et on prononça contre lui la sentence de *fermanly*, qui fut ratifiée par un fetfa du mufti. Elle portait : qu'Ali Tébélen, déclaré coupable de lèse-majesté, ayant obtenu à diverses reprises le pardon de sa félonie, était mis comme relaps au ban de l'empire, s'il ne se présentait au *seuil doré de la Porte de félicité*, dans le délai de quarante jours, pour s'y justifier.

Tel fut l'acte juridique qui donna lieu aux événements que nous allons rapporter ; mais avant d'en commencer le récit, il convient de faire connaître le monarque et les hommes d'État prêts à entrer en scène dans l'insurrection destinée à embraser l'Orient.

Les sultans, qui ne sont depuis longtemps que la création du hasard,

ne recevant aucune qualité des bienfaits de l'éducation, montent sur le trône, tels à peu près que la nature les a ébauchés. Le dernier des fils d'Abdoulhamid Mahmoud eut à peine ceint le sabre d'Ottoman, qu'on le connut pour un prince avide, cruel et opiniâtre. Comme tout souverain doit savoir une profession, il s'était adonné à la calligraphie, et on conçoit sans peine qu'il était le meilleur écrivain connu de son empire. Persuadé de la perfection *de ses pleins et de ses déliés*, il résolut de ne s'en rapporter qu'à lui seul pour tracer ce qu'on appelle les kiat-chérifs ou commandements autographes, ainsi que le journal qui contenait le secret de ses pensées souveraines. Mais à qui confier le soin de tant de papiers qui s'accumulaient sur son sofa? Il s'adressa à son barbier [1] qu'il constitua son archiviste, par la raison que, ne sachant ni lire ni écrire, il ne pouvait trouver un dépositaire plus discret de ses archives privées. Cet homme lui était d'ailleurs connu dès l'enfance; et, à la faveur de quelques tours de gibecière qu'il avait appris d'un Arménien, comme il rasait avec dextérité, il eut bientôt un double crédit sur la personne de son maître.

Les gens de la connaissance d'un favori en Turquie, où les parvenus ne se sont pas encore avisés de méconnaître leur extraction, sont des mortels heureux. Ainsi on vit, au temps du grand vizir Kior-pacha, tous les marchands de riz ses confrères faire rapidement leur chemin, et Khalet-effendi n'eut pas plutôt appris l'élévation du *berber-bachi*, qu'il se recommanda à son amitié. Ils s'étaient connus dans les tavernes de Galata, et comme Khalet n'avait pas dédaigné son camarade, lorsqu'il fut tiré de l'humble condition de secrétaire du chef des boucheries de Constantinople, pour suivre l'ambassadeur de Sélim III à la cour de Napoléon en 1806, en revanche, dès que celui-ci fut parvenu à la fortune, celle de Khalet fut assurée. Le barbier impérial lui procura des emplois lucratifs; mais, quel que fût son pouvoir, il ne put jamais lui faire trouver grâce auprès du mufti Doury-Zadé, qu'il sollicita pour le faire agréger à l'uléma.

Les Turcs, qui n'admettent point de caste privilégiée, ont cependant une espèce de noblesse de robe, plus arrogante que l'oligarchie

[1] Berber-bachi, barbier impérial, rase la tête du sultan. La première fois qu'il remplit cette fonction, l'usage veut qu'il se rende en cérémonie chez le grand vizir pour lui en faire part. Il reçoit à cette occasion une pelisse de zibeline, une bourse contenant cinq cents ducats et un cheval richement enharnaché. — DOHSSON, État de l'empire ottoman. Chapitre 3.

de Saint-Marc, en ce qu'elle ne forligne jamais, à l'exception de temps de peste, cas auquel elle se recrute parmi les stagiaires de la mosquée de la Solimanie, gens regardés comme les plus purs entre les vrais croyants. On savait que Khalet-effendi était un enfant du siècle, qu'il buvait de la liqueur défendue, que son père avait été marchand de foie, et lui conséquemment homme sans naissance. On pouvait faire de sa personne un amiral, un sérasquier, un ministre, tout, hormis un uléma. Ainsi, mille fois éconduit avec hauteur, il s'en vengea en faisant déposer Doury-Zadé, et ce pontife des musulmans fut relégué à Brousse en Bythynie.

On avait depuis ce temps conféré l'emploi de cheik-islam à Hadgi-Khalil-effendi; c'était lui qui avait donné le fetfa contre Ali Tébélen, à la requête d'un nommé Ali, ci-devant pacha de Morée en 1815, et ensuite de Bithynie, avant d'être promu au vizirat de l'empire. Ce nouveau mufti et le grand vizir étaient sages, hommes de bien, prudents; mais le désir de conserver leurs emplois les rendant dociles aux volontés de Khalet-effendi, qui suivait l'impulsion de Pachô-bey et d'Abdi-effendi, ils durent consentir à une guerre qu'ils regardaient comme aussi impolitique qu'elle était intempestive. Si elle était heureuse, Khalet, qui avait eu l'adresse de se tenir en dehors du ministère, en recevait, par le moyen du barbier de sa hautesse, tout l'honneur aux yeux de son maître : si elle était funeste, comme il était sans portefeuille, et par conséquent sans responsabilité, il pouvait non-seulement en rejeter les fautes sur leur administration, mais se porter encore comme accusateur contre eux. Ils décidèrent donc de temporiser.

Les résolutions du cabinet ottoman, au début d'une guerre, sont toujours marquées du sceau de la violence. A peine le grand pontife de Mahomet, infaillible dans la doctrine, a-t-il autorisé les vrais croyants à tirer l'épée contre une puissance étrangère, qu'on se précipite sur ses agents diplomatiques; ses marchands sont arrêtés dans leurs comptoirs; ses vaisseaux sont saisis dans les ports, et les sujets d'un prince déclaré *harb* (en guerre) sont traités en ennemis du trône et de l'autel. Malgré cette véhémence, compagne du fanatisme, on n'a jamais vu en Turquie, comme il arriva dans l'Europe chrétienne en 1754, les hostilités précéder le manifeste de guerre. Les mahométans ne sont point encore dépravés à un tel degré; et il était réservé au Spartiate Lysandre, ainsi qu'à un ministre plus digne de siéger parmi les centumvirs de Carthage, qu'au conseil d'un peuple

civilisé, de soutenir sa perfidie, en proclamant que *l'équité était incompatible avec ses maximes d'État*. On vient de voir qu'on avait employé la voie juridique de l'*admonestation* contre un rebelle, avant que ses agents fussent mis aux fers.

Quelque temps après la sentence de comparution, à laquelle il se garda sagement de déférer, on eut connaissance à Janina de l'anathème religieux lancé contre Ali Tébélen par le mufti Hadgi-Khalil-effendi. Elle commençait par ces paroles tirées du Coran : « Nos cœurs » sont fermés à ta voix. Un pois bouche notre oreille. Une voix » s'élève entre nous et toi : suis tes principes, nous suivrons les » nôtres [1]. » Comme on trouve tout ce que l'on veut dans le livre canonique du prophète, après avoir fait le procès au proscrit avec des versets de l'Écriture, on finissait en lançant contre lui la grande imprécation ! « Voici, » portait la bulle du cheik-islam, « un temps » malheureux pour le méchant ; nous ferons souffler contre lui un » vent impétueux dans un jour fatal ; nous ferons tomber les » hommes comme des palmiers déracinés, parce que les Thémudéens » ont tué le chameau de Salhé [2]. Nous les avons maudits sur la » terre, et au jour de la résurrection ils seront abominables à tout le » monde [3].

Ali-pacha, qui se vantait dans son odieuse philosophie *de n'avoir jamais craint la divinité* [4], fut frappé d'épouvante à l'annonce d'une résolution qu'il aurait dû prévoir, s'il avait été susceptible de calculer les suites possibles de ses attentats. Il venait d'arriver à Parga, qu'il revoyait pour la troisième fois depuis qu'il en était possesseur, lorsque ses capi-tchoadars lui annoncèrent en termes énigmatiques *que la verge seule de Moïse* [5] *pouvait le dérober à la fureur de Pharaon et de*

[1] Coran, chapitre de l'explication, v. IV.

[2] Coran, ch. de la Lune. Salhé ou Saleh était un prophète plus ancien que Mahomet, qui était fort estimé parmi les Perses et les Arabes. Étant allé aux Indes pour convertir les infidèles, ils lui demandèrent un miracle, et ce prophète ressuscita un chameau qu'un nommé Chander avait tué. Ce chameau, disent les Orientaux, vit encore, et on entend parfois ses cris, quand les caravanes passent auprès de la caverne où il est enfermé ; mais les voyageurs ont grand soin, lorsqu'ils approchent de cet endroit, de faire grand bruit, de peur que si leurs chameaux venaient à l'entendre, ils ne demeurassent immobiles : malheur réservé à ceux dont sa voix frappe les oreilles.

[3] Coran, ch. de l'histoire, écrit à la Mecque.

[4] Ἐπεὶ τό γε λοιδορῆσαι θεοὺς ἐχθρὰ σοφία. Pindar. olymp. IX.

[5] Les orientaux se servent souvent de cet emblème. Lorsque Moïse, raconte un

ses ministres. C'était lui dire qu'il n'avait plus rien à espérer. Cependant, imbu des prestiges de sa fortune criminelle, il espérait pouvoir s'excuser par des subterfuges. Il était environné de trop de pompe et de flatteurs pour croire au malheur qui le menaçait. Parga ne lui avait jamais paru si enchanteur ; le zéphyr y murmurait avec tant de suavité, le chant des oiseaux y était si harmonieux, qu'il était presque ravi à ses plus pénibles pensées. Chaque jour il se rendait dès le lever du soleil sous les berceaux d'orangers, pour y donner audience à ses vassaux, et recevoir leurs hommages. Un sérail magnifique couronnait l'acropole; la source de Saint-Triphon, conduite par un hydraulique, ouvrage des industrieux souterrazis de l'Argyrine[1], y versait ses eaux, qui se répandaient de là en cascades à travers les rues de la ville. Les femmes les plus belles de l'Orient ornaient son harem, qui avait succédé à l'église de la Vierge protectrice de Parga ; et le sanctuaire retentissait du chant des odalisques. C'était une alternative de profanations, de plaisirs et d'alarmes. Au milieu de ces désordres, le tyran expédiait chaque jour à Constantinople de nouvelles supplications ; mais ni ses prières, ni son agent, ni ses tentatives pour rentrer en grâce n'étaient plus reçus à la Porte des sultans. Personne même n'osait prononcer son nom, depuis que le Grand Seigneur avait déclaré qu'il ferait trancher la tête de quiconque lui parlerait d'Ali Tébélen.

Il vivait depuis une lune entière au milieu de ces inquiétudes, lorsque, ouvrant au hasard le Coran [2], qu'il voulait consulter, sa baguette divinatoire tomba sur le verset 82 du chapitre 19, où il est dit : *Il se flatte vainement. Nous écrirons son ostentation, et nous aggraverons ses peines. Il paraîtra nu devant notre tribunal* [3]. Il ferma le livre en crachant dans son sein par trois fois, et le lendemain un courrier,

de leurs écrivains, fut sur le point de quitter Jétro, le vieillard ordonna à sa fille de donner à son gendre la baguette avec laquelle il écartait les bêtes féroces de son troupeau. C'était la verge des prophètes ; elle était faite de myrte du paradis terrestre. Adam l'avait possédée le premier : Moïse la reçut des mains de son épouse, avec les livres divins qu'il nous a légués, et que Jétro tenait de Melchisedech, roi de Salem et prêtre du Très-Haut. *Voyez* Gelaleddin.

[1] Fontainiers publics.

[2] Cette manière d'interroger les sorts par le Coran est très-usitée en Turquie, soit à livre ouvert, soit en fixant la ligne d'une page, au moyen d'une baguette.

[3] C'est le fameux chapitre intitulé : Marie, *la paix soit avec elle*, donné à la Mecque, composé de 98 versets.

venant de la capitale, lui apprit que tout espoir de pardon était perdu.

Il ordonne aussitôt de préparer sa gondole ; il descend de l'acropole en jetant un regard de tristesse sur ces beaux jardins, où il recevait encore la veille les adorations de ses esclaves, heureux de se prosterner à ses pieds. Il dit adieu à ses femmes, en les prévenant qu'il sera bientôt de retour ; il en confirme l'annonce à ceux qui l'entourent ; il descend à la plage. En montant à bord de son esquif, le bouquin d'ambre de sa pipe tombe à la mer ; un plongeur le retrouve. Les rameurs le saluent par une triple acclamation. On dresse la voile : il a touché pour la dernière fois le rivage qui lui fut vendu par les Anglais ! La barque cingle vers Prévésa, où il se flattait d'avoir, avec le lord haut commissaire Maitland, une entrevue qui n'eut pas lieu. Le temps de ses prospérités était passé, et les égards qu'on lui avait témoignés devaient cesser avec sa bonne fortune. Ainsi s'accomplirent les paroles prophétiques du consul de France, lorsqu'il lui disait *de redouter la possession de Parga* [1].

La détermination du sultan étant irrévocable, le divan décida d'équiper une escadre, qui se rendrait, après le rhamazan, sur les côtes de l'Épire, avec des troupes de débarquement recrutées dans le Magne, qu'on devait opposer aux Schypetars de la Iapygie. On donna en même temps ordre à Mouhamet-Dramali, nazir de la Thrace, dont Pachô-bey était devenu le gendre, à Pehlévan-Baba, pacha de Routchouk, successeur de Moustapha-Baïractar ennemi personnel des fils d'Ali Tébélen, de réunir les contingents des vallées de Balkan et de la Macédoine transaxienne, ainsi qu'à tous les chefs de la Romélie, de se tenir prêts à marcher, avec les spaïs et timariots de leurs gouvernements, contre le *fermanly* de l'Épire. De pareils commandements furent adressés au Romili vali-cy ainsi qu'à Moustaï, pacha de Scodra, et il fut décrété qu'Ismaël Pachô-bey, désigné pacha de Janina et de Delvino, au titre onéreux d'*arpalik* [2], aurait le commandement de l'expédition dirigée contre Ali Tébélen, dont le nom fut rayé du tableau des vizirs de l'empire ottoman.

L'assassinat de Pachô-bey avait eu lieu au commencement de février,

[1] *Voyez* liv, II, ch. 7 de cette histoire.

[2] Arpalik, expression diplomatique dérivée du verbe ἁρπάζω, *rapio*, c'est-à-dire à charge de conquérir.

et le mois de mars s'était écoulé sans qu'on eût réuni sous la tente un seul soldat pour entrer en campagne. Tout pouvait encore changer de face dans un gouvernement incapable de maîtriser les événements ; car la fin du rhamazan ne tombait cette année qu'au 10 juillet. Un homme qui aurait eu le génie des affaires, au lieu de l'esprit d'intrigue, aurait pu, dans cet intervalle, porter un coup fatal à l'empire, en appelant à son secours l'Hétérie, et en se mettant franchement à la tête de la Grèce. Les Hydriotes avaient offert dès l'année 1808 à son fils Véli, alors vizir de Morée, de le reconnaître pour prince, et de l'appuyer de tous leurs moyens, s'il voulait assurer l'indépendance des îles de l'Archipel, qu'ils auraient proclamée. Malgré l'aversion des Moraïtes, qui ne l'abhorraient que depuis son refus de les affranchir, le nom de liberté pouvait lui rendre leur affection. L'homme le plus influent de la presqu'île, Germanos [1], archevêque de Patras, était son partisan ; Sotiraki de Vostitza, les archontes Zaïmis de Calavryta, les Deli-ianei de Caritène, Sissinis de Gastouni, et les moines de Mega Spiléon n'avaient point oublié sa tolérance, lorsque son fils leur permit de réédifier une foule d'églises renversées à l'époque des troubles de 1770.

D'un autre côté, le sultan voulait la guerre, mais sans rien débourser pour la soutenir ; et il était par conséquent facile de corrompre une partie des grands vassaux obligés de marcher à leurs frais contre un homme qu'ils n'avaient pas également intérêt à accabler. Les moyens de séduction étaient faciles à celui qui possédait des trésors considérables, et quoiqu'on se rappelât qu'il n'avait jamais soudoyé de partisans que pour leur arracher ses dons avec la vie, l'attrait de l'or est si puissant en Turquie, qu'il y aurait trouvé des milliers de créatures. Cette idée ne frappa point Ali, ou plutôt le danger n'était pas assez imminent pour le décider à verser son argent dans des mains d'où il ne voyait pas le moyen de le retirer par quelque perfidie. Il comptait d'ailleurs sur les Anglais qui convoitaient les îles de la Grèce, à titre de protection ; projet facile à réaliser alors, si Castlereagh, au lieu de

[1] Germanos, archevêque de Patras, partit de cette ville en 1816 pour se rendre à Constantinople. Dans notre dernière entrevue, il me dit qu'il ne reviendrait jamais en Morée, à moins d'être en mesure d'y jouer un rôle ; et il me parla de la Russie de manière à me faire croire qu'il ne comptait pas sur son assistance, quoique Athanase Kanacaris et les primats grecs fissent assidûment leur cour au consul russe Minciaki, qui marchait à la tête de ceux auxquels on attribuait le projet de révolutionner la Grèce et de renverser le trône des sultans.

prendre des métaphores politiques pour des maximes d'État, eût pu s'élever à l'idée d'une pareille entreprise.

Ali, s'imaginant que ce qui lui avait réussi tant de fois lui réussirait toujours, s'abandonna aux conseils des intrigants qui l'obsédaient. C'étaient, la plupart, des hommes hardis et entreprenants qui, marchant sur les plans donnés à une autre époque au satrape par des officiers anglais, voulaient l'engager à prendre une défensive indiquée par les lignes des montagnes de la Grèce. On lui conseillait, dans cette hypothèse, d'asseoir un camp du côté de Caravéria, d'occuper le Tempé et de s'emparer des Thermopyles, en confiant à ses trois fils le commandement des corps d'armée établis sur ces points. En cas de revers, ils pouvaient se replier facilement sur l'Épire : l'un, en rétrogradant par le défilé de Milias; celui du Tempé, en y rentrant par la gorge de Gomphi; et le troisième, en remontant la vallée du Sperchius. Il suffisait de tenir une forte garnison à Bérat pour être tranquille du côté de la haute Albanie, et le vizir devait, en conservant son quartier général à Janina, être prêt à envoyer des troupes sur le littoral de l'Épire, afin de défendre les places fortes depuis Avlone jusqu'à Prévésa. Mais Ali, qui voulait conserver aussi longtemps que possible les apparences de la soumission vis-à-vis du Grand Seigneur, ne pouvait pas goûter ces mesures gigantesques et disproportionnées avec ses moyens militaires.

Declaré fermanly, Ali n'était rebelle qu'en ce qu'il ne voulait pas se rendre à Constantinople, où comparaître et mourir étaient une seule et même chose; il se trouvait dans la position forcée de ceux qui ne pouvant renverser le gouvernement, sont réduits à défendre leur existence contre l'autorité qu'ils ont outragée. Déjà même, il prévoyait que les Turcs de Larisse, débarrassés de Véli-pacha, étaient prêts à s'armer contre lui; il ne devait pas même compter sur ceux de l'Épire, et il n'entrevit d'espérance de salut qu'en recourant aux chrétiens. Il pensa donc à appeler à son secours les armatolis, dont il essaya de recomposer les bandes, en leur offrant l'appât d'une solde considérable. Ce plan était, de tous ceux qu'on avait envisagés, le plus judicieux, le mieux adapté aux localités, et le seul conforme à la défense de l'Epire, où peu de troupes ennemies ne peuvent pas réussir, ni une grande armée subsister. Au moyen des bandes chrétiennes, Ali mettait les armes aux mains des ennemis de la Porte, et s'il compromettait son pouvoir, il avait la consolation d'entrevoir qu'il détruisait peut-être

pour toujours celui du sultan dans la Grèce. Il organisait enfin une guerre de partisans, d'autant plus active qu'elle aurait pour centre Janina. Le succès, quel qu'il fût, attentait aux destinées de l'empire ottoman; car, depuis Spartacus jusqu'au chef des nègres Péthion, des esclaves armés ne rentrèrent jamais sous le joug du servage : ils triomphent, ou ils meurent.

L'Épire, depuis le temps de la conquête par Amurat, renferme trois nations, savoir, les Turcs d'extraction tartare, les Schypetars ou Albanais devenus mahométans ou restés chrétiens, et les Grecs, portion respectable de l'État, qu'elle vivifie du produit de son industrie, et qui, malgré l'inclémence du sort, sont destinés à renaître glorieux de leurs cendres. Ce fut particulièrement à ces derniers que le satrape s'adressa, et les mânes des héros de la Hellade semblèrent s'agiter dans leurs tombeaux. Hydra et les Cyclades, quoique moins riches en vaisseaux qu'aux temps où les Grecs, conduits par Agamemnon, firent voile vers les rivages troyens [1], demeurèrent attentifs au signal prêt à partir du centre des montagnes de Dodone ; et un silence, pareil à celui qui précède le choc des éléments, fit place aux bruits répandus depuis quelque temps dans la Hellade. On parut s'être donné le mot pour tromper le tyran qui allait allumer l'incendie destiné à s'étendre dans l'Orient, avec la rapidité des flammes que les Tartares allument dans les steppes de l'Asie.

Depuis Dyrrachium jusqu'à l'embouchure de l'Axius, les diverses tribus de la Grèce septentrionale paraissaient plus dévouées que jamais à Ali Tébélen. Leurs langues, habiles à le tromper, ne se déliaient que pour lui souhaiter de longues années et des prospérités infinies. A la moindre expression de sa volonté, les archevêques, les évêques, les cadis, les aïans, les pâtres, les soldats, arrivaient à sa cour et tombaient à ses pieds. Tous, à l'annonce du danger qui le menaçait, parurent redoubler de dévouement pour sa personne. On se prononça avec un si grand zèle, que le perfide, tant la flatterie a d'empire sur les plus clairvoyants, eut la faiblesse de se croire aimé de *ses peuples*, expression qu'il avait substituée, dans ses discours, à celle de vassaux, de raïas, et d'esclaves.

[1] Suivant Homère, ils avaient dans cette expédition onze cent quatre-vingt-six vaisseaux, portant, terme moyen, 85 hommes, et par conséquent une force de cent mille huit cent dix hommes. Voyez Iliad. IV. 676 et suiv. pour les détails.

Malgré la bonne opinion qu'Ali avait de *ses peuples*, il désirait se réconcilier avec son souverain. Il avait échappé à son courroux en 1813, par l'intervention de la légation britannique à Constantinople, et il n'avait pas perdu tout espoir dans la médiation de ses anciens amis. Il se rendit une seconde fois à Prévésa, où il avait demandé une entrevue à un des généraux anglais commandant aux Sept-Iles; mais les alliés *du vieillard vénérable de Saint-Jean-d'Acre*[1], Djézar-pacha, qui faisait sceller des hommes vivants dans les murs de son sérail, afin d'entendre leurs cris, ne se trouvaient plus dans les dispositions philanthropiques qui les animaient à cette époque. Ils avaient donné à Ali Tébélen des fusées à la Congrève, des parcs d'artillerie, on avait même pu lui sacrifier Parga[2], *nom qu'il doit suffire de prononcer, pour que les joues de tout Anglais se couvrent de la rougeur de la honte:* mais les circonstances étaient changées. On consentit cependant à lui vendre des munitions de guerre et des armes pour se défendre contre son souverain, parce qu'il en est de certains négociateurs comme des Chinois, qui se croient hors de leur élément, quand ils ne trouvent pas à brocanter. On lui offrit ensuite de garder ses trésors, de lui donner même asile, s'il ne voulait pas s'en séparer; mais on fut inflexible sur la demande d'une assistance armée, tout en lui promettant vaguement d'empêcher l'escadre turque d'entrer dans les eaux de la mer Ionienne.

Satisfait dans cette dernière partie de ses demandes, sur laquelle il avait compté d'après le traité de 1800, qu'il viola lorsqu'il croyait pouvoir tout oser impunément, Ali reprit la route de Janina, où il ne fut pas plutôt de retour qu'il s'occupa de la réorganisation des armatolis, qui se levèrent en masse à son premier appel. Ravi de cet empressement, il n'en fut pas moins flatté de voir accourir près de lui une foule de montagnards, qu'il classa par compagnies, auxquelles il donna des capitaines qu'il croyait dignes de sa confiance. De ce nombre était Odyssée, fils d'Andriscos de Prévésa, compagnon d'armes du pirate Lambros, qui eût été un autre Thémistocle dans des temps plus heureux. Son fils, jeune guerrier, aussi léger à la course et non moins brave qu'Achille, regardé depuis longtemps comme

[1] Voyez Anastase, ou Mémoires d'un Grec à la fin du XVIIIe siècle, tome II, page 403, no 1 de la traduction française.

[2] Voyez le révérend Smart Hughes, Voyage à Janina, tome II, page 125 de la traduction française.

le coryphée des palicares, fut chargé par le satrape de défendre la Livadie. Tassos fut envoyé du côté des Thermopyles. Stournaris eut ordre de se mettre à la tête des bandes de l'Achéloüs ou Aspro-Potamos. André Hyscos et son frère furent élevés au commandement des palicares d'Agrapha et de l'Étolie. L'Acarnanien George Varnakiotis se rendit dans le Xéroméros, et le satrape se décida à regret à placer un nommé Zongos à la tête des armatolis de l'Olympe et de la Macédoine. Il refusa de rendre ses bonnes grâces à Zaphiris, fils du primat de Naoussa [1], qui dut se dérober par la fuite à ses persécutions, tandis que cet homme traité avec plus d'équité aurait armé en sa faveur toutes les campagnes voisines de Bitolia et de Salonique. Cette faute fut suivie de la défiance qu'il manifesta envers les chefs des armatolis, auxquels il demanda des otages, et il fut sur le point de les voir abandonner sa cause.

Ce différend s'étant terminé à l'avantage des armatolis, ils ne tardèrent pas à se rendre aux divers postes qui leur étaient assignés, et les dégâts qu'ils commirent auraient suffi, dans d'autres temps, pour amener la Porte à composition. Répandus sur les chemins, les courriers étaient dévalisés, les caravanes interceptées, les impôts cessaient d'être payés, et la clameur publique, s'élevant du sein des provinces dévastées, parvint jusqu'au sultan. Mais vainement les primats des cantons, qui demandaient la répression du brigandage, disaient dans leurs doléances qu'Ali seul était capable de les faire cesser : la ruse était surannée. On répondit aux plaignants que c'était à eux à s'opposer aux désordres, en engageant les *klephtes* (voleurs) à tourner leurs armes contre Ali, qui n'avait plus rien à espérer de la clémence d'un monarque offensé, jusqu'au sein de sa capitale, par le plus lâche des assassinats. Des circulaires, qu'on faisait répandre, prévenaient en même temps les Épirotes de se séparer de la cause d'Ali, et d'aviser

[1] Ali-pacha avait fait prisonniers en 1806 ce jeune homme et sa sœur. Après l'avoir tenu pendant quatre ans au cachot, il le mit en liberté sous la caution du sieur Marin-Oglou, négociant grec à Janina, chez lequel il resta pendant quatre autres années. Au bout de ce temps, le vizir nomma Zaphiris *épistate*, ou intendant des bohémiens, charge qui lui rapportait environ deux mille francs de notre monnaie; la fille fut renvoyée à sa mère. Se trouvant ainsi libéré, Zaphiris s'enfuit; et, après s'être caché dans un village du Zagori, il eut le bonheur de se retirer près de son père à Naoussa, où nous le verrons plus tard jouer un rôle dans les affaires de la Macédoine.

aux moyens de se débarrasser d'un rebelle, qui allait attirer les calamités de la guerre sur leur pays.

Une pareille résolution pouvait seule préserver l'Épire de l'invasion dévorante des armées turques; mais les plans de la tyrannie étaient tellement compliqués, et son action si puissante, que cette province ne pouvait éviter le sort dont elle était menacée. Ali, qui avait prévu les moyens qu'on emploierait contre lui, étendait sa surveillance, non pas sur cette communication de la pensée qui se propage par les gazettes, puisqu'il n'en existe aucune dans la Turquie, mais sur le secret des lettres que tous les gouvernements respectent, quand ils n'ont pas intérêt à le violer. On excepta néanmoins de la règle générale la correspondance des marchands, qu'on se contentait de décacheter à huis clos, et dans laquelle on rayait les paragraphes qui pouvaient offrir quelque double entente. Mais comme on ne s'arrête pas en fait d'arbitraire, on devint insensiblement plus difficile. On crut découvrir des allusions dans les termes mercantiles, on suspecta les factures, et celui qui allait bientôt parler de liberté à *ses peuples,* leur défendit toute communication avec Constantinople. Pour surcroît de précautions, il enjoignit aux gardiens des défilés de tuer sans rémission tout porteur de dépêches non muni d'un ordre signé de sa main, et de faire escorter jusqu'à Janina les voyageurs qui voudraient pénétrer dans l'Épire.

Cette mesure était motivée sur la présence de Suleyman-pacha, qui avait succédé à Véli dans le gouvernement de la Thessalie, et que la Porte avait revêtu du titre de dervendgi ou grand prévôt des routes. Ce nouveau gouverneur était destiné à se signaler, s'il n'eût pas attaché à sa chancellerie un Grec qui lui avait été recommandé par le pacha de Salonique. Cet individu connu sous le nom générique d'Anagnoste, était né à Chatista, dans la Macédoine, d'où il s'était enfui avec sa famille, pour éviter les persécutions d'Ali, qui s'était emparé de la majeure partie de leurs biens. Recommandé par une maison de commerce de Serrès à des négociants grecs de Vienne, il avait passé sa jeunesse dans cette ville, d'où il partit, après y avoir fait de bonnes études, dès qu'il apprit qu'on se disposait à punir le tyran de l'Épire. Personne ne pouvait servir Suleyman-pacha contre le proscrit avec plus de zèle, mais personne, en même temps, n'était aussi contraire dans son cœur aux intérêts de la Porte Ottomane.

Nous venons de dire que le divan avait engagé les Épirotes à se faire

justice d'Ali-pacha : et cette provocation à la vengeance privée, qui était une erreur politique, de la part d'un gouvernement accoutumé à commander en termes absolus, fut suivie d'une faute plus capitale. Anagnoste, informé de cette mesure, ne fut pas plutôt arrivé à Larisse avec Suleyman-pacha, qui était porteur d'un firman adressé à tous les cadis, annonçant qu'*Ali Tébélen était déclaré fermanly et mis au ban de l'empire*, que l'adroit secrétaire persuada à son maître de faire connaître aux Grecs cet acte suprême, appelé *ferman bouïurdi, ou commandement d'ordre*. Il ne lui fut pas difficile de décider Suleyman, qui lui laissa le soin de traduire cette pièce en grec, d'en multiplier les copies, et de la répandre dans les parties les plus reculées de la Hellade.

Livré à la discrétion d'Anagnoste, le firman traduit en grec, idiome que Suleyman ne comprenait pas, devint une sorte d'appel au peuple. On disait, à la vérité, que *Tébélen était fermanly;* mais embouchant la trompette guerrière, on s'adressait aux chrétiens qu'on apostrophait en ces termes : « C'est à vous, mes fidèles Maïas, que j'ai recours ! » Levez-vous, armez vos bras trop longtemps engourdis ; les jours de » colère sont arrivés, marchez contre la race impie des Arnaoutes, » qui sont unis à la cause sacrilége d'Ali Tébélen. Vengez des siècles » d'outrages, commis par cette espèce inhumaine et parjure. Tombez » sans pitié sur les infâmes qui dans tous les temps déshonorèrent vos » ancêtres, vos pères, vos femmes et vos enfants. Votre nom outragé, » vos biens ravis, le poids des impôts dont vous êtes grevés, les cor- » vées auxquelles vous êtes soumis ainsi que les plus stupides animaux, » tout vous crie de courir aux combats. Armatolis, aux armes ! Pay- » sans, saisissez vos faux et vos instruments aratoires ! toute espèce de » fer aiguisé par la vengeance sera une arme terrible entre vos mains. » Femmes audacieuses d'Agrapha, à défaut de fusils prenez les haches » qui vous servent à couper l'*asphaga* (la grande sauge [1]), dans les » montagnes ; que les adolescents tressent leurs frondes, et que les » quenouilles même des jeunes filles deviennent des instruments de » mort contre l'ennemi commun. Telle est la volonté du padischa et » de la sublime Porte de félicité. »

A cette proclamation formidable de guerre, publiée par les arche-

[1] C'est le travail ordinaire des montagnardes de recueillir l'*asphaga* ou grande sauge pour chauffer le four, et cuire le pain qui est pétri dans chaque maison.

vêques, les évêques et les prêtres jusque dans les moindres villages, la Hellade entière se trouva dans un instant, et presque sans s'en douter, sous les armes. Des courriers qui se croisaient en tout sens rapportaient que les brigands mettaient tout au pillage en mille endroits différents. Thaumacos, Pharsale, Tricala, Patradgick, étaient, à les entendre, la proie des flammes; et la crainte de l'ennemi qu'on disait aux portes, quoiqu'il n'existât nulle part, ayant agité les esprits, on résolut de se tenir sur le pied de guerre, jusqu'à ce que les événements dont on se croyait menacé fussent éclaircis. Tel fut le premier soulèvement de la Grèce, arrivé au mois de mai 1820, dans les contrées qui s'étendent depuis le Pinde jusqu'aux Thermopyles, où le peuple demeura armé, payant ses redevances à Suleyman-pacha de Larisse, occupé quand il le fallait des travaux de l'agriculture, et s'abstenant de commettre aucune espèce d'hostilités contre les mahométans inquiets de son attitude belliqueuse.

Ali Tébélen, qui ne pouvait guère se tromper sur la nature du mouvement de la Hellade, aurait dû adopter le seul parti sage qui lui restait à prendre, dans sa position : c'était de fuir en terre étrangère, tandis qu'il en était encore temps. Des trésors considérables qu'il pouvait emporter, en lui donnant en chrétienté l'éclat d'une haute illustration, auraient jeté un vernis sur les crimes de sa vie passée. Il aurait rencontré sans peine, au sein de notre Europe civilisée, des écrivains assez bénévoles pour le réhabiliter dans l'opinion d'un certain public, aux yeux duquel une grande fortune efface plus que des erreurs. Les massacres de Saint-Basile et de Cardiki, les noyades de dix-sept mères de famille, auraient été des coups d'État excusables pour ceux qui traitent de bagatelle la vente de Parga. Mais indépendamment de ce que le tyran ne pouvait se persuader qu'on ne le ferait pas périr pour s'approprier ses richesses, les préjugés de son enfance s'opposaient à une pareille résolution. Quitter son pays pour vivre au milieu des chrétiens, le mahométan le plus relâché se révolte à cette seule idée; et s'il y a quelques exceptions, c'est une monstruosité religieuse chez ce peuple antichrétien.

Les factieux qui entouraient Ali n'étaient pas moins éloignés de lui donner le conseil de fuir. N'ayant à perdre que la vie, et tout à gagner dans une crise révolutionnaire, ils lui persuadèrent facilement de compromettre *ses peuples* en les enveloppant dans sa félonie. « Le » divan, lui dirent-ils, vous a proscrit; levez franchement l'étendard

» de la révolte. La Hellade est sous les armes, et n'attend qu'un chef ; » quoique vous soyez l'objet de son animosité, ses sentiments peuvent » changer. Pour atteindre à ce but, laissez croire aux Grecs, qui se le » persuaderont sans peine, que vous n'êtes pas éloigné d'embrasser » le christianisme ; promettez aux Turcs qui sont pauvres le partage » des biens des agas que vous avez confisqués ; convoquez les chefs de » vos États, et faites-leur entendre le nom de liberté. Ce scandale pu- » blic épouvantera le divan, et si le succès couronne votre entreprise, » vous reprendrez aussi facilement votre pouvoir, que vous semblez » en faire volontiers le sacrifice. »

Il n'y avait pas à différer, car les circonstances s'aggravaient de jour en jour. Ainsi Ali se hâta de rassembler ce qu'il nommait un grand divan, auquel il appela les chefs principaux des Turcs et des chrétiens étonnés d'une pareille convocation. On vit dans cet étrange champ de mai, à côté du pieux Gabriel, archevêque de Janina, qu'on obligea de sortir d'un monastère où il vivait retiré, le vieux Abas, chef de la police, qui avait présidé au supplice d'Euphrosine, nièce du prélat. Au-dessous de ces deux doyens d'âge, paraissaient le saint évêque de Velas, qui portait encore les stigmates des chaînes dont le tyran l'avait chargé ; le vénérable pasteur de Drynopolis, qu'on avait arraché de sa métropole épiscopale ; Chrysanthe, évêque de Paramythia, longtemps réduit à vivre du pain de l'aumône ; et Porphyre, archevêque d'Arta, qui a depuis réparé les erreurs de sa conduite.

Honteux du rôle auquel il était réduit, et après avoir longtemps hésité, Ali prit la parole en s'adressant aux chrétiens qu'il apostropha en ces termes [1] : « Si on examine sans prévention ma conduite, ô Grecs, » on y verra les preuves manifestes de la confiance et de la considéra- » tion que je vous accordai dans tous les temps. Quel pacha vous » traita jamais comme je l'ai fait ? Quel autre que moi environna » d'autant de respects vos prêtres et les objets de votre croyance ? » Quel autre vous octroya les priviléges dont vous jouissez ? car vous » tenez rang dans mes conseils, et la police ainsi que l'administration » de mes États sont entre vos mains.

» Je suis cependant loin de prétendre dissimuler les maux dont

[1] Ce discours, que je croyais être l'ouvrage de quelque érudit de Janina, peut être regardé comme authentique. Il m'a été communiqué par M. Clonarès qui le tenait de M. Polychroniadès, auquel il avait été envoyé par un de ses amis établi à Syracos dans le Pinde.

» j'ai affligé les Grecs ; mais hélas ! ces maux furent l'ouvrage de *l'in-*
» *flexible nécessité*, et de mon obéissance aux ordres aussi perfides que
» cruels de la sublime Porte. C'est à ce cabinet qu'il faut les attri-
» buer ; car si l'on pèse mes actions, on verra que je n'ai jamais fait le
» mal pour le plaisir de le faire. Jetons un coup d'œil sur les événe-
» ments, ils parleront mieux qu'une apologie détaillée.

» Les coups dont j'accablai les Souliotes n'admettaient pas de moyen
» terme ; et dès que j'eus rompu avec eux, je fus réduit à la nécessité
» de les chasser de mon pays, ou de les exterminer. Je connaissais
» trop bien la politique fallacieuse du cabinet ottoman pour ignorer
» le projet qu'il nourrissait de me faire, tôt ou tard, une guerre à
» laquelle il m'était impossible de résister, si, d'une part, j'avais à
» repousser son agression, et de l'autre à combattre les redoutables
» Souliotes.

» J'en puis dire autant des Parguinotes ! vous le savez, leur ville
» était le repaire de mes ennemis, et chaque fois que je les invitai à
» changer de conduite, vous n'ignorez pas avec quelle hauteur et quel
» orgueil ils me répondirent. Ils prêtèrent sans cesse secours aux Sou-
» liotes quand je leur faisais la guerre, et si Parga était encore au
» pouvoir de ses habitants, vous les verriez ouvrir l'entrée de l'Épire
» aux armées du sultan.

» Je sais que ma conduite est sévèrement critiquée par certains
» ennemis que je compte au dehors de l'Albanie...[1]. Et moi aussi,
» je la condamne, en déplorant les fautes dans lesquelles une fatale
» politique m'a entraîné. Fort de mon repentir, je n'ai donc pas hé-
» sité à m'adresser à ceux mêmes que j'avais le plus grièvement blessés.
» Ainsi j'ai rappelé à mon service plusieurs Souliotes, et ceux qui se
» sont rendus à mon invitation occupent des emplois avantageux.
» Enfin pour combler la mesure de la réconciliation, je viens de faire
» écrire à ceux qui se trouvent encore à l'étranger de se rendre auprès
» de moi ; et des avis certains m'apprennent qu'ils sont prêts à se ra-
» patrier. Réunis sous mes drapeaux, alors nous combattrons à outrance
» les Osmanlis nos communs ennemis.

» Quant à l'avidité dont on m'accuse, je peux la justifier par la né-

[1] Je sais maintenant qu'Ali faisait allusion à ce que l'auteur de cette histoire avait écrit contre sa tyrannie, dès l'année 1805, dans un ouvrage imprimé à Paris, qui lui fut apporté par M. Morier, consul d'Angleterre, en mars 1806.

» cessité où je me trouvais de satisfaire l'insatiable cupidité du minis-
» tère ottoman, duquel je devais racheter sans cesse ma tranquillité.
» En cela je fus personnel, je l'avoue, et je l'étais encore en accumu-
» lant des trésors pour soutenir la guerre que le cruel divan ose enfin
» me déclarer. »

Il garda un instant le silence, et, ayant ordonné de verser un tonneau rempli de monnaie d'or au milieu de l'assemblée, il s'écria :

« Voilà une partie de ces trésors que j'ai conservés avec tant de
» soin, et que j'ai particulièrement arrachés aux Turcs nos communs
» ennemis ; elle est à vous.

» C'est à présent plus que jamais qu'il m'est agréable d'être resté
» attaché aux Grecs. Leur bravoure me répond de la victoire, et dans
» peu nous relèverons leur empire, en chassant la race ennemie des
» Osmanlis au delà du Bosphore.

» Archevêques, et vous, prêtres du prophète Issa, bénissez les
» armes des chrétiens qui sont vos enfants. Primats, je vous confie
» le soin de défendre vos droits et de régir avec équité la brave na-
» tion que j'associe à mes intérêts. Demain je vous communiquerai
» une résolution importante. »

Le discours d'Ali Tébélen, qui fit dans un même jour l'ouverture et la clôture de son bizarre parlement, ne fut point suivi des acclamations qui accompagnent les allocutions des princes chéris du peuple. Les archevêques et les ministres des autels ne lui répondirent qu'en levant au ciel des yeux baignés de larmes. Quelques primats ou archontes firent entendre un murmure d'adhésion, et on allait se retirer, lorsque le chef des Mirdites, Prink-Léchi, parlant au nom des Schypetars latins, déclara au tyran que lui et les siens ne serviraient jamais contre la majesté du sultan. Sa voix fut étouffée par les vociférations de quelques chefs de klephtes et des aventuriers qui firent retentir la salle des cris de *Vive Ali-pacha ! Vive le restaurateur de la liberté !*

Le lendemain de la fameuse séance tenue au château du lac, parut la résolution importante annoncée par Ali dans son grand divan, qui était conçue dans les termes suivants :

ALLÉGRESSE.

MOI, ALI TÉBÉLEN,

« Chrétiens, mes frères, je vous salue. Je vous fait savoir qu'ayant

» besoin de soldats, vous ayez à me faire le plaisir d'en rassembler. » Il spécifiait le nombre qu'il exigeait de chacun des chefs auxquels sa circulaire était adressée. « En conséquence, je vous fais la remise » des redevances que vous payez à ma maison ; expédiez vos contin- » gents à Janina, afin que je les emploie où besoin sera.

» Comptez-moi au nombre des vôtres, Salut. »

Janina, 24 *mai* 1820.

CHAPITRE II.

Intrigues de la Porte Ottomane contre l'ambassadeur de Russie. — Prédications du caloyer Théodore. — Coup d'œil sur l'état de la Turquie à l'ouverture de la campagne. — Suleyman, pacha de Thessalie, décapité. — Dramali lui succède. — Entrée de Pehlevan Baba-pacha en Romélie. — Composition de ses bandes. — Anagnoste passe à son service. — Politique de Dramali. — Il ramène quelques armatolis dans son parti. — Pehlevan pénètre dans la Hellade. — Il arrive à Livadie; — expédie Anagnoste vers les montagnards, — où il s'associe avec Théodore. — Véli-pacha abandonne Lépante. — Alarmes des Patréens. — Marche de Pehlevan vers l'Étolie. — La Béotie est mise à feu et à sang. — Églises, fermes, villages pillés et incendiés. — Désolation générale. — Odyssée obligé de fuir; comment. — Escarmouches. — Affaire de Salone. — Arrivée de Véli et de Mouctar à Janina. — Rapports qu'ils font à leur père. — Ses moyens militaires. — Il relève les espérances de ses partisans; — parle de donner une charte. — Envoi de commissaires à Corfou. — But véritable de leur mission. — Sont pris par le *Réalabey*. — Insurrection des Chamides contre Ali. — Fait fusiller quelques otages, pourquoi; — est ravi des déportements de Pehlevan. — Changement de conduite de Dramali. — Ses vexations. — Insulte les armatolis; — menace de brûler les églises. — Affliction des Grecs. — Entrée en campagne du sérasquier Pachô-bey. — Comment il encourage son armée. — Énumération des contingents qu'il reçoit. — Distribution des commandements faite par Ali. — Moment d'espérance.

Ce n'est point en se plaçant sur les hauteurs qu'on peut découvrir la marche des cabinets ombrageux de l'Orient, qui ne déploient jamais plus d'activité que lorsqu'ils paraissent sommeiller. La Porte, qui avait éclaté avec fureur, semblait, à la lenteur de ses préparatifs, craindre de compromettre la sûreté de l'État, en entrant en lice contre celui qu'elle avait frappé de la proscription et de l'anathème. Elle crut voir derrière le satrape de Janina les artifices du cabinet de Pétersbourg, et cette pensée la conduisit à tenter de pénétrer dans le secret de la légation russe de Constantinople [1], avant de rien entreprendre.

[1] On savait qu'aucun courtisan n'osait depuis longtemps prononcer le nom d'Ali Tébélen devant le sultan, lorsqu'un Grec, parvenu à s'introduire mystérieusement auprès du baron de Strogonof, réussit à l'intéresser en faveur du proscrit, dont l'étrange destinée fixait alors l'attention tout entière de l'Orient. Cependant le baron revenu d'une impression qu'il serait difficile de définir, réfléchissant sur la démarche

L'histoire ne nous montre plus, depuis un siècle, l'empire ottoman que sous les traits d'un colosse frappé de vétusté, parce que les Turcs sont restés stationnaires au milieu de l'Europe régénérée par les sciences et les arts. Les Grecs montagnards sentaient la faiblesse de leurs tyrans, lorsqu'un caloyer, neveu du martyr Démétrius, ambitionnant à son exemple les palmes de l'éternité, sortit des montagnes de la Thessalie, pour annoncer aux fidèles que *les temps étaient accomplis !* Théodore était son nom, et sa voix religieuse annonçait maintenant le règne de la croix. « L'Éternel, » disait-il en s'adressant aux guerriers de l'Othryx et du Pinde, « l'Éternel qui appela les » Turcs d'un coup de sifflet des extrémités de la terre pour venir » prendre ses ordres, afin de punir les prévarications de son peuple, » les a délaissés. Le glaive dont il les arma s'est rouillé entre les » mains des enfants du carnage ; la valeur qu'il leur inspirait s'est » évanouie, comme la fumée des sacrifices [1]. Le Dieu qui traçait aux » soldats des successeurs des califes, leurs campements, en faisant » marcher devant eux la terreur et l'effroi, leur a mis un cercle au » nez et un mors dans la bouche [2]. Rappelez-vous qu'on peut être » fanatiques comme le sont nos oppresseurs sous un gouvernement » arbitraire, mais non vertueux, parce que le despote, détachant » l'intérêt des particuliers de l'intérêt public, éteint dans ses » esclaves, non l'amour de la patrie, puisqu'elle n'existe pas, mais » jusqu'aux liens de la société. La Turquie n'est plus que l'ombre » d'un empire qui tombe de toutes parts. »

En effet, les troubles, les séditions sont maintenant le partage des

d'un homme qu'il ne connaissait pas, un trait de lumière lui découvrit le piége voilé de ténèbres dans lequel on voulait le faire donner. Il appelle l'émissaire auquel il reproche sa supercherie en déclarant qu'il va le livrer au ministère ottoman, s'il ne lui déclare par qui il a été mis en avant. A ces mots le Grec hésite, et, après diverses dénégations, il confesse qu'il a été chargé du rôle qu'il joue par l'ambassadeur d'Angleterre. Saisissant adroitement cet aveu, le baron de Strogonof lui répond qu'il va le renvoyer au lord Strangford ; nouvelles alarmes! Le malheureux tombe aux pieds de l'ambassadeur, auquel il avoue que, forcé par les menaces du reïs-effendi, qui avait un pouvoir absolu sur sa tête, il avait été contraint d'user de ce stratagème, afin de savoir si la Russie entrait pour quelque chose dans les affaires d'Ali. C'était là toute la vérité, et le baron de Strogonof ayant fait reconduire l'émissaire chez le reïs-effendi auquel il le dénonça comme un agent d'Ali-pacha, cette conduite de l'ambassadeur russe parut tranquilliser le divan.

[1] Isaias, 5, 25, 25, 30. 10, 28. 34, 14. 4, 5.

[2] 4. Reg. 19, 28.

barbares qui firent trembler l'Europe chrétienne, et ainsi que les jours de triomphe, le temps est passé où le sultan se défaisait d'un sujet dangereux, en lui envoyant le cordon, que celui-ci recevait à genoux avant de livrer sa tête aux bourreaux. Le sens moral s'est réveillé chez les nations les plus abruties; et quoique façonnés à la servitude, on ne trouverait plus dans l'Orient d'esclaves assez lâchement résignés pour saluer un autre Claude, comme les dix-neuf mille misérables qui allaient s'égorger sur le lac Fucin pour le bon plaisir d'un stupide empereur. Il faut maintenant mettre des armées en campagne pour réduire un vizir, et le succès atteint rarement le but qu'on s'était proposé.

La Servie n'était pas tranquille, et depuis quelque temps le divan se trouvait occupé à éluder l'exécution de l'article du traité de Bukarest, qui accordait aux Serviens un gouvernement pareil à celui de Valachie. Les Russes, profitant de cette circonstance pour retenir les châteaux du Phase, ne se trouvaient point en pleine paix avec le sultan. Leurs ambassadeurs, MM. Italinski et Strogonof, n'avaient pas reçu d'audience publique, et le satrape en tirait quelques inductions favorables à sa cause. Un génie inconnu répandait des alarmes et des espérances parmi les Grecs jugés à tort comme incapables de mériter un affranchissement légitime. Ali Tébélen était toujours le point de mire d'une puissance ennemie de la Russie, et on bâtissait des projets sans nombre sur sa réputation. Mille bruits divers avaient éveillé mille soupçons; et ainsi qu'il arrive à ceux qui séparent la politique de la justice, le cabinet ottoman, ayant mécontenté tout le monde, était inquiet sans savoir positivement ce qu'il avait à craindre. Enfin le remords qui persuade aux tyrans qu'ils sont environnés de conspirateurs, parce qu'ils conspirent sans cesse contre le bonheur public, montrait au sultan des ennemis jusqu'au sein de ses conseils.

Ali, qui connaissait le côté vulnérable de son gouvernement, continuait à négocier avec les capitaines de la Hellade, en promettant de les traiter à l'avenir comme ses plus fidèles sujets; mais la servitude, à quelque haut prix qu'on la mette, ne pouvant plaire à des hommes libres[1], ils restaient sur leurs gardes. Il envoyait sous main des émissaires aux Monténégrins et aux Serviens pour les engager à la révolte, tandis qu'il organisait une insurrection dans la Valachie,

[1] Liberis pretium servitutis ingratum est. — QUINT.-CURT.

par l'entremise de Constantin Ducas, frère de son grammatiste Étienne. Il intriguait également dans la Moldavie et jusqu'à Constantinople, où nous verrons bientôt pénétrer les agents mystérieux de l'Hétérie, qui devaient réveiller les passions les plus sublimes.

En attendant cette explosion, les armatolis du satrape obtenaient quelques avantages sur le Vardar, et la guerre se serait allumée dans le sangiac de Bitolia, de manière à lier un plan insurrectionnel, depuis le Danube jusqu'aux rivages de la mer Ionienne, sans l'opposition de Zaphiris. Ce fils du premier archonte de Naoussa, ayant appelé à son secours les Bulgares et les tribus Bardariotes, fit échouer un projet qui, s'il eût réussi, aurait épargné des flots de sang à la Macédoine; mais on n'était alors animé que du sentiment de la haine contre Ali Tébélen. Cet échec ne faisait cependant que changer les plans éloignés d'Ali, qui cherchait à nouer des intelligences avec Suleyman, pacha de Larisse, afin de former une ligne d'opération plus favorable à sa défense.

Pour y parvenir, il avait fallu lui rendre suspect son secrétaire Anagnoste, qui dut pour sa sûreté se retirer à Constantinople. On s'aperçut à peine de sa disparition à Larisse ; et comme la Porte ne faisait aucun mouvement tandis qu'il arrivait à Janina des compagnies entières de Toxides, de Iapyges et de Chamides, le châtiment différé rehaussa les espérances du satrape, qui parut reprendre l'énergie de sa jeunesse. Irrité de savoir que Pachô-bey s'était vanté d'arriver en vue de Janina, sans brûler une amorce, il osa dire, dans son aveuglement, « qu'il ne traiterait désormais avec la Porte que » quand l'armée albanaise qu'il commandait serait campée à Daoud- » pacha, bourgade éloignée de quelques lieues de Constantinople. »

Ali s'applaudissait d'avoir éloigné le fougueux Anagnoste, qui ne fut pas plutôt arrivé à Constantinople, qu'on vit se manifester une dissidence dans le divan de sa hautesse. Le parti d'Ismaël Pachô-bey et de son protecteur Dramali, soutenu par Khalet-effendi, devenu l'ennemi d'Ali Tébélen, accusa le vizir de Larisse, Suleyman, de dilapidations et d'intelligences avec le proscrit. On lui prêtait tous les crimes qu'on impute à un chef qu'on veut perdre, au moment où cet homme estimable commençait avec succès la campagne contre les partisans d'Ali, qu'il était parvenu à repousser jusque dans le Pinde. Il se trouvait à Tricala, prêt à pénétrer dans l'Épire, lorsqu'un courrier du divan lui apporta la nouvelle de son remplacement au sangiac

de la Thessalie par Mouhamet Dramali, avec l'ordre de se rendre à Stamboul pour y comparaître à la barre de l'apostrophe impériale, en le déclarant *mansoul* ou destitué.

A cette sommation inattendue, Suleyman s'empressa de nommer un mousselim pour gérer les affaires de la province, et prit la route de Constantinople, où l'on ne pouvait lui reprocher que l'abus de confiance dans Anagnoste, auquel on était d'autant plus éloigné de songer, qu'on regardait l'armement de la Hellade comme favorable à la cause du sultan. A son passage à Larisse et à Catherin, Suleyman fut reçu avec égards; il se flattait de confondre ses ennemis; il voyageait avec la sécurité de l'innocence, lorsqu'en approchant de Salonique, un capigi-bachi de sa hautesse, le fit saisir et étrangler. Sa tête empaillée fut le premier trophée de cette guerre impie, qu'on vit figurer dans un bassin d'argent [1], à la porte du palais impérial des sultans.

Après avoir ainsi versé le sang d'un sujet fidèle, et de nombreuses hésitations, le divan, qui s'était déclaré à regret contre Ali Tébélen, séduit par l'appât des trésors dont il était possesseur, sortit de son inaction. Mouhamet Dramali-pacha reçut l'injonction de se rendre à Larisse, et Ismaël Pachô-bey de se tenir prêt à entrer en campagne. On accéléra en même temps l'équipement d'une escadre et on expédia des ordres aux chefs de la Romélie, pour les engager à réunir leurs contingents. Le pacha de la Macédoine transaxienne, qui était le premier en ligne, faisait à cette occasion recrépir les remparts de Salonique, et reblanchir les quarante tours, qu'on voit encore telles qu'elles étaient dans le temps où les Vénitiens achetèrent cette place

[1] Les têtes qu'on apporte à Constantinople empaillées ou salées, restent exposées pendant trois jours aux portes du sérail, avec un écriteau (yaphta) qui fait connaître le crime des individus décapités. La tête d'un vizir ou pacha à trois queues est exposée dans un plat d'argent, sur une colonne de marbre, près de la seconde porte du sérail, appelée *Orta Capou*; celle d'un pacha à deux queues, d'un ministre, d'un général, est mise sur un plat de bois devant la porte appelée *Basch Capou couli*, sous la voûte de cette entrée. On jette à terre, devant cette même porte, celles des officiers subalternes. On distingue, à la position que l'exécuteur donne aux cadavres, celui d'un mahométan des restes d'un chrétien. Les premiers sont couchés sur le dos, avec la tête posée sous le bras, et les autres sont étendus à plat ventre, avec la tête placée sur le derrière. Cet usage judaïque remonte aux temps les plus anciens, comme on le voit dans la Bible, d'où les Turcs ont tiré presque toutes leurs lois de sang. Jug. VII, 2, 2. Reg. IV, 8 et 35.

de l'empereur grec, Jean Paléologue en 1423 [1]. On croyait par cette démonstration en imposer aux klephtes (voleurs), au nom desquels le pacha tremblait, quoiqu'il eût soin de faire entasser des piles de boulets de marbre, jusqu'au-dessus des créneaux, pour montrer de loin qu'il était en mesure de repousser l'agression de ces partisans d'Ali Tébélen.

Tandis que ces préludes grotesques d'une guerre qui allait prendre un autre caractère se passaient aux bords du golfe Thermaïque, l'infatigable Anagnoste, parti de Constantinople avec des lettres de recommandation, arrivait auprès de Baba, pacha de Bulgarie. La Porte, empressée de changer le mousselim laissé par Suleyman, invitait ce sérasquier à se rendre promptement à Larisse. Comme il était toujours prêt à monter à cheval, il se mit incontinent en route, et les contrées situées à l'orient du Pinde semblèrent pacifiées, lorsqu'il parut à l'entrée du Tempé.

Ce Bulgare, parvenu, du métier de lutteur public, à celui de brigand, et du brigandage à l'une des hautes dignités de l'empire, puisqu'il venait d'être nommé Mir-livas de Lépante, était un de ces ravageurs de provinces, accoutumés à conduire leurs soldats par la faim à la victoire. La voix de sa renommée était un affreux rugissement qui porte avec soi la terreur et la consternation [2]. Il traînait à sa suite les Kersales qu'il avait toujours opposés avec un avantage décidé aux Cosaques du Don. Ils étaient armés de lances et couverts des dépouilles enlevées à ces Tartares chrétiens, lorsque la guerre entre la Porte et la Russie ensanglantait les bords du Danube. Quoiqu'ils ne fussent pas en pays ennemi, les barbares du mont Hémus, aussi brave qu'indisciplinés, après avoir laissé sur leurs pas des traces de désolation, n'entrèrent à Larisse que pour y commettre des excès innombrables. Grecs, Turcs, janissaires, tous étaient l'objet de leurs outrages, et particulièrement ces derniers qu'ils accablaient de coups, en leur reprochant la lâcheté qu'il avaient montrée à Routchouk, à Lovcha et dans les différents combats contre les Moscovites. On tremblait, et peut-être la Thessalie se serait insurgée, si on n'avait pas espéré de voir bientôt paraître Mouhamet Dramali-pacha.

[1] Voyez Sanut. Vita de' Duchi; F. Foscari et Verdizzotti, Fatti veneti, lib. XVIII; cité par M. Daru, Hist. de Venise.

[2] Ezechiel, 19, 27.

Les courriers qu'on lui envoya, pour le prévenir de ce qui se passait, le trouvèrent campé dans les plaines de Philippes, où il grossissait son armée des spaïs et des timariots du bey de Serrès, ainsi que des contingents des principaux aïans de la Macédoine transaxienne. Les avis qu'il venait de recevoir l'engagèrent aussitôt à lever son camp; et, après avoir reçu, en approchant du Vardar, les milices du pacha de Salonique, il fit, dans les derniers jours du mois de mai, son entrée à Larisse, où il fut reçu aux acclamations des habitants, qui crurent trouver en lui un libérateur. Il n'en était pas ainsi de Baba-pacha, qui se faisait un plaisir de braver son autorité, en lui reprochant de n'avoir soif que des trésors d'Ali Tébélen, qu'il voulait harceler au lieu de l'attaquer en brave, et lui demandait arrogamment pourquoi son gendre Pachô-bey, *le fuyard de Routchouk* [1], ne paraissait pas afin d'en finir avec celui qu'il s'était vanté de *traquer comme un lièvre*. On était empressé de congédier un homme aussi turbulent, et il ne se fit pas prier pour prendre le chemin des Thermopyles, où il se flattait de rencontrer les armatolis d'Odyssée.

Tranquille au sein de Larisse, Dramali, qui s'annonçait par des sentiments d'équité, reçut la soumission de Zongos et des armatolis qu'il commandait. Cette défection obligea aussitôt Ali Tébélen à rappeler les avant-postes qu'il avait établis à Castoria, à Florina et à Chatista. Mais il était trop tard; déjà les troupes qui tenaient garnison dans ces villes, entraînées par l'exemple de Zaphiris de Naoussa, et les Cauloniates, sur lesquels le tyran fondait de grandes espérances, s'étaient rangés sous les drapeaux du Romili vali-cy. Il perdit ainsi, sans coup férir, la Macédoine cisaxienne et la Thessalie jusqu'au défilé de Gomphi, où le nouveau vizir de Larisse s'arrêta pour attendre l'armée d'Ismaël Pachô-bey, conformément au plan de campagne réglé dans le divan.

Les rugissements du lion, qui retentissent dans les gorges du mont Atlas, n'inspirent pas plus d'effroi aux habitants de ces solitudes, que les cris des Bulgares n'en causèrent aux paisibles Thessaliens qui cultivent les bords du vieil Apidane, dont le Pénée reçoit les ondes limpides. Depuis Larisse jusqu'à Pharsale, les paysans se sauvèrent dans l'Othryx, aux approches des bandes dévastatrices de Pehlevan Baba-pacha; et les trente-quatre montagnes [2], maintenant privées

[1] Pachô-bey avait fui avec Véli-pacha à l'affaire de Routchouk.

[2] Eustath. ad Iliad. lib. II.

de leurs noms poétiques, qui bordent le bassin de la Thessalie, devinrent l'asile des chrétiens répandus dans les plaines. Pharsale, Thaumacos, étaient désertes lorsque le sauvage Bulgare y fit son entrée. Étonné lui-même de la frayeur qu'il occasionnait, il s'en plaignit à son secrétaire Anagnoste, qui lui conseilla de rappeler les populations, en le députant pour leur porter des paroles rassurantes.

Jamais le fourbe Sinon n'adressa un discours plus persuasif aux chefs des Troyens pour les attirer dans un piége fatal, que ne le fit Anagnoste, afin de tromper le Pehlevan. Il n'avait, disait-il, qu'à se plaindre d'Ali Tébélen, contre lequel il fallait soulever toutes les passions; et détacher les Grecs de sa cause était ce qu'on pouvait entreprendre de plus favorable aux intérêts du sultan. Le sérasquier consentit donc à l'envoyer vers les peuplades belliqueuses de la Hellade, sans fixer le temps auquel il devait le rejoindre, et ce fut sur les bords du Sperchius que le Bulgare et son astucieux mandataire se séparèrent pour agir dans des intérêts bien différents, quoique leur conduite produisît les mêmes résultats.

Les habitants de Livadie, informés de la marche de Pehlevan Baba-pacha, invitèrent aussitôt Odyssée, qui se trouvait dans leur ville, à se retirer. Sur son refus, on prit les armes, on le chassa, et on députa l'archonte Jean Logothète, avec les principaux habitants, vers Pehlevan, qu'ils trouvèrent occupé à rançonner les villages situés sur sa route. Ils lui apportaient l'hommage de leur soumission ; et son premier mot fut de leur demander de l'*argent*, sous peine d'être pendus à l'instant. Ils s'étaient heureusement précautionnés, et ils le calmèrent en lui offrant le cadeau de *bienvenue*. On pouvait se croire racheté à ce prix ; mais, à son arrivée à Livadie, le barbare exigea de nouveau de l'*argent*, et il arracha encore de l'*argent*, en quittant les paisibles Béotiens, que ses soldats mirent à contribution de la manière la plus inhumaine.

La Béotie était la première province que les habitants n'avaient pas abandonnée à l'approche des Kersales, qui se répandirent dans tous les hameaux situés aux environs du Céphise et du lac Copaïs. La patrie de Plutarque, Chéronée, le territoire où Hésiode paissait les troupeaux, lorsque Apollon lui départit le don sacré de la lyre; Platée, champ d'éternelle mémoire; Thespies, berceau de la séduisante Phryné, dont le territoire était consacré aux Muses, et tous les villages jusqu'au Triodos, témoin du meurtre de Laïus, devinrent le

théâtre des excès de la soldatesque de Baba-pacha. Le bâton, *sceptre ensanglanté du despotisme* [1], accompagnait les moindres réquisitions. Chaque soldat prétendait être traité comme un vizir ; les basses-cours étaient dépeuplées ; les troupeaux tombaient égorgés par hécatombes pour satisfaire leur voracité ; l'huile et le beurre qu'on conserve dans des outres étaient jetés, afin d'augmenter leur activité, dans les brasiers ardents autour desquels on rôtissait des génisses et des béliers ; on brûlait les ruches des abeilles après en avoir enlevé le miel ; les celliers étaient inondés de vin dans lequel plusieurs barbares se noyèrent après s'en être enivrés, et quand leurs chevaux étaient rassasiés, les meules de foin et de paille étaient livrées aux flammes. Repus de viande, gorgés de vin, les femmes, les jeunes filles et les adolescents devenaient l'objet de la luxure des infâmes et de leur chef. L'âge mûr, la vieillesse des ministres du seigneur, la décrépitude même, ne furent pas épargnés. Enfin le peuple épouvanté s'étant retiré dans les escarpements du Parnasse, comme au temps de l'invasion des Perses, les monstres ne rougirent pas de se faire les rivaux de l'animal lascif de Mendès, et les étables devinrent pour eux des harems dignes de leur impudicité : *Torva tuentibus hircis*.

Tandis que ces scènes se passaient dans l'opulente Livadie, Anagnoste, content de voir les paysans refoulés dans les montagnes, se portait de ville en ville pour propager le mécontentement. Ne parlant des Turcs qu'avec horreur, il disait et répétait aux archevêques, aux évêques, aux archimandrites et aux prêtres consolateurs des malheureux, d'espérer, et d'armer le peuple, pour tomber sur les Ismaélites dès qu'il en serait temps. Il confiait sous le plus grand secret aux chefs des armatolis et aux primats grecs, qu'une armée russe très-considérable se formait sur le Pruth [2] (ce qui était véritable), et que la majesté de l'empereur orthodoxe n'attendait que la fin d'un grand congrès européen pour chasser les Turcs au delà du Bosphore. Ces révélations, racontées avec des réticences qui ne les rendaient que plus croyables à des hommes exaspérés par des calamités récentes, ne leur permettaient pas de douter d'une délivrance prochaine,

[1] Herodot. Clio, CLIX.

[2] C'était l'armée que l'empereur Alexandre avait mise en mouvement pour réduire l'insurrection de Naples, qui se trouvait cantonnée dans la Bessarabie, en tenant une attitude menaçante vis-à-vis de la Porte Ottomane, afin d'appuyer les négociations du baron de Strogonof.

et les chants du Thessalien Rigas retentirent bientôt dans les escarpements du mont OEta. De toutes parts, on s'enflammait ; et le moine Théodore, qui enchérissait sur Anagnoste, prenant la parole au nom du Dieu des armées, appelait, comme un autre Saint-Bernard, les fidèles sous l'étendard de la Croix.

« Qui fournira à mes yeux une fontaine de larmes pour pleurer les » malheurs de Jérusalem? s'écria-t-il au milieu des Grecs réunis à » Castritza [1] pour célébrer la fête des saints apôtres ; et mes larmes » couleront jour et nuit sur les tombeaux des enfants d'Israël [2]. Le » juge invisible a prononcé l'arrêt fatal des descendants d'Agar. » Vous avez, leur dit-il, ravagé la vigne. La dépouille du pauvre » remplit vos palais. Vous avez mis mon peuple sous le pressoir pour » exprimer le suc de ses os; vous le broyez avez la meule pour achever » de le réduire en poudre. Vos rapines paraissent dans vos superbes » ameublements [3]. Vos palais sont cimentés du sang des affligés. La » pierre crie contre vous du milieu de la muraille, et le bois qui lie » le bâtiment rend témoignage contre vos iniquités [4]; tout demande » vengeance et l'obtiendra. » Et les pleurs et les gémissements, et les cris de pitié, et les transports de fureur, qui succédaient à ces paroles prononcées avec un accent prophétique, élevaient désormais un mur de division entre les Grecs et leurs oppresseurs, pendant que Pehlevan Baba-pacha, aussi peu inquiet des intrigues de son secrétaire que des sermons de Théodore, poursuivait sa marche du côté des pays occupés par les partisans d'Ali Tébélen.

Véli-pacha, informé de l'approche de son successeur, ne jugea pas convenable de l'attendre dans les murs de Lépante ; et il expédia son harem avec ses meubles, par mer, à Prévésa. Ce convoi, composé de vaisseaux marchands, escortés de quelques chaloupes canonnières, ayant été refoulé par les courants vers la côte de la Morée, les Patréens se crurent menacés d'une invasion. On poussa le cri de guerre ; le vaivode Moustapha-bey fit distribuer des armes aux Turcs et aux Grecs, qui montrèrent autant d'intrépidité en voyant s'éloigner la pacifique flottille, chargée de femmes, d'esclaves, d'eunuques et d'ustensiles de ménage, qu'ils avaient témoigné de frayeur à son ap-

[1] On croit que ce village a remplacé l'ancienne ville d'Hypate.
[2] Jerem. 9, 1.
[3] Isaias, 3, 13, 14.
[4] Habac., 2, 11, 12. Isaias, 3, 15.

parition. Malgré cela, le prudent gouverneur expédia des courriers au vizir de Tripolitza, qui partageait ses terreurs, et bientôt Patras fut rempli des milices provinciales de Péloponèse. Malgré cette augmentation de forces, et la disparition de l'escadrille, on croyait à tout moment voir paraître l'ennemi et on ne fut assuré qu'en recevant une lettre de Véli qui annonçait à Moustapha-bey son départ de Lépante, où il laissa une garnison de quatre à cinq cents hommes. Comme on ne guérit pas de la peur, il fut résolu que, pour se mettre à l'abri d'une surprise, on relèverait les remparts du château de Patras, et les Grecs mirent la main à l'œuvre pour réédifier une forteresse qui devait leur coûter tant de larmes et de sang.

Tandis que Pehlevan Baba-pacha s'avançait à travers la Phocide, Odyssée, fils d'Andriscos, au lieu de s'embusquer dans le défilé d'Arachova, qu'il aurait défendu avec succès contre les Kersales, s'était retiré à Salone, qu'il fut forcé d'abandonner, comme il avait fait de la Livadie. Il se jeta dans le canton de Malandrino, tandis que Baba-pacha s'emparait d'Amphise, et il battit en retraite du côté de Cravari, quand il le vit se mettre en marche pour traverser le pays montueux des Locriens Ozoles, où il pouvait l'arrêter et l'anéantir ; mais le génie militaire ne s'était pas encore développé dans sa tête. Il y eut cependant quelques escarmouches assez vives dans les gorges de Lidoriki, patrie des antiques Doriens ; et les armatolis d'Odyssée parvinrent même, à la faveur d'une marche de nuit, à pénétrer jusqu'à Salone, où ils mirent le feu après avoir égorgé un poste de Kersales; mais ce n'était là qu'un de ces succès d'avant-postes qui ne décident rien dans une cause générale.

Véli-pacha, qui venait d'évacuer Lépante, fit halte à Missolonghi pour y lever des contributions, nomma un commandant à Vrachori, et remonta quelques jours après à Janina. Le rapport qu'il fit à son père n'annonçait que des revers et des craintes pour l'avenir. Il ne lui dissimula point que les Turcs étaient chancelants dans leur fidélité ; et cette révélation détermina le satrape à désarmer ceux de Prévésa et d'Arta. Il exigea des otages de la plupart des beys, et ce qui restait d'agas du Chamouri fut mis en état de surveillance.

Mouctar-pacha rentrait à Janina presqu'en même temps que son frère. Il venait de terminer une inspection dans le Musaché, province dont les habitants trouvent plus honnête de labourer et de garder les troupeaux que de vendre leurs services à l'étranger, comme le font

les Schypetars des monts Candaviens. Il n'avait remarqué que des intentions bienveillantes dans ce pays de grande fertilité. L'Acrocéraune, privé de ses défenseurs, lui avait offert le calme des tombeaux, et il avait pris l'attitude armée des Chaoniens pour un dévouement à sa cause, tant les anciens partisans de Moustapha-pacha avaient su lui cacher les ressentiments qu'ils nourrissaient au fond de leur cœur. Malgré ces bonnes dispositions, Mouctar avait engagé sa tante Chaïnitza à quitter Liboôvo ; mais cette femme implacable n'ayant voulu s'y déterminer qu'après avoir vu au préalable massacrer les Argyrocastrites, on l'abandonna à son sort. Le temps était passé où l'on aurait pu lui offrir l'holocauste d'une ville, comme cela avait eu lieu par rapport à Cardiki ; et son neveu continua sa route pour se rendre auprès de son père.

Les rapports opposés de Véli et de Mouctar servirent de motif pour diverger sur la règle de conduite qu'on devait tenir à l'égard des mahométans. La division même éclata entre les deux frères ; et, sous ce prétexte, ils déguisèrent l'objet réel qui les animait, l'héritage de leur père, qu'ils convoitaient avec une égale cupidité. Ali avait fait transporter à Janina les trésors qu'il tenait entassés à Tébélen, et, depuis ce temps, aucun de ses fils ne voulait plus s'éloigner d'un être si intéressant. Ce n'étaient qu'élans de tendresse *pour un aussi bon père*, et Véli n'avait, à l'entendre, quitté Lépante que pour partager ses dangers. Mouctar tenait le même langage, et les jours fuyaient sans songer que le ciel réservait de cruelles douleurs à la vieillesse d'Ali, auquel les pensées secrètes de ses enfants n'étaient pas inconnues.

Le grand coupable dévorait ces chagrins amers, lorsqu'un de ces canonniers ayant assassiné un domestique de Véli-pacha, celui devant qui tout était accoutumé à trembler se trouva arrêté dans le châtiment qu'il voulait infliger au meurtrier, par la révolte entière du corps des artilleurs. Cet événement lui révéla que l'autorité échappait de ses mains ; et il dut recourir au misérable subterfuge de se faire demander la grâce de celui qu'il ne pouvait punir.

Il l'accorda, et dit, en faisant un retour pénible sur lui-même : « Salomon a été aussi célèbre par ses erreurs que par sa sagesse ; le » temps de la toute-puissance est passé, il faut revenir à mes peuples ; » c'est dans leur sein que réside la force conservatrice de l'autorité. » Il feignit de souhaiter que ces paroles fussent divulguées.

En effet, avec des troupes fidèles, dans un pays où tout homme est

soldat, la position d'Ali Tébélen était loin d'être désespérée. Il avait ordonné de mettre sur pied de guerre Ochrida, Avlone, Canina, Bérat, Cléisoura, Prémiti, Port-Panorme, Santi-Quaranta, Buthrotum, Delvino, Argyro-Castron, Tébélen, Parga, Prévésa, Souli, Paramythia, Arta, le poste des Cinq-Puits, Janina et ses châteaux. Le recensement de l'artillerie qui garnissait ces places murées présentait un effectif de plus de quatre cent vingt canons, depuis le moindre calibre jusqu'à celui de trente-six, la plupart en bronze, montés sur affûts de siége, et de soixante et douze mortiers. Il possédait, en outre, dans le château du lac, indépendamment de ses pièces de position, quarante canons de campagne, soixante de montagne, et une certaine quantité de fusées à la Congrève, qui lui avaient été données par les Anglais. Ses munitions de guerre, qui étaient déjà considérables, avaient été augmentées au moyen d'achats faits à Corfou. Enfin, on travaillait à établir une ligne de sémaphores, depuis Janina jusqu'à Prévésa, pour avoir rapidement des nouvelles de l'escadre ottomane qui devait paraître de ce côté.

Ceux qui prédisent des calamités aux princes aveuglés, et aux gouvernements endurcis dans l'erreur, passent, en général, pour des esprits inquiets ou même dangereux ; et si quelqu'un eût osé dire au satrape que ce qu'il faisait tournerait à sa confusion, il l'aurait puni comme un traître. Cependant ses ressources et les mesures de sûreté qu'il venait de prendre, loin de ramener les esprits en sa faveur, ainsi que cela serait arrivé s'il n'avait pas perdu la confiance publique, ne firent qu'accélérer la vaste conspiration ourdie contre son existence. Lui seul ignorait et devait ignorer la vérité qu'il n'était plus digne d'entendre. Chrétiens et Turcs, sans se communiquer leurs pensées, donnaient un exemple remarquable de la dissimulation d'un peuple fatigué du poids de l'oppression, et Ali allait justifier cet adage antique, que *le monstre le plus ridicule est un tyran impuissant.*

Chacun conspirait ; et, pour comble de dérision, plus les dangers du satrape augmentaient, et plus l'enthousiasme public se manifestait par tout ce que les protestations ont de démonstratif. Ali ne sortait plus de ses palais qu'au bruit des acclamations, et les ouvriers, qu'il inspectait au milieu de leurs travaux, rivalisaient d'efforts pour répondre à ses désirs. Tantôt porté sur un brancard, tantôt à cheval ou monté sur une calèche élevée en forme d'estrade, ses forces semblaient triompher des années, et il se multipliait en se trouvant à toute

heure présent où il croyait à propos de se montrer. Assis sur les bastions, au milieu des batteries, il s'entretenait familièrement avec ceux qui l'entouraient. Il racontait aux uns les succès obtenus jadis par Cara-Bazaklia, vizir de Scodra, contre les armées du sultan. Il disait comment le rebelle, retranché dans sa citadelle avec *soixante et douze braves*, avait vu briser contre ce faible donjon les forces réunies des quinze grandes satraperies de l'empire ottoman, commandées par vingt-deux vizirs ou pachas. Il exaltait le courage des Guègues, qui firent main basse sur cette armée, qu'un même jour vit exterminer, partout où les Osmanlis disséminés furent rencontrés. Il aimait à redire aux autres, et c'était parce qu'elle était plus récente, la victoire éclatante de Passevend Oglou, qui est encore le sujet des chansons guerrières des brigands de la Romélie. Par ces souvenirs il réchauffait l'ardeur des siens, et il crut abuser la confiance publique en annonçant qu'il était prêt à donner une charte aux Épirotes, sans réfléchir qu'il aurait fallu, pour renverser les institutions turques, appeler franchement à lui les chrétiens, devenus les plus nombreux, les plus riches, les plus habiles, les plus braves, et leur confier la défense de ses places fortes.

Donner à de pauvres barbares une charte? A ce nom auguste je vois sourire de pitié ceux qui savent la haute civilisation à laquelle un peuple doit être parvenu pour jouir d'un pareil bienfait. On avait suggéré au vieux satrape cette idée, qu'il ne comprenait pas plus qu'elle n'était comprise de ceux auxquels il promettait cette institution. « Une charte, » disaient tout bas les mahométans ; « n'avons nous pas notre Coran ? Hélas ! le malheureux veut changer les saintes lois de nos pères ! » Les Albanais se demandaient « si cela ferait augmenter leur paye ? » Les Grecs riaient de pitié en criant : « Donnez-nous une charte : ΝΟΜΙΚΟΣΚΑΝΩΝ. Ainsi, pour plaire particulièrement aux novateurs qui lui avaient fait tenir son champ de mai, on statua qu'un *sujet* donnerait une constitution à *des sujets*. Ali, qui avait en cela son but, promit tout, consentit à tout ; et l'infortuné Colovos, qui n'avait jusqu'alors reçu de commission que pour intriguer auprès des Anglais, fut envoyé à Corfou, afin de demander aux enfants d'Alcinoüs un décalogue politique à l'usage des Épirotes.

Cette ambassade fut celle des dupes ; car Colovos avait d'autres desseins en tête que ceux de son maître, duquel il reçut à son tour des instructions opposées à celles de la rédaction d'une charte. On

adjoignit au négociateur un nommé Constantin Monovarda, marchand de Janina, homme de bien, qui gémissait de se trouver compromis dans une pareille légation; mais, bon gré ou non, il fallut partir.

Tout était tranquille dans la Thesprotie, à la mi-juillet, lorsque les commissaires d'Ali traversèrent cette contrée, et leur arrivée à Corfou ne fit impression qu'auprès des désœuvrés. On feignit de chercher des avocats pour travailler au grand œuvre. Quoiqu'on n'en manquât pas, personne ne voulut déférer à l'invitation des envoyés d'Ali; et Colovos, afin de remplir les ordres de son maître, ainsi que ses propres projets, continua de parler de l'objet qui l'avait amené à Corfou, pour donner le change sur ses véritables desseins.

Le principal était de faire rédiger une adresse aux Grecs, par laquelle on les appelait à la liberté, en se servant des noms sacrés de religion et de patrie. Il trouva facilement des hommes auxquels ces paroles magiques faisaient vibrer le cœur, qui s'empressèrent de composer cet appel; et tandis qu'on l'imprimait en grec, Colovos avisait aux moyens de remplir les vues d'Ali, qui concouraient au but de l'indépendance nationale. Il mit d'abord en lieu de sûreté une somme assez considérable d'argent que son maître lui avait confiée. Il fit partir ensuite, munis d'un coffre-fort, des émissaires pour Cataro, qui avaient ordre de se rendre auprès du vladika du Monténégro, avec lequel on avait un pacte secret, tendant à attaquer le vizir de Scodra, Moustaï-pacha, dans le cas où il se déciderait à marcher contre Ali Tébélen. On envoya, par d'autres voies, des émissaires en Servie et en Bosnie. On prévint Constantin, frère d'Étienne Ducas, secrétaire des commandements d'Ali, qui se trouvait en Moldavie, de remuer les Hétéristes établis à Jassy et à Bukarest, et on lui adressa, avec des lettres de change sur une maison de banque de Vienne, des milliers d'exemplaires de la proclamation qu'on s'est obstiné pendant longtemps à regarder comme un être chimérique. Enfin, les agents d'Ali répandus à Salonique, à Smyrne, à Ténos, à Athènes et en Morée, où ils étaient peu nombreux, reçurent des instructions pour se tenir prêts à agir. Le résultat de ces dispositions fut communiqué à un nommé Mavros [1], résident des Hétéristes à

[1] Natif de Naxos, employé comme domestique chez l'ambassadeur de Russie Tamara, et devenu banquier à force d'économies.

Constantinople, ainsi qu'à Nicolas Morousi, qui se trouvait alors, en qualité de drogman impérial de la mer Blanche [1], sur la flotte du capitan-pacha chargé de percevoir les tributs annuels des îles de l'Archipel.

Ces commissions, qui plaçaient les principaux foyers de l'insurrection dans la capitale et à l'abri du pavillon même du grand amiral de sa hautesse, étant remplies, on s'occupa, pour la forme, de trouver une charte. Il était essentiel de prolonger l'illusion des étrangers accourus au secours du satrape, et comme les îles Ioniennes ont eu une demi-douzaine de constitutions depuis 1800 jusqu'à l'an de grâce 1818 où la Grande-Bretagne gratifia l'Heptarchie Corcyréenne d'une de ces patentes, on acheta la première venue chez un pharmacien devenu sénateur par la grâce de Th. Maitland, qui les tenait en rame pour son débit courant. Colovos, naturellement plaisant, se réjouissait de l'idée d'amuser Ali de sa supercherie, lorsqu'il eut avis de l'arrivée d'une division navale dans la mer Ionienne. C'était celle du capitan-bey. Son escadre était montée par des Hydriotes, qui s'etaient enrôlés avec enthousiasme sous ses ordres, dans l'espoir de tirer vengeance d'Ali, auquel ils avaient à reprocher l'assassinat de leur compatriote Sahini [2].

Aussitôt les envoyés d'Ali s'empressèrent de traverser le canal pour entrer en Épire, où ils furent saisis en débarquant par les Chamides, qui s'étaient révoltés contre le satrape, à la seule apparition de l'escadre ottomane. Traîné de Sayadèz à bord du vice-amiral turc, Colovos, assez malheureux pour avoir sur lui quelques exemplaires de l'appel aux Grecs, et signalé d'ailleurs comme l'âme des conseils du tyran, fut aussitôt chargé de chaînes et mis à la torture. Quant à son compagnon Monovarda, on se contenta de le retenir prisonnier, sans lui faire éprouver un traitement aussi cruel, et il trouva même dans la suite le moyen de s'enfuir à Odessa. Tel fut le premier acte de défection des beys de la Thesprotie, qui, en donnant un gage de leur fidélité au sultan, se trouvèrent en état d'hostilité contre Ali Tébélen.

Cette résolution inconsidérée aurait pu coûter cher aux Thesprotes Chamides : car Ismaël Pachô-bey venait à peine de quitter Constanti-

[1] Ak Déniz, mer Blanche ; c'est le nom que les Turcs donnent à la mer Égée, par opposition au Pont-Euxin qu'ils appellent Cara Déniz, ou mer Noire.

[2] Voyez liv. II, ch. 5 de cette histoire.

nople, pour marcher contre un homme capable de tirer de leur conduite une vengeance propre à empêcher personne de les imiter. Sa politique exigeait de mettre à feu et à sang les villages de Vola, Mourtoux et Sadayèz; mais il ne s'occupa qu'à satisfaire sa vengeance particulière, en faisant fusiller, par les agas de la Chaonie, quelques otages alliés de Chahin-bey [1], rangé sous les drapeaux de l'armée impériale de sa hautesse. Il s'imagina, en compromettant ainsi les principaux habitants de Delvino, qu'il les retiendrait dans son parti.

La part de la vengeance étant faite, le tyran, ravi d'apprendre les excès auxquels Pehlevan Baba-pacha se livrait, parce qu'ils ne pouvaient que lui rendre l'opinion publique favorable, ne jouissait pas avec moins de satisfaction de ce qui se passait en Thessalie, à Constantinople, et dans l'armée même de Pachô-bey. Ainsi, pareil au prince de l'Érèbe, il promenait sa pensée à travers l'empire ottoman, où la dissension, organisée par ses soins, était prête à opérer une conflagration générale, qui n'éclata que lorsqu'elle ne pouvait plus concourir au salut de l'homicide.

L'arrivée de Mouhamet Dramali-pacha à Larisse, qui avait été marquée par une apparence d'équité, attira au pied de son tribunal les évêques, les primats, les gérontes et les chefs des Grecs, empressés de lui rendre hommage, et de le supplier, en sa qualité de grand prévôt des routes de la Hellade, de les couvrir de sa puissante protection. Ils lui représentèrent à quels excès Baba-pacha s'était porté en traversant la Livadie et la Phocide. Chaque jour, accablés de logements de gens de guerre, de corvées, ils le conjuraient de s'interposer, auprès du Romili vali-cy, afin d'obtenir quelque allégement; et que, conformément à la teneur des firmans du sultan, les habitants des campagnes fussent payés des denrées qu'on leur enlevait, ainsi que des réquisitions extraordinaires dont ils étaient grevés. Dramali répondit à ces plaintes par le fatal *bacalum* (on verra); terme indéfini de la justice frauduleuse des Turcs; et les chefs des peuplades chrétiennes reprirent tristement le chemin de leurs montagnes.

Plusieurs capitaines d'armatolis, qui avaient fait leur soumission, s'étant présentés au vizir pour lui offrir leurs services contre Ali Té-

[1] Fils de Moustapha-pacha de Delvino. A son passage par Salonique, ce jeune homme, qui devait la vie aux Français, vint voir et embrasser M. Bottu, consul de S. M. T. C., qu'il avait connu à Corfou.

bélen, le fanatique Osmanli, indigné de voir les compagnies grecques aussi parfaitement équipées qu'elles l'étaient, n'avait pu retenir sa colère : « Comment avez-vous osé, raïas infidèles, paraître en armes » devant un prince mahométan ? C'est le cercle d'osier au cou et » le bonnet de coton en tête, signes de l'esclavage perpétuel de votre » race, que vous deviez arriver au seuil redoutable de mon palais. » Retirez-vous, et n'y paraissez désormais que dans cette attitude!....» Et les fils magnanimes des guerriers de l'Olympe, du Pélion, de l'Othryx et des vallées du Sperchius, rentrèrent le cœur plein de ressentiments, dans les contrées que leur courage conserva toujours libres au milieu de l'asservissement de leur belle patrie. Mais le coup fatal était réservé aux archevêques et aux évêques, soutiens héroïques de l'église militante d'Orient, que le vizir admit en sa présence, en leur donnant son pied gauche à baiser, et en les tenant agenouillés au bas de son sofa. « Prêtres d'Issa, j'ai vu, leur dit-il, avec une surprise extrême, » en traversant les pays où la clémence du padischa vous tolère, des » multitudes d'églises et de monastères bâtis nouvellement ; exhibez- » moi les firmans qui vous ont autorisés à les construire. » — Et comme ils lui répondirent « qu'ils avaient élevé des temples au » Seigneur, en vertu de boiourdis qui leur avaient été octroyés par » Ali-pacha, » il les interrompit en s'écriant « qu'Ali Tébélen n'était » ni calife, ni sultan, mais un Cafre comme eux, et que les lieux » consacrés au culte chrétien seraient immédiatement détruits de » fond en comble. » A cette sentence plus terrible que la mort, qui fut toujours le triomphe des chrétiens, les ministres du Seigneur inclinèrent leurs fronts vénérables, et les janissaires, poussant des cris d'allégresse, les chassèrent impitoyablement de la salle du conseil.

Oh ! combien de larmes coulèrent alors, et de quelle consternation les chrétiens furent frappés à la nouvelle de la destruction prochaine des autels de l'Éternel ! Elle retentit dans Larisse, elle se répand dans les campagnes, et les primats, ainsi que les armatolis, qui se retiraient agités par des sentiments de vengeance, reviennent sur leurs pas. Leurs prélats, leurs églises, les monastères des enfants de Saint-Basile sont en danger ; le premier de tous les devoirs est de les sauver d'un danger imminent. Prosternés sur les rives du Pénée, ils députent vers Dramali pour détourner sa colère ; et, ne connaissant d'autre moyen pour la fléchir que le pouvoir de l'or, ils épuisent leurs bourses

afin d'obtenir la révocation de l'arrêt, qui leur fut accordée à ce prix, avec la liberté du clergé que le barbare rendit à leur amour.

Ali Tébélen n'était pas moins attentif à ce qui se passait à Constantinople, où ses émissaires agissaient en silence. Il savait que l'état du trésor impérial était dans une telle détresse, que c'était aux frais des pachas mis en réquisition, que la cause du sultan devait être défendue. Ainsi, on pouvait prévoir d'avance que la guerre serait poussée avec tiédeur. Cependant l'appât du gain qu'on se proposait de faire à Janina animait les chefs et les soldats de l'armée ottomane; on ne parlait que de la quantité d'or accumulée dans le palais d'Ali; on se partageait d'avance ses femmes, ses esclaves, ses chevaux, ses armes et ses ameublements. Plusieurs fois des beys furent prêts d'en venir aux mains pour savoir qui aurait les gouvernements de Prévésa, ville que le rebelle avait embellie de palais splendides, et de Parga, qu'on comparait aux jardins des Hespérides. Tel qu'un autre Agamemnon, Pachô-bey souriait aux chefs, en leur promettant des apanages; il payait d'avance les troupes avec l'argent du proscrit; il assurait aux émigrés de l'Épire qu'ils seraient réintégrés dans leurs propriétés (qu'un ordre secret lui prescrivait d'annexer au domaine de la couronne); aux proscrits, qu'ils pourraient se venger; et, dans ses lettres au divan, il protestait que l'héritage d'Ali serait la proie des ministres, sans préjudice des têtes qu'il enverrait pour décorer le *Bab-Humayoum*, ou porte impériale du sérail de sa hautesse.

En se repaissant de ces illusions, on arriva sur le Vardar, vers la fin de juillet; et au cri de guerre, parti du camp d'Ismaël Pachô-bey, les Guègues ainsi que les Toxides répondirent par le cri de vengeance contre le tyran de l'Épire. Moustaï, pacha de Scodra, qui avait une cruelle injure à satisfaire, ne tarda pas à voir accourir sous ses drapeaux les hordes du Kraïna [1], composées de Pastrovichiens, de Dulcignotes, d'Antivariens, hommes agrestes et durs comme les rochers au milieu desquels ils habitent. A sa voix les bardes [2], qui chantent encore les exploits de Scanderbeg, unis aux Boukemirs, aux Léporosches et aux Grouémirs, quittèrent en chantant les *maisons blanches* [3]

[1] Kraïna, *frontière*, canton de la haute Albanie, ou Guégaria.

[2] Bardes montagnards; c'étaient des ouvriers de cette tribu, établis à Cataro, qui fournissaient dès le douzième siècle aux Vénitiens les cordes de boyau pour les instruments de musique, qu'ils revendaient dans toute l'Italie, etc.

[3] *Maisons blanches;* cette figure est aussi souvent employée dans les poésies

de leurs pères, situées aux bords du lac Zenta, pour répondre à l'appel fait à leur courage. Ils ne tardèrent pas à être suivis des peuplades répandues au voisinage du lac Plava [1], et des Clementi, mission latine, qui compte parmi ses guerriers les Schypetars de Cruchévo [2], les Nicaci, les Vouglé et les Moritchi, dont les tribus paissent d'innombrables troupeaux au milieu des pâturages que le Sem baigne de ses eaux écumantes; enfin, les Grudiens [3], les Triébechi, les Chôti [4], les Mogouls [5], les Bogous [6], les Bratonési [7], et toutes les familles des Zadrimiotes, à l'exception des Uscoques, que les persécutions ont forcés de se retirer au Monténégro, rangés sous un même étendard, quoique commandés par différents knèz [8], descendirent aux bords de la Boïana, fleuve qui sort du lac Labéatis. Ces races vigoureuses d'hommes, qui tirent leur origine des Slaves et des Gogs aux longues chevelures (car les montagnards du royaume de Gentius chérissent cet ornement de la nature), ne demandaient qu'un signal pour entrer en campagne.... Il ne tarda pas; et dès que leurs chefs eurent assisté au grand *kongiarion* [9] ou banquet d'usage, Moustaï-pacha arbora ses queues au même donjon où son oncle avait déployé, trente ans auparavant, l'étendard de la révolte, et l'armée passa le Drin au-dessus du village de Chosi.

Au premier campement, l'ordi [10] de Moustaï-pacha fut grossi du contingent des Mirdites, composé de soldats différents de ceux qui avaient quitté le service d'Ali Tébélen; car, *ayant mangé le pain et le sel* à sa solde, ils étaient obligés de rester neutres dans la lutte prête à s'engager. Après eux parut la cavalerie des *stratiots* Dibrans, qui brûlaient de venger la mort de leur chef Jousouf-bey, assassiné par

slaves, que celle de *l'aurore aux doigts de rose*, dans les divines rapsodies d'Homère.

[1] Plava, lac des nageurs. — [2] Cruchévo, pays des poiriers.

[3] Grudiens; gruda, boule de neige. — [4] Chôti, volontaires.

[5] Mogouls, puissants. — [6] Bogous, pauvres. — [7] Bratonési, frères.

[8] Knès, *toparques*. Vid. Salut. ad epistol. pontif. apud Habertum et Goarum; ou *Princes*, suivant Diocleates, in hist. Dalmat.; ou *Ducs*, selon Sigismond. Herberstenius de Relat. Moscovit. « Nomen ducis apud eos dicitur *knèz*, et magni duces dicuntur *weliki knesi*. »

[9] Vid. Chronic. Alexandrin., page 276.

[10] Ordi ou hourti, horde, nom employé par les Turcs pour désigner le quartier général d'une armée avouée par l'État; c'est peut-être de là que vient le nom d'*ost*, armée composée de contingents féodaux, commandée par des chefs indépendants, et par conséquent essentiellement anarchiques.

une machine infernale au sein de sa famille. On marcha immédiatement vers Durazzo, que les partisans d'Ali s'empressèrent d'évacuer; et au bout de quinze jours le Musaché fut délivré d'une foule d'agents du crime, qui le désolaient depuis que le vertueux Ibrahim avait cessé de gouverner cette province.

En apprenant l'ébranlement de la haute Albanie, Ali, déjà réduit à la défensive du côté de la Macédoine et de la Thessalie, se hâta d'envoyer son fils Mouctar, prendre le commandement de Bérat. Il plaça sous ses ordres Salik-pacha, qu'il chargea de la défense de Prémiti et du soin de couvrir les défilés de Pyrrhus jusqu'à Cleïsoura. Véli-pacha eut en partage le gouvernement de Prévésa; son fils aîné, Méhémet, fut nommé au poste de Parga, Hussein-pacha, fils de Mouctar, à celui de Souli. Mahmoud-bey, son frère, passa à Tébélen; Tahir-Abas fut envoyé dans la Dolopie; et ces dispositions, dictées par la nécessité, mirent fin aux dissensions de la famille du satrape.

En distribuant ainsi les places fortes qu'il espérait défendre à outrance, Ali jugea convenable de rester à Janina, point central de ses opérations. Il se flattait, en cas de défection de son armée, que des châteaux confiés à ses enfants, qui étaient ses défenseurs naturels, seraient, sinon imprenables, au moins capables, par une longue résistance, de ruiner une armée, qu'on est sûr de voir se débander quand on peut faire traîner la guerre en longueur. Il s'arrangea lui-même de manière à fatiguer ses ennemis, persuadé qu'à force d'intrigues, d'argent, de constance et de temps, il parviendrait à ressaisir peut-être plus qu'il ne risquait de perdre par les événements dont il était menacé, et, au pis aller, à sauver sa tête.

Rassuré par cette idée, Ali nomma pour général en chef de son armée, composée de quinze mille hommes, Omer Brionès, bey d'Avlone. Il donna à ce sérasquier pour lieutenants, Mantho, qu'il avait tiré de la charrue pour en faire son secrétaire des commandements, et Alexis Noutza, qui n'avait jamais manié le fusil que pour tuer des lièvres. Toujours magnifique en promesses, il annonça de grandes récompenses, distribua le moins d'argent possible, en engageant chacun à faire son devoir; et il prévint les soldats ainsi que les chefs de se tenir prêts à occuper les défilés du Pinde, devenus la frontière de ses États.

Pendant que ces choses se passaient au centre de l'Épire, Moustaï-pacha s'avançait vers le Genussus. Canina, Avlone et Bérat n'atten-

daient que son apparition pour lui ouvrir leurs portes, lorsque des courriers, partis de Scodra, lui apprirent l'entrée des Monténégrins dans la haute Albanie. Il comprit que cette diversion, qui mettait son gouvernement en danger, était l'ouvrage d'Ali Tébélen, et son intérêt étant avant tout de veiller à sa conservation, il songea à se retirer avec la majeure partie de ses troupes pour défendre le Zadrima. Sa politique lui commandait cette démarche : elle lui conseillait l'affaiblissement d'Ali plutôt que sa destruction ; car la Porte, en recouvrant la plénitude de son autorité dans les Albanies, aurait pu lui contester certaines prérogatives contraires aux droits de l'empire, qu'il s'était arrogées ; on pensa même avec quelque raison qu'il n'était pas fâché de cet incident. Il rebroussa donc chemin vers Scodra, en faisant part à Sélim Salonikleu [1] alors Romili vali-cy, des embarras que l'ennemi commun venait de lui susciter, et en l'invitant à pénétrer dans le Musaché.

Mouctar-pacha, expédié par son père à Bérat, y arrivait au moment où les Guègues quittaient les bords de l'Apsus pour rétrograder vers le Drin, et sa prudence ne lui permit pas d'inquiéter leur marche, qui se fit sans dislocation jusqu'à Durazzo, où Moustaï-pacha laissa garnison. Il ordonna également d'occuper Tyranna, Elbassan, Croie, et renvoya la cavalerie des Dibres au Romili vali-cy.

Le fils d'Ali, qui dans d'autres temps aurait crié victoire, et qu'on aurait salué à son retour à Janina du titre de *gazi* [1] ; Mouctar se contenta d'informer son père de la retraite de Moustaï-pacha, qui était le premier succès de ses machinations politiques.

On fut dans l'allégresse à Janina d'un événement qui permettait d'espérer qu'on conserverait la moyenne Albanie, pays capable de procurer des ressources, qu'on ne pouvait plus tirer de la Thessalie. L'orage parut s'éloigner ; Pachô-bey, campé entre le Vardar et l'Haliacmon, n'avançait pas ; l'escadre qui s'était montrée dans la mer Ionienne avait cinglé vers la Morée : on respira.

[1] Selim Salonikleu, Selim de Tessalonique; les Turcs sont assez accoutumés à joindre à leur nom celui de leur pays natal.

[2] Gazi, Γάζης Στρατιωτικός, vainqueur, belliqueux, héros. Leunclav. in Onomastic. ad Hist. Turcic. et Not. ad Alex., page 415. Dans l'acception que les Turcs lui donnent, il peut être comparé à l'*imperator* des Romains.

CHAPITRE III.

Composition d'une armée turque en général. — Retraite d'Odyssée. — Entrée de Pehlevan à Lépante. — Ravage l'Étolie. — Retour d'Anagnoste auprès de lui. — S'empare de Vonitza. — Le capitan-bey soumet Port-Panorme, Canina, Avlone. — Ghéortcha se rend au Romili vali-cy. — Mouctar abandonne Bérat; — se retire à Argyro-Castron. — Réflexion de ce barbare. — Réduction de Parga. — Retour des Souliotes dans l'Épire. — Transports qu'ils éprouvent en revoyant leurs montagnes. — Prennent parti pour le sultan. — Pehlevan devant Prévésa. — Véli-pacha confie ses douleurs à un ami .— Cause véritable de la mort de sa fille. — Marche de Pehlevan sur Arta. — Troupes d'Ali battues à Krio-Nero. — Arrivée d'un agent russe à Janina.—Le sérasquier Pachô-bey passe le Pinde.—Défection générale des chefs et des troupes d'Ali. — Le cheik Jousouf abandonne l'Épire. — Pachô-bey retrouve sa femme et son fils. — Sacriléges et profanations de Pehlevan.

L'idée la plus juste qu'on puisse se former d'une armée turque composée de contingents (je parle ici d'après ce que j'ai vu) serait de la comparer à ce que disent nos vieilles chroniques des bandes de pèlerins, moitié guerriers, moitié dévots, qui se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle, chantant des litanies, faisant rude guerre aux huguenots, et pillant des villages situés sur leur route. Ici, les huguenots sont les chrétiens qui ont toujours tort, parce qu'ils sont les opprimés, quoique les plus nombreux, et d'une religion différente de celle du peuple conquérant. Au lieu de gens caparaçonnés de coquilles, des kalenders, bigarrés et coiffés de bonnets pointus, montés sur des ânes en signe d'humilité, quoique l'orgueil soit partout compagnon de la besace, marchent en tête des files tumultueuses en vociférant : *Allah! Allah!* autant que les forces leur permettent de crier. Viennent ensuite les délis (fous), ou cavaliers d'élite, qui battent l'estrade en pillant à plusieurs lieues à la ronde. Après eux marchent les timariots, espèce de cavalerie nationale, affourchés sur des chevaux ou des mulets, enharnachés de bâts, les pieds passés dans des cordes en guise d'étriers; et les spahis, dont chaque soldat, monté à sa manière, n'offre plus la régularité que ce corps présentait autrefois dans les armées turques. On voit ensuite paraître l'infanterie, qui

est regardée comme le dernier corps de la milice chez un peuple dont elle fut la gloire, aux siècles de sa splendeur militaire, quand les enfants de Hadgi Bektadgi firent trembler la chrétienté. Divisés par bannières, les soldats, armés de fusils sans baïonnette et de calibres différents, chargés d'énormes pistolets, de larges poignards, avec des sabres attachés en sautoir, marchent tumultueusement en élevant des nuages de poussière, d'où sort un bruit semblable au mugissement d'un troupeau de taureaux. Après l'infanterie, paraissent les topdgis (canonniers), qui font traîner leurs pièces d'artillerie par des bêtes à cornes ou par des chrétiens qu'ils chassent à coups de fouet. Enfin, derrière ce mélange effroyable de barbares, dont les uns chantent, et les autres tirent en l'air pour s'amuser, s'avancent les sérasquiers ou généraux richement vêtus, entourés d'un domestique insolent, qui annonce l'importance de ses maîtres en distribuant des coups de bâton à quiconque n'a pas soin de se tenir à une distance respectueuse. Malgré leur brutalité, c'est sous le patronage de cette valetaille prétorienne et de sephers odalicks [1], que se placent les vivandiers grecs, les fripiers juifs et les zingaris ou bohémiens, faisant tour à tour le métier de forgerons, de musiciens, de nécromanciens, de voleurs de poules et de bourreaux publics.

On conçoit la confusion d'une pareille armée dans sa marche et à chaque campement, où elle serait dans un dénûment absolu, sans le secours des enfants d'Israël, qui furent de toute antiquité des hommes essentiels chez les rois de l'Orient, où plus d'un Joseph et d'un Tobie trouvent encore le moyen de faire le monopole pour le compte du souverain, sans oublier leur fortune particulière [2]. Chacun s'établit à sa guise, et tandis que les valets dressent les tentes, les bazars s'ouvrent dans les différentes parties du camp.

C'est dans ces marchés que les maraudeurs mettent en vente les bestiaux qu'ils ont enlevés aux paysans, et que les bohémiens, qui

[1] Les Turcs n'ont que trop bien conservé cette coutume contraire aux lois de la nature qu'avaient les Romains, qui désignaient ces misérables sous le nom de *pellices*..... et il existe encore des hommes se disant chrétiens qui osent préférer cette race de Sodome et de Gomorrhe aux chrétiens orthodoxes.

[2] C'est constamment quelque juif qui est le directeur des subsistances militaires des armées ottomanes (charge sujette par toute la terre à critique), quoiqu'elle roule sur un petit nombre d'articles ; car c'est aux spahis et aux timariots à se fournir d'orge pour leurs chevaux, et du pain nécessaire à leur propre nourriture, à moins qu'on ne soit obligé de camper longtemps au même endroit.

ont dépeuplé les basses-cours, étalent des sacs de volailles à demi-asphyxiées par la vapeur du soufre, qu'ils emploient pour les faire tomber des arbres, en les étourdissant. Les cantiniers grecs dressent leurs tabagies; les marchands de tabac, les vendeurs d'opium et de thériaque préparent leurs pilules enivrantes; les cafetiers turcs allument leurs fourneaux; les Hébreux, armés de trébuchets, font le change des monnaies; les soldats chantent en s'accompagnant de leurs mandolines; le sérasquier donne audience; les grands se visitent; le camp retentit des cris des derviches, qui psalmodient des versets du Coran; et, sans établir ni sentinelles, ni postes avancés, chacun s'endort ensuite à la garde de Dieu [1].

C'était avec une horde de cette espèce, forte de vingt mille hommes, commandée par six vizirs et dix pachas à deux queues, qui marchaient à contre-cœur, qu'Ismaël Pachô-bey, après avoir traversé la Macédoine, arrivait à Larisse, au moment où Moustaï-pacha rentrait à Scodra. Comme on ignorait ce qui se passait au nord de l'Épire, Pachô-bey envoya l'ordre au Romili vili-cy de se diriger par les défilés des monts Candaviens sur Bérat, et de s'en emparer. Cette mesure était doublement salutaire pour réparer la défection du vizir des Scodrians, et

[1] Un camp ottoman, dit Mouradjea Dohsson, est embarrassé d'une foule d'employés civils, de prêtres, de derviches, de marchands, de valets, de bagages et de tentes. Des bandes de troupes irrégulières, des essaims d'aventuriers et de brigands, font qu'on peut réunir, comme dans la campagne de 1796, quatre cent mille hommes. Les chefs, sans aucune idée de l'art militaire, ne font jamais d'entreprise sans avoir consulté les astrologues et les almanachs, pour choisir les jours heureux; on interroge aussi le Coran en l'ouvrant au hasard, et on se règle d'après le sens des premières paroles qui se présentent.

Le camp retentit, aux heures de la prière, du chant des prêtres, des derviches et des émirs, qui psalmodient des versets du Coran. Au moment d'une action, ils parcourent les rangs pour enflammer le courage des soldats, en criant : *La victoire ou le martyre, ya ghazi, ya schédid.* Ils jettent des poignées de terre contre l'ennemi, à l'exemple de ce que pratiqua Mahomet. Les chefs donnent le signal en vociférant Allah, Allah, et en entonnant le verset de l'Écriture : *Il n'est point de victoire qui ne vienne de Allah; combattez dans la voie du Seigneur.* On immole des moutons et de boucs, en chantant des cantiques. Dans les revers, on se rassemble en plein air pour invoquer l'assistance du ciel. En pareil cas, on a vu des sultans faire choix de quatre-vingt-douze officiers, les plus dévots de la cour, tous portant le nom de Mahomet, et les charger de réciter quatre-vingt-douze fois par semaine le premier chapitre du Coran, pendant une campagne, ou même pendant la durée d'une guerre. Le général ordonne que les prêtres se réunissent autour de l'étendard, pour réciter douze mille et même soixante-dix mille fois un chapitre du Coran; il exige même souvent qu'ils psalmodient ce livre en entier, ce qui les occupe pendant plusieurs jours. Voyez Dohsson, tome III, édit. in-folio.

afin de resserrer Ali, tandis qu'on attaquerait les passages de l'Épire. On expédia en même temps un courrier à Pehlevan Baba-pacha, stationné à Salone, pour lui enjoindre d'occuper Lépante, et de se porter sur le golfe Ambracique, afin de coopérer à l'attaque de Prévésa, de concert avec le chef de l'escadre ottomane et ses troupes de débarquement.

Baba-pacha, qui avait repoussé les bandes d'Odyssée, n'ayant plus d'intérêt à rester à Salone, depuis qu'il avait rançonné tous les villages de la Phocide, traversa aussitôt les cantons de Malandrino, de Lidoriki, et les Grecs qui fuyaient devant lui ne tardèrent pas à porter la nouvelle de son approche à Lépante, où Véli-pacha avait laissé garnison. Dès qu'il fut en vue de la place, le commandant, Telhal-bey de Caulonias, ordonna aux troupes de sortir, ferma les portes sur leurs pas, et arbora le drapeau blanc en signe de paix. Vainement les Schypetars essayèrent de rentrer dans la ville, ils durent prendre la fuite et se disperser à travers les montagnes.

C'était la marche d'un torrent que celle de Pehlevan. Il ne séjourna à Lépante, qui était le chef-lieu de son gouvernement, que le temps nécessaire pour l'épuiser du peu d'argent et de vivres que les habitants avaient soustraits à la rapacité des soldats de Véli.

Après cette collecte, il marcha en avant, et le passage de l'Évenus ne lui étant pas disputé, il n'eut qu'à se présenter devant Missolonghi pour recevoir la soumission de ses habitants. Anatolico suivit cet exemple, ainsi que Vrachori, dont la garnison passa sous ses drapeaux; ce qui ne l'empêcha pas de rançonner ces places avec d'autant plus de rigueur, qu'il savait que le pacha de l'Eubée, de qui relèvent les cadiliks de terre ferme, compris entre l'Achéloüs et les Thermopyles, se proposait de revendiquer ses droits sur ces riches possessions.

L'Étolie connut par ces déprédations que, *si toute puissance vient de Dieu,* les actes de l'autorité et ses voies dérivent rarement du même principe. La violence, inséparable du despotisme, flétrissait tout sous les pas du sauvage Pehlevan Baba-pacha. Les bergers épouvantés s'étaient retirés avec leurs troupeaux dans les forêts du mont Callidrôme, et les habitants des villages de l'Acarnanie s'enfuirent à l'approche du chef des Kersales, qui entra sans tirer l'épée à Vonitza. Il trouva cette ville déserte, et, comme il n'y avait rien à voler, il y

établit à regret son quartier général, en attendant l'instant de prendre part au siége de Prévésa, où Véli-pacha avait rassemblé des moyens de défense formidables.

Le malheur et la pauvreté ramènent les hommes à la raison ; témoins des maux de leur triste patrie, les Grecs ne formèrent bientôt qu'un vœu. « Plus nombreux que nos oppresseurs, s'écrièrent les » armatolis, que les biens de nos aïeux soient le prix d'une vertu ! » Le ciel, par le don de la bravoure, désigne ceux qu'il veut ar- » racher aux fers de la tyrannie. »

Les ministres des autels, naguère inviolablement attachés à l'autorité du prince, et par conséquent suspects aux chrétiens, les archontes, le peuple grec, trop longtemps accusé d'inconstance et de perfidie, allaient prouver que leur condition morale aurait dû être expliquée depuis des siècles, par des vertus plutôt que par des vices. Jusqu'alors la ruse et la dissimulation leur avaient été imposées par la nécessité afin d'arriver à l'indépendance. Ce n'était point contre des maîtres légitimes qu'ils s'armaient, mais contre les scélérats qui, non contents et renverser leurs autels, les avaient dépouillés de l'héritage de leurs aïeux, en ne leur laissant en partage que la misère, le poids du travail de l'opprobre, sans la garantie que les animaux trouvent dans l'intérêt de ceux qui sentent l'utilité de les ménager.

Anagnoste avait opéré ce changement, en organisant la grande *synomotie* ou *conjuration*, qu'il prévint de temporiser, et il confia au hiéromonachos, ou abbé des monastères de la Béotie, que la tête de Pehlevan Baba-pacha ne tarderait pas à tomber. Cependant, pour retourner auprès de ce chef, on le munit d'adresses brûlantes de dévouement, d'offres de services contre le rebelle Ali Tébélen, et de riches présents surtout, qu'il se chargea d'offrir au Bulgare. Il les déposa à ses pieds, au moment où le barbare venait de s'établir à Vonitza. Celui-ci jeta les adresses des Hellènes à la mer sans les lire, et garda l'argent, en demandant à Anagnoste s'il n'en avait pas retenu quelque partie, qu'il y pensât sérieusement, car son redoutable cimeterre n'avait jamais épargné les trompeurs ; il lui donna ensuite sa main hideuse à baiser, avec le sourire de Polyphème caressant ses victimes.

Tandis que ces choses se passaient aux bords du golfe Ambracique et dans les montagnes de la Hellade, le capitana-bey avait attaqué les côtes de l'Acrocéraune. Il s'était emparé, sans éprouver aucune ré-

sistance, de la forteresse de Port-Panorme, où son escadre mouilla afin de rallier les peuplades de la Chimère, et d'en former un corps de troupes légères, qui, uni aux Maniates, pourrait combattre les Schypetars mahométans de la Iapygie. Les Chimariotes se prêtèrent avec zèle à cette demande, et Mouctar-pacha, qui s'était abusé sur l'attitude armée des Chaoniens, ne tarda pas à être complétement détrompé. Au moment où il se croyait tranquille possesseur du Musaché, il apprit la défection des habitants de Canina, d'Avlone et de la partie septentrionale de la Iapygie, qui étaient allés faire leur soumission au vice-amiral ottoman. Quoique le danger fût encore éloigné, il crut devoir sacrifier à sa sûreté les trésors qu'il possédait, pour s'attacher le peuple. Chaque jour il accordait des gratifications pécuniaires, et il distribuait des armes; mais dès qu'il eut avis de la prise de Ghéortcha par le Romili valy-ci, il sentit qu'il ne pouvait pas compter plus longtemps sur la fidélité des Toxides. Il se hâta donc de quitter Bérat, d'où il sortit au milieu des huées, des insultes et d'une grêle de coups de pierres, qui lui montrèrent trop tard le terme des jours de prospérité de cet Ali, *dont l'astre étincelait au milieu des ténèbres*, expression familière de son orgueil, et que les œuvres de la trahison étaient détruites par la trahison.

Accompagné d'un corps de Toxides qui lui étaient restés fidèles, Mouctar, ayant laissé garnison à Cléïsoura et à Prémiti où se trouvait son frère Salik, se rendit à Tébélen, où il recommanda aux habitants son fils Mahmoud-bey. Après avoir ainsi établi sa ligne de défense, il se retira dans la forteresse d'Argyro-Castron, boulevard inexpugnable pour des Turcs, devant lequel il pouvait se flatter de voir les impériaux se fondre en détail.

Mouctar, élevé à l'école de la corruption, avait fait souvent dans sa prospérité les mêmes réflexions que Caligula, dont il unissait les mœurs dissolues à la basse férocité. « Les bœufs, les béliers, les boucs, » disait-il, ont pour chefs et conducteurs, non des animaux sem- » blables à eux, mais des êtres d'une nature infiniment supérieure. » La même proportion existe dans la société humaine, et ceux qui » sont préposés comme moi au commandement appartiennent néces- » sairement à un ordre plus relevé et à une création particulière, » destinée à gouverner [1]. » Ces illusions étaient dissipées depuis

[1] Voyez Philon. Ambassade vers Caius Caligula, ch. 6.

qu'il avait été obligé de fuir honteusement de Bérat. Il comprenait qu'il y avait quelque chose de plus grand que lui, et il en acquit bientôt la conviction.

Tandis qu'il se fortifiait à Argyro-Castron, l'escadre ottomane s'emparait du fort de Santi-Quaranta. Les anciens partisans de Moustapha-pacha se rendaient maître du château de Delvino, de la palanque de Saint-Basile et des tours de Moursina. D'un autre côté, le fort de Buthrotum recevait garnison ottomane, et le capitana-bey, qui avait conquis le littoral de l'Épire, jetait l'ancre à l'embouchure de la Thyamis, afin de se concerter avec les Chamides pour assiéger Parga.

La défense de cette place avait été confiée à Méhémet-pacha, fils aîné de Véli, et on croyait rencontrer une résistance qu'on n'avait pas encore éprouvée. On résolut donc de l'attaquer simultanément par terre et par mer, afin que les assiégés, pressés de toutes parts, fussent promptement réduits à capituler. Le succès dépassa encore ici les espérances ; la puissance d'Ali, ainsi que celle des tyrans trahis par la fortune, devait céder partout à la perfidie.

L'armée navale venait de paraître devant Parga, et les troupes de terre, en déployant le firman du Grand Seigneur au haut d'une lance, commençaient à peine à se mettre en bataille auprès de la fontaine de Saint Triphon, lorsque la ville basse fut évacuée. Vainement le jeune pacha fit mine de se défendre ; l'or qu'il prodigua à ses troupes, les vêtements magnifiques qu'il leur distribua, les larmes qu'il répandit ne purent empêcher la garnison de demander à se rendre, après quelques volées de canon tirées des bâtiments de guerre du sultan. On ne lui permit pas d'entrer en pourparlers, et l'infortuné Méhémet Véli Zadé, accablé d'injures, ne trouva de salut qu'en sortant à pied de Parga, suivi d'une trentaine de domestiques, et en se réfugiant sur le vaisseau du capitan-bey, auquel il se rendit à discrétion.

La prise d'une ville, dont la vente avait causé un scandale public dans l'Europe chrétienne, fit une impression profonde parmi les Épirotes, qui élevaient sa possession au-dessus de son importance réelle. Ali déchira ses vêtements en maudissant les jours de sa coupable fortune, qui ne lui avaient point appris à modérer ses ressentiments, parce que ses oreilles n'avaient été ouvertes qu'à la perversité des flatteurs. Quant au jeune Méhémet-pacha, que ses troupes avaient forcé de livrer la ville confiée à sa défense, son âme, qui ne con-

naissait pas encore la duplicité des hommes d'État, s'ouvrit aux plus douces espérances, lorsqu'il se vit gracieusement accueilli par le vice-amiral du padischa. On lui donna la plus belle chambre du vaisseau, on l'entoura de pages, et on lui persuada facilement qu'il allait être comblé des faveurs du sultan, qui n'en voulait qu'à son aïeul, qu'il prétendait punir en souverain clément, en se contentant de le reléguer, avec ses trésors, dans une des principales satrapies de l'Asie mineure. On l'engagea à écrire, dans ce sens, à sa famille ainsi qu'à ses partisans, afin de les déterminer à abandonner une cause fatale à celui qu'ils voulaient inutilement défendre, et à leur annoncer les jours de bonheur prêts à briller sur l'Épire.

Cette circulaire était expédiée, et Parga venait de recevoir garnison turque, lorsque les Souliotes, conduits par un jeune homme, un héros, Marc Botzaris [1], avec les Chimariotes qu'Ali s'était flatté de voir grossir ses rangs, débarquèrent au port Glychys. Les uns arrivaient du service de Naples, d'où ils avaient été licenciés pour n'avoir pas voulu faire cause commune avec les carbonari ; les autres sortaient des îles Ioniennes ; et tous s'empressèrent d'offrir leurs services au sérasquier du Grand Seigneur, auquel ils s'attachèrent avec d'autant plus d'empressement qu'ils reconnurent parmi les Lacons du Magne, rangés sous ses drapeaux, d'anciens frères d'armes. Les Souliotes, regardés comme les plus braves de ces montagnards, ne sollicitaient, pour récompense de leurs services, que la faveur de reconquérir, au prix de leur sang, les montagnes de la Selléide ; et cette grâce leur fut octroyée par écrit, en exigeant d'eux, au préalable, de concourir à l'attaque de Prévésa.

C'était les attacher par la gloire ; Marc Botzaris était son amant. Melpomène lui avait départi le don de la voix et de la cithare. Il chantait le temps où, gardant les troupeaux du polémarque son père, aux bords du Selléis, il abandonna sa triste patrie, conquise par Ali, pour se réfugier sous les drapeaux français, avec son père, dont il mêlait le nom à ses tristes myriologies [2]. De la taille ordinaire des

[1] L'auteur de cette histoire l'avait recommandé en 1807 au général César Berthier, qui le fit entrer dans le régiment albanais, où son père et son oncle Kitzos et Nothi Botzaris furent admis comme majors.

[2] Myriologie, chant funèbre que les Épirotes improvisent en l'honneur de quelque objet qu'ils aiment.

Souliotes, qui est de dix spithames [1], sa légèreté était telle, qu'on le comparait au Zéphire, voltigeant à travers les moissons ondoyantes, sur lesquelles il aurait marché sans courber leurs épis [2]. Nul ne l'égalait à la lutte, au jeu du disque; et quand ses yeux bleus comme l'azur du ciel s'animaient, lorsque sa longue chevelure flottait agitée par le vent, et que son front rasé, suivant l'usage antique, reflétait les rayons du soleil, il avait quelque chose de si extraordinaire, qu'on l'aurait pris pour un descendant de ces Pélasges, enfants de Phaëton, qui répandirent dans l'Épire les arts de la civilisation, au temps où les Chaoniens ne connaissaient encore pour demeures et pour aliments que les antres et le gland des forêts. Il avait laissé son épouse et deux enfants, qui ne tardèrent pas à le rejoindre, sur une terre étrangère, afin de se livrer tout entier au hasard des combats. Il demanda et ses soldats demandèrent avec lui à former l'avant-garde du corps d'armée destinée à attaquer Prévésa.

Ils n'attendirent plus que le signal du départ; et en passant l'Achéron, au val d'Orcus, ils saluèrent avec transport les rochers qu'ils avaient perdus de vue depuis seize années révolues. Ils s'élancèrent bientôt après dans les forêts de Rogoux; et les armatolis de cette contrée s'étant réunis à eux aux environs du monastère de Sainte-Pélagie, voisin des ruines cyclopéennes de Regniassa, la Cassiopie jusqu'à Nicopolis fit cause commune en faveur du sultan.

Pehlevan Baba-pacha, informé de ce qui se passait dans cette partie de la basse Albanie, sortit aussitôt de Vonitza pour se rendre à Actium, et il s'établit à l'endroit où le général vénitien Strasoldo avait autrefois ouvert la tranchée pour battre le château de Prévésa. Il y vit bientôt arriver l'armée et l'escadre ottomane, qui parurent presque simultanément, l'une sur les hauteurs de Micalitchi, et l'autre à l'entrée de la rade du Pantocrator; de façon que Véli-pacha fut investi et menacé par terre et par mer. Les Turcs prévésans, qu'il avait désarmés, reprenant courage à cette vue, choisirent pour chef Békir Dgiocador, ancien serviteur d'Ali; et Véli, ayant profité de la nuit pour envoyer une partie de ses trésors à Leucade, ne songea, après avoir brûlé le magnifique sérail de son père, qu'à se retirer

[1] Dix spithames, environ cinq pieds, taille commune des Souliotes.
[2] Phrase empruntée d'une ballade épirote en l'honneur de Marc Botzaris, ainsi que le portrait que nous donnons.

dans la citadelle, avec les hommes qui lui étaient le plus dévoués.

Quand la discorde règne au sein des familles puissantes, rien n'y peut demeurer secret. Le fils d'Ali, naguère entouré d'adulateurs, n'avait conservé qu'un ami dans le fils du vieux Hassan Tchapari de Margariti, proscrit autrefois, et déporté dans les déserts de l'Afrique, lorsque le tyran résolut d'exterminer les familles patriciennes de la Thesprotie [1]. Ce fut dans le sein de ce fidèle serviteur qu'il versa des peines que sa douleur ne pouvait plus cacher. Il lui confirma ce qu'on disait depuis longtemps de l'inceste d'Ali-pacha. « Il était, lui dit-il, » trop véritable le secret que Pachô-bey m'avait révélé ; mais le » déshonneur de ma couche ne fut pas le seul crime du coupable » auteur de mes jours. Si tu survis au trop infortuné Véli-pacha, dis » à mon fils Sélim, car Méhémet, déjà prisonnier du capitan-bey, » n'existe plus pour moi, dis à cet enfant chéri qu'il plaigne ses » sœurs, leur aïeul Ali avait flétri leur innocence. Il avait souillé » mon Aïsché avant de la donner pour épouse à Moustaï, pacha de » Scodra ! voilà la cause de sa mort, commandée par la jalousie » d'une marâtre impitoyable ; la machine infernale, adressée à son » époux par celui que je voudrais ne plus revoir, n'en fit qu'accé- » lérer le moment. Cruelle fatalité, qui marque tous les hommes » de ton sceau, c'est donc là ton ouvrage? Frappe le sang de » Khamco, mais épargne celui de mes enfants. Ils sont innocents ; » leur âge, leur candeur demandent grâce au ciel pour eux. Serait-il » insensible à mes larmes? Pardonne, je suis père ; s'ils existent » après moi, mon cher Achmet, ne leur vante jamais mon opu- » lence, ils ne l'ont que trop connue ; mais parle-leur toujours de » la tendresse du plus malheureux des hommes... J'ai épuisé la » coupe du plaisir; mes convives, assis aux banquets de ma cour, ne » chanteront plus *la Paix, compagne de la belle Vénus et des Grâces* [2] ; » je n'éprouverai plus que les amertumes de la vie ; mais veillons et » essayons de prolonger une défense nécessaire [3]. »

[1] Voyez tome V, ch. 142 de mon Voyage dans la Grèce.

[2] Ce chant antique est très-répandu dans l'Épire : Ὦ Κύπριδι τῇ καλῇ, καὶ Χάρισι ταῖς φίλαις ξύντροφε διαλλαγή. Chœur d'Aristoph. Acharn.

[3] Cette conversation que j'ai abrégée, et que j'élague encore dans cette édition, a été fidèlement rapportée à un de mes amis demeurant à Prévésa, par Achmet-bey, homme aussi incapable de faire des discours d'apparat, que de vouloir rendre intéressant Véli, qu'il plaignait sans l'estimer. — Extrait du journal de M. H. Pouqueville.

Tels étaient les chagrins qui dévoraient l'âme de Véli-pacha, que son père avait déchirée par le plus lâche des attentats. Il avait été brave quelquefois, et si ses soldats eussent partagé sa résolution, il aurait coûté de sanglants combats aux Ottomans. Ils se préparaient de leur côté à l'assiéger ; et ce soin ayant été laissé au vice-amiral et aux chrétiens auxiliaires, Baba-pacha reçut ordre de se porter contre la ville d'Arta. Une partie de son armée s'achemina, en contournant le fond du golfe Ambracique, tandis qu'il prit sa route par Loroux et Candja, où il devait passer l'Aréthon, afin d'arriver en sens inverse de la marche d'un autre corps de troupes, devant la ville qu'on se proposait d'occuper. Chemin faisant, les Kersales, pour justifier l'adage qu'*il ne croît pas même un brin d'herbe où les Turcs ont mis le pied* [1], firent le dégât ; et l'insatiable Bulgare ne parut au pont de l'Inachus, qu'après avoir désolé les plaines de la fertile Amphilochie. La ville d'Arta fut prise, après une faible résistance de la part des bandes d'Odyssée, qui avait hâte de se replier sur Janina, et livrée aux excès d'un barbare qui l'aurait anéantie si les circonstances ne l'avaient forcé de lâcher sa proie.

On venait d'apprendre qu'Ismaël Pachô-bey se disposait à envahir les défilés du Pinde ; et Baba-pacha ayant ordre de concerter ses mouvements avec ceux de ce sérasquier, dut transporter son camp à l'entrée du pas de Coumchadèz. Ainsi l'Arta fut temporairement délivrée de son dévastateur, qui brûla Mougliana, maison de campagne d'Ali, et s'empara du poste fortifié des Cinq-Puits, où il fit halte en attendant des nouvelles ultérieures. Il y apprit bientôt qu'Ismaël Pachô-bey avait battu les troupes d'Ali, au village de Krio-Néro, en Thessalie.

Malgré cet échec, Ali Tébélen espérait conserver ses limites naturelles, qui étaient les montagnes du Pinde. Il venait de mettre en mouvement son armée, forte de plus de quinze mille hommes d'élite. Omer Brionès, son général en chef, avait établi son quartier sur le plateau du Lingon, entre les sources de la Voïoussa et du fleuve d'Arta, de manière à défendre les passages de la Macédoine et de la Thessalie. Tahir-Abas était campé dans la région du Polyanos, entre Calaritès et le mont Baros ; Alexis Noutza, primat de Zagori, son second lieutenant, et George Varnakiotis, embusqués entre les

[1] Osmanlu ayah battaghi ièrendé ot bitmèz.

monts Flambouréchi, Tchoukarouka et Palæovouni, pouvaient, en surveillant *la Voie royale* [1], appuyer en même temps la gauche d'Omer Brionès. On devait présumer que des troupes bien payées, parfaitement armées, ayant de l'artillerie de montagne, postées dans des retranchements formidables, tels que les gorges supérieures du Pinde, écraseraient non-seulement les hordes de Pachô-bey, mais toutes les forces réunies de l'empire ottoman, si elles se présentaient. Les chances militaires étaient donc encore en faveur d'Ali Tébélen. Victorieux dans une seule action, il voyait se dissoudre l'armée ottomane, reprenait les places du littoral de l'Épire, débloquait Prévésa, faisait Baba-pacha et ses Kersales prisonniers, événement qui lui aurait donné la jouissance de garnir, sans pendre d'honnêtes gens, tous les gibets de Janina.

S'il était démontré que les Anglais ne le seconderaient pas ouvertement, depuis que le lord haut commissaire avait laissé pénétrer l'escadre ottomane dans la mer Ionienne, Ali était persuadé qu'il pourrait tirer d'eux des secours indirects [2]. Il continua donc à entretenir des rapports avec Corfou ; et il venait de recevoir un général irlandais, avec quelques ingénieurs, auxquels le gouvernement britannique avait permis de se rendre à Janina, lorsqu'il vit paraître à sa cour G. P. Rig., Grec domicilié à Patras sous la protection du consul russe.

L'arrivée de cet homme, envoyé plusieurs fois en mission auprès d'Ai, devait cacher quelque intrigue ; et les soupçons se fortifièrent, lorsque après s'être concerté avec le proscrit, il se rendit précipitamment par Ancône, et de là en poste à Pétersbourg. Un voyage aussi dispendieux, la célérité et le mystère qu'on y mettait, devaient avoir un but politique. L'alarme se répandit parmi les diplomates ombrageux de Corfou ; on fit courir après l'émissaire russe, mais on perdit ses traces à travers l'Allemagne, et on apprit seulement qu'il avait obtenu le brevet de premier drogman du consulat général de Russie à Smyrne, titre qui lui avait été conféré au nom de l'empereur Alexandre, comme un témoignage des bons et loyaux services qu'il lui avait rendus. Ce fut alors tout ce qu'on sut relativement à la mission de G. P. Rig. à

[1] Voyez tome II, pages 434 et 436, de mon Voyage dans la Grèce.

[2] Ils lui vendirent toute la poudre et les munitions de guerre laissées par les Français dans les magasins de Corfou.

Pétersbourg, d'où il revint, en traversant la Moldavie, et après s'être abouché à Constantinople avec le baron de Strogonof, au poste consulaire de Smyrne auquel il resta attaché jusqu'en 1821.

Pachô-bey, vainqueur à Krio-Néro, au lieu de tenter le passage du Zygos, se jeta brusquement dans les défilés de l'Anovlachie, dont l'accès lui fut ouvert par un capitaine d'armatolis, nommé Stournaris, qui le servit longtemps avec une rare fidélité. Il s'était emparé de Veterniko, et il avait passé la branche mère de l'Acheloüs, au pont de Dgénelli, quand les troupes d'Ali se décidèrent à marcher à sa rencontre. Elles pouvaient encore lui disputer les gorges de Cotari; mais au lieu de se présenter hostilement, elles vinrent se ranger sous les drapeaux de l'implacable ennemi d'Ali Tébélen. Des courriers furent aussitôt expédiés à Omer Brionès, pour l'inviter à suivre cet exemple. Celui-ci, qui avait des motifs de mécontentement contre le satrape [1], se réunit à Pachô-bey, avec lequel il campa sur le Dryscos, montagne située au midi de la Hellopie. Enfin, Alexis Noutza ayant accédé à la trahison générale, Ali, qui comptait sur quinze mille hommes, se trouva sans armée pour tenir la campagne; et il éprouva la vérité de ces paroles du Coran : « Que le tempérament des gens de » guerre est porté à l'ingratitude. »

Un événement, qui pouvait avoir des conséquences plus fatales encore, se passait dans l'intérieur du château occupé par le satrape. Dès que les drapeaux du croissant avaient été déployés sur les coteaux du monastère de Hellopie, le cheik Jousouf s'était écrié : « Il faut partir, Ninive va tomber. » Soit qu'il plaignît ou dédaignât le tyran, il ne s'était déclaré ni son censeur, comme au temps de sa prospérité, ni son détracteur depuis qu'il était proscrit. Content de recueillir la relique précieuse du prophète, dont il était dépositaire [2], chargé d'une besace et accompagné de deux faquirs, il commande qu'on le laisse accomplir l'ordre du destin. Les portes de la forteresse s'ouvrent devant lui, il défend aux mahométans de l'accompagner; et, sans porter ses regards vers le palais d'Ali, sans se diriger du côté des tentes du sérasquier Ismaël, il prend le chemin d'Arta. Musulmans, chrétiens, juifs, lui cèdent le passage. Les hordes des Kersales

[1] Ali, non content de dépouiller Omer Brionès d'une grande partie de sa fortune, avait essayé à diverses reprises de le faire empoisonner, pour s'en débarrasser.

[2] Voyez liv. v, ch. 2 de cette histoire.

s'éloignent à son aspect; il disparaît, et bientôt on apprend qu'embarqué pour l'Égypte il a dit un éternel adieu à l'Épire, résolu de terminer ses jours auprès du sanctuaire de la Mecque, où il ne portait pour hommage que sa natte de jonc et l'exemple de ses austérités.

Jusque-là, Ismaël Pachô-bey avait tenu parole au divan, lorsqu'il s'était vanté d'arriver en vue de Janina sans brûler une amorce; car le combat de Krio-Néro n'était qu'une affaire d'avant-poste. L'indignation publique avait secondé ses projets; les armatolis de la Hellade s'étaient rangés sous ses drapeaux; on accourait à lui comme vers un libérateur, un compatriote, un ami longtemps persécuté; et le plus beau cadeau qu'on crut lui faire fut de lui rendre son épouse et son fils, dont le tyran avait annoncé la mort depuis plus de quatre ans. Ces succès étaient encourageants, mais il fallait désormais des moyens offensifs pour réduire des châteaux hérissés de canons, défendus par un homme qui allait combattre avec les ressources de la fureur et du désespoir.

Cette réflexion n'avait pas encore frappé le sérasquier lorsqu'il vit déboucher au milieu du vallon de Janina, Pehlevan Bacha-pacha, caracolant à la tête de ses Kersales. Sa marche avait été signalée, depuis Coumchadèz, par l'incendie du palais de Mougliana, et des villages qui bordent la route jusqu'à Catchika, où il annonça son entrée en faisant mettre le feu aux maisons et à l'église de Saint-Michel Taxiarque.... Là, après avoir blasphémé la divinité du Christ, et s'être fait apporter une croix que ses soldats portaient devant eux par dérision, il la couvrit de crachats, et la fit jeter dans le feu.

Un affreux hurlement des Kersales applaudit à ce forfait, et ils s'écrient : « Mort aux trapézolâtres [1]; et toi Pachô-bey, descends » du Dryscos, conduis-nous à Janina. A Janina! que Janina et son » superbe vizir tombent sous les coups des Kersales! »

[1] Trapézolâtres, adorateurs de tableaux, épithète que les Turcs donnent aux chrétiens.

CHAPITRE IV.

Position de Janina. — État de ses forteresses. — Incendie. — Pachô-bey salué pacha sous le nom d'Ismaël. — Anathème contre Ali promulgué. — Bravade. — Désespoir. — Consolé par les aventuriers. — Vingt-six pachas arrivent au camp d'Ismaël. — Résignation des Grecs. — Le pacha de Négrepont entre dans la Béotie; — désole cette province. — Les Grecs se méfient des Hétéristes. — Veulent rester fidèles au sultan; — sont réduits au désespoir par Ismaël-pacha. — Armée du Romili vali-cy. — Correspondance des Hétéristes avec Ali. — Noms de quelques chefs de cette association. — Odyssée sort de la forteresse d'Ali, passe au camp des impériaux. — Sa fuite.

Janina est enveloppée à l'occident par la courbe la plus élevée du mont Paktoras, qui expire au-dessous de l'église de Périlepti, et à l'orient par le lac supérieur de la Hellopie, dont les eaux baignent la base de la partie du Pinde appelée Mitchikeli. Dans la région septentrionale de ce bassin s'élève une île couverte de sept monastères et d'un village près duquel le rebelle avait fait bâtir une redoute et des magasins pour contenir ses munitions de guerre. Un cap, formant l'extrémité orientale de la falaise du mont Paktoras, séparé de la ville par un fossé navigable, communiquant à ses deux extrémités avec le lac, renferme une forteresse, qui est dominée par le château de Litharitza, d'où l'on commande l'étendue entière de la ville. Une artillerie, composée de deux cent cinquante bouches à feu, couvrait ces trois places, qui étaient l'île, Litharitza, et le château du lac. Le satrape de l'Épire s'était réfugié dans cette dernière forteresse, après la défection de son armée; et, resté maître de la navigation du lac, au moyen d'une escadrille de chaloupes canonnières montées par des Corfiotes du faubourg de Mandoukio, il conservait des moyens puissants de résistance. Ali avait prévu l'événement qui était arrivé, et, décidé à se défendre dans ses châteaux après avoir détruit Janina, qui pouvait offrir des logements à l'ennemi, il ne déguisa plus cette résolution. Les Janiotes, de leur côté, ne pensèrent qu'à dérober leur fortune ainsi que leurs familles aux flammes et à l'avidité des Albanais.

Dès qu'on aperçut l'armée ottomane campée sur le Dryscos, le lac fut aussitôt couvert de barques chargées de femmes et d'enfants, qu'on transportait du côté de Pérama pour les conduire dans le Zagori, en prolongeant les lacs que les Osmanlis n'avaient pas encore tournés. Cependant la plupart des habitants faisaient encore leurs préparatifs de départ lorsque le tyran permit à ses troupes le pillage d'une ville qu'il ne pouvait plus conserver. Aussitôt les maisons furent envahies par une soldatesque effrénée. La métropole, où les Grecs et les Turcs déposaient, comme les anciens le faisaient, dans les temples des dieux [1], argent, bijoux, contrats, billets à ordre, et jusqu'à des marchandises de prix, devinrent le premier but de la rapacité. On brisa les armoires qui renfermaient le vestiaire sacré, on ouvrit les tombeaux des archevêques, où l'on avait caché des reliquaires enrichis de pierres précieuses; le *sacrarium* [2] du temple de l'Éternel fut teint du sang des brigands, qui en vinrent aux mains pour se disputer les calices et les lampes en vermeil. La ville offrait un spectacle non moins déplorable : chrétiens ou turcs étaient également frappés. Les harems et les gynécées [3] offraient le tableau de la pudeur aux prises avec la violence. Tout retentissait de gémissements, de cris, et du bruit des armes de ceux qui défendaient leurs foyers contre les pillards, quand une forte détonation, suivie de sifflements prolongés, annonça la destruction de Janina.

Soudain une grêle de bombes, d'obus, de grenades et de fusées à la Congrève, portent la dévastation dans les divers quartiers de la ville, qui, au bout de deux heures, n'offrit que le spectacle d'un vaste incendie. Ali Tébélen, assis sur la plate-forme d'une des tours de son château, commandait les manœuvres en désignant les endroits que les flammes tardaient à envahir ; et, à sa voix redoutable, la mort étendit ses coups aussi loin que portait l'artillerie de ses forteresses. Le donjon de Litharitza vomissait des globes de feu qui réduisirent en cendre le palais de Mouctar, dans lequel ses femmes manquèrent

[1] On y déposait des trésors. Strab., lib. XIV. Xiphilin in Commod. dit que c'étaient des entrepôts publics et que la foudre ayant tombé sur le temple de la paix, les marchandises des Égyptiens et des Arabes y furent brûlées. César, Auguste, Antoine, avaient déposé leurs testaments dans le temple de Vesta. Suet. ch. 83 et 101.

[2] Ce lieu, qui est l'enceinte de l'autel est appelé Βῆμα et Ἄδυτον. Il n'est permis qu'aux prêtres et autrefois à l'empereur d'y entrer. Voyez Synod. Trullan., can. 69.

[3] Gynécées, appartements des femmes; c'est le synonyme de *harem* pour les Grecs.

de périr. La partie septentrionale de la ville, où se trouvait le consulat de France, jusqu'au cimetière des juifs, présentait l'aspect d'un volcan au fort de son éruption. L'hôpital, la bibliothèque de la ville, la bibliothèque plus précieuse des frères Balano [1]; le collége, le cabinet de physique furent anéantis; enfin, depuis la métropole jusqu'à l'église de Sainte-Marine, une lave de décombres embrasés engloutit les bazars, les bezestins, la poste aux chevaux, les mosquées, les bains publics, et une multitude d'édifices qui aboutissaient à la porte de Calotchesmè, où il ne resta debout que les fourches patibulaires, monument héroïque du despotisme oriental.

Les Janiotes qui étaient parvenus à se dérober au désastre, en traînant à leur suite des hommes à demi brûlés ou mutilés par les éclats des bombes, des femmes chargées de leurs enfants, des vieillards affaiblis par l'âge, avaient à peine dépassé l'enceinte palissadée du mont Paktoras, qu'ils furent assaillis par les coureurs de l'armée ottomane. Loin de protéger les infortunés échappés au carnage, les Kersales fondent sur eux, les dépouillent, arrachent de leurs bras les femmes, les adolescents, et les chrétiens ne trouvent, dans le camp de leurs prétendus libérateurs, que l'opprobre et l'esclavage.

Un cri perçant donne aussitôt un autre signal d'alarme, et la population se disperse comme une nuée d'oiseaux qui s'éparpillent pour se dérober aux serres des éperviers. Mais où fuir? Ceux qui échappent aux Turcs, arrêtés dans les défilés par les montagnards accourus à la curée, sont dépouillés, et les masses seules parviennent à se frayer un passage. Chacun ne prend plus conseil que de son désespoir, l'excès du malheur exalte les têtes! L'épouvante donne des forces au sexe le plus faible, des mères, portant leurs enfants à la mamelle, franchissent les escarpements du Tymphé, pour gagner les rivagès de la Thesprotie; d'autres parcourent à pied, dans la durée d'un seul jour, les quatorze lieues de chemin qui séparent Janina de l'Arta; et plusieurs, saisies des douleurs de l'enfantement, expirent au milieu des forêts. De jeunes filles, après s'être défigurées, comme les vierges martyres au temps des persécutions, se cachent dans les cavernes, où plusieurs meurent de frayeur et de faim. Les défilés, les voies publiques sont jonchés de blessés, de mourants, de cadavres; et, pour les crimes d'un

[1] Ils avaient recueilli depuis un demi-siècle une foule de manuscrits et d'inscriptions intéressantes pour l'histoire.

scélérat, une population de plus de trente mille âmes est accablée de douleurs et de maux innombrables. Ceux des Janiotes seuls qui parvinrent à se sauver dans la Perrhébie obtinrent, de l'inépuisable charité des chrétiens Zagorites, secours, asile, et les moyens de se rendre plus tard dans les montagnes de la Thessalie.

Chargés de butin, ivres de débauche, fatigués de luxure, les Arnaoutes, qui convoitaient le pillage de Janina [1], au lieu de se renfermer ensuite avec Ali Tébélen, ne pensèrent qu'à regagner leurs villages.

Leur part était faite ; ils remontaient vers l'Acrocéraune et le mont Ismaros, lorsqu'ils se trouvèrent isolément assaillis par des paysans jaloux de leur proie. Quelques Janiotes, unissant leurs justes ressentiments aux passions des paysans, commencèrent une de ces guerres de partisans, toujours fatales aux spoliateurs, qui expièrent en détail les crimes de leur avidité. On ne parla bientôt que de vols et d'assassinats. Les défilés de l'Aous devinrent le théâtre de mille embuscades ; et jusqu'aux frontières de la moyenne Albanie, on ne vit pendant un mois que des Schypetars mahométans, mutilés, égorgés ou pendus aux arbres qui bordent les voies rurales.

L'armée ottomane aux ordres de Pachô-bey, qui ne s'était encore signalée que par l'assassinat du grammatiste Manthos, n'avait pris part aux événements que pour dévaliser quelques habitants de Janina, lorsque Pehlevan Baba-pacha, arrivé le 19 août, déclara qu'il voulait marcher en avant, et le sérasquier leva son camp le lendemain, pour se porter vers Janina. Ses ruines fumaient encore lorsqu'il y entra ; et, ayant fait dresser sa tente hors de la portée du canon, il y arbora les queues emblème de sa dignité, après la lecture du firman qui lui conférait les titres de pacha de Janina et de Delvino. Ali Tébélen entendit du haut de ses donjons les acclamations des Osmanlis, qui saluaient Pachô-bey des noms de prince d'Épire, et de *gazi* ou *victorieux*.

Après cette cérémonie, le cadi donna lecture de la sentence ratifiée par le mufti, qui déclarait Ali Tébélen Véli Zadé déchu de ses di-

[1] Les habitants de Janina craignaient depuis longtemps le ressentiment des Schypetars, qu'ils haïssaient, et dont ils étaient détestés par suite de ces antipathies nationales qu'on ne sait trop expliquer. A la moindre nouvelle d'une altération de la santé d'Ali, ils tremblaient, persuadés que, la police venant à cesser à sa mort, ils seraient pillés par ses hordes.

gnités et excommunié, avec injonction de ne prononcer à l'avenir son nom que précédé du titre de *cara*, noir, dénomination donnée aux sujets retranchés du nombre des mahométans sunnites ou orthodoxes. Un marabou[1] lança ensuite une pierre du côté du château où le proscrit était renfermé ; et l'anathème contre le noir Ali fut répété par tous les assistants, aux cris de *Vive le Sultan !*

Ces foudres n'étaient pas celles qu'il fallait pour réduire trois forteresses défendues par des artilleurs sortis des différentes armées de l'Europe, qui avaient formé une excellente école de canonniers et de bombardiers au satrape. Un Napolitain nommé Carretto, homme attaché à l'iniquité d'Ali-pacha, et digne en tous points de servir un pareil maître, commandait ces troupes dressées aux manœuvres. Aussi les assiégés, qui ne se mettaient pas beaucoup en peine des Turcs, répondirent-ils par des huées et des coups de canon aux acclamations de l'armée ottomane. L'escadrille du rebelle se pavoisa comme dans un jour de fête, en défilant sous les yeux des impériaux qu'elle saluait à boulets dès qu'ils faisaient mine de s'approcher des bords du lac.

Malgré la résolution de ses soldats et la confiance qu'Ali Tébélen avait dans sa position, il ne put dissimuler plus longtemps les chagrins qui le dévoraient. Son armée, qu'il apercevait dans le camp d'Ismaël-pacha (c'est le nom que nous donnerons maintenant à Pachô-bey) ; son petit-fils Méhémet au pouvoir de l'ennemi ; séparé de Mouctar, de Véli et de Salik ; sans amis, car les tyrans n'ont que des complices, il tomba dans une mélancolie profonde, et des larmes abondantes, qu'il ne chercha pas à cacher, coulèrent de ses yeux creusés par les veilles. *Un nuage de douleur*, pareil à celui qui environnait le fils de Thétis pleurant devant l'armée des Grecs[2], enveloppa cette tête dont l'orgueil défiait naguère la colère céleste[3]. Il ne voulait plus prendre de nourriture, et, pendant sept jours entiers, la barbe négligée, vêtu d'habits de deuil, il demeura assis sur une natte, à la porte de son palais, tendant des mains suppliantes à ses soldats qu'il conjurait de

[1] Marabou, enfant du roseau ardent; allusion faite au buisson miraculeux dans lequel Jéhovah apparut à Moïse. Cette espèce de derviches, très-connue dans l'Orient, marche ordinairement à la suite des armées turques, pour fanatiser les soldats.

[2] Iliad., lib. XVIII, v. 22 ad 33.

[3] Cette narration est tirée des lettres qui m'ont été adressées de Corfou et de Prévésa, dont j'ai cru à propos de conserver la couleur orientale.

lui donner la mort, plutôt que de l'abandonner. Les protestations ne le rassuraient plus, et, tandis que ses femmes faisaient retentir le harem de leurs gémissements, il restait étendu sur la poussière.

On commençait à craindre pour ses jours, lorsque les étangers, les uns vieillis dans le métier des armes, les autres dans l'habitude des mers où ils avaient exercé la piraterie, se réunirent pour lui offrir des consolations. Carretto, officier napolitain, parlant au nom des aventuriers qui ne l'avaient pas abandonné, lui représenta « que leur » cause était désormais commune. Privés d'Ali, ils perdaient l'ancre » d'espérance qui les attachait à la vie, puisque étant *fauteurs de ré- » bellion*, ils devaient être *passés par les armes.* » Les assiégeants ne leur avaient point laissé ignorer qu'ils leur réservaient ce sort; et cette considération, que Carretto fit valoir, ne permettant plus au proscrit de douter que, aussi criminels que lui, les aventuriers ne le délaisseraient à aucune extrémité, leur résolution entraîna celle des Guègues et des Toxides, qui jurèrent également de lui rester fidèles. Tous lui représentèrent que, la campagne étant déjà avancée (on entrait dans le mois de septembre), l'ennemi, ayant commis la faute d'oublier son artillerie de siége à Constantinople, ne s'en procurerait pas avant la saison des pluies, qui commencent régulièrement à la fin d'octobre. Les calculs portaient à croire que jusqu'à cette époque les Osmanlis manqueraient de vivres, et que, ne pouvant se loger dans une ville presque détruite, ils seraient obligés de prendre des cantonnements éloignés. On pouvait encore raisonnablement prévoir que la mésintelligence éclaterait dans une armée composée de milices hétérogènes, dès qu'elles n'auraient plus rien à piller.

Ces remontrances calmèrent Ali, convaincu, par sa propre expérience, que la morale spéculative des Orientaux ne sert qu'à déguiser le parjure et la perfidie. Il n'était pas d'ailleurs sans quelque espérance sur les résolutions du cabinet ottoman, et s'il parvenait à corrompre Khalet-effendi, auprès duquel les agents d'une légation qui fut longtemps sa protectrice négociaient son amnistie, il pouvait encore renaître dans sa puissance. Il se consola donc, en pensant qu'il n'avait perdu jusqu'alors que des traîtres, et qu'il ne lui restait, à peu d'exceptions près, que des hommes étroitements liés à sa cause. Sa garnison se composait encore de plus de huit mille hommes qui avaient une communication facile avec Litharitza; et, n'étant pas entièrement investi, il conservait des communications si étendues, qu'il pouvait

même expédier et recevoir des courriers. Son escadrille, maîtresse du lac, lui avait déjà permis d'enlever sur la chaussée de Castritza une caravane chargée de vivres qu'on envoyait de Tricala, et de faire prisonniers de guerre les soldats qui l'escortaient. Le château qu'il occupait renfermait assez de vivres et de munitions de guerre pour faire la résistance la plus longue et la plus opiniâtre. Placé au milieu d'un lac poissonneux qui lui fournissait de l'eau en abondance, les carpes, les anguilles et les oiseaux aquatiques lui assuraient une nourriture salubre pour ses troupes. Son or, supérieur à toutes les défenses, lui garantissait de la viande fraîche, aussi longtemps qu'il y aurait des bestiaux dans l'Épire ; persuadé que les paysans, séduits par l'appât du gain, lui amèneraient, au risque d'être pendus en détail, jusqu'au dernier de leurs chevreaux. Fort de ces espérances, Ali ne s'occupa qu'à harceler ses ennemis, en attendant le moment de tirer parti de leurs dissensions.

Elles ne pouvaient tarder à éclater. Cependant l'attrait du butin, mobile puissant d'un peuple sans honneur tel que les Turcs, exaltant toutes les têtes, dès qu'on sut Ali Tébélen bloqué dans ses châteaux, les chefs, naguère si lents à marcher contre le proscrit, accouraient dans l'espérance de prendre part à ses dépouilles. Vingt-six pachas traversèrent successivement la Thessalie, et vingt-six fois les chrétiens durent se racheter du pillage et de la destruction de leurs églises, qui servaient de prétexte aux avanies qu'on leur faisait.

La misère publique était au comble, lorsque Sélim-pacha, ayant rassemblé les contingents des mousselims, des aïans, des beys, et des agas de l'Illyrie et de la Macédoine cisaxienne, descendit à son tour dans la vallée du Pénée pour se rendre à l'armée rassemblée en Épire. Son passage, comme celui de ses précurseurs, fut marqué par des extorsions et des massacres, dont le poids retombait sur les chrétiens, qui étaient tellement effrayés de voir les flots de barbares se succéder dans leurs campagnes désolées, qu'ils ne songeaient qu'à prendre la fuite.

Les montagnards, voyant les habitants de la plaine refluer dans leurs retraites, et ne se fiant plus aux promesses des Hétéristes, depuis qu'ils savaient que leurs vœux se portaient vers la Russie, dont la politique souleva toujours les chrétiens pour les immoler, ne pensèrent qu'à conjurer l'orage. Sans se perdre en raisonnements sur une indépendance regardée alors comme chimérique, ils résolurent d'envoyer une

députatiou vers Pachô-bey, et de s'humilier aux pieds de ce chef des Ismaélites. Leur opinion était, puisqu'on avait déjà supporté tant de charges, de se résigner, et d'offrir le concours de leurs forces pour réduire Ali Tébélen, afin d'abréger la guerre, et de se débarrasser le plus tôt possible du poids d'une armée qui consumait rapidement les ressources de la Hellade.

Cette résolution étant prise, les chrétiens firent choix des hommes les plus recommandables, pour se rendre au quartier général des Ottomans. Hélas! il n'était plus temps d'arrêter le cours des événements, et la Grèce, pareille au vieil Æson, allait recouvrer sa jeunesse dans un bain de sang. La Thessalie n'avait pas encore vu s'écouler les dernières hordes mahométanes, qui se précipitèrent sur l'Épire; au nombre de soixante mille, qu'un pacha asiatique nommé au sangiac de Négrepont fondit en Béotie. Établi à Livadie où il fixa le chef-lieu de son gouvernement, il somma aussitôt les neuf cantons de terre-ferme relevant de l'Eubée, de payer une double contribution, à titre de redevance ordinaire et de subside de guerre. Vainement on lui représenta la désolation d'un pays récemment saccagé par Pehlevan Baba-pacha : il fut inflexible, et les primats, qu'il fit charger de fers, n'évitèrent le dernier supplice, qu'en se rachetant au prix de sacrifices pécuniaires exorbitants.

Ali, informé de cette inconduite de ses ennemis, en conçut des espérances favorables à sa cause. Déjà on avait regretté son gouvernement, et les rapports qu'il recevait de plusieurs côtés lui annonçaient qu'un parti formidable s'organisait à la faveur des événements qui se passaient dans l'Épire. Les Hétéristes de Iassy et de Bukarest avaient établi une correspondance, qui s'étendait depuis la rive gauche du Danube jusqu'à Mezzovo dans le Pinde, d'où leurs agents se glissaient dans les conseils des assiégeants, et jusqu'auprès du proscrit, souvent mieux informé de ce qui se passait au dehors, qu'Ismaël Pachô-bey, sérasquier de quarante-six vizirs ou pachas rangés sous son commandement. Il avait même saisi plusieurs fois, au moyen de ses partisans répandus dans les montagnes, les courriers de cette multitude de chefs, qui avaient tous leur correspondance particulière avec la Porte, et Khalet-effendi, auquel il était impossible de démêler la vérité au milieu d'un pareil chaos.

Ali, n'ayant au contraire que lui seul pour conseiller et pour ministre, suivait une marche régulière, quoique sous des formes dé-

tournées. Ses messagers et ses correspondants étaient aussi intéressés que lui à une régularité précise. Ainsi, par l'entremise des émissaires qui pénétraient jusque dans la casemate où il vivait retiré, il correspondait, sous des noms de convention, avec Théodore Vladimiresko, Constantin Ducas, Sava, chef des Arnaoutes, Garavia, Constantin Pentédekas de Janina, Athanase d'Agrapha, Pharmakis Épirote, qui mûrissaient leurs plans sous la protection d'une puissance qu'ils disaient prête à les seconder. Les premiers coups qu'ils voulaient porter à la Turquie devaient partir de Crajova, capitale de la petite Valachie, de Tergovist, et de Galatz, tandis qu'on soulèverait le Péloponèse et les îles de l'Archipel. Ces projets d'insurrection se tramaient autour de la Hellade au mois de novembre 1820, mais les conjurés n'étendirent leurs vues qu'en raison des dévastations des Turcs, qui forcèrent les Grecs à s'insurger.

Ali lui-même était loin de prévoir à quelle extrémité le conduiraient ses intrigues, lorsqu'il s'occupa à former une épuration dans la garnison qui l'entourait.

Se débarrasser d'hommes dangereux sans les mécontenter, est un secret que les ministres les plus habiles n'ont pas encore réussi à trouver. Il est même assez rare, en licenciant des troupes auxquelles on accorde honneurs et pensions, qu'on ne fasse pas des mécontents. J'ignore à quoi cela tient, et il était non-seulement réservé au génie fécond en ruses d'Ali Tébélen de donner la solution de ce problème, mais encore de se faire des partisans de ceux qu'il allait congédier.

C'est souvent au hasard que sont dus de grands événements, et c'est plus souvent avec de petits moyens qu'on parvient à faire de grandes choses.

La colonie d'Évandre, à peine composée de deux cents bannis, donna naissance à Rome ; un comptoir de marchands, moins important que celui d'Hydra, a été le berceau de la puissance anglaise dans l'Inde. A ces faits d'éclatante prospérité, si on compare ces masses d'hommes traînés à la suite des conquérants à travers le monde, et qu'on demande ce que les Alexandre, les Attila, les Gengiskan, Mahomet II, Thomas Koulikan ont fondé, l'univers nous montrera des ruines, des tombeaux, des solitudes. Ali, en lançant à travers les montagnes de la Grèce un jeune homme brave, mais sans expérience, avec une troupe de bandits, allait occasionner une des plus vastes commotions connues dans les temps modernes, et réveiller le génie antique de la Grèce.

Odyssée, fils d'Andriscos, qui avait battu en retraite devant les hordes de Pehlevan Baba-pacha depuis Lébadée jusqu'au centre de l'Épire, était parvenu, de montagne en montagne, à se retirer à Janina avant l'incendie de cette ville. Fidèle à son maître (il lui donnait ce nom, car sa bouche n'avait pas encore appris à prononcer celui de liberté, (ΕΛΕΥΘΕΡΙΑ); il s'était enfermé dans le château du lac, où ses soldats ne tardèrent pas à se trouver à l'étroit. Accoutumés à la guerre de montagnes, les Étoliens n'étaient plus dans leur élément, et on devina facilement qu'ils épiaient l'occasion de déserter. Odyssée se crut obligé d'en informer Ali; et celui-ci, loin de sévir contre des hommes qui pensaient à l'abandonner, conçut l'idée de tirer parti de leurs dispositions. Il engagea le chef de ces partisans à les entretenir dans leurs sentiments, et à tâcher de grossir leur bande de tous ceux qu'il croirait enclins à la défection. L'affaire étant ainsi concertée, on découvrit que le nombre des mécontents se montait à quinze cents, dont on dressa une liste; et Ali, ayant annoncé l'intention de faire une sortie, les désigna nominativement, pour mettre, disait-il, leur dévouement au grand jour. Il les passa en revue, et, pour les affermir dans leur dessein, il ordonna de payer leur solde. Enfin, comme il avait facilité à Odyssée les moyens de correspondre avec Ismaël-pacha, le complot fut conduit de manière à obtenir un plein succès.

A l'heure fixée, les quinze cents Étoliens commandés par Odyssée, étant sortis du château, ne furent pas plutôt en vue du quartier général des Osmanlis, qu'ils arborèrent le drapeau blanc en signe de paix. Leur chef, mettant un genou en terre, salua ensuite d'une voix éclatante Ismaël-pacha des titres de *vali* et de *gazi*, qui chatouillaient agréablement son oreille et les transfuges furent accueillis dans le camp avec un grand *Alaï*[1]. On les félicita sur leur résolution; on leur assigna un quartier pour bivaquer à l'écart, en leur promettant du pain quand on en aurait (car déjà la rareté des vivres se faisait sentir dans l'armée), et de l'argent à pleines mains lorsqu'on serait maître des trésors d'*Ali l'excommunié*, avec lesquels on payait tout le monde par anticipation.

[1] Alaï, expression que les Turcs emploient pour désigner les acclamations militaires après un succès, ou au moment d'une entrée triomphale dans une ville.

CHAPITRE V.

Le stratagème d'Ali s'explique. — Fuite d'Odyssée. — Ingratitude d'Ismaël-pacha envers sa famille. — Il indispose toute la population; — rejette les offres de quelques aventuriers; — négocie secrètement avec le fils du proscrit. — Dilapidations dénoncées au divan, qui en demande compte. — Manière abrégée de le rendre. — Collection de têtes et d'oreilles adressées à Constantinople. — Capitulations de Véli, de Mouctar et de Salik-pacha. — Ils remettent sous l'autorité du sultan les forteresses qu'ils défendaient. — Refus de Mahmoud, fils de Mouctar, de rendre Tébélen. — Artifices de Chaïnitza. — Terreur superstitieuse dont elle s'environne. — Déconcerte et fait trembler ses assassins; — les châtie en répandant la peste dans la Chaonie.

Dans le cours de ses prospérités, il avait toujours suffi à Ali Tébélen, pour se déclarer contre les meilleurs avis, qu'ils ne vinssent pas de lui [1]; mais en fait de mauvaises suggestions, il devina toujours les résultats les plus profonds d'une conception criminelle. Non content d'avoir éloigné ceux dont il craignait la turbulence, il les rendit bientôt suspects aux Osmanlis, naturellement portés à se méfier des Schypetars. Chaque jour ils éprouvaient des insultes ou des humiliations, et Odyssée mit le comble aux anxiétés de sa bande en la quittant inopinément. Aussi léger à la course qu'un chevreuil, on le perdit de vue à travers les montagnes, et on ne connut son sort qu'en apprenant qu'il s'était retiré à Ithaque [2]. Les armatolis, qu'il avait abandonnés, devinrent dès ce moment odieux; les mauvais traitements leur furent prodigués, et ils ne tardèrent pas à se débander pour se répandre sur les derrières de l'armée ottomane, qu'ils ne cessèrent plus d'inquiéter. Ainsi s'accomplit le projet d'Ali Tébélen, qui transforma une bande d'hommes dangereux pour lui en un corps de partisans, désormais irréconciliables avec les Osmanlis.

[1] Consilii quamvis egregii, quod ipse non efferret, inimicus. (Tacit. Hist., lib. I, ch. 26.)

[2] L'auteur des tragédies d'*Ulysse* et de *Marie Stuart*, M. Lebrun, qui se trouvait alors au lazaret d'Ithaque, y vit arriver Odyssée, qui ne se proposait, tant ses plans étaient encore éloignés du rôle qu'il devait jouer, que de tirer vengeance des habitants de Livadie, qui l'avaient expulsé de leur ville.

Ce premier succès d'intrigue aurait dû avertir Ismaël-pacha d'être sur ses gardes; mais les illusions du pouvoir avaient déjà altéré sa raison. Souillé du meurtre du grammatiste Manthos, les Épirotes, qui croyaient trouver en lui un compatriote protecteur, n'y reconnurent bientôt qu'un mahométan sans entrailles. Il avait recouvré son épouse et son fils, et au lieu de les réchauffer dans son sein, il rougit de leur servitude, les accueillit froidement, et les relégua bientôt à l'Arta. On peut juger d'après cela comment il traita ses anciennes connaissances, à l'exception d'Omer Brionès qu'il craignait, et de quelques chefs turcs qu'il avait intérêt à ménager. Ainsi il repoussa avec dédain les députés de la Hellade, en leur déclarant que le glorieux sultan n'avait besoin ni de leur dévouement, ni de l'épée des armatolis, mais de leur servitude.

C'était au milieu d'embarras sans nombre que l'altier Ismaël tenait un pareil langage. Sans artillerie pour assiéger les châteaux, son armée se morfondait en attendant les canons qu'on devait envoyer de Constantinople. D'accord avec Dramali, tandis qu'il vendait sous main les récoltes de l'année, et les magasins des métairies du proscrit, la disette se faisait sentir dans son camp. Les vivres, arrachés aux particuliers, et apportés par les Grecs des plaines de Pharsale, qui sont encore, comme au siècle de Roger, roi de Sicile, soumis à la corvée [1], manquaient souvent, et les murmures passèrent bientôt de la bouche des soldats dans celle de leurs chefs.

Le sérasquier, qui croyait pouvoir tout braver, parce qu'il partageait les bénéfices de ses rapines avec Khalet-effendi, ne s'inquiétait pas d'être accusé d'oublier ses devoirs, et de trancher du sultan. Les membres du divan étaient gagnés par ses largesses; il bravait l'opinion publique et la voix du malheur. Quant aux Épirotes, leur condition était déplorable : mais en leur qualité de raïas, la caste militaire des Tartares mahométans n'abaissait les yeux sur leurs misères que pour en aggraver le poids. On s'inquiétait peu de savoir que les Zagorites fussent retirés dans les escarpements du Pinde, pourvu que leur primat Alexis Noutza, qui de lieutenant général avait été nommé commis aux vivres par Ismaël-pacha, envoyât à son quartier général

[1] Roger, qui introduisit la féodalité dans la Grèce, déclara, par une ordonnance, que : *tuit li home de la cité seront tojors mais engaraire, c'est assaver qu'ils laboureront continuellement*. MSS Cart. 1. Reg. Sic. 23.

l'obole de la veuve et le dernier morceau de pain des laboureurs. En cela, on suivait les errements de tous les conquérants, qui, depuis Nemrod jusqu'au dix-neuvième siècle, n'ont jamais été que des instruments de flagellation pour les peuples, dont le sort ne serait pas plus malheureux *sous l'empire des lions et des ours*, auxquels Sénèque les compare, que sous le régime de ces fléaux du genre humain[1]. Soixante mille dévastateurs avaient remplacé un tyran; tel était le résultat des opérations de l'armée libératrice, qui existait aux dépens des opprimés qu'elle devait affranchir.

Ismaël-pacha, qui commençait à sentir la pénurie d'argent nécessaire pour soudoyer ses partisans dans le divan, n'en avait pas pour s'attacher les aventuriers dont il aurait pu tirer des services. Ainsi il dut éconduire dom Vincenzo Micarelli, chanoine palermitain[2], qui mendiait le pain de l'aumône à Janina, depuis qu'Ali, dédaignant sa bassesse, l'avait chassé de son emploi de métallurgiste. Il rejeta pour la même raison l'assistance de l'Acarnanien Varnakiostis, parce qu'il n'était pas encore devenu assez vil pour servir les desseins du divan, en trempant ses mains dans le sang des chrétiens, condition exigée, à défaut de l'apostasie, pour qu'un Grec mérite la confiance des Turcs. Enfin, comme il avait flatté la sublime Porte d'une régénération financière, fondée sur l'héritage des trésors d'Ali, il fallait accélérer sa chute par des manœuvres politiques, à défaut de moyens propres à le réduire. Ismaël négocia donc sous main avec les fils du proscrit, afin de les amener à se soumettre.

Véli, retranché dans la principale forteresse de Prévésa, était en mesure de résister pendant longtemps, et, en cas de nécessité, de parvenir à se sauver à Leucade, où il avait, disait-on, déposé ses trésors. Mouctar, qui occupait la citadelle d'Argyro-Castron, où les Toxides pouvaient le secourir d'un moment à l'autre, avait une foule de chances en sa faveur. Mais comme on savait les fils d'Ali-pacha engagés malgré eux dans la cause de leur père, on jugea convenable de les tromper en leur offrant une capitulation.

[1] Quæ alia vita esset, si leones ursique regnarent. (Senec. de Clementiâ, lib. I, ch. 26.)

[2] Cet individu chassé de la Sicile par la reine Caroline, est maintenant attaché au consulat autrichien de Morée, et un des correspondants de l'*Observateur Autrichien*, journal ministériel, rédigé par un nommé Pilate, *qui s'en lave*, dit-on, *les mains* comme le juge inique de l'Évangile.

En conduisant cette double négociation, il s'agissait de mettre le sultan en jouissance des immeubles d'Ali Tébélen et de sa famille, en attendant sa succession pécuniaire, objet spécial de ses vœux. Le ministère avait déjà écrit plusieurs fois à ce sujet, ce qui n'avait pas empêché Ismaël-pacha et Dramali de s'approprier les produits de ses fermes. Mais on ne pouvait faire disparaître les biens-fonds du satrape, et Baba-pacha, dont les dilapidations avaient servi d'excuse, n'ayant pas dévoré le sol, on devait rendre des comptes.

Pour atteindre ce but, le gouvernement turc, que le perfide Anagnoste informait de tout, ordonna de lui envoyer les trois principaux secrétaires d'Ali, qu'on avait faits prisonniers, pour être interrogés et examinés sur ce qu'on voulait connaître. Malheureusement l'intérêt du sultan n'était pas d'accord en ce point avec celui de ses généraux, et il arriva ce qui a lieu dans tous les gouvernements de haute tyrannie, où le pouvoir du maître s'affaiblit en raison des distances ; on commenta le firman après s'être prosterné devant ses nobles caractères. Il fallait envoyer les trois secrétaires : or, Colovos, qu'on avait appliqué à la torture, était mort à Athènes, affaibli par ses souffrances; Manthos avait péri victime d'un assassinat, Étienne Ducas venait de terminer ses jours au fond d'un cachot ; et comme les morts ne ressuscitent plus pour déposer à la face des vivants, on suivit l'usage immémorialement pratiqué dans l'Orient. On fit saler les têtes à demi-pourries des trois grammatistes, auxquelles on joignit quelques guirlandes de nez et d'oreilles, qu'on chargea le fils de Pehlevan Baba-pacha de présenter à la *Porte d'or* du palais impérial des sultans.

Ces trophées étaient loin d'avoir été entièrement conquis sur des ennemis ; pour en grossir le nombre, on avait agi comme les juges turcs, auxquels il faut un patient, qu'ils prennent, à défaut du coupable, en saisissant le premier individu qui leur tombe sous la main : *les chasseurs d'hommes* avaient composé leur collection aux dépens des paysans de Janina, et de quelques prêtres qu'ils avaient égorgés. On joignit à ces dépouilles opimes un carrosse trouvé à Bonila, et le tout fut accompagné d'un ilam du cadi, déclarant que « les secrétaires du noir Ali Tébélen étant crevés de la frayeur causée par le commandement qui prescrivait de les faire comparaître devant la Porte éclatante du glorieux sultan, on envoyait leurs têtes à défaut de leurs personnes. »

Ceux qui parlent de paix après des revers, et de guerre dans la

prospérité, sont les ennemis de leur patrie, et souvent les victimes expiatoires des mesures qu'ils ont provoquées. Ainsi les courtisans qui avaient jeté le cri de guerre étaient tremblants, et Ismaël-pacha sentait qu'ils avaient compromis la tranquillité publique pour satisfaire des vues particulières, mais le gant était jeté, et à défaut des succès militaires, il ne trouva plus de ressources pour sauver sa tête qu'en activant ses négociations avec les fils d'Ali Tébélen.

Véli luttait avec courage contre les efforts de l'escadre du capitan-bey et des Souliotes, lorsqu'il reçut une lettre de son ancien ami Ismaël-pacha. Celui-ci lui adressait, avec sa dépêche, un firman par lequel sa hautesse le nommait pacha de Saint-Jean-d'Acre, à la condition de rendre la place qu'il tenait, et de passer sur le bord du vice-amiral ottomán. Cette proposition inespérée ne pouvait arriver plus à propos. Mais comment se fier à une capitulation dans un pays où le prince ne doit compte d'aucune parole à ses sujets? Ismaël-pacha était-il toujours un ami sincère sur lequel on devait se reposer? Était-il raisonnable de se livrer à des hommes accoutumés à confondre la soumission servile avec la subordination politique, et par conséquent capables de trahir les engagements les plus sacrés? A qui s'adresser pour prendre un conseil? Si, dans les pays où les rangs sont assignés à la naissance, les grands, habitués à traiter leurs inférieurs comme des meubles de caprice ou d'agrément, n'ont que peu ou point d'amis : élevé dès son enfance dans les illusions de la puissance, pouvait-il trouver quelques conseillers sincères? Ses prétendus affidés n'avaient aimé que sa fortune; *leur âme, rapetissée par la servitude*[1], était incapable d'une résolution énergique; et dès qu'il leur eut fait part des propositions du divan, ils déclarèrent tous que son devoir était de les accepter; un pareil avis équivalait à une défection.

Le jeune Sélim, qui unissait à la beauté le caractère le plus aimable, se jetant aux genoux de son père, le conjura de prendre pitié de son frère Méhémet-pacha, prisonnier du vice-amiral turc, et la capitulation fut signée. Véli-pacha remit les châteaux de Prévésa au délégué de la Porte, en prenant le ciel à témoin d'un attachement sans bornes qu'il jura de nouveau à la majesté de l'empereur son maître, et il quitta l'Épire, au milieu des huées, des malédictions et des anathèmes des Grecs et des mahométans.

[1] Longin fait le même reproche aux Perses dégradés par le despotisme.

Malgré ses déportements, la vérité exige de dire, à la décharge de Véli, que l'excuse de sa félonie était causée par le respect qu'il portait à son père, et par la proscription insensée dans laquelle il avait été enveloppé, lorsque le tyran fut déclaré *fermanly*. On ne pouvait pas, à la rigueur, le juger autrement ; et comme on avait fait plus que stipuler l'oubli du passé, il fut tranquillisé sur son avenir. Transporté à bord du capitan-bey, il s'y trouva environné d'égards et de civilités. On s'empressa de lui rendre les honneurs dus au rang dans lequel on le réintégra ; son fils aîné fut remis entre ses bras, et ses filles, ses femmes lui ayant été amenées, il se retrouva roi au sein de sa famille. Procédés, fêtes, plaisirs, délassements, tout lui fut prodigué, et on porta la complaisance jusqu'à le transporter dans la baie de Gomenizze, pour le mettre en rapport avec son frère Mouctar, et lui donner les moyens de consulter les médecins de Corfou, qu'on fit appeler pour soigner sa santé.

Platon affirme que *tous les ignorants sont des furieux*, mais ils sont aussi les plus habiles des hommes pour déguiser leur vengeance sous des formes séduisantes. On semait de fleurs le chemin par lequel Véli devait marcher à l'échafaud, où la famille d'Ali Tébélen était destinée à monter.

Mouctar, ayant reçu avec la lettre de son frère, qui lui annonçait la reddition de Prévésa, un firman par lequel il était nommé pacha de Kutahyé dans l'Asie mineure, et l'assurance du pardon, rendit la citadelle d'Argyro-Castron sans tirer un coup de canon. Sa garnison l'abandonna ; les Drynopolitains et quelques Cardikiotes, échappés au glaive d'Ali, le chargèrent de malédictions ; et le vieux Metché Bono, ainsi que quelques Toxides, sortirent seuls avec lui de la vallée de Drynopolis, résolus de partager sa mauvaise fortune. Comme on lui avait donné un sauf-conduit pour se rendre jusqu'à Salonique où il devait s'embarquer, il s'engagea à conduire avec lui son frère Salik-pacha, qui était déjà père d'un fils âgé d'un an, que celui-ci recommanda, ainsi que son épouse, à la pitié des Turcs de Caulonias, espérant, dès qu'il serait en possession d'un sangiac de l'Anatolie, qu'on lui promettait pour le tromper, que ces gages, objets de son amour, lui seraient rendus. Mais avec quels regrets il s'arracha des bras d'une mère, dont il faisait l'orgueil ! Sa naissance l'avait tirée du rang des odalisques esclaves, lorsqu'elle donna ce fils au coupable Ali, qui chérissait Salik de toute la tendresse dont son cœur était susceptible. Des

larmes coulèrent des yeux du farouche Mouctar, et les Schypetars, témoins de ces tristes adieux, versèrent des pleurs. En descendant du palais de Prémiti, Salik se prosterna sur le seuil paternel ; et à genoux au bord de l'Aous, il éleva ses mains suppliantes, en priant pour son père avec une ferveur capable d'attendrir le ciel. On partit, et Mouctar écrivit de Konitza à son fils Mahmoud-bey qui se trouvait à Tébélen, de remettre cette ville aux envoyés du sultan, en s'abandonnant à leur foi pour le rejoindre, dès qu'il aurait rempli cet acte de soumission [1].

Au reçu de cette dépêche, qui fut apportée à Tébélen par deux envoyés d'Ismaël-pacha, le fils de Mouctar, ayant rassemblé le conseil des Toxides, leur dit : « Mon père, mes oncles, mes cousins, et » ceux que mon grand-père Ali avait honorés de sa confiance l'ont » trompé ; voudriez-vous qu'il en fût ainsi de Mahmoud-bey ? » A ces mots, prononcés avec l'accent de la douleur, les guerriers de l'Acrocéraune et de l'Ismaros s'écrient qu'ils périront tous jusqu'au dernier plutôt que d'abandonner le petit-fils de leur maître. Tébélen retentit de cris de rage et de fureur. On déchire la sommation des envoyés du sérasquier, et ses hérauts auraient été pendus, si Mahmoud-pacha, ou plutôt son conseil, que la magicienne de l'Argyrine faisait parler, n'eût ordonné de respecter leurs jours.

Chaïnitza, restée dans son palais de Liboôvo, semblait, au milieu des désastres de sa famille entourée d'un prestige qui l'élevait au-dessus du malheur. Abhorrée des Schypetars de la Chaonie et de l'Abantide qu'elle avait accablés de maux, seule contre une population acharnée à sa perte, mille et mille voix demandaient sa mort, sans que personne osât attenter à ses jours. Le génie de Khamco, avec lequel un peuple superstitieux prétendait qu'elle entretenait des intelligences mystérieuses, paraissait veiller à ses côtés pour la protéger. L'image menaçante de sa mère s'était, disait-on, montrée plusieurs fois aux habitants de Télében ; les nomades de la Iapygie avaient entendu ses cris au milieu des flammes que le Nymphæum [2] roule dans les campagnes voisines de l'Aous. Les Longiarides l'avaient aperçue, pareille au spectre fatal de la peste au kan de Vouvali, remuant les osse-

[1] C'est à tort que j'avais mis dans l'édition de mon Voyage cet événement sur le compte de Hussein-pacha, fils de Mouctar; il se trouvait alors renfermé avec son grand-père dans le château du lac de Janina.

[2] Nymphæum. Voyez tome I, ch. 21 de mon Voyage dans la Grèce.

ments des Cardikiotes et demandant de nouvelles victimes. Tous s'accordaient à dire que Chaïnitza était protégée par ce fantôme redoutable.

Malgré ces terreurs populaires, la vengeance avait poussé quelques Argyro-Castrites, unis au débris des Cardikiotes, à se rendre à Liboôvo afin de purger la terre de l'implacable furie qui moissonna leurs familles au temps de la puissance absolue d'Ali. Deux fois, assurait-on, un cavalier, vêtu d'habits lugubres, les avait arrêtés au gué du Celydnus, en leur défendant « de porter des mains pures sur une » créature sacrilége, dont le ciel se réservait le châtiment, » et deux fois ils avaient rétrogradé vers les montagnes de la Chaonie.

Revenus de leur frayeur et impatients d'assouvir leurs ressentiments, les Iapyges se décidèrent enfin à tenter une dernière entreprise. Précédés des couleurs du prophète, ils arrivent au bord du fleuve qui traverse le vallon de Drynopolis. Le héraut menaçant ne se présente plus pour leur en interdire le passage. Un murmure d'allégresse se fait entendre dans leurs rangs. Ils gravissent les coteaux du mont Mertchika, où le silence de la solitude n'est interrompu que par le bêlement de quelques troupeaux qui s'éloignent aux coups de sifflet donnés par les bergers. Ils débouchent sur le plateau de Liboôvo ; ils marchent vers le palais de la fille de Khamco, dominés par la pensée de se baigner dans son sang. Ils font signe de se taire pour surprendre les gardes dont ils la croient entourée. Ils approchent en se traînant à la manière des chasseurs ; ils touchent à la porte d'enceinte, elle s'ouvre… ô surprise ! ils voient Chaïnitza, comme aux jours de sa jeunesse, armée de pistolets passés dans sa ceinture, tenant une carabine à la main, et escortée de deux chiens molosses. « Arrêtez, » téméraires, s'écrie-t-elle ; ma vie, ni les richesses que vous voulez » ravir ne seront jamais en votre pouvoir. Entrez dans cette enceinte ; » pénétrez, si vous l'osez, dans mon sérail ! Mais si quelqu'un de » vous fait un mouvement sans ma permission, ce palais, la terre » que vous foulez sont prêts à vous engloutir. Dix milliers de poudre » remplissent ces souterrains. Retirez-vous, et si une seule bouche a » l'audace de répliquer, nous mourrons tous à l'instant. Em» portez ces sacs remplis d'or, ils serviront à vous dédommager des » pertes que les ennemis de mon frère vous ont fait éprouver. » Ne troublez plus mon repos ; car j'ai d'autres agents de destruction à » mes ordres que le salpêtre. La vie n'est rien pour moi, pensez-y ;

» et vos montagnes pourraient, à ma volonté, devenir le tombeau
» de vos familles. »

Elle se tait ; et quelques Iapyges acrocérauniens, auxquels elle fait signe d'enlever cinquante bourses déposées à l'entrée de sa demeure, les ayant ramassées, ses ennemis tremblants regagnèrent leurs foyers, épouvantés de la grandeur du danger auquel ils venaient d'échapper.

Bientôt après, le butin fatal qu'ils avaient obtenu mit les armes aux mains des peuplades de la Chaonie, et la peste, qui se répandit dans leurs montagnes, justifia les menaces de la fille de Khamco. Des bohémiens, auxquels elle avait distribué des hardes imprégnées des germes de la contagion, qu'elle gardait comme une réserve pour un coup de désespoir, répandirent au loin cette mortalité dont les germes désolent encore l'Épire.

CHAPITRE VI.

Réponse d'Ali en apprenant la défection de ses fils. — Pehlevan demande à monter à l'assaut. — Ses intrigues. — Est empoisonné. — Sa tête envoyée à Constantinople. — Arrivée de son fils dans cette ville. — Sa joie et son affliction. — Avarice d'Ali réprimée. — Sortie de sa garnison. — Bat les assiégeants. — Caractère d'Omer Brionès. — Mahmoud-bey devient l'idole des Toxides. — Ordre de respecter Chaïnitza. — Détresse de l'armée impériale. — Lettre d'Ismaël-pacha aux Parguinotes. — Leur réponse. — Misère générale de la Thessalie. — Les Souliotes réclament le prix de leurs services ; — sont éconduits. — Leur mécontentement.

Quelle que soit l'horreur inspirée par les forfaits d'Ali Tébélen et de Chaïnitza, on s'étonne de l'audace d'une femme imposante par son caractère, et on s'intéresse au sort d'un enfant qui, seul de sa famille, reste fidèle au malheur.

Le vieux satrape ignorait les résolutions de sa sœur et de son petit-fils (car le sort des assiégés est presque toujours de n'apprendre rien de favorable), lorsque des lettres de ses trois fils l'informèrent de leur défection. On croyait que cet événement allait l'accabler ; mais, soit qu'il y fût préparé, ou qu'il eût assez d'empire sur sa douleur pour dissimuler, il répondit « qu'il était depuis longtemps persuadé » que ses enfants étaient indignes d'être de son sang. » Il annonça lui-même ces désastres à sa garnison, en déclarant aux chefs et aux soldats *qu'il n'avait plus d'autre famille et d'autres héritiers que les défenseurs de sa cause* ; et, pour montrer aux assiégeants combien il était loin d'être découragé, il fit commencer une canonnade qui ne finit que bien avant dans la nuit.

Ces démonstrations furent autrement interprétées dans l'armée impériale, où la nouvelle de la soumission des fils du proscrit causa un enthousiasme général. Ismaël-pacha avait reçu de Prévésa des canons et des mortiers ; on venait d'ouvrir la tranchée devant les châteaux ; les boulets commençaient à découronner la forteresse de Litharitza, quand les Turcs demandèrent à monter à l'assaut. Tous voulaient terminer la

guerre par un coup d'éclat, ou plutôt s'emparer des trésors de *cara* Ali, qui étaient le mobile principal de leur ardeur martiale.

L'entreprise était insensée ; et le sérasquier, qui voulait réduire Ali Tébélen de manière à s'emparer de ses richesses pour en grossir le trésor du sultan, dut tempérer une fougue qui compromettait le succès de son entreprise. Il représenta aux pachas l'extravagance qu'il y aurait à attaquer, le sabre à la main, une forteresse garnie de canons, sous le feu desquels il fallait marcher, sans être protégés par aucun de ces ouvrages de l'art propres à garantir le soldat jusqu'à l'endroit où il doit affronter le danger. Le terrain était nu ; il n'y avait pas de brèche au corps de la place ; et quelques hommes de sens s'étant rendus à l'avis du généralissime, réprimèrent les vociférations d'une vaine et rapace soldatesque.

Malgré la sagesse évidente de cette résolution, Pehlevan Baba-pacha, qui ne rêvait que pillage, se répandit en injures contre Ismaël-pacha, qu'il taxa de lâcheté et de trahison. A l'entendre, il ne ménageait le proscrit que pour s'emparer seul de ses trésors et les partager avec Dramali. Il menaçait de révéler leurs dilapidations au sultan, et, par ses propos séditieux, le Bulgare devint le point de ralliement des mécontents, qui abondent dans toutes les sociétés d'hommes armés. Parfois, il demandait ironiquement aux agas de l'Épire, quand est-ce qu'on leur rendrait leurs biens ; parfois, il les plaignait des retards qu'ils éprouvaient et des lenteurs de la justice qui leur avait été solennellement promise. Plus souvent, le furieux jurait *par son sabre, teint autrefois du sang des Cosaques*, que, si l'on n'enchaînait pas sa valeur, il prendrait, avec ses Kersales, le château du lac. Quelques escarmouches qu'il eut avec les avant-postes d'Ali auraient cependant dû le convaincre que le succès n'était pas aussi facile qu'il le croyait. Pour dissimuler son dépit, il permit secrètement à ses soldats d'aller à la maraude ; et d'indiscipline en indiscipline, il en vint à ouvrir une correspondance criminelle avec Ali, dont Ismaël-pacha prétendit ne pouvoir arrêter les conséquences qu'en le faisant empoisonner.

Ce coup d'État, très-commun en Turquie, fut conseillé par le secrétaire de Pehlevan, Anagnoste, qu'Ismaël récompensa en l'attachant à son service particulier. On procéda ensuite à l'inventaire de Baba-pacha, auquel on trouva des bijoux, des dépouilles précieuses, et une somme de quinze cent mille francs, qu'on expédia au Grand Seigneur avec un islam ou procès-verbal de l'événement qui s'était passé.

Pendant que les courriers chargés de l'héritage du chef des Kersales, traversaient la Turquie d'Europe, son fils, débarqué au pied des murs de Constantinople, y faisait son entrée dans le carrosse d'Ali Tébélen. C'était le char du nouveau triomphateur. On applaudissait aux succès d'Ismaël et de Baba-pacha; on admirait les têtes et la quantité d'oreilles que ses tchoadars déposaient au seuil impérial de la Porte de félicité; on enviait le sort de celui qui était chargé de remplir une pareille mission. Il avait obtenu la pelisse d'honneur dans l'audience à laquelle il fut admis; quelle devait être sa joie! Mais, ô vicissitude des choses humaines! vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées, que le fils du héros bulgare n'était plus qu'un objet de pitié, si la pitié pouvait entrer dans le cœur des esclaves qui entourent le trône des despotes de l'Orient. Pehlevan Baba-pacha, qu'on proclamait la veille *gazi* (victorieux), était rangé au nombre des rebelles; ses richesses et la preuve de sa déloyauté, appuyée d'un islam, venaient d'être déposées aux pieds du chef des croyants. On criait anathème contre sa race. Cependant, comme on pardonnait ordinairement à Rome aux enfants de ceux qui s'ouvraient les veines dans le bain, pour obéir aux ordres de César, de même à Constantinople la mort de Baba-pacha ayant été déclarée naturelle, on daigna faire grâce à son fils qui eut le bonheur de retomber dans l'oubli. Les raisons d'Ismaël-pacha furent trouvées péremptoires, *il envoyait de l'argent*; et, quoiqu'on eût une arrière-pensée sur la modicité de la somme, comparée aux déprédations du Bulgare, on ajourna l'apuration des comptes à des temps plus convenables.

Ismaël-pacha, débarrassé d'un antagoniste plus turbulent que politiquement dangereux, songea à se venger d'Ali en nouant quelques intrigues parmi les assiégés. C'était l'occasion de prouver à son maître qu'il avait profité de ses leçons. Il s'occupa donc à faire reprocher adroitement aux Guègues et aux Toxides, qui composaient en grande partie la garnison des châteaux, combien il était honteux de laisser languir dans les fers le malheureux Ibrahim de Bérat et son fils, leurs anciens maîtres et leurs bienfaiteurs. Il espérait, en les intéressant à leur sort, parvenir à susciter des mésintelligences entre les assiégés et leur chef; mais le temps des dénis de justice était passé avec son absolu pouvoir, pour celui que la fortune mettait aux plus rudes épreuves. Il consentit à l'élargissement de ses deux illustres prisonniers, à condition qu'ils resteraient dans le château, ce qui ne souffrit

aucune contestation, puisque leurs libérateurs s'y trouvaient également renfermés. Forts de cette concession, les soldats d'Ali, encouragés par cette condescendance, demandèrent une augmentation de paye. Comme on leur avait cédé sur un point, le vizir fut obligé de porter leur solde au prix exorbitant de cent francs par mois, et d'accroître celle des autres troupes en proportion.

Quoique rien ne fût plus pénible pour lui que de toucher à ses trésors, Ali Tébélen, aussi calme que la veille d'une fête, fit ce nouveau sacrifice sans hésiter. « Je ne marchande point, » dit-il, « avec ma famille; » mes enfants adoptifs versent leur sang pour moi, et l'or n'est rien » en comparaison des services qu'ils me rendent. » Malgré cette affectation de désintéressement, sa cupidité le porta à ordonner secrètement au directeur des subsistances militaires d'augmenter le prix des denrées que les soldats achetaient des deniers de leur paye, car dans les armées turques chacun se nourrit à sa guise; mais la fraude perça. On s'en prit d'abord aux étapiers qu'on maltraita, et on finit par chansonner le satrape, auquel on donnait l'épithète d'*Ali bacal*, ou *Ali le regrattier*. Le spéculateur cauteleux, qui voulait reprendre en détail son argent, fut déconcerté; et, comme il avait intérêt à ménager ses soldats, il renonça à son monopole usuraire.

Ce n'était pas sans le désir de châtier l'insolence de ceux qui l'avaient outragé. Il sentait la nécessité de se défaire de ces enfants perdus, qu'un général habile offre en holocauste aux premiers feux du combat, en utilisant ainsi des furieux armés, qui deviendraient tôt ou tard contraires à ses desseins. Ali connaissait les plus mutins; sa police secrète lui en avait indiqué le nombre, et il les fit désigner par leurs camarades, pour marcher à la tête d'une sortie, destinée à détruire les ouvrages des assiégeants. Le prix des têtes fut fixé, ainsi que celui des canons qu'on enclouerait, ou dont on s'emparerait. C'était prendre des hommes avides par leur faible, et le fourbe Ali porta l'ardeur de ces braves au dernier degré d'exaltation, en différant assez le moment de l'attaque, pour se faire prier d'en donner le signal.

Au jour convenu, les ponts-levis du château s'abaissent; les plus intrépides des Guègues et des Toxides se précipitent sur les redoutes des Osmanlis, et la réserve, montant sur leurs cadavres, enlève les positions dont ils lui avaient frayé les approches. Les canons des bat-

teries voisines de l'église de Saint-Nicolas, et des ruines de l'ancien sérail de Véli-pacha, sont précipités dans les marais qui bordent le lac. Un désordre épouvantable se répand parmi les Osmanlis; Ismaël-pacha, Dramali, chefs, soldats fuient et ne s'arrêtent qu'à Dgélova, où le sérasquier du sultan établit son quartier général. Ali est encore une fois maître de Janina; le siége de ses châteaux est levé, ses troupes s'établissent dans le camp des ennemis. Il ordonne d'allumer des feux sur les hauteurs du mont Paktoras; il prescrit à ses troupes d'occuper le terrain qu'elles ont conquis, et il rentre avec la nuit dans son château, pour accomplir le dessein principal qui l'occupait.

Il n'avait que trop senti que, si ses trésors étaient le mobile de sa force, ils étaient aussi la cause de ses malheurs. Il fallait, dans tous les cas, les mettre à l'abri d'un coup de main, et les ravir pour jamais au gouvernement de la sublime Porte, s'il succombait. Il fit en conséquence déposer les sommes nécessaires à ses besoins dans le magasin des poudres, pour les détruire en un instant s'il s'y trouvait forcé. Profitant ensuite de l'obscurité, il présida à l'embarquement des coffres-forts, qu'on coula, à plusieurs reprises pendant quinze nuits consécutives, dans différentes parties du lac, en employant des bohémiens qu'il fit périr, afin d'être seul dépositaire de son secret. Ces dispositions étant prises, il rappela sa garnison dans le château, dont il s'était réservé la dernière enceinte où il n'admettait que des hommes en qui il avait une confiance d'autant mieux fondée qu'il les avait compromis par des crimes que nulle amnistie ne pouvait pardonner.

Rassuré par ces dispositions, Ali vit, d'un œil serein, les assiégeants informés de sa retraite réoccuper leurs lignes. Ses derniers succès compensaient, dans l'opinion publique, des malheurs qu'on n'attribuait qu'à la lâcheté de ses fils et de son armée. Ceux qui l'avaient abandonné n'étaient pas sans repentir. Omer Brionès, accoutumé à changer de parti, comme ce Plancus, contemporain d'Antoine [1], qui avait passé sous trente drapeaux différents, sans savoir pourquoi, était traître par une espèce de maladie assez ordinaire aux Schypetars, et il n'y avait nulle confiance entre lui et le sérasquier. Ismaël-pacha et Dramali n'étaient pas toujours en harmonie, et le

[1] Velleius Paterculus II, 63, 8, édit. N. E. Lemaire.

génie de la discorde, excité par Anagnoste, ne pouvait qu'occasionner de nouveaux désastres. Cet homme, sous le prétexte spécieux d'un zèle sans bornes, en alarmant son maître par des rapports véritables en apparence, ne s'appliquait qu'à lui en faire tirer les conséquences les plus contraires à ses intérêts privés et à ceux du gouvernement turc.

L'orgueil serait le vice dominant des Turcs, si l'avidité ne brisait ce que ces caractères barbares ont de superbe et d'altier. Le Romili vali-cy Sélim-pacha, apprenant la courageuse résolution de Mahmoud-bey, fils de Mouctar, avait obtenu de la Porte Ottomane un firman qui séparait désormais le canton de Tébélen de la province de Janina, en déclarant le petit-fils d'Ali vaivode de ce district, dont le territoire fut rangé au nombre des annexes de la grande satrapie de Bitolia.

Cette déclaration combla de joie les Toxides. Le jeune Mahmoud devint leur idole ; c'était le sang d'Ali ; ils distinguaient en lui les traits et les qualités de son aïeul. On le montrait au peuple ; il formait le point de ralliement des mécontents : cela n'avait point échappé à Anagnoste, et Ismaël, persuadé que les beys de la Toscaria, comme tous les grands vassaux, espéraient gouverner sous le nom d'un enfant, envoya pour la seconde fois demander qu'on lui remît le petit-fils du proscrit.

A cette sommation les Toxides répondirent : « Qu'Ali, Mouctar,
» Véli, Salik, et tous ceux qui sont entre les mains de la Porte, ou
» enfermés dans les châteaux de Janina, périssent. Jamais nous ne
» prendrons les armes pour les secourir ; mais on nous a donné
» Mahmoud pour vaivode ; nous le voulons, et nous le défendrons
» avec nos sabres. »

Étonné de cette réponse, Ismaël comprit qu'une politique indépendante de son autorité agissait au sein de l'Épire, et il lui fut facile de croire que l'argent de Chaïnitza avait mis Romili vali-cy dans son parti. Comment expliquer, sans cela, l'intérêt subit qu'il avait manifesté à l'égard d'un enfant ? Pour lui, comme il avait à sa disposition des hommes incapables de se laisser fasciner les yeux par l'apparition du cavalier qui avait défendu le passage du Celydnus aux Chaoniens superstitieux, et qu'il savait à quoi s'en tenir sur le volcan prêt à engloutir ceux qui tenteraient d'assaillir le sérail de Liboôvo, il résolut de se défaire de Chaïnitza. C'était le moyen de mettre un

terme aux intrigues ; un juste châtiment allait frapper l'impie ; le bruit de sa fin prochaine était public ; mais au moment de lui porter le coup fatal, on ne parla plus de cette affaire que pour se dire à l'oreille : qu'un ordre supérieur de la Porte défendait d'attenter aux jours de la sœur d'Ali Tébélen.

Elle avait trouvé la clef des cœurs dans le divan, en faisant compter à Khalet-effendi quatre mille bourses, autant au Romili vali-cy, qui l'engagea à arrêter les plaintes d'Ismaël-pacha, en lui fermant la bouche avec une somme égale à celle qu'il avait reçue. Chefs et ministres furent ainsi corrompus, et on assure que le magnifique sultan, informé de cette affaire, ne dédaigna pas d'entrer en partage du rachat du sang, avec ses illustres esclaves.

Depuis son entrée dans l'Épire, le gouvernement d'Ismaël-pacha ne s'était encore signalé que par des fautes capitales. L'exemple de ses dilapidations et de celles de Dramali avait donné lieu à une foule de vexations particulières ; car, lorsque le prince cueille un fruit, l'esclave arrache l'arbre. Il avait vendu les magasins de réserve, formés par Ali-pacha, et on éprouvait, dès le mois de septembre, la difficulté de se procurer des vivres, quoiqu'on touchât à l'emmagasinement de la récolte. *La trêve de la charrue* [1], pendant laquelle les assiégés et les assiégeants, amis et ennemis confondus, vaquaient à l'agriculture, n'avait pas permis, à cause du manque de semences, d'emblaver la quantité ordinaire de terres. On ne prévoyait qu'une récolte insuffisante aux besoins de l'année 1821, quand on se sépara pour reprendre les armes, après avoir abandonné à la rouille le fer nourricier des humains. Plusieurs contrées de l'Épire, désolées par la peste, étaient restées en friche ; car l'épidémie, plus terrible que la guerre, ôte jusqu'au sentiment de prévoyance de l'avenir ; enfin, Ismaël, qui s'était privé des ressources nécessaires à son armée, n'avait pas tardé à s'aliéner les esprits par le mépris avec lequel il traitait les Épirotes.

Dans l'ivresse de ses premiers succès, ce pacha s'était imaginé qu'il lui suffirait de manifester une volonté pour être obéi. Il avait reçu, dans ses instructions, l'ordre de rapatrier les Parguinotes. Cette

[1] La trêve de la charrue, celle de la faucille, la trêve de Dieu, sont des monuments de la barbarie du IXe siècle. Ces pactes imposent la défense de se tuer les dimanches, les fêtes, et pendant les travaux de la campagne.

mesure avait été, dit-on, suggérée au divan par la légation de S. M. B. à Constantinople. Le chef politique des îles Ioniennes, Maitland, ne pouvait endurer le reproche vivant d'une population accusatrice assise au foyer des Corcyréens. Les Parguinotes pleuraient leur patrie [1], et c'était pour les Ioniens une espèce de honte de paraître heureux devant des compatriotes affligés, lorsqu'une lettre du 25-13 septembre leur apprit qu'ils pouvaient retourner dans l'Épire.

« Honorables Parguinotes, leur mandait-il, je vous écris pour » vous inviter à rentrer dans votre patrie. La bonté du sultan notre » maître vous autorise à rédimer vos propriétés, à la condition de » payer la dîme impériale et le *zygoképhalon* [2] pour vos personnes » ainsi que pour vos bestiaux, et toutes les autres redevances qu'on » jugera à propos d'exiger de vous, comme cela se pratique à l'égard » des raïas du glorieux sultan. Ceux d'entre vous qui n'auraient pas » le moyen de racheter leurs propriétés, solderont annuellement les » deux tiers des récoltes, comme le font les paysans des tchifliks. » Empressez-vous de jouir de la faveur que je vous annonce : c'est » l'expression de la volonté souveraine de notre empereur. »

[1] Un journal intitulé la *Revue européenne*, dans son n° 3, imprimé à Paris, non content de faire de *Parga un port important*, ce qui est ridicule, dit que cette ville *s'était livrée par un traité*. Ce faux matériel inventé par quelque rédacteur mercenaire pour complaire à la diplomatie britannique, nous détermine à publier plusieurs particularités que nous avions passées sous silence.

« Jamais on ne vit (dit un témoin oculaire) un spectacle semblable à l'émigration » forcée de toute une population, par suite de la convention conclue entre l'Angleterre » et la Porte Ottomane relativement à la vente de Parga. Les vieillards, les » femmes et les enfants ayant nolisé des barques à leurs frais, sur lesquelles plusieurs » embarquèrent les ossements de leurs parents que le bûcher n'avait pu consumer, » quittèrent leur pays, tandis que huit cents hommes armés restaient dans » la ville, comme pour assister au dernier soupir de la patrie.....

» On vit bientôt arriver à Corfou les nacelles qui transportaient ces tristes familles. » J'ai été témoin, écrivait l'auteur de cette lettre, de leur débarquement et je » les vois tous les jours, errer dans les rues en demandant l'aumône et un abri pour » se mettre à couvert des injures de l'air. J'ai vu une église remplie de ces infortunés ! » On leur avait concédé cet asile; car le gouvernement anglais n'a pris aucune mesure » pour les secourir. Au contraire j'ai été témoin qu'à leur débarquement, la douane » leur a fait payer les droits d'entrée sur quelques comestibles qu'ils avaient apportés » pour subsister, ainsi que sur les vêtements neufs et les étoffes à l'usage de » leurs familles qui n'avaient point encore servi. »

[2] Zygoképhalon. Cet impôt remonte à Justinien. L. ult. Cod. de immunit. nem. conced. Novella 17. Justinian., ch. 8, et Cujas ad lib. III. Cod. ut nemini liceat in coempt. lib. X. Les Turcs ont restreint ce tribut aux chrétiens, qu'ils rangent au nombre des animaux consacrés à leur service.

Une pareille proposition fut reçue comme elle devait l'être de la part des Parguinotes. Leur réponse, datée du 2 octobre, portait que, n'ayant jamais été sujets de sa hautesse, ils ne lui devaient ni tribut, ni obéissance; que c'était leur patrie libre, sous la protection de la Grande-Bretagne, qui jura de défendre leur indépendance, qu'ils réclamaient sans condition. Ils terminaient en remerciant Ismaël-pacha, et en lui déclarant qu'ils n'avaient rien à démêler avec lui, relativement à une affaire qui n'était pas de sa compétence.

Irrité de cette réponse, qu'il reçut au moment où le Romili vali-cy Sélim arrivait au camp de Janina, Ismaël, ayant convoqué un grand divan, en donna lecture aux chefs mahométans. Un murmure d'indignation se manifesta dans l'assemblée, et il fut unanimement convenu d'ordonner le licenciement de tous les armatolis de la Hellade. Le sérasquier fut chargé de leur notifier cette résolution, en leur demandant, au lieu des soldats, des bras pour travailler aux tranchées qu'on voulait établir, ainsi que des paysans pour le service journalier de l'armée.

Une pareille déclaration exigeait des ménagements, et on prit le contre-pied, en employant des formes acerbes, au lieu de consoler des hommes déjà accablés de misère, par l'espoir d'une amélioration prochaine. Ismaël, ayant donc appelé devant lui les notables de la Hellade, leur déclara, en termes absolus, que la sublime Porte les dispensait à l'avenir du service militaire; que les armatolis eussent à rentrer dans leurs cantons pour y maintenir une police sévère contre les voleurs; que, vu l'état des finances, il ne pouvait accorder aucune solde, et, il ajouta, que toute espèce de réclamations pour indemnités, à quelque titre que ce fût, serait regardée comme non avenue. Non content d'annoncer une faillite complète, le sérasquier ajouta que le sultan ne reconnaissait et ne reconnaîtrait à l'avenir dans la Hellade, suivant la lettre du canon de Soliman le Magnifique, que des *agas* ou *seigneurs* et des *raïas corvéables* et *taillables à merci et miséricorde*. D'après la teneur de ce même édit, il prescrivit qu'on eût à dresser, et à lui envoyer dans le terme de trois mois, un état des *infidèles* payant caratch [1], afin d'établir une surtaxe d'après chaque billet. Il désigna ensuite par village le nombre d'hommes et de bêtes

[1] Capitation en vertu de laquelle un chrétien obtient grâce de la vie pendant un an.

de somme, qui devaient être soumis à l'*angarie*, jusqu'au mois de mars 1821, temps auquel ils seraient remplacés par un égal nombre d'individus de trois mois en trois mois, et entretenus aux frais des communes.

Après la tenue de ce lit de justice, les notables et les capitaines des armatolis furent congédiés, et, ce qui étonnera sans doute, vu l'exaltation communiquée aux esprits par les prédications du moine Théodore, personne n'osa pousser le cri de *guerre aux tyrans*. Loin de là, plusieurs capitaines s'obstinèrent à rester à Janina dans l'espérance de fléchir le sérasquier. Une prompte obéissance de la part du plus grand nombre suivit même ses volontés.

Les défilés du Pinde et de la Thessalie furent couverts de convois qu'on expédiait au camp de Janina, et une morne consternation régna dans les montagnes, où l'œuvre de l'affranchissement ne pouvait naître que de l'excès du mal. Le ciel réservait ainsi un triomphe inouï aux enfants de la croix; les mahométans n'avaient pas encore comblé la mesure des crimes, pour justifier, à la face du monde, les chrétiens opprimés de la sainte rébellion qu'ils allaient bientôt proclamer.

L'abus de l'autorité fut toujours son terme fatal. Ismaël, qui avait pris la résignation des Grecs pour le fruit de l'obéissance, ne ménageant plus personne, se prépara des chagrins amers. Les Kersales de Baba-pacha s'étaient rangés, depuis la mort de leur chef, sous les drapeaux du Romili vali-cy, qui vivait dans des rapports plus qu'équivoques avec le sérasquier. L'hiver s'avançait et il ne pouvait maîtriser les éléments. Déjà les premières neiges couvraient les faîtes du Pinde; et les spahis de la Thessalie, ainsi que les milices de la Macédoine, se débandaient pour rentrer dans leurs foyers; les soldats de la Thesprotie disparaissaient pendant des semaines entières, et revenaient, quand bon leur semblait, rejoindre les drapeaux de leurs beys. Les artilleurs, nouvellement arrivés de Constantinople, s'amusaient à lancer sur les châteaux d'Ali des bombes, la plupart vides, que les assiégés leur renvoyaient chargées. Les boulets, qui souvent n'étaient pas de calibre, produisaient peu d'effet contre des remparts en pierre solide et terrassés. Les assiégeants fouillaient les décombres de Janina pour se procurer du bois de chauffage, tandis qu'Ali, pour la même cause et afin de se préserver d'un incendie, faisait démolir son magnifique palais du lac. On était de part et d'autre mal à son aise, quand

les Souliotes, qui s'étaient signalés au siége de Prévésa, revinrent au nombre de sept cent soixante au quartier général d'Ismaël-pacha. Ils réclamaient le prix de leurs services en invoquant l'exécution de la promesse qu'on leur avait faite, de reconquérir Souli à leurs risques et périls. Le château de Kiapha n'avait qu'une garnison de soixante hommes. Ils se chargeaient de le prendre, en se soumettant ensuite, comme sujets du Grand Seigneur, à la teneur des capitulations accordées à leurs ancêtres.

Rien n'était plus juste qu'une pareille demande; mais, soit qu'Ismaël-pacha eût des ordres pour les éconduire, soit qu'il craignît de réintégrer les Souliotes dans une position où leurs ancêtres s'étaient défendus pendant cent quarante ans contre les Turcs, il éludait de leur donner une réponse catégorique. Tantôt, il leur offrait le territoire voisin du port Glychys où ils venaient de réunir leurs familles, tantôt Loroux, en ajournant la restitution de Souli. Ce refus devint le signal d'un mécontentement, qui, des Souliotes, passa bientôt dans le cœur de tous les Épirotes. Les villages dévastés, les moissons dévorées, les magasins épuisés, les corvées, les vexations journalières faisaient regretter aux chrétiens le gouvernement d'Ali. La restitution des propriétés particulières ne s'effectuait pas, et on demandait ce qu'on avait gagné, et ce qu'on gagnerait à un changement, qui ne s'annonçait avec les signes d'aucune amélioration.

Des esclaves mieux façonnés n'auraient pas fait de pareilles réflexions. Chez ceux qui ne pensent jamais au malheur de leur condition, tels que les Égyptiens, parce qu'il y a en eux abrutissement moral, les individus, pareils aux animaux domestiques, souffrent et meurent sous le poids de l'oppression. Mais parmi les Épirotes qui ont appris des Français le calcul décimal et le système nouveau des poids et mesures [1], on raisonne; et si, comme l'a dit un philosophe, *tout homme qui pense est un être dépravé*, les anciens sujets de Pyrrhus sont à ce titre très-près de la corruption. Constamment occupés de l'injustice du sort qui les opprimait, ils ne songeaient qu'à une hono-

[1] Nos officiers du génie qui ont servi à Corfou peuvent attester avec quelle facilité les paysans épirotes avaient adopté le calcul décimal, et nos différentes mesures basées sur ce système. Tout ce qui est exact et utile plaît singulièrement à ce peuple, qui s'est empressé de recevoir la vaccine (qu'on proscrit aujourd'hui dans les États du pape), et qui, étant dépourvu de préjugés, accueillera toujours les choses capables d'améliorer sa condition.

rable émancipation, et plusieurs d'entre eux, ne pouvant briser leurs fers, s'étaient élevés au-dessus du malheur, en embrassant la vertu la plus rigide, pour se consoler de la perte de leurs droits naturels. Les cloîtres, sous le gouvernement d'Ali Tébélen, étaient devenus l'asile d'une foule d'hommes énergiques qui, ne voyant plus moyen de fonder le règne des lois, s'étaient réfugiés dans le sein du Dieu, qui ne connaît *ni premier, ni dernier*. Soit instinct, soit politique, ou suite des préjugés de son enfance, le tyran, qui envahissait tout sur la terre, avait laissé à ses victimes la paix des monastères, où elles trouvaient d'ineffables consolations.

Ces humbles retraites, justement appelées refuges (Καταφύγια) n'avaient pas été respectées par l'armée mahométane. Quelques vieux guerriers qui avaient endossé la haire de saint Basile s'étaient vus forcés de fuir dans les montagnes. De pauvres prêtres avaient été égorgés; les chapelles isolées étaient devenues la proie des flammes, les croix du Sauveur et les images de la Sainte-Vierge, placées dans les défilés de l'Anovlachie, avaient été profanées par les ennemis du nom chrétien. Un orage religieux et politique se formait, en s'annonçant par le mugissement terrible des murmures qui précèdent les tempêtes populaires.

La révolte est incontestablement le pire des moyens qu'un peuple opprimé puisse employer pour améliorer son existence, à moins qu'il n'y ait cause évidente de désespoir. Le temps, qui paraît s'endormir sur le cours des choses humaines, semblait avoir rivé les fers des chrétiens. La morale du Dieu qu'ils adorent n'en avait en quelque sorte formé des hommes que pour être citoyens du ciel, après avoir été de vertueux pèlerins sur la terre : l'église d'Orient l'avait prouvé depuis six siècles d'afflictions. La religion du Christ immortel ne commandait aux Grecs que *l'obéissance au souverain quel qu'il soit, et si on est persécuté dans un lieu, de fuir dans un autre;* tous s'étaient retirés dans les aspérités des météores [1] de la Thessalie.

Une attitude résignée, la force d'inertie, sont les grands moyens de succès contre la tyrannie; et l'injure, qui marche le front élevé sur la terre, l'incline bientôt dans la poussière quand le laboureur, désertant les campagnes, cesse de payer les tributs. Les persécutions contre les Grecs avaient amené ce résultat. Les vivres, chaque jour plus

[1] Météores, montagnes les plus élevées.

rares dans le camp des Turcs, allaient manquer, et, pour surcroît d'embarras, les débris de la bande d'Odyssée, qui était rentré en terre ferme, commençaient à intercepter les convois.

Les chefs mahométans s'en prirent d'abord aux chrétiens qu'ils menacèrent d'égorger. Ils accusèrent même bientôt les Souliotes, que le sérasquier repoussa de son camp, en leur assignant pour bivac le quartier voisin de la porte Saint-Nicolas, où ils s'établirent, indignés d'un soupçon qu'on ne daigna pas leur déguiser. Ils comprirent, et ils ne tardèrent pas à savoir positivement qu'on ne voulait plus que des *raïas* dans un pays où leurs ancêtres avaient formé des autonomies ; et tel qu'Achille entouré de ses Thessaliens, Marc Botzaris resta campé au bord du lac, le cœur plein de ressentiment et de vengeance.

Il reprit sa lyre, et, les yeux fixés sur le Pinde, on l'entendait chaque soir redire en soupirant aux enfants de la Selléide, les noms des héros leurs aïeux, leurs exploits, leur gloire, et l'obligation qu'ils leur avaient léguée de mourir comme eux pour les saintes lois du Christ et de la patrie, objets éternels de la vénération des Grecs.

Ainsi chantait Marc Botzaris, quand il vit arriver à son quartier l'épouse chérie de son cœur, Chrysé à la blonde chevelure, avec ses enfants. Elle voulait partager ses dangers. *Les femmes,* lui dit-elle, *sont des génies mystérieux, qui versent un baume salutaire sur le cœur ulcéré des guerriers. Je viens tempérer ta colère* [1] : mais déjà la nouvelle du mécontentement des Souliotes était parvenue à la connaissance d'Ali-pacha.

[1] Paroles tirées d'une myriologie grecque, qui se chante dans l'Épire.

CHAPITRE VII.

Bruit de la mort des fils d'Ali. — Stoïcisme de leur père. — Paroles et propos remarquables. — Mouvements populaires à Hydra. — Embarras du sérasquier Ismaël. — Bombardement des châteaux de Janina. — Correspondance secrète entre le satrape et les Souliotes. — Conférences de leurs députés avec Ali. — Leurs entretiens. — Il leur révèle les projets de la Porte contre les Grecs ; — les invite à se sauver eux-mêmes. — Consolations qu'il reçoit de Vasiliki. — Combat homérique. — Armure du satrape. — Carabine de Napoléon, fusil de Djézar, mousqueton de Charles XII. — Sa bravoure. — Défaite du sérasquier Ismaël. — Renfort que lui amène Baltadgi-pacha. — Dévastation de la Béotie. — Arrivée du Romili vali-cy au camp. — Conseil secret des Souliotes. — Dernières démarches qu'ils font auprès du sérasquier Ismaël. — Sa réponse hautaine et insultante. — Ils concluent un traité offensif et défensif avec Ali. — Conditions. — Otages. — Subsides. — Tournent leurs armes contre les impériaux ; — se retirent dans la Selléide.

Qu'un ennemi soit tourmenté par son ennemi, c'est le propre de la haine, et personne n'use plus amplement de ce privilége que les Orientaux, étrangers à toute espèce de sentiments de générosité. La fortune, qui avait agrandi outre mesure Ali Tébélen, non contente de lui ravir son armée et ses provinces, venait, disait-on, de lui enlever pour jamais ses enfants. Le bruit de leur mort se répandit tout à coup dans l'armée ; et il n'était pas, quoique supposé, dénué de vraisemblance ; car toute disgrâce est ordinairement suivie chez les Turcs de la perte de la vie. On racontait que Véli-pacha, avec ses deux fils Méhémet et Sélim, embarqués à bord d'une frégate ottomane expédiée à Constantinople, avaient été décapités à Modon, en Morée. D'autres rapports annonçaient que Mouctar et son frère Salik-pacha avaient été étranglés à Monastir, lieu témoin de la mort de leur aïeul maternel Capelan-pacha.

On ne manqua pas d'informer Ali de la fin tragique de ses enfants ; et, soit qu'il n'y ajoutât pas foi, ou qu'il fût au-dessus de tous les malheurs qui pouvaient l'atteindre, il n'en parut point affecté. *Ils avaient trahi leur père*, repartit-il, froidement ; *n'y pensons plus*. Malgré ce stoïcisme, on apercevait à son dépérissement, que son âme était dé-

vorée de chagrins. Cet homme, autrefois plus que chargé d'embonpoint, était devenu d'une maigreur affreuse, ses yeux, déprimés au fond de leur orbite, ne brillaient plus que d'un feu sombre; et ses mains arrondies, qu'il se plaisait à charger de brillants du plus grand prix, ressemblaient à celles d'un squelette; il conservait cependant encore le rire guttural, sous le voile duquel il déguisait jusqu'à ses emportements; mais ce n'était plus l'expression du plaisir. Les douceurs du sommeil avaient cessé de clore ses paupières brûlantes; et quand la fatigue l'obligeait à se reposer, il ne s'abandonnait au spasme, produit par l'épuisement, que sous la garde de ses sicaires intimes. Retiré au fond d'une casemate, garnie de quelques carreaux en velours, qui masquaient l'entrée d'un énorme magasin à poudre, susceptible d'être embrasé à volonté, il appuyait sa tête sur les genoux de l'infâme Athanase Vaïa, tandis qu'un renégat juif, son ancien maître des postes, Ibrahim Saratch, veillait à la porte de l'antre devenu le dernier repaire du satrape.

O faiblesse du despotisme! c'était sur ces deux seuls individus que reposait la confiance d'Ali Tébélen, naguère si puissant et surtout si redouté. Athanase Vaïa était devenu son secrétaire intime; et Ibrahim Saratch, exécuteur zélé de ses commandements, était resté, ce qu'il fut dans tous les temps, le ministre aveugle de son bras, et son bourreau privilégié. Jamais il n'avait discuté les ordres les plus révoltants du tyran; et il disait, comme aux jours de la fortune d'Ali : *Si je connaissais un instrument plus dévoué que moi aux volontés de mon seigneur, je le poignarderais sur l'heure.* Ainsi, le crime a ses héros; et le renégat Ibrahim n'aurait pas changé au pied de l'échafaud, récompense digne de son attachement. Entouré de pareils séides, un scélérat peut encore être tranquille; mais Ali et sa grandeur n'étaient plus qu'une ombre pâlissante. Son chef d'artillerie, Carretto, mal payé, traînait une existence malheureuse, et on était réduit à le surveiller, dans la crainte qu'il ne passât à l'ennemi. Avec sa défection les destins auraient changé, car il était l'âme de la défense de la forteresse. Il n'en était pas ainsi de l'Acarnanien George Varnakiotis, auquel le satrape conseilla de se rendre dans le Xéroméros, pour prendre la direction des bandes de ce canton, ce qu'il exécuta avec succès. Du reste, tout n'aurait dû être que douleur pour Ali, si l'espoir de quelques grands événements ne l'avait pas soutenu. Son magnifique palais du lac avait disparu; quatre cent cinquante femmes,

qui composaient son harem, vivaient sous des blindages, où le scorbut et les fièvres commençaient à exercer leurs ravages. Un autre cœur que le sien se serait brisé ; mais il justifia ce qu'on lui avait souvent entendu dire, « que, né dans la pauvreté, il saurait au besoin braver » l'adversité, tandis que ses fils, élevés sur la pourpre, mourraient cou» verts de honte et d'opprobre [1]. »

Avec une résignation digne d'une meilleure cause, Ali Tébélen, plus grand dans le malheur qu'il ne le fut au faîte de la puissance, sembla reprendre une nouvelle jeunesse. Les inquiétudes qui ridaient son front se dissipèrent ; ses nuits, ainsi qu'il l'avoua à ses confidents, n'étaient plus agitées par des songes pénibles ; l'ombre même d'Éminé avait cessé de le poursuivre. La baguette divinatoire et les sorts qu'il consultait lui annonçaient une crise favorable. Debout dès l'aurore, il donnait audience à l'entrée de sa casemate : *Le courage et la persévérance*, répondait-il à ceux qui semblaient fatigués de leur position, *peuvent seuls nous sauver*. Si quelques-uns lui parlaient des pertes qu'ils avaient éprouvées, il leur répondait en faisant l'énumération de ses palais incendiés, de ses biens envahis, et en leur laissant entrevoir des récompenses sans bornes après la victoire. « Ce cordon, » disait-il en montrant la bordure des montagnes chargées de neige qui environnent le bassin de Janina, « sera fatal à nos ennemis. »

Parfois il plaisantait avec ses soldats au sujet de l'anathème lancé contre lui. « Ils m'appellent *cara Ali*; c'est bien plutôt *Elmas* (la » Perle) qu'ils devraient me nommer; car on ne trouverait pas, à » l'âge où je suis, mon pareil dans la Turquie. Les lâches! ils me re» gretteront, et ils apprendront, par la somme de maux que je leur » léguerai, de quoi *le vieux lion* et les braves qu'il commande étaient

[1] La réponse que me faisait toujours Ali-pacha, quand je lui représentais que sa conduite attirerait tôt ou tard sur sa tête le ressentiment du Grand Seigneur, était : « Je suis né dans une cabane, j'ai passé ma jeunesse sous la cape ; et s'il le faut, je » reprendrai la cape. » Et quand je lui répliquais qu'il était difficile d'oublier les grandeurs et l'aisance, quand on en avait joui, il disait : « que je ne savais pas de » quoi il était capable. » Quant à ses fils, lorsqu'il m'arrivait parfois de lui en parler, comme je ne manquais pas de dire qu'il était plus robuste qu'eux; sa figure devenait radieuse : « Jamais ils ne me vaudront, n'est-ce pas? — Ils sont loin, je pense, de » prétendre vous égaler; et si j'en crois mes pressentiments, vous vous portez si » bien que vous les enterrerez. — Que Dieu t'entende! car s'ils me survivent, ils » dépenseront mon bien, et se feront pendre comme des imbéciles. »

» capables. Ils me font la guerre pour s'emparer de mes trésors ;
» mais ils ne les auront que baignés de sang. Je soulèverai contre
» eux toutes les passions de la haine et de la vengeance. Encore
» quelques mois, j'ébranlerai l'empire, et ceux qui m'attaquent trem-
» bleront au sein même de Constantinople. Ville infâme ! avant de
» mourir, Ali verra son injure lavée dans le sang de tes avides mi-
» nistres. »

Ces menaces, prononcées d'un ton prophétique, et la joie d'Ali, annonçaient des événements extraordinaires. Les Monténégrins, rentrés dans leurs repaires, dès que Moustaï-pacha avait reparu à Scodra, méditaient de nouvelles attaques. On parlait de mouvements séditieux dans la Servie, province impatiente du joug des Turcs. Les Hydriotes, qui avaient si généreusement fourni des marins au sultan, étaient travaillés d'une pléthore alarmante. Leurs matelots sans emploi menaçaient de se révolter, et quoique Hydra fût entièrement régie par les anciennes lois d'Athènes, ses archontes ne pouvant voter *un printemps sacré* [1], pour fonder quelque colonie capable de les débarrasser d'un excès de population, on craignait un mouvement. En vain, pour conjurer l'orage, les *Dicastes* ou juges Condouriotis et Orlandos, les plus riches armateurs de l'Europe, avaient fait de grands sacrifices ; ils ne pouvaient pas toujours opposer une digue capable de contenir un peuple plein du sentiment de l'indépendance, qui voulait s'enrichir aux dépens des Turcs, à défaut des ressources d'un commerce languissant. La Valachie, la Moldavie, la Macédoine, la Grèce entière, et les îles de l'Archipel, ne parlaient que de liberté. Un malentendu, une altercation, un cri, pouvaient amener une révolution, sans que personne sût dire quand ni comment elle se manifesterait, quoique chacun fût assuré qu'elle était prête à éclater.

Du côté des Turcs, les choses étaient bien différentes. La fortune, qui avait conduit Ismaël-pacha aux portes de Janina, semblait ne l'avoir tiré de l'obscurité que pour lui procurer une chute éclatante. Les états-majors de tant de vizirs et de pachas, élevés dans une cour où les opinions silencieuses, les mouvements dissimulés, dictés par la crainte d'encourir la disgrâce d'un eunuque ou d'une odalisque, qui font taire souvent jusqu'aux plaintes légitimes, n'étant plus comprimés, chacun discutait les actions du sérasquier. Pesé dans les balances

[1] Expression anciennement usitée pour désigner la fondation d'une colonie.

d'une critique envieuse, il n'était regardé par personne ni comme incorruptible, ni surtout comme capable de supporter le fardeau dont il était chargé. Ses moyens étaient, disait-on, au-dessous de son emploi, et Khalet-effendi venait lui-même de provoquer sa disgrâce, en désignant Khourchid-pacha pour remplacer Ismaël dans le commandement de l'armée d'Albanie.

Dans les gouvernements irrésolus, un changement n'ayant jamais lieu sans beaucoup d'autres, parce que les créatures d'une créature forment la chaîne entre le trône et l'administration, les mutations se succédèrent bientôt aussi rapidement que les courriers qui arrivaient de Constantinople. Ainsi, dans une même semaine, on vit Ismaël Pliassa, nommé d'abord au sangiac de Lépante, en remplacement de Pehlevan Baba-pacha, recevoir un autre firman qui l'appelait au pachalik de Bérat, et un troisième par lequel il lui était enjoint de rester au camp de Janina. Il en fut de même du Romili vali-cy Sélim, mandé et contremandé pour surveiller les bords du Danube; de Hassan, ci-devant capitan-pacha, qui reçut à la fois deux nominations, avec injonction de se rendre pour résider à Paramythia et à Ochrida, villes distantes l'une de l'autre d'environ quatre-vingts lieues. On se trouvait de toutes parts établi sur le provisoire; et, ainsi qu'il arrive en pareil cas, il y avait confusion politique, absence de l'administration, double titulaire pour chaque emploi, parfois double emploi pour un titulaire, et rien ne marchait. Ismaël-pacha lui-même, qui aurait succombé sans les conseils de Dramali, perdait la raison, s'il n'avait reçu la confirmation de ses titres de vizir de Janina et de Delvino, ainsi que l'annonce de l'investiture de Prévésa, érigé en sangiac pour son fils âgé de dix-huit ans, qu'on promettait de nommer incessamment pacha.

C'était au milieu d'une pareille fluctuation d'intérêts alarmés que les assiégeants continuaient leurs opérations. Ils avaient déjà lancé plus de cinq mille projectiles sur les châteaux d'Ali, sans causer de grands dommages, et sans parvenir à déloger les assiégés d'une partie de la ville où ils étaient retranchés entre des tas de décombres. Chaque bombe, au moment de son ascension parabolique, était saluée par les Turcs des cris de *bon voyage* (*saoula*), tandis que les coups dirigés par Carretto enlevaient parfois des pans de redoute, et démontaient des pièces d'artillerie. Dans l'intervalle des canonnades, les soldats des deux partis, qui n'étaient pas surveillés, se rapprochaient, trafiquaient et fumaient quelquefois ensemble. On buvait, on chan-

tait, et la licence, poussée jusqu'au désordre, permettait jusqu'à l'échange des prostituées, qui n'étaient pas le fléau le moins redoutable des deux armées; les parents des assiégés faisaient sans peine passer des lettres, du tabac, de l'eau-de-vie et des rafraîchissements à ceux des leurs qui tenaient pour le parti de l'*excommunié*. Parfois Ali se moquait d'Ismaël-pacha, qu'il appelait toujours son *domestique*, en lui envoyant du sucre et du café de la part de *son maître attentif à ses besoins*. Il poussait l'ironie jusqu'à lui reprocher les mauvaises dispositions qu'il prenait pour l'attaquer, et à lui proposer de pourvoir à ses besoins, en autorisant les juifs à lui vendre des vivres de ses magasins. D'autres fois on s'injuriait, on se provoquait par des défis, et plus souvent par des plaisanteries; quand il faisait beau temps, on manquait rarement d'en venir aux mains; et la fusillade, les cris, unis au tonnerre d'une nombreuse artillerie, ébranlaient les échos du Pinde, sans qu'il y eût beaucoup de sang répandu surtout du côté des assiégés.

Malgré l'impéritie des assiégeants, la situation d'Ali Tébélen était accablante, s'il n'avait pas eu en sa faveur les chances de l'hiver, qu'il voyait s'avancer comme un de ses plus puissants auxiliaires. A chaque pied de neige tombé sur le Pinde, on l'entendait répéter : « Ah! s'ils » me fussent restés fidèles! fils ingrats, cette seule campagne nous » livrait nos ennemis! » Puis, s'adressant à ses soldats, que ses paroles enflammaient d'un courage nouveau, tant l'exemple d'un chef qui connaît les passions des hommes a d'empire sur eux, il les électrisait, sans se dissimuler ses besoins; car la place commençait à manquer de viande fraîche et de plantes potagères, que la flottille ne pouvait plus procurer. Il s'était manifesté des fièvres parmi ses soldats; on avait à craindre qu'elles ne devinssent contagieuses, lorsqu'au plus rigoureux des hivers dont la Grèce ait été affligée depuis l'année 1813 se joignit un incident non moins extraordinaire, que la sagacité du satrape sut provoquer avec plus de succès qu'il n'en retira d'avantages. Je le rapporterai tel que les Grecs le racontent, sans en garantir l'exacte vérité [1].

Les Souliotes, campés près de Saint-Nicolas, en arrière de la batterie de Téké, avaient vu tomber quelques bombes dans leur camp,

[1] Tout ce qui suit est tiré des lettres authentiques d'un capitaine de Souli, qui m'ont été communiquées.

sans qu'aucune d'elles éclatât..... Étonnés de cette singularité, ils les examinent, et au lieu de mèche, ils trouvent un rouleau de papier enfoncé dans un cylindre de bois, sur lequel étaient gravés ces mots : *Ouvrez avec précaution*. On l'apporta aux chefs, qui en retirèrent, au moyen d'une vis à balle, la lettre suivante : « Je vous avais
» appelés à mon secours, quand, débarqués au port Glychys, le
» destin, qui se joue des projets des hommes, vous força de passer
» sous le drapeau de mes ennemis. Votre valeur, quoique funeste à
» ma cause, m'est chère; et je vous envoie une partie de la solde
» que le perfide Ismaël refuse à vos honorables services. Vous trou-
» verez un à-compte de six mille sequins d'or, dans la cavité des
» bombes que j'ai fait lancer sur votre quartier. Qu'un d'entre vous se
» tienne à la plage de la douane extérieure; ma gondole ira le
» prendre à sept heures de nuit, et je lui dirai ma pensée tout entière.
» Continuez, en attendant, à amuser Ismaël par des réclamations, et
» soyez constamment sur vos gardes. Si vous m'avez compris, répon-
» dez-moi en faisant allumer trois feux sur le talus du fossé d'en-
» ceinte auquel vos tentes sont adossées. Le mot de passe de mon
» envoyé sera *capelan* ; vous lui répondrez par celui d'*aëtos*. A cette
» nuit. Salut. ALI. »

Tous les peuples opprimés sont fidèles à la religion du secret, et il fut inutile de le prescrire aux Souliotes, puisqu'il y allait de leur salut. On répondit à Ali Tébélen par le nombre de feux convenu; c'était lui dire qu'on acceptait sa proposition.

Une résolution aussi extraordinaire ne pouvait être, des deux côtés, que l'œuvre du désespoir. Les Souliotes, trompés dans leur attente, indignés de l'idée d'être bientôt traités en raïas, se voyaient à la merci des Turcs, qui pensaient à saisir la première occasion favorable, pour se défaire d'une tribu belliqueuse, depuis longtemps suspecte au sultan. Ces considérations étaient déterminantes, mais le choix du conseil était au contraire très-délicat. Qui oserait, sans aucune garantie, se rendre auprès d'un homme si longtemps funeste aux enfants de Souli? Les gérontes s'étant assemblés pour délibérer à ce sujet, un religieux, chef spirituel des Souliotes, déclara qu'il se chargerait d'aller entendre les propositions d'Ali.

Les ministres du Dieu de paix sont intrépides dans les occasions où il faut plus que du courage; et le caloyer, ayant reçu l'approbation des capitaines souliotes, se prépara à l'entrevue, en invoquant

le nom du Tout-Puissant. Après le coucher du soleil il reçut le mot d'ordre, et, ayant récité les prières des agonisants, il se rendit, enveloppé de sa haire, au rivage du lac. Arrivé dans ce lieu, il se prosterne en esprit devant la majesté de celui qui fait mouvoir les sphères des nuits, en attendant le moment redoutable de partir. Le signal convenu se fait entendre ; une barque, glissant à travers les roseaux, accoste la plage ; le religieux monte sur son bord chargé de soldats et de rameurs. Elle reprend le large. On vogue au milieu d'une obscurité qui n'est interrompue que par le feu de quelques mortiers du château tirés sur le camp ennemi, afin d'appeler son attention d'un autre côté. On arrive à la porte de l'ancien Chatirvan ; le religieux gravit les escaliers taillés dans le roc, qui conduisent du harem au palais ; il passe auprès du tombeau d'Éminé, éclairé jour et nuit par une lampe funéraire, et il est introduit dans la casemate où le vizir l'attendait.

Ali l'accueille avec un salut caressant. « Seul en ces lieux, lui » dit-il, mon père? Pourquoi ne vois-je avec toi aucun guerrier de » Souli? L'aigle de Samoniva, Marc Botzaris, Lambros, et tant de » braves capitaines que j'estime, où sont-ils? Craindraient-ils, en » venant entendre l'aveu de mes fautes et l'assurance de mon retour » à une inviolable amitié, craindraient-ils quelque embûche? Tout » soupçon doit cesser entre nous. Tu le vois; *un vieux lion devient le* » *jouet d'un chien*; Ismaël, élevé parmi mes domestiques, insulte à » mon malheur. Mais, que dis-je, j'implore la justice et non pas la » pitié! Approche, saint caloyer; sois le bien-venu; prends place à » mon côté. » — Le religieux, à ces mots, tire de son sein une lettre des chefs de Souli, qu'il lui présente. Ali la parcourt rapidement, et tressaillant au nom de ceux qui l'avaient souscrite, des larmes coulent de ses yeux... « Nous avons tous beaucoup souffert; *hélas! chaque* » *jour il tombe une brique du palais de notre vie!... Le monde, je* » *le vois, est toujours du côté des opprimés, et le monde a raison!...* » On pouvait se dispenser de me faire l'éloge de ta probité; jamais tes » pareils n'ont parjuré le nom du dieu que tu sers. Je n'invoquerai » point ici celui de mon prophète, pour affirmer ce que j'ai à te pro- » poser, je te parlerai d'après mon intérêt et celui des Souliotes. Les » preuves doivent être maintenant des réalités, telles que l'argent » que j'ai su t'envoyer, » dit-il en éclatant de rire, « par une route à » laquelle on ne s'attendait guère à le voir expédier. Personne n'est

» dans le secret ; en voici un important que je te confie ; prends ce
» papier et lis-le attentivement. »

« Juste ciel ! s'écria le caloyer, nos pressentiments ne nous avaient
» que trop bien avertis. — Lis ; je t'expliquerai bien des choses que
» tu feras connaître aux Souliotes, et plus tard à tous les Grecs. —
» Les desseins des infidèles nous sont connus, mandait Khalet-effendi
» au sérasquier Ismaël, grâce aux soins d'une légation étrangère qui
» nous a éclairés. C'est à nous de les prévenir, en frappant dans
» l'ombre dont ils s'enveloppent les infidèles excités à nous dévorer.
» Tout chrétien capable de porter les armes doit être effacé du
» nombre des vivants. Les enfants mâles seront circoncis et tenus en
» réserve, pour en composer des légions de bektadgis dressées à la
» tactique européenne. Afin de ne pas effrayer l'uléma, nous lais-
» serons à cette milice le nom de janissaires, et ils composeront en
» effet une *nouvlle milice*, qui régénérera l'empire. » Passant aux détails d'exécution, il disait comment on se déferait des Souliotes, des armatolis, des peuplades grecques de terre-ferme, et des insulaires de l'Archipel. Enfin l'instruction finissait par cette phrase : « La
» faux doit être mise dans le champ de la moisson avant que l'épi soit
» venu à maturité ; le mot de l'énigme te sera donné par Khourchid-
» pacha, qui te prendra pour l'exécuteur des volontés suprêmes de
» notre glorieux sultan. »

« Eh bien ! reprit Ali, je n'ai qu'une courte explication à te don-
» ner : *C'est que le retour du printemps doit être l'époque de l'accom-
» plissement des desseins du sultan Mahmoud*. C'est à vous, qu'il
» veut exterminer, de le prévenir; votre salut est entre vos mains, si
» vous vous engagez à exécuter strictement les propositions suivantes,
» que tu porteras de ma part à tes braves compatriotes : 1° Je leur
» rends Souli ; 2° je m'engage à leur payer, par anticipation, la solde
» d'une année ; 3° ils se sépareront sur-le-champ de l'armée ottomane ;
» 4° arrivés dans leurs montagnes, ils commenceront aussitôt les hos-
» tilités contre les Osmanlis ; 5° pour gage de leur foi, ils me remet-
» tront en otage un certain nombre des enfants des capitaines de
» leurs pharès ; 6° je leur délivrerai, à la signature de notre conven-
» tion, un ordre pour mon commandant de Souli, afin qu'il leur
» consigne tous les postes, à l'exception de la forteresse de Caco-
» Souli. Reçois le protocole de notre alliance future ; prends aussi
» les instructions adressées par Khalet-effendi à Pachô-bey, et fais

» connaître le danger qui les menace à tes frères. Dans deux jours,
» à la même heure, amène avec toi trois capitaines souliotes, munis
» de pouvoirs pour conférer, et nous conclurons le traité qui doit
» rendre à la Grèce son existence politique. »

Parlant ensuite sur le ton de la confiance, Ali raconta à l'envoyé des Souliotes comment il avait déposé en main sûre, à Corfou, quatre millions des piastres turques, sur lesquels il les autoriserait à se prévaloir pour leurs besoins. Il ne lui laissa pas ignorer qu'il avait versé, dans une banque de Malte, deux autres millions réservés à des dépenses utiles *à la cause commune*. A ces mots de *cause commune*, le caloyer, l'ayant interrompu, lui demanda *s'il entendait par là l'assistance des Russes?* — « Catherine n'est plus, » repartit-il, « et les
» chrétiens de la Franghia dormiront au bruit de vos supplices, si
» vous n'accomplissez pas vous-mêmes l'œuvre de votre salut. Ne
» comptez que sur vous seuls! Russes, Anglais, Nempsi *(Autri-*
» *chiens)*, tous vous seront ennemis, dès qu'ils sauront que vous
» voulez redevenir un peuple; ne perdez jamais de vue cette im-
» portante vérité. »

Afin de prouver la sincérité de ses révélations, Ali insista pour que les Souliotes continuassent leurs négociations auprès de Pachô-bey, souhaitant qu'ils pussent même par ce moyen obtenir Souli. Enfin, il l'engagea à se conduire de manière que, la rupture des conférences venant de la part du sérasquier, les Souliotes connussent le double avantage de se séparer d'un parti inique, et d'embrasser celui du seul homme capable de changer le sort de l'Épire. Ayant fait ensuite apporter des capes, des armes, Ali les confia au religieux pour les distribuer aux principaux capitaines Souliotes; et il se hâta de le congédier pendant que la nuit pouvait encore dérober son passage à la vue des mahométans.

C'était, depuis quelque temps, la coutume du satrape de souper au milieu de ses odalisques, en faisant asseoir à sa gauche [1] Vasiliki, objet de sa tendresse, qui restait seule avec lui dès que le repas était fini. *Les ombres silencieuses et les caresses d'une femme*, dit un ancien, *délassent Jupiter aux noirs sourcils, des soins fatigants de l'Olympe*, de même la chrétienne de Plichivitzas adoucissait les chagrins cuisants d'Ali. Pressée quelquefois sur le sein du vieillard, qui répandait des

[1] C'est la place d'honneur en Turquie.

» dans le secret ; en voici un important que je te confie ; prends ce
» papier et lis-le attentivement. »

« Juste ciel ! s'écria le caloyer, nos pressentiments ne nous avaient
» que trop bien avertis. — Lis ; je t'expliquerai bien des choses que
» tu feras connaître aux Souliotes, et plus tard à tous les Grecs. —
» Les desseins des infidèles nous sont connus, mandait Khalet-effendi
» au sérasquier Ismaël, grâce aux soins d'une légation étrangère qui
» nous a éclairés. C'est à nous de les prévenir, en frappant dans
» l'ombre dont ils s'enveloppent les infidèles excités à nous dévorer.
» Tout chrétien capable de porter les armes doit être effacé du
» nombre des vivants. Les enfants mâles seront circoncis et tenus en
» réserve, pour en composer des légions de bektadgis dressées à la
» tactique européenne. Afin de ne pas effrayer l'uléma, nous lais-
» serons à cette milice le nom de janissaires, et ils composeront en
» effet une *nouvlle milice*, qui régénérera l'empire. » Passant aux détails d'exécution, il disait comment on se déferait des Souliotes, des armatolis, des peuplades grecques de terre-ferme, et des insulaires de l'Archipel. Enfin l'instruction finissait par cette phrase : « La
» faux doit être mise dans le champ de la moisson avant que l'épi soit
» venu à maturité ; le mot de l'énigme te sera donné par Khourchid-
» pacha, qui te prendra pour l'exécuteur des volontés suprêmes de
» notre glorieux sultan. »

« Eh bien ! reprit Ali, je n'ai qu'une courte explication à te don-
» ner : *C'est que le retour du printemps doit être l'époque de l'accom-
» plissement des desseins du sultan Mahmoud.* C'est à vous, qu'il
» veut exterminer, de le prévenir; votre salut est entre vos mains, si
» vous vous engagez à exécuter strictement les propositions suivantes,
» que tu porteras de ma part à tes braves compatriotes : 1° Je leur
» rends Souli ; 2° je m'engage à leur payer, par anticipation, la solde
» d'une année ; 3° ils se sépareront sur-le-champ de l'armée ottomane ;
» 4° arrivés dans leurs montagnes, ils commenceront aussitôt les hos-
» tilités contre les Osmanlis ; 5° pour gage de leur foi, ils me remet-
» tront en otage un certain nombre des enfants des capitaines de
» leurs pharès ; 6° je leur délivrerai, à la signature de notre conven-
» tion, un ordre pour mon commandant de Souli, afin qu'il leur
» consigne tous les postes, à l'exception de la forteresse de Caco-
» Souli. Reçois le protocole de notre alliance future ; prends aussi
» les instructions adressées par Khalet-effendi à Paché-bey, et fais

» connaître le danger qui les menace à tes frères. Dans deux jours, » à la même heure, amène avec toi trois capitaines souliotes, munis » de pouvoirs pour conférer, et nous conclurons le traité qui doit » rendre à la Grèce son existence politique. »

Parlant ensuite sur le ton de la confiance, Ali raconta à l'envoyé des Souliotes comment il avait déposé en main sûre, à Corfou, quatre millions des piastres turques, sur lesquels il les autoriserait à se prévaloir pour leurs besoins. Il ne lui laissa pas ignorer qu'il avait versé, dans une banque de Malte, deux autres millions réservés à des dépenses utiles *à la cause commune*. A ces mots de *cause commune*, le caloyer, l'ayant interrompu, lui demanda *s'il entendait par là l'assistance des Russes?* — « Catherine n'est plus, » repartit-il, « et les » chrétiens de la Franghia dormiront au bruit de vos supplices, si » vous n'accomplissez pas vous-mêmes l'œuvre de votre salut. Ne » comptez que sur vous seuls! Russes, Anglais, Nempsi *(Autri-* » *chiens)*, tous vous seront ennemis, dès qu'ils sauront que vous » voulez redevenir un peuple; ne perdez jamais de vue cette im- » portante vérité. »

Afin de prouver la sincérité de ses révélations, Ali insista pour que les Souliotes continuassent leurs négociations auprès de Pachô-bey, souhaitant qu'ils pussent même par ce moyen obtenir Souli. Enfin, il l'engagea à se conduire de manière que, la rupture des conférences venant de la part du sérasquier, les Souliotes connussent le double avantage de se séparer d'un parti inique, et d'embrasser celui du seul homme capable de changer le sort de l'Épire. Ayant fait ensuite apporter des capes, des armes, Ali les confia au religieux pour les distribuer aux principaux capitaines Souliotes; et il se hâta de le congédier pendant que la nuit pouvait encore dérober son passage à la vue des mahométans.

C'était, depuis quelque temps, la coutume du satrape de souper au milieu de ses odalisques, en faisant asseoir à sa gauche [1] Vasiliki, objet de sa tendresse, qui restait seule avec lui dès que le repas était fini. *Les ombres silencieuses et les caresses d'une femme*, dit un ancien, *délassent Jupiter aux noirs sourcils, des soins fatigants de l'Olympe*, de même la chrétienne de Plichivitzas adoucissait les chagrins cuisants d'Ali. Pressée quelquefois sur le sein du vieillard, qui répandait des

[1] C'est la place d'honneur en Turquie.

larmes amères dès qu'ils étaient sans témoins, elle le nommait son père. Puis elle essuyait son front qu'elle couvrait de baisers, et, soutenant son courage par des paroles suaves, communes aux beautés de la Grèce, que la déesse de la persuasion ne manqua jamais d'animer de son souffle, elle ramenait le calme dans ses sens. Elle l'avait ainsi retiré de l'habitude de ne se confier qu'à l'odieux Athanase Vaïa, et l'aurore retrouvait souvent Tébélen et Vasiliki, non plongés dans la mollesse, mais occupés à lire des dépêches, ou à préparer quelques réponses. Il fallait parfois ébranler à plusieurs reprises la herse de la casemate, pour les avertir qu'il était temps de se séparer. Alors la reine du harem y rentrait pour se prosterner au pied de la Vierge de son oratoire, qu'elle priait d'épargner celui que tant de forfaits avaient déjà condamné au juste jugement de Dieu.

Le jour qui suivit l'entrevue de l'envoyé des Souliotes, Ali se trouvait encore avec sa consolatrice, lorsqu'on vint lui annoncer que l'ennemi s'avançait contre les retranchements élevés au milieu des ruines de Janina. En effet, on distinguait quatre colonnes dirigées vers le chemin couvert établi entre le château du lac et le fort de Litharitza. Les avant-postes repliés sur leurs lignes, déjà forcées dans deux endroits, ouvraient à l'ennemi l'entrée de la place d'armes pratiquée au centre de ces établissements. Vainement le canon tonnait, la fureur des assaillants triomphait des obstacles, et semblait prendre une énergie nouvelle au milieu du danger.

Ali ordonne à ses troupes guègues et aux aventuriers, dirigés par un sergent français (car dans tous les pays du monde où il se livre un combat, il s'y trouve un Français pour constater le fait), de se préparer à une sortie qu'il veut conduire en personne. Son embrochor ou grand écuyer lui amène le Derviche, cheval arabe, léger à la course et ferme dans le combat; son avdgi-bachi[1] lui présente ses armes de tir, armes fameuses dans l'Épire, où elles sont l'objet des chants des Schypetars belliqueux, comme le bouclier d'Achille l'était parmi les Grecs des siècles héroïques. La première était un fusil de grande dimension, de la fabrique de Versailles, damassé en bleu, parsemé d'étoiles d'or, envoyé autrefois à Djezzar de Saint-Jean-d'Acre, par le vainqueur des Pyramides. Après la mort de ce pacha, il avait été présenté au malheureux Sélim III, qui le donna, comme prix de sa valeur, à Kior

[1] Avdgi-bachi, grand veneur.

Jousouf-pacha [1], que la fortune éleva trois fois au rang de vizir-azem [2], pour l'en précipiter; celui-ci, en terminant sa longue carrière à Négrepont, l'avait légué à Ali Tébélen. Il le confie au criminel Athanase Vaïa; il remet à un de ses pages une carabine qui lui fut offerte en 1806, au nom de Napoléon [3]; il fait suspendre aux arçons de sa selle le mousqueton de bataille de Charles XII; il l'avait reçu en présent du roi Gustave-Adolphe, lorsque ce monarque, trahi par la fortune, toucha à Prévésa, d'où il aspirait à se rendre au saint tombeau, qu'une intrigue diplomatique l'empêcha de visiter; il ceint le sabre révéré de Krim Guérai, dont Orcan, rejeton aîné de cette dynastie tartare, lui fit hommage, lorsqu'il reçut, avec deux de ses frères, une hospitalité généreuse à la cour du satrape de Janina [4].

Il donne ensuite le signal du départ, et dès que sa troupe a franchi le pont-levis, il marche sur ses pas. Les Guègues et les aventuriers poussent un cri immense, auquel les assaillants répondent par de longs hurlements; et les échos du Pinde sont ébranlés d'un bruit pareil au fracas des vagues soulevées par la tempête. Le combat s'engage aussitôt de toutes parts, tandis qu'Ali placé sur une éminence voisine du consulat de France, cherche à distinguer les chefs ennemis. Il appelle et fait appeler Pachô-bey, mais vainement: *Il n'est pas destiné*, s'écrie-t-il, *à vaincre ou à mourir en soldat*. Apercevant le colonel des bombardiers impériaux, Hassan Stambol, en dehors des batteries, il fait signe de lui donner le fusil de Djézzar, et il l'étend mort, en disant: *Je tire plus juste que le comparadgi-bachi* [5] *du sultan*. On lui présente aussitôt la carabine de Bonaparte, et la balle atteint Kékriman, bey de Sponga, qu'il fit autrefois nommer pacha de Lépante. Ses soldats le remportent dangereusement blessé, maudissant le jour

[1] Kior-pacha, *le Borgne*, ancien marchand de riz, élevé trois fois au grand vizirat, deux fois généralissime, en Égypte et sur le Danube.

[2] Vizir-azem, grand vizir.

[3] Par M. Julien Bessières, mon ami, qui m'accrédita en qualité de consul général à Janina.

[4] L'ambassadeur de France Horace Sébastiani leur avait fait obtenir une pension qui, ayant cessé d'être payée à la mort de Sélim III, les força de venir chercher fortune à Janina en 1811. Ali leur assigna, indépendamment de traitements pécuniaires, des petits gouvernements, tels qu'Arta, Paramythia, où ils résidèrent jusqu'en 1816. C'est cette dynastie qui succède de plein droit au trône, en cas d'extinction de la lignée ottomane.

[5] Comparadgi-bachi, chef des bombardiers.

où l'ambition lui fit quitter les montagnes du Zadrima, pour courir la carrière périlleuse des grandeurs.

A ce dernier coup, les Gogs du bataillon rouge, reconnaissant l'homicide Ali, dirigent une vive fusillade contre l'ennemi de leur vizir Moustaï Scodra ; aucun coup ne l'atteint ; ses jours ne devaient pas être tranchés de la main des braves. Dès que la fumée s'éclaircit de ce côté, il distingue Capelan, pacha de Croie, qui fut jadis son hôte, et, après avoir prié l'esprit de sa mère [1] de diriger la mort contre un parjure, il le frappe à la poitrine ; Capelan pousse un cri aigu, tandis que le cheval, qui sent chanceler son maître, s'effarouche, et porte le désordre parmi les soldats du Drin. Hadgi Bédo de la Chimère, qu'on surnommait le Bec-de-lièvre, Moustapha Barberousse de Conitza, Ibrahim le Balafré, de Caulonias, les jumeaux d'Avlone, Baïram et Islam, tombent sous ses coups ; la terreur s'empare des Osmanlis, qui fuient dans des directions différentes ; quand, saisissant le mousqueton de Charles XII, qu'il regardait comme un talisman plutôt que comme une arme offensive, il appela pour la seconde fois en combat singulier, Ismaël Pachô-bey....; mais le sérasquier avait déjà regagné ses lignes.

On compta les morts, et on trouva du côté des Osmanlis vingt-deux chefs et cent cinquante soldats tués, tandis que Ali n'avait à regretter que quarante-deux soldats et un capitaine. Ce fut une allégresse, car les assiégés, qui ne pouvaient plus se recruter, savaient le prix des braves qu'ils perdaient. Il ordonna leurs funérailles, et il reprit le chemin du château du lac au bruit des fanfares et des acclamations de ses soldats, chargés des dépouilles, des armes et des têtes de leurs ennemis [2].

Il était midi lorsque Ismaël rentra sous sa tente, et les impériaux ainsi que leurs chefs déposaient à peine leurs armes, quand on aperçut, à l'extrémité méridionale du vallon de Janina, un nuage de poussière qui annonçait l'apparition d'un corps nombreux de troupes. On détacha une compagnie de Délis à sa rencontre ; et bientôt ils revinrent annoncer l'approche de Baltadgi, vizir de Négrepont. Il amenait sous ses drapeaux un renfort de quinze cents Asiatiques,

[1] *Μανά μου, βοίτα, assiste-moi, ma mère ;* tel fut son cri sinistre.

[2] Le récit de cette action est littéralement extrait du rapport d'un des secrétaires d'Ali, qui m'a été transmis par M..... domicilié à Corfou, que la police anglaise m'empêche de désigner autrement, dans la crainte de le compromettre.

[redacted]

Jousouf-pacha [1], que la fortune éleva trois fois au rang de vizir-azem [2], pour l'en précipiter; celui-ci, en terminant sa longue carrière à Négrepont, l'avait légué à Ali Tébélen. Il le confie au criminel Athanase Vaïa; il remet à un de ses pages une carabine qui lui fut offerte en 1806, au nom de Napoléon [3]; il fait suspendre aux arçons de sa selle le mousqueton de bataille de Charles XII; il l'avait reçu en présent du roi Gustave-Adolphe, lorsque ce monarque, trahi par la fortune, toucha à Prévésa, d'où il aspirait à se rendre au saint tombeau, qu'une intrigue diplomatique l'empêcha de visiter; il ceint le sabre révéré de Krim Guérai, dont Orcan, rejeton aîné de cette dynastie tartare, lui fit hommage, lorsqu'il reçut, avec deux de ses frères, une hospitalité généreuse à la cour du satrape de Janina [4].

Il donne ensuite le signal du départ, et dès que sa troupe a franchi le pont-levis, il marche sur ses pas. Les Guègues et les aventuriers poussent un cri immense, auquel les assaillants répondent par de longs hurlements; et les échos du Pinde sont ébranlés d'un bruit pareil au fracas des vagues soulevées par la tempête. Le combat s'engage aussitôt de toutes parts, tandis qu'Ali placé sur une éminence voisine du consulat de France, cherche à distinguer les chefs ennemis. Il appelle et fait appeler Pachô-bey, mais vainement: *Il n'est pas destiné*, s'écrie-t-il, *à vaincre ou à mourir en soldat.* Apercevant le colonel des bombardiers impériaux, Hassan Stambol, en dehors des batteries, il fait signe de lui donner le fusil de Djézzar, et il l'étend mort, en disant: *Je tire plus juste que le comparadgi-bachi* [5] *du sultan.* On lui présente aussitôt la carabine de Bonaparte, et la balle atteint Kékriman, bey de Sponga, qu'il fit autrefois nommer pacha de Lépante. Ses soldats le remportent dangereusement blessé, maudissant le jour

[1] Kior-pacha, *le Borgne*, ancien marchand de riz, élevé trois fois au grand vizirat, deux fois généralissime, en Égypte et sur le Danube.

[2] Vizir-azem, grand vizir.

[3] Par M. Julien Bessières, mon ami, qui m'accrédita en qualité de consul général à Janina.

[4] L'ambassadeur de France Horace Sébastiani leur avait fait obtenir une pension qui, ayant cessé d'être payée à la mort de Sélim III, les força de venir chercher fortune à Janina en 1811. Ali leur assigna, indépendamment de traitements pécuniaires, des petits gouvernements, tels qu'Arta, Paramythia, où ils résidèrent jusqu'en 1816. C'est cette dynastie qui succède de plein droit au trône, en cas d'extinction de la lignée ottomane.

[5] Comparadgi-bachi, chef des bombardiers.

où l'ambition lui fit quitter les montagnes du Zadrima, pour courir la carrière périlleuse des grandeurs.

A ce dernier coup, les Gogs du bataillon rouge, reconnaissant l'homicide Ali, dirigent une vive fusillade contre l'ennemi de leur vizir Moustaï Scodra ; aucun coup ne l'atteint ; ses jours ne devaient pas être tranchés de la main des braves. Dès que la fumée s'éclaircit de ce côté, il distingue Capelan, pacha de Croie, qui fut jadis son hôte, et, après avoir prié l'esprit de sa mère [1] de diriger la mort contre un parjure, il le frappe à la poitrine ; Capelan pousse un cri aigu, tandis que le cheval, qui sent chanceler son maître, s'effarouche, et porte le désordre parmi les soldats du Drin. Hadgi Bédo de la Chimère, qu'on surnommait le Bec-de-lièvre, Moustapha Barberousse de Conitza, Ibrahim le Balafré, de Caulonias, les jumeaux d'Avlone, Baïram et Islam, tombent sous ses coups ; la terreur s'empare des Osmanlis, qui fuient dans des directions différentes ; quand, saisissant le mousqueton de Charles XII, qu'il regardait comme un talisman plutôt que comme une arme offensive, il appela pour la seconde fois en combat singulier, Ismaël Pachô-bey.... ; mais le sérasquier avait déjà regagné ses lignes.

On compta les morts, et on trouva du côté des Osmanlis vingt-deux chefs et cent cinquante soldats tués, tandis que Ali n'avait à regretter que quarante-deux soldats et un capitaine. Ce fut une allégresse, car les assiégés, qui ne pouvaient plus se recruter, savaient le prix des braves qu'ils perdaient. Il ordonna leurs funérailles, et il reprit le chemin du château du lac au bruit des fanfares et des acclamations de ses soldats, chargés des dépouilles, des armes et des têtes de leurs ennemis [2].

Il était midi lorsque Ismaël rentra sous sa tente, et les impériaux ainsi que leurs chefs déposaient à peine leurs armes, quand on aperçut, à l'extrémité méridionale du vallon de Janina, un nuage de poussière qui annonçait l'apparition d'un corps nombreux de troupes. On détacha une compagnie de Délis à sa rencontre ; et bientôt ils revinrent annoncer l'approche de Baltadgi, vizir de Négrepont. Il amenait sous ses drapeaux un renfort de quinze cents Asiatiques,

[1] Μανά μου, βοήτα, *assiste-moi, ma mère* ; tel fut son cri sinistre.

[2] Le récit de cette action est littéralement extrait du rapport d'un des secrétaires d'Ali, qui m'a été transmis par M..... domicilié à Corfou, que la police anglaise m'empêche de désigner autrement, dans la crainte de le compromettre.

recrutés dans les environs du mont Sipyle de Magnésie. Des cris de joie s'élèvent aussitôt; on bénit le nom du prophète; et les faquirs volent à leur rencontre en vociférant le nom d'Allah. Les auxiliaires s'avançaient pendant ce temps, ils arrivent sur le plateau de Périlepti: ils saluent le sérasquier par une décharge de mousqueterie, à laquelle le canon des batteries répond. On se félicite, on maudit Cara Ali: et une joie bruyante fait place aux idées lugubres répandues dans le camp.

La Livadie respirait à peine, lorsque Baltadgi-pacha, sorti de l'Eubée, parut dans cette province désolée, massacrant Turcs et Grecs, prétendant que les premiers n'étaient que des chrétiens circoncis. Dès qu'il fut entré à Lébadée, il avait déclaré aux primats qu'il exigeait, en sa qualité de pacha d'Eubée, l'impôt de l'année prête à finir, et celui de l'année qui allait commencer. En vain on lui représenta que les déprédations de Pehlevan-pacha avaient épuisé le pays; que de longtemps l'agriculture ne pouvait se relever; et que la plupart des villages étaient déserts.

A ces remontrances, Baltadgi repartit que c'était à eux, notables, *à se mêler de l'administration*; et il donna ordre de les traîner en prison, où on les mit aux ceps. Appliqués ainsi à la gêne, il leur faisait annoncer de jour en jour, et bientôt d'heure en heure, qu'ils seraient pendus, qu'ils allaient être pendus s'ils ne lui donnaient de l'argent, lorsque la charité des religieux de Saint-Basile, qui habitent les monastères de Jérusalem et de Saint-Luc, situés au voisinage de Chéronée et d'Ascrée, vint au secours des prisonniers. Ils avaient fait des quêtes dont le montant fut apporté au barbare qui, ne voyant rien de plus à tirer que ce qu'on lui offrait, les rendit à la liberté. Il quitta ensuite la Béotie, en permettant à ses soldats le pillage de tous les lieux par où ils passeraient. Ainsi les nouveaux dévastateurs exercèrent tous les genres de vexations imaginables sur les habitants de la Phocide et des contrées qu'ils traversèrent pour arriver au camp de Janina, où ils entrèrent suivis d'un troupeau d'enfants grecs des deux sexes, et teints du sang d'une foule de paysans qu'ils avaient traités en ennemis.

Des Asiatiques regardés comme *la perle précieuse des vrais croyants* [1],

[1] Phrase emphatique consignée dans le firman de commission de leur sérasquier Baltadgi-pacha.

ne pouvaient être reçus qu'à bras ouverts par les Osmanlis. Les derviches réclamèrent, au nom de la religion, les enfants chrétiens mâles pour les circoncire, et ils leur furent livrés. Les jeunes filles furent vendues à l'encan ; et Ismaël-pacha se trouva consolé de l'échec qu'il avait éprouvé le matin, lorsque le Romili vali-cy, Sélim-pacha, lui fit annoncer son retour.

Il était allé faire une battue dans la Thessalie, d'où il ramenait deux mille paysans grecs accouplés comme des chiens de chasse, pour travailler aux tranchées. A leur suite marchaient douze cents bêtes de somme, et quatre cents femmes valaques, chargées de provisions de bouche, enlevées aux habitants des plaines de Pharsale et de Tricala. Le bruit du canon annonça cette bonne fortune, l'*excommunié* Ali Tébélen fut mille fois maudit et dévoué aux flammes de l'enfer, sans que ces vains anathèmes dérangeassent le but vers lequel il marchait.

Les Souliotes, au retour de leur envoyé, tinrent un conseil dans lequel il fut résolu, qu'avant de s'engager avec Ali ils feraient des soumissions sincères au sérasquier Ismaël-pacha. Ils voulaient rentrer dans leur patrie par une voie légale, ils avaient un acte signé, par lequel il s'obligeait à payer exactement leur solde. Ils montraient un firman, qui ordonnait *de leur rendre leurs propriétés, et de les réintégrer dans la possession de la Selléide, domaine inaliénable de leurs aïeux.*

Admis à l'audience qu'ils avaient sollicitée, ils sont introduits dans le grand divan des Turcs rassemblés à Bonila. Ils parlent de leurs services, ils exposent leurs droits, ils font valoir leurs titres, sans se rappeler que les services, les droits et les titres n'ont de valeur pour les peuples, devant le tribunal du despotisme, que quand ils sont appuyés par l'or qu'on veut leur arracher, ou par la nécessité où l'on se trouve de les abuser.

Ismaël se rejeta d'abord, comme il l'avait fait, sur des propositions de permutation de territoire. Voyant que son subterfuge était deviné par les Souliotes, qui invoquaient les conventions existantes, il leur déclara, d'un ton altier, « qu'il était impossible de rendre, en pos-
» session autonome, à des infidèles, un pays où les mahométans
» avaient bâti des mosquées. Pour ce qui regarde vos propriétés,
» dit-il en déroulant un firman, cet ordre du sultan porte qu'elles
» sont acquises au fisc impérial de sa couronne. »

A cette déclaration, les Souliotes répliquent « que le sultan a été

» trompé, et qu'ils sauront, s'écrient-ils en mettant la main sur leurs » sabres, conquérir un pays possédé par les troupes d'un vizir déclaré » rebelle. Sa hautesse décidera ensuite si nous sommes dignes d'oc- » cuper des montagnes reconquises au prix du sang d'hommes qui » n'ambitionnent que la gloire d'être ses plus fidèles soldats. — Ses » soldats ! Je saurai châtier un tel excès d'arrogance ! dites ses raïas, » vils kaffirs ; et sachez que c'est sur le pied de votre ignoble con- » dition que vous pourrez exister désormais en Turquie. *Labourer et* » *obéir*, tel est votre partage. On vous a tolérés jusqu'à présent ; » mais dans peu je briserai votre orgueil, en vous ôtant les armes » que vous profanez, et en couvrant vos têtes du *bonnet blanc*, signe » de la servitude réservée à vos pareils. Sortez de ma présence et n'y » reparaissez qu'avec un cerceau d'osier au cou, pour recevoir les » ordres qu'il me plaira vous intimer. » Il dit, et les Souliotes, muets d'étonnement, se retirent consternés.

Outragés dans leur honneur, menacés dans leurs personnes, les Souliotes, rentrés dans leur camp, avisèrent aux moyens de sûreté que les circonstances exigeaient, et ils se déterminèrent à traiter avec leur vieil ennemi. On fit en conséquence choix de Nothi Botzaris et de deux autres capitaines, qu'on munit de pleins pouvoirs. Cela étant arrêté, on alluma trois feux au pied du talus, pour annoncer au vizir qu'on attendait la barque, qui arriva à l'heure indiquée, et les députés se rendirent auprès d'Ali, qui les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié. Il savait déjà ce qui s'était passé entre eux et Pachô-bey au divan de Bonila. Loin de prétendre tirer avantage de leur embarras, il leur demanda s'ils n'avaient pas quelques observations à faire sur les conditions qu'il avait livrées à leurs réflexions. « Sage Botzaris, dit-il, faisons-nous cause commune ? — Oui, » seigneur, et en hommes libres ; car vous l'avez éprouvé, les esclaves » désertent toujours la cause des princes malheureux. — Il suffit, » parle, et je souscris à tout ce que tu proposeras. »

Botzaris et ses compagnons d'armes, s'inclinant devant Ali, relisent ses propositions, et, parvenus à celle des otages, ils s'arrêtent. « Quoi ! » hésiteriez-vous à me remettre quelques-uns des enfants de vos » capitaines ? Que penserait Pachô-bey de notre alliance, s'il savait » que vous n'êtes pas attachés à mon parti par les liens du sang qui » vous est le plus cher ? Ne croirait-il pas que, séduits par quelques » sommes d'argent, vous n'avez embrassé ma cause que pour lui

» soutirer une paye plus considérable? Il écrirait à Constantinople
» que les Souliotes l'ont abandonné parce qu'il était dans l'impossi-
» bilité de satisfaire leur avidité. La Porte, qui vous craint, lui en-
» voyant aussitôt de l'argent, il s'en servirait pour soulever les
» Iapyges et les Chamides, vos constants ennemis. Je sais qu'ils
» n'obtiendraient pas de grands succès, mais chaque Souliote est un
» être précieux pour moi; et les otages que je vous demande sont
» plutôt un dépôt confié à ma sollicitude, qu'un gage de la fidélité de
» leurs pères. »

« Les raisons, seigneur, reprit Nothi Botzaris, que vous nous
» donnez sont sans réplique, et je tirerai de leur principe même la
» réponse qui servira à cimenter notre union. Nous vous livrerons
» les otages que vous nous demandez, si de votre côté vous nous
» confiez Hussein-pacha. — A quoi peut-il vous servir? — Plus que
» nos enfants ne le feront en restant auprès de vous. — Il est sans
» expérience. — Il est de votre sang, seigneur; c'en est assez. Nous
» le nommerons notre polémarque, si vous le souhaitez. A sa voix,
» votre commandant, trop souvent accoutumé à décliner vos ordres,
» nous ouvrira la forteresse de Caco-Souli. Sa personne montrera
» aux Chamides, aux Iapyges et aux Toxides, que le fils de leur
» maître les observe. Les uns s'attacheront par respect à notre parti,
» et les autres, retenus par la crainte, n'oseront se prononcer contre
» nous. Votre petit-fils trouvera chez nous, pour prier, la mosquée
» que vous y fîtes élever afin de consacrer votre victoire sur Souli.
» Si vous voulez l'entourer d'un cortége convenable à son rang, nous
» le recevrons avec plaisir dans nos montagnes, et comme vous vous
» réservez la tour de Kiapha, ce poste deviendra pour lui une place
» de sûreté. — Tu l'emportes, dit Ali; le traité qui nous enchaînera
» jusqu'à la mort est conclu; qu'on en signe les articles. »

On convint ensuite que l'échange des otages s'effectuerait dans deux jours, à l'île du lac; que les Souliotes recevraient cinq cent mille piastres, cent cinquante charges de munitions de guerre, et qu'ils partiraient dès la première nuit après l'accomplissement de ces clauses, pour rentrer dans la Selléide. A cette condition du *départ de nuit*, Botzaris répondit « que n'ayant jamais attaqué son ennemi par des souterrains, il prétendait quitter ostensiblement le camp impérial. » Ainsi le choix du temps et l'ordre de la marche furent laissés à sa discrétion, le vizir ayant déclaré qu'il s'en reposait sur sa bravoure et son expérience.

A quelle extrémité, malgré cette dignité apparente, devait être réduit Ali Tébélen, pour traiter avec les Souliotes! Quelle fut sa douleur de se trouver obligé de leur remettre, avec son petit-fils, une portion de ses trésors, et de compromettre la sûreté de sommes beaucoup plus considérables, que les Grecs pouvaient découvrir dans les cavernes de la Selléide, où il les avait cachées depuis longtemps? Combien sa cupidité fut punie, lui qui avait, ainsi que Persée, dernier roi de cette Épire [1], proie éternelle de l'anarchie et des tyrans, sacrifié des alliés utiles afin de ménager des trésors, devenus pour lui une sorte de divinité?

Les Souliotes, de leur côté, étaient-ils assez rabaissés, lorsqu'ils se déterminèrent à recevoir, d'une main baignée dans le sang de leurs proches, des secours qu'ils auraient, dans d'autres temps, rejetés avec un superbe dédain! Ils allaient livrer leurs enfants au Minotaure qui avait jadis fait égorger leurs otages! La nécessité, reine des dieux et des hommes, avait pu seule inspirer, faire conclure et ratifier un traité pareil à celui que des ennemis aussi invétérés venaient de souscrire.

Ali y avait été conduit par le nombre de ses ennemis; ses yeux, affaiblis par l'âge, ne se portaient plus que sur des ruines ensanglantées, et des remparts ébranlés par la foudre des batailles. Il devait opérer une grande diversion au sein de la Hellade, afin de gagner le temps marqué pour l'accomplissement de ses projets. Les Souliotes, non moins embarrassés, n'avaient en perspective que la misère et des ennemis altérés de leur sang; ils étaient désignés en première ligne, par les Islamites, pour être égorgés. Les vivres, les munitions de guerre et l'argent pouvaient leur manquer; ils ne se dissimulaient pas qu'ils étaient unis à la cause d'un parjure; mais cette pensée était adoucie par l'idée de rentrer dans leurs montagnes; car les montagnes sont le boulevard de la liberté, si son séjour pouvait être fixé sur la terre. Avec quelles délices ils se repaissaient du plaisir de tirer vengeance de Pachô-bey et des enfants d'Agar! Cette considération leur rendait tout facile. Ainsi, Marc Botzaris, fils de Kitzos, s'offrit à se constituer en otage, mais son jeune frère Constantin lui disputa cet honneur: Chrysé, son épouse, qui était enceinte, pour donner l'exemple aux

[1] Vid. T. Liv., lib. XLIV, ch. 23, 29. Polyb. Excerp. legat. 85 et 88. Plutarch. in P. Æmil.

mères de la Selléide, demanda la grâce de se dévouer avec ses deux enfants! Enfin le choix étant tombé sur Constantin Botzaris, Danglis, Zervatès et un fils de Photos Tzavellas, qui reçurent le baiser de paix des gérontes, avec le titre de martyrs de la croix, les conditions les plus pénibles du traité furent accomplies sous les auspices de la nuit, propice à la cause d'un peuple digne d'occuper une place immortelle dans les annales du monde.

Le camp d'Ismaël-pacha était livré au sommeil, quand une partie de la flottille d'Ali débarqua au camp des Souliotes Hussein-pacha. Il était accompagné du vieux Mourtou Zalycos, son kodja ou instituteur, homme estimé des chrétiens épirotes pour sa douceur et sa probité; un grammatiste, quelques pages, six chevaux de maître, et vingt-cinq mulets formaient la suite et les équipages du petit-fils d'Ali, qui finissait alors sa vingtième année. Nothi désigna aussitôt un certain nombre de femmes pour se charger des munitions; et les robustes Souliotes, accoutumées à porter des fardeaux, s'étant empressées d'obéir à ses ordres, il les plaça, ainsi que Hussein-pacha, au centre d'un détachement de quatre cents palicares, dont il prit le commandement en avertissant son neveu qu'il l'attendrait à Variadès.

Il était minuit lorsque les Souliotes se mirent en marche. Marc Botzaris, resté dans le camp avec trois cent vingt hommes, fit abattre la palissade, et, se portant ensuite avec sa troupe sur le mont Paktoras, il attendit que le jour parût, afin d'annoncer hautement sa défection à l'armée ottomane.

Au lever du soleil, il ordonne une salve générale de mousqueterie, en faisant pousser le cri de guerre! Quelques Turcs, qui composaient un poste avancé, sont tués, les autres fuient et vont porter au camp la nouvelle du départ des Souliotes. On crie aux armes; et Marc Botzaris, faisant déployer l'étendard de la croix, à la vue du camp des infidèles, s'achemine en défilant au pas de marche. Il provoque, à diverses reprises, les Islamites, fait faire halte à sa troupe; et, voyant qu'aucun d'entre eux ne songe à le suivre, il prend le chemin de Variadès, où il se réunit le soir du même jour à ses frères d'armes.



LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Retour de M. Hugues Pouqueville dans la Grèce. — Situation de Corfou. — Présages de l'insurrection générale de la Hellade. — Il débarque à Sayadès. — Sa première entrevue avec les Épirotes. — Banquet singulier, indiscrétions. — Route jusqu'à Parga. — Nouvelles de Janina, émissaire envoyé à Pétersbourg. — Camp ottoman, anxiétés du sérasquier Ismaël-pacha. — Premiers succès des Souliotes contre les Osmanlis ; leur attitude politique et militaire. — S'emparent des Cinq-Puits. — Excommuniés par Porphyre, archevêque d'Arta. — Fête qu'ils célèbrent à l'occasion de leurs succès. — *Doua* ou expiation dans le camp turc. — Marche des mahométans. — Battus derechef par les Souliotes. — Querelles entre les Grecs pour les dépouilles des vaincus.

Aux premières nouvelles de la guerre entreprise par le Grand Seigneur contre Ali-pacha, M. Hugues Pouqueville, qui se trouvait en congé à Paris, reçut l'ordre de retourner dans la Grèce, qu'il venait à peine de quitter.

Malgré son courage, le cœur de celui qui avait déjà passé douze années auprès du vizir Ali Tébélen fut brisé de douleur en recevant l'honorable commission dont on le chargeait. Hélas ! il savait qu'il allait assister aux scènes tragiques d'une révolution sanglante. Il quitta Paris le 8 septembre 1820, et le 18 novembre suivant, une mer agitée, présage des événements dont il devait être témoin, le poussa des plages de la basse Italie au port de Corcyre.

« Le 19 au matin, j'ai revu, écrivait-il, avec émotion les mon-
» tagnes de cette Épire où ma jeunesse s'est écoulée au milieu des
» plus amères sollicitudes. Terre de gloire, terre de mémorables
» souvenirs et de hautes infortunes, sois une seconde fois pro-
» pice à celui qui vient encore une fois habiter au milieu de tes
» enfants ! » Puis il ajoutait : « Quinze cents Turcs viennent d'être

» obligés de lever le siége d'une des tours de Souli, défendue par
» soixante Schypetars au service du vizir Ali-pacha. »

Corfou, où M. Hugues Pouqueville venait d'aborder, renfermait encore un grand nombre de ses amis; mais ce n'était presque plus la même ville qu'il avait connue. Autour de quelques édifices élevés, les uns dans l'intérêt de la salubrité, et les autres pour éblouir le public, planait une politique ombrageuse. A travers les voiles dont elle s'enveloppait, on distinguait cependant sans peine les vœux des agents britanniques pour la cause d'Ali Tébélen, et la haine anticipée qu'ils portaient à l'émancipation des Grecs. Malgré cette défaveur, les Corfiotes appelaient de tous les vœux l'insurrection générale de la Hellade. Ce nom, tombé en désuétude, se trouvait dans toutes les bouches, toutes les bouches parlaient de Hellade, de patrie, de gloire, d'autels à restaurer; et les espérances populaires des chrétiens, tournées vers la Russie, adressaient au Dieu rédempteur leurs ferventes prières, en suppliant la divinité du Christ de confondre l'orgueil de l'Assyrien impie, et d'éclairer l'empereur Alexandre qu'ils surnommaient leur autocrate orthodoxe. Une famille puissante dans le conseil de Pétersbourg, celle du comte Capo-d'Istria, laissait soupçonner aux chrétiens, par son attitude mystérieuse, que son souverain veillait sur leurs destinées. Il y veillait aussi, lorsque son ambassadeur Tamara courba par un traité, sous le joug ottoman, les quatre derniers cantons libres de la Grèce; mais ni cette impiété politique, ni la vente de Parga, que la Russie vit avec indifférence, n'avaient dessillé les yeux des Grecs, qui, trompés et sacrifiés depuis cinquante ans par le cabinet de Pétersbourg, rattachaient toujours leurs plans de salut son à *labarum*. Ils s'exprimaient hautement en faveur de cette puissance; car la parole et les larmes ne leur étaient pas encore interdites.

Sans perdre de temps, le consul du roi, qui avait déjà reçu des révélations importantes de la part de Pausanias Païsios, archimandrite de Bukarest, émissaire des Hétéristes, auquel il persuada d'aller l'attendre à Patras, s'était empressé d'écrire à Ismaël-pacha pour lui demander une escorte et des chevaux afin de se rendre par terre à Prévésa. Plusieurs jours s'étaient écoulés sans obtenir de réponse, lorsqu'il s'embarqua pour la côte voisine de la Chaonie, emmenant avec lui un officier de la magistrature de Corfou, afin d'y pouvoir rentrer, si des événements de force majeure l'empêchaient d'y prendre terre.

Le 29 novembre, au coucher du soleil, M. Pouqueville aborda à la douane de Sayadèz, où, retrouvant d'anciennes connaissances, il prit la résolution de s'ôter les moyens de reculer, en se mêlant avec elles et en touchant des marchandises contumaces.

Il salua ensuite un ami qui l'avait accompagné, et la barque ayant repris le large, on environna celui qui venait de s'aventurer avec tant de résolution. *C'est toujours le même que nous avons connu à la cour d'Ali*, dirent les Toxides : *c'est un Français*, ajoutaient les autres ; *il n'y a qu'eux capables d'agir de la sorte*. On sert le souper du consul avec des provisions achetées à Corfou ; les employés de la douane apportent leur plat d'olives, et on s'assied autour d'une natte. On mange en famille suivant l'usage antique, le vin circule à la ronde : on porte la santé du roi de France, des Bourbons et du duc de Bordeaux, dont le consul avait appris la naissance en entrant à Rome. Les Épirotes écoutent avec ravissement le récit qu'il leur fait de la naissance miraculeuse du royal enfant; ils s'animent quand il dit les saintes joies de son auguste mère et de la famille de saint Louis. Ils s'électrisent quand il leur peint la demeure de nos monarques, peu de temps avant tendue de voiles lugubres, transformée tout à coup en palais orné de guirlandes, retentissant d'acclamations et des hymnes du bonheur de la France, consolée d'un parricide par le nouveau *Théodore* ou *Dieudonné* que le ciel avait accordé à ses vœux. On l'interroge, on le questionne, et ses récits, plusieurs fois recommencés, sont toujours écoutés avec un nouvel intérêt.

Un vieux guerrier de l'Acrocéraune boit *aux braves de tous les pays*, et il nomme *Ali Tébélen*. Cette santé, adressée à un proscrit, excite un mouvement d'hilarité parmi les convives. On se regarde ensuite, dans la crainte qu'il n'y ait des faux frères; puis on se raconte à l'oreille quelques nouvelles ; et la confiance, fille de Bacchus, renaissant, on parle bientôt de l'armée turque de Janina. « La discorde est dans le camp d'Islam, » dit en riant un Thesprote de l'Aïdonie. — « Les pachas s'observent, » ajoute un autre, « et Ali sait se procurer beaucoup de chose dont les impériaux commencent à manquer. — Les beys, » s'écrie un vieillard, « rentrés dans leurs propriétés, au lieu de baiser la terre qu'ils recouvrent, demandent des comptes rigoureux à leurs vassaux, qu'ils dépouillent en invoquant des droits qu'ils n'ont pas su défendre. Ils persécutent ceux qui ont servi le tyran pendant leur long exil, et ils font rebâtir leurs tourelles aux frais des

villages. On regrette maintenant Ali-pacha, et peut-être.... — Rassurez-vous, » dit un Albanais mahométan, en donnant une accolade à une outre de vin qu'il achevait de vider; « les Souliotes conduits par Botzaris sont rentrés dans leurs montagnes, et les beys dont vous vous plaignez auront bientôt à qui parler. »

A cette nouvelle, les douaniers se retirent, croyant entendre l'orage d'une insurrection éclater sur leurs têtes. Chacun d'eux, quoique intérieurement satisfait, craint de s'être compromis, tandis que le Schypetar continue à donner au consul tous les détails de la défection des Souliotes. Celui-ci s'informe s'il peut poursuivre son voyage avec quelque apparence de sûreté. — « Votre nom et ma présence » peuvent vous faire passer *par le trou d'un serpent*. Achmet Dem, » qui n'a point oublié les obligations qu'il vous doit, gouverne à » Philatès; l'ancien ami de votre frère, Dagliani, commande à » Margariti, et vous trouverez un camarade à Parga. » On ne pensa plus en conséquence qu'à se procurer des chevaux, et un oncle de la bonne Vasiliki, épouse d'Ali Tébélen, ayant humblement demandé à faire partie de la suite du consul de France, on se mit en route.

La caravane, composée de huit personnes de quatre religions différentes, car il y avait cinq chrétiens de deux rites différents, un juif et deux mahométans, passa la Thyamis au lever du soleil. Au delà commençaient les ruines, traces lugubres laissées par un corps de soldats turcs qui avaient traversé la Thesprotie pour monter à Janina. Les barbares avaient porté au loin la désolation, et les voyageurs durent coucher à la belle étoile, dans la cour du kan de Gomenizzé, qui avait été brûlé. Un page d'Ali, blessé d'une balle, ainsi qu'un pauvre Grec d'Argos, parurent pour se recommander au consul de France. Il prit l'un sous sa protection, et paya le passage de l'Argien, qu'il fit embarquer à bord d'un de ces bateaux nommés *Kirlan-guitchs* ou *Hirondelles*, qui allait faire voile pour le Péloponèse.

La nuit fut calme, et les échos seuls des montagnes répétaient à de longs intervalles le bruit du canon de l'armée assiégée et assiégeante de Janina. Au point du jour on partit; le page blessé reçut une monture, et on arriva à quatre heures du soir à Parga. « Mes yeux se » sont remplis de larmes en entrant dans cette ville, la plus pittoresque » du monde. Parga, occupée par huit cents familles chrétiennes, » n'en possède plus maintenant que vingt, dont huit seulement

» appartiennent à l'ancienne population. Elles se sont cantonnées
» dans la même rue, comme pour se préserver de la frayeur qu'inspire
» naturellement une place abandonnée. L'eau de la grande source,
» apportée sur les hauteurs de l'acropole, n'étant plus contenue,
» déborde à travers les rues qu'elle dégrade, pour se creuser un lit,
» d'où elle tombe en cascade dans la mer. On lit inscrits sur quelques
» murs des anathèmes éternels contre les Anglais, et les habitants
» vendus par eux à l'iniquité d'Ali Tébélen ont tracé des croix sur
» leurs portes, comme pour protester contre l'occupation des bar-
» barés [1]. »

Prévésa, l'Acarnanie et l'Étolie furent les villes et les contrées que M. Hugues Pouqueville visita jusqu'à Missolonghi, d'où il passa par mer à Patras, où il débarqua le 16 décembre. Notre commun ami M. Dubouchet Saint-André, nommé au consulat de Prévésa, l'y attendait, et, après lui avoir remis ses instructions, ce loyal serviteur du roi prit aussitôt le chemin de l'Épire. Ce fut ainsi que se trouvèrent placées les deux sentinelles perdues de la diplomatie du roi de France, qu'on verra figurer au milieu des scènes de désolation qui ne tardèrent pas à couvrir la Grèce.

Celle qui semblait alors en première ligne était occupée par le chevalier Dubouchet Saint-André, qui ne semblait être accouru du fond de l'Argolide, où il était consul, que pour assister au dénoûment du drame de l'Épire. L'*alarme*, ainsi que l'avait dit le Thesprote de la douane de Sayadèz, *régnait dans le camp d'Islam*.

Dès qu'on eut perdu de vue les Souliotes, des cris de rage éclatèrent dans l'armée ottomane. On exposa publiquement les cadavres des musulmans tombés sous les coups de Botzaris, et Ismaël-pacha, qui craignait les excès d'une soldatesque fanatique, ayant convoqué un grand divan, les pachas, plus empressés d'y accourir qu'au combat, s'y rendirent en hâte. Jamais Agamemnon n'avait rassemblé sous sa tente tant de chefs turbulents, qui ne s'accordaient entre eux que sur un point, celui de *perdre* Ismaël pour succéder à son pouvoir. Voulant flatter des hommes avides de sang, il leur apprit que ses coureurs avaient intercepté un pli du consul autrichien de Patras, adressé à Ali-pacha, par lequel il l'informait *qu'il avait expédié à Pétersbourg l'envoyé porteur de dépêches qu'il lui avait recommandé*, *et qu'il eût*

[1] Extrait du journal de M. H. Pouqueville.

bonne espérance. On décida de transmettre ces lettres à Constantinople, et de faire pendre sans autre information le messager, qui fut aussitôt exécuté. Le supplice de cet inconnu, qu'on disait être Polonais, ayant calmé les barbares, empressés de venger la mort de leurs camarades tués par les soldats de Botzaris, en faisant main basse sur les chrétiens employés dans l'armée, on s'occupa des affaires.

La raison et la politique conseillaient de tranquilliser la population grecque; de nouer sous main quelques négociations propres à neutraliser la diversion d'une peuplade dangereuse par sa valeur; mais on fit tout le contraire. Les têtes de Nothi et de Marc Botzaris furent mises à prix, ainsi que celles de tous les guerriers de la Selléide, qu'on taxa à des sommes tellement exorbitantes, que l'excès de la prime du sang prouvait plus la terreur qu'ils inspiraient, que l'espérance de parvenir à les frapper. On fit ensuite intervenir l'archevêque Gabriel, auquel on ordonna *d'excommunier les Souliotes, leurs villages, et jusqu'aux arbres de leurs montagnes*. Le prélat ayant humblement remontré au sérasquier qu'avant d'allumer les cierges noirs de l'anathème, il devait employer sa médiation paternelle pour ramener les Souliotes à l'obéissance, en les admonestant au nom du Dieu commun qu'ils adoraient : à ce nom de *Dieu commun,* les enfants d'Agar blasphèment contre la divinité du Christ... On commande au prélat d'obéir; il s'incline respectueusement. On le traite d'infidèle, de Cafre, de rebelle, et, les bras croisés sur sa poitrine, il reste muet comme son divin maître devant le tribunal d'Hérode. On le conspue, on le menace du gibet, et, n'en pouvant rien obtenir contre sa conscience, Gabriel est chassé de l'assemblée. Les chouas le poussent dans la cour, d'où ses diacres, qui l'attendaient, le conduisent au monastère des religieux Sinaïtes de Sainte-Catherine, que les flammes de l'incendie avaient épargné.

Non content d'affliger l'église de Janina dans la personne de son vénérable pasteur, le conseil arrêta à l'unanimité que, pour prévenir toute espèce d'insurrection, on sommerait les capitaines des armatolis et leurs soldats de livrer leurs armes dans un délai fatal. Cela fait, le sérasquier, deux vizirs, sept pachas et dix-huit cadis ou juges, enfants de Bélial, réunis en conseil, ne voulant pas se séparer sans dresser un acte mémorable de leur fureur, jurèrent, la main levée sur le Coran, de fixer incessamment un jour pour égorger en masse tous les chrétiens capables de porter les armes. Les Euménides avaient secoué

leurs torches au milieu du divan de Pachô-bey. Le fanatisme allait diriger le bras de quinze mille séides, quand Anagnoste ayant prévenu les notables d'Agrapha du dessein des Turcs, ceux qui se trouvaient au camp se dérobèrent par la fuite aux poignards.

A dater de ce jour, les primats et les capitaines Étoliens cessèrent tout rapport avec les autorités turques, et la terreur passa des Grecs alarmés au cœur des mahométans, épouvantés d'une défection aussi soudaine que générale. Leurs inquiétudes augmentèrent encore par la disparition d'Anagnoste, qui s'enfuit avec les papiers et une partie de la caisse d'Ismaël-pacha. Le génie du mal l'avait attaché à tous ceux qu'il avait servis; et le même génie nous dérobe encore la trace des pas de cet être mystérieux, qu'on perd de vue au milieu de la Valachie, où l'on sait que ses correspondances aboutissaient.

Tandis que la consternation répandue dans l'armée des impériaux aigrissait les chefs, qui ne se rassemblaient plus que pour s'accuser mutuellement d'impéritie, les Souliotes, conduits par Nothi Botzaris, entraient dans les montagnes de la Selléide. Ils les avaient saluées de mille et mille cris de joie, quand leur messager, porteur de la lettre d'Ali Tébélen adressée à son sardar [1], revint avec sa réponse. Il disait en termes polis aux chefs, *qu'ils fussent les bienvenus*, *d'occuper toutes les positions des montagnes*, *à l'exception de la forteresse dont la défense lui était confiée*.

Les Souliotes, qui avaient perdu de vue leur patrie depuis tant d'années, avaient déjà passé l'Achéron, et, parvenus au moulin de Dâla, ils restèrent confondus en apercevant au-dessus de leurs têtes, au lieu d'une tour autrefois bâtie à Kiapha, une vaste forteresse garnie de canons. Ils sentirent qu'on les avait trompés; cependant, comme ils étaient de bonne foi, ils ne conçurent aucune crainte, et ils continuèrent de monter jusqu'au grand Souli, où ils campèrent en étendant leurs postes entre Tzangaraki et Kounghi. Établis sur ces points, ils s'y retranchèrent en élevant quelques ouvrages, et en faisant prévenir le commandant turc qu'ils garderaient Hussein-pacha, petit-fils d'Ali, jusqu'à ce qu'ils se fussent expliqués avec son grand-père, relativement à l'occupation d'un fort dont ils ignoraient l'importance, quand ils conclurent leur traité. Les Souliotes conservaient, au moyen de cet otage, une garantie; et le commandant,

[1] Châtelain.

qui avait sa responsabilité à sauver, se trouva par le fait bloqué au milieu des postes qu'ils établirent à l'entrée des moindres défilés.

Les descendants des Selles, qui avaient vécu depuis seize ans au milieu des Européens, ne ressemblaient plus à leurs ancêtres que par la bravoure. Une nouvelle génération était en quelque sorte née sous les drapeaux de France, de Russie et d'Angleterre. Ils avaient acquis des connaissances militaires en assistant à la dernière lutte de l'Europe, lorsque celui qui la dominait vit briser son sceptre à Paris. Soixante et douze d'entre eux avaient alors combattu à Montereau, à Champ-Aubert, à Fontainebleau ; et ils avaient rapporté de France, avec sa langue qu'ils parlaient, une admiration sans bornes pour ses guerriers quoique malheureux. Le raisonnement, qui s'acquiert par la communication avec les hommes, leur avait appris qu'il faut autre chose que de la valeur pour obtenir une existence durable. On convint donc, à défaut de point central, de s'environner d'une confédération composée de tous les chrétiens de la Thesprotie, et on décida de les traiter en frères. Cependant, comme, en fait de prétentions patriciennes, les hommes renoncent difficilement à leurs préjugés, on résolut de former deux divisions en dehors des pharès, du centre, regardées comme étant de race primitive, qui conservèrent le nom de Souliotes. On distingua ensuite sous celui de Para-Souliotes ou Épi-Souliotes les habitants de la plaine, et on appela Paraliens les Grecs de l'Aïdonie qui habitent jusqu'à la plage de la mer Ionienne, où se trouve le port de Glychys ; quant aux droits civils, on ajourna cette question à d'autres temps. Le point essentiel était de se battre, et Nothi Botzaris, élu polémarque dans la première assemblée des capitaines, qui eut lieu au moulin de Dâla, compta bientôt sous ses drapeaux trois mille cinq cents guerriers, au lieu de neuf cents qu'il avait amenés de Janina. On convint ensuite d'arborer l'étendard de la croix au faîte du pic de Sainte-Vénérande ; et l'aigle de la Selléide, Marc Botzaris, fut ensuite détaché avec un corps de deux cent quarante hommes, pour s'emparer du poste retranché des Cinq-Puits [1].

On était informé que, l'armée impériale manquant de munitions, le sérasquier Ismaël avait détaché le sélictar de Dramali à l'Arta pour réunir la poudre et les balles qui se trouvaient dans cette ville ainsi

[1] Voyez, pour la topographie de ces localités, le tome III, pages 293 et 436 de mon Voyage dans la Grèce.

qu'à Prévésa, sans oublier le produit des recettes publiques, qui était affecté aux dépenses du camp. Après avoir vidé les bourses et les magasins, il était parvenu à former une caravane qui devait remonter à Janina. Elle se composait de cent trente charges de mulets, et d'une escorte de deux cent quatre-vingts spahis, appuyés par autant de soldats asiatiques, armés de mousquetons et de larges cimeterres.

Pour enlever ce convoi, les Souliotes se seraient contentés d'un détachement de vingt-cinq hommes; mais indépendamment d'un coup de main, Nothi avait combiné une opération d'une plus haute importance. Les instructions remises à son neveu portaient qu'il s'embusquerait entre Coumchadèz et Mougliana, où il attaquerait l'ennemi. Maître du convoi, il le ferait aussitôt escorter jusqu'à Souli, tandis qu'il se porterait par une marche rapide sur les Cinq-Puits. Dans le cas où les Turcs retranchés dans ce poste viendraient à apprendre ce qui se passait, il ne devait pas s'en inquiéter jusqu'au moment où, vainqueur du sélictar de Dramali et précédé de l'épouvante qu'il aurait répandue parmi les Osmanlis, il se dirigerait contre eux. Enfin il était enjoint à Marc Botzaris, une fois maître du kan des Cinq-Puits, de s'y retrancher pour couper les communications entre Janina et l'Arta, et de le réduire en cendre s'il était forcé de l'abandonner.

C'était par ces faits d'armes que les Souliotes voulaient clore l'année 1820, et se venger d'Ismaël-pacha. Ils espéraient aussi, en occupant cette position, réunir les débris des bandes d'Odyssée, répandues dans le mont Djoumerca, et attirer à eux une foule de mécontents, qui n'attendaient qu'un signal pour se déclarer. Ils se flattaient encore qu'en acquérant une grande importance militaire, Ali, sentant de plus en plus le besoin de leur appui, se déciderait à les mettre en possession du château de Kiapha, objet de leurs vœux, qui ne devaient pas être sitôt exaucés.

Le convoi ne se fit pas aussi longtemps attendre que la possession de cette place. Les Turcs, commandés par le sélictar de Dramali, sortis d'Arta en chantant, après avoir caracolé au milieu des plaines spacieuses de l'Amphilochie, arrivent au défilé de Coumchadèz. Ils poussent des cris, ils tirent des coups de fusil afin d'épouvanter les voleurs qui pouvaient s'y trouver, aimant mieux les effrayer que de s'exposer à les combattre.

Les Souliotes, que ce fracas avertit de l'approche des ennemis, se

tapissent derrière les rochers; et, quand ils voient le convoi entièrement engagé dans le défilé, ils l'attaquent à la tête et sur ses flancs. A la vive fusillade qui part de plusieurs points, les paysans qui conduisaient les bêtes de charge se jettent par terre; les Osmanlis, non moins effrayés, se débandent, en laissant, avec le trésor et les munitions, vingt-cinq morts, quarante blessés et cinq prisonniers au pouvoir de Marc Botzaris. Les Souliotes, descendus de leurs embuscades, poursuivent les Asiatiques restés à l'arrière-garde, qui jettent leurs armes pour se sauver avec toutes les forces que la peur, divinité énergique des lâches, leur donna en ce jour.

On les laisse se dérober à la mort, et des huées, pareilles à celles des Grecs campés aux rivages de l'Hellespont, lorsqu'ils voyaient les magnanimes Troyens fuyant devant le divin fils de Laërte, fécond en ruses, se font entendre. Le convoi, les dépouilles éparses des vaincus, les têtes des tués et les prisonniers étant rassemblés, les mêmes paysans qui conduisaient les mulets du sélictar sont dirigés avec la capture et ces trophées vers les montagnes de la Selléide, sous l'escorte de quarante *palicares aux belles chevelures* [1].

Marc Botzaris marche aussitôt du côté des Cinq-Puits, aux chants répétés de l'hymne de gloire *Allons enfants des Grecs*, Δεῦτε παῖδες τῶν Ἑλλήνων, que les échos de la Parorée répétaient pour la première fois. Parvenu à la hauteur du mont Sideros, d'où l'on domine l'horizon de la Hellopie et du pays des Cassiopéens jusqu'à la mer de Leucade, il détache quelques soldats pour reconnaître l'ennemi. Pareils aux chasseurs des montagnes, ils descendent d'entablement en entablement jusqu'à portée de fusil du caravansérai; ils prêtent l'oreille, sans entendre aucun bruit; et ils provoquent les Turcs en les sommant d'apporter leurs armes, sans qu'aucune voix se fasse entendre... Un vieillard grec se présente, et leur apprend que les barbares se sont sauvés avec les fuyards qui leur ont appris la prise du convoi au pas de Coumchadèz. Il les engage à s'avancer, et ceux-ci ayant dépêché un soldat d'ordonnance à Marc Botzaris, il vint s'établir au poste des Cinq-Puits qu'il trouva abandonné, mais non évacué, car il s'y empara des munitions dont on l'avait approvisioné pour une défense de deux mois.

Les impériaux, fuyant dans des directions opposées, portèrent à Janina et à l'Arta la nouvelle de la prise du convoi, qui avait été

[1] Extrait d'une chanson grecque.

suivie de celle du caravansérai des Cinq-Puits. Le bruit des succès des Souliotes, grossi par la renommée, arriva presqu'en même temps à Prévésa, dans l'Acarnanie, et jusqu'aux Thermopyles. Les Grecs, ravis au fond du cœur, feignaient d'être consternés des victoires de leurs coreligionnaires. Plus humbles que jamais, ils s'évitaient car ils savaient que la tyrannie épiait leurs mouvements. En effet on observait tout ce qui se passait, et un renégat turc, appelé Véli, accusé d'avoir ri de la déconfiture du sélictar, quoiqu'il prétendit, pour s'excuser, *que c'était de l'idée de savoir les âmes de ses frères entre les bras des célestes houris*, avait été aussitôt pendu par Békir Dgiocador. Chacun tremblait depuis cet exemple, et Porphyre, archevêque d'Arta, ne trouva moyen d'éviter un sort pareil qu'en excommuniant Souliotes, armatolis, et tous ceux contre lesquels on voulut qu'il lançât ses foudres spirituelles.

Les anathèmes, maintenant aussi ridicules que les enchantements qui suspendaient, dit-on, le cours de la lune, n'avaient pas empêché le convoi, escorté par quarante soldats, d'arriver au pied des montagnes de la Selléide. Le chef qui les commandait s'arrêta au pont de l'Achéron, pour donner le temps au polémarque de recevoir avec solennité les captifs, les trophées, les munitions et les dépouilles enlevés aux ennemis. En attendant, on arbora, sur des pieux où elles devaient rester, les têtes des musulmans, tristes débris pareils à ceux que le bouillant Achille exposait aux regards des Grecs, quand il *faisait servir de pâture aux chiens et aux oiseaux du ciel les cadavres des héros tombés sous ses coups* [1].

Nothi Botzaris étant descendu de la montagne, accompagné d'un cortége de femmes et d'enfants, licencia les paysans grecs de l'Amphilochie, auxquels il rendit leurs mulets sans rançon. Il commanda ensuite de transporter les objets capturés à Kounghi, et les robustes filles de la Selléide, les ayant chargés sur leurs épaules, ouvrirent la marche en chantant. Après elles s'avançaient les quarante palicares, suivis de deux beys, de deux mollas, docteurs de la loi du prophète, et d'un candi, les mains attachées derrière le dos, montés sur des ânes au poil noir luisant et poli. Ces captifs, orgueil de leurs castes, étaient escortés par les enfants des pharès [2] qui les chassaient devant

[1] Iliad., lib. I, v. 3, 4.

[2] Φαρὰ. Ce terme altéré correspond, dans l'acception vulgaire, à celui de Φρατρία ou tribu.

eux en maudissant Mahomet, sa doctrine, son culte et la majesté du croissant. Arrivés au plateau supérieur des montagnes, on s'assit à un banquet préparé pour les vainqueurs. La première santé fut portée par le polémarque Nothi, qui se rafraîchit d'une libation offerte à sainte Vénérande, dont les autels ont succédé à ceux des divinités de l'Érèbe. On permit ensuite au proto-palicare de faire le récit du combat de Coumchadèz, et de nommer ceux qui s'y étaient particulièrement distingués. Il répondit que dans une affaire où les Turcs ne s'étaient présentés que pour fuir, personne n'ayant eu occasion de se signaler, il n'avait à montrer aux Souliotes que le convoi enlevé aux Osmanlis. On applaudissait à sa modestie, lorsqu'un courrier, expédié par Marc Botzaris, annonça la nouvelle de la prise du caravansérai des Cinq-Puits. Après avoir entendu la lecture de sa dépêche, les gérontes votèrent une doxologie au Pantocrator (Tout-Puissant), et une panégyrie en l'honneur de la *Reine couronnée, mère de Dieu*. On procéda ensuite à l'encan des esclaves. Les deux docteurs de la loi furent adjugés à un bohémien pour la valeur d'un âne; le prix des deux beys fut porté à une oque de tabac, et le cadi, n'ayant pas trouvé d'enchérisseur, fut rendu à la liberté. Après cette scène dérisoire, faite pour inspirer le mépris des mahométans aux enfants de Souli, on ordonna de transporter hors des terres de la république les esclaves, que les Turcs de Paramythia s'empressèrent de racheter et de consoler de leur humiliation.

Le temps des alarmes réservées aux enfants d'Agar était arrivé, et le sérasquier Ismaël, livré aux plus cruelles anxiétés, tenait vainement conseil sur conseil, afin de concilier les esprits. Les hommes accoutumés à la domination ne reviennent jamais à des idées d'équité sociale. Loin de se reprocher de s'être aliéné les Souliotes, on ne se réunissait que pour s'accuser mutuellement d'avoir manqué plusieurs occasions de s'en défaire. Le texte et la lettre des instructions du sultan, qui commandait l'extermination des chrétiens, était positif, pourquoi avoir tardé si longtemps? L'esprit d'Ali Tébélen, qui agitait les plus furieux, les faisait opiner à attaquer sur-le-champ les peuplades armées de la Hellade; il ne fallait pas laisser d'ennemis sur ses derrières, et c'était un crime, à les entendre, d'avoir seulement l'idée de traiter avec des rebelles. On ne devait écouter les raïas qu'*à genoux, la corde au cou*, et le cri commun des chefs était : *Tout ou rien*. La Grèce allait bientôt leur répondre du haut de ses montagnes : *Mort aux tyrans!*

Cependant, en considérant qu'on ne pouvait continuer le siége des châteaux de Janina et entreprendre des expéditions éloignées, on ajourna à regret le grand projet d'extermination au printemps. C'était l'époque métaphoriquement indiquée par le sultan, ou plutôt par sa khazenédar-ousta [1], *Dilbesté*, femme sanguinaire, qui s'était emparée de l'esprit de son maître, depuis que Khalet-effendi avait pris le maniement des affaires publiques. On décida de renforcer la garnison de Mezzovo, d'occuper militairement Calaritès, afin de garder les défilés de la Thessalie, de retrancher le mieux qu'on pourrait le camp de Janina, ainsi que la position de Dgélova, où Ismaël pacha avait établi son quartier général.

Ces dispositions purement défensives n'annoncèrent pas l'intention de tenir la campagne, plusieurs soldats profitèrent de la circonstance pour retourner dans leurs villages, sans en demander la permission. La cavalerie, dont les chevaux périssaient en détail, ayant menacé de s'insurger, si on ne fournissait pas des fourrages, on fut obligé de lui laisser repasser le Pinde afin d'aller hiverner aux environs de Pharsale. Chaque jour les tentes devenaient désertes, et sans l'arrivée d'un renfort de quinze cents hommes recrutés dans les vallées du mont Pangée, qui accompagnaient un convoi considérable de provisions de bouche et de munitions de guerre, c'en était fait de l'armée impériale.

Les canonniers, qui n'étaient plus occupés qu'à piller aux environs de Janina, reprirent une ardeur nouvelle en recevant des munitions de guerre qui leur donnaient les moyens de faire plus de fracas que de causer de dommages au rebelle. Les pachas cessèrent de se quereller, et, devenus soupçonneux, leurs délibérations ne roulèrent plus que sur des mesures de police.

En traitant ces questions, ils n'eurent pas de peine à se convaincre qu'ils n'étaient entourés que d'ennemis, et la terreur vint s'asseoir au milieu de leur divan. On ne pouvait se fier aux Albanais mahométans, disaient-ils; leur attachement au proscrit exigeait qu'on s'assurât de leur foi au moyen d'otages qu'ils remettraient dans un terme de rigueur. C'était l'opinion du Romili vali-cy, osmanli regardé comme l'ennemi déclaré des Schypetars. Ceux-ci, ne sachant pas où

[1] *Dhazenédar-ousta*, trésorière de la garde-robe et du harem. Elle accompagne les femmes du sérail à la maison de plaisance où elles passent l'été. Le nom de *Dilbesté*, signifie celle *qui lie le cœur*.

l'on en voulait venir, s'inquiétèrent peu de cette détermination des *tchorbagis* ou *mangeurs de soupe*, dénomination de mépris sous laquelle ils comprennent les Turcs étrangers à leur langue! Une autre décision du conseil fut de surveiller les notables, le clergé, et jusqu'aux Grecs qui portaient des vêtements d'une étoffe plûs recherchée que celle des paysans.

Ces mesures, plus propres à détruire la confiance qu'à ramener l'ordre, étant arrêtées, le prédicateur du camp prononça un discours que la gravité de l'histoire ne permet pas de rapporter, mais qui fut suivi des résolutions suivantes, qu'il est nécessaire de consigner, pour faire connaître le génie d'un peuple étranger à nos mœurs.

Ayant démontré la nécessité de recourir à un *doua*, ou prière générale, afin d'invoquer l'assistance divine, on fit choix de trente-six officiers, tous portant le nom de Mahomet, qui furent chargés de réciter quatre-vingt-douze fois par jour, pendant le quart d'un mois lunaire, le premier chapitre du Coran [1], l'orateur s'engageant, pour sa part, à psalmodier deux fois le livre entier dans le même espace de temps. L'iman ou aumônier général, convint de répéter soixante et douze fois, chaque jour, l'excommunication contre Cara Alí. L'inspecteur des poids et mesures jura, au nom du prophète, qu'il ferait clouer par les oreilles à un poteau tout juif surpris en contravention aux ordonnances. Les derviches hurleurs réunis à Bonila, depuis que le canon de l'*excommunié* avait renversé leur teké ou monastère, convinrent de recevoir à tour de rôle soixante et douze coups de discipline de la main de leur Baba ou supérieur, en s'offrant ainsi en sacrifice pour le salut d'Islam.

Les exercices du Doua ayant commencé, on n'entendit que prières, on ne vit, dans le camp, que macérations, qui amusaient plus les Schypetars qu'elles ne les édifiaient. Dans l'intervalle des cantiques et des sermons, les artilleurs, enflammés d'un zèle nouveau, et doués d'une adresse inconnue, parvinrent à faire brèche au château de Litharitza; et le temps d'expiation finissant au moment où un pan de mur qui la rendait praticable s'écroula, Ismaël proposa, pour couronner une œuvre sainte, de monter à l'assaut.

A ces paroles, prononcées avec résolution, l'armée cria à la trahison,

[1] Ce chapitre ressemble au psaume *Deus in adjutorium* de nos eucologes, et n'a guère plus de versets.

prétendant que les glacis de la place étaient minés; les chefs demandèrent à délibérer, et le conseil, tombeau de toutes les résolutions généreuses, s'étant réuni, on rejeta l'avis du sérasquier. On décida, pour couvrir une lâcheté, d'entreprendre une expédition contre les Cinq-Puits, afin d'en chasser les Souliotes; et le Romili vali-cy, uni à Baltadgi-pacha, fut détaché à la tête de cinq mille hommes pour attaquer deux cents Grecs retranchés dans ce caravansérai.

L'argent et les insinuations d'Ali Tébélen avaient causé cette détermination. Les chefs qu'il avait gagnés, à l'exception du sérasquier et de Dramali, voulaient faire échouer l'entreprise formée contre le rebelle, afin de perdre les créatures de Khalet-effendi ainsi que ce ministre. Mais autant ils avaient ce projet à cœur, autant ils brûlaient du désir de châtier les Souliotes; la voix du fanatisme s'était élevée contre eux. C'était depuis longtemps le premier exemple donné, de chrétiens qui avaient osé lever le glaive sur la tête des fils d'Ottman; le sang turc avait coulé; il criait vengeance; il y avait nécessité d'étouffer la rébellion dans son berceau. Marchez, criaient les faquirs; Marchons, répétaient les pachas, les Dal-kilidjs [1], les Serden-guetchdis [2], les Yerli-néférats [3] et les Gueunullus [4], marchons contre les infidèles; et on se prépara à partir après avoir chanté le *Polychronison* [5] des césars du Bas-Empire, que les Janissaires mêlent aux acclamations qui suivent leurs prières, pour souhaiter de longues années à l'*Ombre de Dieu sur la terre, leur glorieux sultan*.

Le songe pernicieux adressé, sous les traits du fils de Nélée, au roi des rois Atride Agamemnon, ne fut pas plus fatal aux Grecs que cette inspiration du fanatisme ne le devint aux chefs et à l'armée des Ismaélites. Aucun Schypetar n'avait voulu se mêler à leur entreprise; et les Souliotes, prévenus de ce qui se tramait par un émissaire qu'Ali

[1] *Dal-kilidjs* ou *sabres nus*, compagnies de 200 à 250 hommes, auxquels on accorde une haute paye. (Dobsson, État de l'empire ottoman, tome III, édit. in-folio.)

[2] *Serden-guetchdis, qui a renoncé à sa tête*, compagnies d'enfants perdus qu'on emploie dans les occasions périlleuses. *Ibid.*

[3] *Yerli-néférats*, milices provinciales levées dans un pays menacé, espèce de troupes d'insurrection. *Ibid.*

[4] *Gueunullus*, mot à mot *guenillards* ou *descamisados*, sorte de volontaires que la misère, le désir du pillage ou le fanatisme attirent à l'armée. *Ibid.*

[5] Allah eumurler vîré padischa effendimizé, que Dieu conserve les jours de l'empereur notre maître.

Tébélen leur avait dépêché, se préparèrent à recevoir les Osmanlis. Marc Botzaris, qui avait doublé le nombre de ses soldats des débris de la bande d'Odyssée, unis aux guerriers d'Agrapha, plaça les deux tiers de ses troupes en embuscade dans les rochers, voisins du kan, en leur enjoignant de n'attaquer les Turcs que quand ils les verraient aux prises avec la totalité de leurs forces. En conséquence de ce plan, il se retira dans l'enceinte du poste fortifié, et ses palicares ayant occupé les embuscades qu'il leur avait assignées, on attendit les barbares.

La distance entre le Janina et les Cinq-Puits est de sept heures de marche. Les Osmanlis, au nombre de cinq mille qui étaient partis après le coucher du soleil, dans l'espoir de tromper les Souliotes et de les surprendre, parurent, au premier crépuscule du matin, devant le caravansérai, qu'ils attaquèrent en poussant des cris effroyables. Les uns, armés de haches, essayaient de briser les portes ; les autres s'accrochaient aux murailles pour les escalader, et, plus le feu des chrétiens en renversait, plus le nombre des assaillants semblait s'accroître. Les derviches hurlaient ; la fureur redoublait ; on se pressait; on s'aidait à monter ; quelques-uns étaient déjà parvenus au couronnement de la muraille au milieu d'une fumée épaisse de mousqueterie, quand les Grecs placés en embuscade, apparaissant subitement, étonnent, attaquent et culbutent les Osmanlis.

Une voix se fait entendre : *Dgiaour gueldi*, *l'infidèle arrive;* et, pareils à des chevreuils, tant le courage est fugitif parmi les plus braves, les Turcs se débandent. Ceux qui, attachés aux créneaux, affrontaient la mort, cédant à la terreur, se laissent tomber, pour se sauver. La cavalerie, plus empressée à fuir qu'aucune autre troupe, passe à travers l'infanterie qui encombre le chemin pratiqué en escaliers, depuis le fond du bassin de Varlaam, jusqu'au caravansérai. Les pachas, Baltadgi et Sélim, suivis de leurs deli-bachs, renversent une foule de soldats au fond des précipices. Vainement les lâches font retentir l'air du cri de grâce, *aman!* Les Souliotes, attachés à leur poursuite, les accablent en lançant des rochers qui entraînent des avalanches de cailloux sur les fuyards, que Marc Botzaris, sorti de la forteresse, refoule dans le chemin des échelles, où ils tombent par centaines.

Au milieu de cette confusion, c'en était fait des Turcs qui s'étaient vantés de rapporter les têtes des chrétiens, et d'épouvanter, par le

supplice de ceux qu'ils prendraient vivants, ceux qui seraient tentés de les imiter, si Marc Botzaris avait eu assez de troupes pour les poursuivre et leur couper la retraite au défilé de Thyriaki. Contraint de les laisser fuir à travers champs, il remonte au kan des Cinq-Puits, où, trouvant qu'on a tranché les têtes de ceux qui sont tombés sous la main de ses soldats, il empêche d'en dresser un trophée.

On compte les morts, dont le nombre, beaucoup moins considérable qu'on ne l'avait jugé, après un pareil désordre, se montait, du côté de l'ennemi, à deux cent quatre-vingts hommes, tandis que les Souliotes n'avaient à regretter que dix de leurs braves. On rassemble ensuite les armes qui s'élevaient à quinze cents fusils. Les pelisses, les turbans, sont étalés devant les soldats, et, après avoir rendu grâce à Dieu de la victoire, on procède au partage du butin, qui aurait donné lieu à des altercations fâcheuses, sans la sagesse de Marc Botzaris, qui empêcha les vainqueurs d'en venir aux mains.

Tandis que les Souliotes et les braves d'Agrapha se querellaient pour les dépouilles des Turcs, ceux-ci étaient accueillis au camp de Janina par les sarcasmes des Schypetars. Accablés de honte et de douleur, ils venaient, ainsi que leurs chefs, de rentrer sous les tentes, lorsqu'un Tatare, expédié de Constantinople, apporta au sérasquier Ismaël la nouvelle que Khourchid, vizir de Morée, était promu par sa hautesse au commandement général de l'armée d'Épire.

FIN DU SECOND VOLUME.

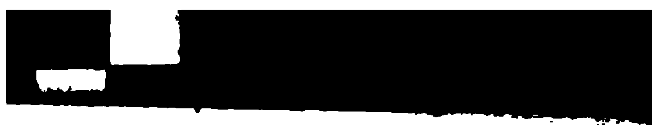


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

LIVRE II. — CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

LIVRE III. — CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

LIVRE IV. — CHAPITRE I.

FIN DE LA TABLE.

HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE



ALI PASHA

HISTOIRE

de la régénération

[illegible]

[illegible]

BRUXELLES

WOUTERS ET Cᵉ, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

8, rue d'Assaut

1843



HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE

COMPRENANT

le précis des événements depuis 1740 jusqu'en 1824

par

F.-C.-H.-L. POUQUEVILLE

2



BRUXELLES

WOUTERS ET Cᵉ, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

8, rue d'Assaut

1843

HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE.

LIVRE QUATRIÈME.

(Suite.)

CHAPITRE II.

Tremblement de terre.— Prodromes ou signes avant-coureurs de l'insurrection. — Visions et bruits populaires. — Bouleversement moral favorisé par Ali-pacha. — Fausse nouvelle de son abjuration. — Révocation du titre de sérasquier donné à Ismaël-pacha. — Remplacé par Khourchid-pacha. — On demande des otages aux agas des Schypetars. — Leur mécontentement. — Ils conspirent. — S'entendent avec Ali-pacha. — Son activité. — Écrit à Khourchid-pacha. — Son entrevue avec Alexis Noutza. — Le déclare son fils. — Sa lettre aux Souliotes. — Plan qu'il concerte avec eux découvert. — Parti qu'en tire Ismaël-pacha. — Mesures qu'il adopte. — Trahison et désertion des chefs Schypetars. — Combat du 26 janvier. — Dangers auxquels échappe Ali-pacha. — Sa défaite. — Victoire des impériaux célébrée dans le camp. — Pompe funèbre. — Particularités.

Un des tremblements de terre les plus épouvantables que le Péloponèse eût éprouvés depuis longtemps, s'était fait sentir dans cette belle et malheureuse province, à la fin du mois de décembre 1820. La ville de Patras, les hameaux de sa banlieue, ainsi que l'île de Zante, avaient considérablement souffert de la violence de ses secousses. Des sources d'eau bouillante avaient jailli du sein de la terre dans quelques endroits de l'Élide, tandis que plusieurs fontaines et un grand nombre de puits avaient complétement tari. Des montagnes s'étaient abîmées en Arcadie, et des lacs remplis d'une eau fétide les avaient remplacées.

Les exhalaisons méphitiques, corrompant l'atmosphère commençaient à produire une foule de maladies qui enlevaient les hommes et les animaux. On craignait la peste, lorsque, dans les premiers jours du mois de janvier [1], la mer du golfe des Alcyons, désertant tout à coup son rivage, s'éloigne ; et, revenant précédée d'une trombe bruyante poussée par la tempête, renverse les maisons, déracine les arbres, et menace de transformer l'Achaïe en un vaste tombeau. Les habitants, ne sachant où fuir, lèvent des mains suppliantes au ciel. Déjà la vague couvre le temple antique de Cérès que les modernes ont consacré à saint André ; elle mugit, elle se gonfle, lorsqu'au fort de l'ouragan quelques coups de tonnerre ébranlent les airs. Le ciel est apaisé ! Les nuages vomissent des torrents de pluie, les flots tombent, et celui qui assigna à l'Océan le sable des plages pour limite, lui a ordonné de rentrer dans ses bornes marquées. L'arc céleste se dessine sur le front du mont Panachaïcos. On respire, et bientôt après les tristes maladies s'éloignent avec les vapeurs émanées des antres de la terre, d'où sortit autrefois le serpent Python, emblème des maux attachés aux grandes convulsions du globe.

Ainsi que dans les sociétés primitives, où les hommes voyaient Dieu partout, les Moraïtes tirèrent des phénomènes qui venaient d'éclater la certitude de leur prochain affranchissement, après les épreuves d'une guerre semblable au choc des éléments dont ils avaient été témoins. Ainsi Pierre l'ermite [2], dans une semblable circonstance, avait annoncé la coalition des princes chrétiens qui devaient se réunir pour délivrer le saint tombeau. Plus circonspects, les Grecs ne se communiquaient leurs espérances qu'en parlant des prodiges qui se manifestaient de toutes parts. On avait vu pleurer la vierge de Mega Spiléon. Les caloyers du couvent de Saint-Luc avaient entendu, aux heures de matines, une voix qui leur disait de *prendre courage!* Les pères basilidiens de la montagne sainte avaient aperçu, pendant les fêtes de la Nativité, une croix lumineuse au haut du mont Athos, à l'endroit où la croyance vulgaire prétend que le tentateur transporta J.-C. pour lui montrer tous les royaumes du monde. Des pèlerins, venant de Jérusalem, attestaient qu'ils avaient navigué durant plusieurs

[1] Ces deux phénomènes se succédèrent le 22 décembre 1820 et le 9 janvier 1821

[2] A la suite du tremblement de terre de l'année 1095. Voyez Albert. Hist. Hierosolym., lib. I, in gest. Dei per Francos, page 186.

nuits, au milieu de l'Archipel, entre des vaisseaux d'où partaient à chaque changement de quart, les cris de ΧΡΙΣΟΣΤΟΣ ΝΙΚΑΙ, ΧΡΙΣΤΟΣ ΒΑΣΙΛΕΓΕΙ ! LE CHRIST TRIOMPHE, LE CHRIST EST VAINQUEUR ! Un religieux du monastère de Saint-Bélisaire, en Thessalie, était sorti de son tombeau et avait frappé aux portes de chaque cellule, en avertissant ses frères de se préparer *au combat*. Les cénobites des météores [1] avaient vu du haut de leurs montagnes les églises de la Thessalie livrés aux flammes par la main des infidèles. Les Souliotes, revenus de l'étonnement que leur avait causé la dernière victoire remportée sur les Turcs, l'attribuaient à l'archange Saint-Michel. Avec une foi aussi sincère que celle des habitants de Delphes [2] qui virent les héros et les dieux indigènes écrasant les Gaulois sous les roches détachées du mont Lycorée, ils affirmaient qu'un cavalier brandissant une lance étincelante, avait poursuivi les Turcs jusqu'au village de Catchika, où il avait disparu au milieu des ruines de l'église de Saint-Taxiarque, d'où l'on avait entendu sortir le cri de guerre de la milice céleste : DIEU SEUL EST GRAND !

Ces prestiges, avant-coureurs ordinaires des grandes commotions politiques, car on n'improvise pas les révolutions destinées à jeter des racines profondes, étaient produits et nourris par les défiances existantes entre les chrétiens et les mahométans. Ces derniers ne voyaient dans les Grecs que des partisans de la Russie; et les autres, ne trouvant aucun appui sur la terre, cherchaient au ciel des consolations capables de leur inspirer des résolutions salutaires. On savait de part et d'autre que les temps étaient accomplis, et cependant chacun craignait un événement impossible à conjurer. Jamais, à aucune époque, la Turquie, quoique libre de toute guerre étrangère, n'avait été en proie à de pareilles anxiétés. Un seul homme avait altéré la paix publique en faisant entendre du fond de son château, le cri *de liberté*. Ses émissaires publiaient *que les Russes étaient sur le point de passer le Pruth, que la Moldavie et la Valachie allaient s'insurger, et que la haute Albanie s'armait pour secourir Ali Tébélen.*

Quelques personnes, plus religieuses que clairvoyantes, ajoutaient que le proscrit, déplorant les crimes de sa vie, *était secrètement résolu à embrasser le christianisme. Sa conversion était l'ouvrage de la*

[1] Couvents situés en Thessalie qui sont spécialement désignés par ce nom.
[2] Pausan. Phocic.

pieuse Vasiliki, qui ne le nommait plus, disait-on, dans ses entretiens familiers, que son *nouvel Alexandre.* Malgré ces insinuations la Hellade restait tranquille; et la Porte, informée de ce qui se passait, pressait Khourchid-pacha de se rendre promptement dans l'Épire, pour y prendre la direction générale des affaires, en qualité de sérasquier du Grand Seigneur.

La nouvelle de la défection des Souliotes avait irrité le sultan, qui ne soupirait qu'après les trésors de Cara Ali, et on expédia encore une fois l'ordre à Khourchid de partir avant le printemps. On lui prescrivait de calmer, à quelque prix que ce fût, le mécontentement des insurgés, sans réfléchir que ni l'autorité ni l'or ne peuvent rétablir la confiance, quand la parole du prince n'a pas été religieusement observée dans les engagements contractés en son nom, et que *celui qui sème l'injustice, moissonnera des tourments.*

Ismaël-pacha, en perdant le titre de généralissime, conservait ceux de pacha de Delvino et de Janina; mais il ne put maîtriser son déplaisir lorsqu'il apprit que le capitan-bey venait d'entamer des négociations avec les Souliotes. Khalet-effendi, qui portait une secrète envie à Khourchid-pacha, s'était flatté de lui ravir l'avantage de la pacification de la basse Albanie. Le vice-amiral, qu'il chargeait de traiter, avait déjà su se concilier la faveur des peuplades de l'Acrocéraune. Il avait ménagé les Maniotes rangés sous ses drapeaux, on lui était redevable de la soumission de Port-Panorme, de Santi-Quaranta, de Buthrotum, de Parga et de Prévésa. C'était lui qui avait amené Véli-pacha, fils d'Ali, à composition, et sa modération connue pouvait lui concilier la confiance des Souliotes. Ismaël-pacha, qui les avait traités avec tant de hauteur, sentait l'importance de lui faire perdre ces avantages; et, ainsi qu'il arrive dans les gouvernements où il y a double action, il résolut de s'appuyer du texte du commandement impérial, pour saper les négociations, qui lui portaient ombrage.

A la faveur de l'intérim qu'il exerçait, Ismaël convoqua les pachas qui restaient au camp; et, comme ceux qu'il avait toujours trouvés dans le parti de l'opposition avaient besoin de faire oublier leur défaite, il ne balança pas à les entretenir de la crainte que lui inspirait l'arrivée de Khourchid-pacha. Afin de prévenir ses reproches, il déclara qu'il était essentiel d'aviser aux moyens de réduire les rebelles; qu'on leur ferait en vain des propositions de paix; qu'il connaissait

trop leur orgueil pour ne pas être assuré d'avance qu'ils les rejetteraient avec dédain ; qu'ils étaient Souliotes, c'est-à-dire perfides, car *le renard change de poil et jamais d'instinct;* mais, ajouta-t-il, il faut laisser les négociateurs se convaincre d'une vérité, qui leur semblerait douteuse en venant de notre part ; notre devoir, c'est de nous occuper de l'armée. Déployant ensuite le diphthère, ou contrôle militaire, il prouva qu'il comptait encore sous la tente quinze mille hommes, non compris les Albanais ou Schypetars, sur lesquels on ne pouvait se fier.

A ces mots, on se regarde. *Oui*, dit-il, *à l'exception des Schypetars, qui doivent nous être justement suspects.* Il rappela ensuite *les vœux des Toxides pour le jeune Mahmoud-bey, fils de Mouctar, si impolitiquement nommé vaivode de Tébélen.* Et comme le Romili vali-cy, Sélim-pacha, qui avait favorisé ce choix, voulut prendre la parole pour se justifier : *Mon frère*, répliqua Ismaël avec douceur, *nous avons tous erré, et le destin, qui règle chaque chose, nous ayant amenés au point où nous en sommes, c'est en nous réunissant de cœur que nous confondrons notre ennemi ; nos têtes appartiennent au glorieux sultan, il prononcera ensuite sur les services de ses esclaves.* Puis, rappelant l'impiété des Schypetars pendant le *doua* expiatoire, leur refus de contribuer à l'expédition des Cinq-Puits, leurs insultes journalières contre les Osmanlis, l'attachement secret qu'ils portaient à un *énagé* [1] tel qu'Ali, il conclut, conformément aux dernières décisions du conseil, que les chefs albanais fussent tenus de donner des otages. Tahir Abas, Haho Bessiaris, Hassan-derviche, l'ancien sélictar Ismaël Podez, et plusieurs autres, furent désignés comme tenus de fournir des gages de leur fidélité. Cette proposition ayant été agréée, on en fit part à ceux qu'elle intéressait, qui se trouvèrent consternés d'une mesure offensante pour leur fidélité, et attentatoire à la sûreté de leurs familles.

Sous les gouvernements de haute tyrannie, jamais on ne réclame, mais on conspire, ou l'on se révolte. Tahir et ses compatriotes, loin d'élever aucune réclamation contre l'arrêt qui les frappait, se contentèrent de demander les délais nécessaires pour y obtempérer. A la faveur de cette humble requête, qu'on ne pouvait leur refuser, à

[1] *Énagé*, qui est sous le poids de l'excommunication, terme consacré dès le temps d'Hérodote (voy. Terpsicore), et conservé dans la diplomatie orientale.

cause de la distance où se trouvaient leurs familles, ils avisèrent aux moyens de s'affranchir ainsi qu'elles du joug des Ottomans. Mais en se rappelant que la fuite était dangereuse, ils ne virent que le maître qu'ils avaient trahi pour les tirer d'embarras. Ils délibéraient comment ils pourraient renouer avec lui, lorsque Ali, informé de ce qui s'était passé au conseil, leur aplanit les difficultés de la réconciliation.

Empressé de jeter de nouvelles semences de discorde dans l'armée ottomane, il écrit à Tahir « qu'il fait les premiers pas vers ses enfants » ingrats, qu'il leur tend les bras et qu'il leur ouvre son sein pa- » ternel. Ce qu'il a accordé aux Souliotes, ses vieux ennemis, il ne » le refusera pas à ses chers Toxides ; il a tout oublié, il ne faut plus » s'occuper que du soin de purger l'Albanie de la présence odieuse » des Osmanlis. »

Ces assurances arrachent des larmes au cœur d'airain de Tahir, qui vit sans émotion couler tant de sang, lorsque, ministre des fureurs du tyran, il présidait aux tortures et aux supplices des malheureux, dont sa barbarie se complaisait à varier les souffrances. Il le chargeait de « baiser les yeux de Hago, de Hassan, et de lui envoyer, » s'ils pouvaient l'y déterminer, Alexis Noutza, pour conférer avec » lui sur leurs communs intérêts. » Scrupuleux dans les moindres détails, il les prévenait « de se méfier d'Omer Brionès, qui venait d'être » nommé pacha de Bérat, » chose encore ignorée dans le camp, « mais » que Pachô-bey devait incessamment faire connaître. » Il terminait en leur offrant de l'argent, pour acquitter la solde des soldats attachés à leur service, qu'on n'avait pas payés depuis l'ouverture de la campagne. Il les conjurait de se préserver des embûches du « domes- » tique [1], et à user de circonspection, le temps présent étant gros » d'événements prêts à changer le monde, » expression hyberbolique, que le tyran n'appliquait qu'à la Turquie qui était son univers.

Les Albanais, accoutumés à considérer Ali comme un être extraordinaire, n'avaient rien perdu de cette opinion, malgré ses désastres. Pressés par la *main de fer de la fatalité*, Tahir et ses compagnons d'armes se félicitent d'avoir retrouvé *leur vieux Tébélen*. Ils s'embrassent ; ils espèrent gagner, sinon une victoire complète, au moins les délais favorables à certaines chances, qu'ils pourront exploiter, et ils ne doutent pas que leurs vœux ne soient secondés par Alexis Noutza.

[1] C'était sous cette dénomination qu'Ali s'obstinait à désigner Ismaël-pacha.

Il fut le compagnon de leurs désordres, l'ami du tyran, l'oppresseur de la probité, et quoique chrétien, on pouvait le regarder comme également indifférent au culte du Christ et de Mahomet. On ne pouvait pas balancer à s'adresser à lui, et on fut plus qu'agréablement surpris de le trouver au courant de tout ce qu'on croyait lui apprendre.

Alexis Noutza, devenu de général au service d'Ali Tébélen, étapier très-subalterne dans l'armée d'Ismaël, son ancien camarade de débauches, n'était pas resté insensible aux mauvais traitements qu'il avait éprouvés de la part des Turcs. Au lieu d'être appelé *Kir Noutza*, les Osmanlis, non-contents de le qualifier de *dgiaour* (infidèle), de *kiopek* (chien), lui avaient plus d'une fois fait sentir le poids de leurs bras, et l'avaient même menacé de le pendre, sans forme de procès. Ces humiliations, vivement senties par un homme orgueilleux, l'avaient décidé à se constituer l'agent secret du proscrit, au milieu de l'armée mahométane. Il tenait Ali au courant de tout ce qui se passait. C'était par son ministère qu'il avait été informé du mécontentement des chefs albanais, qui s'étaient sacrifiés pour un sultan qu'ils ne connaissaient et qu'ils ne connurent jamais que par les calamités dont il affligeait l'Épire. *Tout a péri autour de nous*, dit Noutza aux conjurés, *nous ne sommes plus entourés que de ruines et de tombeaux*. Il leur fit sentir ensuite qu'il avait cru rendre un service particulier à ses anciens amis, en leur ménageant avec Ali un rapprochement qui ne pouvait arriver plus à propos. Il leur annonça qu'il venait d'expédier Palascas, que les Souliotes voyaient d'un œil de déplaisir au camp d'Ismaël-pacha, avec des lettres du satrape, adressées aux capitaines des armatolis d'Agrapha, pour les engager à se concerter avec Odyssée, qui venait de rentrer dans l'Étolie. Sans avoir tout pénétré, il croyait qu'il était question de la délivrance de la Grèce, mais que ce n'était là qu'un prestige pour chasser les Osmanlis des environs de Janina, en les obligeant à faire face à plusieurs diversions qu'il avait organisées. Enfin, il convint avec Tahir de se rendre auprès d'Ali, en le prévenant qu'il ne reviendrait plus au camp après cette démarche, que ses fonctions rendaient impossible de tenir secrète. Il lui indiqua les moyens de correspondre avec Ali, en l'avertissant de le dénoncer comme transfuge, afin de prévenir, par cette révélation, jusqu'au moindre soupçon de connivence.

Ali, qui ne cessait d'occuper les assiégeants à coups de canon, pour leur faire dépenser le plus possible de munitions de guerre, avait

profité de l'expédition contre les Cinq-Puits, du temps perdu en délibérations par les pachas et de l'ombre des nuits, pour faire réparer la brèche ouverte au château de Litharitza. Utilisant tous ses moments, il avait en même temps expédié à Khourchid-pacha un messager, dès qu'il avait été informé de sa nomination au poste du généralissime de sa hautesse en Albanie.

Sa lettre portait : « que réduit par les iniquités mensongères d'un » de ses domestiques, nommé Pachô-bey, à résister, non à l'autorité » du sultan, devant lequel il inclinait sa tête accablée de chagrins et » d'années, mais aux trames perfides de ses conseillers, il s'estimait » heureux, dans son adversité, de se trouver bientôt en rapport avec » un vizir connu par ses grandes qualités. Puis il ajoutait que ces » rares mérites avaient sans doute été bien loin d'être prisés à leur » valeur par un divan, où les hommes n'étaient estimés qu'en raison » de ce qu'ils dépensaient à soudoyer l'avidité des ministres. Sans » cela, comment serait-il arrivé que *Khourchid*-pacha, vice-roi » d'Égypte après le départ des Français, et vainqueur des mame- » luks, n'eût été récompensé de tels services que par un rappel » sans motif? Deux fois Romili vali-cy, lorsqu'il allait jouir du fruit » de ses travaux, pourquoi le rélégua-t-on au poste obscur de Salo- » nique? Nommé grand vizir, et appelé à pacifier la Servie, au lieu » de lui confier le gouvernement de ce royaume, qu'il avait soumis » au sultan, on s'était empressé de l'expédier à Alep pour y réprimer » je ne sais quelle sédition d'émirs et de janissaires, et à peine arrivé » en Morée, c'était contre un vieillard qu'on armait son bras. »

Entrant ensuite dans les détails de ce qui s'était passé, il racontait à Khourchid le pillage, l'avidité et l'impéritie de Pachô-bey et des pachas employés sous ses ordres ; comment ils avaient aliéné l'esprit public ; de quelle façon ils étaient parvenus à mécontenter les armatolis et surtout les Souliotes, qu'on pourrait ramener à leur devoir, avec moins de peine que n'en avaient eu des chefs imprudents à les entraîner dans une défection qu'ils déploraient. Il donnait à ce sujet une foule de renseignements assez spécieux, et il démontrait qu'en conseillant aux Souliotes de se retirer dans leurs montagnes, il ne les avait mis que dans une fausse position, aussi longtemps qu'il ne leur livrerait pas le château de Kiapha qui constitue la force de cette région montueuse. Se reportant ensuite à ses plaintes et à ses griefs contre Pachô-bey, il finissait en demandant à Khourchid sa protec-

tion auprès du sultan, en déclarant qu'il était prêt à tous les sacrifices pécuniaires, si on parvenait à lui obtenir un pardon qu'il implorait à merci et miséricorde.

On ignore quelle impression cette lettre fit sur l'esprit de Khourchid, qui n'avait jamais parlé qu'en termes mesurés d'Ali Tébélen; mais ce qu'on resta quelque temps sans comprendre, c'est l'accueil que le proscrit fit à Alexis Noutza. A peine celui-ci eut-il mis le pied dans le château du lac, qu'Ali, quittant son souterrain, courut à sa rencontre, et se précipita entre ses bras. En présence de ses officiers et de sa garnison, il le nomma *son fils, son cher Alexis, son sang légitime* ainsi que Salik-pacha. Il fondait en larmes, et l'impie osa attester le ciel que *Mouctar et Véli*, qu'il avait pu désavouer à cause de leur lâcheté, *étaient les fruits adultérins des amours d'Éminé.* Il ne craignit pas de lever la main contre son tombeau; lui, qu'elle avait cessé de poursuivre depuis qu'il était malheureux. Vainement on voulut le calmer, en le suppliant de respecter la mémoire de son épouse; endurci dans le crime, il persista dans le mensonge qu'il appuyait par des serments redoutables; et il entraîna Noutza, étonné d'un pareil délire, au fond de sa casemate. Puis, ayant fait appeler Vasiliki, il le lui présenta comme *un fils toujours cher à ses entrailles paternelles, que de fausses considérations humaines l'avaient trop longtemps obligé d'éloigner de son sein, parce qu'étant né d'une mère chrétienne il avait été élevé dans la religion d'Issa.*

Le prétendu fils d'Ali était digne d'un pareil père. Mais il fut bientôt démontré que ce qui venait de se passer était une comédie jouée par Ali, dans le but de se réhabiliter du crime d'inceste au premier chef, dont il s'était rendu coupable avec sa belle-fille Zobéide. Ne pouvant plus répondre aux accusations d'Ismaël-pacha par des dénégations vagues, depuis que son fils Véli avait révélé lui-même *la honte de sa couche et le déshonneur de ses propres filles*; forcé de donner une satisfaction apparente à l'opinion publique, il avait imaginé, en désavouant ses fils nés d'Éminé, d'atténuer ses forfaits incestueux, en les faisant rentrer dans la classe des désordres tolérés par les lois du prophète. Il réussit ainsi à en imposer à ses soldats, sans s'inquiéter du suffrage des capitaines qui l'entouraient, car la plupart ne tenaient à sa cause que par la crainte des supplices auxquels ils étaient réservés dans des temps de justice ordinaire.

Renfermé dans le repaire du tigre, Alexis, après l'avoir entretenu

des forces de l'armée impériale, qui ne se montaient qu'à treize mille hommes effectifs [1], lui apprit que les Souliotes avaient reçu depuis deux jours des propositions d'accommodement de la part du capitan-bey ; il n'en savait pas davantage.

En effet, Khourchid, qui avait parfaitement compris ce que voulait Ali, s'était empressé de mander au vice-amiral stationné à Prévésa, qu'il était urgent d'entamer des pourparlers avec les Souliotes, afin de les rendre neutres, si on ne pouvait pas les ramener sous les drapeaux du sultan. Il lui prescrivait de leur représenter l'anéantissement d'Ali comme inévitable, les difficultés présentes et celles plus grandes encore de leur position isolée au milieu des peuplades chamides mahométanes dont ils étaient entourés, quand celui qui les avait égarés viendrait à succomber. Sans prendre d'engagement spécial, il l'autorisait à leur faire des offres pécuniaires, en leur laissant entrevoir la possibilité d'être réintégrés dans les montagnes de la Selléide, comme une récompense éventuelle de leurs services et de leur fidélité. C'était sur ces bases que le négociateur était autorisé à traiter, Khourchid s'imaginant que des hommes trompés par Ali s'estimeraient trop heureux d'obtenir des sûretés momentanées, en se contentant d'espérances sans garantie pour l'avenir. Quant au messager qui lui avait apporté la lettre du proscrit, il le chargea, après l'avoir honorablement traité, d'assurer son maître qu'il trouverait dans Khourchid *un frère toujours prêt à l'entendre et à intercéder en sa faveur auprès du sultan*.

L'émissaire, s'étant retiré avec ces paroles qu'il fit connaître à Ali, se rendit par des voies détournées à Cenchrée. Un bâtiment hydriote l'attendait dans ce port où il s'embarqua, pour se rendre à Smyrne, ville que le satrape avait choisie pour y établir le centre de ses correspondances avec Constantinople, Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, et les régences barbaresques.

[1] Ismaël les portait à quinze, mais ce terme était exagéré, comme on peut le voir par le relevé ci-joint.

Divisions.

Ismaël-pacha.	4,000 hommes.
Sélim-pacha.	3,000
Baltadgi.	1,000
De Bérat.	3,000
Dramali.	2,000
Total.	13,000

Alarmé sur les conséquences du coup détourné qu'on lui portait, Ali, qui s'était flatté d'opérer une diversion politique en s'adressant à Khourchid-pacha, se trouvait pris au dépourvu par celle du capitan-bey. Ne sachant comment demander des éclaircissements aux Souliotes, qu'il avait cruellement compromis en se réservant la forteresse de Kiapha, il roulait divers projets dans sa tête, lorsqu'une lettre qu'il reçut d'eux, dans la nuit du 19 au 20 janvier, le mit au courant de l'état des négociations. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en donnant cette pièce qui prouve que les ruses diplomatiques n'étaient pas étrangères aux montagnards de la Selléide.

Très-vénéré seigneur, salut[1] !

« Dans la convention arrêtée entre nous à la fin de l'automne dernier, tu t'engageas à nous rétablir dans l'intégrité de notre territoire, dont la forteresse de Kiapha fait partie. De notre part, nous avons rempli nos engagements et même au delà, sans que la forteresse nous ait été livrée.

» Maintenant nous t'informons que le sultan nous fait proposer cinquante piastres de solde par mois à chaque soldat, et une pension de huit cents à chaque femme, enfant ou proche parent de ceux qui mourraient en combattant sous ses drapeaux. Il nous offre encore de nous reconnaître autonomes de Souli et de nous accorder Kiapha, aux conditions de servir sa cause.

» Déjà nos palicares ont recouru à toi pour demander Kiapha, et ils le réclament avec de nouvelles instances. Depuis qu'ils ont eu connaissance des propositions de la Porte, nous ne pouvons plus les contenir ; ils crient, ils veulent Kiapha, en menaçant, si on ne le leur donne, de se joindre aux Turcs. Malgré tout, nous sommes

[1] Γράμμα τῶν Σουλιωτῶν πρός τὸν Ἀλῆ πασᾶν.

Πολυχρονεμένε αὐθέντη σὲ χαιρετοῦμεν.

Ἀπὸ τὰ τέλη τοῦ περασμένου φθινοπώρου μᾶς ὑποσχέθης εἰς τὴν ἀναμεταξύ μας συνθήκην νὰ μᾶς ἐπιστρέψῃς μαζὶ μὲ ὅλον τὸν τόπον τῆς πατρίδος μας καὶ τὸ κάστρον τῆς Κιάφας. Ἡμεῖς ἐκάμαμεν ὅλα ὅσα ἐσυμφωνήσαμεν, καὶ περισσότερα ἀπ' ὅσα ὑποσχέθημεν· ὅμως τὸ κάστρον ἀκόμη δὲν μᾶς ἐδόθη.

Τώρα ἡ βασιλεία μᾶς προβάλλει νὰ πληρώσῃ πενῆντα γρόσια τὸν μῆνα τὸν στρατιώτην, ὀκτακόσια τὴν γυναῖκα ἢ τοὺς γονεῖς τοῦ παιδίου ὁποῦ σκοτωθῇ εἰς τὸν πόλεμον, νὰ μᾶς γνωρίσῃ αὐθέντας τοῦ τόπου μας καὶ νὰ μᾶς ἐπιστρέψῃ καὶ τὴν Κιάφαν, ἂν θέλωμεν νὰ πολεμήσωμεν μαζὶ μὲ αὐτήν.

Τὰ παλληκάρια καὶ προτήτερα ἀκόμη ἐζητοῦσαν τοῦτο τὸ κάστρον· ὅμως ἀφ' οὗ ἄκουσαν τὰ ζητήματα τῆς βασιλείας, δὲν ἠμποροῦμεν πλέον νὰ τὰ βαστάξωμεν. Θέλουν, φωνάζουν, τὴν Κιάφαν, ἢ σηκώνουν τὰ ἅρματα μὲ τὴν Πόρταν. Τέλος πάντων τὰ ἡσυχάσαμεν ὀλίγον,

» parvenus à les calmer, en leur promettant de te demander avec » instance le château objet de leurs vœux, comme prix de leur va» leur ; ne le refuse donc pas plus longtemps.

» Nous nous croyons autorisés d'autant plus légitimement à nous » plaindre, que nous n'avons jamais manqué à notre parole, ni à » aucun de nos engagements avec personne. Nous restons plus que » jamais fidèles à la convention que nous t'avons jurée sur notre re» doutable évangile; nous voulons être tes alliés, tes amis, et con» courir avec toi à expulser les Turcs, que nous détestons *à l'égal de* » *nos péchés*. Mais nos *palicares* déclarent que, n'ayant pas de patrie » aussi longtemps qu'on leur refusera Kiapha, ils attendent ta réponse » pour décider de quel côté ils tourneront leurs armes. »

Si une pareille déclaration était de nature à inquiéter Ali, la défection d'Alexis n'était pas moins propre à redoubler les anxiétés d'Ismaël-pacha. Convaincu qu'il n'était entouré que d'ennemis, accablé du poids d'une disgrâce qui ne devait pas s'arrêter au point où elle le frappait, il dévorait plus de chagrins qu'il n'osait en confier à Dramali. Retiré sous sa tente dès la fin du jour, il passait souvent les nuits à prier, à pleurer, lorsque le hasard fit tomber entre ses mains la réponse du proscrit aux Souliotes. Il les prévenait que son intention étant d'attaquer, le 26 janvier au matin, le camp de Pachô-bey, il les invitait à prendre part au combat. Afin d'opérer une diversion, ils devaient descendre de nuit dans le vallon de Janina, occuper une position qu'il leur indiquait, et il leur donnait pour signe de reconnaissance le mot d'ordre *flouri*, ou *sequin*. Cette affaire qui devait porter le dernier coup à l'armée ottomane réussissant, il leur promettait de remplir leurs vœux, auxquels il ne mettait plus pour condition préalable que ce dernier service.

La lettre d'Ali portait la date du 21 janvier ; c'était dans cinq jours que l'Épire allait être délivrée de ses dévastateurs ; le tyran souriait à

ὑποσχόμενοι, ὅτι ἂν σέ ζητήσωμεν ἐπιμόνως τὸ κάστρον, ὡς μισθὸν τῆς παλληκαριᾶς των, δὲν θὰ μᾶς τὸ ἀρνηθῇς.

Ἡμεῖς νομίζομεν, ὅτι ἠμποροῦμεν νὰ καυχώμεθα δικαίως, ὅτι ποτὲ δὲν ἐπατήσαμεν τὸν λόγον μας οὐδὲ τὰς συνθηκας μας, ὅσας ποτὲ ἐκάμανεν μὲ ὁποιουσδηποτε ἀνθρώπους · στεκόμεθα καὶ τώρα πιστοὶ εἰς τὰς συμφωνίας μας, ἐνθυμούμεθα τὸν φοβερὸν εἰς τὸ Εὐαγγέλιον ὅρκον μας, καὶ ἀγαποῦμεν νὰ ἦμεθα πάντοτε σύμμαχοι καὶ φίλοι μὲ σὲ τὸν γείτονά μας, καὶ νὰ ἀποδιώξωμεν τοὺς Τούρκους, τους ὁποίους μισοῦμεν, ὅσον τὰς ἁμαρτίας μας. Ὅμως τὰ παλληκάρια φωνάζουν, ὅτι ἂν δὲν λάβουν τὴν Κιάφαν, δὲν ἔχουν πατρίδα, καὶ ὅτι ἡ ἀπόκρισίς σου θὰ τὰ ἀποφασίσῃ, μὲ ποῖον ἔχουν νὰ βαστάξουν τ' ἅρματα.

cette idée. Déjà il voyait les Osmanlis rejetés dans les défilés du Pinde, poursuivis par les armatolis et les Souliotes, périssant au milieu des neiges et des glaciers du Polyanos et du mont Lingon. Débarrassés du blocus, les Toxides, accourant à Janina, amenaient à leur suite les nombreux partisans qu'il avait dans la Guégaria ; et une vaste insurrection s'amoncelant autour de Janina, il reconquérait tout ce qu'une lâche défection lui avait fait perdre. Alors, ébranlant l'empire, il dictait des lois à son maître, et se trouvait plus que jamais riche et puissant. Il écrivit dans ce sens à son agent Constantin Ducas, établi en Valachie, en lui donnant comme positif un succès qui n'existait que dans son imagination ; et cette déception, répandue parmi les Hétéristes, hâta les événements mémorables dont nous ne tarderons pas à parler.

Que le lecteur veuille bien faire attention aux dates, et il verra que nous n'avançons rien de hasardé, s'il se rappelle que depuis le mois d'août il y avait une correspondance suivie entre Jassi, Bukarest et Mezzovo, d'où les émissaires des Hétéristes se glissaient dans la forteresse occupée par Ali, qui était toujours maître de la navigation du lac.

Ismaël-pacha, devenu prudent à ses dépens, jugea à propos de ne communiquer la lettre du proscrit qu'au seul Dramali, en qui il avait une confiance méritée. Après avoir médité sur son contenu, on convint qu'avec plus de forces disponibles on aurait pu faire parvenir cette dépêche aux Souliotes, et leur dresser une embuscade dans les montagnes où le détachement qu'ils auraient envoyé au secours d'Ali eût été facilement exterminé. Mais en calculant les chances, on trouva plus convenable de réunir toutes les troupes, afin d'envelopper le satrape dans ses propres filets. On décida en conséquence d'embusquer, dans la position qu'il avait assignée aux Souliotes, un corps d'Albanais auxquels on donnerait le mot de ralliement qu'on avait trouvé dans la lettre interceptée. Cependant plusieurs doutes fondés s'étant élevés sur la fidélité des Schypetars, cette considération détermina Ismaël à faire usage du firman par lequel Omer Brionès était nommé pacha de Bérat et d'Avlone.

Les instructions qui accompagnaient ce diplôme impérial, portant qu'on laissait le choix à Ismaël, ou de conférer ce titre à Omer, afin de s'assurer de sa fidélité, ou pour le récompenser de quelque service éclatant, il fut jugé convenable de ne pas différer d'en faire usage. On pensa ensuite à éloigner Tahir, Hago Muhardar, Hassan et le

sélictar Ismaël-Podez, en leur confiant des postes éloignés, tandis qu'on tirerait parti d'une troupe suspecte, qui deviendrait peut-être fidèle, étant une fois compromise.

Les choses étant réglées de la sorte, le sérasquier décida de réunir le surlendemain un grand divan, dans lequ el il remettrait à Omer Brionès le diplôme de pacha de Bérat. Après cette cérémonie il fut convenu qu'on l'initierait au secret de l'entreprise méditée. Cette grâce accordée à un homme brave ne pouvait que rehausser son courage, et le porter à justifier qu'il la méritait, par quelque action importante.

Au moment d'une crise pareille, les anciens, remplis de l'idée de la divinité, auraient vu sans doute Jupiter assis au faîte de l'Olympe, pesant dans ses balances d'or les destinées des satrapes et des soldats, prêts à s'égorger sous les remparts de la moderne Dodone ; mais ces temps, qui mêlaient aux maux cruels de la guerre l'idée consolatrice de combattre en présence des immortels, ont cessé ; et les balances d'or du roi des dieux et des hommes sont remplacées chez les Turcs par la faux meurtrière de la tyrannie. Le despotisme, accoutumé à ne considérer les hommes que comme un troupeau d'esclaves nés pour obéir, venait d'adresser à Ismaël l'ordre de s'emparer de Litharitza dans le délai de quinze jours, d'après la nouvelle parvenue depuis quelques mois à Constantinople qu'il y avait brèche au corpsde cette place.

Cette espèce de commandement spécial, appelé *adalet namé*, était sorti de la bouche du sultan qui avait chargé la khasnadar Ousta, Dilbesté, de dire aux chefs des eunuques noirs de transmettre cette parole suprême émanée de la Porte de félicité, à Khalet-effendi, qui la notifiait à Ismaël-pacha. L'*adalet namé*, pareil à tous les actes de la diplomatie turque, conçus sur le ton de l'injure et de la menace, sans prévoir si la brèche faite au rempart de Litharitza n'était pas réparée, enjoignait, prescrivait, ordonnait qu'on montât à l'assaut, et finissait par ce formulaire d'usage, adressé aux pachas et à l'armée : « Dans le » cas de désobéissance, chacun de vous sera puni suivant son rang » et son état ; j'en jure par l'âme de mes ancêtres. »

Ismaël, accoutumé aux protocoles barbares de la diplomatie du sérail, ayant réuni le divan dans leque il proclama Omer Brionès pacha de Bérat et d'Avlone, y fit donner lecture de l'*adalet namé*, en recommandant à chacun de se tenir prêt à faire son devoir dès que l'occasion s'en présenterait, sans parler d'un assaut impossible à

tenter. Le lendemain, il conféra au nouveau pacha, avec la pelisse d'honneur, l'investiture de sa dignité, et les Schypetars ayant salué *avthentis* (maître), le nouveau Musaché vali-cy, passèrent sous son étendard. Des largesses faites aux Toxides et aux Iapyges, quelques *Tchélenks* [1] ou aigrettes en fer-blanc, distribuées à titre de récompenses militaires à plusieurs d'entre eux, ayant terminé cette journée, Ismaël, qui avait retenu à souper Omer Brionès, lui communiqua la lettre interceptée que Cara Ali écrivait aux Souliotes, en lui faisant part de ce qu'il avait combiné avec Dramali.

Omer, ravi de trouver une occasion de témoigner sa reconnaissance au sultan, proposa non-seulement d'éloigner Tahir Abas et ses complices, mais de les égorger à l'instant si on le jugeait utile au bien du service. Il répondait du succès, et ce dévouement donnant la mesure de ce qu'on pouvait attendre de son audace, Ismaël lui persuada, non sans peine, d'ajourner cette résolution jusqu'après le succès qu'il se flattait d'obtenir avec sa coopération. On s'en tint donc, pour le moment, à écarter les quatre agas suspects, en les envoyant en détachement du côté de Protopapas, afin d'observer quelques mouvements insurrectionnels qui venaient d'éclater dans la vallée du Pogoniani.

Ali Tébélen, qui comptait sur les Souliotes, avait pensé à soulever en masse les paysans grecs de la partie du Zagori qui avoisine le mont Papingos, afin d'entraîner avec eux ceux de la haute Perrhébie. Dans ce but, il avait secrètement fait débarquer Alexis Noutza à l'extrémité du lac de Labchistas, avec la commission de faire insurger de proche en proche les quarante-deux bourgades du Zagori, dont il était le vaivode. Au moyen de cette manœuvre, les impériaux tombaient frappés par une multitude d'ennemis sortis des embuscades du Pinde et des montagnes qui entourent le bassin de Janina, dès qu'il serait parvenu à les forcer de lever le siége du château qu'il défendait depuis cinq mois. Ainsi les mouvements excités dans le canton de Pogoniani étaient les avant-coureurs de la levée en masse que le proscrit avait méditée. Soit hasard, soit instinct, le sérasquier, au lieu de s'alarmer, y vit un moyen d'occuper son armée sans lui communiquer le but de

[1] *Tchélenk*, distinction militaire créée en 1526 après la bataille de Mohacz, gagnée par les Turcs contre les Autrichiens; on la porte au turban, mais seulement à l'armée. En 1798 on persuada à Sélim III de former un ordre du Croissant à l'usage des *infidèles;* mais ni lui ni aucun Turc n'ont jamais voulu le porter. Voyez Dohsson, tome II, page 427.

son opération que la moindre indiscrétion pouvait faire échouer.

Il avait, par l'entreprise d'Omer-pacha, trouvé moyen d'éloigner les agas qui lui étaient suspects, Tahir-Abas et ceux qui avaient été écartés de la sorte, arrivés au village de Protopapas situé à l'entrée de la vallée de Pogoniani, terre antique des Molosses, y avaient à peine établi leur logement, qu'un Grec demanda à les entretenir en secret. Tahir Abas, enveloppé du sayon de poil de chèvre, qu'il ne quittait, ni lorsque l'hiver couvrait la plaine de neige, ni quand la canicule échauffait les montagnes déboisées de la Hellopie, craignant que ce ne fût un espion d'Ismaël, lui fait signe de la main qu'il ait à se retirer. Le Grec insiste, et l'ancien chef de la police d'Ali lui ordonne, d'une voix sombre, de s'expliquer. L'inconnu articule le nom d'*Alexis*. — « Personne ne t'écoute-t-il ? — Non, seigneur. — Approche, » et lui présentant un de ses pistolets ; « approche, te dis-je. — Lis, et calme » tes soupçons. — Assieds-toi ici, » reprit Tahir en lui faisant prendre place à côté de lui, « tu es un fidèle. » Allumant ensuite un morceau de pin résineux qui sert à l'éclairage des Épirotes, il brise le sceau de la lettre qu'il lit avec une froide attention. Il la remet aux agas qui apprennent qu'Alexis Noutza, dont ils n'avaient plus entendu parler depuis son entrée dans le château du lac, venait de reparaître dans les montagnes de Kalpaki ; il invitait les agas à se joindre à quelques Zagorites qu'il avait déjà réunis. A cet effet, il leur conseillait de prétexter la nécessité de poursuivre les révoltés ; d'écrire à Pachô-bey, en lui demandant main-forte contre Alexis Noutza, comme étant le provocateur des désordres qu'il était instant de réprimer.

La lettre de Tahir Abas et des agas, écrite dans le sens que leur avait prescrit Alexis Noutza, étant parvenue au sérasquier Ismaël, il prévint aussitôt les pachas de se tenir prêts à partir dans la nuit du 25 au 26 janvier, sans désigner les corps qui seraient mis en mouvement, ni ceux destinés à rester pour la garde du camp. On se prépara ; et la nouvelle qui tenait chacun en alerte, ayant promptement transpiré au château du lac, remplit de joie l'impatient Ali, ravi d'être parvenu à opérer une diversion qui lui livrait ses ennemis dans des proportions presque numériquement égales aux forces qu'il allait diriger contre eux.

Ismaël, non moins satisfait, se réjouissait d'un succès prêt à le venger, et dès que la nuit fut venue, il chargea Omer Brionès de se

mettre en marche avec une forte division. Ses instructions lui prescrivaient de longer le revers occidental du mont Paktoras jusqu'au village de Besdouno, et après y avoir stationné une partie de la nuit, de rétrograder par le flanc opposé des coteaux, de façon qu'à la clarté des étoiles, les sentinelles postées au haut des tours ennemies, trompées par la blancheur des capes de ses soldats, pussent rapporter à Cara Ali que les Souliotes venaient d'arriver au poste de Saint-Nicolas, lieu qu'il leur avait assigné dans sa lettre interceptée. Cela fait, il pourvoit à l'approvisionnement des batteries, à ce que les chevaux soient tenus en état, et les cavaliers prêts à monter en selle. On devait s'ébranler au point du jour afin de poursuivre le transfuge Alexis (telle était la nouvelle du camp); on entretient le feu des bivacs, les patrouilles circulent, les vedettes poussent les cris prolongés de *prenez garde à vous :* ce sont les seuls bruits qu'on entend à de longs intervalles.

A chaque heure on informe Ali Tébélen des mouvements du camp impérial. Des sentinelles ont vu partir des troupes, d'autres ont été aperçues prenant position du côté de Saint-Nicolas. Tout s'explique; *les Souliotes sont arrivés, et Omer Brionès avec ses Toxides sera de grand matin au delà du village de Protopapas.* Le soin qu'on met à entretenir le feu des bivacs, les cris répétés des gardes avancées, *sont des ruses de guerre connues qui servent à masquer la faiblesse de l'ennemi.* Le jour doit éclairer la défaite de Pachô-bey et des *Osmanlis!* ainsi raisonnait Ali.

De sa garnison qui se montait à cinq mille hommes, il se propose de n'en laisser que douze cents à la garde de la forteresse. Tandis qu'il s'avancera en personne, afin de se réunir aux Souliotes, *bien résolu de ne pas les laisser entrer dans la place:* on attaquera les batteries; une fois prises, on se portera contre le camp retranché, vers lequel on dirigera l'artillerie enlevée aux Turcs, ainsi que celle de ses deux châteaux. La flottille, appareillant au moment de la sortie, débarquera un détachement de cent cinquante hommes à la tête de la chaussée de Castritza, pour couper la retraite aux fuyards. Les choses étant ainsi réglée, le satrape s'étend sur une peau de lion, en demandant qu'on le laisse reposer pendant quelques heures. Le soin de l'avertir dès que le jour paraîtra est confié à la douce Vasiliki. On se retire, la fille de Plichivitzas entre dans le souterrain, et dès que la herse qui en ferme l'entrée est close, Ali s'endort, tandis que la compagne de ses alarmes veille à ses côtés.

Ismaël était moins tranquille que le proscrit. Attentif aux moindres mouvements, une violente inquiétude fit palpiter son cœur, quand les ombres de la nuit furent remplacées par les premières clartés de l'aurore qui blanchissaient les faîtes du Pinde. Il détache aussitôt quelques-uns de ses tchoadars vers les vizirs et les pachas, pour les prévenir de se tenir prêts; et tous lui répondent que l'armée n'attend que ses ordres.

Soudain une vive canonnade, partie des châteaux du lac et de Litharitza, annonce que les assiégés méditent une sortie [1]. Alors Ismaël communique aux généraux le plan médité pour venger leurs affronts, et tous promettent de s'illustrer par des prodiges de valeur. Les soldats, partageant l'ardeur de leurs chefs, jurent de se signaler, et les cris de *Ya gazi*, *ya chédid*, *la victoire ou le martyre*, font retentir les airs, dès que l'iman azem ou grand aumônier élevant la voix a répété la formule d'excommunication lancée contre Cara Ali. Chacun rangé à son poste fait ensuite silence afin d'entendre le commandement, lorsque la fumée épaisse de l'artillerie qui enveloppait les châteaux, se dissipant brusquement, leur laisse apercevoir l'ennemi presque au pied de leurs batteries. Le soleil se levait dans cet instant, et la canonnade jointe au bruit de la mousqueterie salue son apparition, en lançant la mort dans les rangs opposés.

Les Schypetars de Cara Ali, précédés d'un détachement d'aventuriers français, italiens et suisses, débris belliqueux de nos bataillons, à qui tout pays était bon pourvu qu'on y fît la guerre, s'encouragent, et, bravant le feu mal dirigé des Osmanlis, abordent la première redoute défendue par Ibrahim Aga Stambol. Ce favori du mufti, plus instruit en théologie (car le Coran qu'il savait par cœur lui avait mérité le titre de *khafous* dans sa jeunesse) qu'expérimenté dans l'art de la guerre, regretta sans doute le temps où, sacristain de la mosquée de Sainte-Sophie, il voyait du haut de ses minarets lever tranquillement l'astre du jour sur les rives du Bosphore. Il prend la fuite, dès qu'il entend briser les palissades, et il se réfugie dans l'enceinte du camp retranché. Il est traité de lièvre par les Kersales rangés sous le drapeau de pourpre du Romili vali-cy Sélim, qui commande

[1] Toute cette partie de la narration du combat est extraite du rapport d'un des secrétaires d'Ali-pacha, et j'ai cru devoir la donner avec les couleurs orientales qu distinguent cette pièce singulière quoique très-exacte.

à sa troupe de se porter du côté de Saint-Nicolas, où se trouvait Omer Brionès avec ses Toxides.

Les soldats d'Ibrahim Aga Stambol, témoins de la fuite de leur capitaine, n'opposent qu'une faible résistance aux aventuriers suivis des Schypetars, commandés par Panioris et Selphos Metchou, qui sautent dans la batterie. Ils y trouvent six pièces de canon que les impériaux, malgré la frayeur qui les dominait, avaient eu le temps d'enclouer. Ce mécompte au sujet de l'artillerie, qu'ils croyaient tourner contre le camp retranché, les décide à attaquer la seconde tranchée commandée par un nommé Balchousa, colonel du corps des bombardiers. Ils s'élancent aussitôt vers son fossé hérissé d'une double palissade, quand les Asiatiques de Baltadgi-pacha, rangés sous l'étendard vert qui leur fut remis par le chef des émirs de Pergame, accourent à la défense de ce poste. A leur tête s'avançait l'iman suprême de l'armée, précédé du drapeau de Hanisi, montant une mule [1] de l'Irak Arabi, richement enharnachée. Il avait promis la victoire aux *élus du prophète;* et, dans sa ferveur, il s'avançait en répétant l'anathème du cheik Islam contre Ali, ses adhérents, ses châteaux, ainsi que leurs canons qu'il croyait *fasciner* par ses *adjurations.* Les Schypetars mahométans du parti d'Ali détournent les yeux en crachant dans leur sein [2] afin d'éloigner ses maléfices. Déjà plus d'un brave frémissait, tant la superstition a d'empire sur l'esprit des hommes, lorsqu'un des aventuriers ajuste l'iman, le frappe et le jette par terre, aux acclamations de ses frères d'armes, qui se disputent le plaisir de s'emparer de la mule blanche de l'iman, réputé le plus sage entre les sectateurs de la loi de Mahomet.

A la vue du grand aumônier tombant sous les coups des infidèles, les Asiatiques, s'imaginant qu'Éblis [3] en personne combat avec eux, n'opposent qu'une faible résistance et se replient vers le camp retranché, en criant que les enfants de Scheïtan [4] sont à leurs trousses.

[1] Le cheik islam ou mufti, les ulémas et les derviches ne montent ordinairemen que des mules, signe d'une humilité aussi caractéristique que celui de la mule du pape. Le drapeau de Hanisi est d'une étoffe de soie blanche, sur laquelle sont brodés en or des versets du Coran relatifs aux devoirs du soldat. Voyez Dobsson, tome III page 404, édit. in-folio.

[2] Cet usage pour conjurer les sorts remonte à la plus haute antiquité. Voye tome IV, pages 409-410 du Voyage dans la Grèce.

[3] Éblis, le diable.

[4] *Scheïtan*, Satan.

Les aventuriers ne les poursuivent cependant que par des cris, et les Schypetars délivrés du danger de l'excommunication, se joignent à eux pour forcer la redoute défendue par le bim-bachi Balchousa, renégat né dans le mont Hémus de parents chrétiens. Il avait été successivement haïdout [1], pirate, wahabite d'Abdoullah dans les solitudes de l'Arabie, leventis [2] à Alger, galiondgi [3] à Constantinople, lorsque le sultan l'éleva au rang de chef de ses bombardiers, quand sa colère envoya une armée contre Cara Ali Tébélen. Un feu roulant s'engage autour du poste qu'il défend. Les braves hésitent, en reculant comme la vague prête à retomber avec plus de violence contre un vaisseau échoué sur une plage, où il va être brisé par les flots, qui se courbaient naguère devant sa proue orgueilleuse.

Tandis que les aventuriers et les Schypetars, dirigés par Panioris et Selphos-Metchou, frémissants d'impatience, se préparaient à tenter un nouvel assaut, une action bien différente se passait à l'extrémité septentrionale des lignes de circonvallation. Ali Tébélen, sorti de son château du lac, précédé de douze pyrophores portant des *Machallahs* [4] remplis de bois gras allumé, s'était avancé vers la plage de Saint-Nicolas, où il croyait se réunir aux guerriers de la Selléide. Arrivé à l'extrémité du sérail Machalé, rue principale de Janina, qui n'offrait plus que des ruines, il s'y était arrêté pour attendre l'apparition du soleil. Informé que ses troupes avaient emporté la batterie d'Ibrahim Aga Stambol, il leur fait dire de presser la seconde palissade, et que, réuni aux Souliotes, il sera dans une heure en mesure de les appuyer.

Après avoir expédié ce message, il pousse en avant, précédé de deux pièces de campagne avec leurs caissons, et, suivi de quinze cents hommes, jusqu'au grand platane de son *jardin d'en bas*, d'où il apercevait à la distance de trois cents toises le campement qu'il croyait être celui des Souliotes. Il détache alors vers eux le prince des Mirdites, Kyr Lékos, que les Latins avaient laissé auprès de lui en otage lorsqu'ils abandonnèrent ses drapeaux pour se retirer dans les mon-

[1] *Haïdout*, voleur de grand chemin.

[2] *Leventis*, espèce de volontaire de la marine.

[3] *Galiondgi*, soldat de marine.

[4] *Machallahs*, sorte de pyrées ou réchauds en fer qu'on porte au bout de longs bâtons dans les fêtes publiques, ou qu'on emploie à l'éclairage des places et des cours des palais.

tagnes de l'Illyrie. Comblé des bienfaits d'Ali, il n'avait pu refuser de prendre le commandement des Zadrimiotes catholiques. Il part avec vingt-cinq de ces vieux Dardaniens, et, parvenu à portée de la voix, il agite un drapeau blanc en criant d'*avancer à l'ordre*. Namasachi de Fièri, hameau voisin d'Apollonie [1], vient et se fait reconnaître comme ami, en prononçant le mot *flouri*. Lékos expédie au même instant vers Ali une ordonnance chargée de lui dire qu'il peut s'approcher. Le coureur part en précipitant ses pas, pendant que le prince des Mirdites pénètre dans l'enceinte, où il est à peine entré avec ses soldats, qu'ils sont entourés, désarmés et égorgés aussi rapidement que si l'ange de la mort, Azraël [2], eût tranché le fil de leurs jours.

Le soldat expédié par le prince Lékos n'a pas plutôt transmis sa réponse au satrape, que celui-ci commande à sa troupe de marcher, en laissant son artillerie et ses caissons à la garde de ses canonniers, sous le platane, où il établit un poste de réserve. Il s'avance ensuite avec précaution, inquiet de ne pas voir le détachement qu'il avait envoyé revenir à sa rencontre. Il venait même de détacher son séide Athanase Vaïa, pour ordonner à la tête de la colonne de ralentir le pas, quand des cris confus et une fusillade partie du milieu des vignes et des halliers qui couvrent les coteaux, lui apprennent qu'il est tombé dans une embuscade. Omer-pacha, précédé de ses *Thougs* (queues), charge soudain son avant-garde, qui se débande en criant à la trahison. Vainement il commande de tenir ferme; il n'est pas écouté, et, forcé de suivre le torrent, il aperçoit les Kersales et Baltadgi-pacha descendant des coteaux du mont Paktoras, qui l'avaient devancé pour lui barrer le passage. Il tente une autre route en se précipitant vers le chemin de Dgélova, qu'il trouve occupé par les Iapyges du Bim-bachi Aslan d'Argyro-Castron. Il est cerné : c'en est fait; son heure fatale est arrivée; il le sent, et il ne songe qu'à vendre chèrement sa vie. Déjà il a réuni ses plus braves serviteurs, afin de donner tête baissée contre Omer-pacha, lorsque, par une de ces inspirations que le désespoir suggère souvent au plus fort du danger, il fait mettre le feu aux caissons laissés à la garde de ses canonniers. Les Kersales, prêts à s'en emparer, disparaissent au milieu de la détonation, qui lance au loin des pans de mur et une grêle de pierres. Amis, ennemis, restent saisis d'épouvante, tandis qu'à la faveur de

[1] Voyez tome I, page 287, de mon Voyage dans la Grèce.

[2] Azraël. Toutes ces expressions sont tirées du rapport dont j'ai parlé.

la fumée, le satrape, faisant crier aux siens de le suivre, parvient à se retirer sous le feu des batteries de son château de Litharitza, où il rétablit le combat pour donner le temps aux fuyards de se réunir et de porter le secours qu'il avait annoncé à la partie de sa garnison dirigée contre le camp retranché des impériaux.

Malgré son intrépidité, Balchousa avait été forcé de céder à l'impétuosité des soldats d'Ali, et d'abandonner la batterie qu'il défendait. Après avoir démonté son artillerie, il avait gagné en combattant le camp retranché, où le sérasquier Ismaël, ainsi que Dramali, opposèrent à leurs ennemis une résistance si adroitement combinée, qu'ils parvinrent à leur cacher le mouvement qui s'opérait sur leurs derrières. Ali Tébélen, devinant le but d'une manœuvre qui compromettait ceux qu'il avait promis de secourir, et ne pouvant, à cause de leur éloignement, ni les assister, ni les avertir, essaye de ralentir le mouvement d'Omer-pacha, espérant encore que Panioris et Selphos Metchou pourront l'apercevoir ou l'entendre. Il encourage les fuyards, qui l'ont reconnu de loin à son dolman écarlate, à la blancheur éblouissante de son cheval, et aux cris perçants qu'il fait entendre; car au milieu du combat il avait recouvré la vigueur et l'audace de sa jeunesse. Vingt fois il mène ses soldats à la charge, et autant de fois il est contraint de se replier sous le feu de ses châteaux. Il met ses réserves en mouvement, et elles sont forcées de céder le terrain. Le sort en est jeté, le destin de la journée s'est déclaré contre les armes d'Ali, ses soldats qui attaquent le camp retranché se trouvent resserrés entre deux feux. Il ne peut les dégager. Il écume de fureur. Il menace de se précipiter seul au milieu des ennemis. Ses thcoadars, qui l'entourent, le prient de modérer ses transports; et, n'éprouvant que des refus, ils lui déclarent qu'ils vont s'assurer de sa personne s'il persiste à s'exposer comme un simple soldat. Subjugué par ce ton inaccoutumé, ils l'entraînent avec eux dans le château du lac.

Il était midi quand les soldats d'Ali, se voyant environnés, prennent la résolution de se dégager, les uns en se dirigeant vers les montagnes de Souli, et les autres en se frayant un passage pour rentrer au château du lac. Ils se divisent en deux bandes; et, en appelant ainsi l'attention des impériaux sur plusieurs points, ils facilitent la retraite à ceux qui n'ont plus de moyen de salut que dans la fuite. Panioris et Selphos Metchou annoncent cette résolution aux Schypetars, qui suivent leurs pas en attirant à leur poursuite les sérasquiers Ismaël,

Dramali, et une multitude de soldats avides de leur sang. Ils franchissent le mont Paktoras, tandis que les aventuriers, la baïonnette en avant, s'ouvrent un passage à travers les bandes d'Omer-Brionès, et parviennent, en chargeant les blessés sur leurs épaules, à se mettre en sûreté devant le front du château de Litharitza. Les soldats de Panioris, plus vivement pressés, éprouvent des dommages sensibles ! Réduits à sept cents hommes, ils perdent leur chef, auquel les impériaux tranchent la tête ; et, bientôt après, ils voient tomber Selphos Metchou. Cessant alors de résister, ils se débandent en fuyant jusqu'aux montages de Passaron, où, réunis au nombre de six cents, ils s'acheminent vers la Selléide.

Les Osmanlis fatigués rentrent au camp en poussant des cris de victoire. On dresse devant la tente du sérasquier Ismaël une pyramide composée de quatre cent vingt têtes, qu'il paye chacune à raison d'un ducat, en faisant distribuer cette somme aux soldats auxquels il cède, ainsi que les autres pachas, la portion du butin qui leur revient. Des ordres sont ensuite donnés à un certain nombre de bohémiens pour écorcher et empailler ces têtes, qui doivent être envoyées à Constantinople, pour y être exposées au seuil de la Porte de félicité du sultan.

La loi musulmane prescrivant de rendre le plus tôt possible les devoirs de la sépulture aux morts, afin de les délivrer d'une sorte d'état de souffrance dans lequel ils se trouvent pendant que leurs restes ne sont pas inhumés, on procède à la cérémonie funèbre du grand iman. Le corps est livré à quatre derviches, qui l'étendent sur un banc de pierre, après l'avoir dépouillé de ses vêtements. Ils procèdent à l'ablution, en lavant le cadavre entier dans une eau de savon, ils nettoient soigneusement sa blessure, qu'ils bouchent, ainsi que tous les orifices naturels, avec le coton le plus fin de l'Amphilochie. Ils parfument ensuite avec l'aloès précieux de l'Hyémen la barbe mystérieuse du *chédid* (martyr), où siégent autant de myriades de génies invisibles qu'elle contient de bulbes nourricières de ses poils ; et, après l'avoir enveloppé d'un linceul, ils le placent dans la bière. Le convoi s'achemine aussitôt en psalmodiant des versets du Coran ; et quand la terre a recouvert celui qui est séparé pour jamais de la lumière du soleil, le molla s'arrête seul auprès du tombeau. Il prête une oreille attentive aux débats du bon et du mauvais ange, qui se disputent la possession du fidèle ; et lorsque *le mort*, qu'il interroge trois fois, est censé lui répondre qu'il est en paix, il vient annoncer

au sérasquier que l'iman repose dans le sein des célestes houris.

Tant que le jour dura, on procéda aux funérailles des mahométans ; et Ali ayant obtenu que ceux de son parti fussent enterrés, des commissaires reçurent la permission de leur rendre les derniers devoirs, la religion musulmane prescrivant l'oubli de l'injure, même religieuse, aux bords du tombeau : exemple digne d'être pratiqué par plus d'une nation civilisée, qui frappe d'un anathème éternel ceux que des croyances séparent de leur culte.

L'intolérance se ranima cependant, quand les Francs qui étaient au service du proscrit réclamèrent les corps de leurs camarades. On leur répondit que « des infidèles, crevés en combattant contre la légi- » timité du sultan, ne devaient point prétendre à être enterrés. » Sur quoi Ali ayant voulu intervenir en proposant une rançon, les aventuriers s'y opposèrent. Ils firent signifier au sérasquier Ismaël ainsi qu'aux pachas « qu'ils acceptaient leur décision, mais, qu'usant de re- » présailles, ils feraient à l'avenir manger aux chiens les cadavres des » mahométans qu'ils tueraient, et qu'ils tiendraient parole à la pre- » mière occasion. » Cette menace ayant été fidèlement rapportée aux chefs de l'armée impériale, on permit aux *infidèles* d'enlever leurs morts, en se réservant, comme on le pratiquait même à l'égard des mahométans sunnites, la possession des têtes qui appartiennent de plein droit au *très-clément et très-miséricordieux sultan*.

Le jour ayant fini après ces contestations, et la flottille à laquelle on avait fait signal de rétrograder étant rentrée, Ali, qui enjoignit de pourvoir abondamment aux besoins de sa garnison, sans penser à ses fatigues, mande aussitôt ses secrétaires. Il écrit à Alexis Noutza et à Tahir Abas ce qui vient de se passer. Il les prévient de réunir le plus qu'ils pourront de soldats, et de se retirer à Souli, où il leur fera bientôt parvenir des instructions relatives à la conduite qu'ils auront à tenir. Il leur transmet en attendant une lettre adressée aux Souliotes, par laquelle il les presse de rompre les négociations que le capitan-bey avait entamées avec eux, dans la seule intention de les abuser, jusqu'à ce que les impériaux fussent en mesure de les écraser.

D'après l'ordre d'Ali, Tahir, Hago Bessiaris, Hassan, le sélictar Podez et Alexis Noutza, étant arrivés à la tête de huit cents hommes sur le bord de l'Achéron, le 31 janvier, n'eurent que la peine de se faire connaître pour être accueillis en frères. La lettre dont ils étaient porteurs suffit aux guerriers de la Selléide pour les rattacher aux in-

térêts du satrape. Mais ils étaient loin de comprendre alors ces paroles mémorables qu'il leur adressait : « Servez ma cause, jusqu'au mois de
» mars, et le sultan aura tant d'embarras, que nous serons en mesure
» de lui dicter des lois. Braves Souliotes, vous rentrerez alors en pos-
» session de vos montagnes ; et du haut des météores de Kiapha,
» vous assisterez aux funérailles de l'empire ottoman. »

Quelles nouvelles hécatombes préparait le génie funeste d'Ali Tébélen ?

CHAPITRE III.

Fermentation générale des esprits. — Khourchid sort de Tripolitza pour se rendre à Janina. — Incertitudes. — Premières émeutes à Patras; — s'apaisent; — reproduites en Arcadie. — Divisions entre les consuls de Russie et d'Angleterre. — Éclaircissements sur l'insurrection. — Préparatifs des Grecs et des Turcs. — Faute de Khourchid à la nouvelle des premières commotions. — Mouvements des émissaires d'Ali Tébélen. — Insurrections partielles. — Allégresse de la garnison de Janina. — Fausses mesures du commandant turc de Prévésa. — Campagne de l'archevêque Porphyre contre les Souliotes, qui le battent. — Otages arrachés aux Grecs. — Ordre imprudent du kiaya de Morée. — Ses suites. — Conférences entre les Souliotes et les Turcs. — Perfidie de ces derniers. — Battus à Coumchadès. — Lettre du polémarque de Souli à l'aga de Prévésa. — Premier avis de l'insurrection de la Moldavie. — Khourchid arrive à Janina. — Parti qu'il tire des papiers saisis sur un agent d'Alexandre Hypsilantis, assassiné à Naoussa. — Rupture des conférences entre Ali et Khourchid. — Habileté des Souliotes. — Progrès des alarmes à Patras.

O douleur! *jour fatal de l'esclavage! je n'ai plus de consolation que dans mes larmes*[1], disait depuis longtemps la Grèce à l'étranger, dans une de ces messéniennes qui retentissaient naguère encore au fond des vallées du Taygète; et l'étranger, insensible aux plaintes des habitants de la terre de Pélops, racontait à l'Europe civilisée par les arts d'Athènes, que la Hellade ne renaîtrait jamais de ses cendres. « Les Grecs ont tout perdu, les sciences, les lettres, la valeur, les » palmes, les couronnes et les vertus de leurs ancêtres. Le soleil ne » promène plus son char sur les campagnes du Péloponèse que pour » éclairer un peuple perfide et avili. Ses rayons n'échauffent maintenant qu'un ramas de brigands dans les sauvages vallées de l'Épire. » La Thessalie, veuve de ses centaures guerriers, a vu périr jusqu'aux » cavales bondissantes, que l'aquilon fécondait de son souffle pour » engendrer des coursiers rapides. Athènes n'est habitée que par une

[1] Ὤ μοι ἐγὼ πανάποτμος, ἐπεί μ' ἕλε δούλιον ἦμαρ.
. . . .
Ἀλοῦ παρὰ ς' τα δάκρυα
Παρηγοριὰ δὲν 'υρίσκω.

» populace babillarde, pareille aux oisifs du Pnyx et de l'Agora.
» Olympie n'a jamais existé ! On a voulu me vendre pour seize mille
» piastres la plaine de Marathon ; » et, trompée par la voix de l'erreur, l'Europe, plus empressée à condamner un peuple infortuné qu'à compatir à ses maux, disait : « La Grèce tout entière est des-
» cendue dans la tombe. »

Cependant la terre classique où fut déposé le feu sacré que Prométhée déroba pour animer son ouvrage, le conservait encore caché sous les cendres du foyer antique qui répandit une si vive lumière dans le monde. A aucune époque de leur oppression, les Grecs ne s'étaient entièrement familiarisés avec l'esclavage. Séparé de ses tyrans par sa religion, par son langage, par ses mœurs, *le peuple deux fois vaincu* n'avait jamais transigé avec le despotisme, en reniant le dieu de ses pères pour sacrifier aux autels de Moloch. Toujours prêt à ressaisir sa liberté, alors même que l'espérance de la recouvrer semblait perdue, il luttait avec une persévérance plus étonnante que la prospérité qui causa les malheurs de ses aïeux. Renaissant en quelque sorte d'une tige cachée sous les décombres, il fondait en silence, depuis qu'il se vit toujours sacrifié par les Russes, des institutions scientifiques et des comptoirs, appuyés les uns par les autres. Le commerce avait établi des écoles publiques à Chios, à Cydonie, dans les bourgades voisines du mont Pélion, au pied du Taygète, au fond des vallées du Ménale, à Athènes et à Janina. Là, de jeunes Grecs, étudiant l'histoire, triste martyrologe des humains, apprenaient que les peuples libres de leur patrie, semblables à des rois corrompus par la fortune, environnés de flatteurs qui ne les entretenaient, dans leurs panégyriques, que de gloire, de puissance, sans leur montrer l'instabilité des choses humaines, avaient perdu Sparte et Athènes, en négligeant de leur rappeler que *l'injustice traîne toujours le châtiment à sa suite.* Frappés de cette similitude d'injustice qui les accablait, les leçons du passé leur disaient de perdre le despotisme comme on avait autrefois perdu la liberté, en l'aveuglant à la manière de leurs anciens orateurs ; car les Grecs ne pouvaient, à l'exemple des Chinois, songer à conquérir leurs Tartares mahométans par la civilisation. Un mur d'airain, établi par la différence des cultes, les séparait. Ils devaient *servir !* Un mot d'Ali Tébélen, auquel on lisait les vies des hommes illustres de Plutarque, leur avait à cet égard révélé la pensée absolue du despotisme : « En réfléchissant que vous avez eu de pareils ancêtres, mes enfants,

» disait-il à ses grammatistes, vous devez être bien malheureux ?
» Croyez-moi, brûlez ces livres. »

Ainsi condamnés au tribunal des barbares, éclairés par les fautes de leurs pères, les Grecs, retrempés dans le sein de ce dieu qui racheta au prix de son sang non de vils animaux nés pour servir, mais l'homme créé à son image, appelé par sa parole éternelle à la liberté, n'eurent plus qu'une pensée dominante, celle de briser leurs fers. Ce sentiment les ayant réunis, il fut convenu dans un conseil tenu à Souli, le 6 février 1821, de faire servir les suppôts de la tyrannie au triomphe de l'indépendance. On décida, en conséquence, d'après les instructions d'Ali Tébélen, adressées à Tahir Abas, Hago Bessiaris, Hassan derviche, Alexis Noutza, au sélictar et à Jousouf Zaza qui les avait rejoints dans la Para-Selléide, qu'ils se disperseraient pour faire insurger les villages de la Hellade. Le moment était opportun. Les matelots grecs qui composaient les équipages de l'escadre du capitan-bey venaient de se mutiner sous prétexte qu'ils n'étaient pas payés, et peut-être allait-il être forcé de désarmer. Avec de l'argent il était possible de débaucher ces hommes, et d'engager dans la cause commune les Chimariotes, qui s'étaient déclarés en faveur du vice-amiral dès le commencement de la guerre contre Ali. Il fallait enfin mettre tout en œuvre pour susciter à Khourchid-pacha des embarras tels qu'il se trouvât forcé de rester en Morée.

Il était trop tard ! Khourchid, qui avait reçu depuis trois mois un million de piastres pour entrer en campagne, et l'ordre itératif de prendre le commandement de l'armée impériale de la basse Albanie, avait quitté Tripolitza dans les derniers jours de janvier. Son caïmacan, décoré du titre de pacha de Salonique, qui avait passé l'isthme de Corinthe à la tête de cinq à six cents hommes, était allé préparer ses logements dans la Béotie, en portant le pillage au milieu d'une contrée dévastée à deux reprises l'année précédente. Khourchid ne pouvait, avec les meilleures intentions, qu'augmenter le malaise de la Hellade par le passage des gens de guerre, qui devaient vivre aux dépens du pays qu'ils traversaient pour se diriger vers Larisse, où le rendez-vous général de l'armée était indiqué. On assurait qu'il s'était mis en route avec dix mille hommes. Les étapes étaient commandées sur ce pied, quoiqu'il n'eût réellement que quinze cents soldats ; et il était à peine arrivé en Thessalie, que des ferments de sédition se manifestèrent, comme on vient de le dire, dans le Péloponèse.

Depuis quelque temps des murmures circulaient dans la ville de Patras. Chaque province devant supporter [1], suivant l'usage, ses dépenses locales, les frais de son administration, ceux que nécessitent l'entretien des places fortes, le transport des vivres et des munitions, le logement des troupes ; le sultan, qui n'a d'autocrate, dans ce cas, que le nom, puisqu'il ne peut établir de nouveaux impôts sans être en contravention avec la loi religieuse, a recours au *Djibayat* ou *Tékialif-schacca*, *taxes vexatoires*. Le titre odieux donné à ces calamités censées passagères fait que le peuple les supporte, tant qu'il a de quoi payer ; et les Patréens avaient à ce titre donné jusqu'à la natte sur laquelle couchaient leurs enfants, quand ils voulurent savoir où passaient les sommes qu'on leur arrachait sous trente dénominations différentes.

Ils se plaignirent d'abord de leurs administrateurs, et des deux côtés on se dénonça au lieutenant général que Khourchid-pacha avait laissé à Tripolitza. Celui-ci, séduit par les primats, qui appuyaient leurs raisons antipopulaires des arguments irrésistibles usités en Orient, se décida pour le parti de la violence. Au lieu d'examiner l'état de la question, il expédia un moubaschir [2], chargé de faire arrêter trois individus désignés comme instigateurs des réclamations, de les charger de fers et de les envoyer à Tripolitza. Quoique actif, l'envoyé du lieutenant général, prévenu dans sa démarche, trouva à son arrivée à Patras que deux de ses victimes désignées s'étaient sauvées dans les montagnes, et il n'arrêta qu'un des prétendus séditieux, qui fut saisi pendant la nuit du 11 au 12 février, et traîné dans les prisons du vaivode.

Le 12 au matin, les Patréens informés de l'arrestation de leur avocat, manifestèrent leur indignation par des clameurs, et le soulèvement devint aussi général que spontané. Les boutiques furent fermées ; on prit les armes, et on fit serment d'obtenir de gré ou de force l'individu incarcéré pour avoir soutenu la cause des malheureux, en invoquant la justice à l'appui de la vérité. Puis voyant qu'on était sourd à leurs plaintes, les habitants, s'étant rendus à la métropole, contraignirent l'archevêque Germanos d'aller trouver le vaivode, auquel il déclarerait de leur part *qu'ils mettraient le feu à son palais*,

[1] Voyez État de l'empire ottoman, par Dohsson, tome III, page 386, édit. in-folio.
[2] *Moubaschir*, commissaire.

qu'ils se porteraient aux dernières extrémités s'il n'élargissait pas l'homme arrêté à la réquisition du mousbaschir, et qu'ils se rendraient ensuite à Tripolitza, pour s'y justifier et obtenir satisfaction. Un Grec, que le vaivode députa vers cette multitude, fut battu et renvoyé avec des paroles outrageantes. Déjà on préparait des torches pour incendier les maisons, des coups de fusil se faisaient entendre, quand le vaivode épouvanté relâcha le détenu, en faisant complimenter sur leur bravoure ceux qu'il ne pouvait châtier, sans oublier cependant d'informer Khourchid de ce qui venait d'arriver.

Cette marche était celle du despotisme ; mais *les fureurs d'un peuple flatté sont quelque chose de plus dangereux que celles d'un prince gâté par l'adulation*[1]. Le calme était à peine rétabli à Patras, que d'autres symptômes de mécontentement se manifestèrent dans l'Arcadie Cisalphéenne.

Les Schypetars mahométans de Lâla, restés depuis trop longtemps impunis, et devenus par conséquent plus qu'audacieux, venaient de rompre avec le gouverneur de la Morée, dès qu'ils avaient su Khourchid-pacha sorti de la presqu'île. Irrités d'avoir vu passer aux dernières enchères les fermes qu'ils étaient dans l'habitude de louer des vizirs du Péloponèse, entre les mains d'autres traitants, ils se constituèrent en révolte, afin de se faire rendre ce qu'ils appelaient leurs *priviléges accoutumés*. Ils auraient dû s'adresser aux autorités turques pour obtenir le redressement des prétendus griefs dont ils se plaignaient. L'affaire suivait son cours naturel ; mais ils s'en prirent aux chrétiens. Ainsi, au lieu de recourir au caïmacan, les Laliotes se répandirent dans les campagnes de l'Élide, où, ne trouvant que des paysans désarmés, ils massacrèrent les uns, emmenèrent les autres en esclavage, et commirent d'horribles dégâts. Enhardis par ces excès, ils menaçaient d'exterminer les populations chrétiennes de Calavryta et de Gastouni, lorsque celles-ci, s'étant adressées au lieutenant général de Khourchid, obtinrent la permission de s'armer, de lever des troupes à leurs frais, et de repousser la force par la force.

Les Grecs de Patras, qui venaient d'obtenir une concession jusqu'alors inouïe du vaivode de l'Achaïe, les mahométans de Lâla insurgés d'une autre part contre l'autorité du sultan, auxquels on opposait des chrétiens, firent naître dans l'esprit des consuls étrangers

[1] Plat. de Rep., lib. VIII.

résidant à Patras, des conjectures aussi fausses sans doute que la politique du gouvernement ottoman. Les agents britanniques, plus susceptibles de haine que de réflexion, accusaient avec une impudence répréhensible le consul russe Vlassopoulo (qu'ils dévouaient ainsi aux poignards des Turcs), *d'avoir suscité le mouvement des Patréens*. Ils puisaient le principe de leurs raisonnements dans la politique du cabinet de Pétersbourg, accusé d'une suite non interrompue de projets d'envahissement contre la Turquie, sans tenir compte qu'il n'avait jamais appelé les Grecs aux armes que pour les abandonner à la rage des Osmalis, quand sa politique s'était emparée de quelques-unes de leurs provinces.

Les exemples étaient récents; mais quoique sur le terrain de la Morée, encore jonché des ossements de cinquante mille chrétiens sacrifiés dans l'insurrection de 1770, les consuls de S. M. B. ne voyaient que l'*aigle du Nord* prête à fondre sur la Grèce, et à déchirer dans ses serres l'empire du croissant. Les Grecs eux-mêmes, se faisant illusion au sujet de cette puissance que tant d'infortunes n'avaient pu leur faire oublier, contribuaient à propager une illusion funeste à leur cause. Ils faisaient des vœux pour le monarque orthodoxe, qu'ils nommaient leur autocrate; les vaisseaux hydriotes, Spetziotes et psariens, dont les huit dixièmes naviguaient sous pavillon russe, n'armaient depuis quelque temps qu'en course et marchandise, ainsi que cela se pratique lorsqu'on prévoit une guerre prochaine. Enfin des hommes plus exercés à apprécier le cours[1] du raisin de Corinthe qu'à découvrir la cause du malaise des Grecs et des Turcs, ne pouvaient que se tromper. Par une conséquence naturelle, ils devaient induire en erreur leurs gouvernements, restés étrangers comme tant d'autres à la politique intérieure de la Turquie, parce que les ambassadeurs chargés de les instruire ont cela de commun avec les sultans, de ne juger de l'empire ottoman que d'après ce qui se passe à Constantinople, et de ne voir que par les yeux des drogmans, hommes aussi ignorants que les membres du divan de sa hautesse.

La Russie, au contraire, servie par des consuls grecs, aurait été parfaitement informée, si des préventions nationales, qui ne leur montraient les Turcs que sous des couleurs défavorables et odieuses,

[1] Les consuls d'Angleterre, d'Autriche, à l'exception de ceux de France et de Russie, n'étaient à Patras que des courtiers de commerce.

n'avaient égaré leur jugement. Les rapports de ces agents moscovites depuis 1814 (j'en ai lu un très-grand nombre) ne parlaient des Ottomans que comme d'un *peuple plus que dégradé*, en appelant *ennemis du genre humain* les Anglais, à cause qu'ils soutenaient un gouvernement décrépit et caduc. Leur haine s'envenimait encore du souvenir récent de la vente de Parga, injure faite à la chrétienté par un ministère qu'il était injuste de confondre avec un peuple généreux, qui aspire à civiliser les parties les plus reculées du globe. Une pareille contradiction entre les grands desseins de la nation anglaise et les œuvres iniques de son cabinet, aurait dû faire soupçonner que la justice prendrait son tour dans le conseil britannique; mais, il faut le dire à leur décharge, les consuls de Russie devaient parler d'après ce qui se passait sous leurs yeux. Que pouvaient-ils penser, quand le lord haut commissaire Maitland, non content d'avoir sacrifié quatre mille Parguinotes au criminel Ali, ne cessait d'avilir les peuples spirituels des îles de cette heptarchie, aussi douce que les mers, quelquefois follement irritées, qui baignent ses beaux rivages? Ainsi l'indignation faisant place à la raison, ils crurent se venger à leur tour en accusant les Anglais d'être les véritables insurrecteurs de la Morée. Ils avaient ouvertement assisté Ali Tébélen dans sa rébellion; et deux petits bâtiments du commerce britannique, chargés de munitions de guerre, adressés à Pierre Mavromichalis, qu'une corvette turque captura dans le golfe de Laconie, servirent de prétexte pour dire que l'Angleterre voulait s'emparer du Péloponèse.

Ces conjectures, sans porter entièrement à faux, n'étaient néanmoins alors que spécieuses; mais Russes, Anglais, Hétéristes, personne n'était prêt à seconder un mouvement que chacun aurait voulu diriger et exploiter à sa manière. Ces derniers, qui souhaitaient l'insurrection, avaient calculé que, pour réussir, elle ne devait éclater qu'au mois de septembre, temps auquel, le congrès assemblé à Leybach étant terminé, et la révolte de Naples réprimée, aucune inculpation de connivence avec les carbonaris ne devant alors atteindre les Grecs, celui qu'ils appelaient leur autocrate pourrait avouer les efforts d'un peuple infortuné qui n'avait pour but que de briser le joug des ennemis de la croix.

Cette temporisation était sage [1]; mais Ali, assiégé depuis six mois,

[1] Il est probable que, si l'empereur Alexandre eût été à Pétersbourg, au lieu de se trouver à Laybach, les choses auraient pris un aspect différent.

et que de nouvelles forces menaçaient d'accabler, avait intérêt à hâter l'explosion d'un événement sur lequel il fondait l'espoir de sa délivrance. Ainsi le soulèvement des Patréens était l'ouvrage de ses émissaires, qui avaient également poussé, sans qu'ils s'en doutassent, les Laliotes du mont Pholoé à s'armer contre le vizir de Morée, dans l'intention de retenir Khourchid-pacha dans cette province, ou de le forcer à y rentrer, pour veiller à la sûreté de ses trésors et de son harem qu'il avait laissés à Tripolitza. Enfin Ali avait besoin d'opérer des mouvements capables d'attirer l'attention de la Porte au delà des frontières de l'Épire. Son agent Constantin B... avait neutralisé, pendant le cours de la campagne de 1820, les régences barbaresques; et, comme il ne répondait pas qu'elles ne se réunissent bientôt au capitan-bey, il devenait urgent de les mettre aux prises avec la marine des Hydriotes, qui ne pouvait manquer de s'engager dans une insurrection générale des Grecs. Un de ses émissaires, nommé Thémilis, natif de Patmos, qu'il croyait revenu à Smyrne, reçut en conséquence la mission de remuer les esprits des principales îles de l'Archipel, et de s'entendre avec Alexandre Hypsilantis, chef de la grande *Synomotie* ou conjuration des Hétéristes, qu'il était allé trouver en Bessarabie, longtemps avant le siége de Janina.

Les princes du Drogmanat, avec lesquels Ali avait des rapports, étant très-versés dans la politique de l'Europe, penchaient aussi en faveur de l'opinion de ceux qui ne voulaient opérer le mouvement qu'aux approches de l'automne. Ils avaient répondu à Thémilis qu'on ferait assister jusqu'à ce temps Ali Tébélen par les Souliotes et les armatolis. Il était nécessaire, disaient-ils, de temporiser; l'escadre ottomane rentrant à Constantinople au mois d'octobre, et les armées turques se disséminant à cette époque, ce serait alors le moment de proclamer l'insurrection. Les bâtiments en chargement dans la mer Noire seraient de retour aux îles de l'Archipel. Alors les Grecs, ayant devant eux plus de six mois pour se préparer, se trouveraient en mesure de soutenir au printemps de l'année 1822 la lutte entreprise en faveur de l'indépendance.

Vaines résolutions! Tandis que les Phanariotes et les Hétéristes se confondaient en théories, Ali Tébélen soufflait le feu de la révolte; et les peuplades de la Hellade, écrasées sous le poids des vexations, n'aspiraient plus qu'au moment d'une révolution, qu'elles regardaient comme le dernier remède à leurs maux. La force des choses avait

conduit les Turcs et les Grecs sur un terrain qui ne pouvait plus nourrir les opprimés et les oppresseurs [1].

Khourchid-pacha entrait à Larisse, lorsqu'il apprit l'émeute de Patras et les mouvements des Laliotes. Occupé d'intérêts qu'il jugeait plus importants, il renvoya la connaissance de ces affaires à son divan-effendi [2]. Ce ministre, plein de l'esprit de suprématie ordinaire aux ulémas, ayant rédigé *le grand bouïourdi de colère*, adressé au lieutenant général qu'il avait laissé à Tripolitza, Khourchid y apposa son sceau sans daigner le lire. *Il ordonnait de punir les mécontents, et de les faire rentrer dans le devoir sans réplique* (*moutlac*); cela devait suffire pour faire tomber sur la poussière quelques vils Moraïtes. Quant aux Laliotes qui ne demandaient qu'à piller, comme ils ne vexaient que des chrétiens, il daignait ajourner leur châtiment jusqu'à son retour de l'armée, temps où il prendrait connaissance de leurs réclamations. Pour lui, flatté du titre de Romili vali-cy et de sérasquier que le sultan lui conférait en rangeant sous ses ordres Ismaël, Dramali, ainsi que tous les vizirs, pachas, beys, aïans et agas de Romélie, il ne s'occupa plus que du soin d'arganiser l'armée avec laquelle il devait marcher contre Ali Tébélen.

Chaque homme qui reçoit du sultan l'investiture d'un grand pouvoir devrait le regarder comme un signe funeste. Mais tel est l'empire de

[1] « Les plus timides d'entre les Grecs ont déjà pris la fuite, écrivait le consul français de Patras à cette époque; d'autres se préparent à les suivre; et plusieurs consuls font des arsenaux de leurs maisons, comme s'ils étaient à la veille d'un siége. Je crois devoir me conduire dans cette circonstance comme dans des moments où le danger était plus imminent. Les portes du consulat de France restent ouvertes. J'ai des fusils, du canon, mais ni poudre ni balles. Malgré cela, je suis invincible, car j'ai placé ma confiance en *celui qui met un frein à la fureur des flots*, et me crois si certain d'être respecté, que je n'ai pas le moindre mérite à être brave; enfin, si mes espérances étaient trompées, je n'aurais pas éprouvé les terreurs de l'agonie. »

M. Hugues Pouqueville, qui avait annoncé la catastrophe, écrivait, peu de temps après le premier mouvement des Patréens, qu'on venait de mettre une garnison de cinq cents Turcs à Lépante, qu'on approvisionnait la citadelle de Patras nouvellement restaurée; que les Grecs, qui n'attendaient qu'un signal pour éclater, continuaient à y traîner les canons qui devaient bientôt les foudroyer, et que le calme n'était qu'apparent. En effet les Turcs, rassurés par cette fausse soumission, se laissèrent abuser jusqu'au dernier moment.

[2] Espèce de scribe impérial, pareil à ceux que les anciens satrapes des rois de Perse avaient auprès d'eux pour requérir l'exécution des firmans des monarques de Babylone. Voyez Hérodote, Thalie, ch. 128.

la fatalité sous l'influence d'un gouvernement tyrannique, qu'on ne pense pas plus à une mort qui est presque aussi inévitable en montant aux dignités, qu'en habitant au sein d'une ville en proie à la contagion. Khourchid, qui avait beaucoup vécu, et si souvent bien mérité de son gouvernement, au lieu de mettre sa tête à couvert, en se retirant dans quelque couvent de Bektadgis (car le glaive ne frappe jamais la demeure de l'Islamite séparé du monde), s'applaudissait de faire encore une fois du bruit parmi les esclaves prêts à devenir comme lui la pâture des vers. On lui avait écrit de Constantinople que douze mille hommes, réunis à Iénidgé [1] en Macédoine, formeraient le noyau de son armée, et quand ils arrivèrent à Larisse, il n'en trouva que quatre mille. Une prétendue division de huit mille autres soldats, recrutés aux environs de Serrès, n'était au fond que de deux mille *Guémullus*, aussi misérables que mal équipés; enfin l'Achaïe, où il avait ordonné une levée de gens de guerre, ne lui ayant envoyé que deux cent quatre-vingts soldats, il dut adresser un appel aux janissaires Thessaliens. On fit en conséquence une battue à Zeïtoun, à Volo, à Pharsale, à Patradgik et à Larisse qui, ayant donné trois ortas [2], chacun de cinq cents hommes, portèrent l'armée de Khourchid à seize mille soldats, en y comprenant ses propres troupes, et il se disposa à passer le Pinde.

Le moment de porter un coup décisif à Cara Ali, pressait. Les agas, qui du camp d'Ismaël s'étaient rendus dans la Selléide, devenus missionnaires d'insurrection, agissaient dans des directions différentes, afin de faire révolter les Grecs et les Schypetars. Déjà le sélictar Ismaël Podèz qui parcourait le Musaché avait réuni un grand nombre de Toxides mécontents; Tahir Abas appelait les armatolis d'Agrapha

[1] *Iénidgé*, ville. Voyez tome II, ch. 59, de mon Voyage.

[2] *Orta*. Cette différence entre les contrôles et l'effectif de l'armée est telle, dit Mouradjea Dobsson, qu'à Constantinople, où le nombre des janissaires est évalué à cent vingt mille, il n'y a pas toujours sur ce nombre trois mille hommes présents aux casernes. Les ortas qui entrent en campagne reçoivent par tête une demi-ocque de pain (21 onces) et deux ocques (86 onces) de viande de mouton par chaque escouade de cinq hommes. Les drapeaux des ortas portent la marque des différents corps de métiers que cette milice dégradée exerce en temps de paix, afin de pouvoir subsister. Ainsi le XIV[e] orta, qui est celui des *buluks* ou *boulangers*, a pour enseigne des pains ou des pelles à four. Le LXXXII[e] et le XCV[e], qui sont ceux des *djémats* ou *bouchers*, le XXVIII[e], qui est celui des *ohdgis* ou *sagittaires*, le XIX[e], appelé des *buluks* ou *vedettes*, les cohortes des *samsoudjis* ou *gardiens des bouledogues*, des *zagardjis* ou *meneurs de chiens*, ont leurs enseignes particulières.

au secours des Souliotes et d'Ali Tébélen. Hago Bessiaris soulevait la Cassiopie, Jousouf Zaza agitait la Chaonie. Hassan derviche cherchait à débaucher les Chimariotes, restés fidèles à la cause du capitan-bey, et Alexis Noutza enrôlait les Zagorites.

L'armée d'Ismaël, environnée de tant d'ennemis, n'existait plus, depuis son dernier succès, qu'au milieu des alarmes. Chaque jour aux prises avec les *guérillas* de la Selléide et les armatolis de Stournaris, qui s'était enfin prononcé contre le sultan, elle voyait leurs bandes, descendues jusqu'aux Catzana Choria, arrêter et piller ses fourrageurs en vue du camp impérial. Les assiégés, de leur côté, recommençaient à faire des sorties. On présumait que Cara Ali avait de bonnes nouvelles; car les chants d'allégresse de ses soldats se faisaient entendre dès que le soleil était couché. Pour comble d'inquiétudes on savait que Békir Dgiocador, qui avait essayé de franchir le pas de Coumchadèz à la tête de dix-huit cents hommes, avait été repoussé avec perte de son convoi et des plus braves de ses soldats. Khourchid était informé de ces détails, lorsqu'il vint camper à Tricala, où il reçut un renfort de six mille Macédoniens, et une quantité considérable de provisions de bouche.

La position d'Ismaël-pacha, malgré les espérances dont Ali Tébélen se repaissait, était donc prête à s'améliorer, mais les choses ne se présentaient pas sous un aspect aussi favorable dans le midi de l'Épire. Békir Dgiocador, irrité de sa défaite, avait signalé son retour à Prévésa par des mesures de rigueur, ordinaires à ceux qui croient qu'on brise les résistances en proscrivant et en faisant tomber des têtes. Des arrestations, des concussions exorbitantes et quelques supplices avaient suivi son retour. Plusieurs étrangers avaient été bannis; on avait traîné beaucoup de chrétiens en prison; et la bienfaisance de M. Dubouchet Saint-André, consul de France, eut dès ce moment occasion de se manifester en sauvant, entre plusieurs infortunés, Marc Gaïos, neveu de Jérotéos, ancien archevêque de Janina. Une corvette de notre marine déposa cet homme estimable, ainsi que sa famille, à Leucade, d'où la politique anglaise, après avoir délibéré pour savoir si elle ne le livrerait pas aux Turcs qui demandaient sa tête, l'obligea d sortir pour se réfugier à Hydra.

La terreur que Békir croyait inspirer n'ayant eu d'autres résultats que d'augmenter le nombre des ennemis, Hago Bessiaris et les Souliotes profitèrent de l'avantage que son impolitique leur donnait pour

soulever la Cassiopie, jusqu'au village de Candja dont ils s'emparèrent. A cette nouvelle, le vaivode de Prévésa jugea à propos de leur opposer Porphyre, métropolitain d'Arta, qui les avait si vaillamment excommuniés, au refus du pieux Gabriel, dont la sage maxime était que *les ministres du Seigneur sont et doivent rester à jamais étrangers aux intérêts politiques du monde.*

L'archevêque adressa aussitôt des homélies guerrières aux Grecs de l'Amphilochie, afin de les engager à s'armer contre les Souliotes *excommuniés, ennemis de Dieu et rebelles à l'autorité du successeur légitime des califes ou vicaires de Mahomet. Ils devaient tomber sous les coups des fidèles raïas du sultan; et il annonçait la victoire ou le martyre* à des chrétiens qu'il voulait exciter contre des chrétiens armés pour la cause de la religion et de l'indépendance.

Malgré ces exhortations, les Grecs étant demeurés insensibles à son appel, il se trouva forcé de recourir aux *ergates* ou terrassiers, employés aux travaux de l'agriculture. Ces descendants des Téléboëns du Nérite, de Méganisi, de Calama et de Castos, qui viennent chaque année cultiver la campagne d'Arta, s'étant équipés comme ils purent, leur général, Porphyre, s'achemina incontinent avec cinq à six cents soldats de cette espèce, auxquels il fit compter le *salaire* (Ἥμερο Κάματον) d'une semaine, pour attaquer les Souliotes embusqués à Candja. Mais comme on devait s'y attendre, le chef et ses soldats, qui marchaient en chantant des litanies et en maudissant les guerriers de la Selléide, prirent la fuite aux premiers coups de fusil tirés de la rive droite de l'Arachthus. Ils se dispersèrent *comme des corbeaux* (Σὰν Καράκαξαις)[1], et Porphyre ne se crut en sûreté qu'en se réfugiant auprès de Békir Dgiocador, où il trouva plus commode de passer désormais son temps qu'à courir de nouvelles chances de guerre, depuis surtout que les Souliotes lui eurent écrit *qu'ils le feraient pendre s'il se présentait devant eux autrement qu'avec le livre révéré des saints évangiles.*

Les choses étaient sur ce pied dans l'Épire, où l'on avait enlevé une foule d'otages tirés de Vonitza, d'Ambrakia et de l'Acarnanie, que Békir avait emprisonnés dans le château d'Arta, quand l'ordre de Khourchid, envoyé à son caïmacan, fut connu à Patras. Un boïourdi de ce gouverneur, adressé aux vaivodes, molla et cadi, leur enjoignait « de rechercher les auteurs des derniers troubles; de les saisir et de

[1] Extrait du rapport fait par le capitaine Diamante Zervas.

» les envoyer à Tripolitza, quels que fussent leur religion, leur rang, » et la nation à laquelle ils pourraient appartenir. » Malgré ce qui s'était passé, et le ton d'un pareil commandement, il aurait peut-être obtenu un résultat efficace, s'il n'avait pas été suivi d'un second ordre conçu en ces termes : « Nous, caïmacan du très-puissant Morèh vali-» cy Khourchid-pacha (auquel Dieu veuille accorder prospérité et fin » heureuse), de l'avis de notre grand conseil ordonnons à vous, ar-» chevêques, évêques, et notables Grecs des villes et villages du pays » de Morèh, de vous lever au reçu du noble firman que nous vous » adressons, et de vous transporter dans notre résidence de Tripolitza, » afin d'y jouir du bonheur incomparable de la protection que nous » vous accorderons, et de la contemplation de notre magnifique puis-» sance. Enjoignons aux raïas qui vivent à l'ombre des ailes d'or de » notre glorieux monarque, de déposer sur-le-champ les armes ; de » remettre celles qu'ils possèdent à nos vaivodes, sans lever la tête, » qu'on leur permet de conserver cette année au prix d'un double » kharatch, et sans prêter l'oreille aux discours séditieux des ennemis » de notre sainte religion et du glorieux kan, fils de kan, sultan » Mahmoud. Que cela soit exécuté sans réplique. 25-12 février 1821. »

Cet ordre ne fut pas plutôt connu du public, que le clergé et les notables, informés qu'il n'avait point l'assentiment de tous les chefs mahométans de la Morée, car Kyamil, bey de Corinthe [1], s'y était opposé en plein conseil, crurent pouvoir le décliner en employant les ressources ordinaires de la corruption. Les montagnards à qui le caïma-can *permettait de conserver leur tête au moyen d'une double capitation*, ennuyés de payer et de souffrir, répondirent au *noble boïourdi* par des chansons aussi anciennes que le génie de la liberté. Excités par Théodore Colocotroni [2], qui venait de reparaître dans les gorges du mont Olénos avec sept hommes armés, ils chantaient, à quelques variantes près, comme le soldat d'Athénée [3] : « Un fusil, un sabre ou » une fronde, à défaut d'autres armes, voilà mes trésors ! avec le » fusil, le sabre et la fronde, j'aurai des champs, des moissons et du » vin ! J'ai vu des agas prosternés à mes pieds ; ils m'appelaient leur » seigneur et leur maître. Je leur avais arraché le fusil, le cime-

[1] Kyamil-bey. Voyez tome IV, pages 22, 23, etc., du Voyage dans la Grèce.
[2] Colocotroni. Voyez tome III, page 523 du Voyage dans la Grèce.
[3] Athen., lib. x, cap. 7, et Suid. in Pind.

» terre, les pistolets en vermeil, et l'yatagan précieux, ouvrage des » Bosniaques. O Grecs ! levez vos fronts humiliés, prenez le fusil, le » sabre et la fronde, et nos oppresseurs nous nommeront bientôt » leurs seigneurs et leurs maîtres. »

Ils tremblaient déjà, ces superbes oppresseurs, humiliés par trois défaites que les Souliotes leur avaient fait éprouver ; et Békir-aga, informé que Tahir Abas s'était réuni à Odyssée dans les montagnes de l'Étolie, écrivit à Nothi Botzaris pour renouer les négociations. Après en avoir délibéré avec les membres du sénat de Souli, le polémarque répondit au vaivode de Prévésa, qu'avant d'écouter aucune proposition on exigeait trois cents bourses [1], à titre d'arriéré de la solde due aux Souliotes, pour le temps qu'ils avaient servi sous les drapeaux du Grand Seigneur.

Cette demande ayant été octroyée, et l'argent envoyé, on convint de se réunir à Loroux, où Békir Dgiocador et des députés choisis par les chrétiens se rendirent. Après le formulaire des compliments fallacieux usités entre des maîtres irrités et des esclaves victorieux, Békir, de qui devaient procéder les ouvertures de paix, ayant proposé aux Souliotes *amnistie et oubli du passé*, ceux-ci répondirent dédaigneusement *que, n'ayant besoin de pardon ni d'oubli pour des faits qui leur étaient personnellement honorables*, ils demandaient avant tout *que la Porte reconnût leur indépendance*, *comme autonomes de la Selléide*. Alors, le vaivode étant obligé de déclarer qu'il n'avait pas de pouvoirs pour traiter sur ce pied, on se contenta de régler un armistice d'un mois, pendant lequel *ses courriers auraient la liberté de circuler, de Prévésa à Janina, aller et revenir, sans qu'ils fussent inquiétés en aucune manière*. On se sépara ensuite, sans rien préjuger relativement aux droits de souveraineté, dont chacun souhaitait intérieurement de remettre la décision au sort des armes.

Au milieu de ce conflit, où il est essentiel de suivre attentivement des détails que l'histoire dédaigne à tort, parce que, quittant rarement le séjour des capitales, elle se contente, à l'exemple des ministres des princes, d'apprécier le mouvement des masses, sans descendre au milieu des hameaux habités par le peuple ; on comprendra sur quel terrain allait s'engager la lutte entre les opprimés et leurs tyrans. Avec quels moyens de fanatisme, de souvenirs, de ressenti-

[1] Trois cents bourses, environ 120 mille francs.

ments, de vengeance, on était prêt à s'égorger de part et d'autre, au nom de Dieu, de la religion, des autels, du droit de conquête et de l'indépendance! Ainsi Békir Dgiocador n'eut pas plutôt souscrit la convention de Loroux, qu'il se repentit d'avoir compté trois cents bourses à des infidèles réprouvés par la loi, qui ne méritaient que les supplices réservés aux rebelles. Ses regrets furent encore augmentés, lorsqu'en rentrant à Prévésa, il y vit aborder la cavalerie de Khourchid, six compagnies des bombardiers envoyés de Constantinople, quatre mille hommes aux ordres de Jousouf-pacha de Serrès, l'escadre du capitan-bey, forte de onze voiles de guerre, et le trésor de l'armée. Il voulait déchirer le pacte qu'il avait conclu; mais il en fut empêché par le capitan-bey, qui lui fit entendre que l'argent donné se retrouverait, si l'on parvenait à détruire les Souliotes; et qu'au lieu de les effaroucher, il convenait de les tenir dans une fausse sécurité. A cet effet, il fallait non-seulement se taire, mais encore éloigner sur-le-champ de Prévésa la division militaire de Jousouf-pacha, ainsi que les bombardiers, en publiant qu'on les envoyait en cantonnement à l'Arta, jusqu'à la fin de mars, tandis que, sans s'arrêter dans cette ville, ils tomberaient à l'improviste sur les postes des Souliotes établis à Coumchadèz et aux Cinq-Puits, qui seraient ainsi massacrés.

Cet avis ayant été approuvé, sans que personne conçût l'idée que c'étaient un crime de violer la convention de Loroux, tant, sur ce point, la conscience de tout musulman est rassurée par le précepte qui dit qu'*on ne doit point de foi aux chrétiens*, on ne pensa qu'à précipiter l'exécution de ce projet. Jousouf-pacha était charmé de saisir une occasion de se distinguer. Il baisa deux fois avec respect la poitrine du capitan-bey, en le nommant son père. Il lui procurait la gloire d'exterminer des mécréants, et de se présenter le premier, avec une tribut de têtes, de nez et d'oreilles, au seuil de la tente de Khourchid-pacha, qui, suivant toute apparence, serait alors campé devant les châteaux de Cara-Ali.

On était au 28 février; et Békir Dgiocador ayant fait crier par la ville qu'il mettait *angarie* sur tous bâtiments et barques qui étaient au port, les troupes furent embarquées au moment précis où l'*imbat* [1] permet et favorise la navigation du golfe Ambracique. L'escadre lé-

[1] *Imbat*, vent du dehors. Voyez, pour ce qui concerne la description et la navigation du golfe Ambracique, le tome II, ch. 38 de mon Voyage dans la Grèce.

gère du capitan-bey formait l'avant-garde d'une multitude de barques ioniennes, battant pavillon anglais, qui déposèrent, au mouillage de Salagora, les barbares, ravis de l'idée de surprendre et d'exterminer les guerriers de la Selléide.

La troupe de Jousouf-pacha ayant payé à coups de bâton le salaire des marins ioniens qui l'avaient transportée à Salagora, ceux-ci se retirèrent du côté des pêcheries de Mazoma, afin d'y attendre les vents de terre qui devaient les ramener à Prévésa [1].

Amarrés aux digues de ces vastes viviers, quelques patrons, qui entendaient la langue turque, ayant appris, durant la traversée, le projet des mahométans contre les Souliotes, car toute la division militaire de Jousouf-pacha en était imbue, convinrent de prévenir leurs frères de Souli du danger qui les menaçait. Ils chargèrent, en conséquence, un banni de Parga, nommé Andréas, de remonter l'Aréthon avec un caïque, et de se rendre en diligence à Candja, afin de donner avis au poste des Souliotes qui s'y trouvait des desseins des Osmanlis. Une pareille commission, confiée à un Parguinote, ne pouvait être exécutée qu'avec empressement.

Andréas s'élance, au coucher du soleil, avec son monoxylon, monté par deux autres Grecs; traverse les lagunes, remonte le cours du fleuve, et, arrivé à la troisième heure de la nuit à Candja, il informe le protopalicare Souliote qui y commandait des desseins de l'ennemi. Celui-ci, avec une égale rapidité, transmet cette nouvelle à Marc Botzaris, qui était descendu à Coumchadèz ; et à trois heures du matin l'alarme étant répandue dans toutes les embuscades des chrétiens, ils se préparèrent au combat comme à un jour de fête.

La distance entre Salagora et le pas de Coumchadèz est de huit heures de marche, sur une route semblable à nos voies royales. Les Turcs, fatigués la plupart du mal de mer, ayant perdu du temps à se reposer, n'étaient parvenus au pont d'Arta que vers minuit ; et ils n'arrivèrent à l'entrée du défilé que deux heures avant le lever du soleil. Leur colonne s'avançait à bas bruit ; déjà ils avaient environné le caravansérai de Coumchadèz, et ils attendaient le jour pour attaquer les chrétiens, qui ne pouvaient se soustraire à leurs coups, quand un cri terrible, accompagné d'une vive fusillade, les consterna. Ils croyaient tenir les Souliotes cernés dans le caravansérai, tandis que

[1] Voyez le plan du golfe Ambracique dans mon Voyage de la Grèce, tome II.

ceux-ci étaient embusqués sur leurs flancs. Cependant ils se précipitent contre ce poste, d'où un feu meurtrier les éloigne, et ils tentent aussi inutilement d'escalader les montagnes pour en déloger les Grecs. Repoussés, vaincus, épouvantés, ils fuient en désordre, en laissant au pouvoir des chrétiens cent trente morts ou blessés ; et ils se retirent à l'Arta, confus d'avoir échoué dans une entreprise formée sous les auspices du parjure et des ombres de la nuit.

Une pareille infraction à l'armistice conclu à Loroux faisait craindre à Békir Dgiocador la reprise imédiate des hostilités, quand une lettre du polémarque de la Selléide, Nothi Botzaris, vint le rassurer. Opposant la ruse à la trahison, celui-ci mandait au vaivode de Prévésa, que, « convaincu de sa loyauté, il s'était empressé, dès qu'il avait eu » connaissance de ce qui était arrivé à Coumchadèz, d'assurer ses » compatriotes qu'on ne pouvait attribuer la violation d'une con- » vention sollennelle qu'à quelque intrigue des propres ennemis de » Békir ; et qu'il attendait de lui à cet égard des explications dignes » de la franchise de son caractère. »

Cette démarche de la part du chef des vainqueurs ayant fourni un prétexte de disculpations à Békir, il se hâta de désavouer Jousouf-pacha ; et, de part et d'autre, on s'en tint aux termes de l'armistice. Chaque parti avait en cela son arrière-pensée et ses espérances. Les Turcs attendaient l'arrivée de Khourchid pour rejeter les Souliotes dans leurs montagnes. Ceux-ci, comptant sur les promesses d'Ali, soupiraient après les *ides de mars*, en faisant allusion à la fête de l'*Annonciation*, qu'ils nomment *Évangélismos* [1] temps auquel ils se flattaient de voir éclater *un coup inattendu*.

Un pressentiment secret leur disait que l'équinoxe du printemps leur amènerait des chances favorables. Ils avaient entendu parler de mouvements au delà du Danube, de mouvements au sein de l'Archipel, de mouvements en Morée ; il devait arriver quelque chose d'extraordinaire. On leur avait écrit, du camp des armatolis d'Agrapha, qu'un courrier, expédié par Alexandre Hypsilantis aux capitaines grecs de l'Épire, avait été assassiné à Naoussa en Macédoine, sans qu'on sût ce qu'on avait fait de ses dépêches, ni quel était son meurtrier. Malgré ce contre-temps, le jour de la liberté ne pouvait être éloigné. Les mahométans étaient à leur tour persuadés que

[1] Εὐαγγελισμός, *la bonne nouvelle.*

l'heure de la vengeance approchait. Ainsi, des deux côtés, on s'observait, on dissimulait et on se trompait, en attendant le signal des combats à mort qui allaient s'engager, entre les chrétiens et les Turcs.

On s'imagina qu'il allait être donné, quand Khourchid-pacha, après avoir franchi le Pinde à la tête d'une armée de vingt-quatre mille hommes, arriva le 2 mars à midi, au camp impérial de Janina.

Dès que sa tente fut dressée, Ali Tébélen le fit saluer de vingt et un coups de canon, et lui envoya un parlementaire porteur d'une lettre de félicitation sur sa bienvenue. Le sérasquier, qui avait ses raisons pour ménager le proscrit, après lui avoir répondu amicalement, ordonna de lui rendre, coup de canon pour coup de canon, le salut militaire, et fit publier dans le camp la défense de flétrir désormais de l'épithète d'*excommunié* un personnage de la haute valeur et de l'intrépidité du *lion de Tébélen*. Il lui accorda en même temps, dans ses discours, le titre de *vizir, qu'il n'avait jamais*, disait-il, *démérité de conserver*; et il annonça *qu'il n'était descendu dans l'Épire que comme pacificateur*. En conséquence, dès le 3 mars au matin, Khourchid envoya Machmoud, pacha subrogé de Larisse, à la place de Dramali, auprès d'Ali Tébélen.

Nous venons de dire qu'un courrier, expédié par Alexandre Hypsilantis, avait disparu, au mois de novembre précédent, à Naoussa en Macédoine, et que cet événement tenait les Souliotes dans une perplexité fâcheuse, relativement aux espérances qu'on leur avait transmises. Cet émissaire de l'Hétérie, nommé Hypatas, parti de Léchénof, en Bessarabie, où le foyer de la Synomotie fermentait, avait été expédié, à la première nouvelle de la guerre commencée par le sultan contre le satrape de Janina, avec des lettres d'Alexandre Hypsilantis adressées aux capitaines grecs de l'Épire. Sans entrer dans les détails de l'événement qui devait relever la Grèce, *le prince* invitait les polémarques, chefs de la Selléide, et autres, à seconder Ali-pacha dans sa révolte contre la Porte Ottomane, mais à ménager de telle sorte leurs intelligences avec lui, qu'ils pussent, en tout état de cause, se détacher à volonté de son parti; ne devant avoir en vue que de s'approprier ses trésors, pour les faire servir au triomphe de l'affranchissement de la Hellade. Tel était le texte de la lettre d'Hypsilantis, qui avait donné d'autres instructions verbales à son envoyé.

Hypatas, afin de remplir sa mission, s'était d'abord rendu à Constantinople, où il avait pris des lettres de recommandation d'E... papas, pour B... négociant à Salonique, duquel il fut reçu avec cette cordialité qui distinguait les chrétiens de l'église naissante, lorsque l'apôtre, parcourant la Macédoine, semait dans le cœur des fidèles cette doctrine sainte qui devait briser le joug des tyrans du monde. Accueilli, fêté, encouragé au sein de la famille B..., où plusieurs notables de Salonique visitèrent Hypatas, il s'en sépara pour se rendre à Naoussa, où il fut recommandé à Zaphyris, primat de cette ville, regardée comme la métropole libre des chrétiens de la Macédoine cisaxienne. Arrivée auprès de celui qui devait le guider, le confiant Hypatas crut pouvoir s'ouvrir sans réserve au sujet de sa mission. Hélas! il ignorait qu'il parlait à un homme tellement exaspéré contre Ali-pacha, que l'idée seule de voir prolonger l'existence du tyran, pour arriver à la liberté, lui aurait fait préférer l'éternité du despotisme au bonheur de sa patrie.

Zaphyris était du nombre de ceux qui n'avaient jamais invoqué le nom de liberté que pour s'emparer du pouvoir, et en abuser quand ils le possèdent. Ses ancêtres avaient concentré à Naoussa une population chrétienne; ils avaient fortifié cette place qu'Ali-pacha lui avait enlevée : il s'y trouvait réintégré; pouvait-il compromettre une pareille existence? Il aurait mieux aimé, afin de rester ethnarque, ramper aux pieds d'un pacha, avec la certitude même d'être pendu, comme cela était arrivé à quelques personnes de sa famille, plutôt que de vivre l'égal de ses concitoyens. Une occasion plus heureuse de se consolider dans son poste ne pouvait se présenter. Il crut, en s'emparant de la correspondance d'Hypatas, pour la livrer au vizir de Larisse, que celui-ci payerait un pareil service en lui conférant à perpétuité l'investiture du vaivodilik de Naoussa.

Dès que cette résolution fut arrêtée dans les replis ténébreux de son esprit, Zaphyris sourit à l'envoyé d'Hypsilantis, le nomme son hôte, son frère, et l'admet à son foyer. Une même table leur est servie, une même chambre est le lieu où ils se retirent pour parler librement et pour se reposer. L'amitié préside au banquet; le vin délicieux des coteaux de l'Amphaxitide coule à grands flots; et Hypatas n'est pas plutôt endormi, que Zaphyris, aidé de deux assassins, lui plonge un poignard dans le cœur. Sa tête séparée du tronc est renfermée dans un sac, et on transporte le cadavre nu

dans une rue écartée. Un tronc mutilé qu'on trouve dans un lieu isolé, n'est pas une chose assez extraordinaire en Turquie pour fixer les recherches de l'autorité; c'était celui d'un étranger; et son meurtrier étant le chef même de la police, il lui fut facile d'ensevelir son crime dans l'oubli. Après avoir cependant fait payer, suivant l'usage, le prix du sang aux habitants du quartier où l'on avait trouvé un homme égorgé, Zaphyris se mit en route pour Larisse. Déjà il avait donné des preuves de sa soumission aux Turcs; et il obtint sans peine audience de Machmoud, auquel il fit le présent de la tête d'Hypatas, et de la correspondance arrachée à cet infortuné, qu'il avait assassiné en violant les lois de l'hospitalité.

C'était avec ces pièces authentiques, livrées par le traître Zaphyris, que le parlementaire du sérasquier Khourchid se présentait devant Ali Tébélen. L'impression qu'elles produisirent sur son esprit fut telle, qu'il résolut en secret de ne se servir à son tour des Grecs que pour les sacrifier à ses desseins, s'il ne pouvait pas tirer une vengeance éclatante de leur perfidie. Ainsi se rétablit la ligne de démarcation entre le satrape de Janina, qui s'était vanté d'avoir mis les Souliotes dans une fausse position, et les Grecs, que la Providence conduisait à son but. Profitant ensuite de la confiance que lui témoignait le parlementaire, le vizir Ali apprit de lui l'état d'agitation de la Turquie d'Europe, les espérances des chrétiens, et l'appréhension d'une rupture entre la Porte et la Russie; les probabilités, à cet égard, étaient alarmantes.

Les conventions du traité de Bukarest n'étaient pas remplies. Les deux ambassadeurs, MM. Italinski et Strogonof, envoyés à Constantinople depuis 1812, n'y avaient déployé qu'un caractère semi-officiel, sans solliciter l'audience publique du sultan, qui est le signe de paix parfaite d'un ministre résidant auprès d'une puissance amie. Enfin une armée russe étant rassemblée sur le Pruth, il devenait urgent de s'entendre, d'abjurer de vains ressentiments, et de se réunir pour combattre les ennemis de l'autel et du trône. Khourchid-pacha, pénétré de l'importance de ces vérités, « était prêt, » disait son envoyé, « à accueillir toutes les propositions qui tendraient au but » d'une prompte pacification. Il attachait un plus haut prix à ce » résultat, qu'à la gloire certaine de réduire, avec les forces impo- » santes qui l'entouraient, un prince valeureux, qu'il avait toujours » regardé comme un des plus fermes soutiens de l'empire ottoman. »

Les révélations qu'on venait de lui faire ; la connaissance de l'état des choses, qui s'accordait avec ces renseignements ; le discours étudié de Machmoud-pacha, au lieu d'amener le vizir Ali à tirer le parti le plus avantageux de sa position, ne servirent qu'à hâter sa perte. Il avait toujours été le plus dangereux adversaire de sa fortune, parce qu'il jugea constamment les hommes et les choses d'après la perversité de son esprit. Passant donc subitement du découragement où il était réduit, à un excès d'orgueil, il s'imagina, dès qu'il eut congédié le parlementaire de Khourchid, que ses ouvertures de réconciliation étaient la preuve de l'impuissance où l'on se trouvait de le réduire ; et il ne rêva plus que vengeances et succès ; déjà ses émissaires avaient soulevé les campagnes.

Une immense insurrection, qui s'agglomérait autour de l'armée impériale, allait forcer Khourchid de voler au secours de Constantinople, menacée par les Russes ; et le sultan serait bientôt trop heureux de le nommer son Romili vali-cy. Réunissant alors les Schypetars mahométans, les armatolis et les Souliotes, Ali, qui croyait qu'on traiterait avec lui, rétablissait l'ordre dans la Hellade, en faisant exterminer les Souliotes, les armatolis, et ce qui restait de beys échappés à ses proscriptions. Il ne fallait qu'un peu de patience pour obtenir de pareils résultats ; et Ali adressa, le 7 mars, au sérasquier, des contre-propositions de la teneur suivante :

« Si la justice est le premier des devoirs d'un prince, celui de ses » sujets est de lui obéir et de lui rester fidèles. C'est de ce principe » que dérivent les récompenses et les peines ; et quoique mes ser- » vices aient suffisamment justifié dans tous les temps ma conduite, » j'avouerai cependant que j'ai démérité du sultan, puisqu'il a levé » le bras de sa colère sur la tête de son esclave. Après avoir demandé » humblement pardon, je ne craindrai pas d'invoquer sa sévérité » contre ceux qui ont abusé de sa confiance. A ces fins, j'offre, » 1° de payer les frais de la guerre et les tributs arriérés de mon » gouvernement, sans délai et sans aucune remise. 2° Comme il » importe, pour le bon exemple, que la trahison d'un inférieur » envers son supérieur reçoive un châtiment exemplaire, je de- » mande que Pachô-bey, qui a été mon domestique, soit décapité, » lui seul étant rebelle, et l'auteur des calamités publiques qui af- » fligent les fidèles musulmans. 3° Je conserverai, ma vie durant, » sans renouvellement d'investiture annuelle, mon pachalik de

» Janina, le littoral de l'Épire, l'Acarnanie et ses dépendances, aux » titres, charges et redevances dues ou à devoir au sultan. 4° Il y » aura amnistie et oubli du passé pour tous ceux qui m'ont servi » jusqu'à ce jour. Si ces conditions ne sont pas acceptées sans modi- » fications, je suis préparé à faire bonne défense.

» Donné au château de Janina, ce 7 mars 1821. »

Ce mélange de soumission et d'arrogance n'aurait mérité qu'une juste indignation, si Khourchid n'avait pas eu intérêt à dissimuler. Il répondit au vizir Ali, que la nature de ses demandes excédant ses pouvoirs, il allait les communiquer à Constantinople, et que les hostilités seraient suspendues, s'il le souhaitait, jusqu'au retour de son courrier.

Cet article ayant été accepté, le sérasquier tourna ses vues du côté des Souliotes, qui, sachant Ali entré en pourparlers, consentirent à un armistice, et Jousouf-pacha, prêt à les attaquer, reçut l'ordre d'ajourner son entreprise. On se flatta même d'un rapprochement général quand Khourchid eut fait choix de Békir Dgiocador pour traiter avec les chefs de la Selléide, qui convinrent d'envoyer des commissaires à Candja afin d'aviser aux moyens d'un arrangement définitif.

Arrivés de part et d'autre à leur destination, les députés de Souli, et Békir, convinrent que l'espace compris entre Candja où se trouvaient les avant-postes des chrétiens, et Loroux que Jousouf-pacha occupait, serait déclaré neutre; et les conférences des plénipotentiaires s'ouvrirent au milieu des forêts de la Cassiopie, d'où l'on délogea, par précaution, jusqu'aux charbonniers. Après s'être juré une inviolable sûreté sur l'Évangile et le Coran, les ambassadeurs, qui n'avaient pour abri contre les pluies de l'équinoxe du printemps, que le feuillage, vainqueur des hivers, d'un chêne égilops, se trouvant fort mal à l'aise, consentirent à transférer le siége des négociations à Prévésa. Il fut en conséquence décidé que Békir livrerait aux Souliotes cinquante otages turcs à leur choix; et, à cette condition, deux de leurs capitaines, nommés Lambros et Zervas, se rendirent dans cette ville, où ils arrivèrent le 18 mars 1821.

Si ce fut un spectacle flatteur pour les Grecs de voir leurs frères de la Selléide traiter, de puissance à puissance, avec Khourchid, celui-ci cherchait à s'en venger sur les chrétiens du Péloponèse. L'archevêque de Patras, Germanos, et les archontes de l'Achaïe, qui n'avaient

pu faire révoquer l'ordre de se rendre en otage à Tripolitza, se disposaient à partir pour cette capitale, où tous les primats des vingt cantons de la Morée, ainsi que les enfants des principaux capitaines du Magne, avaient ordre de se réunir. La terreur était générale. Les Patréens étaient menacés de voir arriver chez eux une garnison de deux mille janissaires. On parlait de désarmement, de mesures de surveillance, de catégories de gens suspects, d'arrestations prochaines, lorsque deux des principaux négociants grecs de Patras, mandés au sérail du vaivode, prévenus qu'on les y tiendrait en arrestation, se réfugièrent au consulat de France.

Il n'en fallait pas davantage pour exaspérer les mahométans, qui se seraient portés à quelque excès, si l'on n'avait pas réussi à leur persuader que les deux individus qu'ils cherchaient avaient passé à Zante. L'équipage d'une barque ionienne, auquel on eut le temps de donner le mot, attesta et jura, par saint Denys[1], qu'il les avait vus débarquer dans cette île, où la police du gouvernement britannique faisait journellement incarcérer ceux que des vertus personnelles et un grand crédit rendaient les plus chers aux Ioniens. Les Turcs, informés que la plupart des autres cantons avaient déjà fourni leurs otages[2], ne s'occupèrent plus qu'à presser le départ de l'archevêque et des primats, qui se mirent en route, le 18 mars, avant le lever du soleil.

[1] Ce saint Denys n'est pas l'aréopagite, mais un gentilhomme Zacynthien, qui fut évêque d'Égine. Étant revenu à Zante où il mourut en 1624, il fut canonisé par le patriarche œcuménique de Constantinople. Son corps, transporté et enseveli à cette époque dans le couvent du Sauveur, situé sur les îles Strophades, a été depuis transféré dans sa patrie où on lui a bâti une église. — Voyez le Voyage aux îles Ioniennes, par Grasset Saint-Sauveur.

[2] Ces otages étaient l'archevêque de Corinthe, l'évêque de Christianopolis ou Arcadia; Théodore, un des notables de Caritène ou Gorthyne; deux parents de Pierre Mavromichalis, etc.....

CHAPITRE IV.

Considérations politiques.— Portrait d'Alexandre Hypsilantis.— Sa conduite jugée. — Ses agents. — Signalement de quelques Hétéristes. — Proclamation. — Perfidie et lâcheté des boyards. — Entreprise de Théodore Vladimiresco. — Mouvements des Hétéristes. — Révélation de leurs projets. — Leurs intelligences prétendues avec la Russie. — Noms des membres de leur comité directeur. — Leurs ressources pécuniaires et militaires. — Germanos, archevêque de Patras; son origine, son caractère. — Quitte Patras avec les archontes grecs. — Frayeurs des Patréens. — Églises abandonnées. — Théodore Colocotroni, ses desseins. — Germanos rentre à Patras. — Déclaration qu'il fait. — Terreur des Turcs. — Dangers qu'il court.— Les Turcs quittent Calavryta et Vostitza.— Allocution de Germanos aux Grecs. — Il les appelle à la liberté sous l'étendard de la croix; — prend le commandement des troupes. — Intrigues du consul anglais; courrier mystérieux qu'il expédie à Constantinople. — Affaires de l'Épire; réponse d'Ali Tébélen aux Souliotes. — Attente générale de l'insurrection.

Pareils aux dieux de Thèbes, qui étaient sourds et muets dans les temps de calamité, les ministres des puissances chrétiennes à Constantinople, ne rendant aucune réponse aux dépêches des consuls établis à Patras, les laissaient sans direction. Livrés à eux-mêmes, ceux d'Angleterre et de Russie, après s'être mutuellement accusés, transformaient leurs demeures en forteresses, tandis que le consul de France, protecteur des chrétiens, leur accordait un généreux asile, en déjouant la surveillance d'une police sanguinaire. Chacun s'inquiétait, faisait des projets ou formait des conjectures. Les Turcs et les Grecs s'observaient. Mille résolutions se succédaient dans les conciliabules des oppresseurs et des opprimés.

Le sultan ne s'était pas aperçu que la persévérance dans ses formes despotiques avait usé le sceptre d'Ottman. Enivré de sa puissance incontestée dans le harem, il n'entendait pas la voix éternelle qui l'avertissait « que le dominateur, le seigneur des armées, allait lui » retirer les hommes de cœur, les hommes de guerre, les vieillards, » les personnes d'autorité et ceux qui peuvent donner des con-

seils[1], » parce qu'il avait toujours vécu séparé d'un peuple qu'il foulait aux pieds. Son autorité était sur le point de finir dans la Grèce, où la puissance souveraine de la religion criait au peuple, par l'ordre de ses ministres « que les premiers confesseurs du Christ marchaient » au supplice, sans prendre garde s'ils étaient suivis d'autres martyrs ; » qu'on devait hommage à Dieu seul, et un témoignage éclatant à la » croix[2]. »

Ali Tébélen, en s'élevant au pouvoir par l'extermination des beys et des agas héritiers du système féodal, introduit par Roger, roi de Sicile, et par les croisés, maîtres dans cette partie de l'Orient qu'ils démembrèrent, avait préparé de loin l'affranchissement des communes de la Hellade. Cet acheminement vers une régénération sociale avait été senti depuis longtemps par les Épirotes, auxquels j'avais entendu dire qu'Ali, mourant après les avoir délivrés de leurs beys ou barons, était le précurseur de leur liberté future, qu'ils appelaient le *triomphe de la croix*. Jusque-là, il y avait une application rigoureuse des principes tendant à l'accomplissement d'une période politique qui touchait à son dénoûment, quand un de ces hommes assez habiles pour apercevoir un grand mouvement, mais incapables de le diriger, voulut s'en emparer, l'exploiter et jouer le rôle de ce génie étonnant qui recueillit et dévora l'héritage sanglant de la révolution française.

Alexandre Hypsilantis, officier dépourvu de talents positifs, ignorait, avant tout, « que les dieux ne laissent rien concevoir de grand » que ce qu'ils inspirent[3]. » Élevé, suivant l'usage des soi-disant princes du Phanal, par des précepteurs qui lui avaient appris à parler correctement plusieurs langues, il était savant, sans cette instruction mâle qui est le résultat des études classiques ; poëte, sans feu sacré ; aimable, sans urbanité ; soldat, sans être militaire ; quoiqu'il eût perdu le bras droit à l'affaire de Culm, on ne pouvait guère dire, à cause de cela, qu'il était brave. Mais ce qui caractérisait spécialement Alexandre Hypsilantis, c'était la vanité ordinaire aux Phanariotes, leur esprit d'intrigue, dont le terme ambitieux se bornait à devenir

[1] Isaï. 3, 1-3.
Ces citations sont tirées de l'allocution d'un des prélats directeurs de la guerre sacrée.
[2] Extrait des circulaires répandues à cette époque dans la Grèce par quelques évêques.
[3] Hérodote, Polymnie, ch. 10.

hospodar des peuples abrutis de l'antique Dacie, et une faiblesse de caractère telle, qu'il se laissait dominer par des personnes indignes de l'approcher. Cependant, le titre de général au service de Russie, je ne sais quelles décorations dont il était couvert, une réputation qu'il avait su se composer parmi les chrétiens, auxquels il racontait le grand crédit dont il jouissait auprès de l'autocrate orthodoxe, les vues constantes de ce monarque sur la Turquie, l'armée rassemblée sur le Pruth qu'il leur montrait, la direction publique de la société des Hétéristes qui lui était confiée, avaient attiré auprès de lui une foule de Grecs ravis de le seconder.

Enthousiastes de leur patrie et du monarque que Hypsilantis ne cessait d'associer à l'idée de leur affranchissement, les chrétiens étaient persuadés que ses paroles étaient l'expression politique du cabinet de Pétersbourg. Comment, sans cela, un officier supérieur aurait-il osé conspirer ouvertement, au milieu de la Besserabie, sous les yeux des chefs civils et militaires de l'empereur Alexandre, contre une puissance qu'on n'aurait pas eu le dessein formel de traiter bientôt en ennemie? Comment les gouverneurs d'Odessa et des autres places nouvellement arrachées au Grand Seigneur auraient-ils souffert qu'on jouât le ballet des Souliotes sur leurs théâtres [1]? Comment auraient-ils toléré que les Turcs, qui approchaient de leurs comptoirs pour y trafiquer, fussent l'objet de dérisions publiques et d'avanies humiliantes, que le fanatisme des chrétiens irrités regardait comme de justes représailles des maux que leurs frères enduraient en deçà du Danube? N'était-il pas évident que la Russie exerçait déjà des droits de suzeraineté sur la mer Égée, quand les huit dixièmes de la marine marchande grecque naviguaient avec ses couleurs? Rarement dans leurs relâches à Constantinople, les bâtiments d'Hydra, de Spetzia et de Psara, protégés par la légation russe, y séjournaient sans avoir de démêlés avec les autorités turques. Plus souvent encore ils bravaient jusques aux convenances, lorsque, cinglant au plus près de terre, toutes voiles dehors, le pavillon russe déployé, le sultan voyait défiler sous ses fenêtres ses esclaves émancipés par une puissance dont il semblait plutôt le capitaine de port que l'allié jouissant de la plénitude de ses droits de souveraineté. Quelles conséquences les Grecs devaient-ils raisonnablement tirer de ces faits? Pouvaient-ils

[1] Représenté en 1816 à Odessa.

croire qu'il existât à Pétersbourg deux gouvernements procédant en sens inverse? Loin de là, on les flattait que le congrès rassemblé à Troppau, agissant au nom de la sainte alliance établie dans l'intérêt des peuples, et non pas pour délibérer sur des *cas de conscience*, s'occupait d'améliorer le sort des habitants de la patrie de Thémistocle ; que la société des Hétéristes, fondée à Vienne en 1814, de concert... Mais je m'arrête, comme cet écrivain de l'antiquité, averti par un génie qui lui défendit de révéler les mystères d'Éleusis.

Malgré une aussi éclatante protection de la part des Russes en faveur des Grecs, la conduite d'Alexandre Hypsilantis réfléchissait une couleur d'intrigue qui aurait dû faire naître des soupçons contre son importance, si l'on avait pu lui supposer les moyens de soutenir une grande entreprise. Dès le commencement du mois de septembre 1820, il avait envoyé à Bukarest Thémélis, que j'ai nommé précédemment, avec un nommé Xanthos, tous deux originaires de Patmos, qu'il avait chargés de recevoir, en son nom, le serment que les chefs des Arnoutes [1] devaient lui prêter, en sa qualité de *représentant de la nation grecque*, titre vague, sur lequel il ne donnait aucune explication. Ils devaient ensuite s'adresser à Constantin Ducas, agent connu du vizir Ali-pacha de Janina, qui leur procurerait les moyens de s'aboucher avec les capitaines schypetars de la Valachie.

Les émissaires d'Hypsilantis, qui voulaient à tout prix une révolution, sans discuter le titre du prétendu *représentant de la nation grecque*, arrivèrent à Bukarest, capitale de la Valachie, où résidait alors Alexandre Soutzos. Cet hospodar, connu par sa souplesse dans les négociations, n'était plus que l'ombre de lui-même. Riche de vingt millions de piastres, fruit de deux années de gouvernement et de concussions, son but, comme celui de son prédécesseur Caradja, était de se sauver avec les dépouilles des Valaques, dès que sa santé lui permettrait de pouvoir passer en chrétienté. Le premier soin des émissaires, qui se présentaient comme sujets russes, fut en conséquence de le faire pressentir sur leurs projets ; et, s'il n'en devint pas complice, il ne put les ignorer. Rassurés par son silence, par l'assentiment tacite du consul de Russie, Thémélis et Xanthos tinrent sans difficulté

[1] Arnoutes. C'est avec des milices composées de Schypetars et de Grecs de la Romélie, qui prennent le nom des premiers, que sont formées les gardes et les principales troupes des hospodars de Valachie et de Moldavie.

leurs conciliabules avec les capitaines arnoutes, qui s'empressèrent de jurer fidélité au *représentant de la nation grecque*, à l'exception d'un Épirote nommé Sava.

Ce chef des Schypetars, qui cachait, sous les dehors d'une physionomie heureuse, la duplicité d'un Toxide de l'Argyrine, pressé par ses amis, répondit : que, n'ayant jamais connu de maître que *Dieu et son épée*, il ne *jurerait obédience à personne;* qu'il était prêt à marcher avec les siens contre les oppresseurs de sa patrie, quand il en serait temps ; que, pour arriver à ce but, Hypsilantis devait, au préalable, s'entendre avec lui, afin d'organiser la Bessarabie, en avisant aux moyens de procurer des armes et des munitions de guerre aux chrétiens de cette province ; et on se sépara dans ces termes, qui ne furent ignorés de personne à Bukarest.

Thémélis et Xanthos, après avoir ainsi rempli leur mission, partirent accompagnés du Thessalien Perrèvos, ancien major au service de Russie et de France, qui venait d'arriver en poste de Pétersbourg à Bukarest; d'un capitaine marchand nommé Gaëtani, de Mantzarakys et de l'archimandrite Grégoire Dikaios, tous chefs de la *synomotie ardente* des Hétéristes, avec lesquels ils se dirigèrent vers Ismaëlof, où Alexandre Hypsilantis s'était rendu pour recevoir leurs rapports et leur communiquer ses ordres ultérieurs. Réunis au lazaret de cette ville, qui fait maintenant partie du gouvernement russe de Kichénof en Bessarabie, Hypsilantis, s'étant empressé de venir les trouver, les confirma dans l'idée, généralement répandue, que les difficultés existantes entre le cabinet de Pétersbourg et la Porte Ottomane étaient sur le point de finir par une rupture que l'année 1821 verrait éclater. Puis, rentrant dans ses vues particulières, il leur raconta évasivement les intelligences qu'il avait à Constantinople, ses projets de confédération avec les Serviens, en insistant sur la nécessité « de faire procéder son autorité de la volonté générale de tous les » chrétiens. Cette condition étant de rigueur pour mériter, » disait-il, « une protection toute-puissante, » il assigna à chacun de ses agents un poste particulier, en leur recommandant « d'employer » leurs efforts auprès des notables orthodoxes, pour le faire reconnaître » en qualité de chef suprême de la Grèce, en l'invitant par écrit, à se » mettre à la tête du mouvement projeté. » Il remit, en conséquence, à chaque missionnaire de l'Hétérie une formule d'accession, qui avait été dressée par le secrétaire Lassani, en leur recommandant la plus grande célérité.

Cela étant fait, Perrèvos eut ordre de passer en Épire, Mantzarakys dans l'Archipel, l'archimandrite Dikaios en Morée, et Thémélis à Smyrne, d'où il devait étendre ses rapports vers Psara, Spetzia et Hydra. Un article spécial, remis au dernier de ces agents, lui prescrivait de s'appliquer à gagner les Hydriotes, qu'on savait opposés à des projets qu'ils regardaient, non sans quelque raison, comme contraires à leurs intérêts maritimes. Enfin, comme la saison s'avançait et que la navigation de la mer Noire allait cesser, Hypsilantis pressa ses amis de hâter leur départ, en leur donnant des crédits qui furent religieusement acquittés par les trésoriers mystérieux de l'Hétérie, établis à Péra, sous la protection de la légation russe [1].

Munis d'instructions et de fonds nécessaires à leur voyage, les agents d'Alexandre Hypsilantis se rendirent à Galatz afin de s'y embarquer sur le navire du capitaine Gaëtani. Celui-ci ne se trouvant pas prêt à mettre à la voile, Perrèvos et Dikaios passèrent sur un navire qui les déposa, au bout de cinq jours de navigation, à Constantinople. Pressés d'arriver à leur destination, ils n'y séjournèrent que le temps nécessaire pour faire légaliser leurs passe-ports par la chancellerie russe ; et les Hétéristes byzantins leur ayant procuré le moyen de s'embarquer sur un sacolève, ils se rendirent à Volo, dans le golfe Pagasétique, où des caloyers, prévenus de leur arrivée, leur accordèrent l'hospitalité dans un monastère du mont Pélion.

Thémélis et Mantzarakys, moins zélés, sans doute, que Perrèvos, ayant prolongé leur séjour à Galatz, sous prétexte d'affaires particulières, n'arrivèrent à Constantinople que dans les premiers jours de décembre, au moment où Xanthos, après l'expiration de sa quarantaine à Ismaëlof, rejoignait Hypsilantis à Kichénof en Bessarabie. Thémélis, qui connaissait particulièrement Jean Callimaque, alors grand drogman de la Porte, ne manqua pas de le rechercher et de lui communiquer les projets d'Hypsilantis, ainsi que le plan général de l'insurrection projetée, qui était, suivant cet émissaire, de la nature suivante.

L'affranchissement de la Grèce avait, à l'entendre, obtenu l'assentiment de l'empereur Alexandre, qui avait fait transmettre, par son

[1] On parlait à cette époque de faire nommer M. Minciaki, qui est Italien de naissance, au consulat de Livourne, afin de l'éloigner de Constantinople, où sa présence déplaisait aux Grecs.

ministre Capo d'Istria, des instructions particulières au général Hypsilantis. Celui-ci, de concert avec quelques professeurs du lycée Richelieu, avait rédigé et fait imprimer à Odessa les proclamations qui devaient appeler les Moldaves et les Valaques aux armes et tous les Grecs à l'indépendance. On avait formé une caisse militaire, composée des dons des principaux habitants de Moscou et de Taganrock, dont l'effectif en numéraire se montait à plus de cinq millions de francs, déposés à Odessa. Ses administrateurs étaient Ambroise, natif de Vostitza en Morée, Comparoulis de Kèli, ville de la Bessarabie, Séraphin, Xénos et un négociant de Philippopolis, qui correspondaient avec Mavros, banquier établi à Constantinople. Ce publicain, natif de Naxos, était devenu, de domestique de l'ambassadeur russe Tamara, l'arbitre des destinées de la régénération de la Grèce. Trésorier de l'Hétérie, c'était à lui qu'on avait dû adresser vingt-deux mille fusils ; et comme Thémélis assurait que Mavros s'entendait avec le baron de Strogonof, il était impossible de douter du succès de la plus sainte des insurrections, qui devenait ainsi très-légitime [1].

Soit que le grand drogman connût déjà ces desseins hasardés, ou qu'il voulût y rester étranger, il accueillit Thémélis avec réserve ; mais, dès ce moment, il ne goûta plus de repos, et il avait déjà plusieurs fois offert sa démission au grand vizir, lorsque la nouvelle de la mort du prince Soutzos fut connue à Constantinople. Constantin Callimaque, frère de Jean, appelé à lui succéder, hésita à accepter cet emploi sur le bruit que les Hétéristes avaient fait empoisonner son frère pour s'emparer de ses trésors. La chose était peu vraisemblable, en réfléchissant que Soutzos, livré à l'influence du consul russe de Bukarest, qui connaissait les projets des Hétéristes, aurait facilement prévenu un pareil attentat. L'hospodar était mort, le 1er février 1821, des suites d'une maladie de langueur, en emportant avec lui la malédiction, justement méritée, de ses administrés.

Les boyards, qui sont les seigneurs indigènes de la Valachie, ayant, suivant un usage immémorial, établi un divan provisoire, venaient de manifester le vœu formel d'adresser de très-humbles remontrances à la Porte Ottomane, pour la supplier de renouveler leurs anciennes capitulations, en vertu desquelles ils avaient le droit

[1] Nous rapportons ces faits sans les garantir, tels qu'ils furent divulgués.

d'élire un prince de leur nation [1]. Ils étaient fondés en principe, et déjà l'alarme circulait parmi les Phanariotes, race de tout temps vouée à l'intrigue, lorsqu'un foyer d'insurrection, inconnu jusqu'alors aux Hétéristes, se manifesta à Kzernètz, ville située à l'extrémité occidentale de la Valachie.

Un homme obscur, Théodore Vladimiresco, ancien chef de pandours, sortant d'un repaire ignoré, rassemble ses soldats, désigne les boyards comme des sangsues publiques, fait pendre ceux qu'il saisit, proclame l'abolition des impôts, grossit sa bande de tous les paysans attirés par l'avidité du pillage, et s'achemine vers Bukarest. Vainement le divan valaque essaye de le calmer par des paroles de paix : le torrent emporte tout sur son passage, et les principaux boyards ayant à leur tête le prince Brankovan, le plus riche d'entre eux, suivis des consuls des puissances étrangères, fuient, en laissant la protection de leur ville au chef des Arnoutes Sava, qui commandait un corps de deux mille cavaliers parfaitement équipés.

Le calme renaît aussitôt, la police est maintenue par Sava. Une main invisible a suspendu la marche de Théodore Vladimiresco.

L'horizon commençait à s'éclaircir, lorsque les deux lieutenants

[1] Le dernier des hospodars indigènes fut Bassaraba ou Constantin Brankovan, sacrifié aux intrigues des Phanariotes en 1714. Mavrocordatos, sorti de cette caste, lui succéda en 1731. Suivant un recensement fait à cette époque, on comptait en Valachie 147,000 familles. En 1745, ce nombre était réduit à 35,000 par l'émigration, ou par des soustractions faites aux contrôles. Constantin du même nom qui lui succéda fut destitué en 1741, rétabli en 1744, réintégré en 1756, révoqué en 1759, restauré en 1761, et disgracié complétement en 1763. Les interrègnes furent remplis par sept princes, dont trois de la famille Racovitza et quatre de celle de Ghikas.

Voici la liste des Grecs, Valaques et Moldaves, tous hospodars ou princes, qui ont été pendus ou décapités par ordre de la Sublime Porte, depuis 1714 :

1716. Le prince Cantacuzène et son père, *noyés.*
1719. Jean Mavrocordatos, *empoisonné.*
1737. Jean Hypsilantis, syndic des pelissiers de Constantinople, souche des princes de ce nom, *pendu.*
1740. Constantin Ghikas, *décapité.*
1760. Jean Soutzos, *pendu.*
1765. Stravraki, *pendu.*
1769. Grégoire Callimaque, *décapité.*
1777. Grégoire Ghikas, *poignardé.*
1778. Bogdan, *décapité.*
1786. Petraki della Zecca, *décapité.*
1806. Handjerly et Alexandre Soutzos, *décapités.*
1812. Démétrius Morousis, *pendu.*

du prince Callimaque, nommé hospodar, à peine entrés à Bukarest, y font naître de nouveaux troubles. Ils parlent d'une armée turque prête à passer le Danube pour châtier les rebelles ; ils lancent des proclamations, auxquelles Théodore répond en leur signifiant que leur prétendu prince n'eût pas à entrer en Valachie sans son ordre, et sans avoir octroyé au préalable une charte, dans laquelle il déclarerait « qu'au peuple valaque seul appartiendrait à l'avenir le droit » de s'imposer et de demander compte de l'emploi des deniers » publics. »

Les lieutenants de Callimaque [1], étourdis de cette déclaration, implorèrent aussitôt l'appui de Sava, qui se contenta de leur fournir une escorte avec laquelle ils se retirèrent précipitamment au delà du Danube. Au même moment Théodore Vladimiresco expédiait un émissaire au grand vizir, pour l'informer des projets d'Hypsilantis et des Hétéristes, espérant, par cette révélation, supplanter Callimaque dans le gouvernement de la Valachie, et devenir hospodar à sa place.

Ce plan aurait vraisemblablement réussi, car que pouvaient signifier les mots de *charte*, d'*imposition légale*, adressés par un chef de pandours à de misérables paysans valaques, vêtus de peaux de bêtes, sortis du fond de leurs tanières, où ils vivent terrés comme les ours des monts Carpathiens, si ce n'était pour masquer des vues ambitieuses ? Théodore, en frappant les boyards, avait eu en vue d'écarter des compétiteurs puissants ; de même qu'en parlant de droits populaires, il tendait à prévenir les Hétéristes dans leurs desseins, qu'il aurait fait tourner à son profit, si une circonstance impossible à prévoir n'eût traversé ses projets.

Un émissaire de l'Hétérie, nommé Aristide, envoyé par Hypsilantis pour engager les chefs de la Servie à accéder au plan d'insurrection générale, ayant été saisi aux environs de Viddin par les autorités turques, auxquelles le consul d'Autriche résidant à Bukarest l'avait signalé, il fallut hâter l'explosion des événements. La Porte tenait le plan des conjurés ; on en donnait l'avis de Constantinople à Hypsilantis, qui se décida à éclater, sans y être préparé,

[1] Le lendemain de sa nomination, l'hospodar expédie de Constantinople un phanariote qualifié de lieutenant chargé de le représenter jusqu'à son arrivée. — Voyez Sallony.

et il se trouva, à son début, prévenu par Théodore Vladimiresco, avec lequel il ne tarda pas à entrer en conflit d'autorité et d'ambition.

Telle fut sommairement la marche des intrigues qui attirèrent sur les provinces transistriennes le double fléau d'une insurrection irréfléchie et d'une invasion désastreuse. Par une proclamation imprimée à Odessa et datée de son quartier général de Iassy, le 24 mars 1821, Alexandre Hypsilantis, qui prenait, on ne sait encore aujourd'hui même pourquoi, le titre de *régent du gouvernement*, annonçait aux Grecs que le temps d'expulser les Turcs de l'Europe était enfin arrivé. Puis, élevant la voix au nom des fantômes d'une antiquité préconisée en phrases de rhéteur de la basse grécité, celui qui, sous le nom spécieux de religion et de patrie, rêvait, comme on l'a su depuis, une restauration composée de duchés, de marquisats, de comtés et de baronnies, appelait aux armes un peuple que la main de Dieu seul pouvait retirer de l'abîme. Mais le ciel avait sans doute permis cette aberration, pour faire servir les intrigues des Russes, l'ambition d'Hypsilantis, ses revers, les fureurs des mahométans, les crimes d'Ali Tébélen, et jusqu'aux injustices politiques de la chrétienté, au triomphe immortel de la croix.

O stultitia crucis! Un homme né de parents pauvres, nourri parmi les pâtres du mont Ménale, élevé au sein d'une ville obscure de la Morée, austère dans sa vie, de mœurs irréprochables, dévoré d'un zèle ardent pour la maison du Seigneur, allait arborer enfin cette croix de douleur et d'espérance, ce signe auguste des chrétiens, qui devait être celui de la régénération des Grecs.

Germanos (l'historien doit faire connaître cet homme extraordinaire), après avoir étudié à l'école de Dimitzana, sa patrie, conduit par la main de celui qui transforme en héros ses plus faibles créatures, avait dirigé ses premiers pas vers le métropolitain d'Argos, dont il fut grammatiste jusqu'à la mort de ce prélat. S'éloignant alors du Péloponèse, qui sortait à peine de l'épouvantable crise de 1770, il se rendit à Smyrne, où il était appelé par l'archevêque Grégoire, né comme lui dans la vallée de l'Alphée, *Arcades ambo*. Accueilli avec la tendresse d'un père par ce chef de la première des sept églises de l'Ionie, il s'attacha à son sort lorsque celui-ci fut élevé au trône patriarcal de Constantinople. Il le suivit lorsqu'il en descendit quelques années après pour se rendre en exil au mont Athos, où,

prosterné avec le pieux Grégoire, entre le vestibule et l'autel, il apprit, avec ses devoirs religieux, la science qui prépare le chrétien à traverser et à soutenir les orages de la vie.

Satisfait d'avoir vu Grégoire remonter au trône ecclésiastique de saint Jean Chrysostome, Germanos, disposé au combat, obtint la permission de se rendre, avec le titre d'archidiacre, auprès de Joachim, archevêque de Cyzique, qui réclamait un coadjuteur. Le grand âge de ce prélat exigeait un homme laborieux pour l'assister dans la gestion de son éparchie; et Germanos y acquit une telle réputation de sagesse, que le choix du patriarche ne tarda pas à l'envoyer en qualité d'exarque vers les églises du Péloponèse, qui commençaient à refleurir. Il y acquit une nouvelle gloire; et, après avoir rempli cette mission, qui lui coûta plusieurs années de travail, l'exarque de l'église orthodoxe étant retourné à Constantinople, et l'archevêque de Cyzique ayant abdiqué en faveur de Macarios, métropolitain de la première Achaïe, Germanos, de l'avis du saint-synode de Constantinople, fut élevé, par le patriarche Grégoire, à la dignité d'archevêque de Patras, et salué, en 1806, du titre de successeur de l'apôtre saint André.

C'était à ce poste de l'église militante d'Orient que se trouvait Germanos, quand les premières secousses politiques de l'insurrection de la Hellade se firent sentir. Penseur profond, homme aussi instruit dans les sciences ecclésiastiques que versé dans la connaissance des hommes, si Germanos, qu'on comparait à Socrate pour la physionomie, n'avait pas été favorisé de la nature, il avait comme lui reçu les dons de la sagesse. Aussi populaire que le philosophe du Pnyx, instruit dans la langue de Platon, qu'il parle avec une suavité digne du goût de l'Académie; nourri des saintes écritures; initié à la littérature française; doué d'une éloquence d'inspiration, d'une imagination ardente, et de cette foi qui transporte les montagnes, un pareil athlète semblait être digne de verser son sang pour l'autel et la patrie.

Son départ nocturne de Patras, à la tête des archontes de cette ville, appelés ainsi que lui à Tripolitza, loin de frapper les chrétiens de stupeur, les avait avertis de se tenir prêts à la résistance. Chacun s'armait; et, soit que le gouvernement turc voulût savoir à quoi s'en tenir relativement au courage des Grecs, ou qu'une police inaperçue eût intérêt à connaître leurs dispositions belliqueuses, un coup de

pistolet, tiré le 20 mars, au milieu de la place Saint-George, mit tout en mouvement. Les boutiques furent aussitôt fermées, on cria que *la révolution éclatait*; et le peuple, fuyant en masse, se précipitait du côté du port pour s'embarquer, ou vers les maisons consulaires en demandant un asile, quand les bannis ioniens, armés de tromblons, de pistolets et de poignards, se montrant tout à coup, annoncèrent aux Turcs, par d'affreuses vociférations, que, si un seul d'entre eux paraissait en public, ils seraient tout à l'instant exterminés. Cette attitude ayant montré aux mahométans ce qu'ils avaient à redouter, les Patréens, qui avaient pris la fuite, étant rentrés dans leurs demeures, ne tardèrent pas à se moquer de leur honteuse frayeur.

Un commandement de Khourchid-pacha publié deux jours après ce mouvement, confirma les Grecs dans l'opinion qu'on voulait les désarmer, lorsqu'ils entendirent les crieurs publics annoncer que son altesse, désirant faire cesser les alarmes des *raïas*, envoyait quinze cents hommes pour veiller à leur sûreté, ajoutant que, si ce nombre était insuffisant, il ordonnerait à Méhémet, nouveau pacha de Morée, de rentrer à Tripolitza à la tête d'un corps d'armée formidable.

Cet ordre fut reçu avec la dérision qu'il méritait, quand on sut que le sérasquier, ainsi que Méhémet-pacha, n'avaient d'autres troupes disponibles que celles de l'armée impériale, qui était déjà assez occupée au siége de Janina. La justesse de cette observation avait frappé les Turcs mêmes, qui s'empressèrent aussitôt de transporter à la forteresse de Patras femmes, enfants, et ce qu'ils avaient de plus précieux. Surpris de ces préparatifs, les Grecs, qui craignaient que les barbares ne missent le feu à la ville, quand ils auraient évacué leurs maisons, travaillèrent à leur tour à cacher leurs ustensiles et leurs meubles de quelque valeur, dont ils encombrèrent le consulat de France, qu'ils regardaient comme le dépôt conservateur de leurs richesses et de leurs familles; enfin, pour masquer leurs desseins, ils aidaient encore, la veille de l'insurrection, à transporter au château l'artillerie qui devait les foudroyer.

Le spectacle d'une ville menacée de destruction a quelque chose de tellement sinistre, que l'âme la plus énergique se défend à peine d'une terreur secrète : la peste n'a pas un caractère aussi terrible lorsqu'elle éclate au milieu des populations de l'Orient, parce qu'on est

familiarisé avec ses ravages [1]. « Les Grecs ne vont plus dans les » temples, écrivait le consul français, pour y déposer leurs peines » et y puiser des consolations ; la frayeur a glacé les ministres du » Seigneur, ainsi que les fidèles; et les réunions religieuses, si » nombreuses pendant le carême, ont entièrement cessé. Les Turcs » n'offrent pas une attitude plus tranquille. Leur indolence a cessé » de se traîner dans les cafés ; ils ne règnent plus dans les bazars deve- » nus silencieux, ils sont polis comme des Français. Chacun semble » attendre la grande catastrophe des ides de mars, qu'Ali Tébélen » annonçait aux Souliotes, dès le mois de décembre dernier. Son » génie fatal va inonder la Grèce de sang ; nous touchons au moment » d'une crise terrible et inévitable. La voix homicide, qui s'est fait » entendre du haut des tours du château de Janina, excite toutes les » populations de la Hellade au carnage. »

En effet, après une transition soudaine de la crainte à l'espérance, les Grecs, qui s'étaient jusqu'alors procuré secrètement des moyens de défense, ne déguisèrent plus leurs armements, qu'ils poussèrent avec une telle activité, que le 12—25 mars on ne trouvait plus ni balles ni poudre à acheter au bazar de Patras. Les consuls européens, excepté celui de France, qui avaient transformé leurs demeures en forteresses, vivaient entourés d'une garnison de vingt à trente hommes de guerre. Tous les règlements ordinaires de simple police étaient violés. Chacun prenait ce que bon lui semblait sur le terrain d'autrui. Les billets et les lettres de change, acceptés ou échus, n'étaient ni réclamés, ni acquittés. Le cadi n'osait poursuivre personne. Des bandits armés parcouraient les rues, en vendant leurs services au plus offrant; les derniers rapports d'homme à homme allaient cesser, lorsque deux événements vinrent mettre le comble aux anxiétés publiques, et augmenter la confusion qui régnait déjà au plus haut degré dans la ville de Patras.

Colocotroni, rentré depuis six semaines en terre ferme, n'avait pas tardé à y être suivi des anciens chefs de bande, qui vivaient retirés à Zante depuis plusieurs années. Leur capitaine, dont aucun des ancêtres n'était mort dans son lit [2], se proposait de se servir de ceux

[1] Extrait de plusieurs lettres de M. Hugues Pouqueville, à la date des 22 et 24 mars 1821.

[2] Le grand-père, le père et tous les proches parents de Colocotroni, âgé alors de

qu'on avait jusqu'alors qualifiés de brigands, pour affranchir sa patrie. Le moment lui semblait favorable; et, étant descendu des retraites du mont Olénos, il forma des cadres composés de sept cents bannis des îles Ioniennes, dans lesquels il incorpora les paysans de l'Élide que ses proclamations engageaient à se soulever. Après avoir organisé un corps d'armée de deux mille hommes, il marcha vers Nézéro, village situé à l'extrémité orientale de la vallée du Mélas. Malgré cette réunion, considérable pour les circonstances, comme elle n'était pas homogène, on ne pouvait en espérer que des succès passagers, si un motif supérieur à toutes les considérations humaines n'avait pas sanctifié l'insurrection que les enfants des Grecs allaient proclamer à la face du ciel et de la terre.

Germanos, arrivé à Calavryta avec les primats de Patras, ne se trouva pas plutôt au milieu d'une population chrétienne, qu'il refusa de se rendre à Tripolitza. « Soumis à des *événements* impossibles à » conjurer, » il déclare aux archontes « que les desseins de Dieu » doivent s'accomplir; que c'est un homicide volontaire de se sou- » mettre aux ordres de Khourchid-pacha, qui ne les appelle auprès » de son lieutenant que pour les faire assassiner. Il leur apprend que » le grand drogman de Morée, Théodore, qui était le représentant » des Grecs auprès du vizir de ce royaume, l'avait prévenu et conjuré » de ne pas avancer, en l'informant que, pour mettre sa propre tête » en sûreté, il allait lui-même se réfugier chez les Éleuthéro-Lacons » du Magne. » Cependant, afin de colorer le refus d'obéir, et surtout pour gagner du temps, l'archevêque Germanos proposa d'écrire à la Porte Ottomane, afin de justifier la conduite qu'il conseillait aux siens de tenir.

Cet avis ayant été reçu comme *une révélation céleste*, on convint d'informer les primats de Vostitzo, de Gastouni, de Pyrgos, de Phanari et de Caritène, du danger qui les menaçait, en les invitant à le faire connaître aux chefs des autres cantons, aux archevêques, aux évêques, aux supérieurs des monastères, ainsi qu'aux protogérontes des villages, afin que chacun eût à se tenir sur ses gardes. L'archevêque fit ensuite inviter *les chrétiens, de tout âge et de tout sexe, à se*

86 ans, avaient péri les armes à la main. Cela avait donné lieu de dire, en parlant de quelqu'un qui éprouvait parfois quelque malheur : *Il a pris les péchés* de Colocotroni; : ταῖς ἁμαρτιαῖς τοῦ Κολοκοτρῶνι.

séparer pour jamais des infidèles, en se retirant dans les montagnes, d'où la voix souveraine de Dieu devait bientôt se faire entendre à la Grèce. Pour lui, il se rendit au couvent de la vierge de Méga Spiléon, d'où il rétrograda, après y avoir passé la nuit en prière, jusqu'au couvent des frères laures ou trappistes du mont Érymanthe, lieu qu'il avait indiqué pour tenir un conseil relatif aux intérêts de la patrie.

A peine l'archevêque Germanos avait mis le pied dans cette retraite, qu'il s'y vit entouré de quinze cents paysans du mont Cyllène, race belliqueuse, que les primats de Calavryta avaient enrôlés depuis deux mois pour réprimer les brigandages des Laliotes. Le prélat invita leurs capitaines à rester auprès de lui ; puis, s'adressant à leur troupe, il la prévint qu'avant le coucher du soleil les Turcs de Calavryta, ayant inutilement poursuivi les chrétiens de cette ville qui s'étaient retirés dans le mont Vrachni, se présenteraient devant le monastère où il se trouvait réfugié, pour tenter de l'enlever. Après avoir ordonné d'arborer l'étendard de la croix au faîte de l'église de la Vierge protectrice de la Sainte-Laure, il leur enjoignit de s'embusquer dans les bois d'alentour. « Là, dit-il, vous verrez s'accomplir le premier des » prodiges qui doivent signaler notre indépendance. Il suffira, sans » coup férir, dès que les infidèles seront en vue du signe de notre » rédemption, de pousser tous ensemble le cri de guerre du chef des » Machabées, LA VICTOIRE DE DIEU, pour mettre les barbares » en fuite ! »

Il dit : et, à l'heure indiquée, soixante cavaliers ayant paru en vue du couvent des frères laures, les chrétiens, qui se levèrent à leur aspect, n'eurent pas plutôt fait retentir les échos de l'Érymanthe du cri de LA VICTOIRE DE DIEU, que les Ismaélites, fuyant à toute bride, se débandèrent, et rentrèrent pêle-mêle à Calavryta.

Ils croyaient avoir entendu le cri de la Grèce entière, prête à les écraser. Dans la frayeur qui les confond, ils pensent qu'ils sont entourés d'ennemis. Ils ne songent qu'à fuir, et leurs plus habiles cavaliers partent pendant la nuit. Arrivés au point du jour à Vostitza, ils trouvent la ville déserte, et une nouvelle terreur s'empare de leurs esprits. Aucune voix humaine ne se faisait entendre dans les rues. Les bazars étaient déserts. Le murmure des ruisseaux et des fontaines annonçait seul qu'il avait existé une population dans l'antique Ægium.

On se regardait sans oser proférer une parole, lorsque quelques fumées qui s'élevaient au-dessus des toits firent soupçonner aux fu-

gitifs de Calavryta que leurs coreligionnaires étaient probablement cachés dans leurs demeures. Mais comment en approcher? comment s'en faire reconnaître sans danger ? Ils s'interrogeaient, quand un des leurs proposa de monter au minaret d'une mosquée, d'où il entonnerait le chant matinal de la prière. On approuva sa résolution ; et à peine l'*ezzan* avait frappé les airs, que les mahométans de Vostitza, sortis de leurs retraites, reconnurent et embrassèrent leurs frères. Ils les informèrent que les Grecs avaient abandonné la ville, qu'ils s'étaient retirés dans le mont Phthérys, d'où ils ne tarderaient pas sans doute à descendre pour les exterminer. Il n'y avait pas à délibérer ; les moments étaient précieux ; l'unique moyen de salut était la fuite ; et tout le monde s'écria : *Partons !*

Le tonnerre de Jupiter Homagrius, protecteur d'Ægium, qui grondait dans les flancs du mont Panachaïcos, accrut encore l'effroi des barbares. Aussitôt les Turcs de Calavryta, réunis à une soixantaine de cavaliers mahométans de Vostitza, descendus au port, s'emparèrent de quelques barques et firent voile vers Lépante.

Les chrétiens les avaient vus fuir du haut des montagnes sans troubler leur départ ; et, par un stratagème qui ne fut souillé d'aucune effusion de sang, l'archevêque Germanos eut la gloire d'accomplir le miracle qu'il avait annoncé. Calavryta, que les mahométans n'occupèrent plus depuis ce temps, resta ainsi au pouvoir des Grecs. Ils renfermèrent le cadi, le vaivode, et ce qui restait de Turcs, au nombre de deux à trois cents, dans quelques maisons, où ils existaient encore dix-huit mois après cet événement. Attirant ensuite la population de Vostitza, que sa position sur la ligne d'opération des armées turques allait bientôt exposer à la fureur des barbares, Germanos fit de Calavryta une espèce de quartier de réserve, qui devint la retraite d'un grand nombre de chrétiens.

Germanos, informé par le ministère d'un diacre du couvent de Méga-Spiléon, de la fuite des Turcs qui étaient campés depuis plus d'un siècle dans les cantons de la haute Achaïe, annonce aux chrétiens LA VICTOIRE DE DIEU. Il entonne la doxologie (*Te Deum*), et la Sainte-Laure retentit des acclamations des fidèles, qui regardent leur archevêque comme un être surnaturel. Il célèbre les saints mystères, et, dès que le sanctuaire est fermé, assisté de Procope son suffragant au titre d'évêque de Bura, il se rend au conseil qu'il avait annoncé. Les archontes de Patras, ceux de Vostitza, de Calavryta, les

chefs militaires du mont Olénos, quelques députés de Gastouni, les Hémougènes des monastères voisins, s'y étant réunis, Germanos quitte le langage de l'hiérophante pour parler en homme d'État à ses frères.

Il leur expose, avec simplicité, les dangers dans lesquels il vient de les engager, et, après avoir de nouveau exalté leur courage en leur montrant, à côté des couronnes civiques de la patrie, les palmes immortelles du martyre, il s'adresse à leur raison. Il leur dit « avec
» quelle froide insensibilité la chrétienté verra les efforts glorieux qu'ils
» allaient faire pour remonter au rang des nations, si même elle ne
» s'opposait pas à la plus légitime des insurrections. Vainement nous
» représenterons que la domination turque ne fut point l'effet d'une
» conquête ordinaire, et qu'elle ne peut être considérée d'après les
» principes reçus entre les États civilisés ; on répondra en nous accu-
» sant de rébellion. Nous serons frappés de censures politiques, parce
» qu'il est plus facile de blâmer un peuple malheureux que de lui
» tendre une main généreuse. On arguera même de notre long asser-
» vissement et de la patience que nous avons montrée à le supporter,
» pour en conclure, qu'avilis par l'esclavage nous n'avons plus que les
» vices de notre triste condition. On s'indignera que des esclaves osent
» parler de droits. Ainsi nous serons réprouvés, sans réfléchir que
» nous sommes restés fidèles au dieu de Constantin et de Saint-Chry-
» sostome ; que nos désirs se sont longtemps réduits à demander *un*
» *espace libre proportionné à notre population, et le droit du tom-*
» *beau, que nos tyrans ne nous accordent qu'à prix d'argent.* »

Retraçant ensuite à leur mémoire la longue série des douleurs de la Grèce, tant de fois sacrifiée aux intérêts d'une puissance qu'elle s'obstina trop longtemps à regarder comme sa libératrice, Germanos, interrogeant successivement les capitaines réunis autour de lui, demandait aux uns quels prix ils avaient reçus de leurs services, quand la Russie et l'Autriche, après avoir soulevé la Servie au nom de Czerni George, les avaient éloignés de leurs États dès que des intérêts nouveaux les portèrent à abandonner un peuple qui s'était dévoué pour leur cause. Il lui suffit de nommer Naples, Cataro, Ténédos et les îles Ioniennes, pour rappeler à Colocotroni et à ses soldats comment, après avoir versé leur sang sous les drapeaux de la Russie, ils avaient été dédaigneusement repoussés par cette puissance. Parler de l'Égypte, c'était faire l'éloge des Français, qui furent de tout temps les amis des Grecs ; mais on ne pouvait plus attendre d'eux que des secours

indirects. La conduite du lord haut commissaire de l'heptarchie ionienne, les dispositions des agents consulaires de la Grande-Bretagne, étaient si éminemment hostiles, depuis la vente ignominieuse de Parga, qu'on pouvait les ranger sur la ligne des Turcs.

« Cessons donc, poursuivit-il, ô mes frères, avant même de lever
» les yeux vers la chrétienté, de compter sur son assistance. Qu'on
» nous taxe de rebelles; l'histoire de notre captivité a déjà répondu
» pour nous, qu'il n'y a aucune parité entre un gouvernement civi-
» lisé, quelle que soit son origine, et la domination meurtrière des
» Ottomans, maintenue par la rapine, l'assassinat, la flétrissure de
» nos familles, et les insultes journalières dont le saint des saints est
» l'objet. Tout pacte est rompu avec l'Assyrien! Nous ne pouvons
» plus être les sujets du sultan. La Grèce, solitaire dans son escla-
» vage, est compromise par le fait seul de l'expulsion des Turcs de
» Calavryta et de Vostitza. Une étincelle va produire une conflagra-
» tion générale. Que dis-je, mes frères! si des rapports qui me
» semblent certains se confirment, une lutte sanglante doit être main-
» tenant engagée dans la Valachie. Je vous l'annonce pour vous
» détromper sur les espérances que vous pourriez fonder relativement
» au secours de nos frères de l'église dacienne. Trop de passions am-
» bitieuses sont mises en jeu dans cette partie de l'empire, pour que
» la cause de la croix triomphe aux bords du Danube.

» O mon Dieu, détourne ta colère du milieu de tes enfants! éteins
» les transports belliqueux de cette Hétérie, ou transporte-la tout en-
» tière au milieu des Hellènes. Mais, non, elle doit succomber; elle pé-
» rira sur une rive étrangère, tandis que, bientôt après, les Valaques,
» tendant des mains suppliantes aux fers des Ottomans, voudront
» anéantir jusqu'au nom des Grecs, sur une terre baignée du sang
» de tant de héros, dignes de voir le jour de la liberté.

» Cependant à la faveur de la double inquiétude qui confond les
» calculs du divan, par ce qui se passe dans l'Épire et au delà du Da-
» nube, préparons-nous, par nous seuls, et pour nous seuls, aux
» grands combats de l'indépendance. Notre patrie, à nous, annon-
» çons-le aux deux hémisphères, c'est la Macédoine, la Thessalie,
» l'Épire, l'Acarnanie, l'Étolie, le Péloponèse, l'Eubée, et cet Ar-
» chipel, qui va lancer du fond de ses ports une multitude de vais-
» seaux armés contre le croissant. Notre domaine, à nous, ce sont
» ces mers qu'aucun fait généreux n'illustra depuis les journées de

» Salamine et de Lépante, et qui vont être bientôt rendues mémo-
» rables par de nouveaux triomphes. Nos villes, à nous, sont Athènes,
» Larisse, Thèbes, Corinthe, Argos, Sparte, Mantinée, Colonis,
» Messène, Élis, Pharès, Patras, Ægium, Delphes, Amphisse, Ther-
» mos, Actium, Ambracie, Dodone, cités illustres, prêtes, comme le
» phénix immortel, à renaître de leur cendre, et à briller d'une nou-
» velle splendeur.

» Noms glorieux, un peuple pauvre et humilié vous prononce
» avec autant d'orgueil, qu'il en aura toujours à rappeler le souvenir
» de ses aïeux. Que nos oppresseurs ouvrent à leur tour leurs annales;
» qu'ils nous citent, je ne dirai pas une action digne d'être avouée
» par une nation civilisée, ce serait demander l'impossible, mais *un*
» *seul de leurs princes qui ait mérité de vivre, et nous consentons à*
» *subir le sort réservé à des esclaves rebelles.*

» D'après cet exposé, qui sera notre manifeste à la face du monde,
» et la seule réponse que nous opposerons aux déclamations de la
» calomnie, notre unique parti, la suprême résolution de nos conseils
» doit être : *vaincre ou mourir!* Si, contre mon attente, notre déter-
» mination, qui est peut-être intempestive, se trouvait condamnée
» par les rois chrétiens, j'en attribuerais la cause à des circonstances
» impérieuses, par lesquelles ils seraient eux-mêmes maîtrisés. Ainsi,
» je ne confondrai jamais *les pasteurs des peuples* avec les conseils
» de leurs ministres, qui nous reprocheront, sans doute, des excès
» que nous déplorerons, mais que notre condition rend inévitables,
» dans la fausse position où le sort nous a placés. Nous ne sommes, à
» présent, que ressentiments et barbarie !... Comptons sur des succès,
» mais attendons-nous aussi à des revers, sans oublier qu'en combat-
» tant les Turcs, nous agissons, non contre *une force vivace*, mais
» contre une *destruction déjà achevée.* Dieu m'a imposé l'obligation
» de vous montrer le chemin de la victoire, jusqu'à ce que des chefs
» expérimentés vous aient appris à marcher régulièrement contre les
» Ismaélites. Alors, rentré dans le temple du Seigneur, je vous ré-
» péterai, du haut de la chaire de vérité, ce que je vous déclare au-
» jourd'hui, que *toute notre histoire et notre avenir* sont renfermés
» dans ces mots : *religion, liberté, patrie!* »

Après cette allocution, on assigna à chaque chef le poste qu'il devait occuper; et le pieux archevêque ayant réuni le lendemain tous les fidèles, il leur annonça *que les temps étaient accomplis!*

Informé par leurs aveux qu'ils s'étaient humiliés devant le Seigneur, en confessant leurs fautes aux ministres des différents monastères, il les réconcilie avec le roi des rois, en faisant descendre sur leurs têtes l'absolution générale de leurs péchés. Il célèbre ensuite les saints mystères sur un autel de gazon, ombragé de lauriers. Puis, après avoir distribué à chacun, de sa main, la nourriture du voyageur sur la terre, il annonce aux assistants, par la voix de ses diacres, qu'il relève les fidèles de l'obligation du carême. Il donne ensuite lui-même l'exemple de la rupture du jeûne, en disant, *que la religion et l'existence de tous étant menacées, il fallait prendre des forces pour défendre le peuple et l'autel.*

Telle était la disposition des esprits au centre des montagnes du Péloponèse, mais cet enthousiasme était loin d'être celui des Patréens. L'envoi d'un courrier expédié le 30 mars à Constantinople, par le consul anglais Green, à la suite de dépêches qui lui avaient été adressées de Prévésa, avait donné lieu à une foule de conjectures d'autant plus sinistres, qu'on le savait ennemi déclaré des Grecs, quoiqu'il se fût opposé, par une contradiction inexplicable, à éloigner de Patras les Ioniens placés sous sa protection, qui furent les premiers brandons de l'insurrection de l'Achaïe.

Je dois à ce sujet m'expliquer, relativement à cet agent et à tous ceux de l'Angleterre, alors employés soit dans la Grèce, soit aux îles Ioniennes, dans les termes d'Hérodote parlant du machiavélisme anticipé de ceux qui attirèrent des malheurs sans nombre sur la Grèce au temps de Xercès. Cette citation sera ma réponse à toutes les réclamations qu'on pourrait élever contre l'impartialité désintéressée de mes récits. J'espère, d'après cette explication, n'être pas traité plus sévèrement que le père de l'histoire lorsqu'il disait au milieu des Grecs réunis à Olympie : « Il est possible que la conduite des Argiens ne » soit pas aussi déshonorante qu'on l'a représentée. Quant à moi, » mon devoir est de ne rien taire de ce qui s'est dit, mais de ne pas accorder foi à tout ; que cela soit entendu de mon ouvrage entier. » J'ajouterai donc que l'on prétend que ce sont les Argiens qui ont » appelé les Perses dans la Grèce [1]. » Je dirai, à mon tour, que les malheurs de Patras sont attribués à l'agence britannique établie dans cette ville, et qu'elle n'a pas cessé d'assister les mahométans contre

[1] Hérodote, Polymnie, ch. 152.

les chrétiens. Une pareille conduite était-elle autorisée par la religion ; fondée sur la morale ; conforme à la charité ; en harmonie avec la propagation des lumières préconisée par la société biblique ; rigoureuse en simple justice ; d'accord avec la philanthropie négrophile ; exacte aux yeux de la probité?

Persuadé que le courrier, auquel on avait donné mille piastres pour se rendre à Constantinople, allait provoquer la vindicte du sultan contre le Péloponèse, les Patréens, qui se trouvaient en première ligne, accusant d'avance les agents britanniques de leurs infortunes, ne songèrent qu'à leur sûreté. Les plus riches familles se réfugièrent à Zante, d'autres s'embarquèrent sur les navires mouillés en rade ; tandis que trois mille vieillards, femmes, enfants, avec la majeure partie des richesses de la ville, se précipitaient dans la maison consulaire de France, à l'abri du pavillon, que des jours de carnage virent bientôt flotter avec tant de gloire.

Le danger était imminent. Déjà les Turcs, qui se retiraient chaque soir dans la forteresse, annonçaient de cruelles vengeances. Ils savaient qu'un nouveau vizir, sorti de l'île d'Eubée, entrait dans la Phocide à la tête de trois mille soldats, qu'il conduisait à l'armée de Khourchid-pacha. Il pouvait, dans moins de quatre jours, les secourir ; mais, à l'exemple de Pehlevan et de Baltadgi, il était plus occupé à satisfaire sa cupidité qu'à saisir l'occasion de servir son souverain. Il avait livré la Béotie au pillage, afin de forcer les chrétiens à se racheter ; mais pressé de marcher en avant par le chemin de la Thessalie, il dut laisser à Lébadée un mousselim, chargé d'exiger tout l'argent qu'il pourrait arracher aux chrétiens.

En conséquence de cette latitude, son délégué avait fait mettre aux fers les primats grecs qu'il menaçait chaque jour du gibet ! Les paysans, n'ayant plus alors d'autre moyen de sauver leurs chefs que d'opposer la résistance à l'abus du pouvoir, coururent se ranger sous les ordres d'un montagnard nommé George Diacos, qui venait de réunir trois cents armatolis du mont OEta.

C'était de cette manière que les Turcs, à force d'excès, préparaient et fomentaient l'insurrection de la Grèce. Tout esprit de modération avait disparu de leurs conseils ; et les Souliotes appelés à Prévésa en étaient repartis le 26 mars, avec une réponse bien différente de l'*autonomie* qui devait servir de base aux capitulations qu'on leur avait fait espérer. L'ultimatum de vice-amiral portait « qu'on leur accordait le

» pardon et la grâce d'être, comme les insulaires de la mer Blanche,
» raïas du sultan, sous la dépendance du capitan-pacha, et que si
» dans le délai de quatre jours ils ne livraient pas vingt otages pour
» garants de leur soumission, les hostilités recommenceraient. »

Ali-pacha avait reçu à son tour, pour dernière réponse à ses propositions, le commandement impératif « de mettre bas les armes ;
» de se rendre sous vingt-quatre heures au seuil de la tente du sé-
» rasquier Khourchid-pacha, qui s'engageait (sans autre garantie) à
» le faire conduire honorablement à Constantinople, où il serait
» admis à se justifier devant la majesté éblouissante du glorieux
» sultan. » Ainsi s'évanouit toute espèce de rapprochement, et le satrape, qui n'attendait pas d'autres résultats de ses démarches, ayant riposté, à coups de canon, à la déclaration du sérasquier, s'empressa d'adresser la lettre suivante au polémarque et aux chefs de la Selléide.

MOI, ALI TÉBÉLEN.

« Chers Souliotes, recevez le doux salut de l'amitié.

» Si je ne vous ai pas remis jusqu'à présent le château de Kiapha,
» que je m'étais engagé à vous livrer, n'en accusez que l'impossi-
» bilité où je me suis trouvé d'en retirer une foule d'objets précieux
» que j'y tiens renfermés. Mais enfin, puisque vos palicares (que
» j'aime comme mes propres enfants) le demandent avec tant d'in-
» stance, j'écris à mon commandant de vous en faire la consignation.
» Il se retirera, après cela, dans une des tours, avec une garde de
» trente hommes, pour veiller à la conservation des objets que je ne
» saurais encore pour le moment faire déménager, et que je m'en-
» gage à retirer en temps opportun.

» J'ai annoncé à ceux de vos enfants qui se trouvent ici (en otage),
» qu'on allait vous consigner Kiapha. Ils en ont ressenti une joie
» telle, qu'ils ont fait serment que, si quelqu'un de leurs pères ou
» de leurs parents manquait aux engagements qu'ils ont contractés
» envers moi, ils se tueraient en ma présence, de leurs propres mains.
» pour venger une aussi cruelle injure.

» Faites attention, mes enfants (et veuillez avoir égard à ma
» prière), d'entrer avec ordre et discipline dans le château de Kiapha,
» afin qu'il ne s'ensuive ni pillage ni dilapidation des choses qu'il
» renferme. Que, le premier jour, il y soit introduit une *phara*
» (tribu) ; le second, une autre ; et lorsque la quatrième y sera entrée,

» alors vous ferez tirer cent coups de canon, en signe d'allégresse,
» et en témoignage de l'inviolable union établie entre nous.

» Chers Souliotes, mes bien-aimés, avec la forteresse que je vous
» abandonne, je vous fais présent des munitions de guerre et des
» provisions de bouche qui s'y trouvent. Je place en même temps
» sous votre sauvegarde mon petit-fils, en vous priant de le traiter
» avec la même affection que je traiterai vos enfants qui sont mes
» otages. »

» *Janina*, 20 *mars* (*V. S.*) 1821. »

Au reçu de cette lettre, dès que les Souliotes eurent pris possession de la forteresse de Kiapha, les échos de la Thesprotie, ébranlés par le bruit de l'artillerie, apprirent aux Grecs que les combats allaient recommencer dans l'Épire.

L'horizon, chargé de nuages sinistres, annonçait une crise épouvantable. Chacun frémissait; et, tels que les troupeaux timides qui fuient aux approches de l'orage, tandis que les animaux carnassiers font retentir les vallons de leurs hurlements, les chrétiens, réfugiés de toutes parts dans les montagnes, n'attendirent plus que l'apparition du signe auguste de la croix, pour fondre sur les Turcs, qui vaguaient en dévastateurs au milieu des campagnes désolées de la Hellade.

CHAPITRE V.

Explosion de l'insurrection. — Incendie. — Marche de l'archevêque Germanos. — Chant religieux. — Révolution de l'Éleuthéro-Laconie. — Constance Zacharias fait insurger la Laconie. — Chasse les Turcs de Londari. — Insurrection de l'Arcadie, — de la Messénie. — Sénat de Calamate. — Les Grecs entrent à Patras. — Manifeste. — Désordres. — Réfugiés. — L'évêque Procope se rend en Élide. — Jousouf-pacha arrive en Étolie. — Intrigues des agents anglais. — Siége du château de Patras. — Nouvelles d'Ali-pacha. — Il annonce les insurrections qu'il a provoquées. — Contre-révolution de Patras. — Les Grecs encombrent le consulat de France. — Massacres. — Incendie dévorant. — Fuite des insurgés. — Tourments. — Supplices. — Pals. — Ruisseaux de feu et de sang. — Révolte contre le consul de France. — Il empêche le pillage des dépôts qui lui sont confiés. — Chrétiens prosternés au pied du pavillon de France. — Ioniens accourus au secours de leurs frères. — Entrevue du consul avec le pacha vainqueur. — Il refuse une garde de sûreté. — Réponse qu'il fait à ce sujet.

Patras, 4 avril 1821, 9 heures du soir [1].

« Le cri de liberté se fait entendre ; le feu est à la ville. Les Turcs, » avant de se renfermer au château avec leurs familles, ont incendié » la maison d'un des primats grecs, nommé Papa-Diamantopoulos. » Le vent qui pousse les flammes nous menace d'une conflagration » générale !..... Le soleil est descendu sous l'horizon, au milieu » d'un voile de fumées rougeâtres..... Le fracas des maisons qui s'é- » croulent ; les coups redoublés du canon de la forteresse ; le siffle- » ment et l'explosion de quelques bombes ; les cris des femmes et des » enfants, au nombre de plus de quinze cents, réfugiés, avec la ma- » jeure partie des richesses de la ville, dans le consulat de France, » m'épouvantent. Le ciel, pareil à une voûte de feu, nous éclaire » d'une lumière livide. La mer agitée semble rouler des flots de sang.

» 5 *avril*. A une nuit épouvantable succède un jour que je n'es- » pérais pas revoir. Il est impossible d'exprimer ce que j'ai souffert, » consolant les uns, rassurant les autres, et donnant à tous des espé- » rances que j'étais loin de partager. Le feu continue et s'approche.

[1] Extrait du Journal de M. Hugues Pouqueville, consul de France à Patras.

» Je prends la résolution de faire démolir quelques maisons grecques, » voisines de l'hôtel de France, afin de m'isoler. Le château tire à » volée perdue ; une fusillade soutenue est engagée de toutes parts..... » J'apprends, pendant une courte suspension du combat, que tous » les consuls, à l'exception de celui d'Espagne, se sont retirés à bord » des vaisseaux qui se trouvent en rade.

» J'ai expédié, cette nuit, un bateau à Missolonghi, en requérant, » au nom du roi, le capitaine d'un bâtiment marchand français qui » s'y trouve en chargement, de se rendre ici, pour prêter assistance » à notre commerce ; il s'y refuse. *Il met*, dit-il, *à la voile pour* » *Marseille, en offrant de se charger de ma correspondance.* Si un » pareil homme est susceptible de remords, il sera assez puni en se » rappelant un jour qu'il a manqué au premier devoir d'un marin » français ; il peut naviguer en paix, je ne le poursuivrai ni ne le » nommerai jamais.

» La fatigue et l'affaissement l'ont emporté sur la crainte ; les » réfugiés dorment au milieu du fracas des armes ; les vieillards » seuls n'ont pu fermer la paupière. Une chaleur dévorante, mêlée » à l'ardeur du soleil, et au souffle du vent de siroc, suffiraient pour » nous anéantir, si le danger de chaque minute ne nous donnait une » énergie surnaturelle. L'incendie mugit ; à chaque instant on en- » tend des explosions ; parfois je crois sentir la terre s'agiter sous » mes pieds ; des poutres, des pans de murs qui tombent au milieu » des foyers de l'embrasement, font jaillir des colonnes de flamme. » Des cris, des voix confuses, des hurlements qui se confondent, une » ville de vingt mille âmes qui s'anéantit.... Grand Dieu ! que ceux » qui suscitent des révolutions sont coupables !.... Ces lignes, que » je trace en désordre, périront-elles avec moi ? Un gentleman » anglais, qui me quitta hier en promettant de se charger de ma » correspondance pour Corfou, a disparu.

» A midi, un corps d'hommes armés, commandé par le frère du » consul d'Angleterre, vint me chercher pour me conduire à bord » d'un vaisseau. Je profite de leur offre, pour sauver mes janissaires. » Je sors en les plaçant au milieu de l'escorte. Nous marchons vers la » marine ; chemin faisant, je vois égorger deux négresses : mes cris » ni mes prières n'ont pu les sauver. Des bandes entières de fuyards » se précipitent vers le port ; mes janissaires sont embarqués. Je re- » tourne au consulat. Les Grecs, pour se venger, ont mis le feu au

» quartier mahométan; les rues sont parsemées de cadavres; tristes » représailles, présage funeste d'un plus funeste avenir! l'archevêque » Germanos a pris sur sa tête une grande responsabilité.

» 6 *avril*. Les Grecs des campagnes arrivent : ils sont fanatisés, » mais sans direction; *mort aux Turcs!* voilà leur cri de ralliement. » Un christ est élevé sur la place Saint-George; l'étendard de la » croix flotte au-dessus du croissant des mosquées. Les prêtres ont » baptisé plusieurs enfants mahométans, pour se venger des Turcs » qui ont circoncis quelques jeunes Grecs. Les aqueducs sont rompus, » et nous manquons d'eau au milieu d'une chaleur accablante. Un » des diacres de l'archevêque Germanos vient d'arriver, son métro- » politain est attendu ce soir. J'écris aux chefs des insurgés pour leur » recommander les personnes et les propriétés des sujets de toutes » les puissances chrétiennes, abandonnés de leurs consuls, en leur » déclarant qu'ils sont sous la protection du roi de France, confor- » mément à nos capitulations.

» Les archontes de Vostitza entrent en ville, précédés de cinq têtes » turques; l'incendie, qui s'était assoupi, se ranime avec violence. » Le gouvernement du Grand Seigneur a cessé d'exister, et rien ne » le remplace. Les Grecs qui jurent de mourir pour la liberté, em- » barquent leurs effets, comme s'ils avaient dessein de fuir : on dit » l'archevêque arrivé dans la plaine. »

En effet, Germanos, qui s'était rendu à Nézéros, village situé à l'entrée du défilé méridional de Calavryta, était descendu des hauteurs du mont Panachaïcos, à la tête de dix mille paysans, dès qu'il avait appris l'insurrection de Patras. Ses bandes indisciplinées, armées de fusils de chasse, de poignards attachés à de longs bâtons, de pieux durcis au feu, de frondes, de fourches, de faux, s'étaient précipités en désordre sur ses pas, lorsque, arrivé à l'endroit où l'on croit qu'exista le bois sacré des Dioscures, il ordonna de s'arrêter. Alors, ses diacres ayant invité l'armée à se reposer et à prendre de la nourriture, chaque bande, réunie par villages, s'assit et mangea. Et après s'être rassasiée de pain et d'oignons, le prélat, ayant revêtu ses habits pontificaux, s'achemina vers une chapelle solitaire, construite sur l'emplacement d'un temple de Neptune.

Là, prosterné devant l'autel, il renouvelle la confession de ses péchés et de ceux du peuple que le Seigneur a confié à sa sollicitude. Il en demande humblement le pardon au Tout-Puissant, qu'il prie d'éloi-

gner du camp des chrétiens la discorde, les songes mensongers, la terreur, plus dangereuse que l'ennemi ; et il donne l'absolution générale à l'armée, prosternée devant la majesté du *labarum*, qui apparut, dit-on, dans le ciel au fils de Constance Chlore. On allume ensuite des feux ; on pose des sentinelles ; et le *trisagion* [1], que les théores sacrés du grand monastère de Méga-Spiléon entonnent, répété par la multitude, et porté d'échos en échos jusqu'à l'acropole de Patras, annonce aux Turcs que les jours de Constantin ont recommencé pour les Grecs.

Les infidèles, qui ont vu coucher le soleil au milieu d'un nuage de poussière, frémissent à ce bruit de voix et de chants inconnus. Ils s'interrogent, comme Démarate, étranger aux initiations d'Éleusis, témoin d'un phénomène semblable qui se passait dans la plaine de Thria, interrogeait le transfuge Dicéus, fils de Théocyde, en croyant entendre retentir l'hymne mystique d'Iacchus, quelque temps avant que le sort des armes prononçât entre Thémistocle et Xerxès [2]. Tous se taisaient, quand un vieux musulman, qui fut serviteur du Christ avant d'être le sectateur de Mahomet, leur apprend que ce concert angélique est la grande prière des armées grecques, que les enfants d'Islam vainquirent autrefois dans les campagnes de l'Anatolie et de la Romélie. *Ils invoquent le triple dieu qui ne put sauver leurs ancêtres ; ils prient le Père, et ils le blasphèment en lui donnant un Fils, qu'ils surnomment* le Saint, l'Immortel, le Fort. *Qu'ils paraissent, et nous verrons si ce dieu les sauvera du tranchant de nos sabres*. Il dit; et les paroles du renégat, qui abhorre le culte du Rédempteur, remplissent d'une espérance barbare l'esprit des Turcs, que les voix furibondes de leurs derviches excitent à entrer dans le *combat sacré*.

On s'y préparait, ou plutôt on s'y précipitait à l'autre extrémité de la Chersonèse de Pélops. Les Maniates ou Éleuthéro-Lacons, qui s'étaient trop pressés de livrer les otages que le lieutenant de Khourchid leur avait demandés, apprenant le massacre d'un grand nombre de chrétiens des environs de Mistra, en même temps que les événements

[1] Trisagion. Cette doxologie fut introduite dans le rituel grec sous le règne de Théodore le Jeune, à l'occasion d'un tremblement de terre qui se fit ressentir pendant quatre mois à Constantinople. On le chanta ensuite dans les camps. Vid. Mauric stratagem., lib. XII, ch. 22. Leo. imperat. in tact. n° 21. Constant. Porphyrogen. in tact. page 51.

[2] Voyez Hérodote, Uranie, ch. 65.

de Calavryta et de Vostitza, venaient de pousser le cri d'alarme. A leur voix, *la Guerre sortie des antres du Ténare*, comme au siècle des combats chantés par Homère, *accourt et vole aux cris des furies armées de flambeaux, de fouets et de serpents. La rage aveugle, la discorde se précipitent sur leurs pas, les générations s'éclipsent et meurent.* Les Turcs, qui vivaient épars dans les villages du bassin de l'Eurotas, tombent sous leurs coups. Leurs métairies sont livrées aux flammes; et Potamia ainsi que Bardouni, colonies d'Ézérites mahométans, nagent dans le sang. Les Maniates proclament l'insurrection, et déclarent qu'ils ne respecteront rien jusquà ce qu'on leur rende les otages, qu'une infâme déception leur a arrachés pour les plonger dans les cachots de Tripolitza.

A ces accents, une Spartiate, Constance Zacharias, fille d'un martyr de la liberté, qualifié de brigand et empalé comme tel à Tripolitza, en 1799, instruite des malheurs de son père qu'elle perdit lorsqu'elle était au berceau, quittant ses fuseaux, saisit les armes ! Altérée de vengeance, elle plante un drapeau sur sa demeure en signe d'enrôlement. Les femmes laconiennes et les braves de Pentedactylon s'enflamment à ses récits [1], et se précipitent sur ses pas dans la plaine de Lacédémone, où elle proclame la régénération de la Grèce à la tête de cinq cents paysans. L'évêque d'Hélos, Anthimos, accouru à la rencontre de l'héroïne, bénit son entreprise, et après avoir forcé les Turcs à se renfermer dans le château de Mistra, elle remonte le cours de l'Eurotas, jusqu'à Londari, où elle vient renverser le croissant des mosquées et mettre le feu à la maison du vaivode qui tombe sous ses coups.

L'étincelle électrique ébranle aussitôt la Messénie. Calamata, unissant ses ressentiments à ceux des Lacons, arbore l'étendard de la croix. Nisi, Baliada, les villages du Sténycláros, suivent son exemple; et les Turcs d'Androussa, trop faibles pour résister, se réfugient les uns à Coron, et les autres à Tripolitza.

La partie de la haute Arcadie, où l'Alphée prend ses sources, s'agite à son tour à la voix redoutable des Deli-Ianeï, famille puissante composée de sept frères, restée fidèle au dieu de ses pères.

[1] Zacharias, que j'ai vu attaché au pal en février 1799, était cité comme un des hommes les plus rapides à la course, titre qu'Homère donne au divin Achille. Les chants populaires disent, au sujet de sa légèreté, que ses talons touchaient à ses oreilles quand il courait à travers les campagnes.

Canelos, l'aîné de cette race qu'on dit issue des nobles sires de Champagne, rassemble les paysans. Les Turcs battus de toutes parts se dispersent, il s'empare du château de Caritène, d'où il annonce aux chrétiens le règne de la croix et de la liberté.

La vaste forêt de Côcla retentit du bruit des armes des Sulimiotes descendus du mont Ira ; et les habitants du territoire de Gérennios, dont le paisible sommeil n'était depuis longtemps dissipé que par le chant matinal du coq, sont entraînés par leurs compatriotes, qui demandent des autels, une patrie et des lois. Ils ont profité des ténèbres et de la terreur de leurs maîtres pour briser leurs entraves. Ainsi les hommes esclaves, même sous les tyrans les plus doux, étant dépouillés de leurs droits, se réveillent plus agités [1] pendant le silence de la nuit, lorsque le tumulte et les travaux de la journée ont cessé de le dissiper. De même les Gérenniens, s'étant enfuis à la faveur des ombres pour se rendre à Calamata, y trouvèrent Pierre Mavromichalis et les chefs de la Messénie organisant un gouvernement municipal, qui les reçurent à bras ouverts.

Cependant les insurgés, conduits par l'archevêque Germanos, qui ignorait ces événements, s'étaient, comme on vient de le dire, arrêtés en vue de Patras, pour se préparer au combat. Malgré l'enthousiasme de sa troupe, le moderne Mathathias, qui n'avait pas balancé à lever l'étendard de la révolte, n'était pas sans inquiétude. Il s'était flatté qu'en se présentant avec des forces supérieures, les Turcs, peu nombreux, qu'il avait en tête, prendraient peut-être, comme ceux de Vostitza, le parti de s'enfuir à Lépante. Sans cela le succès d'une entreprise prématurée était compromis. Ses soldats, bons pour un coup de main, ne pouvaient demeurer réunis longtemps sous les drapeaux ; il fallait brusquer l'événement, en remettant à l'impéritie des barbares le soin de la victoire.

Dès que le jour commença à colorer les faîtes neigeux du Parnasse, Germanos, élevant la croix au milieu de l'armée, s'écrie *que quiconque est zélé pour la loi, et veut demeurer ferme dans l'alliance du Seigneur, me suive*. Les soldats lui répondent par des acclamations. L'espace compris entre le fleuve Glaucus et la ville disparaît sou

[1] On a observé que les révoltes des Nègres ont ordinairement lieu pendant la nuit, et que c'est en contemplant la beauté du firmament, et au milieu du calme des éléments, qu'ils sentent plus vivement le malheur de leur condition. — Sparman. Voyage au cap de Bonne-Espérance.

leurs pas ; ils entrent à Patras au milieu des cris de joie des habitants, qui tenaient les Turcs bloqués dans la citadelle.

A peine installé dans une maison grecque, l'archevêque, dont la métropole avait été incendiée par les mahométans, fit publier, le 7 avril au matin, la proclamation suivante : *Paix aux chrétiens; protection aux consuls des puissances étrangères; guerre aux Turcs !* Le calme reparut dans la ville ; les flammes s'éteignirent ; et, sur les six heures du soir, le consul de France, qui avait écrit aux primats grecs, pour leur déclarer qu'il les rendait garants des torts que pourraient éprouver les sujets des puissances chrétiennes, reçut une réponse favorable. Les chefs des Hellènes (ils prenaient ce titre), qui étaient le métropolitain Germanos, Papadiamantopoulo, Londos, André Zaïmis de Calavryta, Sotiraki de Vostitza, etc., en annonçant au consul la ferme volonté de reconquérir l'indépendance nationale, le priaient de leur rendre favorable la majesté très-chrétienne du roi de France. On remarquait, au bas de leur lettre, un timbre noir renfermant, dans une couronne de chêne, une croix entourée de ces mots, ΣΦΡΑΓΙΣ ΤΗΣ ΕΛΕΥΘΕΡΙΑΣ, *SCEAU DE LA LIBERTÉ*, et le millésime 1821. A cette dépêche était joint leur manifeste [1] d'insurrection.

Aussitôt des emblèmes, des drapeaux, des vêtements nouveaux, des cocardes mélangées de couleurs bleues et blanches remplacèrent le costume grec raïa, auquel succédèrent le bonnet et l'habillement russes, lorsque, le 7 au soir, le château qui était occupé par les Turcs recommença à canonner la ville avec vivacité. En même temps les flammes assoupies se ranimèrent. Le cadilik et des magasins d'huile, auxquels on avait mis le feu, devinrent le signal d'un pillage général.

[1] *Manifeste des Hellènes aux consuls des puissances chrétiennes à Patras.*

26 mars (v. st.) 1821.

« Les Hellènes, livrés à l'oppression toujours croissante des Turcs, qui ont juré » de les anéantir, ont unanimement résolu de secouer le joug ou de mourir. Nous » nous sommes levés pour venger nos droits. Nous sommes fermement persuadés » que toutes les puissances chrétiennes reconnaîtront la justice de notre cause, et » qu'au lieu d'y mettre des obstacles, elles lui prêteront aide et secours, en se rap- » pelant combien nos aïeux furent utiles à l'humanité. En vous faisant part de ceci, » nous vous prions de vouloir bien nous procurer la bienveillante protection de votre » auguste cour. »

† Germanos, archevêque de Patras. † Procopios, évêque de Calavryta ; André Zaïmis ; André Londos ; Benisellos Kouphos ; Papadiamantopoulo ; Sotiraki.

« Les Ioniens, s'étant précipités vers le port, enfoncent les magasins
» qui renfermaient le raisin de Corinthe appartenant aux Turcs, et
» commencent un trafic de brigandage. Des hommes investis d'un
» caractère public s'empressent d'acheter, au plus vil prix, des den-
» rées destinées à leur créer une fortune colossale, sans rougir de se
» rendre complices de scélérats contre lesquels ils n'élevèrent la voix
» que quand ils devinrent des instruments contraires aux intérêts
» de leur cupidité. » C'est à ces moyens ignominieux qu'il faudra, un jour, attribuer l'opulence de plus d'une famille d'Angleterre et d'Allemagne.

Le gouvernement civil des Hellènes voyait ces désordres avec indifférence. Que dis-je ! il n'osait résister, ni à ceux qui les provoquaient, ni à ceux qui les faisaient tourner à leur profit. Étranger dans sa propre capitale, dont il ne reconquérait que les débris, il était décrédité avant d'avoir reçu une forme régulière. Le consul de France venait de décliner jusqu'aux garanties qu'il lui avait offertes, en refusant une garde d'honneur et en répondant que *le pavillon du roi suffisait à sa défense et à sa sûreté*. Il en avait dit autant au vaivode des mahométans, avant l'insurrection ; et les chefs des Hellènes, ayant voulu le charger d'engager les Turcs à accepter une capitulation, il déclara « qu'il était à son poste pour soutenir les droits de la couronne
» de son souverain, et qu'il ne s'occuperait qu'à protéger, sans excep-
» tion, toutes les infortunes qui seraient dignes d'être reçues sous la
» bannière de France. »

Ce fut ainsi qu'au milieu des horreurs et des crimes de l'anarchie, le consulat français, dépourvu de gardes, d'armes, et du simple appareil de la précaution, devint le refuge d'une foule de malheureux de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Il renfermait alors plus de trois mille personnes, couchant à l'abri de l'église, des magasins, des galeries, ou bivaquées sous les orangers du jardin, qu'un mur d'enceinte, regardé comme inviolable, séparait des combattants, qui commençaient à concevoir de vives inquiétudes.

Ces alarmes étaient cependant soigneusement calmées par une foule de nouvelles qui permirent de soupçonner que les chefs du Péloponèse n'étaient pas étrangers aux plans du conseil des Hétéristes de Kichenof. Ainsi, pour soutenir l'enthousiasme des Grecs Achéens, on leur annonçait l'arrivée, au Magne, de Démétrius Hypsilantis, qui se trouvait alors en Valachie. A entendre le directoire suprême des in-

» pardon et la grâce d'être, comme les insulaires de la mer Blanche, » raïas du sultan, sous la dépendance du capitan-pacha, et que si » dans le délai de quatre jours ils ne livraient pas vingt otages pour » garants de leur soumission, les hostilités recommenceraient. »

Ali-pacha avait reçu à son tour, pour dernière réponse à ses propositions, le commandement impératif « de mettre bas les armes; » de se rendre sous vingt-quatre heures au seuil de la tente du sé- » rasquier Khourchid-pacha, qui s'engageait (sans autre garantie) à » le faire conduire honorablement à Constantinople, où il serait » admis à se justifier devant la majesté éblouissante du glorieux » sultan. » Ainsi s'évanouit toute espèce de rapprochement, et le satrape, qui n'attendait pas d'autres résultats de ses démarches, ayant riposté, à coups de canon, à la déclaration du sérasquier, s'empressa d'adresser la lettre suivante au polémarque et aux chefs de la Selléide.

MOI, ALI TÉBÉLEN.

« Chers Souliotes, recevez le doux salut de l'amitié.

» Si je ne vous ai pas remis jusqu'à présent le château de Kiapha, » que je m'étais engagé à vous livrer, n'en accusez que l'impossi- » bilité où je me suis trouvé d'en retirer une foule d'objets précieux » que j'y tiens renfermés. Mais enfin, puisque vos palicares (que » j'aime comme mes propres enfants) le demandent avec tant d'in- » stance, j'écris à mon commandant de vous en faire la consignation. » Il se retirera, après cela, dans une des tours, avec une garde de » trente hommes, pour veiller à la conservation des objets que je ne » saurais encore pour le moment faire déménager, et que je m'en- » gage à retirer en temps opportun.

» J'ai annoncé à ceux de vos enfants qui se trouvent ici (en otage), » qu'on allait vous consigner Kiapha. Ils en ont ressenti une joie » telle, qu'ils ont fait serment que, si quelqu'un de leurs pères ou » de leurs parents manquait aux engagements qu'ils ont contractés » envers moi, ils se tueraient en ma présence, de leurs propres mains, » pour venger une aussi cruelle injure.

» Faites attention, mes enfants (et veuillez avoir égard à ma » prière), d'entrer avec ordre et discipline dans le château de Kiapha, » afin qu'il ne s'ensuive ni pillage ni dilapidation des choses qu'il » renferme. Que, le premier jour, il y soit introduit une *phara* » (tribu); le second, une autre; et lorsque la quatrième y sera entrée,

» alors vous ferez tirer cent coups de canon, en signe d'allégresse,
» et en témoignage de l'inviolable union établie entre nous.

» Chers Souliotes, mes bien-aimés, avec la forteresse que je vous
» abandonne, je vous fais présent des munitions de guerre et des
» provisions de bouche qui s'y trouvent. Je place en même temps
» sous votre sauvegarde mon petit-fils, en vous priant de le traiter
» avec la même affection que je traiterai vos enfants qui sont mes
» otages. »

» *Janina*, 20 *mars* (*V. S.*) 1821. »

Au reçu de cette lettre, dès que les Souliotes eurent pris possession de la forteresse de Kiapha, les échos de la Thesprotie, ébranlés par le bruit de l'artillerie, apprirent aux Grecs que les combats allaient recommencer dans l'Épire.

L'horizon, chargé de nuages sinistres, annonçait une crise épouvantable. Chacun frémissait; et, tels que les troupeaux timides qui fuient aux approches de l'orage, tandis que les animaux carnassiers font retentir les vallons de leurs hurlements, les chrétiens, réfugiés de toutes parts dans les montagnes, n'attendirent plus que l'apparition du signe auguste de la croix, pour fondre sur les Turcs, qui vaguaient en dévastateurs au milieu des campagnes désolées de la Hellade.

l'armée de Khourchid-pacha. Les matelots ajoutaient à ces récits que les équipages grecs qui montaient les vaisseaux du capitan-bey s'étaient révoltés, et que son escadre s'était rendue à l'amiral hydriote qu'on faisait naviguer vers l'Épire. Enfin, pour comble de joie, dans ce jour d'illusions, des barques grecques remorquèrent sur la plage de Patras un vaisseau turc de Dulcigno, qu'elles avaient capturé aux atterrages de Missolonghi. Déjà les insurgés couraient du côté de la marine pour égorger trois mahométans pris à bord de la tartane Dulcignote, lorsque le consul de France, étant intervenu en faveur des Turcs auprès de l'archevêque Germanos, parvint à sauver ces malheureux.

Combien d'autres victimes étaient sur le point de devoir leur salut à son zèle! les barbares avaient reçu, par l'entremise de l'agence britannique, l'avis d'un secours prochain, tandis que les insurgés se repaissaient d'annonces tellement chimériques, que les munitions de guerre apportées par le bâtiment du capitaine Élias se réduisaient à quatre quintaux de poudre. Les nouvelles qu'on leur avait racontées étaient destituées de réalité. Toute espèce d'ordre et de précautions était négligée dans leur armée, tandis qu'on se préparait à célébrer la solennité du dimanche des Rameaux; mais le jour prêt à finir devait, au lieu d'une pompe sacrée, être suivi d'une catastrophe, dont nous suspendons le récit pour faire connaître ce qui s'était passé dans l'Épire.

Jousouf-pacha, qui se trouvait le 14 avril au château des petites Dardanelles de Lépante, était le même que les Souliotes avaient battu à l'entrée du défilé de Coumchadèz. Irrité de sa défaite, il n'attendait que le moment de se venger, lorsque, le 26 mars, époque de l'expiration de l'armistice entre les Turcs et les chrétiens de la Selléide, qui avaient rejeté l'ultimatum du capitan-bey, il s'était avancé contre les avant-postes de la Cassiopie, que les Souliotes évacuèrent, en se réfugiant dans les montagnes. Il s'empara ainsi de Candja, de Philippiada, d'Éleuthéro-Chorion et de Lacca, dont il fit pendre les principaux habitants et vendre le restant de la population, qui avait droit à une protection d'autant mieux méritée, qu'aucun Grec de ces villages n'avait voulu faire cause commune avec les insurgés. Il venait de commettre cet attentat quand il reçut le brevet de pacha de Négrepont, et l'ordre de se rendre en Eubée, pour y organiser un corps de réserve. Il s'était en conséquence acheminé avec trois cents

hommes, lorsqu'il se trouva, ainsi qu'on vient de le dire, engagé dans les affaires du Péloponèse.

Fier de ses exploits ignominieux, Jousouf avait appris, en traversant l'Étolie, que Khourchid-pacha était venu à bout d'ourdir quelques intrigues contre Ali Tébélen, d'où il inférait que la cause du sultan devait bientôt triompher. Dans cette idée, il écrivit aux Turcs patréens *de tenir ferme, qu'il arrivait à leur secours, que la révolte du satrape de Janina touchait à sa fin, et qu'ils n'auraient bientôt plus que le plaisir de chasser ensemble aux Grecs, qu'il fallait exterminer.*

A la vérité Kourchid avait obtenu quelques succès d'intrigue contre le vizir Ali. Il avait corrompu un des chefs de sa garnison, nommé Metzo Abas, qui obtint, avec une cinquantaine de gens de sa suite, le pardon de sa félonie et la permission de retourner dans ses foyers. Cet exemple de clémence avait séduit quatre cents Schypetars, qui, ayant reçu le bienfait de l'amnistie, en profitèrent, ainsi que de l'argent dont Ali les avait pourvus, pour soulever en sa faveur la Toxarie et la Iapourie. Ainsi le stratagème du sérasquier avait tourné contre lui ; et il commit en cela une faute dans laquelle un Albanais ne serait jamais tombé.

L'indifférence d'Ali-pacha, à la vue d'une pareille désertion, et ce qui avait déjà eu lieu par rapport à Odyssée, auraient dû dessiller les yeux du sérasquier, car la contenance assurée du proscrit annonçait qu'il était loin de redouter une défection. Quel brave aurait pu l'abandonner, quand il déployait un courage presque surnaturel? Atteint d'un accès de goutte, maladie qu'il n'avait jamais éprouvée, le satrape, âgé de quatre-vingt-un ans, se faisait porter chaque jour sur la partie la plus exposée des remparts de son château. Assis en face des batteries de l'ennemi, il donnait audience à ceux qui voulaient l'approcher. C'était au haut de cette plate-forme découverte qu'il tenait ses conseils, qu'il expédiait ses ordres et qu'il indiquait sur quel point il fallait tirer. Amis et ennemis, étonnés de son audace, l'admiraient. Les boulets dirigés contre sa tête semblaient diverger en l'approchant, tandis qu'il donnait les signaux de la manœuvre à ceux de ses soldats qui occupaient encore une partie des ruines de Janina, en les encourageant du geste et de la voix. Tantôt sa vue, aidée d'un télescope, lui faisant apercevoir les manœuvres de l'ennemi, il improvisait les moyens de le combattre. Quelquefois il s'amusait à *saluer* les curieux et les nouveaux venus. Ainsi le chan-

celier du consul de France à Prévésa,' envoyé auprès de Khourchid-pacha, était à peine entré au logement qu'on lui avait désigné, qu'il reçut la visite d'une bombe qui l'obligea d'en sortir précipitamment. Ce coup d'adresse était dû à l'ingénieur Carretto, qui jeta, le lendemain, une grêle de boulets et d'obus au milieu d'un groupe de Francs attirés par la curiosité du côté du Téké, où Khourchid faisait élever une batterie. « Il faut, dit Ali, dégoûter ces petits faiseurs » de rapports de l'envie de venir écouter aux portes; j'ai assez fourni » matière à discourir. La Franghia[1] ne doit me connaître, à l'a- » venir, que par mon triomphe ou par ma chute, qui lui laissera de » longues inquiétudes à calmer. » Puis, après avoir gardé un moment le silence, il ordonna aux crieurs publics d'annoncer à ses soldats *l'insurrection de la Valachie et de la Morée!* et cette nouvelle, proclamée du haut des remparts, arriva presque aussitôt dans le camp des impériaux, où elle répandit une consternation générale.

Pendant la nuit du quatorze ou quinze avril, des Tatares expédiés de plusieurs points de la Romélie, au sérasquier, lui avaient apporté la confirmation des nouvelles qu'on avait apprises la veille, et qui venaient d'être publiées à Souli par un des membres de la grande Hétérie, Perrèvos, parvenu à rejoindre ses anciens frères d'armes de la Selléide. Les Grecs, prompts à s'enflammer, avaient aussitôt salué, avec des transports d'allégresse, l'aurore de leur liberté; mais, hélas! cette liberté était loin de leur être acquise.

Le 15 avril à trois heures du matin, Patras et ses ruines, encore fumantes, sont tout à coup agitées par un tremblement de terre, qui réveille les assiégeants et les assiégés. Deux heures après, une vive canonnade du château annonce l'approche du secours que les Turcs attendaient. Jousouf-pacha, prévenu que les chrétiens avaient retiré le corps d'observation placé à Sichéna[2], était sorti du château, situé sur le cap Rhion, et venait de pénétrer dans l'acropole. Le consulat de France se remplit de nouveau de femmes et d'enfants qui poussent des cris lamentables. Infortunés! des flots de sang commençaient à couler.

Déjà la chancellerie d'une puissance étrangère désigne et nomme

[1] Franghia, pays des Francs; c'est sous ce nom que les Turcs désignent la chrétienté.

[2] Sichéna. Voyez, pour la position de ce village et des lieux dont il est ici question, le tome III, page 542, de mon Voyage dans la Grèce.

les victimes que les exterminateurs doivent abattre. Elle sème le découragement parmi les Grecs, qu'elle abhorre à cause des rivalités de commerce, que son esprit cupide, qui ne conçoit rien de noble, n'a pu surmonter. Elle menace, elle qui était hier retranchée sous ses verrous. Elle publie que les forces entrées dans le château avec Jousouf-pacha, se montent à quinze cents hommes; que cinq mille Turcs ont passé l'isthme de Corinthe; que trois mille cinq cents autres sont arrivés de Missolonghi, et que l'escadre du capitan-bey est au moment de paraître. Et c'étaient des chrétiens qui proclamaient ces résultats honteux des plans qu'ils avaient suggérés aux Ottomans! des hommes investis d'un caractère public osaient tenir un pareil langage! La peur, qui ne raisonne pas, s'emparant aussitôt d'un peuple aussi facile à s'exalter que prompt à tomber dans l'excès du découragement, les Grecs hésitent, et ne reconnaissent pas à ces traits le génie de ceux qui ont vendu Parga.

A huit heures du matin, on signale un brick de guerre arrivant à toutes voiles; les Grecs prétendent qu'il est Hydriote, d'autres soutiennent qu'il est Turc; on se trouble, on s'interroge: la frayeur se peint sur tous les visages. Le bâtiment approche, il hisse son pavillon; il est ottoman, et il salue la forteresse, qui lui répond.

Une clameur générale ébranle les airs. Mille et mille voix font retentir les échos du cri de *Kyrie eleïson*, auquel les Turcs répondent par ceux de *Allah* et de *Mahomet*. Les primats, précédés du *labarum*, donnent le signal de la fuite. Insensés! où portent-ils leurs pas? Jousouf-pacha n'a amené avec lui que trois cents hommes! Cette voix n'est pas écoutée; ils s'éloignent, au nombre de plus de dix mille, tandis qu'une multitude de familles se précipitent sur le rivage de Saint-André, où se trouvaient ancrés quarante-deux petits bâtiments de transport. Le consul de Russie, M. Vlassopoulo, désigné aux poignards, soutenant son épouse malade et à moitié mourante, se dirige du même côté avec ses domestiques. La forteresse fait un feu terrible; des femmes et des enfants se jettent à la mer pour rejoindre les vaisseaux qui les attendent; heureusement les boulets ne peuvent les atteindre. Les consuls de Suède et de Prusse s'embarquent; ceux d'Espagne et d'Autriche donnent asile aux chrétiens qui ne peuvent fuir; la maison de France en est remplie.

Dix heures du matin. Les Turcs ne paraissent pas: peut-être qu'ils regardent la fuite des Grecs comme une ruse de guerre; ou bien,

aussi lâches qu'eux, ils n'osent se montrer. Mais non, le feu qui se manifeste dans le quartier le plus rapproché du château annonce que les barbares sont sortis de leur repaire. On entend des cris perçants, des coups de fusil, le brisement des portes des maisons, peut-être que l'amour du pillage va suspendre la fureur des mahométans.

Tout a fui! L'archevêque Germanos, resté avec vingt hommes dans une maison, résolu à se défendre à outrance, allait périr, lorsqu'un Grec nommé Apethamenos lui annonce que toute résistance est inutile. Il le conjure de se retirer, au nom du ciel, de la patrie, et du consul français qui l'avait envoyé pour le prévenir de l'approche des ennemis. Le prélat dépose sa couronne archiépiscopale, quitte ses pelisses, ses insignes, et s'éloigne en pleurant. Il arrive au bord de la mer; il monte sur un esquif. Les vaisseaux, chargés d'une foule de chrétiens arrachés à la mort, appareillent et mettent à la voile.

A midi on prévient le consul français que deux Guègues mahométans demandent à lui parler au nom de Jousouf-pacha. Il ordonne d'ouvrir; et, s'étant avancé à leur rencontre, ils le saluent de la part du sérasquier, qui lui faisait offrir une garde de sûreté, qu'il refuse en montrant le pavillon du roi, jusqu'alors son unique sauvegarde, et en le priant de lui renvoyer ses janissaires. A ces mots, un des prétendus Guègues, Servien d'origine, arraché à sa famille, qu'on avait forcé de changer de religion, rappelle au consul qu'il a été tchoadar attaché au palais de Véli-pacha, où il l'avait connu, et le prie de le recevoir à son service, en promettant de ne jamais le quitter; mais sa proposition ne put être acceptée, et quelques sequins donnés aux deux envoyés de Jousouf servirent à les éconduire.

Cependant le feu augmentait; et le faubourg tout entier de Vlatéro, situé à la partie septentrionale de Patras, présentait l'image d'une fournaise, dont le bruit sourd, mêlé au fracas des maisons qui s'écroulaient, ne peut se comparer qu'à l'éruption d'un volcan. Des ruisseaux d'huile enflammée, plus ardents que les laves du Vésuve, coulaient jusqu'au rivage de la mer, où l'on commençait à apercevoir des monceaux de têtes et des poteaux auxquels on avait pendu plusieurs chrétiens. D'un autre côté, quelques hordes de cavaliers turcs, qui avaient débouché sur le plateau de Psyla Alonia, poursuivaient les Grecs. Ils venaient de saisir une malheureuse créature, qu'ils traînaient au château, quand le consul de France, oubliant le danger, vole au-devant des barbares, et leur arrache leur proie. Ils la cèdent

sans résistance; c'était la mère d'un major russe nommé Sava, âgée de cent dix ans, qui, ne pouvant suivre sa famille, s'était cachée au milieu des blés, où les tigres l'avaient traquée. Elle fut ainsi sauvée, et la sollicitude de son libérateur fut récompensée quand il eut rassemblé autour d'elle trois générations d'enfants qui faisaient la gloire de cette femme. Mais elle était privée de la vue, et il fallut la rassurer en lui nommant son bienfaiteur. Alors ses yeux, morts à la lumière, se ranimèrent pour verser des larmes, qui devaient couler encore avec plus d'abondance, lorsqu'en arrivant à Ithaque elle apprit de la bouche du major Sava qu'un second fils, qu'elle chérissait, avait été décapité par les Turcs, qui avaient vendu comme esclaves son épouse et quatre enfants, objets de sa tendresse.

Telles furent les angoisses et les sollicitudes du consul français pendant cette journée funeste, qui devait être signalée pour la première fois, après plus d'un siècle d'esclavage, par la cérémonie religieuse de la fête des palmes. Mais le sang des martyrs seul la sanctifia; et, à la chute du soleil, les barbares, chargés de butin, fatigués de carnage, se retirèrent dans le château, après avoir mis de nouveau le feu aux maisons qu'ils avaient saccagées.

Le ravage des flammes succéda ainsi aux ravages des Turcs ; et le consul de France, de concert avec ceux d'Autriche et d'Espagne, qui honoraient alors leurs souverains par des sentiments d'humanité, mais depuis... avait passé une partie de la nuit sur pied, quand des femmes à demi mourantes, sorties du milieu des ruines et des moissons où elles s'étaient cachées, se traînèrent à la lueur de l'incendie jusqu'à la barrière extérieure de l'enceinte consulaire, où l'on avait appendu l'étendard des lis. Cramponnées aux barreaux, tremblantes et voulant pourtant être entendues, elles demandent d'une voix plaintive qu'on sauve la vie des enfants qu'elles tiennent élevés comme des offrandes à la divinité, et qu'on reçoive avec eux les mères qui les nourrissent. La porte s'ouvre aussitôt pour les admettre ; et aucune infortune n'éprouve ni dédain, ni refus. Le fidèle et le musulman ont droit à un abri protecteur sous le pavillon des enfants d'Henri IV ; la chapelle de saint Louis est devenue le refuge des veuves et des orphelins.

Le 16 avril au matin, les Turcs, qui n'avaient osé poursuivre l'armée grecque, enhardis par leur succès de la veille, descendirent de nouveau dans la ville, qu'ils recommencèrent à saccager, en annonçant le

dessein de la détruire de fond en comble. Alors le consul de France s'étant entendu avec ceux d'Espagne et d'Autriche, les engagea à tenter un dernier effort pour sauver les restes de Patras, qui recélaient encore une foule de chrétiens dévoués à une mort certaine. On demanda une entrevue à Jousouf-pacha, sous prétexte de conférer avec lui au sujet des garanties qu'il avait promises aux agents des puissances étrangères.

Le messager porteur de cette demande ayant rendu une réponse favorable, la députation sortit de la maison de France à huit heures du matin, précédée de deux Turcs, et escortée de quinze Ioniens armés de toutes pièces. Jamais on ne vit un spectacle plus horrible! des cadavres sans tête, des membres épars, des lambeaux de chair, marquaient les traces du chemin qui conduisait à l'antre des cannibales. Là, on glissait sur des mares de sang figé, recouvert des cendres de l'embrasement. Plus loin il fallait passer des ruisseaux d'huile, de vin, d'eau-de-vie, qui coulaient. Dans d'autres endroits le chemin était obstrué par des meubles et des marchandises en feu. Il fallait prendre de longs détours pour éviter des murs qui s'écroulaient; lorsque, parvenus sur les glacis, un derviche, tenant une tête à la main, se présenta au consul français en l'accablant d'injures. Ailleurs des soldats et des nègres chargés de butin, ou traînant par les cheveux des femmes et des enfants, faisaient retentir les airs de leurs hurlements. Non, jamais de pareilles images n'ont affligé la vue des hommes! les consuls sont entourés d'une foule de victimes qu'on conduisait devant le vizir. Ils veulent éviter leur rencontre, et ils se trouvent au milieu d'une palissade, où des Grecs empalés expiraient lentement en se recommandant *à la Reine des anges*. Ils reconnaissent parmi les suppliciés des prêtres priant pour leurs bourreaux, qui les abreuvaient d'outrages, en leur disant avec raillerie de prier leur Dieu crucifié, celui qu'ils nommaient le fort, de venir les délivrer. Enfin les consuls des rois chrétiens, qui avaient défilé au milieu des martyrs, entrèrent dans la citadelle.

Jousouf-pacha, assis sur le pan ruiné d'un tombeau turc, leur sourit, les invite à s'asseoir, se répand en politesses simulées, les assure de leur sûreté, de celles de leurs nationaux, promet de faire éteindre l'incendie et de punir de mort quiconque tenterait de le rallumer. Puis, se plaignant avec ménagement de n'avoir pas été servi par eux avec le zèle du consul d'Angleterre, qui lui avait frayé le chemin

de l'acropole, il demande à M. Pouqueville à combien de Grecs il a donné asile, et s'il n'est pas le même qui résida longtemps auprès du vizir Ali-pacha? Celui-ci, sans répliquer à ces questions, conjure le pacha de sauver les restes de Patras, d'épargner des enfants et des femmes, de pardonner à des hommes égarés, de ne pas traiter en pays ennemi une ville qui appartient au Grand Seigneur ; et, forcé de s'expliquer sur les réfugiés, il ne croit pas se compromettre en lui déclarant qu'il n'y a chez lui aucun rebelle. Le pacha à son tour l'invite, sil s'y trouve des chrétiens, à les chasser, promet de nouveau de conserver ce qui existe encore de Patras, et de faire cesser l'effusion du sang. Mais les faits étaient déjà loin de répondre aux protestations; car Jousouf payait, en présence des consuls, chaque tête qu'on lui apportait, à raison d'un *mahmoudié* en or, en souriant aux égorgeurs, et en les engageant *à bien faire*.

Les consuls, persuadés, d'après ce qui se passait, que les promesses de Jousouf-pacha ne cachaient que des desseins perfides, étaient à peine redescendus vers leurs demeures, qu'ils ne tardèrent pas à connaître que l'ordre d'anéantir une ville de vingt-deux mille âmes allait s'accomplir. A midi les barbares mirent le feu au grand bazar de Saint-George, d'où les Grecs avaient sauvé les débris du Christ exposé à la vénération des fidèles; et un vent impétueux ayant augmenté la rapidité des flammes, la conflagration devint générale. Les maisons consulaires de Hollande, de Suède et de Russie furent consumées, et celle de France dut encore une fois sa conservation au soin que l'on prit de l'isoler, en faisant abattre plusieurs habitations.

A la détonation de l'incendie, le pacha, épouvanté, accourt avec ses hordes pour sauver la partie occidentale du *Marché;* mais il n'était plus temps. Le mal était sans remède, et le ravage ne devait s'arrêter qu'aux limites de l'enceinte protégée par le pavillon de France. Bientôt on ne vit plus le ciel ; des hurlements affreux d'hommes et d'animaux sortaient du sein d'une fournaise épouvantable; et le consul, jusqu'alors tranquille, sentant que l'ardeur des brasiers échauffait ses galeries et ses cours, au point de ne pouvoir presque pas respirer, ne vit plus qu'un moyen de salut. Placé dans un cadre de feu prêt à se fermer, car l'issue qui lui restait du côté de la mer était au moment de s'embraser, il invite les sujets et les protégés du roi à se retirer à bord d'un bâtiment autrichien nolisé à ses frais.

Puis, s'adressant aux familles grecques, qui auraient été égorgées si elles avaient tenté de sortir, il les rassura en déclarant qu'il demeurerait à son poste jusqu'à ce que la maison fût en feu ; que dans cette extrémité il marcherait à leur tête avec le pavillon du roi en main ; qu'il les ferait embarquer, ou qu'il mourrait avec elles.

Les Grecs, pénétrés d'admiration, répondent à cette déclaration par les cris de « vive le roi de France, vivent les Bourbons ! » Alors, les réfugiés, prosternés au pied du mât de pavillon, les » mains levées au ciel, invoquaient les bénédictions de Dieu sur la » tête du roi très-chrétien : lorsqu'une inspiration particulière me » reporta, dit le consul, vers la France. Je souhaitai l'appui des anges » tutélaires de ma patrie ! Que ne furent-ils témoins de cette scène » déchirante ? Fille du roi martyr, mère auguste du nouvel Henri, » elles m'auraient donné les moyens de sauver ces vierges innocentes » au déshonneur, ces pauvres enfants à l'apostasie. Les sanglots m'é» touffaient, et je me retirai à l'écart pour pleurer ; je devais cacher » jusqu'à la moindre émotion, car elle aurait affaibli la confiance » que j'avais inspirée à tant de malheureux [1]. »

Pendant que le consul du roi formait de pareils vœux, des misérables méditaient son déshonneur ou sa mort. Trois de ses nationaux, qu'il avait comblés de bienfaits, reçus à sa table (que leurs noms soient à jamais oubliés !), lui signifient « qu'ils ne s'embarqueront qu'après qu'il leur aura permis le pillage des trésors de Patras déposés dans sa chancellerie. Ils ajoutent qu'ils savaient que son intention était de fuir ; que, s'il faisait un pas, ils allaient l'égorger. »

A ces mots, le consul, présentant sa poitrine, se contente de répondre aux brigands qu'*il y a loin encore du poignard d'un assassin au cœur d'un honnête homme*. Un de ces misérables, craignant sans doute qu'il n'invoquât l'intervention de la force armée, court précipitamment à la porte extérieure de l'hôtel en criant : « Le premier » qui osera sortir, je le tue ; c'est le pillage que je veux. »

Qu'on me pardonne de transcrire le journal du consul. « Je n'avais » jamais entendu un pareil langage. Moi, qui ne croyais pas avoir » un ennemi sur la terre, quel fut mon étonnement ! Des hommes » que je connaissais depuis quinze ans, me menacer, demander mon » déshonneur ! En réfléchissant sur une pareille démence, je descen-

[1] Extrait du Journal de M. Hugues Pouqueville.

» dis seul et sans armes jusqu'à la porte. Alors m'adressant au plus » furieux : Vous savez, lui dis-je, que mon intention n'est pas de » partir ; mais puisque vous prétendez commander ici, je vous or- » donne, au nom du roi, d'embarquer votre famille et de sortir.

» A ces mots, le furieux me repousse, deux assassins se présentent » en seconde ligne, d'autres me suivent, lorsqu'un de mes domes- » tiques me crie en grec, du haut de la galerie, de me sauver. » Quelques personnes m'arrachent de leurs mains ; je sors par une » des brèches que le tremblement de terre de la veille avait faites au » mur d'enceinte ; je me rends à bord d'un vaisseau anglais com- » mandé par le capitaine Hunter. De là mes regards se portent sur » la grande scène de désolation qui enveloppe Patras.

» La nuit tombe, les Turcs sont rentrés au château ; les rebelles » m'adressent plusieurs messages ; un de leurs négociateurs veut » les excuser en rejetant sur l'ivresse la faute qu'ils ont commise ; ma » réponse est : *qu'ils partent, et qu'ils s'embarquent.* Ils cèdent, et au » point du jour je rentre au consulat, que je n'avais pas perdu de » vue, et où je n'osais faire pénétrer la force armée turque, qui » aurait fait, avant tout, main basse sur les Grecs réfugiés.

» Ils me revoient, les infortunés, et ils croient revivre une se- » conde fois. Les brigands sont partis, après avoir commis des excès, » et emporté ce qu'ils ont voulu. Nous jouissons d'un moment de » calme. Quelques maisons brûlent encore dans le lointain. Voilà » cinq jours que je n'ai reposé. On m'avertit que le domestique qui » m'avait accompagné à bord du capitaine Hunter vient d'être arrêté, » en mettant pied à terre, par les Turcs, qui le traînent chez le vizir » pour lui trancher la tête. Je cours, je l'arrache de leurs mains ;..... » ils n'ont fait aucune résistance ; je n'ai reçu des barbares que des » témoignages de respect..... La nuit est affreuse. Je rencontre au » milieu des ruines un domestique du consul d'Angleterre, qui con- » duit chez moi l'épouse d'un habitant de Sainte-Maure, protégé de » la Grande-Bretagne, que les Turcs ont assassiné. Il me recom- » mande cette malheureuse, en disant que son maître, craignant » de se compromettre, l'avait repoussé en disant : Allez chez le con- » sul de France, il reçoit tout le monde ! Il ne pouvait me faire un » présent plus agréable. A l'instant sept bourreaux, les bras teints » de sang, viennent me demander des *étrennes pour avoir coupé les* » *têtes des chrétiens*....... »

Le 20, jour que les Grecs surnomment le vendredi saint de la grande semaine, fut signalé par d'autres actes de dévouement de celui qui, ne voyant plus ni ordre ni police, conçut le projet d'en profiter dans l'intérêt de l'humanité. Ses soins furent couronnés du succès accordé à ceux qui veulent le bien de toute leur volonté. Des courriers expédiés pour demander du secours le mirent à portée d'accomplir une tâche dont le souvenir sera ineffaçable dans la mémoire des Grecs [1].

[1] Tandis qu'on égorgeait les Ioniens protégés de S. M. B., et que le pacha faisait vendre à l'encan une famille zantiote, le consul de France, après avoir chassé les Turcs de la maison d'un négociant, se rendit au domicile d'un sujet anglo-ionien nommé Nano, qu'on disait malade et sans secours. Il frappe, et, comme personne ne répond, il entre et trouve sur un grabat un tronc sans tête, à moitié dévoré par les chiens... Averti par un enfant qu'il existe quelqu'un caché dans une cabane voisine, autour de laquelle on avait vu rôder plusieurs Turcs qui chassaient aux chrétiens, il s'y rend, appelle en grec et en italien, et décline sa qualité. Une voix mourante se fait entendre, et indique la manière d'ouvrir la porte. C'était celle d'un pauvre prêtre étendu près de sa vieille mère, qui n'avaient pas mangé depuis quatre jours. Ils essayent de se soulever pour remercier leur bienfaiteur, mais la faiblesse les en empêche. On forme aussitôt un brancard pour les transporter dans la maison de France, où ils étaient à peine entrés, qu'on vit sortir de la demeure qu'ils quittaient des Turcs chargés de quelques meubles qu'ils y avaient laissés.

Quoique l'incendie eût dévoré le quartier de Vlatéro, les flammes avaient épargné le consulat de Prusse, que M. Condogouri, agent de cette puissance, avait abandonné. Obligé de fuir pour dérober sa tête à la rage des assassins, auxquels il était désigné par l'anglais B..., auteur de toutes les proscriptions, il avait fait prier le consul de France de sauver un domestique resté malade chez lui, quelques vieillards, sa chancellerie, et ses livres de compte.

Quel tableau! il est impossible de voir une désolation plus complète que celle qui s'offrit à ses regards. Deux cadavres sans tête, à demi dévorés par les chiens, gisaient à la porte d'entrée, qu'on avait mise en pièces. La cour était remplie de jarres d'huile brisées. Les magasins étaient vides et couverts de débris de marchandises; car M. Condogouri était négociant et agent consulaire; les escaliers remplis de livres, de lettres et de volumes déchirés; fenêtres, portes, cloisons, commodes, glaces, fauteuils, rien n'avait été épargné. Il semblait, tant la recommandation de B... avait été bien détaillée, qu'on eût pris plaisir à tout anéantir. « J'ordonnai aux » hommes qui étaient avec moi, dit le consul de France, de ramasser les papiers et » les livres épars, ce qu'ils firent. La chaleur était extrême; une exhalaison méphi- » tique affectait l'odorat; lorsqu'en parcourant les chambres et les corridors de cette » vaste demeure, j'arrivai à la porte d'un appartement dans lequel il me fut impos- » sible de pénétrer, tant l'air qui en sortait était empoisonné! J'appelai... On trouva, » hélas! le malheureux domestique, que je voulais sauver, la tête tranchée dans le » lit même où son cadavre était encore couché. Je rentrai chez moi en me traînant » à peine; des vertiges, accompagnés de vomissements, une fièvre brûlante, me » firent croire que c'en était fait. Je me couchai sur un lit en travers de la porte de » ma chambre, afin de n'être pas surpris par quelque assassin; mais un danger plus

La voix publique ayant porté aux îles Ioniennes et dans les ports voisins de l'Étolie, avec le récit des désastres de Patras, la nouvelle du triomphe obtenu par le pavillon du roi de France, les chrétiens, informés de la multitude de victimes réfugiées sous son abri tutélaire, résolurent de venir à leur secours.

La charité est ingénieuse. Les fidèles, s'étant entendus secrètement, expédièrent aussitôt des barques sous pavillon anglais, qui arrivaient en plein jour avec des provisions pour les Turcs. Reçues sans défiance, elles vendaient leurs denrées; et, comme les mahométans continuaient à se retirer dans la citadelle, dès que la nuit était venue, elles levaient aussitôt l'ancre pour se porter à la plage de Saint-André. Là, elles formaient leurs cargaisons des réfugiés qui se trouvaient au consulat de France et de leurs effets, qui furent ainsi transportés à Zante, Ithaque, Céphalonie et Missolonghi.

Il ne restait plus que trois cent quinze personnes à expédier, quand, le 21 avril, une corvette et un transport ottoman débarquèrent cinq cents soldats à Patras. Cette troupe fut aussitôt suivie d'une foule de Turcs de la Romélie et des Chamides Thesprotes conduits par Achmet-Dem, bey de Philatès. Ce dernier était un ami du consul, et il se rendit immédiatement auprès de lui pour se mettre à sa disposition, en lui offrant de planter son baïrac à la porte de l'hôtel de France. Un pareil service aurait été précieux dans un autre moment; mais comme le consul avait éconduit Germanos, il remercia Achmet, en lui disant qu'il ne voulait d'autre protection que celle de la bannière des lis.

A la suite de cette entrevue, Achmet-Dem n'eut pas plutôt informé Jousouf-pacha de ce que venait de répondre le consul, que le

» grand, celui des malheureux qui me restaient à sauver, m'ayant rendu des forces,
» trois jours après cet événement j'étais rétabli. J'écrivis à M. Condogouri, qui se
» trouvait à Céphalonie, sa patrie, pour l'informer de l'état de sa maison, en lui
» annonçant que j'avais sauvé plusieurs paquets de livres et de papiers que je l'in-
» vitais à faire prendre. Peu de jours après il m'envoya un petit brick marchand
» pour s'en charger, le capitaine me remit une lettre, me montra l'ordre qu'il avait
» d'embarquer ce qui lui appartenait, et se rendit à la chancellerie du consulat
» britannique. Je ne sais ce qui se passa; mais il partit sans rien prendre; et il me
» fit dire, plusieurs mois après, qu'il aurait été perdu s'il avait rempli sa mission.
» Au mois de décembre suivant, la chancellerie de Prusse fut brûlée avec le con-
» sulat de France, dans lequel celle-ci était déposée, par le conseil de ce même
» hémovore, l'Anglais B..., qui fut l'auteur de toutes les calamités de Patras. »

séraskier envoya à son tour lui offrir une garde. « Il savait, disait-il,
» que des scélérats avaient voulu attenter à sa vie, et il le priait d'ac-
» cepter le secours de ses cabouas [1], en lui demandant où se trou-
» vaient les propriétés françaises, afin de faire veiller à leurs
» conservation. »

Le consul, qui connaissait le prix d'un pareil intérêt, fit répondre au pacha : « que Patras, qu'il lui avait promis de sauver, étant réduit
» en cendres, aucune propriété n'existait plus, et que, par conséquent,
» toute explication était inutile ; que, pour ce qui le concernait, il
» se croyait plus fort avec le pavillon de son roi, que lui avec son ar-
» mée ; qu'il fît son devoir, et qu'on jugerait ensuite, qui du pacha,
» ou du consul de France, avait rempli le sien. »

Jousouf, qui n'avait demandé à connaître les propriétés des Francs que pour les piller, étonné de cette réponse, éprouva un embarras remarquable. Il tremblait d'être dénoncé au sultan ou au divan, qui permettent volontiers le brigandage, pourvu qu'il leur soit profitable ; et comme, en pareil cas, celui auquel on demande compte se trouve toujours en déficit devant le tribunal de l'avidité, il craignait la publicité.

Déjà aussi quelques feux allumés sur le mont Panachaïcos annonçaient que les insurgés, qui avaient perdu peu de monde, car les massacres avaient porté sur les innocents Patréens, se ralliaient. Les soldats turcs baissaient le ton, ils n'ignoraient pas que Germanos avait établi son quartier général à Nézéro, et qu'il pouvait fondre inopinément sur leurs têtes. Enfin, on n'avait pu leur cacher qu'une insurrection qui venait d'éclater sur les confins de la Phocide ne permettait pas au lieutenant du pacha de Négrepont, de leur envoyer les secours qu'ils lui avaient demandés.

[1] Huissiers à verge ou bâtonniers.

CHAPITRE VI.

Insurrection de la Béotie. — Diacos délivre les archontes; — passe les Turcs au fil de l'épée. — Oracle moderne de Trophonius. — Chants populaires. — Hymne de Rigas. — Confédérations des Béotiens. — L'évêque Procope soulève l'Élide. — Ses discours prophétiques. — Détails. — Martyre d'Anastasie. — Fermeté de Christodoulos. — Suite des affaires de Moldavie et de Valachie. — Déprédations de Vladimiresco et de Sava. — Arrivée des Hétéristes. — Entrée de Vladimiresco à Bukarest. — Insurgés désavoués. — Perfidie des boyards. — Leurs malheurs. — Incertitudes d'Hypsilantis. — Il arrive à Kolentina. — Ses craintes. — Défiances entre les chefs hétéristes. — Scission de Vladimiresco. — Lâcheté des Moldaves. — Trahison de leurs boyards.

Nous avons raconté dans un des chapitres précédents, comment le troisième satrape de l'île d'Eubée, sorti de Négrepont pour se rendre au camp impérial de Janina, avait mis à exécution militaire la Béotie saccagée par Pehlevan et Baltadgi, pachas, et y avait laissé son kiaya, afin de percevoir l'impôt concussionnaire qu'il n'avait pu lever. A peine cet exacteur, qui tenait les primats grecs à la chaîne depuis plus d'un mois, eut-il appris l'insurrection de Patras, qu'il fut informé qu'un nommé Diacos, protopalicare d'Odyssée, s'avançait à la tête de trois cents hommes, résolus de se venger des dévastateurs de la fertile Livadie. Le désespoir les avait armés ! Effrayé de cette nouvelle, et ne se croyant pas en force pour résister, quoiqu'il fût maître du château de Livadie, qui suffisait pour tenir les chrétiens en respect, il se hâta de faire partir son frère avec les trésors pour Négrepont. Puis à la manière de ceux qui croient épouvanter, par des mesures atroces, ceux qu'ils ont outragés, il fit publier l'ordre du désarmement général des chrétiens, qu'il désignait aux poignards des Turcs, et mit à prix la tête du palicare, dont le nom seul le faisait trembler.

Diacos, jugeant de l'impuissance du caïmacan de Négrepont, par ses menaces, et surtout d'après sa conduite, s'était embusqué sur la route de Thèbes, où il arriva assez à temps pour attaquer le frère de celui qui l'avait proscrit, qu'il fit prisonnier avec une partie de son

escorte et ses bagages, qu'il conduisit dans les forêts du Parnasse. Ce coup audacieux étant connu à Livadie, les Turcs irrités assassinèrent plusieurs Grecs. Leur lieutenant tirant les primats du cachot, les menaça de les faire pendre, s'ils n'écrivaient pas à Diacos qu'il eût à relâcher son frère. Ils s'empressèrent de satisfaire à ce commandement, mais de manière à laisser entrevoir le nécessité à laquelle ils étaient réduits.

Au reçu de leur lettre, Diacos, jugeant à propos de les séparer de sa cause, répondit au gouverneur de Livadie : « qu'il le rendait per-» sonnellement responsable de ce qui arriverait de fâcheux aux » chrétiens ; qu'il consentirait à lui rendre son frère, ainsi que les » autres esclaves turcs, pourvu qu'il s'engageât de son côté à élargir » les primats, qui seraient conduits à Daulis, lieu désigné pour l'é-» change, et qu'il sortît ensuite de la ville de Livadie [1]. »

Le ton de cette lettre ayant donné à penser au caïmacan, il consentit à tout, et Daulis aux belles forêts [2] fut témoin du premier triomphe que les Grecs obtinrent sur les barbares.

A peine cet échange, qui mettait en liberté les archontes de Livadie, était consommé, que le caïmacan songea à quitter une place qu'il ne pouvait plus conserver. Cependant avant d'en sortir il fit mettre à mort plusieurs chrétiens ; et, satisfait d'avoir exercé la vengeance des lâches, il fuyait, lorsque Diacos, instruit de sa perfidie, l'ayant devancé au pont du Permesse, rivière qui coule du mont Cithéron dans le lac Copaïs, l'attaque, le taille en pièces, ainsi que son frère, et cent et trente cavaliers turcs. Rétrogradant aussitôt vers Livadie, les primats grecs qui venaient d'être délivrés entraînent, au nom *de la religion et de la liberté*, tous les Béotiens qu'ils rencontrent. Ils les animent en leur racontant les événements de Patras, et, parvenus à réunir quelques milliers de pâtres et de laboureurs, ils marchent, ils se précipitent, ils enlèvent Livadie, son château et font un massacre général de tous les mahométans qui en étaient restés maîtres. Affreuses représailles, que des siècles d'outrages, et des meurtres récents, rendaient inévitables dans l'état d'exaspération où les Grecs avaient été réduits ; ce fut ainsi que commença, au milieu du canarge et de l'incendie, une époque qui sera, pour la postérité, une des plus étonnantes des temps modernes.

[1] Anciennement Lébadée.
[2] Célèbre par les malheurs de Philomèle, fils de Pandion, roi d'Athènes.

La Béotie avait été le premier théâtre des excès des Turcs, et elle devait être, la première, témoin du châtiment qu'ils méritaient. Deux mille mahométans passés au fil de l'épée, l'étentard de la croix arboré au faîte du château de Lébadée, enfin un succès aussi inespéré ne semblait pas être l'ouvrage d'un homme.

Diacos prétendait qu'il avait été poussé à cette entrepise par l'inspiration d'une vierge miraculeuse cachée dans un endroit de l'antre de Trophonius, qu'il indiquait; et un caloyer de Chéronée, qu'on chargea de vérifier le fait, ne manqua pas de trouver la sainte image. On cria au prodige ; et la caverne mystique, à l'entrée de laquelle on lit encore de nos jours le mot redoutable des initiations, *CHIBOLET*, gravé sur le rocher; restaurée dans son antique prérogative, devint l'oracle des chrétiens. On ne parla plus que de miracles; et la crédule Béotie, couverte autrefois de moins de sanctuaires prophétiques qu'elle ne l'est maintenant de monastères, vit tous ses moines, devenus autant d'Hiérophantes, guider les descendants des guerriers d'Épaminondas, aux combats entrepris pour l'autel et la patrie.

Au bout de quinze jours, il ne restait plus un seul mahométan dans la Livadie, lorsqu'on entendit le cri de l'épervier du mont OEta !.... Odyssée venait de soulever des peuplades grecques de la Doride et de la vallée du Sperchius, tandis que l'archimandrite Grégoire Dikaios arrivait secrètement dans la Mégaride, et que son confrère l'archimandrite Anthème Gazès exhortait les habitants du mont Pélion à prendre les armes.

Séparés de leurs oppresseurs, les Grecs, ne reconnaissant plus d'autre maître que le Rédempteur, ne virent désormais que sa main divine étendue sur leurs têtes. Le sacrifice non sanglant de l'agneau n'était plus offert par ses ministres, qu'au Dieu des armées; et le clergé, jusqu'alors consolateur timide des opprimés, se trouva, sans y penser, à la tête de l'émancipation de la Hellade. Des croix furent plantées à l'entrée de tous les défilés, aux sommets des montagnes; et les Phocidiens, accordant leurs lyres belliqueuses sur le mode dorien, conservé parmi eux, firent retentir les échos du Parnasse et du Cithéron des strophes terribles du Thessalien Rigas, qui semblaient improvisées de la veille, pour les événements nouveaux [1].

[1] Je me contente de traduire dans cette histoire quelques passages de ce dithy-

« Jusques à quand, Palicares, vivrons-nous seuls, pareils aux lions
» relancés dans les escarpements des montagnes, errant au milieu
» des forêts, dormant au fond des antres, étrangers au monde,
» pour nous soustraire à l'esclavage?

» A l'esclavage! aux armes! sacrifions, s'il le faut, familles, enfants,
» amis; plutôt une heure de liberté, que des siècles d'esclavage!
» qu'importe la vie à ceux qui sont dans les fers? Voyez comme ils
» l'empoisonnent, notre vie, ces vizirs, ces oppresseurs! Travailler et
» souffrir, tel est notre partage, tandis qu'ils s'engraissent! Levons-
» nous, et, s'il faut succomber, mourons avec la patrie!

» La voyez-vous? abaissez vos regards vers la plaine? contemplez
» ces vizirs, ces pachas, leurs gibets, leurs pals, leurs bûchers ardents,
» vos frères à leurs pieds, vos frères au milieu des bourreaux, vos
» frères traçant de pénibles sillons pour nourrir leur indolence!

» Leur indolence, ô ciel! que dis-je! leur rage impie! ils ont
» immolé vos soutiens généreux, Soutzos, Morousis, Pétrakis, Sca-
» navès, Ghykas, Mavrogenis, vos héroïques capitaines, vos prêtres,
» vos bienfaiteurs!

» Levez-vous, honorables conjurés; la loi de Dieu, sa sainte égalité,
» voilà nos chefs; accourez, et jurez sur la croix de briser le joug
» infâme qui pèse sur nos têtes. »

Puis, appelant par leurs noms les différents peuples chrétiens de la Turquie, ils s'écriaient : « Souliotes, et vous, Maniates! sortez de
» vos repaires, léopards du Monténégro, aigles de l'Olympe, vautours
» d'Agrapha; chrétiens de la Save et du Danube; intrépides Macé-
» doniens, courez aux armes, que votre sang s'embrase d'une noble
» ardeur.

» Dauphins des mers, alcyons d'Hydra, de Psara et des Cyclades,
» entendez-vous la voix de la patrie? Montez sur vos vaisseaux, sai-
» sissez le feu du ciel; la foudre est entre vos mains; brûlez, jusque
» dans sa racine, l'arbre de la tyrannie! Déployez vos bannières, et
» que la croix victorieuse annonce au monde étonné son triomphe
» et votre liberté. »

rambe, qui est plus propre à figurer dans un recueil lyrique qu'au milieu des pages d'une histoire. Ils serviront à faire connaître l'enthousiasme des montagnards grecs, et on sera peut-être étonné d'apprendre que Rigas composa cet hymne en 1797; ainsi la révolution des Hellènes n'a pas été improvisée. Cette pièce fut traduite en vers par M. Népomucène Lemercier.

Tels étaient les chants des Hellènes de Néa-Patra, qui ne tardèrent pas à former une confédération, composée [1] de Démétrius, Kontoïanis, de Jean Gouras, capitaine du mont Othryx, de Dyovounitis, chef des bandes du Parnasse, du Thessalien Diamantis, et de l'Épirote Odyssée, hommes jusqu'alors inconnus à l'Europe, appelés par la Providence à jouer un rôle important dans l'émancipation de leur patrie.

Ils avaient proclamé *le règne de la croix*; mais l'Étolie, avant de faire cause commune avec eux, voulait connaître l'état des événements du Péloponèse et de la Valachie. Ainsi ses belliqueux habitants restaient partagés entre une feinte obéissance aux mandataires de la Porte Ottomane, et la cause de leurs frères, sans penser que, dans cette attitude, toute temporisation était l'unique faute irréparable qu'ils pouvaient commettre. Ils avaient sous les yeux l'exemple de Patras, où les citoyens paisibles avaient seuls péri, parce qu'ils se croyaient forts de leur innocence; et ils délibéraient, lorsqu'ils apprirent que les affaires de la Morée étaient loin d'être aussi désespérées que le disaient les Turcs de Missolonghi et de Vrachori.

En effet, l'évêque Procope, que Germanos avait détaché du côté de l'Élide, sous prétexte d'aller au-devant d'un corps de troupes sorti de Zante, venait d'arborer le labarum sur les mosquées de Gastouni, et d'appeler les Éléens à la défense de la patrie. Ils hésitaient, soit que la crainte d'éprouver le sort de Patras, la peur qu'ils avaient des Turcs de Lâla, ou toute autre considération, les retînt; quand le prélat, pour résoudre leurs incertitudes, menaça de mettre le feu à la ville, en prescrivant aux prêtres de se retirer avec les saintes images et le viatique, pain sacré des anges [2], dans les régions escarpées de l'Olénos.

Ses ordres sont exécutés, la multitude suit les pas de ses pasteurs qui entonnent le psaume des combats : « Levez-vous, Seigneur, et » que vos ennemis soient dispersés. » La torche à la main, l'évêque parcourt les villages de la plaine; et à sa voix, les paysans s'empressent de brûler leurs chaumières. Le Dieu des vengeances a parlé, « le » grain pur doit être séparé de la paille; les Grecs n'auront désor-

[1] Voici comment s'écrivent en grec les noms de ces capitaines : Κοντογιάννης Δημήτριος, Γούριος, Δυοβουνίτης, Διαμαντῆς, Ὀδυσσεύς.

[2] On tient dans chaque église le viatique renfermé dans un sac suspendu au mur du thyasterion ou sanctuaire.

» mais pour demeures que les camps, et une tente deviendra le tabernacle des fidèles. »

Les femmes, les enfants, les vieillards, les troupeaux, s'acheminent vers les montagnes, qui seront à l'avenir le boulevard inexpugnable de leur liberté. Ils emportent charrues, instruments aratoires, ustensiles de ménage, et abandonnent la campagne couverte de blés en épi, qu'ils jurent de revenir moissonner quand il en sera temps, *avec des faux teintes du sang des Turcs*. La sainte Élide est déserte ; et le même homme qui lui a enlevé ses habitants expédie de tous côtés des émissaires chargés d'annoncer aux Grecs qu'ils vont être exterminés, s'ils s'obstinent à rester dans leurs hameaux. L'opulente ville de Pyrgos [1], qui n'était habitée que par des chrétiens, rejette son avis; mais bientôt les Turcs Laliotes les forcent, en y mettant le feu, à déférer aux avis de Procope, et à se réfugier à Calavryta. Enfin, une proclamation imprudente de Jousouf-pacha achève de généraliser l'insurrection, qu'une amnistie sincère aurait étouffée.

Point de pardon! point d'espérance! avait déclaré Jousouf-pacha, dans l'ivresse du sang qu'il préférait aux fumées du vin, dont il s'abstenait depuis qu'il affectait des mœurs austères, pour en imposer à la multitude mahométane. Cette déclaration digne d'être inscrite sur la porte du Tartare étant connue, les timides s'enhardirent, et il se développa un instinct nouveau chez ceux qui n'avaient jamais éprouvé les transports du courage.

On résolut de mourir ; et Germanos, attentif à profiter des fautes de l'ennemi, saisit ce moyen d'électriser des hommes naguère consternés, en répondant au manifeste du chef des barbares, par un discours où l'on remarqua ces paroles de l'Écriture : « L'abîme invoque » l'abîme [2] ! que notre amour pour Dieu soit fort, ô mes frères, » comme la mort [3] ! chassons les enfants de l'esclave [4] ! brisons leurs » liens, et jetons loin de nous le joug qu'ils nous ont imposé [5] !.... »

Brisons nos liens, répétèrent les Grecs ; et le Péloponèse entier, à l'exception de la Corinthie et de l'Argolide, courut aux armes avec

[1] Voyez tome IV, page 263, de mon Voyage dans la Grèce.
[2] Psal. 41, 8.
[3] Cant. 8, 6.
[4] Gen. 21, 10.
[5] Psal. 2, 3.

une unanimité si terrible, que les Turcs ne virent de salut qu'en se réfugiant dans les places fortes de la Chersonèse. Ainsi, Tripolitza, Monembasie, Coron, Modon, Navarin, Arcadia, se trouvèrent en état de siége au début de la guerre ; et Germanos ayant transféré son quartier général au monastère d'Omblos, situé à quelques lieues de Patras, les chrétiens célébrèrent, en vue du camp des Turcs, la solennité de Pâques, en faisant retentir les montagnes du cri d'allégresse : *Christos anesti*, J.-C. est ressuscité.

Hélas ! de combien de larmes et de gémissements ce chant du triomphe du Rédempteur sur les puissances de l'Érèbe avait été suivie à Constantinople ! Mais sans anticiper sur cette catastrophe, portons encore une fois nos regards sur les ruines de Patras, et montrons comment, au milieu des flammes et des intrigues de la cupidité de quelques étrangers investis d'un caractère public, la faiblesse, en butte à la violence, luttait avec des chances contraires.

Il ne faut rien taire à l'Europe chrétienne. La mission de l'historien est comme celle du prophète à qui l'Éternel commandait « de faire » entendre ses paroles sans faiblesse et sans crainte. » Une voix souveraine me dit : « Si tu négliges d'avertir les méchants, ils n'en » mourront pas moins ; mais tu répondras de ta faute ! » Puissé-je les ramener dans le sentier de la justice [1] : car en publiant les fautes de ses enfants, la religion de J.-C. a des couronnes à recueillir, jusque dans l'affliction de son église.

Le dimanche des Palmes, époque de tristes souvenirs, une famille grecque opulente, dont je tairai le nom, car celui qui est toujours prêt à pardonner ne lui a peut-être pas retiré pour jamais les grâces de sa miséricorde, n'ayant pu se réfugier au consulat de France, fut enlevée par les mahométans. Une mère, un adolescent, et deux filles que ce jour où d'ordinaire se célèbrent les mariages, devait voir conduire au pied des autels, pour y recevoir le bandeau nuptial, accompagnés d'une domestique, sont amenés devant Jousouf-pacha. C'étaient ces pauvres créatures, dont le consul français avait entendu les cris lorsqu'on les entraînait vers l'acropole.

Elles se prosternent aux pieds du barbare, qui les rassure, les console et les invite à renoncer à leur Dieu. Elles frémissent, il menace, elles résistent, l'appareil de la mort les épouvante, elles pleurent,

[1] Ézéch., ch. 1 et suiv.

elles tremblent, les paroles fatales de l'apostasie échappent de leurs lèvres. O mon Dieu, daigne leur pardonner! Une mère effrayée sur le sort de ses filles timides a cédé ; ses filles, par amour pour celle qui leur donna le jour, ont suivi son exemple ; leur frère est innocent, il ne compte pas encore deux lustres.

Les malheureuses! elles ne sont déjà que trop punies! elles viennent d'être rangées au nombre des concubines de Jousouf, le jeune homme est relégué parmi ses éphèbes impurs; la rougeur couvre leurs fronts. Les noms de Fatmé, d'Aisché, de Zuleïka et d'Achmet, ont remplacé ceux d'Hélène, de Constance, d'Alexandrine, et d'André, que les apostats avaient reçus au baptême.... Mais que dis-je! ils assistent à leur jugement anticipé.

Anastasie, leur humble servante, a résisté ; son assurance les confond : elle s'est agrandie de toute l'ignominie de ses maîtres. Des maîtres! elle n'en a plus, elle est sortie de la vallée des larmes. Sa beauté a quelque chose de sévère et de céleste. Elle est en présence de son juge qui veut l'entraîner dans l'apostasie ;.... écoutez, ministres éphémères de la Sainte-Alliance, avec quelle autorité une femme répond au tyran : « Mon Dieu est le Dieu de ton faux prophète, qu'il » a dévoué aux flammes éternelles. Tu peux menacer, son tonnerre » retentit plus fort que les cris de rage de tes satellites. Vois ce ciel, » malheureux infidèle! c'est le séjour de cette Vierge qui me tend les » bras. Je la vois, que son sourire est doux! elle m'appelle... *Viens,* » *ma colombe !...* salut, reine des anges! Étoile du matin, salut! » Ouvrez-vous, portes de gloire! recevez votre humble servante » Anastasie! Est-ce vous que j'aperçois, martyrs de la foi?... Demande » le baptême, vizir, renonce à l'erreur!.. Mais, je le sens, mon Sau» veur me rappelle à lui!... » Elle expire en achevant ces mots, sans qu'aucun des bourreaux l'ait souillée en voulant lui arracher la vie.

« Elle m'échappe, » s'écrie Jousouf; « approche, malheureux fils de prêtre, » dit-il au jeune Christodoulos, âgé de quatorze ans; « mon » prophète vient, comme tu le vois, de frapper de mort une mal» heureuse qui n'a pas craint de blasphémer son nom! tremble d'é» prouver son sort, et répète avec moi : DIEU EST DIEU, ET MA» HOMET EST SON PROPHÈTE. » Le jeune Grec ayant répondu au pacha par l'antiphonie de la grande solennité : J.-C. EST RESSUSCITÉ, ΧΡΙΚΤΟΣ ΑΝΕΣΤΗ, la soldatesque furieuse se précipitait pour le déchirer, quand le pacha ondonne d'épargner Christodoulos, qu'il

condamne à recevoir cinq cents coups de bâton sous la plante des pieds, divisés en autant de jours qu'il comptait d'années.

On lui inflige aussitôt la première punition, en l'invitant à renier le Christ ; mais il ne répond qu'en bénissant le Seigneur... Le supplice recommença le lendemain et durant quatorze jours, le jeune homme n'ayant pas cessé de répondre aux bourreaux : « Mon corps » est à vous, mais mon âme est à Dieu, et jamais je ne l'abandonnerai, » ni la sainte Vierge ; » au bout de ce temps, la sentence étant exécutée, Jousouf chassa le martyr avec mépris. « Mahomet, » dit-il à ses soldats, « ne veut pas de ce chien de chrétien, la résistance qu'il a » opposée en est la preuve ; qu'on le laisse tranquille et qu'il s'en aille !... » Et il se retira, en emportant des lambeaux baignés du sang de plusieurs martyrs, qui devinrent, pour les chrétiens, des reliques miraculeuses, puisqu'elles redoublèrent leur zèle pour la défense de la religion et de la patrie.

Cependant la fureur des Turcs semblait augmenter en raison du déclin de leur autorité. L'aga des janissaires, accompagné de plusieurs imans et d'une foule de Turcs, se réunissent sur les décombres de la maison consulaire de Russie : car le feu avait tout dévoré, à l'exception du mât de pavillon, au haut duquel flottait encore la bannière moscovite, surmontée du globe et de la croix. Là, depuis huit heures du matin jusqu'à midi, et depuis deux heures de relevée jusqu'au soir, ils s'exercent au tir du fusil contre ces objets de leur haine impuissante, en chargeant le nom de l'empereur orthodoxe d'injures et de malédictions. Enfin, ne pouvant venir à bout de toucher le but, ils abattent, à coups de hache, le mât de pavillon. Ils foulent la croix aux pieds, et, après avoir essuyé leurs souliers avec le pavillon de Russie, ils le traînent jusqu'à un cloaque rempli d'immondices, dans lequel ils le jettent. *Ils chassèrent ensuite pendant plusieurs jours aux Grecs*; et, quand ils n'en trouvèrent plus à égorger, leur rage se tourna contre les maisons que le feu avait épargnées.

Une sorte d'ordre présida aux démolitions dirigées par des spéculateurs qui faisaient pacotille des ustensiles de ménage, des portes, des fenêtres, et même des pavés des cours, qu'ils expédièrent à Lépante, dans les îles Ioniennes, à Trieste, à Ancône, et jusqu'à Livourne, où l'on vendit une quantité de vases en cuivre, au compte de deux personnages titrés, qui firent leurs retours en munitions de bouche destinées à l'approvisionnement des Turcs.

Ce commerce ignominieux était en pleine activité, quand, après un tremblement de terre, qui eut lieu le 26 avril, un paquebot venant de Prévésa apporta la nouvelle que Khourchid, convertissant en blocus le siége des châteaux de Janina, avait détaché un corps de dix-huit mille hommes dirigés contre la Morée. Le même messager annonçait que la révolte de la Valachie était apaisée, qu'une vaste conspiration avait été découverte à Constantinople; mais, ainsi qu'il arrive à ceux qui ont une fois trompé le public, on regarda ce rapport comme un stratagème vulgaire.

Les Grecs, qui avaient d'autres avis, savaient au contraire que les provinces ultra-danubiennes étaient en pleine insurrection; et, persuadés que c'était l'ouvrage des Russes, ils croyaient déjà voir leur avant-garde au centre de la Macédoine. Cette erreur était plus qu'excusable, d'après la proclamation d'Alexandre Hypsilantis.

Informé, comme on l'a dit précédemment, de l'arrestation d'Aristide, qu'il avait envoyé auprès des Serviens; pressé par les négociants grecs protégés de la Russie, établis à Constantinople, qui lui mandaient « que, la Porte ayant commencé des enquêtes secrètes, tout » était découvert, que le succès de la grande entreprise dépendait » de sa célérité, » Hypsilantis se décida à passer nuitamment le Pruth, et sa proclamation calma les alarmes. On se flattait que Théodore Vladimiresko, qui était regardé comme son agent, cesserait ses déprédations; on désirait même l'arrivée d'Hypsilantis, et plusieurs jeunes gens des colléges de Bukarest se disposèrent à se ranger sous ses drapeaux.

On savait, d'autre part, qu'un détachement de son armée, commandé par Caravia, était entré à Galatz, ville située sur le Danube, où il avait massacré quelques patrons de navires turcs, auxquels il avait enlevé une vingtaine de petits canons; et l'on ne vit que son succès. On applaudissait également Constantin Ducas, agent d'Ali-pacha de Janina, qui parcourait la Moldavie, en mettant les districts à contribution, sous prétexte de remplir la caisse de l'armée; et ses brigandages étaient qualifiés de patriotisme. On était dans une erreur complète, quand on apprit que le consul de Russie, à la résidence de Jassy, avait fulminé, au nom de son souverain, contre la proclamation d'Alexandre Hypsilantis.

Malgré cette protestation, les boyards moldaves, au lieu de se réunir à leur hospodar, Michel Soutzos, cessèrent de reconnaître

son autorité. Alors, compromis par sa fausse position, il ne songea plus qu'à s'enfuir en chrétienté, en souhaitant à ceux qu'il abandonnait *un sort heureux*, qu'il était loin d'espérer pour lui-même ; car il fut arrêté par les Autrichiens, au sortir de la frontière, et constitué prisonnier, en vertu du droit inventé pour faire de l'Europe une vaste prison d'État.

Cet événement qui expliquait, par anticipation, les vues du cabinet de Vienne, rapproché de celles exprimées par le consul russe de Jassy, aurait tempéré, s'ils avaient pu réfléchir, l'ardeur belliqueuse d'une foule de jeunes Grecs qui s'étaient levés au premier cri d'insurrection. Mais, prétendant que l'empereur Alexandre ne les désavouait que parce que l'événement avait éclaté avant l'époque convenue, et qu'il se serait expliqué différemment, s'il se fût trouvé à Pétersbourg, au lieu d'être présent au conclave de Laybach ; ils comptaient plus tard sur son appui.

Ils accouraient en effet, sans nul obstacle, par troupes armées, d'Odessa et de Niézen dans la Petite Russie, en chantant l'hymne de Rigas, et en saluant l'aurore de la régénération civile de la Hellade. Ils étaient pressés de rejoindre Alexandre Hypsilantis, qui pénétrait lentement dans la Valachie, afin de ne s'y montrer qu'à la tête d'une force assez imposante pour déterminer un mouvement général en sa faveur.

En attendant, ce chef faisait annoncer que son armée, qui montait à peine à six mille hommes, en comptait au delà de vingt mille ; que la Russie lui donnait trente mille soldats, de l'artillerie, des munitions, des subsides ; et que Constantinople était le but, sans être le terme, de son entreprise. On ne douta plus de ses succès. Les grands desseins de la Russie semblaient arrêtés ; princes, officiers, soldats jurèrent, dans l'extase de leur patriotisme, de ne raser leur barbe qu'après avoir inauguré le labarum sur le dôme de Sainte-Sophie.

L'enthousiasme était au comble, quand Théodore Vladimiresko, que les pandours avaient salué *vaivoda*, ou prince, après s'être entendu avec Sava, chef des Arnaoutes, fit son entrée à Bukarest, le 20 mars. On avait eu la précaution de fermer les boutiques à son approche [1], quoique Sava eût rassuré les habitants. A sa droite marchait un prêtre qui portait la croix, et à sa gauche, son premier

[1] Voyez Laurençon. Nouvelles observations sur la Valachie. Paris, 1822.

lieutenant, Théodore de Macédoine, tandis que les pandours de sa garde étaient suivis d'un corps albanais à cheval, commandé par le chef de brigands Pharmaki ; et il vint ainsi établir son quartier général dans le palais de Brankovan. Aucun désordre ne fut commis, quoique les soldats eussent grande envie de piller.

A trois heures après midi, quelques officiers de Théodore parcoururent la ville ; ils étaient accompagnés de prêtres, qui s'arrêtaient à chaque carrefour, pour lire une proclamation qui était suivie de chants religieux terminés par des décharges de pistolets et des cris de vive la liberté. Le soir, on prescrivit aux bourgeois d'éteindre leurs feux ; et, à huit heures, on entendit une fusillade qui dura pendant un quart d'heure. C'était, disait-on, *un engagement entre les pandours et les Arnaoutes* ; mais, au fond, ce n'était qu'un de leurs jeux ordinaires ; car, le lendemain, on les vit se promener ensemble par la ville. Les premiers commencèrent alors à vendre aux juifs, à quatre-vingt-quinze pour cent au-dessous de la valeur, des cachemires, des fourrures précieuses et une quantité d'objets qu'ils avaient volés en traversant la Valachie, depuis Czernetz jusqu'à Bukarest. Au milieu de ce brigandage, toute prospérité publique ayant disparu, on se demandait où était Hypsilantis. Tous les vœux l'appelaient !

Il temporisait, comme on l'a dit, et son attention se portait sur l'état de la Moldavie, où les boyards, indifférents au bonheur d'un peuple qu'ils comptaient au nombre de leurs troupeaux, ne songeaient qu'à s'emparer de l'autorité qui était, à leur gré et peut-être avec raison, depuis trop longtemps exercée par les Grecs Byzantins. Quoique cette conduite impolitique dans les circonstances présentes leur eût aliéné l'esprit de la garde militaire du prince Soutzos, qui était passée sous les drapeaux d'Alexandre Hypsilantis, ils ne comprirent pas que le salut public dépendait de l'union de tous les chrétiens ; et ils résolurent de sacrifier la religion et la patrie à leur coupable ambition. Ainsi toute considération honorable ayant été écartée, le sénat moldave résolut secrètement de servir plutôt sous les barbares, que de vivre sur le pied d'égalité avec ses compatriotes.

L'idée de maintenir l'ordre de choses existant, sollicité par la classe moyenne des boyards, indignait surtout les grands boyards, qui se décidèrent, ainsi que leurs nobles pairs, à s'entourer d'une garde militaire. Non contents de la composer de Serviens et de Bulgares,

ils poussèrent l'extravagance au point d'y incorporer une compagnie d'élite de quarante mahométans sauvés de la fureur populaire par le prince Michel Soutzos, et qui avaient par conséquent la plus grande propension à se venger des chrétiens. C'était sur eux qu'ils fondaient les moyens de terreur qu'il est nécessaire d'employer quand un gouvernement est en opposition avec la volonté générale; et les Turcs ne manquèrent pas de répondre à cette intention. Alors les Grecs, insultés par eux jusque dans leurs demeures, s'étant révoltés, les saisirent, les désarmèrent et les conduisirent au sénat, en demandant justice de leurs excès. Cette réclamation, loin d'être écoutée, fut taxée de crime; et les boyards ordonnèrent à leur garde Servo-Bulgare de charger les réclamants. Celle-ci ayant refusé d'obéir à des chefs qui n'avaient pas rougi d'*armer les infidèles contre les enfants de J.-C.*, les illustres sénateurs de la Moldavie prirent la fuite, et la plupart d'entre eux se sauvèrent dans la Bessarabie, d'où ils se mirent en correspondance avec le pacha d'Ibraïlof, tandis qu'un petit nombre d'entre eux, restés à leur poste, continuaient à maintenir une ombre de gouvernement.

Hypsilantis, informé de ce qui se passait à Jassy, détacha aussitôt deux de ses officiers, afin d'organiser la soi-disant armée de Moldavie. L'un d'eux, nommé Constantin Pentédékas, natif de Janina, ami de Ducas et par conséquent agent de la politique d'Ali Tébélen, devait réunir tous les Grecs dispersés dans le pays, et en former un corps dont il prendrait le commandement. Le second, qui était un Étolien appelé Athanase Agraphiote, avait ordre de se rendre à Galatz, pour y recevoir huit cents Grecs et quarante pièces de canon en fonte provenant du désarmement de quelques vaisseaux stationnés dans le Danube, avec l'injonction de conduire ce parc à Tergovitz. Ces dispositions faites, le prince se dirigea vers la Valachie, en lançant proclamation sur proclamation, et en réunissant sous ses drapeaux les Hétéristes accourus des provinces chrétiennes voisines. Enfin il arriva dans les premiers jours d'avril à Kolentina, où il établit son quartier général, dans la maison de campagne de Banos Ghikas, à une lieue de Bukarest.

Ce fut alors que l'on connut cette troupe d'Hétéristes habillés de noir, coiffés de kalpaks ou bonnets armoriés de têtes de morts, d'ossements en sautoir, formant le monogramme X surmonté d'une croix; portant des cocardes aux couleurs noire, blanche et rouge,

Cependant Hypsilantis ne paraissait pas en ville; quoique une foule de curieux se portassent vers Kolentina, et que la route fût couverte des calèches du corps des boyards qui n'avaient pas émigré. Ils s'empressaient d'aller faire leur cour au prince ainsi qu'à ses frères, George et Nicolas; mais personne ne pénétrait leur ton réservé, car on ignorait alors que Hypsilantis, Théodore Vladimiresko, et Sava, étaient dans une défiance mutuelle.

Les deux derniers, qui semblaient d'accord, s'étaient partagé le gouvernement de Bukarest. Théodore faisait fortifier le monastère de Kotrulkan, où il avait fixé sa résidence, en laissant la garde de la ville à Sava, qui avait pour second le Thessalien George [1] du mont Olympe; homme que le ciel réservait pour réparer, aux yeux de la chrétienté, les fautes des chefs dont les passions allaient désoler la Valachie. Elles fermentaient; et Hypsilantis, inquiet de l'accord qui régnait entre Théodore et Sava, n'osait s'avancer, dans la crainte de tomber dans quelque embuscade. Malgré cette défiance, un certain Christaris, médecin qui s'était fait général, recrutait à Bukarest, pour le prince, dont il parvint, à force d'intrigues et de menaces, à faire reconnaître l'autorité en obligeant ses antagonistes à lui prêter serment.

Le lendemain de cette espèce de cérémonie, qui eut lieu à Kolentina, le drapeau tricolore fut arboré dans plusieurs quartiers de Bukarest, et salué par les décharges de mousqueterie des pandours et des Arnaoutes. On crut alors au rapprochement des trois généraux; mais, dans une seconde entrevue, Théodore Vladimiresco déclara au prince « que son but différait du sien; qu'étant armé uniquement » pour délivrer les compatriotes du joug qui les accablait, ils ne pou- » vaient s'entendre. Ainsi, ajouta-t-il, prince, votre objet étant » d'émanciper la Grèce, votre place n'est pas ici! Allez, passez le » Danube; mesurez-vous avec les Turcs; quant à moi, je ne pré- » tends pas les combattre. »

On se sépara après cette conférence, et on apprit, quelques jours après, qu'Hypsilantis, qui était parti subitement de Kolentina, avait porté son quartier général à Tergovist. A en juger par cette position, rapprochée de la frontière autrichienne, on pouvait croire que le

[1] George, du mont Olympe; c'est le même dont les journaux ont parlé sous les noms de Giordaki et Giorgaki.

prétendu régent de la Hellade ne songeait plus qu'à faire retraite, et qu'il était vaincu avant d'avoir tiré l'épée.

Les affaires d'Hypsilantis ne prenaient pas une tournure plus favorable auprès des Moldaves, race que le despotisme s'appliqua constamment à flétrir, en la livrant à des gouverneurs persuadés qu'il faut tenir des peuples dans l'état de pauvreté, pour les trouver toujours dociles. Dès que Constantin Pentédékas fut arrivé à Jassy, il s'occupa, conformément à ses instructions, de réunir les Grecs épars dans le Kara-Bogdan [1], auxquels il donna une espèce d'uniforme, et de rassembler les munitions qui lui étaient nécessaires.

Au milieu de ces soins, qui l'occupaient moins que ses intérêts particuliers, Pentédékas reçut de la part des boyards de deuxième et troisième classe, ennemis naturels des grands boyards, la proposition de se défaire du soi-disant sénat ainsi que du métropolitain, en les aidant à se placer à la tête du gouvernement. L'Épirote, élevé à l'école du satrape de Janina, repoussa avec une feinte horreur ce dessein, et mit les contendants d'accord, en se saisissant de l'autorité, résolu d'administrer la Moldavie pour son compte. Il substitua, en conséquence, le gouvernement militaire au sénat, fit pendre ceux qui osaient murmurer ; et ses soldats suivant l'exemple de leur chef, tout tomba dans la confusion et l'anarchie.

Ce fut alors que les boyards restés à Jassy, d'accord avec ceux qui se trouvaient réfugiés en Bessarabie, résolurent d'appeler les Turcs à leur secours, sans s'inquiéter des suites d'une pareille invasion. A la vérité, elle ne devait coûter la vie qu'à des prolétaires; et cette considération n'était pas de nature à arrêter ces hauts et puissants esclaves, qui députèrent quatre membres de leur caste auprès du vizir d'Ibraïlof.

Cette démarche, ignorée du public, allait faire tomber les premiers coups des mahométans sur Athanase d'Agrapha, qui avait rétabli l'ordre à Galatz. Il avait voulu, à son arrivée dans cette ville, ignorer les noms de ceux qui s'étaient souillés par des excès, en s'associant aux crimes du féroce Caravia d'Ithaque ; persuadé *qu'il valait mieux faire monter le sang au visage de quelques hommes égarés, que de le faire couler sous le glaive du bourreau.* Usant ainsi adroitement d'un pouvoir discrétionnaire, il parvint à faire d'un ramassis de marins

[1] Nom turc de la Moldavie.

de l'Archipel un corps militaire tellement discipliné, qu'il aurait pu tenir tête aux Turcs d'Ibraïlof, si les Grecs n'avaient pas été destinés, comme tous les peuples qui se sont émancipés jusqu'à présent, à ne triompher qu'après avoir été éprouvés par l'adversité.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Projet d'extirpation du christianisme détaillé. — Proclamation d'Alexandre Hypsilantis, connue à Constantinople. — Alarmes. — Projets attribués aux Grecs, — démentis par les faits. — Commencement des arrestations et des massacres, — provoqués par la Porte Ottomane, — qui feint de les réprimer. — Conseil tenu chez le grand vizir. — Questions qu'on y résout. — Terreur des Turcs. — Supplice de Constantin Morousis et d'une foule de chrétiens. — Notice biographique sur le patriarche Grégoire. — Cause de ses dangers. — Célébration de la Pâque. — Description de cette solennité. — Arrestation du patriarche. — Il est saisi et pendu à la porte de la métropole. — Exécution des prélats du saint synode. — Inquiétudes des légations chrétiennes. — Éclaircissements qu'elles demandent à la Porte Ottomane.—Réponse orgueilleuse de celle-ci.—Le cadavre du patriarche martyr, traîné dans les rues par les juifs, — jeté à la mer. — Démolition de l'église métropolitaine. — Pillage du Phanal. — Bibliothèques vendues au poids. — Émeute des Schypetars. — Déposition du grand vizir Benderly. — Préparatifs de l'escadre ottomane pour entrer en campagne.

« Les jours des larmes étaient arrivés [1] ; mais ces jours n'étaient » plus ceux du peuple captif qui pleurait, assis sous les saules de Babylone, auxquels il avait appendu ses harpes, pour déplorer les » malheurs de Sion. L'Église triomphe dans la douleur! La céleste » Jérusalem venait de recevoir, dans ses parvis, la vierge de Patras, » Anastasie; et les *dominations*, les yeux fixés sur Constantinople, » étaient attentives aux événements dont cette cité, reine autrefois » de l'Orient, et maintenant l'opprobre du monde, allait être le » théâtre. »

Ce n'était point une fable inventée à dessein par le satrape de Janina, que le projet qu'il attribuait à la Porte Ottomane, d'exterminer les chrétiens ou de les forcer à embrasser l'islamisme, pour établir, par la conformité du culte, une sorte d'unité dans un empire où les Grecs

[1] Extrait de l'oraison funèbre du patriarche Grégoire, prononcée à Hydre.

furent de tout temps considérés comme les auxiliaires de la Russie. En cela, on avait deux chances également agréables à la cupidité et au fanatisme d'un souverain et d'un peuple animés d'une haine égale contre les chrétiens. Dans l'hypothèse de la résistance, on y trouvait le moyen de dépouiller les chrétiens, et de les égorger ! Dans celle de l'apostasie, il y avait le triomphe toujours agréable à la multitude, de la propagation de sa croyance. Ce plan, ainsi modifié, offrait encore le moyen d'ajouter au fisc impérial les dotations des métropoles converties en mosquées, des couvents transformés en tékés de derviches, l'avantage d'obliger la basse classe du peuple turc à travailler, quand on n'aurait plus eu de raïas pour labourer les campagnes ; car, s'il était resté quelques ilotes, on les aurait fait périr peu à peu. Alors la marine marchande de l'Archipel devenait nationale en se mahométisant, ou bien elle tombait par la préférence accordée à celle des étrangers ; et l'Orient, entièrement reconstitué dans sa torpeur, prolongeait son existence despotique pendant une longue suite de siècles. Tel était le système du divan : mais quand on vit éclater la révolte d'Ali-pacha ; lorsqu'on eut connaissance de la défection des Souliotes, des mouvements des Hêréristes, de l'insurrection des provinces ultra-danubiennes et de la Morée, alors le parti de la violence l'emportant sur celui de l'iniquité progressive, l'extermination générale des Grecs fut résolue.

A peine eut-on communiqué au sultan la proclamation d'Hypsilantis, qu'on se crut au moment d'une guerre avec la Russie. Des courriers furent expédiés jusqu'aux extrémités de l'empire, pour ordonner la mise en mouvement de tous les mahométans capables de porter les armes, avec injonction de les diriger sans délai sur Constantinople. A cet égard, les mesures répondirent à des craintes légitimes ; mais, afin de justifier un forfait pareil à celui de l'extermination de tous les Grecs, aux yeux de l'Europe chrétienne, qui s'est montrée depuis plus qu'insensible à leurs infortunes, il fallait les voiler d'un de ces coups d'État qu'on nomme conspirations ; et on calomnia ceux qu'on voulait perdre.

Comme, depuis la conjuration contre la république de Saint-Marc jusqu'à la journée des poudres, à Londres, dont on célèbre la commémoration en brûlant publiquement l'effigie du pape, les accusateurs se sont constitués juges dans ces sortes de causes, dénoncées, poursuivies, et étouffées à eur requête, il est permis de révoquer en

doute des questions établies comme des faits. Sans parler de la manière dont ces coups d'État ont été conçus ; ni de la fraude, maintenant démasquée, des Vénitiens et du parlement britannique ; il faut, avant que quelque écrivain tel que Saint-Réal élève un faux matériel en histoire, examiner et réfuter les mensonges employés pour réhabiliter la conduite sanguinaire de la Porte Ottomane.

A peine les courriers propagateurs des alarmes qui déclaraient le trône et l'autel d'Islam en danger, étaient sortis de Constantinople, qu'on fit répandre le bruit [1] que le 16 mars était un jour marqué dans toute l'étendue de l'empire, pour le soulèvement des Grecs. A l'appui de ce fait, on racontait que de riches négociants de la capitale avaient formé des dépôts considérables d'armes dans leurs maisons, et que plusieurs églises en étaient remplies. Des hommes d'une fidélité éprouvée étaient chargés d'exercer aux évolutions militaires une multitude d'adeptes qui se réunissaient dans des caves. Les plus influents avaient ordre d'initier successivement toute la population grecque aux projets de la grande *synomotie* ; mais leurs révélations ne devaient avoir lieu que la veille ou le jour de la révolte. Alors les conjurés armés auraient surpris Thophana, qui est le grand dépôt de l'artillerie de l'empire ; tandis que d'autres, pénétrant dans le sérail, auraient égorgé le sultan et se seraient saisis de ses trésors. Une troupe de marins bien disposés s'emparait, sur ces entrefaites, de la flotte qu'ils trouvaient sans défense. Ils écrasaient les corps des topdgis ou artilleurs, celui des janissaires ; et la ville était soumise ou renversée de fond en comble dans le délai de quelques heures.

Afin d'établir la péripétie nécessaire dans la fable de ce drame d'invention atroce, un délateur, séduit par l'espoir d'une forte récompense, avait, disait-on, tout dénoncé à l'ambassadeur d'Angleterre [2],

[1] C'était le 25 mars, jour de l'Annonciation, que devait éclater le complot. Il se trouvait, disaient les inventeurs de cette conspiration, quatorze vaisseaux céphaloniens prêts à incendier l'Arsenal, et les conjurés avaient vingt-deux mille fusils déposés dans les magasins du banquier Mavros. Les agents étrangers poussèrent même l'imprudence jusqu'à compromettre le nom du baron de Strogonof dans cette circonstance.

[2] Le révélateur de cette prétendue conjuration fut un nommé Assimakis, Grec péloponésien. Initié depuis longtemps aux secrets de l'Hétérie qui s'était formée en Russie, un refus d'argent qu'il éprouva de la part des banquiers d'Odessa le détermina à trahir ses frères. Non content de dénoncer les plans depuis longtemps médités, il fabriqua une conjuration de toutes pièces. Il en communiqua le but et les

qui, en ayant donné avis à la Porte Ottomane, avait fait manquer un plan dont l'exécution aurait repoussé pour jamais les musulmans au fond de l'Asie.

A l'appui de cette imposture, des commentateurs pareils aux disciples d'une école qui semble avoir reçu une révélation particulière pour expliquer ce que personne n'entend, rattachaient le mouvement provoqué par Alexandre Hypsilantis. Ils dogmatisaient en probabilités qu'ils réduisaient en axiomes, en demandant avec audace comment le prince phanariote aurait jamais conçu l'idée de marcher sur Constantinople avec une poignée d'hommes, s'il n'avait pas été certain de trouver la ville au pouvoir des conjurés? Enfin, en procédant de l'inconnu à l'inconnu, ils tonnaient contre des complots qui n'existaient que dans la conception d'un gouvernement résolu à s'envelopper de la terreur nécessaire à l'accomplissement de ses desseins homicides.

On s'étonnera sans doute, un jour, comment de pareilles calomnies, répétées, soutenues et discutées, ont pu fixer un seul instant l'attention des cabinets européens, si ce n'est pour en découvrir l'absurdité. En effet, il suffisait, pour cela, de connaître et de comparer la position respective et numérique des Turcs et des Grecs qui résident dans la capitale de l'empire ottoman, pour deviner que la prétendue conspiration de ces derniers était un prétexte politique, mis en avant, pour cacher une arrière-pensée criminelle.

Constantinople, en y comprenant ses faubourgs et la ville asiatique de Scutari, renferme, dit-on, une population turque de sept cent mille habitants. Cette ville, résidence du sultan et de ses ministres, centre de l'énergie du gouvernement, compte au nombre de ses défenseurs, comme corps de garnison, cent cinquante mille janissaires inscrits sur les contrôles, dont vingt mille seulement sont en activité de service. A ce nombre de troupes si l'on ajoute cinq mille topdgis ou canonniers présents au drapeau, trois mille soldats du train, deux mille cipayes ou cavaliers, trois mille silihdars ou gendarmes, dix-huit cents comparadgis ou bombardiers, les compagnies de baltagdis (fendeurs de bois) et de bostandgis (jardiniers), on trouvera que le Grand

détails dans un mémoire très-étendu, à un certain Christodoulos, médecin de Khalet-effendi, qui devint son complice et la cause de la grande catastrophe de Constantinople, en informant le ministre de ce qui se tramait, et de ce qu'il avait imaginé, afin de se donner une importance propre à lui mériter un ample salaire.

Seigneur pouvait rassembler une force de trente-quatre mille huit cents hommes, et que dans quelques heures il avait toute la population turque à ses ordres. Mais, en ne prenant même que la milice active, une pareille garde était presque numériquement supérieure, je ne dirai pas à la masse agissante des Grecs, mais à leur population, qui n'est, à Constantinople, que de soixante mille individus. C'était à ce petit nombre d'hommes asservis, qui n'avaient, pour souverain et généraux, qu'un patriarche, des évêques, des prêtres, quelques princes phanariotes aussi propres aux intrigues qu'étrangers au métier de la guerre, qu'on prêtait une idée gigantesque, comme celle de la subversion du gouvernement turc.

D'après cet exposé, on se demande comment il a été possible de prétendre faire croire à l'Europe qu'une peuplade de soixante mille chrétiens, qui aurait à peine tiré de ses rangs douze mille hommes capables de porter des armes qu'elle n'avait pas, ait songé au projet qu'on lui prêtait. L'homme le plus ignorant raisonne en pareil cas; et les Grecs n'étaient pas assez aveuglés par l'enthousiasme, pour ne pas savoir que non-seulement trentre-quatre mille soldats se lèveraient au premier mouvement qu'ils feraient, mais que deux cent mille bras armés de fusils, de sabres, de poignards et de torches, les frapperaient et les pulvériseraient avec leurs demeures, sans que l'autorité qui aurait démuselé des tigres altérés de sang chrétien fût désormais capable de les renfermer dans les *carcères* d'où elle les aurait lâchés.

Cependant, il faut l'avouer, il y avait conspiration flagrante contre le despotisme mahométan. Les conjurés, initiés au mystère, avaient prêté serment devant Dieu de renoncer à Satan et à ses œuvres, afin d'entrer *dans la vie nouvelle*, même avant que leurs langues fussent déliées pour bénir le nom du Dieu rédempteur. Tout chrétien prenait, au baptême, l'engagement de vivre et de mourir pour un Dieu jaloux qui n'admet point de partage entre ses autels et ceux de l'impiété. Chaque Grec, ainsi compromis par les témoins de sa régénération, était élevé à vivre en état d'hostilité contre les profanes, étranger *à leurs pompes*, ennemi *de leurs œuvres;* et chaque jour, à l'exemple des enfants d'Israël, tout Grec levait contre le temple de Baal la main de l'anathème. Néanmoins, tandis que les infidèles vivaient, pour me servir d'une haute pensée de saint Paul, « dans un état de malaise perpétuel, où il n'y avait que la stupidité » et la distraction qui les soutenait, » les chrétiens se glorifiaient

de souffrir sous les yeux du Seigneur. Ils savaient que ce divin maître était attentif à leurs peines, que rien ne leur arrivait que ce qui avait été déterminé par sa sagesse infinie; que le Père céleste ne les avait si longtemps châtiés, et ne les châtiait encore, que pour les purifier, et les rendre dignes du salaire qu'il leur avait promis; et qu'il pouvait, d'un seul mot, les délivrer de leurs infortunes.

Ces grands motifs, qui consolaient les Grecs, loin de les tenir dans un calme propre au fatalisme, ne les empêchaient pas de soupirer après les jours de leur délivrance. Ils avaient contribué de leurs vœux, de leurs conseils et par des dons patriotiques à la restauration désirée des autels de leurs aïeux; ils le devaient, car rien n'aurait pu, sans cela, justifier leur obéissance à des maîtres iniques. Mais, loin de fomenter une insurrection à Constantinople, au moment où l'on y eut connaissance de celles qui venaient d'éclater dans diverses parties de l'empire, le chef de l'église orthodoxe consentit au plus grand des sacrifices. Le patriarche œcuménique Grégoire, voulant rendre à César plus qu'il n'appartenait à César, lança les foudres de l'excommunication contre Alexandre Hypsilantis et ses adhérents, qui furent en même temps désavoués par l'ambassadeur de Russie.

Malgré ces garanties solennelles, la Porte Ottomane, s'obstinant à voir dans l'insurrection des provinces ultra-danubiennes un commencement d'exécution des plans attribués, depuis plus d'un siècle, à la Russie, soufflait le feu du fanatisme par l'organe de Khalet-effendi, au milieu de la ville antichrétienne de Constantinople. Aux suggestions perfides de ce favori sanguinaire, la population musulmane s'étant armée; on n'entendit bientôt que des rugissements, présages terribles des excès auxquels une populace féroce allait se livrer. Les victimes étaient marquées au front, les maisons qu'on devait piller désignées, et les églises vouées à la profanation nominativement indiquées. Cependant l'autorité feignait de s'intéresser au maintien de l'ordre; on s'imagina même qu'elle n'avait voulu qu'effrayer, lorsqu'on la vit diriger par terre quelques ortas de janissaires du côté de la Valachie, tandis qu'on embarquait un corps nombreux de Lazes[1] pour Galatz et les places de guerre de la Bulgarie qui avoisinent la mer Noire. Les désordres qui eurent lieu à ce sujet s'expliquaient d'eux-mêmes,

[1] Lazes, peuples de la Colchide, qui sont ordinairement à la tête de toutes les émeutes à Constantinople.

car il est rare qu'on fasse sortir un armement ordinaire de la capitale sans qu'il soit accompagné de quelque meurtre ; mais les craintes ne tardèrent pas à se renouveler.

Les Valaques et les Moldaves établis à Constantinople ayant été aussitôt décapités que saisis, sous prétexte qu'ils appartenaient à un pays insurgé, et leurs biens confisqués, les principales familles grecques comprirent qu'il n'y avait plus pour elles qu'une sûreté précaire. Alors elles commencèrent à émigrer vers Odessa ; et bientôt, sans choix de lieu, ni de pays, la plupart d'entre elles s'empressèrent de monter à bord des premiers vaisseaux qui se présentaient, pour fuir loin d'une terre prête à les dévorer. Chaque jour les quartiers grecs se dépeuplaient ; et plus il leur échappait de victimes, plus les janissaires, exaspérés, s'irritaient ; de manière que la police, qui s'entendait avec eux, ordonna aux chrétiens de se tenir enfermés après le coucher du soleil. Puis, sous prétexte de les protéger, on établit des postes militaires dans leurs quartiers, et cette mesure leur ôta tout moyen de s'éloigner. Enfin, dès que le jour paraissait, les Grecs qui ne vivaient que de leur travail étaient fréquemment assassinés par leurs prétendus protecteurs. A cela près, l'état de la ville fut assez tranquille jusqu'au 15 avril, jour où un Tartare, expédié par le consul anglais de Patras, apporta la nouvelle de l'insurrection de la Morée.

Les Lazes embarqués pour Galatz, furieux de n'avoir pu piller les faubourgs de Péra et de Galata, où les Turcs supposent que les richesses des Francs sont accumulées ; informés de ce que le divan venait d'apprendre, sortent de leurs vaisseaux et se précipitent sur le quai de Bouioukdeyré [1].

Les premiers Grecs qu'ils rencontrent tombent sous leurs coups ; les domiciles des particuliers sont envahis ; un vieillard aussi respectable par son âge que par sa douceur, M. Joseph Fonton, conseiller d'ambassade de Russie, ne trouve de salut qu'en se cachant dans les combles de son hôtel qui est mis au pillage. D'autres brigands attaquent le palais d'Espagne ; on ne sait comment ils ont oublié celui du baron de Strogonof ; ils viennent de mettre le feu à une église ; trois fois les flammes ont respecté le village de Iéni Makhalé, le calme de l'air a arrêté les progrès de l'incendie. Les hameaux, jusqu'à Belgrade, sont la proie d'une soldatesque sans pudeur et sans frein.

[1] Bouioukdeyré, bourg situé à quatre lieues de Constantinople, sur le Bosphore.

Constantinople répond au signal des assassinats, la grande ville mugit ; quelques Européens rencontrés dans leurs caïques, sur le Bosphore, sont fusillés; les maisons grecques sont partout attaquées; et ce n'est que le 19 avril que le carnage et le tumulte cessent, comme par enchantement. La Porte envoie un corps de trois cents janissaires à Bouioukdeyré, pour veiller à la sûreté de l'ambassadeur de Russie, dont on avait outragé le conseiller et l'ami. De nombreux corps de troupes, conduits par des officiers supérieurs, dissipent les hordes meurtrières qui ensanglantaient Constantinople, et les chrétiens croient au retour du calme. Calme funeste, préparé pour l'arrestation de trois cents individus des plus notables d'entre les Grecs, qui furent suppliciés dès le lendemain, sans aucune enquête.

Le divan, convoqué à la porte du grand vizir, à quatre reprises différentes, d'après les insinuations de Khalet-effendi, préludait ainsi, en propageant les fureurs populaires jusqu'à Smyrne, au grand holocauste médité ; c'était la cinquième fois de la semaine qu'il se réunissait. Le vendredi saint, au lever du soleil, le ministre d'iniquité, Benderli Ali-pacha, vizir azem de l'empire, assis sur son tribunal, au-dessus duquel est dessiné le chiffre du sultan, couronné de cette inscription, UNE HEURE DE JUSTICE EST PLUS MÉRITOIRE QUE SOIXANTE ANS DE PRIÈRE, commande de lever le rideau de la salle d'audience. Les grands appelés au conseil s'inclinent devant le linteau où l'on voit écrit en lettres d'or, L'HOMME PROTÉGÉ DE DIEU NE S'ÉCARTE PAS DE L'ÉQUITÉ DANS L'ADMINISTRATION DES AFFAIRES.

Alors les chefs de l'État appelés au conseil ayant été introduits dans l'ordre inverse de leurs dignités, chacun prit sa place. Le mufti, prince des prêtres, s'assit à la droite du vizir suprême, au-dessus du caziasquer de Romélie, tandis que le caziasquer d'Anatolie prenait place à sa gauche ; l'istambol cadissi (préfet de police), les mollas de Galata, d'Eyoub, de Scutari, représentant les scribes et les anciens du peuple, se rangèrent agenouillés sur le sofa, le visage tourné vers le chiffre du sultan. Debout, au centre de la salle, le tchaoux bachi, chef du prétoire, formait l'axe éloigné de deux lignes demi-circulaires de ses sbires, dont les extrémités aboutissaient à un rang de janissaires ayant devant eux aga, tchorbadgis [1], askers [2], oda-bachis [3],

[1] Tchorbadgis, *donneurs de soupe*, colonels.
[2] Askers, *chefs de cuisine*, majors.
[3] Oda-bachis, *chefs de chambrées*, capitaines.

sakas [1], et karacoloudgis [2]. Alors le maître des cérémonies, qui paierait de sa tête la moindre infraction à l'étiquette, ayant vérifié l'ordre et laissé un muet en sentinelle derrière le rideau de la porte d'entrée, se retira sous le vestibule du palais.

Le vizir ayant ordonné d'introduire les reis-effendi [3], celui-ci donna connaissance des révoltes de l'Ak Bogdan [4], du Kara Bogdan [5], du pays de Moreh [6], et de Roum [7] ; et le chatir azem [8] prit la parole pour poser cette première question : « Quelle peine méritent des » esclaves révoltés contre le vase de la grâce divine et des inspirations » célestes, le chef suprême des musulmans, khan, fils de khan, » souverain des deux mers et des deux continents, sultan Mah- » moud II? — *La mort*, répondit par trois fois le conseil infernal, » *la mort!* » Et les tchaoux, entonnant l'*alkisch* (vivat), se répandirent en vœux de prospérité pour le monarque et son lieutenant, qui furent salués des titres de *Lions* et de *Tigres*, paroles que les successeurs d'Ottman entendent bourdonner à leurs oreilles, dès qu'ils sont sortis des langes de l'enfance [9].

Le grand vizir, ou chatir azem, après s'être caressé la barbe, posa la seconde question : « Un sujet de notre glorieux sultan, quel » que soit son rang, peut-il être arbitrairement puni du dernier sup- » plice? » La réponse à cette question étant référée au mufti, le pontife de Mahomet répondit « qu'il ne pouvait s'expliquer, en » temps et lieu, que par un fetfa. » Cette solution évasive laissait la solution du problème aux membres du conseil ; mais ceux-ci, dans la peur de déplaire au premier ministre, ne s'expliquèrent qu'en disant « que son altesse étant un foyer de lumières, dépositaire de » la confiance du souverain, c'était en pareil cas à lui de prononcer » et de commander, l'obéissance étant leur unique partage. »

[1] Sakas, *porteurs d'eau*, lieutenants.
[2] Karacoloudgis, *marmitons*, caporaux.
[3] Reis-effendi, ministre des affaires étrangères ; il n'est considéré que comme commis du grand vizir, et n'a pas séance au divan.
[4] Ak-Bogdan, Valachie.
[5] Kara-Bogdan, Moldavie.
[6] Moreh, Morée ou Péloponèse.
[7] Roum, Romélie.
[8] Grand de la tente, est le surnom que prend alors le vizir suprême.
[9] Suivant un ancien usage, la validé ou sultane mère n'appelle jamais son fils que *mon lion* (Arslanem), *mon tigre* (Kapelanem). Voyez Dohsson, État de l'empire ottoman, tome III, page 313, édit. in-folio.

Le vizir, à ces mots, insiste, et le sénat incline la tête, en portant les mains à la bouche, ainsi que sur le front, et les tchaoux font de nouveau retentir le palais des cris de l'alkisch. Le vizir lève la séance et chacun se retire, satisfait de s'être conduit avec prudence.

Il était huit heures du matin quand on se sépara, et une sorte de terreur panique semblait dominer les Turcs. Un theriaki [1] qui assistait à la prière du matin, dans la mosquée de la Solimanie [2], échauffé par les vapeurs de l'opium, étant monté dans la tribune de l'iman, la barbe hérissée, l'œil en feu, l'écume à la bouche, avait prophétisé « que l'ange exterminateur allait sortir de la *Morée* pour détruire » les Islamites. Les montagnes, s'écria-t-il, ont enfanté des défen» seurs de la croix. Les îles de la mer Blanche ont déchaîné leurs » chiourmes ; Stamboul et ses enfants seront dévorés par les flammes. » Le Nazaréen l'emporte ! » Cette révélation, fortuite ou provoquée, avait répandu la consternation dans le cœur des barbares, qui, soulevés, et retombant comme les flots de la mer, coururent cependant vers la maison du bostandgi-bachi [3], pour se repaître du spectacle d'environ cinq cents têtes qui pavoisaient les galeries du charnier de ce ministre. Le prince Constantin Morousis, accusé d'être l'agent secret des Hétéristes, venait d'être décapité.

L'infortuné ! il s'acquittait depuis trente-neuf jours, des périlleux devoirs de premier drogman, lorsque, se rendant, la veille, à la Porte, un étranger, qui s'éclipsa aussitôt, lui remet une lettre, qu'il ouvrit dès qu'il fut entré à son bureau. Elle était écrite par Alexandre

[1] Thériaki, espèce d'hommes fort décriés, adonnés à l'usage de l'opium, et connus à Constantinople sous cette dénomination injurieuse.

[2] C'est derrière cette mosquée, renommée pour le fanatisme de ceux qui la fréquentent, qu'on voit les tombeaux du sultan Ahmet, de ses femmes et de cent vingt enfants issus de son sang, que son successeur sultan Moustapha fit étrangler dans un même jour.

[3] Bostandgi-bachi. Il est gouverneur du sérail et des palais impériaux. Les rives du Bosphore et de la Propontide sont sous son inspection, en qualité de grand voyer. Dans les promenades que le sultan fait par eau, c'est lui qui tient le timon de la barque impériale, et par là il se trouve à portée de donner au prince les renseignements qu'il désire sur les objets qui s'offrent à sa vue. Il exerce aussi les fonctions prévôtales, en présidant à l'exécution des grands de l'État condamnés à mort, lorsqu'on les supplicie dans l'intérieur du sérail. Il a la police de la prison où l'on torture les fonctionnaires publics. Directeur des eaux et forêts dans la banlieue de Constantinople, il y exerce l'intendance des pêches et des chasses. Le commerce des vins et de la chaux est soumis à sa surveillance. Il paraît rarement en public, et ce n'est que de nuit qu'il rend visite aux principaux personnages de l'État.

Hypsilantis, après son invasion en Valachie; il lui donnait d'amples détails sur les projets des hétéristes. Que devait faire Morousis? Révéler ce qu'on lui mandait, n'était-ce pas courir à sa perte? Se taire; mais l'inconnu qui lui avait remis la dépêche était peut-être un agent du gouvernement turc, qui voulait éprouver sa fidélité? Il hésita, et, ne prenant enfin conseil que de l'honneur, il se présenta avec la lettre fatale au reis-effendi, auquel il fit part de son contenu... Ce ministre le renvoie au grand vizir, près duquel il l'accompagne. La dépêche est lue; on demande à Morousis s'il connaît l'individu qui lui a donné ce papier; il l'ignore; il ne peut même le signaler; il s'est approché au moment où il entrait au sérail, parmi une foule de clients qui lui présentent des placets, qu'il a coutume d'examiner dans son cabinet, et dont il fait ensuite son rapport aux ministres du banc. Il n'y a donc rien d'extraordinaire qu'il n'ait pas envisagé un homme qu'il n'avait pas plus d'intérêt à examiner que tant d'autres qui l'obsèdent ordinairement sur son passage.

Le grand vizir Benderli Ali semble satisfait de cette explication, le reis-effendi la trouve sans réplique; ils sont persuadés que le sultan s'en contentera, ils rassurent Morousis, qui se retire en s'inclinant.

Appelé le lendemain, c'était le quarantième jour depuis qu'il exerçait ses fonctions, à une conférence qui devait avoir lieu entre l'internonce d'Autriche et la Porte, Morousis reçut en chemin une lettre du reis-effendi, qui lui mandait que, l'entrevue étant ajournée, il l'invitait à se rendre auprès de lui. Il obéit, il se présente au ministre qui le reçoit poliment et lui adresse ces paroles, que nous tenons des fils de la victime, auxquels son secrétaire les rendit fidèlement, telles qu'il nous les a confirmées à Paris : « Malheureux prince, » on vous calomnie! je sais qu'on n'a rien à vous reprocher! que ne » puis-je vous justifier aux yeux du Grand Seigneur et vous sauver » du péril qui vous menace! Mais allez sur-le-champ chez le kiaya- » bey (ministre de l'intérieur) pour lui prouver votre innocence. » Que l'Être miséricordieux et suprême vous assiste dans cette fatale » circonstance. »

Ainsi parla le reis-effendi; et Constantin Morousis était à peine sorti du cabinet de ce ministre, qu'il fut saisi par les bourreaux. Entraîné devant l'Alaï, kiosque, lieu fixé pour son supplice, il y fut exécuté en présence du sultan Mahmoud, qui s'y était rendu pour assister à la décapitation d'un chrétien non moins recommandable

par ses vertus privées que par ses qualités éminentes. Une mare de sang impossible à effacer des pages de l'histoire entourait le pal auquel la tête de Morousis était fixée, avec un écriteau qui le déclarait puni comme chef de la grande *Synomotie.*

Noble et sublime conjuration, pareille à celle où les apôtres et leurs disciples, sapant, par les doctrines de l'Évangile, les superstitions d'un culte méprisé et méprisable, donnaient avec joie leur vie pour témoigner la vérité du Christ! Le fils d'un pâtre allait la sanctifier aux yeux de l'univers. Les chœurs mystiques de la cité sainte préludaient sur leurs harpes le triomphe de celui auquel la reine des anges avait, disait-on, révélé qu'il serait le ministre du grand Pan, dont la mort fut annoncée aux peuples de la Hellade par une voix entendue du côté de la mer au moment où ce Dieu fait homme expirait sur la croix.

J'en ai déjà prévenu le lecteur, je suis loin de croire tout ce que je rapporte; mais je dois raconter tout ce que j'ai entendu dire, afin de tracer l'histoire d'un peuple toujours prêt à s'écrier : *Deus, ecce Deus, quem vidimus ipsi!* Grégoire avait, dit-on, reçu la manifestation de sa destinée au fond d'une vallée solitaire du mont Ménale, où il gardait les troupeaux de son père, un jour qu'accablé de la chaleur brûlante du midi il s'était endormi à l'ombre d'un andrachné, sous la garde de ses chiens fidèles. Une femme, le front ceint d'étoiles, lui était apparue en le nommant *son serviteur*, d'une voix aussi douce que les flûtes éoliennes qu'on entend quelquefois gémir au fond des forêts du Soron-Oros... Et lui montrant les trônes ecclésiastiques des Polycarpe et des Chrysostome, qu'elle lui destinait, elle l'avait enlevé sur un char de lumière, après avoir posé sur sa tête une couronne de palmes et d'olivier.

Ce songe, rapporté par le néophyte à sa mère, qui était veuve, la moderne Monique s'adressa à Timothée, vieil ermite du mont Ménale, qui interpréta la vision, en disant « que l'Arcadien était appelé au service des autels du grand *Pan*, qui n'était autre que le *Christ*, et il décida ainsi du sort de Grégoire. Celui-ci entra bientôt à l'école de Dimitzana, où il fit ses premières études; et, dès que le temps des épreuves fut arrivé, on le conduisit au mont Athos, vêtu d'une toge cléricale tissue des mains de sa mère, avec la laine du troupeau jadis confié à ses soins. Il se sépara ainsi de cette mère adorée, dont ses larmes mouillèrent pour la dernière fois le sein, et il salua pour toujours les

montagnes témoins de son enfance ! Triste condition de l'homme, qui ignore, en naissant, dans quel coin de la terre il déposera sa dépouille mortelle [1] ! Le mont Athos, Patmos, furent les lieux où Grégoire perfectionna ses études, avant de passer à Smyrne, où il reçut le sacerdoce, et, bientôt après, la couronne archiépiscopale de cette métropole ecclésiastique, surnommée le Flambeau de l'Asie mineure. De bonnes œuvres, unies à la douceur de la charité, y marquèrent chaque jour le passage du pasteur qui avait échangé la houlette de Ménalque contre la *patéritza* [2], sceptre du sacerdoce de Melchisédek, roi de Salem, jusqu'au moment où il fut appelé au trône patriarcal de l'église orthodoxe d'Orient.

Sélim III régnait depuis quelques années, et les Grecs respiraient à peine sous son sceptre, lorsque l'expédition des Français en Égypte ayant servi de prétexte à une faction ennemie des réformes salutaires qu'un patriarche, ami des lettres, introduisait peu à peu dans le synode, elle parvint, en l'accusant de favoriser les idées des Francs, à expulser de son siége le pieux Grégoire, qui fut exilé au mont Athos. Pendant sa retraite dans la *mandra* ou bercail de la montagne sainte, le prélat s'y appliqua à apprendre l'art de la typographie, qu'il établit dans sa métropole de Constantinople, où il imprima et fit imprimer plusieurs ouvrages à l'usage des fidèles, dès qu'il fut de retour au milieu du troupeau auquel on l'avait arraché. Mais rien n'est stable sous un despotisme où les révolutions du sérail, conduites et exploitées par des odalisques et des eunuques, tournent toujours au profit de la brigue et du crime.

[1] J'ai emprunté ce fragment de la biographie du patriarche Grégoire, à son oraison funèbre, dont voici quelques phrases du texte : Πελοπόννησος ἡ πατρίς του, τὸ Ἅγιον Ὄρος, ἡ Πάτμος, ἡ Σμύρνη ἐθαύμασαν τὰ προτερήματά του . . . . ὁ Γρηγόριος εἰς τὴν Σμύρνην ἀγκαλίζεται τὴν ἀνωτάτω φιλοσοφίαν, ἐνδύεται τὸ ἀγγελικὸν σχῆμα, χειροτονεῖται διάκονος, προσχειρίζεται ἱερεύς, καὶ μετ' ὀλίγον προβιβάζεται εἰς τὴν Μητρόπολιν τῆς Σμύρνης, διὰ νὰ ὑπηρετήσῃ δημοσίως τὸν Θεὸν, τὸν ὁποῖον ἠγάπα. . . L'orateur sacré s'exprime ensuite en ces termes, au sujet de sa préconisation au patriarcat : Ἡ ἀποστολικὴ καὶ ἀνατολικὴ ἁγία καὶ μεγάλη τοῦ Χριστοῦ ἐκκλησία, ἡ μήτηρ πασῶν τῶν ἐκκλησιῶν, ἡ καθολικὴ νομοθέτρια τῆς ὀρθοδοξίας ζητεῖ ἀνάλογον τῆς δόξης τῆς πατριάρχην'ν ὁ θρόνος τῶν Γρηγορίων, καὶ Χρυσοστόμων, καὶ Γενναδίων, ἀπαιτεῖ τὸν ἄξιον τούτων διάδοχον. Καὶ ἰδοὺ φωνὴ τοῦ οὐρανοῦ καὶ φωνὴ τῆς ἁγιωτάτης Συνόδου προσκαλεῖ τὸν Σμύρνης Γρηγόριον εἰς τὴν πατριαρχικὴν ἐπίσκεψιν τῆς νέας Σιών.

[2] Πατερίτζα ; c'est le nom moderne que les Grecs donnent à ce que nous appelons *la crosse*, dont celle de leurs prélats diffère par la forme, qui est celle d'une béquille noire garnie en nacre.

Dès sa première restauration, Grégoire avait été accusé d'être partisan secret des Russes; et il fut déposé pour la seconde fois, sous ce prétexte aussi injuste que celui de favoriser les idées révolutionnaires, parce qu'il avait fait imprimer les Évangiles. Enfin, rappelé pour la troisième fois au trône œcuménique des Grégoire le Grand et des Gennade, au moment où le fougueux Mahmoud II avait ceint le sabre d'Ottman, l'arcadien ne pouvait plus ambitionner que la couronne immortelle, qui manquait seule à sa gloire.

Grégoire n'avait encore été éprouvé que par des tribulations! Quatre-vingt-quatre années, dont plus de cinquante écoulées au milieu des sollicitudes inséparables du ministère des autels, avaient blanchi la tête du prédestiné, quand l'insurrection éclata dans les provinces ultra-danubiennes. Il avait anathématisé ses auteurs sans désarmer la tyrannie qui avait signalé la demeure sainte du pontife et de son synode, comme le trésor général des Grecs, et l'arsenal d'où ils devaient sortir armés pour bouleverser Constantinople. Le coup était porté; la multitude, incapable de raisonner, avait accueilli cette calomnie, et les hordes des janissaires ne tournaient plus leurs regards vers l'enceinte de l'église militante, que pour s'encourager à y porter le fer et le feu. Le patriarche le savait; ... du Seigneur l'avait décidé à braver les cris de la p... ruit des armes et l'aspect du carnage, pour secourir ...
interrompre les cérémonies[1] de la semaine c...
moration des douleurs du Sauv... du monde. ...
du vendredi saint, lorsqu'il f... à se ren...
vizir, chatir azem, pour y ... omm...

Le 19 avril au soir les m... ent ...
qu'on avait pressé de fuir p... me...
pureté de sa conscience, mé... d'a...
vivre, voulut, à l'exemple d'I... ire...
que Dieu lui avait confié. Il é...
les dangers! D'ailleurs la Porte ... d'...
sécurité qu'il n'avait pas, lui d... on...
vices qu'il lui avait rendus en r...

[1] Ἦλθεν ἡ μεγάλη ἑβδομὰς, καὶ ὁ γεν...
κραυγῶν, καὶ σφαγῶν, ἐτέλεσεν εὐλαβῶς...
δακρύων συγχρόνως, καὶ τῶν ὁμογενῶν του...

tées à l'autorité du sultan. Ses conseils avaient souvent été utiles aux ministres ottomans dans leurs rapports politiques avec les puissances étrangères. Peut-être, dans une crise aussi difficile, voulait-on le consulter, comme il arrive dans une tempête, où l'on prend quelquefois l'avis d'un simple matelot pour sauver le navire que chacun a intérêt à préserver du naufrage. Hélas! l'infortuné ignorait que la question insidieuse posée dans le divan tenu le matin avait été depuis résolue affirmativement par le sultan, qui avait, sur toutes choses, à cœur de saisir le moyen d'insulter à la majesté de l'empereur orthodoxe de Russie dans la personne du chef de l'église d'Orient.

Afin de préparer une réponse à l'usage de la diplomatie chrétienne, et d'aviser à la manière de porter le coup le plus outrageant possible aux Nazaréens, on avait consulté les annales de l'empire. On y trouva qu'en 1651 et 1655, Mahomet IV régnant, et le fameux Kiupruli [1] tenant les sceaux de l'empire, on avait supplicié deux patriarches au fond des cachots [2]. Cette autorité ne suffisait pas à la haine du sultan; et comme on se rappela qu'on avait fait pendre autrefois en place publique le vicaire général de l'église latine, sous prétexte qu'il correspondait avec le pape [3], on s'était arrêté à ce dernier parti, en choisissant, pour l'exécution du *Panagiotatos* Grégoire [4] le jour solennel de Pâques.

La mort planait sur la tête du vénérable Grégoire, lorsqu'il se présenta devant le chatir azem ou grand vizir, qui lui apprit qu'après la mort de Nicolas Morousis, son frère Démétrius s'étant retiré à Odessa, on s'était décidé à arrêter sa famille afin de la rendre responsable des entreprises du fugitif. Entrant à ce sujet dans des détails

[1] M. de la Haye, alors ambassadeur de Louis XIV à Constantinople, fut insulté par ce même vizir. Son fils, le sieur Vantelet, ayant refusé de trahir le secret du chiffre, éprouva des injures telles, que les huissiers qui le traînèrent en prison lui cassèrent une dent, sans qu'on obtînt ensuite satisfaction d'un attentat, dont les historiens turcs tirent vanité dans leurs récits. Voyez les Mémoires de Darvieux.

[2] Le reis-effendi, dans une note de sa réponse à l'ambassadeur d'une des puissances chrétiennes, dit qu'un de ces patriarches fut *pendu publiquement* le 31 mai 1655, *comme suspect de liaisons* avec la Russie et les souverains de Moldavie et de Valachie.

[3] Voyez le Voyage de Pietro della Valle dans la partie qui traite de Constantinople et de ce meurtre, dont les suites furent fâcheuses pour tous les Francs.

[4] Παναγιώτατος, *tout saint* : c'est le titre des patriarches. Voyez Eucolog., pages 144, 625. Codin., page 410. Franc. Richard. in Scuto fidei, pars 2, page 113.

très-étendus sur la politique de la Russie, à laquelle il rattachait la folle entreprise d'Alexandre Hypsilantis, qu'il qualifiait d'*enfant perdu* de l'intrigue des Moscovites, chose dont une légation étrangère lui avait, disait-il, fourni des preuves irréfragables, le perfide assura le patriarche que la Porte, ne connaissant pas de serviteur plus zélé que lui, avait voulu le charger du soin de garder les otages; que sa demeure deviendrait leur asile, et que *le patriarche grec serait pour l'épouse et les enfants de Morousis un gardien plus agréable qu'un mahométan*. Au sortir de cette conférence, cette famille fut conduite à la métropole; et Grégoire regarda comme une faveur du ciel, au milieu de ses afflictions, la circonstance qui lui procurait le moyen de donner des consolations aux parents d'un martyr.

La charité des chrétiens, disait un ancien témoin des persécutions qu'ils enduraient [1], est incroyable quand quelqu'un d'eux est dans les fers. Ils prodiguent tout, convaincus qu'ils sont frères, du moment où ils ont embrassé le culte du Christ; leurs biens sont communs; et, persuadés de l'immortalité de leur âme, ils méprisent la vie. Grégoire, pénétré de cette charité, mais dominé par les fonctions de son ministère, avait confié ses otages aux soins d'un ecclésiastique, sans lui donner aucune instruction que de pourvoir à leurs besoins et de veiller à leur sûreté. Celui-ci, témoin des larmes et des angoisses d'une famille qu'il chérissait, sachant que sa perte n'était que différée, et se rappelant que Grégoire avait répété plusieurs fois qu'il donnerait sa vie pour la sauver, ne fit aucune difficulté de se prêter à son salut. Ainsi, ayant nolisé sous main un vaisseau européen prêt à mettre à la voile, il y embarqua les proscrits, qui avaient quitté Constantinople avant que les serviteurs de la métropole se fussent aperçus de leur évasion.

A peine fut-elle connue du patriarche, qu'il dit sans s'émouvoir aux prélats de son synode, qui l'entouraient : *Voilà mon arrêt de mort*. Il retourne aussitôt vers le grand vizir Benderly, qui, sans le laisser parler, lui demande, d'un air courroucé : *Où est la famille Morousis ?* Étonné de cette question inattendue, Grégoire lui raconte ce que le traître savait mieux que lui, puisqu'il avait été le provocateur d'un délit nécessaire à son projet. *Il suffit*, s'écrie-t-il, *infidèle* [2], *ce forfait est ton ouvrage; retire-toi de ma présence*. Le pa-

[1] Lucian. in Peregrin.
[2] J'ai changé en l'adoucissant l'apostrophe du grand vizir, qui fut la suivante :

triarche s'incline à ces mots, soutenu par ses diacres, qui le reconduisent à son palais, où il n'est pas plutôt rentré qu'il se prépare à la mort. Il prie devant le Seigneur, il pleure, prosterné au pied de l'autel ; une sueur froide mouille son front, et, disposé à boire le calice, il se relève en disant : *Que ta volonté, et non la mienne, soit faite, ô mon Dieu !* γενηθήτω τὸ θέλημά σου, πλήν οὐχ ὡς ἐγὼ θέλω.

L'église tout entière, plongée dans la douleur, priait aussi dès qu'elle connut le motif de l'entrevue de son pasteur avec le grand vizir. Puis, se rappelant ses éminentes vertus, sa tolérance à l'égard de toutes les confessions chrétiennes, parmi lesquelles Grégoire ne comptait que des amis, chacun y trouvait des motifs d'espérance tels, que l'idée d'un supplice ignominieux n'entra dans la pensée de personne. Le patriarche était au contraire à cet égard sans illusion. Cependant on ne remarquait aucune disposition hostile de la part du grand vizir Benderly. Ses paroles, en les pesant, ressemblaient plutôt à des reproches qu'à des menaces, et ce qui se passait avait plus l'air d'une disgrâce que d'un projet d'attentat. Enfin le soleil le plus serein ayant terminé la journée du samedi saint, on respira, comme aux premiers symptômes d'une amélioration qui se manifeste après une crise pendant laquelle une famille tremblait pour les jours d'un père adoré.

C'est un usage aussi ancien que l'église primitive d'Orient, de célébrer le mystère de la Résurrection pendant la nuit, qui est appelée à cause de cela *pervigil, afin que le Seigneur trouve les fidèles éveillés, en attendant l'arrivée de leur roi au moment de sa victoire sur la mort*[1]. La rigueur du jeûne qui s'observe depuis la cène du jeudi jusqu'à l'annonce de la phase sacrée ne permettant aux religieux que de tremper leurs lèvres dans quelque boisson non fermentée pour se désaltérer, Grégoire, ayant fait apporter une coupe remplie d'eau parfumée de miel du mont Hymette, la bénit, en goûta, et dit en soupirant : *Mon âme est triste jusqu'à la mort. Le moment du combat est arrivé*, et il invite le synode réuni autour de lui à réciter les prières des agonisants. Il en prononce les premières paroles ; puis, les yeux fixés au ciel, où son âme semble déjà transportée, il reconnaît celle

Haïdé, rou, pésséving, anna séni Sékim. La délicatesse de notre langue ne me permet pas de la traduire.

[1] Lactant., lib. VII, ch. 19. Isid., lib. VI. Orig. ch. 16.

qui lui apparut autrefois dans une des vallées du Ménale en l'appelant *son serviteur*; il la salue des noms de *reine des anges et des patriarches*. Il demande ensuite pardon à Dieu, à ses frères; et son confesseur, l'archimandrite D. Païsios, assisté de sept hégoumènes, chefs d'autant de monastères d'Europe et d'Asie, lui ayant administré l'extrême-onction, il se lève, revêtu d'une force nouvelle.

Dix heures du soir. La seconde veille de la nuit venait de sonner, et la crécelle appelait le clergé à la métropole, quand les diacres placèrent la couronne impériale [1] sur la tête de Grégoire, tandis que d'autres le revêtaient de l'éphod, et qu'un vieillard, après s'être agenouillé, ceignait ses flancs de l'étole de la valeur, en disant : *Reçois, homme faible, le ceinturon de la force*. On remit en ses mains le bâton pastoral, et il se leva en disant : « Les portes de l'enfer ne prévaudront » point contre elle. Marchons en priant; vous serez, cette nuit » même, scandalisés à cause de moi; car il est écrit : Je frapperai le » pasteur et son troupeau sera dispersé. »

Il dit, et, conformément aux capitulations concédées par Mahomet II, la procession sort du palais patriarcal pour se rendre à l'église métropolitaine dédiée à saint Nicolas; car depuis la chute du trône de Constantin, jamais les Grecs n'ont consacré aucun temple à *la Sagesse éternelle*, persuadés que la grande basilique de Sainte-Sophie, maintenant convertie en mosquée, redeviendra un jour la cathédrale auguste de l'orthodoxie [2]. L'étendard du roi est déployé; il est précédé de la croix, entourée de douze lampadophores tenant en main des torches de cire, dont l'éclat dirige la pompe sacrée, car la lune n'a point encore paru au-dessus de l'horizon pour guider les pas des fidèles. Douze pylophylaques (portiers), chargés de veiller aux portes du temple, les suivent, tenant en main des caducées en ébène, symbole du deuil de Sion; car, au temps des empereurs chrétiens, ils portaient des verges d'or surmontées d'aigles bicéphales, emblèmes de la suprématie du prince orthodoxe sur l'Orient et l'Oc-

[1] Une décrétale de Constantin permit et ordonna au patriarche, ainsi qu'aux archevêques et évêques, de porter les ornements impériaux, qu'ils revêtent encore de nos jours.

[2] Cette espérance de tradition est l'objet d'un chant religieux, que les Grecs n'entendent jamais sans répandre des larmes. Je regrette que les bornes de l'histoire ne me permettent pas de publier ici cette pièce inédite, car celle donnée par M. Fauriel est incomplète.

cident. Vingt-six acolytes, et trente anagnostes, chantent à voix basse : « O nuit de triomphe ! nuit ineffable ! nuit plus brillante que » le jour, nuit mystérieuse, nuit témoin de l'éclat du Dieu qui » commande au soleil et aux astres, moins éclatants que son trône, » vois nos larmes, et sois bénie d'âge en âge. » Derrière ce chœur de néophytes, car tous sont destinés au sacerdoce, s'avancent douze thuriféraires, qui font fumer l'encens le plus pur de l'Hyémen, en balançant mollement leurs encensoirs. Après ces groupes, marchent silencieusement quatre-vingts choristes aux voix harmonieuses, autant de chantres, quarante confesseurs, tenant entre leurs bras, croisés contre leur poitrine, le symbole de Nicée, et les professions de foi des conciles jusqu'au huitième siècle, écrits sur des rouleaux de parchemin. Ils sont suivis de quatre-vingt-douze prêtres séculiers, de vingt-quatre diacres portant les manuscrits des évangiles, de douze évêques et de trois archevêques. Ceux-ci se succèdent pour soutenir le pieux Grégoire, patriarche de l'église orthodoxe, qui s'avance, pareil à la victime couronnée pour le sacrifice destiné à la régénération sanglante des enfants de la patrie de Platon et de saint Athanase.

Les vents avaient suspendu leurs haleines; tout était tranquille sur la mer, dans la ville; le cortége des serviteurs de la croix avait passé en silence, à cause des dangers, sans être aperçu des infidèles. Le temple du Seigneur s'est ouvert à l'approche du hiérarque ; Grégoire a pris place sur le trône de saint Chrysostome, la liturgie commence.

Cependant, à côté des ministres saints, au lieu du concours des fidèles, que le temple ne pouvait contenir le jour de la solennité de Pâques, on ne compte qu'un petit nombre de chrétiens. Le banc du prince du Phanal est désert; les grilles de la galerie où siégeaient leurs épouses sont fermées. La place réservée à la légation de Russie, dont l'ambassadeur se serait immortalisé en se présentant dans ce jour de péril, n'est occupée par personne [1]. Une vaine crainte de compromettre les Grecs avait engagé M. de Strogonof à s'abstenir d'assister aux cérémonies du culte de son souverain, qui se glorifie bien plus encore d'avoir reçu la foi de la métropole de Constantinople,

[1] L'usage prescrivait, dit-on, cette mesure. Mais s'agissait-il d'étiquette, et du cours régulier des actes diplomatiques, quand il était question de sauver le patriarche, auquel l'ambassadeur aurait dû offrir même un asile dans son palais, en ne prenant conseil que de la religion et sans s'inquiéter de son avenir?

mère sans tache de l'église du Nord, que de l'extraction royale à laquelle les dynasties barbares de ses aïeux s'attachèrent, en faisant monter sur leur trône une fille des Porphyrogénètes [1].

Une pareille liturgie commençait aussi à la même heure dans la superbe capitale du Nord ; mais sous quels auspices différents ! Ici un pontife désigné aux bourreaux, entouré de quelques prêtres portant les marques des chaînes ou les stigmates de quelque torture (car aucun n'était admis au saint synode sans avoir été éprouvé par la persécution), s'approchait en tremblant du sanctuaire ; à Pétersbourg, un monarque, accompagné de Knèz et de Gossars, environné d'une garde redoutable, entouré d'un peuple nombreux, se présentait à l'autel [2] en vainqueur qui proclame un triomphe. Cependant la triste église de Byzance, malgré son affliction, était réservée à obtenir la palme de la gloire dans cette journée où toutes les communions chrétiennes célébraient la résurrection du Rédempteur.

Malgré les angoisses du clergé, la messe fut chantée avec tout l'éclat usité dans des temps plus prospères ; et, après l'acclamation du *Christos anesti* (J.-C. est ressuscité), le patriarche, ayant donné le baiser de paix à ses frères, leur dit : *Mes vœux sont accomplis ; car je brûlais du désir ardent de manger avec vous cette pâque avant de mourir* [3]. Puis, au moment sans doute où le canon tonnait aux bords de la Néva, en signe d'allégresse, le patriarche, sorti de l'église, précédé de son clergé, allait regagner sa demeure, lorsque des cris de fureur éclatent. Les archevêques de son synode sont enlevés à ses

[1] Épouse du czar ou grand seigneur Vladimir. Son mariage avec la sœur de l'empereur grec fut subordonné à la clause du baptême, et l'on raconte que vingt mille de ses sujets devinrent chrétiens le même jour, en 991. Quelques auteurs rapportent cet événement à l'année 987.

[2] L'empereur se trouvait cette année-là absent de Pétersbourg, mais nous avons cru devoir conserver ce rapprochement, fait par le savant évêque d'Égine dans son panégyrique de Grégoire, prononcé à Hydra.

[3] J'ai rendu fidèlement le récit de cet événement, tel qu'il est raconté dans l'oraison funèbre du patriarche, prononcée à Odessa, et imprimée par ordre souverain à Pétersbourg, en grec et en russe.

Voici le texte : 'Εφίσταται τέλος ἡ ἔνδοξος ἡμέρα τῆς 'Αναστάσεως καὶ συνανατέλλει μετ' αὐτῆς ὁ τῆς δόξης του ἥλιος. 'Αφ' οὗ ἐτελοίωσε μετ' ἄκρας γαλήνης τοὺς τῆς 'Αναστάσεως ὕμνους, ἔφαγεν ἐπὶ τῆς ἁγίας τραπέζης τὸ τελευταῖον Πάσχα τὸ μυστικὸν, περὶ τοῦ ὁποίου, καθὼς ὁ δεσπότης καὶ διδάσκαλος Χριστὸς, ἠδύνατο καὶ αὐτος ὁ μακάριος νὰ εἴπῃ πρὸς τοὺς συνιερουργοῦντας ἀρχιερεῖς καὶ ἱερεῖς του. « 'Επιθυμίᾳ ἐπεθύμησα τοῦτο τὸ Πάσχα φαγεῖν μεθ' ὑμῶν πρὸ τοῦ με παθεῖν. »

yeux, et son cortége sacré se disperse [1]. Il reste seul au milieu des hordes qui l'entourent ; les janissaires s'arrêtent immobiles. La dignité du roi des sacrifices, la majesté de son front, sa barbe vénérable, qui marquait moins d'années que de vertus, l'éclat de ses ornements, font croire en ce moment *que le pontife ramenait à la foi ces farouches infidèles, tant ils paraissaient humbles en sa présence,* lorsque l'aga des cohortes de Hadgi Bektage leur rappelle les ordres du sultan. Ils poussent un cri ; ils se pressent, le patriarche est saisi, vêtu de ses habits pontificaux. On l'entraîne, on lui passe le lacet fatal au col, et il est pendu à la porte de la métropole, aux acclamations d'une populace en délire qui blasphème la divinité du Christ.

Un cachot obscur, réservé à ceux qu'on destine aux épreuves de la torture, recevait pendant ce temps les membres du synode au nombre de dix, et huit protopapas qui avaient figuré avec eux au banquet mystique du jeudi saint. Des chevalets, des couronnes d'osselets, des ongles de fer, des tenailles plongées dans des réchauds ardents, étaient étalés devant les prêtres du Seigneur, lorsque les portes du tartare s'ouvrent avec fracas. Des bourreaux, assistés de plusieurs scribes, précédés de flambeaux de résine qui les éclairent, sont introduits et s'asseyent, tandis que l'ange du Seigneur, invisible à tous les yeux, prend place au milieu de ses confesseurs, pour les soutenir dans le combat, d'où ils doivent sortir victorieux.

Sans les interroger sur aucun corps de délit, car leur bouche aurait confondu l'imposture, un uléma ou docteur de la loi propose aux prédestinés le moyen de l'apostasie, afin de se soustraire à une mort inévitable. Ils se taisent et sont saisis par les exécuteurs. La tête d'Athanase, archevêque d'Anchiale, est entourée d'un chapelet d'osselets, qu'on étreint avec violence. Denys Calliarque, archevêque d'Éphèse, le plus riche des prélats grecs, est en même temps tenaillé avec des pinces ardentes, tandis qu'on déchire avec la main de fer, hérissée de pointes, les flancs des deux autres évêques, en leur crachant au visage. Les scribes commandent de frapper ; ils injurient ; puis ordonnant de suspendre les tortures, ils s'approchent des martyrs... Ils déplorent leur obstination, ils les conjurent d'abjurer un culte que le glorieux sultan a déclaré désormais incompatible

[1] L'archimandrite D. Païsios avec plusieurs de ses frères se réfugièrent sur quelques vaisseaux céphaloniens.

avec les lois de son empire. — *Nous sommes prêts*, répondent les nouveaux Machabées, *à mourir pour les saintes lois de nos pères.* — On leur parle du sultan et de sa gloire. — *Sa gloire!* s'écrie Denys Calliarque, *sa gloire! qu'elle est belle! Je vois les palais éternels du firmament; ses voiles repliés me découvrent mon Roi assis dans sa gloire immense à la droite du Dieu son père éternel. Pauvres infidèles! bénissez mon Dieu, abjurez votre faux prophète!* — A ces mots les juge et les bourreaux, ne se possédant plus de fureur, ordonnent de satisfaire le peuple, qui demande le supplice des prêtres nazaréens.

On les fait sortir du cachot. Ils marchent en priant; ils livrent leurs têtes sacrées à la main des bourreaux. Les saints hiérarques, revêtus de leurs habits pontificaux, sont pendus à des gibets dressés aux portes de diverses églises où on les a ramenés. Les jours suivants, le synode entier composé de dix vieillards, et de huit prêtres attachés au service de la métropole, subissent le même sort; et les infidèles qui envient jusqu'au bonheur de leur trépas, laissent des sentinelles auprès de leurs cadavres, afin d'empêcher les chrétiens d'en approcher.

Les anges célèbrent le triomphe de l'église d'Orient; la croix a remporté la victoire; le ciel est dans l'allégresse [1]. Cependant Constantinople, abîmée dans la douleur, verse des larmes. Les légations des rois chrétiens éprouvent un mouvement d'indignation, plus vivement senti par l'ambassadeur de Russie, qui aurait dû agir, en assistant le patriarche, au lieu de négocier. La diplomatie de Péra se réunit pour demander à la Porte Ottomane des explications au sujet de ce qui vient de se passer. Une réponse préparée d'avance lui apprend *que le sultan, souverain absolu et indépendant, ne rend raison de sa conduite à personne; qu'il a cru pouvoir punir, comme il les a punis, des sujets conjurés contre une autorité qu'il tient de Dieu, à qui seul il doit compte de ses actions.*

A cette assertion sacrilége, qui établit l'homme égal à l'Éternel, personne n'ayant rien allégué, M. de Strogonof se retire à son palais de Bouïouk-Deyré, résolu de ne plus se montrer dans une cour que chacun croyait frappée de l'aveuglement avant-coureur de la chute des trônes.

[1] Extrait du panégyrique de Grégoire, patriarche martyr, par Théoclet, hégoumène du mont Pélion.

Le 24 avril, les cadavres des suppliciés étant restés suspendus pendant trois jours aux gibets, le grand vizir Benderly fit ordonner de les détacher et de livrer celui du patriarche à une troupe de juifs, choisis parmi ce qu'il y avait de plus vil entre les Israélites de Constantinople, qu'on chargea de le traîner à travers les rues et de le jeter ensuite à la mer. Une escorte de janissaires fut commandée pour surveiller l'exécution de cet ordre impie. Rien de pareil n'avait été inventé contre les plus fameux scélérats. Aussi vit-on avec horreur les restes du patriarche et des autres martyrs, souillés par les mains des ennemis les plus acharnés de la foi, essuyer la fange des ruisseaux, et servir de jouet à la haine féroce des descendants du peuple déicide. Les Turcs semblaient étonnés de la grandeur de leur attentat. Une inquiétude vague était peinte sur leurs visages, et le silence n'était interrompu, dans tous les lieux où le cortége des Hébreux passa, que par les vociférations et les injures qu'ils vomissaient contre la victime, qui semblait dire à son bourreau, lorsqu'on la traîna devant l'Alaï, kiosque du sérail, où sa hautesse s'était rendue pour voir défiler cet épouvantable cortége : *Ton royaume va t'être ôté. Tu ne seras point réuni dans le tombeau à tes prédécesseurs* [1]. Enfin cette horrible saturnale de la tyrannie et de l'abjection étant arrivée à la plage, le cadavre de Grégoire, couvert d'ordures moins dégoûtantes que les injures dont on l'avait chargé, fut jeté à la mer, où l'œil des fidèles, qui l'avaient suivi, ne tarda pas à le retrouver, pour rendre aux reliques du grand martyr un hommage et des honneurs funèbres dignes du rang qu'il avait occupé dans le monde chrétien.

Chaque jour jusque-là avait été marqué par quelque forfait sanglant ; et, pour donner un intermède aux scènes de barbarie, on procéda au pillage et à la démolition des églises. Elles avaient été désignées comme autant d'arsenaux, mais on n'y découvrit que quelque argenterie de peu de valeur. La profanation de la métropole de Saint-Nicolas [2] rapporta deux cent mille francs à l'avidité du sultan, qui

[1] Daniel, IV, 28, 29; XIV, 18, 19, 20.

[2] On y montrait, comme à Rome, un morceau de la colonne où J.-C. fut attaché; elle était d'un brun de fer, et les Grecs prétendaient qu'elle suait le vendredi saint. On y voyait en outre trois cercueils en fer, dans l'un desquels étaient les os des sept jeunes garçons martyrisés par ordre d'Antiochus, parce qu'ils ne voulurent pas embrasser la religion païenne. Les Grecs les vénéraient sous le nom de Machabées.

trouva vide le trésor du patriarcat, dont les richesses étaient les pauvres, les affligés, les veuves et les orphelins, auxquels Grégoire consacrait ses revenus et ceux de l'Église. Ainsi la destruction des temples du Seigneur tourna à la confusion de la calomnie, qui ne tarda pas à renverser le quartier du Phanal, dont le successeur d'Omar fit vendre au poids les riches et nombreuses bibliothèques des princes grecs, sa cupidité trouvant plus avantageux de les détruire ainsi, que d'en chauffer les bains de son sérail. Ce fut alors aussi qu'on mit, dit-on, aux enchères plusieurs familles grecques distinguées; qu'on attenta aux propriétés des banquiers et des négociants placés sous la protection de la Russie ; qu'après avoir fait tomber une multitude de têtes sous le glaive des bourreaux, on eut recours aux noyades, aux déportations, et qu'on finit par égorger en masse les chrétiens des deux sexes qui se trouvaient renfermés dans les catacombes du bostandgi-bachi.

Sans doute qu'il y eut exagération sur le nombre des victimes; mais autant qu'on put en juger par la désertion dans les bazars, il dut être considérable. Il fut surtout préjudiciable aux consommateurs, parce que ceux qui périrent étaient en grande partie des artisans, des boulangers, des regrattiers ou bacals et des jardiniers, que la gravité de l'histoire ne dédaignera pas de regarder comme une perte aussi réelle, quoique moins éclatante, que les familles princières du Phanal. Les rivages du golfe de Céras et de la Propontide, jusqu'aux Sept-Tours, furent couverts de cadavres, que la mer rejetait sur la grève, où ils servaient de pâture aux myriades de chiens vagabonds qui infestent les rues de Constantinople.

Le sultan se repaissait de ce spectacle, lorsqu'on lui révéla le seul complot véritable qu'on eût formé contre sa personne; il était, dit-on, l'ouvrage d'Ali Tébélen, que son sérasquier Khourchid-pacha tenait assiégé dans le château du lac de Janina.

Cette conjuration déjouée, quoique restée impunie, devait éclater au milieu de l'agitation de la capitale. Quinze cents Schypetars mahométans, la plupart maçons et garçons bouchers, tous endurcis au travail ou accoutumés à verser le sang, qui s'étaient signalés en prenant la part la plus active aux désordres publics, en étaient les auteurs. Con-

Les deux autres contenaient les reliques d'une reine de Constantinople, et de sainte Théodose ou Vénérande, qui souffrit le martyre à Smyrne.

duits par un marchand de foie nommé Khalil, natif de Delvino, ils avaient hurlé, au milieu des fanatiques, avec plus de véhémence que les derviches, et, sous le voile de la dévotion, ils avaient favorisé l'évasion des Grecs qui avaient pu leur payer rançon, préférant les laisser fuir à ce prix plutôt que de les égorger. Cette espèce de modération intéressée ayant été remarquée, l'autorité, qui voulait en profiter, leur en fit un crime, et on résolut de les dépouiller.

Oter à des Schypetars leur argent, ou leurs armes ! il était plus facile de leur arracher la vie. Prévenus du coup qu'on méditait contre eux, le chef des Arnaoutes rappelle à ses camarades qu'ils doivent songer à leur sûreté ; et, après leur avoir expliqué les moyens d'y pourvoir, ils résolvent de s'emparer du magasin des poudres situé près de Saint-Étienne. Ils s'y étaient cantonnés, comme s'ils eussent voulu regagner leur pays, lorsqu'on apprit leur dessein ; et les janissaires envoyés contre eux n'ayant pu parvenir à les arrêter, on saisit cette occasion pour disgracier le grand vizir Benderly.

On le dépose, on l'exile ; et, dès qu'il est embarqué, le divan s'empresse de rejeter sur son compte les meurtres qu'il avait autorisés. Ainsi on fit annoncer aux ambassadeurs des puissances chrétiennes, et surtout à celui de Russie, que pour lui donner une satisfaction équivalente à la pendaison du patriarche de l'église orthodoxe, on avait révoqué le vizir azem, auteur des maux qu'on déplorait. On se dispensa prudemment d'en dire davantage ; et, quoique personne ne fût dupe de la disgrâce d'un ministre qui n'avait agi que d'après les ordres précis du Grand Seigneur, on fut charmé, à Péra, de trouver un prétexte propre à excuser les mahométans aux yeux de l'Europe.

L'éloignement du grand vizir Benderly, désavoué dans des vues aussi politiques que cupides, car son maître s'empara de ses trésors, ayant été suivi du calme de la capitale, qui était celui des tombeaux, l'affreuse proposition du massacre général des Grecs fut de nouveau reproduite dans le divan. Le sultan le voulait ; mais plusieurs Turcs, suscités par le mufti, s'y étant opposés avec énergie, on dut se contenter de faire décréter dans cette séance, tenue le 28 avril, le désarmement général des raïas de l'empire. Des ordres furent en conséquence expédiés à tous les gouverneurs des provinces : et le sultan, irrité de cette demi-mesure, disgracia les antagonistes de son projet sanguinaire, qui s'estimèrent trop heureux de ne pas payer de leurs têtes une modération digne d'éloges.

Khalet-effendi, provocateur des mesures de haute atrocité, parvint, à l'aide de sa fidèle Khasnadar Ousta, qu'il enrichit des dépouilles des dames grecques du Phanal, à calmer la fièvre du lion, auquel on fit penser à remédier aux maux de l'empire. On reprit l'organisation des bandes armées qu'on dirigeait immédiatement contre les insurgés, sans réussir à faire entrer en campagne les janissaires, qui s'obstinèrent à justifier leur désobéissance, en disant qu'il ne convenait pas de dégarnir la capitale de l'empire de ses défenseurs. Leurs officiers, vainement sommés au nom de la religion, menaçaient de faire sortir les marmites, qui sont les étendards de leurs hordes faméliques ; et le sultan, qu'on commençait à appeler *fils de l'esclave* [1], dut céder à la volonté de la soldatesque, tant le despotisme est faible dans l'essence de son pouvoir.

On procédait à l'équipement de la flotte destinée à agir contre la Morée ; mais les Hydriotes qui en formaient les équipages étant assassinés, il fallut aviser aux moyens de les remplacer. On ramassa quelques Barbaresques, et après avoir exercé la presse sur les bateliers, on recourut aux ministres des puissances européennes, qu'on pria de permettre d'employer les marins qui vivaient sous leur protection, pour faire justice des Moraïtes. On les trouva, ces superbes ambassadeurs qui n'ont jamais osé faire entendre de courageuses vérités aux princes chrétiens, plus faciles, sur cet article, que les janissaires.

A là vérité, indépendamment de leur obligeance pour le sultan, les légations se débarrassaient ainsi d'une foule de misérables sans honneur et sans patrie, qui, réunis aux Esclavons qu'on voit errer par bandes à Constantinople, équipèrent d'une manière digne d'elles les chiourmes de sa hautesse. On entassa ensuite à bord des vaisseaux de celui qui s'intitule le Souverain des deux mers et des deux continents, des soldats, des artilleurs ; et le grand amiral Cara Ali, qui était fils d'un meunier de Trébizonde, ayant arboré son pavillon au mât d'un vaisseau de cent dix canons, prit le commandement de ce ramas hétérogène de barbares et de criminels, après avoir reçu de la bouche du sultan l'ordre *de ne lui rapporter que les cendres du Péloponèse*, prétendant *qu'il fallait en calciner jusqu'aux montagnes*.

[1] C'est le nom que les Turcs donnent au Grand Seigneur lorsqu'ils se révoltent, parce que la dynastie ottomane, qui est étrangère en tout à nos mœurs, ne se reproduit que par des femmes achetées à prix d'argent, ou bien données en présent, mais toujours à titre d'*esclaves*, par les gouverneurs des provinces, ou par des corsaires, lorsque ceux-ci font des prises de cette espèce dans le cours de leurs pirateries.

CHAPITRE II.

Soulèvement général de la Grèce. — Situation politique des îles d'Hydra, de Spetzia et de Psara. — Elles proclament l'indépendance. — Patriotisme de leurs armateurs. — Continuation des affaires de Moldavie et de Valachie. — Mauvaise direction des insurgés. — Marche du pacha d'Ibraïlof. — Combat de Galatz. — Valeur brillante d'Athanase et des Grecs.—Se retirent sur le Pruth.—Remontent à Iassy; — arrivée de Cantacuzène dans cette ville. — Arrestation de Théodore Vladimiresco. — Il est décapité. — Retraite d'Hypsilantis. — Défection de Cantacuzène. — Bataillon sacré des hétéristes. — Dévouement sublime d'Athanase. — Combat de Skullen. — Objet de l'admiration de la postérité. — Fin glorieuse de Spiros d'Alostros. — Noms des héros morts pour la patrie. — Combat de Dragachan. — Destruction du bataillon sacré. — Fuite d'Hypsilantis. — Sa proclamation injurieuse.—Se réfugie en Autriche, est arrêté et incarcéré à Montgatz.

Aux accents souverains de la religion outragée, les Grecs Moraïtes, refoulés dans les montagnes; les Béotiens, déconcertés, après leurs succès, par l'annonce de l'approche des Turcs que Khourchid-pacha expédiait contre eux; les Étoliens, jusqu'alors indécis; les Souliotes, retranchés dans leurs météores [1], jurèrent unanimement de mourir pour la patrie; et le cri de vengeance ayant retenti au milieu de la mer Égée, l'ébranlement devint général. Mais dans quel moment et sous quels auspices les chrétiens allaient-ils engager une lutte, non moins inégale par le nombre que celle de leurs ancêtres contre Xerxès, et incomparablement plus éloignée de toute chance de succès, puisqu'ils n'avaient pour eux, ni les armes, ni la supériorité de la tactique! Car où étaient leur Miltiade, leur Thémistocle, leur Cimon, leurs arsenaux, et les oracles qui devaient leur rendre des réponses capables d'enflammer leur courage? Cruellement désavoués par la Russie, les chefs de l'insurrection des provinces ultra-danubiennes étaient à moitié vaincus avant d'avoir tiré l'épée. Dénoncés comme des rebelles au tribunal de l'amphictyonie européenne, les Grecs y avaient été condamnés sans être entendus. D'autres que les

[1] Météores, ou montagnes escarpées.

Hydriotes pouvaient légitimer une indifférence que l'égoïsme aurait qualifiée de salutaire, en flétrissant du titre de rebelles leurs compatriotes de Constantinople et de Patras, et alors les insulaires, qui ne s'étaient pas encore compromis, devaient espérer de demeurer tranquilles et respectés. Mais une voix plus puissante que celle de la pythie de Delphes avait parlé ; la voix des martyrs et des confesseurs du Très-Haut était montée jusqu'au trône du miséricordieux, qui avait commandé à son peuple de prendre les armes, en lui annonçant le triomphe de la croix.

Les Hydriotes, sortis du sein des mers, comme leur fortune, qui les a placés au premier rang des navigateurs de l'Archipel, ayant une richesse navale de cent vingt vaisseaux, quelques capitalistes possesseurs de quarante millions, devaient cependant y penser longtemps, avant de compromettre une existence pareille à celle dont ils jouissaient. Sobres, actifs, économes, satisfaits d'un modique salaire, ils s'étaient rendus maîtres du commerce du Levant, que personne ne pouvait leur disputer sous le rapport de l'économie du transport. Gouvernés par un sénat, que présidait un chef électif pris entre leurs capitaines, et confirmé à vie au nom du sultan, qui n'en savait rien : régis d'après les lois du code de commerce français, qu'ils s'étaient fait concéder à prix d'argent par le capitan-pacha suzerain de la mer Égée, ils ne payaient d'autre tribut à la couronne, que celui de cinq cents marins, qu'ils étaient obligés de lever et d'entretenir à leurs frais, pour l'armement annuel de la flotte chargée de percevoir l'impôt des îles de la mer Blanche. Cette corvée n'avait d'odieux, en principe, que le nom de servitude à titre de *rachat de la tête*, qu'on lui donnait. Répartis sur les vaisseaux turcs, les Hydriotes y faisaient la manœuvre des voiles et l'office de timoniers, sous le commandement d'un de leurs capitaines. Celui-ci, en qualité d'*abject*, avait, comme les huguenots autrefois sur nos vaisseaux, son poste à la proue du bâtiment, tandis que l'amiral ou le capitaine du bord, pareil aux pourceaux d'Épicure, mollement couché à la poupe, fumait, en laissant jusqu'au soin de se naufrager à des subalternes trop honorés quand il daignait leur demander quel temps il faisait, ou de quel côté on portait le cap.

Le capitan-pacha avait à son bord, harem d'éphèbes, cuisine abondante, chancellerie (car, en sa qualité de ministre de la marine, un détachement de scribes et de drogmans voyageait avec lui), der-

viches chargés de prier, musiciens, saltimbanques, joueurs de marionnettes, tireurs de cartes, diseurs de bonne aventure que l'on consultait plutôt que la boussole, et, chose indispensable auprès de tout despote, une escouade de bourreaux. Des boutiques de café encombraient les entre-ponts, garnis de nattes, sans s'inquiéter des accidents du feu, auxquels une providence particulière veillait pour empêcher des malheurs qui auraient dû arriver plus fréquemment. On prenait port chaque soir, afin de dormir plus à l'aise ; sans oublier de tirer le canon, comme après une victoire. Telle était la vie des Argonautes mahométans, bien différents des Barberousse et des Dragut, terreur de la croix, qui élevèrent si haut la gloire du croissant. Aussi les Hydriotes, mieux nourris et mieux traités que sur leurs vaisseaux, se seraient-ils disputé le plaisir de faire ces campagnes, s'ils n'avaient eu, chaque année, sous les yeux, le spectacle de leurs frères, (que les infidèles qualifiaient de *taouchans* ou *lièvres*, à cause de leur timidité), pressurés, torturés, et souvent pendus, par d'aussi lâches oppresseurs.

A cette humiliation près, si toute injure nationale n'était pas plus cruelle que la mort, Hydra était heureuse. Elle était surtout florissante ; déjà ses habitants avaient trouvé le moyen d'acquitter le tribut du Minotaure, en se faisant remplacer, sur l'escadre turque, par des matelots d'Hermione, qu'ils commençaient à associer à leur navigation, où ils les engageaient à la solde, tandis que chaque marin d'Hydra était embarqué à la part. Le président de l'île n'avait d'autorité que sur une cinquantaine de gardes. Les impôts se montaient à deux pour cent prélevés sur l'entrée et la sortie des marchandises ; des écoles répandaient chez eux l'instruction publique ; un hospice était destiné aux infortunés ; un lazaret repoussait la peste de leurs rivages, moins sûrement que l'austérité de leurs mœurs n'en éloignait la contagion morale de l'Europe. Une population de trente-cinq mille âmes vivait ainsi sur un rocher, où les primats seuls pouvaient faire creuser leurs sarcophages, tandis que le peuple se faisait inhumer en terre ferme. Aussi, riches uniquement du commerce, ils chantaient : *Hydra n'a point de champs ; mais elle a des vaisseaux ! Neptune est son domaine, ses nautoniers sont ses laboureurs. Avec ses vaisseaux rapides, Hydra moissonne en Égypte, s'enrichit en Provence et vendange sur les coteaux de la Grèce !*

Tiparenus (Spetzia) [1], et la stérile Psara, en pouvaient dire autant.

[1] Les Grecs écrivent son nom Πετζᾶ.

Tributaires de la Porte aux mêmes titres qu'Hydra, elles étaient également l'œuvre de l'industrie, et unies entre elles par les liens du sang, leurs habitants avaient reçu du divan le titre de *neferlides*, ou auxiliaires. Que n'aurait pas fait un souverain de sujets devenus opulents pour soutenir l'auteur de leur bien-être? car il est dans la nature des peuples qu'un État a enrichis, d'employer toute leur énergie pour le soutenir. Mais les Grecs, solidaires aux yeux du despotisme, étaient compromis par l'insurrection de la Morée, et ce ne fut qu'à regret qu'ils devinrent infidèles.

Constantin, agent d'Ali Tébélen, leur avait depuis longtemps communiqué le plan de la Porte, tendant à l'extirpation du christianisme; mais cette révélation était si atroce, que les Hydriotes la regardèrent comme une fraude inventée par le satrape de Janina, dans le but d'opérer une diversion favorable à sa cause. Ils l'abhorraient trop, pour ne pas se défier de tout ce qui venait de sa part. Mais quel fut leur étonnement, quand des lettres de Prévésa leur apprirent que leurs enfants, leurs frères, leurs parents, embarqués, depuis plus de huit mois, sous le pavillon du vice-amiral ottoman, avaient été en partie assassinés, dès que le barbare avait eu connaissance de ce qui était arrivé à Patras! Cent des plus braves marins avaient péri; et ceux qu'on avait épargnés, avaient été dirigés de Salagora[1] vers Janina, pour les employer sur une escadrille qu'on voulait opposer à celle d'Ali-pacha, qui était maîtresse de la navigation du lac. On les avait obligés, ainsi qu'une foule de paysans chrétiens que les Turcs chassaient devant eux à coups de fouet, à transporter des barques entières sur leurs épaules, à défaut de moyens de charroi. Plusieurs avaient succombé sous le poids de pareils fardeaux; et ceux des Hydriotes qui vivaient encore ne devaient combattre qu'enchaînés aux bancs de rameurs des caïques chargés des soldats de Khourchid-pacha.

A la lecture de cette dépêche, la consternation devint générale. Les vieillards maudirent leur existence. *L'année*, s'écriaient les femmes, *a perdu son printemps*; et cette voix lamentable, entendue autrefois dans Athènes, jointe à des dépêches importantes arrivées par un paquebot expédié de Psara, obligea le sénat à examiner la grande question de l'insurrection.

[1] Salagora, échelle principale du golfe Ambracique. Voyez tome II, page 139, de mon Voyage dans la Grèce.

« Le péril est imminent, écrivaient les tétrarques de Psara [1], il n'y
» a plus de temps à perdre ! Le divan a résolu le désarmement gé-
» néral des Grecs ; et la marine n'étant pas exceptée de cette disposi-
» tion, vous ne souffrirez pas, sans doute, qu'on arrache de nos mains
» quatre mille canons, et plus de soixante mille fusils, fruit de tant
» d'épargnes et de travaux, que nous ne devons céder qu'avec la vie ;
» puisqu'en les livrant nous la perdrons avec eux. »

Entraîné par ces avis, et informé que les îles de Spetzia et Psara avaient arboré la drapeau de la religion, la sénat d'Hydra composé de Lazare Condouriotis, président, Stamatis Bodouris, George Ghionés, Zamados, Emmanuel Tombazis, Anagnoste OEconomos, Basile Bodouris, et François Bulgaris, proclamèrent solennellement, le 28 avril, *le règne de la croix*. Le lendemain, le nouveau pavillon ayant été bénit par Cyrille, évêque d'Égine, fut arboré aux acclamations du peuple, auquel on adressa la déclaration suivante :

« Au nom de Dieu tout-puissant.

» La nation grecque, fatiguée de gémir sous le joug cruel qui l'ac-
» cable depuis quatre siècles, se lève et court aux armes pour briser
» les chaînes dont les mahométans l'avaient indignement flétrie. Le
» nom sacré de liberté retentit dans toutes les parties de la Hellade ;
» tout cœur grec s'enflamme du désir de reconquérir ce don inappré-
» ciable de la Providence, ou de périr dans ce glorieux combat.

» Les habitants d'Hydra, jaloux de ne pas être moins ardents dans
» cette lutte généreuse, bravant toute espèce de dangers, ont décidé
» d'employer leurs ressources et les avantages de leur position, pour
» combattre l'ennemi commun. »

En conséquence de cette résolution, le sénat faisait savoir qu'il avait nommé pour commandant de ses forces navales, Jacques Tombasis, fils de Nicolas, capitaine du vaisseau *le Thémistocle*, armé de seize canons, et qu'il le déclarait archinavarque, ou amiral. Ses instructions énoncées dans le corps du décret portaient qu'il se dirigerait, avec les vaisseaux à ses ordres, partout où il le jugerait nécessaire, pour combattre les forces ottomanes par les moyens usités dans une guerre légitime, jusqu'à ce que la liberté et l'indépendance de la

[1] Tétrarques. L'île de Psara était administrée par un conseil de quatre magistrats chargés de rendre la justice. Ils avaient chacun une partie du sceau, qui était divisé en quatre portions, qu'on devait réunir pour confirmer chaque délibération prise d'un commun accord.

Grèce fussent affermies sur une base inébranlable. Cette résolution fut aussitôt expédiée aux amirautés de Spetzia, de Psara, et des îles qui possédaient des vaisseaux, pour y donner leur adhésion.

Elle était digne de la cause qu'elles avaient embrassée, et le scandale antique des rivalités suscitées entre l'Athénien Thémistocle et le Spartiate Eurybiade, fils d'Euryclide, au moment du danger le plus grand de la patrie, pour décider qui aurait la vaine gloire du commandement, ne se présenta pas même à la pensée des capitaines grecs de la mer Égée. Jacques Tombasis fut unanimement proclamé par eux navarque général de l'Union. Des souscriptions furent ouvertes à Hydra, où l'on vit MM. Condouriotis et Orlandos faire les fonds nécessaires à l'entretien, chacun de dix vaisseaux, montant à cinquante-six mille francs par mois de dépense, formant ainsi une somme de douze cent mille francs, que ces deux citoyens payèrent pendant la campagne qui commença au mois d'avril 1821.

On mit en même temps la main à l'œuvre pour équiper une flotte. Le diacre Bambas, professeur au collége de Chios, auquel les Hydriotes avaient donné asile, pour le dérober aux recherches de la Porte Ottomane, qui le poursuivait à tort comme hétériste, enflammait les habitants par ses discours sur l'*union* (περὶ ἁρμονίας) et la *liberté* (περὶ ἐλευθερίας). Il la peignait plutôt sous les couleurs de son imagination, qu'avec les sévères beautés de la vraie liberté, qu'un peuple appelé par la voix de la religion priait l'Éternel de lui accorder. On travaillait, on chantait, on priait ; et jamais Tyr, Carthage, Tarente ni Athènes, aux temps de leurs prospérités, ne déployèrent plus d'activité que n'en montraient les Hellènes, impatients de venger des siècles d'outrages.

La Grèce, vue de ce côté, présentait un spectacle digne de l'admiration de la chrétienté; mais combien son horizon politique était différent au delà du Danube! Les boyards de Jassy étaient venus à bout de déterminer les Turcs à entrer dans les provinces ultra-danubiennes. On prétendit même alors qu'ils n'y pénétrèrent qu'avec l'autorisation du congrès rassemblé à Laybach, et de l'aveu de la Sainte-Alliance, qui permit ainsi de verser le sang des chrétiens.

Alexandre Hypsilantis retiré à Tergovitz, avec un parc de trois pièces d'artillerie de petit calibre, enlevées de la porte des prisons de Bukarest, restait cependant aussi tranquille dans son quartier général que le vainqueur de Cannes l'était à Capoue, en feignant de se repaître d'illusions, qui servaient à abuser ses partisans. C'étaient des ar-

naoutes, des cosaques, des lanciers, des pandours, des gens tirés des mines de sel, et des hétéristes fort braves sans doute, mais tellement enthousiastes, qu'ils ne rêvaient que prodiges et victoires, avec une admirable insouciance.

Ces bandes hétérogènes, à entendre le chef et les membres de son conseil, qui étaient Cantacuzène, Christari, médecin, Lassani, homme très-décrié, et Orphanos, commis aux écritures dans la factorerie grecque de Bocaori, négociant d'Odessa ; ces bandes étaient destinées à entrer dans un cadre régulier composé d'une réserve commandée par Démétrius Hypsilantis, qui devait passer le Pruth à la tête de seize mille hommes et de vingt pièces d'artillerie. On nommait les généraux, les colonels, les majors qui s'y trouvaient ; et la chose, qu'il est encore difficile d'expliquer autrement qu'en disant qu'il y a eu un projet désavoué, semblait si évidente, qu'on était généralement rassuré. Aussi, il n'était question dans l'armée d'Hypsilantis, ni de discipline, ni d'ordre, excepté parmi les hétéristes, dont le bataillon, refusant solde et vêtements, menait une vie toute spartiate, en s'exerçant journellement aux manœuvres et à des travaux pénibles. Mais hors du quartier de cette magnanime milice, le camp n'offrait que l'image de l'anarchie. Ce n'étaient, tantôt chez Hypsilantis, et tantôt chez Cantacuzène, que festins, concerts, bals ; et la surveillance était négligée au point, qu'un Turc de distinction, déguisé en Arménien, vécut aux dépens des insurgés pour les espionner, et séjourna à Tergovitz tout le temps que leurs généraux y passèrent. Les soldats, à l'exemple de leurs chefs, se régalaient aux dépens des habitants des campagnes, lorsqu'on apprit que les Turcs venaient de passer le Danube.

Le 1 — 13 mai, le vizir d'Ibraïlof ayant reçu avis que la division turque sortie de Constantinople, qui avait dévasté Bouïouk-Deyré, remontait le Danube, parut au lever du soleil devant Galatz. Son corps d'armée composé de cinq mille cavaliers et de douze mille fantassins, soutenus par douze pièces d'artillerie de campagne, mettait les chances tellement en sa faveur, que les habitants qui purent se sauver se retirèrent dans l'intérieur du pays. Les Grecs auraient pu sans déshonneur les imiter ; mais quoique leur général Athanase d'Agrapha, qui commandait ces braves, montant au nombre de deux cents, n'eût que ces forces, tous résolurent unanimement d'attendre les barbares de pied ferme. On avait pour appui des retranchements en terre à moitié ruinés, que les Russes avaient élevés pendant la dernière guerre, afin

de mettre Galatz à l'abri d'un coup de main et ce fut là qu'on convint de s'établir.

En conséquence, l'Étolien Athanase confia la défense de la redoute située à l'extrême droite de la ligne à Kotiras, du Péloponèse, qui se chargea de la défendre avec trente-quatre hommes et deux petites pièces de canon en fonte. Les autres postes furent occupés par Spiros Alostros, de Zante; Hélie et Triphos Mingrelis, de Céphalonie, frères toujours unis dans les différentes vicissitudes de la vie, et à George Papas Mavro-Thalassetes, tandis qu'Athanase, à la tête de quarante-cinq soldats appuyés par trois pièces d'artillerie montées sur des affûts de marine, s'établit dans le retranchement le mieux conservé et le plus exposé, à cause de sa position avancée. La première fureur de l'ennemi se porta effectivement contre lui, et le sérasquier turc, n'ayant pu parvenir à le forcer malgré une perte d'hommes considérable, détacha une partie de sa cavalerie, qui tourna les Grecs, en débouchant devant Galatz.

Vingt chaloupes canonnières turques venaient de s'embosser sous la ville, qu'elles foudroyaient, lorsqu'on conseilla à Kotiras d'évacuer sa batterie qui se trouvait à découvert. « Amis, » répondit-il à ses soldats, « nous devons un grand exemple à la Grèce; je nourrissais » depuis longtemps le besoin de me venger des Turcs, et je ne pouvais » souhaiter une plus belle occasion que celle qui nous est offerte! » Que ceux qui partagent mes sentiments me suivent; nous ne devons » pas voir coucher le soleil. »

Il était midi! Vingt-cinq Grecs se précipitent sur ses pas, il franchit l'espace, il tombe au milieu de Galatz, où la cavalerie turque, qui aurait pu s'opposer à son passage, s'amusait à piller. Tel qu'un lion furieux, il parcourt les rues avec ses braves, fait main basse sur les ennemis qu'il trouve dispersés, en tue un grand nombre ; et, cerné par eux, il entre dans une maison où une horde d'infidèles s'enivrait. Il les égorge, et, faisant une place forte de cette demeure ensanglantée, il y combat ; et, environné des flammes que les Turcs, qui n'avaient pu le vaincre, allumèrent, il périt avec ses soldats, en montrant que la Grèce possédait encore des enfants dignes de l'admiration du monde.

Le vizir d'Ibraïlof, maître de Galatz, craignant néanmoins d'attaquer de front les Grecs décidés à se défendre à outrance, avait jugé à propos d'envoyer un parlementaire à Athanase, auquel il offrait une capitu-

lation honorable. Celui-ci ne crut pas devoir en laisser ignorer les conditions à ses camarades; puis, élevant la voix, il leur dit : « Conti-» nuons, mes frères, le combat; il n'y a d'arrangement convenable à » espérer que quand on est le plus fort.... » Redoublant d'audace, il se met aussitôt à la tête d'une sortie, repousse les barbares, et parvient à tuer de sa main le neveu du commandant d'Ibraïlof.

Cependant les deux retranchements, défendus par cent cinquante hommes, se trouvant rasés après une canonnade de six heures, Athanase, groupant les débris de sa troupe, parvint à contenir l'ennemi jusqu'au coucher du soleil; et la nuit étant devenue obscure, il leur proposa d'en profiter pour traverser le camp des mahométans.

Sa résolution ayant été acceptée, il embrasse ceux de ses soldats qui étaient morts dans la tranchée; et, ordonnant de charger les canons, en y attachant des mèches calculées de manière à y mettre successivement le feu, il quitte ses bottes, afin d'être plus léger à la course. Il prévient ses palicares de prendre leurs capes sur l'épaule droite, et quand ils seront en vue de l'ennemi, de les déposer, comme s'ils s'agenouillaient pour tirer, tandis qu'ils fuiraient à gauche, en laissant les Turcs tirer sur leurs vêtements. On le suit, et à la faveur de ce stratagème, Athanase ainsi que ses soldats s'étant sauvés parvinrent à gagner une presqu'île formée par le lac Bralitz et le Pruth, non loin de son embouchure dans le Danube où ils trouvèrent, il faut le dire à leur honte, six cents Grecs qui avaient pris la fuite, dès que les Turcs avaient paru devant Galatz. Le capitaine Sphaëlos de Zante, qui avait sous ses ordres quatre bâtiments de commerce mouillés dans cet endroit, les avait recueillis et protégés contre les barbares, qu'il avait tenus éloignés à coups de canon.

Telle fut l'issue du combat de Galatz; et si les six cents hommes qui abandonnèrent l'Étolien Athanase l'avaient secondé, peut-être que les mahométans se seraient ignominieusement retirés. Les Moldaves de leur côté n'auraient pas eu la douleur de voir les libérateurs que leurs boyards avaient suscités, massacrer et traîner en esclavage leurs compatriotes.

Le 14 mai, les Turcs, maîtres de la ville, fondirent sur les églises que leur artillerie n'avait pu renverser; et, après mille profanations mêlées d'injures révoltantes contre le Christ, auquel ils disaient *de les écraser, s'il était le dieu vivant*, ils se baignèrent dans le sang de quelques vieillards, et les boyards qui se trouvaient à Ibraïlof jouirent

du spectacle des têtes des Moldaves et des esclaves qu'on y conduisit en triomphe.

Pendant que le sang des martyrs inondait les temples et les rues de Galatz, Athanase, réfugié dans la presqu'île du Pruth, faisait creuser un fossé à l'entrée pour l'isoler; et comme il avait à sa disposition les navires du capitaine Sphaëlos, il résolut d'attendre, dans cette position, le moment favorable pour reprendre l'offensive. On comptait sur l'arrivée prochaine du bataillon de l'Épirote Pentédekas; mais ce chef ayant réuni un ramassis de cinq cents aventuriers, n'avait pas plutôt appris les événements de Galatz, qu'il ne songea qu'à fuir, avec le butin et les lâches qu'il commandait. Sans s'inquiéter des ordres de son général, et sans penser à retarder la marche de l'ennemi, qu'il pouvait arrêter au passage des forêts, il s'était replié du côté de la Valachie. Changeant ensuite de dessein, il avait voulu se diriger vers le Pruth, afin de gagner la frontière de Russie: manœuvre honteuse que deux de ses capitaines parvinrent cependant à l'empêcher d'exécuter.

Cet incident nuisible à Athanase fut compensé par la retraite des Turcs, qui rétrogradèrent vers Ibraïlof, dans la crainte, comme on l'apprit ensuite, d'être pris à revers par les insurgés de la Valachie. Ce mouvement ayant ainsi éloigné l'orage, la Moldavie resta au pouvoir de Pentédekas, chef méprisable, orgueilleux, et fécond en proclamations banales.

Les choses étaient à peu près sur le même pied à Tergovitz, où l'on disait que les Turcs étaient entrés à Bukarest, introduits par Théodore Vladimiresco, qui s'entendait avec eux. On se racontait ces nouvelles à l'oreille, lorsque l'ispravnik [1] d'un canton voisin, arrivant hors d'haleine, confirma cette nouvelle. Il fut aussitôt saisi par Caravia, qui était monté subitement au grade de général, et il aurait été égorgé sans l'intervention de George Hypsilantis. Cependant on ne put cacher longtemps que les Osmanlis s'étaient emparés de la capitale de la Valachie, où ils n'avaient rien respecté, et que les juifs qui leur servaient d'espions étaient les plus ardents persécuteurs des chrétiens. Mais on ne savait ce qu'étaient devenus Théodore Vladimiresco, ni Sava, lorsqu'on apprit que le premier avait été arrêté par

[1] Capitaine, espèce de sous-préfet; ils sont au nombre de deux dans chaque district.

le capitaine George à une demi-lieue de Kimpolongo, et qu'il l'amenait enchaîné à Tergovitz. Cet événement déchira le voile qui couvrait les yeux de l'armée insurgée.

On sut que le traître Vladimiresco, qui n'avait pas cessé d'agir de concert avec les Turcs, était sorti de Bukarest, dès qu'il y eut introduit les barbares, à la tête de quatre à cinq mille pandours. Déjà il avait débordé la droite de l'armée d'Hypsilantis, en se portant sur Kimpolongo, chef-lieu du district de Moustchéo, dans l'intention de tomber sur le corps peu nombreux de Nicolas, frère du prince, et de couper la retraite à l'armée du côté des monts Latchès. Une demi-heure de plus il réussissait, car les Turcs marchaient en même temps sur la gauche pour attaquer les insurgés; Tergovitz aurait été le tombeau d'une entreprise si fastueusement annoncée.

Dès que les Turcs furent informés de l'arrestation de Théodore Vladimiresco, croyant les forces d'Hypsilantis plus considérables qu'elles n'étaient, ils se retirèrent quelques lieues en arrière afin d'observer ses mouvements. Le malheureux n'avait depuis longtemps aucun plan; et c'était la prévoyance seule du capitaine George qui l'avait sauvé en devinant la trahison. Le guerrier du mont Olympe, élevé parmi les armatolis de la Thessalie, accompagné de quatre cents Schypetars chrétiens nés comme lui dans les camps, avait suivi les pas de Théodore, qu'il avait saisi endormi dans une cabane sous la garde de quelques soldats, en lui ordonnant, le pistolet sur la gorge, de monter à cheval et de le suivre.

Son crime était avéré, et cette trahison, ainsi que l'approche des barbares, ayant refroidi le goût des plaisirs au quartier général de Tergovitz, les querelles entre les chefs qui s'accusaient mutuellement succédèrent aux bals et aux concerts. Malgré cela on ne savait trop que penser de la conjuration. Quinze cents pandours de Théodore avaient demandé du service; et leur chef, tranquille dans les fers, disait du ton de voix le plus calme: *Eh bien quand marcherons-nous contre les Turcs? je ne suis venu que pour cela!*

Cependant on le soumit pendant deux jours à des interrogatoires, dont le but principal était de savoir ce qu'il avait fait de plusieurs millions provenant de ses brigandages, mais on ne put rien découvrir; et on présuma qu'il les avait fait passer à sa famille établie en Transylvanie. Enfin le troisième jour, Théodore Vladimiresco fut remis à Caravia, qui ordonna de le décapiter, et trouva dans la doublure de

son dolman une valeur de cinq mille ducats en or et en pierreries dont il s'empara. Telle fut la fin d'un homme qu'on comparait à Mazaniel, avec lequel il n'eut cependant de commun que de s'être entouré de la lie du peuple, pour former une entreprise qu'il était aussi incapable de diriger que de faire tourner à son avantage, quand il serait même parvenu au rang d'hospodar qu'il ambitionnait.

Le supplice de Théodore Vladimiresco, loin de calmer les ressentiments des chefs de l'insurrection, les augmenta au point que Cantacuzène se sépara d'Hypsilantis, en emmenant quatre mille hommes, avec lesquels il prétendait attaquer Ibraïlof. Mais à peine ce prince, né en Moldavie, qui avait embrassé par sentiment national la cause des Grecs, eut-il quitté Tergovitz, qu'il détacha la majeure partie de ses capitaines en partisans, ne se réservant que six cents hommes, à la tête desquels il franchit les montagnes de Foxan, et il entra le 25 mai à Jassy. Il y réunit aussitôt ses troupes à celles de Pentédekas, en faisant publier qu'il n'était venu que pour rétablir l'ordre, et en engageant les habitants à rentrer dans leurs foyers.

Ce n'était encore là qu'une combinaison masquée d'un prétexte mensonger ; car Cantacuzène voulait recruter le plus d'hommes possible, s'emparer de l'artillerie, des munitions, et rentrer en Valachie, où les Turcs se concentraient afin d'envahir la Moldavie. Ce projet une fois éventé, il fut impossible de s'entendre, et la haine des boyards en tira avantage. Plus Cantacuzène répandait de proclamations, vaines ressources des généraux impuissants, et plus on assassinait de Grecs, dont quelques-uns même furent enlevés et livrés vifs à la férocité des Turcs. Cantacuzène ne pouvait donc guère songer à se renforcer assez pour rentrer en Valachie, et il y renonça lorsqu'il apprit que, peu de jours après son départ, Hypsilantis s'était rendu par Kimpolongo et Courtè-d'Argis, à Rimnik, ville située à la rive droite de l'Oltau, presque à l'entrée des gorges des montagnes. Il dut comprendre que la cause de l'insurrection était perdue ; ce qui donna lieu, comme on le dira ci-après, à une foule de bruits que nous examinerons.

Cependant la nouvelle de l'arrivée de Cantacuzène à Jassy, vue avec tant de déplaisir par les hauts boyards, avait relevé les espérances des insurgés de Galatz, restés dans leur camp retranché au confluent du Pruth et du Danube. Secourus par Nicolas Konthogonès, du Péloponèse, et par George Sophianos, de l'île de Cos, qui étaient

accourus vers eux avec des soldats déterminés, ils résolurent de remonter le Pruth. Afin de faciliter le transport des munitions et des canons, ils s'embarquèrent sur des bateaux plats, où ils placèrent neuf bouches à feu, sept cents livres de poudre, des cartouches et des vivres. Naviguant ensuite le long du rivage, sous la protection d'un détachement de cavalerie qui côtoyait le fleuve, ils arrivèrent à Phalsi, d'où ils se rendirent à Jassy, au nombre de cinq cents hommes. Ils venaient se ranger sous les ordres de Cantacuzène; mais il était déjà trop tard pour se maintenir dans cette ville. Le pacha d'Ibraïlof, qui avait repris l'offensive, s'avançait à marches forcées vers l'orient de la Moldavie.

Les Turcs qui avaient constamment suivi Hypsilantis, inondaient la haute Valachie, tandis que son armée se fondait de jour en jour. L'inquiétude était visible, même parmi les chefs. Les soldats, à l'exception de ceux de George l'Olympien, qui formaient un corps de cinq cents hommes, avec quelques Grecs sortis des bandes de Colocotroni [1], attachés depuis longtemps au service des hospodars; les soldats d'Hypsilantis n'attendaient que le moment de se débander. Le seul bataillon sacré, placé au milieu d'eux, semblait s'animer d'un courage nouveau en apprenant qu'il allait bientôt en venir aux mains avec les oppresseurs de la Grèces. Les rues de Rimnik retentissaient des hymnes patriotiques des jeunes hétéristes. Mais une poignée de braves ne pouvait maintenant avoir d'autre but que celui de combattre et de mourir avec gloire.

Cantacuzène, plus attaché sans doute à la vie, songeait à se tirer du mauvais pas où il se trouvait engagé. Il envoya dans cette intention du côté de Romano cinq cents cavaliers, sous la conduite de l'Épirote Ghikas et du Servien Vladen, avec ordre de se replier si l'ennemi se montrait en forces supérieures. Pour lui, évacuant aussitôt Jassy, il se rendit avec six cents hommes à Stinka, plateau voisin de la rive droite du Pruth, éloigné d'une demi-lieue du village de Skullen. Une pareille conduite fit naître des soupçons sur le compte de ce prince qui fut taxé tour à tour, et non sans quelque raison, de

[1] On ne s'étonnera pas de voir des palicares de Colocotroni en Valachie, tandis que leur capitaine se trouvait en Morée, quand on saura que les milices grecques au service des hospodars étaient tirées en grande partie des corps d'armatolis de la Hellade.

lâcheté et de trahison par les Grecs venus de Galatz, qui n'étaient pas tentés d'imiter sa prudence.

Plus indignés qu'affectés de la conduite de Cantacuzène, les officiers de la faible garnison de Galatz, s'étant réunis le 16 juin, élurent à l'unanimité, pour taxiarques, Athanase et Kontogonès. Mais il fallait quitter Jassy, l'ennemi s'avançait ; déjà Cantacuzène s'etait enfui sur les terres de Russie ; on devait effacer la honte de sa défection par une action éclatante : cette pensée était au fond de tous les cœurs, et elle devint le cri général des braves, qui marchèrent aussitôt vers le Pruth.

Le même sentiment animait le bataillon des hétéristes. L'armée d'Hypsilantis avait passé l'Alouta ou Oltau, le 17 juin, pour prendre position au monastère de Dragachan, situé à deux lieues de Rimnik; Skullen et Dragachan allaient voir renaître les beaux jours de la Grèce!.... Comme dans ces chasses royales des monarques de l'Orient, où l'on met des armées en campagne pour traquer le gibier; après que les fauves timides, épouvantés par le bruit des clairons, sont tombés dans les rets, les lions qui se sont retirés à pas lents, rappelant leur courage, se préparent à une fin digne d'eux, de même les enfants des Grecs, poussés à bout, se disposaient à mériter un trépas héroïque. Le bataillon sacré, appuyé à la rive droite de l'Oltau, non loin des frontières de la Transylvanie ; la phalange d'Athanase, acculée à l'extrémité orientale de la Moldavie, sur le bord du Pruth, devaient renouveler le même jour le mémorable combat des Thermopyles. Les Grecs, dans ces positions éloignées, semblaient s'être entendus pour étonner leur siècle et la postérité.

A la tête du bataillon des hétéristes, nom qui rappelait l'*agéma des Thébains*, mais avec des mœurs toutes pures et généreuses, on voyait, parmi une noble et florissante jeunesse que la mort devait bientôt moissonner, Démétrius Soutzos. Depuis quatre mois ce jeune prince, qui ne soupirait qu'après l'indépendance de sa patrie, avait donné l'exemple de plus hautes vertus, au milieu des prétentions des Phanariotes, qui ne préconisaient la liberté que pour arriver au pouvoir. On remarquait dans les mêmes rangs Diacoulis, d'Ithaque, qui ne devait plus revoir la fontaine appelée du nom d'Aréthuse, près de laquelle il avait passé son enfance ; Bordier, de Genève, resté Français de cœur et de sentiments ; le taxiarque Lucas, de Céphalonie, né au voisinage du mont Ennéios, consacré à Jupiter ; l'Achéen Andronic.

le porte-enseigne Androulis; Pampiolachès, Panagiotis Kontolachès et Methodios Bogaziakias, tous trois de la république de Sphakia en Crète, île où la liberté, plus ancienne que Minos, s'est conservée au fond des retraites du mont Ida. Ces braves, qui brûlaient de combattre, virent enfin paraître les Turcs le 18 juin; et le 19, contre la sage opinion du capitaine George du mont Olympe, qui voulait passer cette journée en escarmouches, afin d'attendre quelques renforts, Caravia, à moitié ivre, l'ayant emporté dans le conseil, on se décida à accepter le combat.

On se voyait forcé de le recevoir à Skullen, sous des auspices bien moins favorables qu'à Dragachan. Athanase et Kontogonès étaient à peine arrivés à Stinka, qu'ayant trouvé les travaux ébauchés par Cantacuzène mal dirigés, ils résolurent de se rapprocher du Pruth. L'emplacement qu'ils choisirent était encore une espèce de presqu'île qu'il aurait suffi d'isoler par un fossé, pour la fortifier; la cavalerie ne pouvait les y aborder, ni l'artillerie les atteindre, sans que les boulets turcs ne portassent contre les établissements russes situés de l'autre côté de la rivière. C'était dans cette même position que Pierre le Grand avait été réduit à capituler devant le grand vizir[1]; les Grecs, désavoués au nom de l'empereur Alexandre, allaient venger la mémoire du chef de la dynastie des Romanof. On mit la main à l'œuvre, mais à peine avait-on remué quelques toises de terre, qu'un détachement turc, composé de six cents cavaliers et d'autant de fantassins, se présenta, au coucher du soleil, devant Stinka, d'où on les chassa après leur avoir fait éprouver une perte assez considérable.

Avertis par cette attaque de l'insuffisance de leurs forces pour défendre Skullen, les Grecs profitèrent de la nuit pour brûler ce village, où l'ennemi se serait immanquablement établi et les aurait incommodés en se retranchant dans les maisons. On reprit ensuite le travail de la redoute, où l'on venait d'établir les neuf pièces de canon données par le capitaine Sphaëlos, quand, le 19 juin, à six heures du matin, les Turcs parurent sur les hauteurs de Stinka. Six mille hommes de cavalerie et deux mille fantassins couvrirent dans un instant la plaine comprise entre le Pruth et le Zizias. Alors les Arnaoutes, commandés par Kontos, imitant l'exemple des lâches auxiliaires campés aux Thermopyles[2], lorsqu'ils eurent connaissance de l'arrivée des Perses à

[1] En juillet 1711.
[2] Voyez Hérodote, Polymnie, ch. 207.

l'entrée du défilé, désertèrent en masse et passèrent le fleuve pour se réfugier en Russie.

Honneur au courage malheureux! L'Europe qui a dédaigné les Grecs leur décernera un jour des couronnes. Athanase, resté avec quatre cent quatre-vingt-cinq soldats, a prononcé le serment qu'ils répètent, *de mourir glorieusement!* Il range sa troupe en bataille, et, suivi d'un nommé Apostolos de Leucade, il se jette ensuite dans un bateau et traverse le Pruth, pour faire ses derniers adieux à ses amis, qui se trouvaient témoins du combat prêt à s'engager. C'étaient des vieillards, des négociants et des familles de la Moldavie, mais tous Grecs d'origine, qui s'étaient soustraits à la mort en cherchant un asile sur le territoire russe. Pressé par eux de ne pas se sacrifier aussi évidemment, il leur demande *comment lui et les siens pourraient à l'avenir supporter les regards de leurs compatriotes, s'ils apprenaient qu'ils ont fui sans coup férir devant les Turcs?* Il se rembarque, en achevant ces mots, et dès qu'il a repris son poste, un corps de troupes russes préposé à la garde de la frontière, ainsi que les Grecs rassemblés au lazaret, jettent un cri immense : *ils prennent Dieu à témoin qu'Athanase et sa troupe sont perdus, ils les supplient et les conjurent de se retirer auprès d'eux*[1] !

Les braves déterminés à combattre les saluent. Un parlementaire vient sommer Athanase *de livrer ses armes au puissant vizir d'Ibraïlof. — Dis à ton maître qu'il vienne les prendre*, répond le nouveau Léonidas.

Aussitôt les barbares poussent de longs hurlements, s'ébranlent, se précipitent en menaçant de tout écraser, lorsqu'un feu bien dirigé, portant la confusion parmi eux, les arrête et les force à reculer. Ils frémissent, ils réunissent leurs masses, ils font une seconde charge, et les soldats d'Athanase, contraints de plier, donnent le temps à quatre cents Turcs de s'emparer de Skullen, où ils s'établissent. Alors deux cents Grecs s'élancent contre les infidèles, et, après un combat de quinze minutes, les spectateurs postés sur la rive gauche du Pruth virent sortir des ruines du village qui venait d'être repris environ cent mahométans, les autres ayant été tués ou enlevés par les chrétiens,

[1] L'officier russe qui leur témoigna cet intérêt fut disgracié quelques mois après, pour avoir menacé les Turcs de les châtier, si quelques-uns de leurs boulets tombaient sur le poste qu'il était chargé de protéger.

qui en amenèrent vingt-cinq en vie dans leur batterie. Les Turcs, écumant de rage à cet aspect, recommencèrent des assauts qui couvrirent chaque fois les Hellènes d'une gloire impérissable.

A la suite d'une de ces charges, on remarqua Spiros Alostros, de Zante, atteint d'une balle à la poitrine, tamponner sa blessure avec les lambeaux de sa chemise, et continuer à se battre, jusqu'à ce que, suffoquant par l'effet de l'hémorragie, il laissa couler son sang avec lequel il écrivit un billet à sa mère, *pour la féliciter d'avoir perdu son fils mourant pour la patrie;* il finissait par ces mots[1] : Θνήσκω περὶ Πατρίδος. Non loin du héros accoudé sur la terre on remarquait Sebastopoulos, de Chios, retranché derrière quelques cadavres dont il s'était fait un épaulement, combattant et succombant après avoir immolé une foule de barbares.

Il venait d'expirer quand tous les regards se portèrent sur un jeune homme, son nom n'est pas venu jusqu'à nous, qui après s'être attaché à la poursuite d'un cavalier, saisissant son cheval par la queue, saute en croupe et poignarde son adversaire.

Il revenait avec la tête du Turc à la main, lorsque Athanase, Jean Konthogonès, Apostolos, de Leucade, et l'Épirote Kontos, qui n'avait pas suivi l'exemple de ses coupables Arnaoutes, sortis des retranchements et perdus de vue pendant quelques instants au milieu des ennemis, reparurent chargés de dépouilles, et leurs sabres dégouttants de sang. C'était après la huitième charge et autant d'heures de combat, que ces braves, manquant de vivres, exposés à la chaleur du soleil, venaient de faire cette excursion. Leurs fusils, échauffés par des décharges presque continuelles, n'étaient plus maniables; leurs petits canons étaient à peu près inutiles, depuis qu'ils n'avaient pour projectiles que des morceaux de fer et des pierres. Cependant leur valeur ne se démentait pas. Il fallait des moyens extraordinaires pour les réduire, et l'ennemi étant parvenu à mettre six pièces de gros canon en batterie devant leurs retranchements tandis qu'il faisait marcher ses réserves, une trentaine de soldats, la plupart blessés, sortis de la redoute se précipitèrent dans le Pruth, où ils trouvèrent la fin de leurs souffrances.

[1] Quelques critiques ont remarqué que ces expressions n'étaient pas du grec vulgaire. Je le sais; mais Alostros et ses camarades parlaient et écrivaient habituellement l'hellénique.

Il leur restait des vengeurs! Athanase et Kontogonès (il faut proclamer les noms de tous les héros), qui étaient leurs taxiarques; Apostolos, de Leucade; les deux frères Mengleris, de Céphalonie; Sphaëlès; George Xénocratès et Nicolas Touzonnidès, de Thessalonique; Gabriel Sendocakis, de Constantinople; Sebastopoulos, de Chios; Sophianos, de Cos; l'Épirote Kontos; le Servien Inzès, Panagioti Lagos, âgé de quinze ans; Nicolas Pysaksès, de Janina; l'Achéen Alexandre, et plusieurs autres, au nombre de cinquante, parmi lesquels se trouvaient plusieurs Sphaciotes, s'étant jetés tête baissée au milieu des ennemis, y trouvèrent une mort digne de leur courage.

Mais, ô sort digne à jamais d'envie et de larmes! ces braves venaient à peine d'exhaler leurs âmes généreuses, lorsqu'au milieu d'un tourbillon de poussière on découvrit sur la rive du Pruth, l'étendard du phénix, emblème de l'hétérie. C'était le corps des cavaliers grecs, du taxiarque Ghikas, détaché en observation à Romano par Cantacuzène, qui, informé du mouvement de l'ennemi, accourait au secours de ses camarades de Skullen. Hélas! il n'était plus temps, et trois coups de canon tirés contre eux par les Turcs les ayant fait suspendre leur course pendant cinq minutes, ils furent bientôt informés du malheur de leurs frères. Frappés de terreur, quelques cavaliers essayent de traverser le fleuve, lorsque le brave Ghikas, natif de Vouno dans l'Acrocéraune [1], s'écrie : « Où fuyez-vous, femmes sans » courage? Reconnaissez la voix de votre chef, redevenez hommes, » et ne souffrez pas que Ghikas ait à lui seul l'honneur de mourir » pour la patrie! »

Ces paroles et les exhortations du Servien Vladen, second taxiarque de ce corps de cavalerie, ayant rassuré les soldats, tous s'empressent de rejoindre leur drapeau. Ils forment leurs rangs, ils demandent à réparer un moment de faiblesse, et, conduits par Vladen, ils marchent à l'ennemi en entonnant le chant de guerre, *Allons, enfants des Grecs*. Dans une seule charge, ils abattent deux cents Turcs, tandis que Ghikas embusqué en tirailleur avec quarante des siens, les tient en échec, et les force de s'éloigner à une distance assez respectueuse pour que sa troupe pût effectuer le passage du Pruth, qu'elle exécuta en bon ordre dès que la nuit fut arrivée.

Tandis qu'Athanase et ses braves succombaient aux bords du Pruth,

[1] Voyez tome I, pages 48, 287, de mon Voyage dans la Grèce.

l'armée grecque de Dragachan, qui s'était décidée à combattre, ne voyait pas sans inquiétude approcher le moment fatal. Alexandre Hypsilantis, quoique supérieur en forces à l'ennemi, ne montrait qu'hésitation. Il n'avait osé entrer à Bukarest, dès que l'empereur Alexandre l'eut fait désavouer par ses consuls; et, depuis ce temps, il ne semblait plus manœuvrer que pour exécuter un ordre qui lui aurait prescrit d'évacuer la Valachie, sans ramener les fougueux hétéristes, victimes égarées de l'honneur, qu'on avait lancés au milieu des provinces ultra-danubiennes. Pour accomplir le dernier acte du drame dont il avait été le provocateur, sans se douter de la partie secrète de son rôle, il s'était décidé à ranger ou à faire ranger son armée en bataille, à la rive gauche de l'Oltau.

Au midi du monastère de Dragachan, qui a donné son nom à cette contrée, s'ouvre un espace libre, enveloppé de forêts traversées par la rivière de Topologou, dont les sources se trouvent à onze lieues environ au nord, dans les glaciers du mont Laïti. Après avoir établi trois ponts sur l'Oltau, la division du prince fut placée immédiatement à leurs débouchés. On détacha en même temps en explorateur le capitaine George du mont Olympe, et on plaça, à la distance de cinquante toises l'un de l'autre, les corps armés des bey-zadès George et Nicolas, frères d'Hypsilantis; celui de Caravia; les lanciers et les cosaques; en portant en première ligne le bataillon des hétéristes, qui se composait de douze cents hommes, avec cinq petites pièces de canon.

Il était dix heures du matin, lorsque quatre mille janissaires débouchant brusquement des bois, en poussant les cris de *Allah* et de *Mahomet*, se dirigent rapidement contre le bataillon sacré. Les canonniers courent aussitôt à leurs pièces qu'ils avaient laissées à la garde des cosaques pour déjeuner, ils cherchent leurs lances à feu, des traîtres les avaient enlevées. Obligés de demander de rang en rang un briquet et de l'amadou, les hétéristes sont, de prime abord, obligés de repousser à la baïonnette les barbares, que le feu de l'artillerie achève de rompre. Ralliés hors de portée, les Turcs se forment par pelotons, mais, rejetés de nouveau en arrière, c'était le moment où les hétéristes, deux fois victorieux, devaient être secourus. La cavalerie turque s'avançait contre leur carré, lorsque Caravia et ses Arnaoutes, au lieu de les soutenir, se replient au galop sur le corps du prince Nicolas, jeune homme rempli d'honneur, qui commande inu-

tilement aux siens de se porter en avant. Les lâches suivent le mouvement de défection imprimé par Caravia ; ils entraînent la brigade d'Alexandre Hypsilantis, qui n'était pas à son poste, et en moins de dix minutes la plaine est balayée.

Le bataillon sacré (à ce nom, quel Français retiendra ses larmes?) immobile, envoie, reçoit, rend mort pour mort et succombe. Cinquante de ses guerriers qui s'étaient fait jour la baïonnette à la main, entendant battre le rappel, reviennent sur leurs pas et tombent victimes de ce stratagème employé par les Osmanlis, qui s'étaient emparés des tambours des hétéristes. Ils ne sont plus, les Turcs célèbrent leur victoire par des chants impies, quand l'intrépide George du mont Olympe, aussi rapide que l'éclair, fond sur eux, les sabre, les disperse, s'empare de l'artillerie des chrétiens, reconquiert le drapeau du Phénix, et rentre avec ces trophées à Rimnik. Couvert de sang et de blessures, il demande où est Hypsilantis, dans quel lieu se trouve l'armée !

On lui apprend que l'Oltau, gonflé par les pluies et la fonte des neiges, a rompu les ponts aussitôt qu'il a eu franchi ses rives ; que les soldats dispersés s'enfuient de toutes parts, et qu'Hypsilantis, avec son état-major, a fait sa retraite sur Kosia. Il renonce à suivre ses traces, il n'a plus rien de commun avec des déserteurs de la cause de l'indépendance ; et la patrie, présente à son esprit, lui inspire la pensée de se jeter en partisan dans les montagnes de la haute Valachie, où on le verra bientôt opérer une diversion favorable à l'insurrection des Hellènes.

Les fuyards, arrivés à Kosia [1], s'y étant trouvés au nombre de quatre mille, les chefs de l'insurrection, intéressés à se débarrasser d'eux, recoururent à un moyen qui ne pouvait être imaginé que par des officiers du siècle de Manuel Comnène... Le quatrième jour après leur arrivée, on entend tout à coup sonner les cloches et tirer des salves de mousqueterie, pendant que les prêtres, suivis d'une foule nombreuse, se rendaient à l'église pour y chanter un *Te Deum*. Les princes venaient, disait-on, de recevoir des lettres qui leur annonçaient que l'Autriche avait déclaré la guerre à la Turquie, et que les troupes de l'empereur étaient entrées à Kinnen, ville éloignée de douze lieues. On se félicitait d'un secours si inespéré, on s'embrassait,

[1] Monastère situé à quatre lieues au nord de Rimnik.

on allait se venger; mais dès qu'il fut nuit, Hypsilantis et les siens prirent la fuite en abandonnant les victimes de leurs suggestions.

Elles étaient loin de soupçonner une semblable perfidie, quand trouvant, au point du jour, le monastère de Kosia désert, on crie de toutes parts à la trahison. Aussitôt les pandours donnent le signal du pillage de leurs propres frères d'armes, on se bat, on s'égorge, les mêmes dépouilles sont prises et reprises vingt fois. Ceux qui fuient se noient, les uns dans les débordements de l'Oltau, les autres au passage de la Loutra ; et ceux que le hasard sauve trouvent, en arrivant au lazaret de la tour rouge, Hypsilantis avec son état-major.

Ce fut au sortir de ce poste sanitaire, quelques jours plus tard, que le prétendant au trône de la Grèce fut arrêté, avec ses frères, par les Autrichiens, et conduit à Montgatz, lieu qui aurait dû le faire expirer de honte, s'il se rappela que ce fut dans cette forteresse que l'épouse de Tékéli soutint un siége si long et si glorieux contre toutes les forces de l'empire germanique. Telle fut la fin de l'insurrection des provinces ultra-danubiennes.

Hypsilantis prisonnier n'inspirera jamais cet intérêt qu'on accorde aux infortunes imméritées, si on examine sa conduite, avant, pendant et après l'insurrection. Considéré sous le premier de ces aspects, on le voit entouré de gens sans aveu, se donnant, sans mandat, pour le représentant de la Grèce, tandis qu'on serait tenté de croire qu'il ne réclamait des serments et ne sollicitait des adhésions, que pour prouver à l'empereur de Russie une influence qui l'aurait fait choisir comme l'agent le plus propre à conduire une vaste entreprise. Il avait regardé, à cet effet, les provinces ultra-danubiennes comme un avant-poste d'où il devait marcher sur Constantinople, tandis que ses agents soulèveraient les populations chrétiennes de la Turquie d'Europe.

La Russie, sur laquelle Hypsilantis fondait ses espérances, en réfléchissant qu'elle était dans un demi-état d'hostilité contre la Porte Ottomane, faisait craindre à celle-ci une guerre d'autant plus dangereuse, qu'Ali-pacha lui causait des embarras dont l'issue était douteuse ; et, dans l'état de collusion mutuelle où l'insurrecteur s'était placé avec les Grecs, il n'avait plus prévu d'obstacle. Il voulait renverser l'empire ottoman, sans s'inquiéter comment remplacer ce corps qui, malgré sa caducité, tient cependant un rang dans le monde. L'indépendance était le texte de son improvisation politique, et dans

quel moment la proclamait-il ! c'était en concurrence avec les révoltes de Naples et du Piémont. Mais, dira-t-on, ses plans étaient découverts, il lui était impossible de reculer ! Alors Hypsilantis devait, en tirant l'épée, ne plus nourrir d'autre pensée que celle de vaincre ou de mourir.

Au contraire, à peine a-t-il entendu la protestation d'un consul russe contre sa levée de boucliers, qu'il hésite. Désavoué par le cabinet qui l'avait compromis, il croit qu'il ne peut obtenir la grâce de son aveugle dévouement qu'en se montrant docile à sa voix. Il se traîne jusqu'aux portes de Bukarest sans oser s'y montrer ; il rétrograde quand il faut marcher à l'ennemi, et, au lieu de se dévouer avec les hétéristes, il fuit en tendant des mains suppliantes aux agents chargés de l'enchaîner. C'est après une telle ignominie, que celui qui s'était intitulé *représentant et agent de la Grèce* ose adresser un ordre du jour injurieux à ceux qu'il avait traîtreusement abandonnés[1] !

De quel front put-il tracer ces lignes, celui qui ne sut pas mourir à Dragachan ? Cette réflexion me conduit à une observation que j'aime à faire à la décharge d'un homme malheureux, que ses geôliers n'ont aucun droit de retenir dans les fers, puisqu'il n'était ni sujet ni officier de S. M. apostolique[2]. Il en est de même du fameux ordre du jour qui nous paraît faux par le lieu de sa date, puisqu'il porte la rubrique de *Rimnik, le 20 juin*, tandis qu'Alexandre Hypsilantis se trouvait, dès le 19, à trois heures après midi, réfugié à Kosia. On peut donc regarder cette pièce comme imposée, ou peut-être même supposée par la politique du cabinet autrichien. Car est-il croyable qu'Hypsilantis ait pu, de son plein gré, mentir impudemment à sa conscience, en rejetant sur d'autres des fautes qui étaient le résultat de son impéritie ? Je sais que la lâcheté et la calomnie se servent souvent d'appui mutuel. Mais pourquoi cette pièce tarda-t-elle si longtemps à être

[1] « Soldats, leur dit-il, non, je ne souillerai pas ce nom si beau et si honorable en » vous l'appliquant. Lâches troupeaux d'esclaves, les trahisons et les trames que » vous aviez ourdies me forcent à vous abandonner. Désormais tout lien entre vous » et moi est rompu. Je porterai seulement au fond de mon âme la honte de vous » avoir commandés. Vous avez démenti vos serments, vous avez trahi Dieu et la » patrie ; vous m'avez aussi trahi au moment où j'espérais vaincre ou mourir avec » vous. » Puis, apostrophant, désignant par leurs noms, rayant des contrôles de son armée plusieurs chefs qu'il vouait au mépris, il secouait la poussière de ses pieds contre les infâmes.

[2] Ce fait est une des premières violations du droit des gens que le tribunal vémique de Mayence a depuis appliqué dans un sens plus étendu.

connue? Pourquoi ne fut-elle publiée par l'*Observateur autrichien*, qu'après la reclusion d'Hypsilantis dans le château de Montgatz? Voilà, je pense, une remarque qui milite en faveur d'un officier maintenant sans défense, pour l'absoudre d'un délit qu'il n'avait pas besoin d'accumuler sur sa tête afin de n'être plaint de personne.

On peut donc croire, sans l'affirmer, que l'ordre du jour daté de Rimnik est apocryphe, et ne le fût-il pas, il serait encore moins odieux que la conduite d'Udricky, chancelier du consul autrichien en Valachie [1]. Frappé de l'aveuglement du ministre auquel il obéissait, il avait à son exemple oublié qu'un homme, quelque élevé qu'il soit en dignité, est souvent accablé sous le poids du despotisme qu'il édifie; tandis que la compassion est toujours la première des vertus, parce qu'elle contribue le plus puissamment au bonheur de l'humanité.

[1] « Chacun s'accorde à dire, ajoute M. Laurençon, auquel j'emprunte une partie » de ces détails, que le chancelier de l'agence d'Autriche en Valachie, le sieur » Udricky, est seul cause des malheurs de Bukarest. Chaque jour, à chaque minute, » on venait s'informer près de lui de la marche des Turcs, et il renvoyait tout le » monde tranquille, en assurant qu'ils étaient éloignés et n'avaient aucune envie de » venir à Bukarest. Ce ne fut qu'au moment où ils entraient en ville qu'il annonça » leur arrivée, ce qui causa la perte de beaucoup d'individus qui, se fiant à ses » paroles trompeuses, étaient dans un état de sécurité parfaite. C'était dans le même » but que cet agent envoyait courrier sur courrier à Milosck, chef des Serviens, » pour empêcher ce peuple de s'insurger; qu'il pressait sous main les pachas de » Silistria et de Rutchuk d'accourir en Valachie, pour écraser au plus vite des » rebelles. » — Nouvelles observations sur la Valachie, page 124, n° 9. Paris, 1822.

CHAPITRE III.

Armements maritimes des Grecs. — Jacques Tombasis nommé amiral. — Son serment. — Proclamation adressée aux Hellènes. — La flotte grecque aborde à Ténos. — Cérémonie de l'insurrection. — Psara. — Son adhésion à l'*épanastasis*. — L'amiral grec devant Chios. — Proclamation qu'il adresse aux habitants. — Refus qu'ils font d'y adhérer. — Représailles exercées contre les Turcs. — Massacres des chrétiens dans l'Asie mineure. — Charité recommandable des Psariens. — Adresse des insurgés au clergé orthodoxe. — Ordre du jour. — Pavillon grec; sa devise. — Confédération des îles de l'Archipel; leurs préparatifs de défense. — Mycone. — Enthousiasme de Modena Mavrogénie. — Contingents en vaisseaux des Cyclades.

L'homme, que Pindare appelle *le fils insensé et malheureux de la lumière*, ne s'élève jamais plus haut dans l'ordre social, que lorsqu'il se dévoue à la défense de sa patrie. C'est alors que les guerriers, qui peuvent se glorifier même dans leurs revers, parce qu'on ne commande pas à la fortune, devraient, à l'exemple des antiques héros de Sparte, sacrifier aux Muses avant de combattre, parce que les plus grandes actions, sans leur secours, seraient condamnées à un éternel oubli. Les Hydriotes avaient satisfait à ce devoir, en portant à la connaissance de l'Europe leur acte d'insurrection contre le seul gouvernement tyrannique, et par conséquent illégitime, existant au dix-neuvième siècle, quand l'amirauté reçut, le 28 avril 1821, le serment du navarque Tombasis, conçu en ces termes :

[1] « Je jure, au nom du vrai Dieu, protecteur souverain de la justice,
» effroi des méchants et des ennemis de sa loi, sur le livre sacré de
» ses évangiles ; au nom de la liberté, par la régénération de la patrie,
» en présence des capitaines d'Hydra, de remplir les engagements
» suivants que me sont imposés par le sénat.

» J'accepte le titre provisoire d'archinavarque d'Hydra, pour la
» campagne décrétée d'après le suffrage unanime de mes concitoyens

[1] Précis des opérations de la flotte grecque, publié par Agrati. Paris, imprimerie de Trouvé, 1822.

» les capitaines, et je promets de me comporter avec tout le patrio-
» tisme et l'ardeur dont je suis capable.

» Je promets d'obéir aux ordres du conseil, de diriger les bâtiments
» qu'il m'a confiés partout où il jugera convenable, de respecter à
» bord des vaisseaux ennemis les propriétés de nos compatriotes, celle
» des Européens et même des Turcs, lorsque ceux-ci amèneront leur
» pavillon sans opposer de résistance. »

Le lendemain de cette cérémonie, l'archinavarque Tombasis, ayant réuni à bord du *Thémistocle* les capitaines de l'escadre [1], leur communiqua les instructions du sénat, portant que, l'insurrection ayant pour but la conquête des droits imprescriptibles de la Grèce, on devait s'appliquer à mériter le suffrage des nations civilisées de l'Europe, en respectant leurs priviléges. A ces fins, on déclarait que le pavillon neutre couvrait et défendait même les marchandises appartenant à l'ennemi ; qu'il fallait, d'après ce principe, s'abstenir de visiter *par force* les vaisseaux marchands des puissances chrétiennes et de les molester, sauf le cas où, nolisés par le gouvernement turc, ils seraient chargés de munitions de guerre ou de soldats mahométans. Alors on devait s'opposer à leur navigation, s'emparer des munitions, en payant aux capitaines le nolis stipulé par leur contrat, et les obliger de reconduire les troupes ennemies embarquées sur leurs vaisseaux dans les échelles où ils les auraient reçues, sans permettre qu'elles fussent inquiétées.

Rien n'était plus loyal qu'un droit maritime énoncé de la sorte. L'amirauté de Spetzia, informée qu'un de ses capitaines, nommé Argyras Stémitziotis, avait capturé une goëlette autrichienne, chargée de soldats turcs destinés à combattre les Grecs, qu'il avait conduite à Ténos, résolut d'appliquer au capteur la décision que nous venons de rapporter. Le navarque Tombasis reçut en conséquence l'ordre d'ouvrir la campagne par le redressement de ce grief, en donnant satisfaction à qui de droit, sans réserve ni modification [2].

Le 2 mai, l'amiral ou archinavarque, ayant reçu avec cette injonction un pli qu'il ne devait ouvrir qu'après avoir mis à la voile, fit af-

[1] Ces capitaines étaient : Lazare Lalécos ; Anastase Tchamados ; Éleuthère Jean Gézoné ; Jean Doutas ; Démétrius Antoine Bycou ; Lazare Papa Manuel ; Jean D. Bulgari ; Jean Gkélès.

[2] Voyez le Précis des opérations de la flotte grecque, précité. Appendice, n^os v et vi.

CHAPITRE III.

Armements maritimes des Grecs. — Jacques Tombasis nommé amiral. — Son serment. — Proclamation adressée aux Hellènes. — La flotte grecque aborde Ténos. — Cérémonie de l'insurrection. — Psara. — Son adhésion à l'épanastasis. — L'amiral grec devant Chios. — Proclamation qu'il adresse aux habitants. — Refus qu'ils font d'y adhérer. — Représailles exercées contre les Turcs. — Massacres des chrétiens dans l'Asie mineure. — Charité recommandable des Psariotes. — Adresse des insurgés au clergé orthodoxe. — Ordre du jour. — Pavillon grec; sa devise. — Confédération des îles de l'Archipel; leurs préparatifs de défense. — Mycone. — Enthousiasme de Modena Mavrogénie. — Contingents en vaisseaux des Cyclades.

L'homme, que Pindare appelle *le fils insensé et malheureux de la lumière*, ne s'élève jamais plus haut dans l'ordre social, que lorsqu'il se dévoue à la défense de sa patrie. C'est alors que les guerriers, qui peuvent se glorifier même dans leurs revers, parce qu'on ne commande pas à la fortune, devraient, à l'exemple des antiques héros de Sparte, sacrifier aux Muses avant de combattre, parce que les plus grandes actions, sans leur secours, seraient condamnées à un éternel oubli. Les Hydriotes avaient satisfait à ce devoir, en portant à la connaissance de l'Europe leur acte d'insurrection contre le seul gouvernement tyrannique, et par conséquent illégitime, existant au dix-neuvième siècle, quand l'amirauté reçut, le 28 avril 1821, le serment du navarque Tombasis, conçu en ces termes :

[1] « Je jure, au nom du vrai Dieu, protecteur souverain de la justice,
» effroi des méchants et des ennemis de sa loi, sur le livre sacré de
» ses évangiles; au nom de la liberté, par la régénération de la patrie,
» en présence des capitaines d'Hydra, de remplir les engagements
» suivants que me sont imposés par le sénat.
» J'accepte le titre provisoire d'archinavarque d'Hydra, pour la
» campagne décrétée d'après le suffrage unanime de mes concitoyens

[1] Précis des opérations de la flotte grecque, publié par Agrati. Paris, imprimerie de Trouvé, 1822.

» les capitaines, et je promets de me comporter avec tout le patrio-
» tisme et l'ardeur dont je suis capable.

» Je promets d'obéir aux ordres du conseil, de diriger les bâtiments
» qu'il m'a confiés partout où il jugera convenable, de respecter à
» bord des vaisseaux ennemis les propriétés de nos compatriotes, celle
» des Européens et même des Turcs, lorsque ceux-ci amèneront leur
» pavillon sans opposer de résistance. »

Le lendemain de cette cérémonie, l'archinavarque Tombasis, ayant réuni à bord du *Thémistocle* les capitaines de l'escadre [1], leur communiqua les instructions du sénat, portant que, l'insurrection ayant pour but la conquête des droits imprescriptibles de la Grèce, on devait s'appliquer à mériter le suffrage des nations civilisées de l'Europe, en respectant leurs priviléges. A ces fins, on déclarait que le pavillon neutre couvrait et défendait même les marchandises appartenant à l'ennemi ; qu'il fallait, d'après ce principe, s'abstenir de visiter *par force* les vaisseaux marchands des puissances chrétiennes et de les molester, sauf le cas où, nolisés par le gouvernement turc, ils seraient chargés de munitions de guerre ou de soldats mahométans. Alors on devait s'opposer à leur navigation, s'emparer des munitions, en payant aux capitaines le nolis stipulé par leur contrat, et les obliger de reconduire les troupes ennemies embarquées sur leurs vaisseaux dans les échelles où ils les auraient reçues, sans permettre qu'elles fussent inquiétées.

Rien n'était plus loyal qu'un droit maritime énoncé de la sorte. L'amirauté de Spetzia, informée qu'un de ses capitaines, nommé Argyras Stémitziotis, avait capturé une goëlette autrichienne, chargée de soldats turcs destinés à combattre les Grecs, qu'il avait conduite à Ténos, résolut d'appliquer au capteur la décision que nous venons de rapporter. Le navarque Tombasis reçut en conséquence l'ordre d'ouvrir la campagne par le redressement de ce grief, en donnant satisfaction à qui de droit, sans réserve ni modification [2].

Le 2 mai, l'amiral ou archinavarque, ayant reçu avec cette injonction un pli qu'il ne devait ouvrir qu'après avoir mis à la voile, fit af-

[1] Ces capitaines étaient : Lazare Lalécos ; Anastase Tchamados ; Éleuthère Jean Gézoné ; Jean Doutas ; Démétrius Antoine Bycon ; Lazare Papa Manuel ; Jean D. Bulgari ; Jean Gkélès.

[2] Voyez le Précis des opérations de la flotte grecque, précité. Appendice, n^{os} V et VI.

ficher au grand mât de chaque vaisseau la proclamation suivante, adressée aux insulaires de l'Archipel.

[1] « Hellènes généreux, enfants de la liberté, nos larmes ont cessé
» de couler. Les siècles d'injustice, d'injure, et d'opprobre que nous
» avons endurés, sont accomplis. Le Rédempteur a daigné abaisser
» ses regards sur son peuple. Le Dieu vivant a soufflé dans tous les
» cœurs l'enthousiasme brûlant de sa vengeance contre nos tyrans
» impies! Suivi de myriades de chrétiens soulevés à sa voix, déjà le
» prince Alexandre Hypsilantis s'avance, à pas de géant, des bords du
» Danube contre Constantinople, afin de renverser de fond en comble
» le repaire de nos oppresseurs. Le Péloponèse, la Hellade entière,
» ont proclamé l'indépendance, et la croix triomphe maintenant
» dans ces contrées. Levez-vous donc, religieuse postérité de nos
» braves ancêtres, insulaires, peuples du continent, qui gémissez dans
» les fers, courez aux armes. La liberté vous appelle, montez sur vos
» vaisseaux, réunissez-vous aux escadres d'Hydra, de Spetzia et de
» Psara, qui s'avancent pour délivrer l'Archipel. Descendants de
» Miltiade et de Thémistocle, paraissez, montrez-vous dignes de vos
» destinées, nous combattons pour la religion et la patrie. Rappelez-
» vous ce que vous avez enduré de la part des Turcs, et le sort qui
» vous attend s'ils vous surprennent désarmés. Ne regrettez aucun
» sacrifice, car c'est votre vie même qu'il faut défendre... que dis-je!
» il s'agit du salut de vos âmes, que vous devez rendre pures à l'É-
» ternel en mourant pour la plus juste des causes; car celui qui refuse-
» rait de l'embrasser, serait en horreur aux siens, maudit et abominable
» dans la postérité. Levez-vous donc, marchez, écrasez vos tyrans, et
» conquérez l'indépendance, objet de vos vœux.

» Que la présente proclamation soit répandue en tous lieux par
» notre flotte. »

Le 3 mai, la division navale grecque, portant le pavillon de la croix, que les îles de la mer Égée n'avaient pas vu flotter depuis la prise de Constantinople, appareilla du mouillage de Métochi, en portant le cap vers l'île de Ténos [2], où elle arriva au coucher du soleil. Le navarque

[1] Voyez le Précis des opérations de la flotte grecque, précité. Appendice, nº IX.

[2] Ténos, ou Tine, doit son importance à une population de seize mille habitants, répandus sur un territoire de seize lieues de circuit. Un sol qui répond assez constamment aux soins du laboureur, surtout dans la *Katomérie*, ou *partie basse de l'île*, où il est arrosé par le Lazaros et le Grizas, rivières qui forment, à leur embou-

écrivit aussitôt aux primats pour les inviter à une conférence, qui fut fixée au lendemain. Ceux-ci s'y étant rendus furent reçus au bruit de l'artillerie du vaisseau amiral, où ils assistèrent à la séance d'une cour martiale, dans laquelle Argyras Stémitziotis fut accusé et entendu dans sa défense relativement à la prise de la goëlette autrichienne. Il en résulta que le consul de S. M. Apostolique, qui avait recouvré le navire, ainsi que les Turcs et leurs propriétés qu'il portait, n'ayant à réclamer que trois cent cinquante piastres turques (233 fr. 33 c.), et n'exigeant rien de plus, la somme lui fut comptée. Ainsi fut réglée à

chure, des marais qu'on assainit par la culture du lin, des melons et des pastèques; ce sol fait la richesse des insulaires. Dans l'*Apanomérie*, ou partie haute, et jusque sur les escarpements de l'*Oxoméris* [1], qui est la région la plus élevée, on trouve des sources et des ombrages [2]. De toutes parts croissent les amandiers, les abricotiers, la vigne rampante qui étale ses pampres sur des coteaux schisteux à côté des figuiers, des mûriers et des grenadiers. Partout règnent des mœurs douces, un long printemps, et des arbres sur lesquels les hivers multiplient en vain les années [3]. C'est là aussi qu'on reconnaît encore les restes de ce temple, regardé comme un des plus anciens asiles de la Grèce [4], qui fut tour à tour consacré à Apollon, à Neptune, et que les habitants actuels ont remplacé par l'église Saint-Nicolas, auquel ils attribuent les mêmes prérogatives qu'au dieu détrôné [5]. Il a donné son nom au port le plus fréquenté de leur île : mais il a résigné la faculté qu'il avait de guérir les maladies, à la Sainte-Vierge, toujours propice à ceux qui s'abstiennent de manger des figues jusqu'au 15 août, chose facile à concevoir : car leur crudité expose, avant ce temps, aux fièvres intermittentes. Quant au pouvoir d'Apollon Sauroctone [6], il est maintenant dévolu à saint Jean Prodrome, exterminateur des serpents, dont il est aussi grand ennemi que sainte Ursule l'est des carmagnols ou mulots dévastateurs des moissons; ce puissant protecteur a donné son nom au seul port tenable de l'île, qui est appelé Saint-Jean. Ainsi les dénominations seules ont changé; car il est probable que les habitants, dès le temps même où leur île s'appelait Hydrussa, buvaient, en infusion théiforme, la sauge odoriférante de d'Oxomérie, que leurs enfants cueillent au mois de mai avec des cérémonies toutes païennes. Les villages d'Arnados et d'Hiochorion vantent toujours aussi les yeux de leurs paysannes, oréades, dont la beauté fait le désespoir des familles restées à Ténos, après que Venise eut perdu cette colonie, pour y perpétuer l'exemple de la morgue et de l'indolence des castes patriciennes de Saint-Marc. Ces dernières, plus satisfaites de ramper sous le bâton des Turcs, que de vivre en rapports d'égalité avec les Grecs, furent, ainsi que les gens de Xinara, les seules qui virent avec aversion le commencement d'un nouvel ordre de choses.

[1] Voyez, pour ces aspects, Plin., lib. IV, cap. 12. Steph. Byzant. in voc. Τῆνος, Hesych.
[2] Eustath. in Dionys. Perieg. v. 526. Tournefort, Voyage, tome I, page 407.
[3] Strab., lib. x, page 487.
[4] Tacit. Annal., lib. III, n° 63.
[5] Philochor. ap. Clem. Alexand. Cohort. ad gentes, page 26.
[6] Tueur de lézards. Strab., liv. x, page 487.

l'honneur du nom grec une affaire d'autant plus humiliante pour le pavillon autrichien, qu'il couvrait des Turcs expédiés de l'Anatolie pour exterminer les chrétiens du Péloponèse.

Ce procès terminé, l'archinavarque Tombasis, prenant la parole, exhorta les habitants à faire cause commune avec les insurgés, en leur donnant copie de la proclamation du sénat d'Hydra. Ceux-ci lui apprirent qu'ils avaient devancé ses vœux en arborant depuis deux jours le labarum, et qu'ils avaient formé un gouvernement provisoire composé de leur évêque assisté de quatre notables. Alors l'amiral, informé qu'une partie de l'île était habitée par des catholiques romains, invita l'évêque latin à adhérer au soulèvement ; mais un des chefs de ce rit lui ayant représenté que les membres d'une église qui compte à peine douze mille âmes répandues dans les différentes îles et ports du Levant, ne prenaient aucune part aux affaires civiles, on se contenta de l'engagement qu'il contracta, au nom de ses coreligionnaires, de coopérer pécuniairement à la défense de la cause de la liberté.

Des salves d'artillerie suivirent cette décision ; et l'évêque grec, assis à la poupe du vaisseau *le Thémistocle*, répandait des bénédictions sur les équipages et sur le peuple descendu en foule à la plage, quand un bâtiment de Spetzia, portant le pavillon de la croix en berne, parut au large.

L'inquiétude fait place à la joie, on se passe de main en main les lunettes d'approche; il avance, il aborde, et, poussant un cri de douleur, il annonce *la mort du patriarche Grégoire, assassiné par ordre du sultan*. Il en avait appris la nouvelle au mouillage d'Imbros, petite île située à l'entrée de l'Hellespont, où il avait embarqué plusieurs fugitifs échappés aux massacres de Constantinople, qu'il apportait à Ténos. Ils débarquent, on les environne ; ils pleurent, ils montrent les stigmates du martyre auquel ils ont échappé. Ils apprennent aux Hydriotes la perte de deux cents de leurs frères immolés sur les vaisseaux du Grand Seigneur qu'ils servaient avec fidélité ! Un cri de fureur éclate parmi les équipages, le peuple exaspéré veut se porter à la maison de l'agent d'Autriche pour égorger les Turcs qu'il protége. On s'indigne de voir encore flotter le pavillon ottoman à Xinara, bourgade où les Latins se sont retirés avec l'aga mahométan, et il fallut tout l'ascendant de l'archinavarque Tombasis pour prévenir des malheurs, que les crimes de la Porte Ottomane ne pouvaient légitimer.

Après avoir calmé l'indignation publique, l'escadre d'Hydra remit

en mer ; et l'amiral ayant ouvert, en présence de son état-major, le pli cacheté qui lui avait été confié par l'amirauté, il y trouva une proclamation adressée aux habitants de Chios, pour les engager à embrasser la cause de l'insurrection, ainsi que plusieurs autres pièces que nous ferons connaître successivement. On venait de s'élever au vent de Mycone, île rocailleuse, quand l'escadre fut jointe par trois de ses bâtiments, qui avaient capturé un navire crétois venant de Constantinople, avec des affûts de canon destinés pour les places fortes de Rhétymos et de Candie ; enfin, le 6 mai, à cinq heures du soir, l'escadre chrétienne laissa tomber l'ancre au port de Psara. L'archinavarque fit aussitôt connaître à l'amirauté l'adhésion à la grande épanastasie (insurrection), proclamée par l'île qu'il venait de quitter.

Psara avait prévenu ses vœux en proclamant la sainte épanastasie ! Cette île, située au nord-ouest de l'île de Chios, en face du cap Bolissa, que les modernes appellent San-Niccolo, renferme deux ports, dont le plus considérable est ouvert au sud-ouest. Autour de cet écueil sont groupés ceux d'Anti-Psara, de Pysargos et des Spalmadores. Les Psariens, jadis aussi pauvres que leur île, qui ne produisait pas même de vignobles, riches maintenant en vaisseaux [1], s'étant déclarés les premiers pour la cause de l'indépendance, furent dans l'enthousiasme en voyant apparaître l'escadre d'Hydra. Ils apprirent au navarque Tombasis que l'île d'Andros [2], qui n'est séparée de celle de Ténos que par un canal d'une demi-lieue, leur avait envoyé son adhésion. On se réunit en conseil pour en entendre la lecture ; et, parmi les mesures principales qu'on discuta, il fut résolu d'engager Chios à faire cause commune avec toutes les autres îles qui s'étaient prononcées pour la révolte, à l'exception de Scyros, où il suffisait que les orthodoxes eussent adopté un parti, pour que les catholiques le réprouvassent. Déjà les habitants de Volissos, village chiote, habité par une race d'hommes agrestes, et conséquemment étrangers aux mœurs de leurs compatriotes, leur avaient envoyé une députation. Ils engageaient les insurgés à faire un débarquement du côté de leur hameau, en leur offrant des secours ; mais, disait le chef du conseil de Psara, *une hirondelle ne fait pas le printemps. Les Chiotes, endormis dans la mollesse, ne se réuniront que quand on les agitera violemment.*

[1] Voyez tome V, ch. 137, de mon Voyage dans la Grèce.

[2] Andros, séparée de Ténos par un canal de douze stades. Scylax ap. Geograph. minores, tome I, page 55.

Avant d'en venir à cette extrémité, on résolut de consulter deux des principaux habitants qui se trouvaient à Psara, auxquels on représenta la nécessité de se déclarer contre l'ennemi commun des chrétiens. Leur répugnance à entrer dans ce parti fut invincible ; et on aurait compati aux raisons qu'ils alléguèrent, dans l'idée de ménager les capitalistes de Chios, qui fournissaient des fonds à la navigation des Grecs, si l'intérêt général n'avait prévalu dans le conseil. Quoique la proposition de faire un débarquement dans cette île, ne fût pas l'opinion des Chiotes, les Psariens, résolus d'obéir au vœu de la majorité, joignirent à l'escadre d'Hydra dix de leurs bâtiments, dont ils donnèrent le commandement au capitaine Nicolas Apostolos. Ils remirent en même temps à Tombasis des lettres pour les notables de Chios, par lesquelles ils les engageaient à ne pas rester oisifs dans un danger qui ne serait fatal qu'aux indifférents.

Tandis que ces résolutions s'agitaient dans le conseil de Psara, les Hydriotes avaient attaqué un vaisseau turc, chargé de munitions de guerre, destiné pour Candie, en le poursuivant depuis les îles OEnusses jusque sous la forteresse de Chios, où ils le coulèrent à fond sous les yeux des mahométans. Dans le même temps un brick de Psara s'emparait d'un autre bâtiment ennemi, monté par quatre-vingt-dix Turcs, chargés d'escorter cent cinquante pèlerins et plusieurs femmes qui se rendaient à la Mecque. Les soldats mahométans se firent tuer jusqu'au dernier, et on envoya les pèlerins, hommes et femmes, dans le Magne, pour y être vendus comme esclaves aux Éleuthéro-Lacons : telles furent les premières représailles exercées pour répondre aux massacres de Constantinople.

Le 8 mai, l'escadre combinée, s'étant dirigée vers Chios, aborda le lendemain à l'atterrage qu'on nomme la Fontaine du Pacha. Il fut aussitôt décidé de soulever les villages. L'Ionie se trouvait compromise ; l'alarme était répandue dans l'Asie mineure ; des Francs, plus ennemis des Grecs que les Turcs, fortifiaient le château de Smyrne ; le sang chrétien coulait dans cette ville ; les Chiotes, d'après ce qui se passait, ne devaient plus balancer à arborer l'étendard de la croix. Tandis que les campagnes insurgées envelopperaient la ville par terre, l'escadre allait l'attaquer par mer, et la garnison turque, surprise, serait enlevée ou réduite à capituler. On dépêcha, en conséquence, dans les campagnes, un matelot du bâtiment du capitaine Apostolos, avec la proclamation suivante, qui faisait partie des

pièces remises par le sénat d'Hydra à son archinavarque Tombasis.

« Habitants de Chios [1], la nation grecque vient de s'armer pour » la cause de la liberté. Le mouvement est général, et appuyé sur » des bases inébranlables. Le Péloponèse a relancé et renfermé ses » tyrans dans leurs places fortes, où ils se sont retirés épouvantés et » sans approvisionnements. Les villes de Corinthe, de Monembasie, » de Tripolitza, de Thèbes, d'Athènes, de Livadie, de Salone, ainsi » que les îles d'Égine et de Paros, sont bloquées. La Hellade et les » Cyclades ont arboré le pavillon de l'indépendance : il flotte aux » mâts des escadres combinées d'Hydra, de Spetzia et de Psara. Une » partie de nos vaisseaux croise à l'entrée des Dardanelles pour fermer » à nos tyrans l'entrée de la mer Égée ; d'autres ont fait voile pour » attaquer les places maritimes du Péloponèse, ou pour veiller dans » les mers de l'Archipel. Armés à nos dépens, les navires des îles » unies, qui tiennent la mer, ont besoin de votre généreuse assis- » tance; et nos frères ne pourraient, sans impiété, nous abandonner » dans la lutte sacrée que nous avons engagée. Chios, plus opulente » qu'aucune des autres îles, doit venir à notre secours. Elle a donné » l'exemple de son amour pour la patrie, en répandant les lumières » dans la Hellade, et elle ne peut être étrangère aux sentiments d'un » noble affranchissement. Elle a connu, comme nous, l'injure, l'op- » probre, l'humiliation. Comme nous, ses enfants sont traités d'es- » claves et d'infidèles ! Ces insultes ne sont-elles comptées pour rien, » quand la liberté se présente spontanément à côté de tant de siècles » d'outrages ? La liberté, notre liberté est écrite au ciel et sur la » terre, le jour de gloire est arrivé. S'il y avait parmi vous quelque » crainte, contemplez notre flotte, réunissez vos efforts au courage » de ses nautoniers. Voudriez-vous rester l'éternelle proie de la ty- » rannie, quand les Hellènes vous convient de les assister propor- » tionnellement à l'étendue de vos moyens ? Moins foulés que les » habitants des autres îles, en êtes-vous pour cela moins méprisés » des barbares ? Comptez les sommes qu'on vous arrache pour vivre » tranquilles sous le joug. Comparez-les à ce que nous demandons » de vous pour acquérir l'indépendance. Réunissez-vous donc promp- » tement sous nos drapeaux. Nos biens, notre vie, nos richesses, » nous les sacrifions pour votre affranchissement ; la force, nous la

[1] Précis des opérations de la flotte grecque, appendice, n° XI.

» déploierons, même sans votre concours. Alors, craignez l'anathème et le mépris de la Grèce et de la postérité. Mais non, vous allez vous rendre aux vœux de vos frères, qui vous saluent et vous embrassent en Jésus-Christ. »

A peine l'émissaire envoyé dans les campagnes était parti avec cette proclamation, qu'on reçut la nouvelle de la prise faite par le capitaine Anastase Bulgaris, d'un bâtiment turc, chargé de bois de construction, destiné pour la Canée. Six Turcs, qui se trouvaient à bord, avaient été jetés à la mer, et sept Grecs, du même équipage, envoyés à Hydra avec la prise. Le 10 mai, les capitaines Pinotzis et Sakturis s'emparèrent également d'un navire destiné pour Alexandrie, sur lequel se trouvaient un Mollah, plusieurs familles turques, et une quantité de pèlerins mahométans, qui furent envoyés, en présent, aux capitaines du Magne, pour travailler aux terres, tandis que ceux-ci combattaient pour la défense de la patrie. Le brick resta au pouvoir des Grecs, qui trouvèrent à bord douze candelabres en argent, six en or, trois miroirs, entourés de pierreries, de la vaisselle d'argent, des brillants, des diamants et des perles, montant à une somme considérable. Il n'en fallait pas davantage pour faire tourner la tête à des hommes jusqu'alors accoutumés à des bénéfices modérés ; et le désordre qui s'ensuivit contribua à empêcher l'entreprise formée pour la délivrance de Chios.

Les capitaines qui se trouvaient au village de Thymiana durent revenir à bord pour rétablir l'ordre. On ne tarda pas ensuite à apprendre, par diverses voies, que les archontes de la ville de Chios venaient de livrer des otages au pacha, qui avait laissé cent trente Turcs asiatiques à la garde de la citadelle, tandis que les autres couraient les campagnes pour en désarmer les habitants. Enfin, le 11 mai au matin, l'émissaire expédié par l'archinavarque Tombasis ayant rapporté qu'il n'avait trouvé qu'une centaine d'hommes de bonne volonté au village de Lanyadèz, et rien ne répondant aux vœux de l'escadre, on résolut de retourner à Hydra.

Le temps n'avait pas encore donné aux Grecs la maturité nécessaire pour régulariser de grandes entreprises. Dès que leur armée navale avait paru à l'entrée du golfe Herméen, Smyrne, où les Crétois mahométans exercent la profession de boucher, devint le théâtre de leurs exploits sanguinaires. Chaque jour était signalé par les assassinats qu'ils commettaient; et les janissaires, sous prétexte de s'y

opposer, s'associèrent à leurs crimes, en faisant revivre un privilége par lequel la ville devait passer sous leur protection en cas de danger. Le gouverneur ayant consenti à cette demande, la place, livrée à une milice aussi cupide que féroce, fut en proie à leurs fureurs.

Jusque-là [1], *les mesures étaient sages*, les victimes étaient des raïas ; et les créoles levantins, en les voyant périr, disaient : *Heureusement ce n'est qu'un Grec*. Mais, dans la nuit du 10 au 11 mai, cinq pêcheurs francs, protégés par des consuls qui n'en ont pas plus le droit que d'accorder des pavillons à des bâtiments étrangers, ayant été assassinés, la peur, ordinaire à l'égoïsme, obtint ce que l'humanité avait inutilement réclamé. Les consuls demandèrent satisfaction. La colonie européenne, composée en grande partie d'étrangers, établis sous le beau ciel d'Ionie, cria à la violation du droit public ; on s'agita, on fit des notes officielles, et on respira en apprenant l'arrivée de je ne sais quel pacha de Césarée, chargé du rétablissement de l'ordre. Il était précédé, suivant l'usage, d'une grande réputation de sévérité, ce qui signifiait, en d'autres termes, qu'il aimait l'argent. Effectivement, après avoir destitué quelques subalternes, il finit par s'entendre avec les pillards, sans réprimer une anarchie funeste aux Grecs, espèce destinée, depuis la conquête de Constantinople, à baigner de son sang les arènes du peuple antichrétien.

Chios, qui se glorifiait anciennement d'une période de sept cents ans pendant laquelle aucune de ses familles n'avait manqué à l'honneur ; Chios, amollie par les richesses, était à peu près dans la même position que Smyrne. Le diacre Bambas et l'hétériste Thémélis avaient prêché dans le désert, en y parlant de patrie et d'indépendance. Les Chiotes, doux comme l'air suave qu'ils respirent, chérissaient l'indolence du despotisme. Ainsi, peu rassurés par le sacrifice qu'ils avaient fait de leurs armes, ils décidèrent de se remettre entièrement à la discrétion des Turcs. A la demande de leur archevêque Platon, et des notables de l'île, ils arrêtèrent qu'afin de se prémunir contre toutes les tentatives d'insurrection, on demanderait à la Sublime Porte un renfort de troupes pour mettre la citadelle à l'abri d'une entreprise, et tenir les campagnes sous le joug de l'obéissance.

[1] Nous nous servons ici des expressions du *Spectateur oriental*, journal pareil à *l'Observateur autrichien*, son écho, qui se constituèrent les apologistes des assassins des chrétiens.

On nomma ensuite une députation chargée d'aller porter au sultan cette expression de l'humble servitude des insulaires, qui se qualifiaient d'esclaves du harem impérial et du chef des eunuques noirs.

Elle partit ; et les otages, les corvées, les réquisitions, qu'on exigea bientôt, annoncèrent aux Chiotes les maux qui leur étaient réservés, s'ils avaient réfléchi sur la nature de ces présages, signes avant-coureurs de la vengeance du despotisme. Ainsi, ils tombèrent dans la faute de leurs aïeux, restés sourds aux avis des dieux [1], lorsque ayant envoyé à Delphes un chœur de cent adolescents, chargés de demander à l'oracle quel parti on devait embrasser, de celui de Xerxès ou des Athéniens, la peste moissonna les théores, à l'exception de deux des députés qui revinrent dans leur patrie. Le doute entre la cause de la patrie et celle de l'étranger avait été puni comme la démarche imprudente des Chiotes le fut plus cruellement encore. Apollon avait épargné deux des suppliants ; le despotisme retint tous ceux de la moderne Chio dans les fers. Aucun d'entre eux ne revint annoncer à ses compatriotes que tout peuple désarmé est à la merci de ses tyrans, que l'occupation militaire emporte avec soi une tache d'infamie, quand elle est provoquée, et que l'étendard de la croix, arboré dans une partie de la Grèce, imposait à tous ses enfants le devoir impérieux de faire cause commune. Le grand otage du christianisme, Grégoire et ses hiérarques pendus en public, permettaient-ils à l'archevêque Platon de se flatter de sauver son église ? Les princes du Phanal, égorgés comme les familles arméniennes des Douch Oglou l'avaient été en 1816, à cause de leurs richesses [2], ne disaient-ils pas assez aux maisons opulentes de Chios que leur fortune ne leur appartenait plus que pour s'enfuir ou pour défendre leur pays ? Ainsi raisonnaient les insurgés repoussés des rivages de Chios ; mais n'anticipons pas sur le récit

[1] Hérodote, Érato, ch. 27.

[2] Les ennemis des Grecs ont attribué aux Phanariotes les malheurs de la famille des Douch Oglou, parce qu'ils étaient catholiques : l'accusation est calomnieuse. Le sultan avait accordé à la compagnie des Douch Oglou la régie des monnaies sous la présidence d'Abduraman, qui fut promu au poste de kiaya-bey ou ministre de l'intérieur. Son successeur, s'étant fait représenter les livres de compte, et ayant trouvé un déficit de dix millions, fit arrêter et emprisonner Douch Oglou. On découvrit, indépendamment de ce fait, qu'on avait frappé des pièces de monnaie à un titre inférieur à celui des ordonnances. Le kiaya-bey fut décapité, ainsi que les Douch Oglou, les frères Serkis et leur cousin Migriditsch, non parce qu'ils étaient coupables et dénoncés par les Grecs, mais pour s'emparer de leurs biens.

d'événements qui seront une source de larmes éternelles pour la Grèce entière, et le texte de reproches mérités contre les ministres des rois de la Sainte-Alliance.

Les Hellènes, électrisés au moment de l'insurrection, exaspérés lorsqu'ils apprirent le supplice ignominieux du chef de leur église, qui avait prié, en mourant, pour ses bourreaux, loin d'imiter l'exemple qu'il leur avait légué, *de vaincre et de pardonner*, ne comptaient plus leurs jours que par d'affreuses représailles contre l'ennemi de la croix. Le 13 mai, ils coulèrent à fond un bâtiment turc qui avait osé leur résister. Le 16, ils en forcèrent un autre à s'échouer au-dessous du village de Cardamya; et quelques juifs, embarqués sur un brick chargé de goudron dont les Grecs s'emparèrent, furent pendus, pour se venger des impiétés de leurs compatriotes de Constantinople. Le 19, l'escadre mit à la voile; les Psariens manœuvrant vers leur île, qu'il était urgent de mettre en état de défense, et les Hydriotes dans la direction de Lesbos. Arrivés à cette hauteur, ils y apprirent, par une barque venant du mont Athos, qu'un corsaire Psarien s'était emparé de deux *leuces* ou tartanes chargées de soldats albanais, qui se rendaient de Salonique en Morée, et ils lui remirent des proclamations pour les répandre dans les îles. Enfin, dans la nuit du 21 au 22, l'escadre opéra son retour à Hydra, où l'on ne tarda pas à voir entrer une multitude de prises faites sur les infidèles, surpris et accablés par une conspiration que l'impolitique de leur gouvernement avait rendue générale.

L'Archipel était en feu. La division navale de l'armée grecque, en croisière au milieu des Cyclades, qui forment une couronne d'îles autour de Délos, écueil maintenant solitaire, informée qu'une corvette de trente-deux canons, et un brick de la marine impériale du sultan, se trouvaient à Mélos, portant aussitôt le cap du côté de ce port, le plus spacieux de l'Archipel, surprit l'ennemi au moment où une partie de ses équipages se trouvait à terre. Les officiers, qui passaient joyeusement leurs loisirs aux dépens des insulaires, n'eurent pas le temps de revenir de leur étonnement. Attaqués à coups de pierres par les Méliens, ils se pressent vers la plage, où tout ce qui était Turc, pris entre deux feux, devint la victime de la fureur des Grecs.

L'insurrection fut aussitôt proclamée par une population de douze à quinze cents individus renommés jusqu'alors par leur apathie. Pas-

sant subitement comme Diagoras, leur compatriote, de l'excès d'un respect timoré envers des maîtres qu'ils ne regardaient qu'en tremblant, à un sentiment contraire, ils mirent en pièces le cadi, les soubachis et les couleurs du sultan, en jurant, à la face du ciel, de mourir pour la liberté.

Une fureur pareille à celle que ces hommes, naguère si timides, venaient de manifester, régnait dans les îles voisines. Ainsi, à Céos[1], patrie de Simonide, qui chanta les victoires des Grecs sur les Perses[2], quinze mahométans, déposés par un bâtiment d'Hydra au port de Karessos, furent massacrés par un peuple ivre de fanatisme, qui venait d'apprendre la mort du patriarche de l'église orthodoxe. Le sang du juste retombait ainsi sur la tête des innocents ! Le nom de Grégoire était partout le signal de mort des mahométans et des juifs, que les vaisseaux grecs jetaient à la mer, en disant : *c'est ainsi que nous traitons les assassins sacriléges de notre patriarche*. Ainsi périrent une multitude d'Hébreux d'Alexandrie, de la Syrie, de Salonique, et un bâtiment entier chargé des pèlerins revenant de la Mecque, qui furent capturés par un vaisseau de Psara, aux atterrages de l'île de Cypre. Naxos, Andros, Mycone, Paros, dont la garnison fut exterminée, Icaros, Syphnos, Cimolos, Anaphe, Cythnos, Astypalée, Théra, devinrent le tombeau de tous les exacteurs du sultan ; et Samos, reine des mers de l'Ionie, ayant arboré l'étendard de l'indépendance, après avoir exterminé ses tyrans, la plupart des îles se trouvèrent affranchies du joug ottoman. Il restait cependant en dehors de l'émancipation Scyros, Chios, Cos, Rhodes, Cypre, Mitylène et la Crète, que des vues différentes, ou le poids des garnisons turques, retinrent encore, pendant quelque temps, dans un état de soumission pire que la mort.

La terreur y avait comprimé jusqu'à la pensée d'un avenir d'affranchissement, depuis que les ordres du divan, qui prescrivaient le désarmement des chrétiens, avaient reçu leur exécution dans tous les lieux où les Turcs se trouvaient en majorité. Les choses avaient été poussées plus loin dans l'Asie mineure : sous ce prétexte, une foule de Grecs avaient été égorgés à Angora, à Brousse, à Pergame, à Satalie et dans les principales villes de l'Anatolie. L'aga de Vourla, imitant

[1] Céos, aujourd'hui Zéa.
[2] Fabric. Biblioth. græca, tome I, page 592.

d'événements qui seront une source de larmes éternelles pour la Grèce entière, et le texte de reproches mérités contre les ministres des rois de la Sainte-Alliance.

Les Hellènes, électrisés au moment de l'insurrection, exaspérés lorsqu'ils apprirent le supplice ignominieux du chef de leur église, qui avait prié, en mourant, pour ses bourreaux, loin d'imiter l'exemple qu'il leur avait légué, *de vaincre et de pardonner*, ne comptaient plus leurs jours que par d'affreuses représailles contre l'ennemi de la croix. Le 13 mai, ils coulèrent à fond un bâtiment turc qui avait osé leur résister. Le 16, ils en forcèrent un autre à s'échouer au-dessous du village de Cardamya ; et quelques juifs, embarqués sur un brick chargé de goudron dont les Grecs s'emparèrent, furent pendus, pour se venger des impiétés de leurs compatriotes de Constantinople. Le 19, l'escadre mit à la voile ; les Psariens manœuvrant vers leur île, qu'il était urgent de mettre en état de défense, et les Hydriotes dans la direction de Lesbos. Arrivés à cette hauteur, ils y apprirent, par une barque venant du mont Athos, qu'un corsaire Psarien s'était emparé de deux *leuces* ou tartanes chargées de soldats albanais, qui se rendaient de Salonique en Morée, et ils lui remirent des proclamations pour les répandre dans les îles. Enfin, dans la nuit du 21 au 22, l'escadre opéra son retour à Hydra, où l'on ne tarda pas à voir entrer une multitude de prises faites sur les infidèles, surpris et accablés par une conspiration que l'impolitique de leur gouvernement avait rendue générale.

L'Archipel était en feu. La division navale de l'armée grecque, en croisière au milieu des Cyclades, qui forment une couronne d'îles autour de Délos, écueil maintenant solitaire, informée qu'une corvette de trente-deux canons, et un brick de la marine impériale du sultan, se trouvaient à Mélos, portant aussitôt le cap du côté de ce port, le plus spacieux de l'Archipel, surprit l'ennemi au moment où une partie de ses équipages se trouvait à terre. Les officiers, qui passaient joyeusement leurs loisirs aux dépens des insulaires, n'eurent pas le temps de revenir de leur étonnement. Attaqués à coups de pierres par les Méliens, ils se pressent vers la plage, où tout ce qui était Turc, pris entre deux feux, devint la victime de la fureur des Grecs.

L'insurrection fut aussitôt proclamée par une population de douze à quinze cents individus renommés jusqu'alors par leur apathie. Pas-

trouvait chaque jour occupés à environner leur ville d'un rempart, qui, sans être construit par des ingénieurs, se trouva assez bon pour en imposer à des Turcs. Le port fut également mis en état de défense; et les Hydriotes, informés du nombre des réfugiés qui se trouvaient à Psara, se chargèrent d'en faire la répartition dans les îles, où ils trouvèrent une hospitalité touchante.

Le navarque Tombasis, qui régla les principales dispositions de cette mesure, délivra aux équipages de son escadre des certificats, portant que chacun avait servi gratuitement la patrie. On vota ensuite des remercîments à l'archimandrite Théodose, aumônier de l'escadre, pour le zèle apostolique qu'il avait déployé pendant le cours de l'excursion, et on fit enfin connaître l'encyclique approuvée par les trois îles unies, qui était adressée au clergé orthodoxe, afin de l'engager à déclarer la cause de l'affranchissement *guerre sacrée*.

Un fragment de cette pièce suffira pour faire connaître l'esprit dans lequel l'archimandrite Théodose l'avait rédigée :

« Révérends prêtres, très-vénérables religieux des pieux et ortho-
» doxes chrétiens, couvrez-vous de l'armure du roi céleste, et mar-
» chez contre les blasphémateurs du nom du Très-Haut. Annoncez le
» châtiment des profanateurs du Saint des saints. Exterminez les
» usurpateurs sanguinaires du trône des Constantins ! Que vos mains,
» qui ne s'élevaient au ciel que pour prier, saisissent le glaive et les
» brandons, car il est écrit : *J'ai apporté le feu sur la terre, et je veux*
» *qu'il s'embrase*. Imitez Moïse, qui triompha des Égyptiens ; Jésus
» Navès, qui combattit les Amalécites ; le Thesbite Élie, qui passa
» au fil de l'épée les ministres du mensonge : levez-vous, et *le dieu*
» *des forts* précédera vos drapeaux. Liberté de la foi, indépendance,
» patrie, voilà votre cri de guerre. Priez, bénissez, combattez, et que
» nul d'entre vous ne reste oisif dans la *guerre sacrée*. »

On mit en même temps à l'ordre du jour la loi suivante [1] : « Celui
» qui combat pour la religion et la patrie recevra des couronnes dans
» le ciel et des récompenses sur la terre. La famille de tout individu
» mort sous les drapeaux de la croix sera secourue aux dépens de
» l'État, tant que sa femme restera veuve ; son nom sera l'objet d'une
» commémoration annuelle dans les prières de l'église, et on déli-

[1] En date du 16-28 mai. Voyez Précis des opérations de la flotte grecque, appendice, n° 3.

» vrera à ses enfants mâles une attestation authentique des services » de leur père. Chaque année, le troisième dimanche du grand » carême, on célébrera une cérémonie funèbre en l'honneur de ceux » qui auront sacrifié leur vie pour nos saintes lois. Les belles actions » seront inscrites aux archives de l'État, afin que chacun puisse un » jour recevoir de notre *roi orthodoxe* honneur et gloire ! Et comme » chez les anciens, où les traîtres à la patrie, les sacriléges et les » tyrans étaient privés de sépulture dans la terre natale [1], on dé- » clarera les transfuges maudits de la patrie et excommuniés de » l'Église. »

Tel fut le premier décret rendu par les Grecs, qualifiés de barbares de la part de quelques étrangers, auxquels on pourrait dire ce qu'un ancien répondait à un ambassadeur qui s'exhalait en injures contre les Spartiates : *Votre haine ne viendrait-elle point de ce que leur monnaie de fer est trop lourde ? vous n'avez pu emporter de ce pays-là que vos ressentiments.*

Une insurrection commencée sous de pareils auspices aurait dû avertir ses détracteurs qu'elle avait quelque chose de si extraordinaire, qu'on ne pouvait encore la qualifier. Loin de là, on essaya d'en calomnier les motifs, et on ne craignit pas d'annoncer, en voyant les Grecs rentrés dans leurs ports, qu'ils fuyaient consternés devant l'apparition prochaine de la flotte ottomane, qui allait châtier leur audace. La voix de la religion avait parlé au cœur de ses enfants.

Tandis qu'on publiait leur dispersion, les Hydriotes réunis aux députés des îles de la mer Égée s'occupaient à armer une flotte, qui devait confondre l'orgueil des infidèles. Ils n'ignoraient pas que c'était sous la protection de leurs voiles, que les insulaires devaient trouver un abri sauveur, et que la liberté de la Grèce antique était due aux journées de Salamine et de Mycale.

Hydra, presque aussi riche en vaisseaux que Marseille, ordonna d'armer trente-six bâtiments du port de douze à vingt canons, montés par deux mille quatre cent quarante-six matelots. On s'occupa en même temps de fortifier Hydra, on pourvut à plusieurs autres moyens de sûreté ; et ceux qui avaient montré le moins d'ardeur pour la cause de l'indépendance devinrent ses zélateurs les plus ardents. Les matelots quittèrent le costume des raïas ; les chefs ornèrent leur tête af-

[1] Diodor., lib. XVI, ch. 6. Plutarch. in Dione. Diogen. Laert. in Periandro.

franchie du signe auguste de la croix et de la légende *la mort ou la liberté*. Le pavillon à l'effigie du Christ [1] eut pour devise l'adage spartiate Η ΤΑΝ Η ΕΠΙ ΤΑΣ, que les Hydriotes interprétaient à leur manière en disant : *avec, ou à fond* : devant vaincre ou couler bas.

Chacun rivalisant de zèle, l'ancienne Tiparénus, vulgairement appelée Spetzia, ou Petza, résolut d'unir à la Béotie sacrée dix bâtiments montés par six cent quarante matelots, endurcis aux fatigues de la mer et non moins habiles que les Hydriotes. Ils brûlaient de se mesurer avec les Turcs, de qui ils avaient reçu de tout temps des injures d'autant plus graves, qu'ils n'avaient pas d'aussi puissants moyens de se faire respecter, que les riches armateurs d'Hydra. Le sang d'un de leurs capitaines demandait vengeance ; et son épouse Bobolina, qui était veuve depuis sept ans, obtint la faculté d'armer à ses frais trois vaisseaux, pour mériter une satisfaction dont elle ne voulait laisser l'honneur à aucun de ses compatriotes. Nouvelle Artémise, on la vit, telle que cette reine d'Orient, mais pour une plus noble cause, arborer son pavillon sur un brick, et, donnant deux des vaisseaux qu'elle possédait à des officiers habiles, devenir leur amiral, tandis qu'elle envoyait deux de ses fils à l'armée des Hellènes qui combattaient en terre ferme. Elle les avait depuis longtemps entretenus de la mort de leur père, assassiné à Constantinople en 1812, par ordre du sultan, et elle ne tarda pas à leur montrer comment on apaise les mânes des braves.

Mycone, qui n'était autrefois renommée que par ses figuiers, riche maintenant de vingt-deux vaisseaux armés de cent trente-deux canons, dut également au patriotisme d'une femme, la belle Modéna Mavrogénie, l'honneur de s'unir à la confédération. Issue d'une de ces familles princières qui conservèrent, après la prise de Constantinople, quelques lambeaux de leur illustration, les aïeux de cette héroïne avaient, dit-on, possédé pendant longtemps des fiefs dans l'île d'Eubée. Un de ses ancêtres, après avoir perdu la ville de Carystos, était passé au service de la Porte, où ses descendants étaient devenus drogmans, jusqu'au temps où Mavrogénie, dernier rejeton de cette famille, vit égorger Étienne, son père, par ordre du sultan. Réfugiée depuis cette époque dans l'île de Mycone, elle y serait morte oubliée sans la secousse qui venait de ranimer la Grèce toujours hé-

[1] Ce pavillon du Christ est celui du Sauveur bénissant des enfants.

roïque ! Elle avait mis en mer deux armements ; et l'antique Eubée s'était réveillée à la voix d'Azorbas et de Nicokès, auxquels elle avait confié le soin de remuer les populations barbares de l'Euripe, en déclarant que sa main, destinée à un homme libre, serait le prix du vainqueur des Turcs. Les soixante et douze villages de l'Eubée étaient en pleine insurrection, et les infidèles avaient été contraints de se renfermer dans les deux places fortes, qui sont Négrepont et Carystos. Mavrogénie, que les habitudes de son sexe empêchaient de tenir la mer, ne cessant d'enflammer par ses discours les Myconiens, ils s'engagèrent à joindre quatre chebecs de premier échantillon à l'armée navale grecque.

Calaurie, témoin de la fin tragique de Démosthènes, fournit un vaisseau équipé de cent dix hommes et de seize canons. Bathinos arma quatre corsaires et donna deux tartanes condamnées, qu'on répara pour en faire des brûlots. Psara prépara vingt polacres aussi rapides que les alcyons qui se jouent sur la crête des vagues, et huit navires incendiaires appelés par les Grecs, *brûlots*. Cymé, renommée par l'habileté de ses plongeurs, aussi robustes qu'ils l'étaient au temps d'Homère, sans être intimidée par le voisinage des Turcs de Rhodes, fit sortir douze chebecs et autant de barques à neuf bancs de rameurs, que les Cymiotes emploient à la pêche des éponges. Ces armements, redoutables aux vaisseaux de haut bord lorsque ceux-ci sont enchaînés, par les calmes, à la surface des mers, se répandirent dans les canaux des îles, qui s'élèvent du sein d'Amphitrite, pareilles à des autels consacrés à Neptune. La mer Icarienne, les Sporades, jusqu'à Casos, qui possède une multitude de Leuces montés par des hommes bercés, dès l'enfance, à travers les flots carpathiens, formèrent une chaîne de croiseurs redoutables au croissant. Les Turcs furent ainsi forcés de renoncer à la navigation de ces parages, où aucun de leurs bâtiments ne se montra plus que pour être la proie des Grecs d'Anaphe, d'Amorgos, de Polégandros et d'Ascania, empressés de se joindre à toutes les barques accourues dans leurs ports, pour les inviter à combattre sous l'étendard de la croix.

Le plaisir de se venger des infidèles, l'amour du pillage, la férocité trop naturelle aux insulaires, avaient transformé les timides *taouchans* [1] en matelots audacieux, car la valeur exista toujours au fond

[1] Taouchans, lièvres; épithète que les Turcs donnaient aux Grecs insulaires de la mer Égée.

…leurs cœurs ulcérés par des siècles d'humiliations. La voile latine devint la terreur des infidèles jusqu'au fond des golfes de l'Asie mineure. Trikéri fit sortir du sein pagasétique ses pinques, dont les équipages font tour à tour le métier de pirates, à l'abri des écueils de la mer de Myrtos, et celui de klephtes dans les gorges du mont Pélion ; armés pour la défense de la patrie, ils aspiraient à mériter d'être avoués pour enfants d'un pays où ils n'étaient encore connus que par leurs brigandages. Ténos fournit quelques barques pontées employées au cabotage, pour être converties en brûlots. Andros, Santorin, Céos et Paros, rivalisant de dévouement, chaque île devenue un foyer d'enthousiasme se préparait au *combat sacré*, tandis que des explorateurs stationnés devant Ténédos, et des vigies montées sur tous les promontoires des Cyclades attendaient l'apparition de l'ennemi pour donner le signal des jours de gloire qui devaient replacer le peuple grec au rang des nations de l'ancien continent.

CHAPITRE IV.

Martyre de Cyrille, archevêque du mont Hémus, — de Dorothée, ancien élève de l'École polytechnique de Paris, archevêque d'Andrinople, — de l'archiprêtre Eutrope, — d'Eugène, archevêque d'Éphèse, — de Joseph, archevêque de Thessalonique, — de cent quatre-vingt-cinq exarques hégoumènes; — d'une foule de banquiers et de négociants grecs. — Insurrection de l'Attique. — Athènes occupée par les Grecs. — Cruautés des Turcs dans le Péloponèse. — Chrétiens mis à la broche. — Le consul français de Patras sauve les réfugiés. — Prise de l'île du lac de Janina. — Habitants livrés à la luxure des Turcs. — Khourchid fait pendre l'évêque de Hiéro-Méri et plusieurs ecclésiastiques. — Irrésolution des Étoliens; — découvrent le plan d'extermination formé contre eux; — s'insurgent; — battent les Turcs. — Entrée en campagne d'Omer Brionès; — bat et fait empaler le capitaine Diacos; — passe les Thermopyles; — est vaincu par Odyssée. — Prise d'Arachôva. — Turcs passés au fil de l'épée. — Insurrection de la Phocide et de la Locride. — Mort de Chaïnitza, sœur d'Ali Tébélen. — Insurrection de l'Anovlachie. — Perte et reprise de villes du Pinde par les Turcs. — Fuite des Mégalovlachites.

La raison humaine perfectionnée par la civilisation offre rarement des modèles éclatants de vertu. C'est, dit l'abbé Fleuri, parmi des peuples tels que les Troyens, les Grecs et les Hébreux, auxquels on nous permettra d'ajouter les modernes Hellènes, placés sous l'influence continuelle de la Divinité, qu'on trouve ces prodiges de valeur qui occupent de si belles pages dans les annales du monde. Ils marchent entourés de miracles, et les prestiges qu'ils éprouvent opèrent en eux l'espèce de transmigration des âmes qui reproduit les Phinée, les Léonidas et les héros de l'antiquité. La mort d'un homme, le martyre du patriarche Grégoire, avait changé la question de l'indépendance imprudemment proclamée par Hypsilantis; c'était le ciel qui parlait maintenant aux Grecs par l'organe de ses ministres. « Vainqueurs, » s'écriait un de leurs orateurs, « l'Europe applau-
» dira à nos succès; vaincus, la tombe nous séparera à jamais de nos
» tyrans : dans l'une ou l'autre hypothèse, nous ne laisserons pas une
» postérité flétrie par l'esclavage. »

Cette résolution ne pouvait venir que d'une inspiration surnatu-

relle, car la fortune était partout contraire aux Grecs sur le continent. Mais des martyrs leur montraient qu'ils n'appartenaient plus à la terre que pour combattre. Le ciel était désormais leur avenir et leur patrie.

La réponse hautaine de la Porte Ottomane à la note des ministres européens avait été suivie du martyre de Cyrille, archevêque honoraire de l'éparchie du mont Hémus, prédécesseur de Grégoire, et membre du synode de l'église d'Orient. Parvenu au terme d'une extrême vieillesse, car il était plus que nonagénaire, il fut livré aux bourreaux et pendu publiquement dans le quartier du Phanal. A Andrinople on infligea le même supplice à Dorothée Proïos, archevêque métropolitain de cette éparchie. Ce prélat, renommé pour sa vie exemplaire, après avoir fait ses humanités en Italie, était venu en 18[illegible] perfectionner ses études à Paris, où il fut admis, en qualité d'élève externe, à l'École polytechnique. De retour dans sa patrie, il avait professé les sciences exactes au collége de Couroutchesmé, près de Constantinople ; et ses vertus l'avaient élevé au second trône de l'église d'Orient, quand la persécution frappa sa tête innocente[1]. Le même jour, la basilique fondée par le savant Eutrope, l'un des premiers évêques de la Thrace, perdit son archiprêtre, huit de ses ecclésiastiques les plus distingués, ainsi que vingt des premiers négociants grecs d'Andrinople, qu'on attacha au gibet dressé devant la porte de l'église métropolitaine.

Leurs biens furent confisqués au profit du sultan, qui fit ensuite égorger Eugène, archevêque d'Éphèse ; Joseph, ancien archevêque de Thessalonique, ainsi que cent quatre-vingt-cinq exarques et chefs des principales abbayes de son empire. Plusieurs prêtres furent empoisonnés pour dissimuler le nombre des meurtres dans les lieux où l'on avait encore intérêt à ménager les chrétiens ; mais on décapita devant l'Alaï-kiosque, sous les yeux mêmes du Grand Seigneur, ravi de voir couler le sang chrétien, Mavrocordatos et Chantzerys, princes du Phanal, avec une foule de marchands parmi lesquels on reconnut Démétrius Paparigopoulos, banquier de la sublime Porte, qui lui était redevable de fortes sommes d'argent ; un autre banquier nommé Aphendoulis, des courtiers, des changeurs, et d'anciens barataires, coupables de posséder des biens dont le despote ne pouvait s'emparer qu'en les sacrifiant à sa cupidité.

[1] On connaît encore, rue Saint-Jacques à Paris, l'humble restaurant où ce martyr vénérable allait prendre son dîner à vingt-deux sous.

Ce fut au milieu de ces scènes atroces [1], que la Porte obtint des ministres européens, non contents d'avoir favorisé ses armements, la promesse que les consuls qui relevaient de leur juridiction n'accorderaient plus de refuge au peuple proscrit. Ainsi, au nom des monarques chrétiens qui règnent au dix-neuvième siècle, il fut défendu à leurs agents de tendre une main secourable à des vieillards, à des femmes et à des enfants sans défense. L'ordre s'étendit aux capitaines des vaisseaux du commerce, auxquels il fut interdit de se charger de chrétiens pour les dérober à l'apostasie et à la mort ; et, chose inouïe, on osa sacrifier ainsi le plus beau de nos priviléges en Turquie, privilége basé sur les capitulations, maintenu par la fermeté de nos ambassadeurs, en autorisant les mahométans à visiter les vaisseaux couverts du pavillon de France, pour y saisir les victimes soustraites à leur férocité.

Les choses ne se présentaient guère sous un aspect plus favorable du côté de la Hellade. Vers le milieu d'avril, les paysans de l'Attique avaient formé des rassemblements partiels dans les montagnes ; mais leurs exploits s'étaient bornés à voler des moutons, et à rançonner quelques Turcs isolés, quand les Diacriens, informés de la mort du patriarche Grégoire, annoncèrent, par l'extermination de quelques Turcs, qu'ils brisaient le joug de l'obéissance. Alors l'alarme se répandit dans la plaine ; et le cadi d'Athènes, s'imaginant retenir ses administrés dans le devoir par les liens du serment, exigea [2], dit-on, de l'archevêque et des primats, de jurer fidélité à leur *légitime souverain*.

J'ignore si un pareil serment eut lieu, et si des chrétiens outragés dans le chef de leur église le devaient en conscience au successeur des califes, dont les mains fumaient encore du sang du patriarche Grégoire. Je dirai plus : la raison, privilége que la Divinité a accordé à l'homme [3] pour discerner le juste de l'injuste, d'accord avec la religion, condamnant la fausse légitimité de l'usurpateur du trône des Constantins ; car *le prétendu droit de conquête n'étant que celui de la force, il ne devient légal qu'autant que la justice le sanctionne* ; s'il y eut serment, il dut être considéré comme extorqué et frappé moralement de nullité fondamentale.

[1] Voyez Raffenel, Hist. des événements de la Grèce, pages 80 et 81. Paris, 1822.
[2] Voy. le journal du ministère turc, intitulé *Spectateur oriental*, n° 3. 18 avril 1821.
[3] Nihil ratione esse divinius. Cic. 1 de Nat. Deorum.

Cependant, rassurés par cette mesure, les Turcs, qui ne voyaient paraître aucun ennemi, niaient leur existence ; et on aurait pu la révoquer en doute, si on n'avait pas remarqué qu'il disparaissait de moment à autre des gens suspects qui ne revenaient plus. Cette annonce d'un orage qui se formait au loin nécessitant quelques mesures de précaution, les chrétiens, d'accord avec les Turcs, résolurent de veiller à la sûreté publique, et on établit des corps de garde aux portes d'Athènes. On vivait ainsi sur le provisoire, lorsqu'un émissaire envoyé par les insurgés vint avertir le vaivode qu'une bande peu nombreuse de *voleurs grecs* mal armés se trouvait aux environs de Marathon, où il était facile de les surprendre et de les exterminer. Aussitôt le fanatisme musulman s'enflamme ! On prépare une expédition contre *des misérables, qu'il suffisait de joindre pour en faire justice*, en se promettant, au retour, de traiter les chrétiens de l'Attique comme ceux de Constantinople ; car, en tout pays, la capitale donne le ton aux provinces.

Pénétrés de l'idée de leur supériorité, huit cents Turcs, espèce la plus poltronne que la terre de Cécrops ait jamais nourris, partent en chantant des versets du Coran. Ils allaient rougir le champ de victoire de Miltiade du sang des *Grecs dégénérés !* C'était pour eux une partie de plaisir ; ils venaient de dépasser les prolongements de l'Hymette et du Brilessus, ils avançaient dans la plaine de Marathon, quand douze cents Grecs, se levant tout à coup du milieu des tombeaux de leurs ancêtres, attaquèrent de toutes parts les infidèles. La frayeur paralyse leurs bras, aucun ne songe à se défendre, et une centaine, auxquels la peur rend des forces, étant parvenus à regagner Athènes, ils y répandent une telle épouvante, que la population turque prend aussitôt le parti de se renfermer dans la citadelle.

Il en était temps ; car les Grecs, ayant suivi les pas des fuyards, ne tardèrent pas à s'emparer de la ville, où ils signalèrent leur entrée par le pillage de quelques maisons turques, l'ennemi, avant de se retirer, leur ayant donné motif d'exercer ces sortes de représailles.

Le bruit de l'occupation d'Athènes par les insurgés s'étant répandu, Éleusis, Mégare, et les grandes bourgades de l'isthme, arborèrent l'étendard de la croix. Les Grecs et les Schyptears belliqueux de cette contrée, guidés par l'hétériste Dikaios, diacre de l'église orthodoxe, marchent vers le défilé, d'où le commandant turc s'était prudemment enfui dès les premiers symptômes de l'insurrection. Ils s'en emparent,

franchissent les monts OEniens, entraînent les populations des hameaux d'Examili [1] et paraissent devant Corinthe.

Les Turcs, informés, quelques heures d'avance, de leur approche, s'étaient réfugiés dans la citadelle, forteresse aérienne impossible à escalader, et non moins difficile à réduire par le moyen de l'artillerie. Ce fut là que se terminèrent pour le moment les progrès de l'insurrection, dont l'autre extrémité touchait aux Thermopyles, où le brave Diacos, protopalicare d'Odyssée, se préparait à combattre le corps d'armée détaché par le sérasquier Khourchid-pacha.

On se trouvait également en présence de l'ennemi sur le terrain de l'isthme. Jousouf-pacha, après avoir repoussé les bandes de l'archevêque Germanos, avait aussitôt expédié deux mille quatre cents hommes, sous les ordres d'Elmas-bey et d'Achmet Dem de Philatès, avec ordre de se rendre, en contournant les montagnes, à Tripolitza.

Achmet Dem, si doux, si généreux, qui avait offert des secours empressés au consul de France, n'était pas plutôt entré à Vostitza, que, reprenant le caractère naturel aux Turcs, il avait fait mettre à la broche et rôtir à petit feu quelques chrétiens tombés entre ses mains, tandis que son collègue se divertissait à brûler les églises et les maisons. Après cette expédition, les exterminateurs, laissant à main gauche Corinthe, n'eurent pas plutôt pénétré dans l'Argolide, que les habitants de sa capitale, restés soumis à l'autorité du sultan, après avoir consigné leurs armes à ses délégués, coururent à leur rencontre. Ils leur apportaient l'hommage de leur soumission et de riches présents, se flattant d'obtenir à ce prix la protection due à la fidélité.

Ils étaient rentrés avec cette espérance, lorsqu'au milieu de la nuit sept cents Argiens, arrêtés à domicile, sont froidement décapités. Le feu est mis dans plusieurs quartiers de la ville; des femmes et des enfants périssent au milieu de l'incendie; et ceux qui parviennent, au nombre de plus de six mille, à se sauver, répandent, avec le récit de cette catastrophe, le désir de la vengeance, dans les régions les plus inaccessibles de l'Arcadie.

Les villages de la plaine de Mycènes sont évacués en un clin d'œil; ceux de la Trézénie, de l'Épidaurie, de l'Hermionide, de la Cynurie et de la Laconie en deçà de l'Eurotas, s'insurgent, persuadés qu'il n'y

[1] Voyez tome IV, ch. 110, de mon Voyage dans la Grèce.

a de salut pour eux que dans la résistance à des barbares, qu'aucune concession ne peut fléchir. Malgré ce mouvement spontané, Achmet Dem, et quelques jours après Elmas-bey, quoique harcelés et affaiblis par des pertes d'hommes, parvinrent à se jeter dans Tripolitza, que les Grecs n'inquiétaient encore qu'à une très-grande distance.

Tandis que les Turcs travaillaient ainsi à se faire des ennemis irréconciliables, l'apparition des Grecs descendus du mont Panachaïcos, et une violente secousse de tremblement de terre arrivée le 29 avril à six heures du matin, commencèrent à mettre les troupes de Jousouf-pacha en alarme. Le lendemain on vit arriver à Patras des blessés, bientôt après on signala quelques voiles suspectes à l'horizon; et, le 2 mai à cinq heures du soir, on entendit de toutes parts crier aux armes : les chrétiens étaient aux portes de l'acropole.

Plusieurs mahométans se réfugient au consulat de France, où ils restent cachés jusqu'au moment du signal qui rappelle les insurgés dans la montagne. Le lendemain et le jour suivant, des combats d'avant-poste s'engagent, on brûle réciproquement les métairies des agas, et ce qui restait encore de maisons de la ville sur pied. L'horizon prend un aspect sinistre; et le consul de France, certain de succomber ou d'être bientôt forcé de quitter son poste, voulant ne songer à son salut qu'après avoir mis en sûreté jusqu'au dernier des chrétiens qui s'étaient retirés sous le pavillon sauveur du roi, essaye de tenter un dernier effort.

Depuis un mois, M. Hugues Pouqueville n'avait été occupé qu'à faire embarquer les femmes, les enfants et les dépôts confiés à sa sollicitude. Chaque nuit il expédiait quelques barques; et il avait été constamment heureux, lorsqu'il apprit, le 6 mai, à son réveil, qu'une femme d'âge, logée dans une cabane attenant à sa demeure, venait d'être trouvée égorgée et les bras coupés. Cet attentat, de triste augure, commis dans l'obscurité, ne tarda pas à expliquer des intentions qui se manifestèrent par des voies de fait plus directes. Les Schypetars guègues, levant le masque, franchirent à plusieurs reprises les murs d'enceinte du consulat; et Jousouf-pacha ne voulant ou ne pouvant pas les réprimer, on dut craindre le massacre de ce qui restait de réfugiés dans la maison de France [1].

[1] « Il ne s'en trouvait heureusement plus que onze, » dit le consul dans une de ses lettres, qui étaient cachés dans l'église; « mais lorsque je leur annonçai qu'il

On pourvut à leur sûreté, et bientôt les combats recommencèrent. Les vivres destinés aux besoins de la garnison turque tombaient chaque jour entre les mains des insurgés, qui poussèrent des patrouilles jusque sur les glacis de la forteresse, où elles eurent l'audace d'incendier une maison appartenant au gouverneur. Vainement celui-ci voulut rétablir les aqueducs, ses troupes furent battues, jusqu'au moment où des milliers d'Arnaoutes, accourus à son secours, forcèrent les Grecs à rétrograder vers les montagnes, d'où il sortirent, le trente mai, pour engager une affaire générale.

La plaine était couverte de feu, de fumée et de carnage, lorsqu'à quatre heures après midi on signala dans le lointain le pavillon blanc! C'était celui de la frégate française l'Ariège, commandée par M. le capitaine de Leuil, qui apportait les premières consolations au consul du roi, qu'il reçut sur son bord, lorsque toute espérance lui semblait ravie, car il était sans pain et dans un abandon complet depuis plusieurs mois.

Les Schypetars mahométans qui se trouvaient dans ce moment aux prises avec les Grecs n'étaient que l'avant-garde de plusieurs bandes armées que Khourchid-pacha avait détachées contre les Moraïtes. Ils furent cependant repoussés avec perte au milieu des ruines de Patras, où ils apprirent les succès de leur sérasquier dans l'Épire.

» fallait partir, il y eut une scène déchirante. — Qu'allons-nous devenir? Il faut » mourir! — Je les rassure, en leur annonçant que j'ai fait porter des provisions » sur la barque. C'était le dernier sac de biscuits qui me restait. — Vous ne serez » point attaqués; je vous donne une escorte de huit hommes. La nuit est obscure; » les Turcs effrayés sont retirés au château : partez. — Alors tous se prosternent » devant l'autel, et jamais prières plus éloquentes ne furent adressées à Dieu. Une » femme, improvisant un hymne, célèbre et bénit le nom des Bourbons; et les » prières auraient duré jusqu'au jour, si on n'avait pas forcé ces malheureux à » s'éloigner. En sortant de l'église, ils se précipitent au pied du mât de pavillon, » qu'ils embrassent. Je leur remets un boyourdi turc que j'avais obtenu pour sauver » la tête d'un chrétien, en ordonnant à l'escorte, s'il survenait quelque difficulté, de » dire hardiment que ces gens s'embarquaient avec la permission du vizir, et » d'exhiber ce papier sans hésitation, certain que j'étais que personne ne saurait le » lire. On prétendit que la précaution était inutile. J'insistai; on céda, et on s'achemina. On était persuadé qu'il n'y avait personne en ville, lorsque, arrivés à la » plage, des Turcs, embusqués dans une maison de la douane, crièrent d'arrêter. » Il fallut obéir, et sans le boyourdi, qu'on présenta avec hauteur, tout était perdu. » Après avoir fait semblant de le lire, on permit à la barque de pousser au large. » Ainsi fut sauvé le dernier convoi des chrétiens réfugiés sous le pavillon de France, dernier trésor que le consul du roi conserva intact et presque entièrement

Nous avons dit ailleurs qu'indépendamment de la forteresse et du château de Litharitza, le vizir Ali occupait militairement l'île située au milieu du lac de Janina. Il avait empêché la population grecque de s'en éloigner, quoiqu'elle eût mis tout en œuvre pour obtenir la permission de se retirer dans le canton de Zagori avec les Janiotes qui s'y étaient retirés depuis le commencement du siége. Dès lors les chrétiens n'entrevirent plus la délivrance que dans la perte du rebelle ; et, informés que Khourchid songeait à attaquer leur île, ils lui fournirent des renseignements propres à son succès. Ce dévouement était de nature à leur mériter sa protection ; il leur en avait donné la promesse, et, afin que les choses se passassent de manière à tout concilier, ils avaient gagné à prix d'argent le commandant, qui lui céda le terrain dès que son escadrille se présenta. Les Grecs charmés virent donc arriver sans crainte les troupes impériales ; mais à peine eurent-elles pénétré dans leur village, retraite jusqu'alors paisible d'une peuplade chrétienne de sept cents âmes, que le sang innocent commença à couler.

Dans un moment, dans un clin d'œil, les Grecs sont égorgés ou garrottés ; les femmes et les filles deviennent l'objet de la brutalité des chefs et des soldats, qui rivalisent de luxure et de cruauté. Les maisons sont livrées au pillage, et les monastères à la profanation. Les tabernacles des églises sont brisés ; le viatique est dérisoirement jeté aux pourceaux ; les images des saints sont foulées aux pieds ; les soldats tirent au sort les vases sacrés, et les églises deviennent la proie des flammes.

Au milieu de ce désordre, l'historien perd de vue les Hydriotes enchaînés sur la flottille : ils n'ont jamais revu leur patrie. Mais comment dire les douleurs des mères éplorées, des filles pudiques flétries, des vieillards et des pères de famille, lorsqu'on les traîna au milieu du camp de Khourchid-pacha? Il leur avait promis son appui, et ils étaient esclaves. Il leur avait fait annoncer leur délivrance, et on les vendait à l'encan. Il avait solennellement juré de respecter les autels ; et les églises réduites en cendre, les prêtres égorgés, lui reprochaient son parjure, quand un homme, renommé de tout temps pour son intégrité, osa intercéder en faveur des chrétiens.

Démétrius Athanase, élevant la voix en faveur de ses coreligionnaires, obtint du sérasquier Khourchid l'ordre de briser les fers des insulaires, qui ne pouvaient ni ne devaient être considérés comme esclaves.

Une proclamation, publiée dans le camp, enjoignit aussitôt de les remettre en liberté, mais les barbares refusèrent de les délivrer, en déclarant qu'ils n'avaient pris les armes que pour faire du butin et des esclaves. Le sérasquier dut alors promettre deux cent cinquante piastres pour chaque individu, qu'il racheta de ses deniers, au nombre de cinq cents. Mais il ne put ou ne voulut pas arracher des mains du pacha de Tricala la fille d'un nommé Samariniotis de Janina, avec laquelle son ravisseur s'enfuit en Thessalie, après l'avoir forcée à renier la divinité de J.-C., pour embrasser le mahométisme.

La conduite d'un vizir devenu humain était trop extraordinaire pour ne pas cacher quelque perfidie. On applaudissait à la générosité de Khourchid, lorsque Omer Brionès accusa devant son tribunal le chef d'une des principales familles de Calaritès [1], d'avoir reçu des sommes considérables d'Ali-pacha, qu'on disait destinées à être réparties entre les chrétiens qui survivraient à la révolution de l'Épire. Celui qui avait fait cette révélation à Omer Brionès était en fuite, ainsi qu'il arrive dans les conspirations de cette espèce ; et l'individu dénoncé nominativement étant mort, l'accusation retomba sur un de ses plus proches parents. Il passait pour riche, et c'était à ses dépens que le sérasquier voulait s'indemniser de ce qu'il venait de débourser avec tant de regret pour le rachat des chrétiens.

L'accusé, appelé devant Khourchid, ayant été interpellé au sujet d'une somme de trente mille sequins d'or (trois cent soixante mille francs), qui lui avaient été confiés par Ali-pacha, n'eut pas plutôt nié l'existence du dépôt, qu'il fut livré aux bourreaux. Ils avaient ordre de l'appliquer à la question ; et pendant qu'ils lui versaient de l'huile bouillante sur la poitrine, un geôlier albanais, complice des desseins d'Omer Brionès et de Khourchid, feignant d'être touché de ses souffrances, lui conseilla de dire *qu'il avait reçu dix mille piastres, et qu'on pourrait savoir la vérité qu'on voulait connaître, si on interrogeait les primats de l'Anovlachie* [2].

Cette *déclaration* ne fut pas plutôt rapportée au sérasquier qu'il fit appeler ceux qu'on venait de lui désigner. Ils attestèrent par serment qu'ils n'avaient aucune connaissance des faits allégués par un délateur immoral ; et qu'on accusait à tort un malheureux, auquel

[1] Calaritès. Voyez mon Voyage dans la Grèce, tome II, pages 176 à 192.

[2] Anovlachie. Voyez mon Voyage dans la Grèce, tome II, ch. 39, 40 et 41.

on aurait dû présenter en face son dénonciateur. — *J'entends,* s'écria Khourchid, *il n'y a pas eu d'argent donné? Je vous en ferai bien convenir; qu'on les emmène.*

« Alors, » dit George Tourtouri, syndic des primats de Calaritès, dont j'emprunte le récit, que les Grecs transcriront un jour dans le martyrologe de leur émancipation, « on nous conduisit dans la salle » des tortures, où l'on voyait des colliers en fer, des haches, des te» nailles, des fouets, avec divers instruments de supplice, et on nous » abandonna à nos réflexions. Au bout d'une heure, l'Albanais, con» seiller de l'iniquité, s'étant approché de nous, voulut nous per» suader de promettre de l'argent, pour obtenir notre élargissement. » Il s'agissait, disait-il, de nous sauver, en payant plus de trois cent » soixante mille francs qui seraient retombés à la charge de nos » administrés, et nous répondîmes par le refus d'accéder à une pro» position qui nous aurait rendus coupables de lâcheté en conve» nant d'un délit dont nous étions innocents.

» On nous laissa donc livrés de nouveau à nous-mêmes pendant » une heure; et le sérasquier nous ayant fait comparaître en sa pré» sence, nous le trouvâmes occupé à interroger la victime qui était » la cause innocente de nos maux. Le tyran la pressait de déclarer » ce qu'elle avait fait des trente mille sequins qui lui avaient été » remis par Ali-pacha. Puis, prêtant un moment l'oreille à un de ses » conseillers, qui lui dit en turc que nous étions tous d'intelligence, » il apostropha de nouveau l'accusé, en s'écriant avec fureur : *Tu as » avoué, chien d'infidèle, à l'officier qui vient de me le dire, que tu as » touché vingt mille sequins. Qu'en as-tu fait? parle, je te tiens » quitte du reste. — Seigneur, vous savez le contraire; voici...— » J'entends, ces Cafres veulent des témoins à décharge! qu'on les em» mène, et qu'ils soient pendus.*

» Au même instant, vingt scélérats se précipitent sur nous; quatre » d'entre eux m'entraînent, et je me retrouve avec mes collègues dans » la salle des tortures. Un quart d'heure s'écoule. On apporte des » cordes; les bourreaux nous lient étroitement les bras; un d'eux me » jette le lacet au cou, je marche au supplice, suivi des condamnés, » lorsqu'arrivé au pied de l'échelle, Omer Brionès, qui s'était rendu » auprès de Khourchid, dès qu'il avait eu connaissance de notre con» damnation, enjoint aux bourreaux de suspendre l'exécution. » Il parle au sérasquier de notre probité, de notre innocence, de

» danger qu'il y aurait à nous sacrifier dans les circonstances pré-
» sentes, et il parvient à faire révoquer l'arrêt de mort.

» Nous sommes immédiatement rendus à la liberté ; et, par un
» de ces contrastes qu'on ne trouve qu'en Turquie, les bourreaux
» nous invitent à nous rafraîchir avec eux. Le maître a parlé ; ils
» nous traitent avec autant de civilité qu'ils avaient déployé de fu-
» reur, et la main qui devait nous étrangler nous présente humble-
» ment le café. Ils n'oublient pas de la tendre pour demander des
» étrennes, le payement de la corde, celui de leurs peines et de nos
» dépouilles, qui leur étaient dévolues et que nous leur donnâmes ;
» satisfaits d'en être quitte pour une longue agonie et de l'argent,
» qui n'est rien, quand on remonte des portes du tombeau à la vie,
» pour être témoin du châtiment de ses oppresseurs. »

C'était une sorte d'échec pour Khourchid-pacha, aux yeux des musulmans, d'avoir été obligé de racheter des chrétiens faits esclaves par ses soldats, et de se trouver dans la nécessité d'épargner les primats de Calaritès, qui étaient d'autant plus susceptibles d'être pendus en bonne politique, que leurs vertus les rendaient chers aux chrétiens, car en Turquie on n'est pas honnête homme impunément.

Cette maxime, relative aux inconvénients de la probité dans les gouvernements absolus, fut soutenue dans le conseil des Osmanlis par Ismaël Pachô-bey, que nous allons voir entrer en scène par des sacriléges. Il pérora, et les raisons qu'il donna furent d'autant mieux senties par le sérasquier, que les derniers courriers de Constantinople lui avaient apporté la nouvelle de la défaite des bandes d'Hypsilantis et du supplice du patriarche. Pouvait-il rester en arrière, après de tels exemples ? Le temps des concessions était passé ; il fallait adopter une marche franche, *écraser les chrétiens*, et ne parler désormais d'amnistie que pour les abuser.

Cette résolution étant unanime, Ismaël Pachô-bey, zélateur hypocrite, comme tous ceux qui cherchent à couvrir les désordres de leur vie par des exagérations religieuses, informé qu'un nouvel évêque, promu au poste de Hiéroméri, venait d'arriver dans la Thesprotie, suscita contre lui les Turcs de Philatès, qui le dénoncèrent comme un agent secret des insurgés. Le bâtiment qu'il montait en venant de Constantinople avait touché à Corfou, avant d'aborder à l'embouchure de la Thyamis ; fallait-il d'autres preuves pour déclarer qu'il était un conspirateur ? Son arrestation fut aussitôt décrétée, et on l'amena enchaîné avec un

de ses diacres au quartier général de Khourchid. Là, après s'être saisi des présents qu'il portait, mais sans daigner lire les *lettres patentes du sultan, qui l'autorisaient à exercer ses fonctions*, Pachô-bey ayant insisté sur la nécessité de suivre l'exemple de la capitale, l'évêque ainsi que son diacre furent attachés aux fourches patibulaires dressées devant la tente du sérasquier.

Les jours suivants, on pendit à côté des deux martyrs trois hégoumènes ou prieurs des plus riches abbayes de l'éparchie de Janina, quatre religieux, deux ermites, plusieurs prêtres séculiers, et une foule de laïques qui tenaient un rang distingué dans l'Église.

On mit ensuite à la chaîne l'archevêque Gabriel, qu'on renferma dans le cachot réservé aux assassins, et on remplit les prisons de tous les prélats de la Romélie, qu'on se proposait de faire passer successivement par la main du bourreau. Enfin, pour récompenser l'auteur de ces conseils, on nomma le fils d'Ismaël Pachô-bey, qui était âgé de dix-huit ans, pacha de Prévésa, et son père reçut l'aigrette d'or qu'on décernait autrefois aux braves, mais qui n'est plus, de nos jours, que le prix de la perversité chez les musulmans dégénérés.

Le début de l'extirpation du christianisme dans la Grèce s'annonçait ainsi, quand le sérasquier, de l'Épire, qui aurait dû s'occuper, avant tout, de réduire Ali Tébélen, résolut d'attaquer les armatolis. Son projet était vaste. Les capitaines de la Hellade comptaient à peu près dix mille hommes sous leurs drapeaux; mais, répandus sur différents points de la Macédoine, de la Thessalie, de l'Étolie et de l'Acarnanie, comme ils ne présentaient aucun ensemble, ils pouvaient être assaillis avec succès par des masses dirigées contre leurs bandes isolées. Ils étaient jusqu'alors restés tranquilles, surtout dans l'Étolie et l'Acarnanie, malgré les suggestions des émissaires d'Ali-pacha, de Diacos, de Germanos; et il fallait profiter de leur irrésolution pour les détruire, en feignant de travailler au maintien de l'ordre public dans leur pays.

On fit, en conséquence, partir pour le Xéromeros [1] un officier qualifié de gouverneur, qui, étant arrivé à l'Arta, écrivit aux premiers Étoliens que, son intention étant de se rendre à Vrachori, il les invitait à lui préparer des logements pour trois cent cinquante hommes chargés de veiller conjointement avec eux à la paix de leurs foyers. Le ton de sa lettre était paternel; la réponse des primats fut de la

[1] Canton de l'Acarnanie.

prier d'amener le moins possible de troupes dans un pays étranger à toute influence ennemie ; et il consentit à ne garder que cent cinquante soldats, avec lesquels il se rendit au chef-lieu de son gouvernement où il fut bien accueilli.

Les douleurs de la patrie n'étaient encore qu'un songe pour les Étoliens des vallées, dont le beau côté ne fut jamais l'amour de la Grèce. Les montagnards, au contraire, qualifiés de brigands par les historiens de Rome, parce que la liberté fut toujours leur idole chérie, voyaient avec horreur l'apparition des Turcs, qui venaient d'égorger le patriarche ainsi que les prêtres que Khourchid avait fait pendre à Janina. Trois ou quatre capitaines d'armatolis, chargés des pouvoirs de leurs frères, se présentèrent seulement à la tête de quatre cents hommes pour saluer le toparque, qui n'osa pas, tant leur attitude était ferme, parler de l'ordre de *déposer les armes*, qu'il était chargé de leur notifier au nom du Grand Seigneur. Ainsi, ils retournèrent immédiatement dans les montagnes, et le gouverneur turc ne trouva bientôt de sûreté qu'en s'entourant d'un corps de huit cents hommes d'élite, qu'il fit venir en hâte.

Ce surcroît de troupes, au lieu d'améliorer sa position, ne tarda pas à la rendre plus embarrassante. Le peuple, aux dépens de qui les Turcs vivaient, commença à se plaindre ; et les primats, ayant fait des réclamations qu'on ne daigna pas écouter, furent vus de mauvais œil de la part des mahométans et des Grecs. De leur côté, les armatolis, voyant grossir le noyau de l'armée musulmane qui s'organisait à Vrachori, se mirent sur une défensive si ombrageuse, que le gouverneur aposté pour les attaquer en traître, n'espérant plus y réussir, dut renoncer à toute espèce de stratagème. Chaque jour les bourgeois et les habitants de la plaine, excédés des mauvais traitements de ses soldats, fuyaient dans les montagnes et dans les bois. Des villages étaient abandonnés, et la désertion qu'il attribuait aux insinuations des armatolis, tandis qu'elle était le résultat de l'indiscipline de sa troupe, s'engagea à informer le sérasquier de ce qui se passait. A la suite de l'exposé des faits, il priait Khourchid *de lui envoyer promptement trois ou quatre mille hommes, afin d'empêcher une insurrection qui prenait la marche de celles de la Livadie et de la Morée, qu'on pourrait,* disait-il, *prévenir, si on faisait de suite main basse sur les Grecs.*

Cette proposition étant venue à la connaissance des armatolis, qui interceptèrent le courrier du toparque au gué de Stratos, les décida à

persévérer de plus en plus dans leur système de défensive, sans donner aux infidèles le moindre prétexte d'une agression quelconque contre eux. Une semblable résolution fut regardée par les Turcs comme l'effet de la terreur inspirée par leur supériorité ; et au lieu d'attendre les renforts que leur commandant sollicitait, ils attaquèrent les armatolis. Alors, ceux-ci s'étant réunis en conseil de guerre, dans les escarpements de l'Apoclèistra [1] lieu témoin, à différentes époques, des défaites des Gaulois, des Romains, des Scytho-Slaves et des Turcs, il fut décidé de *repousser la force par la force*. On convint en même temps, pour rejeter l'odieux de l'agression sur l'ennemi, de ne pas le poursuivre au delà de la limite des montagnes, où le feu sacré de la liberté s'est conservé de toute antiquité parmi les belliqueux Étoliens de l'Agraïde. Tant de prudence, jointe à la bravoure connue des montagnards étoliens, ne pouvait que leur mériter des succès. La témérité des Turcs les portait à croire que les secours que ceux-ci attendaient ne devaient pas être éloignés, quand le chef qui conduisait les barbares prit soin lui-même d'éclairer les armatolis sur sa marche.

Une pareille inconséquence ne pouvait sortir que de la tête pleine de jactance d'un mahométan. C'était Ismaël Piassa, né dans les montagnes de l'Illyrie macédonienne, au voisinage du lac Lychnides, qui à peine descendu à l'Arta s'était empressé de donner connaissance aux Acarnaniens de l'approche de la division qu'il commandait. Il adressait aux primats l'ordre et le journal de sa direction jusqu'à Vrachori, où il comptait arriver avec quinze cents hommes.

Cette révélation ayant mis les capitaines grecs dans la confidence des plans de l'ennemi, George Varnakiotis, que le sérasquier Khourchid n'avait pas voulu prendre à son service, brûlant plutôt de se venger d'une injure personnelle que de servir la cause publique, marcha incontinent à la rencontre d'Ismaël Piassa. Il était accompagné de cent

[1] Apoclèistra. Les Grecs n'ont apprécié l'importance de cette position qu'en 18[illegible]. C'est une partie entièrement isolée du mont Callidrome, située entre les cantons de Cravari, d'Apocoro et de Carpenitzé. Sa position au milieu des précipices comprend une étendue de cinq milles de développement. On y trouve des eaux vives qui alimentent des moulins ; un seul sentier, défendu par un fort, maintenant garni d'artillerie, y donne accès, et on y a établi un magasin de vivres. Enfin, pendant les invasions des Turcs, on y a donné asile à plus de cinq mille femmes et enfants, ainsi qu'à dix mille bestiaux, qui y ont trouvé des pâturages. Le commandant de ce poste inexpugnable est actuellement un nommé George Lelis, sur la fidélité duquel le gouvernement hellénique peut compter.

vingt-cinq palicares, avec lesquels il s'embusqua dans une forte position du Macryn Oros, en faisant dire aux armatolis d'Agrapha de se mettre en mesure de le soutenir. Cela fait, il attendit l'ennemi qui, s'étant imprudemment avancé, fut attaqué et contraint de se replier en désordre sur l'Arta, en laissant trois cent soixante et dix morts dans le défilé où il s'était fourvoyé.

Tel fut le premier succès que les Acarnaniens obtinrent avant d'avoir arboré l'étendard de la croix ; mais il n'était pas assez décisif pour refroidir le zèle d'Ismaël Piassa. Les armatolis, qui l'avaient connu dans les camps d'Ali Tébélen, honorèrent assez sa valeur pour lui opposer, dans une seconde entreprise qu'il forma, sept cents hommes qu'ils envoyèrent au secours de Varnakiotis, sous la conduite de Cara Hyscos et de Stournaris, capitaines issus des races doriennes de l'Agraïde, si l'on peut ajouter foi aux traditions des Grecs indigènes. Ce renfort portant le bataillon de Varnakiotis à huit cents soldats, ils ne firent pas difficulté de présenter le combat à Ismaël Piassa, dont le corps d'armée se montait à deux mille cinq cents hommes. Ils le battirent, et, prenant aussitôt l'offensive, ils le poursuivirent jusqu'à l'Arta, où ils eurent la gloire de le tenir bloqué pendant plus d'un mois, ainsi que trois vizirs qui accoururent à son secours.

Le sérasquier Khourchid, qui n'avait calculé que sur la victoire, était sorti des règles de sa sagesse ordinaire, en prenant une trop grande échelle d'opération, dans un pays qu'il ne connaissait qu'imparfaitement. Il avait été entraîné par les ordres de Khalet-effendi, qui lui écrivait sans cesse *d'agir, de frapper, d'exterminer et de répandre la terreur, seul moyen de tenir les peuples courbés sous le joug de l'obéissance.*

C'était aussi son inclination ; mais, né Géorgien, quoique musulman dès l'enfance, il n'abhorrait pas les chrétiens avec la haine des fanatiques, dont la fureur ne le cède qu'au faux zèle des hypocrites qui se couvrent du manteau de la religion pour réussir à la cour des sultans. Ainsi, dès qu'il eut connaissance de l'insurrection de l'Acarnanie, il saisit cette occasion pour reculer sans honte, en faisant élargir les archevêques et les évêques qu'on avait entassés dans les prisons de Janina. Ils en furent quittes pour des avanies pécuniaires, tout Turc étant inflexible sur l'article de l'argent, au moyen duquel on ferait baptiser muftis et califes; mais il ne lui était plus possible de rappeler Omer Brionès, qui s'avançait vers les Thermopyles.

Celui-ci s'était réuni, au delà du Pinde, à Méhémet, nouveau vizir, *in partibus*, de Morée, qui avait deux mille cinq cents hommes de milices irrégulières sous ses drapeaux. Ces forces, jointes à plusieurs contingents venus de la Macédoine transaxienne, lui composaient une division de huit mille soldats, avec lesquels il aurait pu, à cette époque où les Grecs tremblaient encore au seul nom des Turcs, obtenir des avantages considérables, s'il avait su modérer la fougue de son caractère. Mais, brave, impétueux, superbe, et féroce, Omer, qui aspirait à se signaler par le carnage, voulait avoir à lui seul la gloire d'écraser les rebelles de la Livadie. Il connaissait personnellement Diacos et Odyssée, qui avaient été, ainsi que lui, dans la haute domesticité d'Ali Tébélen. Il les détestait avec toute la cordialité d'un homme de vieille souche, indigné que des raïas osassent aspirer à une émancipation glorieuse. Ils avaient arboré l'étendard de la croix, signe de l'abolition de l'esclavage sur la terre! Cette idée le faisait écumer de rage. Jamais sang de renégat (car Omer descend des Brionès Paléologues, barons du Musaché, au temps de Roger, roi de Sicile et d'Épire) n'avait bouilli avec plus de violence dans les veines d'un mécréant.

Laissant donc à Méhémet, pacha de Morée, le soin d'observer les mouvements de Jean Gouras et de Dyovounitis, chefs des insurgés du mont Othryx, il se dirigea du côté du Trachys. Arrivé à Thermacos, il détacha neuf cents hommes auxquels il enjoignit de passer la Hellade six lieues au-dessus du pont qui porte son nom. Ils devaient s'enfoncer ensuite dans les forêts du mont Catavothra, et se trouver, à jour fixe, à Amblani, pour tomber sur les chrétiens, lorsqu'il les attaquerait de front, au passage ordinaire du fleuve, qu'ils s'étaient mis en mesure de lui disputer.

En effet, Diacos, informé de la marche d'Omer Brionès, l'attendait à la rive droite du Sperchius ou Hellada avec les cinq cents braves qui avaient conquis la Béotie. L'Hiérophante de l'antre de Trophonius leur avait promis la victoire; ils étaient campés en vue du terrain jadis illustré par le beau trépas de Léonidas. Le Sperchius coulait devant eux; deux milles et demi vers le midi, ils étaient couverts par le Dyras; et le pas des Thermopyles pouvait, en cas de revers, leur offrir une retraite dans laquelle ils se trouveraient en mesure de faire tête à l'ennemi.

On avait discuté ces chances, lorsque le combat commença entre

les Turcs, cinq fois supérieurs en nombre, et les chrétiens qui résistaient depuis plusieurs heures, quand les barbares descendus du mont Catavothra les attaquèrent en flanc. Il n'y avait plus de retraite que du côté des marais qui environnent l'embouchure de la Hellada : alors les Grecs, se précipitant au milieu des ennemis avant qu'Omer Brionès eût pu franchir le pont, se firent jour en abandonnant soixante morts ou blessés, au nombre desquels se trouvait l'intrépide Diacos, appuyé sur le tronçon de son sabre, qui fut pris et empalé. Fuyant ensuite à travers les bois, ils arrivèrent, hors d'haleine, jusque dans les ressauts du Parnasse, où ils apprirent à Odyssée leur défaite et la perte de son ami. Celui-ci jura de le venger ; et son esprit, fécond en ressources, ne tarda pas à trouver le moyen d'humilier Omer Brionès.

Au lieu de poursuivre les Grecs, Omer-pacha, qui avait perdu six cents hommes au passage du Sperchius, passa son temps à leur rendre les derniers devoirs, en ordonnant de laisser en proie aux bêtes féroces les cadavres des chrétiens tombés sous les coups de ses soldats. Puis, ayant mis garnison dans le kan de Hellada, il se rendit à Bodonitza, où il séjourna pendant une semaine entière, afin de donner le loisir d'arriver aux divisions qui manœuvraient, à ce qu'il croyait, de concert avec lui ; et il s'avança ensuite vers le Céphise, en prenant une direction moyenne entre Salomne et la ville de Livadie.

Odyssée, qui suivait du haut du mont Parnasse ses mouvements, informé de la défaite d'Ismaël Piassa et des embarras de Méhémet-pacha, que les bandes du mont Othryx avaient repoussé jusque dans les plaines de Pharsale, descendit aussitôt sur le plateau de la Béotie. Parti le 20 mai, au coucher du soleil, des hauteurs du mont Lycorée, il vint s'embusquer au kan de Gravia, non loin de l'emplacement de Panopée sur le Céphise, avec sept cents Phocidiens. Son but était de surprendre Omer Brionès, au passage de ce fleuve ; et celui-ci, s'étant avancé le 21 au matin, fut attaqué avec une telle fureur par les Grecs, qu'il ne parvint qu'avec peine à les débusquer de la position qu'ils occupaient. Alors Odyssée qui voulait, à tout prix, couvrir la position de Livadie, fit un mouvement du côté de Chéronée ou Capournia, qu'il dut abandonner avec perte, après avoir soutenu le combat jusqu'à la nuit. Il fut battu, et les Hellènes, qui s'étaient couverts de gloire dans cette journée malheureuse, firent retentir les forêts de la Phocide du refrain de cette lamentation antique : *O Chéronée, village fatal, ne publie jamais notre défaite! Héros,*

gémissez dans vos tombeaux, nous avons été vaincus près de Platée[1] !

Les combats de Gravia et de Capournia avaient coûté la vie à sept cents Turcs et à cent soixante et douze Grecs. Omer Brionès, qui avait reçu quinze cents hommes de renfort, tirés des bourgades de la Béotie où il se trouvait des mahométans, s'avançait vers Livadie quand Odyssée, qui avait réuni les palicares de Diacos, deux cents Grecs d'Amphise, cent montagnards du Tithorée, aux levées en masse des chrétiens de Platée (Côcla), de Delphes (Castri) et d'Arachôva, reparut à la tête de deux mille cinq cents hommes, en vue du champ de bataille qu'il avait perdu l'avant-veille.

L'étendard de la croix flottait au milieu de ses bandes empressées de laver dans le sang des infidèles la honte de la défaite qu'ils avaient pleurée avec tant d'amertume. Il attaque brusquement les Turcs, étonnés de revoir ceux qu'ils croyaient dispersés. Ils poussent de longs hurlements, en faisant retentir les échos de leur cri de guerre: *Il n'y a d'autre dieu que Dieu et Mahomet est son prophète!* Les Grecs y répondent par le *Kyrie Eleison*, signal ordinaire du danger, soit qu'ils marchent à l'ennemi ou qu'ils tombent sous ses coups; car le Seigneur est toujours présent à leur pensée. Odyssée se précipite, avec la rapidité de l'aigle, sur les Turcs, que leur chef, non moins intrépide, ramène vingt fois à la charge; mais ils doivent céder: la croix triomphe! Les infidèles sont repoussés au delà du Céphise; poursuivi l'épée dans les reins, Omer Brionès se trouve prévenu au passage de Tourco-Chori, village que les chrétiens avaient occupé sur ses derrières. Il prend le chemin de Talante, et celui qui s'était vanté de porter le fer et le feu jusqu'à Athènes, regagne pendant la nuit la petite forteresse de Bodonitza[2] : le génie du mal lui réservait plus tard les succès barbares qu'il lui refusait dans cet instant.

Odyssée, content de tenir Omer Brionès bloqué dans le château de Bodonitza par un millier de paysans auxquels il laissa le soin de lui couper les vivres, se porta aussitôt vers la Phocide.

Aux premiers bruits de l'insurrection du Péloponèse, les musulmans exaspérés avaient fait main basse sur les chrétiens de Salone et de sa banlieue. Les cantons de Lidoriki et de Malandrino étaient ouverts à leurs incursions, jusqu'aux confins de la Locride hespé-

[1] *Vid.* Dionys. Miles, apud Philostrat., lib. I.
[2] Bâtie en 1208, par le sire Guillaume de Champagne.

rienne, qui n'attendait qu'un signal pour arborer le labarum de l'indépendance. Les familles grecques réfugiées au milieu des glaciers du Parnasse et du mont Tithorée invoquaient le secours d'un libérateur. Il était aussi urgent de les sauver que politique de compléter l'insurrection de cette province.

Odyssée, ayant conduit au voisinage de la fontaine Castalie son armée qui était de cinq mille hommes depuis ses succès, s'empara du château d'Arachôva[1], que les mahométans avaient restauré depuis quelques mois. Les Phocidiens abhorraient trop les beys qui ont succédé, dans la possession de cette place, aux nobles sires de Saint-Omer et de la Trémouille, pour ne pas exercer de sanglantes représailles contre ces meurtriers de leurs familles. Cent cinquante Turcs furent passés au fil de l'épée, au milieu des ruines d'Arachôva, château de tout temps exposé aux coups des conquérants qui ont envahi la fertile Livadie. On se porta incontinent vers Salone; et en passant à Crissa, contrée autrefois dépendante du temple de Delphes, possédée dans les temps modernes par la famille française de Néville, comme on y apprit que les Turcs avaient assassiné l'évêque de cette éparchie, on jura de venger sa mort. Les barbares s'étaient réfugiés dans l'acropole d'Amphise, et les Grecs, commandés par un nommé Panorias[2], l'ayant emportée après douze jours de siége, exterminèrent tous les mahométans, à l'exception d'un bey qui se fit chrétien avec sa famille.

Comme un incendie qui, après avoir dévoré les moissons, embrase les forêts, le récit des exploits d'Odyssée et de Panorias, volant de bouche en bouche, fit éclater l'insurrection jusque parmi les peuplades des plateaux supérieurs du Parnasse et du mont Œta. Le même jour, sans aucune de ces hésitations qui décèlent la crainte de se compromettre, les habitants des cantons de Padradgik où fleurit Hypate, ceux de Cravari, de Lidoriki, de Malandrino, de Venetico, qui formaient anciennement la Doride, la Locride hespérienne, et l'Étolie-Épictète, secouèrent le joug de leurs oppresseurs. Des éphores, nom

[1] Arachôva. Bourgade située au pied du mont Parnasse, 4 milles E. de Delphes. On y compte quatre églises dédiées à la Vierge, à saint George, saint Démétrius, et saint Nicolas. Sa population est de 1500 habitants chrétiens.

[2] C'est le même qui répondit aux Turcs, dont une des conditions pour se rendre était de conserver leurs armes: *Eh! infidèles, c'est pour ces misérables ferrailles que je me bats.* Mém. de M. Voutier, page 194.

oublié dans la Grèce, remplacèrent les codja-bachis; le bonnet de raïa fut foulé aux pieds et le croissant renversé dans tous les lieux où il existait des mosquées. Une nouvelle ère commença pour l'État.

On l'inaugurait quand, l'avant-garde de l'armée navale d'Hydra déployant la bannière de la croix, le 7 juin, à la hauteur du promontoire Araxe, Missolonghi, Anatolico s'insurgèrent, et les Turcs furent bientôt cernés à Vrachori. Ainsi la Hellade, depuis les Thermopyles jusqu'au golfe Ambracique, se trouva sous les armes et victorieuse des deux divisions turques, qui s'étaient flattées de porter *un coup mortel à la rébellion*.

Khourchid-pacha comprit, en homme accoutumé aux vicissitudes de la fortune, qu'il devait tirer de sa position le moyen de ressaisir des avantages qui dépendaient de la célérité qu'il mettrait à terminer le siége des châteaux de Janina. Il n'avait jamais compté sur l'assistance de la Porte, qu'il connaissait trop bien pour se fier aux promesses de ses ministres, et il devait espérer moins que jamais qu'elle le soutiendrait. Les secours en hommes et en vivres, que Moustaï-pacha lui promettait depuis trois mois, n'arrivaient pas. Il avait réussi à déloger les Souliotes du kan des Cinq-Puits; mais à peine était-il dégagé de ce côté, que l'insurrection de l'Acarnanie l'avait obligé de renforcer la garnison de Calaritès, dans le Pinde, où les armatolis d'Agrapha pouvaient se porter. L'impolitique de Pachô-bey avait éventé trop tôt les projets du divan contre les armatolis, avec lesquels il n'y avait plus aucun moyen de rapprochement. En vain Tchellacova, primat de l'Agraïde, était resté fidèle, tous les villages de l'Achéloüs étaient armés. Il fallait donc encore tenter une diversion du côté de l'Acarnanie, et le sérasquier envoya l'ordre à Békir Djocador, gouverneur de Prévésa, de se porter à Vonitza, afin de tomber sur les derrières de Varnakiotis qui bloquait Arta, et de l'obliger à faire un mouvement rétrograde. Pour lui, il se prépara à emporter le château de Litharitza, dont la possession, jointe à celle de l'île où il avait fait élever des redoutes, le mettrait à même de battre la forteresse du lac et d'accabler Ali-pacha.

D'après ce plan, on ouvrit, le 5 juin, un feu continuel contre le front méridional du château de Litharitza; et la brèche étant praticable dans une étendue de sept toises environ, on se décida à donner l'assaut le 8 au matin. Les troupes marchèrent hardiment dès que le sérasquier eut donné le signal d'aborder le rempart; elles firent des

prodiges de valeur ; mais au bout d'une heure de combat, Ali Tébélen, porté sur un brancard à cause qu'il était tourmenté de la goutte, ayant fait une sortie, les assiégeants, forcés de céder, regagnèrent précipitamment leurs lignes, en laissant au pied du rempart trois cents morts. *L'Ours du Pinde*, fit dire le vieux satrape Ali-pacha à Khourchid, *vit encore ; tu peux envoyer prendre tes morts pour les enterrer; je te les rends sans rançon, et j'en userai toujours de même, quand tu m'attaqueras en brave*. Puis rentré dans sa forteresse aux acclamations de ses soldats, il dit en apprenant l'insurrection de la Hellade et des îles de l'Archipel : *Deux hommes ont perdu la Turquie* ; *c'en est fait !* En vain on voulut tirer de lui l'explication de cette sentence prophétique, il garda le silence, et se retira dans sa casemate auprès de l'ange consolateur de sa vieillesse et de ses douleurs.

Ali n'avait point témoigné cette allégresse qu'il manifestait après ses succès ; et dès qu'il se trouva seul avec Vasiliki, il lui apprit, en pleurant, la mort de Chaïnitza. Une apoplexie foudroyante avait frappé cette sœur chérie, l'âme de ses conseils funestes, dans son palais de Liboôvo, où elle avait vécu respectée jusqu'à son heure suprême. Elle avait été redevable de cette faveur insigne à ses richesses et à la recommandation de son neveu Dgéladin, pacha d'Ochrida, que le sort réservait à clore la pompe funèbre de la race criminelle de Tébélen. La garnison fut informée, le jour suivant, de cet événement, qui lui expliqua le motif de l'indifférence de son vizir pour une victoire qu'il ne regardait peut-être déjà plus que comme un sursis à son arrêt fatal. Quelques mois après, Ibrahim, pacha de Bérat, mourut empoisonné ; c'était la dernière victime que Chaïnitza avait demandée depuis longtemps à son frère.

Le sérasquier Khourchid, qui avait transmis à Ali la nouvelle de la mort de sa sœur, avec des ménagements dignes d'éloge, éprouvait des chagrins non moins réels. Indépendamment de ce qui se passait en Grèce, où sa famille entière, qu'il avait laissée à Tripolitza, se trouvait bloquée, il venait d'apprendre que Békir Dgiocador avait échoué dans la tentative de diversion qu'il lui avait prescrite. Les habitants de Vonitza, informés qu'on avait assassiné sans motif leurs otages, s'étaient enfuis, à son approche, dans les forêts du mont Berganti. Il avait été battu en voulant les poursuivre, et après avoir en quelque sorte vu prendre sous ses yeux, par les Grecs acarnaniens, les forts de Playa et du Tekè, qui sont situés au bord du Nérite de Leu-

cade, il était rentré à Prévésa avec trois barques remplies de blessés.

Enhardis par ces succès, les capitaines Hyscos, Lepeniotis, les neveux de Cadgi Antonis, laissant le blocus d'Arta aux soins de Varnakiotis, s'étaient avancés dans le mont Djoumerca, qui couronne le bassin de Janina au midi. L'Athamanie et les contrées les plus escarpées de la vallée supérieure de l'Achéloüs s'étaient soulevées. On pouvait apercevoir le feu des bivacs des insurgés, du camp même de Khourchid-pacha ; Marc Botzaris avait enlevé ses chevaux à Variadès village éloigné de six lieues de Janina ; un homme moins ferme que le sérasquier se serait cru perdu.

Les Valaques de Calaritès, qui supportaient depuis dix mois les charges d'une garnison de quatre cent quatre-vingts Turcs, avaient déjà dépensé plus de 400,000 francs, pour subvenir à leur entretien, lorsque les insurgés déployèrent le pavillon de la croix sur le mont Agnanda, point le plus élevé de l'Athamanie. A son aspect, le peuple, las de souffrir, introduisit dans la ville, sans la participation de ses primats, deux cents insurgés qui attaquèrent les Turcs retranchés dans des maisons solides et crénelées. On se battit de part et d'autre avec acharnement pendant dix jours, au bout desquels les mahométans ayant demandé à capituler, on leur accorda la faculté de se retirer avec armes et bagages au camp impérial de Janina. On convint à cet effet de leur donner une sauvegarde composée du protopapas ou curé, et de huit chefs des principales familles, qui furent chargés de les accompagner jusqu'aux avant-postes de leur armée.

Ils s'éloignèrent à ces conditions ; mais à peine avaient-ils descendu le mont Polyanos, qu'ils rencontrèrent deux mille Turcs que Khourchid envoyait au secours de la garnison de Calaritès. Alors, sans égard pour la foi jurée, ils assassinèrent le vénérable chef de l'Église avec cinq des envoyés de paix chargés de veiller à leur sûreté. Puis revenant sur leurs pas et escaladant les montagnes, tandis que les armatolis qui avaient compromis les habitants fuyaient à leur approche, ils arrivèrent à Calaritès. Poussant des cris de fureur auxquels les habitants, abandonnés à leur désespoir, répondirent à coups de fusil, soixante Grecs, s'étant embusqués dans un quartier situé à la rampe des précipices qui bordent la ville au midi, arrêtèrent l'ennemi assez longtemps pour permettre à la population de gagner les escarpements du mont Baros. On profita ensuite de la nuit pour se retirer ; trois mille chrétiens, hommes, femmes et enfants, s'éloignèrent de leur

patrie en s'éclairant à travers les précipices, avec des torches de bois résineux, jusque dans la vallée de l'Achéloüs.

La ville voisine de Syraco, que la fermeté d'un de ses citoyens, nommé Coletti, sauva dans cette circonstance, imita l'exemple de Calaritès. Ses habitants, après avoir embrasé leurs demeures, gagnèrent les montagnes de la Dolopie, qui étaient encore couvertes de neiges, et rejoignirent les Calaritiotes, en faisant prévenir les villages de l'Anovlachie de se tenir sur leurs gardes. Ils formèrent ensuite des camps où les diverses bourgades se rendirent, et, après avoir erré durant vingt-cinq jours, afin de réunir les populations chrétiennes du Pinde, ils arrivèrent suivis de leurs troupeaux, montant à plus de quatre-vingt mille têtes de bétail, dans les forêts de l'Étolie, repaire de tout temps favorable aux opprimés. Coletti passa aussitôt en Morée, où on le verra bientôt figurer comme ministre; et quelques familles, qui avaient le moyen de payer le prix de l'hospitalité, parvinrent à être admises dans les îles Ioniennes.

Nous consignons ce fait, car c'était un privilége extraordinaire d'intéresser la pitié des agents anglais, auxquels on avait livré les Ioniens sans aucune garantie. Ils avaient tendu une main secourable au satrape de Janina, mais ils s'étaient hautement déclarés contre les Grecs, parce qu'ils ne voyaient en eux que des instruments de la politique russe. C'était à ses artifices qu'ils attribuaient l'insurrection de la Hellade, et on surveillait avec une sévérité si insultante ses consuls, qu'on les expulsa plus tard, sous prétexte qu'ils étaient Ioniens, quoique naturalisés Moscovites. En attendant, leurs lettres officielles ou privées étaient décachetées, sans employer même les subterfuges qu'on met ailleurs en usage, pour masquer cette injure.

C'étaient de vieilles méthodes, bonnes autrefois pour Venise, et maintenant pour les casuites politiques du tribunal vémique de Mayence; mais les inquisiteurs d'Albion ne tergiversent jamais en fait d'arbitraire, quand il s'accorde avec leurs intérêts. On dressa ensuite des potences aux principaux atterrages des îles Ioniennes, afin d'annoncer aux barbares la démarcation entre la chrétienté et la Turquie, et on remit en activité les délateurs ainsi que les espions formés à l'école du geôlier de Sainte-Hélène. On permit l'entrée des îles à quelques femmes, en repoussant vers une terre en conflagration des hommes qui ne demandaient qu'à reposer sous la surveillance d'une police ombrageuse; car *la vie est douce*, disaient les Grecs, *même aux*

infortunés. On leur refusa le feu et l'eau ; mais tandis qu'on criait anathème contre la révolte, soit calcul ou erreur, on faisait tout pour la fomenter.

Loin de moi, j'en atteste le ciel, de croire qu'il soit jamais entré dans la pensée du cabinet anglais de vouloir étouffer les espérances des Grecs dans leur sang. J'aime mieux croire que le soin de leur propre conservation dicta des mesures atroces aux protecteurs de l'heptarchie ionienne, qui savaient trop combien la vente de Parga les avait rendus abominables aux yeux des orthodoxes, pour laisser accumuler une population irritée, qui aurait pu, à l'aide de quelques mécontents, leur causer plus que des inquiétudes. C'est ainsi qu'il faut expliquer ce qui se passa d'abord, car tandis qu'on repoussait les hommes capables de porter les armes, mesure favorable à la cause des Grecs, on leur vendait publiquement des armes et des munitions de guerre. Mais c'est à tort qu'on prétendit, dans le temps, qu'on avait poussé le machiavélisme jusqu'à tolérer l'émigration du comte André Métaxas ; elle fut l'effet d'un sentiment trop honorable, pour qu'il ne trouve pas place dans cette histoire.

Le premier cri de liberté parti du Péloponèse avait fait tressaillir les Ioniens [1]. André Métaxas, informé qu'un gentleman anglais, nommé Gordon, et plusieurs de ses compatriotes, se disposaient à accourir au secours des Grecs, ne pouvant s'imaginer que ce qui était permis à Londres fut un délit dans les Sept-Iles, suivit l'impulsion de son cœur qui l'appelait à assister ses coreligionnaires. Il ne s'agissait que d'éluder quelques formalités, et sur le bruit répandu que des forbans infestaient l'archipel d'Ithaque, il obtint du résident de S. M. B. à Céphalonie d'armer pour leur donner la chasse.

Un corps nombreux de Grecs s'étant joint à lui, on s'embarqua avec du canon ; et, sorti du port, on leur communiqua le dessein de passer en Morée. Ceux qui n'étaient pas d'avis d'une pareille entre-

[1] Les Grecs de Zante fournirent, dit-on, à cette époque, aux insurgés, en argent et en munitions de guerre, une valeur de 2,205,000 francs.

Céphalonie envoya du canon, des armes, et équipa, à ses frais, 490 hommes qui sont encore considérés comme proscrits, et dont les propriétés se trouvent séquestrées par les Anglais. Leucade et Ithaque fournirent, de leur côté, 145 hommes, de la poudre et des boulets qui leur furent vendus par le commandant turc de Prévésa. Enfin, M. Maye, originaire de Zante, établi alors à Marseille, ne cessa pas d'assister les insurgés, en leur faisant passer hommes, armes, munitions, et tous les secours qu'il put réunir.

prise furent reconduits à terre, et André Métaxas, accompagné de son frère Constantin et de trois ou quatre cents hommes, débarquèrent dans le golfe de Cyllène, au moment où Procope, évêque de Calavryta, entraînait les populations de l'Élide dans le mont Olénos.

CHAPITRE V.

Arrivée d'une escadre grecque devant Patras. — La frégate *l'Ariège* sauve le consul de France. — Combats entre les Hellènes et les Turcs. — Leur détresse. — Insurrection de Missolonghi. — Turcs captifs déclarés raïas. — Conseils des Hydriotes aux habitants de Galaxidi, rejetés. — Les insurgés injustement décriés. — Espion pendu. — Pillage du faubourg de Coron par les Maniates. — Sénat de Calamate. — Colocotroni généralissime. — Arrivée de Démétrius Hypsilantis. — De Michel Comnène Aphendoulief et de Cantacuzène. — Déclamations d'un Allemand. — État des insurgés. — Siége de Monembasie. — Férocité des Turcs. — Superstition des Maniates, encouragés par leurs femmes. — Absolution singulière de leurs vols. — Secours que les Anglais donnent aux Turcs. — Suite de cette action. — Corinthe débloquée. — Terreur répandue dans l'Arcadie. — Litanies. — Ex-voto. — Laliotes secourus. — Leur retraite. — Chassent les Turcs Patréens de l'Acropolis. — La police de Zante. — Défend la procession du saint sacrement. — Fureur des Zantiotes.

Ce fut le premier juin, à deux heures après midi, qu'on aperçut deux vaisseaux qui forçaient de voiles pour entrer dans le golfe de Patras, et, une heure après, on en découvrit quelques autres au large. Quoique les Turcs annonçassent que c'était l'avant-garde de l'armée du capitan-pacha, la frayeur qu'ils manifestaient décelait leur crainte. A trois heures une corvette suspecte, accompagnée d'un brick, après avoir successivement arboré le pavillon de France et celui du sultan, hissa subitement la bannière de la croix.

Il serait difficile de peindre l'effroi des Osmanlis et des Arnaoutes, qui se croyaient tellement certains de n'avoir en tête que quelques rebelles réfugiés dans les montagnes, qu'ils n'avaient pas même pensé à la possibilité d'être attaqués par mer. Dans un moment ils abandonnent le poste des jardins du consulat de France, où ils s'étaient établis militairement, malgré l'inviolabilité jusqu'alors respectée de son enceinte, et ils se retirent précipitamment dans la forteresse. L'escadre du capitan-bey, composée de cinq bâtiments de guerre portant soixante et dix pièces d'artillerie, lève en même temps l'ancre, et, au lieu de présenter le combat à deux armements qui n'avaient que

trente-deux canons à lui opposer, elle prend la fuite vers les Dardanelles de Lépante.

Le consul de France, abandonné à lui seul, se rend à bord de la frégate *l'Ariège,* d'où il voit les deux navires grecs braver le feu des châteaux, franchir, sans daigner leur répondre, le détroit et attaquer les Turcs sous le canon de Lépante. A sept heures du soir on découvre seize navires chretiens ; à neuf heures ils mouillent en rade, en laissant la frégate française entre eux et la volée du château de Patras. Le capitaine de Leuil ayant alors hélé le brick amiral, celui-ci lui répond : *Nous sommes Grecs ; nous venons d'Hydra pour secourir nos frères! Nous savons que vous êtes Français, nous sommes vos amis !*

Nous sommes Grecs! A ces mots la ligue achéenne sembla sortir de ses tombeaux héroïques. *Nous sommes Grecs aussi*, répondirent les insurgés aux *dauphins des mers* [1], en allumant une multitude de feux sur les hauteurs du mont Panachaïcos. La nuit fut ensuite employée à veiller, à prier l'Éternel de compatir aux efforts d'un peuple malheureux, et une heure avant le jour les Hydriotes, vermeils comme l'aurore qui commençait à colorer les coupoles aériennes du Parnasse, appareillèrent. C'était la première escadre, voguant sous le pavillon de la croix, que la mer de Lépante s'enorgueillissait de porter, depuis l'immortelle victoire de don Juan d'Autriche, qui confondit l'orgueil du croissant. Au lever du soleil, elle avait engagé une vive canonnade avec les châteaux de Morée, qu'elle dépassa à six heures du matin, sans recevoir aucun dommage. A sept heures on apercevait les vaisseaux grecs combattant en groupe devant le château du cap Antirrhion, tandis qu'une autre partie cinglait à l'orient.

Épouvanté du bruit de la canonnade, Jousouf-pacha envoya demander des nouvelles au consul de France qui était revenu à terre ; il lui fit ensuite notifier à deux heures après midi, ainsi qu'à ceux d'Angleterre, d'Autriche et d'Espagne, qu'il cessait de répondre de leur sûreté et qu'il était décidé à incendier leurs demeures. Ils durent alors se retirer non sans danger, et la frégate *l'Ariège* reçut sous le pavillon du roi, qui avait sauvé tant de victimes, les légations consulaires des monarques chrétiens. A cinq heures du soir une nouvelle escadre grecque était en vue, avec une flottille de barques chargées de soldats, qui s'avançaient en présentant à la brise leurs voiles aussi

[1] Surnom des Hydriotes; je l'ai déjà dit ailleurs.

oublié dans la Grèce, remplacèrent les codja-bachis; le bonnet de raïa fut foulé aux pieds et le croissant renversé dans tous les lieux où il existait des mosquées. Une nouvelle ère commença pour l'Étolie.

On l'inaugurait quand, l'avant-garde de l'armée navale d'Hydra déployant la bannière de la croix, le 7 juin, à la hauteur du promontoire Araxe, Missolonghi, Anatolico s'insurgèrent, et les Turcs furent bientôt cernés à Vrachori. Ainsi la Hellade, depuis les Thermopyles jusqu'au golfe Ambracique, se trouva sous les armes et victorieuse des deux divisions turques, qui s'étaient flattées de *porter un coup mortel à la rébellion*.

Khourchid-pacha comprit, en homme accoutumé aux vicissitudes de la fortune, qu'il devait tirer de sa position le moyen de ressaisir des avantages qui dépendaient de la célérité qu'il mettrait à terminer le siége des châteaux de Janina. Il n'avait jamais compté sur l'assistance de la Porte, qu'il connaissait trop bien pour se fier aux promesses de ses ministres, et il devait espérer moins que jamais qu'elle le soutiendrait. Les secours en hommes et en vivres, que Moustai-pacha lui promettait depuis trois mois, n'arrivaient pas. Il avait réussi à déloger les Souliotes du kan des Cinq-Puits; mais à peine était-il dégagé de ce côté, que l'insurrection de l'Acarnanie l'avait obligé de renforcer la garnison de Calaritès, dans le Pinde, où les armatolis d'Agrapha pouvaient se porter. L'impolitique de Pachô-bey avait éventé trop tôt les projets du divan contre les armatolis, avec lesquels il n'y avait plus aucun moyen de rapprochement. En vain Tchellacova, primat de l'Agraïde, était resté fidèle, tous les villages de l'Achéloüs étaient armés. Il fallait donc encore tenter une diversion du côté de l'Acarnanie, et le sérasquier envoya l'ordre à Békir Dgiocador, gouverneur de Prévésa, de se porter à Vonitza, afin de tomber sur les derrières de Varnakiotis qui bloquait Arta, et de l'obliger à faire un mouvement rétrograde. Pour lui, il se prépara à emporter le château de Litharitza, dont la possession, jointe à celle de l'île où il avait fait élever des redoutes, le mettrait à même de battre la forteresse du lac et d'accabler Ali-pacha.

D'après ce plan, on ouvrit, le 5 juin, un feu continuel contre le front méridional du château de Litharitza; et la brèche étant praticable dans une étendue de sept toises environ, on se décida à donner l'assaut le 8 au matin. Les troupes marchèrent hardiment dès que le sérasquier eut donné le signal d'aborder le rempart; elles firent des

s'étant grossie de tous les paysans de la campagne de Lélante et des montagnes de Calydon, les Grecs réunis au nombre de six mille franchirent le mont Aracynthe. Furieux d'apprendre le massacre des prêtres de plusieurs villages qu'ils traversèrent, ils mirent le feu au quartier turc, ainsi qu'aux mosquées, en entrant à Vrachori, et les infidèles épouvantés par ces représailles inattendues, se retranchèrent dans la maison du vaivode, où, bloqués, et après avoir épuisé leurs provisions de blé, ils demandèrent à capituler pour eux et pour les juifs leurs auxiliaires.

On leur accorde la vie sauve, sans autre stipulation, et les sectateurs de Moïse ainsi que ceux du prophète, se trouvant prisonniers à discrétion, furent déclarés raïas, et conduits coiffés d'un bonnet de coton dans l'île d'Anatolico, où on les employa à différents travaux publics. Enfin les mahométans de Zapandi, bourgade voisine de Vrachori, s'étant soumis aux mêmes conditions, l'affranchissement de l'Étolie fut accompli.

Les Hydriotes, informés de ces succès, conseillèrent alors aux habitants de Galaxidi d'abandonner le golfe de Crissa, et de se transporter à Missolonghi. Ils insistaient sur le danger de leur position dans une mer close par des forteresses qui pouvaient leur en fermer la sortie. « Alors, leur écrivaient-ils, vous vous trouverez à la merci » de la première escadre turque qui voudra vous brûler. Nous » sommes aujourd'hui maîtres de la mer; mais sa possession entre » des mains plus puissantes que les nôtres est incertaine. Chargez » donc vos familles et vos meubles sur vos vaisseaux. Emportez les » images et les reliques de notre culte. Nous vous frayerons le chemin de la retraite, et, arrivés à Missolonghi, votre marine s'unira à » la nôtre pour combattre l'ennemi commun, tandis que votre population ajoutera de nouveaux défenseurs à une place maritime, qui » doit devenir le centre de nos opérations. » Ces conseils n'étaient pas de nature à être compris par les marins égoïstes de la Locride Ozole. Ils se flattaient d'être respectés en restant neutres, et ils s'obstinèrent à demeurer tranquilles, sans penser à fortifier l'entrée d'un des plus beaux ports creusés par la nature.

Indépendamment de ces funestes considérations, les Galaxidiotes étaient entretenus dans leur aveuglement par le mauvais état des affaires des Turcs patréens, qui tentèrent inutilement de repousser les Grecs, dans les journées des 7 et 8 juin. Après ce double échec,

la division avait éclaté parmi la garnison de Jousouf-pacha. Les Schypetars, race turbulente, s'étaient mutinés en demandant leur paye et du pain, et on n'était parvenu à les calmer qu'en leur promettant, dans un bref délai, argent, munitions et secours, choses qui ne pouvaient venir que de l'étranger auquel on s'était adressé. Cependant le moment pressait, car les Hydriotes, après avoir coulé deux bricks turcs, avaient débarqué du canon, et ils serraient le château de Patras de manière à couper bientôt ses communications. On y manquait de vivres depuis deux jours, lorsque Jousouf prit le parti de détacher huit cents hommes commandés par Ismaël-bey d'Avlone, neveu du malheureux Ibrahim-pacha de Bérat, qui fit une trouée jusqu'à Lépante et parvint à ravitailler la place pour trois semaines.

Je ne puis, dit Hérodote [1], dans des circonstances pareilles à celles que je rapporte, *donner pour certain, ni l'envoi d'un héraut de Xerxès à Argos, ni ce qu'il fut chargé de dire*, mais ce qui est hors de doute, c'est qu'indépendamment de ce qu'on tramait contre les Grecs dans les îles Ioniennes, ils avaient été condamnés d'avance par l'implacable politique de l'Autriche. En dénaturant la sainteté de leur cause, on avait voulu décider les rois à les abandonner, et aucune voix généreuse, pareille à celle qu'Artaban, fils d'Hystaspe [2], éleva jadis dans le conseil de Suze, ne fit entendre dans le conseil des souverains ces paroles adressées à Mardonius, ministre du grand roi, qui nous ont été transmises par le père de l'histoire [3] : « Ne parlez pas avec tant de
» mépris des Grecs ; la calomnie est ce qu'il y a de plus odieux. Elle
» rend toujours deux personnes coupables d'une grande injustice, et
» malheureuse une troisième sur qui retombe une double injure. Car
» le calomniateur, en accusant celui qui n'est point présent pour se
» défendre, est coupable, aussi bien que celui qui croit l'accusation
» avant de s'être convaincu qu'elle est vraie ; et, en même temps,
» celui qui est l'objet de la calomnie reçoit des deux autres une égale
» injure : de l'un qui le calomnie, et de l'autre qui croit le mal sur
» la foi du délateur qui l'a débité. »

En effet, certains publicistes salariés s'étaient acharnés à frapper les Hellènes d'une affreuse réprobation ! Leur insurrection était un crime de lèse-majesté, disaient-ils, sans se rappeler qu'aux temps

[1] Hérodote, Polymnie, ch. 141.
[2] *Ibid.*, ch. 10. — [3] *Ibid.*

qu'il plaît à notre orgueil de qualifier de gothiques, des rois s'honorèrent de soutenir les efforts généreux des Suisses et des Pays-Bas, dont l'injure n'était pas aussi motivée que celle des Grecs. Mais tel était l'aveuglement de l'esprit de parti, qu'on ne voulut pas considérer indépendamment de cela, que l'Europe ne s'est pas trouvée compromise par l'émancipation de l'Helvétie et de la Hollande, et que, pour cesser d'être régies arbitrairement, ces contrées ne tiennent pas un rang inquiétant au milieu des sociétés civilisées. Ces réflexions faites par des juges impartiaux auraient suffi pour laisser entrevoir que les Grecs essentiellement commerçants, ne reparaîtraient sur la scène de leur patrie que pour y relever les autels du vrai dieu, à côté du foyer des sciences et des ateliers de l'industrie qui distinguèrent leurs ancêtres.

Ces considérations n'échappaient pas à l'œil pénétrant des Anglais; mais persuadés que le mouvement général des Grecs avait reçu son impulsion de la Russie, ils s'étaient prononcés contre leur affranchissement. Jusque-là cependant, leur animadversion n'avait été dirigée que par des intrigues particulières, qui donnèrent lieu à une mesure funeste aux insurgés.

Les Hydriotes qui croisaient devant Patras, afin de protéger l'armée de terre qu'ils avaient débarquée, ayant visité deux barques Zantiotes appartenant au consul anglais Green, acquirent la preuve de ses intelligences avec Jousouf-pacha. Une lettre criminelle, renfermée dans le manche d'un aviron, fut saisie par l'amiral grec, et l'émissaire chargé de jouer le rôle d'espion de son armée ayant été pendu, on resta sur le qui-vive. On avait en main la preuve que les Anglais étaient des ennemis déclarés; qu'ils allaient arriver en rade de Patras, et il fallut retirer l'escadre qui croisait dans le golfe de Corinthe.

On rappela les bricks qui y étaient engagés, et on vit en conséquence, le 27 et le 28 juin, passer en vue de Zante, deux divisions navales grecques qui faisaient voile pour le Levant, au moment où le vaisseau de S. M. B. *le Cambrian* appareillait pour se rendre à Patras. On disait publiquement qu'il allait châtier les Grecs qui s'étaient permis de faire pendre un espion privilégié, et de visiter deux barques couvertes du pavillon britannique. Le consul anglais s'embarqua à bord; sa tendresse intéressée pour les Turcs, la haine qu'il portait aux Hellènes et aux Russes, n'annonçait rien que de

sinistre, à moins que le capitaine du *Cambrian* ne fût supérieur à ses ressentiments, qu'il sut effectivement tempérer, en empêchant l'effusion du sang.

On s'abstint ainsi de tirer des Grecs une vengeance inique, mais on leur fit presque autant de mal en leur arrachant le prix de la victoire qu'ils étaient au moment d'obtenir. *Le Cambrian* fut reçu en ami par les châteaux qui défendent l'entrée du golfe de Corinthe, quoique l'accès en fût interdit à toute espèce de bâtiment de guerre étranger. Cette circonstance fut regardée par les chrétiens comme le signe d'une alliance entre la Grande-Bretagne et la Porte Ottomane. Pouvait-on en douter lorsqu'on le vit visiter le port de Galaxidi, et débloquer la division navale turque que les chrétiens étaient sur le point de capturer? Enfin la chose parut évidente quand deux transports, qui avaient navigué sous son convoi, introduisirent dans le château de Patras cent soixante et seize barils de poudre, de vivres, et, dit-on, même des artilleurs. Non content de rendre ce service aux infidèles, le capitaine de la marine royale d'Angleterre reparut le 3 juillet sur la rade de Zante, avec les vaisseaux turcs qui jetèrent l'ancre à ses côtés, en présence de tout un peuple justement irrité d'une partialité aussi révoltante. Ainsi débarrassé, Jousouf-pacha n'eut pas plutôt vu les Grecs se réfugier, pour la seconde fois, dans les montagnes, qu'il conçut le projet de ravitailler l'Acrocorinthe, et de secourir les Laliotes du mont Pholoé.

Cette détermination nous oblige de mettre sous les yeux du lecteur l'état de la Morée à cette époque, afin qu'il puisse juger de l'étendue des maux que l'expédition du vaisseau *le Cambrian* fit à la cause des chrétiens, et les moyens que ceux-ci mirent en œuvre, pour ressaisir une partie des avantages qu'ils venaient de perdre.

Dès le commencement d'avril, les Turcs surpris par une insurrection, qui était le résultat des fureurs de la Porte et de leurs déprédations, avaient été réduits à se renfermer dans les forteresses de la Morée sans approvisionnements de siége. Ils devaient succomber, et les premiers qui demandèrent à capituler furent ceux d'Arcadia, place fortifiée, bâtie au couronnement des montagnes qui dominent la plage inabritée du golfe cyparisien. Ceux des barbares qui n'avaient pu se sauver à Navarin, obtinrent la faculté de se retirer à Tripolitza, sous l'escorte de deux cents Grecs soulimiotes du mont Evan. Philatra et Gargaliano, situés sur la rive messénienne qui fait face à

la mer de Libye, furent immédiatement occupés par les insurgés, dont les bandes se dirigèrent ensuite vers Navarin, qu'elles bloquèrent.

Idris-bey, qui commandait cette forteresse, entraîné par le fanatisme de ses conseillers, s'était mis dans l'impossibilité de traiter avec les Grecs, en faisant pendre plusieurs ecclésiastiques de la ville et des environs. Il songea donc à se défendre, et les insurgés ayant coupé les aqueducs qui conduisent l'eau depuis la source de Pylos jusqu'à la ville, la garnison se trouva bientôt réduite à boire l'eau saumâtre de quelques puits, qu'elle creusa dans l'enceinte de la place.

Au même instant, les chrétiens du faubourg de Modon qui ne se trouvaient pas en forces suffisantes pour résister à leurs maîtres, conduits par leur évêque, prirent le parti de se joindre aux Grecs campés devant Navarin. Les villages de la contrée appelée l'Olivaie s'étant réunis, se mirent à leur tour en mesure de surveiller les mouvements des Turcs de Coron, race superbe et farouche, qui ne quitta la campagne qu'à l'approche des Éleuthéro-Lacons du Magne.

Les bandes de ces montagnards, composées en grande partie des pirates de Nèzapos et des Cacovouniotes, se laissèrent bientôt battre par les Turcs, à qui il suffisait de faire sortir cinquante hommes pour les mettre en fuite. Elles prirent alors la résolution de se payer par leurs mains des frais de leur expédition : « afin, » disaient-elles, « de ne pas laisser au pouvoir des infidèles les biens de leurs frères, » il était naturel qu'ils se les appropriassent ? » Ainsi les papas du Magne qui n'ont, comme leurs ouailles, conservé des préceptes de l'antiquité que l'esprit du brigandage, ayant permis le pillage, les Maniates, venus pour combattre les Turcs, firent, au préalable, main basse sur le quartier grec, d'où ils emportèrent meubles, fenêtres, portes, planchers, et jusqu'aux tuiles des maisons. Ils chargèrent plusieurs barques de ces dépouilles, avec lesquelles ils se retirèrent dans leurs montagnes, en déclarant aux insurgés qu'étant libres depuis longtemps ils vivraient à leur guise et ne prendraient part à l'émancipation de la Grèce qu'autant qu'on payerait leurs services. Vainement on leur parla de religion, de patrie, et de l'injustice qu'il y avait à voler leurs coreligionnaires ; ils furent sourds à ces considérations, et ils s'éloignèrent en se moquant des foudres spirituelles de l'évêque de Christianopolis, auquel ils répondirent « que, s'il les » excommuniait, ils trouveraient chez eux des évêques qui les relè-

» veraient, à bon compte, de toute espèce d'anathème passé, présent
» et à venir. »

Cette conduite des peuplades anarchiques du Magne était loin d'être conforme aux résolutions d'un sénat ou *gérousie* provisoire, qui venait de s'organiser à Calamate, sous la présidence de Pierre Mavromichalis-bey, bagou du Magne.

Un port majestueux, pareil à celui des races héroïques ; de beaux traits, animés par le coloris que donnent les habitudes des montagnards qui vivent dans les régions méridionales ; un son de voix éclatant, auraient annoncé, en le voyant, que Pierre Mavromichalis était le monarque de l'Éleuthéro-Laconie, si ses manières n'avaient averti qu'il était le premier entre ses pairs, comme sa bravoure prouvait qu'il n'était que le frère d'armes de tous les Lacons belliqueux.

Descendu à Calamate dès que le cri de liberté eut retenti dans le Péloponèse, il avait hésité pendant quelque temps à compromettre le salut de la république militaire du Magne, dont les franchises étaient reconnues par la Porte-Ottomane. Il avait fait preuve de sa fidélité au sultan, en ordonnant l'enrôlement de plusieurs compagnies franches, que le capitan-bey avait embarquées pour servir contre Ali-pacha. Il venait récemment de donner d'autres gages au vizir de Tripolitza, en remettant entre ses mains plusieurs enfants des principales familles de la Laconie, et en conseillant à quelques évêques d'obéir à la sommation qui leur avait été faite, de se rendre à Tripolitza. Ainsi, d'accord avec les chefs *aux yeux noirs* [1] de Calamé, du Sténycleros, d'Armyros et d'OEtylos, il avait cherché à ouvrir des négociations amicales auprès du kiaya de Khourchid-pacha.

Il lui redemandait les otages du Magne et de la Messénie, pour prix de sa neutralité. Rien n'était plus légitime, puisqu'il n'aspirait qu'au maintien de la paix, et ce ne fut qu'après avoir été informé qu'on les avait chargés de fers, qu'il souleva les capitaineries des vallées orientales de l'Éleuthéro-Laconie. Elles exercèrent de cruelles représailles contre les Turcs qui habitaient dans la vallée de l'Eurotas, et depuis cette époque les Maniates, informés de la mort du patriarche Grégoire, avaient juré guerre éternelle aux Turcs, en arborant le labarum dans la partie du Taygète qu'on appelle Pente

[1] Μαῦρα ὀμμάτια ; c'est le nom générique qu'on donne aux Grecs de Calamate. Voyez tome V de mon Voyage.

Dactylon. On y avait relevé les autels consacrés au prophète Élie, dont le culte a remplacé partout celui de Phébus Apollon, et l'évêque de Cariopolis [1] avait excommunié, avec les *cierges noirs* (symboles du grand anathème), quiconque parlerait désormais de rapprochement avec les mahométans, quand on vit arriver à Calamate les députés de l'Achaïe.

L'archevêque Germanos avait résigné le commandement de l'armée à Colocotroni, pour remplir des fonctions plus analogues à son ministère que le métier de la guerre dans lequel il n'avait eu d'autre guide que la nécessité de porter les Grecs à la défense de la religion et de la patrie. Il amenait avec lui, au congrès de Calamate, les primats de Patras et ceux de l'Arcadie, avec Coletti de Syraco dans le Pinde.

Le prince Démétrius Hypsilantis, que son frère Alexandre avait si souvent annoncé aux Valaques comme devant arriver à leur secours, venait de débarquer à Hydra. C'était, disait-on, un homme sage, brave de sa personne, auquel il ne manquait que d'avoir un autre extérieur pour en faire un chef convenable aux Grecs. Il annonça les désastres des provinces ultra-danubiennes; la trahison de Sava, que les Turcs avaient poursuivi jusque sur le territoire autrichien, où il s'était réfugié en se sauvant dans la ville d'Hermanstadt. Il leur apprit en même temps que le brave George l'Olympien s'était dévoué au salut de la patrie, en faisant une guerre de partisan dans les montagnes de la Moldavie, où il espérait occuper les Turcs assez longtemps pour donner le moyen à l'insurrection de la Grèce de se consolider. Il ne leur dit rien de l'assistance de la Russie [2], malgré toutes les apparences d'une rupture, et il tâcha de leur faire comprendre qu'un peuple qui aspire à s'affranchir doit en puiser les moyens dans son patriotisme ; car sans cela il ne fait que changer de maître, sans jamais parvenir à remonter au rang des nations. Il aurait pu leur citer l'exemple de la Pologne, en opposition avec la conduite de la Suisse et de la Hollande, auxquelles on peut comparer la Grèce hérissée de montagnes, coupée par des golfes profonds, entourée des îles de l'Archipel, qui lui assurent le domaine de la mer,

[1] Voyez tome IV, page 461, de mon Voyage dans la Grèce.

[2] Ce fut plus tard que D. Hypsilantis se donna aux Grecs comme un personnage très-important à la cour de Russie, mais il ne tint ce langage qu'après son débarquement dans le Péloponèse.

et une supériorité décidée sur leurs oppresseurs. Il fit palpiter leurs cœurs aux souvenirs glorieux de leurs ancêtres; il amenait plusieurs officiers allemands qui demandaient à partager leurs dangers; il leur apportait des armes, des munitions et 300,000 francs, provenant de la dot de sa sœur Marie, qui offrait ainsi l'espoir de son établissement en hommage aux Grecs! Il fut reçu avec enthousiasme. Son nom était cher aux chrétiens, et ils se réjouirent en croyant retrouver un descendant de leurs familles impériales dans la personne d'un Grec qui l'accompagnait.

Cet individu, qu'on appelait Aphendoulief, mais dont le vrai nom était Michel Comnène, né d'un père grec à Nizna, ville de Russie, avait été admis dans le collége des cadets de Pétersbourg. Il était entré, au sortir de ses études, dans la carrière de la diplomatie; et le titre qu'il portait, dans un pays où tout ce qui appartient au gouvernement est assimilé à un grade militaire, n'en faisait pas un soldat. Qualifié de major, il avait été successivement attaché aux légations de Russie en Espagne et en Portugal. Il avait visité l'Angleterre; et si ses qualités avaient seulement égalé le peu de connaissances qu'il possédait, il eût été une acquisition précieuse pour les insurgés.

On promit de le pourvoir d'un emploi militaire qu'il désirait; car le propre de la médiocrité est toujours de vouloir paraître ce qu'elle n'est pas; et on convint qu'il se rendrait, avec D. Hypsilantis, à l'armée grecque qui se trouvait devant Tripolitza. On voulait en resserrer le blocus, et empêcher cette ville d'avoir aucune connaissance des événements du dehors : mesure qui porte, plus qu'on ne pense, le découragement dans une place assiégée.

L'arrivée de D. Hypsilantis, qui avait été annoncée dès le commencement de l'insurrection, fut bientôt suivie de celle de Cantacuzène. Il s'était embarqué à Trieste avec une trentaine d'officiers allemands enthousiastes des temps héroïques de la Grèce. Ils apportaient des armes, des munitions de guerre, et l'annonce qu'une foule d'étudiants de diverses universités d'Allemagne se préparaient à les suivre, pour servir la cause des Grecs.

Noble Germanie! c'était alors qu'un de tes enfants [1] écrivait, en abordant aux plages de la Messénie : « Je veux, en combattant et en » mourant, s'il le faut, pour les Grecs, leur témoigner ma reconnais-

[1] Christian Muller. Voyage en Grèce, etc., lettre IV.

» sance pour les sentiments nobles et élevés que leurs ancêtres m'ont » inspirés. Puissé-je seulement vivre assez pour voir arracher aux » barbares l'acropole d'Athènes, les propylées et le Parthénon, et » tomber au pied de ces monuments ! J'aurai suivi, jusqu'au bout de » ma carrière, ces hommes dont les divins écrits et les faits héroïques » n'ont cessé de remplir mon âme... Je mourrai satisfait sur cette » terre qui cherche à conquérir sa liberté... Les ombres des grands » hommes qui ont foulé ce sol planeront sur moi... Les favoris des » dieux ont terminé de bonne heure leurs jours ; mourir dans sa » jeunesse, fut pour eux une marque de la faveur céleste... Ger» mains, je vous attends sur les montagnes de l'Attique, aux grandes » Panathénées. »

Hélas ! tant d'enthousiasme ne devait avoir que la durée d'une fièvre, qui ne laisse après elle que la faiblesse avec le regret d'un délire sublime ! De pareils hommes étaient dignes de descendre au Pirée, quand les flottes d'Athènes en sortaient pour combattre Xerxès à Salamine ; ou lorsque les guerriers de Miltiade s'élançaient, en chantant l'hymne d'Armodius et d'Aristogiton, vers le champ de bataille de Marathon.

Aucun des étrangers accourus au secours des Grecs n'était préparé au spectacle d'un peuple esclave depuis douze générations, qui n'avait que l'étincelle de la bravoure, avec les dehors hideux de la barbarie contractée dans son asservissement. Comment reconnaître les descendants des Hellènes, sous le costume d'une foule de brigands ? A quels indices pouvait-on présumer même qu'ils étaient susceptibles de régénération ? Les idéologistes qui prétendaient émanciper la Hellade avec des corollaires métaphysiques, ceux qui croyaient trouver le moment propice pour fonder la république de Platon, maudirent le jour où ils conçurent l'idée de partager les dangers d'un peuple qui voulait reconquérir la patrie et ses autels, avant de discuter des plans d'utopie.

Un des membres du sénat de Calamate, le Laconien Krevata, vêtu du costume des pâtres du mont Taygète, brisa le talisman en répondant à ceux qui parlaient de faire des journaux, « que les ancêtres » des Grecs n'avaient pas eu besoin d'éphémérides pour transmettre » à la postérité le souvenir des journées de Marathon, de Salamine, » de Platée et de Mycale ; et qu'il fallait vaincre avant de discourir. » Les réformateurs ainsi repoussés, d'accord avec une foule de mili-

taires accourus pour commander ou diriger des hommes dont ils n savaient pas le langage, secouèrent la poussière de leurs pieds contr la Hellade.

En y réfléchissant mieux, les philhellènes auraient compris qu' leur manquait presque tout pour coopérer à la restauration de l Grèce. Il fallait s'entendre; et comment y parvenir sans des étude pénibles? Après ce noviciat, comme il n'y avait ni épaulettes, ni cor dons à gagner, et que notre Europe n'a plus guère d'hommes ass tempérants pour se contenter d'un morceau de pain de maïs, d'olive d'oignons, et de l'eau des sources pour subsister, on fut refroidi. Le Grecs n'avaient rien de plus à offrir aux auxiliaires qui devaient par tager leurs périls! Pour lit et pour tente, la terre et la voûte du fi mament, tels étaient leurs casernes et leurs camps. Ainsi l'idée no des dangers, mais de supporter des privations, des jours d'abstinenc et quatre carêmes de rigueur, le manque absolu d'hôpitaux, n'of fraient rien d'engageant à de militaires propres à une campagne l'européenne. Ils ne pouvaient d'ailleurs concevoir le fanatisme et l férocité qui animaient les Grecs contre les Turcs, et les Turcs contr ceux-ci, parce qu'ils n'entendaient rien à cette succession de ven geances que les opprimés avaient léguées, depuis quatre siècles d'ou trages, à leurs enfants. Les étrangers se réunirent donc pour con damner les Grecs en masse, et ils poussèrent l'injustice, jusqu'à le accuser de lâcheté aux yeux de l'Europe.

Toutes les apparences de ces imputations existaient. Les chefs de insurgés étaient des hommes estimables; mais ils devaient paraîtr ingrats, parce que, n'ayant aucune ressource, il leur était souven impossible de satisfaire les premiers besoins des philhellènes. Quan au peuple, sa physionomie avait quelque chose d'hostile. La bas classe se distinguait par un mélange singulier d'arrogance envers le *Francs*, nom qu'elle continuait à donner aux chrétiens occidentaux et de poltronnerie vis-à-vis des Turcs, qu'elle n'avait presque jama osé regarder en face. Les Maniates, répandus en voleurs dans les mon tagnes, déshonoraient la cause de l'indépendance par leurs brigan dages, en pillant amis et ennemis. Il régnait de toutes parts un affreuse anarchie, et on aurait désespéré de la patrie, si des homm persévérants n'avaient pas deviné de quels éléments sortent souven les grands moyens de salut public. Le malheur et le besoin pouvaien seuls retremper les âmes, et tel brigand allait bientôt devenir un M

tiade ou un Cimon ! C'était la conséquence de la guerre dans laquelle on était engagé, et l'ordre devait naître du sein du chaos, à la voix impérieuse de la nécessité.

Cantacuzène fut envoyé avec les auxiliaires à l'armée employée au blocus de Tripolitza, et l'évêque de Modon reçut l'ordre de presser le siége de Navarin. On lui prescrivait d'agir de concert avec les comtes Mercati et George Vitalis de Zante, qui, après avoir servi dans les armées françaises, avaient réuni cent cinquante Ioniens à la tête desquels ils s'étaient mis pour donner un gage d'amour à leur patrie.

On venait de prendre ces déterminations, lorsqu'on informa la *gérousie* (le sénat) de l'arrivée d'un étranger qui fut aussitôt introduit. Il *n'apportait que son épée!* Lieutenant des grenadiers dans l'armée française, Baleste (c'était son nom) avait quitté Marseille, sa patrie, en 1814, pour rejoindre son père à la Canée, dans l'île de Crète, où celui-ci avait formé un établissement de commerce. Il y vivait heureux; mais son noble cœur ne put résister à l'attrait de servir un peuple dont il avait su apprécier les souffrances imméritées. Il avait vécu parmi les Grecs, il parlait leur langue, il s'exprimait avec cette simplicité compagne du mérite qu'elle révèle; et on accepta ses services. Il fut chargé de former et de discipliner à l'européenne une compagnie régulière, qui devint le noyau de ces philhellènes qu'on verra figurer dans la suite de cette histoire.

Pierre Mavromichalis, ancien bey du Magne, demanda et obtint la permission de prendre le commandement du siége de Monembasie. Cette forteresse, située à l'entrée du golfe d'Argos, a reçu son nom moderne de sa rade qui, n'ayant qu'*une seule entrée*, a été appelée, à cause de cela, l'*Impasse* ou *Monembasia*. Postérieurement, les Vénitiens la surnommèrent *Napoli di Malvasia*, afin de la distinguer de *Napoli di Romania*, qui est l'antique Nauplie, ville bâtie au fond du golfe Argolique [1].

[1] Le plus grand diamètre du bassin de Monembasie, que les anciens appelaient *Port de Jupiter Sauveur*, a quatre stades olympiques N. E. S. O., sur deux et demi de diamètre; et son ouverture cent quatre-vingt-dix toises entre l'île de Minoa et le cap opposé. Sur cette ligne, on trouve trente-cinq brasses de sonde, et le fond va en diminuant jusqu'à cinq, à quelques encablures de la plage septentrionale, qui s'appuie à une zone de montagnes dépendantes du Taygète, dont la partie orientale de l'Éleuthéro-Laconie n'est elle-même qu'un contrefort. Au pourtour de la rade de Jupiter Sauveur, on remarque des grottes qui servent de retraite aux bergers et à leurs troupeaux; des ruines cyclopéennes en très-grandes masses;

La forteresse de Monembasie, située au couronnement de l'île Minoa, qu'on laisse à main gauche en entrant au port, et sous laquelle on peut jeter l'ancre, fut bâtie par les Grecs dans le temps du Bas-Empire (à la place d'un château fort mentionné par Strabon), qui joignirent cette position à la terre ferme au moyen d'un pont construit sur des piles tellement solides, qu'on serait tenté de les regarder comme un ouvrage des Romains. En consultant l'histoire, on apprend que cette acropole fut occupée, dans les bas âges historiques, par les Français, le pape et les Vénitiens, auxquels les Turcs l'ont enlevée, en laissant subsister le lion de Saint-Marc sur la porte d'entrée.

Monembasie, entre des mains européennes, serait inexpugnable; et les Turcs s'y croyaient tellement en sûreté, qu'ils ne balancèrent pas à faire périr les ecclésiastiques et les Grecs relégués dans le faubourg. Après cette expédition, qui fut partout le prélude des adieux qu'ils faisaient à la terre que leur barbarie avait trop longtemps désolée, ils attendirent les insurgés de pied ferme.

Les Nézapiens [1], unis aux paysans de Helos et des villages qui s'étendent jusqu'au cap Malée, furent les premiers qu'ils virent descendre des montagnes, en même temps que cinq bricks hydriotes entraient en rade. Ceux-ci firent les sommations d'usage, auxquelles les Turcs répondirent à coups de canon, et en leur montrant les têtes des chrétiens qu'ils avaient assassinés! Quant aux Maniates qu'ils avaient devant eux, ils s'en amusèrent comme d'un gibier *que le hasard leur envoyait pour se livrer au plaisir de la chasse.*

En effet, les descendants des Spartiates se débandaient dès qu'ils apercevaient un turban, et les Turcs, qui voulaient se procurer la satisfaction d'en pendre quelques-uns, n'en trouvèrent le moyen qu'en leur tendant une espèce de *piége à loup*. Ils attachèrent dans les vignes situées en terre ferme, une vache qui, faisant entendre ses mugissements, attira, dès que la nuit fut venue, les Maniates de ce côté. Ceux-ci, aussi intrépides à voler que les plus illustres héros de l'antique Lacédémone, s'étaient avancés pour s'emparer de la proie qu'ils convoitaient, quand les Turcs, embusqués dans une chapelle

l'Épidaure Limera, qu'il ne faut pas confondre avec l'Épidaure de la Trézénie, et les carrières d'où les Grecs tiraient autrefois le beau marbre de la Laconie. C'est tout ce qu'il reste de remarquable dans cette contrée.

[1] Nézapos, appelée anciennement Asopos.

voisine, se précipitèrent sur eux et parvinrent à en saisir une trentaine. On les traîna sur les glacis de Monembasie ; et au lever du soleil, les Nézapiens, campés sur le penchant des coteaux, aperçurent leurs compatriotes pendus et deux d'entre eux à la broche devant des brasiers ardents. Joignant l'insulte à l'atrocité, les Turcs les remerciaient *de leur avoir fourni du rôti, en les priant de continuer à leur fournir de pareilles provisions!* Cruelle ironie qui ne tarda pas à se réaliser, et que les Hellènes regardèrent comme une punition du ciel.

Cet outrage à la nature ne fut pas plutôt connu à Nézapos, que les femmes, indignées de la lâcheté de leurs époux, s'écrièrent : *Attendront-ils qu'on vienne dévorer ici nos enfants?* Puis s'étant attelées à un canon de fer, le seul que leur bourgade possédât, elles le traînèrent à travers les montagnes, jusqu'au camp des Maniates, où leurs filles suivies d'une foule d'enfants apportèrent quelques boulets et des munitions de guerre.

Admirable simplicité d'une peuplade qui croyait foudroyer avec un vieux basilic en fonte, une place défendue par une nombreuse artillerie ! Le canon de Nézapos, qu'on braqua hors de portée, *afin de ne pas être atteint par les boulets ennemis*, rassura cependant les esprits. On trouva des gens assez courageux pour oser le charger ; on y mettait le feu de très-loin avec un roseau, en se jetant par terre; et comme on ne voyait pas où tombaient les balles, on se persuadait qu'elles faisaient un mal horrible aux Turcs. Les papas en donnaient l'assurance à la multitude ; et les mahométans, qui ne sont téméraires que contre les poltrons, ayant éprouvé une résistance inconnue jusqu'alors dans leurs sorties, jugèrent à propos de se tenir renfermés. Un iman leur promit de faire justice des Grecs, en leur donnant la fièvre avec des versets du Coran; et les vrais croyants, rassurés par ses promesses, se remirent à fumer leurs pipes. Les Maniates, de leur côté, crièrent victoire, et les hostilités se bornaient, suivant l'usage des siècles héroïques, à se chanter réciproquement des injures en attendant *la trêve de la faucille*[1], qui devait rappeler chacun aux travaux de la moisson, quand Pierre Mavromichalis arriva devant Monembaise.

[1] Les trêves de la faucille et la cueillette des olives sont les jours de grâce, pendant lesquels toute espèce d'hostilités cesse entre les peuplades anarchiques de l'Orient.

Ce n'était pas sans avoir éprouvé de grandes difficultés, qu'il était parvenu à se faire suivre d'une milice, qui trouvait plus convenable de dévaster la Morée que de combattre les mahométans. Malgré leur goût pour ce genre de guerre [1], Mavromichalis les avait rassemblés; mais, comme ils avaient pillé *des chrétiens,* les Maniates, qui sont aussi superstitieux que brigands, voulurent se mettre en état de grâce avant d'entrer en campagne. Il ne leur fut pas difficile de composer avec leurs caloyers; et tout aurait été arrangé, si ceux-ci avaient pu obtenir des évêques l'*absolution* de l'*absolution* qu'ils leur avaient donnée. Mais les prélats insistaient sur les restitutions à faire aux chrétiens de Coron, et les caloyers parlaient de rétracter leur *eulogisme* [2], de sorte que l'expédition aurait manqué si un casuiste n'eût représenté « que Thémistocle, en pareil cas, avait volé les chèvres » des habitants de l'île d'Eubée et dévalisé leurs maisons, quand il » vit qu'il ne pouvait les protéger contre les Perses qui allaient s'em- » parer de leurs biens. » Il citait Hérodote à l'appui de son assertion; et les évêques du Magne, croyant que c'était quelque Père de l'Église, déclarèrent bonne et valable la rémission des vols de l'armée laconienne.

Qu'on me pardonne d'avoir rapporté ces faits caractéristiques d'un peuple et d'une époque qui offrira plus d'un trait de ressemblance avec les croisés dont parle Albert d'Aix [3]; j'aurai assez de douleurs à raconter, pour faire excuser cette digression. De cruels revers devaient bientôt forcer les Grecs à prendre une attitude plus prononcée devant des ennemis qui ne leur laissaient que le choix de vaincre ou de mourir. Cette sentence fatale avait été prononcée par Jousouf-pacha, qui, se voyant débloqué, grâce à l'assistance des

[1] Un voyageur anglais, ayant obtenu l'hospitalité dans la demeure d'un Maniate, se servit, pour souper, d'un nécessaire qui renfermait quelques couverts en argent. A la vue de ces objets, une vieille Spartiate se prit à pleurer. Sur quoi l'étranger l'ayant conjurée de lui dire le sujet de ses larmes, elle lui répondit naïvement: *Hélas! seigneur, je pleure de ce que mon fils n'est pas ici pour voler d'aussi belles choses.*

[2] Eulogisme, absolution.

[3] Qu'on juge, par ce qui suit, de la superstition de l'armée des croisés, partie de Mayence et de Cologne, qui avait choisi pour guides *anserem quem divino spiritu asserebant aflatum, et capellam non minùs eodem repletam, et has sibi duces hujus secundæ fecerant expeditionis in Jerusalem, quas et nimiùm venerabantur, ac bestiali more his intendebant ex totâ animi attentione.* — Albert., lib. 1, Hist. in gest. Dei per Francos, page 196.

Anglais, et maître de la navigation du golfe, résolut de secourir les Turcs que les insurgés tenaient assiégés dans l'Acrocorinthe.

Il fit embarquer douze cents hommes dont il prit le commandement; et, après avoir navigué pendant un jour entier, il aborda, le lendemain matin, au Lèché, sous le pavillon de la croix, qu'il avait fait hisser aux antennes de ses barques. Quoique les assiégeants fussent informés de la retraite des Hydriotes, ils crurent, à l'aspect de la bannière amie, qu'il leur arrivait des secours, sans réfléchir qu'on les aurait expédiés sans contourner la Morée, soit par Argos, soit par le port voisin de Cenchrée, où la marine grecque tenait une station. Ils se portèrent vers le rivage, dont ils défendirent, malgré leur surprise, l'approche assez longtemps pour permettre à leur corps d'armée d'incendier le palais de Kyamil-bey et une partie de la ville basse de Corinthe. Après ce coup de désespoir les insurgés, aussi rapides à la course que les chevaux les plus agiles, n'ayant ni artillerie ni bagages à emporter, se sauvèrent dans les montagnes de l'isthme, asile que les Turcs n'avaient ni les moyens ni la volonté d'attaquer.

Huit jours après ce coup de main, qu'on annonça à Constantinople et à Vienne comme une victoire fatale aux chrétiens, Jousouf-pacha apprit en rentrant à Patras la triste situation des Schypetars mahométans de Lâla, ville du mont Pholoé, bâtie par quartiers isolés, comme l'était Sparte au temps des Dioscures [1]. Colocotroni la tenait bloquée depuis le commencement de l'insurrection [2], avec les palicares les plus déterminés du Péloponèse, lorsqu'il vit arriver à son secours le comte André Métaxas de Céphalonie, que les Anglais déclarèrent banni et déchu de ses propriétés, dès qu'ils surent que ce noble chevalier avait embrassé la cause des chrétiens. Il amenait avec lui trois cent cinquante Céphaloniens, quatre petites pièces de canon de montagne, et son nom attira bientôt sous son drapeau plus de quinze cents bannis de Zante, d'Ithaque et des îles. Ils avaient été chassés par les

[1] Voyez mon Voyage dans la Grèce, tome IV, pages 235, 284, 318, 323 et 324.

[2] M. Max. Raybaud, dans ses prétendus Mémoires, a brodé toute une fable sur les affaires de Lâla, qui eurent lieu avant son arrivée en Morée. On voit évidemment qu'il ne connaît ni les lieux, ni le pays, ni la langue des Grecs qu'il se permet de juger, non plus que les faits dont il parle. Il n'y a point de ruisseau appelé *Lâla*, la position de cette ville, que nous avons visitée en 1816, en compagnie de M. Cartwright, consul de S. M. B., est sur un plateau très-découvert, d'où l'on découvre l'Élide et l'embouchure de l'Alphée.

agents britanniques, qui, comme les cadis turcs, trouvaient plus commode d'étouffer arbitrairement les procès que de les juger suivant les formes légales. Ils furent suivis, dans peu de temps, d'une multitude de Grecs de l'heptarchie ionienne, qui avaient à se venger d'une longue série d'insultes, d'avanies et de coups de bâton, dont les Laliotes, seigneurs suzerains et propriétaires de la sainte Élide, les régalaient en signe de bon voisinage, chaque fois que le cabotage, indispensable à leur existence, les conduisait dans les ports de cette province. Quelques-uns même de ces Ioniens avaient *en ligne de compte, du sang entre eux et les Laliotes, qui ne pouvait se payer que par du sang.*

Ils leur faisaient, d'après cela, une guerre de chasseurs avides de saisir une proie qu'ils convoitent depuis longtemps ; et les défilés étaient gardés avec tant d'exactitude, que les Laliotes ne parvinrent qu'à force de ruses à informer Jousouf-pacha de leur détresse. Ils lui annonçaient, « en le conjurant au nom d'Allah et du prophète, de » les secourir ; qu'ils étaient décidés à abandonner une ville entou- » rée de forces déjà supérieures qui augmentaient chaque jour, et de » se retirer avec leurs familles sur Patras. Le métropolitain d'Olé- » nos, et Procope, évêque de Calavrita, s'opposaient à toute espèce » de capitulation, qui serait d'ailleurs, dès qu'elle aurait été jurée, » enfreinte par les Grecs de l'Élide et des Sept-Iles. »

Cette lettre portait la date du 18 juin, et le 19, le comte André Métaxas, ayant réuni ses troupes, livra un combat si terrible contre les Turcs, que l'Arcadie en fut ébranlée.

Au bruit du canon répété par les échos, les habitants des vallées du Ladon et de l'Alphée se portent en foule aux églises, les cloches et les *simandres* [1] sonnent. Les prêtres, formant des litanies ou processions, entraînent les peuplades sur leurs pas. Ils entonnent le psaume des batailles, en demandant au dieu des armées « de dissiper les barbares, » de confondre l'espérance des Assyriens, et d'accorder les palmes de » la victoire à ses enfants. » Les femmes suspendent leurs couronnes nuptiales aux autels de la Vierge mère, en se déclarant veuves, si par une lâche conduite leurs époux fuyaient devant les infidèles. Les filles déposent leurs plus beaux vêtements, les broderies, ouvrages de leurs

[1] Simandra, plaque en fer usitée dans la Grèce, à défaut de cloches, pour appeler les fidèles à l'église.

mains, leurs fuseaux et leurs quenouilles devant les images des saints, comme autant de dons votifs, pour qu'ils daignent protéger leurs frères et leurs amis. Les vieillards, prosternés sur les hauteurs, fatiguent le ciel de leurs prières; les enfants versent des pleurs en demandant des armes ; et les vœux, les prières, les larmes ne cessent qu'avec le coucher du soleil qui ramène le calme, sans dissiper les incertitudes sur l'issue des événements de cette journée [1].

André Métaxas et les siens s'étaient retirés sans savoir qu'ils étaient victorieux, et les mahométans seuls connaissaient leur propre défaite, lorsque, peu de jours après avoir reçu la lettre qu'ils lui écrivaient, Jousouf-pacha, étant sorti de Patras avec deux mille hommes, parvint malgré les obstacles que lui opposèrent les chrétiens, à pénétrer dans la ville de Lâla. Les combats recommencèrent aussitôt; et le 29 juin les Schypetars, qui avaient fait tous leurs préparatifs de départ, ayant réussi à éloigner les insurgés, s'acheminèrent vers Patras après avoir mis le feu dans tous les quartiers de leur ville. La distance que l'on avait à parcourir était de vingt-quatre heures de marche en montagnes.

Le vizir Jousouf, ayant pris le commandement de l'avant-garde, fit placer au centre les femmes, les enfants, les bêtes de charge et les troupeaux, car on voulait tout emmener. L'arrière-garde fut composée de l'élite des Laliotes, qui marchèrent en faisant éclairer leurs flancs par une foule de tireurs alertes. Il fallut se battre à l'entrée des premiers défilés, qu'on aborda le 30 juin ; le 1er juillet, on eut à soutenir de vives escarmouches; une Laliote, fille d'un maréchal ferrant, apercevant un Grec blessé, sauta de son cheval et courut sur le moribond, auquel elle trancha la tête, qu'elle présenta au vizir Jousouf. Elle était belle; et le pacha ne put mieux lui prouver sa reconnaissance qu'en l'épousant dès qu'il fut de retour à Patras. C'était la troisième femme à laquelle il donnait aussi libéralement sa main, depuis qu'il ensanglantait la terre de Pélops. Enfin, après six jours de marches, de privations et de combats, dans lesquels ils éprouvèrent des pertes considérables, les Laliotes, suivis de leurs familles et de plus de huit mille bêtes à cornes, entrèrent à Patras [2].

[1] Ces détails sont tirés de la correspondance de M. H. Pouqueville, qui se trouvait en Morée, et des lettres du comte Métaxas à un de ses amis à Zante.

[2] Extrait du Journal de M. Hugues Pouqueville.

Ils avaient recueilli des sacs de têtes et d'oreilles, pris trente paysans zantiotes vaquant paisiblement à leurs affaires, qu'ils se firent un plaisir d'empaler vifs, sous les fenêtres du consul de S. M. B., et à la vue du frère de cet agent, qui avait cru devoir retourner à Patras, fort des services que ses compatriotes avaient rendus aux infidèles. La politesse qu'on lui faisait répondait dignement à tant d'égards: comme ce n'étaient que des Grecs sur qui retombait un pareil châtiment, le gouvernement protecteur de l'heptarchie ionienne, ainsi que le consul de S. M. B., étaient trop conséquents dans leurs principes, pour se plaindre, non du fait en lui-même, mais du simple manque de procédés du vizir Jousouf-pacha.

Celui-ci n'eut pas lieu d'être aussi indifférent à la conduite des Laliotes, qui, ne trouvant rien à piller à leur arrivée, lâchèrent leurs bestiaux dans les vignes. Elles étaient en plein rapport, et elles promettaient dans six semaines une récolte abondante de raisins de Corinthe, que son altesse avait vendus par anticipation à des gens plus attentifs, en tout temps, à leurs intérêts particuliers qu'à remplir leurs devoirs. Ceux-ci, qui avaient donné des arrhes, firent des représentations à leur illustre vendeur; mais il voulait en vain réprimer les Schypetars. Ils battirent ses gardes champêtres, en disant que leurs troupeaux devaient manger pour les nourrir eux-mêmes.

Cette altercation en amena une autre. Les Laliotes demandèrent des logements; et comme la ville n'existait plus, on les hébergea dans la citadelle, d'où ils chassèrent aussitôt les Turcs patréens, qu'ils dépouillèrent avant de les laisser passer à Lépante; enfin Jousouf-pacha lui-même fut trop content de gagner sain et sauf le château des Dardanelles, situé sur le cap Rhion.

Ce fut ainsi que les Albanais de Lâla s'emparèrent de l'acropole de Patras, résolus de s'ensevelir sous ses ruines, et de s'y fixer, dans le cas où ils sortiraient vainqueurs de la guerre de l'insurrection, en renonçant pour jamais à relever leur ville. Ils se constituèrent, de cette manière, en révolte, entre le vizir Jousouf et les Grecs insurgés, qui, les ayant suivis de près, enlevèrent leurs troupeaux, les battirent et les bloquèrent étroitement dans la forteresse dont ils s'étaient emparés.

Cette lutte orageuse formait un contraste frappant avec le calme des îles Ioniennes, comprimées par le gouvernement britannique. Sa police, organisée sur le modèle de celle de Venise, embrassait jusqu'à

ses propres agents, sur lesquels elle réagissait, en les mettant entre eux dans un état respectif de suspicion. Aucune lettre, ni aucuns papiers publics ne franchissaient les barrières des îles sans avoir passé à l'épuration. Des sphinx argutieux, répandus dans les lieux publics, proposaient des questions auxquelles il était aussi dangereux de répondre que de chercher à les éluder. L'approbation qu'on donnait aux mesures de l'autorité passait pour ironie ; la censure qu'on en faisait était regardée comme un délit, et le silence même était pris en mauvaise part. Enfin on en vint au point de regarder la concorde entre les différentes communions chrétiennes, comme une tendance à des vues criminelles.

La police, informée que l'évêque catholique romain devait être accompagné, le 21 juin, à la procession du saint sacrement, par le clergé et les fidèles du rit grec, lui fit défendre de sortir en public. Le prélat, afin d'éviter un scandale, dut alors se mettre au lit en prétextant une attaque de goutte, et il éloigna par cette condescendance le moment de sa séparation d'une église et d'une population auxquelles ses vertus l'avaient rendu aussi cher, qu'il était, à cause d'elles, devenu suspect aux agents britanniques.

Les chrétiens, à leur tour, levèrent les yeux au ciel ; mais, lorsqu'ils eurent connaissance du supplice des trente Zantiotes empalés à Patras, la puissance de l'inquisition anglaise ne fut plus maîtresse de contenir l'indignation publique. On éclata en malédictions contre un gouvernement qui semblait n'avoir favorisé les Turcs que pour faire égorger les Grecs. On jura de se venger, à la première occasion, d'hommes qui n'auraient dû abandonner les Ioniens, même coupables, qu'en désespoir de cause. En effet, un consul qui aurait fait une démarche, quoique infructueuse, en faveur des Ioniens, aurait réconcilié la politique avec la morale aux yeux mêmes des infidèles, moins étonnés d'avoir vu Parga vendu au satrape de Janina, que de l'abandon absolu des Zantiotes par ceux qui étaient leurs défenseurs naturels.

Dès lors, les Turcs se crurent tout permis contre les Francs ; mais en scrutant de près la foi punique, on put croire qu'elle ne délaissait ainsi les Ioniens que parce qu'elle les considérait comme des partisans de la Russie ; car un paquebot venant de Malte, qui était chargé de poudre et de balles pour le compte des insurgés, leur fut exactement consigné. On permettait en même temps de leur vendre des armes !

On tâchait aussi de leur inspirer l'idée *de n'avoir d'espérance q[ue]* *eux seuls, de s'émanciper par leurs propres moyens, sauf à le[s ap]-* *puyer, s'ils s'en montraient dignes,* afin de les opposer un jo[ur,] comme une digue, aux prétentions ambitieuses de la Russie.

FIN [redacted] VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

LIVRE IV. — CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

LIVRE V. — CHAPITRE I.

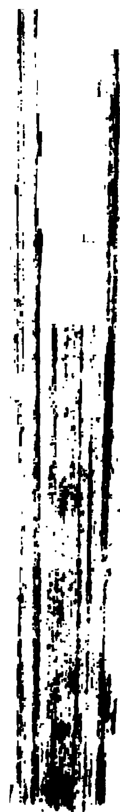
CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

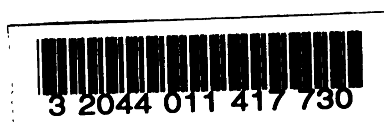
FIN DE LA TABLE.










3 2044 011 417 730

